ENCYCLOPÉDIE
MÉTHODIQUE,
OU
PAR ORDRE DE MATIERES;
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,
DE SAVANS ET D'ARTISTES.

Précédée d'un Vocabulaire universel, *servant de Table pour tout l'Ouvrage, ornée des Portraits de MM.* DIDEROT *&* D'ALEMBERT, *premiers Éditeurs de l'*Encyclopédie.

ENCYCLOPÉDIE
MÉTHODIQUE

NOUVELE ÉDITION ENRICHIE DE REMARQUES



DÉDIÉE À LA SÉRÉNISSIME

RÉPUBLIQUE DE VENISE

ANTIQUITÉS, MYTHOLOGIE,
DIPLOMATIQUE & CHRONOLOGIE.

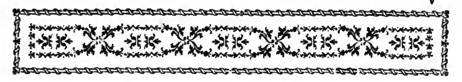
TOME PREMIER.



À PADOUE

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE.



AVERTISSEMENT

Sur le Dictionaire d'Antiquités, de Mythologie, de Diplomatique & de Chronologie :

PAR M. MONGEZ, l'aîné, Chanoine Régulier, Garde des Antiques & du Cabinet d'Hiſtoire Naturele de Sainte Genevieve, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles Lettres, &c.

MA COURT DE GÉBELIN s'étoit chargé de compoſer le Dictionaire d'Antiquités, qui devoit faire partie de l'Encyclopédie Méthodique. Ses nombreuſes occupations ne lui avoient point encore permis de s'en occuper à l'époque de ſa mort, arivée au mois de Mai de l'an. 1784. Choiſi pour le remplacer dans ce travail, on a vu avec chagrin que trois années avoient été perdues par cet Écrivain, & que les Souſcripteurs ne demandoient pas avec moins d'impatience le Dictionaire d'Antiquités. On s'eſt éforcé, par un travail redoublé, de ſatisfaire un empreſſement ſi légitime. Mais l'étendue du plan que l'on s'eſt formé, a retardé juſqu'à ce jour la publication du premier volume de ce Dictionaire, que les autres ſuivront de huit mois en huit mois.

L'Éditeur de l'Encyclopédie Méthodique n'avoit promis dans ſon Proſpectus qu'un Dictionaire d'Antiquités; mais ſur nos repréſentations il a conſenti à y joindre trois autres parties, qui en ſont le complément, & ſans leſquelles cet Ouvrage n'auroit pu contenter qu'imparfaitement les Savans & les Artiſtes. Nous voulons parler de la Mythologie avec ſes coſtumes; de la Chronologie anciene & moderne; de la Diplomatique des Grecs, des Romains, & des Peuples qui ont exiſté depuis eux juſqu'à l'Imprimerie.

Le Diſcours général ſur les quatre parties de ce Dictionaire, qui ſera imprimé à la fin de l'Ouvrage, de maniere cependant à pouvoir être placé à la tête, fera connoître en détail les fondemens de notre travail, les ſources dans leſquelles on a puiſé; les vues nouveles que l'on a expoſées comme des réſultats très-probables; la méthode d'après laquelle il faudra lire les différens articles de ce Dictionaire, pour en faire des traités complets ſur chaque matiere; les connoiſſances néceſſaires pour étudier avec ſuccès les Antiquités, &c. On va jeter ſeulement dans cet Avertiſſement préliminaire quelques obſervations pour concilier à notre travail la confiance des Savans.

Dans les articles de la Mythologie Greque & Romaine, on a fait le plus grand usage du Dictionaire Mythologique, imprimé en 1765, chez Briasson, en 2 vol. *in*-8°. Tout ce que M. Dupuis, Professeur de Rhétorique au Collége de Lisieux, a donné au Public de son systême Mytho-Astronomique, s'y trouve sans aucun changement; afin que ce Savant écrivain ne puisse pas nous accuser d'avoir déterminé le jugement des lecteurs. Le *Pantheon Ægyptiorum* de Jablonski a été notre guide ordinaire pour la Théologie des Égyptiens; & l'on y a joint souvent les recherches de M. Paw sur le même peuple.

Les Extraits longs & fréquens de tous les Ouvrages du Comte de Caylus, & de l'illustre Winkelmann, éclaircissent plusieurs détails obscurs de la Mythologie Greque. Ils sont le fondement le plus solide de tout ce que nous donnons sur les costumes des peuples anciens, & sur l'explication de leurs monumens, afin de procurer aux sculpteurs & aux peintres des connoissances dont l'ensemble n'avoit point encore été présenté. Les écrits du Savant Allemand, qui doivent être le manuel des Antiquaires & des Artistes, nous serviront, en particulier, d'autorité, toutes les fois que nous parlerons des restes précieux de sculpture & de peinture antiques dont l'Italie, la France, l'Allemagne, & quelques autres parties de l'Europe s'enorgueillissent d'être possesseurs. Il en est très-peu d'importans qui ne soient décrits dans ce Dictionaire.

Nous pourons en dire autant des Augustes, des Rois, des Villes & des Peuples anciens dont on conserve des Médailles. L'Histoire des Empereurs par Beauvais, au travail duquel on a eu très-peu à ajouter ou à changer; les recueils de Hunter, de Pellerin; la collection du Cabinet de Sainte Genevieve, celle de Vienne, de Theupolo, &c., ainsi que les écrits des plus savans Auteurs de la science Numismatique, ont servi à rédiger la partie de notre Dictionaire, qui traite de cette science, & qui, pour la premiere fois, paroît à peu près complete, quoiqu'assez abrégée.

Dire que notre Chronologie Greque & Romaine n'est fondée que sur les marbres de Paros, les tables des Archontes & des Olympiades, les marbres du Capitole & les fastes Consulaires; que notre Chronologie moderne renferme uniquement les tables fondamentales, les principes & les calculs dévelopés dans la partie *technique* du savant & *profond art de vérifier les dates*; c'est assurer à notre travail la confiance du Public.

Quant à la Diplomatique anciene & moderne, nous espérons qu'on la verra ici avec plaisir fondée sur l'Ouvrage immense que les savans Bénédictins ont publié vers le milieu de ce siecle, & qui étoit le résultat des travaux de toute leur Congrégation depuis cent cinquante ans. Quoique le mot de *Diplomatique* ait été déja employé dans l'Encyclopédie Méthodique, pour désigner la connoissance des intérêts des Princes & des Républiques, nous l'avons cependant conservé à cette science, que l'on appele aussi *Paléographie*, parce que ce dernier nom est d'un usage moins général.

Les recueils de Grævius, de Gronovius, l'Archéologie de Potter, les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, ceux des Académies de Cortone, de Berlin, &c. &c. &c., nous ont fourni une ample moisson pour la connoissance des *Antiquités*. *La Métrologie* de M. Paucton, ouvrage

plein de recherches & de critique, en a formé le complément ; en nous donnant avec précision, & dans le raport actuel avec les monoies les mesures & poids de France, les monoies, les mesures & les poids des Anciens.

Ce volume sera le seul dans lequel on aura traité de l'Architecture anciene, parce que cette partie vient d'être confiée à M. Quatremere de Quincy, dont l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres a reconu le mérite, en couronant son Mémoire sur le parallele des Architectures Égyptiene & Greque.

Pour se conformer à l'usage presque généralement établi aujourd'hui, on n'a fait précéder du mot *Monsieur* que les noms des Auteurs vivans. Cette restriction est peut-être la seule maniere raisonable d'établir quelque uniformité dans cet usage.

Comme nous n'avons eu pour but que de faire jouir le Public d'une collection abondante & judicieuse sur les quatre parties qui composent ce Dictionaire, nous avons toujours cité, autant qu'il a été possible, sans choquer la langue, les textes qui nous servent d'apui, dans les propres termes & dans l'idiôme des Ecrivains. On ne doit point chercher dans un ouvrage de cette nature l'élégance de la diction, mais seulement la puteté jointe à une saine critique.



EXPLICATION

Des Abbréviations qui expriment la rareté des Médailles.

LE Zéro, ſignifie que la tête, ou la Médaille dont on parle, ne ſe trouve point en tel métal, ou en tel module.

G, que la Médaille eſt commune, & n'a de valeur (ſur-tout en bronze) qu'à proportion de ſa conſervation.

R, que la Médaille eſt rare; & qu'elle eſt d'un plus grand prix qu'une Médaille commune.

RR, que c'eſt une Médaille précieuſe; qu'elle vaut le double, & ſouvent davantage, d'une Médaille déſignée par une ſeule R.

RRR, que cette Médaille eſt d'une grande rareté, & qu'elle manque ſouvent dans des collections nombreuſes.

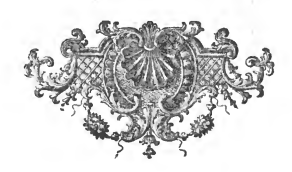
RRRR, que cette Médaille eſt unique; ou d'une rareté extrême.

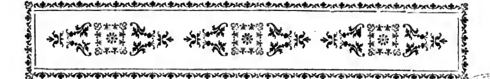
G. B, ſignifie le grand bronze.

M. B, le moyen bronze.

P. B, le petit bronze.

On obſervera enfin que la collection entiere des Médailles de M. Pellerin eſt réunie au cabinet du roi, & la ſuite des impériales d'argent de M. l'Abbé Rothelin, aux Médailles du roi d'Eſpagne.





A

A. Cette lettre étoit la premiere des alphabets Grec & Romain. Les Grecs en supprimerent souvent la traverse ; ce qui le fait confondre sur leurs Médailles & leurs Inscriptions avec le Λ. L'A étoit une lettre numérale chez les Grecs, & valoit 1. Les anciens Romains ne l'employerent point à cet usage ; quoique Baronius raportant des vers techniques qui exprimoient la valeur de chaque lettre de l'alphabet, ait cité celui-ci :

Possidet A numeros quingentos ordine recto.

On apprend de ce vers que la lettre A surmontée d'une ligne de cette façon Ā, signifioit cinq mille.

Les Romains des premiers siecles ne firent point usage de ces lettres numérales. Isidore de Séville, qui vivoit dans le septieme siecle, assure expressément le contraire : *Latini autem numeros ad literas non computant*. Cet usage ne fut introduit que dans les temps postérieurs. M. Ducange, dans son Glossaire, explique au commencement de chaque lettre sa valeur en nombre. La plupart des Lexicographes l'ont copié sans l'enteudre ; puisqu'ils s'acordent tous à dire que l'explication de cet usage se trouve dans Valerius Probus. Ducange a dit simplement qu'elle se trouvoit dans un Recueil de Grammairiens, du nombre desquels est Valerius Probus. *Habetur vero illud cum Valerio Probo, ... & aliis qui de numeris scripserunt editum inter Grammaticos antiquos.*

L'A à pris des formes très-différentes sous la plume des copistes & sur les marbres, depuis les Romains jusqu'à l'invention de l'imprimerie, qui paroît avoir fixé l'écriture. Nous allons donner la plupart de ces formes ; & pour en faciliter la recherche, nous les diviserons en six grandes séries, qui seront partagées elles-mêmes en plusieurs sous-séries.

„ La premiere grande série de l'A, est presque toute composée des caracteres de la plus haute antiquité ; les plus récens de la premiere sous-série sont au moins du sixieme siecle ; toutes les traverses de ses A partent du côté droit, sans toucher le gauche. La seconde sous-série se distingue par des traverses contraires, & sur-tout par celle du milieu, naissant du jambage gauche, sans toucher le droit. Ses A ont souvent la forme de l'F ordinaire, mais presque toujours plus ou moins penchée vers la droite. Ses figures les plus récentes ne descendent pas au dessous du neuvieme siecle, & presque toutes sont antérieures au quatrieme. Il est de l'essence de la troisieme sous-série que sa traverse, détachée des deux côtés, soit placée au milieu des deux jambages de l'A, soit qu'elle ait la forme d'I, de point carré, de chevron brisé, ou de virgule. Plus les caracteres de la premiere grande série de l'A retienent de la figure de l'F inclinée & tournée vers la gauche, plus leur antiquité est certaine „.

„ La deuxieme grande série de l'A porte sa traverse inclinée de gauche à droite dans la premiere sous-série, ou de droite à gauche dans la seconde. Cette traverse touche presque sans exception les deux côtés. Les plus ancienes lettres de la premiere sous-série sont antérieures à l'ere Chrétiene, & ses plus modernes apartienent aux huitieme & neuvieme siecles. La seconde remonte bien au delà de J. C. & ne descend pas ordinairement plus de deux ou trois siecles au dessous. La troisieme se trouve bientôt transformée en la lettre a minuscule. Elle approche des premiers siecles du Christianisme, & descend à celui de Charlemagne „.

„ La troisieme série, qui tient de l'onciale, donne naissance à la troisieme division des minuscules apartenant au gothique moderne des derniers temps. Sa premiere sous-série approche de la figure du B ; la deuxieme est à traits détachés ou bien en pointes „.

„ La quatrieme série a pour caractéristique générale la traverse horizontale unissant les deux côtés ; sa premiere sous-série commence par des figures antérieures à J. C. suivies de celles de son temps, & terminées par d'autres moins élégantes, mais également ancienes : toutes ont les deux côtés droits aboutissans en angle aigu, forme la plus commune de nos A d'à-présent ; la deuxieme a au moins l'un de ses côtés courbe, ou bien l'angle supérieur est formé par deux courbes ou lignes mixtes : ses lettres ne peuvent être regardées comme récentes, que quand l'angle vertical est aigu, & les côtés concaves en dehors. Les caracteres de la troisieme sous-série s'élevent à peine au dessous du onzieme siecle, & touchent au pur gothique. Leur partie supérieure est toujours terminée en voûte plus ou moins réguliere. La quatrieme, dontron peut rapeler l'origine au second siecle, est

caractérisée par des têtes aplaties, soit horizontales, soit un peu obliques. Les A de la cinquieme, presqu'également antiques & plats, portent une tête à peu près triangulaire. La traverse *médiane* de ceux de la sixieme lui sert de base, & ses caracteres prenent la forme de carrés, de rectangles, de trapezes, & d'autres figures quadrilateres, dont même quelques côtés se courbent. Leur âge n'est pas fort reculé. Rien n'empêche d'abandonner au gothique la plupart de ces lettres, ainsi que les sous-séries qui suivent immédiatement. La tête des A de la septieme est aplatie ou terminée par une bâre; mais leur traverse les coupe exactement par la moitié. Le haut des A de la huitieme est ouvert, en sorte que ses figures ont plus la forme d'H que d'A: les figures dont les côtés sont moins écartés en dessus, ont la prérogative de l'âge. La neuvieme se termine par un angle vertical, surmonté d'une ligne horizontale. Ses premieres figures apartienent au troisieme siecle, & ses dernieres au bas gothique. La dixieme, à côtés raprochés par le haut, porte une espece d'architrave débordant des deux côtés, & quelquefois incliné vers la gauche ou la droite: quelquefois aussi se courbe-t-il en forme de croissant. La onzieme présente une traverse supérieure, prolongée vers la gauche; bien entendu que la tête de l'A demeure plate ou un peu courbée. La douzieme ne doit presqu'être différencée que par l'opposition de la même traverse tournée vers la droite. Si la treizieme sous-série ressemble à la onzieme par la bâre ou traverse supérieure menée seulement vers la gauche, elle differe en ce que la voûte de l'A est plutôt angulaire que plate ou ronde. Il ne laisse pourtant pas, dans quelques figures, de se courber seulement un peu du côté gauche: cette sous-série est en partie anciene & en partie récente. La quatorzieme est à traits excédans, c'est-à-dire, que le côté (& c'est presque toujours le droit) est prolongé au dessus de l'angle supérieur, soit qu'il se courbe un peu, ou qu'il s'abaisse en se brisant. La plupart de ses figures passent le sixieme siecle „.

„ La traverse horizontale brisée par le milieu en forme d'V aigu, ou bien arondie en U, produit la cinquieme série. De la traverse & du haut de l'A, il résulte pour l'ordinaire une losange. La premiere sous-série existe depuis environ deux mille ans chez les Grecs & chez les Latins. Elle a sa tête en angle, ou peu s'en faut; la seconde l'a plate, & convient sur-tout au moyen âge. La durée de la troisieme, surmontée d'une bâre, s'étend environ depuis J. C. jusqu'au dixieme siecle; la quatrieme a son angle supérieur ou sa tête prolongée par un ou plusieurs traits excédans, produits par l'un ou l'autre côté, ou par les deux à la fois. Elle est presque toute entiere antérieure au septieme siecle. La cinquieme se fait remarquer à sa traverse mitoyene arondie. Des traverses mitoyenes portées au delà des deux côtés, annoncent au moins le troisieme siecle. Celles qui s'avancent plus d'un côté que de l'autre, ou qui déclinent obliquement, apartienent au moderne „.

„ Les A de la sixieme grande série sont dépourvus de traverses. Sa premiere sous-série, à côtés droits aboutissans en angle aigu, est composée d'A très-anciens. Ceux de la deuxieme ne le sont pas moins. Ils ne different de la précédente que par les côtés, dont l'un au moins est courbe. C'est de cette sous-série que sont nés les A cursifs. La tête des A de la troisieme se voit arondie du côté droit ou du côté gauche, souvent même ils prenent la forme d'R contournée en conservant leur position naturele. Ils peuvent également convenir au quatrieme & au quatorzieme siecle, selon que leur figure est plus ou moins élégante. Les A de la quatrieme sous-série sont voûtés en arcade; ceu de la cinquieme aplatis par le haut; ceux de la sixieme surmontés d'une traverse. Il s'en rencontre beaucoup au moyen âge, ainsi que des A apartenans aux sous-séries suivantes. La septieme a la tête triangulaire; la huitieme est surmontée de plusieurs bosses, pointes ou cornes. La neuvieme se travestit, en X, & quoiqu'elle s'éleve jusqu'à la plus hante antiquité, elle peut néanmoins descendre au sixieme siecle. La dixieme donne à ses A la figure d'A renversé, ou de lamda qui prend toutes sortes de formes. La plupart de ces A remontent au temps de la république ou du moins de l'empire Romain, quoique d'ailleurs cet A sans traverse soit parvenu jusqu'au gothique „. (*Nouvele Diplomatique*).

A. Cette lettre est une abbréviation qui se trouve fréquemment dans l'histoire & sur les monumens anciens, sois seule avec un point ou sans point, soit double ou triple, soit acompagnée de quelques autres lettres. Nous allons en donner l'explication pour tous ces cas, excepté le dernier qui se trouvera dans les *abbréviations*. On pratiquera la même chose à chaque lettre de l'alphabet.

A seul signifie *Aulus*, *Aula*, noms propres; ou *Augustalis*, impérial; *annus*, année; *argentum*, argent; *aurum*, or; *ager*, champ; *amicus*, *amica*, ami, amie; *anima*, âme; *album*, registre; *as*, monoie, argent; *ærarium*, trésor public; *ædes*, maison, temple; *ædilis*, *ædilitas*, édile, édilité.

Miles A ou *Al*, pour *miles alæ*, soldat d'une des ailes de l'armée. Isidore prétend que *miles A* signifie un jeune soldat.

A, ou *alpha*, désigne chez les écrivains de Rome, un homme qui est le premier de sa classe, de sa tribu, de son genre. Martial appele le premier des mendians, *Alpha penulatorum*. L. 2, 57.

Non ipse Codrus Alpha penulatorum.

Il désigne aussi par opposition le dernier des riches: L. 2, 26.

Quod Alpha dixi, Codre, penulatorum,
Te nuper, aliqua cum jocarer in charta:

Si forte bilem movit hic tibi versus,
Dicas licebit Beta me togatorum.

A, chez les Romains, étoit un signe d'absolution. Lorsque le peuple ou les sénateurs devoient prononcer sur une cause, ou sur un crime, on distribuoit à chaque opinant trois tesseres ou bulletins, sur l'une desquelles étoit gravé un A, *absolvo*, j'absous; sur l'autre un C, *condemno*, je condamne; & sur la troisieme étoient gravées une N & une L, *non liquet*, c'est-à-dire, le fait ou le crime sur lequel je dois donner mon avis, ne me paroît pas clair & évident. C'est à cet usage que fait allusion le prince des orateurs Romains, lorsqu'il appele l'A, la lettre qui sauve, *litera salutaris*.

A, servoit encore chez le même peuple à rejeter une loi proposée dans les comices. Ceux qui s'opposoient à la nouvele loi, se servoient d'une tessere ou bulletin, marquée d'un A, qui signifioit *antiquo*, je refuse; ou *antiqua sequor*, *nova non placent*, je tiens à l'anciene loi, & je rejete la nouvele. Les acceptans donnoient une tessere, sur laquelle on lisoit UR, *utirogas*, comme vous le demandez.

A, dans le calendrier Julien, est la premiere des sept lettres dominicales. Les Romains l'employoient au même usage; car ils en avoient fait la premiere des lettres nundinales, à l'imitation desquelles on créa les lettres dominicales.

A A sur les Médailles signifie *Augusti*, ou deux *Augustes*; *Augustales*, apartenant aux Augustes; *aurum* & *argentum*.

A A. Trois monoies de la seconde colonne de M. le Blanc, Planche 15, ont fort embarassé cet habile déchifreur. Sur les côtés, où paroît le nom du roi, il y a des lettres transposées & entre-mêlées, dont on a de la peine à former un sens. Sur la neuvieme, outre l'X, qui est sans doute la lettre initiale de *Xristus*, nous lisons, *Philippus Rex Dei gratia*. M. le Blanc n'a point lu l'onzieme. Elle porte *Dei dextra sit benedicta*. Sur la treizieme nous lisons *Philippus Rex Dei gratia*. Notre savant antiquaire avoue qu'il n'a pu deviner la signification des deux A qui sont dans les angles de la croix des revers. Ces deux caracteres, joints aux branches de la croix qui renferment le Γ & deux L, forment le mot *Gallia*.

AAA. Ces trois lettres, sur les Médailles de familles, désignent les monétaires dont le nombre a varié. Ils étoient établis pour monoyer de l'or, de l'argent & du bronze. *Auro*, *argento*, *are*, *Flando*, &c.

AAA. On désignoit aussi par ces trois lettres, *trois Augustes*.

A & AB, suivis d'un nom substantif, exprimoient souvent les charges, dignités ou offices de la maison des Augustes, ou des particuliers puissans. Nous en allons faire connoître la plus grande partie. On trouvera les autres placées sous leurs lettres initiales.

A *Balneis*, étoit l'intendant des bains. On lit à Florence sur un tombeau:

FLAVIO. MARCIANO
ULPIO. IVLIANO
MAG. A. BALNEIS. AVG.
DECVRIONES. SCRIBÆ. VNCTORES. AVG.
VLPIO. CRATERI. AVG. LIB. PROC. CASTR.
DECVRIONES. SCRIBÆ. ET. VNCTORES. D. D.
—*Spon.*

A *Bibliotheca* & *a bibliothecis*, étoit même chez les particuliers le nom du bibliothécaire. Les empereurs en avoient plusieurs. On lit à Rome sur un tombeau:

DIS. MANIBUS
V. FLAVIVS A BIBLIOT.
GRÆC. PAL.
& sur un autre.. TI. CLAVDIVS. AVG. L.
HYMENÆVS. MEDICVS.
A. BIBLIOTHECIS.

A *Calida*, étoit celui qui donnoit à boire à son maître de l'eau chaude. On lit à Rome sur un monument:

Θ IVLIVS. ASTYOCHUS. Θ XT. C. IVLIVS. AGATYRSVS. AVG. MINIST. APOLLINIS. IVLIA. ANDROCLEA. T. F.	IVLIVS CYPSVS. AVG. SERV. A. CAL.

—*Spon.*

A *Cancellis*, étoit celui que nous appelons *Chancelier*. *Herric*, *vie de S. Germain*. VI.

Velusianus erat, pracelso nomine quidam,
Urbis patricius, toti dilectus & urbi,
Atque a cancellis prisco de more minister.

A *Codicillis*, étoit celui qui gardoit les tabletes de son maître. On trouve à Florence l'inscription suivante:

ŒGVPTO. SERVO
BARBARI. AVG. LIB.
A. CODICILLIS
EVTYCHVS. PECV
LIARIS. SYMMACHUS
FRATRES. PIENTISSIMI.
—*Spon.*

A *Cognitionibus*, étoit celui que l'on appeloit encore *recognitor*. C'étoit chez les Grecs l'*ἀντιγραφεὺς*; & de nos jours il porte le nom de *contrôleur*. Spon a lu à Rome l'inscription suivante:

DIS. MANIBVS
T. FLAVI. AVG. LIB.
ABASCANTI
A. COGNITIONIBUS
FLAVIA. HESPERIS
FECIT.

A *Commentariis*, étoit celui qui tenoit les regiſtres (*commentaria*) de quelque détail. Il s'appeloit chez les Grecs ὑπογραμματεὺς ; & il porte en France le nom d'écrivain ou de gréfier. Spon a publié l'inſcription ſuivante qu'il avoit copiée à Rome :

D. M.
M..... VLPIO
ABASCANTO
CVSTOS. A. COMM
BENEFICIORVM
FLAVIA. PALLA
B. M. ET. CÆCILIAN.
FILIVS. EIVS. SIBI
LIBERTABVSQUE
EORVM.

A *Commentariis equorum*, étoit celui qui tenoit le regiſtre des cochers, ou des chevaux deſtinés à courir dans le cirque. Argoli a donné au public l'épitaphe qui ſuit :

FLAVIÆ. ELPIDI
CONIVGI. SANCTISSIMÆ
MOSDRVS. AVG. L.
A. COMMENTARIIS. EQVORVM.

A *Commentariis fiſci Aſiatici*, étoit celui qui avoit la garde des regiſtres ſur leſquels on écrivoit les revenus de l'Aſie, & les ſommes dues par les fermiers de cette partie de l'empire Romain. Reineſius cite l'épitaphe ſuivante :

D. M.
PIERO
CÆSARIS. VERN
A. COMMENTARIIS
FISCI. ASIATICI
VIX. ANN. XXIV.
MES. II. DIEBUS. XVIII
PARENTES. FILIO
DESIDERATISSIMO.

A *Commentariis XV virorum S. F.* (c'eſt-à-dire) *Quindecim virorum ſacris faciundis*, étoit celui qui tenoit les regiſtres des quindecimvirs, commis aux choſes ſacrées. On en fait mention dans cette épitaphe, conſervée par Panvinus :

DIS. MANIBVS
MYRRHINI. DOMITIANI
PVBLICI. A. COMMEN
TARIIS XV VIROR. S. F.
ARRVNTIA. DOLICHE
FECIT. CONIVGI. CARIS
SIMO, ET. LIBERIS. LIBER
TABVSQVE. SVIS. POSTERISQ.
EORVM.

A *Commentariis vehiculorum*, étoient ceux qui, dans les provinces de l'empire, exigeoient des habitans les charois pour l'entretien des chemins. Il en eſt fait mention dans l'épitaphe que raporte Gruter, à la page DXCII.

A *Copiis*, étoit un inſpecteur des vivres ou des convois. Une anciene inſcription parle de cet officier.

A *Corinthiis* ou *Corinthiarius*, étoit l'officier préposé à la garde des vaſes de Corinthe, qui faiſoient une partie du luxe des Romains. Pignorius a raporté deux inſcriptions qui font mention de ces officiers.

TI. TALUS. PARATUS. A. CORINTHIIS.
& — CALLITYCHAE. ZOILI. CORINTHIAR.
AGRIPP.

A *Cubiculo* & *præpoſitus cubiculo*, étoit un officier chargé de veiller à la garde de ſon maître & à celle de ſa chambre. Les inſcriptions & les recueils de loix parlent ſouvent de ces officiers de la maiſon des Auguſtes.

A *Cura amicorum Principis*, étoient des afranchis du palais Impérial, qui prenoient ſoin des amis du prince. Deux ancienes Inſcriptions de Rome, conſervées dans Pignorius (*de ſervis*) en font mention :

TI. CLAVDIVS. AVG.
LIB. FORTVNATUS. A
CVRA. AMICORVM.
& — M. VLPIVS
AVG. L.
A CVRA. AMICORVM.

A *Cuſtodia armorum*, étoit un officier du palais qui gardoit les armes de l'empereur. Tel étoit VIBIVS. HERMES. IMP. NERONI. A. CVSTODIA. ARMORVM, dont parle un ancien monument cité par Pignorius.

A *Diplomatibus*, étoient ceux qui tenoient les regiſtres des chevaux, des voitures acordées par le prince, & des voitures deſtinées à ſes voyages. On voyoit à Rome dans la villa Cæſarini l'épitaphe ſuivante :

T. ÆLIVS. AVG. LIB.
SATVRNINVS
A. DIPLOMATIBVS
SARDONYCHI
ALVMNO. FIDELISSIMO.

A *Frumento*, exprimoit l'office de celui des afranchis ou des esclaves qui distribuoit le blé à ses compagnons. Pignotius a raporté deux épitaphes de ces officiers:

VOLVSIÆ. ARBVSCVLÆ
PALLANS. Q. N.
A. FRVM.
CONTVBERNALI. CARISSI
MÆ. . . . .

& — DIS MANIBVS
ASCLEPIADI
ATHICTVS. L. N.
A. FRVMENTO
VICARIÆ. CARISSIMÆ . . . .

A *Jano*, étoit celui qui aidoit le portier, ou le garde de la porte dans ses fonctions. Les Grecs plaçoient, selon Macrobe (*sat.* 1, 9.) des statues de Janus devant leurs foyers; mais les Latins ne leur assignerent pas un endroit particulier; ils les placerent auprès ou au dessus de toutes les portes, qui en prirent le nom de *Janua*. De là vient qu'on trouve sur les anciens monumens: A IANO PRIMO PALATINO. A IANO MEDIO. A IANO AB ATRIO.

A *Jumentis*, étoit l'officier préposé à l'inspection des écuries du prince:

D. M.
T. SALLVSTIO
EVTYCHO
A. IVMENTIS. CÆS. N.
FLAVIA. HORAEA
CONIVGI. B. M. — *Spon.*

A *Kalendario*, étoit celui qui plaçoit à intérêt l'argent de son maître, & qui le retiroit des mains des débiteurs, aux calendes de chaque mois, selon l'usage.

A *Lagena*, ou *Laguna*, étoit le nom de l'échanson. On lit à Rome cette inscription:

C. IVLIO. DARDANO. LIVIÆ
AVG. SER. A. LAGVNA
C. IVLIVS. CYDNVS
T. D. D. Q.

Cet officier étoit quelquefois le même que l'officier *a potione*, comme il paroît par l'inscription suivante:

M. VLPIO. AVG. LIB.
PHÆDIMO. DIVI. TRAIANI. AVG.
A. POTIONE. ITEM. A. LAGVNA.

A *Libellis*, étoit l'officier chargé de conserver les requêtes présentées à son maître.

D. M.
M. AVRELIO. AVG. LIBERTO
A. LIBELLIS. ADIVTORI. FABIA
AEGENIA. CON. B. M. F.

A *Libris pontificalibus*, étoit l'écrivain destiné à la transcription des livres pontificaux. Gouttiere, (*de jure Pontif.*) en cite deux épitaphes:

TI. CLAVDIVS
NATALIS
A. LIBRIS
PONTIFICAL.

& — LIVIVS. THEONA. AB.
EPISTOLIS. GRÆCIS. SCRIBA
A. LIB. PONTIFICALIBVS.

A *Manu* & *servus a manu*, étoit le secrétaire qui écrivoit les lettres ou les commandemens de son maître. Suétone, dans la vie d'Auguste, c. 67, n. 6. *Thallo a manu, quod pro epistola prodita denarios quingentos accepisset, crura effregit*. „ Il „ fit rompre les cuisses à son secrétaire Thallus, „ parce qu'il avoit reçu cinq cents deniers pour „ avoir livré une lettre „.

A *Marmoribus*, ou *a metallis*, étoit le contrôleur des marbres, ou des métaux employés à quelque ouvrage. Ligorius, (*Antiq.* 1.) parlant du mausolée d'Auguste, raporte l'épitaphe suivante prise d'un marbre antique: *diis manibus Augusti libertus a marmoribus*.

A *Memoria*, étoit l'officier qui recevoit les requêtes & les mémoires présentés à son maître: car on se servoit de *memoria* dans ce sens. On voyoit à Naples l'inscription qui suit:

AVRELIO. SYMPHORO.
AVG. LIB. OFFICIALI. VETERI.
A. MEMORIA. ET. DIPLOMATIBVS.
EXORNATO. ORNAMENTIS. DECVRIONALIBVS.
ORDO. SPLENDIDISSIMVS. CIVI.
OB. MEMORIAM. ET. INSTANTIAM. ERGA.
PATRIAM. CIVESQVE.

Cet officier s'appeloit encore *ad memoriam*; & il prit ensuite le nom de *Magister ad memoriam*.

A *Mundo Muliebri*, étoit la femme chargée du soin de la parure des impératrices. On lisoit sur un marbre dans le Muséum du cardinal da Carpi:

JULIA. JUCUNDA.
AUG. L. SARCINATR.
A. MUNDO. MULIEB. BYRA.
CANACIANA.

A *Pedibus*, étoit celui que nous appelons *Valet de pied*. Il suivoit toujours son maître, qui l'envoyoit par-tout où il jugeoit à propos. Cicéron à Atticus (*lib.* 8, 5.) *Pollucem servum a pedibus mecum Romam misi*. Ce domestique se tenoit debout derriere son maître pendant les repas. On l'appeloit aussi *ad pedes*, Séneque (*de benefic.* 3, 27.) *servus, qui cœnanti ad pedes steterat, narrat quæ inter cœnam ebrius dixisset*. Il gardoit la chaussure que son maître quitoit en montant sur les lits de table. Martial, liv. 12, 89.

Bis cotta soleas perdidisse questus,
Dum negligentem ducit ad pedes vernam, &c.

A *Pendice cedri*, étoit un officier de la maison d'Auguste. Celui qui en étoit revêtu, veilloit à la garde des cassetes & autres meubles faits de bois de cédre. On lisoit autrefois sur un monument que possédoit le cardinal da Carpi:

SEX. POMPEIO. SALVIO. SEX. POMP. SER. A. PEN DICE. CEDRI : ITEM. AB. HORT. CULT. H. S. E.

A *Potione*, étoit quelquefois le même Officier que celui dont nous avons parlé sous le mot A *lagena*. Spon a trouvé cet office exprimé seul sur les deux monumens suivans:

DOMO. MORTUI.
C. JULIUS. ARBUSCULUS.
A. POTIONE. AUG. N.
JULIA. CORINTHA.
CONJUGI. SANCTISSIMO.
T. F.

& — TI. JULIUS.
TI. AUG. SER.
A. POTIONE.
O. H. S. S.

A *Pugione*. On désignoit par ce nom l'officier commis à la garde du poignard, ou *Parazonium*, qui étoit un des symboles de la puissance des empereurs. Lampridius, dans la vie de Commode, chap. 6, dit : *tunc primum tres præfecti Prætorio fuere, inter quos libertinus, qui a pugione appellatus est*.

A *Rationibus* ou *Ratiocinator*, étoit l'officier chargé des comptes de la maison des Augustes. Suétone, dans la vie de Claude, dit de l'afranchi Pallas, *Ante omnes Pallantem a rationibus*. On lisoit sur un marbre de Lanuvinum.

T. AURELIO
AUG. LIB.
APHRODISIO.
PROC. AUG.
A. RATIONIBUS.

Zonare, dans ses Annales, *lib. II, p.* 184, l'appele *præfectus fisci*.

A *Sandalio*, étoit la femme chargée du soin des chaussures de l'impératrice, ou des princesses. Reinesius nous a conservé l'épitaphe d'une de ces femmes:

C. VERANIO. C. L.
FAUSTO.
VERANIA
LIVIÆ. AUGUST.
SERV. A SANDALI
FECIT.

A *Secretis*, étoit le secrétaire, qui est appelé par Vopiscus, *Notarius secretorum*. (*Aurelian. c.* 36.)

A *Studiis*. On désignoit par-là celui qui guidoit dans ses études l'empereur, ou quelque autre persone à laquelle il étoit ataché. Tel fut Polybius à l'égard de Claude. Suétone dit dans la vie de cet empereur (*Chap.* 28.) *super hos Polybium a studiis suspexit*. L'épitaphe suivante, recueillie par Spon, donne le même titre à un certain Lemnus, persónage inconnu:

TI. CLAUDIUS.
LEMNUS.
DIVI. CLAUDII
AUGUSTI. LIB.
A. STUDIIS.

A *Supellectili*, étoit l'officier préposé au soin des meubles, ou de la vaissele de son maître. On voyoit à Rome les deux inscriptions suivantes:

NESTOR.
C. CÆSARIS. SER.
GERMANICIANUS.
A. SUPELLECTILI. VIXIT. A. XL.

& — EUMOLPUS. CÆSARIS.
A SUPPELLECTILE.

A *Veste*, exprimoit l'office de celui qui étoit chargé du soin de la garde-robe:

BYRÆ. CANACIANÆ. LIVIÆ.
AUG. SER. A. VESTE. MAGN....

& — ARION. CÆSARIS. N. A. VES.
TE. MATUTINA.

A *Voluptatibus*, étoit l'intendant des plaisirs du Prince. L'empereur lui donnoit des récom-

penses lorsqu'il inventoit quelque chose d'agréable ou de piquant, soit pour la table, soit pour des plaisirs d'une autre nature. Tibere créa cet office, comme nous l'apprend Suétone, & le voluptueux Pétrone en fut revêtu sous le regne de Néron.

AB *Actis fori*, étoit le gréfier chargé de rédiger les actes du bâreau, les sentences des juges & d'appeler les causes.

AB *Actis senatus*, étoit le gréfier de cette compagnie. On lisoit sur un ancien monument : C. PORCIO. C. F. QUIR. X. VIRO. STLITIBUS. JUDICAND. ADJECTO. INTER. QUÆSTOR. AB. ACTIS. SEN.

AB *Admissionibus*. C'étoit un office du Palais. On étoit introduit auprès du Prince par le ministere des huissiers, *admissionales*.

AB *Ægris cubiculariorum*. On appeloit ainsi l'officier chargé du soin des valets de chambre malades. Il en est fait mention dans une inscription raportée par Reinesius.

M. ARELIO. AUG. L.
STEPHANO
AB. ÆGRIS
CUBICULARIOR
VLPIA. ITALIA.
UXOR. B. M. SEC.

AB *Atrio curando*, ou *atrii curandi*, étoit peut-être l'officier appelé *Atriensis*. Peut-être aussi inscrivoit-il cette foule de courtisans qui remplissoient les antichambres, *atria*; & disoit-il à son maître les noms de ceux qui venoient le saluer. Dans le dernier cas, il auroit eu aussi le nom de *Nomenclator*.

AB *Ephemeride*. On trouve ce nom sur un ancien monument : PROC. AB EPHEMERIDE. C'étoit un afranchi d'Auguste appelé Théoprépon ; il avoit probablement soin des choses qui n'étoient propres qu'à tel ou tel jour ; car les Latins rendoient par le mot *diurnum* l'*ephemeris* des Grecs.

AB *Epistolis*. C'étoit le nom du secrétaire proprement dit ; il écrivoit les lettres de son maître, en conservoit des copies avec les lettres qui lui étoient adressées. On lit sur un marbre à Florence :

JULIÆ. MATHÆ
JANUARIUS
AB. EPISTOLIS
CONTUBERNALI
CARISSIMÆ.

Narcisse avoit cet emploi à la cour de Claude. On le divisoit quelquefois, car on trouve un secrétaire pour les lettres Latines, & un secrétaire pour les Greques :

SEX. POMPEIVS. SEX. F. FELIX
SEX. POMPEI. AB. EPISTVLIS
LATINIS.
L. MVNATI. L. VALERIVS
L. L. STACTVS
NICOMEDI. AB. EPIST. GRÆCIS. —*Spon*.

AB *Hortulo*. C'étoit le jardinier. Spon nous a conservé deux épitaphes de ces officiers :

POMPEIÆ
PLAICIDIÆ
SEX. POMPEIUS
KARATUS
AB. HORTUL.
SEXTIAN.

& — C. OCTAVIUS. C. L. PACCIUS
AUG. SER. AB. HORTUL.

AB *Janua*, étoit le portier. Népos, dans la vie d'Hannibal, (*c.* 23, *n.* 4,) se sert de cette expression.

AB *Ornamentis*. Cette charge de la maison d'Auguste, consistoit à contrôler ou inspecter tout ce qui étoit susceptible d'arangement ou d'embélissement. On trouve dans Gruter l'épitaphe suivante :

D. M.
T. FL. AUG. LIB.
PARTHENOPAEI
POPPÆJANI. EUNUCHI
AB. ORNAMENTIS.

AB. Cinquieme mois de l'année ecclésiastique des Hébreux, & l'onzieme de leur année civile. Il répond à une partie du mois de juillet, & au commencement du mois d'août.

AB. Le dernier mois de l'été chez les Syriens. C'est le même nom & le même mois que celui dont il est parlé dans l'article précédent. Ce mois est très-différent du mois *Abib*, qui répond au mois de mars. *Abib* étoit un mois des anciens Hébreux ; & il se trouve dans l'Écriture. *Ab*, au contraire, n'est connu que par le Thalmud & les Rabbins.

ABA, dans la Carie. ΑΒΕΩΝ.

Cette ville a fait fraper des Médailles Greques en l'honneur de M. Aurele & de Sévere-Alexandre.

ABACÆNUM, en Sicile. ABAK.

Les médailles autonomes de cette ville sont
R. en argent.
RRR. en bronze.
O. en or.

Son symbole ordinaire est un sanglier. —*Hunter*.

On croit cependant avec fondement que ces Médailles apartienent à Ænos en Thrace, dont elles portent le nom sur le revers AINI, & qu'ABAK est un nom de magistrat. Il ne resteroit alors d'Abacænum que des Médailles en caractères puniques.

ABADIR, ou ABADDIR, ou ABDIR, est le nom d'une pierre que Saturne avala. Ce dieu faisoit périr tous ses enfans, soit qu'il n'eût reçu de Titanus l'empire du monde que sous la condition de ne point en élever, soit qu'ils dussent le détrôner suivant l'arrêt des destins. Lorsque

Jupiter naquit, Cybele ou Ops, sa mere, trompa ce pere barbare; elle envelopa de langes la pierre appelée depuis *Abadir*, & la lui présenta comme son fils. Saturne l'avala sur le champ. Il la rendit sans doute à la lumiere; car on l'honora en Syrie d'un culte particulier. Les Grecs la nommerent Βαίτυλιον; & les Phéniciens *Abadir*, qui, selon Bochart, signifie pierre ronde.

Le culte dont on honora les pierres, est de la plus haute antiquité. Tantôt elles étoient brutes & informes, tantôt elles étoient figurées en cône. Les Arabes firent de ce culte une partie de leur religion. Ils furent imités par les Séleuciens de Syrie, qui adoroient une pierre conique, emblême du Mont Casius ou de Jupiter de même nom. Leurs Médailles attestent cette superstition. La Vénus de Paphos étoit aussi adorée sous la figure d'une pierre taillée en forme de cône. Les premiers Grecs & les Lacédémoniens, entr'autres, rendirent un culte religieux à leurs divinités, qui n'étoient représentées que par des colonnes, ou par des troncs bruts & informes. On entrevoit ici l'origine du dieu Terme & de son simulacre; mais on apperçoit plus distinctement encore la marche de la superstition qui est née dans l'Orient, & a propagé son empire dans la Phénicie, dans la Grece & dans presque tout l'Occident.

Les Mythologues historiens trouvent dans *l'Abadir*, ou Βαίτυλιον, la vision de Jacob, la ville à laquelle il donna le nom de Béthel, &c. Mais les étymologistes ne reconoissent dans cette fiction qu'une allusion à plusieurs racines Phéniciennes ou Chaldéenes relatives aux mots *fils* & *pierre*.

ABADDIR, étoit aussi, selon S. Augustin, le nom que les Carthaginois donnoient à certains dieux. *Ab* & *abdir* signifient en langue Phéniciene *pere magnifique*. Cette division des divinités Carthaginoises rapele les *dii minorum* & *majorum gentium* des Romains.

ABÆUS, surnom donné à Apollon, pris de la ville d'Aba, ou Abée, dans la Phocide, où ce dieu avoit un riche temple & un oracle célebre, un de ceux que Crésus envoya consulter. Cet oracle passoit pour plus ancien que celui de Delphes.

ABALLO dans les Gaules. ABALLO.

Les Médailles Autonomes de cette ville sont :

RRR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

ABANO. Il y avoit dans cet endroit, qui est aujourd'hui un village de l'état de Venise, des eaux minérales célebres du temps des Romains : ils l'appeloient *Aquæ Aponi*, ou *Aponus*. Tibere allant en Illyrie, consulta l'oracle de Géryon qui étoit auprès de Padoue. Il lui ordonna de jeter des dés d'or dans la fontaine d'*Abano*, pour connoître l'avenir. Suétone dit que de son temps on voyoit encore ces dés au fond de l'eau.

ABANTES. C'étoit le nom général que l'on donnoit aux habitans de l'Eubœe. Sortis de Thrace, les Abantes s'établirent dans la Grece, où ils bâtirent Abée. Xerxès ayant ruiné cette ville, ils se réfugierent dans l'île d'Eubœe, & s'y fixerent. A l'exemple des Curetes qui avoient habité la même île, ils laissoient croître leurs cheveux par-derriere & les coupoient sur le front, de peur que leurs ennemis ne pussent les saisir par la chévelure, & les terrasser.

ABAPTISTON. Les anciens appeloient ainsi l'instrument de chirurgie que nous nommons *Trépan*.

ABAQUE, *abacus*. Ce mot avoit plusieurs acceptions chez les Romains.

ABAQUE étoit chez les géometres une table couverte de poussiere, sur laquelle ils traçoient des figures : souvent ils exprimoient leurs chifres sur l'abaque avec de la craie. On lit sur le tombeau d'un homme de lettres :

SIVE. QVOD. EVCLIDES. ABACO PRÆSCRIPTA.
TVLISSET.
DELICIAS. HABVI. PARITER. LVSVSQVE.
PROCACES. *Ferret*.

L'ABAQUE qui servoit à compter, étoit composé, chez les Grecs, d'un carré-long, évidé, sur lequel étoient tendus des fils auxquels, on enfiloit des boules. La maniere de s'en servir étoit de faire valoir chaque boule une unité, ou une dizaine, & de les ajouter en les réunissant, ou de les soustraire en les séparant.

Fulvius Ursinus & Ciaconius conjecturent, d'après d'anciens monumens, que cet Abaque fut connu des Romains; mais ils croient que l'usage de compter avec des jetons, *calculi*, prévalut. Le cabinet de Ste. Genevieve renferme cependant un Abaque qui paroît Romain. Cette antique, qui est peut-être unique en France, est formée par une plaque de bronze carrée. On y a pratiqué plusieurs rangs de lignes évidées, au travers desquelles passent des boutons mobiles, rivés par-dessous. Des nombres gravés au bas de chaque ligne évidée, expriment les valeurs des différens boutons. De sorte qu'en les avançant ou en les reculant, on peut faire toutes les opérations de l'arithmétique.

ABAQUE, ou *table de Pythagore*, étoit une table de nombres inventée par ce philosophe. Comme elle servoit à faciliter les opérations de l'arithmétique, il paroît que c'étoit la table ordinaire de la multiplication.

ABAQUE. On donnoit ce nom à la table ou échiquier sur laquelle on jouoit à différens jeux, soit avec des jetons, *calculi*, soit avec des especes de dames ou échecs, *latrunculi*.

ABAQUE étoit encore chez les Romains un bufet ou armoire destiné à porter ou à renfermer les vases dont on se servoit dans les repas. Ce n'étoit souvent qu'une table sans pied, atachée au mur, & susceptible d'être repliée après le service.

Le

Le mot *abaque* étoit ufité chez les Grecs dans l'acception de *bufet*. C'eft auffi chez les Grecs Afiatiques & les peuples de l'Afie, que les Romains prirent du goût pour ce meuble, devenu depuis l'objet des recherches les plus difpendieufes.

Les Abaques étoient de marbre dans les maifons de ceux mêmes qui vivoient avec modeftie & fimplicité. Tel étoit Horace, qui dit de fon bufet:

Et lapis albus
Pocula cum cyatho duo fuftinet.

On en a trouvé plufieurs de femblable matiere dans les maifons d'Herculanum & de Pompeïa. *Voy.* Bufet. Tite-Live & Sallufte, parlant du luxe qui fe répandit dans Rome après la conquête de l'Afie, & en particulier de l'efpece de fureur qui poffédoit les Romains pour les Abaques, leur reprochent ce goût inconnu aux Cincinnatus & aux Camille. Ils nous apprenent encore que non contens de les fabriquer du bois le plus précieux, les Romains les faifoient recouvrir de plaques d'ivoire & de lames d'or.

ABAQUE, *abacus*. Vitruve appele de ce nom des plaques de bronze carrées que l'on arangeoit par compartimens, & dont on incruftoit les toits des palais ou des maifons fomptueufes. On leur avoit donné le nom d'*Abaques*, à caufe de leur reffemblance avec les tabletes de bois fur lefquelles on calculoit ou l'on jouoit. Lorfque ces plaques de bronze étoient rondes, elles rapeloient l'idée des miroirs, qui avoient ordinairement cette forme chez les anciens, & elles portoient le nom de *fpecula*. Vitruve (7, 3.) *itaque veteribus parietibus nonnulli cruftas excidentes pro Abacis utuntur, ipfaque tectoria abacorum, & fpeculorum divifionibus circa fe prominentes habent expreffiones*.

ABAQUE, *Abacus* dans Vitruve. On entend par ce mot la partie fupérieure ou le couronement du chapiteau de la colonne. Il eft carré dans l'Ordre tofcan, le dorique, l'ionique antique, & échancré fur les faces dans le corinthien & le compofite. Il porte communément le nom de tailloir, parce qu'étant carré, il reffemble aux affietes de bois que l'on nomme ainfi.

ABAQUE, *abacus*, étoit enfin chez les Romains un alphabet ou une table fur laquelle on traçoit les lettres pour apprendre à lire aux enfans. Les Grecs lui donnerent le même nom dans leur langue; & c'eft de leurs deux premieres lettres *alpha* & *bêta*, que les modernes ont fait le mot alphabet.

ABARBARIA, étoit, felon le Diction. Mythologique, la déeffe du fleuve Naïs.

ABARES. C'étoit un refte des Huns contre lefquels Sigebert alla combatre dans la Thuringe. Ils étoient pour la plupart d'une taille gigantefque & d'une laideur éfroyable. Leur chévelure, très-longue, étoit rejetée fur les épaules, & féparée en treffes par des cordons, ce qui les rendoit femblables aux furies dont la tête étoit hériffée de ferpens.

ABARIS, Scythe de nation. On n'eft pas d'acord fur le temps où il vivoit; mais l'opinion la plus commune eft qu'il fut contemporain de Pythagore. Il étoit prêtre d'Apollon l'hyperboréen. On dit que ce dieu lui fit préfent d'une fleche d'or qui avoit une vertu merveilleufe. Abaris étoit porté fur fa fleche au milieu de l'air, comme un autre Pégafe: en forte que les mers, les rivieres & les lieux inacceffibles aux hommes, ne lui caufoient aucun retardement. Il fe mêloit de prédire l'avenir, & femoit fes prophéties partour où fon humeur vagabonde le conduifoit. Abaris prédifoit encore, felon l'anciene croyance, les tremblemens de terre, chaffoit la pefte & apaifoit les tempêtes; & il fit des facrifices dans Lacédémone, qui eurent tant d'efficace, que ce pays-là, fort expofé à la pefte, n'en fut jamais affligé depuis. Enfin, on difoit de lui qu'il ne mangeoit jamais. Quelques-uns ajoutent qu'il fabriqua le *palladium* avec un des os de Pélops. (*Voy. Palladium, Pelops.*) Cette opinion le rend bien antérieur à Pythagore.

ABAS, un des Centaures qui combatirent contre les Lapithes: Héfiode le met à la tête de ceux qu'il nomme au nombre de quatre-vingts.

ABAS, fils de Lincée & d'Hypermneftre, pere d'Acrifius & de Prætus, fut le douzieme roi des Argiens.

On lui attribue l'invention du Bouclier.

ABAS eft auffi le nom de celui qui fervoit de devin à Lyfandre, quand il défit les Athéniens en la vingt-fixieme année de la guerre du Péloponefe. Les Lacédémoniens confacrerent à cette occafion plufieurs ftatues à Delphes, & joignirent à celle de Lyfandre celles d'Abas & d'Hermon, pilote de fon vaiffeau.

Il y a eu plufieurs autres *Abas*. Par exemple, *Abas*, fils de Neptune & d'Aréthufe. C'eft, fuivant quelques-uns, de fon nom que l'Eubée avoit d'abord été appelée *Abantis*. *Abas*, fils de Méganire, ou Métanire; c'eft le même que d'autres appelent *Stellés*, que Cérès changea en Lézard parce qu'il s'étoit moqué d'elle. Voyez *Méganire* & *Stellio*.

ABASCANTIANUM *balneum*. *Voir* ce dernier mot.

ABASSUS, en Phrygie, ABACCHNΩN.

On a des Médailles impériales Greques de cette ville, frapées en l'honeur de Septime-Sévere.

ABASTER, eft, felon Boccace, le nom d'un des trois chevaux qui tiroient le char de Pluton; il fignifie *noir*. Claudien le nomme Alastor. *Voy. ce mot*.

ABATON. Les Rhodiens appelerent de ce nom un édifice conftruit pour ôter la vue des deux ftatues élevées par Artémife, reine de Carie. Cette princeffe ayant pris Rhodes, voulut éternifer fa victoire. Elle fit élever un trophée avec deux

ſtatues de bronze, dont l'une repréſentoit la ville captive & l'autre étoit ſon portrait. Les Rhodiens ſecouerent le joug de ſa domination, & ils n'oſerent renverſer ce témoignage honteux de leur défaite, parce que la ſuperſtition défendoit de violer un monument conſacré à quelque divinité. Mais ils conſtruiſirent à l'entour un édifice ſi élevé, qu'il déroboit entiérement la vue du trophée, & ils défendirent d'y entrer: d'où lui vint le nom grec *ἄβατος*, *où l'on ne va point*.

ABATOS; île d'Égypte dans le Palus de Memphis, ou lac Mœris. Elle étoit renomée par ſon lin, ſes feuilles de Palmier, dont on ſe ſervoit pour écrire, & principalement par le tombeau du roi Oſiris, qui dans la ſuite fut tranſporté à Abyde ou Abydos d'Égypte. Lucain en fait mention *liv.* X.

Hinc Abaton, quam noſtra vocat veneranda vetuſtas,
Terra potens.

Il ne faut pas la confondre avec le rocher Abatos, voiſin de l'île de Philé, ſur les confins de l'Égypte & de l'Éthiopie, où la crûe du Nil commençoit à ſe faire ſentir. Les prêtres ſeuls avoient droit d'y entrer; d'où lui venoit ſon nom, qui, en Grec, ſignifioit *lieu où l'on ne va point*, *où il n'eſt pas permis d'aller*: c'eſt pourquoi on donne quelquefois ce nom au ſanctuaire des temples. Pluſieurs ont cru que l'*Abatos* dont il s'agit, étoit le tombeau d'Oſiris. Séneque en parle dans ſes *quæſt. natur. l.* 4, *c.* 6.

ABAZEA. *Voy.* SABASIEN.

ABBŒTUM, en Myſie. ABBAITΩN.

Les Médailles autonomes de cette ville ſont:
RRRR. en bronze.
O. en argent.
O. en or.

ABBRÉVIATIONS. Dès les premiers temps, ceux qui ont exercé l'art d'écrire, ont inventé divers moyens, ſoit pour diminuer la peine du travail, ſoit pour rendre l'écriture plus prompte & plus expéditive, & la renfermer dans un plus petit eſpace. Souvent ils ont cherché à la rendre énigmatique, afin d'en dérober la connoiſſance au vulgaire. Ils ont parfaitement réuſſi en introduiſant l'uſage des ſigles, des lettres monogrammatiques & conjointes, des chifres, des notes appelées tironienes, & des abbréviations variées à l'infini. En général, ils ont peint les mots en abrégé, en ſupprimant pluſieurs lettres, auxquelles ils ont ſouvent ſubſtitué divers ſignes pour avertir de la ſuppreſſion. Enſuite ils ont abrégé les lettres mêmes par des retranchemens de jambages, & des conjonctions perpétueles. La premiere méthode, fort étendue, eſt appelée par les ſavans *βραχυγραφία*, l'art d'écrire par abbréviations, & la ſeconde *ταχυγραφία*, c'eſt-à-dire, l'art d'écrire promptement.

„ La maniere la plus commune d'abréger l'écriture chez les anciens, eſt celle où l'on conſerve une partie des lettres qui expriment les mots, en même-temps qu'on ſubſtitue certains ſignes à celles qu'on ſupprime. Ces abbréviations, qui vienent des ſigles, furent d'abord conſacrées aux noms propres, à certains mots & à certaines phraſes. Elles reçurent différentes formes, & ſe multiplierent ſur-tout dans les écritures du moyen & du bas âge. Si l'on ne ſe fait une habitude de les déchifrer, il eſt très-difficile de les entendre & de lire les mſſ. & les diplômes. En faveur de ceux qui s'appliquent à l'étude de ces monumens, pluſieurs antiquaires ont formé des recueils d'abbréviations latines, rangées par ordre alphabétique, & ſuivies de leur explication. Celles que Baringius publia à Hanover en 1737, dans ſon livre intitulé: *Clavis diplomatica*, rempliſſent dix-huit pages in-4°. à trois colonnes. Les caractères en ſont gothiques, & ne remontent pas plus haut que le treizieme ſiecle. L'abbé Godefroi de Beſſel (Chronic. Godwic. p. 51) a donné dans une demie page in-folio, les abbréviations les plus ordinaires des manuſcrits du onzieme ſiecle. Celles des chartes d'Écoſſe occupent 40 pag. in-folio dans le *tréſor choiſi des Diplômes & des Médailles*, publié par M. Anderſon. Ce beau recueil d'abbréviations, repréſentées ſuivant l'ordre alphabétique, ne commence qu'à la fin du onzieme ſiecle. Mais on n'a rien de plus étendu ni de plus parfait en ce genre, que le *Lexicon diplomatique* de M. Walter; où ſont renfermées 225 Planches d'abbréviations expliquées. Le ſavant diplomatiſte a marqué le ſiecle où chacune d'elles étoit en uſage, en commençant au huitieme, & finiſſant au ſeizieme. Notre littérature Françoiſe manque encore d'un pareil ouvrage, dont la néceſſité ſe fait ſentir vivement à ceux qui veulent déchifrer les anciens écritures, & travailler dans les archives „.

„ Au moyen d'un dictionaire d'abbréviations, fait ſur les mſſ. & les chartes de France, on ſurmonteroit ſans peine bien des difficultés, & l'on éviteroit de prendre un mot pour un autre, mépriſe qui change ſouvent le ſens d'une phraſe. Combien d'erreurs n'a pas produites la témérité des copiſtes anciens & modernes, lorſqu'ils ont voulu rendre des abbréviations qu'ils n'entendoient pas? L'ancien Martyrologe de S. Jérôme en fournit un exemple frapant. Au 16 février, on y marque onze martyrs compagnons de S. Pamphile, recomandable par ſon amour pour l'Écriture Sainte, dont il diſtribuoit des copies à tous les fideles. À la ſuite de ces mots: *Juliani cum Ægyptiis* V, il y a en abrégé *mil*, qui ſignifie *militibus*. Les copiſtes, après le mot *Juliani*, ont mis tout au long *cum aliis quinque millibus*. Baronius lui-même, ne s'eſt pas aperçu de cette bévue, qui de cinq martyrs en fait cinq mille. N'eſt-il pas encore ſurprenant qu'un auſſi habile homme que M. l'abbé Fleury, ait pris pour les ſceaux de pluſieurs ſeigneurs, les ſignatures de la

charte de la fondation de Cluny, exprimées par l'abbréviation *fig* ou *s* avec une bâre, qui signifie *fignum* „?

„ Les bornes de notre ouvrage ne nous permettent pas de traiter avec étendue la matiere des abbréviations. Nous ferons seulement quelques observations sur l'usage plus ou moins fréquent qu'on en a fait en chaque siecle.

Les marques les plus générales d'abbréviations chez les anciens, sont la petite ligne droite horizontale — & la ligne courbe transversale ∽ en forme d'*S* couchée, ou d'accent circonflexe Grec ~. Ces deux signes placés sur la fin d'un mot au bout de la ligne, valent l'*m* ou l'*n* dans les pandectes de Florence. L'*m* y est signifiée par une ligne ∸ sous le milieu de laquelle on met un point. Ces lignes, placées sur le milieu d'un mot, suppléent aux lettres qu'on retranche pour abréger, comme dans cet exemple: IHS XPS, *Jesus Christus*. Dans ces noms adorables, les Latins ont anciénement retenu les lettres Greques, mais les terminaisons sont changées, selon le génie de la langue Latine. Le *D* traversé horizontalement par la ligne droite, signifie *digeste*; le mot *omnia* s'abrege par *oma* & non par *oia* dans une charte du roi Eudes, de l'an 888. Dans les anciens actes de Ravenne, pour exprimer *dixerunt*, on se sert d'un *d* cursif, formé d'une queue traînante, sur laquelle il y a autant de bâres que de persones qui parlent „.

„ La conjonction *est* s'abrege par une ligne horizontale, ou par un *S* couchée entre deux points de cette maniere ∸ ∻. L'une & l'autre abbréviation d'*est* se rencontre dans les mss. Elles paroissent fréquemment dans ceux qui ont plus de six cents ans d'antiquité, & dans quelques inscriptions du onzieme siecle. La ligne horizontale entre deux points pour signifier *est*, est employée dans le très-ancien mss. des épîtres de S. Paul de la cathédrale de Wirtsbourg & dans beaucoup d'autres, cités par D. Martianay. Cette figure étant semblable à celle de l'Obele, qui est le signe des fautes à corriger, il faut prendre garde de confondre l'une avec l'autre. La bâre ou ligne sans points mise au bout des mots pour servir d'*m*, comme *meoru*—, annonce une haute antiquité. Nous l'avons remarqué dans un fragment des plus anciens Virgiles du Vatican. On s'en est servi dans la suite pour signifier d'autres lettres, comme *val*—, pour *vale*, *U libra*, que les copistes & les imprimeurs ont rendu par une H. La ligne droite placée sur *p*, signifie *pri*, & la ligne courbe veut dire *præ* & *per*. On met la ligne droite quelquefois sur des mots écrits sans abbréviations. C'est ainsi que dans le beau mss. de S. Paul de la bibliotheque du roi, on écrit quelquefois *Dei*. Souvent les signes d'abbréviations sont doubles dans un même mot. Nous l'avons observé dans le manuscrit du roi 3838, & dans les Évangiles en lettres d'argent du chapitre de Vérone, dont le P. Bianchini a publié un beau modele. Ces mots *interpretatione non indiget*, sont ainsi abregés *intp. n ind*, dans le mss. du Roi 4403. A, qui renferme le Code Théodosien. La ligne droite & la courbe sont aussi d'un grand usage dans les mss. Grecs pour marquer les *abbréviations* „.

„ Les points sont des signes d'*abbréviation* presqu'aussi ordinaires que les lignes. Tantôt ces points sont écrits sur les lettres, comme dans *plurib·* pour *pluribus*. Nous avons trouvé cette *abbréviation* dans le Virgile d'Asper. Tantôt les points sont marqués devant & après, comme, .e. qui signifie *est* dans la premiere Bible de Charles le Chauve, de la bibliotheque du roi, & dans les deux plus anciennes de S. Martin de Tours. L'usage le plus ordinaire est que les mots abrégés soient suivis d'un point. Ainsi écrivoit-on XPI. pour *Christi* dès les premiers temps. Le commentaire de S. Jérôme sur les psaumes, renfermé dans le mss. du roi 2235, en fournit beaucoup d'exemples. Tous les mots abrégés y sont réguliérement suivis d'un point, & quand le sens en demande un, on en ajoute encore un autre; ils sont posés perpendiculairement ou diagonalement, & plus souvent horizontalement. Le fragment du Vatican déja cité, se sert du point final pour abréger ces mots *Laudib. q. laudibusque*. Le relatif *qua* est ainsi abrégé par deux points *q*: dans un modele d'écriture saxone, publié par Schannar. Ces points ont souvent la figure de virgules & de triangles très-pointus. Tels les voit-on dans le célebre Pseautier de S. Germain-des-Prés, dans le mss. 2235, & dans plusieurs fort anciens. Dans le S. Hilaire du roi, *que* est abrégé par *q*; & dans le Code Théodosien de la même bibliotheque par *q*'. Dans d'autres manuscrits du huitieme siecle, les abbréviations finales sont exprimées par ces signes :. : :, 2' ⁏ 3. Lorsque les anciens copistes avoient mis une lettre ou un mot de trop, ils marquoient un point au dessous au lieu de les éfacer. Ils se servoient encore de cette figure ··, avec une bâre oblique au dessous, pour marquer les transpositions. Il faut donc bien prendre garde de ne pas confondre ces points des correcteurs avec ceux des *abbréviations*.

Qmo est l'*abbréviation* de *quomodo* dans le mss. 152, & *b'* est celle de la syllabe *bus* dans le mss. 1820 de la bibliotheque du roi. Lorsque les *abbréviations* affectent tout le mot, elles sont souvent entre deux virgules, comme, *e*, *est*. Dans les mss. qui ont plus de six cents ans, la même conjonction *est*, est souvent marquée par une ligne horizontale entre deux points ∸; dans le mss. royal 1820, pour abréger *qui*, on supprime l'*u*, & l'on marque l'*i* ou l'*u* au dessus *q q*. Mais de toutes les figures qui marquent les *abbréviations*, la plus fréquente est le C cursif renversé;

qui prend la forme du *9* : ce signe produit différens sons tout contraires ; écrit à la fin ou au milieu du mot, il marque *us*, comme *D9*, *maxim9*, *reb9*, pour *Deus*, *maximus*, *rebus*, & *Aug9ti* pour *Augusti*. Au dessus du *p9*, il signifie *post*. Placé au commencement d'un mot, il signifie *com* ou *con*. Ainsi, dans un nombre presqu'infini de monumens, on écrit *9tra* pour *contra*, *9versus* pour *conversus*, *9vsacones* pour *conversationes*, *9i* pour *communi*, *9scia* pour *conscientia*, *9memorao* pour *commemoratio*, &c. Le 7, pour signifier *&*, n'est pas moins ordinaire dans les manuscrits & les chartes. On retrouve ces marques d'*abbréviations*, avec beaucoup d'autres, dans les notes Tironienes. Il y a des *abbréviations* propres de certaines écritures particulieres. La saxone & la lombardique expriment *autem* par ce signe h'. On donne huit à neuf cents ans aux manuscrits où il se trouve „.

„ Les *abbréviations* devenant plus fréquentes, marquent une moindre antiquité, à raison de leur augmentation. On en trouve peu dans les plus anciens manuscrits. Si l'écriture capitale ou onciale en est belle, s'il n'y a qu'un très-petit nombre d'*abbréviations*, c'est un signe de la plus haute antiquité. La ligne droite ou courbe pour tenir lieu d'une M ou d'une N, & le point marqué après le Q, sont presque les seules qu'on rencontre dans le fameux Virgile de Médicis. Elles ne sont guere moins rares dans les Pandectes Florentines. M. Brencman, outre la bâre mise au bout de la ligne pour remplacer l'M & l'N, n'y a remarqué que *id.* pour *idem*, *N.* pour *non*, *edm* pour *edictum*, &, *I.* pour *primum*. *Dms* pour *Dominus*, est la marque d'une haute antiquité. En effet, cette *abbréviation* se trouve dans les Évangiles écrits de la main de S. Eusebe de Verceil, & dans le psautier de S. Germain, évêque de Paris. *Dnus* pour *Dominus*, n'est peut-être pas moins ancien. Dans le même psautier, & dans quelques autres manuscrits d'une égale antiquité, on n'abrege pas *Dominum* par *Dnum*, ni même par *Dnm*, mais par *Dom*, avec deux marques d'*abbréviations*. Celles que nous avons remarquées dans les épîtres de S. Paul de la bibliotheque du roi, se réduisent presqu'à JHU. XPI. DMI. N. *Jesu Christi Domini nostri*. Elles sont rares dans le beau manuscrit de S. Prosper de la même bibliotheque, en écriture onciale du sixieme siecle. Elles se bornent presqu'à *Ds*, *Dnus*, *xps*, *sps scus*, *bus* & *que* exprimés par une virgule & plus souvent par un triangle fréquemment alongé haut & bas, en forme d'S. Mais les *abbréviations* sont d'une extrême rareté dans le manuscrit des Évangiles en lettres capitales d'or, apartenant à l'abbaye de S. Germain-des-Prés „.

„ Elles devinrent moins rares un peu après le sixieme siecle. Les modeles du septieme, publiés par dom Jean Mabillon, en offrent un bon nombre. On en peut juger par le S. Augustin de l'Église de Beauvais, où la date est ainsi exprimée : *Explicitum opus favente Dno apud Cænobiu Lussoviu anno duodecimo regis Chlothacarii indictione tertia decima, an xlsimo pis ni sel pacto*. On rencontre de pareilles *abbréviations* presqu'à chaque ligne dans la plus ancienne écriture du manuscrit du roi, coté 2294. A. Leur nombre augmente considérablement au huitieme siecle, comme l'on voit dans le manuscrit de Wirtsbourg, dont l'abbé de Godwic a donné un modele, & dans le calendrier de Corbie, dont nous avons deux lignes dans la diplomatique de dom Mabillon. Elles se multiplierent encore bien davantage au neuvieme siecle ; nous en avons la preuve dans le Code Théodosien de la bibliotheque du roi, écrit par Ragenard, la dix-neuvieme année de l'empire de Louis le Débonnaire, & dans un fragment du dix-huitieme livre de S. Jérôme sur Isaïe, qu'on trouve dans le manuscrit du roi, n°. 152. Outre les anciennes *abbréviations*, il y en a de nouveles, comme *qmo*, *dixer*, pour *quomodo*, *dixerunt*. Dans l'écriture capitale des Heures de Charles le Chauve, une petite *s* sert de signe d'*abbréviation*, & dans l'onciale, le *9* est mis pour *us*. Dans quelques manuscrits saxons, à peu près du même temps, on écrit *secum Math*, pour *secundum Matthæum*. Le dixieme siecle enchérit sur les précédens pour les *abbréviations*, à en juger par le S. Hilaire de PP. Capucins de Tours, & plusieurs autres manuscrits du même siecle. Au suivant, il n'y a point de ligne dans les manuscrits & les chartes, où il n'y en ait plusieurs. C'est ce que nous avons observé dans deux lettres d'Abbon, transcrites dans le manuscrit du roi 4568. On y voit souvent deux points à côté des mots abrégés, & toujours lorsqu'ils ne sont que d'une lettre. Les noms propres n'y sont écrits que par leur initiale. Nous avons compté six & dix *abbréviations* par ligne, dans un manuscrit de S. Martin de Pontoise, écrit au douzieme siecle. Les actes originaux du concile de Latran, tenu sous Alexandre III, l'an 1179, étoient farcis d'un si grand nombre d'*abbréviations* insolites, que celui qui les a transcrits, déclare qu'il étoit plus facile d'en deviner la signification que de les lire. Nous avons vu des manuscrits à peu près du même temps, où les mots coupés à la fin des lignes sont abrégés par un trait oblique. Au treizieme siecle, & dans les deux suivans, l'écriture est pleine d'abrégés ; l'*n* veut dire *enim*, *n.* signifie *non* ; *rez* ; est l'abrégé de *rerum*, celui de *sancta* est *scte*. On écrit *frm*, *ordis*, *hem*, *poris* pour *fratrum*, *ordinis*, *heremitarum*, *prioris* ; *Ludovic9* pour *Ludovicus*, *mia* pour *misericordia*, *glosa* pour *gloriosa*, *oim* pour *omnium*, *hois* pour *hominis*. Pendant ces trois siecles, les *abbréviations*

furent employées, même dans les écrits en langue vulgaire. On écrivoit en françois *nate d'ome* pour *nature d'homme*, *espance de bns t'.* pour *espérance de biens temporels*, le *gmcemt de bn fe'* pour le *commencement de bien faire*, *li pstre* pour le *prestre*, *v'tus* pour *vertus*, la *teptacio* pour la *tentation* „.

„ Toutes ces *abbréviations* des treize, quatorze & quinzieme siecles, & une multitude d'autres introduites pendant la barbarie de ces temps scholastiques, rendent la lecture des manuscrits très-difficile. Elles se trouvent dans les ouvrages que produisit l'imprimerie encore dans son enfance; la difficulté de les déchifer a fait périr un grand nombre d'anciennes éditions: mais il y en a encore assez dans les bibliotheques, pour ceux qui voudront apprendre comment on abrégeoit les mots dans les bas siecles. „ Il me souvient particuliére-„ ment, dit Chevillier, de la Logique d'Okam, „ imprimée à Paris en 1448, *in-fol.* au clos bru-„ neau, d'une belle lettre, où il n'y a presque „ point de mot qui n'ait quelque *abbréviation*. „ Voici, par curiosité, deux lignes au fol. verso, „ chif. 121 : *Sic hic e fal. sm qd. simplr : a e* „ *pducibile a Deo : g a e. Et silr hic : a n e : g* „ *a n e pducibile a Do.*, qui signifient: *Sicut hic* „ *est fallacia secundum quid simpliciter : A est* „ *producibile a Deo. Ergo A est. Et similiter hic :* „ *A non est : ergo A non est producibile a Deo* „. On peut se servir de semblables imprimés, pleins de rêveries scholastiques, pour faire des fusées, sans que la république des lettres en souffre aucun domage. L'historien de l'imprimerie ajoute : „ On mit tant de ces *abbréviations* dans les vo-„ lumes de droit, dans les manuscrits & dans les „ imprimés, qu'on fut obligé de faire un livre „ pour enseigner à les lire, livre intitulé: *Modus* „ *legendi abbreviaturas in utroque jure*, qui est „ dans la bibliotheque de Sorbone, imprimé „ (*in-8°.*) à Paris, par Jean Petit, l'année „ 1498 „. Sans la connoissance de ces *abbréviations*, il est impossible de déchifrer certains manuscrits importans qui en sont remplis, & qui sont sans points ni virgules. Tel est celui de Cologne, dont M. Vondert-Hardt s'est servi pour corriger l'histoire du concile de Constance, que Théodoric Urie, de l'ordre de S. Augustin, acheva en 1425. Il résulte de toutes ces recherches, que les manuscrits & les chartes de plus de six cents cinquante ans, ont beaucoup moins d'*abbréviations* que les manuscrits & les actes postérieurs „.

„ Si dans les manuscrits, les plus anciennes *abbréviations* sont marquées par une ligne horizontale sur le mot abrégé, celles des diplômes sont indiquées par d'autres figures. Sous la premiere race de nos rois, elles avoient communément la forme d'un accent circonflexe ou d'un *c* de ces temps-là; c'est-à-dire, de deux *c* l'un sur l'autre, semblables à certains a de l'écriture courante: mais ces figures étoient tantôt placées obliquement, tantôt perpendiculairement & tantôt horizontalement; ce qui les fait paroître plus différentes entr'elles qu'elles ne le sont en effet „.

„ Sous la seconde race, ces figures ne furent pas totalement abolies, mais elles se transformerent en d'autres approchant de nos &, de nos 3, de nos 8 & de nos *f* d'écriture courante, mais qui paroissent quelquefois fort différentes d'elles-mêmes, par les diverses situations qu'on leur donne. Il y a bon nombre de semblables *abbréviations* dans le diplôme de Charles le Simple, donné en 908, en faveur de l'abbaye de la Grasse, & gardé à la bibliotheque du roi. Nous en avons remarqué neuf ou dix par ligne dans une charte originale, acordée l'an 988 à l'abbaye de Sainte Colombe de Sens, par Hugues-Capet. Ces *abbréviations* se soutinrent en Allemagne à peu près sur le même pied jusqu'au treizieme siecle; mais en France, dès la moitié du onzieme, elles commencerent à être si chargées de traits, qu'on a quelquefois de la peine à les reconoître. Les plus simples prirent la forme d'un 3 ou d'un ξ grec assez mal-fait & diversement placé. Cependant quelques-unes des anciennes se maintenoient encore. Au treizieme siecle, en Allemagne, on leur fit prendre la figure du 2 arabe. Elle ne prévalut pourtant pas sur les anciennes *abbréviations*, qui se sentirent fort de la décadence de l'écriture. En France, on revint à l'accent circonflexe, ou à un trait approchant du 7. C'étoit d'ailleurs une note de Tiron, qui s'est presque conservée en tout lieu & en tout temps dans les diplômes, pour signifier *&* „.

„ Les *abbréviations* dont nous avons parlé jusqu'ici, répondent à la ligne horizontale placée sur les mots, pour annoncer qu'il manque quelque chose au milieu ou même à la fin. On se servoit encore d'un 9 en chifre ou d'une petite *s*, pour marquer les abrégés des noms en *us*, & de différentes bâres qui coupoient les lettres, & surtout pour signifier *per*, *pro*, *præ*. Leur signification confondue, a introduit bien des erreurs dans les livres & dans les copies des chartes. *Per* étoit marqué par une petite ligne ou toute autre figure d'*abbréviation* coupant la queue du *p* : *pro* par un *p*, de la tête duquel on faisoit partir un trait presqu'en forme de *c* ou d'*s*, porté en devant on de droite à gauche : quelquefois ce trait étoit porté au dessous de la tête du *p* & varioit beaucoup dans sa figure; en sorte qu'il ressembloit beaucoup à un &, ou à un 8 couché de travers. La même chose arivoit aussi, quoique ce trait sortît de la tête du *p*. Ce trait d'*abbréviation* faisoit aussi quelquefois une suite avec la queue du *p*. Quant à *præ*, l'*abbréviation* sous différentes formes, étoit toujours placée au dessus du *p* „.

„ Dès les premiers temps, l'écriture abrégée eut cours principalement au bâreau. Les actes

publies de Ravenne, des cinq & sixieme siecles, en font foi. On y lit : *Speclr. val. vi condd. vv cc Dn v inl. Mag. dd vpxj usq in hd. pdta Vu Diac. schol, & col rev. Eccl. pnti. qd pc. ss. pp. qq ss.* C'est-à-dire : *Specialiter valere, viri inclyti, conductores, viri clarissimi, Dominus vir inluster, Magistratus dixerunt, vir perfectissimus Decemprimus, usque in hanc diem, prædicta, vir venerabilis diaconus, scholaris & collectarius venerandæ Ecclesiæ, præsenti, quondam, post consulatum supra scriptum, præsentibus quibus supra, &c.* On trouve une multitude d'autres *abbréviations* dans le recueil des actes, en papier d'Égypte, publié par le Marquis Maffei. Elles sont beaucoup moins nombreuses dans les diplômes de nos rois Mérovingiens & Carlovingiens ; mais elles se multiplierent dans les chartes de la troisieme race : tantôt on y fait les *abbréviations* des noms propres par les lettres initiales, comme *Tho* & *Thi*, pour *Thomas* & *Thibauld*, &c. Les différens noms étant souvent abrégés de la même maniere, causent de l'embaras ; mais pour lever l'équivoque, on a recours à l'histoire, à la chronologie & aux anciens monumens. Tantôt pour abréger, on joint les lettres finales aux initiales, comme *Jobs epus* pour *Joannes episcopus*, *abbem* pour *abbatem*, *clicum* pour *clericum*, *chmi* pour *charissimi*, *mocho* pour *monacho*, *fris Tha* pour *fratris Thomæ*, *sci Bndi* pour *sancti Benedicti*, &c. On fit un assez grand usage des *abbréviations* dans les inscriptions des bulles de plomb & des sceaux de divers pays. Heineccius en a ramassé un nombre d'exemples, auxquels on pouroit en ajouter beaucoup d'autres „.

„ Pendant le treizieme siecle, le nombre des *abbréviations* étoit devenu si excessif, qu'au commencement du quatorzieme, on en aperçut les inconvéniens. L'abus qu'on en pouvoit faire dans les actes publics, détermina le roi Philippe le Bel à les banir des minutes des notaires, sur-tout celles qui exposoient les actes à être falsifiés ou mal entendus. C'est ce qu'il exécuta dans l'article 3 de son ordonance de l'an 1304, touchant les tabellions & les notaires. Il veut (*Ordon. des rois de la troisieme race, tom.* 1, *pag.* 417) qu'ils écrivent nétement les minutes sans *abbréviations*, & qu'ils n'y mettent point de clauses obscures & inintelligibles, principalement si elles sont écrites en abrégé ; parce qu'alors on est exposé au danger de se tromper : *Maxime ubi esset propter abbreviationes de facili periculum*. Dans cette ordonance, les minutes des tabellions „ sont „ nommées *notes*, parce qu'elles contenoient „ comme en abrégé la substance des contrats ; en „ sorte que ce qui n'étoit que de style, & qui „ étoit omis, étoit marqué par des *& cætera* „. Les notaires des bas siecles mettoient dans les grôsses ce qu'ils avoient sous-entendu par ce signe d'omission. Au lieu que, selon le droit écrit, pour éviter tout soupçon de faux, on ne devoit rien mettre de plus dans la grôsse que dans la minute. Ces *& cætera* des notaires ont été regardés comme fort dangereux, sur-tout en Italie, où ils ont passé en proverbe „.

„ Au seizieme siecle, on étoit sur ses gardes contre l'abus des *& cætera*. Charles V, en 1366, avoit acordé des priviléges à l'université de Paris ; dans la copie des lettres-royaux, insérée dans les regîstres du parlement, le gréfier ou écrivain, pour avoir plutôt fait, avoit passé plusieurs mots auxquels il avoit substitué un *& cætera*. L'an 1552, le recteur de l'université présenta requête où il exposoit les conséquences de ces omissions, & supplioit qu'il plût à la Cour ordoner que ce qui étoit ainsi imparfait audit regîstre par cesdits mots *& cætera*, fût rempli par collation qui se feroit du regîstre à l'original : sur quoi le parlement ordona le 18 Août de l'an 1552, que les lettres-royaux seroient transcrites de nouveau dans ses regîstres tout au long & sans *abbréviation & cætera*.

„ Le point à la suite des *abbréviations* de mots hébreux, grecs, &c. annonce des siecles antérieurs au neuvieme ou huitieme même, pourvu qu'un premier point paroisse avant le mot d'origine hébraïque. Autre indice d'une antiquité très-reculée, c'est la marque d'*abbréviation* — ou ∽, seule, ou acompagnée de deux points, l'un supérieur & l'autre inférieur. Si elle n'est presque jamais placée qu'à la fin de la ligne pour représenter la suppression d'une M ou d'une N, & qu'au lieu d'être élevée sur la derniere lettre, elle est tout-à-fait, ou du moins en partie, portée au delà, ce caractere désignera sans difficulté les siecles antérieurs au sixieme, & ne poura qu'à peine être abaissé jusqu'au septieme „.

„ L'*abbréviation* *Dns* pour *Dominus*, égale peut-être en antiquité celle-ci *Dms*, toujours constante dans un manuscrit. La derniere s'ajuste aisément avec les trois & quatrieme siecles, & ne peut, sans cesser d'être invariable, cadrer avec le sixieme. Encore faudroit-il supposer que les manuscrits où les *abbréviations* *Dmi* & *Dni* seroient employées tour-à-tour, étoient alors aussi rares qu'ils ont été inconnus aux siecles suivans. Un manuscrit rempli de sigles, annonce un âge qui pouroit également convenir au haut comme au moyen empire ; par cette conformité avec les inscriptions métalliques & lapidaires des anciens Romains, il rapélera le temps où cette maniere d'écrire avoit cours. De quel prix ne sera donc point le Virgile d'Asper de l'abbaye de S. Germain-des-Prés, dans lequel on voit concourir ce caractere singulier avec les autres signes de l'antiquité la plus reculée „ ? (*Nouvele diplomatique.*)

Dans les manuscrits grecs d'Herculanum, ainsi que dans ceux dont les caracteres sont de forme majuscule, on ne trouve aucune *abbréviation* ; & les plus anciens manuscrits en lettres italiques sur

du parchemin, en ont peu, ou point du tout. Les *abbréviations* fréquentes sont une marque de temps postérieurs, & elles ont, particuliérement dans quelques manuscrits grecs, des traits fort embarassés : il y a cependant quelques *abbréviations* qui contribuent à la belle forme de l'écriture greque italique, & qui lui donnent beaucoup de rondeur, de liberté & de liaison.

Abbréviations *les plus usitées chez les Romains*

A

AB. *Abdicavit*.
AB. AUG. M. P. XXXXI. *Ab Augusta millia passuum quadraginta unum*.
AB. AUGUSTOB. M. P. X. *Ab Augustobriga millia passuum decem*.
ABN. *Abnepos*.
AB. U. C. *Ab urbe condita*.
A. CAMP. M. P. XI. *A Camboduno millia passuum undecim*.
A. COMP. XIIII. *A Compluto quatuordecim*.
A. C. P. VI. *A capite*, vel *ad caput pedes sex*.
A. D. *Ante diem*.
ADJECT. H-S. IX ∞. *Adjectis sestertiis novem mille*.
ADN. *Adnepos*.
ADQ. *Adquiescit* vel *adquisita* pro *acquisita*.
ÆD. II. II. VIR. II. *Ædilis iterum, duumvir iterum*.
ÆD. II. VIR. QUINQ. *Ædilis duumvir quinquennalis*.
ÆD. Q. II. VIR. *Ædilis quinquennalis duumvir*.
ÆL. *Ælius*, *Ælia*.
ÆM. *vel* AIM. *Æmilius*, *Æmilia*.
A. K. *Ante kalendas*.
A. G. *Animo grato: Aulus Gellius*.
AG. *Ager*, vel *Agrippa*.
ALA. I. *Ala prima*.
A. MILL. XXXV. *A milliari triginta quinque*, vel *ad milliaria triginta quinque*.
A. M. XX. *Ad milliare vigesimum*.
AM. *vel* AMS. *Amicus*.
AN. A. V. C. *Anno ab urbe condita*.
AN. C. H. S. *Anno centum hic situs est*.
AN. DCLX. *Anno sexcentesimo sexagesimo*.
AN. II. S. *Annos duos semis*.
AN. IVL. *Annos quadraginta sex*.
AN. N. *Annos natus*.
ANN. *Anni*, *annis*, ou *annos*.
ANN. LIII. H. S. E. *Annorum quinquagesima trium hic situs est*.
ANN. NAT. LXVI. *Annos natus sexaginta sex*.
ANN. PL. M. X. *Annos*, vel *annis plus minus decem*.
AN. Θ. XVI. *Anno defunctus decimo sexto*.
AN. V. XX. *Annos vixit viginti*.
AN. P. M. *Annorum plus minus*.
A. XII. *Annis duodecim*.
AN. P. M. L. *Annorum plus minus quinquaginta*.
A. XX. H. EST. *Annorum viginti hic est*.
AN. P. R. C. *Anno post Romam conditam*.
AN. V. P. M. II. *Annis vixit plus minus duobus*.
AN. XXV. STIP. VIII. *Annorum viginti quinque stipendii*, vel *stipendiorum octo*.
ANN. SEN. *Annaeus Seneca*.
A. P. M. *Amico posuit monumentum*.
AP. *Appia*, *Appius*.
AP. *Apud*.
A. P. V. C. *Annorum post urbem conditam*.
APVD. L. V. CONV. *Apud lapidem quinque convenerunt*.
A. RET. P. III. S. *Ante retropedes tres semis*.
AR. P. *Aram posuit*.
ARG. P. X. *Argenti pondo decem*.
ARR. *Arrius*.
A. V. B. *A viro bono*.
A. V. C. *Ab urbe condita*.

B

B. *Balbus*, *Bulbius*, *Brutus*, *Belenus*, *Burrus*.
B. *Beneficiario*, *beneficium*, *bonus*, *bona*, *bone*, *bonum*, *bonorum*, *bene*, *bonis*, &c.
B. *Balnea*, *bustum*, *beatus*.
B. *pro* V, *berna* pro *verna*, *bixit* pro *vixit*, *bibo* pro *vivo*, *bictor* pro *victor*, *bidua* pro *vidua*.
B. A. *Bixit annis*, *bona actione*, *bonam actionem*, *bonus ager*, *bonus amabilis*, *bona aurea*, *bonum aureum*, *bonis auguriis*, *bonis auspiciis*.
B. B. *Bona bona* (de grands biens), *bene*, *bene* (très-bien).
B. DD. *Bonis deabus*.
B. F. *Bona fide*, *bona fœmina*, *bona fortuna*, *bene factum*.
B. F. renversés en cette maniere ꓭ ꟻ *Bona fœmina*, *bona filia*.
B. H. *Bona hereditaria*, *bonorum hæreditas*.
B. I. I. *Boni judicis judicium*.
B. L. *Bona lex*.
B. M. P. *Bene merito posuit*.
B. M. P. C. *Bene merito ponendum curavit*.
B. M. S. C. *Bene merito sepulcrum condidit*.
BN. EM. *Bonorum emptorem*.
BN. H. I. *Bona hic invenies*.
B. RP. N. *Bono reipublicæ natus*.
B. A. *Bixit*, *id est vixit annis*.
BIGINTI. *Viginti*.
BIXIT. BIXSIT. BISSIT. *Vixit*.
BIX. ANN. XXCI. M. IV. D. VII. *Vixit annis octoginta unum*, *mensibus quatuor*, *diebus septem*.
BX. ANVS. VII. ME. VI. DI. XVII. *Vixit annos septem*, *menses sex*, *dies septendecim*.

C

C. *Cæsar*, *Caia*, *Caius*, *censor*, *civis*, *centuria*, *civitas*, *colonia*, *consul*, *condemno*, *conjux*, *clarissimus*, *curavit*, &c.
C. C. *Carissimæ conjugi*, *calumniæ causa*, *consilium cepit*.
C. C. F. *Caius Caii filius*.
C. B. *Commune bonum*.

C. D. *Comitialibus diebus*.
C. H. *Custos hortorum*, vel *hæredum*.
C. I. C. *Caius Julius Cæsar*.
CC. VV. *Clarissimi viri*.
CIↃ. *Mille*.
CIↃ. IↃC. *Mille sex centum*.
CIↃ. CIↃ. CIↃ. CVI. *Tria millia centum sex*.
CIↃ. CIↃ. CIↃ. IↃV. *Tria millia quingenti quinque*.
CIↃ. CIↃ. CIↃ. DCCCLXXX. *Tria millia octocentum octoginta*.
CCIↃↃ. *Decem millia*.
CCIↃↃ. ∞ *Undecim millia*.
CCIↃↃ. ∞ IↃC. *Undecim millia sex centum*.
CCIↃↃ. ∞ ∞ ∞ CC. *Tredecim millia ducentum*.
CCIↃↃ. ∞ ∞ ∞ CCXXIII. *Tredecim millia ducentum viginti tres*.
CCIↃↃ. IↃↃ. IↃC. *Quindecim millia sex centum*.
CCIↃↃ. IↃↃ. ∞ DCCCLXVII. *Sexdecim millia octo centum sexaginta septem*.
CCIↃↃ. IↃↃ. DCCCCL. *Quindecim millia novem centum quinquaginta*.
CCIↃↃ. IↃↃ. ∞ CCC. *Sexdecim millia tercentum*.
CCIↃↃ. CCIↃↃ. *Viginti millia*.
CCIↃↃ. CCIↃↃ. ∞ ∞ ∞ DCC. *Viginti tria millia septem centum*.
CCIↃↃ. CCIↃↃ. ∞ IↃↃ. *Viginti quatuor millia*.
(Consultez ici Sertorius Ursatus, *de Notis Roman.*)
CCIↃↃ. CCIↃↃ. ∞ ∞ ∞ ∞ CDXXCIX. *Viginti quatuor millia quatuor centum octoginta novem*.
CCIↃↃ. CCIↃↃ. CCIↃↃ. *Triginta millia*.
CCIↃↃ. CCIↃↃ. CCIↃↃ. IↃLX. *Triginta millia quingenti sexaginta*.
CCIↃↃ. IↃↃↃ. *Quadraginta millia*.
(Consultez, &c.)
CCIↃↃ. CCIↃↃ. CCIↃↃ. CCIↃↃ. *Quadraginta millia*.
CCIↃↃ. IↃↃↃ. ∞ C ∞ XII. *Quadraginta unum mille novem centum duodecim*.
(Consultez, &c.)
CCIↃↃ. CCCIↃↃↃ. *Nonaginta millia*.
CCCIↃↃↃ. *Centum millia*.
CCC. M. N. *Tercentum millia nummum*.
CCCCIↃↃↃↃ. *Decies centena millia*.
CEN. *Censor*, *centuria*, *centurio*.
CERTA. QUINQ. ROM. CO. *Certamen quinquennale Romæ conditum*.
CL. *Claudius*.
CL. V. *Clarissimus vir*.
CH. COH. *Cohors*.
C. M. *vel* CA. M. *Causa mortis*.
CN. *Cneus*.
C. O. *Civitas omnis*.
COH. I. *vel* II. *Cohors prima* vel *secunda*; & ainsi des autres.
COR. *Cornelius*, *Cornelia*.
COS. ITER. ET TERT. DESIG. *Consul iterum & tertium designatus*.
COS. TER. *vel* QUAR. *Consul tertium*, vel *quartum*; & ainsi des autres.
COSS. *Consules*.
COST. CUM LOC. H-S. ∞ D. *Custodiam cum loco sestertiis mille quingentis*.
C. R. *Civis romanus*.
CS. IP. *Cæsar imperator*.
C. V. *Centum viri*.
C. ∞ IX. *Nongenti novem*.

D

D. *Quingenti*.
D. *Decius*, *decimus*, *decuria*, *decurio*, *dedicavit*, *dedit*, *devotus*, *dies*, *divus*, *Deus*, *dii*, *Dominus*, *domus*, *donum*, *datum*, *decretum*, &c.
D. A. *Divus Augustus*.
D. B. I. *Diis bene juvantibus*.
D. B. S. *De bonis suis*.
DCT. *Detractum*.
DDVIT. *Dedicavit*.
D. D. *Donum dedit*, *datis datio*, *Deus dedit*.
D. D. D. *Dono dederunt*, vel *datum decreto decurionum*.
D. D. D. D. *Dignum Deo donum dedicavit*.
DDPP. *Depositi*.
D. N. *Dominus noster*. D. D. N. N. *Domini nostri*.
D. D. Q. O. H. L. S. E. V. *Diis deabusque omnibus hunc locum sacrum esse voluit*.
DIG. M. *Dignus memoria*.
D. M. S. *Diis manibus sacrum*.
D. O. M. *Deo optimo maximo*.
D. O. Æ. *Deo optimo æterno*.
D. PP. *Deo perpetuo*.
DR. *Drusus*.
DR. P. *Dare promittit*.
D. RM. *De romanis*.
D. RP. *De republica*.
D. S. P. F. C. *De sua pecunia faciundum curavit*.
DT. *Duntaxat*.
DVL. *vel* DOL. *Dulcissimus*.
DEC. * XIII. AVG. XII. POP. XI. *Decurionibus denariis tredecim*, *augustalibus duodecim*, *populo undecim*.
D. IIII. ID. *Die quarta idus*.
DMIↃↃↃ. *Quingenta & quinquaginta millia*.
D. VIIII. *Diebus novem*.
D. V. ID. *Die quinta idus*.

E

E. *Ejus*, *ergo*, *esse*, *est*, *erexit*, *exactum*, &c.
E. C. F. *Ejus causa fecit*.
E. D. *Ejus domus*.
ED. *Edictum*.
E. E. *Ex edicto*.
EE. N. P. *Esse non potest*.
EG. *Egit*, *egregius*.
E. H. *Ejus hæres*.
EID. *Idus*.
EIM. *Ejusmodi*.
E. L. *Ea lege*.
E. M. *Elexit* vel *erexit monumentum*.
EQ. M. *Equitum magister*.
EQ. O. *Equester ordo*.
EX. A. D. K. *Ex ante diem kalendas*.
EX. A. D. V. K. DEC. AD. PRID. K. IAN. *Ex ante diem*

diem quinto kalendas decembris ad pridie, kalendas januarius.
EX. H-S. X. P. F. I. *Ex sestertiis decem parvis fieri jussit.*
EX. H-S. CIↃN. *Ex sestertiis mille nummum.*
EX. H-S. ∞ ∞ ∞ ∞ *Ex sestertiis quatuor millia.*
EX. H-S. N. CC. L. ∞ D. XL. *Ex sestertiis nummorum ducentis quinquaginta millibus, quingentis quadraginta.*
EX. H-S. DC. ∞ D. XX. *Ex sestertiis sexcentis millibus quingentis viginti.*
EX. KAL. IAN. AD. KAL. IAN. *Ex kalendis januarii ad kalendas januarii.*

F

F. *Fabius, fecit, factum, faciendum, familia, famula, fastus, februarius, feliciter, felix, fides, fieri, fit, fœmina, filia, filius, frater, finis, flamen, forum, fluvius, faustum, fuit, figura, frons, &c.*
F. A. *Filio amantissimo* vel *filiæ amantissimæ.*
F. AN. X. F. C. *Filio* vel *filiæ annorum decem faciundum curavit.*
F. C. *Fieri* vel *faciundum curavit, fidei commissum.*
F. D. *Flumen dialis, filius dedit, factum dedicavit.*
F. D. *Fide jussor, fundum.*
FEA. *Fœmina.*
FE. C. *Ferme centum.*
FF. *Fabre factum, filius familias, fratris filius.*
F. F. F. *Ferro, flammu, fame, fortior, fortuna, fato.*
FF. *Fecerunt.*
FL. F. *Flavii filius.*
F. FQ. *Filiis filiabusque.*
FIX. ANN. XXXIX. M. I. D. VI. HOR. SCIT. NEM. *Vixit annos triginta novem, mensem unum, dies sex, horas scit nemo.*
FO. FR. *Forum.*
F. R. *Forum romanum.*

G

G. *Gellius, Gaius* pro *Caius, genius, gens, gaudium, gestu, gratia, gratis, &c.*
GAB. *Gabinius.*
GAL. *Gallus, galerius.*
G. C. *Genio civitatis.*
GEN. P. R. *Genio populi romani.*
GL. *Gloria.*
GL. S. *Gallus Sempronius.*
GN. *Gneus* pro *Cneus, genius, gens.*
GNT. *Gentes.*
GRA. *Gracchus.*
GRC. *Græcus.*

H

H. *Hic, habet, hastatus, hæres, homo, hora, hostis, herus.*
H. A. *Hoc anno.*
HA. *Hadrianus.*
HC. *Hunc, huic, hic.*
HER. *Hæres, hæreditatis, Herennius.*
HER. vel HERC. S. *Herculi sacrum.*
H. M. E. H-S. CCIↃↃ. CCIↃↃ. IↃↃ. M. N. *Hoc monumentum erexit sestertiis viginti quinque mille nummum.*
H. M. AD. H. N. T. *Hoc monumentum ad hæredes non transit.*
H. O. *Hostis occisus.*
HOSS. *Hostes.*
H. S. *Hic situs* vel *sita, sepultus* vel *sepulta.*
H-S. N. IIII. *Sestertiis nummum quatuor.*
H-S. CCCC. *Sestertiis quatuor centum.*
H-S. ∞. N. *Sestertiis mille nummum.*
H-S. ∞ CCIↃↃ. N. *Sestertiis novem mille nummum.*
H-S. CCIↃↃ. CCIↃↃ. *Sestertiis viginti mille.*
H-S. XXM. N. *Sestertiis viginti mille nummum.*
H. SS. *Hic supra scriptis.*

I

I. *Junius, Julius, Jupiter, ibi, idest, immortalis, imperator, inferi, inter, invenit, invictus, ipse, iterum, judex, jussit, jus, &c.*
IA. *Intra.*
I. AG. *In agro.*
I. AGL. *In angulo.*
IAD. *Jamdudum.*
IAN. *Janus.*
IA. RI. *Jam respondi.*
I. C. *Juris consultus, Julius Cæsar, judex cognitionum.*
IC. *Hic.*
I. D. *Inferis diis, jovi dedicatum, isidi deæ, jussu deæ.*
ID. *Idus.*
I. D. M. *Jovi Deo magno.*
I. F. vel I. FO. *In foro.*
IF. *Interfuit.* IFT. *Interfuerunt.*
I. FNT. *In fronte.*
IG. *Igitur.*
I. H. *Jacet hic.*
I. I. *In jure.*
IM. *Imago, immortalis, imperator.*
I. M. CT. *In medio civitatis.*
IMM. *Immortulit, immortalis, immunis.*
IM. S. *Impensis suis.*
IN. *Inimicus, inscripsit, interea.*
IN. A. P. XX. *In agro pedes viginti.*
IN. vel INL. V. I. S. *Inlustris vir infra scriptus.*
I. R. *Jovi regi, junoni reginæ, jure rogavit.*
I. S. vel I. SN. *In senatu.*
I. V. *Justus vir.*
IVD. *Judicium.*
IVV. *Juventus, Juvenalis.*
IↃↃ. *Quinque millia.*
IↃↃ. ∞. *Sex millia.*
IↃↃ. ∞ ∞. *Septem millia.*
IↃↃↃ. *Quinquaginta millia.*
IↃↃↃ. CCIↃↃ. *Sexaginta millia.*
IↃↃↃ. CCIↃↃ. CCIↃↃ. ∞. IↃↃ. *Septuaginta quatuor millia.*
IↃↃↃ. CCIↃↃ. CCIↃↃ. CCIↃↃ. *Octoginta millia.*

Iↄↄↄ. CCIↄↄ. CCIↄↄ. CCIↄↄ. Iↄↄ ∞ ∞. *Octogintaseptem millia.*
II. V. *Duumvir*, vel *duumviri*.
III. V. *vel* III. VIR. *Triumvir*, vel *triumviri*.
IIII. VIR. *Quatuorvir*, vel *quatuorviri*, vel *quatuorviratus*.
IIIIII. V. *vel* VIR. *Sextumvir*, vel *sevir*, vel *sexvir*.
IIX. *Octo*.
IIXX. *Duo de viginti*.
IDNE. *vel* IND. *aut* INDICT. *Indictio*, vel *indictione*.

K

K. *Caeso*, *Caius*, *Caio*, *Caelius*, *Carolus*, *calumnia*, *canditatus*, *caput*, *carissimus*, *clarissimus*, *castra*, *cohors*, *Carthago*, *&c.*
K. KAL. KL. KLD. KLEND. *Kalendae*, aut *kalendis*; *& sic de caeteris ubi mensium apponuntur nomina*.
KARC. *Carcer*.
KK. *Carissimi*.
KM. *Carissimus*.
K. S. *Carus suis*.
KR. *Chorus*.
KR. AM. N. *Carus amicus noster*.

L

L. *Lucius*, *Lucia*, *Laelius*, *Lollius*, *lares*, *latinus*, *latum*, *legavit*, *lex*, *legio*, *libens* vel *lubens*, *liber*, *libera*, *libertus*, *liberta*, *libra*, *locavit*, *locus*, *lector*, *longum*, *ludus*, *lustrum*, *sestertius*, *&c.*
L. A. *Lex alia*.
LA. C. *Latini coloni*.
L. A. D. *Locus alteri datus*.
L. AG. *Lex agraria*.
L. AN. *Lucius Annius*, vel *quinquaginta Aannis*.
L. AP. *Ludi Apollinares*.
LAT. P. VIII. E. S. *Latum pedes octo & semis*.
LONG. P. VII. L. P. III. *Longum pedes septem, latum pedes tres*.
L. ADQ. *Locus adquisitus*.
LB. *Libertus*, *liberi*.
L. D. D. D. *Locus datus decreto decurionum*.
LECTIST. *Lectisternium*.
LEG. I. *Legio prima*.
L. E. D. *Lege ejus damnatus*.
LEG. PROV. *Legatus provinciae*.
LIC. *Licinius*.
LICT. *Lictos*.
LL. *Libentissime*, *lib ri*, *libertas*.
L. L. *Sestertius magnus*.
LVD. SAEC. *Ludi saeculares*.
LVPERC. *Lupercalia*.
LV. P. F. *Ludos publicos fecit*.

M

M. *Marcus*, *Marca*, *Martius*, *Mutius*, *maceria*, *magister*, *magistratus*, *magnus*, *manes*, *mancipium*, *marmoreus*, *marti*, *mater*, *maximus*, *memor*, *memoria*, *mensis*, *mens*, *miles*, *militavit*, *militia*, *mille*, *missus*, *monumentum*, *mortuus*, *mulier*, *municipium*, *municeps*, *maerens*, *merenti*, *meritus*, *merita*, *&c.*
MAG. EQ. *Magister equitum*.
MAR. VLT. *Mars ultor*.
MAX. POT. *Maximus pontifex*.
MC. *Mille centum*.
MD. *Mandatum*.
MD. *Mille quingenti*.
MED. *Medicus*, *medius*.
MER. *Mercurius*, *mercator*.
MERK. *Mercurialia*, *mercatus*.
MES. VII. DIEB. XI. *Mensibus septem*, *diebus undecim*.
M. I. *Maximo jovi*, *matri ideae* vel *isidi*, *militia jus*, *monumentum jussit*.
MIL. COH. *Miles cohortis*.
MIN. *vel* MINER. *Minerva*.
M. MON. MNT. MONET. *Monata*.
M. *vel* MS. *Mensis* vel *menses*.
MM. *Viginti milia*.
MNF. *Manifestus*.
MNM. *Manumissus*.
M. P. II. *Millia passuum duo*; & ainsi des autres.
MV. MN. MVN. MVNIC. *Municipium*, vel *municeps*.

N

N. *Neptunus*, *Numerius*, *Numeria*, *Nonius*, *Nera*, *nam*, *non*, *natus*, *natio*, *nefastus*, *nepos*, *neptis*, *niger*, *nomen*, *nonae*, *noster*, *numerarius*, *numerator*, *numerus*, *nummus*, vel *numisma*, *numen*.
NAV. *Navis*.
N. B. *Numeravit bivus* pro *vivus*.
NB. *vel* NBL. *Nobilis*.
N. C. *Nero Caesar*, vel *Nero Claudius*.
NEG. *vel* NEGOT. *Negotiator*.
NEP. S. *Neptuno*, *sacrum*.
N. F. N. *Nobili familia natus*.
N. L. *Non liquet*, *non licet*, *non longe*, *nominis latini*.
N. M. *Nonius Macrinus*, *non malum*, *non minus*.
NN. *Nostri*. NNR. *vel* NR. *Nostrorum*.
NO. *Nobis*.
NOBR. *November*.
NON. AP. *Nonis aprilis*.
NQ. *Namque*, *nusquam*, *nunquam*.
N. V. N. D. N. P. O. *Neque vendatur*, *neque donabitur*, *neque pignori obligabitur*.
NVP. *Nuptiae*.

O

O. *Officium*, *optimus*, *olla*, *omnis*, *optio*, *ordo*, *ossa*, *ostendit*, *&c.*
OB. *Obiit*.
OB. C. S. *Ob cives servatos*.
OCT. *Octavianus*, *october*.
O. E. B. Q. C. *Ossa ejus bene quiescant condita*.
O. H. F. *Omnibus honoribus functus*.

ONA. *Omnia*.
OO. *Omnes omnino*. O. O. *Optimus ordo*.
OP. *Oppidum*, *opiter*, *oportet*, *optimus*, *opus*.
OR. *Ornamentum*.
OTIM. *Optime*.

P

P. *Publius*, *passus*, *patria*, *pecunia*, *pedes*, *perpetuus*, *pius*, *plebs*, *populus*, *pontifex*, *posuit*, *potestas*, *præses*, *prætor*, *pridie*, *pro*, *post*, *provincia*, *puer*, *publicus*, *publice*, *primus*, *&c.*
PA. *Pater*, *patricius*.
PAE. ET. ARR. COS. *Pæto & Arrio consulibus*.
P. A. F. A. *Postulo an fias auctor*.
PAR. *Parens*, *parilia*, *parthicus*.
PAT. PAT. *Pater*, *patria*.
PBLC. *Publicus*.
PC. *Procurator*.
P. C. *Post consulatum*, *patres conscripti*, *patronus coloniæ*, *ponendum curavit*, *præfectus corporis*, *pactum conventum*.
PED. CXVS. *Pedes centum quindecim semis*.
PEG. *Peregrinus*.
P. II. ∽. L. *Pondo duarum semis librarum*.
P. II. S. :: *Pondo duo semis & trienta*.
P. KAL. *Pridie kalendas*.
POM. *Pompeius*.
P. P. P. C. *Propria pecunia ponendum curavit*.
P. R. C. A. DCCCXLIIII. *Post Romam conditam annis octogintis quadraginta quatuor*.
PRO. *Proconsul*. P. PR. *Proprætor*. P. PRR. *Proprætores*.
PR. N. *Pronepos*.
P. R. V. X. *Populi romani vota decennalia*.
PS. *Passus plebiscitum*.
PUD. *Pudicus*, *pudica*, *pudor*.
PUR. *Purpureus*.

Q

Q. *Quinquennalis*, *quartus*, *quintus*, *quando*, *quantum*, *qui*, *quæ*, *quod*, *quintus*, *quintius*, *quintilianus*, *quæstor*, *quadratum*, *quæsitus*.
Q. B. AN. XXX. *Qui bixit*, id est *vixit annos triginta*.
QM. *Quomodo*, *quem*, *quoniam*.
QQ. *Quinquennalis*. QQ. V. *Quoquo versum*.
Q. R. *Quæstor reipublicæ*.
Q. V. A. III. M. II. *Qui* vel *quæ vixit annos tres*, *menses duo*.

R

R. *Roma*, *Romanus*, *rex*, *reges*, *Regulus*, *rationalis*, *Ravennæ*, *recta*, *recto*, *requietorium*, *retro*, *rostra*, *rudera*, *&c.*
RC. *Rescriptum*.
R. C. *Romana civitas*.
REF. C. *Reficiendum curavit*.
REG. *Regio*.
R. P. RESP. *Respublica*.
RET. P. XX. *Retro pedes viginti*.
REC. *Requiescit*.
RMS. *Romanus*.
ROB. *Robigalia*, *robigo*.
RS. *Responsum*.
RVF. *Rufus*.

S

S. *Sacrum*, *sacellum*, *scriptus*, *semis*, *sanatus*, *sepultus*, *sepulcrum*, *sanctus*, *servus*, *servu*, *Servius*, *sequitur*, *sibi*, *situs*, *solvit*, *sub*, *stipendium*, *&c.*
SAC. *Sacerdos*, *sacrificium*.
SÆ. vel SÆC. *Sæculum*, *sæculares*.
SAL. *Salus*.
S. C. *Senatus-consultum*.
SCI. *Scipio*.
S. D. *Sacrum diis*.
S. EQ. Q. O. ET. P. R. *Senatus*, *equesterque ordo & populus romanus*.
SEMP. *Sempronius*.
SL. SVL. SYL. *Sylla*.
S. L. *Sacer ludus*, *sine lingua*.
S. M. *Sacrum Manibus*, *sine manibus*, *sine malo*.
SN. *Senatus*, *sententia*, *sine*.
S. P. *Sine pecunia*.
S. P. Q. R. *Senatus populusque romanus*.
S. P. D. *Salutem plurimam dicit*.
S. T. A. *Sine* vel *sub tutoris auctoritate*.
SLT. *Scilicet*.
S. E. T. L. *Sit ei terra levis*.
SIC. V. SIC. X. *Sicut quinquennalia*, *sic decennalia*.
SSTVP. XVIIII. *Stipendiis novemdecim*.
ST. XXXV. *Stipendiis triginta quinque*.

T

T. *Titus*, *Tullius*, *tantum*, *terra*, *tibi*, *ter*, *testamentum*, *titulus*, *terminus*, *triarius*, *tribunus*, *turma*, *tutor*, *tutela*, *&c.*
TAB. *Tabula* TABVL. *Tabularius*.
TAR. *Tarquinius*.
TB. D. F. *Tibi dulcissimo filio*.
TB. PL. *Tribunus plebis*.
TB. TI. TIB. *Tiberius*.
T. F. *Titus Flavius*, *Titi filius*.
THR. *Thrax*.
T. L. *Titus Livius*, *Titi libertus*.
TIT. *Titulus*.
T. M. *Terminus*, *thermæ*.
TR. PO. *Tribunitia potestas*.
TRAJ. *Trajanus*.
TUL. *Tullus* vel *Tullius*.
TR. V. *Triumvir*.
TT. QTS. *Titus quintus*.
Θ vel TH. AN. *Mortuus anno*.
Θ XIII. *Defunctus viginti tribus*.

V

V. *Quinque*, *quinto*, *quintum*.
V. *Vitellius*, *Volera*, *Volero*, *Volusus*, *Vopiscus*, *vale*, *valeo*, *Vesta*, *vestalis*, *vestis*, *vester*, *ve-*

teranus, *vir*, *virgo*, *vivus*, *vixit*, *votum*, *vovit*, *urbs*, *usus*, *nxor*, *victus*, *victor*, *&c.*
V. A. *Veterano assignatnm.*
V. A. I. D. XI. *Vixit annum nnum, dies undecim.*
V. A. L. *Vixit annos quinquaginta*, & ainsi des autres.
V. B. A. *Viri boni arbitratn.*
V. C. *Vale conjux*, *vivens curavit*, *vir consularis*, *vir clarissimus*, *quintum consul.*
VDL. *Videlicet.*
V. E. *Vir egregius*, *visum est*, *verum etiam.*
VESP. *Vespasianus.*
VI. V. *Sextumvir.* VII. V. *Septemvir.* VIII. VIR. *octumvir.*
VIX. A. FF. C. *Vixit annos ferme centum.*
VIV. AN. ⋈⋈⋈. *Vixit annos triginta.*
VLPS. *Ulpianus*, *Ulpius.*
V. M. *Vir magnificus*, *vivens mandavit*, *volens merito.*
V. N. *Qninto nonas.*
V. MVN. *Vias munivit.*
VOL. *Volcania*, *Voltinia*, *Valusus.*
VONE. *Bonae.*
VOT. V. *Votis quinquennalibus.*
VOT. V. MVLT. X. *Votis quinquennalibus*, *multis decennalibus.*
VOT. X. *Vota decennalia.*
VOT. XX. *vel* XXX. *vel* XXXX. *Vota vicennalia*, *aut tricennalia*, *aut quadragenelia.*
V. R. *Urbs Roma*, *votum rddidit.*
VV. CC. *Viri clarissimi.*
VX. *Uxor.*

X

⋈. *Mille.*
X. AN. *Annalibus decennalibus.*
X. K. OCT. *Decimo Kalendas octobris.*
⋈. IↃC. *Mille sexcentum.*
X. M. *Decem millia.* X. P. *Decem ponda.*
X. V. *Decemvir.* XV. VIR. *Quindecimvir.*
⋈ ⋈. *Duo millia*, & ainsi des autres.
XXIIX. *Dno de triginta.*
⋈IIII. *Trigimta quatuor millia.*

Abréviations *en usage dans les bulles*, *&c.* En chancélerie romaine, les *abbréviations* sont d'un très-grand usage; on suspecteroit même de faux tout acte où les mots qui s'écrivent ordinairement en abrégé, seroient écrits différemment. Comme ces *abbréviations* rendent les bulles très-difficiles à déchiffrer, nous en donnerons ici l'explication par ordre alphabétique, d'après le *Traité des Usages de la cour de Rome.*

A

AA.	*Anno.*
Aa.	*Anima.*
Au. de cã.	*Auri de Camera.*
Ab.	*Abbas.*
Abs.	*Absolntio.*
Abñe.	*Absolutione.*
Abñs, abs.	*Absens.*
Absolvẽn.	*Absolventes.*
Accu.	*Accusatio.*
Adhẽren.	*Adhærentiam.*
Admitt. admitteñ.	*Admittentes.*
Ad no. præs.	*Ad nostram præsentiam.*
Adriõr.	*Adversariorum.*
Adriõs.	*Adversarios.*
Æst.	*Æstimatia.*
Affect.	*Affectus.*
Affin.	*Affinitas.*
Aiãr.	*Animarnm.*
Aiũm.	*Animarnm.*
Al.	*Alias.*
Aliã.	*Aliam.*
Alienat^ne.	*Alienatione.*
Aliquod^o.	*Aliquomodo.*
Al^mus.	*Altissimus.*
Alr.	*Alter.*
Als. pñs. grã.	*Alias præsens gratia.*
Alter.	*Alterius.*
Altũs.	*Alterius.*
Aon.	*Annatim.*
Ann.	*Annum.*
Annex.	*Annexorum.*
Appel. rem.	*Appellatione remata.*
Ap. obst. rem.	*Appellationis obstaculo remota.*
Aplicam, Apcam.	*Apostolicam.*
Apostol.	*Apostolicam.*
Ap. Sed. Leg.	*Apostolica sedis legatus.*
Appatis, aptis.	*Approbatis.*
Approbat.	*Approbationem.*
Approb^em.	*Approbationem.*
Approbõ.	*Approbatio.*
Arbõ.	*Arbitria.*
Arch.	*Archidiaconus.*
Ap. Aripo. Archopo.	*Archiepiscopa.*
Archiepus.	*Archiepiscapus.*
Arg.	*Argnmentum.*
Asseq.	*Assequata.*
Assequẽm.	*Assequationem.*
Assequatiõ.	*Assequationem.*
Attata.	*Attentata.*
Attator.	*Attentatorum.*
Attent.	*Attento.*
Atto, att.	*Attenta.*
Aũ.	*Auri.*
Auctẽ.	*Auctoritate.*
Audieñ.	*Audientinm.*
Augen.	*Augendam.*
Aug^ni.	*Augustini.*
Authen.	*Authentica.*
Aux.	*Auxiliares.*
Aux^o.	*Auxilia.*

B

BB.	*Benedictus.*
Beatiss.	*Beatissime.*

Beat^{me}. Pr.	*Beatissime pater.*
Bed^{ti}. beoe^{dti}.	*Benedicti.*
Beo.	*Benedictionem.*
Benealibus.	*Beneficialibus.*
Beneũm.	*Beneficium.*
Benelos.	*Benevolos.*
Benevol.	*Benevolentia.*
Benig^{te}.	*Benignitate.*
Bo. mem.	*Bonæ memoriæ.*
	C
Cã. Cam̃.	*Camera.*
Caã. Cã.	*Causa.*
Cais. aium.	*Causis animarum.*
Canice.	*Canonice.*
Caoõcor.	*Canonicorum.*
Canon.	*Canonicatum.*
Caoon. Reg.	*Canonicus regularis.*
Canon. Sec.	*Canonicus secularis.*
Canõtus.	*Canonicatus.*
Caoria.	*Cancellaria.*
Capel.	*Capella.*
Capels.	*Capellanus.*
Cap^{na}.	*Capellania.*
Car.	*Causarum.*
Card.	*Cardinalis.*
Cardilis.	*Cardinalis.*
Cas.	*Causas.*
Caus.	*Causa.*
Cen. Ecclef.	*Censura ecclesiastica.*
Ceos.	*Censuris.*
Cerd^{o}.	*Certo modo.*
Ces^{o}.	*Cessio.*
Ch.	*Christi.*
Ci.	*Civis.*
Circumpeõni.	*Circumspectioni.*
Cister.	*Cisterciensis.*
Clæ.	*Clara.*
Cla.	*Clausula.*
Clico.	*Clerico.*
Clis.	*Clausulis.*
Cluoia. Clã.	*Cluniacensis.*
Co. Com.	*Communem.*
Cog. le.	*Cognatio legalis.*
Cog. spir.	*Cognatio spiritalis.*
Cog^{na}. Cog. Cognoĩa.	*Cognomina.*
Cogẽn.	*Cognomen.*
Cohão.	*Cohabitatio.*
Cog^{tus}.	*Coguominatus.*
Coig^{is}. Cog^{tis}. Cons.	*Consanguinitatis.*
Coiõne.	*Communione.*
Coittatur.	*Committatur.*
Collat.	*Collatio.*
Colleata.	*Collegiata.*
Colleg.	*Collegiata.*
Collitigan.	*Collitigantibus.*
Collm.	*Collitigantium.*
Com.	*Communis.*
Com^{dam}.	*Commendam.*
Comd^{tus}.	*Commendatus.*
Comm^{r}. Epõ.	*Committantur episcopo.*

Competem.	*Competentem.*
Cõn.	*Contra.*
Cone.	*Concilium.*
Coofeone.	*Confessione.*
Confeori.	*Confessori.*
Coocone.	*Communicatione.*
Coñlis.	*Conventualis.*
Coñriis.	*Contrariis.*
Cons.	*Consecratio.*
Cons. t. r.	*Consultationi taliter respondent.*
Coñsciæ.	*Conscientia.*
Consequẽn.	*Consequendum.*
Cooservao.	*Conservando.*
Consne.	*Concessione.*
Coñsit.	*Concessit.*
Cons^{tbus}.	*Constitutionibus.*
Constitution.	*Constitutionum.*
Coñsu.	*Consensu.*
Cont.	*Contra.*
Coẽndatent.	*Commendarent.*
Coeretur.	*Commendaretur.*
Cujuscomq.	*Cujuscumque.*
Cnjuslt.	*Cujuslibet.*
Cur.	*Curia.*
	D
D. N.	*Domini uostri.*
D. N. PP.	*Domiui nostri Papæ.*
Dãt.	*Datum.*
Deãt.	*Debeat.*
Decrõ.	*Decreto.*
Decrũm.	*Decretum.*
Dẽfcti.	*Defuncti.*
Defivõ.	*Definitivo.*
Denomin.	*Denominatio.*
Denominãt.	*Deuomiuationem.*
Derogãt.	*Derogatione.*
Desup.	*Desuper.*
Devolũt. Devol.	*Devolutum.*
Dic.	*Diœcesis.*
Die.	*Dictam.*
Digñi. Digñ.	*Dignemini.*
Dil. fil.	*Dilectus filius.*
Dip^{e}.	*Dispositione.*
Dis. ves.	*Discretioni vestræ.*
Discreõni.	*Discretioni.*
Dispão.	*Dissipatio.*
Dispẽo.	*Dispendium.*
Dispens.	*Dispensatio.*
Dispeosaõ.	*Dispensatio.*
Disposit.	*Dispositive.*
Diversõr.	*Diversorum.*
Divor.	*Divortium.*
Dñi.	*Domini.*
Dñicæ.	*Dominicæ.*
Dño.	*Domino.*
D. Dns. Dõ^{mi}.	*Dominus.*
Dom.	*Domini.*
Dotat.	*Dotatio.*
Dotate. Dot.	*Dotatione.*

Dr.	*Dicitur.*
Dtē.	*Dictæ.*
Dti.	*Dicti.*
Duc. au. de ca.	*Ducatorum auri de camera.*
Ducar.	*Ducatorum.*
Ducēn.	*Ducentum.*
Dum. ret. Dum. viv.	*Dum viveret.*

E

Eā.	*Eam.*
Eccl. Rom.	*Ecclesia romana.*
Eccleiūm.	*Ecclesiarum.*
Ecclesiast.	*Ecclesiastici.*
Ecclia. Eccl.	*Ecclesia.*
Ecclis. Ecclicis.	*Ecclesiasticis.*
Ee.	*Esse.*
Effūm.	*Effectum.*
Ejusd.	*Ejusdem.*
Elec.	*Electio.*
Eñ.	*Enim.*
Emoltum.	*Emolumentum.*
Eod.	*Eodem.*
Epō.	*Episcopo.*
Epūs.	*Episcopus.*
Et.	*Etiam.*
Ex.	*Extra.*
Ex. Rom. cur.	*Extra romanam ecclesiam.*
Ex. val.	*Existimationem valoris.*
Exāt. exist.	*Existat.*
Excōe.	*Excommunicatione.*
Excois.	*Excommunicationis.*
Excom.	*Excommunicatio.*
Excrab.	*Execrabilis.*
Exeñs.	*Existens.*
Exist.	*Existenti.*
Exit.	*Existit.*
Exp.	*Exprimi.*
Exped^{a}.	*Exprimenda.*
Expis. Express.	*Expressis.*
Expm̃i.	*Exprimi.*
Exprimend.	*Exprimenda.*
Exped.	*Expediri.*
Exped^{a}.	*Expedienda.*
Expedni.	*Expeditioni.*
Expref.	*Expressis.*
Exp^{o}. Express.	*Expressio.*
Exteñe.	*Extendendus.*
Extēnd.	*Extendenda.*
Extraordin.	*Extraordinarie.*

F

Facieñ.	*Facientes.*
Facin.	*Facientes.*
Fact.	*Factum.*
Famāri.	*Familiari.*
Fel.	*Felicis.*
Fel. rec. pred. n.	*Felicis recordationis prædecessoris nostri.*
Festiūibus.	*Festivitatibus.*
Fn. fors.	*Forsan.*
Fol.	*Folio.*
Fr.	*Frater.*
Fraēm.	*Fratrem.*
Franūs.	*Franciscus.*
Frat.	*Fraternitas.*
Fruct.	*Fructus.*
Fructib. Fruct.	*Fructibus.*
Frūm.	*Fratrum.*
Fundat.	*Fundatio. Fundatum. Fundat.*
Fund^{e}. Fund^{ne}. Fundaōne.	*Fundatione.*

G

Gener.	*Generalis.*
General.	*Generalem.*
Gnālis.	*Generalis.*
Gnātio.	*Generatio.*
Gñli.	*Generali.*
Gna. General.	*Generaliter.*
Gnrā.	*Genera.*
Grā.	*Gratia.*
Grad. Affin.	*Gradus affinitatis.*
Grar.	*Gratiarum.*
Grat.	*Gratia.*
Grat.	*Gratiosa.*
Gratific.	*Gratificatione.*
Grat^{ne}.	*Gratificatione.*
Grē.	*Gratiæ.*
Gras^{e}.	*Gratiosæ.*

H

Hab.	*Habere, haberi.*
Habeant.	*Habeantur.*
Habeñ.	*Habentia.*
Hactūs.	*Hactenus.*
Hēantur.	*Habeantur.*
Hēt.	*Habet.*
Here.	*Habere.*
Hita.	*Habita.*
Hoe.	*Homine.*
Homici.	*Homicidium.*
Hujusm.	*Hujusmodi.*
Humil. Humlr.	*Humiliter.*
Huōi. Humōi.	*Hujusmodi.*

I

I.	*Infra.*
Januar.	*Januarius.*
Id.	*Idus.*
Igr.	*Igitur.*
Illor.	*Illorum.*
Immun.	*Immunitas.*
Impetran.	*Impetrantium.*
Imponen.	*Imponendis.*
Import.	*Importante.*
Incipi.	*Incipiente.*
Infrap^{tum}.	*Infrascriptum.*
Infrascrip. Infrap^{e}.	*Infrascripta.*
Intrōpta.	*Introscripta.*
Invocaōne.	*Invocatione.*

Invocat. Invocaōnum.	*Invocationum.*
Joēs.	*Joannes.*
Irregulte.	*Irregularitate.*
Is.	*Idibus.*
Jud. Jud^{m}.	*Judicium.*
Jur.	*Juravie.*
Jurispatr.	*Jurispatronatus.*
Jurtō.	*Juramento.*
Jux.	*Juxta.*
	K
Kal. Kl.	*Kalendas.*
	L
Laic.	*Laicus.*
Laicor.	*Laicorum.*
Latiss. Latme.	*Latissime.*
Legit.	*Legitime. Legitimus.*
Legma.	*Legitima.*
Liā.	*Licentia.*
Lib.	*Liber* vel *libro.*
Lit.,	*Litis.*
Litig.	*Litigiosus.*
Litigios.	*Litigiosa.*
Lima.	*Legitima.*
Litt.	*Littera.*
Lris.	*Litteris.*
Lte.	*Licite.*
Ltimo	*Legitime.*
Lud^{cus}.	*Ludovicus.*
	M
M.	*Monetæ.*
Māa.	*Materia.*
Magist.	*Magister.*
Magro.	*Magistro.*
Mand.	*Mandamus. Mandatum.*
Mand. q.	*Mandamus quatenus.*
Manib.	*Manibus.*
Mediet.	*Medietate.*
Med^{e}.	*Mediate.*
Mens.	*Mensis.*
Mir.	*Misericorditer.*
Miraōne.	*Miseratione.*
Mniri.	*Ministrari.*
Mō.	*Modo.*
Mon. Can. præm.	*Monitione canonica præmissa.*
Moñrium.	*Monasterium.*
Movēn.	*Moventibus.*
Mrimonium.	*Matrimonium.*
Mtmon.	*Matrimonium.*
	N
Nri.	*Nostri.*
N.	. . . .
Nāa.	*Natura.*
Nativit^{m}.	*Nativitatem.*
Necess.	*Necessariis.*
Necessar.	*Necessariorum.*
Neriā.	*Necessaria.*

Nerior.	*Necessariorum.*
Nō.	*Non.*
Nobil.	*Nobilium.*
Noēn.	*Nomen.*
Noiā. Nōa. Nom.	*Nomina.*
Nonobst.	*Nonobstantibus.*
Nost.	*Nostri.*
Not.	*Notandum.*
Not. Notā.	*Notitia.*
Notar.	*Notario.*
Notō pūbco.	*Notario publico.*
Nrā.	*Nostra.*
Nūltūs.	*Nullatenus.*
Nuneūp.	*Nuncupatum.*
Nuncupat.	*Nuncupationum.*
Nuneupe.	*Nuncupatæ.*
Nūp.	*Nuper.*
Nūp.	*Nuptiæ.*
	O
Obbat.	*Obtinebat.*
Obbīt.	*Obitum.*
Obit.	*Obitus.*
Obnēri.	*Obtineri.*
Obnet.	*Obtinet.*
Obst.	*Obstaculum.*
Obstant.	*Obstantibus.*
Obt.	*Obtinet.*
Obtint.	*Obtinebat.*
Occup.	*Occupatam.*
Octobr.	*Octobris.*
Oēs.	*Omnes.*
Offāli.	*Officiali.*
Offiūm.	*Officium.*
Oī.	*Omni.*
Oib.	*Omnibus.*
Oio. Oino.	*Omnino.*
Oiūm. Om.	*Omnium.*
Omn.	*Omnibus. Omnino.*
Oppis.	*Opportunis.*
Opp^{na}. Opport.	*Opportuna.*
Or. Orat.	*Orator.*
Orat.	*Oratoria.*
Orcē. Oracē.	*Oratrice.*
Ord^{bus}.	*Ordinationibus.*
Ordiñ. Ordiō.	*Ordinario.*
Ordis.	*Ordinis.*
Ordris.	*Ordinariis.*
Ori.	*Oratori.*
Oris.	*Oratoris.*
Orx.	*Oratrix.*
	P
PP.	*Papæ.*
Pa.	*Papa.*
Pact.	*Pactum.*
Pūdlis.	*Præjudicialis.*
Pam.	*Primam.*
Parrochial. Parolis.	*Parrochialis.*
Pbr.	*Presbyter.*
Pbrēcida.	*Presbytericida.*

Pbri.	*Presbyteri.*
Pcẽpit.	*Percepit.*
Penſa.	*Pœnitentia.*
Pænſaria.	*Pœnitentiaria.*
Peniten.	*Pœnitentibus.*
Penſ.	*Penſione.*
Penult.	*Penultimus.*
Perinde val.	*Perinde valere.*
Perpũam.	*Perpetuam.*
Perqº.	*Perquiſitio.*
Perſolven.	*Perſolvenda.*
Pet.	*Petitur.*
Pfeſſus.	*Profeſſus.*
Pinde.	*Perinde.*
Pmiſſõr.	*Præmiſſorum.*
Pñ. Pñs.	*Præſens.*
Pñdit.	*Prætendit.*
Pñt.	*Poſſunt.*
Pñtia.	*Præſentia.*
Pñtium.	*Præſentium.*
Pntõdum.	*Prætendo ſtandum.*
Pº. ſeu 1º.	*Primo.*
Podtus.	*Primo dictus.*
Pœn.	*Pœnitentia.*
Poſnt.	*Poſſint.*
Poñtus.	*Pontificatus.*
Poſſ.	*Poſſit, poſſeſſionem, poſſint.*
Poſſeſſ.	*Poſſeſſione, poſſeſſor.*
Poſſonẽ.	*Poſſeſſionem.*
Poſſõr.	*Poſſeſſor.*
Poten.	*Potentia.*
Ppuũm.	*Perpetuum.*
Pr.	*Pater.*
Præal.	*Præallegatus.*
Præd.	*Præbenda.*
Præfer.	*Præfertur.*
Præm.	*Præmiſſum.*
Præſen.	*Præſentia.*
Præt.	*Prætendit.*
Præd^{tus}.	*Prædictus.*
Præsbyt.	*Presbyter.*
Prim.	*Primam.*
Primod.	*Primodicta.*
Priotũs.	*Prioratus.*
Procurat.	*Procurator.*
Prori.	*Procuratori.*
Prõr.	*Procurator.*
Prov.	*Proviſionis.*
Proviõne.	*Proviſione.*
Proxõs.	*Proximos.*
Predr.	*Prædicitur.*
Pt.	*Poteſt. Prout.*
Ptam.	*Prædictam.*
Ptr. Ptũr.	*Præfertur.*
Pttũr.	*Petitur.*
Pub.	*Publico.*
Purg. Canon.	*Purgatio Canonica.*
Pũidere.	*Providere.*

Q

Q.	*Quæ.*
Qd.	*Quod.*
Qm. Qõn.	*Quondam.*
Qmlt. Quomolt.	*Quomodolibet.*
Qtnũs. Qntũs.	*Quatenus.*
Qu.	*Quod.*
Qualit.	*Qualitatem.*
Quat. Quaten.	*Quatenus.*
Quoad vix.	*Quoad vixerit.*
Quodº.	*Quoviſmodo.*
Quon.	*Quondam.*
Quor.	*Quorum.*

R

Rtã.	*Regiſtrata.*
Rec.	*Recordationis.*
Reg.	*Regulæ.*
Regul.	*Regularum.*
Reliõne.	*Religione.*
Reſcript.	*Reſcriptum.*
Refd^{am}.	*Reſidentiam.*
Reſervat.	*Reſervata. Reſervatio.*
Reſig.	*Reſignatio.*
Reſignation.	*Reſignationum.*
Reſig^{ne}.	*Reſignatione.*
Reſigº.	*Reſignatio.*
Reſig^{re}.	*Reſignare.*
Reſº.	*Reſervatio.*
Reſtõis.	*Reſtitutionis.*
Retro ſcript.	*Retroſcriptus.*
Regñet.	*Reſignet.*
Rlãris.	*Regularis.*
Rlẽ.	*Regulæ.*
Rlium.	*Regularum.*
Rñtus.	*Renatus.*
Robor.	*Roboratis.*
Rom.	*Romanus.*
Romã.	*Romana.*
Rtũs.	*Retroſcriptus.*
Rũglari.	*Regulari.*

S

S.	*Sanctus.*
S. P.	*Sanctum Petrum.*
S.	*Sanctitas.*
S. R. E.	*Sancta Romana Eccleſia.*
S. V.	*Sanctitatis veſtræ.*
S. V. Or.	*Sanctitatis veſtræ orator.*
Sª.	*Supra.*
Sacr. Unc.	*Sacra unctio.*
Sacror.	*Sacrorum.*
Sæcul.	*Sæcularis.*
Saluri. ſalri.	*Salutari.*
Sanctit.	*Sanctitatis.*
Sanct^{me}. Pr.	*Sanctiſſime Pater.*
Sãrtum.	*Sacramentum.*
Se. co. ex. val. an.	*Secundum communem exiſtimationem valorem annuum.*

Sec.

Sec.	*Secundum.*
Sed. Ap.	*Sedis Apoſtolicæ.*
Sen.	*Sententiis.*
Sen. exco.	*Sententia excommunicationis.*
Sentent.	*Sententiis.*
Separat.	*Separatim.*
Sigra.	*Signatura.*
Silem.	*Similem.*
Silibus.	*Similibus.*
Simpl.	*Simplicis.*
Singul.	*Singulorum.*
Sit.	*Sitam.*
Slaris.	*Secularis.*
Slm.	*Salutem.*
Slornm.	*Singulorum.*
S. M. M.	*Sanctam Mariam Majorem.*
Snía.	*Sententia.*
Sntã. Stã.	*Sancta.*
Sñti. Sati.	*Sanctitati.*
Sollic.	*Sollicitatorem.*
Solit.	*Solitam.*
Solut.	*Solutionis.*
Solut^{is}. Solunõis.	*Solutionis.*
Sortile.	*Sortilegium.*
Spealẽm.	*Specialem.*
Spealẽr.	*Specialiter.*
Spẽali.	*Speciali.*
Spec.	*Specialis.*
Spo. Specif.	*Specificatio.*
Spuãlibus.	*Spiritualibus.*
Spũ.	*Spiritu.*
Spũs.	*Spiritus.*
Stat.	*Status.*
Subſtãnlis.	*Subſtantialis.*
Subvent.	*Subventionis.*
Subv^{nis}.	*Subventionis.*
Succ.	*Succeſſores.*
Succores.	*Succeſſores.*
Sumpt.	*Sumptum.*
Sup.	*Supra.*
Supp^{at}.	*Supplicat.*
Supp^{antis}.	*Supplicantibus.*
Supplic.	*Supplicat.*
Supplicaõnis.	*Supplicationis.*
Supp^{ne}.	*Supplicatione.*
Supt^{um}.	*Supradictum.*
Surrog.	*Surrogandus.*
Surrogan.	*Surrogandis.*
Snrrogaõnis.	*Surrogationis.*
Surrogat.	*Surrogationis.*
Suſpẽn.	*Suſpenſionis.*

T

Tangen.	*Tangendum.*
Tant.	*Tantum.*
Temp.	*Tempus.*
Tẽn.	*Tenore.*
Tẽnen.	*Tenendum.*
Terno.	*Termino.*
Teſt.	*Teſtimonium.*
Teſtib.	*Teſtibus.*
Thiã. Theolia.	*Theologia.*
Tit.	*Tituli.*
Tli.	*Tituli.*
Tñ.	*Tamen.*
Tpõre.	*Tempore.*
Tpũs.	*Tempus.*
Trecẽn.	*Trecentum.*

V

V.	*Veſtra.*
Vr.	*Veſter.*
V. Vrẽ.	*Veſtræ.*
Vacan.	*Vacantem. Vacantibus.*
Vacaõnum.	*Vacationum.*
Vacat^{nis}. Vacaõnis.	*Vacationis.*
Val.	*Valorem.*
Venẽbli.	*Venerabili.*
Veriſilẽ.	*Veriſimile.*
Veruſq.	*Veruſque.*
Veſt.	*Veſter.*
Videb. Videbr.	*Videbitur.*
Videl.	*Videlicet.*
Viginti. quat.	*Viginti quatuor.*
Ult.	*Ultima.*
Ult. poſ.	*Ultimus poſſeſſor.*
Ulti.	*Ultimi.*
Ultũs.	*Ultimus.*
Urſis.	*Univerſis.*
Uſq.	*Uſque.*

X

XPti.	*Chriſti.*
Xptiãnorum.	*Chriſtianorum.*
Xptñi.	*Chriſtirni.*
XX.	*Viginti.*

ABDERA, dans la Boétique.

Cette ville a fait fraper des Médailles latines en l'honeur de Tibere.

ABDERE; jeune homme ami d'Hercule, & ſon compagnon d'armes. Le héros après avoir enlevé les cavales de Diomede, roi de Thrace, les conduiſit ſur le bord de la mer, où ſa flote l'atendoit. Il en donna la garde à Abdere, tandis qu'il étoit occupé lui-même à ſe débaraſſer des Biſtons, qui l'avoient pourſuivi pendant cette expédition. Les cavales, acoutumées à ſe nourir de chair humaine, dévorerent le jeune homme. Hercule, pour ſe conſoler de la perte de ſon favori, bâtit la ville d'Abdere dans l'endroit où il fut enterré. Il y a des Auteurs qui ont dit qu'Abdere étoit un ſerviteur de Diomede, tué par Hercule avec ſon maître. Voy. *Diomede*.

L'infortune du malheureux Abdere eſt dépeinte ſur une belle pierre gravée du baron de Stoſch, que Winkelmann a publiée dans ſes *monumenti inediti*.

ABDERE; ſœur de Diomede, roi des Thraces Biſtons. Elle donna, ſuivant quelques-uns, ſon

nom à la ville qui le porte. Goltz raporte une Médaille qui, si elle étoit authentique, pouroit faire penser, comme l'observe *Lucas Holstenius*, que c'étoit l'opinion des Abdéritains eux-mêmes. Cette Médaille porte la figure d'une femme avec la légende ΑΒΔΗΡΑΣ ΚΟΡΑΣ, *Abdera Virginis*.

ABDERE; ville maritime de Thrace. Les habitans de cette ville avoient la barbare coutume de dévouer à certains jours, pour le salut de tous les citoyens, quelques malheureux Abdéritains, qu'on assomoit à coups de pierre. Ovide (*in ibin*) parle de cette coutume dans les malédictions qu'il donne à son ennemi. Mais rien n'est plus étrange que la maladie qui régna, dit-on, pendant quelques mois dans Abdere. On y avoit représenté l'Andromede d'Euripide; ce spectacle, qui se donna dans l'été, remua tellement l'imagination des Abdéritains, qui, pendant toute la piece, furent exposés à un soleil ardent, que la plupart sortirent du théâtre saisis d'une violente fievre. Ils parcoururent toutes les rues en déclamant de longues tirades d'Euripide, & faisant des exclamations tragiques. Cela dura jusqu'à l'hiver, qui fut très-froid, & plus propre par-là à faire cesser cette rêverie. Lucien a décrit les symptômes de cette prétendue maladie. Sur l'origine de cette ville qui a partagé les écrivains, *Voy.* les deux articles précédens. On avoit élevé dans Abdere, un temple en l'honneur de Jason. Parménion le fit détruire.

ABDERE, en Thrace. ΑΒΔΗΡΙΤΕΩΝ.

Le type ordinaire de cette ville est un grifon.

Ses Médailles autonomes sont:

O. en or.

C. en argent.

R. en bronze.

On a des Médailles impériales Greques de cette ville, frapées en l'honneur de Vespasien, de Tite, d'Antonin le Pieux & de M. Aurele.

ABEILLE. Les anciens ont débité beaucoup de fables sur cet utile insecte. On doit cependant en être moins étoné que de la connoissance détaillée qu'ils avoient acquise de ses métamorphoses & de son industrie. Les écrivains qui en ont parlé, racontent des choses incroyables sur l'ardeur & la constance avec lesquelles on avoit étudié les abeilles. Elles occuperent pendant soixante ans Aristomaque; & Hillifcus se retira dans les forêts pour les étudier dans l'état de liberté. Les deux philosophes écrivirent, selon Pline, sur *la nature des abeilles*; & l'on croit que les hommes apprirent d'eux à les rassembler & à profiter de leurs travaux.

Aristote les observa long-temps; & ses observations furent ornées par Virgile des charmes de la poésie. Mais Pline, en les répétant & les inférant dans son vaste recueil, leur imprima ce caractere de gravité & de vérité qui convient seul à l'Histoire naturele. On cessa de croire que les abeilles eussent contraint autrefois les habitans de Rochus à abandoner leur patrie, & à s'établir dans un autre climat. Celles de Crete furent dispensées de se charger d'un petit caillou en guise de lest, lorsqu'elles eurent à voler par-dessus un terrain avancé dans la mer, ou à traverser des contrées orageuses.

La douceur du miel, qui servoit chez les anciens aux mêmes usages que le sucre chez les modernes, fit prendre les abeilles pour le symbole de l'éloquence douce & insinuante. On prédit que Platon seroit un jour célebre par la douceur de son élocution, en voyant des abeilles se reposer sur sa bouche pendant qu'il dormoit dans son berceau. Les Grecs se plaisoient à raconter que Pindare ayant été exposé dans un bois, avoit été nouri de miel par des abeilles sauvages. L'élégance & la douceur du style de Xénophon, le firent appeler l'abeille Athéniene. On donna le nom de Melissa, *abeille* en Grec, aux prêtresses de Cérès & ensuite, par extension, à celles des autres divinités, parce qu'on exigeoit d'elles l'activité, la pureté & la vigilance des abeilles. Quelques écrivains donnent à cette dénomination une autre origine. *Voy.* MELISSA.

Une anciene peinture qui représentoit un nymphée, ou l'un de ces antres consacrés aux mysteres des nymphes, fait voir une abeille placée à l'entrée de la caverne. Le peintre l'y avoit mise sans doute pour exprimer le soin avec lequel on devoit éloigner les profanes de ces lieux sacrés, comme la vigilante abeille chasse loin de ses ruches les insectes destructeurs.

Les abeilles n'étoient pas chez les Romains d'un bon augure, comme elles l'avoient été dans la Boétie & dans l'Attique. Plutarque nous apprend dans la vie de Brutus, que leur apparition dans le commencement d'une entreprise, annonçoit quelque chose de funeste. C'est pourquoi Appien (*Lib. 2. Bell. Civil.*) remarque soigneusement qu'un essaim d'abeilles se posa sur les autels la veille de la bataille où les habitans de Pharsale virent Pompée défait & mis en fuite.

ABEILLES; nourices de Jupiter. Des ruches d'abeilles ayant été trouvées dans l'antre de Dicté, où Jupiter avoit été nouri, aussi-tôt on compta les abeilles au nombre des nourices du dieu. On racontoit même que quatre hommes étant un jour entrés dans cet antre, pour dérober les ruches, Jupiter fit gronder son tonerre, & lança les foudres contre les sacriléges.

ABEILLE, elle étoit le symbole d'Éphese.

On la voit ordinairement sur ses Médailles autonomes, & sur celles d'Élyrus, d'Iulis, de Præsus.

ABELLA, dans la Sicile.

Goltz seul a publié des Médailles impériales Greques de cette ville.

ABELLIO, Dieu des Gaulois. On a trouvé près de Comminges, dans l'anciene Novempopulanie, trois inscriptions antiques, où il est fait mention de cette divinité. En voici une que Gruter a raportée:

DEO
ABELLIO
NI
MINUCIA
JUSTA
V. S. L. M.

Les deux autres n'apprenent rien de plus sur Abellio. Bouche croit (*Hist. de Provence*, *t.* 1, *p. 61.*) que son nom vient de quelque lieu appelé Abellio, & célebre par ce culte. Vossius (*de Idolol. L.* 11, *C.* 17.) le reconoît pour le soleil. Il a, selon lui, pris le nom d'Abellio de celui de *Belus*, donné au soleil par les Pamphiliens & les Crétois, comme on l'apprend d'Hésychius. Quoi qu'il en soit de ces opinions, on ne sait rien de cette divinité Gauloise que son nom *Abellio*.

ABÉONA & ADÉONA; étoient, selon S. Augustin seul, des déesses qu'on invoquoit, l'une pour aller, l'autre pour revenir, selon la signification des mots Latins, *abire* & *adire*, aller & revenir.

ABGARE; roi d'Édesse & d'Osrhœne. ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΑΒΓΑ.

Ses Médailles au revers de Commode, sont:
RRR. en bronze.
— Au revers de Septime-Sévere, sont:
C. en bronze.
— Au revers de Gordien, sont:
C. en bronze.
— Avec Mannus, son fils, elles sont:
RRRR. en Bronze.
O. en or.
O. en argent.

Il porte une tiare semblable à celles des rois Parthes.

ABIA; sœur & nourice d'Hillus, fils d'Hercule. Elle se retira à Hiré, où elle consacra un temple à Hercule. C'est pourquoi Cresphonte lui fit rendre dans la suite plusieurs honeurs; entr'autres il donna son nom à la ville.

ABIB. Nom que les Hébreux donnoient au premier mois de l'année sacrée. Il répond à la fin du mois de mars, & au commencement d'avril. On donna dans la suite à ce mois, le nom de *Nisan*.

ABIENS. C'étoient entre les Scythes, d'autres disent entre les Thraces, des peuples qui faisoient profession d'un genre de vie austere, dont Tertullien fait mention (*lib. de Præscr. cap.* XLII), que Strabon loue d'une pureté de mœurs extraordinaire, & qu'Alexandre *ab Alexandro* & Scaliger ont jugé à propos d'appeler du nom de philosophes, enviant, pour ainsi dire, aux Scythes une distinction qui leur fait plus d'honeur qu'à la philosophie, d'être les seuls peuples de la terre qui aient à peine connu des poëtes, des philosophes, des orateurs, & qui n'en aient été ni moins honorés, ni moins courageux, ni moins sages. Les Grecs avoient une haute estime pour les Abiens, & ils la méritoient bien par je ne sai quelle élévation de caractere, & je ne sai quel degré de justice & d'équité dont ils se piquoient, singuliérement envers leurs compatriotes, pour qui leur persone étoit sacrée. Que ne devoient point être aux ieux des autres hommes, ceux pour qui les sages & braves Scythes avoient tant de vénération! Ce sont ces Abiens, je crois, qui se conserverent libres sous Cyrus, & qui se soumirent à Alexandre. C'est un grand honeur à Alexandre, ou peut-être un reproche à leur faire. (*Diderot.*)

ABILA, dans la Cœlésyrie.

On a des Médailles impériales Greques de cette ville, frapées en l'honeur de L. Verus & de Commode.

ABLEGMINA & ALBEGMINA. On entendoit par ce mot les parties des victimes que l'on réservoit pour les dieux. Elles étoient mises à part, ou séparées: ce qui s'exprimoit par le mot *ablegere* chez les Latins, & *ἀπολέγειν* chez les Grecs. Festus dit: *ablegmina, partes extorum, quæ diis immolabant.* Tertullien (*Apolog. c.* 13.) raille les païens sur les victimes & les *ablegmina*: *non dico, quales sitis in sacrificando, cum enecta & tabidosa quæque mactatis, cum de opimis & integris supervacua quæque tractatis capitula & ungulas, quæ domi quoque pueris, vel canibus destinassetis.* „ Je ne parle pas de vos sacrifices, des animaux malades ou blessés que vous offrez pour victimes, & des parties que vous réservez pour les dieux, quand les victimes sont grasses & saines. Ne sont ce pas le crâne & les pieds, que vous ne donneriez à manger chez vous, qu'à vos domestiques ou aux chiens „.

ABLUTIONS. *Voy.* PURIFICATION.

ABOLLA, en Sicile. ΑΒΟΛ.

Les Médailles autonomes de cette ville, sont:
O. en or.
O. en argent.
Unique en bronze... *Torremusa*.

ABOLLA. Les avis sont partagés sur cet habillement des Romains. Papias l'a confondu mal-à-propos avec la Toge; car Varron (*apud Non. xiv*, 9.) le met en opposition avec elle: *Abolla, vestis militaris. Varro cosmotoryne. Toga detracta est, & abolla data est ad turbam* (*ou tubam*) *mihi, fera militiæ munera belli ut præstarem.* Martial a fait la même chose (*lib.* 8, 49, 9.)

Nescit, cui dederit Tyriam, Crispinus, abollam,
Dum mutat cultus, induiturque togam.

L'Abolla n'étoit pas un habillement de sénateur, comme plusieurs écrivains l'ont prétendu, puisque la Toge qui vient d'être mise en opposition avec elle, formoit l'habit des Consulaires. C'étoit un surtout (*pallium*) long & ample, qui se replioit en deux, comme s'il eût été double,

& dont les soldats & les philosophes faisoient usage hors de Rome.

Saumaise (*de Mod. usur. c.* 3.) dit que les gouverneurs de provinces & même les préfets de Rome, portoient l'Abolla quand ils siégeoient dans les tribunaux. C'est à cela que Juvénal fait allusion, selon lui, lorsqu'il appele *facinora majoris abollæ*, les crimes extraordinaires qui étoient du ressort des grands juges, ou des juges portant l'Abolla. Pitiscus combat avec raison cette opinion de Saumaise. On sait en effet que les gouverneurs portoient la prétexte dans leurs provinces. Ils partoient à la vérité de Rome vêtus du paludament; mais ils s'aquitoient de leurs fonctions avec la prétexte dans les villes de leurs départemens. Qui peut croire d'ailleurs, que le préfet de Rome rendît ses jugemens avec un habillement de soldat ou de voyageur? Juvénal parle aussi de l'Abolla du préfet Pegasus. On observera sur ce passage qu'il ne le peint pas dans l'instant où il montoit sur son tribunal, mais dans le moment où il partoit pour Albano, comme un simple jurisconsulte, revêtu de l'habit des philosophes.

ABONDANCE; divinité allégorique qu'on trouve personifiée dans les anciens monumens, mais qui n'a jamais eu ni temple, ni autel. On la représente sous la figure d'une belle femme, couronée d'une guirlande de fleurs. Elle tient de la main droite une corne remplie de toutes sortes de fruits, penchée vers la terre; & de l'autre main un faisceau d'épis de plusieurs sortes de grains, dont la plupart tombent pêle-mêle. Cette figure acompagne assez souvent les images des dieux & des héros, pour marquer l'abondance procurée par la bonté des dieux & par la valeur des héros; quelquefois même on en voit deux pour marquer une abondance extraordinaire. *Voy.* AMALTHÉE, ACHÉLOUS, CORNE D'ABONDANCE, EUTHÉNIE.

On place sur les Médailles aux pieds de l'abondance, un boisseau d'où sortent des épis, & un pavot, symbole de la fécondité. Quelquefois on aperçoit près d'elle un vaisseau, pour désigner le blé que le prince avoit fait venir des pays éloignés.

ABONOTICHUS, dans la Paphlagonie. ΑΒΩΝΟΤΕΙΧΕΙΤΩΝ.

On a des Médailles impériales Greques de cette ville, frapées en l'honeur d'Antonin & de M. Aurele.

ABORIGENES & ABORIGINES. Ce nom exprime aujourd'hui tous les premiers peuples d'un pays en général, par opposition aux nouveaux habitans, qui sont venus s'y établir à différentes époques. Il ne désignoit communément, chez les anciens, que deux peuples en particulier, les premiers habitans de la Grece, & ceux de l'Italie, ou les Pélasges & le peuple qui a précédé les Étrusques.

Nous commençons par faire connoître ces derniers, parce que les différentes opinions sur l'étymologie de leurs noms, jéteront du jour sur leur origine prétendue. Aurelius Victor les appele Aborigenes, comme si l'on disoit *Abeorigenes*, vagabonds, de *ab* & *erro*, j'erre çà & là; il croit que des Scythes venus dans cette partie de l'Italie, en ont été les premiers habitans. Festus est du même sentiment.

S. Jérôme dit qu'ils ont été appelés Aborigenes, parce qu'ils n'avoient point d'origine, de l'*a* privatif, & d'*origo*: c'est-à-dire, qu'ils étoient originaires du pays, & ne descendoient pas d'une colonie arivée postérieurement; ou, comme dit Denis d'Halicarnasse, qui raporte ce sentiment sans l'embrasser, parce qu'ils furent les chefs de la postérité des anciens habitans. Virgile semble être du même sentiment (*Æneid. lib. VII*, 180).

Saturnusque senex, Janique bifrontis imago,
Vestibulo adstabant, aliique ab origine Reges.

Servius remarque sur ces vers, que *aborigine Reges*, est mis pour *aboriginum Reges*; & Pline (*lib. IV.*) appele les Tyriens, *aborigines* de Cadis, parce qu'ils en étoient les fondateurs.

Denis d'Halicarnasse croit qu'ils ont été appelés Ἀβοριγῖνες, parce qu'ils habitoient les montagnes, Ἀπὸ ὀρέων, *a montibus*. Virgile se raproche aussi de cette opinion (*Æneid. lib. VIII*, 321).

Is genus indocile, ac dispersum montibus altis
Composuit, legesque dedit.

Danet a cherché une étymologie relative aux *montagnes*, dans la langue Hébraïque.

C'est à l'exemple de ceux qui, reconoissant Cham pour le Saturne des Égyptiens, croient que ce fils de Noë rassembla divers peuples errans, & les conduisit en Italie. Tite-Live & Denis d'Halicarnasse, assurent avec plus de raison & de vrai-semblance, que les Aborigenes de l'Italie, étoient venus d'Arcadie sous la conduite d'Œnotrus, fils de Lycaon, seize âges ou générations après la guerre de Troye. Quelques écrivains, toujours occupés des Hébreux, assurent que ces Aborigenes étoient des Phéniciens ou des Chananéens chassés par Josué. Jean Picard les reconoît avec plus de fondement pour une colonie Gauloise (*Celtopœdie V*). Il établit son opinion sur différens témoignages de Caton, de Solin, & même d'un célebre historien Grec, Timogene, dont Suidas nous a conservé des fragmens.

Les Égyptiens & les Scythes se croyoient le premier peuple du monde, & assuroient qu'ils étoient *Aborigenes*, ou nés dans le pays qu'ils habitoient. Les Pélasges, ou Grecs antérieurs à la guerre de Troye, c'est-à-dire, aux monumens littéraires connus, avoient des prétentions plus ridicules encore. Les Arcadiens se donnoient le nom de προσέληνοι, nés avant la lune. Les Athéniens assuroient hardiment qu'ils avoient été formés avant le soleil, & ils se nommoient Γηγενεῖς, enfans de la terre. Ces traditions vaines annoncent

qu'il seroit impossible de lever le voile dont sont couverts les premiers temps de la Grece & le berceau des Aborigenes Grecs.

ABORIGENES. Les plus anciens monumens de l'art, ceux que l'on peut également donner aux Aborigenes d'Italie, avant les Étrusques, & aux Pélasges, se ressentent toujours de la source Égyptiene. Il est à présumer que la position des premiers entre les deux mers de l'Italie, leur avoit rendu la communication facile avec l'Égypte; mais il faut convenir que leur imitation n'a jamais été servile, & que les Étrusques, leurs successeurs, ont toujours conservé leur propre maniere. En effet, on remarque dans leurs monumens, l'impression qu'ils ont reçue de l'Égypte & de la Grece; on entrevoit le temps auquel cette nation a été frapée des idées d'Homere; on reconoît l'usage qu'elle en a fait; on peut même comparer les monumens de l'un & de l'autre peuple, lorsqu'ils ont traité le même sujet: l'on est par conséquent à même de découvrir, d'une maniere un peu vague, à la vérité, les idées qui leur étoient propres, par des exemples répétés, c'est-à-dire, par la comparaison d'un très-grand nombre de monumens. Ce secours manque entiérement à l'égard des Aborigenes & des Pélasges: on sait qu'ils ont existé: on trouve des ouvrages qu'ils doivent avoir fabriqués; mais comment distinguer leur date générale & particuliere? Comment oser étendre & proposer des conjectures, quand on ne peut s'apuier sur aucune différence? Les historiens se sont peu occupés de ces peuples, qui d'ailleurs n'ont pas joué un grand rôle dans le monde. Il est donc naturel de donner indifféremment à la nation la plus éclairée, la plus connue, enfin, à celle qui a occupé à son tour les mêmes provinces, toutes les antiquités trouvées dans ces cantons, d'autant même qu'elles présentent une ressemblance assez sensible avec les premieres & les plus ancienes des Étrusques. (*Caylus IV, p.* 74.)

ABRACADABRA; parole magique, qui étant répétée dans une certaine forme, & un certain nombre de fois, étoit supposée avoir la vertu d'un charme pour guérir les fievres, & pour prévenir d'autres maladies.

D'autres superstitieux écrivoient ce mot *abrasadabra*, parce qu'on le trouve ainsi figuré dans les anciens Mss. ΑΒΡΑCΑΔΑΒΡΑ où l'S est représentée par l'ancien *sigma* C. Voici la maniere dont il faut écrire ce mot mystérieux pour qu'il produise ces merveilleux effets:

A B R A C A D A B R A
A B R A C A D A B R
A B R A C A D A B
A B R A C A D A
A B R A C A D
A B R A C A
A B R A C
A B R A
A B R
A B
A

Serenus-Sammonicus, ancien médecin, sectateur de l'hérétique Basilide, qui vivoit dans le deuxieme siecle, a composé un livre des préceptes de la médecine en vers hexametres, sous le titre *de medicina parvo pretio parabili*, où il marque ainsi la disposition & l'usage de ces caracteres.

Inscribes chartæ quod dicitur Abracadabra,
Sæpius & subter repetes, sed detrahe summam,
Et magis atque magis desint elementa figuris,
Singula quæ semper rapies & cætera figes,
Donec in angustum redigatur littera conum;
His lino nexis collum redimire memento:
Talia languentis conducent vincula collo,
Lethalesque abigent (miranda potentia) morbos.

Wendelin, Scaliger, Saumaise & le P. Kircher, se sont donné beaucoup de peine pour découvrir le sens de ce mot. Delrio en parle, mais en passant, comme d'une formule connue en magie, & qu'au reste il n'entreprend point d'expliquer. Ce que l'on peut dire de plus vrai-semblable, c'est que Serenus forma le mot *d'Abracadabra*, sur celui *d'Abrasac* ou *Abrasax* ou *Abraxas*, & s'en servit comme d'un préservatif ou d'un remede infaillible contre la fievre. *Voy.* Abraxas.

Quant aux vertus attribuées à cet amulete, le siecle où nous vivons est trop éclairé pour qu'il soit nécessaire d'avertir que tout cela est une chimere. (*Mallet.*)

ABRAHAM (Ere d').

L'ere d'Abraham, qui commence à la vocation de ce patriarche, précede l'Incarnation de 2015 ans, & commence au 1 octobre; de maniere que le 1 octobre qui devance immédiatement notre ere vulgaire, est le commencement de l'an 2016 d'Abraham. C'est l'ere d'où part Eusebe dans sa chronique, & que suit Idacius dans la siene.

ABRAXAS & ABRASAX. Basilide, hérétique qui vivoit sous Hadrien, & ses sectateurs, donnoient ce nom au dieu tout-puissant, duquel les autres n'étoient que des émanations. Il contenoit sept anges, qui présidoient au sept cieux, avec leurs 365 vertus; ce qui étoit même figuré par les valeurs numérales des sept lettres de son nom Ἀβρασάξ, qui étant additionées, formoient le nombre de 365. Saumaise prétend que ce nom étoit purement Égyptien, & qu'il faut le prononcer-

cer *Abrasax*, & non pas *Abraxas*. Il ajoute que ce prétendu dieu étoit communément représenté sous la figure d'un homme armé d'une cuirasse, tenant un bouclier d'une main & un fouet de l'autre; il avoit la tête d'un roi, & pour pieds des serpens. S. Jérôme, & après lui plusieurs auteurs, ont cru que ce dieu n'étoit autre chose que Mithras, c'est-à-dire, le soleil. *Voy.* MITHRAS.

Les écrivains ecclésiastiques de tous les siecles ont écrit fort au long sur les erreurs des Basilidiens & des Gnostiques, & sur la nature de leur puissance, ou divinité *Abrasax*. Ces discussions ne sont point de notre ressort; nous n'en extrairons que les notions relatives à la mythologie, ou aux arts des anciens.

Basnage dit dans *l'histoire des Juifs*, *t.* 3, *p.* 2, *p.* 700: „ *Abraxas* tire son origine des Égyptiens, „ puisque l'on voit un grand nombre d'amuletes „ sur lesquels est un harpocrate assis sur son lotus „ & le fouet à la main, avec le mot d'*Abra-* „ *sax* „. Cette conjecture de Basnage est évidemment prouvée par le mot *Abracadabra*, formé sur celui d'*Abrasax*, & qui, répété plusieurs fois, écrit sur du parchemin en forme de pyramide renversée, passoit pour un remede contre la fievre. La preuve que cette superstition venoit des paiens, est que le Poëte médecin Serenus-Sammonicus, précepteur du jeune Gordien, le plus ancien auteur qui ait parlé de ce prétendu remede, ne peut avoir fait profession du Christianisme. Mais ce qui confirme plus solidement le sentiment de Basnage, c'est un Talisman que l'on voyoit autrefois dans le cabinet de Ste. Genevieve. En voici l'inscription: ΑΒΡΑCΑΞ. ΑΔΩΝΑΙ. ΔΑΙΜΟΝΩΝ. ΔΕΞΙΑΙ. ΔΥΝΑΜΕΙΣ. ΦΥΛΑΞΑΤΕ. ΟΥΛΒΙΑΝ. ΠΑΥΛΕΙΝΑΝ. ΑΠΟ. ΠΑΝΤΟC. ΚΑΚΟΥ. ΔΑΙΜΟΝΟC; c'est-à-dire, *Abraxas Adonai*, *ou seigneur des démons*, *bonnes puissances*, *préservez Ulpia Paulina de tout méchant démon*: formule qui ressent fort le paganisme.

„ Je crois, dit de Beausobre, dans l'histoire du Manichéisme, qu'*Abraxas*, ou *Abrasax* est composé de deux mots Grecs. Le premier est *ἁβρὸς*, qui a diverses significations, mais entr'autres, celle de *beau*, de *magnifique*. C'est une épithete ou un attribut du dieu appelé *Jao*, comme on le voit dans l'oracle d'Apollon de Claros, raporté par Macrobe.... On y traduit ordinairement *ἁβρὸς Ἰαὼ* par *Mollis Jao*, ce qui ne veut pas dire une divinité molle & foible, mais une divinité qui fournit aux hommes toutes les délices de la vie, & qui préside à l'autone, saison des vins & des fruits.... *Ἀβρὸς*, signifie aussi *beau*, *majestueux*, *superbe*: de là vient l'*ἁβρὰ βαίνειν* d'Euripide, pour dire une *démarche superbe*, *majestueuse*.... Dans les vers de l'oracle de Claros, *Jao* est Bacchus; mais Bacchus est le soleil, comme Macrobe l'a fait voir.... Quoi qu'il en soit, *ἁβρὸς* est une épithete du soleil. Le second mot Grec dont *Abrasax* est composé, est celui de *Sao*, ΣΑΩ, qui est souvent employé dans Homere, & qui veut dire *sauver* ou *guérir*, ou celui de *Sa*, ΣΑ, qui signifie *salut*, *santé*. Ainsi *Abrasax* voudroit dire à la lettre le *beau*, le *magnifique*, *sauveur*, *celui qui guérit les maux & qui en préserve* „.

Il détaille ensuite fort au long les preuves qui établissent l'identité d'*Abrasax*, ou du *magnifique sauveur*, avec le soleil. Nous renvoyons nos lecteurs à son ouvrage.

„ On comprend avec peine, dit le comte de Caylus (R. 6, pl. 19.) comment Chifflet, Kircher, Hardouin, Jablonski même, & tant d'autres savans, ont pu se persuader que des Chrétiens, & des Chrétiens des premiers siecles, aient jamais adopté des témoignages d'idolatrie si constans & si positifs, au point de les porter sur leurs persones. Cette seule réflexion de M. de Beausobre a suffi pour me convaincre & me ramener à son sentiment (Hist. du Manich. 2, p. 50). Je renvoie les plus opiniâtres à la lecture de cet auteur; pour moi je suis persuadé, d'après ce savant homme, que la superstition pour la santé conservée par des paroles, utiles pour préserver des malheurs, enfin pour toutes les autres foiblesses de l'esprit humain, a fait des progrès chez les Égyptiens lorsqu'ils ont communiqué, dans les temps postérieurs à leur égard, avec les nations étrangeres, ce qui doit avoir précédé l'ere chrétiene.

Les charlatans & les empiriques auront profité, sans doute, des notions mal entendues de la religion des juifs, & ces idées leur étoient apparemment plus avantageuses; d'ailleurs, les caracteres Grecs mêlés dans ces objets de superstition, prouvent que le culte Égyptien étoit fort altéré; nous voyons même, par le travail & le goût de ces folies, qu'il ne faut point les chercher dans les temps anciens de l'Égypte; mais comme l'esprit humain s'est toujours contenté de changer d'objet, je ne crois pas que les Égyptiens fussent dépourvus de superstition dans le temps de leur splendeur. Nous ne connoissons que très-imparfaitement celles dont ils étoient prévenus, & nous en ignorons tous les détails: les signes & les caracteres sacrés, joints à leurs amuletes formés en scarabées, ou autrement, pouvoient entretenir leur foiblesse à cet égard; mais en général tout est confondu aujourd'hui dans le culte par raport à nous.

Je finis cette digression ou plutôt cet hommage à la vérité, en disant que ces *Abraxas* sont constamment liés au culte Égyptien, qu'ils en dépendoient absolument; que par conséquent ils étoient des monumens de l'idolatrie la plus pure, & que jamais aucune secte de Chrétiens n'a pu les admettre pour quelque motif que ce puisse être „.

„ Les Basilidiens, ajoute le même auteur, (R. 2, p. 29.) ou les Gnostiques, Chrétiens hérétiques du premier siecle, qui vivoient en Égypte, voulant avoir entr'eux des marques

certaines de reconoissance, & des signes qui leur assuroient l'hospitalité, signes appelés *Tessera* par les Romains, qui en portoient aussi, ont adopté la plus grande partie des pierres anciénement travaillées par les Égyptiens, & les tables des scarabées. Quelques-unes de ces tables étoient nues & sans ornement, comme on en trouve encore aujourd'hui. Ils les ont remplies en tout sens de mots bizâres, & de caracteres Grecs, Coptes & Hébreux, qui n'avoient de signification que pour eux, & dans lesquels on pouvoit reconoître la religion qu'ils professoient. Souvent, pour rendre encore ces caracteres plus inintelligibles, ils les ont placés aux côtés de différentes figures, antiques à leur égard, que ces tables portoient déja. (*Voy.* son Recueil sixieme, pl. 40, n°. 4.)

Ces pierres, qui forment un assemblage bizâre, sont répandues dans tous les cabinets de l'Europe, & connues sous le nom d'*Abraxas*. Elles ne sont recomandables qu'autant que les desseins Égyptiens peuvent encore s'y distinguer. Considérés sous ce point de vue, elles ont une sorte d'utilité & mériteroient plus d'attention de la part des curieux, qui peut-être les négligent un peu trop „.

ABSINTHE. Les Égyptiens avoient un grand respect pour l'*absinthe* de Taposiris: on en ignore la raison; à moins qu'on ne la cherche dans l'usage que la Médecine fait de cette plante.

C'étoit à cette utilité que Pline raportoit l'honeur acordé au vin d'*absinthe* dans les jeux capitolins. La récompense du vainqueur n'étoit autre chose qu'une potion de cette liqueur amere. Ce célebre naturaliste pense que les Romains, en propôsant ce prix au conducteur du char victorieux, ne crurent pas avoir à lui donner rien qui égalât la santé procurée par cette boisson; *credo*, dit-il, *sanitatem præmio dari honorifice arbitratis majoribus*. Pitiscus est d'une opinion différente; & il dit, avec assez de vrai-semblance, que l'on faisoit boire du vin d'*absinthe* au vainqueur des jeux capitolins, pour prévenir les vertiges & les maux de tête. Le cirque du capitole étoit en effet si petit, les circuits qu'il falloit faire pour remplir l'espace déterminé étoient si répétés, que la vue des conducteurs de chars devoit être éblouie, & leur tête affectée des vertiges. Strabon raporte des vers qui attestent la vertu de l'*absinthe* pour dissiper ces maux. (C.7.)

Si tibi præterea caput acri forte dolore
Pulsetur subito, vel si vertigo fatiget;
Hujus opem rimare coquens frendentis amaram
Absinthi silvam.

ABSOLUTION; est un jugement par lequel un accusé est déclaré innocent.

Chez les Romains, l'*absolution* étoit prononcée de la maniere suivante: Après que la cause avoit été plaidée de part & d'autre, l'huissier disoit à très-haute voix, *dixerunt*; c'est-à-dire, les parties ont expliqué leur cause. On donnoit alors à chacun des juges trois tesseres (boules ou jetons), dont l'une étoit marquée d'un A, *absolvo*, j'absous; l'autre d'un C, *condemno*, je condamne; & la troisieme portoit les deux caracteres N L, *non liquet*, la chose n'est pas claire. Si le plus grand nombre des tesseres étoient marquées de l'A, le préteur renvoyoit l'accusé, en disant, *videtur non fecisse;* il paroît innocent. Il étoit également absout, lorsque les voix étoient partagées.

L'*absolution* se pratiquoit à peu près de même à Athènes. Les causes en matiere criminele étoient portées devant les héliastes, qui étoient des juges ainsi nommés, parce qu'ils tenoient leurs assemblées dans un lieu découvert & à la vue du soleil, Ἥλιος. On leur donnoit à chacun deux pieces de cuivre, dont l'une étoit pleine, pour servir de marque d'*absolution*. Celle qui servoit à condamner étoit percée, & on la jetoit dans un tronc de bois. Les suffrages pour absoûdre se plaçoient dans un vase de cuivre.

Un beau camée publié par le comte de Caylus, & un dessein que Winkelmann a donné dans ses *Monumenti inediti*, nous ont conservé la forme de l'*absolution* chez les Athéniens. Ces deux monumens représentent le malheureux Oreste, dans le moment où les voix des Aréopagites, qui prononçoient sur son parricide, se trouverent partagées. Pallas qui les présidoit donne son suffrage, & place dans l'urne fatale la piece non percée. Il paroît que ce beau sujet a beaucoup plu aux anciens, car ils l'ont répété sur leurs monumens.

ABSTÊME. On entend aujourd'hui par ce mot une persone qui ne boit point de vin. Il paroît que les Romains lui donnoient une acception plus étendue; car Pline dit: *Vini abstemius*. On pouroit conclure de là, que le mot d'*abstemius* exprimoit celui qui s'abstenoit d'une boisson ou d'un mets quelconque. Horace paroît l'employer dans le même sens. Apulée a créé le mot *invinius*, qui a une acception plus déterminée que celui d'*abstemius*.

ABSTINENCE. Orphée, après avoir adouci les mœurs des hommes, établit une sorte de vie, qu'on nomma depuis *orphique;* & une des pratiques de ceux qui embrassoient cet état, étoit de ne point manger de la chair des animaux. On peut croire qu'Orphée ayant rendu sensibles aux loix de la société les premiers hommes qui étoient anthropophages:

Silvestres homines sacer interpresque deorum,
Cædibus & fœdo victu deterruit Orpheus.
HORAT.

il leur avoit imposé la loi de ne plus manger de viande du tout, & cela sans doute pour les éloigner entiérement de leur premiere férocité; que cette pratique ayant ensuite été adoptée par des

persones qui vouloient embrasser une vie plus parfaite que les autres, il y eut parmi les païens une sorte de vie, qui s'appela pour lors *orphique*, ὀρφικὸς βίος, dont Platon parle dans l'Épiromis & au sixieme livre de ses loix. Les Phéniciens & les Assyriens, voisins des Juifs, avoient leurs jeûnes sacrés. Les Égyptiens, dit Hérodote, sacrifient une vache à Isis, après s'y être préparés par des jeûnes; & ailleurs, il attribue la même coutume aux femmes de Cyrène. Chez les Athéniens, les fêtes d'Éleusine & des Tesmophories étoient acompagnées de jeûnes rigoureux, sur-tout entre les femmes, qui passoient un jour entier assises à terre dans un habillement lugubre, & sans prendre aucune nouriture. (*Mallet*.)

Les Pythagoriciens ne mangeoient ni chair ni poisson, du moins ceux d'entr'eux qui faisoient profession, d'une grande perfection, & qui se piquoient d'avoir atteint le dernier degré de la théorie de leur maître. Cette *abstinence* de tout ce qui avoit eu vie, étoit une suite de la métempsychôse: mais d'où venoit à Pythagore l'aversion qu'il avoit pour un grand nombre d'autres alimens, pour les féves, pour la mauve, pour le vin, &c.? On peut lui passer l'*abstinence* des œufs; il en devoit un jour éclôre des poulets. Où avoit-il imaginé que la mauve étoit une herbe sacrée, *folium sanctissimum?* Ceux à qui l'honeur de Pythagore est à cœur, expliquent toutes ces choses; ils démontrent que Pythagore avoit grande raison de manger des choux, & de s'abstenir des féves; mais n'en déplaise à Laërce, à Eustathe, à Aélien, à Jamblique, à Athénée, &c. On n'aperçoit dans cette partie de sa philosophie que de la superstition ou de l'ignorance: de la superstition, s'il pensoit que la féve étoit protégée des dieux; de l'ignorance, s'il croyoit que la mauve avoit quelque qualité contraire à la santé. Il ne faut pas pour cela en faire moins cas de Pythagore: son systême de la métempsychôse, ne peut être méprisé qu'à tort, par ceux qui n'ont pas assez de philosophie pour connoître les raisons qui le lui avoient suggéré, ou qu'à juste titre par les Chrétiens, à qui Dieu a révélé l'immortalité de l'âme & notre existence future dans une autre vie. (*Diderot*.)

Les Romains pratiquerent aussi des jeûnes réglés en l'honeur de Jupiter. Les historiens font mention de ceux de Jules-César, d'Auguste, de Vespasien, de Marc-Aurele, &c. Les Athletes en pratiquoient d'étonans. S. Jérôme dit que les prêtres de Cybele s'abstenoient pendant quelques jours de toute nouriture, afin de manger ensuite avec plus de plaisir des faisans. Les décemvirs désirant apaiser la colere du Ciel, & détourner les calamités annoncées par des prodiges, ordonerent, d'après les livres sibyllins, en l'honeur de Cérès, un jeûne public, qui devoit être renouvelé tous les cinq ans. On croyoit représenter le jeûne que pratiqua cette divinité, pendant qu'elle cherchoit Proserpine.

ABSYRTE; fils d'Ætès, roi de Colchide & frere de Médée. On raconte son histoire de plusieurs manieres. Quand cette magiciene eut pris la résolution de fuir avec la toison d'or, elle étoit sûre que la vieillesse empêcheroit son pere de la poursuivre. Son frere étoit seul capable de courir après elle & de l'atteindre: elle le prévint, en le faisant égorger dans le palais même d'Ætès. Suivant d'autres, il suivoit Médée dans sa fuite, ou même elle l'avoit enlevé avec la toison d'or, ou enfin il avoit été pris dans une bataille que les Colches perdirent sur les bords du Phase, contre les Argonautes. Ceux-ci étant pressés par Ætès, Médée coupa *Absyrthe* par morceaux, qu'elle sema sur la route de son pere, afin de suspendre sa marche par un spectacle aussi douloureux.

Quelques autres enfin, disent que ce prince fut chargé par son pere de poursuivre Médée: celle-ci ayant attiré *Absyrthe* à un rendez-vous, sous prétexte de le tirer des mains des Grecs, qui, disoit-elle, l'enlevoient contre son gré, elle le fit massacrer, & répandit dans le chemin ses membres déchirés, qui arrêterent quelque temps les compagnons de ce malheurenx frere, & donnerent à Médée le temps de fuir. Les uns placent cette triste scène dans la Colchide; les autres sur les côtes de l'Illyrie, dans le golfe Adriatique, & prétendent que les îles Absyrtides en prenoient leur nom; les autres à Tomes, ville située sur les bords du Pont-Euxin, à la droite des embouchures du Danube; elle a pris son nom, disent-ils, de cette aventure, Τέμνω, d'où Τόμις ou Τόμος est dérivé, signifie *couper*. C'est dans cette ville qu'Ovide fut exilé, & finit ses jours.

Onomacrite raporte d'une autre façon cette histoire, à laquelle il ôte tout ce qu'elle présente d'horrible. Selon lui, Ætès donna une flote à son fils *Absyrthe*, pour aller à la poursuite des Argonautes. Ceux-ci, après avoir erré long-temps sur plusieurs mers, ariverent au pays des Phéaciens, où ils rencontrerent la flote d'*Absyrthe*, qui y étoit venue par un autre chemin, & les y atendoit. *Absyrthe* demanda que Médée lui fût rendue; & l'on convint de part & d'autre que Jason seroit obligé de la laisser aller, si véritablement il ne l'avoit pas épousée. Mais la femme d'Alcinoüs, qui avoit été prise pour juge, fit célébrer la même nuit la cérémonie du mariage, & déclara ensuite à *Absyrthe* qu'elle savoit, à n'en pouvoir douter, que les deux amans étoient mariés dès l'instant de l'enlévement de Médée. Alors le prince de Colchide fut obligé de se retirer, & de laisser Médée continuer sa route vers la Grece. *Voyez* ÆTÈS MÉDÉE, JASON.

ABUB. Ce mot chaldéen, qu'on trouve dans le vieux Testament, pour désigner un instrument de musique, signifie, selon quelques auteurs, la même chose que *hugab* ou *ugab*. *Voyez* UGAB.

Kircher, dans sa *Musurgie*, fait de l'*abub* un instrument à vent du genre des cornets, mais non percé

percé de trous pour produire les différens tons : il ne cite aucune autorité, ainsi nous n'en dirons pas davantage.

Quelques-uns veulent que l'*abub* ou *abuba*, signifie une flûte, & la même que les Latins appeloient *ambubaia*. La grande ressemblance des mots rend très-probable cette opinion, qui est aussi celle de dom Calmet.

Un passage du Thalmud tend encore à la confirmer. Il y est dit que l'*abub* étoit un instrument qui se trouvoit dans le sanctuaire du temple de Salomon, & qui avoit existé déja depuis Moyse; il étoit mince, uni & de roseau, qualités qui convienent toutes aux flûtes. De plus, le roi le fit garnir d'or, & le son se perdit : on ôta l'or, & le son redevint tel qu'il étoit. La même chose ariveroit à une flûte mince ; l'or étant un métal très-compacte & peu élastique, en rendroit le son sourd & triste.

D'autres veulent encore que l'*abub* fût la baguete de roseau dont on frapoit le tambour des Hébreux, prétendant que cette baguete de roseau rendoit le son du tambour plus doux. Mais je pense qu'il faut s'en tenir au sentiment de ceux qui font d'*abub* une flûte. (*M. de Castillon fils.*)

ABUDOS, dans les Gaules. ΑΒΟΔΟΣ.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

O. en or.

RRRR. en argent. (*Pellerin.*)

O. en bronze.

ABURIA ; famille romaine, dont on a des médailles; elles sont:

RR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

Le surnom de cette famille est GEMINUS.

ABYDE; ville d'Égypte, la plus grande après Thebes; elle étoit à sept mille cinq cents pas du Nil, vers l'occident, & au-dessous de Diospolis, de Tentyris & de Ptolémaïde. Le fameux roi Memnon y demeura, & y fit bâtir un superbe palais. Le temple & le sépulcre d'Osiris, qui étoient dans cette ville, la rendirent extrêmement recomandable; mais elle devint principalement célebre par l'oracle du dieu Bésa, qui répondoit par écrit, lorsqu'on n'avoit pas la commodité de le consulter en persone. Strabon parle d'*Abyde*, comme d'une ville fort délabrée de son temps; on croit qu'elle s'appele aujourd'hui *Aboutige* ou *Abutich*. (*C. A.*)

ABYDUS, en Troade. ΑΒΥΔΗΝΩΝ.

L'ancre & un poisson forment le symbole ordinaire de cette ville. On voit aussi un masque sur ses médailles & un aigle posé. Ses médailles autonomes sont :

RRRR. en or.

C. en argent.

R. en bronze.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur d'Auguste, de M. Aurele, de Verus, de Commode, de Sévere, de Caracalla, de Mamée.

Virgile parle dans ses *Géorgiques* (*L.* 1, *v.* 207.) des huîtres que l'on pêchoit à Abyde. Les amours de Léandre, qui y avoit pris naissance, l'ont rendue très-célebre; mais la molesse des habitans d'Abyde étoit plus fameuse encore : on disoit proverbialement en Grece : *N'abordez pas sans précaution à Abyde*, pour signifier que l'on devoit éviter la compagnie des gens débauchés.

Le climat de la Phrygie & de l'Ionie, qui rend si mols & efféminés les peuples de ces belles contrées, auroit pu les faire tous comprendre dans ce proverbe, avec autant de raison peut-être que les Abydéniens.

Ces derniers avoient encore fait naître un second proverbe. On appeloit *banquet d'Abyde*, un repas ennuyeux & fâcheux ; parce que les Abydéniens étoient dans l'usage de porter autour de la table tous leurs enfans, afin que chacun des convives les embrassât l'un après l'autre. Leur laideur ou leur mal-propreté ne pouvoient dispenser persone de ces caresses fastidieuses & dégoûtantes.

ABYLA. *Voyez* COLONNES *d'Hercule*.

ACACALLIS; Pausanias semble distinguer deux *Acacallis*; l'une fille de Minos, dont Mercure devint amoureux, & eut un fils nommé Cydon. Il qualifie simplement nymphe l'autre *Acacallis*, sans dire de qui elle étoit fille. Apollon abusa de celle-ci à Tara, ville de Crete, dans la maison de Carmanor. *Voy.* CARMANOR. Ce dieu eut deux fils d'*Acacallis*, Philacis & Philandre. D'autres n'ont parlé que d'une *Acacallis*, & ont dit qu'elle avoit eu commerce avec Apollon & avec Mercure; que d'Apollon elle avoit eu Naxus, & de Mercure Cydon, qui donna son nom à la ville de Cydonie. Il paroît que l'amour d'Apollon pour elle fut de longue durée, puisque quelques auteurs disent qu'il eut encore de cette princesse Milet, pere de Byblis & de Caunus. *Voy.* MILET. On donne encore à *Acacallis* un autre fils, nommé Amphitémis, & surnomé Garamas. On ne sait si c'est lui qui a donné son nom aux Garamanthes d'Afrique, ou si ce nom lui vint des Garamanthes.

ACACIA. L'*acacia* connu des anciens, est celui que l'on trouve encore en Égypte : on l'appele *cassie*; selon d'Herbelot *gagie*, en latin *spina egyptia*. C'est un arbrisseau épineux, qui porte des fleurs quelquefois jaunes & quelquefois blanches. Le fruit, qui est renfermé dans une gousse, ressemble beaucoup au lupin. Cet arbre fournit la gomme arabique & un suc appelé le vrai *acacia*. Les Arabes donnent à l'*acacia* d'Égypte le nom d'*om-gailan*, la mere des satyres ou des démons qui habitent les forêts. On sait qu'il est très-différent des *acacias* du nouveau monde.

Les Égyptiens regardoient leur *acacia* comme un arbre sacré, & avoient pour lui une grande vénération. On doit l'attribuer peut-être aux bons effets que la Médecine retiroit dès-lors du suc de

l'*acacia*, employé encore aujourd'hui avec succès contre les hémorrhagies & les crachemens de sang.

Acacia. Les antiquaires donnent ce nom à un petit sac ou rouleau long & étroit, que l'on voit sur les médailles du Bas-Empire, dans la main des empereurs depuis Anastase. Les savans sont partagés sur la nature de cet attribut; les uns croient y reconoître le mouchoir ou nappe, *mappa*, que jetoit de sa loge, pour faire commencer les jeux, celui qui y présidoit. C'est pour cela, selon eux, que les consuls portoient aussi le même attribut. D'autres écrivains pensent que c'est le sachet qu'on offroit aux empereurs à la cérémonie de leur sacre. Il étoit plein de cendre & de poussiere, & portoit le nom d'*acacia*, AKAKIA, sans mal, sans crime. Car on croyoit que la vue de cette cendre devoit rapeler au prince le souvenir de la mort, & l'engager par-là à conserver son innocence, à vivre sans crime.

Ducange prend ce rouleau pour des papiers ou mémoires que l'on présentoit aux princes, aux consuls, & qu'ils tenoient à la main pour y répondre. Cette opinion acquiert un degré de vraisemblance, à la vue des statues des Consulaires qui sont à Rome, & en France dans le parc de Versailles. Ils ont à leurs pieds une petite cassete, destinée sans doute à renfermer ces papiers.

La premiere des ces trois opinions est cependant la plus sûre, selon M. de la Bastie. Les diptyques consulaires qui nous restent, & sur lesquels les consuls sont représentés vêtus à peu près du même habit que portent les empereurs sur les médailles du Bas-Empire, nous font reconoître l'*acacia* pour la nappe avec laquelle on donnoit le signal des jeux du cirque. Si l'on examine en effet le diptyque de Basile le jeune, publié par *Buonarotti*, on verra clairement que le rouleau tenu par le consul ne sauroit être un papier ou mémoire. Lorsque les empereurs eurent rendu le consulat perpétuel dans leurs persones & celles de leurs successeurs, ils prirent les attributs des consuls, leur habillement, & l'*acacia*, qui caractérisoit ces persones illustres. Le penchant invincible des Grecs pour la superstition, fit bientôt succéder à la nappe, le sachet rempli de cendre, tel qu'il paroît sur les médailles d'Anastase & des empereurs qui l'ont suivi. Cette explication a l'avantage de concilier les deux principales opinions sur la nature de l'*acacia*, & elle paroît d'ailleurs très-plausible.

ACADÉMIE, Ἀκαδημία; étoit une maison avec un jardin, située dans le Céramique, un des fauxbourgs d'Athènes, éloignée de la ville de six stades environ, près de mille pas. Ce lieu est devenu célebre par les assemblées que Platon & ses sectateurs y tinrent pendant long-temps, pour converser sur des matieres philosophiques. On a donné différentes étymologies de son nom.

Les uns le font venir d'Academus, qui vivoit dans les siecles héroïques. Ce fut lui qui découvrit à Castor & à Pollux l'endroit où se cachoit Hélene avec Thésée son ravisseur. Ces demi-dieux lui témoignerent en récompense une grande considération pendant sa vie; & les Lacédémoniens qui adopterent le culte des deux gémeaux, conserverent le même respect pour la mémoire d'Academus. Ils épargnerent sa maison, toutes les fois qu'ils ravagerent l'Attique & les faux-bourgs d'Athènes leur rivale. Dicéarque donne à l'ancien maître de la maison appelée depuis *académie*, le nom d'Échedemus, & dit que c'étoit un arcadien de l'armée des Dioscures.

Les environs de cette maison étoient déserts & remplis d'eaux stagnantes, qui en rendoient le séjour très-mal-sain. Cimon en dessécha une partie, y planta des allées d'arbres & des bosquets, qui en firent un endroit très-agréable. L'*académie* devint la promenade des Athéniens les plus distiogués par leur rang ou par leurs connoissances. Les philosophes, & Platon en particulier, s'y rendoient pour disserter sur leurs systêmes, & les enseigner aux jeunes aspirans. On enterra dans ces jardins ceux qui avoient rendu à la patrie des services signalés.

Les magistrats qui, après Cimon, furent chargés des embélissemens & des réparations d'Athènes, négligerent sans doute les environs de l'*académie*, & laisserent les eaux stagner à l'entour; car les médecins qui furent consultés sur une maladie de Platon, n'hésiterent pas à en donner pour cause l'insalubrité de l'air qu'il respiroit, en se promenant tous les jours au milieu de ses disciples dans les jardins d'Academus. Ils lui conseillerent de les abandoner, & de tenir ses assemblées dans le lycée; mais le philosophe, bien loin de suivre ce conseil, leur répondit qu'il avoit choisi l'*académie* à cause de son insalubrité même. Il craignoit qu'une santé trop robuste ne rendît son corps indocile au joug de la raison; pour éviter ce mal, il exposoit à dessein sa santé dans l'air marécageux, & imitoit en cela les vignerons, qui coupent les branches de la vigne pour lui donner plus de séve & de force.

L'*académie* avoit fait naître un proverbe chez les Athéniens. Ils appeloient *mur d'hipparque*, Ἱππάρχου τειχίον, une entreprise dispendieuse. Le fils de Pisistrate voulut entourer d'un mur fortifié la maison d'Academus, & la réunir au Céramique; il établit à cet effet un impôt très-onéreux sur le peuple d'Athènes: ce qui fit passer en proverbe le mur de l'*académie* ou le mur d'hipparque.

Nous avons négligé l'étymologie du nom de cette maison, qui le fait venir de Cadmus, parce qu'il avoit fait connoître les lettres aux Grecs, & celle de ἄκος & δῆμος, comme si les académies étoient les *remedes des peuples*. Il suffit de les raporter pour en faire sentir la frivolité. Le nom de ce jardin vint de son dernier maître, l'athénien *Academus* ou *Ecademus*, qui légua sa maison au public. C'est de ses fabuleux ancêtres que nous avons parlé plus haut, selon les traditions des Grecs, toujours avides de gloire & de célébrité.

Le fort de la maison d'Academus fut pareil à celui de la Grece. Cet édifice fut détruit par les Romains. Le farouche Sylla abatit ses bosquets délicieux, & fit construire avec ses arbres des machines de guerre pour batre la ville d'Athênes, qu'il assiégeoit. Cicéron voulut faire revivre au moins le nom de ce lieu célebre, & il le donna à sa maison de campagne, située près de Pouzzol. C'est-là qu'il se plaisoit à converser avec ses amis sur divers sujets de philosophie ; & ce fut-là qu'il composa ses Questions académiques, & les Livres sur la nature des dieux.

ACADINE ; fontaine de Sicile, située auprès de deux lacs de soufre & de feu, appelés *Delles*. Elle étoit consacrée, ainsi que les lacs, aux Paliques, deux fils de Jupiter & de la nymphe Thalie ou Aêtua. Les promesses & les sermens dont on y faisoit l'épreuve, l'avoient rendue fameuse. On ne doutoit point de leur vérité, lorsque les tabletes de bois sur lesquelles ils étoient gravés, se précipitoient dans le fond des eaux. Mais l'opinion contraire s'établissoit à la vue des tabletes qui surnageoient ; & l'on assuroit que le parjure étoit aveuglé sur le champ, ou même consumé par les flammes des lacs. On trouve ces fables dans Aristote, dans Diodore de Sicile, & dans Étienne de Byzance.

ACALUS. *Voyez* TALUS.

ACAMANTIDE. C'étoit une des dix tribus d'Athênes, ainsi nommée d'Acamas, fils de Thésée.

ACAMARCHIS ; nymphe de la mer, fille de l'Océan, dont parle Diodore de Sicile. (*L. 6.*)

ACAMAS, fils de Thésée. On ne sait point avec certitude quelle fut sa mere ; les uns lui donnent Arianne, les autres Phedre, d'autres enfin Antiope. *Acamas* marcha avec les princes Grecs, contre Troye. Il fut député avec Diomede, pour redemander Hélene ; & il gâgna dans cette ambassade le cœur de Laodice, fille de Priam. Cette princesse conçut, à la seule vue d'*Acamas*, une si violente passion pour lui, qu'aucune considération ne put l'arrêter : elle ouvrit son cœur à Philobie, femme de Persée, gouverneur de la ville de Dardanus. Philobie fut touchée de l'état de la princesse, & engagea son mari à se prêter à quelque arangement qui pût procurer à Laodice une entrevue avec l'objet de son amour. Persée se lia d'amitié avec *Acamas*, & en obtint une visite dans la ville de Dardanus. Laodice en fut avertie ; elle ne manqua pas de s'y rendre avec quelques Troyenes. Après le festin, on la plaça dans le lit d'*Acamas*, à qui on la présenta comme une des concubines du roi. Cette nuit rendit Laodice mere d'un fils, qui fut nommé *Munitus*, & élevé par Athra, mere de Thésée. *Voyez* ATHRA. Quelques auteurs ont encore attribué à *Acamas* une intrigue amoureuse avec Phyllis, qui ressemble beaucoup à celle de Laodice ; mais ils ont confondu *Acamas* avec Démophoon, auquel tous les auteurs originaux attribuent la cause des malheurs de Phyllis. *Voyez* DÉMOPHOON, PHYLLIS. *Acamas* fut un des Grecs qui s'enfermerent dans le cheval de bois. Quand il en sortit, Laodice eut soin de le faire souvenir du gage qu'il lui avoit laissé ; & le jeune Munitus fut transporté en Thrace. *Voyez* MUNITUS. Après le retour d'*Acamas* en Grece, l'oracle ordona à une des tribus d'Athênes de se faire appeler *Acamantide*, du nom d'*Acamas*. Ce héros fonda dans la grande Phrygie une ville qui fut nommée *Acamantium*.

Acamas, dont on vient de parler, n'est pas le seul qui ait porté ce nom dans le même temps ; il y en avoit un qui étoit prince de Thrace. Il alla au secours de Priam, & fut tué par Ajax. Un autre étoit fils d'Anténor & frere d'Archilochus. Homere dit de ces deux freres, qu'ils étoient très-exercés à toutes sortes de combats.

ACANAS & AMPHITENUS, étoient fils d'Alcméon & de Callirhoé ; leur pere ayant été tué lorsqu'ils étoient encore dans la plus tendre jeunesse, trouva néanmoins en eux des vengeurs : ce qui fit dire aux poëtes que la déesse Hébé avoit augmenté le nombre de leurs années, pour les mettre promptement en état d'exécuter cette vengeance. *Voyez* ALCMÉON, AMPHIARAUS, CALLIRHOÉ.

ACANTHABOLE ; instrument de chirurgie, fait en forme de pincetes, dont on trouve la description dans Paul Éginete. On s'en sert encore aujourd'hui pour enlever les esquilles d'os cariés, les épines, les tentes, & tout autre corps étranger qui se trouve dans une plaie ; ou pour arracher les poils des paupieres qui incommodent & irritent l'organe de la vue, ceux des narines, des sourcils, &c. Son nom est formé d'Ακανθα, épine, & de βάλλω, chasser.

ACANTHE ; jeune nymphe, qui, pour avoir plu à Apollon, fut changée en la plante qui porte son nom.

ACANTHE ; plante de la division des monopétales personées. Il y en a deux especes ; l'une appelée du grec *acantha*, *épine*, qui est sauvage ; l'autre est cultivée, & porte le nom de *branche oursine*.

Ces deux plantes sont devenues un ornement très-usité dans l'architecture. Les sculpteurs gothiques ont mal-adroitement copié l'espece sauvage, qui est la moins belle. Mais l'*acanthe* cultivée, qui est plus refendue, mieux découpée, & assez semblable au persil, a servi de modele aux Grecs & aux Romains. C'est elle que l'on reconoît dans les chapiteaux composites des arcs de Titus & de Septime-Sévere à Rome.

Vitruve a parlé fort au long de cet ornement de l'ordre corinthien ; voici comment il en raconte l'origine 1 „ Une jeune fille étant morte chez sa „ nourice, & cette femme voulant consacrer aux „ mânes de cette jeune persone plusieurs bijoux „ qu'elle avoit aimés pendant sa vie, les porta

„ sur son tombeau. Afin qu'ils se conservassent „ plus long-temps, elle couvrit d'une tuile la „ corbeille qui les renfermoit, & qui étoit posée „ par hazard sur une racine d'*acanthe*. Au prin- „ temps suivant, la plante poussa des branches, „ qui, se trouvant arrêtées dans leur accroisse- „ ment, se diviserent en plusieurs rameaux; ari- „ vés au haut de la corbeille, ces rameaux trou- „ verent la tuile qui la couvroit en la débordant; „ ils furent contraints de se replier sur eux-mêmes. „ Callimachus ayant aperçu cet heureux effet du „ hazard, imagina sur son modele le chapiteau „ corinthien, tel qu'on le pratique encore au- „ jourd'hui; & la tuile posée sur la corbeille, „ lui donna l'idée du tailloir „.

„ Villalpande, qui nous a donné la description du temple de Salomon, traite de fable cette histoire, & prétend que le chapiteau corinthien étoit exécuté dans cet auguste édifice. Il est vrai qu'il nous le peint formé par des feuilles de palmier: ce qui donna lieu, dit-il expressément, de composer par la suite les chapiteaux corinthiens de feuilles d'olivier, plutôt que de feuilles d'*acanthe* „.

„ Sans entrer en discussion avec ces deux auteurs, je crois ce que l'un & l'autre en disent; c'est-à-dire, que les chapiteaux corinthiens peuvent avoir été employés dans leur origine à la décoration du temple de Jérusalem; mais que Callimachus, sculpteur habile, peut être aussi celui qui a perfectioné sa forme générale, la distribution de ses ornemens, & qui lui a donné son élégance. Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis plusieurs siecles, ce chapiteau a passé pour un chef-d'œuvre dans son genre; & qu'il a presqu'été impossible à tous nos architectes modernes qui ont voulu composer des chapiteaux d'une nouvele invention, de l'égaler „. (*Blondel*.)

Les enroulemens de l'*acanthe* lui ont fait trouver quelque ressemblance grôssiere avec les nymphées, ces plantes aquatiques répétées si souvent sur les monumens égyptiens. Dans le très-petit nombre de colonnes que Norden & Pococke ont dessinées en Égypte, plusieurs sont terminées par des especes de chapiteaux ornés de feuilles des nymphées, appelées persea & colocasia. Ceux qui ont vu dans l'*acanthe* du chapiteau corinthien une grande ressemblance avec les nymphées des colonnes & des frises égyptienes, ont assuré que les Grecs avoient pris dans l'Égypte le goût de l'architecture. Les communications fréquentes des Grecs avec les Égyptiens, ou avec leurs colonies, les Phéniciens; les dogmes mythologiques apportés en Grece & nés en Égypte, tout annonce en effet les raports les plus frapans entre ces deux peuples. Il ne seroit donc pas étonant que les Grecs eussent adopté le genre d'architecture qui avoit été inventé par les Égyptiens.

Si le sentiment de Villalpande est fondé sur des faits, on reconoît encore mieux la marche de cet art. On sait que Salomon fit venir des ouvriers de Tyr & de Phénicie, pour bâtir le temple de Jérusalem. Ces architectes porterent en Judée les connoissances qu'ils avoient puisées chez les Égyptiens, dont ils étoient une colonie: par ce moyen, le goût pour les colonnes ornées à leur sommet de feuilles de palmier, d'olivier, de nymphée ou d'*acanthe*, fut répandu dans l'Asie, & dans l'Ionie en particulier. De là il passa en Grece, où il fut soumis à des loix, ainsi que tous les autres membres de l'Architecture. Ces aperçus demandent un dévelopement plus étendu, qu'on trouvera à Persépolis.

ACANTHUS est le nom du Lacédémonien qui parut le premier sans aucun vêtement dans le stade olympique, pour y disputer le prix de la course.

Acanthus. Les Romains ornerent les bords de leurs habits de bandes de pourpre, découpées en feuilles d'acanthe, & ils leur donnerent le nom de la plante elle-même. (*Virg. Æneid. I, 653.*)

Et circumtextum croceo velamen acantho.

Hésychius leur donne le même nom dans son Dictionaire: Ἄκανθος περίρραμμα ὑφασμένον.

On en peut prendre une idée en jetant un coup d'œil sur les vases étrusques; car les habillemens des personages qui y sont représentés, offrent souvent ces feuillages & ces enroulemens.

Acanthus, en Macédoine. ΑΚΑΝΘ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

R. en argent.

RRRR. en bronze. (*Hunter.*)

Leur type ordinaire est un lion déchirant un bœuf.

ACANTIDE, surnom d'Ajax, fils de Télamon. *Voyez* Ajax. C'est aussi le nom d'un des fils de cet Ajax & de Glauca.

ACARNANIE. Les chevaux du peuple qui habitoit cette partie de l'Épire, étoient très-estimés chez les anciens.

Acarnanie. ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

RRRR. en or.

RRR. en argent.

O. en bronze.

Leurs types ordinaires sont Apollon assis, tenant un arc; & la tête d'Achélotis.

Acarnanie est aussi le nom d'une ville de Sicile, célebre par un temple de Jupiter.

ACARON. *Voyez* Achor.

ACASTE; une des nymphes Océanides, ou filles de l'Océan & de Thétys. *Voy.* Océanides.

Acaste, fils de Pélias, & parent de Jason, fut un des argonautes: il a passé pour un grand chasseur, habile sur-tout à tirer de l'arc: *Jaculo insignis Acastus*, dit Ovide. À son retour de l'expédition de la Colchide, ayant trouvé son pere mort, il engagea les Argonautes à descendre avec lui en Thessalie, pour y célébrer des jeux funebres en l'honeur de Pélias. Pline (*lib. 7, chap. 56.*)

veut qu'*Acaste* soit le premier qui ait fait célébrer des jeux funebres. Ce prince voulut ensuite venger la mort de son pere sur ses sœurs, qui l'avoient égorgé; mais Hercule s'opposa à sa vengeance. *Voy.* PÉLIAS, ALCESTE.

ACATIUM. Ce mot avoit chez les Romains deux acceptions différentes, mais relatives à la marine: c'étoit une chaloupe ou un canot, sous la premiere. Suétone, dans la vie de Jules-César, (*chap.* 64, *n°.* 1.) dit: *Alexandria circa oppugnationem pontis eruptione hostium subita compulsus in scapham desiliit*. Plutarque recontant le même événement, se sert du mot *ἀκάτιον*, *acatium*, pour exprimer ce petit bâtiment.

On appeloit aussi *acatium* le grand mât ou le mât du milieu.

ACCA-LAURENTIA, nourice de Romulus, fut mise au rang des divinités de Rome, selon quelques auteurs, & honorée d'une fête qu'on célébroit au mois de décembre. D'autres prétendent qu'elle n'a jamais été regardée comme déesse, par la raison qu'on célébroit tous les ans ses funérailles: ce qui ne s'observoit jamais à l'égard de ceux qui étoient reconus pour dieux. Sa prétendue fête n'étoit que des jeux funebres, célébrés en son honeur dans le mois de décembre. *Voy.* ARVALES.

ACCAS-LAURENTIA; célebre courtisane de Rome, qui vécut sous le regne d'Ancus Martius. Cette femme, une des plus belles de son temps, ayant passé une nuit dans le temple d'Hercule, plut à ce dieu, qui lui promit que la premiere persone par qui elle seroit rencontrée au sortir du temple, la rendroit heureuse, & la combleroit de biens. Tarutius, homme puissant & riche, fut le premier qui se présenta à elle, & qui, à la premiere vue, en devint éperdument amoureux. Il l'épousa aussi-tôt; & étant mort quelque temps après, il lui laissa toutes ses richesses. Elle les augmenta encore beaucoup par l'infâme métier qu'elle continua d'exercer pendant plusieurs années; mais à sa mort ayant nommé le peuple romain héritier de tous ses grands biens, la reconoissance couvrit l'infamie de sa vie; son nom fut inserit dans les fastes de l'état. On institua des fêtes en son honeur, sous le nom de la déesse Flore; & on les célébroit dans le mois d'avril. *Voy.* FLORE & FLORAUX.

ACCALIA. On donna ce nom aux jours consacrés à la fête d'Acca-Laurentia. Ils portoient aussi le nom de *laurentalia* ou *larentalia*.

ACCARON. *Voy.* ACHOR.

ACCENDONES. On appeloit de ce nom ceux qui excitoient les gladiateurs au combat. Ils se tenoient près d'eux, & leur répétoient les demandes du peuple, que l'ardeur du combat les empêchoit d'entendre. La toge faisoit une partie de leur habillement, & ils ne la quitoient pas comme les gladiateurs pendant les jeux.

ACCENSE. L'*accensus* étoit un officier subalterne ataché aux magistrats romains, ainsi que les licteurs. Il étoit chargé d'assembler le peuple, d'où venoit son nom, *accensus a ciendo*; il introduisoit auprès du préteur, & marchoit devant le consul, lorsqu'il n'avoit point de faisceaux. Ces officiers étoient des huissiers. Avant que les Romains eussent des horloges ou clepsydres, l'*accense* avertissoit le magistrat lorsqu'il étoit neuf heures, midi, & trois heures du soir.

Cet officier servoit quelquefois de gréfier; car Cicéron dit (*ver.* 3, 66.): *Non reprehendo quod scripsit accensus. Cur enim sibi hoc scribæ soli assumant?* On lit sur une anciene inscription, raportée par *Bullengerus*: *SECURITATI COGNATIONIS SUÆ FORTUNATUS AUGUSTI LIBERTUS VERNA PATRONI AB EPISTOLIS ACCENSUS. PATRONO DIVO AUGUSTO VESPASIANO LICTOR CURIATIUS......*; & sur une autre: *T. TITIENUS FELIX AUGUSTALIS SCRIBA LIBR. ÆDILIS CURUL. VIATOR ÆDILIS PLEBIS ACCENSUS*. Les consuls & les préteurs ne furent pas les seuls qui eussent des *accenses* atachés à leurs persones. Les centurions & les décurions en avoient aussi à leurs ordres, comme il paroît par ce passage de Varron (*de vit. Popul. Rom. III, apud Non. XII*, 8.): *Cum erant attributi decurionibus & centurionibus, qui eorum habent numerum, accensi vocantur*.

ACCENSUS. Ce nom étoit d'usage dans la milice romaine, pour désigner une espece de soldat, armé à la légere. Ils ressembloient en cela aux *rorarii*, mais ils en différoient par beaucoup de choses. *Voy.* RORARII. Les *accensi* combatoient en dehors de la légion, avec des frondes & des pierres. Festus dit qu'ils étoient destinés à remplacer les soldats tués ou blessés dans le combat, & il ne leur donne aucun rang dans la milice. Mais Asconius Pedianus leur en assigne un, égal à celui de nos caporaux & de nos trompetes. (*In Cicer. pag.* 90). *Accensus est nomen ordinis, & promotionis in militia, ut nunc dicitur princeps, vel commentariensis, aut cornicularius*.

Le lecteur qui voudra connoître en détail ces deux opinions, poura consulter Saumaise, *de re militari romanorum* & *Polletus*.

ACCENT. Cet article a été traité avec soin par les auteurs de la Grammaire renfermée dans cette Encyclopédie méthodique; nous y renvoyons nos lecteurs. On ne parlera ici que de l'ancieneté des *accents* chez les Grecs & les Romains, parce que les preuves en seront prises dans les monumens antiques, qui ont été découverts postérieurement aux recherches des Vossius, des Hennin, des Westein, des Simon, &c.

Dans un *appendice* à ses *epistola vinerienses*, M. de Villoison traite principalement de l'origine des *accents*, des esprits, des marques de distinction pour les membres de phrases, & des signes pour les syllabes longues & breves, chez les Grecs. Un grand nombre de savans en attribuoit l'invention à un grammairien de Byzance, Aristophane, qui vivoit dans la cent quarante-cinquieme olympiade, près de deux cents ans avant J. C. Vossius

avoit même allégué en faveur de cette opinion, l'autorité de deux autres grammairiens, Apollonius & Arcadius. Cependant, quelques savans avoient encore des doutes sur ce point; & Thomas Burgess, dans une nouvele édition des *Miscellanea critica* de Dawes, Oxford 1781, avoit averti que l'ouvrage d'Arcadius, qui existe en manuscrit dans la bibliotheque du roi, pouroit terminer la dispute. Ce grammairien atteste, en effet, dans le texte cité par M. de Villoison, qu'Aristophane de Byzance inventa des signes pour les *accents*, les tons, les esprits, la quantité des syllabes, &c. Il expose ensuite les principes qui l'avoient dirigé dans ce travail. La maniere dont il s'exprime nous fait conjecturer qu'on avoit déja des signes pour ces objets avant Aristophane; & que ce grammairien imagina seulement de nouveles figures, d'après une théorie plus sûre & plus réguliere. Pour la figure des esprits, Aristophane, dit-il, imita le procédé des artistes, qui, après avoir trouvé les trous dont il falloit percer les flûtes, imaginerent de petites pieces mobiles en différens sens, qu'il appele *χίμαι* ou *βόμβυξ*, tant pour ouvrir que pour fermer ces trous.

On apprend par le témoignage de S. Augustin, que dès le quatrieme siecle on voyoit des esprits dans les manuscrits grecs de l'ancien Testament. Le passage de ce docteur qui avoit échapé aux savans, leur a été indiqué par M. Knittel, dans ses Commentaires sur la version gothique d'Ulphilas, que lui a fournie la bibliotheque de Wolfenbutel. Dans le premier livre de ses Questions sur l'*Eptateuque*, *quæst.* 162, S. Augustin observe qu'au chapitre 47 de la Genese, des manuscrits latins portent *virga ejus*, d'autres *virga sua*; ce qui vient, dit-il, de ce que les mots grecs qui répondent à *ejus* & à *sua*, s'écrivent avec les mêmes caracteres; mais cependant avec cette différence, que les *accents* ne sont pas les mêmes, le mot qui signifie *sua*, ayant un signe de plus, ou l'H greque, figure qu'on fait avoir anciénement désigné l'aspiration forte.

Cet Arcadius étoit un grammairien d'Antioche, dont parle Suidas, & que Saumaise, ainsi que d'autres savans, avoient cité.

On a trouvé dans les manuscrits d'Herculanum, dit Winkelmann, sur quelques lettres, des points & des virgules, que nous nommons des *accents*: on voit pareillement dans le livre second de la Rhétorique de Philodemus, trouvé au même endroit, quelques mots interlinéaires en plus petit caractere. Dans les deux lignes suivantes, copiées, d'après ce manuscrit, à la page 10, on voit des exemples de l'un & de l'autre.

ΛΙΛΤΟΥΤΟΙΣ
ΗΘЄΙΛϹΠΟΛΛΗϹ ΟΥΚΟΥΝ ΛΗΠΟ . . . . .
Δ ☼ Η ...
. . . ΤЄ ΤΗΤЄΡΤΟΡΙΚΗΙΚΛΙ ΛΥΝΛΜЄΙ

À l'égard des trois points sur ΚΑΙ, je n'y trouve rien qui permette la plus foible conjecture; mais ΟΥΚΟΥΝ a manifestement son *accent*. La plus anciene inscription greque qui présente des *accents* (1), est peut-être d'un temps postérieur. Nous savons cependant que les *accents* ont été en usage dans les temps antérieurs à ces manuscrits, puisque les Samnites (2) les employoient pour marquer certaines syllabes.

Voici un vers d'Euripide (3), qui a été trouvé à Herculanum:

Ὡς ἐν σοφὸν βούλευμα τὰς πολλὰς χεῖρας νικᾷ.

Ce vers étoit écrit sur le mur d'une maison qui faisoit le coin d'une rue d'Herculanum: cette rue conduisoit au théâtre. Les *accents* étoient marqués comme on les voit ici.

Dans les manuscrits de la même ville, les corrections se trouvent placées en petit caractere entre les lignes. Le cercle ponctué au dessus de la quatrieme lettre de la seconde ligne citée plus haut mérite quelque attention, ainsi que les points au-dessus de ΚΑΙ: ce qu'il y a de plus singulier, c'est le tiret au dessus d'ΟΥΚΟΥ'Ν, qui paroît plutôt être le signe d'une modulation qu'un *accent*. On trouve un pareil tiret sur le piédestal de l'obélisque du soleil, élevé par Auguste, & qui aujourd'hui est couché par terre dans le camp de Mars. Bianchini en parle dans son ouvrage (4); il auroit néanmoins pu en dire davantage, s'il avoit lu l'ouvrage intitulé: *Eliæ Putschii grammatici veteres*.

On ne trouve plus de semblables marques ou *accents* dans les inscriptions faites après le siecle d'Auguste. Winkelmann en avoit vu sur une anciene inscription, qu'il a publiée le premier: elle contient le testament d'une mere, & se trouve à Rome, dans la cave du Marquis Rondini:

MVRDIAE L. F. MATRIS SED PROPRIIS VIRIBVS ADLEVENT QVO FIRMIORA PROBABILIORAQVE SINT OMNES FILIOS ÆQVE FECIT HEREDES PARTITIONE FILIAE DATA' AMOR MATERNVS CARITATE LIBERVM AEQVALITATE PARTIVM CONSTAT VIRO CERTAM PECVNIAM LEGANT, &c.

Cette inscription est d'une orthographe fort anciene, comme il est facile d'en juger par plusieurs mots; par exemple, ARDVO'M, QVOM.

(1) *Fabret. Inscrip. pag.* 288, *n.* 216.
(2) *Olivieri Diss. sopra alc. Medaglie sannit.* 139, *nel tomo* 4, *delle Diss. dell' Accad. di Cort.*
(3) *Pitt. Ercol. t.* 2, *p.* 34.
(4) *Del Palazzo de Cesari, di Francesco Bianchini; in Verona*, 1738, *gr. fol.*

Le tiret ou l'*accent* indique communément l'ablatif ; on le voit néanmoins aussi sur des mots qui sont à d'autres cas : LAVDARE'TUR, FE'MINA'RUM, FE'CISSE, A'MISSUM, MERVI'T, VARIETATE'S.

On ne sauroit trop répéter que les Romains, dans leur meilleur temps, se servoient d'une espece d'*accent* ; & c'est par-là que se distinguent les inscriptions depuis Auguste jusqu'à Néron (1) ; c'est aussi ce qui a fait regarder à Winkelmann l'inscription suivante, trouvée à Rome sans aucune date, comme ayant été faite dans le même temps :

CELER. PRIMI. AVG. LIB. LIBERTVS.
ET. GEMINAE. SYNTICHÉ. CON
IVGI. ET. FLAVIO. CELERIONI. ET HE
LENE. CELERINAE. FILIIS. POSTERIS.
QVE. SVIS. FÉCIT.

Le savant (2) qui soutient que les anciennes inscriptions sont toutes sans *accent*, n'en avoit donc pas vu beaucoup.

Les mots interlinéaires des manuscrits d'Herculanum, qui sont écrits en caractere différent des autres, paroissent très-remarquables : on voit que c'est un changement ou une correction faite après coup. C'est ainsi qu'on a mis ci-devant la lettre H au dessus du mot PTOPIKHI, pour réparer une omission du scribe. On peut conclure de ces corrections, que ce second livre de la Rhétorique, est un original de la propre main de Philodemus.

On voit par-là combien sont incertaines les regles que les critiques modernes ont données, pour juger de l'âge des manuscrits par l'absence des *accents*. C'est pourquoi nous nous abstiendrons d'en raporter de pareilles. Les *accents* étant connus & mis en usage presque de toute antiquité, leur suppression a sans doute été l'effet de la paresse des copistes ; & le caprice de l'un d'eux aura pu les lui faire employer dans un siecle où tous les autres les négligeoient. *Voy.* PONCTUATION.

ACCERSITORES. Les Romains donnoient ce nom à des domestiques qu'ils faisoient aller devant eux pour annoncer leur arivée.

ACCINCTUS & ACCINGERE ; sont des mots relatifs à la maniere dont les Romains s'habilloient. Les hommes actifs & laborieux relevoient leur toge ou leur tunique, & les replioient autour de leurs reins en forme de ceinture, *praecingebant*, *accingebant se* ; c'étoit le caractere des gens occupés. On reconoissoit les hommes mols & efféminés en voyant floter leurs habits, *discincti erant*. Pour exprimer plus énergiquement l'action des persones occupées, on disoit que leurs habits étoient relevés très-haut. Horace, (*Sat. lib.* 2, 8.) :

His ubi sublatis puer alte cinctus acernam
Gausape purpureo mensam pertersit.

Pétrone, c. 19 : *Pracincti certe altius eramus*, & c. 87 : *Nisi viderint statores altius cinctos*.

L'usage de replier ses habits autour du corps, étoit ordinaire aux chirurgiens, aux soldats, aux aides des sacrificateurs, aux voyageurs, aux chasseurs, &c. Les Grecs se servoient du mot ζώννυσθαι, *cingi*, se ceindre, pour exprimer la même idée, & pour s'armer, comme on le voit dans l'Iliade, (Λ. 15).

ACCIS, dans l'Espagne.

COL. GEM. ACC. *Colonia gemella accitana*.

COL. ACC. *Colonia accitana*.

C. I. G. A. *Colonia julia gemella accitana*.

Cette colonie romaine a fait fraper des médailles latines en l'honeur d'Auguste, de Tibere & de Caligula.

ACCIUS-NAVIUS, augure, vivoit du temps de Tarquin l'ancien, roi des Romains. *Accius* s'opposa au dessein de Tarquin, qui vouloit augmenter le nombre des tribus, & lui dit qu'il ne le pouvoit faire sans y être autorisé par les augures. Le roi en fut offensé, & voulant le surprendre & le rendre ridicule, lui dit : Vous qui êtes si habile, devinez si ce que je pense à cette heure peut s'exécuter? Cela est possible, dit l'augure. J'ai pensé, répartit le roi, que vous pouriez couper une pierre à aiguiser avec un rasoir : faites-le donc, puisque le vol des oiseaux vous assure que la chose n'est pas impossible. *Accius* prend un rasoir & coupe la pierre. Tous ceux qui étoient présens furent saisis d'admiration. On érigea une statue à *Accius-Navius* sur les degrés des comices ; & l'art des augures acquit une grande considération chez le peuple romain. Tite-Live, les autres historiens de Rome & Cicéron, raportent ce conte comme une anciene tradition de leur pays, qu'ils n'osent contre-dire, mais dont ils ne certifient pas la réalité. *Voy.* aussi NAVIUS.

ACCIUS ; poëte latin, célebre par les tragédies qu'il composa du temps de la république. Son style se sentoit de la rudesse de la langue des premiers Romains. Cicéron le caractérise par l'épithete de *duriusculus*. Mais Brutus, l'assassin de César, estimoit tellement les poésies d'*Accius*, qu'il les fit graver sur les murs des temples, des édifices publics, & qu'il lui éleva une statue colossale dans le temple des muses.

ACCLAMATIONS *ou* APPLAUDISSEMENS, par lesquels le public témoigne son approbation. Les anciens écrivains réunissent ordinairement les *acclamations* avec les applaudissemens, parce que le peuple employoit dans ces occasions la voix & le geste. Aristénete (*epist.* 1, 26.) dit du Panto-

(1) *Fabret Inscrip. p.* 168, 170, 235.
(2) *Basnage, préf. de l'Histoire des Juifs, p.* 38.

rime Panarete: *Populus interea rectus, ac mirabundus adstat, voces alternat melodice respondet, manusque movet*; & Dion, dans la vie d'Auguste: *Populum objurgavit, quod plausu & laudibus Caium prosecutus esset*. Il y avoit cependant une différence sensible entre les applaudissemens & les *acclamations*, en ce que les dernieres étoient exprimées par la voix, & les premiers par le geste: d'ailleurs on applaudissoit par *acclamations*, soit que les objets de ces signes d'approbation fussent présens ou absens, & les applaudissemens de la main ne se faisoient entendre que dans le premier cas. On est certain d'ailleurs, que les femmes mêloient leurs voix à celles des hommes pour applaudir; & l'on ignore encore si elles prenoient part aux applaudissemens donnés avec la main.

Les *acclamations* se faisoient entendre dans les mariages. C'étoit un heureux présage pour la destinée des époux. Les Romains souhaiterent à Néron & à sa nouvele épouse Poppée, toute sorte de prospérité, *lata omnia*. On consultoit les augures pour acomplir les noces, & leur réponse étoit ordinairement, *feliciter*, les auspices sont favorables, ou *qua res recte vertat*, ou *dii bene vertant*, que les dieux vous soient propices. C'est ainsi que Plaute a dit dans l'*Aulularia*, (II, 2, 41):

Qua res recte vertat, mihi tibique, tuaque filia!
Filiam tuam mihi uxorem posco: promitte hoc fore.

Et plus bas (II, 3, 4):

Filiam despondi hodie: ego nuptum huic Megadoro dabo.
ST. *Dii bene vertant!*

Lorsque les empereurs distribuoient un congiaire, le peuple faisoit retentir des *acclamations* & lui souhaitoit de longues années: ce qui a été imité par Ovide (*fast.* I, 613):

Augeat imperium nostri ducis, augeat annos.

Parmi les soldats, les *acclamations* étoient fort usitées. Premiérement, lorsqu'ils élisoient un commandant, ils crioient: *Dii te servent imperator*. Probus fut élu par le suffrage universel des soldats, qui répétoient à haute voix: *Probe auguste dii te servent*. Secondement, au moment où les armées s'ébranloient pour combatre, ils crioient: *Victoria*. Cæsar (*de Bello gall. v.* 36.) *Tum vero suo more victoriam conclamant, atque ululatum tollunt*. Troisiémement, après la victoire, ils nommoient leur chef *imperator* par *acclamation*. Quatriémement, lorsqu'ils acompagnoient un triomphateur au capitole, ils crioient: *Io triumphe, io triumphe*, ou, selon Tertullien:

De nostris annis tibi Jupiter augeat annos.

Les *acclamations* redoubloient quand les princes faisoient leur entrée dans Rome. Le Code Théodosien, *lib.* 7, fait mention de celles qui avoient été employées aux entrées des empereurs Auguste & Constantin. Les historiens nous en ont conservé quelques-unes. Que les dieux vous conservent pour nous, votre salut, notre salut: *Dii te nobis servent, vestra salus, nostra salus*. — En vous, ô Antonin, & par vous, nous avons tous les biens: *In te omnia, per te omnia habentur, Antonine*. — Lorsqu'Agrippine entra dans Rome, le peuple crioit qu'elle étoit l'honeur de la patrie, le seul rejeton d'Auguste, le seul modele de l'antiquité; & il faisoit des vœux pour ses enfans. — La fausse nouvele de la convalescence de Germanicus s'étant répandue à Rome, le peuple courut en foule au capitole avec des flambeaux & des victimes, en chantant: *Salva Roma, salva patria, salvus est Germanicus*. Rome & la patrie sont sauvées, Germanicus est rétabli. — Lampridius raconte qu'à l'entrée d'Alexandre-Sévere, le peuple crioit: *Salva Roma, quia salvus Alexander*. Rome est sauvée, puisqu'Alexandre est en bonne santé.

On louoit avec des *acclamations* répétées les auteurs qui lisoient leurs ouvrages dans les écoles, dans des salles de lecture publiques ou particulieres. Les écrivains avoient soin d'inviter des auditeurs & des acclamateurs pour les entendre lire ou déclamer leurs compositions. Largius-Licinius fut le premier à Rome qui se composa par des invitations un auditoire nombreux. (*Plin. epist.* II, 14, 9.) *Primus hunc audiendi morem induxit Largius Licinius, hactenus tamen, ut auditores corrogaret*. Il y avoit des *acclamations* convenues pour applaudir les lecteurs. En voici quelques-unes: *Bene, & praclare; belle, & festive; non potest melius*. C'est bien, très-bien; c'est agréable & *délicieux*: on ne peut mieux faire. Cicéron (*de orat.* 3, 26) nous apprend le cas particulier qu'il faisoit de chacune de ces *acclamations*. *Bene, & praclare quamvis nobis sape dicatur, belle, & festive nimium sape nolo; quamquam illa ipsa exclamatio, non potest melius, sit velim crebra*. On les trouve réunies dans ce vers de Martial (II, 27, 3):

Effecte, graviter, cito, nequiter, euge, beate.

Nequiter se disoit par antiphrase: c'étoit une flaterie recherchée.

Les Grecs, que la servitude rendit adulateurs & rampans, composerent des *acclamations* encore plus exagérées; telles qu'ὑπερφυῶς, on ne peut rien dire qui soit au dessus de ce discours; & que σοφῶς, ou *sophos*, ce que nous venons d'entendre, est très-savant ou très-sage.

Les *acclamations* du sénat étoient plus sérieuses; elles avoient pour but d'honorer l'empereur ou de le flater. Les sénateurs exprimoient leur consentement

ment à ses volontés par les formules suivantes : *Omnes*, *omnes*, *aquum est*, *justum est*. Nous sommes tous de cet avis, du même avis ; ce qui vient d'être proposé est juste, très-juste. L'usage fréquent des *acclamations* étoit passé du théâtre dans le sénat. On n'en faisoit point mention dans les actes publics avant le regne de Trajan : ce grand prince fut le premier objet de cette nouvele adulation. Il y eut des regles prescrites pour les *acclamations* des sénateurs, comme il y en avoit pour les spectateurs des jeux. L'un d'eux prononçoit une formule d'*acclamations*, & tous les sénateurs la répétoient à l'envi. Ces formules avoient même une prononciation *accentuée*, qui approchoit du chant, & elles étoient renouvelées plusieurs fois comme un refrain. Brisson & Ferrari en ont recueilli un grand nombre. Trebellius (*in Claudio*) nous assure que ces *acclamations* avoient été répétées jusqu'à soixante-dix & même quatre-vingts fois.

L'amphithéâtre retentit des premieres *acclamations*. Ce ne furent d'abord que des cris & des applaudissemens confus, expression simple & naïve de l'admiration publique : *plausus tunc arte carebat*, dit Ovide. Mais sous les empereurs, & dès le regne d'Auguste, ce mouvement impétueux auquel le peuple s'abandonoit comme par enthousiasme, devint un art, un concet étudié. Un musicien donnoit le ton, & le peuple faisant deux chœurs, répétoit alternativement la formule d'*acclamation*. Le dernier acteur qui occupoit la scène, donnoit le signal des applaudissemens par ses dernieres paroles, *valete & plaudite:* soyez heureux & applaudissez.

Néron étoit si passioné pour la musique, & croyoit tellement exceller dans cet art, qu'il jouoit de la lyre sur le théâtre à la vue de tout le peuple romain. Séneque & Burrhus étoient alors les coryphées ou premiers acclamateurs ; de jeunes chevaliers se plaçoient dans différens endroits de l'amphithéâtre pour répéter les *acclamations*; & des soldats gagés à cet effet se mêloient parmi le peuple, afin que le prince entendît un concert unanime d'applaudissemens. Ces *acclamations* chantées ou plutôt *accentuées*, durerent jusqu'au regne de Théodoric. Les applaudissemens qui les acompagnoient, avoient aussi leur rhythme ou cadence ; de maniere que tous les spectateurs devenoient au même instant des pantomimes & des chanteurs acordés tous à l'unisson. C'est ainsi que les peint Séneque, (*epist.* 29) : *Caterum, si te videro celebrem secundis vocibus vulgi, si, intrante te, clamor, plausus & pantomimica ornamenta obstrepuerint ; si tota te civitate femina puerique laudaverint....*

L'entrée des princes dans l'amphithéâtre étoit acompagnée de longues & nombreuses *acclamations*. Des hommes recomandables par leurs services ou leurs talens, partagerent quelquefois avec les empereurs cet hommage public. Plutarque raconte que le peuple romain voulant reconoître les services de Sertorius, le reçut dans l'amphithéâtre avec de nombreux applaudissemens & de grandes *acclamations*; honeur, ajoute-t-il, qui a été rarement acordé, même à des personages illustres ou remarquables par une vieillesse honorable : les poëmes de Virgile firent rendre le même hommage à ce chantre immortel. Le peuple romain les entendant réciter sur la scène, fut si touché de leur beauté, qu'il se leva, d'un commun acord, se tourna du côté de Virgile & le salua, comme il faisoit à l'arivée d'Auguste. (*Quint. de orat. c.* 13, *n°.* 3).

On n'employa pas toujours les *acclamations* pour exprimer la joie ou le respect. Elles furent encore chez les sénateurs un témoignage public de la haine ou du mépris. L'époque la plus ordinaire où on les employa dans le dernier sens, fût l'instant où l'on ordonoit de briser les statues des mauvais princes. C'est ainsi qu'après la mort de Domitien, le sénat entier se répandit en invectives contre ce tyran, & répéta à l'envi les *acclamations* les plus injurieuses ; *contumeliosissimo, atque acerbissimo acclamationum genere laceravit*, dit Suétone. Lampride en a conservé des formules dans la vie de Commode c. 18. *Acclamationes post mortem Commodi graves fuerunt. Ut autem sciretur, quod judicium senatus de Commodo fuerit, ipsas acclamationes de Mario Maximo indidi, & sententiam senatus-consulti : hosti patriæ honores detrahantur : parricidæ honores detrahantur : hostis statuæ undique, parricidæ statuæ undique, gladiatoris statuæ undique : gladiatoris & parricidæ statuæ detrahantur.*

„ Les *acclamations* des sénateurs après la mort de Commode, furent les plus fortes qu'on eût entendues. Je les ai extraites de Marius-Maximus, avec le sénatus-consulte qui les suivit, afin de faire connoître la maniere dont le sénat étoit affecté contre ce prince : que l'on arrache les marques d'honeur dont étoit décoré cet ennemi de la patrie, ce parricide : que l'on abate toutes les statues de cet ennemi, de ce parricide, de ce vil gladiateur : que l'on brise les images du gladiateur, du parricide „.

Les médailles nous ont conservé une partie des *acclamations* usitées pour les princes & les princesses. Il paroît, d'après ces monumens, que le peuple faisoit par *acclamation* des vœux solemnels pour leur conservation, & les renouveloit tous les cinq, les dix, les vingt ans, &c. *Voy.* VOTA. Ces formules sont très-fréquentes dans le Bas-Empire ; mais on en connoît peu d'exemples sur les médailles du Haut-Empire. L'abbé de Rothelin avoit une médaille d'argent de Commode avec ce revers : VOTIS XX. COS. VI., dans une courone de chêne ; une de Sévere-Alexandre, avec VOTIS VICENNALIAUS. L'inscription VOTIS DECENNALIBUS, renfermée dans une courone, se trouve sur les médailles de Maximin, de Balbin, de Pupien, de Trébonien Galle, d'Æmilien, de Valérien & de Gallien.

L'*acclamation* ordinaire des Grecs étoit Ἀγαθὴ τύχη, c'est-à-dire, bonne fortune.

Les Chrétiens conserverent l'usage des *acclamations* dans les Églises & dans les conciles. On en voit des exemples dans les assemblées ecclésiastiques, & même dans le concile de Trente. Quant aux premieres, la vie & les œuvres de S. Augustin nous en fournissent un grand nombre, que l'on répétoit après les instructions des évêques ou au commencement de la liturgie. L'usage des litanies & des répétitions du *Kyrie*, est un reste frapant de ce goût des anciens pour les *acclamations* redoublées.

ACCLAMATION. Cette maniere d'exprimer son consentement étoit en usage à Athênes pour l'élection de quelques magistrats. On les nommoit par *acclamation*; mais on ne manifestoit son choix qu'en élevant les mains, sans proférer de paroles.

Les sénateurs romains acceptoient une proposition par *acclamation*, lorsqu'ils se rangeoient tous du côté du proposant.

L'*acclamation* des nations barbares se ressentoit de leur rudesse; ils l'exprimoient par un bruit confus de leurs armes, & en frapant avec leurs épées sur les boucliers.

ACCO, étoit une vieille femme, dont Cœlius-Rhodiginus (*lib.* 16, *c.* 2) a parlé, & qu'il dit avoir été célebre chez les Grecs, sans que nous puissions rien découvrir sur son pays, & sur le temps où elle vivoit. Il raconte que cette *Acco* se voyant dans le miroir laide & décrépite, devint folle de douleur. On avoit fait à cette occasion le mot *accissare*, devenir fou, insensé. Lucien & Olympiodore parlent d'elle au sujet de l'expression ἀκκίζομαι, je dissimule: car cette femme avoit l'habitude de refuser les choses qu'elle désiroit le plus ardemment. Au reste, ces traditions sont si vagues, qu'on ne sauroit peut-être y reconoître rien d'arrêté, sinon un abus de l'étymologie.

ACCOLEIA, famille romaine, dont on a des médailles.

RRR. en argent.

O. en bronze.

O. en or.

Le surnom de cette famille est LARISCOLUS.

ACCORDS ou bien ACORDS. Quoique l'on ait beaucoup écrit sur la Musique des anciens, on n'a point encore sur cet art des notions claires & précises, & les travaux de MM. Burette & Roussier n'ont pas levé entiérement le voile qui obscurcit cette question épineuse: nous en parlerons avec détail à l'article MUSIQUE, & nous dirons seulement ici, que le plus grand nombre des écrivains modernes s'accordent à refuser aux anciens la connoissance des *acordr* ou de l'harmonie. Nous voyons cependant que cette assertion est au moins trop générale, si elle n'est pas absolument contraire à la vérité. Car, sans parler des recherches de M. Dutens sur cet objet, que l'on trouve à la page 246 du second tome de la nouvele édition de l'*Origine des découvertes attribuées aux modernes*, *Paris* 1776; de celles que renferment des remarques sur Apulée, (à *la page* 330, 1745, 2 *vol.*, *traduct. françoise*), nous nous contenterons de citer ici deux passages de Plotin, qui nous ont été indiqués par notre savant confrere M. de Villoison.

Ces deux passages n'ont été employés par aucun des auteurs qui ont écrit sur l'harmonie, quoiqu'ils paroissent décisifs. Les voici traduits en latin par Ficin: (*Plotin*. *Bâle*, 1580, *enneade* III, *liv.* 6, *pag.* 304).

„ *Numquid igitur si dicamus virtutem esse consonantiam quamdam, vitium vero dissonantiam, opinionem antiquis consonam in medium adducamus? At praterea ad id quod quarimus ad modum conducemus. Si enim virtus est hoc ipsum, scilicet partes anima esse secundum naturam inter se concordes, vitium vero esse discordes; nihil utique adventitium, nihil aliunde nobis adveniet, sed pars qualibet qualis in se est, concentum ingredietur: neque ingredietur in dissonantiam sis se habens, quemadmodum tripudiatores saltantes, & invicem concinentes: & si non iidem sint, & solus quis canens cateris non canentibus, & quolibet secundum se cantante. Non enim oportet concinere solum, verum etiam quemlibet quantum ad se pertinet, musica propria rite cantare, adeo ut & illis in anima consonantia sit, quando pars qualibet quod sibi est consentaneum peragit. Oportet sane ante consonantiam ipsam aliam unius cujusque partis virtutem esse, vel aliam pravitatem ante mutuam dissonantiam* „.

(Plotin, enneade IV, liv. 4, page 435.)

„ *Sol autem vel alia quavis stella hoc ipsam nequaquam animadvertit. Consistit vero voti potestas in consensione quadam partis ad partem compatiendi: quemadmodum in nervo quodam tento contingit, ubi cum infima pars movetur, mox movetur & summa. Sape etiam alio quodam nervo pulsato tremit & alter, quasi persentiat ex concordia. Idque potissimum, quoniam eadem prorsus contemperati sunt consonantia. Quod si ab alia quoque lyra motus transfertur in aliam, id etiam ex compatiente quadam consensione proficisci putandum. Igitur & in universo una est harmonia, quamvis sit ex contrariis; nam est etiam ex similibus omnibusque cognatis, etiam his qua contraria sunt* „.

„ En disant que la vertu est une certaine consonance, & le vice une dissonance, soutenons-nous une opinion conforme à celles des anciens; avançons-nous dans la recherche des objets qui nous occupent? Si en effet la vertu consiste dans l'*acord* des parties de notre âme, & le vice dans leur *discordance*, ces deux états différens de l'âme ne lui ajouteront rien d'extrinseque à son essence. Mais chacune de ses parties entreta en *acord* sans former de dissonance. C'est ainsi que nous voyons des danseurs se mettre ensemble en mouvement, en chantant les uns avec les autres: quoique ces chants ne soient pas semblables, & que souvent un seul se fasse entendre, ou que plusieurs chantent

en même temps, chacun cependant n'étant occupé que de son chant particulier : car il ne suffit pas aux musiciens de chanter seulement, mais il faut encore qu'ils chantent chacun selon la loi & le rhythme de la partie qui lui est assignée. De même l'âme est dans une consonance parfaite, lorsque chacune de ses portions exécute les mouvemens qui lui sont propres, quoique différens les uns des autres. Il est donc évident que ces portions avoient chacune, ou une aptitude reconue avant qu'elles entrassent dans l'*acord*, on des défauts antérieurs à la dissonance qu'elles doivent occasioner „.

„ Il n'est pas nécessaire de supposer dans le soleil ou dans les étoiles une intelligence qui puisse être affectée par les antipathies ou les sympathies. Ces dernieres ne consistent que dans l'*acord* d'une partie avec une autre partie susceptible de la même affection : c'est ainsi que dans une corde tendue, lorsqu'on fait soner la partie inférieure, on entend frémir la partie haute. Souvent même une corde tendue étant mise en vibration, on en voit une autre s'ébranler, comme si elle étoit avertie par l'*acord* qui regne entr'elles deux. Car cet effet surprenant est produit principalement lorsqu'elles sont dans un raport de consonance. Si le mouvement donné aux cordes d'une lyre, se communique à une autre lyre, on n'en peut également attribuer la cause qu'à la consonance seule. Il regne donc dans l'univers une véritable harmonie, qui est composée même des effets contraires : car ceux-ci ont une origine commune & une ressemblance palpable, mal-gré la diversité de leurs natures „.

Ces deux passages n'annoncent-ils pas dans Plotin, qui vivoit au troisieme siecle, une connoissance très-distincte des *acords*, des dissonances & du raport des portions de la corde vibrante? On laisse aux lecteurs le plaisir d'en tirer les conséquences natureles : elles augmenteront encore le respect raisoné que doit aux anciens tout homme instruit & impartial.

ACCOUCHEMENT ou mieux Acouchement. Les Greques & les Romaines ont signalé à l'envi leur superstition dans cet instant, où elles donnoient des citoyens à la patrie. Les Grecs appeloient Εἰλείθυια ou Εἰλειθυία, quelquefois même Ελευθώ (*antholog. tit, c.* 23, *ep.* 9), la divinité qui présidoit aux *acouchemens*. C'est la même que les Latins invoquoient sous le nom de Lucine. *V.* ce mot.

Les Greques lui adressoient leurs vœux, afin qu'elle adoucît leurs soufrances; & elles regardoient comme une marque particuliere de la bienveillance des dieux, un *acouchement* qui n'étoit acompagné d'aucune douleur. Théocrite, dans l'idylle 17ᵉ, qui contient l'éloge de Ptolémée, dit que Bérénice, sa mere, étant sur le point de mettre au monde ce prince, invoqua Ilithye, & que cette divinité bienfaisante éloigna d'elle toutes les douleurs.

Les anciens croyoient même que cette faveur n'étoit acordée qu'aux femmes dont la conduite avoit toujours été sans reproche. C'est par ce motif que dans l'Amphitryon de Plaute (*acte v, scène* I), on combat la jalousie du mari d'Alcmene :

— Interea uxorem tuam
Neque gementem, neque plorantem nostrum quisquam audivimus.
Ita profecto sine dolore peperit.

Mettre au monde deux jumeaux, annonçoit encore la bienveillance des dieux : nous l'apprenons de la même scène de Plaute, où l'on emploie cette considération pour détruire les soupçons qu'il a conçus sur Alcmene :

BR. *At ego faciam, tu idem ut aliter prædices,*
Amphitryo, piam & pudicam esse tuam uxorem ut scias;
De ea re signa atque argumenta paucis verbis eloquar :
Omnium primum, Alcumena geminos peperit filios.
AM. *Ain tu geminos? Di me servent!* BR. *Sine me dicere,*
Ut scias tibi tuæque uxori deos esse omnes propitios.

L'invocation des dieux n'étoit pas l'unique soulagement que les Grecs croyoient apporter aux femmes en travail; ils mettoient dans leurs mains, pour atteindre le même but, des palmes, c'est-à-dire, des branches de palmier : ces rameaux annonçoient ordinairement la joie & la victoire, & faisoient connoître que l'on étoit passé du sein de la tristesse au comble du bonheur. On trouvoit cet emblême dans la nature du palmier, qui plie sans se rompre, & paroît se relever avec d'autant plus de force qu'il a été plus violemment comprimé. Latone étant sur le point d'acoucher d'Apollon, prit des palmes dans ses deux mains, pour apaiser les douleurs violentes qu'elle ressentoit. C'est pourquoi Théognis dit à ce dieu (*Gnom. vers.* 5.) : La déesse Latone étant près de vous donner le jour, se saisit de branches de palmier. L'hymne à Apollon, attribué à Homere, dit que sa mere acoucha de ce dieu sur les bords du fleuve Inopus, auprès d'un palmier.

Les romaines qui étoient près de donner un citoyen à la république, ne se contentoient pas d'invoquer Junon sous le nom de Lucine ou d'Ilithye; elles appeloient à leur aide d'autres divinités, telles que *Mena*, *Pertunda*, Latone & Égérie, qui présidoient aux *acouchemens*, *dii nixii*. Mais elles avoient une confiance plus grande encore dans les déesses *Prosa* ou *Prorsa* & *Postverta*, qui veilloient à la maniere dont l'enfant se présentoit au sortir de l'*uterus*.

ACCOUCHEUSES ou mieux Acoucheuses. On croit que les Égyptiens étudierent les premiers l'art des acouchemens; mais l'on ignore auquel des deux sexes la pratique de cet art fut confiée chez eux.

Les anciens Grecs n'employerent long-temps que des acoucheurs, parce qu'il leur étoit défendu par une loi de faire apprendre à des esclaves, ou

à des femmes, la théorie & la pratique de la Médecine; car on sait que cette science comprenoit alors avec la Médecine la Chirurgie & la Pharmacie. De sorte que plusieurs femmes périrent en couches, la pudeur les ayant empêchées d'employer le ministere d'un autre sexe.

Frapée de ce malheur, Agnodice se déguisa en homme, & étudia la Médecine sous le professeur Hétophile. A peine y eut-elle fait quelques progrès, qu'elle découvrit son sexe aux Athéniennes ses compatriotes, qui jurerent unanimement de ne point prendre d'autre acoucheur. Les médecins, fâchés de rester dans l'inaction, & de voir Agnodice occupée seule aux acouchemens, l'accuserent devant l'Aréopage d'abuser des femmes auprès desquelles ce prétendu médecin étoit appelé. Agnodice repoussa facilement cette accusation, en aprenant aux juges qu'elle étoit femme. Mais les médecins lui firent un crime d'avoir contre-venu à la loi qui défendoit à son sexe d'étudier la Médecine. Les Aréopagites alloient la condamner sur ce nouveau délit, lorsque les femmes d'Athênes les plus distinguées accoururent pour défendre Agnodice, & reprocherent aux juges de vouloir condamner celle à qui plusieurs d'entr'eux devoient la vie. Ils se rendirent à leurs représentations, & porterent une loi qui permettoit d'étudier la Médecine aux femmes de condition libre. (*Hygin. fab.* 274.)

Chez les Romains, les *acoucheuses* étoient comptées au nombre des médecins; elles s'assuroient d'abord de la grôssesse, & prenoient d'autres femmes avec elles pour en porter un jugement certain: on les appeloit ensuite, dès que les femmes ressentoient les premieres douleurs, & elles se conduisoient auprès d'elles de la même maniere que nos sages-femmes. Des hommes s'aquiterent quelquefois de leurs fonctions, & nous l'aprenons de la loi qui les condamnoit à des punitions séveres, lorsqu'ils supposoient un enfant aux femmes stériles ou blessées. Les *acoucheuses* prenoient soin de la mere & de l'enfant jusqu'au cinquieme jour, où elles remettoient le dernier à la nourice, & recevoient leur salaire.

Il y en avoit un grand nombre dans Rome, & même dans chaque quartier, comme on le voit sur un marbre que Reinesius (*epist.* 15, *ad Rupertum*) a fait connoître: *Valeriæ. Berecundæ. Jatromæ. Regionis. svæ. primæ. q. v. ann. xxxiv. m. ix. d. xviii.* Valeria y est appelée *Jatromaea*, parce qu'elle exerçoit la Médecine chez les femmes, & en particulier l'art des acouchemens. Telles furent Agnodice chez les Athéniens; & chez les Romains Victoria Sabina, à qui Théodore Priscien dédia son livre des Gynécées. *Voyez* Junon, Lucine, Ilithye.

ACCUBITA. Les commentateurs sont partagés sur le meuble auquel les Romains donnoient ce nom. Les uns veulent que ce soit un oreiller, que l'on plaçoit sous la tête ou sous le cou des anciens lorsqu'ils mangeoient sur des lits. D'autres pensent, avec plus de raison, que les *accubita* étoient ces lits eux-mêmes & l'espece de coussin ou de matelas fixe qui recouvroit le bois ou l'ivoire dont ils étoient fabriqués. Élagabale ne se servoit d'aucune autre espece de lits de table, au raport de Lampride, que de lits rembourés avec du poil de lievre, ou des plumes de perdrix: *Nec cubuit in accubitis facile, nisi iis, quæ pilum leporinum haberent, aut plumas perdicum.* — *Numerus accubitorum crescebat*, dit le même historien dans la vie d'Alex. Sévere. Mais Spartien nous a conservé le souvenir d'une recherche plus exquise dans la vie d'Ælius-Verus. Ce prince faisoit remplir les lits de table de roses & de lis. *Quod & accubitationes de rosis & liliis fecerit*: *Voyez* Lit de table.

ACCUBITALIA. C'étoit le nom des tapis qui recouvroient les *accubita* ou lits de table. Trebellius Pollion, dans la vie de Claude, parle de ces tapis faits dans l'île de Cypre; *accubitorum Cypriorum paria duo*. Casaubon les a pris pour des nappes que l'on étendoit sur les tables; parce que Vopiscus, en parlant d'Aurélien, fait aussi mention de nappes tissues dans la même île, *mantelia Cypria*. Mais cette preuve est trop foible; puisque les anciens tiroient également de Cypre des tapis de pieds, & des portieres brodées en plusieurs couleurs, appelées par Aristophane, *cortina Cypria variegata*. Ces tapis étoient de pourpre, & ornés de plaques ou clous d'or. Ceux des Babyloniens étoient plus en usage pour couvrir les lits de table, que les tapis faits par les Cypriotes.

ACCUBITATIONES. *Voyez* Accubita.

ACCUBITOR, en grec Παρακοιμώμενος, étoit un officier du palais des empereurs grecs. Il étoit le chef des chambellans du prince, ou de ceux qui couchoient auprès de lui pour la sûreté de sa personne.

ACE, en Palestine. AKH.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

RRRR. en bronze.

O. en argent.

ACENE; mesure linéaire & itinéraire de l'Asie & de l'Égypte. *Voyez* Décapode.

Acene; mesure linéaire de la Sicile, de l'Attique, du Péloponese, & de la grande Grece. *Voyez* Décapode.

Acene; mesure linéaire de la Phocide, de l'Illyrie, de la Thessalie, de la Macédoine, de la Thrace; des Phocéens en Asie, & de Marseille en Gaule. *Voyez* Décapode.

ACÉPHALES, ou *hommes sans tête*. La fable dit qu'il y avoit au nord du pays des Hyperboréens, (c'est-à-dire, vers la Russie & la grande Tartarie d'aujourd'hui) un peuple d'*Acéphales*, (α privatif, & κεφαλή, tête). Pline les appele *Blemmyes*; les géographes qui parlerent de ce peuple, prirent dans le sens propre & matériel, ce que les historiens en avoient dit dans le sens figuré: c'est-à-dire, qu'il n'avoit point de tête ou

de chef ; mais qu'il vivoit sans loix & sans gouvernement.

ACERRA, en Italie. Acerr.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Acerra. Les Romains donnoient ce nom à une espece d'autel portatif, que l'on plaçoit anciénement auprès des lits des morts, pour brûler des parfums en leur honeur. Une loi des douze Tables en interdit l'usage. Les interpretes de cette loi pensent qu'elle regarde plus directement encore l'*acerra*, ou petit autel que l'on bâtissoit à côté des tombeaux, pour y brûler des parfums ou y offrir des roses & d'autres fleurs. Elle tomba en désuétude, ainsi qu'il arive à toutes les loix somptuaires. Car rien n'est aussi commun que de voir sur les épitaphes des Romains, une priere adressée aux parens, pour les engager à revenir chaque année au tombeau, & y apporter des roses & des parfums.

Acerra est le nom que les Romains donnoient au cofret dans lequel on mettoit l'encens destiné aux sacrifices. Les premiers Romains prenoient avec deux doigts les globules d'encens qu'ils jetoient sur le feu. On en voit une multitude d'exemples sur les médailles, les bas-reliefs & les pierres gravées. Mais cet usage parut trop simple aux citoyens de Rome, lorsqu'elle eut été corrompue par le luxe & la superstition. On jetoit alors des *acerra* pleines d'encens sur les autels. Arnobe le reproche aux idolâtres, (*lib.* 2) : *Acerras omnes thuris plenis conjiciatis altaribus*. Ce ne fut point encore assez : les prodigues renverserent sur le feu sacré des bassins remplis de parfums. Ovide (*de Ponto*, *lib.* 4, *eleg.* 8) :

Nec quæ de parva pauper Dis libat acerra
Thura minus, grandi quam data lance, valent.

Et *eleg.* 9 :

Thuraque mente magis, plena quam lance dedissem
Ter quater, imperii latus honore tui.

L'*acerra* étoit ordinairement carrée, & c'est sous cette forme qu'elle paroît sur les monumens. Dans le cabinet de Sainte Genevieve, un homme consulaire, qui est dans l'atitude d'offrir un sactifice aux dieux, tient une *acerra* de cette espece. Le comte de Caylus en a publié une (*Rec.* 1, 234.) qui étoit triangulaire, & ornée de desseins & de sculptures, ainsi que son couvercle.

ACERSOCOMES ; nom d'Apollon, qui veut dire à longue chévelure, parce qu'on le représente ordinairement avec la chévelure d'un jeune homme.

ACÉSINE ; riviere qui se décharge dans le fleuve Indus. On assure qu'il y croissoit des roseaux d'une grôsseur si extraordinaire, que leurs entrenœuds pouvoient servir de canot à ceux qui la vouloient passer. Arrien parle souvent de cette riviere. (*C. A.*) Quelque volume que les naturalistes donnent au bambou ou jonc des Indes, il n'approche pas de la grôsseur des joncs de l'*Acésine*. On peut reconoître ici la passion que les Grecs avoient pour l'hyperbole & pour le merveilleux.

ACESIOS ; surnom de Télesphore, dieu de la Médecine : ce mot signifie qui rend la santé, qui la soutient, qui guérit les maladies. C'est sous ce nom que les Epidauriens honoroient ce dieu. *Voy.* Télesphore.

ACESO ; fille d'Esculape, à qui la fable atribue une profonde connoissance de la Médecine. Le Clerc prétend que sous l'allégorie d'*Aceso*, les anciens ont voulu désigner un air épuré par les rayons du soleil, & rendu, par ses heureuses influences, salubre & propre à réparer les forces de ceux qui le respirent.

ACESTE ; roi de Sicile, étoit fils du fleuve Crinisus & d'Égeste, fille d'Hippotas. *Aceste*, qui étoit originaire de Troye par sa mere, vola au secours de cette ville, lorsqu'elle fut assiégée par les Grecs ; mais voyant le pays ruiné par la guerre, il retourna en Sicile, & y bâtit quelques villes ; il régnoit en Sicile lorsqu'Énée y passa. *Voyez* Égeste.

ACESTIDES. Les anciens donnoient ce nom aux cheminées des fourneaux à fondre le cuivre. Elles alloient en se rétrécissant du bas au sommet, afin que les vapeurs du métal en fusion s'y atachassent, & que la cadmie s'y formât en plus grande quantité. Ils se servoient, pour faire du laiton ou cuivre jaûne, de cette cadmie & de pierre calaminaire, ignorant l'existence du zinc, ce demi-métal dont elles ne sont que des chaux. (*Dioscoride. liv.* 5.)

ACETABULARII. C'étoient des joueurs de gobelets, que les Grecs appeloient ψηφοπαίκται. Leurs noms venoient chez les Romains des *acetabula*, vases ou cornets sous lesquels ils cachoient des jetons ou des petites pierres. Sextus Empiricus en parle (*adv. Mathemat.* II, *pag.* 71.) : *Sicut acetabularii spectantium oculos agilitate manuum suffurantur, ac illudunt.*

ACÉTABULE, *acetabulum* ; mesure des Romains, qui servoit pour les liquides & pour les solides.

Acétabule ; mesure de capacité pour les liqueurs des anciens Romains, qui contenoit $\frac{607}{10000}$ de pinte de France.

Elle contenoit, en mesures du même peuple, un cyathe & demi ou six ligules.

Acétabule ; mesure de capacité pour les grains, &c. des anciens Romains, qui contenoit $\frac{603}{10000}$ de pinte de France.

Elle contenoit, en mesures du même peuple, un cyathe & demi ou six ligules.

ACÉTABULUM ; étoit un petit vase dans lequel on mettoit du vinaigre, du sel ou du poivre. On

donna son nom à la mesure qui le remplissoit ordinairement.

Acetabulum; cornet ou vase dont se servoient les joueurs de gobelets. Séneque en fait mention, ainsi que des jetons ou petites pierres qu'ils cachoient sous ces vases. (*Epist.* 45): *Præstigiatorum acetabula, & calculi, in quibus fallatia ipsa delectat.*

ACETARIA. Les anciens faisoient confire dans le vinaigre des herbes, des fruits & des racines, qu'ils mangeoient pour exciter l'appétit. Ils les appeloient *acetaria*, & Pline en parle (*l.* 20, *c.* 2): *Stomachum in acetariis sumpta corroborat.*

ACÉTÈS étoit un des compagnons de Bacchus, fils d'un pêcheur méonien; il devint pilote. Étant un jour en mer, il fit relâcher son vaisseau à l'île de Naxe. Étant prêt de remettre à la voile, un de ses matelots lui présenta un enfant d'une beauté charmante, qu'il avoit trouvé endormi dans un lieu désert. *Acétès* l'ayant examiné, dit à ses camarades que c'étoit certainement un dieu, & le pria de pardoner à ceux qui avoient osé lui ôter la liberté. Les matelots regarderent l'idée de leur chef comme une rêverie, & comptant tirer une rançon considérable, ils porterent l'enfant presque endormi sur leur vaisseau. Le bruit que causa la résistance d'*Acétès* le réveilla, & surpris de se voir sur un vaisseau, il demanda qu'on le ramenât à Naxe. Les matelots, après le lui avoir promis, prirent, mal-gré *Acétès*, la route opposée; l'enfant s'en aperçut, & se plaignit inutilement de la perfidie de ses conducteurs. Mais le vaisseau s'arrêta tout-d'un-coup en pleine mer, comme s'il eût été sur la terre. Les matelots redoublerent d'éfort pour le faire avancer; mais des feuilles de lierre couvrirent à l'instant les rames, & s'étendant aussi sur les voiles, les empêcherent de s'enfler. Bacchus, qui étoit caché sous la figure de cet enfant, se fit connoître tout-d'un-coup; il parut couroné de raisins, & tenant son thyrse; il étoit environé de tigres, de lions & de pantheres. Tous les gens de l'équipage furent changés en poissons, à l'exception d'*Acétès*, qui mena le vaisseau à Naxe, où il célébra les mysteres du dieu.

Telle est l'histoire qu'*Acétès* raconta à Penthée, lorsque ce prince se préparoit à marcher contre Bacchus, pour le faire prisonier. Penthée, loin d'être touché de ces merveilles, ordona qu'on fît périr *Acétès* dans les tourmens. Tandis qu'on préparoit les instrumens du supplice, les portes de la prison qui le renfermoit, s'ouvrirent d'elles-mêmes, & les chaînes dont il étoit chargé tomberent, sans que persone les eût brisées. Ce nouveau prodige ne fit qu'augmenter la fureur de Penthée. *Voy.* Penthée.

ACHAICUS, surnom de la famille Mummia. Il fut donné pour la premiere fois à L. Mummius, qui soumit l'Achaïe à la domination des Romains.

ACHAÏE. Le symbole qui fait reconoître cette province sur les médailles, est un vase de fleurs.

ACHANA; mesure de blé usitée en Perse, qui valoit quarante-cinq médimnes attiques.

Achana; mesure de capacité greque. *Voy.* Médimne.

ACHAT; Ce ne fut qu'un simple échange chez les sauvages, & même chez les peuples qui commençoient à se civiliser. Les Grecs, pendant la guerre de Troye, faisoient encore des échanges (*Iliad. H.* 472.); & pour avoir du vin, ils donnerent les uns du cuivre, les autres du fer, quelques-uns des cuirs, d'autres des vaches, ou des esclaves.

La vente des terres se faisoit à Rome chez les changeurs, *argentarii*, qui en tenoient registre pour servir de titre aux acquéreurs.

ACHATE; Troyen & confident d'Énée.

ACHATES; riviere de Sicile, qui coule dans la vallée de Noto. Les anciens ont cru que cette riviere produisoit des pierres précieuses. Pline fait mention de celle que l'on y trouva, & dont on fit présent à Pyrrhus, roi des Épirotes. On y voyoit, dit-il, dessinées naturellement les neuf muses avec Apollon, tenant sa lyre à la main. Les minéralogistes de notre siecle auroient une grande répugnance à croire ce prodige étonant de la nature, ou plutôt de l'imagination des spectateurs.

ACHE, *apium*. Cette espece de persil étoit célebre chez les Grecs & chez les Romains. On couronoit d'*ache* verte les vainqueurs des jeux néméens: *Honos ipsi*, dit Pline, *in achaia*, *coronare victores sacri certaminis nemæa.* Comme cette plante étoit consacrée aux cérémonies des funérailles, & que tout dans les jeux néméens étoit relatif à la mort d'Archemorus, il parut naturel de couroner les vainqueurs avec l'*ache* verte. Cet usage ne fut cependant pas suivi constament; & l'olivier y avoit fourni les premieres courones: d'où l'on peut conclure que la véritable cause de ce choix est encore inconnue. On en trouve deux autres aussi vagues, dont il faut cependant faire mention. L'une est prise des Némées, jumens consacrées à Junon, qui donnerent leur nom à cette forêt, où elles se nourirent d'*ache*, qui y croissoit en abondance. Selon d'autres, Danaus, maître de cette contrée, proposa des courses aux amans de ses filles, & les promit aux vainqueurs. Le terme de la course fut une borne recouverte d'*ache*. Le vainqueur l'ayant atteinte, le courona d'*ache*, comme d'une preuve évidente de sa victoire. De là vint l'usage de donner une semblable courone aux vainqueurs des jeux néméens.

Ceux des jeux isthmiques étoient aussi couronés avec de l'*ache*; mais on la choisissoit desséchée, pour la distinguer du prix des jeux néméens. On trouve sur les médailles de Néron cette courone d'*ache*, qui renferme le mot Isthmia. Le pin partagea quelquefois cet honeur avec l'*ache*; il paroît cependant que cette derniere en demeura le plus long-temps en possession: car c'est à l'*ache* que Timoléon fit allusion étant sur le point de combattre. Ayant rencontré des chevaux chargés

d'*ache*, que l'on emportoit pour le fourage, il fit remarquer à ses soldats le bon augure que lui offroit la plante consacrée à ceindre le front des vainqueurs.

Les soldats de Timoléon ne regarderent pas toujours l'*ache* d'aussi bon œil; car, marchant au combat contre les Carthaginois, ils trouverent des mulets qui portoient des charges d'*ache*, & prirent cette rencontre pour un mauvais augure; parce que l'on mettoit sur les morts & sur les tombeaux des courones de cette plante.

Suidas parle de ces courones funebres, & dit que l'*ache* étoit destinée au deuil & aux larmes; d'où venoit l'expression populaire, *il n'a plus besoin que d'ache*, en parlant d'un malade désespéré. C'étoit la seule plante que l'on admétoit dans les repas des funérailles; parce que, selon une vieille erreur que Pline a raportée (*l.* 20, *c.* 1), l'*ache* rendoit stériles les persones des deux sexes qui en mangeoient. Arnobe (*l.* 5, *p.* 169) raconte qu'un jeune homme ayant été massacré par ses freres, à la faveur du tumulte des Corybantiques, on vit naître de l'*ache* sur l'endroit qui avoit été teint de son sang; ce qui fit exclure à jamais cette plante des repas, de crainte qu'on ne contractât quelque souillure en communiquant avec les mânes d'un infortuné.

Horace, cependant, a chanté l'*ache* comme l'ornement des repas. (*Carm. I, Od.* 36):

Neu desint epulis rosæ,
Neu vivax apium.
Et ailleurs: . . . . . *Quis udo*
Deproperare apio coronas
Curatve myrto? (*Carm. II, Od.* 7.)

Ce poëte n'a sûrement point ici péché contre le costume; car Anacréon, son modele, a parlé des courones d'*ache* consacrées à la joie & aux festins. Peut-être faut-il distinguer deux especes d'*ache*, dont l'une, à fleurs blanches, convenoit aux festins, & se mêloit agréablement avec les roses; & dont l'autre inspiroit la tristesse & la mélancholie, par la couleur sombre de ses fleurs jaunâtres.

ACHÉENE; surnom qu'on donna à Cérès, à cause de la douleur qu'elle ressentit de l'enlévement de Proserpine sa fille. *Cérès Achéene*, c'est-à-dire, *Cérès la Désolée*, d'ἄχος, douleur.

On connoît deux temples consacrés à des déesses sous cette dénomination. Plutarque (*de Iside & Osiride*) dit que les Boéotiens en avoient un dédié à Cérès; & Aristote (*lib. de Mirabil.*) parle d'un autre des Dauniens, ancien peuple d'Italie, où l'on honoroit Pallas *Achéene*. Cette derniere divinité n'avoit pas reçu le nom d'*Achéene* par la même raison qui l'avoit fait donner à Cérès. Le temple des Dauniens avoit sans doute été bâti par Diomede & les Achéens; car Aristote ajoute que l'on y conservoit les armes de ce héros & de ses compagnons. Ils y apporterent aussi la statue de la déesse, qui reçut le nom d'*Achéene*, du pays dont ils étoient originaires.

ACHÉENS. A X.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

C. en argent.

O. en or.

R. en bronze.

Le type ordinaire de leurs médailles autonomes est A X, en monogramme.

Ils ont fait fraper des médailles impériales, avec les légendes AXAIOIC, AXAIΩN, en l'honeur d'Antinoüs & de Verus.

ACHÉLOÉ; c'est le nom d'une des harpies, à qui on donne pour sœurs Alope & Ocypete. *Voy.* HARPIES.

ACHÉLOUS, fils de l'Océan & de Thétis, étoit le dieu d'un fleuve de ce nom, qui couloit entre l'Étolie & l'Acarnanie. Il combatit contre Hercule pour la possession de Déjanire, qui lui avoit été promise en mariage; & voyant que son rival étoit le plus fort, il eut recours à la ruse: il se transforma en serpent, croyant épouvanter son ennemi par d'horribles siflemens; mais le vainqueur de l'hydre à cent têtes ne fit qu'en rire, & lui serra la gorge avec tant de roideur, qu'il alloit l'étoufer, lorsqu'*Achéloüs* se métamorphosa en taureau. Hercule le prit par les cornes, le renversa, & ne quita prise qu'après en avoir arraché une. Les naïades la ramasserent; & quand elles l'eurent remplie de fleurs & de fruits, elle devint la corne d'abondance.

D'autres disent que le fleuve, pour ravoir sa corne, donna à Hercule celle d'Amalthée. *Voyez* ABONDANCE, AMALTHÉE, CORNE D'AB. *Voyez* aussi ESCHELANAS, PÉRIMELE, DÉJANIRE.

Les mythologues historiens reconoissent dans cette fable un prince qui resserre le fleuve *Achéloüs* dans son lit, supprime un bras du fleuve, & porte par cette opération l'abondance dans les campagnes.

Le bras du fleuve comblé est évidemment, selon eux, la corne arrachée & changée en corne d'abondance.

ACHÉLOUS. La plupart des antiquaires, disent les auteurs des pierres gravées du palais royal, ont pris pour le fleuve *Achéloüs* le bœuf à face humaine, qui est si commun sur les médailles. Pour soutenir cette fausse opinion, il n'y a rien que ne tente & que n'ose le savant abbé Ignarra, (*de Palæst. Neapolit.*, *p.* 238 & *seqq.*); il change un texte de la tragédie des Trachinienes (*in Trachiniis prope ab initio*), & prétend que le nom d'*Achéloüs* ne convenoit pas seulement au fleuve de l'Étolie, mais qu'il étoit propre en général à toutes les eaux.

Ils lui répondront, 1°. que la correction du texte de Sophocle n'est nullement fondée; que celle qui en a été faite par Casaubon, & qu'il dit n'être pas admissible, est moins une correction que la leçon des manuscrits que ce commentateur avoit sous les ieux. 2°. Quoique les poëtes

aient donné le nom d'*Achéloüs* à toute eau potable, parce qu'un roi ainsi nommé passoit pour avoir enseigné le premier à mêler de l'eau avec le vin, ce n'est pas une raison d'appeler de ce nom tous les fleuves. 3°. La forme du fleuve *Achéloüs* une fois déterminée sur les monumens, ne doit plus varier; mais elle doit, au contraire, être toujours la même, particuliérement sur les médailles de la contrée que ce fleuve arosoit. Or, les médailles des peuples nommés *Œniades*, qui habitoient le pays situé à l'embouchure du fleuve *Achéloüs*, ont pour type une tête de vieillard barbue, atachée à un cou & non à un corps entier de taureau, & ses cornes qui paroissent à la naissance du front, sont presqu'horizontales. Sur des médailles d'Acarnie, & sur celles de la ville de *Thyræum*, dans cette province, on voit une tête d'homme, sans barbe, sur un cou de taureau, avec une seule corne (*Goltz Numism. univ. Græc. Tab. vi*). De plus, les bœufs à face humaine que nous voyons sur plusieurs médailles de la grande Grece, & qu'on dit aussi se raporter au fleuve *Achéloüs*, different les uns des autres; enfin, on en voit sur des médailles de Gélas en Sicile, &c. qui sont représentés seulement à mi-corps. Parmi tous ces types divers, s'il falloit en choisir un pour le fleuve *Achéloüs*, ce pouroit être celui de la médaille du peuple qui habitoit le pays situé à l'embouchure de ce fleuve; or, il est constant que ce type differe de celui des médailles de Naples, de celles de Nole, & de quelques autres villes de la grande Grece. Enfin, le type qui devoit être regardé comme le plus propre à désigner le fleuve *Achéloüs*, est, sans contre-dit, celui des médailles d'Acarnanie & de la ville de *Thyræum*, où la figure est représentée avec une seule corne. D'ailleurs, comment concilier la défaite de ce fleuve avec les monumens sur lesquels le bœuf à face humaine est représenté couroné par la Victoire? Concluons avec les savans éditeurs, que le fleuve *Achéloüs* n'est point représenté sous l'emblême de ce bœuf, & que ce monstre est l'emblême de la fertilité de certains pays. *Voyez* Bœuf *à face humaine*.

ACHÉMENIS; plante dont Pline fait mention, à laquelle la fâble attribuoit la vertu de jeter la terreur dans les armées.

ACHÉMON *ou* Achmon. *Voy.* Mélampygus.

ACHÉRON, fils de Titan & de la Terre, eut tant de peur des géans, qu'il se cacha sous terre, & descendit même jusqu'aux enfers, pour se dérober à leur fureur. D'autres disent que Jupiter le précipita dans l'enfer, parce que son eau avoit servi à étancher la soif des titans. Selon Bocace, *Achéron* étoit un dieu qui naquit de Cérès dans l'île de Crete, & qui, ne pouvant soutenir la lumiere du jour, se retira aux enfers, & y devint un fleuve infernal. L'*Achéron* étoit un fleuve de la Thesprotie, qui prenoit sa source au marais d'Achéruse, & se déchargeoit près d'Ambracie, dans le golfe Adriatique: son eau étoit amere & mal-saine, premiere raison pour en faire un fleuve d'enfer. Il coule long-temps sous terre; ce qui a fait dire encore qu'il alloit se cacher aux enfers. Le nom d'*Achéron* a aussi contribué à la fâble; car ἄχεος ῥόος, veut dire fleuve de douleur. Rudbeck, qui, dans ses Atlantiques, attribue à la Suede tout ce que les anciens ont dit de quelque pays que ce soit, prétend que l'*Achéron*, l'enfer, les champs élysées sont la Suede; il soutient que la maniere dont on rendoit anciénement la justice chez les peuples du septentrion, est l'original d'après lequel les poëtes ont composé toutes les descriptions qu'ils ont données de la justice infernale, de Minos & des autres juges.

Achéron; autre fleuve du pays des Bruttiens ou de la Calabre. Il donna lieu à une équivoque. L'oracle de Dodone ayant averti Alexandre, roi des Molosses, d'éviter l'*Achéron*, ce prince croyant qu'il étoit question de l'*Achéron* de Thesprotie, ne songea point à s'éloigner de la ville de Pandose, située sur les bords de l'*Achéron*, en Italie, & y fut tué.

ACHÉRONTIQUE, qui apartient à l'*Achéron*. L'art de deviner avoit plusieurs branches, & les Étrusques excelloient dans toutes. Tagès passoit pour l'inventeur de cet article. Il avoit composé quinze volumes, que l'on nomma *Achérontiques*; parce qu'ils étoient, disoit-on, capables d'épouvanter les lecteurs, mais vrai-semblablement parce qu'on supposoit qu'ils avoient été tirés des enfers. On gardoit chez les Étrusques ces volumes avec autant de soin, que les Romains conservoient les livres sibyllins.

ACHÉRUSE; étoit un lac d'Égypte, près de Memphis, environé de belles campagnes, où les anciens Égyptiens venoient déposer leurs morts, dans des tombes creusées exprès; mais avant de les y transporter, on les exposoit sur le rivage: là, des juges marqués examinoient la vie qu'ils avoient menée. On écoutoit les accusateurs; &, selon les bonnes ou les mauvaises actions du défunt, qui étoient alléguées, on faisoit passer son corps dans une barque, ou on le jetoit à la voirie, comme indigne de la sépulture. Dans ces belles campagnes, il y avoit un temple consacré à Hécate la Ténébreuse, & deux marais, appelés le Cocyte & le Léthé. Voilà ce qui a donné aux poëtes l'idée de leur enfer & de leurs champs élysées. Il y avoit aussi un lac d'*Achéruse* dans la Thesprotie, d'où sortoit le fleuve Achéron.

La conformité de nom fit transporter à l'*Achéruse* des Thesprotes, les fâbles que les Grecs imaginerent sur le prétendu jugement & sur le Caron des Égyptiens.

ACHÉRUSIADE; péninsule près d'Héraclée du Pont, par laquelle Hercule passa pour descendre aux enfers. Xénophon dit qu'on montroit encore de son temps des marques de cette descente.

ACHILLE. Ce nom a été porté par plusieurs persones célebres dans la Mythologie.

Le premier n'avoit point d'autre mere que la Terre.

Terre. Il vivoit dans un antre où Junon se réfugia, lorsqu'elle fuyoit les poursuites amoureuses de Jupiter, son frere, qui devint son époux. *Achille*, par ses discours séduisans, fléchit les rigueurs de cette déesse, & ce fut dans cet antre que se fit la consommation du mariage entre le frere & la sœur. Jupiter, en reconoissance de ce service, promit à *Achille* que tous ceux qui dans la suite porteroient son nom, se rendroient célebres.

Le fils de Thétis, dont on parlera bientôt, a vérifié cette promesse.

Achille; fils de Jupiter & de Lamie, étoit si beau, qu'il remporta le prix de la beauté sur Vénus, qui le lui disputa. C'est en punition de ce jugement, que Vénus rendit Pan, qui l'avoit prononcé, amoureux de la nymphe Écho, & en même temps si laid, qu'il suffisoit de le voir pour le haïr.

Achille, fils de Thétis & de Pélée, s'appela d'abord, suivant Apollodore & quelques autres, *Higyron*. Il fut encore nommé *Pyrisoüs*. Il naquit à Phthia, ville de Thessalie: la déesse sa mere voulut le rendre à la fois invulnérable & immortel. Pour le rendre invulnérable, elle le plongea dans les eaux du Styx; mais elle oublia d'y tremper le talon par où elle l'avoit tenu pendant son immersion. Ce talon demeura sujet aux blessures; & ce fut-là qu'il reçut celle qui lui donna la mort. Les auteurs ne sont cependant pas d'acord sur ce point; car on en trouve plusieurs qui parlent de blessures reçues par *Achille* en différens endroits du corps.

Voulant consommer tout ce qu'il avoit de mortel, Thétis le frotoit le jour d'ambrosie, & le mettoit la nuit sous la braise. Plusieurs auteurs raportent que cette déesse, par ce moyen, avoit fait périr six de ses enfans: & qu'*Achille*, qui étoit le septieme, auroit eu le même sort, si son mari, qui la surprit, ne l'eût empêché de réitérer l'opération.

Homere donne à ce héros Phénix, fils d'Amyntor, roi des Dolopes en Épire, pour nouricier & pour précepteur. „ Vous ne vouliez pas manger, „ lui dit Phénix (*Iliad. liv. 9, v.* 482), ni à la „ maison, ni ailleurs, à moins que je ne vous „ misse sur mes genoux, que je ne coupasse vos „ morceaux, & que je ne vous fisse boire moi- „ même. Il vous est souvent arivé, pendant votre „ enfance, de gâter mes habits avec le vin que „ vous rejetiez „. *Voyez* Phénix.

Mais, suivant la tradition la plus commune, son éducation fut confiée au centaure Chiron. Il ne lui donna d'autre nouriture que de la moële de lion: ce qui lui inspira ce courage indomptable & cette colere implacable dont les poëtes ont tant parlé. Il lui endurcit le corps en l'acoutumant aux exercices les plus pénibles; & lui apprit à se tenir à cheval, en le portant sur sa croupe. Chiron lui enseigna encore l'art Militaire, la Musique, la Morale, la Médecine, &c.

Lorsque les Grecs se préparerent à marcher contre Troye, Thétis, inquiete sur le sort de son fils, apprit que, s'il alloit à cette expédition, il y périroit; & cependant Calchas avoit prédit que la ville ne seroit jamais prise sans *Achille*. Il étoit donc question d'empêcher qu'on ne le forçât de prendre part à ce siége.

Pour le dérober aux instances des Grecs, qui désiroient ardemment d'avoir avec eux un capitaine dont la présence étoit nécessaire pour le succès de leur entreprise, (*Voyez* Fatalités), la déesse retira son fils de l'antre de Chiron, & l'envoya à la cour de Lycomedes, roi de l'île de Scyros. Là, il se déguisa en fille sous le nom de Pyrrha. Sa beauté favorisoit ce déguisement; car *Achille* a passé pour l'homme le plus beau & le mieux fait de son siecle. Il se fit aimer de Deïdamie, fille du roi, & en eut un fils nommé Pyrrhus. (*Voyez* ce mot.)

Les Grecs l'ayant cherché pendant long-temps, apprirent enfin le lieu de sa retraite; & Ulysse fut député à Scyros pour l'engager à se joindre à eux. La difficulté étoit de le démêler au travers de son déguisement, parmi toutes les filles de la cour. Ulysse s'avisa de leur présenter différens bijoux, parmi lesquels étoient des armes. Toutes choisirent des bijoux suivant leur goût; *Achille* seul prit les armes. Ce choix le trahit: Ulysse le reconut & l'emmena.

Thétis, obligée de consentir au départ de son fils, voulut encore ajouter une nouvele précaution à celles qu'elle avoit prises pour le garantir de la mort: elle pria Vulcain de lui faire des armes à l'épreuve de toute ataque humaine. L'ouvrage étant fait, le dieu exigea, pour son salaire, les faveurs de la déesse. La nécessité lui fit promettre tout ce que Vulcain voulut; mais à condition d'essayer si les armes étoient propres à *Achille*, qui étoit de la même taille que sa mere. Elle ne les eut pas plutôt endossées, qu'elle prit la fuite: Vulcain, qui étoit boiteux, ne put l'atteindre; il lui jeta son marteau, & la blessa au talon. Outre ces armes, sa mere lui donna des chevaux immortels. *Voyez* Chevaux, Pélias.

Achille, avant de joindre l'armée des Grecs, fit la conquête de Lesbos, où il trouva une princesse qui devint amoureuse de lui. C'est de cette particularité, raportée par Euphorion, poëte très-connu parmi les anciens, que le grand Racine a pris le dénoûment de son Iphigénie. *Voyez* Iphigénie.

Arivé devant Troye, il livra aux ennemis un grand nombre de combats; mais le cours de ses victoires fut interrompu par la dispute qu'il eut avec Agamemnon. Celui-ci fut obligé de renvoyer Chryséis, son esclave (*Voyez* Chryséis); mais il voulut aussi qu'*Achille* abandonât la siene. *Achille* fut tellement irrité de cet afront, qu'il se tint enfermé dans sa tente, sans prendre aucune part au siége. Cette circonstance de sa vie a fourni le sujet de beaucoup de tableaux, connus

sous le nom de *Colere d'Achille*. C'est aussi le sujet de l'Iliade.

Rien ne fut capable de faire changer *Achille* de résolution, que la mort de son ami Patrocle. Pour le rendre redoutable aux Troyens, il lui prêtoit ses armes, sous lesquelles on prenoit Patrocle pour *Achille*. Hector, qui depuis longtemps cherchoit l'occasion de se batre contre *Achille*, crut l'avoir trouvée: il tua Patrocle & enleva ses armes. Vulcain, à la priere de Thétis, en fit de nouveles pour *Achille*, avec lesquelles il retourna au combat, pour venger la mort de Patrocle. Il se batit en effet avec Hector, le tua, l'atacha à son char, & le traîna sept fois autour des murailles de Troye. Priam vint en persone lui demander le corps de son fils, & ne l'obtint qu'en payant une rançon considérable.

Les circonstances de la mort d'*Achille* sont racontées diféremment par les anciens auteurs. Selon les uns, *Achille* ayant vu auprès de Cassandre Polixene, fille de Priam, offrant un sacrifice à Apollon, en étoit devenu amoureux, & l'avoit demandée en mariage; Hector n'avoit voulu la lui acorder, qu'à condition qu'il prendroit les armes pour les Troyens, contre les Grecs: ce fut pour punir cette proposition odieuse, qu'il traîna le cadâvre d'Hector autour des murailles de la ville. Lorsque Priam alla redemander le corps de son fils, il se fit acompagner, pour fléchir *Achille*, de Polixene, dont il conclut le mariage avec le héros grec. Le jour étant pris pour cette solemnité, qui devoit se célébrer à Troye, dans le temple d'Apollon, Pâris se cacha derriere l'autel, pour venger la mort d'Hector son frere, & il tira une fleche, qui blessa *Achille* au talon qui n'avoit point été trempé dans les eaux du Styx, dans l'endroit qui fut depuis nommé le *Tendon d'Achille*; & le prince grec mourut de cette blessure.

D'autres ont dit qu'Apollon lui-même s'étoit déguisé à la priere de Neptune, & avoit tiré la fleche mortele.

Selon d'autres enfin, & selon Ovide en particulier, dans un combat qui se donnoit devant les murs de Troye, *Achille* faisoit un horrible carnage des Troyens; tandis que Pâris, qui combatoit de son côté, ne dirigeoit ses coups que sur des gens obscurs & sans nom. Apollon dirigea la fleche de Pâris du côté d'*Achille*, qui en fut mortélement blessé.

Les Grecs avoient une si grande estime pour *Achille*, qu'auprès sa mort, il s'éleva une querele parmi eux, pour savoir qui seroit le successeur de ses armes; & l'on fut près de se batre pour les avoir. On décida qu'Ajax, fil de Télamon (*Voyez* AJAX.), & Ulysse pouvoient seuls les disputer. Ils plaiderent leur cause devant les Grecs assemblés, & les armes furent adjugées à Ulysse.

Les Grecs firent à *Achille* de magnifiques funérailles, sur le promontoire de Sigée, où il fut inhumé. Thétis, acompagnée des déesses de la mer, vint rendre à son fils les devoirs funebres: les muses s'y trouverent aussi, & célébrerent sa mémoire par des chants lugubres.

Le nom de ce héros devint l'expression de la bravoure & de la force, tant pour les exploits militaires, que pour les intrigues galantes. Quant aux premiers, Homere & plusieurs autres poêtes les ont chantés; & il seroit trop long d'en raporter les circonstances: quant aux autres, il fut pere de très-bonne heure avec Deïdamie. Peu de temps après, selon quelques auteurs, il mérita les bonnes grâces d'Iphigénie, avant qu'elle fût sacrifiée; circonstance dont le grand Racine a si bien profité, en faisant, de l'amour de ce héros pour la princesse, le nœud de son *Iphigénie*. Arivé devant Troye, il devint amoureux d'Hélene, qu'il vit un jour sur les murs de la ville, & il eut recours à sa mere, pour qu'elle trouvât un moyen de satisfaire sa passion pour cette Troyene: Thétis le satisfit, en lui amenant un fantôme ressemblant à la belle Hélene. Briséis fut ensuite l'objet de ses amours, ainsi que Polixene, qu'il avoit voulu épouser. La mort n'éteignit point l'amour qu'il avoit conçu pour cette princesse; & s'il demanda qu'on la lui sacrifiât, c'étoit pour se réunir à elle dans les champs élysées. Rien n'arrêtoit ses désirs impétueux: après avoir tué l'amazone Penthésilée, il brûla d'amour pour cette héroïne; on a même écrit que dans les enfers il avoit épousé Médée & Hélene. À l'égard de celle-ci, on dit que c'étoit dans l'île *Achillea*, dont on parlera dans l'article suivant, qu'il l'épousa après sa mort, & qu'il en eut un fils. Ce jeune homme, appelé Euphorion, fut tué d'un coup de foudre par Jupiter, pour qui il avoit manqué de complaisance. D'autres donnent pour femme à *Achille*, toujours après sa mort, & dans la même île, Iphigénie, que Diane y avoir transportée, après lui avoir communiqué le don d'une jeunesse immortele, & la nature divine; mais l'opinion la plus commune reconoît Hélene pour son épouse.

Au reste, la passion d'*Achille* pour les femmes ne fut pas exclusive; & la médisance a fait regarder comme très-équivoque son atachement successif pour Diomede, Antilochus & Patrocle. On a même assuré que Troïlus, fils de Priam, ayant résisté à ses emportemens, fut étoufé dans ses bras. (*Voyez*. TROÏLE.)

On ne doit pas être étoné d'entendre parler des mariages contractés par *Achille* après sa mort; car il fut mis au nombre des dieux, & reçut dans l'île Achillée tous les honeurs divins: un temple, un autel, des sacrifices, des oracles. Il y opéra aussi des prodiges. En voici deux des plus surprenans.

On dit qu'Homere, gardant les brebis auprès du tombeau d'*Achille*, obtint par ses offrandes que ce héros se montreroit à lui; mais il se fit voir avec une lumiere si éclatante, que le poête en devint aveugle.

Les Amazones aborderent un jour dans l'île Achillée, & obligerent les habitans à couper les arbres plantés autour du temple d'*Achille ;* mais, dès le premier coup, les cognées rebrousserent contre les travailleurs, & les tuerent aux pieds des arbres mêmes. Les Amazones voulurent, nonobstant ce prodige, entrer à cheval dans le temple; mais *Achille*, d'un seul regard, épouvanta tellement les chevaux, qu'ils reculerent, jeterent les Amazones sur le pavé du temple, les dévorerent, & se précipiterent dans la mer. Les vaisseaux qui avoient amené les Amazones, furent si violemment agités par une tempête subite, qu'ils se briserent les uns contre les autres, & furent engloutis. Le temple, profané par le carnage que les chevaux avoient fait, fut purifié par les eaux de la mer, qu'*Achille* y fit monter.

De même que le fils de Thétis a été le sujet d'un grand nombre de poëmes chez les anciens; de même aussi les événemens de sa vie glorieuse, ont souvent été représentés sur les bas-reliefs & les pierres gravées. Winkelmann en a publié un grand nombre dans les *pierres de Stosch* & dans ses *Monumenti inediti*. Nous y renvoyons les artistes; & nous nous contentons de faire ici deux observations en leur faveur. La beauté d'*Achille*, tant célébrée chez les Grecs, est jointe sur les marbres à cet air brusque & dédaigneux qu'Homere a placé sur le visage de ce beau jeune homme.

Dans une peinture antique (*Hist. de l'Art. l.* 4, *c.* 5, E.), *Achille* étoit vêtu d'une draperie vert-céladon, pour faire allusion sans doute à Thétis, divinité de la mer, qui étoit sa mere. Balthasar Peruzzi a fidèlement observé ce costume dans la figure d'*Achille*, qu'il a peinte au plafond d'une salle de la *Farnesina*.

Achille. Le nom du vainqueur d'Hector devint synonyme avec celui de vaillant, de brave, &c. Les Romains le donnerent à L. Sicinius Dentatus, renommé par son courage. L'empereur Maximin fut appelé, selon Capitolin, un Hercule, un *Achille* & un Ajax.

ACHILLEA; île du Pont-Euxin, que l'on nommoit aussi Leuce, l'île des Héros, l'île Macaron, ou l'île des Bienheureux, &c. étoit, selon quelques-uns, vis-à-vis du Borysthene; &, selon d'autres, vis-à-vis du Danube. On l'appela *Achillea*, parce que Thétis ou Neptune l'avoit donnée à Achille, & que le tombeau avec le temple de ce héros y étoient placés. Achille n'étoit pas le seul qui l'habitât; on y avoit vu aussi les deux Ajax, Patrocle, Antilochus, &c. Au reste, on trouve dans les anciens beaucoup de particularités sur cette île, qu'il seroit trop long de raporter.

ACHILLÉE; tyran en Égypte, sous Dioclétien.

L. Epidius Achilleus Augustus.

Ses médailles sont:

O. en or & en argent.

RRRR. en P. B. de la fabrique d'Égypte: Goltz, Occo & Banduri, qui les raportent, les décrivent avec la date de la sixieme année du regne de ce tyran.

ACHILLÉES; fêtes en l'honneur d'Achille, qui se célébroient à Brasies ou Prasies, dans un temple de ce héros. Les Lacédémoniens célébroient les mêmes fêtes, au raport de Pausanias.

ACHLYS; Quelques auteurs ont regardé ce nom comme celui du premier être qui existoit avant le monde, même avant le chaos; le seul qui fût éternel, & duquel tous les autres dieux avoient été produits. Mais ce nom est plus connu pour être celui d'un personage poétique, dont parle Hésiode, dans le *Bouclier d'Hercule*, vers 2643 & Longin, *Traité du Sublime*, *c.* 7. ,, Je ne sai ,, pourquoi, dit M. Dacier sur ce dernier, les ,, interpretes d'Hésiode & de Longin ont voulu ,, qu' Αχλὺς soit ici la déesse des ténebres. C'est ,, sans doute la Tristesse, comme M. le Febvre l'a ,, remarqué. Voici le portrait qu'Hésiode en fait: ,, *La Tristesse se tenoit près de là, toute baignée* ,, *de pleurs; pâle, seche, défaite, les genoux fort* ,, *gros & les ongles fort longs; ses narines étoient* ,, *une fontaine d'humeurs; le sang couloit de ses* ,, *joues; elle grinçoit les dents & couvroit ses* ,, *épaules de poussiere.* Il seroit bien difficile que ,, cela pût convenir à la déesse des ténebres. ,, Lorsqu'Hésychius a marqué ἀχλύμενος λυπούμενος, ,, il a fait assez voir qu'ἀχλὺς peut fort bien être ,, prise pour λύπη, tristesse. Dans ce même chapitre, ,, Longin s'est servi d'ἀχλὺς pour dire les ténebres, ,, une épaisse obscurité: & c'est peut-être ce qui ,, a trompé les interpretes ,,.

ACHŒMENIDES, ancien roi des Perses.

Ses médailles sans légende sont:

RRRR. en or.

RR. en argent.

RR. en bronze.

Avec des lettres phéniciennes, elles sont:

C. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

ACHOR. Les habitans de Cyrène, au raport de Pline, offroient des sacrifices à ce dieu pour être délivrés des mouches, qui causoient quelquefois dans leur pays des maladies contagieuses, par leur nombre prodigieux. Cet auteur ajoute qu'elles mouroient aussi-tôt qu'on avoit sacrifié à *Achor*. *Voy.* Belzébut, Myiagrus.

ACHULLA, en Afrique. Achulla.

On a des médailles impériales latines de cette ville, frapées en l'honneur d'Auguste, avec ses fils. (*Pellerin.*)

ACIA. C'étoit un instrument ou un outil des brodeurs. Titinnius dit:

Phrygio fui primo, beneque id opus scivi:
Reliqui acus, aciasque hero, atque heræ nostræ.

,, Je fus d'abord brodeur, & même savant dans cet art; mais j'ai laissé les aiguilles, les ardillons

à mon maître & à ma maitresse. Celse (*l. V*, 26.): *Utraque optima est ex acia molli, non nimis torta, quo mitius corpori insideat*. Celse parle ici de la réunion des bords d'une plaie ou de la peau, opérée par une suture ou une agrafe. Comment pouroit-on entendre ici *acia* d'un fil de lin ou de métal, qui assujétiroit la peau avec l'agrafe? Cette petite machine n'admet qu'une aiguille ou *ardillon*. Celse recomande de choisir cet ardillon très-souple, très-élastique, & non durci par la torsion; de peur qu'il ne blesse les chairs sur lesquelles il s'apuie. Les brodeurs employoient sans doute aussi les ardillons (*acia*) avec leurs agrafes, pour tendre la toile qu'ils brodoient. (*Johan. Rhodius*, *cap.* 13, 14 & 15.

ACIDALIE *ou* ACIDALIENE; surnom que les Grecs donnerent à Vénus, parce qu'elle cause souvent des inquiétudes & des chagrins (1). Il y avoit aussi dans la ville d'Orchomene, en Béotie, une fontaine appelée *Acidale*, ou les Grâces alloient se baigner; elle peut bien avoit donné son nom à Vénus.

ACIDINUS; surnom de la famille MANLIA.

ACIER. Les anciens ont connu des procédés pour convertir le fer en *acier*, & ils étoient aussi heureux dans cette opération que les modernes, quoiqu'ils ignorassent les brillantes théories de ces derniers. Les Latins l'appeloient *chalybs*; parce que le premier *acier* qui fut en réputation parmi eux, venoit, dit-on, d'Espagne, où il y avoit un fleuve nommé *Chalybs*, dont l'eau étoit la meilleure que l'on connût pour la trempe de l'*acier*. Pline le nomme *acies*.

Aristote (*Meteor. lib.* IV, *cap.* 6.) dit „ que le „ fer forgé, travaillé même, peut se liquéfier de „ nouveau, & de nouveau se durcir; & que c'est „ par la réitétation de ce procédé, qu'on le „ conduit à l'état d'*acier*. Les scories du fer se „ précipitent, ajoute-t-il, dans la fusion; elles „ restent au fond des fourneaux; & les fers qui „ en sont débarassés de cette maniere, prenent le „ nom d'*acier*. Il ne faut pas pousser trop loin „ cet afinage, parce que la matiere qu'on traite „ ainsi, se détruit, & perd considérablement de „ son poids. Mais il n'en est pas moins vrai que „ moins il reste d'impuretés plus, l'*acier* est par- „ fait „.

Pline parle à la fois de l'aciérie & de la trempe. *Fornacum*, dit-il, *maxima differentia est*; *in iis equidem nucleus ferri excoquitur ad indurandam aciem*; *alioque modo ad densandas incudes malleorumque rostra*. Il est à présumer que ce *nucleus ferri* étoit une masse de fer afiné, qu'ils traitoient comme le pratiquoient les Grecs, selon le passage d'Aristote, cité plus haut. Au reste, Pline ajoute dans un autre chapitre: *Ferrum accensum igni, nisi duretur ictibus, corrumpitur*; & ailleurs, *aquarum summa differentia est quibus immergitur*. Les instructions qu'il nous a laissées sont très-imparfaites, & bien au dessous de celles que nous devons au naturaliste grec.

ACILIA; famille romaine dont on a des médailles:

O. en or.

RR. en argent.

C. en bronze.

Les surnoms de cette famille sont BALBUS, GLABRIO.

Goltz en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

ACILIUM, en Italie. AKI & AKIAIΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

RRRR. en bronze.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un vase.

ACINACES; épée en usage chez les Perses & chez les Parthes. On croit qu'elle ressembloit à nos sâbres longs & courbés.

ACINIPO, en Espagne. ACINIPO.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

RRRR. en bronze.

O. en argent.

ACIS devoit le jour à Faune & à la nymphe Symethe. À l'âge de seize ans, il s'atacha à la belle Galathée, & en fut aimé. Mais il eut pour rival le terrible Poliphême, qui, l'ayant surpris un jour avec sa nymphe, déracina un rocher énorme, & le jeta sur cet amant infortuné, qui en fut écrasé. Les dieux, à la priere de Galathée, le changerent en un fleuve qui sort du Mont Etna, en Sicile. La rapidité de ses eaux lui fit donner le nom d'*Acis*, qui signifie la pointe d'une fleche; parce que, dit Hérodote, son cours est aussi droit qu'une fleche. *Voy*. GALATHÉE.

ACISCULUS; surnom de la famile VALERIA.

ACLIDES. Les Romains donnoient ce nom à une arme de jet, sur laquelle les commentateurs sont partagés. Servius dit (*Æneid. VII*, 730.) *Aclides sunt tela quædam antiqua adeo, ut nec usquam commemorentur in bello*. Il est étonant que Servius en parle comme d'une arme hors d'usage, puisque Trebellius Pollio & Valerius Flaccus en font mention. Le premier dit (*Claud. c.* 14): *Huic dabis aclides duas*. Et le second (VI, 99.):

Nec procul albentes gemina fert aclide parmas.

Et Virgile, dans l'endroit où Servius l'a commenté:

..... Teretes sunt aclides illis
Tela; sed hæc lento mos est aptare flagello.

Nonius (18, 10.) les appele *jacula brevia*, des armes de jet courtes. Il paroît que les *aclides* étoient des javelots grôs & courts, hérissés de clous & d'aspérités, & liés à une forte courroie

(1) Du mot, Ἀκηδία, soin, souci.

de cuir. Cette courroie servoit à les retirer, après que l'on avoit chargé l'ennemi, sur qui on les jetoit avec force, sans abandoner la courroie. C'est-là sans doute ce que Virgile appele *flagellum lentum*; parce que les fouets étoient faits de lanieres de cuir.

Servius, dans un autre endroit, décrit de petites massues qui ressemblent parfaitement aux *aclides*, si elles ne sont pas la même chose: *Sunt clavæ cubito semis factæ, eminentibus hinc & hinc acuminibus quibusdam: quæ ita in hostem jaciuntur religatæ loro vel lino, ut peractis vulneribus possint redire* „. Il a des massues longues d'une demi-coudée, hérissées d'aspérités; on les lance sur l'ennemi après les avoir atachées avec des courroies ou des cordes, afin de pouvoir les retirer après qu'elles ont fait d'énormes blessures „. Les *aclides* avoient beaucoup d'analogie avec les armes de jet que les Grecs appeloient ἀγκύλαι; mais elles n'en avoient aucune avec le μαγκλάζιον des bas siecles, espece de bâton avec quoi l'on punissoit les mal-faicteurs.

ACMON étoit chef d'une colonie de Scythes, qui s'établit en Phénicie & en Syrie: on ignoroit, suivant Phérécide, quel étoit son pere. Il mourut pour s'être trop échaufé à la chasse, & fut mis au rang des dieux, sous le nom de Très-Haut (1). Ses enfans furent Uranus & Titée, dont les noms signifient le ciel & la terre, & donnerent lieu à la fable des Phéniciens, qui font *Acmon* pere du ciel & de la terre. *Voyez* Hypsistos.

Suivant une autre tradition, il étoit fils de Manès, qui fut le premier ou le plus puissant roi de Phrygie. *Acmon* étoit frere de Doëas: l'un & l'autre furent célebres dans la Phrygie. *Acmon* y donna son nom à la ville d'Acmonie, & Doëas à une plaine voisine de Thémiscire, & de quelques autres villes habitées par les Amazones.

Eustathe donne le nom d'*Acmon* & au Ciel & à l'Océan (*In Il.* 18, 410.), en quoi il est contre-dit, aussi-bien qu'Hesychius, par Simmias de Rhodes, qui, dans son petit Poëme des Ailes, donne le surnom d'Acmonide ou fils d'*Acmon*, à l'Amour, qu'il suppose aussi ancien que le monde. On voit par-là que le nom d'*Acmon* est un de ceux que les anciens ont interprété de mille manieres, & qui dès-lors n'est susceptible d'aucune explication rigoureuse. Il y avoit des Grecs, selon Strabon (*lib.* 10), qui donnoient le même nom d'*Acmon* à un des Dactyles du Mont Ida; & il en témoigne son mécontentement, parce qu'ils ne faisoient qu'ajouter des choses incertaines à d'autres qui l'étoient déja trop. Ἄκμων signifie une enclume; mais quand on en a fait un nom propre, on a voulu qu'il signifiât infatigable, de l'α privatif & de κάμνω, je suis abatu. Ce nom convient bien au ciel, à cause de son mouvement, que la suite des siecles ne peut ralentir ni accélérer.

ACMONIA, en Phrygie. Akmont.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

RRR. en bronze.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques sous ses Archontes, en l'honeur d'Agrippine jeune, de Marc-Aurele, de Sept. Sévere, de Julia-Domna, de Plautille, d'Alex. Sévere, de Gordien-Pie, d'Otacille, de Treb. Gallus, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin; de Caracalla, d'Élagabale, de Maximin.

ACNUA. *Voyez* Acene.

ACOLYTHI. Les Grecs donnoient ce nom à ceux qui étoient inébranlables dans leurs résolutions. C'est pour cette raison que les stoïciens furent appelés *acolythi*, parce qu'ils persistoient dans l'opinion qu'ils avoient embrassée, sans que rien pût les en détacher.

Il y avoit à la cour des empereurs grecs, des officiers appelés *acolythes*; & Curopalates dit que le capitaine ou chef de la cohorte impériale, étoit nommé *Acolythe*.

ACONCE & Cydippe. Ovide décrit leurs amours dans ses Héroïdes. *Aconce* étoit de l'île de Cée, l'une de ciclades, jeune homme d'une belle physionomie, & mal pourvu des biens de la fortune. Étant allé à Délos pour y assister à une fête de Diane, il vit par hazard dans le temple de la déesse, une jeune persone d'une beauté ravissante, nommée Cydippe; mais jugeant à son air qu'elle étoit d'une condition qui mettroit obstacle à son bonheur, il s'avisa de cet expédient. Il grava ces mots sur une pomme: *Je jure, par Diane, de n'être jamais qu'à Aconce.* Ensuite ayant fait rouler la pomme jusqu'aux pieds de Cydippe, la curiosité la fit ramasser à Cydippe: elle lut, sans y penser, le serment qui y étoit porté, & se crut engagée à *Aconce*; car il y avoit à Délos une loi qui obligeoit d'exécuter tout ce qu'on promettoit dans le temple de Diane. Cependant Cydippe étoit promise en mariage à un autre; mais toutes les fois qu'il étoit question d'effectuer cette promesse, elle étoit saisie d'une violente fievre; en sorte que les parens furent obligés de lui faire épouser *Aconce*.

ACONIT. Les anciens botanistes ont donné ce nom à plusieurs plantes vénéneuses de différens genres.

On disoit que son nom venoit d'*Acone*, ville de Bithynie, aux environs de laquelle l'*aconit* croît en abondance, quoiqu'il viene très-bien dans mille autres endroits. Les poëtes feignent que cette herbe naquit de l'écume jetée par Cerbere, lorsque Hercule l'arracha des enfers. C'étoit

(1) En grec Ὕψιστος.

à cause de cela que l'on trouvoit une grande quantité d'*aconit* auprès d'Héraclée dans le Pont, où étoit la caverne par laquelle le héros descendit au tartare.

ACOPIS ; pierre précieuse, transparente comme le verre, avec des taches de couleur d'or. Pline, qui en donne une discription aussi vague, ajoute que l'huile dans laquelle on la fait bouillir, est un remede contre les lassitudes, & que de là a été formé le nom d'*acopis*. Nous éprouverons souvent dans cet ouvrage de grandes difficultés, pour appliquer les noms des minéralogistes modernes aux pierres que les anciens ont décrites si vaguement. Nous essayerons cependant de le faire, en priant les lecteurs de ne pas donner trop d'extension à nos essais en ce genre. L'*acopir* n'est peut-être autre chose que du crystal renfermant des pyrites : car on sait que les anciens le plaçoient au rang des pierres précieuses. Quant à la propriété médicale qu'on lui attribue ici, nous n'avons garde de nous en occuper. Les lumieres que l'on a acquises sur ces prétendues vertus des pierres précieuses, nous en dispensent formélement ; & nous userons de cette dispense dans tous les autres articles relatifs à la Minéralogie.

ACQUA CHE FAVELLA, *l'eau qui parle*. On a donné ce nom à une fontaine de la Calabre Ciiérieure, située près des ruines de l'anciene Sybaris. On crut sans doute que l'oracle par lequel les Sybarites apprirent leur destruction prochaine, étoit sorti de cette fontaine ; & cette opinion l'a fait nommer *Acqua che Favella*. On a cru aussi que ceux qui se baignoient dans ses eaux, en sortoient plus sains & plus beaux.

ACRÆ, en Sicile. ΑΚΡΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ACRÆA (1) ; surnom de la Junon de Corinthe, qui avoit un temple dans la citadelle de cette ville : on ne lui immoloit que des chevres. La Fortune eut aussi le même surnom, & pour la même raison.

ACRÆA ou ACRONA ; c'est encore le surnom d'une nourice de Junon, fille du fleuve Astérion, au pays d'Argos. *Voy.* ASTÉRION, JUNON.

ACRÆPHIA, dans la Boéotie.

On ne trouve des médailles impériales greques de cette ville, que dans Goltz seul.

ACRÆUS ; surnom de Jupiter, sous lequel les habitans de Smyrne l'honoroient dans un lieu élevé proche de la mer, où ils lui avoient bâti un temple.

ACRAGAS, en Sicile. ΑΚΡΑΓΑΝΤΙΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :
RRR. en or.
C. en argent.
C. en bronze.

Ses types ordinaires sont un crâbe, ou un aigle dévorant un lievre.

ACRASUS, dans la Lydie. ΑΚΡΑΣΙΩΤΩΝ.

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées sous ses préteurs, en l'honeur de Sévere, de Blautille, de Geta, de Julia Paula, d'Alex. Sévere, de Caracalla.

ACRATISME, ἀκράτισμα. Les Grecs donnoient ce nom à leur déjeûner, ce léger repas qu'ils faisoient dans la matinée, en atendant le dîner. Si l'on ajoute foi à l'étymologie qu'en a donnée Schrevelius, on pouroit dire que l'usage général des Grecs étoit de prendre pour déjeûner du pain trempé dans du vin pur : ἀκρατίζω ayant cette signification.

ACRATOPHORE ; surnom de Bacchus, sous lequel il étoit principalement honoré, selon Varron, à Phigalie, ville de l'Arcadie ; il signifie celui qui donne le vin pur (2).

ACRATOPOTES ; c'est le nom d'un héros de la Grece, qui étoit honoré, selon Athénée, à Munichia, un des bourgs de l'Attique : sa plus belle qualité, sans doute, étoit de bien boire ; car son nom signifie un grand buveur de vin pur (1).

ACRATUS ou ACRATES ; c'est le nom du génie de Bacchus. Le P. Froelich n'ayant pas fait attention aux ailes qu'il porte sur une médaille, l'a nommé Pan, ou un des satyres. Pausanias dit que l'on voyoit encore à Athénes dans une muraille, le visage de ce génie.

ACRIDOPHAGES ; peuple qui mangeoit des sautereles, ἀκρὶς, sauterele, & φάγω, je mange. Cette nation habitoit l'Éthiopie, & étoit voisine des déserts. Les *Acridophages* faisoient au printemps une grande provision de sautereles, qu'ils saloient pour s'en nourir pendant le reste de l'année : car ce peuple étant éloigné de la mer, ne pouvoit avoir des poissons, & il n'élevoit point de bétail. Diodore de Sicile & Strabon en ont parlé ; mais ils ajoutent à ce récit une fable ridicule. Ils disent que les *Acridophages* ne vivoient que jusqu'à quarante ans, & qu'ils mouroient consumés par des insectes ailés qui s'engendroient de leur propre substance.

Pline parle d'*Acridophages* qui habitoient un canton du pays des Parthes, & S. Jérôme en place dans la Lybie. Au reste, les voyageurs assurent que l'on mange encore des sautereles dans plusieurs endroits de l'Orient. Les poëtes Nicophon & Aristophane parlent de ces animaux, comme de la nouriture de la plus vile populace de la Grece. Les paysans seuls en mangeoient, selon Théophilacte. Ælien, dans son Histoire des

(1) Ακρος, haut, élevé, parce que le temple étoit dans un lieu élevé.
(2) Du grec Ακρατος, vin pur, sans mélange.

Animaux, dit que l'on mangeoit de son temps des cigales, insecte que l'on confondoit avec les sauterelles.

ACRISIUS, roi d'Argos, pere de Danaë, ayant été détrôné par son frere Proëtus, fut rétabli par son petit-fils Persée, qui le tua ensuite par un accident malheureux. Persée voulant un jour faire preuve de son adresse au jeu de palet, en présence de son grand-pere, jeta le palet de toute sa force; il atteignit *Acrisius*, & l'étendit mort sur la place. Ainsi se trouva acomplie la prédiction qui lui avoit été faite, qu'un jour son petit-fils lui raviroit la courone & la vie, sans que les rigueurs qu'il avoit exercées contre sa fille, l'en eussent pu garantir. *V.* Danaë, Persée, Proëtus.

ACRO. Ce mot, qui vient du grec *ἄκρος*, élevé au sommet d'une montagne, signifie la citadelle d'une ville, lorsqu'il est joint à son nom. L'on construit en effet les citadeles sur des lieux élevés, qui commandent les villes. L'*acrocorinthe* étoit la citadelle de Corinthe, & on la voit sur plusieurs médailles de Colonies frapées dans cette ville. Les Athéniens appeloient leur ville du nom absolu *πόλις*, ville par excellence, comme les Romains appeloient Rome simplement *urbs*, ville. Ils donnerent à leur citadelle le nom d'*acropole*. Pellerin a publié une médaille unique d'Athènes, sur laquelle on voit la colline & les bâtimens de l'*acropole*. On reconoît la même racine dans l'*acradine*, citadelle de Syracuse.

ACROAMA. Les Romains adoptoient ce mot grec, pour exprimer des contes amusans, que l'on récitoit aux convives pendant les repas, & même ceux qui les faisoient. On introduisoit dans les festins ces especes de *rapsodes* ou de *troubadours*, afin, dit Cornelius Nepos, que l'esprit des convives fût aussi satisfait que leur palais: *ut non minus animo, quam ventre convivæ delectarentur*. Le même écrivain ajoute que dans un repas l'on n'admit d'autres rapsodes, qu'un esclave occupé à faire des lectures aux convives: *Nemo in convivio ejus aliud acroama audivit quam anagnosten*.

Cet usage subsiste encore chez les peuples qui n'ont pas des spectables réguliers comme ceux des Européens.

Acroama; nom que les Romains donnoient aux musiciens qui jouoient d'un instrument, pour les distinguer de ceux qui chantoient. On prétend aussi qu'ils appeloient *acroama* la musique instrumentale, & sur-tout celle qui étoit gaie. (*M. de Castillon fils.*)

ACROBATES. C'étoient des danseurs de corde, dont on connoissoit quatre especes différentes. Les premiers voltigeoient autour d'une corde, comme une roue tourne autour de son essieu, & ils se suspendoient par le cou, par le pied, &c. Les seconds voloient du haut en bas sur une corde, apuiés sur l'estomac, ayant les bras & les jambes étendus. D'autres couroient sur une corde étendue obliquement de bas en haut. Les derniers enfin, dansoient, sautoient, & faisoient toutes sortes d'exercices sur une corde tendue horizontalement à plusieurs pieds de terre. Nicéphore Grégoras, Manilius, Nicétas, Vopiscus, &c. font mention de tous ces danseurs de corde.

ACROBATIQUE; premier genre de machine dont les Grecs se servoient pour monter des fardeaux. Ils l'appeloient *acrobaticon*.

Les Romains donnoient ce nom à une espece de tour ou de guérite, dans laquelle on se plaçoit pour voir de plus loin, & que l'on élevoit à différentes hauteurs.

ACROCHIRISME; espece de danse joyeuse & de lute, dans laquelle on n'employoit que les mains: ceux qui s'exerçoient ainsi, s'appeloient *acrochiristes*, & ne se touchoient qu'avec les doigts entrelâcés.

ACROCOLIA. On donnoit ce nom aux mets légers & peu succulens par lesquels les Romains commençoient leurs repas, tels que les pieds, les oreilles, les cous, les becs, &c.

ACROCOMES; peuples de Thrace, ainsi nommés parce qu'ils avoient les cheveux longs pardevant, comme les femmes, au contraire des Abantes, qui ne les portoient longs que par derriere. Ce nom vient d'*ἄκρος*, sommet, & *κόμη*, chévelure.

ACRŒUS. *Voyez* Acræus.

ACROLITHOS; statue colossale que Mausole fit placer au haut du temple de Mars, dans la ville d'Halicarnasse.

ACROMALLOS; est une laine courte & dure, par opposition aux laines fortes & longues. C'est de l'*acromallos* que les Belges faisoient ces especes de surtouts qu'ils appeloient *saga*, & qui portoient chez les Romains le nom de *lana*.

ACRONA. *Voyez* Acræa.

ACROSTICHES. Les Grecs ont connu cet abus de l'esprit, qui consiste à composer des poëmes dont toutes les lettres initiales de chaque vers, ou initiales de chaque mot des vers, forment un ou plusieurs mots: telles sont deux épigrammes du premier livre de l'Anthologie, chap. 28, faites l'une à l'honeur de Bacchus, & l'autre à celui d'Apollon. Toutes les deux n'ont que vingt-cinq vers, dont le premier renferme l'exposition du sujet de l'épigramme. Les vingt-quatre vers suivans sont composés chacun de quatre épithetes, cummençant toutes quatre par la même lettre, & disposées selon l'ordre alphabétique des vingt-quatre lettres greques. Les quatre épithetes qui forment le second vers de chaque épigramme, commencent toutes par un A, les quatre du troisieme vers par un B, les quatre du quatrieme par un Γ, &c.; ce qui fait quatre-vingt-seize épithetes pour chacun de ces dieux.

Les grammairiens modernes ont appelé ce genre d'*acrostiche* vers *lettrisés* ou *tautogrammes*. Ce sont en général des chef-d'œuvres de patience & de mauvais goût.

ACROSTOLIUM. L'*acrostolium* étoit la partie la plus élevée de l'ornement qui couronoit la

proue des vaisseaux anciens, appelée ϛόλος. Il étoit placé au dessus de l'éperon, & étoit fait en croc. Le comte de Caylus le compare aux fers polis & tranchans faits en maniere de cou de canard, que les Vénitiens méttent à la proue de leurs gondoles. On ne doit pas le confondre avec le *chenifcus* qui se mettoit à la poupe, ni avec l'ἄφλαστον des Grecs ou l'*aplustre* des Romains, qui faisoit l'ornement de la poupe & fournissoit un pendant à l'*acrostolium*. Avouons cependant que quelques écrivains, en petit nombre, ont pris indifféremment ce dernier pour l'*aplustre*, & réciproquement. Cette erreur est venue peut-être de ce qu'ils ont parlé en général des ornemens des vaisseaux, sans vouloir s'assujétir à une exactitude rigoureuse.

Ces ornemens, au reste, n'étoient d'aucun usage pour la commodité ou la sûreté des navigateurs & des combatans. Les Grecs les appeloient κόρυμζα. On plaçoit au dessus de l'*acrostolium* la tablete appelée πτύχις & ὀφθαλμὸς, sur laquelle étoit écrit le nom du navire, & étoient peints deux yeux.

Les médailles offrent souvent des *acrostalium* qui exprimoient des victoires navales ou des vaisseaux pris ou coulés à fond; car on arrachoit ordinairement à ceux-ci leurs *acrostalium*, que l'on portoit en triomphe. Cet ornement désigne aussi sur les médailles les villes maritimes, telles que Sidon, Aradus, & quelques autres.

ACROTERE. Vitruve donne ce nom à de petits piédestaux sans base & souvent sans corniche, que les anciens destinoient à recevoir les figures placées aux extrémités triangulaires des frontons.

ACROTERIA; ce sont, dans l'art Numismatique, les ornemens pris sur les vaisseaux ennemis, & dont on a parlé à l'article *Acrostolium*.

ACSAC; mesure de capacité en usage dans l'Asie & dans l'Égypte. *Voy.* LOG.

ACTA. Les Romains entendoient par ce mot un jardin agréable, placé sur le rivage de la mer, dans lequel ils se livroient aux plaisirs & souvent à la débauche. Cicéron dit de Verrès (v, 25): *Tametsi in acta cum mulierculis jacebat ebrius*. Les courtisanes fréquentoient ces voluptueuses retraites (*Senec. cont.* II, I.): *Nuda in littore stetisti ad fastidium emptoris*.

De ce mot *acta*, les anciens formerent ἀκτάζειν, *actari*, se livrer à tous les plaisirs.

Acta eut quelquefois une signification plus générale, & on l'employa pour exprimer des rivages solitaires, & couverts d'ombrages Virgile, (*Æneid.* v, 613.):

At procul in sola secreta Troades acta
Amissum Anchisen flebant.

Et Prudence, (*in Symmath.* I, 135.):

Temulentus adulter
Invenit expositum secreti in littoris acta.

ACTE SIMPLE, *porca*; sillon, mesure gromatique des anciens Romains: elle valoit 12 toises carrées & $\frac{8}{100}$ de France.

Elle valoit, en mesure du même peuple,
1 $\frac{1}{2}$ sextule de terre.
Ou 4 $\frac{1}{2}$ scrupules de terre.
Ou 480 pieds romains, carrés.

L'*acte simple* étoit une planche ou sillon de 4 pieds romains de largeur, sur 120 de longueur.

ACTE CARRÉ; mesure gromatique des anciens Romains: elle renfermoit $\frac{424}{1000}$ d'arpens de France.

Elle renfermoit, en mesures du même peuple,
6 onces de terre.
Ou 24 siciliques de terre.
Ou 30 actes simples.
Ou 36 sextules de terre.
Ou 144 scrupules de terre.
Ou 14,400 pieds romains carrés.

ACTE CARRÉ DU JUGERA; mesure gromatique des anciens Romains. *Voyez* SEXUNX DU JUGERE.

ACTÉA; une des cinquante néréides. *Voyez* NÉRÉIDES.

ACTÉE *ou* ACTEUS; l'un des six génies envieux & malins, que les Grecs appeloient *Telchines*. Ils ensorceloient les hommes par leurs regards, & avoient coutume d'arroser la terre avec l'eau infernale du Styx: de là naissoient la peste, la famine, & les autres calamités publiques.

ACTÉON, fils du célebre Aristée & d'Autonoë, fille de Cadmus, fut la malheureuse victime de la fureur que Junon avoit vouée à la famille de Cadmus. Étant à la chasse dans le territoire de Mégare, il trouva Diane qui se baignoit avec ses nymphes, & s'en approcha, attiré par la nouveauté du spectacle. La déesse, pour le punir de sa témérité, lui jeta de l'eau, qui le métamorphosa sur le champ en cerf, & ses propres chiens le dévorerent. Diodore dit qu'*Actéon* fut regardé & traité comme un impie, parce qu'il avoit marqué du mépris pour Diane & pour son culte, & qu'il avoit voulu manger des viandes qui lui avoient été offertes en sacrifice. Selon Euripide, *Actéon* fut dévoré par les chiens de Diane, parce qu'il avoit eu la vanité de se dire plus habile qu'elle dans l'art de chasser; & selon Hygin, parce qu'il avoit voulu lui faire violence. Ce malheureux prince fut pourtant reconu après sa mort pour un héros, par les Orchoméniens, qui lui éleverent des monumens héroïques, & lui offrirent tous les ans des sacrifices par l'ordre d'Apollon.

Cette aventure est représentée sur un beau médaillon de bronze, qui se trouve dans les mélanges de Pellerin.

ACTÉON. C'est le nom d'un des chevaux qui conduisoient le char du soleil dans la chute de Phaéton,

Phaëton, selon Fulgence le mythologue. *Actéon* signifie le lumineux (1), & prend son nom de la clarté du soleil. *Voy.* Érythreus, Lampos & Philogeus. Ovide donne des noms différens aux chevaux du soleil. *V.* Aethon, Pyrois, Eous & Phlégon.

ACTES, *acta*. Les Romains appeloient *acta diurna*, ou simplement *diurna*, les registres dans lesquels on écrivoit chaque jour les *actes* du peuple romain. Tacite les distingue soigneusement des annales destinées à conserver la mémoire des faits dignes du pinceau de l'histoire. (*Annal.* xiii, 31): *Cum ex dignitate populi romani repertum sit, res illustres annalibus, talia diurnis actis mandare.* Le mot seul *diurna* les désignoit très-bien, parce qu'on les composoit chaque jour. Suétone (*In Claud. c.* 41, *n.* 9.): *Exstat talis scriptura in plerisque libris, ac diurnis.* Ils portoient encore le nom de *publica acta*, à cause des matieres dont ils traitoient. Tacite (*Annal.* xii, 24, 4,): *Et quos tum Claudius terminos posuerit, facile cognitu, & publicis actis perscriptum.*

On inscrivoit dans les *actes* du peuple tout ce qui pouvoit l'intéresser, les jugemens publics, les exécutions, les comices, les constructions des édifices publics, les naissances, les morts des personnes célebres, les mariages & les divorces. Ammien Marcellin nous a conservé le style du commencement de ces *actes* (xxii, 3.): *Et acta super eo gesta non sine magno legebantur horrore, cum id voluminis publici contineret exordium: consulatu Tauri & Florentii, inducto sub praeconibus Tauro.* Ce passage nous apprend que l'on inscrivoit les exécutions dans les *actes* du peuple; le suivant, de Tacite, prouvera la même chose pour les édifices publics (*Annal.* xiii, 31, 1.): *Nerone iterum L. Pisone Consulibus pauca memoria digna evenere: nisi cui libeat, laudandis fundamentis & trabibus, quis molem amphiteatri apud campum Martis Cæsar adstruxerat, volumina implere: cum ex dignitate populi romani, &c.*

Suétone extrait presque toujours des *actes* publics les années qui ont vu naître les princes dont il écrit l'histoire. L'usage de les inscrire dans les *actes* venoit de Servius Tullius. Ce roi voulant connoître avec exactitude le nombre des naissances, des morts & celui des vivans, ordonna qu'à la naissance de chaque individu, ses parens porteroient au trésor de Junon Lucine une certaine piece de monnoie, qu'à sa mort on feroit la même offrande à Vénus Libitine, & qu'enfin on porteroit de même au temple de la jeunesse une piece de monnoie, quand un jeune homme prendroit la robe virile. Antonin ajouta à cet ancien usage une pratique très-utile pour l'économie politique. Il ordona qu'à la naissance de chaque enfant, le pere déclareroit l'année, le jour de la naissance, le nom propre & le surnom de l'enfant, sa légitimité ou sa bâtardise, au préfet du trésor de l'état, qui en feroit mention sur les registres publics. (*Capitolin, chap.* 9.)

Les *actes* du sénat étoient aussi appelés *commentarii*, & en grec ὑπομνήματα. Ils contenoient en abrégé tout ce qui se disoit ou se faisoit dans les assemblées. Jules-César les fit commencer pendant son consulat, & il ordona qu'on les rendît publics, ainsi que les *actes* du peuple. (*Suétone, c.* 36, *n.* 1.) On les continua avec exactitude; mais Auguste, son successeur, en défendit la publication. *Ibidem.* C'étoit un sénateur qui les rédigeoit, de peur qu'un secrétaire étranger au sénat n'en divulguât les résolutions secretes. Hadrien remplit cette fonction après avoir exercé la questure. (*Spartian. c.* 3.): *Post quæsturam acta senatus curavit.* On appeloit le sénateur commis à cette rédaction, *ab actis senatus*.

ACTEUR. La tragédie, dans son origine, ne consistoit qu'en un simple chœur, qui chantoit des hymnes à l'honeur de Bacchus. Thespis introduisit le premier un persona ge qui, pour soulager le chœur, récitoit les aventures de quelque homme célebre. Eschyle trouva que le rôle d'un *acteur* seul étoit trop froid, & il sentit que l'introduction d'un second personage qui s'entretiendroit avec le premier, occuperoit plus agréablement l'auditeur par le moyen du dialogue. Il habilla plus honêtement les *acteurs*, qui avant lui étoient barbouillés de lie, & leur donna pour chaussure le cothurne élevé.

Sophocle pensa que les deux *acteurs* d'Eschyle ne suffisoient pas pour donner de la vivacité à l'action, & de la variété dans les incidens. Il ajouta un troisieme interlocuteur, & son exemple fut suivi constament dans les tragédies greques, où l'on voit rarement parler dans la même scène plus de trois *acteurs*. Horace semble même en avoir fait un précepte fondamental:

Nec quarta loqui persona laboret.

il fut cependant mal observé dans les comédies, où, pour augmenter l'intérêt, on introduisit plus de trois personages.

Les *acteurs* étoient divisés en deux & même en trois classes. Les premiers jouoient les principaux rôles. Térence dit dans le prologue de Phormion.

Primas partes qui aget, is erit Phormio.

Ceux qui jouoient les seconds rôles, étoient obligés de diminuer leurs voix, pour ne pas couvrir celles des premiers *acteurs*. M. Mallet, qui a fait l'article Acteur dans la premiere Encyclopédie, rend cette idée par l'expression très-impropre de *contre-faire les nains*, *pour donner aux*

(1) Du grec Ακτὶς, rayon du soleil.

premiers acteurs *le plus de lustre qu'ils pouvoient*. Cicéron parle de ces trois especes d'*acteurs* (*de divin. c.* 15.) : *Ut in actoribus græcis fieri videmus: sæpe illum, qui est secundarum, aut tertiarum partium, cum possit aliquanto clarius dicere, quam ipse primarum, multum submittere*. Chez les Grecs, les rôles de tyrans étoient si odieux, que les premiers *acteurs*, ne s'en chargeoient jamais, & qu'ils étoient abandonés aux *acteurs* subalternes.

Quant à la maniere dont les anciens regardoient les *acteurs*, & dont ceux-ci étoient habilles, *voyez* Comédien, Actrices.

ACTEUS, étoit roi du pays où Cécrops bâtit Athénes. Il donna sa fille en mariage à ce fondateur, qui n'en devint le roi qu'après la mort de son beau-pere. *Acteus* est donc le premier roi d'Athênes.

ACTIAQUE; surnom d'Apollon, autrement appelé *Actius* & *Actæus*. On le lui donna à cause du promontoire d'Actium, sur lequel on l'honoroit d'un culte particulier. Cette divinité paroît sur les médailles d'Auguste avec un habillement de femme & une lyre dans la main. Auguste lui bâtit un nouveau temple, après la victoire qu'il remporta sur Marc-Antoine, à la hauteur d'Actium.

Actiaque (Ere). L'ere *actiaque* tire son origine & son nom de la bataille d'Actium, qui rendit Auguste maître de l'Égypte & de tout l'Empire Romain. Cet événement est du 2 ou plutôt du 3 septembre de l'an 55 de l'ere juliene, 723 de Rome. L'ere *actiaque* commença chez les Romains avec la 16e année de l'ere juliene, c'est-à-dire, au 1 janvier de l'an 724 de Rome. En Égypte, où elle fut adoptée la même année, & se maintint jusqu'au regne de Dioclétien, elle commença avec le mois thoth ou le 29 août, & deux jours après, ou le 1 septembre, chez les Grecs d'Antioche. Ceux-ci la nommoient aussi l'ere d'Antioche, & nous voyons qu'elle étoit encore en usage chez eux au neuvieme siecle. C'est ce qu'atteste le patriarche Nicéphore dans sa chronographie. Μετὰ Ἰούλ, &c. *Post Julium romanis imperavit Cæsar octavianus Augustus, annis 56 & mensibus sex. Hinc Antiocheni annos suos numerant*. On voit par-là que le cardinal Noris s'est mépris, lorsqu'il a prétendu qu'on a cessé de compter par l'ere d'Auguste, peu de temps après la mort de ce prince: cependant, il est vrai de dire qu'elle n'éclipsa pas l'ere césariene d'Antioche.

Ce fut à l'époque de la bataille d'Actium, que les Égyptiens travaillerent à la réformation de leur calendrier, sur le modele de la correction juliene, & non pas du temps de César.

Actiaques; fêtes & jeux qu'on célébroit tous les trois ans en l'honeur d'Apollon. Ils avoient pris leur nom du promontoire d'Actium, en Épire, où ce dieu avoit un temple. Pendant la célébration de cette fête, il y avoit des combats d'athletes, des courses de chevaux, des combats sur la mer, & des danses. On y tuoit un bœuf, qui étoit ensuite abandoné aux mouches; parce qu'après s'être rassasiées de son sang, elles s'envoloient & ne revenoient plus. Auguste, après la victoire qu'il remporta sur Marc-Antoine, à la hauteur d'Actium, & dont il se crut redevable à Apollon, renouvela les jeux *actiaques*. On ne les célébra d'abord qu'à Actium, & tous les trois ans; mais Auguste en transféra la célébration à Rome, & en fixa la reprise de cinq ans en cinq ans.

Quelques auteurs ont cru, & Virgile semble l'insinuer, qu'Auguste étoit le fondateur de ces jeux; mais il les rétablit simplement, ainsi que Julien le fit encore dans la suite. Au reste, c'est par erreur que l'on attribue à Virgile le dessein de faire regarder Énée comme le fondateur des jeux *actiaques*, parce qu'il dit, (*Æneid.* III, 280):

Actiaque Iliacis celebramus littora ludis.

Le poëte fait, il est vrai, allusion à ces jeux, mais il veut seulement flater Auguste, en attribuant au demi-dieu dont il tiroit son origine, une institution que cet empereur avoit rétablie. Servius, dans son Commentaire sur Virgile, fait cette réflexion.

Dion nous apprend qu'Auguste fit célébrer les jeux *actiaques* avec Agrippa, & l'on y donna un tournoi ou combat à cheval, exécuté par des patriciens & par leurs enfans. On avoit construit en bois, au milieu du champ de Mars, un stade, dans lequel on donna au peuple romain le spectacle des combats d'athletes & de gladiateurs. Ce dernier fut exécuté par des captifs. Quatre colléges de prêtres, les pontifes, les augures, les septemvirs & les quindecimvirs, furent chargés de la célébration de ces jeux. Sur deux médailles de Tyr, frapées en l'honeur de Marc-Aurele & de Philippe-Pere, on lit: *Actia*, jeux *actiaques*. Vaillant en a conclu qu'on les avoit célébrés à Tyr. D'autres ont pensé qu'*actia*, dans cet endroit, exprimoit des jeux célébrés sur le bord de la mer, appelé en grec ἀκτή.

ACTIUM, dans l'Acarnanie. Aktio.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Son type ordinaire est Pégase volant.

ACTIUS; surnom d'Apollon, pris du lieu d'Actium, où il étoit honoré. *Voy.* Actiaque.

ACTOR. Ce nom a été celui de plusieurs personages de l'histoire fabuleuse; le plus connu est celui qui eut pour fils Ménétius, pere de Patrocle. Quelques-uns ont dit qu'il étoit Locrien, & qu'il s'établit dans l'île d'Ænone, après avoir épousé Égine, fille du fleuve Asopus, dont il eut Ménétius. Selon d'autres, *Actor* étoit thessalien, fils de Mirmidon, à qui Jupiter avoit donné le jour. La nympe Égine ayant eu de Jupiter un

enfant nommé Éaque, passa en Thessalie, où *Actor* l'épousa. Il en eut plusieurs enfans, qui conspirerent contre lui. *Actor* indigné, les chassa, & donna son royaume, avec sa fille Polymele, à Pélée. *Voy.* Pélée.

Actor; fut un des compagnons d'Hercule, dans la guerre des Amazones: il y fut blessé, & voulant s'en retourner chez lui, il mourut en chemin. Un autre *Actor*, fils d'Hyppasus, fit le voyage des Argonautes.

Un troisieme *Actor* étoit fils de Neptune & d'Agamede, fille d'Augeas.

Ce nom fut encore porté par un fils d'Axeus ou Azeus. Il fut pere d'Astioché, dont le dieu Mars eut deux fils, qui commanderent au siége de Troye les troupes d'Asplédon & d'Orchomene, villes de Boëtie. *Voy.* Astioché.

Un autre *Actor*, fils de Phorbas, bâtit une ville dans l'Élide, son pays natal, à laquelle il donna le nom d'Hyrmine, qui étoit celui de sa mere. Augias, roi d'Élide, que quelques-uns lui donnent pour frere, & dont les étables nétoyées par Hercule, ont été chantées si souvent, partagea son royaume entre cet *Actor*, Eurytus & Créatus, ses deux fils, qui tuerent Iphicus, frere utérin d'Hercule. Ces deux fils sont désignés chez les poëtes, sous le nom de *Molionides*, parce que leur mere s'appeloit Molione. *Voyez* Molionides.

Enfin, il y a eu parmi les Auronces un *Actor*, dont Virgile a chanté la bravoure dans la guerre de Turnus.

Actor; étoit chez les Romains le nom qui désignoit l'intendant de tous les biens d'un citoyen. Ce domestique étoit le plus honoré de tous, & veilloit aux biens de campagne, ainsi qu'à ceux de la ville. On l'appeloit aussi quelquefois *actor bonorum* & *actor prædiorum fundorumque*. Cet office différoit de ceux du *procurator* & du *dispensator*.

L'*actor* étoit celui que l'on appele aujourd'hui majordome. Le roi Théodoric fixa à cent sous l'amende que payeroit l'assassin d'un de ses officiers.

Actor *summarum*. Cet esclave avoit un office différent de l'*actor rerum*. Il n'étoit que le caissier de son maître; & l'on juge qu'il étoit esclave, par le supplice de la croix que Domitien fit souffrir à un de ces *actors*. Suétone (*in Domit. c. 11, n. 2.*)

ACTORIDES. Deux freres, ainsi appelés de leur pere Actor, étoient fort habiles à conduire les chars. L'un tenoit les rênes, & l'autre le fouet. Pindare & Phérécydes en ont parlé. C'étoient les mêmes que les *Molionides*.

ACTRICES. Chez les Grecs, les femmes ne paroissoient pas sur les théâtres pour déclamer; elles y dansoient seulement. Aulu-Gelle nous apprend cet usage. Un acteur tragique, qui devoit représenter Électre, cherchant à se pénétrer du rôle de cette infortunée princesse, & à s'exciter à la douleur, entra sur la scène en portant l'urne qui renfermoit les cendres de son fils, mort depuis peu, au lieu des cendres d'Oreste, qu'il devoit présenter. La grandeur des théâtres anciens rendoit les femmes peu propres à la déclamation, à cause de la foiblesse de leur voix.

Les femmes étoient remplacées dans les tragédies & les comédies par des eunuques, dont la voix grêle a beaucoup de ressemblance avec la leur. Vitellius, épris de la beauté de Sporus, cet eunuque si connu dans l'histoire de Néron, le contraignit à monter sur le théâtre, & à jouer le rôle d'une nymphe que l'on enlevoit. Sporus fut si touché de l'infamie que cette complaisance avoit fait rejaillir sur sa persone, qu'il se perça le sein avec une épée.

ACTUARIÆ *naves*. Les anciens donnoient ce nom à des especes de navires longs & légers. On peut les comparer à nos *brigantins*. Nonius dit que leur nom venoit de leur légéreté, qui les rendoit très-propres pour l'expédition. Ces navires alloient à voiles & à rames, selon Isidore. Cependant Saville, dans son *Traité de la Milice Romaine*, assure que les navires *actuariæ*, n'étoient que des vaisseaux de charge, traînés ou remorqués par les grands navires.

Ces bâtimens étoient de différentes grandeurs; car Cicéron parle des plus petits connus sous le nom d'*actuariolæ* (*ad Attic. xvi, 6.*): *Corbitane Patras, an actuariolis ad Leucopetram Tarentinorum?* Le nombre des rangs de rameurs servoit à établir cette différence. Cicéron (*ad Attic. xvi. 3.*) *Hæc ego, conscendens a Pompejano tribus actuariolis decem scalmis*. On réservoit le nom d'*actuariæ* pour ces bâtimens, lorsqu'ils avoient vingt, trente, quarante rameurs.

ACTUARIUS; étoit chez les Romains le gréfier qui écrivoit les actes en notes ou en abrégé.

Actuarius; faisoit dans les armées les mêmes fonctions que les intendans d'armées modernes. Il étoit chargé de la paye & de la nouriture des soldats. On fournissoit devant lui les rations, & il en donnoit des décharges aux entrepreneurs des vivres. L'*actuarius* avançoit de ses fonds des rations ou de l'argent aux soldats; mais il n'en pouvoit exiger d'autre intérêt que le tiers du total, quelque longue que fut la durée du prêt. On le confond ordinairement avec l'*actarius*; & l'on attribue au premier cette inscription, dans laquelle le second officier est nommé:

IMP. CÆSARI
M. AUREL. ANTO
NINO. PIO. FELICI. AUG
PARTHIC. MAX. BRIT. MAX
GERMAN. MAX. PONTIF. MAX
TRIB. POT. XVIIII. COS. IIII. IMP. III
P. P. PROC
EQUITES. IN. HIS. ACTARIUS
LEG. VII. GEM. ANT. P. FEL
DEVOTI. NUMINI. MAJESTA
Q. EJUS. *Stewech.*

ACTUS, mesure. *Voyez* Acte.

A. D. Ces deux caracteres dans les lettres que s'écrivoient les anciens, signifioient *ante diem*. Des copistes ignorans en ont fait tout simplement la préposition AD, & ont écrit *ad iv kal. ad vi id. ad iii non.*, *&c.* au lieu d'*ante diem quartum kalendarum*, *ante diem sextum idus*, *&c.* Cette remarque est de Paul Manuce. On trouve dans Valerius Probus A. D. P. *ante diem pridie*.

AD. La préposition *ad* jointe à un mot, exprime ordinairement, dans les auteurs latins, une charge ou fonction relative à ce mot. *Ad baculum*, est un berger qui porte ce bâton: *ad cyathos*, est l'échanson: *ad lecticam*, est un porteur de chaise ou de litiere, &c. &c.

ADAD, roi de Syrie, fut honoré comme un dieu après sa mort par les Syriens, sur-tout à Damas, au raport de Joseph, dans ses Antiquités Judaïques. On croit que c'est le Dagon des Philistins. Ce nom fut dans la suite commun aux rois de Syrie: il signifie aussi soleil.

Macrobe, qui parle, dans le dix-huitieme chapitre du premier livre des Saturnales, de cet *Adad* ou *Adod*, dit que ce nom signifioit *un*. Quelques-uns lui donnent pous femme *Adagartis* ou *Athergatis*.

ADAMANTÉE; fut la nourice de Jupiter, en Crete: on dit qu'elle suspendit le berceau de l'enfant entre des branches d'arbres, afin de pouvoir dire que ce petit dieu n'étoit ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans la mer. Pour que ses cris ne fussent point entendus, elle assembla les jeunes enfans du lieu, à qui elle donna de petits bouciers d'airain & des piques, pour les faire serentir autour de l'arbre. (*Hygin.*) *Voyez* Curetes, Amalthée, Mélisses, Aex.

ADANA, en Cilicie. ΑΔΑΝΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

RRRR. en bronze. (*Hunter Eckhel.*)

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impésiales greques, en l'honeur de Julia Domna, de Caracalla, de Diaduménien, de Treb. Galle, de Valérien, de Gallien, de Maximin, de Gordien-Pie, de Plautille.

ADAR; dernier mois ou derniere lunaison de l'année juive. Les Hébreux pendant long-temps ne donnerent point de nom particulier à leurs mois; ils disoient le premier, le second, le troisieme mois, &c. Mais pendant la captivité de Babylone, ils prirent des Chaldéens les noms des mois; c'est de là que vient celui d'*adar*. Les Juifs se servoient du cycle de dix-neuf ans, & ils intercaloient de temps en temps un treizieme mois. Il y avoit ces années-là deux mois *adar*: le premier *adar* étoit de trente jours; le second n'en avoit que vingt-neuf. Les années du cycle de dix-neuf ans qui avoient deux *adars*, étoient la troisieme, la sixieme, la huitieme, la onzieme, la dix-septieme & la dix-neuvieme.

ADARGATIS ou Athergatis. *Voyez* Atargatis.

ADDÆA, dans la Mésopotamie.

On a des médailles impériales greques de cette ville, selon le P. Hardouin.

ADDIX; mesure de capacité de l'Asie & de l'Égypte. *Voyez* Piloc.

ADDIXIT ou Addixerunt, étoit le mot qui exprimoit un bon augure des oiseaux sacrés. En y joignant la négation, on exprimoit un mauvais augure.

ΑΔΕΛΦΩΝ ΔΗΜΩΝ. Les peuples amis.

Les médailles autonomes de Laodicée, d'Apamée, d'Antioche & de Séleucie, quatre villes confédérées de Syrie, sont:

O. en or.

C. en bronze.

O. en argent.

Leurs types ordinaires sont un foudre ailé, un trépied.

ADEONA. *Voyez* Abeona.

ADEPHAGIE; déesse de la gourmandise, à laquelle les Siciliens rendoient un culte religieux. Ils lui avoient élevé un temple, dans lequel sa statue se trouvoit auprès de celle de Cérès. Son nom étoit formé d'Ἀδὴ, volupté, & de φάγειν, manger.

ADEPHAGUS; surnom qu'on donne à Hercule, pour exprimer son appétit vorace.

ADÈS. C'est un nom qu'on donnoit souvent à Pluton, comme au roi des Morts: car *Adès* signifie mort, sépulcre, enfer, du grec Ἀΐδης ou Ἀιδὴς, obscur, invisible, composé de l'α privatif, & de εἴδω, je vois. On entendoit aussi par ce nom le lieu souterrain où alloient & d'où revenoient les âmes des morts. *Voyez* Amenthes.

ADIABENICUS; surnom de l'empereur Sept-Sévere, qui le mérita en réduisant l'Adiabene (l'anciene Assyrie) sous le joug des Romains.

ADITUS *in theatro*. On appeloit ainsi les portes ou les avenues par lesquelles on se rendoit des gradins de l'amphithéâtre, dans les portiques extérieurs qui l'entouroient. Ces portes ou avenues s'appeloient aussi *vomitoria*. Vitruve recomande de les multiplier, de les dégager les unes des autres, & enfin de les aligner pour faciliter la sortie des spectateurs.

Aditus; étoit sur les navires le milieu du tillac, par lequel on entroit dans le bâtiment. Cet endroit portoit autrefois le nom d'*agea*.

ADJUTOR, exprimoit chez les Romains les fonctions de celui que nous nommons adjoint.

Adjutor actoris, étoit l'aide ou l'adjoint d'un intendant de maison.

Adjutor admissionum, étoit le sous-introducteur des ambassadeurs ou d'autres personages notables.

Adjutor aruspicum. Dans la pompe des jeux du cirque, cet aide des aruspices paroissoit au neuvieme rang avec les autres aides des prêtres.

Adjutor commentariensis. Il suppléoit le geolier *commentariensis* ou gréfier des prisons, dans ses

fonctions; il arrêtoit les coupables, les renfermoit dans les prisons, leur donnoit la torture, & quelquefois même il servoit de bourreau.

Adjutor magistri officiorum. Cet officier remplaçoit dans son tribunal le maître de la maison du prince, & il suffisoit pour son institution, d'être présenté par le maître. Il présidoit en l'absence du maître au tribunal qui jugeoit les causes des officiers du palais. On lui donne quelquefois le surnom honorable de *spectabilis*, & quelquefois celui de *clarissimus*, qui étoit affecté aux sénateurs.

Adjutor in officio magistratuum, étoit celui qui aidoit quelque magistrat dans ses fonctions, & le remplaçoit lorsqu'il étoit malade.

Adjutor prætorianæ sedis. Cet officier, qui portoit aussi le nom de primicier, suppléoit le préfet du prétoire. Il avoit le droit de faire arrêter les délinquans, & de les mettre en prison. Mais son exercice ne duroit que pendant deux années.

Adjutor principis, étoit à l'armée un *aide-de-camp* ou *adjudant*.

Adjutor provinciæ. On trouve sur les anciens marbres des *adjutores* de la Lusitanie, de la Vettonie, du Picenum, de Cypre, envoyés de Rome dans ces différentes provinces, comme nos contrôleurs.

Adjutor tabularii rationum, adjoint au contrôleur des revenus du prince. On trouve fréquemment les noms de ces officiers dans les inscriptions: le détail en seroit trop long, & d'ailleurs leurs fonctions sont assez exprimées par le nom qu'ils portent.

ADJUTRIX, *legio prima*. C'étoit le surnom d'une légion, dont il est souvent fait mention dans les loix romaines.

ADLECTI. Ce mot, qui signifie *associés*, & proprement *choisis*, s'appliquoit à plusieurs sortes de persones chez les Romains.

Adlecti milites, étoient des soldats incorporés dans une autre légion ou cohorte.

Adlecti. On donna ce nom dans le Bas-Empire, aux conseillers du prince & à leurs grands officiers.

Adlecti scenici, étoient des comédiens subalternes, associés aux premiers. Il en est fait mention dans ce fragment d'une inscription qui étoit à Rome, au delà du pont Milvius.

LAUDATUS. POPULO. SOLITUS. MANDATA. REFERRE. ADLECTUS. SCENÆ. PARASITUS. APOLLINIS.

Il y avoit des sénateurs qui s'appeloient *adlecti*; parce qu'ils avoient été tirés de l'ordre des chevaliers, pour compléter le nombre ordinaire des sénateurs.

Des divinités portoient aussi le nom d'*adlecti*, c'étoient les hommes déifiés, appelés par les Romains *dii minorum gentium*.

ADLENTARE *barbam*. On exprimoit par ces mots le soin que l'on prenoit chaque jour de peigner la barbe, & de la rendre douce & flexible. C'étoit une dignité très-recherchée à la cour des empereurs grecs. Orderic Vital (*liv.* 7) dit que la charge des filles de Robert Guiscard, étoit d'attendre le réveil de l'empereur Alexis Comnene; & lorsqu'il avoit lavé ses mains, d'apporter une serviete, avec un peigne d'ivoire, pour peigner sa barbe.

ADLOCUTIO. *Voyez* ALLOCUTION.

ADMETE, une des nymphes océanides. *Voyez* OCÉANIDES.

ADMETE, roi de Pheres, en Thessalie, fut un des argonautes, un des chasseurs de Calydon, & il étoit cousin de Jason. Apollon ayant été chassé du ciel, fut contraint de se mettre au service de ce prince, pour avoir soin de ses troupeaux. Le bon acueil que lui fit le roi, l'engagea dans la suite à devenir le dieu tutélaire de sa maison. *Admete* étant menacé de la mort, Apollon trompa les Parques, & le déroba à leurs coups, mais sous la condition qu'un autre mortel prendroit sa place dans les enfers. Le roi pressentit sur ce sacrifice volontaire ses amis, ses parens, même son pere & sa mere, qui étoient très-vieux; persone, excepté son éponse Alceste, ne voulut perdre la vie pour sauver celle de son roi. *Voyez* ALCESTE.

ADMETE, fille d'Eurysthée, inspira à son pere l'ordre qu'il donna à Hercule, de lui apporter la ceinture de la reine des Amazones, parce que cette fameuse ceinture avoit tenté *Admete*. Athénée raconte de cette princesse une histoire extraordinaire. Ayant fui d'Argos, elle aborda à Samos; & croyant devoir l'heureux succès de son voyage à Junon, elle se consacra au service de son temple. Les Argiens, irrités de sa fuite, promirent à des corsaires Tyrrhéniens une grôsse somme d'argent, s'ils pouvoient enlever du temple de Samos la statue de Junon, espérant de faire porter la peine de ce vol à *Admete*, & d'en tirer vengeance par les mains des Samiens. Ces corsaires volerent la statue l'emporterent sur leur vaisseau, & leverent l'ancre pour se retirer au plus vîte, en ramant avec force: mais quelques éforts qu'ils pussent faire, ils n'avançoient point, & demeuroient toujours immobiles. Persuadés que c'étoit une punition divine, ils mirent la statue à terre, en faisant quelques cérémonies autour d'elle pour apaiser la déesse. *Admete* s'aperçut au point du jour que la statue manquoit, en donna avis aux Samiens, qui l'allerent chercher de tous les côtés, & la trouverent enfin sur le bord de la mer. Ils crurent que Junon, de son propre mouvement, avoit voulu s'enfuir au pays des Cariens; & de peur qu'elle ne prît une seconde fois la fuite, ils la lierent à des branches d'arbres. *Admete* vint ensuite, délia la statue, expia le crime des Samiens, & remit Junon à sa place ordinaire. Depuis ce temps, les Samiens portoient tous les ans la statue de Junon au bord de la mer, la lioient comme la premiere fois, & célébroient une fête qu'ils

appeloient *Tenea*, parce qu'ils avoient tendu des branches d'arbres autour de la statue.

ADMISSIONALES, étoient les introducteurs auprès des princes ou des citoyens opulens; leurs fonctions étoient de lever le rideau ou la portiere qui fermoit la porte de la chambre de l'empereur, & de faire entrer ou de reconduire ceux qui étoient admis à son audience. Ces officiers étoient en très-grand nombre; on les divisoit en quatre décuries, dont chaque chef portoit le nom de *magister*: mais tous étoient subordonés au *magister admissionum*, premier introducteur, dont la dignité étoit très-honorable.

Les *admissionales* étoient des afranchis, & leurs places étoient recherchées, à cause du crédit qu'elles donnoient. Les historiens remarquent avec soin que Vespasien, Antonin & Alexandre-Sévere étoient d'un accès si facile, qu'ils ne se servoient point d'*admissionales*.

ADMISSIONIS *primæ*, *secundæ & tertiæ*. On distinguoit à la cour des empereurs, & même chez des particuliers riches & puissans, les amis qui avoient les premieres entrées, les secondes, les troisiemes. Lampride dit qu'Alexandre-Sévere ne dédaignoit pas de visiter ses amis malades, non seulement ceux qui étoient admis les premiers auprès de sa persone, mais ceux mêmes qui n'avoient que les secondes entrées.

Cette coutume de partager ses amis en plusieurs classes, vint des consuls C. Gracchus & Livius Drusus, comme nous l'apprend Séneque (*de Benefic. VI*, c. 34.): *Apud nos primi omnium C. Gracchus & mox Livius Drusus instituerunt segregare turbam suam, & alios in secretum recipere, alios cum pluribus, alios universos. Habuerunt itaque isti amicos primos, habuerunt & secundos, nunquam veros.* „ Ils eurent plusieurs classes d'amis, mais point d'ami véritable „.

ADNA, roi inconnu.

Ses médailles sont:

RRRR. en argent. (*Pellerin.*)

O. en or.

O. en bronze.

ADNOTATIO. C'étoit un rescrit du prince, signé par lui. Il contenoit ordinairement un pardon, & ressembloit à nos *lettres de grâce* ou *de rémission*.

ADOD; nom que les Phéniciens donnoient au roi des dieux.

ADOLERE. Arnobe (*lib.* 7.) dit que les prêtres avoient coutume chez les Romains, de n'employer dans les sacrifices que des mots d'origine greque ou barbare, afin de n'être pas entendus par la multitude. Le mot *adolere* nous en fournit un exemple frapant. Au lieu de se servir des verbes *urere*, *cremare*, pour exprimer la combustion des victimes, les pontifes avoient adopté le mot *adolere*, dont l'étymologie & le sens propre étoient plus détournés. Le mot *augeri* en fournira un second exemple.

ADOLESCENCE. Les Romains appeloient adolescens les garçons depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq, & les filles depuis douze jusqu'à vingt-un. On ne comprenoit dans le cens que les adolescens ou ceux qui avoient atteint l'âge de puberté, & les hommes faits.

Les juges déclaroient adolescens les jeunes garçons qui avoient quatorze ans. Ceux-ci faisoient alors couper leur chévelure qu'ils avoient laissé croître pendant l'enfance, & ils prenoient la robe virile. Les jeunes patriciens quitoient à cette époque la prétexte pour se revêtir de la toge, qui annonçoit leur aptitude à postuler les charges de la république.

Les jurisconsultes sont partagés sur la maniere dont les juges s'assuroient de la puberté, & sur celle dont il faut rendre *ex habitu corporis*, qui étoit un de ces moyens: mais la décence restreint le sens de ces mots à la simple inspection des forces corporeles de l'individu habillé.

ADONEA; nom d'une divinité qui présidoit aux voyages, comme *Alcone*.

ADONÉE. Les Arabes appeloient ainsi le soleil, & l'adoroient sous ce nom, en lui offrant chaque jour de l'encens & des parfums. Ils donnerent le même nom à Bacchus, dit Ausone.

ADONIDIE. Vossius, *liv.* 3, *ch.* 13 *de ses Inst. poët.*, parle d'une chanson à l'honeur d'Adonis, qu'il appele *adonidie*.

ADONIE; air que les Lacédémoniens jouoient sur les flûtes appelés *embatériennes*, lorsqu'ils marchoient au combat.

ADONIES *ou* ADONIENES; c'étoient des fêtes de deuil dans la Grece, en l'honeur d'Adonis. *Voyez* ADONIS. Ce fut un mauvais présage pour Nicias, chef des Athéniens, d'être parti pour la guerre de Sicile, lorsqu'on célébroit les *adonies*, parce que c'étoient des fêtes de tristesse & de lamentations.

ADONIS étoit, selon Meursius, une danse des anciens Grecs. C'étoit une espece de ballet dans lequel un pantomime imitoit *Adonis*, & représentoit son infortune. Arnobe, *liv.* 7, & Prudence (περὶ στεφ), hymne 10, parlent de cette danse, sans lui donner cependant le nom d'*Adonis*.

ADONIS; fleuve près de Byblos, en Phénicie, dans lequel on lava la plaie d'*Adonis*. *Voy.* l'article suivant & BYBLOS.

ADONIS, étoit le fruit de l'inceste commis par Myrrha avec Cyniras son pere. *Voyez* MYRRHA. Lorsqu'il naquit de sa mere, métamorphosée en arbre, les naïades le reçurent dans leurs bras, & l'ayant couché sur l'herbe, l'oignirent avec les larmes que Myrrha venoit de répandre. Cet enfant, dit Ovide, étoit si beau, que l'Envie elle-même auroit été forcée de l'admirer. Il ressembloit à l'Amour, & la ressemblance auroit été parfaite, si on lui avoit donné un carquois & des fleches, ou si l'on avoit ôté à l'Amour ses fleches & son carquois. Vénus, charmée de la beauté de cet enfant, le renferma dans un cofre, & ne le montra qu'à Proserpine. Celle-ci protesta qu'elle vouloit le garder. Jupiter fut pris pour

arbitre entre les deux déesses, & prononça qu'*Adonis* seroit libre pendant les quatre premiers mois de l'année, qu'il donneroit les quatre suivans à Proserpine, & les quatre derniers à Vénus. Mais *Adonis* renonça bientôt aux quatre mois que Jupiter lui avoit donnés, pour les sacrifier à Vénus.

D'autres ont dit que Jupiter, dans l'appréhension de mécontenter les deux déesses, remit la décision à Calliope, qui ordona qu'*Adonis* seroit six mois à Vénus & six mois à Proserpine. Un an fut employé à décider une querele de cette importance. Pendant ce temps-là, Proserpine fut maitresse d'*Adonis*; & pour faire jouir Vénus des six mois qui lui avoient été adjugés, il fallut députer vers Pluton les heures, qui ramenerent *Adonis* sur la terre. Ce fut pour se venger de ce retard, qui privoit Vénus de la présence de son amant pendant une année, que cette déesse inspira aux dames de Thrace un amour si violent pour Orphée, fils de Calliope. Chacune d'elles voulant l'arracher aux autres, elles le mirent en pieces. Dans les Dialogues de Lucien, Vénus reproche à Cupidon son fils, de l'avoir fait brûler tantôt sur le mont Ida pour Anchise, & tantôt sur le mont Liban pour cet *Adonis*, dont il lui avoit enlevé la moitié, en inspirant de l'amour pour lui à Proserpine.

D'autres auteurs ont dit que Vénus l'enleva, & s'atacha à lui si fortement, que le ciel même lui parut un séjour peu agréable, en comparaison des bois, des montagnes & des rochers où elle suivoit *Adonis* à la chasse. Cet enlévement devint pour les anciens peintres, un sujet aussi fréquent de leurs tableaux, que celui de Ganymede: Plaute nous l'apprend dans ses Ménechmes.

Les deux déesses ne furent pas seules éprises des charmes d'*Adonis*. Plusieurs ont prétendu que ce chasseur ayant les deux sexes, faisoit comme homme les délices de Vénus, & comme femme celles d'Apollon. D'autres, sans lui donner les deux sexes, ont dit qu'il étoit le favori de Vénus & de Bacchus; ils ajoutent même qu'il fut enlevé par ce dernier. On a dit encore qu'*Adonis* avoit été l'objet des complaisances de Jupiter. Quelques-uns en ont même fait un des favoris d'Hercule: & selon eux, la jalousie qu'en conçut Vénus, l'excita à indiquer au centaure Nessus comment il pouroit dresser des embûches à ce héros. On trouve ailleurs une anecdote bien opposée à celle-ci. Hercule voyant sortir d'un temple situé dans une ville de Macédoine un peuple nombreux, y voulut entrer pour offrir ses vœux; mais ayant appris qu'on y adoroit *Adonis*, il se moqua d'un culte aussi ridicule.

Si les anciens ont varié sur les amours d'*Adonis*, ils n'ont pas été plus d'acord sur ses occupations & sur sa mort. Virgile, dans ses Églogues, nous le peint comme berger; mais presque tous les autres en ont fait un chasseur, & quelques-uns ont dit même que cette inclination pour la chasse étoit l'ouvrage des muses. Elles vouloient se venger de Vénus, qui avoit inspiré à quelques-unes d'entr'elles de l'amour pour des mortels. Pour exécuter ce projet de vengeance, elles chanterent devant *Adonis* quelques airs qui lui donnerent une passion violente pour la chasse, dont les exercices pénibles le tenoient souvent éloigné de la déesse. Tous les auteurs s'acordent à dire qu'il fut tué par un sanglier: mais plusieurs ont assuré que ce fut un dieu qui prit la forme de cet animal. Les uns ont prétendu que ce fut Mars, jaloux & brûlant du désir de punir Vénus qui lui préféroit ce rival; d'autres ont attribué cette métamorphose à Apollon, qui se porta à cet excès de violence, pour venger son fils Érymanthe, que la déesse avoit rendu aveugle, parce qu'il l'avoit vue sortant des bras d'*Adonis*, & entrant nue dans le bain. Il résulte constament de ces différentes traditions, qu'*Adonis* fut tué par un sanglier. On a cru cependant qu'il n'étoit pas mort de cette blessure, & qu'il avoit été guéri par un certain Cocyte, disciple du centaure Chiron. *Voyez* COCYTE. Enfin, les anciens ont feint que Vénus cacha, ou même enterra le corps d'*Adonis* sous des laitues.

Après ces différentes traditions sur l'histoire d'*Adonis*, il nous reste à donner un précis de ce qu'en a dit Ovide: c'est la relation de ce poëte qui est la plus connue aujourd'hui, & à laquelle les peintres se sont conformés. Il le fait naître du crime de Myrrha avec son pere, & dit que les naïades le reçurent quand il naquit de sa mere changée en arbre. Un jour l'Amour caressant Vénus, & badinant avec elle, la blessa par hazard avec une fleche qui tomba de son carquois. La déesse se sentant piquée, repoussa son fils de la main; mais la blessure étoit plus profonde qu'elle ne paroissoit l'être, & la déesse y fut trompée elle-même: elle devint sensible aux charmes d'*Adonis*, & dès-lors elle fut punie de la passion insensée qu'elle avoit inspirée à Myrrha pour son pere. Uniquement occupée de son amant, Vénus ne peut plus supporter le séjour de Cythere, de Paphos, de Gnide & d'Amathonte: celui de l'Olympe même lui paroît triste & ennuyeux. Cette déesse, qui jusqu'alors ne s'étoit occupée que de sa beauté, court sans relâche les pieds nus à travers les rochers pour suivre son amant; elle anime les chiens, & poursuit tous les animaux que l'on peut chasser sans danger, tels que les lievres, les cerfs, &c. mais elle évite les bêtes furieuses, & tâche d'inspirer la même retenue à son amant. Après l'avoir un jour vivement exhorté à suivre ce conseil, elle s'éloigna de lui pour aller revoir l'île de Cypre. *Adonis* fut à peine seul, qu'il partit pour la chasse, & blessa un énorme sanglier. Cet animal furieux poursuivit *Adonis*, lui enfonça ses défenses dans le côté, & le renversa mourant sur la poussiere. Vénus, rapelée par ses cris, le trouva baigné dans son sang, & près d'expirer. Elle le changea en anémone.

Après sa mort, Proserpine consentit à ne l'avoir que six mois dans ses états, & à le laisser pendant les six autres mois à Vénus. Cette résurrection fabuleuse le fit mettre au rang des dieux ; & son culte commença dans la Phénicie, où ce prince avoit régné. Il se répandit dans les pays voisins, en Égypte, où l'on donnoit à *Adonis* le nom d'Osiris, & quelquefois celui de Thammus, dans la Syrie, dans la Perse, dans l'île de Cypre, & enfin dans la Grece. Sa fête duroit huit jours, & commençoit dans le temps où les eaux du fleuve *Adonis*, qui tombe du Liban, sont chargées d'une couleur rougeâtre, qu'elles conservent assez avant dans la mer ; c'est ce qui arive quand après avoir été grôssies par les pluies, elles entraînent une argile rougeâtre. Mais les femmes de Syrie croyant qu'*Adonis* avoit reçu sa blessure sur le mont Liban, s'imaginoient que cette blessure se renouveloit tous les ans, & produisoit cette couleur sanguinolente, qui étoit le signal pour la célébrations des *adonies*. Alors toute la ville commençoit à prendre le deuil, & à donner des marques publiques d'affliction. On n'entendoit de tous côtés que pleurs & gémissemens : les femmes qui étoient les ministres de ce culte, couroient les rues la tête rasée, & en se frapant la poitrine.

À Alexandrie, la reine ou la dame la plus qualifiée de la ville, portoit la statue d'*Adonis* acompagnée des femmes les plus considérables, qui tenoient à la main des corbeilles pleines de gâteaux, des boîtes de parfums, des fleurs, des branches d'arbres & toutes sortes de fruits. La pompe étoit fermée par d'autres dames qui portoient de riches tapis, sur lesquels étoient placés deux lits ornés de broderies d'or & d'argent ; l'un pour Vénus & l'autre pour *Adonis*. On voyoit sur ces lits la statue du jeune prince. La pâleur de la mort répandue sur son visage, n'éfaçoit pas les charmes qui l'avoient rendu si aimable. Cette procession marchoit au bruit des trompetes & de toutes sortes d'instrumens, qui acompagnoient les voix des musiciens.

À Athênes, quand le temps de fête d'*Adonis* étoit arivé, on avoit soin de placer dans plusieurs quartiers de la ville, des statues qui représentoient un jeune homme mort à la fleur de son âge. Les femmes, vêtues d'habits de deuil, venoient bientôt les enlever pour en célébrer les funérailles, pleurant & chantant des cantiques qui exprimoient leur affliction. Ces jours de deuil étoient réputés malheureux ; on prit pour un mauvais augure & le départ de la flote des Athéniens, qui mit à la voile à cette époque pour aller en Sicile, & l'entrée que fit l'empereur Julien dans Antioche pendant les *adonies*. Au dernier jour de la fête, le deuil se changeoit en joie, & chacun se réjouissoit de la résurrection d'*Adonis* ou de son apothéose.

Entre les autres cérémonies propres à cette fête, il faut remarquer la suivante. On portoit dans des vases de terre du blé qu'on y avoit semé, des fleurs, de l'herbe naissante, des fruits, des arbrisseaux & des laitues ; & à la fin des fêtes, on jetoit ces jardins portatifs dans la mer ou dans quelques fontaines. C'étoit une espece de sacrifice qu'on faisoit à *Adonis*. Tous ces usages avoient un raport manifeste aux prétendues circonstances de sa vie & de sa mort. Les Babyloniens donnoiet à ces fêtes le nom de *salambon*, & Lampride dit qu'Élagabale célébra salambon à la maniere des Syriens, avec de grands cris & des lamentations. La premiere Idylle de Bion paroît être une de ces lamentations que l'on chantoit & répétoit en chœur pendant les fêtes d'*Adonis*.

Une allégorie astronomique fait la base de toutes ces fictions. Ce prétendu *Adonis* est un emblême du soleil, qui parcourt pendant six mois la partie supérieure de la sphere, c'est-à-dire, en langage mytho-astronomique, le ciel ; & pendant le reste de l'année la partie inférieure, c'est-à-dire, le tartare ou les enfers. Martianus Capella dit à cet astre, pere de la nature, (*Nupt. Philol. lib. 2.*) :

Te Serapim Nilus, Memphis veneratur Osirim,
Dissona sacra Mitram, Ditemque, ferumque Typhonem.
Atys pulcher, item curvi & puer almus aratri :
Ammon & arentis Lybies, ac BIBLIUS ADON.
Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

Biblius Adon nous fait connoître en même temps l'origine d'*Adonis*. Les Phéniciens altérerent les dogmes astronomiques des premiers Égyptiens ; & cette nouvele divinité, inconnue aux habitans de Memphis, fut imaginée par ceux de l'Assyrie & de Biblos. L'hymne d'*Adonis*, qui porte le nom d'Orphée, lui donne des attributs qui apartienent évidemment au soleil. „ Vous fournissez, „ y est-il dit, la nouriture à tout ce qui re„ spire... Vous vous éteignez & brillez ensuite „ de nouveaux feux à des périodes réglées.... „ Vous faites naître la verdure.... Tantôt vous „ habitez le tartare obscur, tantôt vous montez „ vers l'olympe, & vous faites alors mûrir les „ fruits „. Cet hymne appele *Adonis*, Δαίμων, nom que le prétendu Orphée donne seulement au grand dieu, & qu'il avoit appris sans doute dans les mysteres émanés de la doctrine des génies.

Macrobe s'exprime d'une maniere beaucoup plus claire dans le chapitre 21 du premier livre des Saturnales. „ On ne peut douter qu'*Adonis* ne „ soit la même chose que le soleil, si l'on examine „ la mythologie des Assyriens. Ils ont eu autrefois „ une profonde vénération pour Vénus Architis „ & pour *Adonis* ; & c'est d'eux que les Phéni„ ciens ont reçu ce culte : car les physiciens donnent „ le nom de Vénus à l'hémisphere supérieur du „ globe que nous habitons, & celui de Proser„ pine à l'autre hémisphere. Les Assyriens & les „ Phéniciens représentent leur déesse dans le deuil „ & dans l'affliction ; parce que le soleil, en par-

„ courant

„ courant la carriere annuele du zôdiaque descend dans l'hémisphere inférieur, c'est-à-dire, „ dans les six signes inférieurs. Pendant cette saison les jours sont très-courts; c'est pourquoi on „ dit que la déesse pleure la perte du soleil qui „ lui est enlevé par Proserpine, c'est-à-dire, par „ les Antipodes. Ces peuples croient encore qu'*Adonis* est rendu à Vénus, lorsque le soleil quitant les signes inférieurs, vient éclairer notre „ hémisphere, & faire croître la lumiere & les „ jours. Ils disent que la mort d'*Adonis* est venue „ par la morsure d'un sanglier, qui est l'emblême de l'hiver.... Cette saison est envisagée „ comme une blessure du soleil, qui diminue sa „ lumiere & sa chaleur ; effets que la mort „ produit sur les êtres animés „.

ADOPTION. Les principes que les Grecs & les Romains ont suivis dans l'*adoption*, apartienent à la Jurisprudence, & ne doivent pas trouver place ici. Nous parlerons seulement des cérémonies qui l'acompagnoient, parce qu'elles ont un raport nécessaire aux coutumes des nations, & aux arts du dessein qui les font revivre.

Tous ceux qui, chez les Grecs, n'avoient point d'enfans légitimes, pouvoient adopter leurs fils naturels ou des enfans étrangers, avec le consentement de leurs peres & meres. On excluoit de cette loi que les persones qui n'étoient pas maitresses d'elles-mêmes, telles que les esclaves, les femmes, les insensés & les jeunes gens au dessous de vingt-ans, qui ne pouvoient pas même faire de testament.

Celui qui étoit adopté par un Athénien, étoit revêtu du droit de bourgeoisie, qui donnoit seul le droit d'hériter. Son nom étoit ensuite inscrit dans les regîstres de la tribu du pere qui l'avoit adopté, comme ceux de tous les enfans des citoyens. Il n'y avoit dans cette inscription d'autre différence que pour le temps. Les enfans adoptifs n'étoient enregîstrés qu'aux fêtes appelées thargélies, dans le mois thargélion.

Les Lacédémoniens avoient multiplié les difficultés dans l'acte d'*adoption*, afin d'éviter la précipitation dans une afaire aussi importante. On ne pouvoit à Sparte adopter quelqu'un qu'en présence du roi. Les enfans adoptifs jouissoient de tous les droits, privileges & immunités de leur nouveau pere ; mais ils étoient en même temps chargés de remplir toutes ses obligations & tous ses engagemens. Vouloient-ils rentrer dans leur premiere famille, ils ne pouvoient le faire à Athènes qu'après avoir eu des enfans qui fissent revivre le nom du pere par *adoption*; & sans cela, ils perdoient tous leurs droits à l'héritage. Lorsque le pere par *adoption* avoit des enfans nés après cet acte, son héritage étoit partagé entre ses enfans & ses fils adoptifs. Ces derniers ne pouvoient aussi, de leur côté, réclamer ni partager les biens de leur pere naturel.

On distinguoit chez les Romains deux sortes d'*adoptions*, qui se faisoient l'une devant le préteur seul, l'autre devant le peuple assemblé du temps de la république, & depuis par un simple rescrit des empereurs. La premiere sorte d'*adoption* regardoit les fils de famille, dont le pere naturel déclaroit devant le préteur qu'il renonçoit à ses droits & les transmettoit au pere par *adoption*. On appeloit *adrogation*, *adrogatio*, la seconde sorte d'*adoption* qui se pratiquoit envers les persones libres. Dans les deux cas, celui qui étoit adopté quitoit ses noms propres, & prenoit le prénom, le nom & le surnom de son nouveau pere, en y ajoutant quelquefois un des siens ; qu'il alongeoit par une nouvele terminaison, en *anus* : par exemple, T. Pomponius Atticus, adopté par Q. Cæcilius, s'appela Q. Cæcilius Pomponianus Atticus.

Les empereurs grecs pratiquerent l'*adoption* d'une maniere bien différente. Constantin Pogonat envoya à Rome les cheveux de ses deux fils, Justinien & Héraclius, qui furent reçus en grande pompe par le Pape Benoît II, le clergé & l'armée. C'étoit une *adoption* usitée dans ce temps; celui qui recevoit les cheveux d'un jeune homme, étoit regardé comme son pere.

Les anciens Gaulois avoient une *adoption* militaire, qu'ils appeloient *adoption* par les armes. Elle leur venoit des peuples du nord ou des Germains, & elle passa dans l'empire romain, comme on le voit fréquemment dans l'histoire des Goths & des Lombards. C'étoit dans une assemblée publique, chez les peuples du nord, le pere, un parent ou un des chefs armoit de pied en cap l'enfant parvenu à l'âge de puberté. Cette *adoption* étoit une permission de porter les armes ; mais elle devint chez les Romains des derniers temps, la récompense de ceux qui les avoient portées avec gloire.

Les *adoptions* militaires se faisoient par la tradition des armes, en donnant ou envoyant à celui qu'on adoptoit, différentes sortes d'armes ou d'instrumens de guerre, & quelquefois en le revêtant ou le faisant revêtir par des ambassadeurs d'une armure complete ; car ces *adoptions* n'étoient en usage que chez les souverains. Elles étoient ordinairement acompagnées de présens plus ou moins considérables. Elles donnoient les noms de pere & de fils, comme l'anciene *adoption* romaine, & l'on se faisoit un honeur de prendre ces noms dans les suscriptions des lettres & dans les actes publics. Telle étoit l'idée qu'on avoit chez les Goths & chez les Lombards de cette *adoption* : elle étoit regardée comme le premier degré d'honeur de la milice. Les rois de ces peuples n'admétoient point leurs fils à leur table, qu'ils n'eussent été adoptés par quelque prince étranger ; & ceux-ci alloient chercher cet honeur jusque chez les princes ennemis.

L'an 1096, l'empereur Alexis Comnene voulant atacher à ses intérêts Godefroi, duc de la Basse Lorraine, qui conduisoit à la Terre Sainte une armée de croisés, l'adopta pour son fils, en le

faisant revêtir des habits impériaux avec toute la solemnité & selon la coutume du pays. Le prince d'Édesse, adoptant de cette maniere Baudouin, frere du même Godefroi, le fit entrer nu sous sa chemise, & le serra fortement entre ses bras, pour signifier qu'il le regarderoit désormais comme un fils sorti de lui-même.

A l'égard des *adoptions* faites par les rois de France, les historiens en décrivent deux sortes; l'*adoption* par les cheveux dont nous avons parlé plus haut, & l'autre par la barbe. Dans un traité de paix conclu entre Clovis & Alaric, il fut réglé qu'Alaric toucheroit la barbe de Clovis, & deviendroit par cette cérémonie son patrain ou son pere adoptif. D'autres fois, on ne se contentoit pas de toucher le barbe ou les cheveux, on en coupoit une partie.

Adoptions. On trouve quelques *adoptions* marquées sur les médailles. Par exemple, celle de Trajan: *Imp. Cæs. Nerva. Traian. Aug. Germ.* Au revers: *Adoptio*; une figure en habit militaire, tenant de sa main gauche une haste, tend la droite à une figure revêtue de la toge des sénateurs. — Celle d'Hadrien, par Trajan: *Cæs. Traianus Hadrianus Aug.* Au revers: *Adoptio Parth. divi Traian. Aug. P. M. Tr. P. Cos.*, &c. Trajan, Hadrien & Antonin prirent dans le commencement de leur regne les noms de ceux qui les avoient adoptés; mais ils les quiterent bientôt pour ne porter sur leurs monoies que leurs noms propres, *Trajanus*, *Hadrianus*, *Antoninus*.

ADOR. „ *Ador*, *ador*, *adoreum*, *far*, *alicastrum* ou *halicastrum*, *semen*, *zea*, *olyra*, *arinca*, *sandalum*, *oryxa*, *tiphe*, *bromos*, *tragos*, sont des appellations *polyglottes* de la même sorte de froment, avec quelques légeres différences. L'*ador* ou le *far* est de tous les fromens le plus ferme, le plus vigoureux; c'est celui qui soutient le mieux les rigueurs de l'hiver. Il s'accommode, sans beaucoup de culture, des terres chaudes comme des terres froides. C'est un blé d'hiver que l'on seme vers le temps du coucher des pléiades; sa tige, plus haute que celle de l'orge, est divisée par six nœuds; ses feuilles sont unies & douces au toucher, son épi est sans barbe, son grain est revêtu de plusieurs sortes envelopes. Ce grain, de même que le millet & le panis, ne peut se nétoyer ni se débarasser de ses écailles, sans avoir été chaufé & desséché au four; c'est par cette raison qu'on est obligé de garder dans sa balle celui que l'on réserve pour la semence. Il est plus pesant que l'orge, mais moins que le *triticum*,,.

Il réussit parfaitement en Italie, & principalement dans la Campanie, où on l'appele *semen*; on y en fait deux récoltes chaque année, & on fait de plus une récolte de panis dans la même terre. Comme ce froment est difficile à batre, & qu'on a de la peine à l'arracher des capsules qui le contienent, on ne le nétoie point à l'aire, ainsi que le *triticum* & la *siligo*; on est forcé de le serrer avec sa paille, dont ensuite on trouve moyen de le débarasser en le faisant dessécher au four. L'*ador* ou le *far* se plait dans les terres craïeuses, dans les terres rouges, dans les terres basses & les plus humides: *In cretoso & rubricoso & aquosiore agro adoreum ... in creta & uligine & rubrica & agro qui aquosus erit semen adoreum potissimum serito .... in creta & rubrica & aquosiore agro, adoreum .... Periti in loco humidiore far adoreum potius serunt quam triticum; contra in aridiore hordeum potius quam far .... Magis apto in agris imbribus obnoxiis adoreum quam triticum seritur: quoniam folliculum quo continetur, firmum & durabilem adversus longioris temporis humorem habet*.

„ Columelle dit qu'on connoissoit quatre sortes de *far* ou d'*ador*: celui de Clusium ou de Chiusi, dont le grain est d'une blancheur admirable; le *far*, appelé *vennuculum rutilum*, dont le grain avoit l'éclat de l'or, & un troisieme qui étoit blanc; ces deux derniers surpassoient celui de Clusium pour le poids: enfin, le quatrieme, appelé *semen trimestre* ou autrement *halicastrum*, étoit plus pesant que tous les autres & les surpassoit en qualité. Les anciens, par conséquent, avoient une sorte de *far* ou d'*ador*, qui étoit un froment d'hiver, & un autre que nous appélerions *far* de mars ou *far* trimestre, lequel se mettoit en terre au printemps. Virgile, dit Columelle, pense que l'on ne doit semer l'*ador*, aussi-bien que le *triticum*, qu'après le coucher des pléiades, ce qu'il exprime ainsi dans ces vers:

At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabis aristis,
Ante tibi eoa atlantides abscondantur.

Or, ajoute Columelle, elles se couchent le 31[e] jour après l'équinoxe d'autone, ce qui arive le 9[e] des calendes d'octobre. Ce jour répondoit dans l'ancien calendrier romain, au 23 de septembre; mais dans notre calendrier actuel, il doit répondre au 23 d'octobre, puisqu'il tomboit le 31[e] jour après l'équinoxe „. *Métrologie de Paucton*.

Ador, gâteau fait avec la farine de l'*ador* & du sel. *Voy.* Adorea.

ADORATI *imbres*. Séneque donne ce nom aux largesses que faisoient les empereurs au peuple assemblé pour voir les jeux. On les jetoit à pleine main sur les spectateurs, qui les comparoient à la pluie. Le surnom d'*adorati* par lequel ils les désignoient, nous apprend qu'on les distribuoit de cette maniere, au moment où ils se levoient & *adoroient* le prince en baisant leurs mains. *Voy.* l'article suivant.

ADORATION. Les anciens exprimoient par ce mot le salut que l'on donnoit aux images des dieux, ou aux persones constituées en dignité. Ce salut consistoit à porter la main droite à la bouche, à se couvrir la tête & à tourner une fois sur soi-même, en commençant par le côté droit. *Voy.* Circumvertere.

Les anciens craignoient de fouiller les images des dieux en les baisant : c'est pourquoi ils se contentoient de baiser leurs mains, & ensuite de les tendre aux divinités. Pline (XXVIII, 2.) le dit formélement : *In adorando dextram ad osculum referimus*. Apulée, dans son Apologie: *Nulli deo adhuc supplicavit : nullum templum frequentavit : si fanum aliquod prætereat, nefas habet adorandi gratia manum labris admovere*. „ Il n'a prié aucun dieu; il n'a fréquenté aucun temple ; & lorsqu'il passe devant une statue consacrée, il craindroit de commettre un crime en portant la main à sa bouche pour saluer la divinité du lieu „.

Les Grecs & les Romains ne manquoient pas de porter la main à leur bouche, & de prier à voix basse les divinités dont les temples & les statues de bois ou de pierre se trouvoient sur leur chemin. Ovide, dans le sixieme livre des Métamorphoses :

Ipse ducem dederat, cum quo dum pascua lustro,
Ecce lacu medio, sacrorum nigra favilla,
Ara vetus stabat, tremulis circumdata cannis.
Restitit ; & pavido, faveas mihi, murmure dixit
Dux meus : & simili, faveas, ego murmure dixi.

La formule ordinaire de ces prieres à voix basse étoit *faveas*, soyez-moi favorable. Ils adoroient de la même maniere les images des dieux qui étoient placées sur les portes des villes, pour y recevoir les hommages de ceux qui entroient ou sortoient. Cette maniere d'*adorer* & de saluer en baisant la main & la tendant vers ceux que l'on vouloit fléchir ou honorer, fit naître ces expressions si fréquentes chez les anciens auteurs, *a facie jactare manus*, *basia*, *oscula*.

L'*adoration de la pourpre* s'introduisit sous les empereurs. Ceux qui étoient admis à les saluer, touchoient leur manteau de pourpre, & baisoient ensuite la main qui avoit touché le manteau impérial. L'empereur offroit sa pourpre à baiser aux personnes qu'il vouloit honorer ; cette action étoit exprimée par une locution particuliere ; *majestatis insigne porrigere*. Le révolté Lucillien, qui avoit été fait prisonier, ayant paru devant Julien, fut admis dès son arivée à baiser la pourpre ; ce qui lui fit croire que ce prince lui pardonoit & lui rendoit ses bonnes grâces. Celui-ci, en lui présentant son manteau à baiser, lui dit (*Ammian. XXI.*): *Majestatis insigne, non ut consiliario tibi, sed ut desinas pavere, porrexi*. Je vous ai offert ma pourpre à baiser non point comme une faveur, telle que je l'acorde à mes conseillers, mais pour vous rassurer entiérement „.

Les favoris du prince étoient admis à cet honeur les premiers ou les derniers, suivant le degré de faveur où ils étoient auprès de lui, & quelques tribuns y étoient admis avec eux (*Ibidem*); mais on écartoit avec soin ceux qui avoient encouru la disgrace du prince. Nous apprenons du même Ammien Marcellin (XV, 3.), que cet usage d'*adorer la pourpre*, inconnu aux premiers empereurs, avoit été introduit par Constance à la cour de Constantinople. Il l'avoit fait à l'exemple des rois barbares.

Trebellius Pollion, parlant de Zénobie, dit qu'elle se faisoit adorer à la maniere des Perses ; c'est-à-dire, qu'on se prosternoit devant elle, & que l'on baisoit la terre après l'avoir frapée avec le front. Élagabale voulut faire adorer de même les empereurs romains, mais le modeste Alexandre-Sévere repoussa bientôt après cette basse flaterie des Asiatiques. Conon l'avoit autrefois refusée à Artaxerxès, & Callisthene à Alexandre. Si l'on croit Lucien (*de Navigio*), les Perses, en *adorant* le grand roi, & se prosternant devant lui, cachoient leurs mains derriere le dos. C'est aussi de l'Orient que Vitellius apporta l'*adoration* pratiquée envers les dieux, mais qu'il employa par un rafinement d'adulation envers Auguste. Il ne l'aborda plus depuis son retour de Syrie, qu'en se couvrant la tête & en tournant sur lui-même pour se prosterner à ses pieds. Dioclétien offrit ses pieds à baiser aux courtisans qui venoient le saluer, & il fit atacher à cet effet des pierreries à sa chaussure. Sous Charlemagne & son fils, les grands qui s'adressoient au roi lui baisoient de même les pieds. C'est peut-être à l'exemple des empereurs & des autres princes temporels, que les souverains Pontifes offrirent leurs pieds à baiser aux fideles.

ADOREA. On nommoit ador & *adorea*, les gâteaux faits avec de la farine de froment & du sel, qu'on offroit en sacrifice, & les sacrifices euxmêmes s'appeloient *adorea sacrificia*.

Les Romains, dans les commencemens de la république, appeloient *adorea* toute espece de récolte. Plaute (*Amph. I*, 1, 38.):

Qui præda, atque agro, atque adorea affecit populares suos.

Le mot *adorea* exprimoit dans les mêmes temps jusqu'à la gloire même que l'on acquéroit par les armes. Elle reçut ce nom de la récompense que les chefs acordoient aux soldats. Elle consistoit dans une hémine ou un quartier de *far*, espece de froment. (Pline XVIII, 3.) : *Gloriam denique ipsam a farris honore adoream appellabant*.

ADPORINA, surnom de Cybele : elle le reçut d'un de ses temples, bâti sur une montagne escarpée & de difficile accès, auprès de Pergame.

ADRAMELECH & ANAMELECH ; divinités des habitans de Sépharvaïm, qu'on représentoit sous la figure d'un paon. Ces idolâtres faisoient brûler des enfans en l'honeur de ces dieux, ce qui montre leur identité avec Moloch. *Adramelech* signifie un roi puissant, & *Anamelech* un roi magnifique ; peut-être étoit-ce le soleil & la lune qu'ils adoroient sous ces noms, ou bien on peut croire que c'étoient d'anciens rois du pays.

ADRAME. *Voy.* ADRANUS.

ADRAMNE, dans la Cœléfyrie. ΑΔΡΑΜΝΩΝ.
Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honneur de M. Aurele & de Lucille.

ADRAMYTIUM, en Myfie. ΑΔΡΑΜΥΤΤΗΝΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville font:
RR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.
Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honneur de Domitien, de Trajan, de Marc-Aurele, de Commode, de Julia-Domna, de Caracalla, d'Élagabale, d'Alexandre-Sévere, de Gordien-Pie, de Gallien.

ADRANUS; étoit un dieu particulier à la Sicile. Il étoit finguliérement honoré dans la ville d'Adrane, qui, ayant été bâtie près de fon temple, au pied du mont Etna, par Denis, en prit le nom, ainfi que le fleuve fur les bords duquel elle étoit fituée. Héfychius dit qu'*Adranus* étoit pere des dieux Palices. Plus de mille chiens confacrés à ce dieu, faifoient pendant le jour un accueil flateur aux citoyens & aux étrangers qui venoient à fon temple, & fervoient de guides pendant la nuit à ceux qui s'étoient pris de vin. Ils déchiroient, au contraire, impitoyablement ceux que leur impiété & leur infolence rendoient coupables envers la divinité.

Adranus, en Sicile. ΑΔΡΑΝΟΥ.
Les médailles autonomes de cette ville font:
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ADRASTE, fils d'Hercule, fe jeta au feu par ordre d'Apollon. Hipponoüs, fon fils, en fit autant.

Adraste, fils de Mérops, bâtit dans la Troade la ville d'Adraftée, & y éleva un temple à la Fortune. Ce temple eut dans la fuite un oracle célebre d'Apollon.

Adraste étoit fils de Talaüs, roi d'Argos, & de Lyfianaffe, fille de Polybe, roi de Sycione. Amphiaraüs, ce devin fi fameux, defcendoit de Mélampus. Mélampus avoit guéri de la folie les filles de Prætus, l'un des aïeuls d'*Adrafte*; & pour récompenfe, il avoit eu une partie du royaume d'Argos. *Voy.* Mélampus. Amphiaraüs, non content de la portion qui lui étoit échue, comme fucceffeur de Mélampus, perfécuta fi cruélement les defcendans de Prætus, qui formoient la famille de Talaüs, à laquelle l'autre moitié du trône apartenoit, qu'*Adrafte* fut obligé de s'enfuir à Sycione, chez Polybe, fon beau-pere. Pour terminer fes différents avec Amphiaraüs, *Adrafte* lui donna Ériphile en mariage, & revint à Argos.

Adrafte eut plufieurs enfans, deux fils, Ægialeüs & Cyanippus, & trois filles, Argie, Déiphile & Ægialée. On ne fait fi c'eft de cet *Adrafte* que Hyppodamie, femme de Pirithoüs, étoit fille. Quoi qu'il en foit, *Adrafte* confultant l'oracle fur le fort de fes deux premieres filles, Apollon répondit qu'elles feroient mariées, l'une avec un fanglier, l'autre avec un lion. Quelque temps après, Polynice, chaffé de Thebes, fe retira à Argos, & y ariva couvert d'une peau de lion, fe faifant honeur, comme Thébain, de porter l'habillement d'Hercule. À peu près dans le même temps, Thydée furvint revêtu d'une peau de fanglier, en mémoire du fanglier de Calydon, que Méléagre, fon frere, avoit tué. *Adrafte* ne douta point que ces deux princes ne fuffent les maris que l'oracle avoit deftinés à fes filles; en conféquence, Polynice époufa Argie, & Thydée époufa Déiphile. De ce dernier mariage naquit Diomede, qui devint l'époux de fa tante Ægialée.

Polynice ayant été exclu de la courone de Thebes, par Étéocle, fon frere, nonobftant les conventions faites entr'eux, *Adrafte* réfolut de foutenir les droits de Polynice fon gendre. Amphiaraüs, à qui fon efprit prophétique avoit appris qu'il périroit dans cette guerre, refufoit d'y aller, & en détournoit les autres, parce qu'il prévoyoit que de tous les chefs, *Adrafte* feroit le feul qui en reviendroit. Amphiaraüs, pour éviter de marcher à cette guerre, s'étoit caché; mais Polynice gâgna Ériphile par le moyen du fameux collier. *Voy.* Ériphile. Elle découvrit la retraite de fon mari, qui fut obligé de rejoindre l'armée. Amphiaraüs ne fe trompoit pas. *Adrafte* fut fuivi de fes deux gendres, Polynice & Thydée, de Capanée & d'Hippomédon, fils de fes fœurs, d'Amphiaraüs, fon beau-frere, & de Parthénopée: tels étoient les fept *preux* dont l'expédition a été tant célébrée par les poëtes. Ils y périrent tous, à la réferve d'*Adrafte*, qui fut fauvé par fon cheval Arion. *Voy.* Arion. Quoique la mort de Polynice eût affuré le trône de Thebes à Étéocle, la guerre ne fut pas terminée pour cela. *Adrafte* n'ayant pu obtenir les corps des Argiens tués devant Thebes, eut recours aux Athéniens, qui, fous la conduite de Théfée, contraignirent le nouveau roi de Thebes à faire ce qu'*Adrafte* demandoit. Les fils de ceux qui avoient péri à la premiere expédition, en firent une feconde, dix ans après, qui fut nommée la guerre des Épygones (*Voy.* Épygona), & qui fe termina par le facagement de Thebes. Aucun des chefs n'y périt, excepté Ægialeüs, fils d'*Adrafte*. Le roi, d'ailleurs, afoibli par la vieilleffe, fut fi fenfible à la perte de fon fils, qu'il en mourut à Mégare, comme il ramenoit l'armée victorieufe.

Il avoit été à la fois roi d'Argos & de Sycione. Ses fujets de Sycione lui dreflerent un tombeau au milieu de leur grande place, & inftituerent des fêtes & des facrifices en fon honeur, qu'ils célébroient tous les ans avec beaucoup de pompe: il avoit rendu leur ville illuftre par les jeux pythiques qu'il avoit établis. Sa mémoire fut auffi honorée par ceux de Mégare. *Voy.* Arion, Polynice, Thydée, Étéocle, Alcméon, Amphiaraüs.

ADRASTÉE; une des méliffes ou nymphes qui nourirent Jupiter dans l'antre de Dictée. *Voy.* Mélisse, Adamantée.

ADRASTÉE *ou* ADRASTIE, fille de Jupiter & de la Néceſſité, étoit, ſelon Plutarque, la ſeule furie miniſtre de la vengeance des dieux. Son nom eſt tiré du grec ἀεὶ δρῶν, toujours agiſſante, ou de l'α privatif; & de δράω ou διδράσκω, je fuis. Il déſigne une divinité qui eſt toujours en action, que rien n'empêche d'agir & de punir les coupables; ou bien il peut ſignifier une divinité dont on ne ſauroit éviter la vengeance. Les prêtres égyptiens plaçoient Adraſtie au deſſus de la lune, d'où elle examinoit tout le monde, ſans qu'aucun coupable lui échapât. Adraſtie n'eſt, ſelon quelques-uns, qu'un ſurnom de Néméſis : un particulier nommé *Adraſtée*, ayant élevé un temple à cette déeſſe, lui donna ſon nom, comme s'il eût voulu dire qu'elle étoit fille d'*Adraſtée*. *Voyez* NÉMÉSIS.

ADRIANÉES *ou* ADRIANALES. On devroit écrire *Hadrianées* ou *Hadrianales*, comme on écrit *Hadrien*. Quoi qu'il en ſoit, on appeloit de ce nom des jeux inſtitués en l'honeur de l'empereur Hadrien. Il y en avoit de deux ſortes, les uns qui ſe célébroient tous les ans, & les autres tous les cinq ans ſeulement.

ADRIANEUM, aujourd'hui le *château Saint-Ange à Rome*, *moles Hadriani*. Hadrien voyant que le tombeau d'Auguſte (*Dion. LXIX, p. 797.*) étoit rempli, & que l'on ne pouvoit plus y enterrer aucun empereur, fit bâtir le monument appelé *Adrianeum*. Le mauſolée d'Auguſte étoit placé auprès du grand champ de Mars; de même Hadrien éleva le ſien vis-à-vis du petit champ de Mars, auquel il le joignit par un pont. Ce monument avoit auſſi, comme celui d'Auguſte, la forme d'un carré, au milieu duquel s'élevoit une tour ronde.

Ce qui en reſte aujourd'hui, occupe un quart de la tour par le bas. Les murs ſont de *peperino* noir & poreux : ils ſont doubles, & le maſſif de la tour ou l'entre-deux des murs eſt rempli de mortier & de briques jetées au hazard, ſans aucun arangement, mais ſi épais, qu'on y a réſervé à peine la place d'un eſcalier. La tour étoit incruſtée de marbre de Paros, couronée par des ſtatues, des chars, des chevaux, & terminée par une pomme de pin en bronze doré, étonante par ſa grandeur. On voit encore au belvéder cette pomme, avec deux des quatre paons dorés, de même métal, qui l'acompagnoient. Elle faiſoit alluſion à la douleur qu'éprouva Cybele en voyant mourir Atis, qui avoit été bleſſé ſous un pin. Les paons indiquoient la ſépulture des impératrices, comme on le voit fréquemment ſur les médailles de leurs conſécrations.

Le tombeau d'Hadrien étoit entouré de colonnades, & l'on croit que les plus belles colonnes de cet édifice furent tranſportées à Saint Paul dès le temps de Conſtantin. On montoit intérieurement juſqu'au haut par une pente douce tournée en ſpirale, où les voitures pouvoient aller. Ce monument ayant ſervi de citadelle, & les Romains y étant aſſiégés par Vitigès, roi des Goths, ils s'y défendirent avec les ſtatues qu'ils jeterent ſur leurs ennemis. De ce nombre fut le célebre Faune endormi, plus grand que nature, qui eſt conſervé dans le palais Barberini, & que l'on trouva ſans cuiſſe, ſans jambe & ſans bras gauche, en creuſant le foſſé du château Saint-Ange. Si l'on ajoute foi à un auteur grec, Jean d'Antioche, la ſtatue d'Hadrien, repréſentée dans un quadrige, méritoit à juſte titre le nom de coloſſe.

Elle étoit ſi grande, & ſon char étoit ſi volumineux, qu'un homme de haute taille pouvoir s'introduire dans les creux des ieux des chevaux. On a prétendu de plus que la ſtatue, le char & les chevaux, étoient faits d'un ſeul bloc de marbre. Mais toute cette deſcription, dit le judicieux Winkelmann, paroît être une fable greque, & mérite d'être miſe ſur la même ligne que le récit d'un autre écrivain grec du même ſiecle. Michel Choniate, décrivant la tête d'une ſtatue de Junon, tranſportée à Conſtantinople, dit que quatre paires de bœufs pouvoient à peine la traîner, tant elle étoit peſante.

Hadrien fut enterré dans ce monument, ainſi que tous les Antonins. Pertinax y fit porter le corps de Commode, & l'on y dépoſa auſſi celui de Verus.

Lorſque l'empereur Aurélien eut renfermé le champ de Mars dans l'enceinte des murs de Rome, le mauſolée d'Hadrien s'en trouva ſi voiſin, qu'il devint une eſpece de citadelle vers le temps de l'empereur Honorius, ou au moins ſous Béliſaire. Les Romains s'en ſervirent depuis comme d'une fortereſſe; les Goths prirent pluſieurs fois ce château; les Exocques de Ravenne & d'autres enſuite l'occuperent, & le dégraderent ſucceſſivement.

ADRIANOPOLIS, & ſemblables. *Voyez* HADRIANOPOLIS.

ADRIEN. *Voyez* HADRIEN.

ADROGATION. C'étoit l'eſpece d'adoption qui ſe pratiquoit à l'égard d'un homme libre. Elle ſe faiſoit autrefois en préſence du peuple, mais depuis en préſence du prince, ou du préteur qui le repréſentoit. *Voyez* ADOPTION.

ADRUMETE. *Voyez* HADRUMETUM.

ADSCRIPTII *glebæ*, étoient chez les Romains des eſclaves atachés à la culture de certaines terres, & qui ne pouvoient être vendus qu'avec ces terres.

ADSEDERE ſignifioit dans le ſénat, être de l'avis propoſé ; parce que les ſénateurs parloient debout, & que ceux qui ne ſe levoient pas, étoient cenſés n'avoir aucune objection à faire contre l'avis de l'opinant.

ADSENTIRI. Lorſque les ſoldats romains agréoient les propoſitions que leur faiſoient les commandans dans les allocutions, ils élevoient les mains & la voix, & frapoient leurs bonciiers avec les genoux; ce qui étoit appelé *adſentiri*. Lucain décrit cet *aſſentiment* dans les vers ſuivans (386, *lib.* I.) de la Pharſale :

His cunctæ simul adsensere cohortes,
Elatasque alte, quæcunque ad bella vocaret,
Promisere manus: it tantus ad æthera clamor.

ADSERERE, ADSERTIO, ADSERTOR *manu in libertatem*. Ces mots sont relatifs à l'une des manieres par lesquelles on affranchissoit un esclave, c'est-à-dire, en le prenant par la main & en prononçant cette formule : *Hunc liberali causa manu adsero*.

ADSESSORES. Les magistrats qui n'avoient pas le pouvoir de juger seuls, se faisoient assister dans les jugemens par des jurisconsultes. On les appeloit *adsessores* (d'où est venu le mot françois *assesseur*), parce qu'ils prenoient place aux côtés du juge qui les appeloit.

ADSIDELÆ. On appeloit de ce nom, selon Festus, des tables auprès desquelles s'asseyoient les flamines pendant les sacrifices. Quant à leurs formes particulieres, on ne sait rien de positif sur cet objet.

ADSTETRIX. C'étoit le nom des femmes qui aidoient les accoucheuses dans leurs fonctions, & que nous appelons gardes ou garde-malades.

ADULTERE. Cet article apartient à la jurisprudence; on l'y trouvera très-bien détaillé.

ADVENTUS *Augusti*. Cette légende, qui est fréquente sur les médailles, annonce le retour du prince à Rome après quelque expédition contre les ennemis de l'Empire. Le prince y est ordinairement représenté à cheval, & élevant une main.

ADVERSARIA. Le papier des anciens n'étoit ordinairement écrit que d'un seul côté. Lorsqu'il n'étoit plus utile, on se servoit du *verso* ou du dos qui étoit resté blanc, pour y esquisser le canevas d'un nouvel ouvrage, ou pour écrire des remarques. Ces observations portoient le nom d'*adversaria*, parce qu'elles étoient écrites *in adversa parte*, sur le *verso* du papier.

On donnoit ces papiers inutiles aux enfans, pour qu'ils s'exerçassent à écrire sur le *verso* resté blanc (*Horat. l.* 1, *ep.* 20.). Les marchands s'en servoient aussi pour écrire en notes leur journal de vente.

ADVERSITOR. Les Romains avoient des domestiques chargés de les venir chercher chez leurs amis lorsqu'ils soupoient hors de chez eux, de les reconduire, & de leur faire éviter les pierres qui pouvoient se trouver sur leur chemin. Plaute en parle, (*Most.* IV, 1, 24.):

Solus eo nunc adversum hero ex plurimis servis.

ainsi que Térence. (*Adelph.* I, 1, 2.):

Neque servulorum quisquam, qui adversum ierant.

ADYTUM, chez les Grecs ἄδυτον, étoit un endroit secret & obscur des temples, dans lequel les prêtres seuls pouvoient entrer. C'est de là qu'on entendoit sortir les oracles. Séneque, dans la tragédie de Thyeste, (IV, 1, 679.):

Hinc orantibus,
Responsa dantur certa, cum ingenti sono
Laxantur adyto fata.

AE. „ Les conjonctions Æ, æ, qui expriment la diphthongue *ae*, sont des premiers temps. La premiere figure paroît sur les anciennes médailles consulaires & sur celles des empereurs. On la voit dans les inscriptions sous Claude & sous le quatrieme consulat de Gratien: sa forme la plus ordinaire est celle-ci ę. Dans l'écriture onciale du S. Hilaire & du S. Prudence, écrits au quatre ou cinquieme siecle, deux des plus précieux de la bibliotheque du roi, l'*ae* est ainsi conjoint, Æ, æ. Le célebre Psautier de S. Germain-des-Prés, du sixieme siecle, offre fréquemment des Æ toujours sans cédilles à la fin des lignes. Il y a beaucoup d'æ dans la plus anciene collection des canons de la même abbaye; & dans le manuscrit du roi 152, D. Mabillon a remarqué l'œ dans le Pseautier de Sainte Salaberge, écrit au septieme siecle. Le douzieme verset du psaume 47 y commence ainsi: *Lœtetur*. Le manuscrit royal 2206, du sept au huitieme siecle, exprime souvent cette diphthongue par *ae*, æ, ę, comme dans la plupart des plus anciens manuscrits. D. Mabillon a publié un modele de huit lignes, tirées d'un manuscrit du neuvieme siecle, contenant l'ouvrage de Raban-Maur, sur la croix, où l'on rencontre jusqu'à sept fois la conjonction æ. On la trouve exprimée par un ę dans le S. Hilaire des capucins de Tours, & dans les autres manuscrits des dix & onzieme siecles „.

„ Nous ne sommes entrés dans ce détail que pour manifester les fausses regles de Saumaise & de Conringius, sur l'usage & l'antiquité de l'Æ & de l'æ. Le premier suppose clairement que l'*AE* ou l'*ae* est le caractere distinctif des manuscrits les plus anciens & les plus sinceres. Il relegue à des temps bien postérieurs, ceux où l'on trouve l'Æ, l'æ, & l'ę. Le second soutient que la diphthongue *ae*, n'a jamais été écrite ni dans les manuscrits ni dans les diplômes par Æ ou æ. Mais lorsqu'il ajoute qu'on a très-souvent employé l'*e* simple au lieu de ces conjonctions, il avance une vérité dont les inscriptions lapidaires & métalliques, & les manuscrits, fournissent une multitude de preuves, même pour les siecles antérieurs au douzieme. C'est ce qu'ont remarqué Struve, Godefroi de Bessel, D. Mabillon & plusieurs autres habiles antiquaires. Quant au chartes, si l'on n'y voit pas d'Æ ni d'æ, on y trouve la conjonction équivalente ę. D. Mabillon l'a remarquée dans un diplôme de Charles le Simple pour l'abbaye de Compiegne; elle est fréquente dans celui que Hugues-Capet acorda à Sainte Colombe de Sens, l'an 988. Nous la trouvons encore dans une bulle

originale de Pascal II, de l'an 1104, en faveur de l'abbaye de S. Pierre le Vif „.

„ Mais depuis cette époque, la diphthongue divisée ou conjointe a-t-elle toujours été remplacée par l'*e* simple jusqu'au temps de l'Imprimerie ? C'est ce que croient la plupart des antiquaires. „ Les manuscrits, dit Cassey, qui marquent cette „ diphthongue ainsi *ae* & jamais ę, ont générale- „ ment parlant cinq à sept cents ans d'antiquité, „ & ceux qui sont au dessous de cinq cents ans, „ n'ont point de diphthongue, mais un simple *e* „. C'est-à-dire, que depuis le commencement du douzieme siecle jusqu'au milieu du quinzieme, elles ont été banies des manuscrits. Les savans d'Allemagne se contentent de dire que pendant les treize, quatorze & quinzieme siecles, on n'a fait aucun usage des diphthongues, & qu'on écrivoit toujours *sancte* pour *sanctæ*, *ecclesie* pour *ecclesiæ*. En général, cette regle n'est ni sûre ni exacte. En effet, la diphthongue *ae* ainsi figurée, Æ, æ, a été employée depuis le onzieme siecle jusqu'au renouvélement des lettres, arivé au quinzieme. Nous en avons pour garans plusieurs sceaux authentiques. Celui de Robert le Frison, comte de Flandre, de l'an 1072, porte cette inscription, où l'*ae* est exprimé par Æ: † SIGILLUM ROTBERTI, COMITIS FLANDRIÆ. On lit sur le sceau de Charles le Bon, aussi comte de Flandre en 1122 : CAROL. COMES FLANDRIE, ET FILI9 REGIS DACIÆ. Remarquez dans cette inscription le génitif *Flandrie*, terminé par un *e* simple, en même temps que *Daciæ* est écrit par un Æ, ce qui prouve que l'on se servoit autrefois indifféremment de ces deux caracteres. Mais depuis le commencement du douzieme siecle, l'Æ prit tellement le dessus, que l'Æ devint fort rare, sans néanmoins avoir été entiérement aboli, comme le prétend Heineccius „.

„ Nous voyons ce caractere monogrammatique conservé sur le sceau de Marguérite, comtesse de Luxembourg en 1225. Voici l'inscription : *S. MARGARITÆ, COMITISSÆ LECULBURGENSIS*. La même conjonction *æ* se montre deux fois sur le sceau & une fois sur le contre-scel de Jean, roi de Bohême & comte de Luxembourg en 1321 & 1328. Nous la retrouvons dans l'inscription du scel secret de Maximilien I, archiduc d'Autriche en 1480. La même conjonction prend cette forme *æ* sur le sceau de Charles II, duc de Lorraine depuis l'an 1390 jusqu'en 1431, & sur celui de Léonard, évêque de Passaw en 1438. Toutes ces conjonctions de la diphthongue *ae* s'étant maintenues jusqu'à un certain point dans les inscriptions métaliques depuis le déclin du onzieme siecle jusqu'à la fin du quinzieme, il n'est guere vrai-semblable que pendant tout ce temps on n'en ait pas fait usage, au moins quelquefois dans les manuscrits & les actes. Ainsi, dire que durant les douze, treize, quatorze & quinzieme siecles on s'est toujours servi de l'*e* seul, au lieu de la diphthongue *ae* écrite séparément ou par conjonction, c'est poser une regle générale qui peut souffrir des exceptions. Pour parler dans l'exacte vérité, il faut dire que l'usage de cette diphthongue *ae*, *æ*, a été extrémement rare dans les bas siecles „. (*Nouvele diplomatique*.)

Æ. A. A. F. F. Ces sigles placés sur les médailles romaines, sont relatifs aux triumvirs monétaires & à leurs fonctions. On les explique ainsi, *ære*, *argento*, *auro*, *flando*, *feriundo*.

ÆACÉES. *Voy.* ÉACÉES.

ÆAQUE. *Voy.* ÉAQUE.

ÆBUTIA, famille romaine dont on a des médailles:

C. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ÆDEPOL, par la divinité de Pollux. Ce jurement étoit employé par les hommes comme par les femmes. Celles-ci l'emprunterent des mysteres d'Éleusis, & s'en servirent seules pendant long-temps; mais par la suite il devint commun même parmi les hommes. Les grammairiens ne sont pas d'acord sur l'étymologie du mot *ædepol*. Les uns veulent le dériver du temple de Pollux, par lequel on juroit, *per ædem Pollucis*. D'autres qui écrivent *edepol*, lui donnent trois racines, *me* ou *e*, *deus* & *Pollux* ; c'est-à-dire, *sic me deus Pollux adjuvet*, *ainsi le dieu Pollux me soit en aide*. Meursius enfin, prétend qu'originairement on disoit *epol*, Pollux aidez-moi, & que depuis l'on écrivit *edepol* en ajoutant le *d*, pour exprimer la quantité de la premiere syllabe longue : comme on écrivoit *mecum*, ou *medecum*, ou *meecum*.

ÆDES, pris pour MAISON. *Voy.* ce mot.

ÆDES, pris pour signifier un TEMPLE. *Voy.* ce mot.

ÆDES. Les Romains distinguoient des temples proprement dits, les endroits consacrés aux dieux, tels qu'*ædes*, *delubra*, *fana*, *sacella*. *Fanum* étoit un terrain consacré par les augures & destiné à la construction d'un temple. Un simple autel élevé sur un terrain isolé, portoit le nom de *sacellum*. Par celui de *delubrum*, on entendoit & un espace vide de bâtiment, qui étoit réservé devant un temple, & ce temple lui-même.

Ædes différoit du temple, selon Varron, en ce que le second étoit *inauguré* après sa consécration, & que la premiere avoit été seulement consacrée. Ne trouvant point de mot françois qui rende avec précision le mot *ædes*, nous le conserverons avec son genre féminin. On comptoit un grand nombre d'*ædes*, répandues dans les différens quartiers ou régions de Rome. Une inscription placée à l'entrée de ces bâtimens sacrés, apprenoit qu'ils n'avoient pas été sanctifiés par les augures. Cette distinction entre *ædes*, *templum*, *&c.* établie par les premiers Romains, se perdit dans la suite, & on les confondit souvent ensemble.

Ædes Aji Locutii. Elle étoit placée au dessus de celle de Vesta, dans le bas d'une anciene *rue neuve*, qui commençoit au *Forum Romanum*.

Ædes Apollinis. *Voy.* TEMPLE.

Ædes Bellonæ. Elle étoit voisine du cirque de Flaminius. Il y avoit au devant une petite place avec la colonne *de la guerre*. C'étoit auprès de cette colonne que se plaçoit le consul, lorsqu'il lançoit un javelot du côté du peuple ou du roi auquel il déclaroit la guerre par cette cérémonie. Ovide, (*Fastor. vi*, 205.):

Prospicit a tergo summum brevis area circum,
Est ubi non parvæ parva columna notæ.
Hinc solet hasta manu belli prænuntia mitti
In regem, & gentes cum placet arma capi.

Appius l'aveugle fit vœu d'élever un temple à Bellone: puissante déesse, lui dit-il, si vous nous acordez aujourd'hui la victoire contre Pyrrhus, je vous consacrerai un temple. Tite-Live, (x, 19.): *Appius dicitur ita precatus esse: Bellona, si nobis hodie victoriam duis, ast ego tibi templum voveo*. On croit que l'*ædes Bellonæ* étoit placée entre le palais Savelli & l'Église de Saint André, vers le marché aux poissons. Elle étoit bâtie hors de la ville, de crainte que Bellone ne semât la discorde entre les citoyens. Le sénat s'y assembloit pour donner audience aux ambassadeurs qu'il ne vouloit pas admetre dans Rome, & pour juger s'il devoit acorder les honeurs du triomphe à un général. On voit par-là quelle méprise ont faite ceux qui placent auprès du grand cirque, c'est-à-dire, au milieu de Rome, l'*ædes Bellonæ*.

Ædes Bonæ deæ. Elle étoit placée sur le sommet du mont Aventin, dans l'endroit appelé *Remuria*, à cause des auspices qu'y avoit pris le frere de Romulus. On croit que Sainte Marie du mont Aventin est bâtie sur son emplacement. Il y avoit un second édifice consacré à la bonne déesse, sous le nom d'*ædes bonæ deæ Subsaxanæ*; ce surnom étoit relatif à sa position dans la douzieme région au bas du mont Aventin, au dessous du rocher, *saxum*, qui en couronoit le sommet, & qui portoit la premiere *ædes bonæ deæ*.

Ædes boni Eventus. Voyez Temple.

Ædes Camœnarum. Cet édifice sacré avoit été bâti par Fulvius Nobilior, sur la voie Appiene, hors de la porte *Capena*, qui en prit le nom de porte *Camœna*. Il y joignit un bois, à l'exemple de Numa, qui avoit consacré aux mêmes déesses un bois avec une fontaine célebre.

Ædes Carmentæ. Elle étoit placée près du Tibre, au bas du capitole, dans l'endroit où l'on croyoit que Carmenta, mere d'Évandre, avoit fixé son séjour. Les dames romaines ayant été privées par un *sénatus-consulte* du droit de se faire traîner dans des chars, conspirerent entr'elles, & jurerent de ne plus devenir meres que le sénat n'eût révoqué son arrêt. Les citoyens se lasserent bientôt d'être époux sans être peres, & le sénat se laissa fléchir. Pour reconoître cette condescendance des sénateurs, les dames qui devinrent meres firent élever l'*ædes Carmentæ*.

Ædes Carnæ. Brutus, le premier consul, consacra cet édifice sur le mont Cœlius, en l'honeur de la déesse Carna, que l'on croyoit veiller à la conservation des entrailles & des parties nobles du corps humain. Sous le nom de *Carna*, la même divinité veilloit à la sûreté des gonds qui retienent les portes.

Ædes Castoris & Pollucis. } Voy. Temple.
Ædes Cereris. }

Ædes Concordiæ ad capitolii adscensum. Le dictateur Furius Camillus ayant apaisé la révolte du peuple contre les patriciens, fit bâtir l'an 397, auprès de la montée du capitole, cette *ædes* qu'il avoit vouée à la Concorde. Elle dominoit le forum & les comices. On négligea sans doute de la faire inaugurer, car elle porta long-temps le nom d'*ædes*; elle le conserva même après que Livie, épouse d'Auguste, l'eut rebâtie, & que Tibere en eut fait la dédicace. Cet empereur y fit graver le nom de son frere avec le sien, pour éterniser la mémoire de la bonne intelligence qui régnoit entr'eux. On put alors y convoquer le sénat, & elle fut comptée au nombre des curies; ce qui nous apprend qu'elle avoit été inaugurée, cérémonie nécessaire pour rendre un édifice propre à servir aux assemblées du sénat. Les antiquaires croient en reconoître un débris dans un portique dont le faîte & les ornemens ont été arrachés, & sur lequel on lit:

Senatus. populusq. romanus. incendio. consumptam. restituit.

Ædes Concordiæ in arce Tarpeja. L. Manlius étant préteur, fit élever dans le fort Tarpéien un second édifice, consacré à la Concorde, dont les deux Atilius firent la dédicace. On ignore l'endroit précis de la citadelle où il étoit bâti. Il paroît cependant que c'étoit auprès des murs de ce fort; car Tite-Live (*xxvi*, 23.) raconte que la Victoire qui étoit placée au haut de l'*ædes* de la Concorde, se détacha & s'actocha en tombant, aux statues de la Victoire qui servoient de couronement aux murailles du fort Tarpéien.

Ædes Concordiæ in area Vulcani. Cette *ædes* étoit un véritable temple, comme on peut le conjecturer du témoignage de Tite-Live (*ix*, 46.). Cet historien raconte que C. Flavius, fils de Cneius, étant gréfier, consacra à la Concorde un édifice bâti sur la place de Vulcain. Cornelius Barbatus, qui étoit pour lors souverain pontife, ayant été obligé, par l'ordre du peuple, de prononcer les paroles de la consécration, refusa de le faire; parce que, selon l'usage ancien, il falloit être consul ou avoir été proclamé *imperator*, pour dédier un *temple* (*templum*) avec le pontife. C. Flavius n'étoit que gréfier.

Ædes Cybeles. Voy. Temple.

Ædes Ditis patris. Elle étoit placée dans le grand cirque, parce que les poëtes ont toujours chanté Pluton traîné dans un char à quatre chevaux.

Ædes

Ædes Fauni.
Ædes Fidii Divi. } *Voy*. Temple.
Ædes Floræ.
Ædes Fortunæ.

Ædes Furinarum. Cet édifice, consacré aux Furies, étoit situé au delà du Tibre, dans la quatorzieme région. Il en est fait mention dans une anciene inscription :

J. O. M. N. AUG.
SACR.
GENIO. FURINARUM
ET. CULTORIBUS : HUJUS
LOCI. TERENTIA. NICE
CUM. TERENTIO. DAMA
RIONE. FILIO. SACERDOTE
SIGNUM. ET. BASIM
DE. SUO. POSUIT.

Ædes Herculis.
Ædes Honoris & Virtutis. } *Voy*. Temple.
Ædes Jovis.
Ædes Isidis.

Ædes Isidis Athenodoriæ. Voy. *Isis Athenodoria*.

Ædes Isidis & Serapidis. Elle étoit bâtie dans le capitole. Pison & Gabinius étant consuls, renverserent les autels d'Isis & de Sérapis, & chasserent du capitole ces divinités égyptienes. Mais elles y furent rétablies dans la suite.

Ædes Junonis.
Ædes Juturnæ. } *Voy*. Temple.

Ædes Juventutis. M. Livius étant consul, fit vœu, le jour qu'il vainquit Hasdrubal, de bâtir un temple à la déesse de la Jeunesse. Il acomplit son vœu sous le consulat de M. Cornelius & de Tib. Sempronius, pendant sa censure. Le duumvir C. Licinius Lucullus fit la dédicace de cet édifice. Le nom d'*ædes* lui fut toujours conservé, mal-gré sa célébrité. Tous les enfans qui prenoient la robe virile, devoient porter une piece de monoie dans cette *ædes*, qui étoit placée dans l'enceinte du grand cirque.

Ædes Larium. Elle étoit placée au haut de la *via Sacra*, dans l'endroit qu'avoit habité Ancus Martius.

Les Lares étoient encore adorés dans une seconde *ædes* bâtie dans le champ de Mars, & dont M. Æmilius avoit fait la dédicace sous le nom d'*ædes Larium permarinum*. Ce nom rapeloit le combat naval que L. Æmilius Regillus étoit sur le point de livrer aux lieutenans d'Antiochus, lorsqu'il fit vœu de bâtir cette *ædes*.

Ædes Libertatis.
Ædes Lunæ. } *Voy*. Temple.
Ædes Martis.

Ædes Matutæ. Servius Tullius bâtit cette *ædes* dans le marché aux bœufs. Le dictateur Camille en fit la dédicace. Le feu l'ayant détruite, elle fut rebâtie par des triumvirs créés à cet effet.

Ædes Mentis. Le préteur Otacilius fit vœu, pendant une guerre punique, de bâtir une *ædes* au Jugement ou au bon Esprit, *menti*. T. Otacilius Crassus en fit la dédicace au même temps que son confrere le duumvir, Q. Fabius Maximus, dédioit l'*ædes* de Vénus Érycine. Ces deux *ædes* étoient placées dans le capitole, & un passage étoit les séparoit.

M. Marcellus, qui prit Syracuse, fit vœu de bâtir une seconde *ædes* au Jugement, & Marcus Æmilius Scaurus en fit la dédicace. Nardini veut que Scaurus n'ait dédié que l'*ædes* du capitole, & il n'en reconoît qu'une seule.

Ædes Mephitis. Elle étoit bâtie près du *vicus Patricius*, sur le bord des Esquilies, à peu de distance du palais de Servius Tullius. Cet emplacement répond aujourd'hui aux environs de Saint Laurent, près de la fontaine.

Ædes Mercurii. Elle étoit placée dans la premiere région, auprès de la porte Capena. Étoit-ce auprès de la fontaine de Mercure ? C'est ce que l'on ignore. Il ne paroît pas que du temps où Ovide écrivoit, l'*ædes* fût auprès de la fontaine ; car dans l'endroit où il parle fort au long de cette derniere, il ne fait aucune mention de l'*ædes*.

Ædes Minervæ.
Ædes Neptuni. } *Voy*. Temple.

Ædes Nympharum. Les censeurs déposoient dans cette *ædes* les actes publics de leur censure. Quelle raison avoit fait choisir pour renfermer ce dépôt, un édifice consacré aux Nymphes ? C'étoit sans doute pour apprendre aux censeurs, dit Tomasi, (*de Donar. c.* 28.) avec quelle pureté d'intention, & avec quelle intégrité ils devoient exercer leur redoutable ministere.

Ædes Opis. Le roi Tatius bâtit cette *ædes* dans l'enceinte du capitole. La foudre ayant frapé cet édifice, on ordona des prieres pour détourner un aussi funeste présage. César y renferma (*septies millies sestertium*) 157,500,000 livres de notre monoie, qu'Antoine dissipa en prodigalités. Les Romains avoient coutume de confier la garde de leurs richesses aux divinités. Le trésor public de Rome étoit renfermé dans le temple de Saturne, & César déposa le sien dans celui d'Ops, déesse que l'on croyoit aussi anciene que Saturne lui-même.

Ædes Orci. *Voy*. Temple *d'Élagabale*.

Ædes Penatium.
Ædes Pietatis. } *Voy*. Temple.

Ædes Portumni. L'*ædes* de Portomnus étoit placée auprès du pont *Æmilius*. On a cru la reconoître dans l'Église ronde de Saint Étienne, qui est sur le bord du Tibre, auprès de l'ouverture de la grande cloaque ; mais elle devoit être plus voisine de l'ancien pont *Æmilius*.

Ædes Rubiginis. *Voy*. Bois.

Ædes Salutis. *Voy*. Temple.

Ædes Sangi. Hercule avoit une *ædes* qui lui étoit consacrée sous le nom de *Sangus* ou *Sanctus*, sur le mont Quirinal, auprès du temple de Quirinus. On y conservoit, selon Varron, (*Plin. VIII*, 48.) le fuseau & la quenouille de Tana-

quille, avec la laine qui l'entouroit du vivant de la femme de Tarquin.

Ædes Saturni.
Ædes Serapidis. } *Voyez* Temple.
Ædes Solis.

Ædes Spei. Cette *ædes* étoit placée dans le marché aux légumes. Collatinus l'avoit consacrée, & elle fut brûlée par la foudre pendant la guerre contre Carthage. Les triumvirs la rétablirent, mais elle brûla de nouveau avant la bataille d'Actium. Atilius fit vœu de la rétablir, & Germanicus la consacra sous le regne de Tibere.

Ædes Telluris.
Ædes Tempestatis. } *Voy.* Temple.

Ædes Vejovis. Cet édifice, consacré à Jupiter Vengeur, étoit bâti auprès de l'*Asyle*, entre les deux sommets du capitole, dans la huitieme région, où est aujourd'hui le palais des sénateurs.

Ædes Veneris.
Ædes Vertumni.
Ædes Vestæ. } *Voy.* Temple.
Ædes Victoriæ.

ÆDICULA. Ce mot a eu chez les Romains différentes acceptions. Tantôt il exprimoit une maison basse & petite, *ædes parva*, tantôt un bâtiment consacré à quelque divinité; mais un bâtiment si étroit, qu'il n'étoit qu'un diminutif de l'*ædes*. Souvent on entendoit par *ædicula* une niche ou armoire pratiquée dans le mur pour renfermer quelque statue, & celles des dieux Lares ou Pénates en particulier. Quelquefois enfin, ce mot exprimoit des représentations de temples que l'on offroit & suspendoit comme des *ex-voto*, dans les temples des dieux, & sur-tout dans celui de Diane d'Éphese.

Ædicula Capraria. Elle étoit placée dans la sixieme région, auprès de la *via Lata*. Quelque tableau de la chevre Amalthée a pu lui faire donner ce nom.

Ædicula Dianæ.
Ædicula Fidei. } *Voy.* Temple.

Ædicula Isidis & Serapidis. Cette petite *ædes* donna son nom à la troisieme région, que l'on appela Isis & Sérapis, selon quelques auteurs; mais, selon d'autres cette région prit son nom d'un temple élevé par Auguste aux mêmes divinités, dans l'*emporium*, grand marché.

Ædicula Martis. Tatius fit vœu de consacrer un petit temple à Mars, sous le nom de Quirinus ou Romulus, dont on conservoit le casque dans le *sacrarium* du capitole. S. Augustin seul dit que cette *ædicula* étoit dans le grand temple du capitole. (*de Civit. Dei* IV, 23.)

Ædicula Mercurii. Elle étoit placée sur le mont Aventin, sur les confins de la quatrieme & de la cinquieme région.

Ædicula Minervæ. On a découvert dans le dernier siecle cette *ædicula* avec la statue de Minerve, dans l'enceinte du collége Romain, auprès du temple de Minerve.

Ædicula Musarum. Elle étoit placée dans la quatrieme région, qui comprenoit le temple de la Paix dans son enceinte.

Ædicula Nympharum. Ces divinités avoient un grand nombre d'*ædicula*, sur-tout dans les jardins & les maisons de campagne.

Ædicula Strenia ou *Strenua*. Cette *ædicula* étoit placée dans la *via Sacra*, à l'endroit appelé *Carinæ*, entre le mont Cœlius & le mont Esquilin.

Ædicula Veneris placidæ. Elle étoit placée dans la région esquiline, c'est-à-dire, la cinquieme.

Ædicula Vertumni. *Voy.* Temple.

Ædicula Victoriæ Virginis in Palatino. M. Porcius Caton dédia cette *ædicula* deux ans après qu'il eut fait, pendant la guerre d'Espagne, le vœu de la bâtir. Elle étoit placée auprès de l'*ædes* consacrée à la même divinité.

Ædiculæ *Jovis*, *Junonis*, *Minervæ in capitolio*. On ne doit pas entendre ici par *ædiculæ* de simples niches destinées à recevoir les statues de Jupiter, de Junon & de Minerve, mais trois petits édifices ou trois petits temples, que Tarquin avoit fait vœu d'élever sur le capitole, & qui furent renfermés ensuite dans l'enceinte du grand temple, comme les bas-côtés des temples gothiques. Ces trois édifices ont été souvent appelés *templa* & *delubra*.

Ædicula *Rediculi*. *Voy.* Temple.

ÆDICULUS. Ce dieu présidoit à la construction & à la conservation des édifices.

ÆDITIMUS. C'étoit le même ministre des temples que l'*æditus*. *Voy.* ce mot.

ÆDITUARE; remplir les fonctions d'*æditus*. Ducange, dans son Glossaire, raporte une inscription dans laquelle on lit: Æditvavit annis x.

ÆDITUUS; étoit le prêtre chargé du soin d'un édifice sacré. Horace a employé ce mot au figuré, en appelant les poëtes les gardiens du temple de la Vertu. (*Epist.* II, I, 229):

> *Sed tamen est operæ pretium cognoscere, quales*
> *Æditues habeat belli spectata, domique*
> *Virtus*.

ÆDÆ, fille de Pandare ou Pandarée, fut mariée à Zéthus, frere d'Amphyon, dont elle n'eut qu'un fils, nommé Ityle. Jalouse de la nombreuse famille de Niobé, sa belle-sœur, elle résolut de tuer l'aîné de ses neveux. Celui-ci étoit élevé avec Ityle, & couchoit dans le même lit. Ædo avertit son fils de changer de place la nuit suivante; mais l'enfant, ayant oublié cet ordre, fut mis à mort pour son cousin: la mere ayant reconu sa méprise, se tua de désespoir. Homere dit qu'elle fut enlevée par les harpies & livrée aux furies. *Voy.* Ityle, Édone, Pandarée.

ÆGÆ, en Macédoine ΑΙΓΑΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en argent.

O. en or.

RR. en bronze.

Son type ordinaire est une chevre.

Ægæ, en Æolie. ΑΙΓΑΕΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
O. en or.
RRR. en bronze.
RRRR. en argent. (*Kell. Eckhel.*)
Cette ville, qui étoit gouvernée par des préteurs, a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur de Tibere, de Claude, d'Agrippine jeune, de Vespasien, de Domitien & de Trajan Dece.
Ægæ; en Cilicie. ΑΙΓΕΑΙΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
O. en or.
RR. en bronze.
O. en argent.
Son symbole est la moitié d'un cheval.
Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques avec son époque, en l'honeur d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurele, de Commode, de Sévere, de Julia-Domna, de Caracalla, de Geta, de Macrin, de Diaduménien, d'Émilien, de Valérien, de Salonine, de Mæsa, d'Alex. Sévere, de Pupien & de Gallien.
ÆGÉE. *Voy.* Égée.
ÆGÉE, dans l'Ætolie ou dans l'Achaïe. ΑΙΓΕΙΕΩΝ.
Cette ville a fait fraper une médaille impériale greque, en l'honeur de Plautille. (*Pellerin.*)
ÆGEIS; une des tribus d'Athênes.
ÆGÉRIE. *Voy.* Égérie.
ÆGIACUS; surnom donné à Jupiter, à cause de la chevre Amalthée qui l'avoit nouri. C'est le même qu'*Ægiochus* & *Ægiuchus*.
ÆGIALE; une des trois Grâces. *Voy.* Grâces.
ÆGIALÉE. *Voy.* Égialée.
ÆGIALUS, dans le Péloponese. ΕΓΙΑΛΕΩΝ.
On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées sous l'autorité de ses archontes, en l'honeur de Caracalla & de Domna.
ÆGIBOLIUM. *Voy.* Criobolium.
ÆGIDE. *Voy.* Égide.
ÆGINE. *Voy.* Égine.
Ægina, île. ΑΙΓΕΙΝΗΤΩΝ & ΑΙΓΙΝΗ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en argent.
O. en or.
RRRR. en bronze.
On a des médailles impériales greques frapées dans cette île, en l'honeur d'Élagabale & de Plautille.
ÆGIOCHUS. *Voy.* Ægiacus.
ÆGIPANS; surnom de ces divinités champêtres que les anciens croyoient habiter dans les forêts ou dans les montagnes, & qu'ils représentoient comme de petits hommes très-velus, avec des cornes à la tête, des pieds de chevre, & une queue. Ce nom vient de Pan, & du mot grec αἴξ, αἰγὸς, chevre. Les poëtes ont donné ce nom au dieu Pan, parce qu'ils supposoient que ce dieu étoit à moitié chevre, qu'il en avoit les cornes, la queue, les pieds, & même tout le bas du corps, depuis la ceinture. Les anciens géographes parlent de certains monstres de Lybie, auxquels on donnoit le nom d'*ægipans*; ces animaux avoient, selon Pline, un museau de chevre, avec une queue de poisson: c'est ainsi qu'on représente le *capricorne*, un des signes du zôdiaque. Théon sur Aratus, dit que le capricorne est la figure d'un *ægipan*. On trouve cette même figure dans plusieurs anciens monumens des Égyptiens, & même des Romains: les antiquaires lui donnent le nom d'*ægipan*. *Voy.* Pan, Satyres.
ÆGISTHE. *Voy.* Égisthe.
ÆGIUCHUS. *Voy.* Ægiacus.
ÆGIUM, en Achaïe. ΑΙΓΙΕΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RR. en argent.
O. en or.
RRR. en bronze.
Son type ordinaire est une tortue ou un dauphin.
Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur de Plautille, de Commode & d'Élagabale.
ÆGLÉ, mere des Grâces. *Voy.* Grâces.
Æglé, l'une des Grâces. *Voy.* Grâces.
Æglé, la plus belle des Naïades, dit Virgile. *Voy.* Naïades.
ÆGOBOLE; surnom que les Potniens donnoient à Bacchus, parce qu'au lieu d'un jeune homme bien fait qu'ils immoloient à ce dieu par le conseil d'Apollon, il déclara lui-même qu'il suffisoit dans la suite de lui sacrifier une chevre. Du mot αἴξ, chevre, & βύλομαι, je veux.
ÆGOCEROS; nom donné à Pan, parce qu'ayant été mis par les dieux au rang des astres, il s'étoit lui-même métamorphosé en chevre. Du mot grec αἴξ, chevre, & κέρας, corne.
ÆGOPHAGE; surnom de Junon, parce qu'on lui sacrifioit des chevres. Du mot grec αἴξ, chevre, & de φάγω, je mange.
ÆGOS Potamos, en Thrace. ΑΙΓΟΣΠΟ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en bronze.
O. en argent.
O. en or.
ÆGYPTE. *Voy.* Égypte.
ÆLA ou Lelana, en Palestine. ΑΕΛΑΝΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en bronze. (*Pellerin.*)
O. en or.
O. en argent.
ÆLIA; famille romaine dont on a des médailles:
C. en argent.
R. en bronze.
O. en or.
Les surnoms de cette famille sont *Bala*, *Lamia*, *Pætus*, *Seianus*, *Tubero*, *Catus*.
Goltz en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.
Ælia Capitolina, dans la Palestine.

Col. Æl. Cap. *Colonia Ælia Capitolina.*
Col. Æl. Cap. Comm. *Colonia Ælia Capitolina Commodiana.*
Ail. KA. KOA.
Cette colonie romaine a fait fraper des médailles latines, en l'honeur d'Hadrien, d'Antonin, de M. Aurele, de Verus, de Septime-Sévere, de Diaduménien, d'Élagabale, de Trajan-Dece, d'Herennius, d'Hostilien, de Commode, de Caracalla.
ÆLIEN; tyran dans les Gaules sous Maximien-Hercule.
A. Pomponius Ælianus Augustus.
Les médailles de ce tyran ne sont connues que dans les catalogues de Goltz & d' Occo; si l'on en trouve, elles doivent être en petit bronze.
ÆLIUM Coillutanum Municipium. *Voyez* Coslu.
ÆLIUS, adopté par Hadrien.
Lucius Ælius Cæsar.
Ses médailles sont:
RR. en or.
R. en argent.
RR. en médailles greques d'argent.
RRR. en médaillons grecs d'argent.
C. en G. B. de coin romain; il y a quelques revers R. Le G. B. d'*Ælius* est R. en Italie.
C. en M. B.
RRRR. en P. B. de colonies.
RR. en G. B. grec.
R. en M. & P. B.
C. dans les médailles de bronze, fabriquées en Égypte.
ÆLLO; une des trois harpies, fille de Thaumas & d'Électra, selon Hésiode.
ÆLURUS; c'est le dieu Chat des Égyptiens; il est représenté dans les antiques égyptienes, tantôt sous la figure d'un chat, plus souvent sous la figure d'un homme avec la tête de cet animal. Du mot αἴλουρος, un chat.
ÆMILIA; famille romaine dont on a des médailles:
C. en argent.
RR. en bronze.
O. en or.
Les surnoms de cette famille sont *Barbula*, *Buca*, *Lepidus*, *Livianus*, *Pappus*, *Paulus*, *Regillus*, *Scaurus*.
Goltz en a publiée quelques médailles inconnues depuis lui.
ÆMILIANUS; surnom de la famille Cornelia.
ÆNEATOR, un trompete. Suétone, (*Jul. c.* 32, *n.* 1.): *Cum plurimi etiam ex stationibus milites concurrissent, interque eos & æneatores.* Juste-Lipse croit que les *æneatores* étoient atachés aux escadrons, *turmæ.*
ÆNÉE, fils d'Anchise.
Ce nom est écrit AINEAΣ, sur une médaille d'argent de M. Pellerin.

ÆNEIA. *Voy.* Ænianes dans l'Acarnanie.
ÆNIANES, en Thessalie. AINIANΩN & AINIANIEΩN.
Les médailles autonomes de ce peuple sont:
RRRR. en argent.
RRRR. en bronze.
O. en or.
Ænianes *ou* Æneia, en Acarnanie. AINIANΩN.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en argent.
RRRR. en bronze.
O. en or.
ÆNUS *ou* Ænos, en Thrace. AINION.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRR. en argent.
O. en or.
RRR. en bronze.
Son type ordinaire est un bouc.
Cette ville a fait fraper une médaille impériale greque, en l'honeur d'Hadrien.
On lui attribue aujourd'hui avec raison les médailles greques autonomes que l'on donnoit jadis à Abacænum de Sicile.
ÆOLE. *Voy.* Éole.
ÆON. C'étoit la premiere femme du monde, dans le systême des Phéniciens. Elle apprit ses enfans à faire usage du fruit des arbres pour leur nouriture, dit Sanchoniathon. Elle eut pour compagnon Grotogonos.
ÆORA. *Voy.* Gestation.
ÆORES. *Voy.* Aletides.
ÆPEA, dans la Messenie. AIΠEAIΩN.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en bronze. (*Hunter.*)
O. en or.
O. en argent.
ÆQUATOR *monetæ*; celui que nous appelons *ajusteur de la monoie.*
ÆQUIMELIUM. *Sp. Melius*, qui affectoit la royauté, ayant été tué, sa maison fut rasée, & l'emplacement resta vide. Elle étoit bâtie sur le capitole, auprès de la porte carmentale. Les censeurs T. Quinctius Flaminius & M. Claudius Marcellus firent construire, deux cents quarante-quatre ans après la destruction de la maison de Melius, des édifices sur le terrain qu'elle avoit occupé.
ÆRA *militaria*, étoient un impôt destiné aux frais de certaines guerres.
ÆRARIUM. *Voy.* Trésor.
ÆRARIUS. *Voy.* Trésorier.
Ærarius *missus*. On donnoit ce nom dans les jeux du cirque à la vingt-cinquieme course de chars. Chaque course étoit composée de quatre quadriges; de sorte que les vingt-quatre premieres courses faisoient paroître quatre-vingt-seize quadriges. Dans le temps que le peuple romain fournissoit les frais des jeux, ce peuple désiroit quelquefois de compléter le nombre de cent quadriges, & de voir une vingt-cinquieme course.

Les spectateurs donnoient la somme nécessaire pour faire courir quatre quadriges, & cette derniere course étoit appelée *ærarius missus*. Lorsque les empereurs ou les édiles firent les frais des jeux, on conserva cet ancien nom à la derniere course, c'est-à-dire, à la vingt-quatrieme.

ÆRARIUS. On appeloit de ce nom un plébéien que les censeurs rayoient du tableau de sa centurie, & qui, dépouillé par-là des droits dont jouissoient les citoyens romains, ne tenoit à la république que par le tribut ou capitation qu'il lui payoit.

Les censeurs punissoient les sénateurs en les dépouillant de leurs dignités, & les chevaliers en les dégradant. Quant aux plébéiens qui n'avoient ni dignités ni charges à perdre, & à ceux que des censures précédentes avoient réduits à l'état des plébéiens, les censeurs les punissoient en les inscrivant sous le nom d'*ærarius*. Notés par ce titre flétrissant, ils ne pouvoient tester, ni hériter, ni faire aucune fonction de citoyen. La liberté étoit la seule chose qui leur restoit comme aux autres citoyens, parce qu'on ne les réduisoit pas en servitude : mais ils étoient privés du droit de suffrages dans les comices, & ils ne pouvoient entrer dans la milice romaine : de sorte que cette punition étoit plus forte encore que celle par laquelle on étoit rayé du tableau de sa tribu. *Voy.* Tribu.

ÆREA ; surnom de Diane, pris d'une montagne de l'Argolide, où elle étoit honorée d'un culte particulier.

ÆRE *collato*. Les Romains, dans leurs inscriptions, ont employé souvent ces expressions *ære conlato*, & *ex ære conlato*. Elles apprenoient que les frais du monument ou du tombeau avoient été payés par les amis du mort ou par le peuple. C'est ainsi que les funérailles de Menenius Agrippa, qui réconcilia les patriciens & les plébéiens, furent faites aux dépens du peuple, qui se cotisa à cet effet. On lisoit à Naples l'inscription suivante.

M. VINICIO. P. F.
POST. MORTEM
MUNICIPES. SUI
ÆRE. COLLATO
PIETATIS. CAUSA
POSUERUNT.

Le peuple romain fit élever à ses frais une statue au médecin Antonius Musa. Pline dit (34, *c.* 5.) que l'on éleva hors la porte *Trigemina*, une statue à P. Minutius, préfet des vivres, & que chaque citoyen donna une once de cuivre, près de deux deniers de France, pour les frais. C'étoit ce que l'on appeloit *unciaria stipe collata*. Les empereurs aimoient à voir leurs amis ou des villes alliées, se cotiser pour leur élever des statues, & ils sollicitoient cette marque d'attachement ou de servitude.

ÆRE *diruti* ; étoient les soldats que l'on punissoit en les privant de leur paye.

ÆRES. *Voy.* Æsculanus.

ÆRIENE ; nom qu'on donnoit à Junon, parce qu'on la prenoit pour l'air.

ÆROMANTIE ; l'art de prédire l'avenir par l'inspection de l'air, ἀὴρ air, μαντεία, divination. Aristophane en parle dans la Comédie des Nuées. Celui qui vouloit pratiquer cette divination se couvroit la tête, & se plaçoit en plein air devant un grand vase rempli d'eau, sur lequel il proposoit à voix très-basse ses demandes. Si l'eau frémissoit, il devoit bien augurer du succès de son entreprise.

On voit que cette divination étoit bien différente de celle qui se pratiquoit par l'inspection des météores, & qui apartenoit à la science des augures ; de celle qui, ayant pour objet les aspects heureux ou malheureux des planetes, formoit l'astrologie ; & enfin de la *Tératoscopie*, qui étoit fondée sur les prodiges que l'on croyoit voir dans les nuées, & dont le récit occupe un si grand espace dans les anciennes histoires.

ÆROPE, femme d'Athée. *Voy.* Érope.

ÆRUGO. *Voy.* Patine.

ÆRUSCATORES. *Voy.* Mendiant.

ÆS ; monoie des Romains. *Voy.* Assipondium.

ÆS ; divinité. *Voy.* Æsculanus.

ÆSAR. Ce mot signifioit *dieu* chez les Étrusques. La foudre ayant frapé une statue d'Auguste, & emporté la premiere lettre du mot Cæsar, les augures trouverent dans cet accident un fâcheux présage. Le C, qui étoit une lettre numérale, ayant été abatu, annonçoit que l'empereur n'avoit plus que cent jours à vivre, après lesquels il seroit déifié. Ils trouverent cette seconde prédiction dans le mot æsar, qui étoit resté intact.

ÆSCULANUS, Æres ou Æs ; ce sont les différens noms de la divinité qui présidoit à la fabrique de la monoie de cuivre. On la représentoit sous la figure d'une femme debout, avec l'habillement ordinaire aux déesses, apuiée de la main gauche sur la haste pure, & tenant de la droite une balance. *Æsculanus* étoit, disoit-on, le pere du dieu Argentin, parce que le cuivre a été employé avant l'argent. C'étoit une divinité de Rome. S. Augustin s'étonoit qu'on n'eût pas fait aussi un dieu Aurin, fils du dieu Argentin, puisque la monoie d'or a suivi celle d'argent. Il y a cependant eu une divinité pour l'or ; car en fabricant des especes des trois métaux, l'or, l'argent & le cuivre, on donna à chacun d'eux une divinité pour présider à sa fabrique. Ainsi l'on trouve sur quelques médailles des empereurs trois déesses, représentées avec des balances, la corne d'abondance, & auprès d'elles un monceau de différentes monoies.

ÆSERNIA, en Italie. AISERNIN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.
Son type ordinaire est un bige.
ÆSON. *Voy.* Éson.
ÆSTUARIA ; tuyaux de chaleur dans les étuves & les maisons des anciens. On en a découvert dans une maison de Pompéia, & Stace en parle, (*Sylv.* 1, 5, 58.):

Ubi languidus ignis inerrat
Ædibus, & tenuem volvunt hypocausta vaporem.

ÆSYMNETE ; surnom de Bacchus. *Voy.* Ésymnete.
Æsymnete, magistrat. *Voy.* Ésymnete.
ÆTALIDES ; étoit fils de Mercure, & par sa mere du sang des Éolides. On dit qu'il avoit obtenu de son pere deux grâces ; l'une que, vif ou mort, il seroit toujours informé de ce qui se faisoit dans le monde ; l'autre, qu'il seroit la moitié du temps parmi les vivans, & l'autre moitié parmi les morts. C'étoit le héraut des argonautes.
ÆTÈS, roi de Colchide, maria sa fille Calciope à Phrixus. Après avoir vécu quelques années en bonne intelligence avec son gendre, l'avarice le porta à le faire assassiner pour s'emparer de la toison d'or, que son gendre avoit apportée dans ses états. Jason, à la tête des argonautes, vint lui redemander cette toison, & l'enleva. On dit qu'*Ætès* ayant été averti par un oracle qu'un étranger lui ôteroit la courone & la vie, établit la barbare coutume d'immoler à ses dieux tous ceux qui aborderoient dans ses états. On a dit la même chose de Thoas. *V.* Phrixus, Jason, Médée.
ÆTHER. Les Grecs entendoient par ce mot les cieux distingués des corps lumineux. Au commencement, dit Hésiode, dieu forma l'*æther*, & de chaque côté étoit le chaos & la nuit qui couvroit tout ce qui étoit sous l'*æther* ; ce qui signifie que la nuit étoit avant la création, que la terre étoit invisible à cause de l'obscurité qui la couvroit, mais que la lumiere perçant à travers l'*æther*, avoit éclairé l'univers. Hésiode dit ailleurs que l'*æther* naquit avec le jour du mélange de l'erebe & de la nuit, enfans du chaos ; c'est-à-dire, que la nuit & le chaos ont précédé la création des cieux & de la lumiere.
ÆTHLIUS, fils d'Éole, mari de Calice, & pere d'Endymion, fut surnomé Jupiter ; la Grece lui éleva des monumens héroïques.
ÆTHON ; c'est le nom d'un des quatre chevaux du soleil, qui précipiterent Phaëton, selon Ovide. Son nom (du mot grec αἴθω, *ardeo*, je brûle) signifie l'ardent, pour exprimer le soleil en son midi. Claudien appele du même nom un des chevaux du char de Pluton ; sans doute qu'il donne à ce nom une autre origine, du mot αἰθὸς, noir. *Voy.* Alastor.

ÆTHRA, mere de Thésée. *Voy.* Éthra.
ÆTITE, Ætites ou pierre d'aigle, d'αἰετὸς, aigle. Cette pierre jouissoit chez les anciens d'une célébrité que les observations des modernes lui ont fait perdre. On croyoit qu'elle favorisoit les acouchemens, & qu'elle apaisoit les douleurs des femmes en couches. Les aigles avoient appris aux hommes, selon les anciennes traditions, cette merveilleuse propriété, qu'ils savoient mettre à profit eux-mêmes en plaçant des *ætites* dans leurs nids. Pline a parlé fort au long des *ætites*, de leurs propriétés & de leurs variétés. Mais les observateurs sages & circonspects ont détruit tout ce merveilleux. On n'a jamais trouvé d'*ætites* dans les nids des aigles, & ces pierres si vantées ne sont plus que des géodes ferrugineuses. Elles deviennent quelquefois sonores, par la liberté de se mouvoir que laissent au noyau le desséchement & la retraite des parties intérieures.
ÆTNA, en Sicile. AITNAIΩN.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RR. en bronze.
O. en or.
Unique en argent. (*Torremusa*.)
Elle étoit située au pied du mont Etna.
Ætna, montagne de Sicile. *Voy.* Etna.
ÆTOLIENS. AITΩΛΩN.
Leurs médailles autonomes sont:
RRRR. en or. (*Eckhel*.)
RR. en argent.
R. en bronze.
Leurs types ordinaires sont un sanglier courant, une mâchoire de sanglier, & un fer de lance.
ÆX ; c'est le nom d'une des nourices de Jupiter, qui fut placée parmi les astres. *Voy.* Amanthée, Amalthée, Curètes, Mélisses.
ÆZANUS, en Phrygie. AIZANEITΩN.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
O. en or.
R. en bronze.
O. en argent.
Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur d'Auguste, de Germanicus, de Caligula, de Claude, d'Hadrien, de Sabine, de Commode, de Caracalla, de Gordien-Pie, de Domitien, d'Antonin, de Marc-Aurele, de Faustine jeune.
AFFICHES. *Voyez* pour les Grecs Axones, Cyrbes, & pour les Latins Album, Bronze.
AFINAGE. Les anciens épuroient scrupuleusement les métaux destinés à la confection des monoies : ils ne les jugeoient parfaitement afinés qu'après les avoir fait passer trois & quatre fois dans le fourneau, & ils ne cessoient de les travailler qu'après les avoir amenés au degré de finesse & de pureté auquel l'industrie humaine est capable d'atteindre. L'or, qu'on trouvoit en masses isolées, n'étoit point soumis aux opérations de l'afinage ; il étoit censé avoir naturélement toute sa pureté. On a souvent trouvé de ces pépites d'or du poids de plus de dix livres romaines. L'or

que les anciens ramassoient & qu'on ramasse encore en pailletes ou en poudre dans le Tage, dans le Pô, dans l'Hebre de Thrace, dans le Pactole, dans le Gange & autres fleuves, est limé & poli par le frotement ; il contient très-peu de matieres hétérogenes, & il suffit presque de lui faire subir quelques lotions, pour le nétoyer parfaitement. Mais l'or tiré des mines tient toujours une portion d'argent plus ou moins considérable, tantôt un dixieme, tantôt un neuvieme & tantôt un huitieme ; ainsi, l'or se trouve dans les mines au titre, tantôt de 21 carats, tantôt de 21 carats $\frac{11}{32}$, tantôt de 21 carats $\frac{19}{32}$, & rarement de 22 carats. Cependant, Pline parle d'une mine dans les Gaules, située dans un lieu appelé *Albicrarense*, où l'on trouvoit de l'or qui ne contenoit qu'une trente-sixieme partie d'argent, & qui étoit par conséquent au titre de 23 carats $\frac{11}{32}$. Lorsque l'or contenoit jusqu'à un cinquieme d'argent, on l'appeloit *electrum* ; c'étoit de l'or au titre de 19 carats $\frac{6}{32}$, un peu plus.

On employoit l'alun noir & le *misy* (espece de vitriol martial) pour purifier l'or ; mais il paroît que la grande opération consistoit à bien froter, à batre l'or, & à le laver pour enlever les matieres impures les plus grossieres. On le faisoit fondre ensuite, puis on le réduisoit en poudre très-fine, que l'on versoit dans un vase de terre cuite, rempli en partie de vif-argent. Les particules d'or pur se précipitoient au fond du vase, & toutes les matieres étrangeres demeuroient sur la superficie du mercure, où elles surnageoient comme l'huile que l'on met dans un vase à moitié plein d'eau. Après cela, on versoit le vif-argent sur des peaux préparées, & l'or pur demeuroit au fond du vase.

Pour afiner l'argent destiné aux monoies, on suivoit un procédé analogue ; on le faisoit fondre avec du plomb ; de sorte que pendant la fusion toutes les matieres étrangeres à l'argent s'en détachoient, & se réunissoient au plomb, pour se vitrifier & être enlevés avec lui.

Les anciens, pour faire l'essai des métaux, connoissoient comme nous la pierre de touche, qu'ils appeloient *coticula*, *heraclius lapis* & *lapis lydius*, à cause que dans les commencemens on n'en tiroit que du fleuve Tmolos, qui coule dans la Lydie, près de la montagne de ce nom ; mais on trouva en d'autres endroits de ces pierres, qui apartienent à la classe des pierres argileuses. Celles qu'on rencontre exposées au soleil sur la superficie de la terre, ont plus de vertu, & sont meilleures que celles qu'on tire des mines. Par le moyen de ces pierres & d'un peu d'habileté à s'en servir, les anciens déterminoient avec précision le titre d'un lingot d'or ou d'argent.

Après tant de manipulations, peut-on douter que l'or & l'argent destinés à être monoyés, ne fussent entiérement purgés de tout alliage ? On croit cependant qu'il est impossible d'afiner les métaux au point de ne leur laisser rigoureusement que leur matiere propre ; d'où il suivroit que jamais on n'auroit vu d'or ni d'argent parfaitement purs. On observe constament que plus l'or & l'argent ont été cuits & purifiés par le feu, plus ils sont éclatans & mous : le feu, en épurant les métaux, leur enleve donc une matiere qui constituoit leur dureté & leur solidité. Mais ceci est une véritable détérioration, qui fait perdre au métal une qualité qui lui étoit essentiele : d'où l'on peut conclure que les opétations que nous venons d'expliquer étoient suffisantes pour procurer aux métaux destinés à être monoyés, toute la pureté dont ils sont susceptibles, & qu'après les leur avoir fait subir, on doit les regarder comme parfaitement afinés au titre de 24 carats pour l'or, & de 12 deniers pour l'argent. (*Métrologie de Pauston.*)

AFOIBLIR *les monoies* ; c'est en diminuer le poids ou le titre. Nous ne parlerons que du second moyen d'afoiblissement à l'article ALLIAGE. *Voy.* ce mot.

AFRANCHI, *libertus*. Les esclaves romains ayant été mis en liberté par l'afranchissement, portoient le nom de *Liberti*, & jouissoient d'une partie des droits qui constituoient l'état de citoyen. Quelques auteurs ont avancé qu'il ne leur étoit pas permis de se faire porter en litiere dans Rome : mais Suétone (*c.* 28, *n.* 3.) dit que l'empereur Claude acorda à l'*afranchi* Harpocrate, le droit de se servir de litiere & de donner des jeux publics. Jusqu'au regne de Dioclétien, les *afranchis* ne purent entrer dans le sénat, ni parvenir dans les armées à être décurions. Mais ils ne pouvoient plus être appliqués à la question dans les afaires où leurs patrons se trouvoient impliqués. Milon, accusé du meurtre de Clodius, donna la liberté à ses esclaves, parce qu'il craignit leur déposition. Ils prenoient les noms, prénoms de leurs patrons, & étoient compris dans leurs *familles*. Nous trouvons dans les écrivains anciens un Pompéius Lenæus *afranchi* de Pompée, un Laurea Tullius *afranchi* de Cicéron, & un Cornelius Alexander *afranchi* de Cornelius Lentulus. Ils ne pouvoient cependant être enterrés dans les tombeaux de leurs patrons, s'ils n'en avoient été déclarés héritiers ; lors même que l'inscription portoit *monumentum sibi*, *libertisque suis fecit*. Les *afranchis* des princes & des grands étoient divisés en plusieurs classes, relatives au degré de faveur dont ils jouissoient auprès d'eux. Ainsi, Martial (*I*, 2, 7.) dit :

Libertum docti Lucensis quære secundum.

Et on lit dans une anciene inscription : FECIT SIBI. ET. PETTÆ. COLLIBERTÆ. PRIMÆ. UXORI.

Les *afranchis* étoient admis à combatre dans les quatre grands jeux appelés hiéroniques ; & nous apprenons d'une anciene inscription qu'ils pouvoient même exercer le sacerdoce, qui étoit ataché au corps des athletes xystiques.

L. Aurelio. Apolausto. Memphio. Augg. lib. hieronicæ. coronato. et. ton. diapanton. Apollinis. sacerdoti. soli. vittato. archierei. synhodi. et. Augg. L. Aurelius. Paniculus. qui et. sabanas. patrono. optimo.

Ils marchoient dans les funérailles avant le corps de leur patron, & ils portoient le bonet des hommes libres.

On pouvoit remettre sous le joug de la servitude les *afranchis* qui témoignoient de l'ingratitude envers leurs anciens maîtres. Cette législation, établie par les loix d'Athênes, fut adoptée par les Romains; & cette ingratitude consistoit à refuser ses services ou son assistance à l'ancien maître ou à ses fils. Les annales de Rome nous ont conservé les noms de quelques *afranchis*, dont les richesses prodigieuses surpasserent de beaucoup celles de leurs patrons. Tels furent Demetrius, Pallas, Narcisse, Callistus, Licinus & Crispinus. Leurs richesses devenoient la propriété du patron, lorsqu'ils mouroient sans enfans & *ab intestat*.

Tel étoit à Rome l'état des *afranchis*. Il étoit à peu près le même à Athênes, & ressembloit beaucoup à celui des Métoëtes. Ceux-ci étoient tenus à beaucoup d'égards & de déférence envers leurs prostates, ou patrons, & les *afranchis* envers leurs anciens maîtres ou celui qu'ils étoient obligés de se choisir pour patron. Mais ils parvenoient rarement à l'état des citoyens libres, sur-tout s'ils avoient reçu la liberté d'un maître plutôt que de la république, & en récompense de leurs services. Ces derniers ont obtenu quelquefois tous les privileges des citoyens, mal-gré les réclamations du peuple. Aristophane s'en explique ouvertement par la bouche d'un de ses interlocuteurs, dans la sixieme scêne du second acte des grenouilles.

Καὶ γὰρ αἰσχρόν ἐστι, τοὺς μὲν ναυμαχήσαντας μίαν,
Καὶ Πλαταιᾶς εὐθὺς εἶναι, κἀντὶ δούλων δεσπότας.

„ Il est honteux d'égaler aux héros de Platée, „ & aux citoyens libres des esclaves, pour s'être „ trouvés à un seul combat naval „. Le crieur public les proclamoit libres dans les assemblées du peuple, mais non dans les jeux publics. Ces *afranchir* enfin portoient à Athênes le nom de bâtards, Νόθοι: comme s'ils tenoient, à l'égard des citoyens libres, le même rang que les enfans naturels à l'égard des fils légitimes.

Afranchi (Fils d'), Libertinus, Voyez ce mot.

AFRANCHISSEMENT, Les Romains distinguoient trois sortes d'*afranchissemens*. Le premier s'appeloit *manumissio per vindictam*; le second *manumissio per epistolam & inter amicos*; & le troisieme *manumissio per testamentum*.

L'*afranchissement per vindictam* étoit le plus solemnel, & les Latins l'exprimoient par une locution particuliere, *vindicare in libertatem*. On a donné deux étymologies différentes de ce mot *vindicare*. Il vient, selon les uns, de l'esclave *Vindicius*, qui, ayant découvert la conspiration des fils de Brutus, en faveur des Tarquins, fut afranchi pour sa récompense. D'autres le dérivent de la baguete *vindicta*, avec laquelle le préteur frapoit l'esclave que son maître vouloit mettre en liberté.

Cette premiere espece d'*afranchissement* se pratiquoit ainsi: Le maître tenoit son esclave par la main, ensuite il le laissoit aller; d'où est venu le mot *manumissio*. Il lui donnoit en même temps un léger souflet, qui étoit le signal de la liberté. L'esclave étoit ensuite conduit par son maître au consul ou au préteur, qui le frapoit légérement avec sa baguete, en prononçant la formule: *aio te liberum esse more quiritum*. Après cette formalité on inscrivoit l'esclave sur le rôle des afranchis. Il se faisoit raser la tête, & la couvroit avec un bonet appelé *pileus*, qui n'étoit la coëfure que des vieillards ou des infirmes de condition libre. De là vint que le *pileus* fut pris pour le symbole de la liberté. A la mort de Néron, le peuple parut dans la ville avec ce bonet, comme s'il eût recouvré la liberté des beaux jours de la république. Les esclaves terminoient la cérémonie de leur *afranchissement*, en allant au temple de Féronie, déesse des afranchis, pour y prendre le *pileus* & la toge avec plus de solemnité. On conservoit dans ce temple un siége de pierre qui leur étoit destiné, & sur lequel étoit gravée cette inscription: bene meriti servi sedeant, surgant libere.

Lorsqu'un maître, ayant invité ses amis à un repas, admettoit son esclave à sa table, & l'y faisoit asseoir en sa présence, il l'afranchissoit *per epistolam & inter amicos*. Les Romains se seroient regardés comme déshonorés, s'ils avoient mangé avec un esclave; de sorte que, pour le faire asseoir à leur table, ils étoient obligés de l'afranchir. Justinien exigea, pour la légitimité de cet acte, la présence de cinq témoins ou amis du maître.

Quand un testateur ordonoit à ses héritiers de donner la liberté à tel esclave qu'il désignoit par ces mots: *Davus, servus meus, liber esto*, il l'afranchissoit *per testamentum*; & cet afranchi étoit appelé Orcinus. *Voy.* ce mot. Quelquefois le testateur prioit simplement son héritier d'afranchir l'esclave: *rogo hæredem meum ut davum manumittat*; alors l'héritier conservoit le droit de patronage. On appeloit cet esclave *statu liber*, lorsque l'époque de son *afranchissement* étoit fixée par le testateur; & il ne jouissoit de la liberté qu'à cette époque. Les héritiers pouvoient, jusqu'à cet instant, vendre l'esclave, qui devoit rendre à son nouveau maître le prix de son acquisition, au moment où son esclavage étoit fini.

Les deux dernieres especes d'*afranchissement* furent

furent toujours en usage chez les Romains; mais la premiere, *manumissio per vindictam*, éprouva quelques changemens sous les empereurs chrétiens.

Depuis que ceux-ci eurent embrassé le Christianisme, les *afranchissemens* ne se firent plus dans les temples des faux dieux. On conduisoit l'esclave dans une Église, où l'on offroit sur l'autel, & on lisoit l'acte par lequel le maître afranchissoit son esclave. Un ou plusieurs ecclésiastiques signoient cet acte, lorsque les signatures étoient en usage, & alors l'esclave devenoit libre. Cette maniere d'afranchir, nommée *manumissio in sacrosanctis ecclesiis*, devint fort à la mode. Les afranchis furent appelés ecclésiastiques & tabulaires, parce qu'en leur donnant la liberté dans les Églises, on en écrivoit l'acte sur des tables. Ils étoient, eux & leur postérité, sous la protection de l'Église, qui leur succédoit quelquefois au défaut d'enfans.

L'Église de Sainte Croix d'Orléans conserve un de ces actes d'afranchissemens, gravé sur un des piliers de sa grande porte. Il atteste que Letberti a été afranchi par Jean, évêque, & par Albert, vassal de cette Église, en présence duquel l'acte a été passé. EX BENEFICIO SANCTÆ CRUCIS PER JOHANNEM, EPISCOPUM, ET PER ALBERTUM SANCTÆ CRUCIS CASATUM, FACTUS EST LIBER LETBERTUS TESTE HAC SANCTA ECCLESIA.

AFRANIA; famille romaine dont on a des médailles.

RR. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

AFRICANÆ. *Voyez* PANTHERES.

AFRICANUS; surnom de la famille CORNELIA.

AFRICIA; espece de gâteau sacré.

AFRIQUAIN. *Voyez* SCIPION. Gordien prit ce surnom à cause de la famille des Scipions, dont il descendoit.

AFRIQUE. Ce que les anciens écrivains racontent de sa fertilité, surpasse toute croyance.

Je ne pense pas, dit Hérodote, que, pour ce qui concerne la fertilité, on puisse comparer l'Afrique avec l'Asie & l'Europe, si l'on en excepte la Cynipe, qui porte le même nom que son fleuve: en effet, il n'y a point de terre qui soit plus favorable que cette derniere pour le blé, & qui en produise davantage; aussi est-ce une terre noire, arosée par des sources abondantes. Elle n'éprouve ni les grandes sécheresses, ni les grandes pluies, quoiqu'il pleuve dans cette partie de l'*Afrique*. Cette terre ne raporte pas moins que la Babylonie. La contrée des Évespérides est aussi fort bonne, & dans les meilleures années, elle rend le centuple; mais celle de Cynipe raporte trois cents pour un.

À l'égard du pays de Cyrene, qui est le plus haut de la Lybie, & où habitent les Lybiens bergers, il contient trois plages qui sont dignes d'admiration. Quand les grains sont mûrs dans la premiere, qui est maritime, & que la moisson y est faite, ceux de la seconde, qu'on appele les vallées, mûrissent; &, pendant le temps qu'on en fait la récolte, ceux de la plus haute plage parvienent à la maturité; tandis qu'on consomme les premiers fruits, les derniers s'accroissent & mûrissent. C'est ainsi que le temps de la moisson dure huit mois chez les Cyréniens. Ces peuples étoient une colonie de l'île de Théra, l'une des Cyclades: elle fut fondée par Battus. Plusieurs autres Grecs firent voile dans la suite vers la Lybie, & se joignirent aux Cyréniens. Ce pays abondoit aussi en pâturages, en troupeaux & en laines.

Possidonius, au raport de Strabon, (*lib. XVII*, *p.* 571), dit qu'il y a des contrées en *Afrique*, où la terre produit deux fois dans l'année, & où l'on fait deux moissons, l'une au printemps, & l'autre dans l'été. Le chaume y est de la longueur de cinq coudées, & de la grosseur du petit doigt; la semence rend cent quarante pour un. Les habitans ne répandent point de semence au printemps; mais, après avoir arraché les mauvaises herbes, ils laissent la seconde récolte se reproduire des grains qui sont tombés des épis en faisant la premiere.

Varron dit que dans les campagnes de la province d'*Afrique*, c'est-à-dire, dans le territoire de Carthage, aujourd'hui le royaume de Tunis, les terres rendoient cent pour un. Un arpent de terre à ce compte, auroit rendu un produit net d'environ cinquante-deux setiers de blé, & auroit suffi pour la subsistance de plus de vingt persones. On ne doit pas s'étoner après cela que, dans le temps de la derniere guerre punique, la ville de Carthage fut peuplée de sept cents mille habitans, comme on l'apprend de Strabon, (*p.* 573), & qu'elle eut dans sa dépendance trois cents autres villes dans l'*Afrique*.

Pline, (*lib. XVIII*, *c.* 10), enchérit encore sur cette admirable fertilité des terres de l'*Afrique*. Il n'y a point, dit-il, de semence qui se multiplie comme le froment. La nature, qui l'a destiné à faire la principale nouriture de l'homme, a pris soin de le douer d'une merveilleuse fécondité; & cette fécondité est telle, que si la semence en est confiée à un sol qui lui convient parfaitement, comme celui des plaines de Bysacium en *Afrique*, il rend jusqu'à cent cinquante modius pour un. Le gouverneur qu'Auguste avoit donné à cette contrée, envoya à ce prince, comme une curiosité & un prodige de la nature, le produit d'un seul grain de blé, dont étoient sorties environ quatre cents tiges de chaume & autant d'épis. On envoya aussi à Néron un pied de blé de ce pays, dont les rameaux s'étoient multipliés au nombre de trois cents quarante. En ne supposant que trente grains dans chaque épi, il s'ensuivra qu'un grain de blé peut produire jusqu'à douze mille grains.

Pline dit encore des choses plus étonantes, mais

moins croyables, du territoire de Tacapé, ville du même canton. Il y a, dit-il, une ville d'*Afrique*, située sur la route de Leptis, au milieu des sâbles de la petite Syrte, mais dans un terrain heureux, dont l'étendue est d'environ trois mille pas en tout sens. Les terres de cette ville, qui s'appele la grande Tacapé, sont arosées par une source abondante, dont les eaux sont partagées entre les habitans, qui en jouissent chacun à leur tour pendant un certain temps de la journée. On plante d'abord de grands palmiers, ensuite sous les palmiers des oliviers, puis des figuiers sous les oliviers, sous les figuiers des grenadiers, des vignes sous les grenadiers, & sous les vignes enfin, on seme du froment, ensuite des légumes, puis des herbes potageres, le tout dans la même année, & toutes ces choses réussissent à l'ombre les unes des autres. Quatre coudées en carré de ce terrain se vendent quatre deniers; & il faut observer que ces coudées ne sont point de celles qui se mesurent jusqu'au bout des doigts, mais de celles qui se mesurent du coude au bout de la main fermée. Il faut encore remarquer que la vigne y produit deux fois, & que l'on fait les vendanges deux fois l'année; de maniere que si, par cette multiplicité de productions, on n'épuisoit pas la trop grande fécondité de cette terre, tous les fruits y périroient par l'excès des sucs nouriciers. Ainsi, pendant toute l'année, on cueille quelques fruits, & la terre ne se trouve point fatiguée.

D'où l'on peut conclure qu'un arpent de cette terre, si elle a jamais existé, se vendoit 9289 deniers; ce qui, à raison de 15 sous le denier, fait 6967 livres. La coudée, dont il s'agit ici, est le pied philétérien.

C'est la coutume en *Afrique* de renfermer le blé dans des creux sous terre, soit aux champs ou dans les maisons de campagne, & principalement en temps de guerre, pour le soustraire aux courses des ennemis. César ayant découvert quelques-uns de ces greniers souterrains, à dix mille pas de son camp, partit à minuit avec deux légions & toute sa cavalerie, & les alla enlever. *César, de Bello Afric. Métrologie de Paucton.*

L'*Afrique* est représentée sur les médailles par une tête de femme, coëffée avec la dépouille d'un éléphant, dont la trompe avance au dessus du front. Cette coëfure est particuliere à quelques reines d'Égypte. On voit ordinairement auprès de l'*Afrique* un scorpion, un serpent ou un lion, animaux qui naissent tous dans cette partie du monde, ou enfin des montagnes qui font allusion aux sept montagnes de la Mauritanie Tingitane.

ΑΓΑΛΜΑΤΑ. On appeloit de ce nom, dans le temps où Homere écrivoit, tous les ornemens des temples; mais il fut affecté par la suite aux statues, qui devinrent le plus bel ornement des édifices sacrés.

AGAMEDE, fils d'Erginus, & frere du célebre Throphonius, fut un célebre architecte: c'est lui qui bâtit avec son frere le temple d'Apollon à Delphes. C'est pour cela qu'on l'a regardé comme un héros, & qu'on lui a élevé dans la Grece des monumens héroïques. Plutarque dit après Pindare, qu'ayant achevé le temple, les deux freres demanderent leur récompense au dieu. Il leur ordona d'atendre huit jours, & cependant de faire bonne chere; mais après ce temps écoulé, ils furent trouvés sans vie. Pausanias raconte autrement la mort d'*Agamede*: la terre s'étant entr'ouverte sous ses pieds, l'engloutit tout vivant dans un souterrain que l'on nomma depuis la fosse d'*Agamede*, & qui étoit dans le bois sacré de Lébadée. On la voyoit encore du temps de Pausanias, avec une colonne que l'on avoit élevé au dessus. Pausanias raconte une fourberie des deux freres, qui auroit dû les rendre indignes du nom de héros. *Voyez* HYRISUS, THROPHONIUS.

AGAMEDE, fille d'Augéus, eut un fils de Neptune, nommé Actor.

AGAMEMNON, roi d'Argos & de Micenes, étoit petit-fils du fameux Pélops, & frere de Ménélas. Homere nomme souvent les deux freres *Atrides*, c'est-à-dire, fils d'Atrée, quoiqu'ils fussent réellement fils de Plistene, frere d'Atrée. Thyeste, son oncle, s'étant emparé du trône d'Argos, obligea *Agamemnon* de se retirer à Sparte, où régnoit Tyndare. Le roi de Sparte, selon Euripide (1), avoit marié sa fille Clytemnestre à Tantale, fils de Thyeste; mais étant mécontent de cette alliance, il offrit à *Agamemnon* de l'aider à recouvrer son royaume sur Thyeste, & à enlever sa fille à Tantale, pour l'épouser lui-même. Le prince Atride accepta la condition, & avec le secours de Tyndare, il chassa Thyeste d'Argos, tua Tantale son fils, & épousa Clytemnestre, dont il eut, selon Sophocle (2), quatre filles, Iphigénie, Électre, Iphianasse & Chrysotemis, avec un fils, le fameux Oreste. Euripide ne nomme que deux filles, les deux premieres.

Agamemnon étoit devenu le plus puissant prince de la Grece; lorsque la guerre de Troye commença, l'assemblée des états de la Grece le déclara généralissime de l'armée. De là vient que les poëtes le nomment souvent le roi des rois, sa qualité de généralissime lui donnant l'autorité sur les souverains qui marcherent à cette guerre. Lorsqu'on fut près de s'embarquer, Calchas annonça que, pour avoir une heureuse navigation, il falloit immoler à Diane Iphigénie; son pere consentit, & envoya de lui-même, & sans y être forcé, un ordre précis à la reine de faire partir sa fille, comme Ménélas le reproche à son frere dans l'Iphigénie d'Euripide. Ce fut le prétexte dont Clytemnestre couvrit le parricide qu'elle commit dix ans après, lorsqu'elle fit assassiner son mari au retour de Troye. L'amour

(1) Iphigénie, acte 2.
(2) Électre, acte 1.

d'*Agamemnon* pour Chryséis fut fatal à l'armée greque, par la peste qu'elle y fit naître. *Voy.* CHRYSÉIS. Voulant arrêter ce fléau, il consentit à la rendre à son pere, mais à condition qu'Achille quitteroit aussi Briséis. Il fit donc enlever de la tente de ce héros, & conduire dans la sienne l'esclave Briséis. Achille cessa dès-lors de combatre les Troyens, & causa, par cette inaction, la mort de plusieurs Grecs. *Voy.* ACHILLE, BRISÉIS, CHRYSÉIS, CHRYSÈS.

Outre le prétexte de la mort d'Iphigénie, sa femme prit encore, pour le faire mourir, celui des infidélités qu'il lui avoit faites; car, pendant que la flote greque atendoit en Aulide que les vents cessassent d'être contraires, il s'atacha à un jeune homme, nommé Argynnus; & après la prise de Troye, il devint éperdument amoureux de Cassandre, fille de Priam, que Clytemnestre fit assassiner. La mort d'*Agamemnon* fait le sujet d'une tragédie d'Eschile & de Séneque. *Voyez* CLYTEMNESTRE, ÉGISTE, ORESTE, IPHIGÉNIA, ÉLECTRE.

AGANICE, fille d'Hegétor, Thessalien, ayant apris la cause des éclipses, & le temps où elles devoient ariver, publia ensuite qu'elle alloit, par ses enchantemens, attirer la lune sur la terre. Elle exhorta en même temps les femmes thessalieues à faire avec elle un grand bruit, pour la renvoyer à sa place; dans la suite, lorsqu'on voyoit le commencement d'une éclipse, on faisoit, à son exemple, un grand bruit avec des chaudrons & d'autres instrumens, pour empêcher, disoit-on, d'entendre les cris & les invocations des magicienes. De là vint aussi l'opinion qu'on avoit des sorcieres de Thessalie, auxquelles on attribuoit le pouvoir d'attirer, par leurs enchantemens, la lune sur la terre.

AGANIPPE; fontaine de Béotie, que le cheval Pégase fit sortir de terre d'un coup de pied. *Voy.* PÉGASE, HIPPOCRENE.

AGANIPPIDES; surnom des Muses. Il leur fut donné, parce que la fontaine Aganippe leur étoit consacrée.

AGAPENOR, fils d'Ancée, qui commandoit les Arcadiens au siége de Troye.

AGASTENES, fils d'Augias. *Voyez* MOLIONIDÈS.

AGATE. Les anciens ont fait un si grand usage de cette pierre pour graver, que nous devons lui consacrer un article de ce dictionaire. Le nom d'*Acathes* lui fut donné à cause d'un fleuve de Sicile du même nom, aujourd'hui le Drillo, sur les bords duquel on ramassa les premieres *agates*. Ces pierres sont divisées d'abord en deux especes, relatives aux pays d'où on les tire, & à leurs propriétés. Les *agates* orientales sont faciles à distinguer par leur nétteté, leur transparence, & la beauté du poli dont elles sont susceptibles. Les *agates* occidentales au contraire sont obscures, leur transparence est offusquée, & elles ne prenent ordinairement qu'un poli gras. Toutes les *agates* que l'on trouve dans l'Orient, n'ont pas les qualités qu'on leur attribue ordinairement; & on rencontre quelquefois en Occident des *agates* que l'on pouroit comparer aux orientales.

Les *agates* occidentales portent ordinairement le nom d'*agates* d'Allemagne, parce qu'elles vienent presque toutes de cette contrée. Les anciens artistes étrusques, grecs & romains paroissent ne les avoir pas connues; & l'on ne trouve des *agates* occidentales, travaillées par les Romains, que dans les bas siecles, où les arts étoient sur leur déclin.

On distingue en général les *agates* par leurs couleurs. Lorsque celles-ci sont foiblement prononcées & mêlées les unes avec les autres, elles donnent leurs noms aux *agates*: telles sont les *agates* rouges, blanches, &c. Mais si les couleurs sont vives & tranchées nétement, on appele cornalines les *agates* d'un rouge de sang, sardoines les *agates* de couleur orangée, prases les *agates* vertes, & calcédoines les *agates* qui sont d'un blanc bleuâtre. On en parlera à leurs articles.

Les *agates* ont des qualités qui peuvent se trouver dans toutes les pierres de ce nom. Telles sont les *agates* herborisées, les *agates* onyx, les *agates* bârées, & les *agates* œillées. Les anciens n'ont point fait usage des premieres ni des dernieres; c'est pourquoi nous n'en parlerons point. On poura consulter, sur les secondes, l'article ONYX.

Quand une raie blanche traverse une *agate*, elle est appelée *bârée*. Cet effet est produit par la coupe de la pierre, qui étant *onyx*, a été sciée verticalement par raport aux zônes de couleurs, au lieu d'avoir été coupée parallélement à ces mêmes zônes. On ne sait pas la raison pour laquelle les anciens ont gravé souvent sur des *agates bârées*; mais elles ne plaisent point à l'œil. D'ailleurs, on observe un défaut plus désagréable encore dans ces pierres; c'est que les figures gravées sont difficiles à distinguer, & paroissent, en quelque façon, rompues & estropiées. Mariette a remarqué que les Étrusques, en particulier, avoient fait un usage fréquent des *agates* bârées. Ce goût bizâre étoit peut-être né de quelque superstition.

On trouvera, à l'article des vases MURRINS, la description du célebre vase d'*agate* qui est conservé à S. Denis en France, & de quelques autres semblables. La belle *agate* de la Sainte Chapelle de Paris sera décrite à l'article APOTHÉOSE.

AGATHOCLE, roi de Sicile. ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ.
Ses médailles sont:
RR. en or.
RR. en argent.
R. en bronze.

AGATHO-DÉMON. Ce nom est grec, & veut dire *bon génie*, *ἀγαθὸς δαίμων*. Il paroît que ce nom fut donné à la divinité que les Égyptiens appeloient Cneph, par les écrivains grecs qui

voyageoient en Égypte ; & l'on fait que Vulcain fut depuis l'emblême sous lequel les Grecs représenterent dans leur temple la divinité CNEPH. *Voy.* cet article.

Les Égyptiens donnerent aussi le même nom d'*Agatho-Démon* au Nil ou à ses symboles, & en particulier (*Ptolom. Geogr. lib. iv, c. 5.*) au bras de ce fleuve, qui, après avoir arosé la partie gauche du grand Delta, se jetoit dans la mer par l'embouchure d'Héracleum ou de Canope. Ce peuple adorant la providence ou la bonté de Dieu sous l'emblême de Cneph ou d'*Agatho-Démon*, donna par analogie ce dernier nom au fleuve qui étoit pour lui l'instrument de cette providence. C'est lui qui étoit adoré à Canope, selon Jablonski, qui a prouvé évidemment que ces simulacres, appelés autrefois *baucalia* & aujourd'hui *canopes*, n'étoient qu'un nouvel emblême de l'*Agatho-Démon-Fleuve*.

Les collections d'antiquités égyptienes renferment quelques représentations du serpent *Agatho-Démon*, mais elles sont en petit nombre. Cette rareté paroîtroit extraordinaire, si l'on faisoit attention au respect que les Égyptiens avoient pour ce reptile ; mais on peut l'attribuer à sa forme, qui, paroissant odieuse aux premiers Chrétiens, a dû le faire détruire avec empressement. C'est par le même principe qu'ils ont détruit ou mutilé les statues de marbre noir & de pierre de la même couleur qui paroissoit affectée au démon. On voit cependant encore quelques bronzes qui représentent un serpent dressé sur les dernieres vertebres de son corps & la tête élevée, avec des cornes : celles-ci soutienent souvent un disque, tel que celui dont Isis est si souvent coëfée ; & c'est ainsi qu'il paroît quelquefois sur les médailles.

Sur les abraxas & sur quelques médailles d'Hadrien, ce serpent porte la tête de Sérapis, qui remplace la siene : allusion évidente au Sérapis du Nil, divinité de Canope, & second emblême de ce fleuve, qui avoit été premiérement représenté par *Agatho-Démon*. La tête de l'*Agatho-Démon* est souvent rayonante sur les mêmes abraxas. Le comte de Caylus (*Rec.* 4, *Pl.* 17, *n°.* 2, & *Rec.* 6, *Pl.* 10, *n°.* 1, 2.) a fait dessiner deux figures de ce serpent. La premiere est de serpentine verte, tachetée de noir, qui ressemble à la peau des serpens, & que les Égyptiens ont d'ailleurs souvent employée. Cette premiere représentation portoit la tête de Sérapis, & la seconde, qui étoit de bronze, avoit sur la tête un disque soutenu par deux cornes. Le cabinet de Sainte Genevieve en renferme deux, l'une de bronze, & l'autre, qui consiste en une simple tête de dragon, est de corail.

Les appendices qui paroissent sur la tête des *Agatho-Démons*, les font reconoître pour l'*anguis cerastes* de Linnée & d'Hasselquist, & en françois ceraste ou couleuvre cornue. On sait que ces prétendues cornes ne sont qu'un prolongement des paupieres supérieures, & que cette couleuvre n'est point venimeuse.

AGATHYRNUS, fils d'Éole, dieu des vents, s'établit sur les côtes de Sicile, où il fonda une ville de son nom.

AGATHYRSE, fils d'Hercule & d'Échidna. *Voy.* ÉCHIDNA.

AGATHYRSES ; ancien peuple de la Sarmatie d'Europe : Virgile les appele *Picti Agathyrsi*, & les commentateurs ont donné deux explications différentes de cette épithete. Les uns l'entendent des couleurs diverses dont ils teignoient leurs habits ; d'autres pensent qu'ils se peignoient le corps & les cheveux, pratique très-usitée de nos jours chez les peuples sauvages, & parmi ceux de la mer du Sud en particulier.

AGAVÉ, fille de Cadmus & d'Hermione, épousa Échion, & fut mere du malheureux Penthée, mais une mere barbare, que la fureur pour le culte de Bacchus, transporta jusqu'au point d'animer les bacchantes à déchirer avec elle son propre fils. Cependant on rendit à cette mégere les honeurs divins, soit parce qu'elle avoit contribué avec ses sœurs à l'éducation de Bacchus, soit à cause de son prétendu zele pour le culte de Bacchus. D'ailleurs, la fureur qui lui fit commettre ce crime, étoit une suite de la colere de Junon contre la maison de Cadmus. *Voy.* CADMUS, SÉMELE, PENTHÉE.

AGAVÉ ; c'est aussi le nom d'une des cinquante néréides.

AGDESTIS & AGDISTIS ; génie d'une forme humaine, mais de l'un & de l'autre sexe. On raconte, dit Pausanias (*Achaic. c.* 7.), que Jupiter en dormant eut un songe dont les suites produisirent le génie à qui on donna le nom d'*Agdestis*. Les dieux craignant ce monstre, le priverent des parties qui le faisoient homme, & de ces membres déchirés naquit un amandier qui portoit un très-beau fruit. La fille du fleuve Sangar, connue sous le nom de Sangaride, cueillit ces belles amandes, & les mit dans son sein ; mais les amandes disparurent d'abord, & la nymphe se trouva enceinte : elle acoucha du bel Atys qu'elle exposa, & qui fut nouri par une chevre. Il devint grand & d'une beauté sans égale, en sorte qu'*Agdestis* lui-même se passiona pour cet adolescent. Quand Atys eut atteint l'âge viril, on l'envoya à la cour du roi de Pessinunte pour y épouser sa fille. On commençoit déja les cérémonies du mariage, & l'on chantoit l'hymenée, lorsqu'*Agdestis* ariva. Ce mauvais génie fit naître sur le champ un mouvement de fureur dans l'âme d'Atys, qui se mutila de lui-même. Le roi, transporté de rage, imita le malheureux Atys. *Agdestis* se repentir ensuite de cette action ; & pour réparer en quelque sorte le mal qu'il avoit fait à Atys, il obtint de Jupiter qu'aucun des membres de ce beau jeune homme, ne pourriroit & ne pouroit se flétrir. Pausanias raconte cette fable ridicule comme une tradition établie chez les habitans de Pessinunte. *Voy.* ATYS.

AGE. Pendant que les magiſtrats romains prenoient les auſpices ou qu'ils ſacrifioient, un crieur ou huiſſier répétoit le mot *age*, pour engager les ſpectateurs à redoubler d'attention.

Ce mot étoit encore employé dans les ſacrifices par le prêtre ou par celui qui offroit le ſacrifice, mais dans un ſens différent. Le victimaire étant près d'immoler la victime, leur diſoit *agon* pour *agone*, fraperai-je? & ils lui répondoient *age* ou *hoc age*, frapez. (*Ovid. faſt.* 1, 321.)

Qui calido ſtrictos tincturus ſanguine cultros
Semper agone rogat, nec niſi juſſus agit.

ÂGE D'OR, ÂGE D'ARGENT, ÂGE D'AIRAIN, ÂGE DE FER. Ce ſont les quatre *âges* du monde qui ſuivirent la formation de l'or, ſuivant les poëtes. Ils ont placé l'*âge* d'or ſous le regne de Saturne, pendant lequel on vit régner ſur la terre l'innocence & la juſtice: alors, diſent-ils, la terre, ſans avoir beſoin d'être cultivée, produiſoit d'elle-même tout ce qui eſt néceſſaire & utile à la vie; des fleuves de lait & de miel couloient de toutes parts. Dans le ſiecle d'argent, les hommes commencerent à être moins heureux & moins juſtes. Dans l'*âge* d'airain, ils devinrent méchans; mais leur malice ne ſe déclara ouvertement que dans l'*âge* de fer. Cette allégorie nous apprend que les hommes dégénérerent de leur premiere innocence, & ſe pervertirent par degrés. Mais elle ſe ſoutient mal dans les idées poétiques; car dès le ſiecle de Saturne, qui eſt l'*âge* d'or, on voit les guerres les plus ſanglantes & les crimes les plus afreux. Saturne détrône ſon pere Uranus; il eſt lui-même détrôné par ſon fils Jupiter, & celui-ci eſt obligé de ſe défendre contre toute ſa famille.

On trouve ce ſyſtême expoſé plus au long dans l'ouvrage d'Héſiode, intitulé: *Opera & dies*. Le poëte fait à ſon frere l'hiſtoire des ſiecles écoulés, & lui montre le malheur conſtament ataché à l'injuſtice, pour l'en détourner.

ÂGE. Les Romains partageoient en trois *âges* tout le temps qui les avoit précédé. L'*âge* obſcur ou incertain, qu'ils étendoient juſqu'à Ogygès, roi de l'Attique, ſous lequel ariva le déluge de la Grece; l'*âge* des fables ou des héros, juſqu'à la premiere olympiade, & l'*âge* de l'hiſtoire, qui commence à la fondation de Rome.

ÂGE *du monde*. Les chronologiſtes diviſent ordinairement le temps qui s'eſt écoulé, ſelon les écrivains ſacrés, depuis la création du monde juſque au Meſſie, en ſept *âges*. Nous donnons ici un détail de ces *âges* ſuivant le texte grec, qui les renferme dans un eſpace de 6000 ans précis, avec les preuves abrégées, d'après le ſyſtême de Boivin l'aîné. Ce ſavant académicien a travaillé pendant plus de cinquante ans, avec une application conſtante à éclaircir l'anciene chronologie.

	ans.
I. *Âge*. Depuis la création juſqu'au déluge, a duré	2262
II. *Âge*. Depuis le déluge juſqu'aux langues.	738
III. *Âge*. Depuis les langues juſqu'à la vocation d'Abraham.	460
IV. *Âge*. { De là, juſqu'à l'entrée de Jacob en Égypte	215
De là, juſqu'à la ſortie d'Égypte.	430
V. *Âge*. De là, juſqu'à Saül. . . .	774
VI. *Âge*. Depuis Saül juſqu'à Cyrus. .	583
VII. *Âge*. Depuis Cyrus juſqu'à l'ere vulgaire des Chrétiens	538
TOTAL. . .	6000

Premier âge, 2262 *ans*.

Depuis la création d'Adam juſqu'à la naiſſance de Seth, (*Bible greque*, *Geneſe*, *chap. V*, *verſ.* 3; *Cedrenus*, *pag.* 6.)	230
De là à la naiſſance d'Énos, (*Gen. gr. v.* 6.)	205
De là à la naiſſance de Caïnan I, (*Gen. gr. v.* 9.).	190
De là à la naiſſance de Malaleel, (*Gen. gr. v.* 12.)	170
De là à la naiſſance de Jared, (*Gen. gr. v.* 15.)	165
De là à la naiſſance de Énoch, (*Gen. gr. v.* 18.)	162
De là à la naiſſance de Mathuſala, (*Gen. gr. v.* 21.)	165
De là à la naiſſance de Lamech, (*Gen. vulg. v.* 25.)	187
De là à la naiſſance de Noé, (*Gen. gr. v.* 28.)	188
De là au déluge incluſivement, (*Gen. vii*, 6, 11.)	600
TOTAL ſuivant la bonne leçon des Septante.	2262

Ces 2262 ans ſont atteſtés par Jule Africain, dans *Syncelle*, *pag.* 20, 53, 83; par S. Épiphane, aux *Héréſies*, *pag.* 5; par S. Auguſtin, *Cité de Dieu*, *liv. xv*, *chap.* 13 & 20, & ſur la *Geneſe*, *q.* 2. Suivant cinq exemplaires, ſavoir, trois grecs, un latin & un ſyriaque; par le Paſchalion ou Chronique d'Alexandrie, par Gotfroi de Viterbe, par Honoré d'Autun, par tous les Recueils des diverſes leçons ſur les Septante.

Nota. Les 167 ans de Mathuſala, pour la naiſſance de Lamech, au lieu de 187, ſont une faute de copiſte dans les Bibles greques ordinaires. Cette faute ne ſe trouve point dans les éditions greques de Bâle & de Straſbourg: d'ailleurs, elle eſt corrigée par l'Hébreu, par la Vulgate & par Joſeph. Suivant cette mauvaiſe leçon, le déluge ſeroit arivé l'an du monde 2242. Ainſi, Mathuſala, qui a vécu, ſelon toutes les Bibles & Joſeph, 969 ans, ſeroit mort 14 ans après le déluge; au lieu que, ſuivant la bonne leçon, il eſt mort 6 ans avant le déluge. S. Auguſtin, *Cité de Dieu*, *xv*, 13. *à la fin*.

Second âge, 738 *ans*.

	ans.
Depuis le déluge exclusivement, jusqu'à la naissance d'Aphraxad.	12
(*Joseph*, I, 7.), non 2 ans; Aphraxad est le troisieme fils de Sem.	
De là à la naissance de Caïnan II, (*Gen. greque* XI, 12.)	135
De là à la naissance de Salé, (*Gen. gr.* XI, 13.)	130
De là à la naissance d'Heber, (*Gen. gr.* XI, 14.)	130
De là à la naissance de Phaleg, (*Gen. gr.* XI, 16.)	134
De là à la naissance de Reu, (*Gen. gr.* XI, 18.)	130
De là à la confusion des langues, qui est l'an du monde 3000, selon tous les anciens	67
Total. . .	738

Troisieme âge, 460 *ans*.

De là à la naissance de Sarug, (*Gen. gr.* XI, 20.) l'an 132 de Reu	65
De là à la naissance de Nachor, (*Gen. gr.* XI, 22.).	130
De là à la naissance de Tharé, (*Joseph* I, 7.)	120
Les Bibles disent 28, 29, 79, 179; mais ces nombres ne font point cadrer Abraham avec Amraphel, (*Gen.* XIV, 1.).	
De là à la naissance d'Abraham, (*Gen.* XI, 26. *Joseph* I, 7.)	70
De là à la vocation d'Abraham, (*Gen.* XII, 4.).	75
Total. . .	460

Nota. Abraham fut appelé l'an de la mort de Tharé. Tharé n'a donc vécu que 145 ans, comme le porte le *Texte samaritain*, qui est l'hébreu mosaïque. Ainsi, les 205 ans des autres textes sont une faute de copiste, qui met la Bible en contradiction. Car Abraham, né l'an 70 de Tharé, auroit eu 135 ans à la mort de son pere, & non pas 75, comme le disent tous les textes.

Quatrieme âge, 645 *ans*.

Depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la naissance d'Isaac, (*Gen.* XXI, 5, 17.). . .	25
De là à la naissance de Jacob, (*Gen.* XXV, 24, 26.)	60
De là au voyage de Jacob en Mésopotamie, (*Gen.* XXXI, 38, 41.)	71
De là à son retour en Cananée, (*Gen.* XXX, 25, & XXXI, 38, 41.)	20
De là à son entrée en Égypte, à l'*âge* de 130 ans, (*Gen.* XLV, 6, 11, & XLVII, 7, 9.)	39
Total. . . .	215

Séjour en Égypte, 340 *ans*; *Exod.* XII, 40. *Judith*, v. 9. *Pasteurs à Gessen*.

	ans.
Jacob Israël à Gessen en Égypte, (*Gen.* XLVII, 28.)	17
Joseph Psontomphanec, âgé de 56 ans, regne à Gessen	54
Total. . .	71

Les descendans de Joseph.

Hicsos ou rois pasteurs, selon Manethon dans Joseph, (*Apologie* I, 5) . . .	ans.	moîs.
Éphaïm ou Salatis	19	
Beria ou Béon.	44	
Rapha ou Apachnas.	36	7
Reseph ou Apophis.	61	
Thalé ou Janias.	50	1
Thaan ou Assis	49	2
Total. . .	259	10

Hascos ou captifs pasteurs.

Laadan.	40	
Ammiud.	40	
Élisama jusqu'à la 80e année de Moyse, quand il sortit d'Égypte	19	2
Total. . . .	99	2

	ans.	mois.
Voyez *Gen.* XV, 13.	215	
	71	
	259	10
	99	2

Total 645 ans pour les quatre parties du quatrieme *âge*.

Cinquieme âge, 774 *ans*.

Depuis l'an 80 de Moyse jusqu'à sa mort ou à Josué.	40
Josué.	47
Aristocratie des vieillards, puis anarchie.	
I. Idolatrie	18
I. Servitude, (*Jug.* III, 8, 10.) . .	8
Othoniel, (*Jug.* III, 11.)	40
II. Idolatrie & anarchie.	30
II. Servitude, (*Jug.* III, 14.) sous Églon Moabite	18
Aod, (*Jug.* III, 30,)	80
III. Servitude, (*Jug.* IV, 3.) sous Jabin Cananéen	20
Debora & Barac, (*Jug.* V, 32.) . .	40
A. du M. av. N. S. { Ere antique par les 4418. 1582. { marbres de Paros.	
	341

ans.

Ci-contre 341

IV. Servitude, (*Jug. VI*, 1.) sous les Madianites, Amalécites, Ismaëlites . . . 7

Gédéon Jérobaal, (*Jug. VI*, 8, 11, 21, 25, 32, & *VIII*, 28.) 35

Abimélech Tiran, (*Jug. IX*, 22.) . . . 3

Thola, (*Jug. X*, 2.) 23

Badan, (*1. Rois XII*, 2, & Clem. Alex. *p.* 238.) 14

Boleas, (Cl. Alex. *p.* 338.) 20

Jaïr, (*Jug. X*, 3.) 22

V. Servitude, (*Jug. X*, 8.) sous les Ammonites 15

Jephthé, (*Jug. XII*, 7.) 6

Abesan, (*Jug. XII*, 9.) 7

Ébrom,) Clem. Alex. *p.* 324.) . . . 40

Ahialon, (*Jug. XII*, 11.) 10

Abdon, (*Jug. XII*, 14.) 8

VI. Servitude (*Jug. XIII*, 1.) sous les Philistins 36

Samson, (*Jug. XV*, 20, & *XVI*, 31.) . . 20

Anarchie sous les pontifes, (S. Théophile d'Antioche, *liv. III*, *p.* 134. Jule l'Africain, dans *Syncelle*, *p.* 174 & 176; *tradition hébraïque, dans Ledren*, *p.* 69 *ou* 84, *l'an du monde* 4725, *l'an avant N. S.* 1275. *Les Argonautes*. 40

Samera, Semeï, Semegar, Simmichar, Samané, (S. Théoph. d'Ant. *l. III*, *p.* 13.) 1

Anarchie, sous Joseph, pontife, Éléazaride, (Joseph *VIII*, 1. Jule Africain, dans *Syncelle*, *p.* 174. Jule Hilarion, *Cedren*.) . . 30

Heli I, souverain pontife. Ithamaride est Juge, (*1. Rois IV*, 18. *Cedr. p.* 49.) . . 36

L'an du monde 4791. *Avant N. S.* 1209. *Sac de Troye*.

VII. Servitude sous les Philistins, Achitob étant souverain pontife 20

Samuel, juge & prophete 40

TOTAL. . 774

Sixieme âge, sous les rois, 583 *ans*.

Sous Saül, (*Act. XIII*, 21.) 40

David, (*II. Rois*, *III*, 4.) 40

Du commencement du regne de Salomon, à la fondation du temple 3

De là à la destruction du temple, suivant le détail du regne de Juda 430

Captivité en Babylone, (*Jérem. XXV*, 12, & *XXIX*, 10, & *Daniel*. *IX*, 2.) 70

TOTAL. . 583

Septieme âge, 538 *ans, suivant le Canon Mathématique*.

Depuis Cyrus à Babylone, jusqu'à Alexandre le Grand à Babylone 206

ans.

Ci-contre 206

De là jusqu'à Ptolomée, fils de Lagus . 27

De là à Auguste 275

De là à notre ere vulgaire, l'an de Rome 754 30

TOTAL. . 538

(*SUPPL. au DICT. ENCYC.*).

Les chronologistes qui placent la naissance de J. C. quatre mille ans après la création du monde, ne divisent cet intervalle qu'en six *âges*.

I. *Âge*. De la création au déluge . . . 1656

II. *Âge*. Du déluge à la vocation d'Abraham 426

III. *Âge*. Depuis Abraham jusqu'à la sortie d'Égypte 430

IV. *Âge*. Depuis la sortie d'Égypte jusqu'à la fondation du temple 480

V. *Âge*. Depuis la fondation du temple jusqu'à Cyrus 476

VI. *Âge*. Depuis Cyrus jusqu'à J. C. . 532

TOTAL. . 4000

D'autres historiens comptent de la création à la prise de Troye, 2830 ans; & à la fondation de Rome, 3250; de Carthage vaincue par Scipion à J. C., 200; de J. C. à Constantin, 312; & au rétablissement de l'empire d'Occident, 808.

ÂGE. Celui qui adoptoit, devoit avoir à Rome dix-huit ans plus que celui qui étoit adopté.

L'*âge* nécessaire pour se marier, étoit chez les Romains de quatorze ans pour les garçons, & de douze pour les filles. Celles-ci pouvoient cependant être épousées & conduites dans la maison d'un mari avant cet *âge*, mais elles n'acquéroient qu'à douze ans les priviléges & les honeurs des meres de famille.

Il falloit avoir vingt-sept ans pour posséder les deux édilités. Les savans ont beaucoup varié sur cette date qui les partage, mais le sentiment que nous embrassons paroît le plus vrai-semblable.

L'*âge* consulaire étoit de quarante-trois ans. De grands services rendus à l'état ont cependant fait décerner le consulat à Corvinus, âgé de vingt-trois ans; à Scipion Émilien, âgé de trente-six, & au grand Pompée, âgé de trente-six. On sait encore que C. Marius le jeune, & Auguste, se firent décerner cet honeur par violence avant l'*âge* de vingt ans.

La loi *servilia glauciæ* avoit fixé à trente ans l'*âge* auquel on pouvoit occuper des charges de judicature, & à soixante celui au dessus duquel on étoit déclaré incapable de les solliciter. Auguste rapela ce terme de trente ans, que d'autres loix avoient reculé à trente-cinq.

L'*âge* requis pour porter les armes hors de son pays, étoit à Athènes de vingt ans, & de trente à Lacédémone. Quarante ans acomplis dispensoient un athénien de porter les armes, hors un péril

éminent. Les Romains étoient soumis à la conscription militaire de l'*âge* de dix-sept ans ; à quarante-cinq ils en étoient exempts.

La préture n'étoit acordée qu'à des citoyens âgés de quarante ans, selon les écrivains qui prenent pour base de ce calcul le consulat; car cette dignité étoit possédée deux ans après la préture. Mais on voit que M. Brutus étoit préteur avec Cassius deux ans avant sa mort, c'est-à-dire, à l'*âge* de trente-cinq ans ; & Dion (LII, *p.* 477.) fixe cet *âge* à trente ans. Il paroît donc plus sage de s'en raporter au témoignage précis de cet historien.

Pour être questeur ou tribun du peuple ; il faloit être âgé de vingt-sept ans ; car on ne pouvoit exercer aucune charge dans Rome qu'après avoir fait dix campagnes, & l'on n'étoit inscrit sur l'état militaire qu'à dix-sept ans.

Quant à l'*âge* requis pour être SÉNATEUR ou VIGINTI-VIR, on le trouvera à ces articles.

AGÉLAROU. Sur la mosaïque du temple de la Fortune à Palestrine, on voit un quadrupcde avec cette inscription, *Agélarou*. Des Éthiopiens vont l'ataquer ; les uns portent des boucliers, les autres des fleches. C'est le seul endroit où on lise ce nom. Ce quadrupede a beaucoup de ressemblance avec le singe d'Angole.

AGÉLASTE ; pierre célebre dans l'Attique, qui étoit placée auprès du puits nommé *Calli-chore*, & sur laquelle se reposa Cérès, fatiguée de chercher sa fille. C'est-là, selon Pausanias (*Attic.*), où ont commencé les fêtes éleusines. *Agélaste* veut dire *triste*, ou pierre de tristesse.

AGÉLAUS, fils d'Hercule & d'Omphale. C'est de lui que l'on fait descendre Crésus.

AGEMA. On appeloit de ce nom, chez les Macédoniens, une troupe d'élite, qu'Arrian (III, *p.* 156.) nomme la *troupe royale*, parce qu'elle environoit ordinairement le roi dans les combats. Ce furent sans doute les premiers essais de la phalange macédoniene, qui devint l'émule de la légion des Romains. Tite-Live compare en effet l'*Agema* à cette même légion (XLII, 51.): *Delecta deinde & viribus, & robore ætatis ex omni certatorum numero duo erant agemata ; hanc ipsi legionem vocant*. L'*Agema* étoit souvent composé de cavaliers ; il étoit formé de mille maîtres dans l'armée d'Antiochus (*liv.* 37, 40). Dans celle de Peuceste & d'Antigene, leur nombre n'excédoit pas trois cents, & dans celle d'Eumene, il n'étoit que de cent cinquante.

AGÉNOR, pere de Cadmus, étoit fils de Neptune & de Lybie. Le dieu eut de cette Lybie deux fils, Bélus & Agénor. Agénor, qui régna en Phénicie, épousa Thélépassa, dont il eut trois fils, Cadmus, Phœnix & Cilix, & une fille, nommée Europe. Jupiter ayant enlevé celle-ci, Agénor envoya ses trois fils la chercher, avec défense de reparoître à sa cour sans y ramener leur sœur. Aucun des trois ne l'ayant trouvée, ils s'exilerent, & s'établirent en différens pays. *Voyez* CADMUS, EUROPE.

AGENORIA ; déesse que les Romains invoquoient pour avoir du coutage. C'étoit aussi la déesse de l'industrie, d'où elle étoit appelée *Strenua*. On lui opposoit *Vacuna*, ou la déesse de la paresse. *Voyez* VACUNA, MURCEA. Son nom étoit dérivé d'*ἀγλώωρ*, *strenuus*.

AGENTES *in rebus imperatorum*. On donnoit ce nom, sous les empereurs romains, à des officiers dont les fonctions répondoient en partie à celles des *inspecteurs des postes*, & en partie à celles des *couriers de cabinet*.

Ils portoient les lettres, & faisoient les messages des empereurs. On voit dans le Code Théodosien (*de cursu publico*), que les *agentes* veilloient sur les chemins de l'empire, à ce que tout se passât dans le bon ordre. Ils examinoient les brevets que les empereurs acordoient à différentes persones, pour leur faire donner des voitures aux dépens du fisc. Ils écoutoient les plaintes de ceux qui les portoient, & en faisoient exécuter le contenu par les fermiers des revenus publics. De même aussi ils lisoient ces brevets avec attention ; ils examinoient s'ils n'étoient pas contre-faits, si l'on n'exigeoit pas au delà de leur teneur.

Leur fonction la plus agréable aux empereurs, étoit, d'examiner dans les provinces s'il se formoit quelque conspiration, s'il y avoit quelque sédition, & d'en avertir le prince. Ils succéderent, dans cette inspection, aux FRUMENTAIRES, que Dioclétien supprima, à cause des calomnies qu'ils fabriquoient contre les citoyens des provinces reculées. (*Aurel. Vict. de Cæsar. c.* 39, *n.* 44.)

Les empereurs les chargeoient quelquefois de licentier des armées, ou de les faire changer de position. Ces commissions exposoient souvent leur vie, quand ils étoient envoyés à des soldats révoltés ; c'est pourquoi on les récompensoit par les premieres charges d'*agentes*, *principes agentes in rebus*. Ces places étoient très-considérées, & elles conduisoient aux premieres dignités de l'empire.

AGERONIA. *Voyez* ANGÉRONE.

AGESILAUS, surnom de Pluton, qui veut dire, *celui qui entraîne tous les mortels dans son empire* : παρὰ τὸ ἄγειν τοὺς λαούς.

AGESSUS, dans la Thrace.

On a des médailles impériales greques de cette ville, selon le P. Hardouin.

AGETORIES ; fête dont il est fait mention dans Hésychius, qui ne dit rien de la divinité en l'honneur de laquelle on l'avoit instituée. C'étoit vrai-semblablement en l'honneur d'Apollon, & peut-être étoit-ce la même fête que célébroient les Lacédémoniens, sous le nom de Καρνεῖα ; puisque Hésychius assure que cette derniere portoit aussi le nom d'Ἀγητορία Athénée (*Deinosophist. l.* 4.) & Eustathe (*ad Iliad. cr.*) nous apprenent que cette fête fut ainsi nommée, parce qu'on imitoit en ce jour la maniere de vivre des soldats : στρατιωτικὴν ἀγωγὴν. On pouroit croire encore que Vénus étoit honorée dans cette fête ; car les gram-

grammairiens disent que le prêtre de cette divinité portoit dans l'île de Cypre le nom d'*ἀγητήρ*.

ΑΓΓΕΛΟΙ; étoient les messagers, ou tous ceux qui apportoient quelques nouveles. Ἐξάγγελοι étoient, dans les tragédies, les acteurs chargés des récits, ou d'apprendre aux autres personages les faits qui se passoient derriere la scène. Eschyle fut le premier qui trouva cet ingénieux moyen d'instruire les spectateurs sans ensanglanter la scène.

AGGER, Χῶμα. Les Grecs & les Romains ont donné ces noms à une espece de redoute ou parapet, que les assiégeans construisoient, pour s'approcher & pour batre les murs de la ville assiégée. Cette redoute servoit à protéger les sapeurs, & à porter les tours de bois que l'on rouloit vers la ville.

Les assiégeans commençoient l'*agger* à une courte distance de la ville, & l'augmentant successivement, ils s'en approchoient au point de combatre pied à pied avec les assiégés qui défendoient les murailles. On construisoit l'*agger* avec de la terre, des bois, des fascines & des pierres. Les branches des arbres servoient à lier ces différens matériaux, & les troncs affermissoient les côtés. Lucain, III, 394, décrit la construction d'un *agger*.

— Tunc omnia late
Procumbunt nemora, & spoliantur robore sylvæ.
Ut, cum terra levis mediam virgultaque molem
Suspendant, structa laterum compage ligatam
Arctet humum, pressus ne cedat turribus agger.

Les troncs d'arbres qui formoient les côtés de l'*agger*, étoient croisés les uns sur les autres, ce qui les faisoit ressembler à des étoiles rayonantes. De là vient que Lucain, *ibid.* 455, & Silius Italicus XIII, 109, les appelent *stellatos axes*.

— Stellatis axibus agger
Erigitur.
. . . .
Hic latera intextus stellatis axibus agger.

Le front de l'*agger*, que l'on poussoit par les travaux de chaque jour jusqu'aux fosses de la ville assiégée, & que l'on élevoit à la hauteur de ses murailles, afin de combatre pied à pied, n'étoit point revêtu. Il amortissoit les coups qui lui portoient les machines des ennemis. Le derriere, ou la partie qui faisoit face aux assiégeans, étoit formé en talus, pour faciliter la montée aux soldats & aux tours, auxquelles il servoit de base.

On donna, par la suite, à l'*agger* le nom d'*aggestum*, qui exprimoit très-bien la maniere dont il étoit fabriqué.

Les assiégés avoient plusieurs manieres de détruire ce redoutable parapet. Tantôt ils creusoient des mines au dessous, & le faisoient enfoncer dans la terre; tantôt ils y mettoient le feu avec des torches & des matieres combustibles, qu'ils portoient dans les sorties, ou avec des traits enflamés, qu'ils lançoient de dessus les murailles. Lucain a fait une belle description des ravages de la flamme & de l'incendie d'un *agger* (III, 501.)

Telum flamma fuit, rapiensque incendia ventus
Per romana ruit celeri munimina cursu.
Nec, quamvis viridi luctetur robore, lentas
Ignis agit vires: tæda sed raptus ab omni
Consequitur nigri spatiosa volumina fumi:
Nec solum sylvas, sed saxa ingentia solvit,
Et crudæ putri fluxerunt pulvere cautes;
Procubuit, majorque jacens apparuit agger.

Quelquefois les assiégés opposoient à l'*agger* des assiégeans un semblable *agger*, qu'ils construisoient sur le haut de leurs remparts, avec des fascines & des sacs, ou corbeilles remplies de terre, que nous appelons gabions. C'est ainsi que les habitans de Gaza se défendirent contre Alexandre (*Curt.* IV, 6, 21.) *Alexander aggerem, quo mœnium altitudinem æquaret, extruxit. Oppidani, ad pristinum murorum fastigium, novum extruxere munimentum.*

AGGER *Tarquinii*. On appeloit de ce nom un rempart que Tarquin le Superbe avoit fait élever à l'orient de Rome, pour la défendre des incursions des Latins & des autres peuples ses ennemis. Les restes de cet ouvrage se voient encore un peu au delà des Thermes de Dioclétien, jusqu'à l'arc de Gallien. *Plin.* III, 5. *Clauditur urbe ab oriente aggere Tarquinii Superbi, inter prima opere mirabili: namque cum muris æquavit, qua maxime patebat aditu plano, cætera munita erant præcelsis muris, aut abruptis montibus.* Tarquin voyant que Rome étoit défendue par ses montagnes & ses murs de tous les côtés, excepté l'orient, fit élever un terrain au niveau des murailles voisines, & bâtit au dessus des murs & des tours très-élevées. Ce rempart étoit long de 875 pas, depuis la porte Colline jusqu'à celle des Esquilies; aujourd'hui, depuis la porte Pie jusqu'à celle de S. Laurent.

Cet *agger* avoit été commencé par Tullius; mais Tarquin le Superbe le construisit de nouveau & lui donna cet air de grandeur qu'il imprima à tous ses ouvrages, & à la grande cloaque en particulier: *Opere*, dit Pline, *inter prima mirabili*. C'étoit du haut de ce rempart que l'on précipitoit les criminels. (*Juven. sat.* VI, 588.)

Plebejum in circo positum est, & in aggere fatum.

Et Suétone (*in cal. c.* 27, *n.* 3.): *Alterum puerie tradidit verbenatum, infulatumque, qui votum reposcentes per vicos agerent, quoad præcipitaretur ex aggere.*

AGGLESTON, *pierre sacrée* ou *idole de pierre*; monument singulier de la superstition des anciens Bretons. Cette pierre énorme est dans l'île, ou plutôt dans la presqu'île de Purbeck, en la pro-

vince de Dorchester en Angleterre, & fur une élévation ou une efpece de dune d'un sâble rouge. Sa forme eft celle d'un cône renverfé; fa circonférence eft, par le bas, de foixante pieds, de quatre-vingts au milieu, & de quatre-vingt-dix à la plate-forme fupérieure. La plus grande largeur de l'*aggleſton* eft en haut de trente-fix pieds fur dix-huit, & en bas de dix-huit fur quatorze. Il y a trois cavités à la furface fupérieure.

AGIDIES. On donnoit ce nom aux prêtres de Cybele. Il fignifioit des joueurs de gobelets, des faifeurs de tours. *Voy.* GALLE & ARCHIGALLE.

AGITARE currus; conduire des chars. De là vint le nom fuivant *agitator*.

AGITATOR. *Voy.* COCHER.

AGLAÉ, AGLAIA ou AGLAÏS; nom de la plus jeune des trois grâces, qui époufa Vulcain. *Voy.* GRÂCES. C'étoit auffi le nom de la mere de Mélampus. *Voy.* MÉLAMPUS.

AGLAOPHEME; une des firenes. *Voy.* SIRENES.

AGLATIA; fruit inconnu, dont les Égyptiens faifoient la récolte dans le mois de février, & qui fervoit à défigner ce mois dans l'écriture hiéroglyphique.

AGLATONICE. *Voy.* AGANICE.

AGLAURE ou AGRAULE, étoit fille de Cécrops, roi & fondateur d'Athènes. Elle avoit deux fœurs, Herfé & Pandrofe. Minerve avoit caché Érichthonius, après fa naiffance, dans une corbeille qu'elle donna à garder à ces trois princeffes, avec défenfe d'ouvrir la corbeille, & de chercher à connoître ce qu'elle renfermoit. Herfé & Pandrofe fuivirent exactement les ordres de Minerve; mais *Aglaure* ne put contenir fa curiofité, elle fe moqua du fcrupule de fes fœurs, ouvrit la corbeille, & trouva l'enfant qui avoit les pieds en forme de ferpens. Minerve, pour fe venger de fon indifcrétion, alla trouver l'Envie, qui rendit *Aglaure* jaloufe de Herfé, fa fœur, dont Mercure étoit amoureux.

Un jour qu'elle voulut empêcher ce dieu d'entrer chez fa maitreffe, il la frapa de fon caducée & la changea en rocher.

Aglaure fut cependant honorée après fa mort dans un temple à Salamine, où l'on facrifioit tous les ans une victime humaine. On conduifoit cette infortunée victime dans le temple, & après lui avoir fait faire trois fois le tour de l'autel, le prêtre la perçoit avec une lance, & la faifoit porter à l'inftant fur un bûcher. Dephilus, roi de Cypre, abolit, du temps de Séleucus, cet horrible facrifice, & le changea en celui d'un bœuf. *Voy.* ÉRICHTHONIUS, HERSÉ, PANDROSE.

AGLAUS. Gigès, roi de Lydie, (ou Créfus, fuivant Paufanias) fier de fes richeffes & de fa puiffance, ofa confulter l'oracle d'Apollon pour apprendre s'il y avoit un mortel plus heureux que lui. Le dieu répondit qu'il préféroit à la félicité trompeufe des rois, l'heureufe médiocrité, dont jouiffoit *Aglaüs* fous un toit ruftique, Ce fortuné mortel étoit un berger d'Arcadie: content du petit héritage que fes peres lui avoient laiffé, il le cultivoit de fes mains, & y vivoit heureux.

AGLIBOLUS; dieu des Palmyréniens, fous le nom duquel ils adoroient le foleil. Ils le repréfentoient fous la figure d'un jeune homme; vêtu d'une tunique relevée par la ceinture, en forte qu'elle ne defcendoit que jufqu'au deffus du genou. Il portoit une efpece de manteau, & tenoit de la main gauche un petit bâton fait en forme de rouleau. Herodien dit que la figure de ce dieu étoit une groffe pierre, ronde par-en-bas, & qui fe terminoit en pointe; ce qui défignoit le foleil, parce qu'il eft rond, & que le feu fe termine toujours en pointe. Il eft encore repréfenté, felon quelques-uns, fous la forme d'un homme, ayant les cheveux frifés & un croiffant fur l'épaule, des cothurnes aux pieds, & un javelot en main; mais on y reconoît plutôt *malachbêlus* ou la lune. On dit que c'eft du nom de ce dieu, que l'empereur Élagabale avoit pris le fien. *Voy.* MALACHBÊLUS.

Entre les monumens qu'Aurélien, après avoir vaincu Zénobie, fit tranfporter de Palmyre à Rome, on doit remarquer l'autel dédié aux dieux tutélaires du lieu, *Aglibolus* & *Malachbêlus*, & orné de deux infcriptions, l'une en grec & l'autre en palmyrénien. Le P. Auguftin Giorgi a donné en 1782, une favante differtation fur ce fujet: il interprete ainfi en latin la premiere infcription, raportée dans Gruter, pag. 81: *Aglibolo, & Malachbelo patriis diis etiam (hoc) fignum confectum ex argento de reditibus fuis pofuit eum omni ornatu nobilis Palmyrenus filius Antiochi ad falutem fuam propriam (& conjugis) una fecum viventis, & filiorum fuorum in menfe fchevat anno* Z M. & P R. Quant à la feconde infcription, raportée au même endroit, voici l'interprétation latine que le même P. Giorgi lui donne: *Ara facra Malachbelo caufa folvendi voti. Magi Antiftites cohortium Calbienfium, & Palmyrenorum celebrarunt lubentiffime folemnia confecrationis*. Mufée du capitole, tome IV.

AGMEN. *Voy.* ARMÉE.

AGNOMEN. Les Romains exprimoient par ce mot un des noms qu'ils portoient; mais quel étoit ce nom?... Les favans font partagés à ce fujet. Le plus grand nombre a fixé le quatrieme nom, fur-tout quand il renfermoit un éloge. *L. Cornelius Scipion l'Afiatique*. *Lucius* eft le prénom, *Cornelius* le nom, *Scipion* eft le furnom, & l'*Afiatique* eft, felon eux, l'*Agnomen*.

Ce fyftême eft renverfé par une multitude de paffages d'auteurs romains, qui appelent le quatrieme nom *cognomen* ou furnom, & non *agnomen*. Tite-Live (*l. XXVII*, 58) dit que L. Cornelius Scipion qui combatit Antiochus, fut affimilé à fon frere par le furnom (*cognomine*) d'Afiatique. Cicéron fe fert auffi du mot *cognomen* pour exprimer ce même furnom (*pro Mur. c.* 14.);

il est de même appelé *cognomen* dans Valere-Maxime (*III*, 5, 1).

Non seulement le quatrieme nom des Romains est appelé *cognomen*, mais encore le cinquieme, & le sixieme lui-même. (*Liv. epit. IV.*) *P. Cornelio Scipione Nasica, cui cognomen serapio fuit, ab irridente Curiatio tribuno plebis impositum....* Sextus Rufus, parlant de l'empereur Septime-Sévere, renverse cette explication du mot *agnomen*. *Severus natione Afer, acerrimus imperator, Parthos strenuissime vicit, Adiabenicos delevit, Arabes obtrivit. Huic cognomina ex victoriis attributa fuerunt: nam Adiabenicus, Parthicus & Arabicus cognominatus est.* Il ne faut donc plus affecter au quatrieme nom le mot *agnomen*, ou l'on feroit obligé de le confondre avec le mot *cognomen*. Mais Cicéron (*de Invent. Rhetor. II. 9.*) s'oppose formellement à cette confusion : *Nomen cum dicimus, cognomen quoque & agnomen intelligatur oportet.*

Robortello a dit que l'*agnomen* étoit absolument la même chose que le nom de famille (*nomen gentilitium*). Cette opinion est contraire à la vérité, puisque l'*agnomen* est relatif aux *agnats*, & que ceux-ci sont les descendans mâles du même pere, distingués par les surnoms ou *agnomèna*.

On a proposé une troisieme explication, qui paroît la seule véritable. L'*agnomen* étoit à peu près le même nom que le surnom, *cognomen*. Mais ce dernier n'étoit appelé *agnomen*, qu'en parlant de l'adoption. C'étoit le nom que retenoit celui qui étoit adopté; car on sait que celui-ci quitoit tous ses noms, excepté un seul, pour prendre ceux de son pere par adoption. *P. Cornelius Scipion* ayant été adopté par *Q. Cæcilius Metellus*, quita son prénom Publius, son nom de famille Cornelius; il ne retint que le surnom *Scipion*, qu'il mit à la suite des noms de son pere adoptif, & il s'appela *Q. Cæcilius Metellus Scipio*. Le surnom *Scipion* est dans ce cas le véritable *agnomen*, parce qu'il est question d'adoption. *L. Calpurnius Pison*, adopté par *M. Pupius*, ne retint de même que son *agnomen Pison*, & s'appela *M. Pupius Pison*.

Celui qui étoit adopté devenoit frere, ou plus exactement *agnat* des enfans de son pere par adoption; c'est pourquoi son surnom devenoit par analogie un *agnomen*. Cet *agnomen* servoit par la suite à distinguer les différentes branches de cette famille, dont les membres portoient tous le même *nomen* ou nom de famille qu'ils avoient reçu du pere commun.

AGNUS-CASTUS, *vitex agnus castus*. Les Grecs donnoient à cet arbrisseau le nom d'ἁγνὸς, qui signifie chaste, parce que les Athéniennes couchoient sur ses feuilles pendant les sacrifices de Cérès. Elles croyoient que les propriétés attribuées par les anciens médecins à l'*agnus-castus*, devoient les préserver des illusions qui auroient pu nuire à la pureté exigée pour les mysteres.

Toutes les parties de l'*agnus-castus* exhalent une odeur de camphre, qui a sans doute donné l'idée de la propriété qu'on lui attribuoit d'entretenir la chasteté; car les anciens regardoient le camphre comme possédant éminemment cette propriété.

AGOGÉ; une des subdivisions de l'anciene mélopée, qui donne les regles de la marche du chant par degrés, alternativement conjoints ou disjoints, soit en montant, soit en descendant.

Martianus Capella donne, après Aristide Quintilien, au mot *agogé*, un autre sens que j'exposerai au mot TIRADE. (*J. J. Rousseau.*)

AGON. Les Romains prirent des Grecs le mot Ἀγὼν, comme ils prirent de ce même peuple le goût & la fureur pour les jeux & les combats du cirque, exprimés par *agon*. Dioclétien voulut même imiter les Grecs dans leur supputation des années, qui se faisoit par les jeux olympiques. Il établit l'*agon capitolin*, qui se célébroit de même tous les quatre ans, & par lequel il ordona de compter les années, comme les Grecs comptoient par olympiades; mais cela ne dura pas. C'est dans ce dernier sens seulement qu'on pouroit user du mot *agon*, si l'on vouloit écrire l'histoire de Dioclétien par *agons*, comme celle de ses prédécesseurs est écrite par lustres.

AGON. On appeloit quelquefois de ce nom l'emplacement sur les bords du Tybre, qui fut depuis le cirque de Flaminius; & ce nom lui venoit de ce qu'il servoit aux courses de chars.

AGONALES; fêtes instituées par Numa en l'honeur de Janus; elles se célébroient trois fois l'année; le 9 janvier, le 21 mai & le 11 décembre. Ces fêtes furent ainsi nommées à cause des combats qui les acompagnoient. *Agon* en grec signifie combat. Ovide, dans les fastes, y donne une autre origine : il dit que le mot *agon* est latin, pour *agon-ne* ou *agam-ne*, *ferai-je*, parce que le sacrificateur, prêt à fraper la victime, qui étoit un bélier, crioit aux assistans, *agon*, comme pour demander leur consentement. On appele aussi ces fêtes *agonies*.

AGONAUX; surnom des prêtres saliens. Il y avoit douze saliens *agonaux*, appelés aussi *palatins* ou *quirinaux*.

AGONIENS; c'étoient les dieux qu'on invoquoit lorsque l'on entreprenoit quelque chose d'important: du verbe *ago*.

AGONIOS; nom donné à Mercure, parce qu'il présidoit aux jeux agonaux, dont on le croyoit inventeur.

AGONISTARQUE. C'étoit un des officiers qui présidoient aux exercices des gymnases. Il n'inspectoit que les combats des athletes. On le distinguoit du gymnasiarque & du xystarque, qui occupoient la premiere & la seconde place dans les gymnases. Le nom de l'*agonistarque* nous a été conservé dans l'inscription suivante:

APOLLINI. INVICTO
SACRUM
M. AURELIUS. M. AUG
LIB. APOLLONIUS
AGONISTARCHA. COM
MODIANUS. *Mercurialis*.

AGONISTIQUE. L'art athlétique ou des athletes : la ſcience des combats auxquels s'exerçoient les athletes. On l'appeloit encore *gymnaſtique*.

L'*agoniſtique* de Pierre Dufaur eſt un ſupplément de la gymnaſtique de Jérôme Mercurialis.

AGONIUS ; ſurnom donné à Janus, dans les fêtes agonales que l'on célébroit en ſon honeur. C'étoit auſſi le nom d'un dieu particulier, qui préſidoit aux actions en général.

AGONOTHETES, d'Ἀγών, *combat*, & θετὴς, *qui ordone*. Ces magiſtrats préſidoient aux jeux publics chez les Grecs ; ils veilloient à l'obſervation des réglemens, examinoient les athletes & les pieces de théâtre qui concouroient pour les prix. On n'en créa que deux dans l'origine : mais à la quatrieme olympiade, leur nombre fut porté à ſept. Pauſanias (*Eliac.* I.) dit que trois d'entr'eux préſidoient aux courſes de chevaux, trois au pentathle, & les autres aux divers exercices différens de ces premiers. C'étoient eux qui diſtribuoient les prix aux vainqueurs ; de là vint qu'ils porterent auſſi le nom de *brabeutæ*.

Les *agonothetes* étoient vêtus de pourpre pendant les jeux, comme nous l'apprend Lucien, dans l'*Anacharſis*. Ils faiſoient le tour du cirque dans un char de triomphe, & tenant des ſceptres d'ivoire ſurmontés d'un aigle. (*Juvenal*, *ſatyr.* XI, 194.) :

Similiſque triumpho
Prædo caballorum prætor ſedet....

Lorſqu'ils paſſoient devant les cochers ou conducteurs des chars, ceux-ci les ſaluoient en s'inclinant profondément & en abaiſſant leur fouet, comme les ſoldats ſaluoient avec la pique. On vit, ſelon Dion, l'empereur Caracalla s'incliner très-reſpectueuſement, comme les autres cochers avec leſquels il alloit courir, devant les *agonothetes*. Car les Romains, en adoptant les jeux des Grecs, admirent auſſi les *agonothetes*, qu'ils appeloient *deſignatores*, *curatores muneris*, ou *numerarii*.

Les devoirs de ces magiſtrats étoient tracés avec autant de préciſion que ceux des aréopagites eux-mêmes. Ils écrivoient d'abord ſur un regiſtre le nom & le pays des athletes qui ſe préſentoient pour les jeux, & l'ouverture de ceux-ci ſe faiſoit par la proclamation du contenu de ce regiſtre, que faiſoit un héraut. Les *agonothetes* exigeoient enſuite des athletes qu'ils s'engageaſſent par ferment à obſerver très-religieuſement les loix preſcrites pour chaque eſpece de combat, & à ne rien faire directement ou indirectement contre l'ordre & la police établis dans les jeux. Ils faiſoient punir ſur le champ les contre-venans par des huiſſiers ou licteurs armés de verges, & nommés *maſtigophores*. Enfin, pour régler les rangs de ceux qui devoient diſputer le prix dans chaque eſpece de combat, ils les faiſoient tirer au ſort, & ils jugeoient les conteſtations qui pouvoient s'élever entr'eux. Leur autorité n'étoit pas ſubordonée même à celle des amphyctions. En effet, quoique ceux-ci fiſſent l'office de juges aux jeux pythiens, on appeloit de leur déciſion à l'*agonothete* ou intendant des jeux, & de celui-ci à l'empereur.

Placés au bout ou à l'un des côtés du ſtade, les *agonothetes* terminoient les jeux en diſtribuant les courones aux vainqueurs. Leurs places étoient marquées par des javelots élevés devant eux, pour marquer leur autorité.

AGORÆUS ; ſurnom que les Lacédémoniens donnoient à Mercure, comme pour dire Mercure *du marché*, *forenſis*, parce qu'il avoit une ſtatue dans le marché (Αγορὰ) de Lacédémone. Cette ſtatue portoit entre ſes bras Bacchus enfant. Il y en avoit une autre, ſous le même nom, à Pharès, en Achaïe. Pauſanias dit qu'elle rendoit des oracles, qu'elle étoit de marbre, de médiocre grandeur, de figure carrée, & debout, ſans piédeſtal.

AGORÆUS ; c'étoit le nom d'un magiſtrat ſubalterne dans les villes d'Aſie. Ces officiers étoient chargés de rendre la juſtice aux artiſans & au peuple. Les Romains les appeloient *defenſores civitatis*. *Voy.* ce mot.

AGORAH ; monoie anciene de l'Égypte & de l'Aſie. *Voy.* GERAH.

AGORANOMES. C'étoient à Athènes des magiſtrats ou officiers, établis pour maintenir le bon ordre & la police dans les marchés (ἀγορὰ, *marché*, & νέμειν, *diſtribuer*), pour mettre le prix à toutes les denrées, excepté le blé, pour juger des conteſtations qui s'élevoient entre le vendeur & l'acheteur, & enfin pour examiner les poids & meſures.

Il y avoit dix *agoranomes* à Athènes, cinq dans la ville & cinq pour le Pirée. Petit croit qu'il y en avoit quinze, dont cinq pour le pirée, qui étoit le tiers de la ville entiere d'Athénes & de ſes faux-bourgs. On les a quelquefois appelés Λογισταὶ. Ceux qui venoient vendre des denrées au marché, leur payoient un droit qu'ils percevoient en nature, comme il paroit par la quatrieme ſcêne du premier acte des Acarniens d'Ariſtophane, où Dicæopolis demande à un Béotien l'anguille qu'il porte, comme le tribut du marché, ἀγορᾶς τέλος.

On reconoit à ces fonctions celles qu'exercerent depuis à Rome les édiles ; mais ceux-ci avoient de plus l'inſpection des bâtimens ou la voirie, qui étoit réſervée à Athènes aux

astynomes. Les Romains ont cependant connu les *agoranomes* & leurs fonctions, comme il paroît par ces vers de Plaute dans les *Captifs* :

Euge pe! edictiones ædilitias hic habet quidem; Mirumque adeo est, ni hunc fecere sibi Ætoli Agoranomum.

AGRAFE. *Voy.* Fibule.

AGRAI; nom d'un des titans, suivant Sanchoniaton. Il signifie *champêtre*.

AGRAIRE; Consultez la Jurisprudence pour connoître les loix agraires des Romains.

AGRANIES, Agrianies ou Agrionies; fêtes instituées à Argos en l'honeur d'une fille de Proëtus. Plutarque décrit ainsi cette fête : les femmes y cherchent Bacchus (Αγριώνιος, *féroce*), & ne le trouvant point, elles cessent leur poursuite, disant qu'il s'est retiré auprès des muses. Elles soupent ensemble, & après le repas elles se proposent des énigmes. Ces mysteres signifioient que l'érudition & les muses doivent acompagner la bonne chere, & que si l'ivresse y prend place, sa fureur est cachée par les muses qui la retienent chez elles, c'est-à-dire, qui en répriment l'excès. Cette fête se célébroit la nuit, & on s'y couronoit de lierre.

C'étoit probablement la même que l'on célébroit à Thebes en l'honeur des morts, sous le nom d'*agrionies*.

Il y avoit à Orchomene une particularité remarquable dans la célébration des *agrionies*; c'est que les femmes d'une famille devenue odieuse par quelque action barbare, étoient exclues de cette fête, & devoient s'éloigner des lieux où les autres femmes avoient résolu d'aller. Celles-ci marchoient, ayant à leur tête le prêtre de Bacchus qui portoit une épée nue, avec laquelle il pouvoit tuer une de ces Étolées, Αιολεαί, (on leur donnoit ce nom) s'il la rencontroit sur son passage. Du temps de Plutarque, il y en eut une de tuée, & les Orchoméniens n'y trouverent point à redire. Mais les Romains, qui étoient maîtres de la Grece, ne voulurent point soufrir de superstition barbare, & condamnerent la ville d'Orchomene à une forte amende.

Les filles de Mynias, transportées de la fureur des bacchantes, massacrerent Hippasus, fils de Leucippe, & le servirent sur leur table. Leur famille fut exclue pour toujours des *agrionies*.

AGRARIUM. On donnoit ce nom au navire qui portoit les empereurs grecs, & sur lequel les grands officiers de l'empire pouvoient monter seuls avec eux.

AGRAULE. *Voy.* Aglaure.

AGRAULIES; fêtes ainsi nommées, parce qu'elles devoient leur institution aux Agraules, peuples de l'Attique, de la tribu Érecthéides, qui avoient pris leur nom d'Agraule ou Aglaire. Cette fête se célébroit en l'honeur de Minerve.

Les Cypriotes célébroient aussi cette fête dans le mois aphrodisius, en immolant des victimes humaines.

AGREUS; surnom d'Aristée.

AGRICULTURE. Les Égyptiens faisoient honeur de son invention à Osiris, & le prétendu fouet qu'ils placent dans sa main, étoit une charue simple. *Voy.* Fouet. Les Grecs en reconoissoient pour l'inventeur Cérès, ou plutôt Triptoleme, son fils. Les premiers habitans de l'Italie placerent au rang des dieux Saturne & Janus, en reconoissance de cette invention, dont ils leur faisoient honeur.

L'*agriculture* a fait les délices des plus grands hommes chez les peuples anciens. Cyrus le jeune avoit planté la plupart des arbres de ses jardins, & ne dédaignoit pas de les cultiver lui-même. À la vue des jardins de ce jeune prince, Lisandre de Lacédémone, un des chefs de la république, s'écrioit avec admiration : *Ô prince, que tous les hommes vous doivent estimer heureux, d'avoir su joindre ainsi la vertu à tant de grandeur & de dignité!* Lisandre dit *la vertu*, comme si l'on eût pensé dans ces temps qu'un monarque agriculteur ne pouvoit manquer d'être un homme vertueux; & il est sûr au moins qu'il doit avoir le goût des choses utiles & des occupations innocentes. Hiéron de Syracuse, Attalus, Philopator de Pergame, Archélaüs de Macédoine, & un grand nombre d'autres princes, sont loués par Pline & par Xénophon, qui ne louoient pas sans connoissance, & qui n'étoient pas leurs sujets, de l'amour qu'ils ont eu pour les champs & pour les travaux de la campagne.

La culture des champs fut le premier objet du législateur des Romains; & pour en donner à ses sujets la haute idée qu'il en avoit lui-même, la fonction des premiers prêtres qu'il institua, fut d'offrir aux dieux les prémices de la terre, & de leur demander des récoltes abondantes. Ces prêtres étoient au nombre de douze; ils étoient appelés *arvales*, de *arva*, champs, terres labourables. Un d'entr'eux étant mort, Romulus lui-même prit sa place; & dans la suite, on n'acorda cette dignité qu'à ceux qui pouvoient prouver une naissance illustre.

Dans ces premiers temps, chacun faisoit valoir son héritage, & en tiroit sa subsistance; car dès le temps de Romulus, les terres étoient divisées en portions égales entre tous les citoyens sans distinction. Ces portions étoient exemptes d'impôt. L'état avoit de grands domaines, appelés *saltes*, & de l'étendue de huit cents jugeres, qu'il affermoit à des publicains, lesquels les sous-fermoient à d'autres particuliers, pour les faire valoir au profit de la république : *Scripturarius ager publicus appellabatur, in quo ut pecora pascantur, certum æs tributur, quia publicanus scribendo conficit rationem cum pastore.* (Pomp. Festus.)

„ *Etiam nunc in tabulis censoriis pascua dicuntur omnia, ex quibus populus reditus habet, quia diu hoc solum vectigal fuerat.* (Plin. lib. lxviii,

cap. III). *Quos agros non colebant propter sylvas, aut id genus, ubi pecus possit pasci, & possidebant; ab usu suo saltus nominarunt*. (Varro, de Ling. Lat. lib. IV). Les portions des citoyens n'étoient point sujetes à des redevances pour des seigneurs particuliers, car on n'en connoissoit point; chacun étoit seigneur sur son domaine. Les pontifes ne recevoient point les dîmes des récoltes. Le peuple offroit seulement aux dieux les prémices des fruits de son champ; mais cette rétribution étoit dictée par la religion & le zele de chaque particulier. On ne manquoit jamais à s'aquiter de ce devoir dicté par l'amour seul & libre de la religion: *At ne degustabant quidem novas fruges, aut vina, antequam Sacerdotes primitias libassent* ,,. (Plin. lib. XVIII, cap. II.)

,, Romulus fixa la portion de chaque citoyen à deux jugeres, c'est-à-dire, à un peu plus d'un de nos arpens, & il ne fut permis à persone d'en posséder davantage: *Bina tunc jugera populo romano satis erant, nullique majorem modum attribuit* (Romulus), *quo servos paulo ante principis Neronis contempto, hujus spatii viridariis piscinas juvat habere majores, gratumque si non aliquem & culinas* (ibid.) ,,.

,, Cette petite quantité de terrain, dont les esclaves, peu de temps avant le regne de Néron, se feroient à peine contentés pour faire des viviers & des réservoirs dans leurs vergers, suffisoit alors pour un Romain, parce que son héritage étoit franc & exempt de toute imposition de quelque nature qu'elle fût. De plus, il faut observer que les deux jugeres étoient employés uniquement à la culture du blé & à la nouriture de quelques bestiaux. Si la terre rendoit huit pour un, il suffisoit d'en mettre seulement les deux cinquiemes en blé, le reste demeuroit en pâture, ou en productions potageres; mais alors on ne cultivoit point de vignes, ou on en cultivoit peu. Ce ne fut que long-temps après qu'on commença à planter la vigne en Italie: *Apud Romanos multo serior vitium cultura esse cœpit*. (Plin. lib. XVIII, c. IV.) Cette rareté du vin fut cause que Romulus ordona qu'on feroit aux dieux des libations de lait, & non de vin; ce fut aussi pour cela que Numa défendit de répandre du vin sur le bûcher des morts. Cette liqueur étoit interdite aux femmes. Papyrius, sur le point de livrer un combat aux Samnites, fit vœu d'offrir à Jupiter un peu de vin, s'il remportoit la victoire ,,. (*Plin. lib. XII, cap. 12 & 13*).

,, La centurie fut ainsi appelée, non de ce qu'elle fut d'abord composée de cent jugeres, comme l'enseigne Varron (*de Ling. Lat. lib. IV.*): *Centuria primo a centum jugeribus dicta. Post duplicata retinuit nomen*; mais de ce qu'elle contenoit cent hérédies ou hérédités; & elle étoit le partage de cent citoyens, comme l'explique Sextus Pompeius Festus. *Centuriatus ager in CC. jugera descriptus, quia Romulus centenis civibus ducena jugera tribuit* ,,.

,, L'hérédie, mesure de terre un peu plus grande que l'arpent de France, étoit la portion attribuée par tête à chaque Romain, & on lui donna ce nom, parce qu'elle passoit, à titre d'héritage, aux enfans; c'est ce qu'on lit dans Varron (*de Re rust. lib. I, cap. 4.*): *Antiquus noster ante bellum punicum pendebat bina jugera, quod a Romulo primum divisa dicebatur viritim: quæ quod heredem sequerentur heredium appellarunt*. Puisque, selon ces auteurs, ce fut Romulus, fondateur de Rome, qui régla que la centurie de deux cents jugeres feroit le partage de cent citoyens, & que, selon ces mêmes écrivains, la centurie fut doublée, en conservant toujours le même nom, il faut qu'alors elle ait valu quatre cents jugeres, environ deux cents seize de nos arpens; & par conséquent l'hérédie, ou partage de chaque citoyen, dut être de quatre jugeres, valant deux arpens & un sixieme environ ,,.

,, N'est-ce pas à cause de cette division que (*Plin. lib. XVIII, cap. 3.*), vers l'an de Rome 296, c'est-à-dire, cinquante ans après l'expulsion des rois, Quintius Cincinnatus avoit pour héritage quatre jugeres qu'il étoit occupé à labourer, lorsqu'un député du sénat vint lui déférer la dictature: *Aranti quatuor sua jugera in Vaticano, quæ prata Quintia appellantur, Cincinnato viator attulit dictaturam, & quidem (ut tradit Norbanus) nudo plenoque pulveris etiamnum ore: cui viator, vela corpus inquit, ut proferam senatus populique romani mandata* ,,.

,, L'hérédité fut encore augmentée, l'an 362 de Rome. Le sénat acorda, selon Tite-Live (*l. V, n. 30*) sept jugeres de terre aux citoyens qui voudroient aller s'établir à Veies, à trois lieues de Rome; & ces sept jugeres furent attribués non seulement à chaque chef de famille, mais encore à chaque persone libre qui se trouveroit dans la même maison. Il fut réglé que chaque pere éleveroit ses enfans dans l'espérance d'être partagés de même; en sorte qu'une famille composée du mari, de la femme & de deux enfans, devoit avoir vingt-huit jugeres pour son partage: *Adeoque ea victoria læta patribus fuit, ut postero die, referentibus consulibus senatus-consultum fieret ut agri Veientani septena jugera dividerentur. Nec patribus familiæ tantum, sed ut omnium liberorum in domo capitum ratio haberetur, vellentque in eam spem liberos tollere* ,,.

,, (*Plin. lib. XVIII, cap. 3.*) Marcus Curius, après ses triomphes, & les nombreuses provinces qu'il avoit conquises & ajoutées à l'empire romain, disoit qu'il regardoit comme dangereux pour la république, un citoyen qui n'étoit pas content de sept jugeres de terre. Cette quantité étoit, ajoute Pline, le partage assigné au peuple après l'expulsion des rois: *Marci quidem Curii, post triumphos, immensumque terrarum adjectum imperio nota concio est, perniciosum intelligi civem, cui septem jugera non essent satis. Hac autem*

mensura plebi post exactos reges assignata est. Curius fut consul l'an 462 de Rome „.

„ On ne tint pas rigoureusement la main à l'exécution de ces réglemens, & ils ne furent pas scrupuleusement observés, puisque sous le regne de Servius Tullius, il y avoit des particuliers qui possédoient jusqu'à deux où trois mille livres de rente, ce qui, en n'estimant le revenu annuel d'un jugere qu'à cinq livres, supposeroit toujours quatre ou six cents jugeres de terre. La distinction des tribus, faite par ce roi, dut porter un coup mortel aux anciennes constitutions : aussi voyons-nous que les fortunes s'accrûrent considérablement, sur-tout dans la classe des patriciens, ce qui occasiona dans la suite des quereles & des séditions entre les deux corps de l'état. Licinus Stolon, tribun du peuple, essaya de mettre des bornes à l'avidité des patriciens ; il porta, l'an de Rome 379, une loi par laquelle il étoit défendu de posséder au delà de cinq cents jugeres (250 arpens); mais il n'étoit pas lui-même plus désintéressé que les autres ; car, à la poursuite de M. Popilius Lenas, il fut condamné à une amende de dix mille as (6000 liv.), parce que, contre l'esprit de sa loi, il possédoit mille jugeres de terre dont il avoit mis la moitié sous le nom de son fils, qu'il avoit fait émanciper pour frauder la loi : *Quippe etiam lege Stolonis Licinii incluso modo D. jugerum, & ipso sua lege damnato, cum substituta filii persona, amplius possideret, luxuriantis jam reipublicæ fuit ista mensura* „. (*Plin. lib. XVIII, cap.* 3.)

Il paroît, par un endroit de Varron, qu'un autre Licinius Stulon avoit fait porter la premiere loi qui attribuoit sept jugeres par tête ; mais on a de la peine à acorder les dates : *Sed opinor, qui hæc commodius ostendere possint, adsunt. Nam C. Licinium Solonem & Cn. Tremellium Scrofam, video venire, unum cujus majores de modo agri legem tulerunt. Nam Stolonis illa lex quæ vetat plus D. jugera habere civem romanum, & qui propter diligentiam culturæ Stolonum confirmavit cognomen, quod nullus in ejus fundo reperiri poterat Stolo, quod effodiebat circum arbores, e radicibus quæ nascerentur e solo, quos Stolones appellabant. Ejusdem gentis C. Licinius, tribunus plebis cum esset, post reges exactos* (l'an de Rome 610), *annis CCCLXV. primus populum ad leges accipiendas in septem jugera forensia, e comitio eduxit* „. (*Varro. de Re rust. lib.* 1, *cap.* 2.)

„ Dans toutes ces distributions, ceux qui furent plus anciénement partagés, le furent plus mal ; ils n'avoient que deux jugeres. Ceux qui furent partagés ensuite, le furent moins mal, ayant quatre jugeres ; & ceux qui furent partagés les derniers, le furent beaucoup mieux que les autres, ayant sept jugeres par tête. Si toutes les terres des Romains étoient occupées par des habitans, comme il y a apparence, la population dut être bien grande, quoique les terres de la république fussent de peu d'étendue dans les commencemens. Pour en juger, prenons pour exemple la France. On y compte présentement vingt-deux millions d'habitans, & ce royaume contient deux cents millions de jugeres : si donc nous concevons un partage de toute cette étendue, à raison de deux jugeres par tête, nous trouverons qu'elle pouroit contenir cent millions d'habitans, partagés comme l'étoient les Romains sous Romulus. Si nous donnons quatre jugeres par tête, elle ne contiendra plus que cinquante millions de chefs de famille, & autant d'esclaves ou serviteurs. Si nous donnons sept jugeres par tête, elle n'aura plus que 28, 571, 428 chefs de famille, & 71, 428, 572 serviteurs. Enfin, si le partage de chaque pere de famille est de cinq cents jugeres, le royaume n'en contiendra plus que quatre cents mille, & 99, 600, 000 serviteurs. Cependant ces choses n'auroient pas lieu, parce que le nombre des serviteurs décroîtra dans une certaine proportion avec le décroissement du nombre des propriétaires. D'où l'on doit conclure que la population dut croître chez les Romains, dans la raison que les terres de l'état furent divisées entre un plus grand nombre de familles, & qu'elle dut décroître au contraire dans la proportion que le nombre de ces familles libres fut diminué par les trop vastes possessions de chacun „.

„ Telle fut la répartition des terres, prescrite par les loix entre les citoyens romains. Les terres étoient partagées en très-petites portions, toutes égales ; chacun avoit la siene, & en tiroit, par son travail, une honête subsistance ; en sorte que, sans le secours des provinces étrangeres, l'Italie trouvoit dans son sein toutes les choses nécessaires à la nouriture de ses habitans. Les vivres y étoient à si bas prix, que sous l'édilité de Manius Martius, le modius de blé se donnoit pour un as (9 liv. 6 s. le setier de Paris). Le tribun Minutius Augurinus le fit vendre au même prix, un as le modius. Sous l'édilité de Trebius, le blé ne valoit égalemenr qu'un as : *Ergo iis moribus non modo sufficiebant fruges, nulla provinciarum pascente Italiam, verum etiam annonæ vilitas incredibilis erat. Manius Martius, ædilis plebis, primus frumentum populo in modios assibus donavit. Minutius Augurinus qui Sp. Helium coarguerat, farris pretium in trinis nundinis ad assem redegit undecimus plebis tribunus, qua de causa statua ei extra portam trigeminam a populo stipe collata statuta est. Trebius in ædilitate assibus populo frumentum præstitit, quam ob causam & ei statuæ in capitolio & palatio dicatæ sunt. Ipse supremo die populi humeris portatus est in rogum. Verum quo anno mater deum advecta Romam est, majorem ea æstate factam messem esse quam antecedentibus annis X, tradunt* „. (*Plin. lib. XVIII, cap.* 3.)

„ Quelle étoit donc la cause d'une si grande abondance ? C'est qu'alors les champs étant cultivés par les mains des généraux des armées romaines, la terre prenoit plaisir à se voir labourer

par un soc couroné de lauriers, & par un vainqueur qui avoit été décoré des honeurs du triomphe. Soit que ces grands hommes apportassent à la culture des semences les mêmes soins qu'ils prenoient pour gâgner des batailles, soit qu'ils disposassent les terres avec autant de précaution qu'ils fortifioient un camp, soit que les semences profitent davantage, lorsqu'elles sont soignées par des mains libres, parce qu'alors elles sont traitées avec plus d'intérêt, d'application & d'exactitude : *Quenam ergo tanta ubertatis causa erat ? Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri (ut fas est credere) gaudente terra vomere laureato & triumphali aratae ; sive illi eadem cura semina tractabant, qua bella, eademque diligentia arva disponebant, qua castra, sive honestis manibus omnia latius proveniunt, quoniam & curiosius fiunt.* (*Plin. lib. xviii, cap.* 3.) Curius & Fabricius, dont l'un avoit dompté les Sabins, & l'autre avoit chassé Pyrrhus d'Italie, ayant reçu chacun les sept jugeres qui se distribuoient par tête sur les terres conquises, ne montrerent pas moins d'habileté à les bien cultiver, qu'ils avoient montré de courage à les acquérir par les armes : *Itemque C. Fabricius & Curius Dentatus, alter Pyrrho finibus Italiæ pulso, domitis alter Sabinis, accepta quæ viritim dividebantur captivi agri, septem jugera, non minus industrie coluerit, quam fortiter armis quæsierat* (*Colum. de Re rust. lib.* 1, *in præfatione.*) Fabricius fut consul l'an de Rome 474 „.

„ Maintenant, dit Pline, ce sont des mains privées de leur liberté, des esclaves ayant des fers aux pieds & des marques flétrissantes sur le front, qui exercent toutes ces fonctions ; mais la terre, sensible aux honeurs qu'on lui rend comme à la mere nourice de tout ce qui respire, ne produit plus qu'à regret & avec une sorte d'indignation ; & nous sommes tous étonés de voir que les travaux des esclaves ne sont point fructueux comme ceux des généraux d'armées : *At nunc eadem illa vincti pedes, damnatæ manus, inscriptique vultus exercent ; non tamen surda tellure, quæ parens appellatur, colique dicitur & ipsa, honore hinc assumpto, ut nunc invita ea, & indigne ferente credatur id fieri. Sed nos miramur ergastulorum non eadem emolumenta esse quæ fuerunt imperatorum* (*Plin. loc. cit.*). La culture des terres par des esclaves est très-mauvaise, comme tout ce qui est fait par des gens sans espoir & sans intérêt : *Coli rura ergastulis pessimum est, ut quidquid agitur a desperantibus* „. (*Plin. lib. xviii, cap.* 6.)

„ Dans les premiers temps, les terres étoient cultivées avec un soin extrême chez les Romains. S'il se rencontroit quelque laboureur négligent, il étoit noté & diffamé par un jugement des censeurs : *Agrum male colere, censorium probrum judicabatur* „. (*Ibid. lib. xviii, cap.* 2.)

„ C'étoit de leur application à l'*agriculture*, que les citoyens romains tiroient leur gloire & leur illustration. Les tribus de la campagne étoient en grande considération, celles de la ville étoient méprisées ; & il étoit honteux & déshonorant d'être relégué des tribus de la campagne dans celles de la ville : *Jam distinctio honosque civitatis ipsius aliunde non erat : rusticæ tribus laudatissimæ eorum qui rura haberent, urbanæ vero, in quas transferri ignominiæ esset, desidiæ probroque* „. (*Plin. lib. xviii, cap.* 3.)

„ On rendoit la justice aux laboureurs de les croire vertueux & gens de bien ; & le plus grand éloge qu'on pût faire d'un citoyen, c'étoit de dire qu'il étoit un bon laboureur : *Et virum bonum cum laudabant, ita laudabant ; bonum agricolam, bonumque colonum. Amplissime laudari existimabatur, qui ita laudabatur* „. (*Cato, de Re rust. cap.* 1.)

„ On regardoit les laboureurs comme le soutien de l'état, également propres à faire sortir des terres qu'ils travailloient, la subsistance de la patrie, & à défendre ces mêmes terres contre les ennemis du dehors. Le profit qu'ils faisoient à la sueur de leur visage, étoit regardé comme le seul honête, le seul certain, & non précaire, le seul qui n'excitât point l'envie, parce qu'il étoit juste & mérité ; & l'on étoit persuadé que ceux qui sont appliqués à ce genre de travail, sont incapables de se livrer aux vices qu'engendre l'oisiveté : *At ex agricolis, & viri fortissimi, & milites strenuissimi gignuntur, maximeque pius quæstus stabilissimusque consequitur minimeque invidiosus : minimeque male cogitantes sunt, qui in eo studio occupati sunt* (*ibid.*) „.

„ Tel fut le principe de la grandeur romaine, qui lui valut l'empire du monde presqu'entier. L'*agriculture* fut pour les Romains une source inépuisable de richesses beaucoup plus solides, que les métaux que les Carthaginois tiroient des mines d'Espagne & des produits de leur commerce. Les terres afranchies de toute servitude, & distribuées également entre tous les habitans, en faisoient comme autant de petits souverains, & de là cet amour pour la patrie, qui se signala en tant d'occasions ; de là cette noble fierté qui caractérisoit le peuple romain, cette élévation de sentimens, cette intrépidité dans les plus grands dangers, cette sensibilité si marquée pour les injures reçues de la part d'un peuple étranger, & cette généreuse connoissance pour des services rendus. Tant que les Romains conserverent cet amour du travail & de la médiocrité, la république fut florissante ; mais, dès qu'elle commença à se relâcher sur l'observance rigoureuse de ses premieres institutions, l'abstinence fit bientôt place à l'avidité qui s'empara de tous les esprits ; l'amour de la patrie fut remplacé par l'égoïsme : chacun, en particulier, ne pensa plus qu'à s'enrichir, & à engloutir dans un seul domaine les terres qui avoient suffi pour procurer tous les besoins à un grand nombre de citoyens. Tiberius Gracchus avoit fait un réglement, par lequel il étoit défendu à ceux à qui on avoit distribué des terres, de les vendre.

vendre. Les patriciens firent lever cette défense par un tribun, ce qui donna moyen aux riches de les acheter des pauvres, & même quelquefois de s'en emparer par violence. Enfin, les grandes possessions perdirent l'Italie & les provinces : *Verumque confitentibus latifundia prodidere Italiam & provincias*; & les choses furent portées au point, que la moitié de l'Afrique se trouva entre les mains de six particuliers, que Néron fit mourir, après avoir confisqué leurs biens : *Sex domini semissem Africæ possidebant, cum interficit eos Nero princeps* „. (*Plin.*)

„ On est étoné de la fortune énorme d'un Marcus Licinius Crassus, qui, au raport de Plutarque, avoit pour plus de cinquante millions de bien en fonds de terre; de celle d'un Sylla, plus riche encore que Crassus; de celle d'un Narcisse & d'un Pallas, tous deux afranchis de l'empereur Claude. Le dernier, selon Tacite, jouissoit de trois millions de ses terres, somme qui revient à 56,250,000 livres, en supposant le denier d'alors de quatre-vingt-seize à la livre. Cette somme, au denier vingt, auroit produit 2,812,500 liv.; & si l'on suppose toutes les richesses de Pallas en fonds de terre, à raison de dix livres pour le revenu d'un arpent, il possédoit 281,250 arpens; de sorte qu'y ayant en France cent millions d'arpens, trois cents cinquante-cinq Pallas ou quatre cents Crassus auroient possédé toutes les terres du royaume. Selon le même Plutarque, dans la vie de Pompée, un afranchi de ce Romain, nommé Demetrius, jouissoit d'un fonds de trois cents talens, qui revienent à dix-huit millions en principal; il avoit donc neuf cents mille livres de revenu au denier vingt, ce qui fait le produit de quatre-vingt-dix mille arpens, à raison de dix livres pour chacun; ainsi onze cents onze Demetrius auroient occupé toute la France. M. Caton, si l'on en croit Séneque, jouissoit de quatre millions de sesterces en principal, qui lui étoient venus de différens héritages; si le denier romain étoit alors de soixante-douze à la livre, Caton avoit pour un million de bien, ce qui fait cinquante mille livres de rente au denier vingt; c'est le revenu de cinq mille arpens, à raison de dix livres l'arpent; & vingt mille Caton, sur ce pied, auroient possédé toute la France. Selon Séneque encore, Lentulus l'Augure avoit quatre cents millions de sesterces de bien, qu'il tenoit des libéralités d'Auguste; cette somme revient à 85,714,286 livres, qui font 4,285,714 livres de revenu „. *Métrologie de Paucton*.

„ On ne peut douter que l'*agriculture* ne fût en honeur chez les Gaulois, long-temps avant l'arivée des Romains. Les Phocéens qui vinrent fonder Marseille, apporterent avec eux des plants de vignes & d'oliviers, qu'ils multiplierent dans le pays. Ils firent connoître, selon quelques-uns, la culture de la vigne aux Gaulois, dans un temps où il n'y avoit encore que de la vigne sauvage en Italie. Mais il est certain que l'art de faire le vin avec le fruit de la vigne, étoit en usage dans les Gaules long-temps avant l'arivée des Phocéens. Au mariage d'Euxenus, chef des Phocéens, avec Petta, fille de Nannus, roi des Saliens, peuple celte qui habitoit les côtes de Provence, cette princesse présenta, (*Athen. lib.* XIII.) *selon l'usage du pays, une coupe où il y avoit du vin & de l'eau*, à celui qu'elle vouloit se choisir pour époux „.

„ On voit par-là l'erreur de ceux qui ne mettent que sous l'empereur Probus les commencemens de la culture de la vigne dans les Gaules. Cicéron, dans l'oraison pour Fontéius, parle du grand commerce de vin qui se faisoit dans l'intérieur des Gaules. Les Gaulois étoient même plus instruits dans cette partie de l'*agriculture* que les autres nations. On leur doit l'invention des toneaux. Ils mettoient fermenter dans les vins des bois de senteur, comme l'aloé, &c. pour les rendre plus odoriférans, & en avoir un plus grand débit. Dès le temps de Caton l'ancien, on transportoit dans l'Italie des plants de vigne des Gaules. L'espece appelée *biturica*, parce qu'elle avoit été portée du Berry en Italie, est fort louée par les *auctores rei rusticæ*, parce que ce plant étoit robuste & multiplioit beaucoup. Dans les tombeaux des anciens Gaulois trouvés en Bourgogne, on voit qu'ils avoient à la main des vases à boire. Le P. Montfaucon croit qu'on a voulu nous apprendre par ce symbole que le pays étoit dès-lors abondant en bon vin „.

„ Si la culture de la vigne étoit en vigueur dans les Gaules avant l'arivée des Romains, celle des grains ne devoit pas y être négligée, puisque c'est à cette derniere que les Gaules devoient une population incroyable. Les Gaulois étoient originairement sans bourgs & sans villes; leurs habitations étoient éparses dans la campagne, sur le fonds de terre qu'ils cultivoient. Ceux d'une même famille demeuroient au voisinage les uns des autres, s'étendoient à mesure que les lignées devenoient nombreuses; ce qui forma par la suite trois ou quatre cents peuples différens les uns des autres, quoique réunis par les mœurs, les usages, la même forme de gouvernement, &c. Les auteurs font mention d'environ quatre cents peuples resserrés & comme entassés les uns sur les autres dans les Gaules „.

„ Une population aussi nombreuse ne peut être due qu'à l'*agriculture*, puisque les Gaulois n'avoient pas les ressources du commerce extérieur, ni les manufactures. C'étoient principalement les terres arosées par la Saone qui étoient d'un plus grand raport. *Ager sequanicus totius Galliæ optimus*, dit César. Aussi les Æduens qui habitoient le bord occidental de la Saone, & les Séquanois qui occupoient le bord oriental, étoient les peuples les plus puissans des Gaulois, & se disputoient la souveraineté des Gaules, long-temps avant que les Romains eussent pensé à s'en rendre maîtres. Ces derniers venoient même dans les Gaules pour y

faire le commerce de grains, & ils avoient des comptoirs à Châlons-sur-Saone „.

„ Ce fut par l'*agriculture*, unique mobile de l'aisance, dit un auteur moderne, que César, ce génie vaste & profond, trouva le moyen de faire subsister de nombreuses armées dans les Gaules, & qu'il vint à bout de les soumettre. Ses premiers successeurs se plurent à embélir cette précieuse conquête par des travaux immenses, & elle devint la plus fertile & la plus belle province de l'empire „.

„ Les Romains étoient particuliérement intéressés aux progrès de l'*agriculture* dans les Gaules. L'Italie, couverte des vastes & superbes maisons de plaisance des grands de Rome, remplie d'un peuple immense, ne jouissoit que d'une subsistance précaire; elle se vit forcée de tirer des provinces les denrées de premiere nécessité, ses champs ne suffisant plus à nourir ses habitans, amolis par le luxe. Il fallut recourir aux aprovisionemens & à la ressource des greniers publics, que les récoltes des Gaules servoient à remplir. *Voy.* GAULES. Toutes les provinces payoient leurs contributions en grains, & il paroît constant que cette imposition en nature étoit la dixieme partie des récoltes „.

„ Le gouvernement se chargeoit seul du transport de ces grains, de leur versement dans les lieux où la distribution en étoit nécessaire, & de la vente du superflu au profit du fisc, à qui ce commerce exclusif étoit réservé, & produisoit un énorme revenu. Le fisc avoit dans toutes les provinces des greniers publics pour la conservation des grains, & le préfet de l'annone avoit l'œil sur tous les officiers chargés de la collecte des redevances en blé; il veilloit à la conduite de cette immense quantité de grains, tant par terre que par eau, & à leur décharge dans les greniers, dans les ports ou dans les villes; il avoit droit d'en reconoître la bonne ou la mauvaise qualité, de commettre des gardiens sûrs & fideles à leur conservation; enfin, il présidoit à la distribution „.

„ Lorsque l'empire devint la proie des essaims des Barbares sortis du nord, la dépopulation des provinces, causée par ces invasions destructives, fut aussi fatale à l'*agriculture* qu'aux autres arts & aux sciences „. (*Beguillet.*)

AGRIGENTE. *Voy.* ACRAGAS.

AGRIONIES. *Voy.* AGRANIES.

AGRIOPHAGE, (ἄγριος, *féroce*, φάγω, *je mange*), qui vit de bêtes féroces ou sauvages. On a donné ce nom à des peuples vrais ou fabuleux, qui ne se nourissoient que de chair de lions & de pantheres. Solin, c. 3, & Pline, liv. 5, c. 30, mettent des *Agriophages* dans l'Éthiopie, & Ptolomée en place dans l'Inde, en deçà du Gange. On les appele aussi *Moscophages*.

AGRIPPA. Nom que l'on donnoit à Rome aux enfans qui venoient au monde dans une atitude autre que la naturele, & particuliérement à ceux qui s'étoient présentés par les pieds. Ils étoient ainsi nommés, dit Pline, parce qu'ils étoient venus au monde avec peine, *ægre parti*. De savans critiques rejetent cette étymologie, parce qu'ils rencontrent ce nom chez d'anciens auteurs grecs; ils le dérivent d'ἀγρεῖν, *chasser*, & de ἵππος, *cheval*.

AGRIPPA; surnom des familles LURIA, VIPSANIA.

AGRIPPA I, roi de Judée. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΓΡΙΠΠΑ.

Ses médailles sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

AGRIPPA II, roi de Judée. ΒΑ. ΑΓΡ.

Ses médailles sont:

C. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

AGRIPPA (*Marcus Vipsanius*), gendre d'Auguste.

MARCUS AGRIPPA LUCII FILIUS CONSUL III.

Ses médailles sont:

RRRR. en or.

RRR. en argent.

RRRR. en argent, restituées par Trajan.

C. en M. B. de coin romain.

R. en M. B., restituées par Tite & Domitien.

RR. en P. B.

RRR. en G. B. de la colonie de *Gades*.

Elle a au revers pour légende, *MUNICI. GA. PATRON. Municipii Gaditani Patronus*. Il y a d'autres médailles d'*Agrippa*, toutes pareilles pour la tête & pour les types des revers, qui n'ont pour légende que *MUNICIP. PARENS*, sans le nom de la ville.

RR. en M. & P. B. de colonies.

RRR. en P. B. grec; sa tête s'y voit en face de celles de ses fils Caius & Lucius, au revers des têtes d'Auguste & de Livie.

On conserve au capitole une tête de Marcus Agrippa: celle est belle & digne du siecle même où il vivoit. Il n'est pas sûr qu'une statue héroïque du palais Grimani à Venise représente cet homme célebre, quoiqu'on l'assure communément. (*a*).

AGRIPPA le jeune, fils d'*Agrippa*.

AGRIPPA CÆSAR.

Ses médailles sont:

O. en or & en argent.

RRRR. en P. B. de la colonie de Corinthe.

On n'en connoît point d'autres.

AGRIPPIAS, jadis Anthedon, dans la Palestine. ΑΓΡΙΠΠΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

AGRIPPINA, dans la Germanie.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales latines, selon le P. Hardouin.

(*a*) M. Zanetti dans une savante dissertation, présentée à l'Académie de Padoue, prouve que cette statue est réellement de M. Agrippa. (H)

AGRIPPINE la mere, femme de Germanicus.
Agrippina Marci filia.
Mater Caii Cæsaris Augusti.
Ses médailles sont:
RR. en or.
RR. en argent.
RRR. en médaillons grecs d'argent, au revers de Caligula.
R. plutôt que communes en G. B.
RRR. du même module, restituées par Tite.
O. en M. & P. B. de coin romain.
RRRR. en M. & P. B. de colonies.
RR. en M. B. grec.
RRR. en P. B. au revers de Caligula.
RR. du même module, frapées à Leptis en Afrique.
Agrippine la jeune, femme de Claude, & mere de Néron.
Julia Agrippina Augusta.
Ses médailles sont:
R. en or.
RRRR. en or grec, au revers de Cotys, roi du Bosphore.
R. en argent; quelques revers RR.
RRR. en médaillons latins d'argent.
On y voit sa tête au revers de Néron.
RRR. en médaillons grecs d'argent.
RRRR. en G. B. latin.
O. en M. B.
RR. en P. B. de colonies.
RRR. en G. B. grec. On y voit d'un côté la tête tourelée d'*Agrippine*, & au revers le colosse du soleil, vis-à-vis un temple, & pour légende, ΔΙΔΡΑΧΜΟΝ.
RRR. en M. B.
RR. en P. B.
On voit à Rome trois statues qui portent le nom d'*Agrippine*; la premiere & la plus belle est dans le palais appelé la *Farnesina*; la seconde est au Muséum capitolin, & la troisieme à la Villa-Albani.

AGRIUS; un des géans qui ataquerent Jupiter: les Parques lui ôterent la vie.

AGROSTIS; plante de la famille des graminées, espece d'aveine. Les Égyptiens croyoient qu'elle avoit servi de nouriture aux premiers hommes. La statue d'un Égyptien, publiée par le comte de Caylus (*Rec. III, Pl.* 2, *n.* 4, 5.) tient dans chacune de ses mains, qui sont fermées, des corps peu saillans & qui lui étoient inconnus, sur-tout à les regarder de face. Mais en les considérant d'un autre côté, comme on le peut voir au numéro 5, on distingue un objet ressemblant à des feuilles. Si on en étoit assuré, ce seroit la plante *agrostis* que les Égyptiens portoient dans leurs mains, en adorant les dieux, pour témoigner leur reconoissance, & pour conserver le souvenir de leur premiere nouriture. Alors cet Égyptien seroit représenté allant au temple, & la figure auroit pour objet la représentation d'un devoir religieux dont aucun Égyptien ne pouvoit se dispenser.

AGROTERE; surnom que l'on donna à Diane, parce qu'elle vivoit toujours dans les champs. Les Athéniens offroient tous les ans à Diane *Agrotere* un sacrifice, dans lequel on immoloit cinq cents boucs. Xénophon raporte l'institution de ce sacrifice au vœu que firent les Athéniens, d'immoler à cette déesse autant de boucs qu'ils auroient tué de Perses; mais ils en firent un tel carnage, qu'il fut impossible d'acomplir le vœu à la lettre; ce qui les obligea de rendre un décret, par lequel ils s'engageoient d'immoler tous les ans cinq cents boucs en son honeur.

AGROTÈS; fameuse divinité des Phéniciens, qu'on portoit en procession le jour de sa fête dans une niche couverte, sur un chariot traîné par différens animaux.

Agrotès est aussi le nom que Sanchoniaton donne au second des titans, car il n'en compte que deux. *Agrotès* signifie laboureur. *Voyez* Agrai.

AGRUPNIS; fête nocturne que célébroient les habitans d'Arbele en Sicile, en l'honeur de Bacchus. On l'appeloit ainsi, parce que ceux qui la célébroient, *ἀγρυπνοι*, veilloient pendant toute la nuit.

À GUI l'an neuf. Ce mot vient d'une anciene superstition des druides; les prêtres alloient au mois de décembre, qu'on appeloit le mois sacré, cueillir le *gui* de chêne; ce qui se faisoit avec beaucoup de solemnité: les devins marchoient les premiers, entonant des cantiques & des hymnes en l'honeur de leur divinité; ensuite venoit un héraut, le caducée en main, suivi de trois druides qui marchoient de front, portant les choses nécessaires pour le sacrifice. Enfin, paroissoit le prince des druides, acompagné de tout le peuple; il montoit sur le chêne, & coupoit le *gui* avec une faucille d'or; les autres druides le recevoient avec respect; & au premier jour de l'an, on le distribuoit au peuple comme une chose sainte; en criant: *À Gui l'an neuf*, pour annoncer la nouvele année.

AGYEI. On donnoit ce nom à des pierres coniques, consacrées aux dieux, que l'on plaçoit aux portes des maisons. Elles ressembloient au simulacre du soleil, que les Phéniciens appeloient *élagabale*. Suidas dit que les *agyei* étoient consacrées à Apollon ou à Bacchus, & même à tous les deux ensemble. Ces deux divinités présidoient aux rues, *ἀγυιά*, rue.

AGYRINA ou Agyrium, en Sicile. ΑΓΥΡΙ-ΝΑΙΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
R. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

AGYRTÈS; surnom des Galles, prêtres de Cybele; il signifie joueurs de gobelets, qui font des tours de passe-passe pour atraper de l'argent. C'étoit le personage que jouoient ces misérables. On donna le même nom *agyrta*, d'*ἀγυρτίζειν*,

ramasser, à certains athletes, qui, peu satisfaits des bouquets, & des coutonnes de fleurs que leur jetoient les spectateurs des jeux, parcouroient les rangs pour solliciter quelques pieces d'argent.

ΑΓΤΡΓΙΚΗ *σανὶς*, & *ἀγυρτικὸς πίναξ*, étoit le coup de dés qui servoit aux devins à déterminer celui des vers prophétiques écrits sur des tabletes de cire, par le moyen duquel ils devoient annoncer l'avenir.

AHALA; surnom de la famille *Servilia*.

AHENOBARBUS; barbe rousse, surnom de la famille *Domitia*. Pendant la guerre que les Romains soutinrent contre les Tarquins, L. Domitius revenant de la campagne à Rome (*Suet. Ner. c.* 1.) rencontra deux jeunes gens qui lui ordonerent d'aller apprendre au sénat & au peuple une victoire sur laquelle on avoit des doutes. Pour lui fournir une preuve de la vérité de son récit, ils lui froterent les joues jusqu'à ce que sa barbe, qui étoit noire, devint rousse. Sa famille & ses descendans tinrent à grand honeur le surnom qui exprimoit ce prétendu prodige.

AHORES. Les anciens donnoient ce nom aux enfans qui étoient morts, & n'étoient pas reçus dans les enfers, parce qu'ils n'avoient pas rempli le terme de leur vie. Ils croyoient que ces *ahores* étoient avec les *biothanates* (*ceux qui avoient cessé de vivre par une mort violente*) arrêtés à la porte des enfers, jusqu'à ce que le temps qu'ils auroient dû vivre fût entiérement écoulé. Les *ahores* prenoient ce nom des ténebres, *ἀωρία*, dans lesquelles ils restoient plongés.

AJANTIES. *Voyez* Ajaxties.

AJAX, fils d'Oïlée, roi des Locriens, étoit d'Opunte. Il équipa quarante vaisseaux pour le siége de Troye: entre tous les Grecs, il n'y en avoit point, dit Homere, qui se servît mieux de la lance, jusque-là qu'on lui donnoit trois mains. On vouloit exprimer par-là qu'il étoit si agile, & remuoit les mains avec tant de dextérité, qu'il paroissoit en avoir trois. C'étoit un prince brave & intrépide, mais fier & brutal. La nuit de la prise de Troye, ayant rencontré Cassandre dans le temple de Minerve, où elle avoit cru trouver un asyle, il lui fit violence; injure qui révolta contre lui les hommes & les dieux. Ulysse vouloit qu'on le lapidât, & véritablement on l'auroit fait, s'il n'avoit offert de se purger par serment.

Il disoit pour sa justification, qu'il avoit à la vérité arraché cette princesse du simulacre de la déesse, & l'avoit enlevée du temple, mais il soutenoit qu'il ne l'avoit point violée, & qu'Agamemnon avoit fait répandre ce mauvais bruit, afin de pouvoir garder Cassandre, dont il s'étoit saisi, & que lui, *Ajax*, réclamoit comme premier occupant. Quoi qu'il en soit, Minerve, pour venger la profanation de son temple, obtint de Jupiter qu'il lui laissât, pour quelque temps, la disposition de ses foudres, & de Neptune qu'il lui prêtât ses orages. La tempête fut horrible; Minerve lançoit la foudre à tous momens, & elle mit le vaisseau d'*Ajax* en pieces: toute sa flote fut submergée: cet homme intrépide ne laissa pas de se sauver sur les rochers Gyréens, & d'insulter les dieux, disant qu'il s'étoit sauvé mal-gré eux, & par ses propres forces.

Il fallut, pour réduire cet impie, l'écraser sous un rocher. Neptune, qui entendit ses blasphêmes, prit son redoutable trident, & en frapa la roche sur laquelle *Ajax* étoit assis. La moitié de la roche demeura ferme sur ses fondemens, l'autre moitié se détachant comme une montagne, tomba dans la mer, & le précipita avec elle dans ses abîmes. Virgile donne cependant à Minerve toute la gloire de cette mort. Elle le perça, dit-il, d'un coup de foudre; & lorsqu'il fut près d'expirer, elle l'enleva dans un tourbillon, & le fit tomber sur la pointe d'un rocher, où il resta ataché.

On dit qu'il avoit tellement aprivoisé un serpent long de quinze pieds, qu'il le suivoit comme un chien: il le faisoit manger à sa table.

Minerve ne fut pas contente de la vengeance qu'elle avoit exercée sur *Ajax*, elle la continua pendant plusieurs siecles. Peu de temps après la mort de ce héros, la peste ravagea son royaume. L'oracle consulté répondit que, pour apaiser ce fléau, il falloit, chaque année, envoyer pendant mille ans, deux filles locriennes, tirées au sort, pour servir la déesse dans son temple de Troye; ce qui fut exécuté. Elles étoient obligées de se déguiser, & d'ariver au temple la nuit, & par des chemins détournés, pour éviter d'être rencontrées par les Troyens. Dès qu'ils savoient que ces malheureuses victimes étoient en route, ils cherchoient à les surprendre, les massacroient, & après les avoir brûlés, en jetoient les cendres à la mer: & il falloit que les Locriens en substituassent d'autres à la place de celles qu'on avoit ainsi fait périr. Celles qui échapoient, étoient occupées dans le temple aux ministeres les plus vils & les plus pénibles: on leur raisoit la tête, on les habilloit d'une méchante robe, & elles avoient toujours les pieds nus. Après un grand nombre d'années, les Locriens crurent que les temps fixés par l'oracle étoient acomplis, & cesserent d'envoyer des filles. La famine qui les désola, leur fit reprendre cette coutume qui, au raport de Plutarque, n'avoit pas cessé fort longtemps avant lui. *Voyez* Cassandre.

Les Locriens avoient une si haute opinion de la valeur d'*Ajax*, que, même après sa mort, ils laissoient dans leur ordre de bataille une place vide, comme si ce prince devoit la remplir. Dans un combat qu'ils livrerent aux Crotoniates, Autoléon, chef de ceux-ci, voyant dans l'armée ennemie un endroit dégarni, voulut l'ataquer parlà; mais il fut blessé par un spectre, & comme la plaie ne guérissoit point, l'oracle dit que le seul remede étoit d'apaiser les mânes d'*Ajax*. Autoléon alla pour cet effet dans l'île de Leucé, où

il vit l'ombre de ce héros, l'apaisa & fut aussi-tôt guéri.

Cet *Ajax* étoit représenté jeune ; on le voit gravissant un rocher & bravant Minerve, sur une pâte antique du baron de Stosch. Winkelmann croit le reconoître sur les médailles de Locres, sa patrie, dans la persone d'un héros nu, casqué, armé d'un bouclier & d'une épée, dans l'atitude de combatre. Les monumens où cet *Ajax* est représenté sont infiniment rares, & les artistes l'ont aussi négligé que les poëtes anciens, auxquels il n'a jamais servi de sujet de tragédie.

AJAX, connu sous le nom d'*Ajax* Télamonien, avoit pour pere Télamon, fils d'Æacus & d'Endéis, & pour mere Pélibée, fille d'Alcathoüs, fils de Pélops & roi de Mégare. Un seul auteur, Darès le Phrygien, a dit qu'Hésione, fille de Laomédon, étoit mere d'*Ajax* ; mais tous les autres auteurs loi donnent pour mere Pélibée, & donnent à Hésione, Teucer pour fils. *Voy.* PÉLIBÉE, TÉLAMON. Après Achille, *Ajax* fut un des plus vaillans capitaines qui allerent au siége de Troye; il avoit dans le caractere beaucoup de ressemblance avec Achille. Il étoit comme lui colere, impatient, invulnérable par-tout le corps, hors un endroit.

Hercule, ami de Télamon, le voyant affligé de n'avoir point d'enfans, pria Jupiter de lui donner un garçon, dont la peau fut aussi dure que celle du lion de Némée, & qui eût autant de courage que ce lion. Aussi-tôt un aigle parut, & Hercule le prit pour un bon augure; il promit à Télamon un fils tel qu'il venoit de le demander, & ordona qu'il fût nommé *Ajax*, du mot grec qui signifie aigle. Après la naissance de l'enfant, il le prit tout nu & l'envelopa de la peau du lion de Némée, qui rendit *Ajax* invulnérable par-tout, excepté l'endroit qui se trouva sous le trou de cette peau, où Hercule portoit son carquois : on n'est point d'acord sur le nom du membre qui ne put être rendu invulnérable.

Une partie dominante de son caractere étoit l'impiété. Quand il partit pour Troye, son pere lui recomanda de joindre toujours à la force de son courage l'assistance des dieux : *Ajax* répondit que les lâches même étoient souvent victorieux avec une telle assistance ; mais que pour lui il s'en passeroit, & qu'il étoit assuré de vaincre sans elle. Minerve voulut un jour lui donner des avis; il répondit fierement qu'elle devoit les garder pour les autres Grecs, sans se mettre en peine de son poste, dont il rendroit bon compte ; une autre fois cette déesse s'offrit à conduire le char d'*Ajax* dans la mêlée; il le refusa, & fit même éfacer de son bouclier la chouete qu'on y avoit peinte. Il craignit que cette peinture ne fût prise pour un acte de soumission envers Minerve, & pour une défiance de ses propres forces. Se préparant à combatre contre Hector, il exige que les autres prient Jupiter, mais tout bas, de peur que les Troyens ne l'entendent, ou même tout-haut ; car, ajouta-t-il, je ne crains persone.

Arivé devant Troye, il occupa long-temps la renomée du bruit de ses exploits. Il combatit plusieurs fois contre Hector sans être vaincu ; il repoussa les Troyens, soutenus par Jupiter même, qui vouloient mettre le feu à la flote des Grecs. On raconte les causes & les circonstances de sa mort de différentes manieres. Selon les uns, il prétendit qu'on lui devoit adjuger le palladium enlevé de la citadelle de Troye, & que les chefs de l'armée l'ayant adjugé à Ulysse, son concurrent, il menaça dans sa colere de tuer ceux qui lui avoient fait cette injustice; mais que le lendemain on le trouva dans sa tente mort & percé de coups d'épée. Ulysse, soupçoné de cet homicide, prit la fuite promptement. D'autres disent que la nuit sépara les juges, avant qu'il y eût rien de décidé, & que cette même nuit *Ajax* fut trouvé mort.

Selon quelques autres, dans son combat avec Pâris, qu'il tua, il reçut une blessure dont il mourut. Suivant une autre tradition, les Troyens, avertis par un oracle que le fer ne pouvoit déchirer sa peau, & que si l'on vouloit le tuer; il falloit l'accabler de terre, le firent périr de cette façon. Mais l'opinion la plus commune est qu'il périt à l'occasion de sa querele avec Ulysse, pour les armes d'*Achille*, auxquelles ces deux héros aspiroient après sa mort. Chacun plaida sa cause devant les chefs de l'armée, & l'éloquence d'Ulysse triompha. *Ajax*, furieux de cette préférence, se jeta sur un troupeau qu'il massacra, s'imaginant que c'étoient Agamemnon, Ménélas & les autres chefs qui l'avoient condamné.

Revenu à lui, & confus, moins de ses excès que de voir sa vengeance manquée & tournée en ridicule, il se donna la mort. C'est le sujet de la tragédie de Sophocle, qui a pour titre : *Ajax porte-fouet* ; parce que le poëte représente *Ajax* un fouet à la main, occupé à fraper le bélier qu'il avoit pris pour Ulysse. Ovide ajoute, que de son sang naquit une fleur nommée hyacinthe, sur laquelle on croit voir les deux premieres lettres de son nom, AJ.

Si l'on en croit quelques auteurs, *Ajax* ne devint furieux que par un excès d'amour propre; car on avoit pris toutes les mesures possibles pour adjuger les armes d'Achille au mérite, qui, dans cette contestation, devoit être préféré. Agamemnon, embarassé d'un démêlé qui pouvoit avoir des suites fâcheuses, avoit fait appeler au conseil les prisoniers troyens, pour leur demander lequel des deux, d'*Ajax* ou d'Ulysse, avoit fait le plus de mal aux ennemis, & ils répondirent que c'étoit le dernier. Ce général envoya aussi des espions, pour apprendre ce que les Troyens eux-mêmes pensoient de la valeur de ces deux capitaines, & sur leur raport, il adjugea les armes d'Achille à Ulysse.

Ajax fut enterré, les uns disent près du promontoire de Sigée, d'autres sur le promontoire Rhétée ; ce fut un des tombeaux qu'Alexandre

voulut voir & honorer. Ainsi, lorsqu'Horace a dit (*sat. III*, *liv. II.*) que ce héros fut privé des honeurs funebres, il a fait sans doute allusion à cet endroit de la tragédie de Sophocle, où le poëte feint qu'Agamemnon ne vouloit point qu'on enterrât le corps d'*Ajax*; mais que cependant il avoit cédé aux instances de Teucer.

C'est encore un problême pour les mythologues, de savoir si le corps d'*Ajax* fut brûlé; ceux qui sont pour la négative, prétendent que Calchas déclara que la religion ne soufroit pas que l'on brûlât ceux qui se tuoient eux-mêmes.

Tous les Grecs lui rendirent les honeurs divins après sa mort; une des tribus d'Athênes prit son nom, & les honeurs qu'ils décernerent, tant à lui qu'à Eurysacès, son fils, subsistoient encore du temps de Pausanias. On éleva à *Ajax* un temple à Salamine, & toute la nation greque l'invoqua quelque temps avant la bataille de Salamine, & lui consacra, comme une partie des prémices destinées aux dieux, l'un des vaisseaux que l'on prit sur les Perses dans cette mémorable journée.

On a raconté quelques prodiges relatifs à son tombeau: on a dit qu'Ulysse ayant fait naufrage sur les côtes de Sicile, perdit entr'autres les armes d'Achille; & qu'après le naufrage, la tempête les porta sur le tombeau d'*Ajax*.

Il eut pour femme Tecmesse, dont il eut pour fils Eurysacès. On lui donne encore un autre fils nommé Achantide, qu'il eut d'une concubine, nommée Glauca. *Voy.* Achantide, Eurysacès, Glauca, Tecmesse.

Tous les auteurs qui ont parlé de cet Ajax, lui donnent une taille gigantesque. Pausanias dit qu'un Mysien lui avoit raconté avoir vu près de la mer le tombeau d'*Ajax*; & que, pour lui marquer la grandeur de la taille de ce héros, il l'avoit assuré que la rotule de ses genoux étoit large comme les disques dont se servoient les athletes aux jeux olympiques; or, on sait qu'ils étoient très-grands. Philostrate dit qu'*Ajax* avoit onze coudées, qui font dix-sept pieds de hauteur. Tout ce qu'on peut conclure de ces exagérations, c'est qu'*Ajax* étoit d'une grande taille.

Ajax est toujours représenté sur les monumens avec de la barbe & dans un âge mûr. On trouve, à la vérité, dans l'anthologie une statue d'*Ajax* jeune & sans barbe; mais le poëte nous apprend aussi qu'il étoit représenté avant son départ pour la guerre de Troye.

Le célebre peintre Timomachus voulant peindre *Ajax* furieux, n'avoit pas choisi l'instant où il égorgeoit les béliers, qu'il prenoit pour les chefs des Grecs; mais celui où, revenu à lui-même, ayant l'affliction dans le cœur & le désespoir dans l'âme, il réfléchissoit sur son erreur ridicule. (*Philost. liv.* 2, *c.* 22). C'est ainsi qu'il est représenté sur la table Iliaque du capitole & sur différentes pierres gravées. (*Stosch. p.*384). On trouve cependant une pâte de verre antique, moulée sur un camée, qui offre le sujet de la tragédie de Sophocle: elle représente *Ajax* qui tue n grôs bélier. On y voit aussi deux bergers avec Uly , à qui Pallas fait observer la fureur de son ennen .

Un beau scarabée étrusque du palais royal, o e *Ajax* enlevant du milieu des combatans le co s d'Achille.

Ajax. Nom d'une danse furieuse chez les Gre : elle étoit ainsi nommée, parce qu'on imitoit a fureur d'*Ajax*. Lucien en parle à la fin de n Traité de la danse.

Ajax *de paille* ou *Ajax-mannequin*; c'étoit e titre d'une comédie de Varron. Ce nom lui ven t d'un soldat ou d'*Ajax*, qui paroissoit couché r de la paille & malade. Les Romains faisoient e semblables mannequins qu'ils exposoient aux ta reaux, afin de les irriter.

AJAXTIES; fêtes qu'on célébroit à Salami e en l'honeur d'Ajax, fils de Télamon, & da s lesquelles on portoit sur un cercueil un mannequ n armé de toutes pieces. Hésychius parle de es fêtes sous le nom d'[illegible], *ajanties*, à cause le la tribu d'Athênes appelée *Ajantis*, qui ayant p s le nom d'Ajax, en célébroit les fêtes.

AICHÉERA; un des sept dieux célestes, que les Arabes adoroient, selon d'Herbelot.

AIDONÉE, roi d'Épire, vivoit du temps de Théfée, cinquante ans environ avant la guerre de Troye. Comme il faisoit beaucoup travailler aux mines de son pays, & que, pour aller des autres contrées de la Grece en Épire, il falloit passer un fleuve nommé l'Achéron, on a souvent confondu ce prince avec Pluton. L'Épire, qui étoit un pays fort bas, par raport au reste de la Grece, a été prise pour l'enfer même. C'est cet *Aidonée* qui, selon quelques auteurs, enleva Proserpine, parce qu'elle lui avoit été refusée par sa mere; & comme ce prince étoit souvent confondu avec Pluton, les poëtes ont mis l'enlévement de Proserpine sur le compte de ce dieu. Cette explication est donnée par les mythologues historiens; mais qu'elle est vaine & frivole, si on la compare aux explications de M. Dupuis! *Voy.* Proserpine.

AIGLE; oiseau consacré à Jupiter, depuis le jour qu'ayant consulté les augures dans l'île de Naxe, avant d'entreprendre la guerre contre les Titans, il parut un *aigle* qui lui fut d'un heureux présage. La fable a dit aussi qu'un *aigle* eut soin de fournir à Jupiter du nectar pendant son enfance; & pour l'en récompenser, le pere des dieux plaça cet oiseau parmi les astres. L'*aigle* se voit ordinairement dans les images de Jupiter, tantôt aux pieds du dieu, tantôt tenant la foudre entre ses serres. Il y a bien de l'apparence que cette fable est fondée sur le vol de l'*aigle*, qui aime à s'élever dans les nuages les plus hauts, & dans la région du tonnere.

Les Égyptiens qui habitoient la Thébaïde, avoient une grande vénération pour l'*aigle*. Il entroit même dans l'écriture hiéroglyphique; mais alors il étoit dépouillé de ses plumes. À Æliopolis, dans la même contrée, on prenoit pour

symbole une tête d'*aigle* blanc, avec le poitrail dégarni de plumes & d'ailes. On croit que c'étoit un emblême du Nil, que l'on appeloit quelquefois du nom d'*aigle*. L'*aigle* des Égyptiens se distinguoit toujours de celui de l'Empire Romain, parce qu'il étoit dégarni de plumes & lavé d'une couleur d'eau.

Les Grecs observoient attentivement le vol de l'*aigle*, quand ils prenoient les auspices. Lorsque cet oiseau paroissoit gai, qu'il batoit fréquemment des ailes, qu'il jouoit dans les airs & qu'il voloit de la droite à la gauche, c'étoit un bon augure. Priam voulant aller ataquer la flote des Grecs pour ravoir son fils Hector, pria Jupiter de lui annoncer sa protection par l'apparition d'un *aigle* volant à sa droite. Le devin Aristandre ayant vu un *aigle* voler de son camp vers celui des ennemis, prédit la victoire à Alexandre.

On tiroit aussi des présages de la maniere dont l'*aigle* saisissoit sa proie. (*Odyss. v*, 160.) Télémaque cherchant son pere & se trouvant à Sparte, aperçut un *aigle* qui voloit à sa droite, & qui portoit avec son bec & ses serres une oie domestique. Helene conclut de cette apparition qu'Ulysse retourneroit dans son palais, & en chasseroit à l'improviste les amans de Pénélope. Pénélope, de son côté, tira le même présage en voyant un *aigle* déchirer vingt oies qu'elle avoit engraissées. La vue d'un *aigle* enlevant un faon de biche, & tombé sur l'autel de Jupiter Panomphæus, rendit le courage aux Grecs rebutés, & leur fit remporter une grande victoire sur les Troyens.

Polydamas ayant aperçu un *aigle* volant à gauche, & portant dans son nid un serpent qui lui échapa, prédit le mauvais succès de l'entreprise qu'avoit formée Hector contre les vaisseaux grecs. Amphinomus augura aussi mal des embûches qu'ils dressoient à Télémaque les amans de Pénélope, en voyant à sa gauche un *aigle* qui enlevoit une colombe. Deux *aigles* se déchirant avec leurs becs & leurs serres & volant au dessus de ces mêmes amans de Pénélope, firent dire à Halitersès, qu'Ulysse les chasseroit bientôt. Un *aigle* enfin ayant arraché la pique d'un soldat de Denis le Tyran, & l'ayant précipitée dans la mer après l'avoir élevée fort haut, présagea, selon Plutarque (*in Dione*) la ruine & le désastre de ce prince.

Aigle. Les Romains adopterent pour enseigne des légions, une *aigle* d'or ou d'argent posée sur une pique, les ailes éployées, & tenant un foudre dans une de ses serres. Cette aigle étoit petite; car Florus (IV, 12, 38.) parlant de la défaite de Varus, dit qu'un enseigne de légion s'enfonça dans un marais, tenant l'*aigle* cachée dans les plis de son ceinturon: *Signifer aquilam intra balthei sui latebras gerens in palude cruenta delituit.* On voit des *aigles* sur les médailles, les arcs de triomphe & les colonnes. La figure de l'*aigle* y est quelquefois surmontée de la représentation d'un petit temple.

Au dessous de l'*aigle* on atachoit différens ornemens de métal, tels que les bustes des empereurs, des *dona militaria*, &c. très-lourds. Aussi falloit-il beaucoup de force pour être porte-enseigne. Suétone (*c.* 10, *n.* 10), remarque avec étonement qu'un enseigne ayant été griévement blessé, Octavien, qui fut depuis Auguste, se saisit de son *aigle*, & la porta fort long-temps, quoiqu'il fût très-jeune. Caracalla affectant de vivre avec les soldats comme avec ses égaux, poussoit cette vaine imitation jusqu'à se charger de leurs pesantes *aigles*: *Aliquando etiam signa militaria, quæ & prælonga sunt, & multis donariis ornata, ut illa vix validissimi gestent milites; ipse humeris imposita ferebat.*

Les Romains rendoient un culte aux *aigles*, aux enseignes militaires, & aux empereurs déifiés dont elles portoient les médaillons, *clypei*. Ils faisoient des libations en leur honeur, les frotoient avec des parfums, & les couronoient de fleurs. Marius, dans son second consulat, répudia les différens animaux qui servoient d'enseignes aux légions pour les atacher aux cohortes seules, & affecta l'*aigle* aux premieres. C'étoit auprès de cette *aigle*, que se plaçoit quelquefois le général. Catilina combatit dans cette place avec ses amis & ses cliens.

La pique sur laquelle on portoit l'*aigle*, étoit terminée par un fer aigu, qui entroit dans la terre, & la tenoit debout dans le camp. On regardoit comme un mauvais présage de ne pouvoir les arracher de terre lorsqu'il falloit combatre, ou de les voir envelopés de nuages, lorsque le reste du camp jouissoit d'un ciel pur & serein. Pour ménager les pointes des *aigles*, les porte-enseignes avoient des especes de gaînes de métal en forme de coins, que l'on fixoit dans la terre, & qui recevoient les pointes des *aigles* dans leurs cavités. On en voit plusieurs dans le cabinet de Sainte Genevieve. Elles servoient peut-être au même usage pour les piquets des tentes.

Aigle. Cet oiseau étoit le symbole des Lagides; ils en mettoient deux sur leurs médailles, lorsque la souveraineté de l'Égypte étoit partagée. On la voit posée sur un foudre, sur les médailles de l'Égypte, de l'Épire, de Larinum, des Mamertins, de Myndus, d'Orra, de Panormus, de Gaziura, de Graviscæ & de Thessalonique.

L'*aigle* vole sur les médailles d'Apamée en Phrygie, de Cydonia en Crete, de Lyttus & des îles Cléides. Elle est posée sur celles de Lacédémone, des Locriens d'Italie, de Lyttus, de Marseille, de Ptholémaïs, de Salapia, de Tyr, d'Abyde, d'Aphytis, de Cnosse & d'Eusebia.

L'*aigle* est posée, & retourne la tête sur les médailles des *Bruttii* & d'Itanus.

Elle paroît éployée & posée sur celles de Smyrne, de Syracuse, de Thyatire, de Tuder, de Velia. Les médailles d'Istriopolis de Sinope & d'Olbiopolis, offrent l'*aigle* posée sur un dauphin.

L'*aigle* déchire un lievre sur les médailles d'Acragas, des Falisques ; & un animal inconnu sur celles de Chalcis & des Locriens d'Italie.

Une *aigle*, avec le mot Consecratio, désigne sur les médailles l'apothéose d'un empereur. La principale figure de la belle agate conservée à la Sainte Chapelle de Paris, est portée sur un *aigle* ; ce qui l'avoit fait prendre pour S. Jean, dans les temps d'ignorance.

On trouve quelquefois des *aigles* pour marquer la consécration des princesses, telle que Marciana ; mais cela est très-rare, & elle est ordinairement annoncée par le symbole du paon.

L'*aigle* servoit d'enseigne dans l'armée de Frédéric I, comme autrefois dans les légions romaines. On la voit sur les monoies de Henri VI & de Frédéric II. Romain Diogenes, empereur des Grecs, ayant été pris par les Turcs en 1072, fut reconu à la figure de l'*aigle* qu'il portoit sur sa poitrine. Adelbert, marquis & duc de Lorraine depuis l'an 979 jusqu'en 1037, auroit pris ce symbole long-temps avant les empereurs d'Allemagne, si l'on s'en raportoit à son sceau, publié par D. Calmet. L'*aigle* éployée paroît sur l'écu du prince, sur la housse & sur le cou de son cheval, & sur le contre-scel. Mais le caparaçon traînant dont le cheval est couvert, & les caracteres de l'inscription, n'indiquent au plus que le treizieme siecle, & rendent ce sceau plus que suspect.

Ferri I, Duc de Lorraine depuis 1205 jusqu'en 1207, est monté sur un cheval sellé fort simplement & sans caparaçon. Les alérions ou petites *aigles* ne se font voir que sur son bouclier. Mais dès l'an 1197, l'*aigle* éployée se voit dans le sceau de Matthieu de Lorraine, depuis évêque de Toul. Celui de l'empereur Louis de Baviere montre cet oiseau dans sa forme naturelle aux deux côtés du trône. L'*aigle* éployée, avec ces mots, *sigillum veritatis*, servoit de contre-scel à Étienne, comte de Bourgogne, dès le commencement du treizieme siecle.

A quelle époque les empereurs d'Allemagne ont ils adopté l'*aigle* à deux têtes, que Lipse a observée sur la colonne Antonine, & qui, dit-on, avoit été adoptée par Constantin, pour exprimer la réunion des deux empires en sa persone ? Heineccius prétend, ainsi que plusieurs autres écrivains, que Sigismond est le premier dans le sceau duquel on la trouve. Cependant Ludewig, conseiller du roi de Prusse, a décrit le contre-scel d'une charte de l'empereur Vinceslas, datée de l'an 1397, où l'on voit une *aigle* éployée à deux têtes. Le même auteur en trouve l'origine chez les anciens marquis de Brandebourg. Gudenus a prouvé depuis par un autre contre-scel, que c'est Charles IV qui a donné à ses successeurs l'exemple de mettre cette figure sur leurs sceaux, sans doute pour signifier l'un & l'autre empire. Les comtes de Sarwerden avoient dans leur écu l'*aigle* à deux têtes dès le treizieme siecle. On en fait les armes de l'empire d'Allemagne sous le regne de Sigismond au pintard.

Aigle (*Pierre d'*). *Voyez* Ætite.

AIGRETE de casque. *Voyez* Crêta.

Aigrete. Les Romaines portoient sur le front une parure qui ressembloit beaucoup aux *aigretes* modernes, qui sont formées per un assemblage de pierres précieuses. On voit dans le jardin du palais Farnese à Rome, une tête de Vénus sous les traits de Marciana, niece de Trajan, qui porte une semblable *aigrete* au haut du front. La Villa-Pamfili renferme un buste de la même princesse, dont le front est décoré d'un ornement en forme de croissant. Ce buste éclaircit un passage du poëte Stace, qui dit qu'Alcmene, mere d'Hercule, avoit ses cheveux ornés de trois lunes : (*Theb. l.* 6, 288.)

—*Tergemina crinem circumdata luna.*

Ce vers fait sans doute allusion aux trois nuits que Jupiter passa avec cette princesse, & à Hercule dont il devint pere pendant cet espace de temps. *Winkelmann* Hist. de l'Art.

AIGUE-MARINE. Pierre gemme d'une médiocre dureté & d'un bleu léger, pareil à celui de la mer, d'où lui est venu son nom françois. On présume, d'après les descriptions très-défectueuses des anciens minéralogistes, qu'ils la comprenoient sous la dénomination générale de Béril. Le discernement des anciens artistes brille souvent dans le choix des pierres qu'ils ont gravées, mais surtout dans le Neptune & le beau Léandre du palais Royal, qui sont gravés sur des *aigues-marines*.

AIGUILLE *à coudre*. Aucun recueil d'antiquité n'offre des *aiguilles* à coudre antiques, quoique les auteurs grecs & romains fassent souvent mention d'ouvrages & de broderies faits à l'*aiguille*. L'Assyrie & la Babylonie en particulier étoient renomées pour ces broderies. (*Plin. lib.* 50.) *Colores diversos pictura intexere Babylon maxime celebravit*. Si ces *aiguilles* étoient d'acier comme les nôtres, la rouille les aura toutes détruites.

Aiguille *de cheveux* ou *de tête*. Les Romains les appeloient *acus crinales* & *acus discriminales*, ou indifféremment *spicula*. On doit les distinguer soigneusement.

Acus discriminales, étoient de grandes *aiguilles* de métal ou d'ivoire, qui servoient aux femmes à séparer leurs cheveux en deux parties sur le devant de la tête. Cette coëfure les distinguoit des filles, qui relevoient & nouoient tous leurs cheveux sur le sommet de la tête, ou les atachoient sur le derriere avec une *aiguille*, sans en laisser floter sur les joues ni sur les oreilles.

Acus crinales, *acus comatoria*, étoient proprement les *aiguilles de tête*. Elles servoient à retenir les cheveux qui étoient tressés & nattés. C'est ainsi que les tressent encore les Alsacienes ; & les femmes des environs de Naples atachent encore leurs chévelures avec des *aiguilles* d'argent de sept à huit pouces de longueur. On voit dans la biblio-

theque

theque de Sainte Genevieve de Paris, un buste de femme antique, dans la chévelure de laquelle on distingue parfaitement une longue & grôsse *aiguille* qui a une forte tête. Le pere de Montfaucon a publié une tête coëfée de même (*supp.* 111, *p.* 4); mais il appele mal-à-propos cette *aiguille acus discriminalis*, puisque cette derniere servoit à séparer & boucler les cheveux, & non à les atacher.

Les *aiguilles* à fixer les cheveux étoient d'or, d'argent, de bronze, d'ivoire & même de roseau.

On en a trouvé plus de cent d'ivoire, mais simples & sans aucun ornement, dans les fouilles qu'a faites M. Grignon en Champagne, dans les ruines d'une ville romaine. Le comte de Caylus (*Rec.* 3, *p.* 311.) en a publié deux de la même matiere, qui avoient été trouvées dans une fouille sur le mont Pincio à Rome. On sait que l'ivoire étoit bien plus rare chez les Romains qu'elle ne l'est devenue depuis les voyages d'Afrique. Cette rareté qui en faisoit le prix, est annoncée par le travail d'une de ces deux *aiguilles*; elle est ornée d'une tête de femme travaillée de bon goût, & dont la coëfure est bien agencée.

Dans le grand nombre des *aiguilles* d'argent qui servoient à atacher les tresses des cheveux sur le derriere de la tête, on en trouve à Portici quatre singuliérement grandes & bien travaillées; car cette parure étoit une de celles qui fixoient davantage l'attention des femmes. Les prêtres eunuques de Cybele atachoient comme elles leurs cheveux avec une *aiguille* de tête. La plus grande, dont la longueur est de huit pouces, au lieu d'être terminée par un bouton, porte à son extrémité un chapiteau corinthien, sur lequel on voit Vénus tenant ses cheveux des deux mains: auprès d'elle est l'Amour qui lui présente un miroir rond. Les dames romaines avoient coutume de consacrer des miroirs aux statues des déesses le jour de leurs fêtes. Sur une autre de ces *aiguilles*, également terminée par un chapiteau corinthien, on voit l'Amour & Psyché qui se tienent embrassés. Une troisieme présente à son extrémité deux bustes. Sur la plus petite des *aiguilles* qui sont dans le même cabinet, Vénus s'apuie sur un cippe qui porte un priape; la déesse éleve sa jambe droite, & paroît vouloir prendre son pied de la main gauche.

On en trouve souvent de bronze, & le comte de Caylus en avoit rassemblé plusieurs, qui avoient trois à quatre pouces de longueur. Ces *aiguilles* de bronze ont été confondues quelquefois avec des clous, par des antiquaires peu instruits.

AIL. Cette plante a été plus qu'aucune autre soumise dans les différentes contrées aux caprices de la mode & de l'opinion. Les Égyptiens lui faisoient partager le culte qu'ils rendoient aux oignons. Pline (l. *xix*, 6.): *Allium, cepasque inter deos jurejurando habet Ægyptus*. Chez les Grecs, au contraire, il étoit défendu d'entrer dans les temples de la mere des dieux, lorsqu'on avoit mangé de l'*ail*. (*Athen. x.*). L'*ail* déplaisoit à Rome aux gens délicats, à cause de son odeur forte. Tout le monde connoît les vers d'Horace sur cette plante:

Parentis olim si quis impia manu
Senile guttur fregerit:
Edat cicutis allium nocentius.
O dura messorum ilia!

C'étoit peut-être la raison pour laquelle on en faisoit manger pendant plusieurs jours à ceux qui vouloient se purifier de quelque crime. Perse fait allusion à cette pratique. (*Sat. v*, 186.):

Hinc grandes Galli, & cum sistro lusca sacerdos
Incussere deos inflantes corpora, si non
Prædictum ter mane caput gustaveris alli.

Les soldats, les matelots, & les moissoneurs grecs & romains faisoient un grand usage de l'*ail*. Les Grecs croyoient qu'il alumoit le courage des guerriers. Aristophane (*Equit. 1*, 3, 256.):

Ut plenus alliis strenue magis pugnes.

Ils en faisoient manger aux coqs mêmes qu'ils dressoient pour les combats. L'*ail* étoit une nouriture si ordinaire aux soldats romains, qu'il étoit devenu un symbole de la vie militaire. *Allia ne comedas*, ne mangez pas de l'*ail*, disoit-on, à ceux qui aimant beaucoup leurs aises & la tranquillité, formoient le projet d'aller à l'armée. Vespasien répondit à un courtisan efféminé qui lui demandoit un gouvernement: J'aimerois mieux que tu sentisses l'*ail* que les parfums.

Les matelots des deux actions en faisoient un aussi grand usage que les soldats. Plaute (*Poen. v*, 5, 34.):

Tum autem plenior
Allii, ulpicique, quam Romani remiges.

Aristophane (*Arach.* 1, 4, 30.):

Va mihi pereo, quem Odomantes spoliant alliis.

Le scholiaste observe sur ce vers d'Aristophane, que les Thraces aimoient beaucoup l'*ail*, parce qu'ils habitoient un pays froid. Lorsque les Athéniens partoient pour quelque expédition maritime, ils faisoient, selon Suidas, une ample provision d'*ail*. On croyoit que l'usage de cette plante chaude corrigeoit les effets du mauvais air.

C'étoit sans doute la même opinion qui faisoit prodiguer l'*ail* aux moissoneurs & aux paysans. Virgile (*Eclog. 11*, 9.):

Thestylis & rapido fessis messoribus æstu
Allia, serpyllumque herbas contundit olentes.

Galien (*Meth. med. xii*, 18.) appele l'*ail*, la thériaque des paysans. Pline (*xix*, 6.) dit que l'*ail* sert de remede aux habitans de la campagne. On a été jusqu'à regarder l'*ail* comme un puissant

contre-poison, & à croire qu'on n'avoit rien à craindre des bêtes vénimeuses après en avoir mangé. Émilius Macer le dit expressément:

Hæc ideo miscere cibis messoribus est mos,
Ut si forte sopor fessos depresserit artus,
Anguibus a nocuis tuti requiescere possint.

AILES. Les divinités égyptienes, disent les auteurs qui ont expliqué les pierres gravées du palais royal, portent quelquefois des *ailes* ressemblantes à celles des chérubins. Cette maniere de les représenter étoit encore en usage sous les empereurs romains; car l'Isis avec de semblables *ailes* que l'on voyoit à Rome dans le dernier siecle, n'étoit pas d'un temps plus reculé. On trouve sur les médailles de Malte, deux figures placées l'une vis-à-vis de l'autre, avec des *ailes* fort longues aux hanches. Elles s'étendent en avant, comme pour couvrir la partie inférieure du corps. Le marquis Maffei, (*Veron. illustr. P. 3, p. 259.*) qui a raporté une de ces médailles, n'a rien dit de ces *ailes* si remarquables. L'abbé Vénuti la donne aussi parmi ses médailles de Malte, mais sans *ailes*. Le temps les avoit sans doute détruites sur la siene; car elles sont très-évidentes sur des médailles semblables du cabinet de Sainte Genevieve.

Spon (*Rech. d'Ant. diss.* 28, *p.* 459.) ne sait ce qu'il doit faire de ces *ailes*, & il les prend pour des cuisses sans jambes, quoique les figures aient des jambes très-prononcées. Gordon a trouvé dans les peintures d'une momie une figure absolument pareille à celles des médailles de Malte: elle a de même deux *ailes* aux hanches, dont elle leve l'une pour mettre à l'ombre une divinité assise. L'autre *aile* qui est baissée se porte en avant. Spon a cru voir aussi des pieds de bœuf à la figure de sa médaille; peut-être parce que les chérubins avoient des têtes de bœuf. (*Motraye voyag. tom.* 1, *pl.* 14, *n.* 13. — *Num. Pembrock, p.* 2, *tab.* 96, *n.* 1. — *Gordons, Essay touvards explain. the hierogl. tab.* 14, *n.* 7.)

Ces *ailes* annoncent les voyages des Phéniciens qui fréquenterent de bonne heure les îles & les côtes de la Méditerranée. C'est d'eux aussi que les Pélasges ou premiers Grecs reçurent la mythologie égyptiene. Si Pausanias eût réfléchi sur ces communications anciennes, il n'auroit pas été obligé d'avouer son ignorance à la vue d'une Diane ailée qu'il vit sur le fameux cofre de Cypselus. On sait que les Étrusques reçurent les arts & les connoissances de ces anciens Grecs; c'est pourquoi on appliquera facilement à ces derniers ce que nous allons dire des premiers sur l'autorité de Winkelmann.

Les Étrusques ont représenté presque toutes leurs divinités avec des *ailes*. Jupiter en porte sur une pierre étrusque du cabinet de Stosch: on voit ce dieu représenté de même sur une pâte de verre & sur une cornaline du même cabinet, où il se présente à Sémele dans toute sa majesté. Comme les anciens Grecs, les Étrusques donnoient des *ailes* à Diane; celle d'Éphese est ailée sur une pierre gravée de Stosch, & sur une autre du cabinet de Florence. Les nymphes ailées qui l'acompagnent sur une urne sépulcrale du capitole & sur un bas-relief de la Villa-Borghese, sont vrai-semblablement des figures empruntées de cette anciene mythologie. La Minerve étrusque porte non seulement des *ailes* aux épaules, mais encore aux pieds. Horsley (*Brit. Rom. p.* 353.) s'est bien trompé, en disant qu'on ne trouvoit point de Minerve ailée, & que les auteurs n'en ont même jamais parlé. On voit jusqu'à Vénus peinte avec des *ailes*.

Les Étrusques en mettoient encore à la tête de plusieurs autres divinités, telles que l'Amour, Proserpine & les Furies; c'est dans ce même sens que leurs artistes représentoient des chars avec des *ailes*: cet usage leur étoit commun avec les Grecs. En effet, Euripide (*Orest. v,* 1001.) donne au soleil un char ailé; & sur les médailles d'Éleusis, Cérès est représentée assise sur un semblable char, tiré par deux serpens. La fable parle aussi d'un char ailé de Neptune, qu'Apollon fit donner à Idas pour enlever la nymphe Marpessa. (*Apollodor. bibl. l.* 1, p. 16.)

Les divinités ailées ne sont pas si communes sur les monumens grecs que sur ceux des Étrusques. Les Grecs ne donnoient ordinairement de grandes *ailes* qu'à la Victoire, & quelquefois à Diane. Les Étrusques en donnoient, comme nous l'avons dit, à Minerve, à Diane, à Vénus, à Méduse & aux Furies.

Le comte de Caylus (*Rec. III, pl.* 44, *n.* 3.) a fait dessiner une statue qu'il croit représenter la déesse Salus ou de la santé: elle porte deux *ailes* sur le front. On ne peut expliquer cette singularité que par le moyen de quelque allégorie inconnue aujourd'hui. Le même savant a publié une seconde figure ailée, dont les *ailes* lui ont fait écrire une observation pleine de sagacité. (*Ibid. p.* 188.)

Les plumes de ses *ailes* sont placées à contre-sens, c'est-à-dire, que leurs extrémités s'élevent, au lieu de suivre leur pente ordinaire vers la terre. Je ne puis, dit-il, attribuer cette licence à la bizârerie de l'ornement; car on voit plusieurs monumens étrusques & romains, graves & sérieux, dont les *ailes*, non seulement sont arangées dans cet ordre, mais dont les plumes, à l'extrémité, se terminent en volute; j'avoue que je ne puis concevoir ni la raison, ni le motif d'un arangement qui s'oppose à la nature. (*Caylus* 3, *p.* 188.)

AILES. *Ala*. Cet article est bien traité dans l'*Art Militaire* de cette Encyclopédie. On y a fait voir que les *ailes* des légions étoient formées souvent par des fantassins; quoique les cavaliers formassent ordinairement les *ailes*. Plusieurs hameaux, qui jadis étoient destinés aux stations des romaines, avoient retenu le surnom *Ala* avec le

nom de la légion qui avoit des détachemens postés dans ces hameaux. C'est ainsi qu'on lit dans l'*Itinéraire d'Antonin :*

Durnomagum, *leg. VII. Ala.*
Burunchum, *leg. V. Ala.*
Novesium, *leg. V. Ala.*
Geldubam, *leg. IX. Ala.*

AILES *milliaires*, étoient chez les Macédoniens la même chose que l'AGEMA ; elles furent mises en usage dans la tactique romaine.

Il faut placer au nombre des divisions militaires, l'*ALA singularium* dont parle Tacite (*Hist. IV*, 70, 3.) : *Accessit ala singularium, excita olim a Vitellio, deinde in partes Vespasiani transgressa*. Cette troupe portoit le nom d'*Ala singularium equitum*, soit parce qu'il n'y avoit entre ces maîtres d'autre distinction que celle des commandans, soit parce que ces maîtres étoient des cavaliers d'élite, *singulares*.

AIMAKOYPIA. Les Péloponésiens célébroient ces fêtes cruelles sur le tombeau de Pélops, en fouetant des enfans jusqu'à faire couler leur sang. C'est de ce *sang des enfans* qu'elles prirent leur nom ἀπὸ τοῦ αἵματος τῶν κόρων.

AIMANT. Mine de fer, assez semblable en poids & en couleurs à l'espece de mine de fer qu'on appele *mine en roche*. Elle contient du fer en très-petite quantité. Cette pierre fameuse a été connue des anciens ; car nous savons par le témoignage d'Aristote, que Thalès, le plus ancien philosophe de la Grece, a parlé de l'*aimant* ; mais il n'est pas certain que le nom employé par Aristote soit celui dont Thalès s'est servi. Onomacrite, qui vivoit dans la 60ᵉ olympiade, & dont il nous reste, à ce qu'on croit, quelques poésies sous le nom d'*Orphée*, est celui qui nous fournit le plus ancien nom de l'*aimant* ; il l'apele μαγνήτης. Hippocrate (*lib. de sterilib. mulier.*) a désigné l'*aimant* sous la périphrase *de la pierre qui attire le fer*, λίθος ἥτις τὸν σίδηρον ἁρπάζει.

Les Arabes, les Portugais se servent de la même périphrase que Sextus Empiricus a exprimée en un seul mot σιδηραγωγός. Sophocle, dans une de ses pieces, qui n'est pas venue jusqu'à nous, avoit nommé l'*aimant* λυδία λίθος, *pierre de Lydie*. Hésychius nous a conservé ce mot aussi-bien que λυδικὴ λίθος, qui en est une variation. Platon, dans le Timée, appele l'*aimant* Ἡρακλεία λίθος, *pierre d'Héraclée*, nom qui est un des plus usités parmi les Grecs.

Aristote a fait plus d'honeur que persone à l'*aimant*, en ne lui donnant point de nom ; il l'appele ἡ λίθος, *la pierre par excellence*. Thémistius s'exprime de même. Théophraste, avec la plupart des anciens, a suivi l'application déja établie de λίθος Ἡρακλεία.

Pline, sur le passage mal entendu de ce philosophe, a cru que la pierre de touche, *coticula*, qui, entre ses autres noms, a celui de Λυδὴ λίθος, avoit de plus celui d'Ἡρακλεία, commun avec l'*aimant* : les Grecs & les Latins se sont aussi servis du mot σιδηρίτης, tiré de σίδηρος, fer, d'où est venu le vieux nom françois, *pierre ferriere*. Enfin, les Grecs ont diversifié le nom de μαγνήτης en diverses façons ; on trouve dans Tzetzès μαγνῆσσα λίθος, dans Achilles Tatius μαγνῆσσα, μαγνῆτις dans la plupart des auteurs, μαγνήτις dans quelques-uns, aussi-bien que ὁ λίθος μαγνήτης, par la permutation de η en ι, familiere aux Grecs dès les premiers temps ; & μάγνης, qui n'est pas de tous ces noms le plus usité parmi eux, est presque le seul qui soit passé aux Latins.

Pour ce qui est de l'origine de cette dénomination de l'*aimant*, elle vient manifestement du lieu où l'*aimant* a d'abord été découvert. Il y avoit dans l'Asie Mineure deux villes appelées *Magnésie* ; l'une auprès du Méandre, l'autre au bas du mont Sypile. Cette derniere, qui apartenoit particuliérement à la Lydie, & qu'on appeloit aussi *Héraclée*, selon le témoignage d'Ælius Dionysius dans Eustathe, étoit la vraie patrie de l'*aimant*. Le mont Sypile étoit sans doute fécond en métaux, & en *aimant* par conséquent ; ainsi l'*aimant* appelé *Magnes* du premier lieu de sa découverte, a conservé son ancien nom, comme il est arrivé à l'acier & au cuivre, qui portent le nom des lieux où ils ont été découverts ; ce qu'il y a de singulier, c'est que le plus mauvais *aimant* des cinq especes raportées par Pline, étoit celui de la Magnésie d'Asie Mineure, premiere patrie de l'*aimant*, comme le meilleur de tous étoit celui d'Éthiopie.

Marbodeus dit que l'*aimant* a été trouvé chez les Troglodites, & que cette pierre vient aussi des Indes. Isidore de Séville dit que les Indiens l'ont connu les premiers ; & après lui, la plupart des auteurs du moyen & du bas âge, appellent l'*aimant lapis indicus*, donnant la patrie de l'espece à tout le genre.

Les anciens n'ont guere connu de l'*aimant* que la propriété d'attirer le fer ; c'étoit le sujet principal de leur admiration, comme on peut le voir par ce beau passage de Pline : *Quid lapidis rigore pigrius ? Ecce sensus manusque tribuit illi natura. Quid ferri duritie pugnatius ? Sed cedit & patitur mores : trahitur namque a magnete lapide, domitrixque illa rerum omnium materia ad inane nescio quid currit, atque ut propius venit assistit teneturque, & complexu hæret.* (Plin. liv. XXXVI, c. 16.)

Cependant il paroît qu'ils ont connu quelque chose de sa vertu *communicative*. Platon en donne un exemple dans l'Ion, où il décrit cette fameuse chaîne d'anneaux de fer suspendus les uns aux autres, & dont le premier tient à l'*aimant*. Lucrece, Philon, Pline, Gallien, Némésius, raportent le même phénomene ; & Lucrece fait de plus mention de la propagation de la vertu magnétique au travers des corps les plus durs, comme il paroît dans ces vers :

Exultare etiam Samothracia ferrea vidi,
Et ramenta simul ferri furere intus ahenis
In scaphiis, lapis hic magnes cum subditus esset.

Mais on ne voit par aucun passage de leurs écrits, qu'ils aient connu la vertu directive de l'*aimant*; on ignore absolument dans quel temps on a fait cette découverte, & on ne fait pas même au juste quand est-ce qu'on l'a appliqué aux usages de la navigation. (*De Vandenesse.*)

Pline dit que l'architecte Dinocrate d'Alexandrie, avoit commencé de bâtir avec des *aimans* la voûte d'un temple qu'un des Ptolémées faisoit élever à Arsinoé, sa sœur & sa femme. L'architecte espéroit par cette construction, tenir suspendue en l'air la statue de cette princesse, qui devoit être de fer. Mais la mort l'empêcha d'achever ce temple; & elle enleva presqu'en même-temps le roi qui l'avoit commandé. Cette fable a été renouvelée souvent depuis le récit de Pline, & sur-tout à l'occasion du tombeau de Mahomet.

AIMÉNÉ; Troyene, qui mérita les honeurs héroïques dans la Grece; elle eut même un autel à Athênes.

AINAI, Aisnay ou Ainay. *Athanacum* ou *Ainacum*, abbaye de la ville de Lyon, sécularisée aujourd'hui. L'emplacement qu'elle occupe au confluent du Rhône & de la Saone, étoit célebre dans l'antiquité. On prétend que c'étoit au même endroit que l'on célébroit ces jeux fameux établis en l'honeur d'Auguste, & auxquels se rendoient tous les peuples des Gaules. Il y avoit outre les combats athlétiques, des combats littéraires. On ignore quelle étoit la récompense des vainqueurs; mais la tradition a conservé le souvenir de la punition des vaincus. Ils étoient, dit-on, contraints d'éfacer leurs productions avec la langue, ou ils étoient précipités dans le fleuve.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la punition étoit très-grave ou très-flétrissante; comme on en peut juger par des vers de Juvénal, qui compare la crainte d'un rhéteur destiné à lire ses composirions dans ces jeux célebres, à celle d'un voyageur qui a marché sur un serpent:

Palleat ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunensem rhetor dicturus ad aram.
Satir. I, v. 43.

AINES. Si l'*aine* droite tressailloit, on en tiroit pour soi-même un bon augure, & pour les autres ce tressaillement annonçoit la victoire de leurs ennemis. L'*aine* gauche avoit-elle tressailli, on jugeoit par-là que l'on étoit soi-même exposé à des embûches, & que les autres feroient un heureux voyage.

AIR. Les Grecs adoroient l'*air*, quelquefois sous le nom de Jupiter, qu'ils prenoient pour l'*air* le plus pur ou l'éther, quelquefois sous le nom de Junon, qu'ils prenoient pour l'*air* grôssier qui nous environe; & aussi souvent ils en faisoient une divinité particuliere, à laquelle ils donnoient la lune pour femme, & la rosée pour fille. Fable physique qui n'a pas besoin d'explication. Il y avoit des divinations par le moyen de l'*air*, qui se faisoient en observant le vol des oiseaux & les cris de quelques animaux, ou à l'occasion des météores & des cometes, ou sur l'inspection des nuées, ou en examinant de quel côté vennit le tonerre. Ménélas, dans l'Iphigénie d'Euripide, atteste l'*air* témoin des paroles d'Agamemnon; mais Aristophane fait un crime à Euripide de ses sermens par l'*air*. *Voy.* Divination.

Les Romains confondirent l'air avec Mercure. Celui-ci étoit représenté, selon eux, avec des ailes, à cause de cette identité, & de ses voyages fréquens du ciel aux enfers, à travers la région éthérée. Ils regardoient aussi cet élément comme le séjour des mânes & des dieux indigetes, ou demi-dieux.

Les empereurs grecs n'eurent pas une aussi haute opinion de l'*air*, & ils ne craignirent pas de le charger d'un impôt particulier, connu sous la dénomination odieuse *pro haustu aeris*. Ils faisoient payer à leurs sujets l'*air* qu'ils respiroient. L'Histoire des Finances du Bas-Empire, dit M. Paw, feroit un ouvrage intéressant, mais qu'un honête homme ne pouroit lire sans verser des larmes.

AIRAIN. *Voy.* Bronze.

AIRES (Fêtes des). On les célébroit à Athênes dans le mois posidéon, en l'honeur de Cérès & de Bacchus, à qui l'on offroit les prémices de la récolte du blé & du vin. Elles se nommoient aussi *Aloé*.

AISERNINUS; surnom de la famille *Claudia*.

AIUS LOCUTIUS; c'est le dieu de la parole, que les Romains honoroient sous ce nom, comme ils avoient un dieu du silence; parce qu'il est aussi sage de parler à propos, que de savoir se taire. Voici la maniere dont ce dieu fut connu à Rome: peu de temps avant l'arivée des Gaulois en Italie, on entendit une voix sortir du bois de Vesta; elle annonçoit que si on ne rétablissoit les murs de la ville, elle feroit prise par l'ennemi. Persone n'y fit attention; mais lorsque les Gaulois en furent maîtres, & après qu'ils eurent été chassés, on se ressouvint de cette voix, & on éleva un autel au dieu de la parole; on lui bâtit même un temple dans la suite au milieu de Rome, dans la rue Neuve, au même lieu où il s'étoit fait entendre. Sur quoi Cicéron dit au dixieme livre de la Divination, que ce dieu, lorsqu'il n'étoit connu de persone, parloit & se faisoit entendre; mais que depuis qu'il est devenu célebre qu'il a un temple & des autels, il a pris le parti de se taire, & le dieu de la parole est devenu muet.

AJUSTÉES. On trouve dans quelques auteurs *tétracorde des ajustées*, au lieu de *tétracorde synnéménon*. *Voy.* ce mot.

AL *ou* El, eſt l'article de la langue arabe; c'eſt pourquoi il entre fréquemment dans la compoſition des mots dérivés de cette langue. C'eſt par la même raiſon qu'on le retrouve dans les noms propres ou de villes de la Syrie, de la Phénicie & d'autres lieux, où l'on parloit des langues analogues à l'arabe.

ALA. *Voy.* Ailes.

ALABANDA, en Carie. ΑΛΑΒΑΝΔΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

O. en or.

RRR. en bronze.

RRR. en argent. Ce ſont des médaillons.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Auguſte, de Livie, de Britannicus, de Néron, de Julia Domna, de Caracalla, de Fauſtine jeune, de Sévere.

ALABANDUS, fondateur d'une ville de Carie nommée *Alabanda*, devint la premiere divinité de ſes citoyens, & y fut honoré d'un culte particulier.

ALABARCHES *ou* Arabarches; magiſtrat des Juifs établis à Alexandrie en grand nombre, dès le temps de ſon fondateur le fils de Philippe. (*Juvénal*, *ſatyr. I*, 129).

Inter quos auſus habere
Neſcio quis titulos Ægyptius, atque Alabarches.

ALABARCHIÆ *vectigal*. C'étoit la gabele ou l'impôt ſur le ſel. Celui qui étoit chargé de ſa perception, s'appeloit *alabarches*, & étoit ſoumis au *comte des Largeſſes*.

ALABASTRITE. Eſpece d'albâtre, c'eſt-à-dire, de concrétion, de nature gypſeuſe. L'*alabaſtrite* a une demi-tranſparence; elle ſe travaille facilement, & prend un poli aſſez beau, mais moins vif que celui du marbre. Ce poli a toujours un œil graiſſeux. Iſidore, (*Alabaſtrites lapis candidus interſtinctis variis coloribus*).

L'*alabaſtrite* ſe diſtingue facilement de l'albâtre calcaire, en ce qu'elle ne fait point effervescence avec les acides, & qu'elle eſt plus tendre. Pour ſimplifier la nomenclature, on devroit réſerver le nom d'albâtre aux concrétions calcaires, & celui d'*alabaſtrite* aux concrétions gypſeuſes. Les anciens ont employé ſouvent cette derniere ſubſtance, & le cabinet de Sainte Genevieve renferme des lacrymatoires, des urnes & d'autres vaſes faits avec cette pierre. Elle a quelquefois des couleurs auſſi vives & auſſi tranchées que l'albâtre calcaire.

Aucun antiquaire n'a diſtingué dans ſes deſcriptions l'*alabaſtrite* de l'albâtre calcaire; c'eſt pourquoi il faut joindre à la lecture de cet article celle de l'Albâtre, pour connoître les monumens qui ſont de l'une & de l'autre matiere.

Les anciens ont employé l'*alabaſtrite* à garnir les fenêtres en guiſe de vitre. L'Égliſe de Saint Minias à Florence, eſt encore éclairée de même; & le jour y paſſe au travers des tables d'*alabaſtrite* très-minces. Néron fit bâtir un temple de la Fortune avec cette pierre, & l'on n'y perça aucune fenêtre, parce que la lumiere paſſoit au travers de l'*alabaſtrite* qui en formoit la couverture & les murs.

ALÆSA, en Sicile. ΑΛΑΙΣΑΣ.

Les médailles autonomes de cette ville ſont:

RRRR. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

ΑΛΑΛΑΓΜΟΣ. On donnoit ce nom au cri que jetoient les ſoldats en commençant les combats.

ALALCOMENE, étoit une petite ville de Béotie, qui tiroit ſon nom ou d'*Alalcomene*, nouricier de Minerve, ou d'Alalcoménie l'une des filles d'Ogygès, qui nourit Minerve, ou de ce que Minerve y avoit pris naiſſance. Cette déeſſe y avoit un temple & une ſtatue d'ivoire, extrêmement reſpectés des peuples; & ce reſpect empêcha qu'elle ne fût jamais forcée ni pillée, juſqu'au farouche Sylla. Ulyſſe étoit né dans cette ville; & pour conſerver la mémoire du lieu de ſa naiſſance, il voulut qu'une ville d'Itaque portât le nom d'*Alalcomene*.

ALALCOMÉNÉ fut le nouricier de Minerve, & mérita par-là les honeurs héroïques.

ALALCOMÉNIE, l'une des filles d'Ogygès. Quelques-uns ont dit qu'elle nourit Minerve; & la qualité de nourice de cette déeſſe, la fit honorer après ſa mort, ſous le titre de déeſſe *Praxidiciene*; on la regardoit comme la déeſſe qui conduit les deſſeins à une bonne fin, ce qui eſt renfermé dans le mot *Praxidice*. On lui immoloit la tête des animaux. Ménélas, de retour chez lui après l'expédition de Troye, lui érigea une ſtatue, comme ayant mis fin, par ſon ſecours, à une guerre qu'il avoit entrepriſe par ſon inſpiration. Elle avoit deux ſœurs, Aulis & Telſinie. *Voy.* Praxidiciene.

Alalcoménie; ſurnom de Minerve. *Voy.* les trois articles précédens.

ALAPISTÆ, étoient des bateleurs qui, pour amuſer la populace, ſe diſoient des injures & ſe donnoient des ſouflets. (*Arnobe*, *lib.* 7.)

ALARII. Ce nom eſt donné quelquefois aux fantaſſins dans Céſar, & preſque jamais aux cavaliers. Mais ſous les premiers empereurs, *alæ* & *equites alarii* étoient diſtingués des prétoriens, appelés *ſingulares*, & des cohortes à cheval. On parle quelquefois encore des fantaſſins *alariorum*, mais très-rarement, & le nom de cohortes prévalut. Celui d'*ala* & d'*alarius* devint par la ſuite propre au cavalier, non de la légion, mais à celui que l'on tiroit des provinces pour être incorporé dans la légion.

ALASTOR; nom d'un des quatre chevaux qui tiroient le char de Pluton, lorſqu'il enleva Proſerpine, ſelon Claudien, qui nomme les trois autres Orphneus, Æthon & Dicteus; noms qui marquent tous quelque choſe de funeſte & de té-

nébreux. On donne aussi le nom d'*Alastor* à certains esprits malins qui ne cherchent qu'à nuire, autrement appelés *Telchines*.

ALAUDA, *alouete*. On donna ce nom à la cinquieme légion qui, ayant été levée dans les Gaules Transalpines, fut appelée *Alauda* par Jules-César. Ce nom lui fut donné parce que les soldats qui la composoient, portoient une aigrete à leur casque, comme l'alouete huppée, ou parce qu'ils portoient l'alouete elle-même pour cimier de leur casque.

ALBA, en Italie. Alba, en lettres étrusques.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ALBAINS. Lorsque Tullus Hostilius eut détruit Albe, il en transporta à Rome les habitans, qui s'y établirent sur le mont Cœlius. Ce n'est pas de cette colonie d'*Albains* qu'il faut entendre les passages suivans; l'un d'Hérodien (VII, 5, 21): *Visum est militibus iis, quorum ad urbem Romam sub monte Albano castra erant, atque in bis liberi eorum, conjugesque relictæ neci dedere Maximinum;* l'autre de Capitolin (*Maximin. cap.* 23): *Timentes milites, quorum affectus in Albano monte erant*. Les empereurs romains avoient établi sur les ruines de l'ancienne Albe un camp, dans lequel ils tenoient une division de troupes en réserve, & qu'ils faisoient venir à Rome pour les joindre ou les opposer aux prétoriens. C'est de ces *Albains* que parlent Hérodien & Capitolin.

ALBARIUM; espece de Stuc. *Voy.* ce mot.

ALBARII; ouvriers qui travailloient ce stuc.

ALBÂTRE. Pierre calcaire formée par concrétion, ce qui empêche d'en avoir de très-grands blocs. Elle est plus tendre que le marbre; c'est pourquoi son poli est moins vif. L'*albâtre*, qu'il faut bien distinguer de l'alabastrite, offre presque toutes les couleurs; & lorsqu'elles sont formées par des couches arondies, on l'appele *albâtre-onyx*. Il est sujet à être percé dans quelques endroits, ce qui vient de la maniere dont il est formé: c'est le résultat d'infiltrations & de stalactites. Le noyau des stalactites est vide & ressemble à un tuyau. Lorsque l'*albâtre* est coupé perpendiculairement à ce tuyau, il est percé dans le milieu d'un trou, quelquefois assez grôs, que les ouvriers bouchent avec de la substance du même *albâtre*.

On tiroit d'assez grands blocs de cette pierre des carrieres de Thebes. Le temps nous a enlevé presque tous les ouvrages d'*albâtre*. Entre les statues égyptienes d'*albâtre*, il ne s'est conservé que deux Isis: elles sont assises & tienent Horus sur leurs genoux. L'une est au collége Romain, haute de seize pouces de France; l'autre est à la Villa-Albani. Celle-ci fut trouvée en creusant la terre pour poser les fondemens du séminaire Romain des jésuites, à l'endroit où étoit le temple d'Isis au champ de Mars. La partie supérieure qui manquoit a été restaurée avec de l'*albâtre* d'Italie.

L'*albâtre* de cette statue est plus clair & plus blanc que ne l'est ordinairement l'*albâtre* oriental, comme Pline le remarque de celui d'Égypte. Il a quelques veines ondoyantes plus blanches que le fond. Jean de Saint Laurent s'est donc trompé dans sa dissertation sur les pierres précieuses, en disant qu'il n'existoit point de statues égyptienes d'*albâtre*. Cette statue, dit Winkelmann (*Hist. de l'Art.* 1.), détruit encore une autre assertion du même auteur, qui assure que si les Égyptiens eussent fait des statues d'*albâtre*, elles auroient été très-alongées & dans la forme des momies. Le cabinet de Sainte Genevieve en renferme une de cette forme. Mais la base de l'Isis de la Villa-Albani a trente-six pouces françois de longueur, & la hauteur du siége sur lequel elle est assise, jusqu'aux hanches de la figure, en a autant, y compris la base.

L'*albâtre* n'étant autre chose qu'une concrétion calcaire, se forme tous les jours sous nos ieux. Comme on réparoit un de ces aquéducs qu'un Pape avoit fait conduire autrefois dans le quartier de Saint Pierre, on trouva une concrétion atachée à la maçonerie. C'étoit du véritable *albâtre*, & le cardinal Girolamo Colonna en fit scier des tables. Cette formation de l'*albâtre* se fait remarquer journélement aux bains de Tite à Rome, & dans les caves de l'observatoire de Paris.

Il ne faut pas le confondre avec une autre espece d'*albâtre* qu'on tiroit également des carrieres de Thebes en Égypte, & de celles de Damas en Syrie. Cette espece est appelée *onyx* par Pline, & elle differe entiérement des agates de ce nom. On la reconoît aux nuances de ses couches, qui la font ressembler à l'agate-onyx. Les anciens en firent des colonnes & des vases d'ornement. La Villa-Albani renferme une colonne d'*albâtre* fleuri, c'est-à-dire, de couleurs diverses, haute de seize pieds de France: c'est la plus grande & la plus belle que l'on connoisse.

Le prince Altieri à Rome, possede le plus grand vase d'*albâtre* qui ait été conservé, & qui soit de la forme des *amphores*. Il l'a trouvé en faisant creuser la terre à sa Villa près d'Albano. Le plus grand vase d'*albâtre* qui ne soit pas taillé en forme d'*amphore*, mais qui ressemble à une poire, se trouve dans la Villa-Borghese. C'est une urne blanche qui renfermoit les cendres d'un mort, comme l'indique l'inscription suivante gravée sur ce vase:

P. CLAVDIVS P. F.
AP. N. AP. PRON.
PVLCHER. Q. QVÆSITOR
PR. AVGVR.

Celui dont cette magnifique urne renfermoit les cendres, ne peut être que le fils du fameux P. Clodius ou Claudius.

La Villa-Albani renferme deux grands vases d'*albâtre* fleuri, de six pieds & huit pouces français de diametre, qui ont été trouvés rompus avec les fragmens de plus de dix autres, à l'ancien port du Tibre, au dessous du mont Aventin. Ces grands vases ont toujours été destinés à servir à la décoration des édifices, puisqu'ils n'ont point d'ouverture. On voit sur l'un d'eux la tête de Méduse, & sur l'autre celle d'un triton ou d'un fleuve.

L'*albâtre* étant formé par couches feuilletées, & n'ayant pas comme le marbre blanc une adhérence solide entre ses parties, il est beaucoup plus difficile à travailler, parce que les couches dont il est composé se détachent facilement. Aussi ne voit-on pas que les anciens aient jamais exécuté des figures entieres d'aucune espece d'*albâtre*, comme nous pouvons le juger par les ouvrages qui subsistent de cette pierre. Les extrémités, la tête, les mains & les pieds étoient d'une autre matiere, & vrai-semblablement de bronze. Les chairs sont polies, & les poils de la barbe sont *tenus bruts*. À Rome, il ne s'est conservé qu'une seule tête d'*albâtre*, & encore n'est-ce que la partie de devant ou le visage d'une tête d'Adrien, qui se trouve au muséum du capitole.

La même ville renferme deux figures entieres de femme d'*albâtre*; ce sont deux Dianes au dessous de la taille naturele. La plus grande est au palais Verospi, & la plus petite à la Villa-Borghese. Ces deux figures n'ont d'antique & d'*albâtre* que la draperie; la tête, les pieds & les mains modernes sont de bronze. Toutes deux sont de l'*albâtre* appelé *agathino*, à cause de sa ressemblance avec l'agate, & toutes deux sont drapées de la même maniere. On voit à la Villa-Albani, en *albâtre*, la partie supérieure d'une figure, qui est aussi une Diane, & dont la partie inférieure est restaurée.

Mais la plus grande statue d'*albâtre* antique qui existe, est, après l'Isis de la Villa-Albani, décrite plus haut, un beau torse dans son armure. Il a passé avec la collection d'Odescalchi à Saint Ildefonse, en Espagne. La tête, les bras & les jambes sont de bronze doré, & restauré par un maître moderne qui en a fait un Jules-César, comme on le lui avoit commandé.

Aux figures d'*albâtre* dont je viens de faire mention (dit Winkelmann, qui nous a fourni presque tout cet article), j'ajouterai les bustes & les hermès. Quatre des derniers de grandeur ordinaire & d'*albâtre* fleuri, décorent la Villa-Albani; à l'exception de ces quatre morceaux, on ne connoît point d'hermès de cette espece. Quant aux bustes, ou pour parler plus exactement, quant aux têtes dont la poitrine est d'*albâtre*, on en voit cinq au muséum du capitole. Les bustes d'Hadrien, de Sabine, de Septime-Sévere, sont d'*albâtre-agathino*; ceux de Jules-César, de Faustine l'anciene, & celui qui est surmonté d'une tête de Pescennius Niger, sont d'*albâtre* fleuri.

La Villa-Albani renferme treize bustes de cette nature; il y en a trois de grandeur naturele, & deux entre ceux-là sont d'un *albâtre* appelé *cotognino*, parce que sa couleur ressemble à celle du coing cuit. C'est aussi de cette espece qu'est le torse de Saint Ildefonse. Le troisieme buste, ainsi que les dix autres qui sont tous au dessous du naturel, sont d'*albâtre-agathino*. Un autre buste semblable avec une tête de femme, se trouve à Rome, dans l'hôtel du marquis Patrizi-Montoria.

ALBÂTRE *gypseux*. *Voyez* ALABASTRITE.

ALBÂTRE; mesure. Le P. Kircher, dans son *Œdipus Ægy. tom.* 2, *p.* 288, dit que l'*albâtre*, *alabastrum*, étoit une mesure égyptiene qui contenoit 9 kost, autre mesure, & 9 livres d'Égypte; c'est-à-dire, selon lui, 24 livres, ou 24 setiers romains.

ALBEGMINA. Voyez *ABLEGMINA*.

ALBESIA. On donnoit ce nom à de certains boucliers dont se servoient les Albiens, peuple de la nation des Marses. On les appeloit aussi *decumana*, à cause de leur grandeur. Les Romains employoient quelquefois *decumanus* & *decimus* pour *maximus*, croyant que la progression d'un jusqu'à dix exprimoit un excès de grandeur considérable. C'est ainsi qu'ils disoient *fluctus decumanus* ou *decimus*, pour *fluctus maximus*, & qu'Ovide a dit:

Decima ruit impetus unda.

ALBIA; famille romaine dont on n'a des médailles que dans Goltz.

ALBIN.

DECIMUS CLODIUS SEPTIMUS ALBINUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont:

RRRR. en or.

R. en argent. RR. avec le titre d'empereur. Une chez le roi d'Espagne, au revers PAX. AUG.; elle est unique.

R. en G. B. de coin romain; quelques revers sont, RR.

R. en M. B.

O. de colonies.

RRR. en G. B. grec.

RRR. en M. B.

Il y a des médaillons latins de ce prince: Vaillant en a raporté trois avec un grec; ils sont d'une extrême rareté.

ALBINUS; surnom des familles *JUNIA*, *POSTUMIA*.

ALBION & BORGION, deux géans, fils de Neptune, contre lesquels Hercule combatit, & qu'il eut beaucoup de peine à vaincre. Il avoit déja épuisé tous ses traits, & sa vie étoit en péril, quand Jupiter, son pere, envoya à son secours une grêle de pierres, dont Hercule se servit pour terrasser ces géans. Le champ où les pierres tomberent, fut depuis appelé le champ de pierre, *campus lapideus*; c'est aujourd'hui *la Craux*, pe-

tit canton de la Provence, à l'embouchure du Rhône, qui a sept à huit lieues de circuit, & qui est tout couvert de cailloux.

ALBOGALERUS; bonet des Flamines Diales ou de Jupiter. Ils le portoient toujours au dehors, & ils ne pouvoient le quiter que dans leurs maisons. Ce bonet, dit Festus, étoit fait de la peau d'une victime blanche: il étoit terminé par une pointe de branche d'olivier. Il étoit quelquefois orné de la foudre de Jupiter, pour désigner la divinité dont étoient les ministres ceux qui portoient l'*albogalerus*. Le P. de Montfaucon en a publié un d'après les monumens antiques; on en voit plusieurs sur les médailles de familles.

ALBULA. C'étoit l'ancien nom du Tybre. Virgile (*Æneid.* 8, 331.):

A quo post Itali fluvium cognomine Tibrim
Diximus: amisit verum vetus Albula nomen.

ALBUM. Le côté extérieur de la porte de la ville de Pompeï étoit blanchi, & l'on voit encore sur l'enduit dont on avoit revêtu les pierres, des inscriptions tracées des deux côtés avec une couleur rouge, dont, aux chifres près, il n'est guere possible de rien distinguer. Comme le stuc ou l'enduit est tombé en plusieurs endroits, on n'en peut rien conclure de raisonable. J'ai remarqué cependant, dit Winkelmann, que ces inscriptions ont été tracées par-dessus d'autres qui s'y trouvoient antérieurement, & sur lesquelles on n'avoit fait que passer une légere couche d'un enduit blanc. Il faut se rapeler ici l'inscription que nous raportons à l'article Cabaret, & qui est une affiche de location de bains & de maisons où l'on donnoit à boire & à manger. Au dessous de celle-là, il y avoit eu précédemment une autre inscription, qui y paroissoit encore avec l'enduit; mais elle étoit en couleur noire. Elle n'étoit pas écrite entiérement en couleur rouge; les caracteres des premieres lignes étoient noirs; la derniere ligne seule étoit écrite en lettres rouges.

Cette inscription & celle de la porte, peuvent servir à éclaircir ce qu'on n'avoit pas entendu jusqu'à présent, savoir, l'usage des anciens Romains, de publier *in albo* les ordonances du préteur, avant qu'on prononçât un jugement légal. Accurse avoit compris qu'il étoit question d'une muraille blanche, sur laquelle on écrivoit; on avoit cependant rejeté son idée. D'autres avoient cru aussi trouver cet usage indiqué dans Plaute, mais ils avoient néanmoins douté de l'exactitude du texte, (*Pers.* II, 2, 21.):

.... *Ne isti faxim nusquam adpareant,*
Qui hic albo pariete *aliena oppugnant bona.*

dans lequel la plupart des commentateurs lisent *rete*, au lieu de *pariete*; quoique Suidas dise expressément (*verbo*, λεύκωμα) qu'une muraille blanche servoit à annoncer les afaires civiles.

Les inscriptions que nous venons de citer, levent entiérement le doute où l'on étoit sur l'authenticité du passage de Plaute, & nous font voir clairement la maniere dont on affichoit les afaires publiques en général, & en particulier les ordonances du préteur. Cette muraille blanchie peut donc être regardée comme l'endroit ordinaire & fixé pour cette espece d'annonces; car on crépissoit de nouveau ce mur chaque fois qu'on vouloit faire une nouvelle publication.

Album *decurionum*. Les décurions imitoient le sénat; & à l'exemple de cette compagnie, ils faisoient écrire leurs noms sur une muraille blanchie destinée à cet effet, appelée *album decurionum*.

Album *prætoris*. Les ordonances du préteur étoient écrites sur un mur, qui en prenoit le nom d'*album prætoris*.

Album *judicum*. C'étoit le tableau des juges tirés des centuries, qui devoient siéger à certaines époques.

Album *senatorum*. Auguste réforma le sénat l'an 746, imposa des amendes aux sénateurs paresseux, fixa le nombre de sénateurs au dessous duquel on ne pouvoit rendre de sénatus-consulte, & établit l'*album senatorum*, ou le tableau des sénateurs, qui se renouveloit chaque année, & qui étoit placé dans la curie.

ALBUNÉE, étoit tout ensemble le nom d'un bois, d'une fontaine & d'une divinité de la montagne de Tibur: Horace n'en parle que comme d'une fontaine, *& domus Albuneæ resonantis* (*Od.* 7, *l.* 1). Virgile, comme d'un bois & d'une fontaine. (*Æneid. lib.* 7, *v.* 81). D'autres enfin, ont dit qu'Albunée étoit la dixieme des sibylles, & qu'on l'honoroit à Tibur, aujourd'hui Tivoli, comme une déesse. Son simulacre, disoit-on, avoit été trouvé dans le fleuve Anio, tenant un livre à la main; d'autres assurent que c'étoit dans la source même du fleuve, & que pour cette raison on fit de la fontaine une divinité, à laquelle on consacra un bois & un temple, où elle rendit des oracles. Le sénat de Rome lui institua des sacrifices dans le capitole.

ALBURNE. C'étoit le nom d'une montagne de Lucanie, dont on fit un dieu. On donna plus vrai-semblablement le même nom au dieu de cette montagne; & Tertullien (*Apolog.* 5, & *adv. Marcion.* 1, c. 18.) dit que M. Æmilius Metellus introduisit ce nouveau dieu à Rome.

ALCANNA; arbrisseau de la famille des Cistes. Il n'est pas douteux, dit M. Adamson, par les propriétés de l'*alcanna*, & par l'usage que l'on en fait aujourd'hui, qu'il ne soit le *cyprus* des anciens & l'*hacopher* de l'Écriture Sainte. Il est dit (*c.* 1, *du Cantique des Cantiques*, *v.* 14) que l'ami de la mariée ressemble à l'*eschol acopher*, c'est-à-dire, à la grape de fleurs du *cyprus*, appelé encore *copher* par ces Hébreux, parce qu'alors on répandoit, ainsi qu'on le pratique encore aujourd'hui, ses fleurs dans le lit nuptial. Il est étonant que, mal-

mal-gré tant de notes caractéristiques, la plupart des botanistes depuis *Matthiole*, se soient obstinés à attribuer le nom de *cyprus* à notre troëfne, *ligustrum*, qui non seulement ne croît pas en Égypte comme l'ancien *cyprus*, mais qui n'a aucune des propriétés affectées en apparence au seul *cyprus*. C'est à cette plante, connue sous les deux noms de *cyprus* & d'*alcanna*, que Linnée a encore donné celui de *lawsonia*.

Les feuilles du *cyprus* servoient autrefois & servent encore à teindre les cheveux en couleur fauve, & c'est un grand objet de commerce pour l'Égypte & l'Afrique, où cet arbrisseau a toujours été cultivé.

ALCATHÉES; fêtes qu'on célébroit à Mycenes en l'honeur d'Alcathoüs.

ALCATHOUS, fils de Pélops, fut pere de Pérybée, femme de Télamon, de qui elle eut Ajax. *Alcathoüs* ayant été soupçoné d'avoir fait assassiner son frere Chrysippe, chercha un asyle chez les Mégariens, & épousa la fille du roi de Mégare, après avoir délivré le pays d'un lion furieux qui y faisoit de grands ravages. Il régna à Mégare avec son beau pere, & mérita d'y être honoré comme un héros. Outre les monumens héroïques qu'on lui éleva, il eut encore des fêtes annuelles. *V.* CHRYSIPPE.

ALCÉ; quadrupede qui porte un bois comme le cerf, & qui lui ressemble beaucoup. Au travers des descriptions, en apparence contradictoires, qu'en ont faites les anciens, on a reconu l'élan. Capitolin raporte que Gordien, entre plusieurs autres bêtes, avoit fait venir à Rome dix *alcés*, & que Philippe s'en servit dans les jeux séculaires qu'il donna. On trouve sur les médailles de Philippe, le fils, ces mots, SÆCULARES AUGG. avec un animal extraordinaire, que Spanheim croit être un *alcé*. Réger est de son avis.

ALCÉE, fils de Persée, époux d'Hipponôme, fut pere d'Amphitrion, & aïeul d'Hercule, qui en prit le nom d'Alcide. *V.* ALCMENE, AMPHITRION.

ALCÉE, fils d'Hercule & de Malis; c'est de lui que descendoient les Héraclides, *V.* HERCULE, OMPHALE.

ALCESTE, fille de Pélias & d'Anaxabie, étant recherchée en mariage par un grand nombre d'amans, son pere jura, pour se défaire de leurs poursuites, qu'il la donneroit à celui-là seul qui pouroit ateler à son char deux bêtes féroces de différentes especes, pour promener *Alceste*. Admete, roi de Thessalie, qui étoit fort amoureux de la princesse, eut recours à Apollon; ce dieu avoit été autrefois son hôte & en avoit été bien reçu. Aussi se montra-t-il reconoissant en cette occasion; car il donna à Admete un lion & un sanglier aprivoisés, qui traînerent le char de la princesse.

Alceste, accusée d'avoir eu part au meurtre de Pélias, fut poursuivie par Acaste, son frere, qui déclara la guerre à Admete, le fit prisonier, & alloit venger sur lui le crime des filles de Pélias, lorsque la généreuse *Alceste* alla s'offrir volontairement au vainqueur pour sauver son époux. Acaste emmenoit déja à Yolchos la reine de Thessalie, dans le dessein de l'immoler aux mânes de son pere, lorsqu'Hercule, à la priere d'Admete, ayant poursuivi Acaste, l'atteignit au delà du fleuve Achéron, le défit, & lui enleva *Alceste* pour la rendre à son mari.

La fable dit qu'*Alceste* mourut effectivement pour sauver son mari, & qu'Hercule ayant rencontré la mort, combatit contr'elle, la vainquit, & la lia avec des chaînes de diamans, jusqu'à ce qu'elle eût consenti à rendre *Alceste* à la lumiere. Ce qui aidoit encore à la fable, c'est qu'*Alceste* avoit déja passé le fleuve Achéron avec Acaste, lorsqu'Hercule la délivra. D'autres ont dit qu'Hercule descendit jusqu'aux enfers, & en arracha cette princesse pour la rendre à la vie. Ce fut dans ce voyage qu'il enchaîna Cerbere, & l'entraîna sur la terre.

Homere surnome *Alceste la Divine*; sans doute, dit madame Dacier, parce qu'elle aima son mari jusqu'à vouloir mourir pour lui sauver la vie. Euripide, qui nous a donné une tragédie, dont le sujet est le dévoûment d'*Alceste* à la mort pour son mari, traite autrement cette fable. Admete, dit-il, sauvé par Apollon qui avoit trompé les Parques, en sorte qu'il ne lui étoit plus libre de mourir, fut contraint de chercher une autre victime de la mort. Tous ses proches refuserent de l'être; il ne restoit qu'*Alceste*: elle se dévoue, & les Parques l'acceptent, sur quoi Platon fait cette réflexion singuliere: *Alceste* seule eut le courage de mourir pour son mari, quoiqu'Admete eût son pere & sa mere, dont l'amour fut plus foible que celui d'une étrangere. Ils montrerent en cette occasion qu'ils n'étoient liés à leur fils que par le nom, & qu'ils étoient véritablement étrangers à son égard. *Alceste* eut d'Admete un fils nommé Eumélus.

La Villa-Albani renferme un bas-relief antique, sur lequel on voit Alceste ramenée des enfers par Hercule.

ALCHIMIE. Cette prétendue science, qui est très-distinguée de la Chimie, consiste dans la recherche de deux objets principaux, la transmutation des métaux, ou la pierre philosophale, & l'immortalité, ou plutôt un rajeunissement qui puisse s'opérer à volonté.

Les Grecs & les anciens Romains paroissent avoir ignoré jusqu'aux noms de ces deux folies, à moins que l'on ne veuille prendre à la lettre, avec les auteurs hermétiques, le rajeunissement d'Æson. *Kirker* & quelques écrivains, amateurs du merveilleux, ont avancé ridiculement, que la théorie de la pierre philosophale étoit expliquée fort au long dans la table d'Hermès, & que les anciens Égyptiens en avoient le secret. Suidas, qui vivoit dans le neuvieme ou dans le disieme siecle, a donné lieu à cette conjecture. Il dit

en effet que l'empereur Dioclétien fit brûler tous les livres des anciens Égyptiens, & que ces livres contenoient les mysteres de l'*Alchimie*.

On peut fixer au troisieme ou au quatrieme siecle l'époque de ces fabuleuses découvertes ; car le premier auteur qui parle de la transmutation des métaux & des moyens de faire de l'or est Zosime, qui vivoit dans le cinquieme. Il a écrit en grec un *Traité sur l'Art divin de faire de l'or & de l'argent*. Ce manuscrit est à la bibliotheque du Roi ; & ce que l'on y peut voir de plus utile, est que la Chimie étoit cultivée depuis long-temps, & qu'elle avoit déja fait quelques progrès. La fable raportée par Suidas, paroît être une émanation de cette croyance, qui s'établit facilement dans un temps où l'ignorance & la misere faisoient embrasser avidement tous les moyens réels ou prétendus de s'enrichir promptement.

Si les Romains en avoient eu connoissance avant Zosime, Pline n'auroit pas publié d'en parler dans son Histoire naturele ; car il y raconte avec soin que l'empereur Caligula fit des essais pour tirer de l'or de l'orpiment (*Lib.* 23. *c.* 4).

La recherche du remede universel ou du moyen de rajeunir, date de la même époque : on n'en trouve aucune trace avant Géber, auteur arabe, qui vivoit dans le septieme siecle.

ALCIDE ; premier nom d'Hercule, qui veut dire fils d'*Alcée*. Après qu'*Alcide* eut étoufé dans le berceau deux serpens que Junon avoit envoyés pour le dévorer, il fut appelé Hercule, c'est-à-dire, la gloire de Junon : comme pour marquer que les persécutions de cette déesse devoient le rendre recomandable à la postérité. *V.* Hercule.

ALCIMEDE, mere de Jason.

ALCINOË, fille de Polibe le corinthien, & femme d'Amphilocus, avoit employé chez elle une femme à certains ouvrages, moyénant un prix convenu. L'ouvrage fini, *Alcinoë* refusa de payer tout ce qu'elle avoit promis. La femme pria Minerve de la venger ; sa priere fut exaucée. *Alcinoë*, par les soins de la déesse, devint si éperdument amoureuse d'un certain Xanthus, qui logeoit chez elle, qu'elle abandona sa maison, ses petits enfans & s'embarqua avec lui. Pendant le voyage, elle vit toute la noirceur & toute l'énormité de son crime, & se précipita dans la mer.

ALCINOÜS, roi des Phéaciens, dans l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou, étoit fils de Nausithoüs, & petit-fils de Neptune & de Périhée. Il épousa Arete, sa niece, fille unique de Rhenexor, fils de Nausithoüs. Il en eut cinq fils & une fille nommée Nausicaa. Homere fait de grands éloges de la mere & de la fille. Le même poëte fait une ample description du palais & des jardins d'*Alcinoüs* ; jamais les arbres n'étoient sans fruits, & les fruits y étoient les plus succulens de l'univers : on n'y connoissoit d'autres saisons que le printemps. Tous les poëtes en ont parlé à l'envi. Ils n'ont pas moins célébré la vie voluptueuse des sujets d'*Alcinoüs*. Enrichis par le commerce, on ne voyoit chez eux que fêtes, danses & festins, acompagnés de musique. Mais tout cela n'empêchoit pas qu'ils ne fussent agiles & bons marins, & qu'*Alcinoüs* ne fût un bon prince. Il reçut avec beaucoup d'honêteté Ulysse, que la tempête avoit jeté sur ses côtes (*V.* Nausicaa), & ne lui cacha point que, dans ses états, on aimoit les repas, la musique, la danse, le changement d'habits, les bains & le lit. *V.* Ulysse.

Alcinoüs (Carré double : prétendus jardins d') ; sur les médailles de Dyrrachium, en Illyrie ; d'Apollonie, en Illyrie, de Corcyre ; d'Abdere ; d'Acanthus, en Macédoine.

Ces jardins étoient situés dans l'Illyrie, & l'on trouve ce carré double auquel on donne leur nom, sur des médailles frapées hors de cette contrée : telles sont les médailles d'Abdere en Thrace ; d'Acanthus, en Macédoine. On ne voit d'ailleurs ces prétendus jardins que sur les médailles d'argent de l'Illyrie, & jamais sur celles de bronze. Quelle raison empêchoit de placer sur ce dernier métal, un type si cher aux Illyriens ? Reconoissons plutôt dans ce carré double un relief que les premiers graveurs pratiquoient dans les coins, pour retenir les flaons entre les carrés, au défaut de la virole qui les assujétit aujourd'hui, & qui est une invention moderne.

ALCIONE. *V.* Alcyone.

ALCIPPE, fille de Mars, étoit aimée d'Allyrothius, fils de Neptune. Allyrothius ne pouvant rendre sensible sa maitresse, lui fit violence. Mars, irrité contre ce téméraire, lui ôta la vie. Mais Neptune, désespéré de la mort de son fils, appela Mars en jugement. Les plus graves Athéniens s'étant assemblés pour delibérer sur une afaire si importante, le déclarerent innocent, & le purgerent à la maniere acoutumée ; ce qui fit dire que Mars avoit été absous par le jugement des douze grands dieux. *V.* Aréopage, Mars.

ALCIS ; est un des noms sous lesquels les Macédoniens & les Germains révéroient Minerve.

ALCITHOE, femme de Thebes, fille de Minyas, qui ayant méprisé les orgies de Bacchus, fut changée en chouete. (*Ovide Mét. liv.* 4.)

ALCMENE, femme d'Amphitrion, & mere d'Hercule. Elle étoit fille d'Électrion, roi de Mycenes, & fils de Persée. Les auteurs varient sur sa mere ; les uns lui donnent Anaxe, fille d'Alcée, fils de Persée ; d'autres lui donnent Lysidice, fille de Pélops & d'Hippodamie ; d'autres enfin, la font sortir d'*Amphiaraüs* & d'Éryphile.

Mestor, fils de Persée, & par conséquent frere d'Électryon & oncle d'*Alcmene*, avoit épousé Lysidice, qui lui donna une fille nommée Hippothoé, enlevée depuis par Neptune, & menée dans les îles Échidnades. Elle en eut un fils nommé Taphius. Ce Taphius établit une colonie dans

Taphe, proche de l'Acarnanie, & en nomma les habitans Télébоès. Il fut pere de Ptérélaüs, qui donna le jour à six garçons & à une fille. Ces six garçons allerent à Mycenes redemander à Électryon le royaume de Mestor, son frere, leur trisaïeul. Il est assez étonant qu'Électryon eût été ataqué par les arrieres petits-fils de la fille de son frere Mestor; mais rien n'arrêtoit l'imagination des poëtes. Il y en a cependant qui retranchent ici une génération. Ils disent que le fils de Neptune & d'Hippothoë se nomma Ptérélaüs ou Ptérélas; qu'il eut deux fils, Téléboas & Taphus, qui allerent demander à Électryon les biens d'Hippothoë, leur aïeule.

Quoi qu'il en soit, Électryon n'acorda rien; les héritiers de Mestor pillerent son pays, & tuerent tous les fils d'Électryon. Celui-ci résolut d'aller tirer vengeance de la mort de ses fils, & remit le soin de son royaume & d'*Alcmene*, sa fille, entre les mains d'Amphitrion, son neveu, avec ferment de la part de celui-ci, de respecter la vertu de la princesse, sa cousine. Ceux qui avoient acompagné les enfans de Ptérélaüs dans leur expédition, avoient emmené en Élyde les troupeaux d'Électryon. Amphitrion les racheta; & dans le temps qu'il les remettoit entre les mains de leur maître, il eut le malheur d'être la cause de sa mort. Une des vaches du troupeau voulant prendre la fuite, Amphitrion lui jeta une massue qu'il tenoit à la main; l'animal, avec ses cornes, renvoya cette massue à la tête d'Électryon, qui mourut sur le champ. Sthénélus, fils de Persée & frere d'Électryon, profita du trouble que cette mort causa à Mycenes, pour s'emparer du trône, au préjudice d'*Alcmene*, sa niece, & la força, ainsi qu'Amphitrion, de sortir de Mycenes. Ils se retirerent à Thebes, où Créon, qui étoit roi, fit à Amphitrion les cérémonies de l'expiation. *Alcmene*, uniquement occupée de venger la mort de ses freres, jura de n'épouser que celui qui lui donneroit cette satisfaction. Amphitrion résolut en conséquence d'aller faire la guerre aux Télébоès. Il est bien singulier qu'elle oublia la mort de son pere, pour ne songer qu'à celle de ses freres, & que ce fut le meurtrier du premier qu'elle choisit pour punir le meurtre des seconds: aussi d'autres auteurs ont dit qu'Électryon fut tué, avec ses fils, dans le combat contre les Télébоès, & que ce fut à la vengeance de la mort de son pere qu'*Alcmene* atacha le don de sa main.

Quoi qu'il en soit, Amphitrion marcha contre Ptérélaüs, dont il ravagea les terres, & pris tous ses états, comme on le verra à son article. Cependant les charmes d'*Alcmene* avoient fait une violente impression sur le cœur de Jupiter: mais ce dieu respectant la vertu de la princesse, craignant d'ailleurs que la persuasion ne réussît pas sur une persone aussi sage, prit le parti de se déguiser. Il se revêtit de la ressemblance d'Amphitrion, se présenta comme vainqueur de Ptérélaüs; & pour le prouver, il fit présent à *Alcmene* de la coupe de Ptérélaüs, qu'Amphitrion s'étoit réservée dans le butin fait sur ce prince, & qu'il avoit destinée à *Alcmene*. La princesse, trompée par des apparences qui ressembloient à la vérité, acorda au faux Amphitrion ce qu'elle avoit promis au vengeur de son pere.

Jupiter, qui avoit prévu le succès de sa ruse, avoit envoyé Mercure donner ordre au soleil de se reposer pendant un jour, afin de tripler la nuit qui devoit être employée à la formation d'Hercule; une nuit ordinaire n'auroit pas suffi. Amphitrion revint de son expédition le jour même qui succéda à la longue nuit qu'*Alcmene* avoit passée avec Jupiter. À son arivée, il ne fut pas reçu comme un amant victorieux & atendu avec impatience; *Alcmene* fut surprise des plaintes qu'il lui en fit, lui raconta ce qui s'étoit passé la nuit précédente, & lui fit voir la coupe de Ptérélaüs. Amphitrion la reconut, & ne l'ayant point trouvée dans ses paquets, il alla consulter le devin Tirésias, qui lui expliqua le nœud de l'afaire.

La dignité de son rival le rendit moins délicat sur le desagrément de cette aventure. Dès le jour de son arivée, il épousa *Alcmene*, & la nuit suivante, il devint pere d'un second fils.

Junon, toujours attentive à persécuter les concubines de Jupiter & leurs enfans, traversa de tout son pouvoir les couches d'*Alcmene*. Ovide raconte que la déesse envoya Lucine pour empêcher sa délivrance. Celle-ci s'alla asseoir près de la porte du palais, & ayant croisé ses jambes, elle prononça, d'une voix basse, quelques paroles magiques. Il y avoit sept jours qu'*Alcmene* étoit en travail, lorsque Galanthis, une des esclaves, se douta, à la posture de la vieille, dont Lucine avoit pris la forme, que c'étoit une magiciene qui tourmentoit sa maitresse. Qui que vous soyez lui dit Galanthis, prenez part à notre joie, ma maitresse vient d'acoucher. À cette nouvele, Lucine se leva, & *Alcmene* fut délivrée sur le champ. *Voy.* GALANTHIS.

On raconte différemment le motif qui porta Junon à traverser cet acouchement; les uns n'en donnent point d'autre que sa jalousie; d'autres donnent à cette jalousie des vues politiques. Sthénélus, comme on l'a vu, s'étoit emparé du trône de son frere, au préjudice d'*Alcmene*, sa niece. Il avoit épousé Micippe, fille de Pélops, qui se trouva enceinte en même temps qu'*Alcmene*. Il étoit à craindre que le fils de celle-ci ne voulût faire valoir ses droits sur le royaume de son aïeul maternel, & ne fit usage des forces dont Jupiter avoit annoncé qu'il seroit pourvu. Junon, pour empêcher que le fils de sa rivale ne fût roi, obtint de Jupiter, à force d'importunités, la certitude que celui du fils d'*Alcmene* ou du fils de Micippe qui naîtroit le premier, auroit l'empire sur l'autre. La déesse profita de cette promesse pour avancer les couches de Micippe, & retarder celles d'*Alcmene*. Son stratagême ayant réussi,

Euryſtée, fils de Micippe, abuſa du pouvoir que lui avoit donné ſa naiſſance, pour perſécuter Hercule. *Voy.* HERCULE, EURYSTÉE.

Quoi qu'il en ſoit, la ruſe de Galanthis délivra *Alcmene* de deux garçons; l'un fils de Jupiter, qui fut nommé Hercule, & l'autre fils d'Amphitrion, qui fut appelé Iphiclus. *Voy.* IPHICLUS. On dit que ces deux enfans n'avoient que dix mois, lorſqu'Amphitrion voulant ſavoir lequel des deux étoit fils de Jupiter, envoya deux ſerpens dans le berceau où ils étoient couchés; Iphiclus prit auſſi-tôt la fuite; & par cette marque de foibleſſe, ſe montra fils d'un mortel. Pour Hercule, il étrangla les ſerpens entre ſes mains: *In cunis jam Jove dignus erat*. D'autres ont dit que ce fut Junon qui envoya ces deux bêtes pour faire périr Hercule; & que pour ſauver Iphiclus, elle lui donna la force de s'enfuir. *Alcmene* étoit ſi flatée de l'amour qu'elle avoit inſpiré à Jupiter, & d'être mere d'Hercule, qu'elle porta ſur ſa tête, en guiſe d'ornement, trois croiſſans, pour déſigner les trois nuits qu'elle avoit paſſées avec ce dieu, lors de la conception de ſon fils. Elle ſurvécut à ſon mari; & Pauſanias dit que de ſon temps on voyoit encore à Thebes les débris de ſa maiſon. Elle ſurvécut auſſi à ſon fils; & quelques-uns ajoutent qu'après la mort de l'un & de l'autre, elle épouſa Rhadamante.

Son tombeau ſe voyoit à côté de celui de Rhadamante, près d'Haliarte, dans la Béotie. D'autres aſſurent qu'allant d'Argos à Thebes, elle mourut ſur les frontieres de Mégare: que l'oracle conſulté par les enfans d'Hercule, dont les uns vouloient qu'on la portât à Argos, d'autres à Thebes, ordona qu'elle fût enterrée à Mégare. Tandis que les enfans d'Hercule, connus ſous le nom d'Héraclides, travailloient aux funérailles d'*Alcmene*, Jupiter, ſelon quelques-uns, commanda à Mercure de dérober ſon corps, & de le tranſporter aux îles des Bienheureux, afin de la marier avec Rhadamante. Mercure exécuta l'ordre, & mit une pierre dans le cercueil. La peſanteur fit ouvrir le cercueil; on en tira la pierre, que l'on dépoſa dans le bois ſacré, où fut enſuite bâti un petit temple d'*Alcmene* à Thebes; on lui éleva auſſi un autel à Athènes.

Agéſilas, roi de Sparte, voulant faire tranſporter les reſtes d'*Alcmene* à Lacédémone, envoya à Haliarte ouvrir ſon tombeau. On y trouva deux vaſes de terre, un braſſelet d'airain, & une table de cuivre, ſur laquelle étoient gravées des lettres que perſone ne connoiſſoit. On en porta une copie en Égypte pour les faire expliquer. Le prophete Chonuphis les déchifra; elles contenoient un ordre pour les Grecs de vivre en paix, d'honorer les muſes, de terminer leur différents ſuivant les regles de l'équité. Au reſte, les habitans d'Haliarte furent punis pour avoir laiſſé ouvrir le tombeau d'*Alcmene*. Les inondations & la peſte les tourmenterent dans la même année. *Alcmene* fut la derniere mortele avec laquelle Jupiter eut un commerce amoureux; Niobé avoit été la premiere. Il y avoit ſeize générations entre ces deux maitreſſes.

Plaute, qui a été imité, deux mille ans après, par Moliere, a fait une comédie des amours de Jupiter & d'*Alcmene*, qu'il a diſpoſés à ſa guiſe. Cette hardieſſe irréligieuſe n'eſt pas la ſeule qu'aient occaſionée ces amours du ſouverain des dieux. Les artiſtes de l'Étrurie les avoient parodiés ſur un vaſe de leur fabrique, qui a été publié par Winkelmann, dans ſon *Hiſtoire de l'Art*. La compoſition du deſſein de ce vaſe eſt une des plus ſavantes que l'on connoiſſe, en même temps qu'elle eſt une des plus comiques.

Alcmene regarde par une fenêtre, comme faiſoient les courtiſanes qui mettoient leurs faveurs à l'enchere, & comme font encore les courtiſanes modernes. La fenêtre eſt élevée; c'eſt ainſi qu'on a trouvé placées dans la maiſon de Pompeï, celles qui donnoient ſur les rues. D'ailleurs, la fenêtre d'*Alcmene* eſt celle d'un premier étage. Jupiter eſt traveſti, & porte un maſque blanc, duquel pend une longue barbe. Il a pour coëfure un boiſſeau, *modius*, pareil à celui de Sérapis, qui eſt d'une ſeule piece avec le maſque. Il tient une échele pour entrer chez ſa maitreſſe par la fenêtre. La tête du dieu qui paſſe entre deux bâreaux de cette échele, préſente une caricature des plus fortes.

De l'autre côté eſt Mercure, avec un grôs ventre, aſſez reſſemblant au Soſie de Plaute. De la main gauche il tient ſon caducée, qu'il baiſſe pour le cacher, afin de n'être pas reconu; & de l'autre main il porte une lampe, qu'il éleve vers la fenêtre pour éclairer Jupiter. Sa ceinture eſt armée d'un grand phallus, dont la ſignification n'eſt pas équivoque. N'oſant paroître nus ſur les théâtres des Romains, les comédiens en portoient de couleur rouge. Auſſi les deux figures ont ici des culotes & des bas blanchâtres d'une même piece, qui deſcendent juſqu'aux chevilles des pieds: comme le mime aſſis & maſqué qui eſt dans la vigne Mattei: leurs draperies & l'habillement d'*Alcmene* ſont parſemés d'étoiles blanches.

ALCMÉON, fils d'Amphiaraüs & d'Ériphyle, ſœur d'Adraſte. Il tua ſa mere par ordre de ſon pere. *Voy.* ADRASTE, ÉRIPHYLE. Quelques auteurs ont dit mal-à-propos qu'il fut aidé dans ce parricide par Amphiloeus, ſon frere. *Alcméon*, perſécuté par les furies, vengereſſes des parricides, ſe retira à Pſophis, dans l'Arcadie, où il fut expié par Phégéus, & épouſa Arſiooë ou Alphéſibée, fille de ce Phégéus, à laquelle il donna le collier & la robe d'Ériphyle, ſa mere. Il en eut un fils nommé Clytius. Ni l'expiation à laquelle il s'étoit ſoumis, ni ſon mariage, ne le guérirent de ſa fureur. Il alla conſulter l'oracle, & apprit que pour ſe délivrer des furies, il falloit qu'il ſe retirât ſur une terre toute neuve, & formée depuis le meurtre d'Ériphyle. *Alcméon*

crut que les îles Échidnades étoient le lieu que lui indiquoit l'oracle. *Voy.* ÉCHIDNADES. Il s'y établit; & quoique marié avec Alphésibée, il ne laissa pas d'épouser Callirhoë, fille du fleuve Achéloüs.

Celle-ci ayant entendu parler du collier d'Ériphyle, elle déclara à son mari qu'elle ne le traiteroit plus en époux, s'il ne lui faisoit présent de ce bijou précieux. Pour le tirer des mains de sa premiere femme, *Alcméon* retourna chez Phégée, à qui il fit acroire que, selon la réponse de l'oracle, il ne feroit débarassé des furies qu'après avoir offert le collier à Apollon. Ce mensonge lui réussit; mais Phégée ayant ensuite découvert la vérité, donna ordre à ses deux fils de tuer *Alcméon*, ce qu'ils exécuterent; & comme leur sœur s'en affligea, ils la transporterent dans un cofre à Tégée, & lui imputerent le meurtre de son mari. *Alcméon* avoit eu deux fils de Callirhoë, *Arcanus* & *Amphitere*. *Voy.* CALLIRHOË.

Pendant qu'il étoit persécuté par les furies, *Alcméon* eut deux enfans de la prophétesse Manto, fille de Tirésias, Amphilocus & Thisphone. Selon quelques historiens, *Alcméon*, après la seconde guerre de Thebes, fut attiré en Italie par Diomede, qu'il aida à conquérir ce pays & l'Acarnanie. Sommés tous les deux de se trouver à l'expédition de Troye, Diomede s'y rendit; mais *Alcméon* s'arrêta dans l'Acarnanie; & pour honorer son frere, bâtit une ville qu'il nomma *Argos d'Amphilocus*. *Alcméon* y rendit des oracles; mais son patricide le fit exclure des honeurs divins que les Oropiens rendoient à son pere & à son frere. On lui éleva à Psophis, un tombeau qui n'avoit ni éclat ni ornemens; & il étoit entouré de cyprès si hauts, qu'ils pouvoient couvrir de leur ombre le coteau qui dominoit sur la ville. On ne les coupoit point, parce qu'ils étoient consacrés à *Alcméon*; on les appeloit les pucelles. Les furies d'*Alcméon* ont fait retentir les théâtres de la Grece; mais il ne nous reste aucune de ces tragédies. *Voy.* AMPHIARAÜS, ÉRIPHYLE, CALLIRHOË, ÉPIGONES, AMPHILOCUS.

ALCON, fils d'Éreſthée, roi d'Athènes, étoit très-adroit à tirer de l'arc. Il atteignit un dragon qui avoit enlevé un de ses fils, & le tua sans blesser l'enfant. *Alcon* passa pour un des héros de la Grece, & il y eut plusieurs monumens héroïques élevés en son honeur.

ALCONA; divinité qui présidoit aux voyages, ainsi qu'*Adeona*. Son nom peut venir d'ἀλκὴ, *force*; parce qu'il faut du courage & de la force pour soutenir la fatigue des voyages.

ALCYON; oiseau consacré à Thétis, parce qu'il fait son nid sur les bords de la mer, & parmi les roseaux. *Voy.* ALCYONE, fille d'Éole.

Les anciens n'ont pas décrit cet oiseau avec assez de précision, pour que l'on ait pu le reconoître: ainsi nous ignorons quel étoit l'*alcyon* des anciens. Cependant les modernes ont fait l'application de ce nom. Belon l'a donné à deux especes d'oiseaux, que nous appelons *martin-pêcheur* & *rousserolle*.

ALCYONE, fille d'Atlas, fut une des sept atlantides qui formerent la constellation des pléiades. Elle eut de Neptune un fils nommé Anthas, qui fut roi de Trézene; &, selon quelquesuns, Antédon la rendit mere de Glaucus. *Voy.* ATLANTIDES.

ALCYONE, fille d'Éole, de la race de Deucalion, épousa Céix, roi de Trachine: son amour pour son époux fut si grand, que Céix ayant fait naufrage, *Alcyone* se précipita dans la mer, où elle fut changée en alcyon, ainsi que son mari. Il n'y a pas dans Ovide de fable écrite avec plus d'art, & qui soit plus touchante. *Voy.* CÉIX.

ALCYONA; surnom qui fut donné à Cléopâtre, fille d'Idas & de Marpese, & femme de Méléagre, pour conserver dans leur famille la mémoire de l'enlévement de sa mere par Apollon. Il étoit relatif aux regrets que cette triste aventure avoit causés à sa mere, qui, comme une autre *Alcyone*, s'étoit vu cruelément séparée de son mari.

ALCYONÉE; un des plus redoutables géans qui ataquerent Jupiter. Il devoit être immortel tant qu'il demeureroit dans le lieu de sa naissance. Avant la guerre contre les dieux, il s'étoit déja distingué par d'autres entreprises; c'est lui qui avoit emmené d'Érithie, les bœufs du soleil. Le pere des dieux ayant commandé à Hercule de combatre ce redoutable géant, le héros terrassa plusieurs fois son ennemi à coups de fleches; mais dès qu'*Alcyonée* touchoit la terre, qui étoit sa mere, il prenoit de nouveles forces, & se relevoit plus terrible qu'auparavant. Alors Pallas se joignit à Hercule; elle saisit le géant par le milieu du corps, & le porta au dessus du cercle de la lune, où il expira.

ALCYONÉE; lac situé près de Corinthe dans l'Achaïe, & très-profond. L'empereur Néron eut la curiosité de le faire sonder: on assure qu'il n'en put trouver le fond. Auprès de ce lac étoit un temple, que les Oropiens avoient consacré à Amphiaraüs, & une fontaine qui portoit le nom de ce devin.

ALDINE (*lettre*). On donnoit autrefois ce nom aux caracteres que nous appelons *italiques*; & il leur venoit d'Alde Manuce, qui les avoit employés le premier. Cet imprimeur célebre ne se servoit presque point d'autres caracteres; & il le préféroit au *romain*, parce qu'il imite mieux l'écriture & qu'il est plus pressé. Mais on a éprouvé constament que la lettre *aldine* fatiguoit la vue, & on l'a abandonée pour le corps des ouvrages, la réservant uniquement pour les mots & les citations que l'on veut distinguer. On estime l'exactitude des éditions qu'a données Sébastien Griff, imprimeur de Lyon, & qui sont toutes en lettre *aldine*.

ALDOBRANDINES (*Les noces*), C'est le nom sous lequel on connoît depuis long-temps une frise antique, sur laquelle est peinte une noce. Cette

frise fut trouvée près de Sainte Marie Majeure, dans l'emplacement où étoient jadis les jardins de Mécene; on la voit aujourd'hui à la Villa-Aldobrandine, où elle est conservée avec la partie du mur sur laquelle elle étoit peinte. Ce tableau antique est composé de plusieurs figures hautes d'environ seize pouces de France; il a été publié par le P. Montfaucon & plusieurs autres fois depuis. Winkelmann a prouvé dans ses *Monumenti inediti*, *p.* 60, qu'il représentoit les noces de Thétis & de Pélée; & que les figures qui accompagnent les époux, sont trois déesses des saisons ou trois muses, qui chantent & qui exécutent l'épithalame.

Nous ignorons, dit le chevalier de Jaucourt, si cette noce est d'un grand coloriste on d'un ouvrier médiocre de ces temps-là; ce qu'on peut dire de certain sur son exécution, c'est qu'elle est très-hardie. Elle paroît être l'ouvrage d'un artiste aussi maître de son pinceau, que Rubens & que Paul Véronese l'étoient du leur: les touches, qui sont très-heurtées, & qui paroissent même grossieres quand elles sont vues de près, font un effet merveilleux lorsqu'on considere ce tableau à la distance de vingt pas; & c'étoit apparemment de cette distance qu'il étoit vu sur le mur où le peintre l'avoit fait.

ALE, dans la Cilicie.

On a des médailles impériales greques frapées dans cette ville, selon le P. Hardouin.

ALÉA; surnom de Minerve, qui lui fut donné par Aleus, roi d'Arcadie, après qu'il lui eut bâti un temple dans la ville de Tégée, sa capitale, sous le nom de *Minerve-Aléa*. Auguste, pour punir les Arcadiens d'avoir suivi le parti d'Antoine, enleva de Tégée la *Minerve-Aléa*. On conservoit dans son temple la peau & les défenses du sanglier calydon.

Aléa, en Arcadie. ΑΛΕΙΩΝ. ΑΧΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze. (*Eckhel*, *Pellerin*.)

O. en or.

O. en argent.

ALEATORIUM. On donnoit ce nom à une salle dans laquelle on jouoit aux échecs ou aux *calculi*. Elle étoit placée auprès des jeux de paume; de maniere qu'on s'y retiroit pour se délasser des fatigues de cet exercice violent. Sidoine Apollinaire, (*Epist.* 11, 2): *Atque illic aleatorium lassis consumpto sphæristerio faciat*.

ALECTO; une des trois furies, sœur de Tisiphone & de Mégere, fille de l'Achéron & de la nuit. Son nom signifie l'envie ou celle qui n'a point de repos, de l'α privatif & de λήγω, *quiesco*. Virgile lui donne des ailes de dragon, & *Alectus stridentes anguibus alæ*. *Voy.* Furies.

ALECTRIOMANTIE ou Alectoromantie; divination par le moyen d'un coq, en usage chez les Grecs. Voici comme elle se pratiquoit: on traçoit un cercle sur la terre, on le partageoit ensuite en vingt-quatre petites câses ou espaces; dans chaque câse on écrivoit une lettre de l'alphabet, & sur chaque lettre on mettoit un grain de blé; cela fait, on plaçoit un coq au milieu du cercle, on remarquoit les grains qu'il mangeoit, & quelles étoient les lettres des câses où les grains avoient été placés; on faisoit ensuite un mot de ces lettres, & l'on croyoit que ce mot apprenoit ce que l'on vouloit savoir. C'est par cet art que les sophistes Libanius & Jamblique chercherent & crurent avoir trouvé quel seroit le successeur de l'empereur Valens; car le coq ayant mangé les grains qui étoient sur les lettres Θ, Ε, Ο, Δ, ils ne douterent plus que le successeur ne fût Théodore; mais ce fut Théodose, qui échapa seul aux recherches de Valens. Cet empereur, informé de l'action de ces devins, fit tuer tous ceux dont les noms commençoient par ces quatre premieres lettres, comme *Théodore*, *Théodat*, &c. ainsi que les devins. Jamblique s'empoisona lui-même.

Alectriomantie est un mot composé d'Αλεκτρυὼν, un coq, & μαντεία, divination.

ALECTRYON, jeune favori de Mars, & le confident de ses amours, ayant été mis un jour en sentinelle pendant que le dieu étoit avec Vénus, il s'endormit, & laissa surprendre les deux amans par Vulcain. Mars, irrité de la négligence d'*Alectryon*, le métamorphosa, pour l'en punir, en un oiseau de son nom; c'est-à-dire, en coq, qui garde encore la crête du casque qu'il avoit lorsqu'il fut métamorphosé. Se ressouvenant de sa paresse, il n'oublie rien pour l'éfacer par une vigilance soutenue, en annonçant toutes les nuits, le prochain retour du soleil, par le batement de ses ailes & par son chant.

Le nom grec du coq, ἀλεκτρυὼν, a donné lieu à cette fable.

ALÉES; fêtes qu'on célébroit à Tégée, dans l'Arcadie, en l'honneur de Minerve Aléa.

ALEMONA. Déesse que la superstition romaine avoit crée, & à qui elle attribuoit le soin de nourir les enfans dans le sein de leurs meres. Son nom venoit du mot latin *alere*, nourir. Tertullien, *de Anim. c.* 37.

ALÉON, fils d'Atrée, a été appelé Dioscure, ainsi que Mélampus, & Eumolus, son frere. *Voy.* Dioscures.

ALÉSIS, dans l'Élide. ΑΛΗΣΕΙΤΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honneur d'Hadrien & d'Antonin, selon Vaillant. Mais Pellerin croit qu'il a mal vu leur légende; il la rétablit par ΑΜΑΣΕΙ-ΤΩΝ, & restitue ces médailles à Amasia du Pont.

ALÉTIDES; sacrifices solemnels que les Athéniens faisoient aux mânes d'Érigone, par ordre de l'oracle d'Apollon.

Érigone portoit encore le nom d'*Alétis*; elle conçut une si vive douleur de la mort de son pere Icare, qu'elle se pendit de désespoir; ce qui fit donner aussi à ces fêtes le nom d'ΑΙΩΡΑ, (*eories*),

suspension. On les célébroit par des chants, & en se balançant avec des cordes attachées à des arbres ou à des solives. Festus parle de ces balançoires que l'on appeloit *oscilla*.

La fille d'Icare, en mourant, pria les dieux de permettre que toutes les filles d'Athènes périssent d'une maniere aussi honteuse, si leurs parens ne vengéoient la mort de son pere. Les Athéniens ayant négligé cette vengeance, les vœux d'Érigone furent exaucés. Car les jeunes filles d'Athènes étant saisies d'un esprit de vertige, la plupart se donnerent la mort. Leurs parens, éfrayés de ces suicides, consulterent l'oracle d'Apollon, qui leur ordona d'apaiser les mânes d'Icare, en instituant les *alétides*, fêtes ainsi nommées du grec ἀλάω, *j'erre*, parce qu'Érigone erra longtemps acompagnée de sa chiene, avant de trouver le corps de son pere.

Quelques auteurs, & Hésychius entr'autres, croient que cette fête avoit été instituée en l'honeur du roi Témale ou d'Ægisthe, & de Clytemnestre. D'autres l'attribuent à une fille de ces derniers, qui, se joignant à son grand-pere Tyndare, alla à Athènes, pour accuser Oreste devant l'aréopage; mais ayant perdu sa cause, & s'étant pendue de fureur, les Athéniens, par ordre de l'oracle, établirent cette fête à sa mémoire. (*Etymolog. Magn.*)

ALEUROMANTIE, d'ἄλευρον, farine, & de μαντεία, divination. Cette étymologie nous apprend que la farine de froment servoit à cette divination, tandis que c'étoit par le moyen de la farine d'orge que se pratiquoit l'*alphitomantie*. Apollon, qui prédoit à l'*aleuromantie*, en avoit pris le nom d'ἀλευρόμαντις.

ALEUS, fils de Nyctimus, roi d'Arcadie; c'est lui qui fit bâtir le temple de Minerve-Aléa. *Voy.* Aléa, Aléis.

ALEUS, roi de Tégée, dans l'Arcadie. ΑΛΕΟΣ.

Ses médailles sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ALEXANDRA; nom sous lequel Cassandre fut adoré. *Voy.* Cassandre.

ALEXANDRE Pâris, fils de Priam. *Voyez* Pâris.

Alexandre I, roi de Macédoine. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ.

Après les médailles de Gélon, roi de Syracuse, on n'en connoît point de plus anciennes que celles de ce roi. Leur fabrique annonce cette anciéneté, & le carré en creux du revers l'atteste formélement.

Ses médailles sont:

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Alexandre le Grand, roi de Macédoine. Le petit nombre de monumens sur lesquels *Alexandre* est représenté, & qui ont échapé aux ravages du temps, méritent l'attention particuliere des amateurs de l'antiquité; car son zele pour les arts & pour les lettres a contribué autant à lui faire donner le surnom de Grand, que son intrépidité, son courage & ses exploits.

Les portraits de ce roi qui nous restent, n'anoncent point les maîtres qui les ont produits, ni le siecle qui les a vu faire. On sait, à la vérité, qu'Apelle eut seul le droit de le peindre; Lysippe celui de le jeter en fonte, & Pyrgotelès de le graver en pierres fines. Mais l'histoire ne nous a pas conservé le nom du sculpteur qui avoit seul le droit de le faire revivre en marbre; on n'en connoît d'ailleurs aucun de ce temps qui ait joui d'une réputation égale à celle de Lysippe.

'Entre les têtes d'*Alexandre*, dit Winkelmann, qui nous fournit cet article, nous en citerons trois qui méritent une attention particuliere. La premiere & la plus grande se trouve au muséum de Florence; la seconde au capitole, & la troisieme, qui apartenoit à la reine Christine, est aujourd'hui à Saint Ildefonse, en Espagne. Les historiens nous disent qu'*Alexandre* penchoit la tête sur une épaule: c'est ainsi qu'il est représenté dans tous ses portraits, & regardant en haut: position qui est indiquée dans une épigramme de l'anthologie (*lib.* 4, *p.* 312), faite sur une statue de ce conquérant, de la main de Lysippe.

Le jet des cheveux, au dessus du front, caractérise seul les têtes d'*Alexandre* entre toutes celles des héros. Ses cheveux sont toujours relevés au dessus du front, avec une négligence qui n'est pas dépourvue de noblesse; ils retombent ensuite en formant un arc étroit. Tels on voit ordinairement les cheveux du front aux têtes de Jupiter. Comme *Alexandre* vouloit passer pour fils de ce dieu, Lysippe lui aura voulu donner quelques traits de ressemblance avec Jupiter, ce qu'il aura pu faire en traitant les cheveux; en quoi il aura ensuite été imité par d'autres artistes.

Les statues d'*Alexandre* sont encore plus rares que ses têtes. Il se trouve à la Villa-Albani une statue héroïque plus grande que le naturel, dont la tête casquée nous offre les traits du conquérant de l'Asie; mais la tête n'apartient pas à la statue. Cette observation s'applique également aux statues qui sont hors de Rome, & auxquelles la tête a fait donner le nom d'*Alexandre*. La seule véritable statue de ce prince, est probablement celle que posséde à Rome le marquis Rondini; car la tête de cette statue qui est sans casque, n'a jamais été détachée du tronc. Sa conservation est si parfaite, que non seulement le nez est entier, chose extrêmement rare, mais encore que l'épiderme n'a éprouvé aucune altération. *Alexandre* est représenté à l'héroïque, c'est-à-dire, entiérement nu, dans une atitude penchée, & le coude apuié sur la cuisse droite. La tête a les cheveux disposés sur le front dans le même goût que les bustes du capitole & de Florence.

Quoique les belles actions d'*Alexandre* aient offert des sujets très-propres à être traités par les anciens artistes en bas-relief, c'est-à-dire, en maniere de symboles ou d'allégories destinées à décorer des édifices & des tombeaux, on n'en trouve qu'une seule. C'est l'entretien de ce prince avec Diogene. Le cynique, couché dans son tonneau de terre cuite, reçoit le héros de la Grece sous les murs de Corinthe. Ce bas-relief, qui est conservé à la Villa-Albani, a été publié par Winkelmann, dans son Histoire de l'Art & dans les *Monumenti inediti*.

Quant aux gravures d'*Alexandre* par Pyrgotelès, on en connoît une qui porte le nom de cet habile artiste. La pierre offre un petit buste d'agate-onyx, un peu plus grand que la moitié du même buste gravé en cuivre dans le Recueil du baron de Stosch. Mais le nom de Pyrgotelès s'y trouve écrit au nominatif, contre l'usage des graveurs anciens. Ceux-ci mettoient toujours sur leurs ouvrages leurs noms au génitif; de sorte qu'au lieu de ΠΥΡΓΟΤΕΛΗΣ, il faudroit ΠΥΡΓΟΤΕΛΟΥΣ. C'est pourquoi ce nom paroît être une addition moderne. La tête elle-même offre une ample matiere à la critique; car elle ressemble à Hercule, & non pas à *Alexandre*. Ce qui est prouvé non seulement par les cheveux qui descendent sur les tempes & qui acompagnent une portion des faces, caractere que n'offre aucun portrait de ce roi, mais aussi par les cheveux placés au dessus du front, qui sont courts & frisés comme ceux d'Hercule.

On voit de plus cette tête couverte d'une peau de lion; ce que n'offrent jamais les têtes d'*Alexandre*. D'ailleurs, la figure est plongée dans une tristesse profonde; elle a la bouche ouverte & gémissante. Cette observation a été négligée par ceux qui ont prétendu reconoître ici le roi de Macédoine; quoiqu'ils auroient pu y voir la tristesse d'*Alexandre* à la mort d'Éphestion. Mais cette tristesse caractérise encore mieux Hercule: elle le saisit au moment qu'ayant tué les enfans qu'il avoit eus de Mégare, il reprit l'usage de sa raison, & déplora son malheur avec douleur & repentir. Nicéarque, selon Pline*, l'avoit représenté dans cet instant d'accâblement: *Herculem tristem insaniæ pœnitentiæ*.

Les médailles font souvent mention de ce conquérant, auquel tant de villes attribuoient leur fondation. C'est à ce titre sans doute qu'il est placé sur les médailles de Berhée; d'Alexandrie, en Troade; de Colophon; de Lampsaque; de Magnésie, en Ionie; de Priene; de Tarse; de Ténédos, & de Téos.

Celles de Macédoine, qui lui apartienent en propre, & qui ont pour légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ, sont communes en tous métaux.

Il s'est élevé une grande question entre les antiquaires, au sujet de la tête que l'on voit sur les médailles de Macédoine, avec le nom d'*Alexandre*. Les uns ont cru y trouver les traits d'*Alexandre*, & les autres ne veulent pas l'y reconoître. Il est vrai que l'on voit en général sur ses médailles d'or une tête casquée, qu'on ne peut méconnoître pour celle de Pallas; & sur ses médailles d'argent & de bronze, il y a une tête couverte de la dépouille d'un lion, qui ressemble entiérement à Hercule jeune. Mais on croit avec assez de vrai-semblance trouver les traits du roi de Macédoine dans les têtes qui sont gravées sur les médailles communes à toute la Macédoine, & frapées après l'extinction de la monarchie, avec la légende ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ.

Alexandre, fils de Néoptoleme, roi d'Épire. ΑΛΕΞ. ΤΟΥ. ΝΕ.

Ses médailles sont:

RR. en bronze.

RRRR. en or.

O. en argent.

Alexandre, fils de Pyrrhus, roi d'Épire.

Pellerin & Eckel lui ont attribué un médaillon d'argent.

Alexandre I, Théopator, Évergetes, Épiphane, Nicéphore, *autrement dit* Bala, roi de Syrie.

Ses médailles avec les titres de *Théopator*, *Évergetes*, sont:

C. en argent.

O. en or.

C. en bronze.

Ses médailles avec les titres d'*Épiphane*, *Nicéphore*, sont RRRR. en bronze.

Alexandre II, roi de Syrie.

Ses médailles sont:

RR. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

Alexandre, surnommé le Soleil, fils, de Cléopâtre & d'Antoine.

Plusieurs auteurs ont fait graver une médaille greque de moyen bronze, où l'on voit d'un côté la tête radiée d'*Alexandre*, & au revers deux sceptres & deux cornes d'abondance; mais cette médaille est suspecte aux antiquaires.

Alexandre-Sévere. *Voyez* Sévere-Alexandre.

Alexandre; tyran en Afrique, sous Maxence.

Alexander Augustus.

Ses médailles sont:

O. en or; on n'en a probablement point en argent.

RRRR. en M. B. ou unique, dans le cabinet de M. Pellerin.

RRR. en P. B.; on en trouve avec trois revers différens.

Alexandre, fils de Basile le Macédonien.

Alexander Augustus.

Ses médailles sont:

O. en or & en argent.

RR. en M. B., où il est avec Léon, son frere.

ALEXAN-

ALEXANDRIE, en Troade. ΑΛΕΞΑΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

R. en bronze.

O. en argent.

Son type ordinaire est un cheval paissant.

Devenue colonie romaine, elle a fait fraper des médailles impériales latines, que l'on trouvera à l'article Troas.

Alexandrie, près de la ville d'Issus, dans la Cilicie. ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΩΝ ΚΑΤ'ΙССΟΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques avec des époques, en l'honeur de Trajan, de Caracalla, d'Hadrien.

Ses médailles autonomes sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Alexandrie, d'Égypte. ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΑ.

Cette ville a fait fraper une multitude de médailles impériales greques, en l'honeur de presque tous les empereurs, depuis Auguste jusqu'à Maximien.

Son nom y est rarement placé; mais on reconoît ses médailles à l'aigle égyptiene, & mieux encore à leur fabrique: elles sont très-épaisses.

L'Égypte étant devenue une province romaine, *Alexandrie* dût à son anciene splendeur la maniere particuliere dont les empereurs lui permirent de se gouverner. Au lieu des décurions, & des décemvirs leurs subdélégués, qui commandoient dans les autres provinces, les Césars nommoient un gouverneur pour rendre la justice à *Alexandrie*, sous le nom de *Juridicus Alexandriæ*. Cet officier exerçoit un pouvoir plus étendu que celui des décemvirs; car il jugeoit toutes les causes civiles, même les plus importantes: ce qui excédoit les limites prescrites aux décemvirs.

Le *juridicus Alexandriæ* veilloit soigneusement au départ des convois de blé que l'Égypte fournissoit à Rome tous les ans, & qui étoient voiturés jusqu'à Pouzzol sur de grands bâtimens apartenans aux Alexandrins.

Ceux-ci avoient encore un objet de commerce qui étoit aussi agréable aux grands & aux riches de Rome, que les grains pouvoient l'être à la multitude; nous voulons parler des jeunes esclaves qu'ils leur vendoient. Ils étoient très-à la mode, & les anciens auteurs en font souvent mention. Martial en demande un qui soit né sur les bords du Nil, c'est-à-dire, à *Alexandrie*; parce que, dit-il, il ne venoit d'aucun pays des esclaves aussi bien élevés & aussi spirituels. (*IV*, 42, 1.)

Si quis forte mihi posset præstare roganti,
Audi quem puerum, Flacce, rogare velim:
Niliacis primum puer is nascatur in oris,
Nequitias tellus scit dare nulla magis.

Stace (*Sylv. V*, 5, 66.) explique ces gentillesses qui rendoient si chers aux Romains les esclaves d'*Alexandrie*: „ Je n'ai point acheté un de ces enfans apportés sur les vaisseaux égyptiens, qui ont un babil si aimable, qui ont appris à plaisanter sur les bords du Nil, & qui mettent tant de sel & d'esprit dans leurs saillies & leurs réparties.

Non ego mercatus Pharia de puppe loquaces
Delicias, doctumque sui convicia Nili
Infantem, linguaque simul, salibusque protervum.

Comme les Alexandrins destinoient ces enfans à l'esclavage, ils les accoutumoient dès l'âge le plus tendre, à répondre avec finesse, malice & promptitude. Ils leur donnoient des maîtres à cet effet, comme nous l'apprend Séneque (*de Constant. c. 11.*): *Pueros quidem in hoc mercantur procaces, & eorum impudentiam acuunt, & sub magistro habent, qui probra meditate effundant: nec has contumelias vocamus, sed argutias.* Les empereurs ne dédaignoient pas leur babil, & s'amusoient à les agacer. Suétone le dit d'Auguste (*c.* 83, *n.* 2.): *Ludebat cum pueris minutis, quos facie & garrulitate amabiles undique conquirebat, præcipue Mauros & Syros.* C'étoit également de l'Afrique, & de l'Égypte en particulier, que venoient ces pantomimes & ces histrions pour lesquels le peuple romain se passionoit si follement.

Les enfans d'*Alexandrie* n'étoient pas destinés uniquement à amuser leurs maîtres, ils les servoient encore à table; & c'étoit un rafinement de luxe, à cause des sommes considérables qu'ils leur coûtoient. Pétrone (*Sat. c.* 31.): *Tandem ergo discubuimus, pueris Alexandrinis aquam in manus nivatam infundentibus.*

Alexandrie (*Ere ecclésiastique d'*). „ Quoique les premiers Chrétiens n'eussent pas d'autres manieres de dater que celles qui avoient cours chez les Grecs & les Romains, cependant on vit de bonne heure les plus habiles d'entr'eux s'appliquer à régler la chronologie sur les années de la création du monde. Les Juifs leur en avoient donné l'exemple; mais les supputations des uns & des autres, quoique toutes apuiées sur le texte des Septante, n'étoient rien moins qu'uniformes. Nous ne raporterons que celles qui eurent le plus de cours, ou qui acquirent le plus de célébrité par la réputation de leurs auteurs „.

„ Pour commencer par l'historien Joseph, il compte depuis Adam jusqu'à la ruine du second temple, c'est-à-dire, jusqu'à la 70e année de l'ere chrétienne, 4233 ans; d'où il résulte que dans son calcul, cette ere a pour époque l'an du monde 4163. Clément d'*Alexandrie* attribue aux Juifs hellénistes de son temps, une autre maniere de supputer, suivant laquelle il fait concourir la mort de l'empereur Commode, avec l'an du monde 5818. Or, il assigne lui-même cet événement à l'an de J. C. 194. C'est donc un espace de 5624 ans, que ce calcul met entre la création du monde & l'incarnation. Théophile d'Antioche donne un

peu moins d'étendue à l'intervalle de ces deux époques; car il raporte (*l. 1, ad Autolycum*) la mort de l'empereur Marc-Aurele à l'an du monde 5695; événement que nous plaçons en l'an 180 de l'ere chrétiene. Jules Africain, qui acheva sa chronique, comme il le dit lui-même, sous le consulat de Gratus & de Séleucus, c'est-à-dire, l'an de J. C. 221, retranche encore 15 années du calcul précédent; & pour faire un compte rond, il assigne la naissance de J. C. à l'an du monde 5499, & fait concourir la premiere année de l'incarnation avec l'an 5500. La supputation d'Eusebe de Césarée varie dans les différens exemplaires manuscrits de sa chronique: mais la leçon la plus autorisée place en l'an du monde 5199 la naissance du Sauveur. C'est l'époque que plusieurs écrivains du moyen âge ont préférée, & qu'on a jugé à propos de suivre jusqu'à nos jours dans le martyrologe romain „.

„ Nul de ces calculs, si l'on excepte celui de Jules Africain, ne paroît avoir fait loi dans aucune Église, ni dans aucun pays. Les Alexandrins adopterent ce dernier, & c'est ce qu'on nomme l'ere d'*Alexandrie*. Mais pour la bien entendre, il est important de faire quelques observations, qui, pour avoir échapé à d'habiles chronologistes modernes, ont été cause de bien des tortures qu'ils ont données en pure perte à leur esprit, pour acorder ce calcul avec lui-même „.

„ La premiere chose à remarquer est, que Jules Africain avançoit l'époque de l'incarnation de trois années sur notre ere chrétiene vulgaire; car au lieu de la faire concourir, comme nous, avec la premiere année de la 195e olympiade, il la faisoit correspondre à la seconde de l'olympiade 194; en sorte que dans son calcul, l'année 5503 du monde, quatrieme de J. C., selon lui, répond à la premiere de notre ere vulgaire de l'incarnation „.

„ Cette différence s'accrût encore (& c'est notre seconde observation) par le retranchement que l'on fit de dix années au calcul de Jules Africain; ce qui ariva au commencement de l'empire de Dioclétien. Car au lieu de compter l'an du monde 5787, à l'an de J. C. 287; selon eux, on ne compta plus que 5777 pour la premiere de ces deux périodes, & 277 pour la seconde. Nous en avons la preuve dans Théophane, dont la chronographie, apuiée sur l'ere d'*Alexandrie*, réunit ces deux dernieres époques à la tête de l'empire de Dioclétien, par où elle débute. Le P. Pagi conjecture, avec beaucoup de vrai-semblance, que cette réforme se fit à l'occasion du cycle de 19 ans, inventé dans ce temps-là par Anatolius, évêque d'Hiéraple. Les Alexandrins, dit-il, voulant que ce cycle commençât une nouvele révolution avec l'empire de Dioclétien, prirent le parti d'abréger de dix années la durée du monde; parce qu'en effet, la division de 5777 par 19, ne donne qu'une unité au delà du quotient „.

„ Voilà donc une différence de sept ans entre nous & les Alexandrins, pour la supputation des années de l'ere chrétiene: car auparavant ils nous devançoient à cet égard de trois ans; & sans le retranchement dont on vient de parler, la premiere année de Dioclétien, qui est pour nous la 284e de l'incarnation, seroit pour eux, ainsi qu'on l'a dit, la 287e. Mais au moyen des dix années qu'ils ont supprimées, elle n'est plus que la 277e. Ainsi, au lieu d'anticiper sur nous, comme auparavant, de trois années l'époque de l'incarnation, ils la reculent maintenant de sept années après nous. Tel est le vrai dénoûment de ces difficultés, qui ont embarassé tant de chronologistes dans la lecture des anciens écrivains, tels que S. Maxime & Théophane, lesquels font profession de suivre l'ere d'*Alexandrie* „.

„ Quand le premier, par exemple, dans son Traité du Comput, chap. 32, fait correspondre la 31e année de l'empire d'Héraclius à la 633e de J. C.; au lieu de le taxer d'erreur, il ne faut que suppléer la différence du calcul qu'il suit d'avec le nôtre, & nous serons d'acord avec lui. Sept ajouté à trente-trois donne quarante; & ce fut effectivement vers la fin de 640, selon notre maniere de compter, que commença la 31e année d'Héraclius. De même, lorsque Théophane raporte à l'an de J. C. 356, l'avénement de Jovien au trône de l'empire, l'addition de sept années, dont il retarde l'incarnation, le ramenera au même point que nous, c'est-à-dire, à l'an 363; époque, suivant notre calcul, de l'inauguration de ce prince. Il faut néanmoins convenir que ce chronographe n'est pas toujours constant dans la différence qu'il met entre sa supputation & la nôtre; car il s'éloigne de nous quelquefois de huit ans, & quelquefois même de neuf. C'est ainsi qu'il fixe à l'an de J. C. 316, le concile de Nicée; que nous plaçons en 325; qu'il range sous l'an 483 le commencement de l'empire de Zénon, que nous raportons à l'an 491. Mais l'indiction qu'il a soin de marquer, sert à rectifier son calcul „.

„ On trouve encore moins de régularité dans Géorges Syncelle, dont Théophane est le continuateur. Chez lui, Dioclétien monta sur le trône en l'an de J. C. 279, & les dates des regnes précédens sont tellement embrouillées, qu'il mêle souvent le ciel avec la terre, suivant l'expression du P. Pétau. Suidas, qui paroît aussi avoir adopté la supputation de Jules Africain, seroit encore plus confus, si l'on pouvoit s'en raporter au texte de son Lexique, tel qu'on le voit dans les meilleures éditions. Mais ce texte est visiblement altéré à l'article d'Adam, où il marque les plus célebres époques depuis la création du monde jusqu'à la mort de l'empereur Jean Zimiscès „.

„ Elmacin, auteur arabe de l'Histoire des Sarasins, est celui qui suit l'ere mondaine d'*Alexandrie* avec le plus d'exactitude. On prétend qu'elle est encore en usage de nos jours parmi les Coptes ou Chrétiens d'Égypte. Ce qui est certain, c'est qu'elle continuoit d'avoir cours parmi eux au quinzieme siecle. Nous en avons la preuve dans

la lettre de leur patriarche Jean XI, écrite au Pape Eugene IV, vers la fin du concile de Florence, laquelle se trouve après les actes de ce concile. Elle est ainsi datée. *Cabira XII^a septembris, sexto millenario nongentesimo quadragesimo secundum Græcos; secundum Jacobitas millesimo centesimo quinquagesimo septimo a tempore Martyrum, a computatione incarnationis Domini MCDXL.* On voit ici que l'ere mondaine, qu'on appele des Grecs, n'est pas celle de C. P., mais celle d'*Alexandrie*, proprement dite, sans la réforme qu'on y fit l' an de J. C. 284; & de plus, que les Coptes s'acordoient alors avec nous pour l'ere de J. C. „. *L'Art de vérifier les dates.*

ALEXIARE, fille d'Hercule & d'Hébé, déesse de la jeunesse.

ΑΛΕΞΙΚΑΚΟΣ, qui repousse le mal, l'*averruncus* des Latins. Hercule partageoit cette glorieuse épithete avec Apollon, & au même titre. Car on a quelquefois regardé Hercule comme une divinité qui préside à la Médecine; parce que ce héros vainquit la mort en ramenant Alceste sur la terre.

ALEXIRHOË, étoit fille du fleuve Cédrene, & l'une des nymphes du mont Ida. Le roi Priam la rendit mere d'Ésaque. *Voy.* ÉSAQUE.

ALEXIS I. Comnene.
ALEXIUS COMNENUS AUGUSTUS.
Ses médailles sont:
RR. en or.
O. en argent.
RR. en M. B.
ALEXIS II. Comnene.
ALEXIUS COMNENUS AUGUSTUS.
Ses médailles sont:
O. en or & en argent.
RRRR. en P. B.
ALEXIS III. Lange.
ALEXIUS AUGUSTUS.
Ses médailles sont:
O. en or & en argent.
RR. en P. B.
ALEXIS IV. Lange.
ALEXIUS AUGUSTUS.
Ses médailles manquent.
ALEXIS V. Ducas.
ALEXIUS AUGUSTUS.
Les médailles de ce prince manquent.

ALFINIA; famille romaine dont on n'a des médailles que dans Goltz.

ALIA & ALIENT, en Phrygie. ΑΛΙΗΝΩΝ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en bronze. (*Pellerin.*)
O. en or.
O. en argent.
Cette ville a fait fraper une médaille impériale greque, en l'honeur de Gordien-Pie.

ΑΛΙΑ. On donnoit ce nom à des jeux que l'on célébroit à Rhodes le 24 du mois *gorpiæus*, qui répondoit au mois *boédromion* des Athéniens, en l'honeur du soleil, appelé en grec ἥλιος ou ἅλιος. On croyoit qu'il étoit né dans l'île de Rhodes, & les Insulaires se regardoient comme les descendans de cette divinité. Ils en prenoient même le nom *Heliades*, selon Strabon, l. XIV. Les enfans étoient admis à combattre dans les jeux ἅλια, & les vainqueurs y étoient couronés de peuplier.

ALIA omnia. C'étoit l'expression dont se servoit le consul quand il proposoit quelque afaire au sénat, & qu'il y avoit matiere à délibérer. Après avoir exposé le sujet de la délibération, il disoit son avis, & engageoit les sénateurs qui pensoient de même, à se ranger auprès de lui, & aux autres à passer d'un autre côté. Car c'étoit ainsi que les sénateurs avoient coutume de marquer leur assentiment ou leur opposition: *Qui hoc sentitis, illuc transite, qui ALIA omnia, in hanc partem.* Le consul n'osant se servir de l'expression *qui contrarium sentitis*, à cause du mauvais augure ataché au mot *contrarium*, disoit *qui ALIA omnia*. De là vint l'expression habituele *in ALIA omnia ire, transire, discedere*, pour exprimer la différence des avis.

Cette maniere d'exprimer son vœu en se rangeant du côté du préopinant, étoit aussi en usage chez les Grecs. L'Éphore Sténélaidas ayant exhorté les Lacédémoniens à déclarer la guerre aux Athéniens, comme aux infracteurs des traités, ajouta, que ceux qui pensent comme moi, se levent & passent de côté; quant à ceux dont l'avis est contraire, qu'ils se rangent de l'autre. *Thucydide* I.

ALICA; boisson des Romains, composée de grains fermentés, que les pauvres mêloient avec du cidre ou du poiré.

„ Pline nous apprend que c'est avec le *far* appelé *semen trimestre* & *zea*, qu'on faisoit l'*alica*. On contre-faisoit encore l'*alica* avec une *zea* bâtarde qui venoit d'Afrique. C'est de ce mot *alica* que vient celui d'*halicastrum*: ce mot *alica* exprime la *zea* lorsqu'elle est mondée & dépouillée de ses envelopes; c'est le noyau ou l'amende du grain. Mais l'*halicastrum*, sans être mondé, s'appeloit aussi quelquefois *alica*. Le gruau d'orge, ou l'orge mondé, s'est aussi nommé *alica*, comme on le voit dans Pline.

„ Ce que cet auteur appele *far* & *semen*, Strabon (*lib. V, p. 167*) le nomme *zea*. Parlant de la fertilité de la Campanie, il dit qu'il y vient une espece de froment dont on fait un gruau qui surpasse celui de quelque autre *oryza* que ce soit. La terre ne produit nulle part un aliment plus nourissant, ni plus délicieux. Ce froment, qu'il appele la *zea*, s'y récolte deux fois l'année; on fait encore dans le même champ une troisieme récolte de panis, & quelquefois même une quatrieme d'herbes potageres. D'un autre côté, *Denis, d'Halicarnasse* (*Ant. R. lib. IV, p. 95*) écrit, que le *far* des Romains est la *zea* des Grecs. La *zea* est l'*olyra*, selon Hérodote, (*lib. II, n°. 37*), & selon Galien (*tom. II, Explic. Voc. Hippoc. p. 91*). Pline, en plusieurs endroits, dit que le *far* est aussi l'*olyra*. L'*arinca* est également l'*olyra*

dans Pline, (*lib. XVIII, cap. x, & lib. XXII, cap. XXV*). La *zea* est semblable à l'*oryza* dans Théophraste (*Hist. Plant. lib. IV, cap. 5*), qui dit que les Indiens cultivent principalement l'*oryza*, qui est semblable à la *zea*, & qu'ils la préparent comme l'*alica*, ou qu'ils la mondent comme l'*alica*.

L'*olyra* est également l'*oryza*, suivant Turannius, expliquant Pline, qui dit que les peuples de l'Italie faisoient un grand usage de l'*oryza*, dont ils tiroient un gruau (*ptisana*), que les autres peuples faisoient avec l'orge. Suivant ce naturaliste, les feuilles de l'*oryza* sont charnues, semblables à celles du poireau, mais plus larges: la hauteur de sa tige est d'une coudée; sa fleur purpurine, & sa racine a la rondeur d'une perle: de plus encore, le *sandalum* ou l'*arinca*, & non la *brance*, comme l'ont écrit les copistes en corrompant le texte de Pline, (*lib. XVIII, cap. VII*), est un très-beau *far*, que cultivoient les Gaulois qui habitoient sur les bords du Pô. Suivant le même auteur, la *tiphe*, mot qui signifie plante marécageuse, ou qui se plait dans les lieux aquatiques, est la *zea*, dont on fait l'*oryza*. Le *bromos* & le *tragos* (*lib. XVIII, cap. x.*) sont encore des especes d'*oryza*.

Faisons parler Pline, en rassemblant ce qu'il dit en plusieurs endroits. Les fromens, dit-il, ne sont pas par-tout les mêmes, & où ils sont les mêmes, ils ne portent pas les mêmes noms. Les plus ordinaires sont le *far*, que les premiers Romains appeloient *adoreum*, ensuite la *siligo* & le *triticum*. Ces grains sont communs presqu'à tous les pays. L'*arinca* est propre à la Gaule, (*Togate*), & à l'Italie Transpadane, où on la cultive beaucoup. Nous appelons *sandalum* cette espece: c'est un blé dont l'épi est plus grand & le grain plus compact que dans les autres especes de *far*: il pese davantage. Un modius de ce grain, qui est très-pur & très-bean, balance au moins vingt-cinq, & le plus souvent vingt-six livres, (22 ou 23 liv. le boisseau), comme à Clusium dans l'Étrurie.

Il produit à la boulangerie quatre livres de pain de plus que les autres blés de même nature, & le pain ou la pâtisserie qu'on en fait est d'une saveur & d'un goût délicieux. Il n'est point contenu dans des tuniques, mais il est nu & sans écailles, comme l'orge & l'aveine. Dans la Grece, on ne peut le séparer de la paille, ni le monder qu'avec beaucoup de peine; c'est pourquoi Homere dit qu'on le donnoit à manger aux chevaux; (*Voy. l'Iliade, liv. V, p. 195; & liv. XVIII, à la fin*); car c'est celui qu'on appele *olyra*: il vient en Égypte sans beaucoup de culture, & y est d'un grand produit. Les especes de grains particulieres à l'Égypte, la Syrie, la Cilicie, l'Asie Mineure, & une partie de la Grece, sont la *zea*, l'*olyra*, & la *tiphe*.

Les Écrivains anciens assurent qu'il n'y avoit point de nouriture plus saine, ni en même temps plus agréable que celle de l'*alica*. La plus parfaite se faisoit en Italie, dans le Véronese & le territoire de Pise, mais principalement dans la Campanie. Celle d'Égypte n'avoit pas la même qualité. Pour faire cette *alica*, qu'on tiroit de la *zea* ou du *semen*, on évitoit de se servir de mortiers de pierre, de peur de briser le grain; on employoit pour cela des mortiers de bois. Lorsque le grain étoit dégagé de sa tunique, on la concassoit à nu dans le même mortier, & avec le même pilon. De cette maniere, on faisoit de l'*alica* de trois qualités; la fine, la moyene & la grôsse, qu'on nommoit *apharema*. Cette opération ne lui procuroit pas encore sa grande blancheur; cependant on la préféroit dès-lors à celle d'Alexandrie. Quand on vouloit la rende parfaitement blanche, on y mêloit de la craie, qui, s'incorporant avec le grain concassé, lui donnoit cette extrême blancheur qui la faisoit rechercher & la rendoit plus tendre.

C'est dans le Picenum qu'on avoit trouvé l'art de faire des gâteaux ou tartes d'*alica*, & les habitans de ce canton conservoient encore, au temps de Pline, la réputation de faire la meilleure pâtisserie en ce genre. Voici leur procédé: ils mettoient tremper dans l'eau l'*alica*, & l'y laissoient pendant neuf jours; le dixieme ils la pétrissoient, & donnant à la pâte la forme d'un raisin sec & pressé, ils en faisoient des gâteaux ronds & aplatis; ensuite on les mettoit au four dans des tourtieres de terre cuite, faciles à rompre. Cette espece de biscuit ne se mangeoit point qu'on ne l'eût fait amolir auparavant dans du lait préparé avec du miel.

Mettons en parallele la description du grain précédent, & celle du riz, tel qu'il est connu en Europe, principalement en Italie & en Espagne, d'où nous vient presque tout celui que nous consommons en France. La fleur du riz n'a point de pétales. Les semences sont un peu épaisses & ovoïdes: elles naissent en épi, & elles sont renfermées dans une capsule qui est terminée par un filet. (*Tournefort, Inst. Rei. Herb.*)

Cette plante pousse des tiges ou tuyaux de trois à quatre pieds de hauteur, plus grôs & plus fermes que ceux du blé, noués d'espace en espace: ses feuilles sont longues, charnues, assez semblables à celles de la canne ou du poireau; les fleurs naissent à ses sommités, & ressemblent à celles de l'orge; mais les graines qui les suivent, au lieu de former un épi ordinaire, sont disposées en pannicules ou bouquets, enfermées dans une capsule jaunâtre, ou autrement dans des coques formées de deux balles rudes au toucher, & dont l'une se termine en un long filet. On sait que ses graines sont blanches & oblongues. On le cultive dans tout le Levant, en Égypte, dans l'Inde & à la Chine. Il y a quantité de rizieres en Italie, le long du Pô.

Pour élever avantageusement le riz, & en multiplier le produit, on choisit un terrain bas, humide,

marécageux, un peu sâbloneux, facile à dessécher, & où l'on puisse faire couler aisément de l'eau. C'est que les rizieres, pendant la croissance de la plante, doivent être alternativement arosées & desséchées. Virgile (*Georg. lib. 1*, 104) décrit cet arosement :

„ *Quid dicam, jacto qui semine cominus arva*
„ *Insequitur, cumulosque ruit male pinguis arenæ?*
„ *Deinde satis fluvium inducit, rivosque sequentes?*
„ *Et, cum exustus ager morientibus æstuat herbis,*
„ *Ecce supercilio clivosi tramitis undam*
„ *Elicit: illa cadens raucum per levia murmur*
„ *Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.*

Mais l'art du laboureur peut tout, après les dieux.
Dans ses champs la semence est elle déposée:
Il la couvre à l'instant sous la glebe écrasée,
Puis d'un fleuve coupé par de nombreux canaux,
Court dans chaque sillon distribuer les eaux.
Si le soleil brûlant flétrit l'herbe mourante,
Aussi-tôt je le vois par une douce pente
Amener du sommet d'un rocher sourcilleux,
Un docile ruisseau, qui sur un lit pierreux
Tombe, écume, & roulant avec un doux murmure,
Des champs désaltérés ranime le verdure.

M. l'abbé Delille, de qui sont ces beaux vers, observe dans ses notes que ceci ne se pratique point en France, & n'est plus guere en usage en Italie que pour les jardins. Cela ne se pratique pas en France, sans doute, parce qu'on n'y cultive pas de riz; cela ne se pratique pas non plus en Italie pour les blés de l'espece des nôtres, & cela ne s'y est jamais pratiqué dans ce cas. Mais aujourd'hui, comme autrefois en Italie & en Espagne, on fait couler des eaux dans les rizieres, & à différentes reprises.

La terre où l'on seme le riz doit être labourée une fois seulement dans le mois de Mars. On le seme en Avril. Il faut que les grains en aient été conservés dans leur balle ou envelope, & qu'ils aient trempé auparavant trois ou quatre jours dans l'eau, où on les tient dans un sac jusqu'à ce qu'ils soient gonflés, & qu'ils commencent à germer. On le coupe vers la mi-Octobre. En Catalogne on met le riz en gerbes, on le fait sécher, & quand il est sec, on le porte au moulin pour le dépouiller de sa balle. Les Chinois, après avoir cueilli leur riz, le font cuire légérement dans l'eau avec sa peau; ensuite ils le sechent au soleil, & le pilent à plusieurs reprises. Quand on a pilé le riz pour la premiere fois, il se dégage de sa grôsse peau, & la seconde fois, il quite la pellicule rouge qui est au dessous, & le riz sort plus ou moins blanc, selon l'espece. C'est dans cet état qu'ils l'apprêtent de différentes manieres pour aliment. Le riz semé dans une terre salée, rend jusqu'à 30 ou 40 pour un „. (*Dict. Encycl. au mot* riz.)

„ Si la description ancienne du *far*, & la description moderne du riz, different par quelques nuances légeres, leur ensemble suffit pour nous y faire reconoître la même plante, & il ne peut rester de doute sur leur identité. Moins de ressemblance dans ces deux peintures suffiroit pour en convaincre; car on ne peut pas dire que le riz étoit inconnu aux anciens. Nous avons vu qu'ils le connoissoient: or, s'ils l'ont connu, ce grain étoit trop utile pour qu'ils n'en fissent pas quelque mention dans leurs écrits. Cependant, si l'on excepte la courte description qu'en ont faite Pline & quelques autres naturalistes sous le nom d'*oryza*, il n'en est jamais ou presque jamais parlé sous cette dénomination dans les écrivains, sur-tout parmi les Romains. Il me semble que les historiens & les poëtes n'en disent mot. Le riz auroit cependant mérité de trouver quelque placé dans les Traités d'Agriculture de Caton, de Varron, de Columelle; ils n'en parlent point sous le nom d'*Oryza*.

Le riz a-t-il donc été créé depuis? Non; Rome étoit au berceau, & la bouillie de riz fut le premier & même l'unique aliment des Romains dans l'enfance de leur Monarchie. Verrius Flaccus, très-ancien grammairien, avoit écrit qu'ils s'en nourirent l'espace de trois cents ans: pendant ce temps ils n'userent point de pain, & tant qu'il y eut des Romains, ils conserverent le monument mémorable de cette éducation primitive de leurs peres. Numa Pompilius avoit ordoné qu'on honorât les dieux en leur offrant du riz, ou de la bouillie de riz: il voulut même, au raport d'Hémina, qu'à l'égard du riz, on n'en fit des offrandes qu'après l'avoir mondé, parce que n'étant propre pour la nouriture de l'homme que dans cet état, il étoit indigne de la majesté des dieux de le leur présenter moins pur.

Dans cet esprit de législation rituele, il institua des fêtes, où il n'étoit permis de s'occuper que du travail de monder le riz. Ces fêtes & ces cérémonies furent soigneusement observées: car dans ce temps-là, les Romains, comme Pline le remarque, connoissoient les dieux, & jamais ils ne goûterent aux fruits nouveaux sans leur en présenter les prémices. Les générations suivantes, quoique moins zélées pour le culte des dieux, ne perdirent pas néanmoins de vue cette antique institution. Les libations & les offrandes prescrites par Numa, ainsi que celles du jour natal des particuliers, furent faites solemnélement suivant l'ancien rit. On offroit de la bouillie ou des tartes de riz, *adorea dona*, *adorea liba*. Si, ayant les mains pures, vous vous approchez des autels, dit Horace, (*lib. III*, *Od. XXIII*), il n'est point de victime plus efficace pour fléchir les dieux irrités, qu'une offrande religieuse de riz assaisoné d'un peu de sel „. *Métrol. de Pauéton*.

ALICARIÆ. On donnoit ce nom à des femmes publiques, qui se tenoient auprès des moulins pour faire payer en grains leurs faveurs par les esclaves qui venoient y moudre. Plaute les appele-

aussi *pistorum amicas*, parce qu'elles employoient les mêmes moyens pour obtenir du blé des boulangers. (*Pœn.* 1, 2.):

Prosedas, pistorum amicas, reliquas alicatias.

ALICULA ; tunique courte, avec des manches. Si *alica* & *alicula* exprimoient la même chose, on croiroit qu'*alicula*, selon le génie de la langue latine, seroit un diminutif d'*alica*. Martial a fait sur cette analogie apparente, un jeu de mots qui a été mal entendu par quelques commentateurs. Ce poëte dit (*Epigr. XII*, 83, 1):

Bruma diebus, feriisque Saturni
Mittebat Umber aliculam mihi pauper,
Nunc mittit alicam: factus est enim dives.

„ Lorsqu'Umber étoit pauvre, il me faisoit présent d'un habit pendant les saturnales, & au temps de la rigoureuse saison : actuélement il ne m'envoie plus qu'une boisson commune: Umber me prouve bien qu'il est devenu riche „. Le jeu de mots ne peut passer dans notre langue.

L'*alicula* n'étoit pas une boisson, mais une espece de tunique très-courte, telle qu'en portoient les petits enfans, lorsque la rigueur de la saison ne permettoit pas de les laisser tout nus, selon l'usage des Romains. Le sens d'*alica* pour exprimer une boisson commune & peu chere, est determiné expressément par ces autres vers de Martial (*XIII*, 6.):

Nos alicam, mulsum poterit tibi mittere dives ;
Si tibi noluerit mittere dives, eme.

ALIES. *Voy.* ΑΛΙΑ.

ALILAT ; nom sous lequel les Arabes adoroient la lune ou la planete que nous nommons l'étoile du soir, le vesper, la belle étoile.

ALIMENT. Les anciens usoient pour leur nouriture ordinaire des mêmes alimens que les modernes, excepté quelques mets recherchés & inventés par les riches gourmands. Nous ne parlerons que de ceux-là, parce que n'étant plus en usage aujourd'hui, les auteurs qui en font mention devienent très-difficiles à entendre. Suétone dit que Vitellius se faisoit servir des foies du poisson appelé *scarus*, des cervelles de faisans. & de paons, des langues de l'oiseau appelé *flambant*, & des laites de lamproie. Cet empereur entretenoit des galeres à trois rangs dans la Méditerranée, pour pêcher des lamproies auprès de l'île de Rhodes, & sur les côtes d'Espagne. L'univers, dit Pacate, dans le panégyrique de Théodose, étoit trop resserré pour suffire à leur insatiable gourmandise ; car ils ne prisoient les mets que par les sommes exorbitantes qu'ils leur coûtoient, & non par leur goût ou leur saveur. Ils ne recherchoient que les alimens apportés des extrémités de l'orient, ou des régions situées hors des limites de l'empire romain, telles que la Colchide, ou enfin des parages célebres par les écueils & les naufrages.

Les alimens des soldats étoient bien différens de ceux que nous avons décrits : ils consistoient en lard, en fromage, & leur boisson étoit de l'eau mêlée avec un peu de vin aigre, *posca*. Leur pain étoit fait comme notre biscuit de mer, afin qu'il fût plus léger à porter & moins sujet à se corrompre. Ils le faisoient cuire eux-mêmes ; & les généraux, curieux de maintenir la discipline militaire, ne soufroient point dans les camps de boulangers ni de bouchers. On permettoit quelquefois aux soldats de joindre à leur nouriture ordinaire des légumes, & sur-tout des pois ; mais quels que fussent leurs alimens, ils ne pouvoient les manger qu'à des heures réglées, marquées par des signaux militaires.

Les alimens que l'on mangeoit au repas qui suivoit les funérailles, étoient désignés par les loix somptuaires & par les préceptes de la religion. Ceux dont il est fait mention dans les auteurs, sont des féves, des feuilles d'ache, des laitues, du pain, des œufs, des lentilles, du sel, des gâteaux de froment & de miel, & certaines viandes.

Le blé cuit ou cru, ou réduit en farine, servoit d'aliment ordinaire aux matelots. Par blé cuit, les anciens écrivains entendoient sans doute du pain, ou ce que nous appelons encore du biscuit de mer. L'ail & le fromage acompagnoient le pain des marins. Leur mets le plus recherché étoit une espece de pâte fermentée, composée d'œufs, d'ail & de fromage, & appelée μυττωτὸν, *myttotus* & *moretum*, ou *mosetum*.

ALIMENTARII .... RIÆ. Les Romains donnoient ce nom à de jeunes enfans des deux sexes, que la libéralité de quelques empereurs faisoit élever dans des lieux publics, semblables à nos hôpitaux. Trajan institua le premier de ces hospices ; Hadrien l'imita.

Nous avons une médaille de Faustine, l'anciene femme d'Antonin, avec cette inscription. PUELLÆ FAUSTINIANÆ. On y voit cette impératrice qui fait des largesses à de jeunes filles, à l'entretien desquelles cette princesse avoit pourvu. Un bas-relief de la Villa-Albani offre le même sujet, selon Winkelmann. On y remarque sur une estrade élevée une femme qu'une autre acompagne, distribuant quelque chose à de jeunes filles qui sont placées au dessous & à la suite l'une de l'autre.

Marc-Aurele établit aussi des revenus destinés à l'éducation des enfans. On l'apprend d'une inscription qui est à la même Villa-Albani. Les habitans de Ficulneum, bourg situé jadis près de Rome, y témoignent leur reconoissance à cet empereur, de l'établissement qu'il avoit fait pour entretenir les jeunes garçons & filles pauvres de leur canton :

IMP. CÆSARI
DIVI. ANTONINI. PII
FILIO. DIVI. HADRIANI
NEPOTI. DIVI. TRAJANI
PARTHICI. PRONEPOTI
DIVI. NERVÆ. ABNEPOTI
M. AURELIO. AUGUSTO. P. M.
TR. POT. XVI. COS. III. OPTIMO. ET
INDULGENTISSIMO. PRINCIPI
PUERI. ET. PUELLÆ. ALIMENTARI.
FICOLNENSIUM.

Lucius Verus fuivit l'exemple de Marc-Aurele; & Alexandre-Sévere les imita l'un & l'autre. On appela *Mamméens* & *Mamméenes*, du nom de Mammée, mere d'Alexandre-Sévere, les garçons & les filles pour lefquels cet empereur fonda des revenus, comme on avoit appelé *Fauftinienes* les filles à l'entretien defquelles l'époufe d'Antonin avoit pourvu.

ALINA,
ALINDA,
ALINDUS, } en Carie. ΑΛΙΝΔΕΩΝ & ΑΛΙΝΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville font:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Augufte, d'Annia Fauftina.

ALINÉA. Les *alinéa* indiqués par un vide dans le corps du texte, annoncent au moins le feptieme fiecle, fur-tout s'ils ne commencent point par une initiale plus grande que les autres lettres. Il ne s'enfuit pas cependant que d'autres anciens *alinéa* ne foient pas quelquefois faillans, ou n'avancent pas au delà des bornes de la colonne ou de la page des manufcrits. *Voy.* PONCTUATION.

ALIO die. C'étoit l'expreffion dont fe fervoient les augures, lorfqu'ils ne trouvoient pas les aufpices heureux, & qu'ils vouloient remettre une entreprife à un autre jour, *alio die*. Ces deux mots *alio die*, prononcés par un des augures, fuffifoient pour faire rompre les affemblées les plus importantes.

ALIPILARIUS. *Voy.* DÉPILER.

ALIPTA, du grec ἀλείφω, *je frote*. On donnoit ce nom à des officiers des Gymnafes, qui étoient chargés du foin de froter d'huile les athletes prêts à combatre, & en particulier les luteurs & les pancratiaftes.

Il y avoit dans les thermes une falle appelée *alipterium*, dans laquelle on fe faifoit froter par des *alipta*, après avoir pris le bain.

ALIPTERIUM, à Rome *unctuarium*. Voyez *ALIPTA*.

ALIPTES, étoit le même homme que l'*ALIPTA* *Voy.* ce mot.

ALIPTIQUE. C'étoit une partie de la médecine des anciens. Elle enfeignoit la maniere de froter & d'oindre les corps, pour conferver la fanté, procurer de nouveles forces, & entretenir la fraîcheur du teint. À ce dernier titre, elle faifoit auffi une partie effentiele de la toilete des dames romaines; & l'on comptoit parmi leurs efclaves des femmes chargées de cet emploi.

ALITEUS; furnom donné par les Romains à Jupiter, parce que dans une famine, il avoit, difoit-on, pris foin que le blé ne manquât pas; du mot *alere*, nourir.

ALITIA; famille romaine dont on a des médailles:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ALLARIA, en Crete. ΑΛΛΑΡΙΩΤΑΝ.
Les médailles autonomes de cette ville font:
RRRR. en bronze.
O. en argent.
O. en or.

ALLECTI. *Voy.* ADLECTI.

ALLECTUS; tyran en Angleterre après Caraufius.

ALLECTUS AUGUSTUS.
Ses médailles font:
RRRR. en or.
RRR. en argent.
R. en P. B.

ALLÉGORIE. Tous les mythologues convienent que les anciennes fables font de pures *allégories*, c'eft-à-dire, qu'elles cachent des faits ou des vérités fous des envelopes poétiques. Mais de quel ordre font ces *vérités*? C'eft la queftion fur laquelle ils font partagés. On peut les réunir fous trois claffes diftinctes. Les uns, tels que l'abbé Banier, croient que la Mythologie cache les faits ou l'hiftoire des premiers temps; & on peut les appeler mythologues-hiftoriens. Les vérités phyfiques & toutes les propriétés de la nature, font la bafe des fables, felon les mythologues-phyficiens, qui veulent trouver dans Hercule domptant les monftres & arrachant une corne au fleuve Achéloüs, un roi qui deffeche des étangs & refferre le lit des fleuves.

Plus ingénieux & mieux inftruits du goût des orientaux pour les *allégories* aftronomiques, Martianus Capella, Platon en quelques endroits, Porphyre, &c. & de nos jours M. Dupuis, profeffeur au collége de Lifieux, ont retrouvé dans le zôdiaque & dans les autres conftellations, la véritable fource des fables anciennes. Heureux ce dernier écrivain, fi content d'avoir expliqué avec une fagacité infinie la plupart des myfteres de la Mythologie, il ne s'opiniâtre pas à vouloir en éclaircir de cette feule maniere les plus petits détails. Cette théologie fabuleufe n'a été l'ouvrage ni d'un feul homme, ni d'un feul peuple. Tout au contraire, chaque nation, en admétant une partie de ces dogmes anciens, y a ajouté des tra-

ditions nationales, des fables locales; de sorte que cette religion s'est accrue de presque toutes les superstitions du monde connu. Ce seroit donc une folie de vouloir ouvrir tant de routes différentes avec un seul & même instrument. *Voy.* MYTHOLOGIE.

ALLELENGYON, du grec ἀλλήλων, l'un pour l'autre; on donna ce nom à un impôt que l'empereur Nicéphore imposa sur les riches, pour en décharger les pauvres qui portoient les armes.

ALLIA; famille romaine dont on n'a des médailles que dans Goltz.

ALLIAGE. Les Romains, dit M. Paucton, (*Métrol. 329*) furent ceux qui apprirent au monde l'art criminel de dépraver la pureté des métaux destinés à la fabrication des monoies. Livius Drusus, tribun du peuple, mêla, au raport de Pline, (*l. 33, c. 3*) une huitieme partie de cuivre avec sept huitiemes d'argent, pour la fabrication de la monoie: *Livius Drusus in tribunatu plebis octavam partem æris argento miscuit*. Le triumvir Antoine altéra aussi la pureté de l'argent du denier, en y faisant entrer du fer: *Miscuit denario triumvir Antonius ferrum. Miscuit æri falsæ monetæ*. (Plin. lib. 33, c. 9). Le même peuple enseigna aussi l'art frauduleux d'altérer le poids du denier: *Alii e pondere subtrahunt*. Sur quoi Pline s'écrie: *Mirumque in hac artium sola vitia discuntur, & falsum denarii spectant exemplar, pluribusque veris denariis adulterinus emitur*.

Mal-gré l'estime & la confiance dont nous sommes pénétrés pour M. Paucton & pour sa *métrologie*, qui nous a été si utile, il nous permettra de n'être pas ici de son avis. Il est certain que l'*alliage* des monoies a été pratiqué avant la défaite de Pyrrhus, époque à laquelle les Romains ont commencé à fraper de la monoie d'argent, cent ans environ avant d'en fabriquer en or. On a plusieurs médailles des rois du Bosphore, qui ne sont que d'un or fort bas. Parmi celles de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, l'or est quelquefois mêlé d'*alliage*. On en trouve d'argent parmi celles de la grande Grece & de la Sicile, qui sont alliées.

M. l'abbé le Blond en possédoit une, entre autres, fabriquée à Tarente; elle tomba de quatre pieds de hauteur environ, & elle se brisa en plusieurs morceaux. Peut-on nier que l'argent de cette médaille ne fût allié avec un métal ou un demi-métal capable de l'aigrir? On sait que le fer durcit les métaux auxquels il est allié; & nous avons vu plus haut que le triumvir Antoine allia du fer aux deniers d'argent. Il est donc très-vraisemblable que ce triumvir employa une pratique déja connue dans l'Italie, & que l'*alliage* de la médaille de Tarente étoit composé d'argent & d'une assez forte quantité de fer. L'analyse chimique des morceaux de cette médaille nous auroit mieux instruit; & un chimiste connu devoit s'en occuper, lorsque ces fragmens s'égarerent, ou furent jetés comme des débris inutiles.

ALLIANCE. *Voy.* TRAITÉ *d'alliance*.

ALLIBANON, en Sicile. ΑΛΛΙΒΑΝΩΝ.

On attribue à cette ville quelques médailles autonomes qu'on donnoit autrefois à *Alæsa*.

ALLIENA; famille romaine dont on a des médailles:

RRRR. en argent.
O. en bronze.
O. en or.

ALLIÉS du peuple romain, *socii* & *amici*. Ce titre fut très-utile aux descendans de Romulus, pour faire réussir leur projet ambitieux de s'asservir toute la terre. Il mettoit le prince ou le peuple qui le portoit, à l'abri des ataques des voisins; parce qu'en faisant la guerre à un *allié* de Rome, on ataquoit les Romains eux-mêmes. Telle étoit l'opinion qu'ils avoient acréditée, & qui leur fournit souvent des prétextes spécieux pour combattre & conquérir des nations, avec lesquelles ils n'avoient jamais eu de relations directes, ou que leurs positions empêchoient même d'en avoir jamais aucunes.

On n'est plus étoné, en voyant cette considération que procuroit le nom d'*allié* & d'ami du sénat, d'apprendre que des rois aussi puissans que ceux d'Égypte & de Cappadoce, aient montré autant d'empressement pour recevoir ce titre. L'un des Ariarathes, roi de Cappadoce, offrit un sacrifice en action de grâce aux dieux pour l'avoir obtenu. César (*de bello Gallico 1, 43*) nous apprend qu'un très-petit nombre de rois eurent cet honeur. Les Romains ne l'acordoient qu'avec un grand appareil. Ils envoyoient plusieurs sénateurs pour donner au souverain qu'ils vouloient en décorer, un sceptre d'ivoire, une toge de pourpre brodée en or (*toga picta*), avec les titres de roi, d'*allié* & d'ami du peuple romain.

Les *alliés* d'Italie, *socii Italici*, étoient distingués de tous les autres *alliés* étrangers à cette contrée. Il y en avoit de deux especes: les uns, qui étoient désignés sous le nom de Préfectures, *præfecturæ*, étoient governés par des magistrats romains & selon les loix de Rome; les autres avoient conservé le privilége de se gouverner par leurs anciennes loix, & ils étoient désignés par le surnom d'*autonomes*.

Les *alliés* latins, *socii latini*, étoient ceux qui jouissoient du droit latin, *jure Latii*, & qui tenoient le premier rang dans l'ordre des *alliés*, même avant ceux d'Italie. Dans le temps de la république, le *Latium*, proprement dit, ne s'étendit pas au delà du promontoire de Circé; & les empereurs en reculerent les limites jusqu'au fleuve Liris: mais le droit latin s'étendit beaucoup au delà. Trois sortes de peuples en jouissoient; 1°. ceux qui habitoient le Latium, & que l'on nommoit *socii Latini*, *socii ac Latini*, *socii Latini nominis*, *socii ac Latini nominis*; 2°. plusieurs colonies appelées *Latines*, à cause qu'elles jouissoient du droit latin; 3°. enfin, des peuples qui, sans être Latins d'origine, ni colonies Latines,

tines, avoient été récompensés de quelque service, par la concession des mêmes privilèges que les colonies Latines, on les avoient obtenus de la bienveillance du peuple romain & des empereurs.

Il y avoit une grande différence entre les *alliés* & les auxiliaires, que l'on admettoit dans les armées de l'empire romain. Les troupes alliées étoient toujours prises chez les *alliés* d'Italie, qui ne furent jamais réduits en provinces romaines; les auxiliaires étoient fournis par les *alliés* étrangers. Les troupes des *alliés* s'entretenoient à leurs frais, & ne recevoient que le blé des Romains; ceux-ci soudoyoient les troupes auxiliaires. Ces dernieres ne prétoient point serment entre les mains du général romain, ce que faisoient les troupes alliées. On connoissoit à Rome les forces de chaque *allié*, & on ne lui demandoit des troupes que sur l'inspection du cens ou dénombrement, dont on avoit probablement des copies à Rome. Quelquefois même, afin d'être mieux instruit de leurs forces, on y envoyoit des Romains pour faire les fonctions de censeurs. On leur ordonoit (*imperabant*) de fournir tel ou tel nombre d'hommes; tandis que l'on enrôloit (*scribebant*) tous les citoyens romains.

Lorsque les *alliés* avoient joint l'armée romaine, les consuls choisissoient douze d'entr'eux pour les commander, connus sous le nom de *Préfets*. Ils étoient égaux & en puissance sur leurs citoyens & en nombre, aux tribuns des légions. Les *alliés* étoient commandés d'ailleurs par un chef & un questeur, qu'ils choisissoient eux-mêmes avant de partir pour l'armée, comme Polybe nous l'apprend. On ignore le nom qu'ils donnoient à ce chef ou commandant; Tite-Live (*lib. IX*, *16*) appele Préteur celui des troupes de Prénelle.

La place que devoient occuper les troupes alliées dans les armées & dans les camps des Romains, étoit fixée de la maniere qui suit: Lorsqu'on avoit placé les triaires après la cavalerie romaine, les hastaires après les *princes*, la cavalerie des *alliés* à la tête des uns & des autres; lorsqu'on avoit formé cinq intervalles, dont l'un au milieu des cavaliers légionaires, deux entre les triaires & les *princes*, & deux autres entre les hastaires & la cavalerie des *alliés*; lorsqu'enfin on avoit disposé ces intervalles en forme de hameau, on plaçoit l'infanterie des *alliés* après leur cavalerie, dans un espace qui n'étoit déterminé que par le nombre de l'une & de l'autre.

Les *alliés* des provinces, *socii provinciales*, tenoient le premier rang entre les *alliés* étrangers à l'Italie. On donnoit par honneur ce nom aux provinces soumises à la domination des Romains, gouvernées par leurs magistrats, selon le droit & les loix de Rome, & qui payoient au sénat un tribut annuel.

Outre les *alliés* de l'Italie & ceux des provinces, on appeloit encore de ce nom plusieurs peuples étrangers. Les uns n'avoient jamais été ennemis des Romains, & ils étoient exempts de toute imposition. On leur donnoit le nom de *socii immunes*: tels étoient Ptolémée, roi d'Égypte, & les Juifs, qui, les premiers de tout l'Orient rechercherent l'amitié de Rome. Les autres, après avoir été ennemis des Romains, avoient mis bas les armes & contracté des alliances avec eux. La derniere classe d'*alliés* comprenoit ceux qui, ayant été vaincus par le peuple-roi, auroient pu, selon le droit ancien de la guerre, être dispersés & réduits en captivité; mais que la clémence du vainqueur avoit conservé & mis au rang de ses *alliés*.

Tous ces *alliés* étoient appelés indifféremment *Socii* & *Fœderati*.

ALLIGATI. C'étoient les plus vils & les plus mauvais des esclaves. Leur nom venoit de ce qu'ils étoient souvent punis & mis aux fers. On les chargeoit des travaux les plus durs & les plus pénibles de ceux des vignes en particulier: *Vineta plurimum per alligatos excoluntur*. (*Colum. I*, *9*). Les esclaves étoient divisés ordinairement en trois classes; les premiers (*primi actus*) étoient les régisseurs, les intendans des biens du maître; les seconds (*mediastini*) n'exerçoient pas des emplois aussi importans, & les troisiemes étoient les *alligati*.

ALLIPHANI calices. Horace (*Sat.* 8, *l.* 2, *v.* 39):

Invertunt alliphanis vinaria tota.
Vibidius, *Balatroque*.

Le poëte parle ici de grands vases à mettre le vin, tel que les amphores. *Aliphe*, ville du Samnium, peu éloignée de Bénévent, étoit célebre par une fabrique de ces énormes vases de terre cuite.

ALLOBROGIQUE; surnom qui fut donné à Q. Fabius Maximus, pour avoir vaincu & réduir sous la domination des Romains les Allobroges, c'est-à-dire, les Savoyards & les Dauphinois.

ALLOCUTION; nom donné par les Romains aux harangues que faisoient aux soldats les généraux & les empereurs. Ceux-ci vouloient en conserver la mémoire à la postérité par des médailles, dont un grand nombre sont venues jusqu'à nous. L'empereur qui harangue, paroît ordinairement debout sur une estrade, *suggestum*, ayant derriere ou à côté de lui le préfet du prétoire, & plus bas des soldats armés qui l'écoutent.

La premiere *allocution* est de Caligula. Ce prince y est représenté debout, en habit long, haranguant l'armée, dont on n'a représenté que quatre soldats ayant le casque en tête & leurs boucliers en main, prêts à partir pour quelque expédition. Dans l'exergue, on lit: *ADLOC. COH. adlocutio cohortium*. La seconde est de Néron, avec les mêmes type & légende que la premiere. La troisieme est de Galba, représenté en habit de

guerre, avec le mot seul *ADLOCUTIO*. La quatrieme est de Nerva, qui paroît vêtu d'habits longs sur une estrade auprès d'un temple. On voit derriere lui deux autres figures en habit long, & à l'exergue *ADLOCUTIO. AUG.*

Trajan & Hadrien nous fournissent plusieurs *allocutions*. En voici deux du dernier, qui sont remarquables. On voit derriere lui le préfet du prétoire, & dans l'exergue *ADLOCUTIO. COH. PRÆTOR.* sur l'une; & sur l'autre, *COH. PRÆTOR.* Dix autres médailles d'Hadrien le représentent haranguant en habit de guerre, & plus ordinairement à cheval, avec les légendes *EXERCITUS BRITANNICUS, CAPPADOCICUS, DACICUS, GERMANICUS, HISPANICUS, MAURETANICUS, MÆSIACUS, NORICUS, RHÆTICUS, SYRIACUS*.

On trouve ensuite des *allocutions* de Marc-Aurele, de Lucius Verus & de Commode. Mais la légende du dernier est: *FIDES. EXERCITUS. P. M. TR. P. XI. IMP. VII. COS. V. P. P.* Septime-Sévere, Caracalla, Géta, ont le même type & de semblables légendes. Macrin a pour légende de son *allocution P. M. TR. P.*, & Sévere-Alexandre, *ADLOCUTIO. AUG. COS. P. P.* On conserve des *allocutions* de Gordien le pere & des deux Philippes, qui, tous les deux, pere & fils, haranguent ensemble leurs troupes.

Une médaille de moyen bronze, très-rare, représente Valérien & Gallien en regard avec la légende *CONCORDIA. AUGUSTORUM*. On voit au revers ces deux princes debout sur une estrade, ayant derriere eux le préfet du prétoire, & à l'exergue *ADLOCUTIO. AUGUSTOR.* Posthume a trois types différens sur ses *allocutions*, avec les mots *EXERCITUS. AUG.*, *EXERCITUS. ISC.*, *EXERCITUS. VAC.* L'*allocution* de Tacite offre ces mots, *ADLOCUTIO. AUG.*: celle de Probus, *ADLOCUTIO. MILITUM.*: celles de Numérien & de Carin, son frere, *ADLOCUTIO. AUG.* Le dernier Auguste dont nous avons une *allocution*, est Maxence, avec la légende *ADLOCUTIO. AUG.*, & à l'exergue, *REP.*

Ces *allocutions* prouvent évidemment que les harangues militaires des anciens ne sont pas si suspectes que les ont voulu rendre certains critiques; puisque les empereurs ont consacré par des monumens publics celles qu'ils faisoient à leurs armées.

Les *allocutions* présentent une difficulté particuliere: on lit le mot d'*adlocutio* sur toutes les médailles qui offrent ce même sujet. Ce terme est donc celui qu'on employoit pour exprimer cette action: cependant, les historiens n'en font aucun usage, & se servent toujours de *concio*, lorsqu'ils raportent le même fait; & nous traduisons ce mot par celui de *harangue*.

ALLOPROSALLOS; nom qu'Homere donne à Mars, & qui signifie inconstant ou querelleur.

ALLYROTHIUS. Ce fils de Neptune résolut de venger la défaite de son pere, que Minerve avoit vaincu, en coupant tous les oliviers des environs d'Athênes, parce qu'ils étoient consacrés à cette déesse; mais la coignée lui étant tombée des mains, le blessa si fort qu'il en mourut. Sa mort est différemment racontée. *Voyez* ALCIPPE.

ALMANDINE *par corruption*. Le vrai mot est *ALABANDINE*, espece de rubis spinel, qui venoit d'Alabanda, en Carie. Est-il un moyen plus certain d'embrouiller toutes les nomenclatures, que de donner aux productions de chaque regne un nom particulier & relatif à chaque pays d'où on les tire? Heureusement que les naturalistes modernes élaguent abondament ces superfluités nuisibles.

ALMO; ancien nom d'une petite riviere qui coule dans la vallée *Égerie*, près du cirque de Caracalla, hors de la porte Capene, & qui se jete dans le Tibre à un mille au dessous de Rome. On l'appele aujourd'hui *Acquataccia*, ou *Acqua d'Acia*, ou *Rio d'Appio*. Les premiers noms paroissent être une corruption du dernier; & celui-ci n'a été donné à l'*Almo*, que parce qu'elle traverse la voie Appiene en arivant près de Rome.

Sa source étoit en grande vénération, parce qu'elle guérissoit la gale des bestiaux. Elle a certainement encore la même propriété; car elle est très-sulfureuse, & l'on voit le foie de soufre surnager en abondance sur ses eaux. C'est peut-être une des causes qui rendent si nuisible le séjour de Rome pendant les chaleurs; parce que le *Rio d'Appio* coule au midi de cette ville, & que le vent qui soufle de cette partie de l'horizon, voiture les exhalaisons sulfureuses & alkalines qui en sortent.

L'endroit où l'*Almo* traversoit la voie Appiene, étoit célebre par la cérémonie qu'y pratiquoient les prêtres de Cybele tous les ans, le 6 des calendes d'avril. Ils avoient coutume d'y laver en grande pompe la statue de la déesse, son char, les lions qui y étoient atelés, & les couteaux sacrés de Phrygie, qui servoient aux sacrifices. Ovide décrit cette cérémonie. (*Fast. IV*, 337.):

Est locus, in Tyberin qua lubricus influit Almo,
Et nomen magno perdit in amne minor.
Illic purpurea canus cum veste sacerdos
Almonis dominam, sacraque lavit aquis.

ALMUM, en Mœsie. ΑΛΜΟΝΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en bronze. (*Hunter*.)
O. en or.
O. en argent.

ALNUS. On donnoit ce nom à un endroit des théâtres anciens, qui étoit le plus éloigné de la scène, & le plus élevé de tout l'édifice. Ceux qui n'avoient pu trouver de place dans les rangs, étoient forcés de s'y placer.

ALOES; fêtes en l'honneur de Cérès. *Voyez* AIRÈS.

ALOÉUS. *Voy.* ALOUS.

ALOÏDES ; deux géans redontables qu'Homere nomme divins. Othus, & le célebre Éphialte, étoient fils de Neptune & d'Iphimédie, femme d'Aloüs. On les nomma *Alçides*, du nom du mari de leur mere. C'étoit les deux plus grands & les deux plus beaux hommes que la terre eût jamais porté. Ils étoient d'une taille si prodigieuse, qu'à l'âge de neuf ans ils avoient neuf coudées de grôsseur, & trente-six de hauteur, & ils croissoient chaque année d'une coudée en grôsseur, & d'une autre de haut.

Fiers de cette énorme grandeur, ils crurent qu'il n'y avoit rien au dessus de leurs forces; ils entreprirent donc de détrôner Jupiter; & pour lui livrer un assaut dont il ne pût se défendre, ils mirent le mont Ossa & le mont Pélion sur l'olympe; de là menaçant le souverain des dieux, ils eurent l'insolence de demander Junon & Diane. Mars ayant voulu s'opposer à leur entreprise, ils le firent prisonier, & l'ayant lié avec de grôsses chaînes, ils le tintent treize mois dans une prison d'airain, d'où il ne seroit jamais sorti, si Mercure ne fût venu l'en délivrer. *V.* Éribée, Mars.

La puissance des dieux se trouvant inutile contre de si terribles ennemis, on eut recours à l'artifice. Diane les ayant aperçus sur un char, se changea en biche, & s'élança au milieu d'eux. Voulant tirer leurs fleches, ils se blesserent l'un l'autre, & en moururent, délivrant pour jamais les dieux de la crainte qu'ils leur avoient inspirée; Jupiter les précipita au fond du tartare.

Homere dit qu'Apollon les précipita dans les enfers, avant que le poil folet eût ombragé leurs jones, & que leur menton *eût fleuri*.

On croit que les *Aloïdes* furent les premiers qui sacrifierent aux muses sur le mont Hélicon, & qui leur consacrerent cette montagne. *V.* Iphimédie, Muses.

ΑΛΟΚΕΣ. Les lignes qu'on traçoit pour écrire droit, s'appeloient ἄλοκες, ainsi qu'Hésychius nous l'apprend. Dans les remarques sur cet écrivain, ce mot est interprété par *lacunæ inter scribendum in cera seu cortice currente stylo exaratæ*. Mais ce ne peut pas être la véritable signification du mot ἄλοκες dans l'art d'écrire; & cette explication contre-dit d'ailleurs le sens original du passage dans lequel il vent dire *raies*, *sillons*.

ALOMANCIE, ἅλς, sel, & μαντεία, divination. Elle se pratiquoit par le moyen du sel. Si l'on oublioit d'en mettre sur la table, ou si l'on renversoit une saliere, c'étoit le signe infaillible d'un malheur prochain.

ALONTINUM *ou* Aluntium, en Sicile. ΑΛΟΝΤΙΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

R. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est un taureau frapant de la corne.

ALOPÉ, fille de Cercyon, & qui reconoissoit Vulcain pour pere, étoit si belle qu'elle inspira de l'amour au dieu de la mer, & en eut un fils qu'elle fit exposer secrétement, pour dérober à son pere la connoissance de sa foiblesse. En l'exposant, elle le couvrit d'une partie de sa robe qu'elle avoit déchirée à ce dessein. Une jument égarée lui donnoit à teter, lorsqu'un paysan qui cherchoit cette bête, ayant vu cette espece de prodige, prit l'enfant & le porta dans sa cabane.

Cercyon, à qui on le présenta quelque temps après, reconut l'habit de sa fille, fit ôter la vie à la mere, & exposer de nouveau l'enfant. Mais une autre jument prit encore soin de le nourir, & les bergers qui le rencontrerent jugeant que les dieux le protégeoient, l'éleverent, & lui donnerent le nom d'Hippothoüs. *V.* Hyppothoüs.

Un bas-relief antique de la ville Pamfili représente Alopé mise à mort par les gardes de son pere Cercyon.

Alopé est le nom d'une des harpies, à qui l'on donne pour sœurs Archeloë & Ocypete. *V.* Harpies.

ALOPECONNESUS, dans la Chersonese de Thrace. ΑΛΩΠΕΚΟΝ.

Goltz seul a raporté des medailles impériales greques de cette ville.

M. Pellerin en a publié une médaille autonome de bronze, sur laquelle on voit un vase & un renard.

ALORUS; c'est le nom que les Chaldéens donnoient à leur premier roi; il étoit de Babylone, & publioit, à ce que dit Berose dans son second livre, que dieu lui-même l'avoit fait pasteur de son peuple.

ALOTIES; fêtes célébrées par les Arcadiens, en l'honeur de Minerve. Ils les instituerent après une bataille qu'ils livrerent aux Lacédémoniens, & dans laquelle ils firent un grand nombre de prisoniers. Ceux-ci étoient appelés ἁλωτοὶ : de là vint le nom de ces fêtes.

ALOUETE. Scylla, fille de Nisus, fut changée en *alouete*. *V.* Scylla.

Les choses bizâres qu'on dit dans la comédie des Oiseaux d'Aristophane sur l'*alouete*, & vraisemblablement sur celle qui est huppée, se retrouvent trait pour trait dans les contes qu'ont écrit sur la huppe les anciens Indiens, & Mahomet dans l'Alcoran; c'est-à-dire, que cet oiseau découvre les sources & les veines d'eau au travers de la terre qui les cache. *V.* Alauda.

ΑΛΟΥΡΓΙΔΕΣ; habits teints en pourpre, sans aucun mélange d'autre couleur : ce furent ces habits dont César & Auguste défendirent l'usage à tous leurs sujets, excepté les sénateurs dans l'exercice des magistratures. Mais il fut toujours permis de porter des habits teints avec le sang de la coquille appelée *pourpre*, pourvu qu'on y eût mêlé quelque autre couleur. Ce mélange les rendoit violets, ou bleu-foncés comme les flots de la mer. La défense de César & d'Auguste,

renouvelée depuis sous peine de mort, par les successeurs de Constantin, ne regardoit que les habits d'homme & de femme teints en entier d'une seule couleur. Mais cette belle couleur de sang, cette fameuse pourpre, étoit permise pour faire des bordures, des bandeletes, les clous des laticlaves, & les ornemens des habits de l'un & de l'autre sexe.

ALOUS ; fameux géant, fils de Titan & de la Terre. Iphimédie, sa femme, devint amoureuse de Neptune, dont elle eut les deux Aloïdes. *Voyez* ALOÏDES, IPHIMÉDIE.

ALPHÉE ; fleuve d'Élide dans le Péloponese, aujourd'hui Orféa ; il arose l'Arcadie & l'Achaïe, & se décharge dans la mer Ioniene, au dessous de Pise. Les Italiens l'appelent *Carbon*. On croyoit que ce fleuve traversoit la mer, & se rendoit ensuite en Sicile auprès de la fontaine Aréthuse. Cette opinion étoit fondée sur ce que l'on retrouvoit, disoit-on, dans la fontaine de Sicile, les choses que l'on avoit jetées dans le fleuve.

Mais ce phénomene, dit M. Diderot, n'est fondé que sur une ressemblance de mots, & sur une ignorance de langue. L'Aréthuse étant environée de saules, fut appelée *Alphaga* par les Siciliens ; & les Grecs qui vinrent par la suite en Sicile, crurent y retrouver l'*Alphée* de l'Élide. C'est sans doute sur ce léger fondement que fut construite la fable des amours du fleuve & de la fontaine. *Voyez* ARÉTHUSE.

ALPHÉSIBÉE ; fille de Phégée, ayant épousé Alcméon, en reçut pour présent de noces le fameux collier d'Ériphile. Phégée, son pere, ayant appris qu'Alcméon, après l'avoir répudiée, avoit épousé Callirhoë, le fit assassiner par ses fils. *Voyez* ALCMÉON, ÉRIPHILE, CALLIRHOË.

ALPHIASSA *ou* ALPHIONIA ; surnom de Diane, qui lui venoit d'un bois qu'on lui avoit consacré dans le Péloponese, à l'embouchure de l'Alphée.

ALPHITA ; préparation alimentaire faite avec de la farine d'orge pelé & grillé, ou plus généralement avec la farine de toute sorte de grains. On conjecture que les anciens étendoient sur le plancher, de distance en distance, leur orge en petits tas, pour le faire mieux sécher quand il étoit humide ; & que l'*alphita* étoit la farine même de l'orge qui n'avoit point été séché de cette maniere. L'*alphita* des Grecs étoit aussi la *polenta* des Latins. La farine de l'orge détrempée & cuite avec de l'eau, ou quelque autre liqueur, comme le vin, le moût, l'hydromel, &c., étoit la nouriture du peuple & du soldat. Hippocrate ordonoit souvent à ses malades l'*alphita* sans sel.

ALPHITOMANCIE, ἄλφιτον, farine d'orge, & μαντεία, divination. Elle se pratiquoit en faisant manger à celui que l'on soupçonoit de quelque crime, un morceau de gâteau d'orge. Il l'avaloit sans peine s'il étoit innocent ; le contraire arivoit, disoit-on, quand il étoit coupable. Horace y fait allusion dans ce vers de son épître à Fuscus ; selon M. Mallet :

Utque sacerdotis fugitivus liba recuso.

Cependant tous les commentateurs s'acordent à l'expliquer autrement : *tel que l'esclave fugitif des Pontifes, je refuse même les gâteaux*. Car les prêtres & leurs serviteurs vivant des offrandes du peuple, devoient manger à tous leurs repas des gâteaux, qui en faisoient la majeure partie ; & en étoient rassasiés.

ALRUNES ; nom que les anciens Germains donnoient à de certaines petites figures de bois, qu'ils regardoient comme leurs dieux pénates, ou lares, qui prenoient soin des maisons & des persones qui y habitoient ; c'étoit une des plus anciennes & des plus générales superstitions des Germains. Elle consistoit à avoir chez eux de petites figures d'un demi-pied ou d'un pied de hauteur, représentant quelques femmes magicienes, rarement des hommes, & ils croyoient que ces figures avoient de si grandes vertus, qu'elles tenoient en leur pouvoir le destin & la fortune des humaines.

On faisoit ces statues avec les racines des plantes les plus dures, sur-tout de la mandragore ; on les habilloit proprement, on les couchoit molement dans de petits cofrets ; toutes les semaines on les lavoit avec du vin & de l'eau, & à chaque repas on leur servoit à boire & à manger, sans quoi elles auroient jeté des cris, disoit-on, comme des enfans qui soufriroient la faim & la soif ; enfin, on les tenoit renfermées avec soin dans un lieu secret, d'où on ne les tiroit que pour les consulter. Dès qu'on avoit le bonheur d'avoir chez soi ou sur soi de pareilles figures, on se croyoit heureux, on ne craignoit plus aucun danger, & on en atendoit toutes sortes de biens, sur-tout la santé, & la guérison des maladies les plus rebelles aux remedes.

Mais ce qui étoit encore plus admirable, c'est qu'elles faisoient, disoit-on, connoître l'avenir, seulement à leurs heureux possesseurs, ou par un mouvement de tête, ou quelquefois même en s'exprimant d'une maniere intelligible. On assure que cette superstition des anciens Germains subsiste encore aujourd'hui parmi le peuple de la basse Allemagne, chez les Danois & le Suédois.

ALTA semita ; c'étoit la sixieme région de Rome : elle s'étendoit depuis les Thermes de Constantin jusqu'au Mont-Quirinal, & renfermoit les temples de *Salus*, de Flore, de Quirinus, le vieux Capitole, la statue de Mamurius, les thermes de Dioclétien & de Constantin ; les dix boutiques, les poules blanches, l'autel de Callidus, trois cohortes de guet, les jardins de Salluste, & la maison de la famille Flavia.

ALTARE étoit distingué chez les Latins d'*Ara*, selon Servius. (*In Ecl. v.* 65). *Ara* étoit un autel consacré également aux dieux supérieurs, & à ceux des enfers ; mais on ne donnoit le nom d'*altares* qu'aux autels des dieux supérieurs.

Prudence fait connoître une autre maniere de les distinguer, lorsqu'il dit: *altaris aram funditus pessundare*, & *altaris aram quod facit placebilem*. On voit ici qu'*ara* étoit la table même, ou la partie supérieure de l'*altare* : celui-ci en formoit le support ou le fondement.

Nous voyons cependant que Tacite, Pline, & les auteurs de la meilleure latinité, se sont servis indifféremment de ces deux mots pour exprimer des autels. Nous les imiterons à l'article Autel.

ALTERES; ancien mot françois hors d'usage. Il exprimoit autrefois les angoisses, les inquiétudes, & autres peines de l'esprit. Les étymologistes le faisoient venir d'*arterer*; parce que la grande émotion cause un violent batement d'arteres.

N'eût-il pas été plus naturel de le dériver du mot grec ἁλτῆρες? Ce mot exprimoit des poids de différentes grôsseurs, mais qui, selon Pausanias, avoient ordinairement la forme d'un œuf, & qui étoient percés de quelques trous, ou attachés à de longues courroies. Les athletes qui se destinoient à lancer le disque ou le javelot, s'exerçoient en tenant ces *alteres*, par les trous qui y étoient pratiqués, ou par les courroies. Ils les agitoient autour de leurs têtes, & les lançoient avec force, pour assouplir leurs bras, & s'accoutumer à ces rudes exercices.

Nous croyons qu'on peut faire revivre le vieux mot d'*alteres*, & l'appliquer à ces poids.

ALTHÉE, fille d'Agénor, de la race de Deucalion, épousa Oënée, Roi de Étoliens, & fut mere de Méléagre. *Voyez* Méléagre.

ALTHEMENE, fils de Craiée. *Voy.* Cratée.

ALTHÉNUS, frere de Diomede.

ALTISPEX, étoit le même que l'*alitispex*, ou l'augure qui observoit les oiseaux.

ALVEOLI; les Romains donnoient ce nom aux tuyaux de chaleur qui étoient répandus dans l'épaisseur des murailles, pour échaufer les appartemens des Thermes.

Alveoli; étoient aussi des especes d'auges, dans lesquelles on lavoit les viandes avant de les apprêter.

ALVEUS. *Voy.* Échiquier & Petteia.

Alveus; on donnoit ce nom aux gradins qui servoient à descendre dans les bains, & à s'y asseoir.

Alveus, étoit un canot ou bateau grôssier fait avec un tronc d'arbre creusé, tel que sont encore ceux des peuples sauvages. Romulus & Remus furent exposés dans un *alveus*, selon Ovide, (*Fast.* II, 407):

Sustinet impositos summa cavus alveus unda:
Heu quantum fati parva tabella tulit!
Alveus in limo sylvis appulsus opacis,
Paulatim fluvio deficiente sedet.

ALUN. Les anciens paroissent n'avoir connu d'autre *alun* que le naturel, qu'ils distinguoient en *alun* liquide & en *alun* sec. Les modernes, au contraire, connoissent à peine l'*alun* naturel, & n'emploient que l'*alun* retiré des substances qui le contiennent, par des procédés très-ingénieux.

L'*alun naturel liquide* n'étoit pas absolument en liqueur. Il paroît, par les descriptions des anciens, que cet *alun* étoit seulement humide & mouillé, & qu'il attiroit l'humidité de l'air; ainsi on ne l'appeloit liquide, que pour le distinguer de l'*alun* sec. L'*alun* liquide étoit plus ou moins pur. Le plus pur étoit lisse & uni, quelquefois transparent, mais ordinairement nuageux. Au contraire, la surface de l'autre *alun* liquide étoit inégale, & il se trouvoit mêlé avec des matieres étrangeres, suivant les descriptions des mêmes auteurs.

Les anciens distinguoient aussi deux sortes d'*alun naturel sec*. Ils les reconoissoient aux différences de la texture & de la figure: ou il étoit fendu & comme la fleur de celui qui est en masse, car il étoit formé en motes ou en lames; ou il se fendoit & se partageoit en cheveux blancs; ou il étoit rond & se distribuoit encore en trois especes, en *alun* moins serré & comme formé de bulles, en *alun* percé de trous fistuleux & semblable à l'éponge, en *alun* presque rond comme l'astragale; ou il ressembloit à de la brique; ou enfin il étoit composé de croûtes. Tous ce *aluns* avoient des noms particuliers, qui ne servoient qu'à surcharger les nomenclatures.

Tournefort voyageant dans le Levant, aborda à l'île de Milo, l'anciene Mélos, d'où les anciens tiroient beaucoup d'*alun*, & entr'autres, selon Pline, l'*alun* liquide. Il y vit des grotes, sur les parois desquelles l'*alun* s'étoit formé sous toutes sortes de figures. Il trouva entr'autres de l'*alun* de plume, auquel étoient mêlés de filets pierreux, longs, flexibles comme ceux de l'*alun*, mais dépourvus de saveur, & très-différens de l'amiante. Dioscoride a parlé de cette substance pierreuse, qu'il a très-bien distinguée de l'amiante, & qu'il dit n'avoir aucun goût ni astriction.

Le savant voyageur aperçut aussi dans les grotes une dissolution d'*alun* qui distilloit goute à goute, & que l'on croiroit être l'*alun* liquide, originaire de Mélos, selon Pline. Mais on peut voir dans Dioscoride que cette espece d'*alun* n'étoit pas vraiment liquide; &, comme nous l'avons déja dit, les descriptions faites par les anciens, prouvent évidemment qu'il n'étoit pas en liqueur.

ALUNTIUM. *Voyez* Aluntinum.

ALVONA, en Illyrie. AΛΤΟΝ.

Les médailles autonomes de cette ville, sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ALYTA, étoit chez les Éléens un officier dont l'emploi répondoit à celui des *maîtres de cérémonie* modernes.

ALYTARCHIE; charge, dignité de l'Alytarque, ou magistrat d'Antioche. Il y avoit dans cette ville des jeux appelés jeux de l'*alytarchie*: c'étoient des jeux olympiques institués par Afranius, premier alytarque, l'an 260 de l'ere d'Antioche, & abolis par l'empereur Justin, l'an 568 de la même ere, comme nous l'apprend Jean Maléla dans une chronique manuscrite. Cet auteur compte jusqu'alors 77 alytarques; ce qui montre que l'*alytarchie* duroit quatre ans comme l'olympiade. NORIS, *Epoc. Syr. p.* 220.

ALYTARQUE; c'étoit selon Noris, le nom du pontife de la ville d'Antioche. Une loi du code Théodosien ordone qu'il soit permis à l'*alytarque* de planter plusieurs cyprès, & d'en couper un. L'*alytarque* n'étoit pontife que de la ville d'Antioche; celui de toute la province s'appeloit *Syriaque*. NORIS, *Epoc. Syr. p.* 220.

Tout ce que dit à ce sujet Noris, ne prouve cependant pas que l'*alytarque* fût un pontife, mais un magistrat ou officier de la ville d'Antioche. En effet, *alytarque* est un nom grec composé des mots ἀλύτης & ἀρχὴ. Le premier signifie, selon l'étymologie, la même chose que ῥαβδόφορος, μαστιγόφορος, porte-verge, ou huissier, bedaut. On sait que dans les jeux des anciens il y avoit de ces porte-verges qui veilloient au bon ordre & à la tranquillité des spectateurs & des athletes; de sorte que l'*alytarque* n'étoit que leur chef: en quoi nous sommes d'acord avec le *grand étymologiste*.

ALYZIA, dans l'Acarnanie, AΛΥ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en argent. *Eckel*.
O. en or.
O. en bronze.
Leur type est pégase volant.

AMALTHÆA ou AMALTHEUM. Pomponius Atticus avoit donné ce nom à un réduit agréable de sa maison de campagne, en l'honeur de la chévre Amalthée. Cicéron en parle dans plusieurs de ses lettres.

AMALTHÉE; c'est le nom de la chevre qui alaita Jupiter: le dieu, par reconoissance, la plaça parmi les astres, où elle forme le signe qui porte son nom. C'est d'une des cornes de cette prétendue chevre que les Grecs ont fait leur corne d'abondance. Lactance dit que la nourice de Jupiter fut *Amalthée*, fille de Mélissus, roi d'une contrée de la Grece. Bochart fait venir ce mot du Phénicien *Amantha*, qui signifie nourice; & Hygin donne à la nourice de Jupiter le nom d'Adamanthée. *Voyez* ADAMANTHÉE, CURETES, MÉLISSE.

AMAND; tyran sous Dioclétien.

CNEUS SALVIUS AMANDUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont:
O. en or & en argent.
RRRR. en P. B.
O. en G. & M. bronze.

AMANDE (Couleur d'), *color amygdalinus*. Le nom françois de cette couleur est châtain. Ovide, (*Art. III*, 183):

Nec glandes Amarylli, tuæ, nec amygdala desunt.

AMANS. Les *amans* ajoutoient foi à toutes sortes de prodiges, & employoient toutes sortes de moyens pour s'assurer de la réussite de leurs amours. En Sicile ils tiroient un bon augure du bruit que faisoit une feuille qu'ils écrasoient entre leurs doigts: Théocrite, (*Idylle III*, 29). Le pétillement du laurier embrâsé formoit aussi un bon présage. Ils en tiroient un également avantageux, quand ils touchoient au plafond avec des pepins de pommes lancés avec deux doigts; comme les enfans jetent encore aujourd'hui les noyaux de cerises. Horace en fait mention, (*Sat. II*, *l. II*, *v.* 272):

Quid? cum Picenis excerpens semina pomis
Gaudes, si cameram percussi forte.

Les *amans* se rendoient après le repas du soir sous les fenêtres de leurs maitresses. Si elles ne les atendoient pas sous le vestibule de leurs maisons, ou à leurs fenêtres, ils se promenoient lentement en siflant, ou en affectant de tousser, pour se faire entendre. Tibulle I, 7, 35:

Et simulat transire domum, mox deinde recurrit,
Solus & ante ipsas excreat usque fores.

Les maris eux-mêmes rentrans dans leurs maisons, sifloient pour se faire ouvrir. Apulée, (*Met. IX*, *p.* 271):

Quand ce bruit léger ne suffisoit pas pour réveiller ou appeler leurs maitresses, les *amans* fredonoient des chansons amoureuses. Ovide, (*Fast. IV*, 109):

Primus amans carmen vigilatum nocte negata
Dicitur ad clausas concinuisse fores.

Plaute nous en a conservé une dans le *Curculion I*, 2, 57); & l'on doit mettre au nombre de ces chansons, l'ode dixieme du troisieme livre d'Horace. Les Grecs les appeloient παρακλαυσίθυρον, *romance de la porte*. Les *amans* les gravoient quelquefois sur la porte elle-même, ou ils les écrivoient sur des tablettes qu'ils atachoient aux portes de leurs maitresses. Ovide, (*Amor.* 3, 1.):

Ah quoties foribus duris incisa pependi,
Non verita a populo prætereunte legi.

Si leurs chansons ne fléchissoient point le cœur des filles qu'ils aimoient, ils adressoient leurs vœux à la porte elle-même, & imploroient son assistance, comme ils l'auroient demandée à une divinité. Ovide, (*Art. am.* II, 527):

Postibus & duræ precibus blandire puellæ.

La porte elle-même s'en plaint dans Properce, (*I*, 16, 15):

Ille meos nunquam patitur requiescere postes,
Arguta referens carmina blanditia.

Les *amans* ne se contenoient pas de la supplier; ils l'arosoient de vin, ainsi qu'on le pratiquoit sur les autels des dieux. Plaute, (*Curcu. I*, 1, 80):

Eaque extemplo ubi vino has consperfi fores,
De odore adesse me scit, aperit illico.

Et 188:

Agite, bibite festivæ fores,
Potate, fite mihi volentes propitiæ:

Une courtisane dit dans la même comédie, (*I*, 2, 1.):

Flos veteris vini meis naribus objectus est:
Ejus amore cupidam me hinc prolicit per tenebras.

Ces portes étoient aussi arosées de parfums liquides. Lucrece, (*IV*, 1170):

At lacrymans exclusus amator limina sæpe
Floribus, & sertis operit, postesque superbos
Ungit amaricino.

Les *amans* les baisoient amoureusement. Lucrece, (*Ibid.*):

Et foribus miser oscula figit.

Properce, (*I*, 16, 43):

Ante tuas quoties verti me perfida postes,
Osculaque impressis nixa dedi gradibus.

Ils chantoient leur triste destinée en s'acompagnant avec des flûtes. Properce, (*II*, 6, 11):

Aut mea, cum tales caneret tibi Cynthia somnos
Tibia, funesta tristior illa tuba.

Horace, (*Od.* 7, *l.* 3, *v.* 29):

Prima nocte domum claude: neque in vias
Sub cantum querulæ despice tibiæ.

Pour atendrir leurs maitresses, ils demeuroient à leurs portes en versant des larmes. Martial, (*X*, 13, 7):

Ad nocturna jaces fastosæ limina mœchæ,
Et madet heu lacrymis janua surda tuis.

Ceux qui avoient encore plus de patience, se couchoient sur le seuil de la porte, & y passoient la nuit. Ovide, (*Amor. II*, 19, 21):

Et sine me ante tuos projectum in limine postes
Longa pruinosa frigora nocte pati.

Horace, (*Od.* 10, *l.* 3, *v.* 19):

Non hoc semper erit liminis, aut aquæ
Cælestis patiens latus.

Ils atachoient des courones aux portes de leurs maitresses. Tibulle, (*I*, 2, 13):

Te meminisse decet, quæ plurima voce peregi
Supplice, cum posti florida serta darem.

Ovide, (*de Rem. Amor. n.* 31):

Et tegat ornatas multa corona fores.

Les *amans* détachoient de leurs têtes ces courones qu'ils avoient portées dans les festins. Ovide, (*Amor. I*, 6, 67):

At tu non lætis detracta corona capillis
Dura super tota limina nocte jaces.

(*De Art. am. II*, 527):

Postibus & duræ precibus blandire puellæ,
Et capiti demptas limine pone rosas.

Ils jetoient sur le seuil les torches qui les avoient éclairés au retour du souper. Properce, (*I*, 16, 7):

Et mihi non desunt turpes pendere corollæ
Semper, & exclusi signa jacere faces.

Ces *amans* insensés menaçoient même de s'en servir pour brûler les maisons de leurs maitresses. Ovide, (*Am. I*, 6, 56):

Excute poste seram,
Aut ego jam ferroque ignique paratior ipse,
Quam face sustineo tecta superba petam.

Ils prenoient les charbons qui se formoient à leurs torches, & écrivoient sur la porte des vers licentieux & injurieux à leurs maitresses capricieuses. Une porte s'en plaint elle-même dans Properce, (*I*, 16, 9):

Nec possum infamis dominæ defendere noctes,
Nobilis obscænis tradita carminibus.

Ce n'étoit pas assez de couvrir les portes de

vers obscenes, ils les chargeoient d'opprobres & d'injures. Tibulle, (*I*, 2, 7):

Janua difficilis domina, te verberet imber,
Te jovis imperio fulmina missa petant.
Janua jam pateas uni mihi victa querelis,
Nec furtim verso cardine aperta sones.
Et mala, si qua tibi dixit dementia nostra,
Ignoscas, capiti sint precor, illa meo.

Properce, (*I*, 16, 37):

Te non ulla meæ læsit petulantia linguæ,
Quæ solet irato dicere verba loco.

L'action de dire des injures à une porte, étoit exprimée par ces mots, *occentare ostium*.

D'autres fois ces *amans* tenoient aux portes de leurs maitresses des discours passionés, pour se les rendre favorables. Ovide (*Remed. Amor. n.* 95.):

Et modo blanditias, rigido modo jurgia posti
Dicat, & exclusus flebile cantet amans.

Las enfin de ne rien obtenir par menaces, ni par prieres, ils frapoient aux portes & aux fenêtres à coups redoublés, les brisoient & les forçoient avec fracas. Horace, (*Ode.* 25, *l.* 1):

Parcius junctas quatiunt fenestras
Ictibus crebris juvenes protervi,
Nec tibi somnos adimunt: amatque
Janua limen.

Telles étoient les folies qu'inspiroient à ces jeunes *amans* une passion insensée, & les fumées du vin.

AMANTIA, en Illyrie. AMANTΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Leur type ordinaire est un foudre dans une couronne de laurier.

AMANUENSIS. On appeloit de ce nom des esclaves qui faisoient les fonctions du secrétaire dans son absence. Leur main stylée à écrire avec promptitude, leur avoit fait donner ce nom.

AMANUS ou OMANUS; dieu des anciens Perses, que l'on croit être le soleil, ou le feu perpétuel que les Perses adoroient comme une image du soleil. Strabon l'appele *Dæmon Persarum*, le génie des Perses. Tous les jours les mages alloient dans son temple, chanter leurs hymnes devant le feu sacré, tenant de la verveine en main, & ayant sur la tête des tiares, dont les bandeletes leur pendoient des deux côtés le long des joues.

AMARYNTHIA; surnom de Diane, pris d'un village de l'Eubée, où elle étoit adorée par des fêtes & des jeux.

AMASIA, dans le Pont-Galatique. AMAΣΕΙΑΣ & AMACIA.

Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques avec son époque, en l'honneur de Plotine, de Faustine jeune, de Commode, de Sept. Sévere, de Julia-Domna, de Caracalla, de Géta, d'Alex. Sévere, de Mamée, & peut-être d'Hadrien & d'Antonin. (*Pellerin*, *P. III*, 209.)

AMASTRIS; en Paphlagonie. AMAΣΤΡΙΑΝΩΝ, AMAΣΤΡΕΩ & AMAΣΤΡΙΣ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:
R. en bronze.
O. en argent.
O. en or.

Elles ont quelquefois pour type l'Égide.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honneur de Domitia, de Nerva, de Plotine, d'Hadrien, d'Antonin, de Faustine mere, de M. Aurele, de Faustine jeune, de Verus, de Crispine, de Caracalla, de Moësa, et de Gordien-Pie, de Sept. Sévere.

AMATA. Lorsque le souverain pontife avoit élu une vestale par le sort, & qu'il l'ôtoit à ses parens, il l'appeloit *Amata*; parce que, dit Gellius *I*, 12, c'étoit le nom de la premiere fille qui fut choisie pour vestale.

AMATHIE; une des cinquante néréides, selon Homere.

AMATHONTE; ville de l'île de Cypre, où Vénus étoit adorée d'un culte particulier. Cette déesse y avoit un superbe temple, dans lequel on immoloit autrefois les étrangers. Vénus, irritée de cette cruauté, changea tous les habitans en toureaux, afin qu'ils servissent eux-mêmes de victimes aux sacrifices. Pour punir leurs femmes du mépris qu'elles avoient témoigné pour ses mysteres, elle leur ôta toute pudeur; de sorte qu'elles se prostituoient à tous les hommes indifféremment.

AMATHUSIA; surnom de Vénus, pris de la ville d'Amathonte, où elle étoit particuliérement honorée.

AMAZONES; c'étoient des femmes qui formoient une république, dans laquelle elles ne souffroient point d'hommes; pour perpétuer leur race, elles envoyoient de temps en temps quelques-unes de leurs compagnes dans les états voisins; quand celles-ci se croyoient sûres d'être meres, elles revenoient auprès de leurs sœurs. Tous les enfans mâles qui naissoient étoient immolés, mais on élevoit les filles avec grand soin; on leur coupoit, disoit-on, la mamelle droite, afin qu'elles fussent plus en état de tirer de l'arc: on les formoit aux exercices militaires; & l'histoire est remplie des exploits de ces héroïnes. On a dit que le pays qu'elles habitoient étoit dans la Cappadoce, sur les bords du fleuve Thermodoon. Pour connoître leur histoire, *Voyez* ANTIOPE, HYPPOLITE.

Nous

Nous laissons aux historiens la discussion du problême qu'offre l'existence des *amazones*, & nous n'examinerons ces héroïnes célebres que par raport aux arts & aux monumens antiques.

On a répété mille fois, & nous l'avons dit aussi plus haut, que les *amazones* se brûloient une mamelle, afin de tirer de l'arc avec plus de facilité; que leur nom venoit de cette cruele opération de l'α privatif & de μαζὸς, mamelle. On a même cité Hippocrate à ce sujet. Mais ce médecin célebre n'a parlé dans l'endroit cité que des jeunes sarmates, & non des *amazones*. Aucun écrivain ancien ne fait mention de cette coutume sanguinaire; ce sont les modernes qui ont appliqué aux *amazones* ce qu'Hippocrate avoit dit des Sarmates.

Les monumens antiques détruisent encore plus visiblement cette ridicule opinion; car aucun d'eux ne représente ces héroïnes privées d'une mamelle. Il y a dans Rome seule sept statues d'*amazones*, qui ont toutes les deux seins. On les distingue aussi à deux *amazones* sur des lampes de Bartoli. Vaillant a cité, à la vérité, le revers d'une médaille de Gallien, sur laquelle il croit voir une *amazone* privée d'une mamelle. Mais la petitesse de ce monument, & peut-être sa vétusté, ont trompé cet illustre antiquaire. Maffei n'a pas été plus heureux lorsqu'il a apporté en preuve la nymphe endormie de la Villa-Mattei, appelée faussement Cléopâtre.

La beauté des *amazones* étoit une beauté de convention, exécutée par tous les artistes de la même maniere. Les airs de tête de toutes ces héroïnes paroissent avoir été pris sur le même modele: elles offrent une physionomie grave, mêlée d'affliction & de douleur. Toutes leurs statues ont une blessure au sein; & celles dont la tête seule a été conservée, étoient sans doute figurées de même. Les sourcils sont indiqués par une arête vive. Comme cette pratique étoit principalement en usage dans l'ancien style de la sculpture, on pouroit conjecturer que l'*amazone* d'Étésilas, statue qui, préférablement à celles de Polyclete & de Phidias, mérita le prix, a servi de modele aux artistes qui l'ont suivi.

Ceux, dit Winkelmann, qui ont fait restaurer deux *amazones* de grandeur naturele au muséum du capitole, n'ont fait aucune attention à ces caracteres distinctifs: aucune des têtes, ni l'antique ni la moderne, n'est d'acord avec la statue. La lettre N, gravée sur la base d'une de ces *amazones*, & qui vaut cinquante, nous apprend que cette statue étoit la cinquantieme de l'endroit où elle étoit placée dans les temps anciens.

Les *amazones* ont toujours de grosses mamelles, dont le mamelon est prononcé, parce que ces héroïnes étoient des femmes.

Leur habillement est court & léger. Souvent un casque couvre leur tête. Elles portent ordinairement des tuniques courtes, & serrées par une seule ceinture, qui leur est commune avec les guerriers des temps héroïques. Cette ceinture n'est pas placée comme aux femmes, immédiatement au dessous du sein; mais les *amazones* la portent comme les hommes, sur les reins, pour tenir leur tunique relevée, & pour caractériser leur humeur belliqueuse. La seule *amazone* du palais Farnese, statue au dessous du naturel, a une ceinture atachée au dessous du sein. Elle est blessée & tombe de cheval.

On en voit une morte au palais de Rome apelé *la Farnesina*; cette statue est de marbre de Paros. Entre les bas-reliefs de la Villa-Albani, il y en a un qui représente un combat des *amazones*; & Winkelmann en a publié un autre dans ses *Monumenti inediti*, sur lequel ces héroïnes arivent au secours des Troyens, sous la conduite de leur reine Penthésilée.

Virgile parle de cette reine dans l'Énéide:

Ducit amazonidum lunatis agmina peltis.

Cette *pelte* dont il l'arme, étoit un bouclier contourné en forme de croissant. Il caractérisoit les *amazones*, ainsi que la *bipenne*, ou hache à deux tranchans, semblable à celle que les artistes modernes placent dans le milieu des faisceaux, contre l'usage antique & l'autorité des monumens.

AMAZONES. On en voit une à cheval sur les médailles de Trajanopolis, en Phrygie. D'autres villes de cette province, de la Lydie, d'Ionie & d'Éolie, mettoient souvent sur leurs médailles ces héroïnes, ou seulement leurs armes.

Elles vouloient marquer par-là l'origine dont elles se glorifioient, car, selon Diodore de Sicile, Myrine, reine des *amazones* d'Afrique, après le combat qu'elle livra aux Gorgones, traversa ces contrées, où elle bâtit plusieurs villes. Elle donna son nom à celle de *Myrina*, & aux autres ceux des héroïnes qui l'avoient acompagnée.

AMAZONIUS. Apollon fut ainsi nommé, à cause du secours qu'il avoit donné aux Grecs contre les Amazones.

Amazonius. Les flateurs de l'empereur Commode donnerent ce nom au mois de décembre, en l'honneur d'une courtisane qu'il aimoit éperdument, & qu'il avoit fait peindre en amazone. Ce prince, par la même raison, prit aussi le surnom d'*Amazonius*.

AMBA, en Espagne.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze. (*Hunter.*)

O. en or.

O. en argent.

AMBACTUS, dans les Gaules.

Les médailles qui portent cette légende sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Ambactus. Les Romains donnoient ce nom à un domestique, que nous appelons *commissionaire*. Son nom venoit d'*ambagere*, ancien mot latin,

qui étoit synonyme avec *ambire*, *circum agere*, &c. faire plusieurs tours & retours.

César nomme *ambacti* une espece de clients, qui, sans être esclaves, étoient atachés à quelque seigneur ou chef. En parlant des cavaliers gaulois, il dit que chacun d'eux, à proportion de sa naissance & de son bien, menoit à sa suite un grand nombre de clients & d'*ambactes*. *Eorum, ut quisque est genere, copiisque amplissimus, ita plurimos circum se ambactos, clientesque habet*. (De Bell. Gall. VI, 14.)

AMBARVALES; fête & cérémonie des Romains. Ils les célébroient pour obtenir des dieux une récolte avantageuse. On immoloit une génisse, une truie pleine, & une brebis; ce qui fit appeler ce sacrifice *solitaurilia*. La victime étoit promenée autour des champs; de là vint le nom d'*ambarvales; ambire arva*.

Caton (*de re rustica*, *c.* 142) nous a conservé la priere qui acompagnoit le sacrifice: *Mars pater te precor, quæsoque, uti sies volens propitius mihi, domo, familiæque nostræ, quojus rei ergo agrum, terram, fundumque meum solitaurilia circumagi jussi: ut tu morbos visos, invisosque, viduertatem, vastitudinemque, calamitates, intemperantiasque prohibessis, defendas, averruncesque, utique tu fruges, frumenta, vineta, virgultaque grandire, bonaque evenire sinas: pastores, pecuaque salva servassis, duisque bonam salutem valetudinemque mihi, domo, familiæque nostræ. Harumce rerum ergo fundi, terræ, agrique mei lustrandi, lustrique faciendi ergo, sicut, dixi, macte hisce solitaurilibus lactentibus immolandis esto*.

„ Mars puissant, je te prie & supplie d'être favorable à moi, à ma maison & à ma famille: c'est à ce dessein que j'ai fait promener autour de mes champs & de mon habitation les victimes sacrées. Je te prie encore d'éloigner les maux visibles ou invisibles, la viduité, le fer ennemi, les calamités & les tempêtes; de laisser croître & mûrir les fruits, les grains, les vignes & les bois. Conserve sains saufs & les pasteurs & le bétail; & donne-moi la santé & le bonheur, ainsi qu'à mes gens & à ma famille. Dans cette vue, que l'on immole les victimes pleines, afin que mes terres & mes champs soient purifiés & sanctifiés „.

Tibulle fait une priere différente de celle de Caton (*II*, 1, 1,):

Quisquis adest, faveat: fruges lustramus & agros,
Ritus ut a prisco traditus extat avo.

Et n. 17:

Di patrii, purgamus agros, purgamus agrestes,
Vos mala de nostris pellite limitibus.

On en trouve encore une troisieme dans Festus, au mot *pesestas*: *avertas morbum, mortem, labem, nebulam, impetiginem, pesestatem*. „ Écartez la maladie, la mort, les calamités, les orages, les incendies, & la peste „.

La cérémonie des Ambarvales étoit célébrée par chaque pere de famille, & par le peuple Romain lui-même, qui purifioit par ce sacrifice toutes les limites de son territoire, dans le temps où elles n'étoient pas éloignées de Rome de plus de cinq à six milles. Les *Freres Arvales* marchoient alors à la tête du peuple, couronés de chêne, & conduisant trois fois les victimes autour du domaine de la république. Virgile a décrit les Ambarvales dans le premier livre des Géorgiques, vers 343:

Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret:
Cui tu lacte favos, & miti dilue Baccho:
Terque novas circum felix eat hostia fruges,
Omnis quam chorus & socii comitentur ovantes.
Et Cererem clamore vocent in tecta: neque ante
Falcem maturis quisquam supponat aristis,
Quam Cereri, torva redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos, & carmina dicat.

Le jour où l'on célébroit les Ambarvales étoit un jour de plaisir. On honoroit Cérès & Bacchus, en dansant & en chantant des Hymnes en leur honeur. Quel étoit ce jour? Rosinus croit qu'il n'y en avoit aucun désigné à cet effet; mais qu'on ne manquoit jamais de les célébrer dans l'année. Caton semble insinuer que la célébration en étoit absolument volontaire.

Quelques écrivains disent que les Ambarvales se célébroient deux fois l'année, à la fin de janvier ou au mois d'avril, & au mois de juillet. Cette derniere époque s'acorde avec le temps de la maturité des moissons, *maturis aristis*, dit Virgile dans l'endroit des Géorgiques cité plus haut. D'ailleurs, Ovide qui a décrit les fêtes des six premiers mois de l'année, n'a point parlé des Ambarvales. Elles ne se célébroient donc pas avant les mois de juillet.

AMBASSADEUR. Avant d'extraire les usages des Grecs & des Romains relativement aux Ambassadeurs, nous ferons deux observations qui jéteront un grand jour sur cet article. 1°. Les Anciens n'ont connu que les *ambassadeurs* extraordinaires; & l'on ne trouve chez eux aucun vestige de ces *ambassadeurs* ordinaires, que la politique moderne a créés depuis trois siecles, & qui résident sans cesse à la cour du prince auquel ils sont envoyés.

2°. Dans le premier âge de chaque république & monarchie, les hérants ont fait long-temps les fonctions d'*ambassadeurs*: & même ces derniers ne furent respectés depuis, que par égard pour le héraut *sacré* qui les acompagnoit toujours. C'est pourquoi les plus anciens écrivains ont rarement distingué dans leurs récits les hérauts des *ambassadeurs*.

Ces derniers étoient connus chez les Grecs sous le nom de Πρέσβυς, & étoient choisis à Athènes

par les suffrages du peuple. Ils étoient revêtus quelquefois de pleins pouvoirs, & ne rendoient point compte à leur retour de leur gestion: on les appeloit πρέσβεις Αὐτοκράτορες. Mais pour l'ordinaire on examinoit rigoureusement leur conduite, & l'étendue qu'ils avoient donnée à leurs pouvoirs. Le trésor public les défrayoit pendant le temps de l'*ambassade*. On leur donnoit par jour deux drachmes, deux livres, du temps d'Aristophane. (*Acarn. act.* 1, *Sc.* 2.)

Lorsqu'un *ambassadeur* des Athéniens avoit mérité par ses services l'approbation du peuple, le sénat lui donnoit un repas public dans le Prytanée. (*Démosthenes & Ulpien*, *Orat. de fals. leg.*). On imposoit au contraire une forte amende à celui dont la conduite avoit mécontenté le peuple.

La mort étoit la punition du citoyen assez téméraire pour avoir fait les fonctions d'*ambassadeur* sans l'aveu du peuple ou du Sénat. (*Démost. ibid.*)

Les *ambassadeurs* des Grecs étoient toujours acompagnés d'un hérant, κήρυξ, pour rendre leurs persones sacrées. Aussi Homere, selon la marque d'Eustathe (*in Iliad.*), fait-il toujours précéder par cet officier les *ambassadeurs* qu'Ulysse envoie dans ses différens voyages, pour connoître les pays & les nations auprès desquels les vents l'ont conduit: tous les peuples les respecterent, excepté les lestrygons, les cyclopes, & les autres hordes sauvages qui n'avoient aucune civilisation.

Le même roi d'Ithaque fut envoyé avec Ménélaüs à Troye, pour redemander Hélene, & pour éviter ce siége non moins célebre par sa durée, que par ses fatales suites. On voit par ce choix de deux princes illustres, que l'on cherchoit à concilier aux *ambassadeurs* le respect & la confiance, en les prenant dans la classe des hommes distingués par le mérite ou par la naissance.

Quoiqu'on se permît quelquefois de les molester par des reproches trop vifs, ou par des railleries insultantes, leur persone fut toujours sacrée, & sur ce point les loix divines & humaines étoient parfaitement d'acord dans l'antiquité. Hérodote ne raconte qu'avec horreur le crime des Lacédémoniens, qui massacrerent les *ambassadeurs* de Xerxès, & ses suites terribles. Depuis cet attentat contre le droit des gens, les dieux irrités n'agréerent plus aucun sacrifice, aucune priere de ce peuple inhumain.

Touchés de repentir, les Spartiates envoyerent à Xerxès deux de leurs citoyens les plus distingués, afin qu'il lavât dans leur sang l'injure qu'il avoit reçue. Mais ce roi, que les Grecs vains & dédaigneux appeloient un barbare, ne leur fit aucun mal. A Dieu ne plaise, leur dit-il entr'autres reproches, que je partage la honte dont se sont couverts vos concitoyens, en imitant leur cruauté! après quoi il les laissa partir sains & saufs. Le ciel, selon Hérodote, fut moins indulgent, car il envoya à Lacédémone une mortalité cruele qui enleva les enfans des meurtriers.

A tous les traits du caractere des Lacédémoniens qui les distinguoient si fort des autres Grecs, on peut ajouter l'attention qu'ils apportoient à choisir pour *ambassadeurs* des citoyens divisés par des haines ouvertes. Ils espéroient que de tels envoyés ne se réuniroient jamais pour trahir les intérêts de leur patrie.

Dans le temps de leur splendeur & de leur rivalité, Sparte & Athènes se faisoient une gloire de voir un grand nombre d'*ambassadeurs* venir demander leur alliance & leur protection. C'étoit à leur gré le plus bel hommage qu'on pouvoit leur rendre; & celle des deux villes qui recevoit le plus d'*ambassades*, croyoit triompher de sa rivale.

Les Romains adopterent les principes des Grecs sur les *ambassades* & sur les citoyens qui en étoient chargés. Ils leur acordoient le droit honorable de porter un anneau d'or; & ils leur élevoient une statue lorsqu'ils avoient été tués dans l'exercice de leurs fonctions. Les *ambassadeurs* des Romains se couronoient ordinairement de verveine ou de branches d'olivier.

En arivant auprès de Rome, les *ambassadeurs* étrangers donnoient avis au sénat de leur venue. Celui-ci leur envoyoit des députés pour en apprendre la cause; s'ils étoient *ambassadeurs* des peuples ennemis, on ne leur permettoit pas d'entrer dans Rome, de crainte qu'ils ne l'examinassent en espions. Mais après les avoir tenus renfermés dans une maison hors de la ville, on leur rendoit la réponse du sénat, & ils étoient contraints de sortir sous très-peu de temps de l'Italie entiere. Si au contraire ils étoient envoyés par des alliés, ou des peuples amis, des questeurs venoient les recevoir hors de Rome, & les conduisoient d'abord au temple de Saturne, pour les y faire inscrire & reconoître par les gardes du trésor public.

Plutarque (*Quest. Rom.* 42) demande pourquoi ils commençoient par visiter ce temple. Les uns croyoient que c'étoit à cause de leur qualité d'hôtes de la république, Saturne présidant à l'hospitalité. Mais l'histoire lui offre une raison plus vrai-semblable. Il étoit d'usage dans les premiers siecles de Rome, que les gardes du trésor public défrayassent les *ambassadeurs*, prissent soin de leur santé & de leurs funérailles s'ils mouroient pendant leur séjour. Il étoit donc nécessaire qu'ils commençassent par se faire inscrire sur les registres des gardes du trésor public au temple de Saturne. Le grand nombre des *ambassadeurs* étrangers qui arivoient journélement à Rome, fit retrancher depuis les sommes qu'on fournissoit pour leur entretien, sans que l'on cessât cependant de les mener au temple de Saturne, & de les présenter aux gardes du trésor public.

De ce temple, on les conduisoit à l'audience du Sénat, & ils en atendoient le moment dans

une salle bâtie à ce dessein auprès de la curie d'Hostilius, & appelée *Græcostasis*. Le sénat leur donnoit audience même dans le mois de février, lorsqu'il en étoit requis par le premier magistrat de la ville, auquel les *ambassadeurs* en formoient la demande. Étant introduits, ils parloient par interpretes, même ceux qui étant Grecs auroient pu s'expliquer dans leur langue naturele, que tous les Sénateurs & tous les gens bien nés entendoient. Cet usage bizâre ne fut aboli qu'en faveur du rhéteur Molon, ce maître célebre de Cicéron. Valere-Maxime, (*II*, 2, 3.)

Les sénateurs les interrogeoient ensuite avec l'agrément du chef du Sénat. Tite-Live, (30. 22.) *Cum more tradito a patribus, potestatem interrogandi, si quis quid vellet, legatos prætor fecisset*, &c. Chacun d'eux s'éforçoit de les embarasser par ses questions, & de leur arracher des aveux utiles aux Romains. Après ces interrogations, les *Ambassadeurs* sortoient du Sénat, & n'y rentroient que pour apprendre de la bouche du président la réponse que l'on avoit discutée & préparée avec grand soin.

AMBEGNES ou AMBIEGNES. *Voy.* HOSTIES.

AMBIRE. Voyez CANDIDAT.

AMBITION; les Romains avoient élevé un temple à l'*ambition*; c'étoit en effet la divinité à laquelle ils ont le plus sacrifié: on la représentoit avec des ailes au dos, & les pieds nus, pour exprimer l'étendue de ses desseins, & la promptitude avec laquelle elle veut les exécuter.

AMBITUS. Lorsque ce mot est relatif aux CANDIDATS. *Voyez* cet article.

AMBITUS signifioit aussi *circuit*, pourtour. C'est dans ce sens qu'il étoit employé par les architectes, pour exprimer l'espace de terrain qui étoit respecté scrupuleusement devant & derriere les monumens funéraires. Tout le champ dans lequel on élevoit un tombeau, ne devenoit pas un endroit sacré & inviolable; mais cet honeur étoit réservé au pourtour du monument, & l'on fixoit ordinairement son étendue dans l'inscription, par des expressions analogues à celle-ci: IN. FRONTE. PEDES. tot. IN. AGRO. PEDES. tot.

AMBITUS est encore employé par Tertullien (*de Pallio*, c. 5), pour exprimer l'ampleur de la toge, parce qu'elle entouroit le corps de celui qui la portoit.

AMBO; déesse. *Voyez* TITHRAMBO.

AMBRACIA, dans l'Épire. AMBP.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Leur type ordinaire est Pégase.

AMBRE jaûne, *succinum*. La fable dit qu'il fut formé des larmes que répandirent les sœurs de Phaéton. Les recherches & les analyses des chimistes modernes, nous ont appris que cette substance étoit un bitume formé par l'épaississement d'une résine inconnue, que la mer détache des terres inondées, & rejete ensuite sur ses bords. Pline étoit aussi instruit que nous sur sa nature; & nous partageons encore l'incertitude où il étoit sur l'espece de l'arbre qui produit l'*ambre*.

Cette substance étant rare & apportée des contrées septentrionales de l'Europe, fut achetée à grands frais par les Grecs & les Romains. Ils la firent entrer dans leur parure, & l'*ambre* jaûne servit à faire des bijoux de toutes sortes. Pline se récrie contre ce luxe frivole avec l'énergie qui le caractérise. (*Lib.* 30, c. 2 & 3.)

„ Le rivage de la Germanie, d'où on nous apporte l'*ambre*, est éloigné d'environ six cents mille pas de Carnuntum, ville de Pannonie .... Parmi les objets d'agrément, l'*ambre* tient sa place d'abord après le crystal: réservé cependant jusqu'ici à la parure des femmes, on est encore à deviner ce qu'il peut avoir de flateur par luimême; c'est la frivolité des Grecs, & leur rafinement qui l'ont mis à la mode .... Le plus précieux est le falerne, ainsi nommé à cause de la couleur du vin de même nom, dont il imite la transparence & le brillant .... Enfin, on met des plaisirs de pure fantaisie à un si haut prix, qu'une petite figure d'*ambre* travaillé, s'achete plus cher que des hommes pleins de vie & de force „.

DC. Fere M. passuum a Carnunto Pannoniæ abest littus id Germaniæ, ex quo invehitur, percognitum nuper (*succinum*). *Proximum locum in deliciis fæminarum tamen adhuc tantum, succina obtinent, eamdemque omnia hæc, quam gemmæ, auctoritatem, sane majorem aliquibus de causis crystallina & murrhina, frigidi potus utraque. In succinis causam ne delicia quidem adhuc excogitaverunt, occasio est vanitas Græcorum diligentiæ.*

(Cap. 3): *Taxatio in deliciis tanta, ut hominis quamvis parva effigies, vivorum hominum vigentiumque pretia superet.*

Le détail suivant donne la plus forte idée de l'excès auquel cette espece de luxe étoit porté chez les Romains.

„ Julien, qui préparoit un combat de gladiateurs pour l'empereur Néron, envoya un chevalier romain, visiter les endroits où se fait le commerce de l'*ambre*: il parcourut les côtes, & raporta de l'*ambre* en si grande quantité, qu'on en garnit les mailles des filets qui mettent le podium à couvert des bêtes, & que les armes des gladiateurs, leur attirail funebre, enfin, tout l'appareil d'un des jours de spectacle, fut fait d'*ambre* travaillé: le plus grôs morceau qu'il apporta pesoit treize livres „.

(Ibid.): *Vidit enim eques Romanus missus ad id comparandum a Juliano curante gladiatorium munus Neronis principis, qui hæc commercia & littora peragravit, tanta copia invecta, ut retia arcendis feris podium protegentia succinis notarentur* (vel *nodarentur*), *arma vero & libitina, totusque unius diei apparatus esset e succino. Maximum pondus is glebæ attulit XIII librarum.*

Pline finit par cette énumération:

„ Les pieces de métal de Corinthe, plaisent par le mélange du bronze avec l'or & l'argent ; les ouvrages de ciselure , par l'art & le génie ; les murrhina & les crystaux servent du moins à boire frais ; les perles , parce qu'elles font l'ornement d'une tête ; les pierreries, parce qu'elles font celui des doigts ; en un mot, dans tous les excès vicieux, on cherche à représenter ou à jouir : dans la passion pour l'*ambre*, il n'y a que le plaisir secret & borné de se satisfaire. *In succinis deliciarum tantum conscientia*. Il se moque aussi de ces hommes délicats & voluptueux, qui préparoient eux-mêmes des champignons avec des couteaux d'*ambre* & des utensiles d'argent „.

Le comte de Caylus a fait dessiner (*Rec. III, pl. 191*) un petit buste d'*ambre*. Il feroit difficile d'en tirer aucun avantage pour les arts. Cette tête, couronée de laurier, ne ressemble, dit-il, à aucun empereur; & si elle est antique, car le travail sur cette matiere est toujours lâche, & l'originalité s'y fait sentir avec peine, on ne pouroit attribuer ce monument qu'au Bas-Empire, sur-tout à cause du goût de l'ornement sur lequel ce buste est établi. Au reste, ce morceau, *dont la couleur est assez foncée, & qui, par cette raison, pouroit mériter le nom de* Faleme, *est travaillé de tous les côtés, & percé de bas en haut : ainsi, il peut avoir servi d'amulete, ou plutôt d'une sorte de parure*.

Nous avons vu qu'un morceau d'*ambre* étoit payé à Rome plus cher qu'un esclave fort & robuste. Mais quand Pline n'auroit rien dit du prix excessif que l'on y mettoit, nous l'aurions imaginé aisément, en voyant les moyens dont on s'est servi pour le contre-faire. L'art ne cherche à imiter que les substances précieuses.

Le même savant antiquaire possédoit un amulete percé dans son ornement pour être porté au cou : il étoit d'un verre qui imitoit l'*ambre*. La forme de ce petit monument, & le sujet moulé & traité en relief, n'étoient point ordinaires; la composition représentoit un Amour à cheval sur un lion; il étendoit les bras vers le ciel, comme s'il eût demandé du secours.

On voyoit aussi dans sa collection un fragment de vase imitant parfaitement l'*ambre*. Examiné par des naturalistes, il fut reconu pour de la résine copal, improprement nommée *gomme*. On sait que les brocanteurs usent encore aujourd'hui de cette supercherie pour tromper les amateurs, & que, le copal est la résine dans laquelle ils introduisent toutes sortes d'insectes & de corps étrangers, afin de mieux imiter l'*ambre* jaune.

Il ne paroît pas que les anciens aient connu l'*ambre* gris : peut-être l'employoient-ils dans la composition des parfums; mais ils n'ont rien écrit sur sa nature, qui est encore aujourd'hui un problême.

AMBROISIE. C'étoit un aliment à l'usage des dieux, ainsi que le nectar. *Ambroisie*, suivant l'étymologie greque, signifie immortel, soit parce que c'étoit la nouriture des immortels, soit parce qu'elle communiquoit l'immortalité à ceux qui en prenoient. C'est un des points de la Mythologie, les plus difficiles à éclaircir, que de savoir si l'on mangeoit l'*ambroisie*, & si l'on buvoit le nectar ; ou si, au contraire, le nectar étoit un aliment solide, & l'*ambroisie* une liqueur ; mais il importe peu de concilier là-dessus les sentimens contraires ; l'opinion la plus commune, & qui a été adoptée par Homere, est que l'on mangeoit l'*ambroisie*, & que l'on buvoit le nectar. Il n'est pas moins difficile de déterminer la nature de l'*ambroisie*. Ibicus a cru en donner une haute idée, en disant qu'elle est neuf fois plus douce que le miel, & qu'en mangeant celui-ci, on éprouve la neuvieme partie du plaisir que l'on goûteroit en se nourissant d'*ambroisie*. Qand les Grecs vouloient célébrer la fête de la statue de Jupiter Ctésien, ils faisoient des libations d'une liqueur qu'ils appeloient *ambroisie* ; c'étoit une composition de miel, d'eau, de sucs de fruits de toute espece. Quant au nectar, les habitans du mont Olympe s'imaginoient en faire en mêlant ensemble du vin, du miel & des fleurs odoriférantes.

Tout ce que l'on trouve sur l'origine du nectar & de l'*ambroisie*, c'est que l'*ambroisie* coula pour la premiere fois d'une des cornes de la chevre Amalthée, & que le nectar sortit de l'autre. Les dieux, avant cette époque, vivoient uniquement de la fumée de l'encens, & des exhalaisons des sacrifices. Le nectar, suivant Homere, étoit rouge. Persone n'a parlé de la couleur de l'*ambroisie* ; mais Homere a dit qu'elle servoit à faire du beure, de l'huile & de la pommade. Quand Junon s'arma de tous ses traits pour séduire Jupiter, elle prit un bain d'*ambroisie* ; elle parfuma ses cheveux avec de l'essence d'*ambroisie*, qui répandoit autour d'elle une odeur divine, & renouveloit les tendres désirs de ceux qui la respiroient.

Lorsque Vénus marchoit, dit Virgile, ses cheveux mouillés d'*ambroisie* exhaloient une odeur divine; la jeune Hébé ne respiroit dans tout son corps qu'*ambroisie* & nectar. Ainsi, outre l'*ambroisie* pure, il y avoit de l'eau d'*ambroisie*, de la quintessence d'*ambroisie*, de la pommade & de la pâte d'*ambroisie* ; en un mot, on voit par-tout que l'on reconoissoit les dieux & les déesses à l'odeur qui les acompagnoit & qu'ils laissoient après eux, & que cette odeur étoit celle de l'*ambroisie*. Mais rien ne prouve mieux les effets de l'*ambroisie*, considérée comme matiere odoriférante, que l'aventure de Ménélaüs. *Voy.* ÉIDOTÉE. Le nectar n'est pas moins célebre pour son odeur que l'*ambroisie*.

L'*ambroisie* avoit encore une autre propriété; elle conservoit les morts : elle faisoit plus, elle communiquoit aux hommes l'immortalité, elle rétablissoit les forces, rendoit la santé, guérissoit les blessures. L'*ambroisie* & le nectar étoient né-

cessaires aux dieux mêmes ; ils n'en pouvoient supporter la privation, sans dépérir visiblement : la défaillance de Mars, quand il fut enfermé par les Aloïdes, en est la preuve. Ils le tinrent treize mois en prison, & le nourirent fort mal. Quand Mercure vint le délivrer, il le trouva desséché, sans voix & sans force ; le nectar le rétablit sur le champ. La même chose arivoit à tous les dieux que Jupiter privoit du nectar & de l'*ambroisie*, pour avoir juré mal-à-propos par le styx. *Voy.* STYX. Les dieux ne prenoient pas seulement du nectar par nécessité, ils en prenoient encore par habitude, par goût, par désœuvrement : il ne se tenoit aucun conseil dans l'Olympe, qu'on n'y servît du nectar.

Au reste, il y avoit de l'*ambroisie* de différens degrés ; celle dont les divinités sublunaires, & principalement les nymphes faisoient usage, n'étoit pas, à beaucoup près, d'une aussi bonne qualité que celle dont usoient les dieux célestes. Il paroît aussi que les dieux ne faisoient pas de l'*ambroisie* leur unique nouriture, & qu'ils mangeoient aussi du pain. *Voyez* ÉRESE.

AMBROISIE, fille d'Atlas, fut une des hyades. *Voyez* HYADES.

AMBROSIES ; fêtes célébrées dans l'Ionie & dans presque toutes les contrées de la Grece, en l'honeur de Bacchus, au temps de la vendange.

On les appeloit aussi *Choa* ou *Lenaa*, parce qu'on les célébroit dans le mois *lenaon*, consacré à Bacchus.

AMBUBAJÆ. Horace (*Sat.* 2, *l.* 1, *v.* 1.) dit :

Ambubajarum collegia, pharmacopolæ.

Ses interpretes ont donné plusieurs significations différentes au mot *ambubaja* ; mais il n'y a que la suivante de raisonable. Horace parle de femmes venues de Syrie, qui se tenoient ordinairement dans le grand cirque & dans les lieux publics, où elles amusoient par des chansons, & par le son des instrumens qu'elles avoient apportés de l'Asie. À ces talens agréables, elles joignoient un libertinage honteux, qui les couvroit d'opprobre.

On sait que la Syrie étoit en réputation de fournir les meilleurs histrions, balladins, chanteurs & joueurs d'instrumens. C'est à cela que fait allusion Juvénal, (*Sat.* III, 62) :

Jampridem Syrus in Tyberim defluxit Orontes,
Et linguam, & mores, & cum tibicine chordas
Obliquas, nec non gentilia tympana secum
Vexit, & ad Circum jussas prostare puellas.

Suétone peint l'empereur Néron se faisant servir à table par ces femmes syrienes, & par les autres courtisanes de Rome : *Cœnitabat nonnunquam... inter scortorum totius urbis, ambubajarumque ministeria.*

AMBULATIO. *Voyez* PORTIQUE.

AMBULII. Jupiter, Minerve, Castor & Pollux portoient ce nom à Lacédémone, où ils avoient des autels placés auprès d'un vaste portique, dans lequel les habitans alloient se promener. On fait venir le surnom ἀμβύλιος du mot ἀμβολὴ, retard ; parce qu'on croyoit que ces divinités retardoient l'instant de la mort.

AMBURBALES, AMBURBIALES ou AMAURBIUM ; fêtes qu'on célébroit à Rome en faisant des processions autour de la ville. Elles répondoient aux ambarvales & on y pratiquoit les mêmes cérémonies. Lucain fait la description d'une *amburbale* dans sa Pharsale. (*Liv.* 1, *v.* 592, & *suiv.*) Les victimes que l'on conduisoit autour des murs de la ville, s'appeloient aussi *amburbales*.

On célébroit ces fêtes lorsque des prodiges avoient alarmé les citoyens ; & l'on y purifioit la ville menacée de malheurs, en brûlant des torches, du soufre, & en répandant de l'eau.

AMBUSTUS ; surnom de la famille FABIA. Il lui venoit de ce qu'un des Fabius avoit été frapé du tonerre.

ÂME. Les opinions des anciens sur la nature de l'*âme*, apartienent à la *Philosophie anciene* ; c'est pourquoi elles ne doivent pas trouver place dans cet article. Nous n'en parlerons que relativement à la Mythologie, & aux usages que ces opinions ont fait naître.

Les anciens croyoient que les *âmes* ne mouroient pas avec les corps ; mais qu'elles étoient douées après le trépas d'une vertu céleste qui les conservoit attentives aux événemens sublunaires. C'est pourquoi ils les prenoient à témoin, comme si elles eussent été placées sous leurs ieux. Germanicus (*Tacit. Annal.* 1, 43, 3) adresse la parole aux *âmes* d'Auguste & de son pere Drusus : *Tua, dive Auguste, cælo recepta mens ; tua, pater Druse, imago.*

Les philosophes disoient que les *âmes* des morts étoient purifiées de leurs souillures par le moyen de trois élémens, de la terre ou du feu qu'ils croyoient homogenes, pour les plus crimineles ; de l'eau, qui recevoit sous la forme de poissons les *âmes* moins coupables ; & de l'air enfin, qui retenoit suspendues & errantes dans son sein les *âmes* légérement entachées. Virgile expose cette doctrine dans le sixieme livre de l'Énéide, vers 739 :

Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos : aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.

De là vinrent les trois especes d'expiation ou de purgation usitées dans les sacrifices, par le moyen des torches, de l'eau & de l'air. Un beau vase étrusque du comte Hamilton, nous offre le malheureux Oreste acroupi sur un autel, les mains liées derriere le dos, qui est purifié de son parricide par les torches des prêtresses. La purification

de l'eau se pratiquoit par l'aspersion de l'eau lustrale, ou par les bains pris dans les fontaines sacrées. Quant à celle de l'air, elle fut pratiquée par les Athéniens, qui, pour expier le suicide d'Érigone, occasioné par leur négligence, se balançoient avec des cordes pendant les fêtes appelées *alétides* ou *éories*. Ayant été ainsi purifiées par les élémens, les *âmes* étoient reçues dans les champs élysées.

On croyoit que l'*âme* sortoit du corps par la bouche; de là vint l'expression latine, *animam in primo ore, vel labris tenere*, que rend si bien la phrase, avoir l'âme sur les levres. De là vint qu'au moment où un malade étoit près d'expirer, ses parens ou ses amis approchoient leurs visages du sien, pour recevoir son *âme*. Ils recueilloient avec autant de soin ses dernieres paroles. Ils croyoient, en effet, que l'*âme* se dégageant des liens terrestres, jouissoit déja des perfections propres aux intelligences célestes, & en particulier de l'esprit prophétique. C'est pourquoi on trouve si souvent dans les anciens écrivains, les dernieres paroles de ceux dont ils tracent la vie ou les exploits.

Après la sépulture, on pensoit que les *âmes* des méchans seuls restoient sur la terre, & erroient autour des tombeaux pour expier leurs crimes. Elles conservoient une partie de leur caractere vicieux, & aimoient le sang. Pour les satisfaire, on leur immoloit des captifs ou des esclaves achetés à ce dessein. Les gladiateurs furent substitués par la suite à ces victimes malheureuses, & l'on fit un jeu, un exercice public de ces meurtres odieux.

Quelques-uns croyoient avec les métempsychosistes, que les *âmes* passoient dans les corps de différens animaux pour expier leurs crimes, ou dans la substance des féves. Mais on étoit persuadé que celles des empereurs s'envoloient au ciel, portées par des aigles, que l'on faisoit voler du haut de leur bûcher. Quant aux *âmes* des suicides, elles expioient leurs attentats en errant pendant autant d'années qu'elles en auroient dû vivre. De là vint l'usage des Romains, de proclamer que le mort aux funérailles duquel on invitoit ses amis, n'avoit point été privé de la lumiere par la violence, le meurtre ou le poison.

ÂME. Le papillon étoit le symbole de l'*âme*, que les Grecs appelent *Psyché*. On trouve quelquefois Cupidon tenant un papillon par les ailes, pour exprimer l'esclavage où est réduite l'*âme* qui se laisse maitriser par l'amour. *Voy.* PSYCHÉ.

Winkelmann a publié dans ses *Monumenti inediti*, n°. 170, une allégorie plus facile à entendre, & dans laquelle l'*âme* est représentée par un papillon, son symbole ordinaire. C'est une pâte antique du baron de Stosch. On y voit Platon assis, tenant un livre, & méditant profondément à la vue d'une tête de mort, sur laquelle est posé un papillon. Il est difficile de méconnoître ici l'immortalité de l'*âme*.

AMELIUM. *Voyez* MALLA.

AMENTHES; chez les Égyptiens, étoit la même chose qu'*adès* chez les Grecs; c'est-à-dire, un lieu souterrain ou dans le centre de la terre; où toutes les *âmes* se rendoient. Il signifie celui qui reçoit & qui donne; parce qu'on supposoit que ce goufre qui recevoit les *âmes*, les rendoit de même, & qu'au sortir de là, elles alloient habiter d'autres corps. *Voy.* Anès.

AMENTUM. C'étoit le nom de la courroie qui servoit à retenir les lances, lorsqu'on en portoit un coup à l'ennemi. La longueur & la pesanteur de cette arme rendoient cette précaution nécessaire. Le soldat passoit un doigt dans la courroie, pour lancer sa pique avec plus de force.

On se servoit aussi de l'*amentum* pour lancer certains javelots forts & pesans. Avant de les jeter, on les balançoit par le moyen de cette courroie, comme une pierre dans une fronde. Quelques guerriers dédaignoient cette ressource nécessaire aux hommes foibles, qui suppléoient à la force par l'adresse. Ils n'employoient que leurs bras pour lancer le javelot, sans se servir de l'*amentum*. (*Sil. Ital. IX*, 520):

Indignatus opem amenti, socioque juvare
Expulsum nodo jaculum.

AMENTUM étoit encore la courroie avec laquelle on lioit sur le pied la sandale ou chaussure appelée *solea*.

AMÈS; gâteau dont les Grecs faisoient un grand usage. La farine & le lait en étoient la base.

AMESTRIS, femme de Xerxès, roi de Perse, ayant réussi à assassiner sa rivale, offrit en action de grâce aux dieux infernaux, quatorze enfans des premieres familles de la Perse, qu'elle fit enterrer tous vivans.

AMÉTHYSTE; crystal de roche teint en violet. Quoique cette pierre ne soit pas plus dure que le crystal, dont elle fait partie, les anciens l'ont cependant choisie très-souvent pour la gravure, & en particulier pour graver Bacchus, à cause de sa couleur vineuse. Il est rare d'en trouver d'une certaine étendue, parce que la teinte de violet n'est pas égale; elle s'adoucit & se détruit par nuances.

Les anciens la recherchoient à cause de la merveilleuse propriété qu'ils lui prêtoient, d'empêcher l'ivresse. Sa couleur vineuse lui avoit fait donner son nom, de l'α privatif, & de μεθύσκω, je m'énivre. Peut-être aussi le nom avoit-il fait imaginer cette ridicule propriété.

AMETHYSTINA vestimenta, étoient des habits teints en pourpre mêlée. La pourpre, sans mélange d'aucune autre couleur, étoit d'un rouge de sang: on la réservoit pour l'habillement des empereurs. Étoit-elle mêlée d'une petite quantité de violet, elle devenoit *améthyste*. Si le violet dominoit, on avoit l'*améthyste pourprée*, telle

que nous l'offrent les belles *améthystes* de Vic, en Catalogne. Les anciens donnoient encore improprement le nom de couleur d'*améthyste*, à une teinte semblable à celle de l'HYACINTHE. *Voy.* ce mot.

AMI. Ce nom, que des hommes livrés aux débauches les plus infâmes ont profané chez toutes les nations, ne désignoit chez les Grecs sages & vertueux, qu'une liaison honête & un atachement très-louable. On les a si souvent calomniés à ce sujet, que leur apologie doit trouver place dans le Dictionaire d'Antiquités. Elle ne s'étendra pas à ceux qui se sont déshonorés par des liaisons honteuses, & qui, malheureusement, ont trouvé des imitateurs chez tous les peuples policés.

On a écrit que des républiques entieres ont donné la sanction des loix à ces atachemens infâmes; mais on n'a pas observé avec assez d'attention, que la plupart des individus que l'on a osé en soupçoner, tels que Socrate & plusieurs autres, étoient mariés légitimement; & que d'ailleurs, jamais les hommes réunis pour créer ou recevoir des loix, n'en ont acceptées qui tendissent directement à empêcher la population. Ces considérations doivent éclaircir les loix & les faits historiques, qui concernent l'amitié entre les jeunes Grecs.

Leurs premiers législateurs crurent ne pouvoir opposer de meilleure résistance aux ennemis de leurs républiques, que les confédérations ou liaisons particulieres de la jeunesse. Aussi vit-on ces jeunes *amis* enflamés du même zele, faire sentir aux tyrans & aux usurpateurs, combien étoit utile au bien public l'amitié qui lioit les Aristogiton & les Harmodius.

Le nombre des trois cents soldats d'élite qui formoient à Thebes la *phalange sacrée*, doit faire exclure seul toute idée déshonête qui pouroit souiller la pureté de leur liaison. Les Spartiates, invincibles jusqu'alors, céderent à la valeur des trois cents *amis*, qui ne furent vaincus que dans les plaines de Chéronée. Ce fut-là que leur ennemi & leur vainqueur, Philippe, pere d'Alaxandre, rendit un témoignage authentique à la pureté de leur atachement. S'étant transporté sur le champ de bataille, il vit cette *phalange sacrée*, dont aucun soldat n'avoit survécu à sa défaite. Périssent, s'écria-t-il, pénétré d'atendrissement & d'admiration! périssent ceux qui osent soupçoner ces braves guerriers d'avoir pu commettre des crimes qui outragent la nature!

AMI de l'empereur.

C. SENTIO
SEVERO
QUADRATO
C. V. COS.
AMICO. ET
COM. AUG. N.

Cette inscription, que l'on voyoit jadis à Milan, nous apprend que les empereurs donnoient le nom d'*ami* à quelques courtisans distingués, admis dans leur familiarité la plus intime, & même dans les conseils; comme on en peut juger par ce passage de Spartien, dans la vie d'Hadrien, c. 18: *Cum judicaret, in consilio habuit non amicos suos, aut comites solum, sed ictos, & præcipue Julium Celsum, Salvium Julianum, Neratium Priscum, aliosque.*

AMI du peuple romain. Le sénat donnoit ce nom aux rois qu'il vouloit favoriser, ou avec qui il contractoit alliance. *Voy.* ALLIÉ.

AMI. Ce mot avoit chez les Romains une signification beaucoup plus étendue qu'il ne l'a aujourd'hui. Les candidats le prodiguoient à tous ceux qui devoient leur donner leurs suffrages, quoiqu'ils ne les connussent que de nom. Ce fut sans doute cette multitude d'*amis* qui leur fit imaginer, des livrets, appelés *kalendaria amicorum*, sur lesquels ils les inscrivoient, suivant les époques où ils auroient besoin de leurs suffrages.

Les empereurs & les grands divisoient cette foule d'*amis* en plusieurs classes, selon le rang qu'ils occupoient dans leur amitié. Ils avoient des heures marquées pour les recevoir, d'où vint l'expression *admissionis primæ*, *secundæ*, *tertiæ*. *Voy.* ce mot.

Dans les repas, les Romains se ressouvenoient de leurs *amis* absens, & en faisoient mention pour s'exciter à boire. Ils buvoient un coup toutes les fois qu'ils les nommoient, qu'ils parloient des dieux, ou qu'ils rapeloient d'autres objets aussi étrangers au repas. Horace nous en fournit un exemple dans l'ode 19[e] du 3[e] livre, où il boit à la nouvele lune, à l'heure de minuit, & à l'augure Murena:

Da lunæ propere novæ,
Da noctis mediæ, da, puer, auguris
Murenæ: tribus, aut novem
Miscentur cyathis pocula commodis.

Lorsque les *amis* partoient pour un voyage, ceux qui restoient leur donnoient des marques d'amitié plus éclatantes. Nous devons au voyage que fit Virgile à Athênes, la belle ode 3[e] du premier livre d'Horace, où il invoque en sa faveur tous les dieux tutélaires des marins. On a trouvé à Côme un monument de ce genre; c'est une inscription:

NEPTUNO. ET
DIS. AQUATILIB
PRO. SALUT. ET
INCOLUMIT. SIM
QUART. SECUNDIN

AMIANTE; pierre argileuse, qui se divise souvent en filets longs, soyeux, & de diverses couleurs, mais plus ordinairement blancs. Ces filets résistent au feu ordinaire des foyers domestiques; c'est pourquoi on les a employés pour servir

servir de mèches incombustibles aux lampes. Ceux qui ont cru la fable des lampes inextinguibles, n'ont pas manqué de leur prêter de semblables mèches. Aldrovande a renchéri sur eux ; car il a écrit qu'on pouroit réduire l'*amiante* en huile, & que cette huile brûleroit toujours sans se consumer. Comment a-t-on pu penser un seul instant, qu'une matiere pût jeter de la flamme sans perdre de sa substance ?

Pline dit que l'*amiante* étoit un végétal qui venoit de l'Inde, & il l'appele *lin incombustible*. Il avoit été induit en erreur par l'usage que l'on faisoit alors des filets de l'*amiante*. On les filoit avec de la laine ou du lin, & on ourdissoit une toile composée de ces deux substances. Lorsqu'elle étoit finie, on la jetoit dans le feu, qui consumoit la laine ou le lin, & laissoit l'*amiante* intact.

Pline parle de nappes & de servietes faites avec cette toile, que l'on jetoit dans un brasier pour les nétoyer, parce que le feu ne consumoit que les particules hétérogenes. Mais ces raretés ne se voyoient que chez des souverains ; car l'*amiante* se vendoit aussi cher que les perles.

On faisoit, selon le même auteur, un usage plus remarquable des toiles d'*amiante* : on s'en servoit pour envelopper les corps des rois, afin que leurs cendres ne se mêlassent pas avec celles du bûcher. Cette précaution a pu être employée quelquefois ; mais plusieurs antiquaires en ont fait mal à-propos une pratique habituele dans les funérailles des empereurs. Cependant, leurs historiens n'ont jamais parlé de ces toiles, quoiqu'ils aient décrit fort au long & les cérémonies que l'on pratiquoit en brûlant ces corps augustes, & les moyens employés pour ramasser les cendres qui rendoient inutiles les toiles d'*amiante*. On trouve d'ailleurs dans plusieurs urnes sépulcrales, des charbons mêlés avec les cendres : ce qui montre que les anciens n'étoient pas très-soigneux de recueillir uniquement les restes des morts.

Quoique l'usage des toiles d'*amiante* ne fût pas général & constant, le témoignage de Pline mérite notre confiance, pourvu qu'il soit restreint à des cas particuliers. On trouva, en effet, un monument antique en 1702, auprès de la porte de Rome, appelée autrefois *porta Nævia*, qui ne laisse aucun doute sur la réalité de cet usage. C'étoit une urne funéraire ornée de bas-reliefs élégans, dans laquelle il y avoit un crâne, des os brûlés, & des cendres renfermées dans une toile d'*amiante* d'une longueur surprenante. Elle avoit neuf palmes romains de longueur, sur sept de large, c'est-à-dire, cinq pieds sept pouces dix lignes & demie de longueur, & de largeur quatre pieds onze pouces neuf lignes & demie. Clément XI fit déposer ce monument précieux & unique dans la bibliotheque du Vatican. On le voit encore dans ce palais.

La plupart des écrivains, les naturalistes exceptés, donnent indifféremment les noms d'*amiante* & d'*asbeste* à la même pierre & à ses filets.

AMICABILIA scamna. Sidoine Apollinaire (*epist. I, 3*) se sert de cette expression, *scamnis amicabilibus deputantur*. Les commentateurs sont partagés sur le sens de cette phrase. Les uns veulent y reconoître les bancs des avocats, & les autres ceux des conseillers ou assesseurs, appelés pour aider les juges dans leurs fonctions. Ceux ci ont été nommés quelquefois *amici* par les empereurs.

AMICIRE & induere. Le premier de ces mots s'employoit toujours pour le manteau ou surtout, & le second pour la tunique intérieure.

AMICTUS. On donnoit ce nom à toute espece d'habillement qui se mettoit sur la tunique, & qui pouvoit envelopper le corps. Tels étoient le manteau & la toge.

Amictus duplex, se disoit d'un manteau doublé, ou fait d'un drap très-épais, qui tenoit aussi chaud que deux manteaux ordinaires. On s'est servi quelquefois de cette expression pour désigner un manteau plié en deux, afin de n'enveloper qu'une partie du corps.

AMICULUM, étoit un manteau court, espece de mantelet, que les Greques & les Romaines mettoient par-dessus la robe. Les Greques l'appeloient *κυκλάς*, *ἀναβολάδιον*, *ἀμπέχονιον* ou *ἐγκύκλιον*, & les Romaines *ricinium*.

Il étoit fait de deux morceaux, cousus par le bas & atachés sur l'épaule avec un bouton, de sorte qu'il y avoit deux ouvertures ménagées pour passer les bras. Quelquefois il descendoit à peine jusqu'aux manches, & souvent il n'étoit guere plus long que les mantelets de nos jours. Nous voyons, en effet, sur quelques peintures d'Herculanum, que ce vêtement est fait à peu près comme celui des Françoises modernes : c'est un mantelet léger, qui couvre les bras, qui paroît coupé en rond, & qu'il falloit passer par-dessus la tête. De là lui vint sans doute le nom de *κυκλὰς*, *cyclas*, cyclade, c'est-à-dire, habillement rond.

La Flore du capitole offre un *amiculum* un peu différent. C'est un manteau plus long, composé de même de deux pieces, l'une devant & l'autre derriere. Il est cousu des deux côtés de bas en haut, & boutoné sur l'épaule, avec des ouvertures pour les bras : le gauche est passé au travers d'une de ces ouvertures, tandis que le droit est couvert de l'*amiculum* ; mais on y aperçoit très-distinctement l'ouverture destinée au bras droit.

Ce vêtement des femmes faisoit le même effet que le manteau court des hommes, appelé *chlamyde* ou *paludament*. C'est pourquoi Quinte-Curce se sert toujours du mot *amiculum*, lorsqu'il parle des petits manteaux que portoient les guerriers pardessus leurs cuirasses.

AMILCAR, fut un des généraux carthaginois que ses compatriotes mirent au rang des dieux. Hérodote (*lib. 7*) raconte qu'*Amilcar* ayant été vaincu par Gélon, disparut, & ne put être trouvé ni vif ni mort, quelque soin que prit son vainqueur de le faire chercher. Les Carthaginois, qui ont une grande vénération pour lui, continue-

t-il, disent que, durant le combat des Barbares & des Grecs-Siciliens, *Amilcar* étant demeuré dans le camp, y faisoit offrir des sacrifices de toutes sortes d'animaux, & que voyant la déroute de son armée, il se jeta dans le feu: mais soit qu'il fût mort de cette maniere, comme le disent les Phéniciens, ou de l'autre, comme l'assurent les Carthaginois & les Syracusains, les premiers lui offrent des sacrifices, & ont élevé des monumens en son honeur par-tout où il y a quelqu'une de leur colonie, & principalement à Carthage.

AMIMÉTOBIE. Marc-Antoine & Cléopâtre donnerent ce nom à la société de plaisir qu'ils lièrent ensemble à Alexandrie. Il est composé d'*ἀμίμητος*, inimitable, & de *βίος*, vie. Ce que Plutarque raconte des dépenses éfroyables qu'ils faisoient, justifie bieu la dénomination de vie inimitable. Que l'on imagine l'assemblage du luxe le plus effréné, & une suite continuele de jeux, de fêtes & de délices, on aura encore une foible idée de la vie que menoient ces deux célebres débauchés.

AMINÉE. Le vin d'*Aminée* étoit le produit d'une espece particuliere de raisin qui avoit été transplantée en Italie. Columelle dit qu'elle avoit été apportée du pays des *Aminéens*, dans la Thessalie; & que le vin fait avec ce raisin, étoit le premier & le plus ancien qu'eussent connu les Romains.

Suivant Macrobe, le vin de Falerne étoit appelé autrefois vin *Aminéen*. D'un autre côté, Galien parle du vin *Aminéen* qui se faisoit dans la Campanie, dans la Sicile & dans la Toscane. Ce qui prouve que le vin de Falerne étoit fait avec le raisin *Aminéen*, & que son surnom n'avoit pas d'autre origine.

Ce vin étoit austere, rude & acide dans sa nouveauté, mais il s'adoucissoit en vieillissant, & acquéroit une force & une vigueur qui le rendoient propre à fortifier l'estomac, par la quantité d'esprits qu'il renfermoit.

ΑΜΙΠΠΟΙ. Voyez PARES *equi*.

AMISTRA, en Sicile. ΑΜΗΣΤΡΑΤΙΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RR. en bronze.

O. en argent.

O. en or.

AMISUS, dans le Pont Galatique. ΑΜΙΣΟΥ & ΑΜΙCΗΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

C. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, avec des époques, en l'honeur d'Ælius, d'Antonin, de Caracalla, de Diaduménien, de Maximin, de Tranquilline, de Salonin.

AMITIÉ (L') a été divinisée comme plusieurs autres vertus, mais les anciens en parlent peu; on ne sait même si elle avoit des temples & des autels; le temps ne nous en a conservé aucune représentation. Lilio Giraldi, dans son ouvrage des dieux du Paganisme, assure que les Romains représentoient l'*Amitié* comme une jeune femme, ayant la tête découverte, vêtue d'un habit grôssier, au bas duquel étoient écrits ces mots: *La mort & la vie*, pendant qu'on lisoit sur son front ces autres mots: *L'été & l'hiver*. Elle avoit la poitrine découverte jusqu'à l'endroit du cœur, où elle portoit la main, & on y voyoit ces paroles, *de loin & de près*. On vouloit apprendre par ces symboles, que l'*Amitié* ne vieillit point; qu'elle est égale dans toutes les saisons, dans l'absence comme à la vue de l'ami; à la vie & à la mort; qu'elle s'expose à tout pour servir celui que l'on aime, & que l'on n'a rien de caché pour son ami. On lui fait embrasser un ormeau sec, qui est entouré d'un sep de vigne, pour marquer que l'*Amitié* ne paroît pas moins dans les disgraces que dans les succès.

ΑΜΜΑΛΩ. Hésychius, qui parle de ces fêtes, dit simplement qu'on les célébroit en l'honeur de Jupiter.

AMMEDERA, dans la Numidie.

Goltz seul a publié des médailles impériales greques de cette ville.

AMMON, chez les Égyptiens AMUM & AMUN.

Les habitans de l'Égypte adoroient le soleil comme la divinité unique & l'âme de l'univers. (*Macrob. Satur. I, c.* 18). Ils le représentoient sous différentes formes, afin de peindre les diverses phases de cet astre; son enfance au solstice d'hiver, son adolescence au printemps, sa virilité au solstice d'été, & sa vieillesse à l'équinoxe d'autone.

Martianus Capella nous dit positivement que le soleil étoit la divinité adorée sous les différens noms de Sérapis, d'Osiris, de Mitra, de Pluton, de Typhon, d'Atys, du jeune homme qui inventa la charue, d'Adonis, de Biblos & d'AMMON. (*Nupt. Philol. lib.* 2):

Te Serapim Nilus, Memphis veneratur Osirim,
Dissona sacra Mitram, Ditemque, ferumque Typhonem.
Atys pulcher, item curvi & puer almus aratri:
AMMON ET ARENTIS LYBIES, ac Biblius Adon.
Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

Dans les pierres gravées du baron de Stosch, on voit un *Jupiter-Ammon* avec un croissant, ce qui fortifie encore l'idée du soleil, que l'on fait être identique avec cette divinité.

À quelle phase du soleil répondoit l'*Ammon* de la brûlante Lybie? Apprenons-le de l'oracle de Claros:

Φράζε τὸν πάντων ὕπατον θεῶν ἔμεν ἰάω,
Χείματι μέν τ' ἀΐδην, Δία δ' εἴαρος ἀρχομένοιο
Ἠέλιον δὲ θέρευς, μετοπώρου δ' ἁβρὸν ἰάω.

Dic deorum omnium supremum esse Jao,
Quem hyeme orcum dicunt, ineunte autem vere Jovem,
Æstate porro solem, ac tandem autumno inclinato tenerum Jao.

Ammon, appelé Jupiter par les Grecs, étoit le soleil dans son adolescence à l'équinoxe du printemps, au signe du bélier. Ils le nommerent par corruption *Jupiter-Ammon*, tandis qu'ils auroient dû rendre le mot d'*Amun*, par celui de Jupiter. Car Hérodote, qui avoit voyagé en Égypte pour s'instruire, dit précisément (*lib.* 2, *c.* 42) que les Égyptiens appeloient *Ammun* le Jupiter des Grecs. Nous suivrons cependant l'usage ordinaire d'appeler cette divinité *Jupiter-Ammon*, parce qu'après cet avertissement, la fausse dénomination ne sauroit induire en erreur.

Jupiter-Ammon étoit adoré dans toute l'Égypte; mais il étoit honoré d'un culte particulier dans l'Égypte supérieure, à Thebes, qui lui étoit consacrée. Les Grecs lui en donnerent le nom, en l'appelant ville de Jupiter, Διόσπολις, & en nommant Jupiter le dieu des Thébains. *Ammon* avoit à Thebes un temple magnifique, dont Hérodote, Diodore de Sicile & Pline ont fait des descriptions étonantes. Quoique le farouche Cambise l'eût dépouillé & ravagé, on en voit encore aujourd'hui des vestiges au milieu des ruines de Thebes.

Il y avoit dans ce temple une statue de *Jupiter-Ammon*. On la montroit tous les ans un certain jour, après l'avoir couverte de la peau d'un bélier que l'on immoloit sur le champ. Après cela, on approchoit de cette statue celle d'Hercule, pour rapeler une anciene fable. Hercule ayant voulu voir *Jupiter-Ammon*, ce dieu tua un bélier, & ne se montra à lui qu'après s'être couvert de la peau de cet animal. Telle étoit la fable allégorique sous laquelle les prêtres égyptiens cachoient la liaison astronomique d'*Ammon* & du bélier.

On conservoit dans le même temple un bélier ou mouton, que l'on élevoit avec grand soin, & que l'on honoroit d'un culte religieux, comme l'emblême de la divinité. Par respect pour cet animal, les habitans du Nôme Thébain ne tuoient point de brebis ni de moutons.

Les Éthiopiens descendoient une fois chaque année le Nil jusqu'à Thebes, pour y adorer *Jupiter-Ammon*. Ils avoient un petit temple portatif (ou niche) de cette divinité, le promenoient au tour de leurs habitations & de celles des Lybiens, en célébrant ces heureux jours par des festins & des danses continueles. Cet usage religieux est expliqué par une statue de femme égyptiene, qui est conservée au palais Barberini à Rome. Elle porte devant elle une cassete ou niche, dans laquelle est un petit Anubis. Kircher a fait graver un Égyptien avec une semblable niche. Cette association religieuse des Égyptiens, des Éthiopiens & des Lybiens, duroit encore sous la regne de Théodose le jeune, comme nous l'apprend le rhéteur Priscus, (*in eclogis Legationum*).

Les Grecs, de qui nous tenons toutes nos connoissances & nos traditions sur les Égyptiens, n'ont parlé du *Jupiter-Ammon* de Thebes, que d'une maniere détournée; mais ils se sont fort étendus sur celui de la Lybie. Les Romains, à leur exemple, ne s'occupoient que du *Jupiter-Ammon* lybien, & Quinte-Curce a fait dans la vie d'Alexandre, une belle description de son temple. Le plus respecté de tous les oracles fut le sien. Son antiquité seule suffisoit pour lui mériter la vénération de la multitude. Il cessa cependans long-temps avant ceux de Delphes & de Claros. Quoiqu'il fallût traverser les sables brûlans de la Lybie pour y ariver, les peuples les plus éloignés se soumettoient avec joie aux incommodités de ce voyage, & revenoient satisfaits en raportant un oracle.

La statue de *Jupiter-Ammon* Lybien étoit converte de pierres précieuses. Quatre-vingts prêtres la promenoient dans les villages voisins, sans tenir de route certaine. Ils ne s'arrêtoient qu'après avoir appris de la statue elle-même, par de certains mouvemens de tête, qu'ils ne devoient pas aller plus loin. C'étoit par des signes, & non par des paroles, que les prêtres connoissoient les décisions du dieu que l'on consultoit. L'empressement des nations avoit fait du lieu le plus aride, le centre de l'opulence. Les habitans de la ville qui entouroit le temple, presque tous consacrés au ministere de l'autel, étaloient la magnificence des rois.

Ce n'étoit pas le peuple seul qui enrichissoit le temple & ses ministres, les monarques les plus puissans y envoyoient leurs offrandes, pour en obtenir des réponses favorables à leur politique. Les prêtres savoient également profiter de la crédulité du vulgaire & de l'ambition des princes; mais ils n'étoient pas toujours accessibles à la corruption. Lorsque Lysandre de Lacédémone voulut devenir le tyran de sa patrie, il crut pouvoir les séduire par l'éclat de l'or, pour en obtenir une réponse qui servît son ambition. Ses dons furent rejetés avec mépris, & les prêtres indignés se rendirent à Sparte, où ils formerent une accusation contre le téméraire qui avoit voulu les suborner. Alexandre réussit mieux que le Spartiate. A peine se présenta-t-il dans le temple, qu'il fut salué par le premier pontife, comme fils de Jupiter.

Les Égyptiens regardoient *Ammon* comme l'auteur de la fécondité & de la génération; ils prétendoient que ce dieu donnoit la vie à toutes choses, & qu'il disposoit en maître des influences de l'air. Ils portoient, en conséquence, son nom gravé sur une lame de métal qu'ils atachoient sur le cœur, comme un puissant préservatif. Ils avoient tant de confiance au pouvoir de ce dieu, qu'ils croyoient obtenir l'abondance de tous les biens

par son invocation. Cette superstition s'introduisit aussi chez les Romains, qui regardoient *Jupiter-Ammon* comme le conservateur de la nature.

On le représentoit ordinairement sous la figure d'un bélier; c'est ainsi que le peint Lucain (*Pharf. ix, 512*). Sur les pierres gravées & sur les médailles de la Cyrénaïque en particulier, il paroît sous la forme humaine, ayant des cornes de bélier qui naissent au dessus des oreilles & qui se recourbent tout-autour.

Ammon, fils de Cyniras ou Cynir, épousa Mor ou Myrrha, & eut pour fils Adonis. *Voy.* Adonis, Cyniras, Myrrha.

AMMONÉENES (*Lettres*). Philon de Biblos nous dit dans son Fragment conservé par Eusebe, que l'auteur de l'Histoire du prétendu Sanchoniaton l'avoit composée à l'aide de certains mémoires qu'il trouva dans les temples, & qui étoient écrits en lettres *ammonéenes*. Ces lettres étoient, suivant l'explication de Bochart, celles dont les prêtres égyptiens se servoient pour les choses sacrées.

AMMONIA; surnom de Junon, à laquelle les Éléens sacrifioient, peut-être par allusion à Jupiter-Ammon. Elle avoit un autel sous ce nom auprès du temple de Jupiter.

Ammonia, dans la Marmarique. ΑΜΜΩΝ. Cette ville a fait fraper une médaille impériale greque, en l'honneur de Faustine, mere.

Ammonia. Hésychius dit que c'étoient des fêtes célébrées à Athènes; mais il ne nous apprend pas en l'honneur de quelle divinité.

AMMONIAC. Le sel *ammoniac* des anciens venoit de l'Égypte, où on le fabriquoit, sans doute, comme on l'y fabrique encore; car on sait combien les Orientaux & les Égyptiens sont atachés à leurs arts & constans à les pratiquer. Ils avoient aussi du sel *ammoniac* naturel, qui étoit apporté des environs du temple de Jupiter-Ammon, en Lybie, & qui donna son nom particulier à toutes les especes de ce sel. On croyoit alors, & même encore dans le siecle dernier, qu'il étoit formé de l'urine des chameaux qui traversoient les déserts de la Lybie, & qu'il se sublimoit par la chaleur des sables brûlans de ces contrées.

D'autres assuroient que pour faire le sel *ammoniac*, on ramassoit l'urine des chameaux ou des bêtes de charge; qu'on la faisoit évaporer, & qu'après plusieurs lotions, on mouloit en pains le résidu, qui étoit le sel lui-même. Nous savons aujourd'hui que les Égyptiens modernes l'extrayent de la suie au moyen du feu, dans plusieurs endroits du Delta. La disete de combustibles les oblige d'employer pour cette opération la fiente séchée des chameaux & des bœufs. C'est-là, sans doute, ce qui a fait imaginer la fable de l'urine des chameaux, que le goût des Égyptiens pour le secret a répandue, afin de tromper les voyageurs & les chimistes anciens.

AMMONIAQUE (*Gomme*). C'est un suc concret, qui est gommo-résineux. Dioscoride dit qu'il découloit d'un arbrisseau du genre de la férule, naturel à la Lybie & aux déserts voisins du temple de Jupiter-Ammon. On a reconnu par les graines mêlées à cette gomme-résine, qu'elle vient d'une plante ombellifere; mais on en ignore le nom & les caracteres.

AMNIOMANTIE; de μαντεία, divination, & de ἀμνίον, coëfe ou membrane. On donne ce dernier nom à la troisieme & la plus mince des trois membranes qui enveloppent le *fœtus* dans le sein de la mere. Elle sort quelquefois avec lui, & envelope sa tête. On croyoit que c'étoit un signe de bonheur; & cette opinion subsiste encore parmi le peuple, qui appele coëfés les enfans sortis du ventre de la mere avec cette membrane.

Le fils de Macrin eut en naissant la tête entourée de l'amnios, en guise de diadême; ce qui lui fit donner le surnom de Diaduménianus. À Rome, les avocats achetoient fort cher ces membranes, qu'ils portoient sur eux pour leur procurer toutes sortes de bonheur, & en particulier le gain des procès de leurs cliens.

AMNISIADES ou Amnisines; nymphe de la ville d'Amnysus, dans l'île de Crete.

AMNISTIE. Après que les trente tyrans eurent été chassés d'Athènes, on publia une loi qui ordonoit d'oublier tout ce qui s'étoit passé de part & d'autre. Cette loi, dont Trasybule fut l'auteur, se nomma ἀμνηστία, de l'α privatif & de μνήμη, mémoire. Le mot françois *amnistie*, en est la traduction exacte. L'orateur Andocide nous a conservé dans sa *Harangue sur les Mysteres*, la formule de l'*amnistie* & des sermens par lesquels elle étoit cimentée.

AMOMUM. Les botanistes ont beaucoup varié sur l'espece de plante que les anciens appeloient de ce nom. Il paroît cependant que c'étoit le Tucus. *Voyez* ce mot. Les Grecs & les Romains faisoient un grand usage de l'*amomum* & de son essence pour les parfums. Tantôt ils en frotoient les cadâvres & s'en servoient pour les embaumemens; d'où Scaliger a tiré l'étymologie du mot *mumie*. Stace (*Silv. II, 4, 33*):

At non inglorius umbris
Mittitur: Assyrio cineres adolentur amomo.

C'est à cet usage que fait allusion Juvénal, (*IV*, 108):

Et matutino sudans Crispinus amomo,
Quantum vix redolent duo funera.

Car les Romains s'en frotoient les cheveux. Martial, (8, 77):

Si sapis, Assyrio semper tibi crinis amomo
Splendeat.

Ovide, (*Heroid. XXI, 166*):

Spissaque de nitidis tergit amoma comis.

Stace, (*Sylv. I*, 2.):

Nec pingui crinem deducere amomo
Cessavit mea, nate, manus.

L'épithete d'*Assyrium* qui acompagne ordinairement l'*amomum* dans les écrits des anciens, désigne le pays qui en fournissoit à tout l'Ocident.

AMORGINA vestimenta. Les commentateurs sont partagés sur le sens du mot *amorginum;* les uns croient qu'il désigne un habillement extrêmement léger, comme ceux qui étoient faits de *bissus;* d'autres entendent par cette épithete, des habits de pourpre. Peut-être ne désigne-t-elle que l'endroit où on le fabriquoit.

AMORGUS, île. AM.
Les médailles autonomes de cette île sont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

AMORIUM, en Phrygie. AMOPIANΩN.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur de Trajan, de Caracalla, de Géta, de Vespasien.

AMOUR *ou* Cupidon. Il est difficile de démêler la véritable origine de l'*Amour*, dans la multitude d'opinions différentes que l'on trouve sur ce sujet dans les anciens. Aristophane, dans sa Comédie des oiseaux, dit que la Terre pondit un œuf qu'elle avoit conçu de Zéphire, & que l'*Amour* naquit de cet œuf. Il se méla dans le chaos, & donna naissance aux cieux, à la terre & aux dieux immortels. Orphée le fait naître avant toutes les créatures; Sappho le dit fils du Ciel & de la Terre; Cicéron, de Vénus & de Mercure; Simonides le donne comme le fruit de l'adultere de Vénus avec Mars: cette derniere opinion a été la plus généralement reçue.

Platon a cependant voulu imaginer encore une origine de ce dieu. Il a dit que le jour où les dieux célébroient la naissance de Vénus, Porus, dieu de l'Abondance, rendit Pénie, déesse de la Pauvreté, mere de l'*Amour*. *Voyez* Pénie, Porus. Ceux qui le croient fils de Mars & de Vénus, disent qu'à l'instant de sa naissance, Jupiter, connoissant à sa physionomie tous les troubles qu'il causeroit, voulut obliger sa mere de s'en défaire. Pour le dérober à la prévoyance de Jupiter, elle le cacha dans les bois, où il suça le lait des bêtes féroces, & contracta cette cruauté que les amans malheureux lui ont tant de fois reprochée.

Aussi-tôt qu'il put manier l'arc, il s'en fit un de bois de frêne, avec des fleches de cyprès, & apprit, aux dépens des bêtes, à tirer sur les hommes: il changea depuis son carquois & ses fleches en d'autres, qui étoient d'or. C'est toujours au cœur que portent ses coups; ses blessures font naître, sans qu'on puisse s'en défendre, la passion de l'*amour*, & il rend celui qu'il juge à propos, le sujet & l'objet de cette frénésie. Ovide dit que ses fleches sont de deux sortes; les unes dorées, fort pointues, alument l'*amour;* les autres, qui le chassent, sont émoussées, & ne sont armées que de plomb. S'il veut tourmenter quelqu'un, il lui enflâme le cœur, avec la fleche dorée, pour une persone qu'il frape de la fleche de plomb. Les dieux sont sujets à ses coups, ainsi que les mortels: de là vient que l'on regarde sa puissance comme supérieure à celle de toutes les autres divinités.

Il est le plus beau des immortels, & est toujours demeuré enfant. On le peint avec des ailes de couleur d'azur, d'or & de pourpre; mais ordinairement aveugle, ou ayant un bandeau sur les ieux. Il ne quite presque jamais son arc, ses fleches & son carquois. Il y a eu des temples & des autels qui étoient communs à Vénus & à l'*Amour;* mais celui-ci en a eu qui étoient consacrés à lui seul, comme à Thespis.

Cupidon eut un frere appelé Anteros. *Voyez* ce mot.

On ne sait pourquoi la plupart des peintres & des sculpteurs représenterent l'*Amour* comme un enfant. Ce n'en étoit pas un que l'amant de Psyché. Sur les pierres gravées les plus ancienes, il paroît comme un jeune garçon ou un adolescent. C'est ainsi qu'on le voit sur une belle cornaline du commandeur Vettori à Rome, qui porte le nom du graveur *Phrygillus*. La forme des lettres annonce que c'est peut-être la plus anciene des pierres sur lesquelles on voie le nom de l'artiste. Winkelmann l'a citée dans l'Histoire de l'Art, & dans les pierres de Stosch. L'*Amour* y est représenté dans l'adolescence, avec de grandes ailes d'aigle, telles qu'en donnoit à presque tous les dieux la plus haute antiquité.

Bouchardon a quité la voie batue, & a fait un adolescent de son bel *amour*.

Les artistes qui suivirent Phrygillus, Solon & Tryphon, donnerent à l'*Amour* une forme plus enfantine & des ailes plus courtes: c'est dans cette forme & dans la maniere des enfans de François Flamant, que l'on voit ce dieu représenté sur une infinité de pierres gravées. Le Cupidon endormi de la Villa-Albani, & celui qui est aux pieds du Mars assis de la Villa-Ludovisi, détruisent entiérement le vieux préjugé de nos artistes, que les anciens sont inférieurs aux modernes dans la maniere de traiter les enfans.

Les pierres gravées, les bas-reliefs & les peintures antiques nous offrent un nombre infini de compositions dans lesquelles entrent des *amours* ou des enfans ailés. On ne peut assez en recomander l'étude aux artistes modernes; mais on doit observer à leur sujet, que les anciens nous ont appris à représenter les travaux des arts & des

sciences exécutés par des enfans. Herculanum offre dans ce genre les modeles les plus beaux & les plus nombreux.

La seule collection du baron de Stosch, renferme environ trois cents gravures d'*Amours* dans différens groupes & différentes atitudes. On y voit un Cupidon buveur, qui porte un thyrse, & tient une corne à boire qu'il est près de vider. Tantôt l'*Amour* renverse un flambeau alumé, & devient le symbole de la mort; tantôt il acorde une lyre, comme sur les médailles d'Orra. Le célebre Pausias peignit Cupidon jetant son arc & prenant une lyre. On pouroit l'appeler l'*Amour céleste*, pour le distinguer des autres; car on trouve dans Patin (*Comment. in Monum. Marcellinæ*) un *amour* jouant de la flûte sur un bas-relief antique, avec l'inscription: ΕΡΩΤΙ ΟΥΡΑΝ, à l'*Amour* céleste. L'artiste, en lui donnant un instrument de musique, faisoit peut-être allusion à l'harmonie des astres, tant célébrée par Pythagore.

On trouve encore dans la même collection, l'*Amour* vainqueur d'Hercule, portant la massue, la peau de lion, & tenant de la main gauche des clefs atachées avec un clavier, comme les porte une figure des *lampes antiques* de Bartoli, qui est aussi chargée d'un outre. Il fait ici les fonctions de *χλιδοῦχος*, porte-clef, dignité particuliere des prêtresses de Cérès Éleusine. L'auteur des poëmes d'Orphée (*hymn. in Amor.*) donne à l'*Amour* les clefs de l'air, du ciel, de la mer & de la terre. Cette expression avoit été entendue dans le sens métaphorique; mais la sardoine de Stosch nous apprend qu'elle étoit prise anciénement dans le sens naturel.

Cupidon paroît aussi sur un onyx de Stosch, porté par une amphore ou vase pointu, & à deux anses. Une voile, qu'il guide avec des cordes, le fait avancer. Gori a pris ce vase pour une urne cinéraire, & a expliqué ingénieusement cette allégorie, en y reconoissant le passage des âmes aux champs élysés. Mais les urnes cinéraires n'étoient pas ordinairement pointues par le bas. Les vases de cette forme, & qui ressembloient aux amphores, étoient destinés aux libations.

Il faut donc chercher avec Winkelmann une autre explication de cette allégorie, qui est répétée fréquemment sur les pierres gravées. L'expression greque *ἐρωτοπλοῶν*, naviguer sur la mer de l'*Amour*, peut en donner la clef. Ovide vient à l'apui:

Si quis amat, quod amare juvat, feliciter ardens
Gaudeat, & vento naviget ille suo.

La fable raporte d'ailleurs qu'un jeune lybien se jetant dans la mer pour ramener son amante ou périr avec elle, trouva un vase portant l'inscription: ΔΙΟΣ ΣΩΤΗΡΟΣ, à l'aide duquel il se sauva. Peut-être que l'*Amour* voguant sur un vase, est une allégorie relative à cette fable. On racontoit aussi qu'Hercule avoit passé la mer de la même maniere; fiction née sans doute de ces bateaux de terre cuite dont se servoient les Égyptiens.

Il faut de même regarder comme une allégorie, la figure de l'*Amour* armé de la foudre, que portoit Alcibiade sur son bouclier.

ΑΜΠΕΙΡΑ; essai ou prélude. On donnoit ce nom aux combats des enfans & des adolescens, qui étoient les préludes des jeux du cirque à Rome.

AMPELOS, mesure linéaire & itinéraire de l'Asie & de l'Égypte. *Voy.* Bème diplous.

ΑΜΠΕΧΟΝΑΙ & ΑΜΠΕΧΟΝΙΟΝ, étoient les noms du petit manteau ou mantelet que les femmes mettoient sur leur robe ou stole. Il couvroit les épaules & entouroit le buste: de là vinrent ces deux noms, à cause de la préposition *ἀμφὶ*, autour. Voyez-en la description au mot Amiculum.

AMPÉLITE. Cette terre, qui est le détritus d'un schiste noir très-argileux & légérement bitumineux, a été prise par Pline & les anciens pour un véritable bitume. Ils s'en servoient pour teindre en noir les cheveux & les sourcils. Persuadés aussi que l'*ampélite* faisoit mourir les vers ennemis de la vigne, les anciens en frotoient les seps; & par une conséquence de cette vertu supposée, ils en appliquoient sur le ventre des enfans que les vers tourmentoient.

AMPHAXIS, en Macédoine. ΑΜΦΑΞΙΩΝ.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ΑΜΦΗΡΗΣ. Les Grecs appeloient de ce nom des especes de canots longs & étroits, dont les rameurs faisoient agir deux rames à la fois, comme aux bateleurs de Paris.

AMPHIA, dans la Messinie. ΑΜΦΙΤΩΝ.

M. Pellerin a publié une médaille autonome de bronze de cette ville.

AMPHIARAUS, fut un des plus grands prophetes du paganisme. Quelques traits de son histoire exigent que l'on remonte jusqu'à la source de sa généalogie.

Deucalion étoit bisaïeul paternel de Salmonée; Salmonée étoit pere de Tyro, qui avoit épousé Créthéus. De ce mariage étoit né Amythaon, de qui descendoit Mélampus; celui-ci donna le jour à Antiphates, qui fut pere d'Oïclès. *Amphiaraüs* naquit de ce dernier. Quelques écrivains lui donnent une autre généalogie, & rangent ainsi les filiations: *Amphiaraüs*, fils d'Oïclès, fils de Mélampus, fils d'Amythaon, fils de Créthéus, fils d'Éole, fils d'Hélen, fils de Jupiter: si Créthéus étoit fils d'Éole, il étoit donc frere de Salmonée & de Sisyphe. Avant que Créthéus eût épousé Tyro, fille de Salmonée, & sa niece, elle avoit eu, de Neptune, deux jumeaux, Pélias & Nélée. Créthéus la rendit mere de trois enfans, Éson, Amythaon & Phérès. L'aîné fut pere de Jason.

Suivant cette derniere généalogie, *Amphiaraüs* étoit parent de tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans la Grece. Il avoit pour mere Hypermnestre, une des filles de Thestius; & il y a des auteurs qui lui ont donné Apollon pour pere: c'est de là, disent-ils, que lui est venu l'esprit prophétique; mais le plus grand nombre lui donne la généalogie que l'on a écrite plus haut.

Mélampus, aïeul d'*Amphiaraüs*, avoit reçu en don une partie du royaume d'Argos, pour avoir rendu un service important aux femmes de ce pays. *Voyez* MÉLAMPUS. *Amphiaraüs*, qui avoit hérité de cette portion du royaume, voulut l'avoir tout entier: il fit mourir Talaüs, pere d'Adraste, qui en possédoit le reste, & força Adraste à quiter Argos. Cette guerre cessa au mariage d'*Amphiaraüs* avec Ériphyle, sœur d'Adraste, & ce dernier fut rétabli.

Quand il fallut acompagner Adraste à la guerre de Thebes, *Amphiaraüs*, qui, par son esprit prophétique, étoit assuré d'y périr comme les autres chefs, se cacha. On corrompit Ériphyle, sa femme, en lui donnant le fameux collier d'or, connu sous son nom, & elle découvrit la retraite de son mari. Il fut contraint alors d'acompagner les autres princes à l'expédition de Thebes; mais avant de partir, il chargea ses enfans, & entr'autres Alcméon, son fils, de venger sa mort, en faisant mourir Ériphyle, qui l'avoit occasionée.

Amphiaraüs périt d'une maniere très-étonante; étant poursuivi par Périclymene, qui étoit près de le tuer, Jupiter voulant prévenir la honte de cette défaite, ouvrit la terre d'un coup de foudre, & *Amphiaraüs* fut englouti avec son chariot. Il descendit tout vivant aux enfers, sans sortir de ce chariot, & sans quiter les rênes de ses chevaux. Il remonta ensuite aux régions supérieures, & y ariva non loin d'une fontaine, auprès de laquelle on lui bâtit un temple.

On rendit aussi à cette fontaine un culte particulier: on ne lui offroit point de sacrifices; son eau n'étoit employée ni aux purifications, ni au lavement des mains; mais ceux qui étoient guéris de quelque maladie, pour s'être conformés aux avis de l'oracle voisin, jetoient seulement dans la fontaine une piece d'or ou d'argent.

Amphiaraüs fut mis au nombre des dieux; & les habitans d'Orope lui bâtirent un temple dans l'endroit où la terre l'avoit englouti. Il étoit entouré de colonnes, sur lesquelles aucun oiseau ne se reposoit jamais, de même que les bêtes ne touchoient point à l'herbe qui croissoit auprès. L'oracle de ce temple étoit aussi révéré que ceux de Delphes, de Dodone & de Jupiter-Ammon. Ceux qui alloient le consulter, après avoir immolé un mouton, en étendoient la peau à terre, & s'endormoient dessus, en atendant que le dieu les instruisît en songe de ce qu'ils vouloient savoir.

Ce devin laissa, entr'autres enfans, Alcméon & Amphilocus. *Voyez* ADRASTE, ALCMÉON, AMPHILOCUS, ÉRIPHYLE, MÉLAMPUS.

Seul des sept chefs de la guerre de Thebes, *Amphiaraüs* portoit un bouclier sans symbole. Eschyle & Euripide nous donnent à entendre d'acord, que le devin célebre, content d'avoir du courage & de la bravoure, n'en faisoit point parade par de vains ornemens.

AMPHIARÉES; fêtes en l'honneur du devin Amphiaraüs, que l'on célébroit chez les Oropiens. *Voy.* AMPHIARAÜS.

AMPHICLÉE; ville de la Phocide, célebre par un temple & un oracle de Bacchus. Ce temple n'offroit ni statue, ni peinture, & l'oracle ne rendoit point ses réponses comme ceux d'Apollon & de Jupiter. Bacchus y faisoit l'office de médecin, & guérissoit en songe ou par le ministere de ses prêtres, les maladies sur lesquelles on consultoit son oracle. Les Amphicléens assuroient que le dieu y faisoit aussi prédire l'avenir par ses ministres.

AMPHICTYON. Les *amphictyons* étoient les députés des villes & des peuples de la Grece, qui représentoient la nation, avec un plein pouvoir de concerter, de résoudre & d'ordoner ce qui leur paroissoit concourir aux avantages de la cause commune. Leur conseil étoit à peu près la même chose que la diete de l'empire en Allemagne.

Il y eut plusieurs sortes d'*amphictyons*. Les premiers furent institués par *Amphictyon*, fils de Deucalion, troisieme roi d'Athènes, à dessein de lier plus étroitement les Grecs, & d'en former un corps, dont l'union inspirât du respect & de la terreur aux barbares. Ils s'assembloient au printemps & à l'autone de chaque année aux Thermopyles, près d'un temple de Cérès, dans une grande plaine arosée par le fleuve Asopus. Le nom d'*amphictyon* leur vint du roi d'Athènes, qui les avoit institués.

Strabon assure qu'Acrisius, roi d'Argos, créa les *amphictyons*. Mais il ne fit sans doute que les rétablir après quelque interruption; & depuis lui ils s'assembloient à Delphes, dont ils avoient l'intendance, ainsi que des jeux pythiques, célébrés dans la même ville, où ils faisoient les fonctions d'agonothetes. Cette ville de Béotie étoit la plus commode de toute la Grece pour assembler les *amphictyons*, parce qu'elle étoit située au milieu de tous les peuples qui l'habitoient.

Ces députés s'assembloient quelquefois extraordinairement, lorsque la nécessité l'exigeoit. Ils commençoient toutes leurs assemblées par le sacrifice d'un bœuf que l'on immoloit à Apollon-Delphien, & que l'on coupoit en petits morceaux, pour représenter l'union des différens états de la Grece. Les *amphictyons* prenoient connoissance de toutes les afaires qui pouvoient intéresser les Grecs, & en particulier des différents qui s'élevoient entre les peuples ou les villes. On avoit la plus grande déférence pour leurs jugemens; & les villes qui refusoient d'y accéder, étoient regardées comme ennemies par tous les Grecs.

Pausanias, Harpocration & Suidas ne sont pas d'acord sur les noms des peuples qui avoient droit de nommer des *amphictyons* pour les représenter. Le premier en nomme dix; les Athéniens, les Dolopes, les Thessaliens, les Énianes, les Magnésiens, les Méliens, les Phthiotes, les Doriens, les Phocéens & les Locriens Épicnémidiens, ainsi appelés du mont Cnémis, auprès duquel ils habitoient. Suidas & Harpocration en comptent douze; les Ioniens, les Doriens, les Perrhebes, les Béotiens, les Magnésiens, les Achéens, les Phthiotes, les Méliens, les Dolopes, les Énianes, les Delphiens & les Phocéens. L'orateur Eschine (*Orat.* περὶ παραπρέσβ) les réduit à onze, & ne met que les Thessaliens, les Locriens & les habitans du mont Oéta, à la place des Achéens, des Énianes, des Delphiens & des Dolopes.

Sous le regne de Philippe, roi de Macédoine, pere d'Alexandre, les Phocéens ayant pillé le temple de Delphes, furent déclarés par les *amphictyons* ennemis des dieux & des hommes. Les Grecs leur firent la guerre pendant dix ans, & leur ôterent ensuite le droit de nommer des *amphictyons*, ainsi qu'à leurs alliés, les Lacédémoniens, qui avoient place dans ce conseil entre les Doriens, dont ils faisoient partie. On substitua aux Phocéens les habitans de la Macédoine qui s'étoient joints aux Grecs pour combattre les sacriléges. Soixante-huit ans après cette expulsion ignominieuse, les Gaulois, conduits par Brennus, ravagerent la Grece, & pillerent le temple de Thebes. Les Phocéens combatirent avec tant de valeur & de courage contre ces brigands, qu'on leur pardona le crime dont ils s'étoient rendus coupables, & qu'on leur rendit le droit de nommer des *amphictyons*.

Auguste augmenta le nombre de ces députés célebres. Ayant bâti Nicopolis, près d'Actium, en l'honeur de sa victoire sur Antoine, il lui donna le droit de nommer des *amphictyons* conjointement avec les Thessaliens.

Les Romains étant devenus les maîtres de la Grece, laisserent subsister le tribunal des *amphictyons*; mais ce ne fut plus qu'un vain titre & une autorité illusoire. De sorte que Strabon écrivoit sous Tibere que ce tribunal étoit détruit, ainsi que celui des Achéens. Il repris sans doute une espece de vigueur quelques années après; car Pausanias, qui vivoit sous Antonin le Pieux, assure qu'il existoit encore. Il dit qu'il étoit composé de trente *amphictyons* choisis par les Nicopolitains, les Macédoniens, les Thessaliens, les Béotiens, que l'on appeloit autrefois Éoliens, les Phocéens, les Delphiens, les Locriens-Ozoles, les Doriens, les Athéniens, les habitans de l'Eubée, & ceux des côtes voisines de cette île.

On appeloit ce tribunal *Amphictyonie*, & les villes qui avoient droit d'y siéger *Amphictyonides*. Le premier nom fut donné aussi, selon Strabon, à une assemblée pareille que formoient à Trézenes, dans le temple de Neptune, sept républiques; c'est-à-dire, celles d'Hermione, d'Épidaure, d'Égine, d'Athènes, des Prasiens, des Naupliens & d'Orchomene, en Béotie.

AMPHICUPELLUM; vase à deux fonds. Les anciens parlent souvent de vases à deux fonds, tels qu'étoient les sceaux corinthiens, *situli corinthiaci*. On se tromperoit fort, si l'on croyoit que ces vases avoient un double fond placé au dessus du premier, & dans le même sens, comme deux calotes mises l'une dans l'autre.

Il faut entendre par les deux fonds, & cette portion du vase qui partant du pied, s'éleve en rondeur jusqu'à peu près le milieu de la piece, où elle reçoit le fond supérieur; & ce fond supérieur, qui, formant le reste du vase, étoit ordinairement une piece soudée à part. Un coup d'œil donné sur les travaux des orfevres ou des potiers d'étain, fera entendre sur le champ cette explication.

AMPHIDAMAS, fils du cruel Busiris, roi d'Égypte, fut immolé par Hercule, sur l'autel où son pere sacrifioit les étrangers qu'il pouvoit saisir. Il y eut un autre *Amphidamas*, fils d'Aléus, qui fut un des argonautes.

AMPHIDROMIES; fêtes que l'on célébroit à Athènes le cinquieme jour après la naissance des enfans. Les sages-femmes se lavoient les mains, & prenoient dans leurs bras le nouveau né, qu'elles promenoient autour du foyer; elles le mettoient, par cette cérémonie, sous la protection des dieux Pénates, à qui le foyer servoit d'autel domestique. Ces fêtes prenoient leur nom de ce transport de l'enfant, ἀπὸ τοῦ ἀμφιδρομεῖν, de *courir à l'entour*.

Ce jour étoit employé en réjouissances. Les parens s'envoyoient réciproquement des présens. On mettoit sur la porte de la maison une courone d'olivier, si l'enfant étoit mâle, & un peloton de laine, si c'étoit une fille. La fête étoit terminée par un repas, composé de plusieurs sortes de mets, & sur-tout de choux, que les sages-femmes croyoient propres à augmenter le lait de l'acouchée. Athénée (*Deipn. ix, c. 11*) cite des vers d'Éphippus, dans lesquels on trouve la description du festin des *amphidromies*.

AMPHILOCHII, dans l'Acarnanie. ΑΜΦΙ.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Son type ordinaire est Pégase.

AMPHILOCUS, fils d'Alcméon & de la prophétesse Manto. Il fut élevé, ainsi que sa sœur Thisphone, par Créon, roi de Corinthe. *Voy.* ALCMÉON, THISPHONE.

AMPHILOCUS étoit fils d'Amphiaraüs & d'Ériphyle, & fut un devin aussi célebre que son pere. Il acompagna Alcméon, son frere à la seconde guerre de Thebes; & l'on disoit qu'il lui avoit aidé à faire mourir Ériphyle, leur mere. Après la guerre de Thebes, *Amphilocus* se joignit à Mopsus pour bâtir la ville de Mallus, en Cilicie. Il en

Il en sortit ensuite pour aller à Argos, mais étant revenu joindre Mopsus, celui-ci ne voulut plus de compagnon.

Ces deux héros se batirent l'un contre l'autre, & s'entretuerent. Leurs tombeaux, que l'on montroit à Margasa, près de la riviere de Pyrame, étoient situés de façon que de l'un on ne pouvoit pas avoir la vue de l'autre. Mais quelques-uns assurerent qu'*Amphilocus* étoit mort de main d'Apollon. Il devint célebre par son oracle de la Mallus.

On ne doit pas confondre ce devin avec *Amphilocus* d'Argos, dont une pie devint amoureuse.

AMPHIMACUS, fils de Ctéatus. *Voy.* MOLIONIDES.

AMPHIMALLUM; manteau velu des deux côtés pour garantir du froid. Il étoit de laine, comme l'apprend son nom, μαλλὸς, laine. On l'a confondu mal-à-propos avec le manteau appelé *Gausape*. Celui-ci étoit fait quelquefois de lin, mais toujours velu d'un seul côté. Pline assure d'ailleurs, que le *gausape* étoit en usage long-temps avant lui, du vivant de son pere, & qu'il avoit vu commencer la mode de l'*amphimallum*. Silena est souvent envelopé du manteau velu des deux côtés.

AMPHIMARUS, fils de Neptune, pere de Linus.

AMPHIMASCHALOS; tunique des Grecs, ayant des especes de manches; c'est-à-dire, ayant les côtés assez alongés pour couvrir une partie du bras, presque jusqu'au coude. Il faut observer soigneusement que les tuniques des hommes & des femmes en général, n'avoient point de manches comme nos habits modernes. Les Barbares, les figures de théâtre & les Phrygiens, en portent seuls. Aristophane dit (*Equit. et*, 4, 47.) que l'*amphimaschalos* étoit l'habillement des gens libres.

AMPHINOME; une des cinquante Néréides, selon Homere.

AMPHINOME, mere de Jason. *Voy.* PÉLIAS.

AMPHION, fils de Jupiter & d'Antiope, reine de Thebes, tua Lycus, son oncle maternel, roi de Thebes, & s'ampara de son royaume. Il ferma la ville de Thebes, en Béotie, par de fortes murailles, des tours d'espace en espace, & par sept bonnes portes; c'est tout ce qu'Homere nous apprend d'*Amphion*. Mais la fable a ajouté que depuis il avoit si bien appris de Mercure à jouer la lyre, que par la douceur de ces acords, il se faisoit suivre des bêtes fauvages, & des pierres mêmes; de maniere que pour bâtir les murs de Thebes, les pierres vinrent elles-mêmes se placer au son de sa lyre. Il épousa ensuite Niobé, & se tua de désespoir du désastre de sa famille. *Voyez* NIOBÉ, THEBES.

On voit ce prince grec occupé à lier au taureau indompté la malheureuse Dircé, qui avoit persécuté Antiope, sa mere. *Voy.* TAUREAU Farnesa. Il paroît encore sur deux bas-reliefs des Villa Albani & Borghese, dont la dessein est semblabla. Antiope y est représentéa implorant l'assistanca de ses fils & excitant leur vengeance. Winkelmann a publié celui de la Villa-Borghese dans ses *Monumenti inediti*, & il en donne dans l'Histoire de l'Art (*liv.* 5, *c.* 5.) une explication particuliere relative à *Amphion*, dont le nom est gravé en caracteres romains, ainsi que ceux de son frere & de sa mere.

Zéthus porte sur ce bas-relief de la Villa-Borghese, un chapeau pendant derriere la tête & attaché sur les épaules, qui désigne sa vie champêtre. *Amphion* est casqué, & tient une lyre à moitié cachée sous sa chlamyde. Ce casque, donné à *Amphion*, avoit embarassé long-temps le savant antiquaire; mais il trouva enfin l'explication de cet attribut singulier: la voici. Le sujet de ce bas-relief est une scène de l'Antiope d'Euripide, où Zéthus, reprochant à son frere ce goût exclusif pour la musique & la poésie, lui dit: Jete ta lyre & prends les armes:

Ρίψον τὴν λύραν κεκρύσαι δὲ τοῖς ὅπλοις.

Le scholiaste de Platon le cite en explication du *Gorgias*, Calliclès voulant persuader à Socrata d'abandonner les spéculations philosophiques, & de prendre part aux afaires publiques, lui reproche son goût pour les méditations; comme Zéthus reproche à *Amphion* sa passion pour la musique, & son éloignement pour toute autre occupation. „ Il paroît, lui dit-il, que je me trouve à ton „ égard dans le même cas où Zéthus se trouva à „ l'égard d'*Amphion* dans Euripide; car je puis „ te dire ce que le premier dit à son frere: que „ les occupations frivoles te font négliger les „ choses les plus importantes „. Horace a fait aussi allusion à cette même scène, (*Epist. lib.* 1, 18):

Nec, cum venari volet ille, poemata panges.
Gratia sic fratrum geminorum Amphionis, atque
Zethi dissiluit: donec suspecta severo
Conticuit lyra, fraternis cessisse putatur
Moribus Amphion.

Le sculpteur a voulu rendre l'idée d'Euripide, en donnant à *Amphion* un casque & une lyra à moitié cachée, comma s'il eût été prêt à suivre les conseils de son frere.

AMPHION, fils d'Hypérasius, roi de Pollene, en Arcadie, fut un des argonautes.

AMPHIPHON; espece de gâteau que l'on offroit à Diane, après l'avoir entouré de petits flambeaux.

AMPHIPOLES; archontes ou magistrats de Syracuse. Ils furent établis par Timoléon, la 109e olympiade, après qu'il eut chassé Denis le Tyran. Les *amphipoles* ont gouverné Syracuse pendant plus de trois cents ans. Diodore de Sicile assure qu'ils subsistoient encore de son temps.

AMPHIPOLIS, en Macédoine. ΑΜΦΙΠΟΛΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette villa sont: RRRR. en argent.

C. en bronze.
O. en or.
Son symbole ordinaire est une torche alumée.

M. Pellerin croit avec raison qu'il faut lui attribuer aussi les médailles greques, données ordinairement à *Amphipolis* de Syrie.

Amphipolis de Syrie. ΑΜΦΙΠΟΛΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRR. en bronze.
O. en argent.
O. en or.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur d'Auguste, de Tibere, de Caligula, de Claude, de Domitien, de Domitia, de Marc-Aurele, de Faustine jeune, de Sévere, de Caracalla, de Géta, de Macrin, d'Alex. Sévere, de Valérien, de Salonine, de Galien, d'Hadrien, de Sabine, d'Antonin, de Commode, d'Élagabale.

Les médailles de cette ville convienent beaucoup mieux à *Amphipolis* de Macédoine, selon l'observation de M. Pellerin.

AMPHIPPII, ἀμφιπποι; cavaliers qui couroient avec deux chevaux, sur lesquels ils montoient alternativement. On les appeloit encore *Desultores*. Homere en parle dans l'Iliade, (*Od. 683*).

AMPHIPRORÆ; navires à deux proues. On les construisoit de cette maniere, afin d'aborder par tous les côtés sans perdre du temps à virer de bord, & afin de résister mieux à l'éfort du fluide dans un canal très-étroit.

AMPHIPROSTYLE; temple des anciens, qui avoit quatre colonnes à la face de devant, & quatre à celle de derriere. Ce mot vient du grec ἀμφὶ, de côté & d'autre, πρὸς, devant, & στῦλος, colonne. Il signifie un double Prostyle. *Voyez* ce mot.

Cette espece de temple, qui avoit deux faces pareilles, c'est-à-dire, un portail derriere, absolument pareil à celui de l'entrée, étoit en usage chez les anciens; parce que la multitude n'entroit pas dans les temples, & n'adoroit les divinités qu'autour & à la vue de leurs demeures. Les Chrétiens, qui admetent tout le peuple sans distinction dans les endroits sacrés, n'ont jamais fait un portail au chevet de leurs temples.

AMPHIPTERE; serpent ou dragon à deux ailes. Depuis que l'Histoire naturele a fait de grands progrès, on ne connoît plus de serpent ailé; mais on trouve le lézard appelé *dragon-volant*, qui a des appendices en forme d'ailes, avec lesquelles il s'élance d'un arbre à l'autre. C'est lui sans doute qui a donné lieu à tant de relations fabuleuses sur les dragons & les prétendus serpens ailés.

AMPHIRO; une des Nymphes océanides.

AMPHISBENE; serpent à deux têtes. Quelque répugnance que l'on ait à croire son existence, l'autorité de Redi, savant naturaliste de Florence, doit faire suspendre son jugement. Il avoit trouvé un serpent à deux têtes bien distinctes, bien prononcées, & il le garda plusieurs jours vivant. Sa morsure ne produisoit aucun effet dangereux.

Ceux qui révoquent en doute un fait attesté par un témoin d'aussi grand poids, disent que certaines especes de serpens marchent en avant & en arriere, que de là vient le mot *amphisbene*, de βαίνω, je marche, & d'ἀμφὶ, de côté & d'autre. Ils ajoutent que cette double allure a trompé des observateurs ignorans, & a fait naître la fable des serpens à plusieurs têtes.

Lorsqu'on ouvrit le tombeau de Chilpéric, à Tournay, on y trouva des abeilles & des serpens *amphisbenes* d'or.

AMPHITAPÆ. C'étoient des couvertures velues des deux côtés, que l'on étendoit sur les lits pour reposer plus molement, & pour se défendre du froid en les relevant sur son corps.

AMPHITÉMIS. *Voyez* Acacallis.

AMPHITHÉATRE. Ce mot est composé de ἀμφὶ & de θέατρον, théatre de côté & d'autre.

L'*amphithéâtre* étoit formé de deux théâtres, ou demi-cercles réunis; & il signifie proprement un lieu d'où les spectateurs, rangés circulairement, voient également bien. Aussi les Latins le nommoient-ils *visorium*. Il étoit destiné aux combats des gladiateurs & des bêtes.

C'étoit un bâtiment spacieux, rond, plus ordinairement ovale, dont l'espace du milieu étoit environé de siéges élevés les uns au dessus des autres, avec des portiques en dedans & en dehors. Cassiodore dit que ce bâtiment étoit formé de deux théâtres conjoints. Le nom de *cavea*, qu'on lui donnoit autrefois, & qui fut le premier nom des théâtres, n'exprimoit que le dedans ou ce creux formé par les gradins, en cône tronqué, dont la surface la plus petite, celle qui étoit au dessous du premier rang de gradins & du *podium*, s'appeloit l'*arêne*, parce qu'avant que de commencer les jeux de l'*amphitéâtre*, on y répandoit du sâble. Nous disons encore aujourd'hui l'*arêne de Nimes*, *les arênes de Tintiniac*. Le fond ou l'enceinte la plus basse étoit ovale. Autour de cette enceinte, étoient des loges ou voûtes, qui renfermoient les bêtes destinées à combatre; ces loges s'appeloient *caveæ*.

Au dessus des loges appelées *caveæ*, dont les portes étoient prises dans un mur qui entouroit l'arêne, & sur ce mur, étoit pratiquée une avance en forme de quai, appelée *podium*. Rien ne ressemble tant au *podium* qu'une longue tribune, ou qu'un grand péristyle circulaire. Ce *podium* étoit orné de colonnes & de balustrades: c'étoit la place des sénateurs, des magistrats des empereurs, de l'*éditeur* du spectacle & des vestales, qui avoient aussi le privilége du *podium*. Quoiqu'il fût élevé de douze à quinze pieds, cette hauteur n'auroit pas suffi pour garantir de la fureur des éléphans, des lions, des léopards, des pantheres, & des autres bêtes féroces; c'est pourquoi le devant en étoit garni de rets, de treillis, de gros trones de bois ronds & mobiles. Ces bois tournoient verticalement sous l'éfort des bêtes qui vouloient y monter. Quelques-unes cependant

franchirent ces obstacles, & ce fut pour prévenir cet accident, qu'on pratiqua des fossés pleins d'eau ou *euripes* tout-autour de l'arène, afin d'écarter les bêtes du *podium*.

Les gradins étoient au dessus du *podium*; il y avoit deux sortes de gradins ou de siéges: les uns destinés pour s'asseoir; les autres, plus bas & plus étroits, pour faciliter l'entrée & la sortie des premiers. Les gradins sur lesquels on s'asseyoit, étoient circulaires; ceux qui servoient d'escalier, coupoient les autres de haut en bas. Les gradins de l'*amphithéâtre* de Vespasien ont un pied deux pouces de hauteur, & deux pieds & demi de largeur: ces gradins formoient les *précinctions*; & l'*amphithéâtre* de Vespasien avoit quatre *précinctions* ou baudriers, *baltei*. Les avenues que Macrobe appeloit *vomitoria*, sont des portes percées au haut de chaque escalier, auxquels on arivoit du dehors par des voûtes couvertes. Les espaces contenus entre les *précinctions* & les escaliers, s'appeloient *cunei*, des coins. Nous avons dit que les sénateurs occupoient le *podium*, les chevaliers occupoient les siéges qui étoient immédiatement au dessus du *podium*, jusqu'à la premiere *précinction*; ce qui formoit environ quatorze gradins. On avoit pratiqué deux sortes de canaux; les uns pour décharger les eaux de pluie; d'autres, pour transmettre des liqueurs odoriférantes, comme une infusion de vin & de safran. Pour garantir les spectateurs du soleil, on tendoit des voiles simples dans les commencemens, mais qui, dans la suite, furent très-riches. Le grand diametre de l'*amphithéâtre* étoit, au plus petit, comme $1\frac{1}{2}$ à 1.

Il y avoit un *amphithéâtre* à Albe, dont il reste, à ce qu'on dit, quelques vestiges; un à Vérone, dont les habitans ont réparé les ruines; un à Capoue, bâti avec des pierres d'une grandeur énorme; un à Pouzzol, dont les ornemens sont détruits au point qu'on n'y peut rien connoître; un au pied du mont Cassin, dans le voisinage de la maison de Varron, qui n'a rien de remarquable; un à Ortisoli, dont on voit encore des restes; un à Hispella, qui paroît avoir été fort grand, & c'est tout ce qu'on en peut conjecturer; un à Pola, dont la premiere enceinte est entiere. Chaque ville avoit le sien, mais tout est détruit. Les matériaux ont été employés à d'autres bâtimens; & ces édifices étoient si méprisés dans les siecles barbares, que la difficulté de la démolition a pu seule en garantir quelques-uns.

Mais l'usage des *amphithéâtres* n'étoit pas borné à l'Italie; il y en avoit dans les Gaules: on en voit des restes à Fréjus & à Arles. Il en subsiste un presqu'entier à Nîmes, & qui est d'ordre dorique à deux rangs de colonnes, sans compter un autre ordre plus petit qui le termine par le haut. On voit des restes d'*amphithéâtre* à Saintes. Les débris de celui d'Autun donnent une haute idée de cet édifice; la face extérieure étoit à quatre étages, comme celle du colisée ou de l'*amphithéâtre* de Vespasien.

Pline parle d'un *amphithéâtre* brisé, dressé par Curion, qui tournoit sur de gros pivots de fer; en sorte que du même *amphithéâtre*, on pouvoit, quand on vouloit, faire deux théâtres différens, sur lesquels on représentoit des pieces toutes différentes.

C'est sur l'arène des *amphithéâtres* que combatoient les gladiateurs, (*Voyez* GLADIATEURS.) & les bêtes; elles combatoient ou contre des bêtes de même espece, ou contre d'autres de différente espece, ou enfin contre des hommes. Les hommes exposés aux bêtes, étoient des criminels condamnés au supplice, ou des gens qui se louoient pour de l'argent, ou d'autres qui s'y offroient par ostentation d'adresse ou de force. Si le criminel vainquoit la bête, il étoit renvoyé absous. C'étoit encore dans les *amphithéâtres* que se faisoient quelquefois les naumachies & autres jeux qu'on trouvera décrits à leurs articles.

Nous avons dit que l'on sâbloit l'arène, afin que le sang des bêtes ou des gladiateurs s'imbibât & disparût promptement. On saisissoit l'intervalle des différens jeux pour remuer ce sâble. Martial a fait une épigramme sur un lion qui s'échapa, & tua deux de ceux qui labouroient l'arène (*II*, 75, 5):

Nam duo de tenera juvenilia corpora turba,
Sanguineam rastris quæ renovabat humum,
Sævus & infelix furiali dente peremit.
Martia non vidit majus arena nefas.

Tantôt on couvroit l'arène avec du sâble commun, tantôt avec de la poudre de marbre broyé, afin de lui donner un coup d'œil agréable par la blancheur. Quelquefois les empereurs qui prenoient parti dans les factions du cirque, faisoient sâbler l'arène avec des matieres de la couleur affectée à leur faction. C'est pour cela que Néron la couvrit de couperose verte, & que Caligula mêla du cinnabre à la couperose pour rendre le vert plus foncé.

Il y avoit autour & au dessous de l'arène des espaces voûtés, destinés à renfermer les bêtes & & l'eau qui servoit aux naumachies. Par le moyen de ces réservoirs, on remplissoit en un clin d'œil l'arène, de maniere que des vaisseaux pouvoient y naviguer, & on la vidoit avec autant de promptitude.

Quelquefois on plantoit une forêt dans le sâble de l'arène, pour donner le spectacle d'une chasse, que l'on appeloit *venatio amphitheatralis* & *sylva*. Gordien amusa le premier les spectateurs par ce genre de spectacle. On y ajoutoit des cavernes & des arbres factices, qui sortoient du sein de la terre à volonté, & y rentroient de même avec les bêtes qui devoient combatre. Calpurnius a décrit ces merveilles, (*Eclog. VII*, 96):

Ah trepidi, quoties nos descendentis arenæ
Vidimus in partes, raptaque voragine terra

Emersisse feras ; & eisdem sæpe latebris
Aurea cum croceo creverunt arbuta libro.

Les Romains virent paroître quelquefois sur l'arêne un grand navire, qui s'entr'ouvroit au milieu de l'*amphithéâtre* & vomissoit plus de quatre cents bêtes féroces, telles que des ours, des liones, des pantheres, des lions, des autruches, des ânes sauvages & de bisons. Lorsque l'on inondoit l'arêne pour donner le spectacle des naumachies, des monstres marins, tels que des phoques, des veaux marins sortoient du sein des flots, & combatoient contre des ours. Calpurnius en a conservé la mémoire :

Nec solum nobis sylvestria cernere monstra
Contigit, æquoreos ego cum certantibus ursis
Spectavi vitulos, & equorum nomine dignum
Sed deforme pecus.

Il est difficile de fixer l'époque où l'on bâtit un *amphithéâtre* pour la premiere fois. Les Grecs ne connurent point ces amusemens cruels & sanguinaires ; les Romains créerent cet afreux genre de spectacle, & l'on croit que ce fut vers la décadence de la république. Les premiers *amphithéâtres* n'étoient bâtis que pour l'instant des jeux, & on les construisoit d'abord en bois, hors de la ville, dans le champ de Mars. Statilius Taurus en bâtit un de pierre dans Rome, l'an 725 de sa fondation : celui-là, dont on ignore l'emplacement, & l'*amphithéâtre* de Vespasien, aujourd'hui le Colysée, furent les seuls renfermés dans la ville.

Les *amphithéatres* étoient consacrés à Diane, à Mars & à Saturne. Le culte dont Diane fut honorée dans la Tauride, semble avoir influé sur celui dont les Romains l'honoroient au milieu des combats de gladiateurs & de bêtes féroces. Martial emploie le nom de cette déesse pour exprimer une chasse donnée dans l'*amphithéâtre* par Domitien, (*xii*, 1) :

Inter Cæsarea discrimina sæva Dianæ.

Saturne étoit le dieu tutélaire des gladiateurs, à cause de son naturel sanguinaire. La même raison leur fit sans doute rendre un culte particulier au dieu de la guerre.

On voyoit aussi dans les *amphithéâtres*, un autel consacré au Jupiter infernal, à Pluton. Le sang des gladiateurs & des bêtes massacrées y tenoit lieu de libation. Prudence reproche aux Romains ce culte sanguinaire, (*Cont. symm. 1*, 384) :

Funditur humanus Latiari in munere sanguis ;
Concessusque ille spectantum solvit ad aram
Plutonis fera vota sui : quid sanctius ara,
Quæ bibit egestum per mystica tela cruorem.

Lorsque les jeux étoient célébrés en l'honneur de quelque autre divinité, on plaçoit son autel au milieu de l'arêne. Ainsi, lorsque Caligula donna des combats de gladiateurs en l'honneur d'Auguste, on avoit élevé un autel à cet empereur déifié. (*Joseph. Ant. Jud. xix*, 1.)

Les *amphithéâtres* de Rome, dont le souvenir s'est conservé, ou dont les ruines se voient encore, sont, 1°. l'*amphithéâtre Castrense*, bâti peut-être par Tibere, sur la colline des Esquilies, dans la cinquieme région. On en voit les débris à gauche de Sainte Croix de Jérusalem : il étoit de brique, & l'on y avoit suivi l'ordre corinthien. 2°. L'*amphithéâtre* de Vespasien, aujourd'hui le Colysée. *Voyez* ce mot. 3°. L'*amphithéâtre* de Statilius Taurus. On en ignore la place : peut-être étoit-il dans le petit champ de Mars. 4°. l'*amphithéâtre* bâti par Trajan dans le champ de Mars, & détruit par Hadrien.

On trouve dans l'Italie, dans les Gaules, & dans plusieurs autres contrées occidentales de l'Europe, des restes d'*Amphithéâtre*. Mais les villes greques n'en bâtirent jamais. Maffei l'a démontré dans son traité *degli Anfiteatri*.

Une belle cornaline de la collection de Stosch, nous offre le dessein bien conservé d'un *amphithéâtre* avec des spectateurs. On voit sur l'arêne deux hommes armés qui combatent ensemble. Ils sont animés par le son de deux trompetes & d'un cor ou *lituus*. Celui qui tient le *lituus* avec lequel on donnoit le signal des combats, est debout à l'extrémité de l'arêne, auprès d'un terme. A l'autre extrémité & auprès d'un seconde terme, sont assis les deux trompetes. Au milieu de l'*amphithéâtre* & sur l'arêne auprès des gradins, est assise une figure, qui paroît être le *Lanista*, & qui porte la baguete appelée *rudis*, destinée aux gladiateurs vainqueurs. Enfin, au haut de l'*amphithéâtre* est placé le siége ou *suggestum* du président. Ce n'est pas celui d'un préteur, mais d'un empereur ; car il a la forme du *triclinium* ancien, & Jules-César se servit le premier dans les jeux du *suggestum* fait comme un lit, appelé par cette raison *pulvinar*. Ses successeurs l'imiterent constament.

AMPHITHERE, fils d'Alcméon & de Callirhoë. *Voy.* Acarnanas, Alcméon.

AMPHITETE ; vase à boire, remarquable par sa grande capacité. Les anciens s'en servoient dans les parties de débauche : d'où vint le proverbe, *ex amphitheto bibisti* ; vous avez bu plus que de raison.

AMPHITHOÉ ; une des cinquante néréides.

AMPHITRION, mari d'Alcmene, beau-pere d'Hercule, étoit fils d'Alcée, fils de Persée, cousin-germain, par conséquent, d'Alcmene sa femme. Les uns lui ont donné pour mere Hipponome, fille de Ménécée ; d'autres Lysidice, fille de Pélops ; d'autres enfin, Laonome, fille de Gunéus. On a raporté à l'article Alcmene, tout ce qui a trait à son mariage & à ses suites. On ajoutera seulement ici que, pour engager Créon à l'acom-

pagner dans son expédition contre les Téléboès, il fallut qu'il le délivrât d'un renard qui faisoit de grands ravages; il y réussit par le secours de Céphale. *Voyez* LÉLAPE.

Amphitrion, acompagné des troupes de divers peuples, entra sur les terres de Ptérélas, roi des Téléboès, & les ravagea; mais le sort de la ville de Taphe, capitale de ce royaume, & la propre vie du roi, dépendoient d'un cheveu d'or qui étoit mêlé dans sa chévelure. Comethe, fille de Ptérélas, devint amoureuse d'*Amphitrion*; & pour engager ce prince à répondre à sa passion, elle arracha le cheveu fatal de son pere, qui mourut sur le champ. *Amphitrion* s'empara de tous ses états, fit mourir Comethe, cette fille dénaturée, & s'en retourna chargé de dépouilles.

AMPHITRITE, fille de l'Océan & de Thétis, consentit à devenir femme de Neptune, à la persuasion d'un dauphin, qui, pour sa récompense, fut placé parmi les astres. *Amphitrite* vient du grec ἀμφιτρίζω, *j'environe*. On la donne pour femme à Neptune, c'est-à-dire, à la mer, parce qu'elle environe la terre. *Amphitrite* avoit une statue dans le temple de Neptune à Corinthe; elle avoit aussi dans l'île de Ténos, une statue colossale, haute de neuf coudées, ainsi que Neptune. Spanheim dit qu'elle est souvent représentée comme une sirene, ayant le haut du corps d'une femme jusqu'à la ceinture; & pour le bas, au lieu de jambes, une queue de poisson.

Deux monumens, publiés par Winkelmann, (*Monum. inediti*) nous représentent *Amphitrite* d'une maniere plus agréable & parfaitement conforme aux types des médailles des Bruttiens. L'un de ces marbres est un tombeau de la Villa Borghese, qui représente la chute de Phaéton: on voit ce téméraire fils du soleil qui tombe dans la mer, figurée par l'Océan & *Amphitrite*. Celle-ci offre les traits d'une jeune femme tenant une rame, & ayant pour attribut principal deux serres d'écrevisse placées dans sa chévelure, en guise de cornes, au dessus du front. Elle est coëfée de même sur le second marbre antique; mais elle porte, au lieu de rame, une palme ou un acrostole, ornement de la proue des vaisseaux.

On lui donnoit cet attribut singulier, ainsi qu'à l'Océan, afin de montrer que l'un & l'autre étendoient leur empire sur la mer & sur les ports. Les deux môles qui forment les ports, & les serres d'écrevisse, s'expriment par le même mot grec χηλαὶ; ce qui a suffi pour faire donner à Amphitrite & à l'Océan cette étrange marque de leur puissance.

Amphitrite fut mere de Triton.

Deux néréides portoient aussi le nom d'*Amphitrite*.

AMPHORA (*Vase*). C'est le nom que les anciens donnoient à ces grands vases de terre cuite, pointus par le bas, & ordinairement acompagnés de deux anses, qu'ils appeloient aussi *diotæ*, *testæ*. On en voit beaucoup sur les médailles de la Grece, dans toutes les collections d'antiques, & dans le cabinet de Sainte Genevieve de Paris en particulier. Les vases que l'on a trouvé à Herculanum dans une cave, au fond de laquelle ils étoient murés, & dont la bouche étoit fixée dans une espece de gradin de marbre, pour y recevoir des couvercles de la même pierre, étoient de cette espece, & nous ont appris comment les anciens les fixoient de bout, mal-gré la pointe qui les terminoit. On voyoit à la Villa-Albani une *amphore* si grande, qu'elle contenoit XVIII *amphores*, ou près de cinq cents cinquante-huit pintes de Paris; & une seconde avec l'inscription suivante:


VII
LVI

On a trouvé à Herculanum & à Pompéi, plusieurs *amphores* chargées d'inscriptions écrites avec de la couleur, telles que celles-ci:

HERCULANENSES
NONIO......

Les habitans d'Herculanum mettoient, comme on voit, le nom de *Nonius*, leur préteur, sur leurs vases, de même que les Romains y écrivoient celui de leurs consuls. Horace, (*Od.* 8, *l.* III):

Hic dies, anno redeunte, festus
Corticem adstrictum pice dimovebit
Amphoræ fumum bibere instituta
Consule Tullo.

Il n'y a pas long-temps que c'étoit encore l'usage à Naples, d'enterrer des vases de terre remplis de vin, toutes les fois qu'il naissoit un enfant, & on ne les déterroit que quand l'enfant se marioit. Ces vaisseaux sont pointus par le bas, pour les fixer plus sûrement en terre: on en a trouvé quelques-uns à Pompéi, qui étoient engagés dans les trous d'une voûte plate faisant partie d'une cave.

A quelque peuple, soit grec, soit étrusque, soit campanien, que l'on attribue cette monstrueuse *amphore* qu'a publiée le comte de Caylus (*Rec.* IV, *Pl.* 58), son industrie nous étone; car c'est une opération de l'art des plus compliquées par son volume, & que les modernes, par cette raison, ne pouroient peut-être pas imiter ou répéter. En effet, on s'en raporte à tous ceux qui ont vu travailler les potiers de terre, pour juger des moyens d'exécuter & de tourner avec une sorte d'exactitude, à l'intérieur comme à l'extérieur, un vase de terre dont l'épaisseur de *quatre pouces* est égale, la hauteur de *cinq pieds six pouces*, le diametre de *cinq pieds*, & par conséquent la circonférence de *quinze pieds*; ce qui

contient environ six muids de liqueur. Cette urne de terre, quoique d'une forme ronde, peut être mise au rang des *amphores*; il est certain du moins qu'on ne peut la croire destinée à aucun autre usage, qu'à celui de renfermer le vin. Elle a été trouvée à Pouzzoles, & elle étoit encore entiere en 1750, lorsqu'elle fut mesurée & dessinée par M. Soufflot.

Les Romains employoient les *amphores* à différens usages; ils s'en servoient pour y renfermer des olives, des raisins secs, de l'huile, & sur-tout du vin.

A la vérité, ces vases n'étoient guere commodes pour le service. Il falloit nécessairement, pour leur donner une assiete ferme & solide, faire un trou dans la terre, dans les lieux pavés & dans les greniers, où les Romains avoient coutume de conserver leur vin. Horace (*Carm. l. III*, *Od.* 28):

. . . . *Parcis deripere horreo*
Cessantem Bibuli consulis amphoram.

On étoit obligé de construire des corps de tabletes à jour le long des murailles, ou portés sur trois ou quatre pieds, pour les poser & les établir en sûreté; mais cette précaution ne remédioit point à la difficulté du transport & de l'usage; car il devoit toujours être embarassant de transvaser ou vider la liqueur dans toutes les occasions qui se présentoient fréquemment. Cependant, un usage aussi peu raisonable a régné pendant plusieurs siecles, par la raison que l'habitude rend tout facile, & ne permet pas de réfléchir.

Au reste, on ne peut douter que ces vases ne fussent destinés à conserver le vin. Ficoroni a certifié au comte de Caylus, que l'on en avoit trouvé plusieurs à Rome, sur lesquels on lisoit encore l'année du consulat, pour marquer l'âge du vin, conformément aux vers d'Horace cités plus haut (*Od.* 8, *l. III*):

Hic dies, anno redeunte, festus, &c. &c.

On découvrit à Rome, il y a environ quarante ans, dans une fouille, des vases de terre de cette forme, dans lesquels il étoit resté une espece de liqueur, au milieu d'un tartre fort épais. On en goûta & l'on n'y trouva aucune saveur. Un si grand nombre de siecles à dû faire perdre à ce vin sa force & son goût. Cependant une semblable découverte auroit pu occasioner des analyses, souvent utiles à la société.

Quelque incommode que paroisse l'usage des vases de terre cuite pour mettre le vin, il est encore en vigueur chez les Tartares, comme nous l'apprenons du passage suivant, que nous avons cru devoir transcrire, afin d'expliquer cette pratique des anciens. Il est extrait de l'*Histoire des découvertes faites par divers savans voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie & de la Perse, &c. tom. 2. Berne*, 1781, in-4°. *Voyage en Perse*, *pag.* 22.

„ Ceux (dit M. Gmelin) qui s'occupent de la fabrication des vins dans ces contrées, les mettent en autone, au sortir du pressoir, dans de grands vases de terre fort ventrus (on les nomme *jâres* en Provence). Au lieu de caves, il creusent de grandes fosses dans lesquelles ils placent ces jâres, dont ils bouchent l'ouverture avec des pierres plates; les fosses sont ensuite recomblées avec la même terre qui en avoit été tirée. Le vin demeure ainsi dans la terre pendant un ou deux ans, quelquefois seulement six mois. Ces fosses ne sont connues que de ceux qui les ont creusées; ils ont de si justes raisons de craindre la perte de tout le fruit de leurs dépenses, qu'ils ont grand soin de choisir pour l'emplacement de ces caves souterraines, des endroits où persone ne puisse seulement soupçoner qu'on y ait caché du vin. Lorsqu'ils veulent faire usage de leur provision, ils déterrent les jâres, & ne manquent pas pour l'ordinaire de les vider tout-à fait, l'expérience leur ayant appris que lorsqu'on y laissoit par hazard quelques restes, il manque rarement de tourner & de s'aigrir „.

Les îles de la Grece, Samos & Chio en particulier, étoient célebres par leurs manufactures d'*amphores* & de toutes sortes de vases de terre cuite. On les réservoit pour les vins précieux. Horace, (*Od.* 20, *l. I*):

. . . . . . *Græca quod ego ipse testa*
Conditum levi.

Celles de la Campanie & du pays des Sabins, étoient d'une fabrique plus commune.

Afin que le vin ne s'évaporât pas au travers des pores du vase, on l'enduisoit de poix, & on le bouchoit avec du liége recouvert d'un mastich fait avec de la poix, de la craie & de l'huile ou d'autres matieres grasses. Ces précautions conservoient le vin pendant des siecles entiers. Pétrone en cite qui avoit cent ans (*cap.* 34), & qui avoit vieilli dans des *amphores* de verre enduites de craie ou de plâtre: *Statim allatæ sunt amphoræ vitreæ diligenter gypsatæ, quarum in cervicibus pittacia erant affixa, cum hoc titulo: Falernum Opimianum annorum centum.*

On connoissoit l'âge du vin par les inscriptions que l'on mettoit sur les *amphores*. Nous avons vu plus haut qu'elles annonçoient le nom du consul sous lequel elles avoient été remplies, la capacité des *amphores* & l'espece de vin qu'elles renfermoient; ce qui fit naître l'expression *de meliore nota*, pour désigner un vin plus fin, plus rare; & elle devint d'un usage général, même au sens moral. Curion dit dans Cicéron (*Fam. VII*, 29): *Sulpicii successori nos de meliore nota commenda.*

Les *amphores* ne fervirent pas toujours à un ufage fi relevé. On en plaça dans les cus-de-fac & dans les rues détournées de Rome, afin que les citoyens puffent fatisfaire aux befoins preffans de la nature. Vefpafien établit un impôt fur ceux qui en faifoient ufage ; & il trouva des hommes affez vils pour fe tenir auprès de ces *amphores*, afin d'exiger cette nouvele efpece de tribut.

Amphora capitolina ; étalon de l'*amphora* (mefure) conservé au capitole.

Amphora nafiterna. *Voyez* ce mot.

AMPHORALE ; vafe de cryftal ayant la forme & peut-être la capacité de certaines amphores. Pline (37, 2) : *Idem Xenocrates auctor eft, vas amphorale vifum*.

AMPHORARIUM vinum ; vin renfermé dans les amphores.

AMPHORE afiatique & greque. *Voy.* Amphoreus.

Amphore ; mefure des liquides. Il faut obferver que fouvent les anciens ont appelé généralement *amphora* & *diota*, c'eft-à-dire, vafe à deux anfes ou à deux oreilles, le bath afiatique, le métrétès attique, l'*amphore* romaine, &c.

Amphore, *diota*, *quadrantal*, *métrétès* ; mefure de capacité pour les liqueurs des anciens Romains ; elle valoit 30 pintes & $\frac{98}{100}$ de France ; elle valoit, en mefures du même pays, 2 urnes, ou 8 conges, ou 48 fextarius, ou 96 hémines, ou 192 quartarius, ou 384 acétabules, ou 576 cyathes, ou 2304 légules.

AMPHOREUS ; mefure de capacité de l'Afie & de l'Égypte. *Voy.* Sephel.

Amphoreus, *diota* ; mefure greque de capacité ; elle valoit, en mefure de France, 57 pintes & $\frac{50}{100}$; elle valoit, en mefures greques, 6 chous, ou 36 xeftès, ou 72 cotyles, ou 288 oxybaphon, ou 432 cyathes.

AMPHORITES ; efpece de combat poétique ou de lute entre les poëtes, qui fe faifoit dans l'île d'Égine. On y donnoit un bœuf pour récompenfe à celui qui avoit fait les meilleurs vers dithyrambiques en l'honeur de Bacchus.

AMPHOTIDES, ἀμφώτιδες. On appeloit de ce nom de larges calotes dont on fe fervoit dans le Pugilat. Elles étoient d'airain, doublées de drap, & couvroient les oreilles : leur nom vient d'ἀμφοτέρων, d'un côté & de l'autre.

AMPHRTSUS, dans la Phocide.

Goltz feul a publié des médailles impériales greques de cette ville.

AMPLIUS. Les Juges à Rome fe fervoient de ce mot pour renvoyer le jugement d'une caufe à l'époque où elle feroit mieux éclaircie : Criton l'emploie dans ce fens. Térence, (*Phormio*. II, 4) :

> *Ego amplius deliberandum cenfeo :*
> *Res magna eft*.

Les fénateurs & tous ceux qui opinoient dans une afaire, fe fervoient auffi du mot *amplius*, pour annoncer qu'ils avoient quelque chofe à ajouter à l'avis auquel ils fe rangeoient. Séneque, (*de Vita beata*, *cap*. 3.) : *Fortaffe & poft omnes citatus*, *nihil improbabo ex his quæ priores decreverint*, *& dicam*, *hoc amplius cenfeo*.

AMPLUSTRE. *Voyez* Aplustre.

AMPOULE, *ampulla*. C'étoit une efpece de bocal à cou long & étroit. Il y en avoit de verre & de terre cuite. Les *ampoules* de Samos & de la Campanie étoient célebres. Le cabinet de Sainte Genevieve de Paris en offre plufieurs dans la collection des vafes étrufques.

Elles ont la même forme que Pline donne aux *ampoules*. La bouche eft relevée & reffemble à un couvercle. On n'y voit qu'un petit trou par lequel on faifoit diftiller la liqueur, en fecouant le vafe. Ces vafes, qui furent appelés à caufe de cela *guttus*, *gutturnium vas* & *coturnium vas*, fervoient à mettre l'huile, le vinaigre & des parfums liquides. On les employoit auffi dans les facrifices, pour faire des libations de vin, & pour laver les mains de ceux qui vouloient fe purifier.

Les *ampoules* firent auffi l'ornement des bufets & des tables. Suétone, (*Domit*. 21, 1) : *Ut non temere fuper cœnam medicem in ampulla potiunculam fumeret*.

Les philofophes cyniques & les mendians portoient en voyage des *ampoules* atachées à leur ceinture. Plaute, (*Perf*. I, 3, 43) :

> *Cynica effe e gente oportet parafitum probe*.
> *Ampullam...... habeat*.

Ces vafes des voyageurs étoient faits de cuir, comme nous l'apprenons du même poëte (*Rud*. III, 4, 55) :

> *Nifi erit tam fincerum, ut quivis dicat ampullarius*,
> *Optimum effe opere faciundo corium, & fincerissimum*.

AMPTRUARE ou Amburvare. On ne fe fervoit de ce mot barbare, que pour exprimer la danfe ou les contorfions du chef des Saliens ; contorfions que ces prêtres devoient répéter avec exactitude & précifion.

AMPYCUS ; pere de l'un des deux Mopfus, que l'on défigne quelquefois par le nom patronomique Ampycides.

AMPYX ; chaîne d'or qui fervoit à lier les crins des chevaux fur leur front. Homere défigne par cet ornement les courfiers du dieu de la guerre, χρυσάμπυκες.

L'on donna par extenfion le même nom à une efpece de réfeau ou filet dont fe fervoient les Romaines pour couvrir & affujétir leur chévelure. Elles l'enrichiffoient d'or & de pierres précieufes. *Voy.* Filet.

AMULA ; vase dans lequel on portoit l'eau lustrale. C'étoit le même que l'*aquiminarium*.

AMULETE ; remede, figure ou caractere auquel la crédulité & la superstition attribuent des propriétés merveilleuses. Les hommes de tous les âges & de tous les pays ont ajouté foi à ces talismans. Les Égyptiens nous en ont laissé un grand nombre, entre lesquels les *Abraxas* tienent un rang distingué. On conserve des *amuletes* fabriqués par les anciens Perses. Le comte de Caylus en a publié quelques-uns, & les a acompagnés des réflexions suivantes, qui jetent un grand jour sur les monumens persans, si rares & si difficiles à expliquer.

„ Je pense que les Perses ayant trouvé en Égypte l'usage de porter au cou de petits cylindres ornés de figures & d'hiéroglyphes, en firent fabriquer, où, au lieu de divinités égyptienes, on représentoit des sujets tirés de leur histoire ou de leur théologie, & l'on eut soin d'y joindre des caracteres hiéroglyphiques, qui, étant disposés en forme de priere, ajontoient, selon l'opinion commune, une vertu secrete à ces *amuletes*. Je prête cette idée aux ouvriers égyptiens, parce que les caracteres gravés sur les deux pierres que j'explique, sont dans un sens contraire à celui des figures, & ne se trouvent dans un ordre naturel que relativement à une persone qui suspendoit ces figures à son cou „.

„ Comme la superstition n'a point de regle fixe, il arivoit quelquefois qu'on négligeoit de tracer ces hiéroglyphes sur l'espece d'*amulete* dont je parle. On en conserve un dans le cabinet de l'abbaye de Saint Germain-des-Prés, entiérement semblable pour la forme à ceux que je raporte. Les figures qu'on y a gravées sont persanes, & ne sont acompagnées d'aucun caractere. Le P. de Montfaucon s'est contenté de le faire graver parmi plusieurs morceaux égyptiens, & n'en a point donné l'explication „.

„ J'ai supposé que les Égyptiens faisoient de pareils *amuletes* pour leur usage particulier, & je vais en donner une preuve sans réplique. Depuis que ceux-ci ont été gravés, j'en ai acquis un dont le travail est d'un goût égyptien, & qui de plus représente des figures constament égyptienes, des Isis, des Scarabées, &c. J'observerai que le même usage s'étoit établi chez les Étrusques. M. Gori a fait graver dans un de ses ouvrages, un morceau de sardoine qui doit être à peu près de même hauteur, & percé dans le même sens que les deux cylindres qui font l'objet de cet article. Il est octogone, & l'on voit alternativement des figures & des symboles sur chacun de ses pans. M. Gori croit qu'il étoit destiné à être suspendu au cou; & je m'en raporte d'autant plus à son sentiment, que les morceaux étrusques & les morceaux égyptiens comparés entr'eux, font souvent mention d'usages communs aux deux nations „. (*Caylus*, *R. 1*, 56.)

Les Grecs firent un grand usage des *amuletes*, & leur donnerent plusieurs noms. Ils les appeloient *φυλακτήρια*, *περίαπτα*, *ἀποτελέσματα*, *περιτρίμματα*, *περιάμματα*, *βρεβία*. Ils attribuoient des vertus surnatureles au laurier, au saule, aux arbrisseaux épineux, à la pulicaire, au jaspe & à presque toutes les pierres précieuses. Les Thessaliens, les Illyriens & les Triballes étoient célebres par la force de leurs enchantemens. Les derniers pouvoient, selon Pline, faire périr des animaux & des enfans par leurs seuls regards. Cette opinion devint générale, & les poëtes latins parlent sans cesse des regards brûlans des envieux. Pour en détruire les pernicieux effets, on suspendoit au cou des enfans, des *amuletes* fabriqués comme des membres virils. La crédulité & la superstition les ont si fort multipliés, que toutes les collections d'antiques en possedent un grand nombre. *Voyez* FASCINUM.

Dans le même dessein, on portoit des courones de perles. Virgile, (*Eclog. VII*, 27):

Aut si ultra placitum laudarit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

On faisoit aussi pour le même objet, des colliers avec des coquillages, des pierres précieuses & du corail.

Les anciens craignoient les regards des envieux autant pour eux-mêmes que pour leurs enfans : c'est pourquoi ils employoient pour s'en préserver les mêmes *amuletes*, qu'ils atachoient au cou de leurs fils. Ils les suspendoient aux jambages des portes, de maniere qu'en les ouvrant, on faisoit remuer ces *phallus*, & on ébranloit les clochetes qui y étoient atachées. Herculanum a fourni une grande quantité de ces *phallus* remarquables par leurs formes bizâres, leurs enlâcemens ridicules & leurs *acouplemens* fantastiques.

C'est eux sans doute que les Grecs appeloient *βασκανία*, *προβασκανία*, & que les artisans atachoient à l'entrée de leurs boutiques ou auprès de leurs forges. Pollux dit que c'étoient des figures ridicules & obscenes, auxquelles on attribuoit la vertu de détourner les effets dangereux de l'envie.

AMUN. *Voyez* AMMON.

AMYCLE, fille de Niobé, que Diane & Apollon épargnerent, ainsi que sa sœur Mélibée. *Voy.* NIOBÉ, MÉLIBÉE.

AMYCLÉEN ; nom d'Apollon, pris de la ville d'Amyclée, voisine de Lacédémone, où ce dieu avoit le plus fameux de tous les temples du Péloponese, selon Polybe.

On a fait de cette épithete d'Apollon, une divinité particuliere dans l'anciene Encyclopédie ; c'est une erreur grôssiere.

AMYCUS, fils de Neptune, étoit roi des Bébryces ; ce barbare obligeoit tous les étrangers qui arivoient dans son pays, à se batre contre lui à coups de poings, ou, selon d'autres, à coups de ceste. Comme il étoit fort adroit à cet exercice,

cice, & de plus très-vigoureux, il les vainquoit tous & les mettoit à mort. Pollux se présenta à lui au nom de tous les Grecs pour le combatre au ceste, & le tua. Le jour de ses funérailles, on planta sur son tombeau un laurier qui le couvrit, & que l'on appela le *laurier furieux*; parce qu'au raport de Pline, si on en détachoit une branche, & qu'on la portât dans des vaisseaux, on ne cessoit de se quereler jusqu'à ce qu'on l'en eût ôtée.

Ce combat célebre dans l'antiquité, qui avoit été proposé par *Amycus* à tous les argonautes, & accepté par Pollux, est représenté sur un vase de bronze, conservé à la galerie de Saint Ignace à Rome. Winkelmann, qui l'a reconu pour un ouvrage des artistes romains, l'a expliqué & fait graver à la tête du cinquieme livre de son Histoire de l'Art. Pollux y paroît occupé à lier *Amycus* à un arbre, & Minerve préside à cette juste punition. Castor, reconoissable à un bracelet qu'il porte au bras gauche, est assis; & près de lui est debout un des argonautes. Une autre figure couchée au pied de l'arbre, semble garder les habits des combatans. Le vainqueur est couroné par un génie ailé qui plane dans les airs, à la maniere des Étrusques.

Amycus, frere d'Hippolyte, reine des Amazones, ayant voulu s'opposer au passage d'Hercule, qui venoit faire la guerre à sa sœur, fut tué par ce héros; il étoit roi de Bébrycie, comme le précédent. Hercule donna sa ville à Lycus, son compagnon de voyage, qui l'appela depuis Héraclée. *Voy.* Hippolyte.

Amycus; un des convives des noces de Pirithoüs, ami de Thésée & d'Hippodamie. Il prit parti dans la querele qui survint à ces noces entre les Centaures & les Lapithes, & creva un œil avec un candelâbre au lapithe Céladon. Une belle prime d'émeraude du baron de Stosch, représente ce combat, décrit si élégament par Ovide, (*Met. xii, 7*):

Primus Ophionides Amycus penetralia donis
Haud timuit spoliare suis, & primus ab æde
Lampadibus densum rapuit funale coruscis,
Elatumque alte, veluti qui candida tauri
Rumpere sacrifica molitur colla securi,
Illisit fronti lapithæ Celadontis, & ossa
Non agnoscendo confusa reliquit in ore.
Exsiluere oculi, disjectisque ossibus oris
Acta retro naris, medioque est fixa palato.

Le lapithe est renversé sur une grande tasse, de l'espece appelée *crater*, & *Amycus* en a une pareille à côté de lui. Ce dernier porte en relief sur son bouclier une écrevisse, qui désignoit la prudence chez les Grecs, où plusieurs villes l'avoient adoptée pour leur symbole.

AMYDON. Les anciens connoissoient la maniere d'extraire la partie amylacée du blé. Pline fait honneur de cette invention aux habitans de l'île de Chio, & dit qu'ils fournissoient encore le meilleur *amydon* du commerce. Dioscoride dérive son nom latin *amylum*, du grec ἄμυλον, qui veut dire, *farine faite sans meule*.

AMYGDALES. L'extirpation des *amygdales* ou de l'*uvula* n'a pas été inventée par les modernes: il faut avouer seulement que les cauteres efficaces dont on se sert pour les extirper, n'ont point été employés à cet usage par les anciens, qui les amputoient.

AMYMONE, fille de Danaüs, eut de Neptune Nauplius, pere de Palamede. Danaüs ayant envoyé sa fille puiser de l'eau pour offrir un sacrifice, un satyre voulut lui faire violence; la princesse, éfrayée, appela Neptune à son secours. Ce dieu la délivra en effet du satyre, mais il lui fit la même insulte qu'elle craignoit de la part de l'habitant des forêts.

AMYNTAS III, roi de Macédoine. AMΥΝΤΑΣ.
Ses médailles sont:
RRR. en argent.
O. en or.
RR. en bronze.

Amyntas, roi de Cybire. AMΥΝΤΑΣ.
Ses médailles, avec la tête de Diane, sont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

Amyntas, roi de Galatie. AMΥΝΤΑΣ.
Ses médailles sont:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

AMYSTIS; maniere de boire que nous appelons *sábler*. Les Thraces y excelloient, & Horace a exprimé la victoire que devoit remporter le meilleur Buveur, par ces mots: *Threicia vincere amystide*.

AMYTHAON, frere d'Éson, & fils de Créthéus & de Tyro. *Voyez* Amphiaraüs, Pélias.

AN. *Voy.* Année.

ΑΝΑΒΑΛΛΕΣΘΑΙ; jeter son manteau d'une maniere agréable. On regardoit à Rome comme agréable & décente la maniere de s'enveloper avec le manteau ou la toge; lorsqu'on relevoit sous le bras droit la portion de ce vêtement qui tomboit à droite; & qu'on la jetoit sur l'épaule gauche, après l'avoir fait passer sur la ceinture & sur la poitrine. Ce jet du manteau laissoit libre & à découvert le bras droit, & couvroit le gauche jusqu'au poignet. Le plus grand nombre des statues drapées nous font voir distinctement cette maniere de porter le manteau ou la toge.

ANABASIEN, *anabasius*. Les *anabasiens* étoient des couriers chargés de messages importans, & qui voyageoient à cheval ou en chariot. S. Jérôme en parle dans son troisieme livre contre Ruffin, chap. I.

Leur nom venoit d'ἀναβαίνω, je monte; il les faisoit distinguer des couriers de moindre importance.

ANABATHRA, ἀναβάθρα; degrés qui fervoient à monter fur l'avant-fcène (*pulpitum*) des théâtres romains. Ils étoient de bois, foutenus par des madriers debout, & atachés au mur du théâtre. Juvénal, (*Sat. VII*, 46):

Et quæ conducto pendent anabathra tigillo.

Anabathra. On donnoit auffi ce nom à des pierres taillées en forme de gradins, que l'on plaçoit fur les grands chemins, pour monter à cheval & en defcendre facilement, avant l'invention des étriers. C. Gracchus, frere de Tiberius, en fit placer le premier.

ANΑΒΟΛΑΔΙΟΝ; ANΑΒΟΛΑΙΟΝ; ANΑΒΟΛΗ; vêtement que les Grecs mettoient fur la tunique, efpece de manteau. *V.* Amiculum.

ANΑΒΟΛΕΙΣ. Les Grecs & le Romains ne fe fervoient point d'étriers. Ils ne furent mis en ufage que fous le regne de Théodofe. Les gens riches ou puiffans avoient des écuyers qui les foulevoient & les aidoient à monter à cheval. On appeloit ἀναβολεῖς ces écuyers.

Ceux à qui la médiocrité de leur fortune ne permettoit pas d'avoir des aides, s'élançoient fur le cheval, ou montoient fur des pierres pour prendre de l'avantage. Une pierre gravée du baron de Stofch, nous montre une autre maniere de s'alder pour monter à cheval; on y voit un cavalier qui met le pied droit fur un crampon ataché à fa lance à une certaine diftance de la terre. On exprimoit cette maniere par la phrafe ἀπὸ δόρατος ἀναπηδᾶν: monter à cheval avec la lance.

ANACALYPTERIE, ἀνακαλυπτήρια. Ce mot vient d'ἀνακαλύπτειν, découvrir. On donnoit ce nom au troifieme jour des noces, auquel il étoit permis à la mariée d'ôter fon voile & de fe laiffer voir à tout le monde. Les préfens qu'on lui faifoit à cette époque, portoient le même nom.

Les filles greques étoient févérement renfermées dans leurs maifons; elles ne fortoient point & ne parloient jamais à des hommes. Lorfqu'elles étoient forcées de parler à leur mari futur, elles fe couvroient d'un voile appelé καλυπτὴρ, qu'elles ne quitoient que le troifieme jour des noces.

L'empereur Sévere ayant contraint le fophifte Hermocrate d'époufer une femme très-laide, celui-ci répondit aux gens qui lui demandoient pour elle les préfens *anacalypteries*: On devroit bien plutôt lui en donner pour acheter un autre voile, que pour ôter celui qu'elle a; ἐγκαλυπτήρια μὲν ἄν τοι αὐτὴν λαμβάνειν. Il faifoit un jeu de mots que la langue françoife ne fauroit rendre.

ANACAMPTOS; terme de la mufique greque. Il fignifie une fuite de notes rétrogrades, ou procédant de l'aigu au grave: c'eft le contraire de l'*euthia*. Une des parties de l'ancienne mélopée portoit auffi le nom d'*anacamptofa*.

ANACARA; efpece de tambour en forme de timbale, dont on fe fervoit dans le Bas-Empire.

ANACE, dans l'Achaïe.

On a quelques médailles impériales greques de cette ville, felon le P. Hardouin.

ANACÉES ou Anactées; fêtes en l'honneur de Caftor & de Pollux, nommées *Anaces* ou *Anactes Anaces*, vient du mot grec ἄναξ, ἄνακτος, roi, protecteur. Les Athéniens, dit Plutarque, dans la vie de Théfée, charmés de la modération de ces deux princes, qui, après avoir pris la ville d'Aphidnés, pour venger l'injure faite à leur fœur, avoient puni ceux-là feulement qui avoient eu part à l'enlévement; les Athéniens, dis-je, leur donnerent le nom d'Anactes, inftituerent une fête & des jeux en leur honeur. Plutarque dit ailleurs qu'on les appela *Anaces*, foit parce qu'ils avoient fait ceffer la guerre, ou parce qu'ils avoient eu fi grand foin des Athéniens, que, quoique leur ville fût pleine de troupes, perfone n'y avoit reçu le moindre déplaifir. Ce nom n'a pas été particulier à Caftor & à Pollux; il avoit été donné avant eux à tous ceux d'entre les defcendans d'Inachus, qui s'étoient rendus célebres par leurs belles actions.

ANACHIS. Nom d'un des dieux lares ou dieux domeftiques des Égyptiens; ils en avoient quatre, Dymon, Tychis, Héros & *Anachis*. On croyoit qu'auffi-tôt qu'un homme étoit né, ces divinités en prenoient foin. Lilio Gyraldi penfe, avec raifon, que ces noms font grecs; *Dynamis*, *Tyché*, *Éros* & *Anaké*, c'eft-à-dire, *force*, *fortune*, *amour*, *néceffité*, & que les Égyptiens les ont corrompus en les adoptant dans leur idiôme.

ANACHRONISME; terme de Chronologie. Il exprime une erreur dans la fupputation des temps & particuliérement celle qui antidate un événement. On appele *parachronifme* l'erreur qui place un fait beaucoup plutard qu'il n'eft arivé.

ANACLÉTERIES; fêtes folemneles que célébroient les anciens lorfque leurs rois ou leurs princes étoient devenus majeurs, & prenoient en main les rênes du gouvernement, & en faifoient la déclaration folemnele à leurs peuples. Le nom de la fête venoit de cette déclaration ou proclamation, ἀνάκλησις.

ANACLÉTIQUE. Le mode ou plutôt le nome *anaclétique* étoit propre à ceux qui fuyoient devant l'ennemi, fuivant Maxime de Tyr.

ANACLINOPALE; efpece de lute. Les athletes combatoient couchés fur le fâble. Cette lute s'appeloit encore *volutatoria lucta* & *volutationes*, par oppofition à la lute ordinaire, qui portoit le nom de *lucta erecta*.

ANAKAINTHPIA; doffiers des lits de table. Spartien raconte que Verus avoit fait conftruire un lit à quatre doffiers, *anaclinteriis quatuor*, qu'on le jonchoit de feuilles de rofes, & qu'enfuite ce prince voluptueux fe couchoit dans ce lit avec des courtifanes, & fe faifoit couvrir avec des lis.

ANACROUSIS. C'étoit le nom du prélude ou de la premiere partie du nome pythien, fuivant Strabon.

ANACTE. On donnoit ce nom à Athènes aux Dioscures ; mais il étoit particuliérement affecté à trois anciens dieux, que l'on disoit nés à Athènes de Jupiter, l'un des premiers rois de l'Attique, & de Proserpine. Cicéron les nomme *Tritopatreus*, *Eubuleus*, *Dionysius*, & dit qu'ils furent aussi connus sous le nom de *Dioscures*, qui leur fut commun avec d'autres dieux.

Quelques écrivains les confondent avec les Curetes, d'autres avec les Cabires. C'est à eux qu'ils attribuent le temple d'Athènes appelé *Anacée*, que nous avons donné plus haut aux Dioscures. *Voy.* Anacées.

ANACTÉES. *Voy.* Anacées.

ANACTES, étoit un nom donné par honeur aux fils & aux freres des rois de Cypre. Ces rois n'étoient occupés que de leurs plaisirs, & les *anactes* gouvernoient en leur nom. C'étoit à eux que les Gergines rendoient compte tous les jours de ce qui arivoit dans l'état ; les *anactes* faisoient examiner la vérité de leur raport par les *promalanges*, & portoient ensuite leurs jugemens.

Leurs femmes étoient appelées *Anasse*, & se faisoient servir par des femmes nommées *Colacydes*, qui mettoient tous leurs soins à leur épargner la moindre fatigue & le plus petit mouvement.

ANACTORIUM, dans l'Acarnanie. ANAKTOPIΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en argent.

O. en or.

O. en argent.

Son type ordinaire est Pégase.

ANADEMA, étoit le diadême des rois de Perse. Cet ornement royal étoit une bandelete de pourpre, selon Quinte-Curce. Alexandre ayant vaincu Darius, ajouta le diadême pourpre des rois de Perse, auxquels il succédoit, à la bandelete blanche qui avoit été jusque-là le diadême des rois de Macédoine.

ANADIPNA. On donnoit ce nom à des mets légers que l'on mangeoit après la viande & les poissons. C'étoit le dessert des anciens.

ANADYOMENE (*Venus*). Ἀναδυομένη, *qui sort en se levant*. La Vénus *Anadyomene* étoit très-célebre dans l'antiquité. Auguste, dit Pline, consacra dans le temple de César, un tableau d'Apelles, représentant Vénus sortant de la mer, à laquelle on donna le nom d'*Anadyomene*. *Venerem exeuntem e mari divus Augustus dicavit in delubro patris Cæsaris, quæ Anadyomene vocatur.* Pline, lib. 35, cap. 10.

L'atitude sous laquelle ce grand artiste offrit cette déesse aux ieux des Grecs, étoit si convenable & si frapante, quoique de la plus grande simplicité, que toute la Grece, s'acorda à lui donner le nom d'*Anadyomene*, c'est-à-dire, *essuyant ses cheveux en sortant de l'écume de la mer qui l'avoit formée*. Apelles voulant peindre la naissance de Vénus, saisit l'instant où, sortant de l'écume entr'ouverte, la déesse s'éleve sur la surface des eaux. Les vers grecs que l'on a faits à la louange de ce tableau, ne l'ont pas surpassé, dit Pline, (*Ibid.*) mais ils l'ont rendu célebre. L'anthologie offre cinq épigrammes dont il est le sujet.

On ne peut douter que la Vénus *Anadyomene*, devenue si célebre, n'ait été traitée par des sculpteurs grecs, qui l'auront copiée ou plutôt arangée & disposée pour leur art, c'est-à-dire, qui auront nécessairement ajouté les parties de la ronde-bosse, pour faire une statue d'une figure peinte. Le comte de Caylus acquit en 1759 un bronze antique, qu'il jugea être une imitation du tableau d'Apelles. Sa conjecture étoit d'autant plus juste, qu'il avoit vu plusieurs pierres gravées, représentant la même figure.

Le sculpteur habile, frapé de la beauté de son modele, & touché de la simplicité de son action, ne s'est permis que les additions auxquelles la sculpture l'astreignoit. Une imitation exacte n'auroit produit qu'un bas-relief, dont l'effet eût été médiocre. Le comte de Caylus a fait dessiner ce bronze précieux dans son vaste Recueil d'antiquités.

ANÆTIS, Anaïtis, ou Anétis ; surnom sous lequel les Cappadociens & les Perses adoroient Diane ou la Lune. Les Perses lui avoient bâti plusieurs temples, dit Strabon ; ils lui consacroient leurs esclaves, tant hommes que femmes. Mais un usage bien surprenant, c'est que les gens les plus distingués de la nation consacroient leurs filles à son service, & les prostituoient publiquement en son honeur ; après quoi ils les marioient, & persone ne faisoit dificulté de les épouser. Cet usage, raporté par Strabon, ne s'acorde pas avec le caractere de Diane, qui faisoit profession d'une exacte chasteté ; ni avec le passage où Plutarque raporte qu'Artaxerxès Mnémon établit Aspasie, sa concubine, prêtresse d'Anætis, afin qu'elle passât, dit ce roi, le reste de ses jours dans la continence & dans la retraite. Quelques-uns ont cru qu'*Anætis* ou Anaïtis étoit Vénus, & non pas Diane.

Pline, liv. 32, chap. 23, raporte un trait d'histoire qui regarde la déesse Anætis. Dans une expédition que fit Antoine contre l'Arménie, le temple d'Anætis fut sacagé, & sa statue, qui étoit d'or, mise en pieces par les soldats ; ce qui en enrichit plusieurs. Un d'eux, qui s'étoit établi à Bologne, en Italie, eut le bonheur de recevoir un jour Auguste dans sa maison, & de lui donner à souper. Est-il vrai, lui dit ce prince pendant le repas, que celui qui porta les premiers coups à la déesse, perdit aussi-tôt la vue, fût perclus de tous ses membres, & expira sur l'heure ? Si cela étoit, répondit le soldat, je n'aurois pas le bonheur de voir aujourd'hui Auguste chez moi, étant moi-même celui qui lui donna le premier coup, dont bien m'en a pris ; car si je possede quelque chose, j'en ai toute l'obligation à la bonne déesse ; & c'est d'une de ses jambes, Seigneur, que vous soupez aujourd'hui.

ANAGLYPHES. Les anciens appeloient de ce nom les ouvrages ciselés, taillés ou relevés en bosse. Quand il est question de pierres gravées, nous nommons aujourd'hui *camées* celles que les anciens appeloient *anaglyphes*, parce qu'elles étoient travaillées en relief. Celles qui sont travaillées en creux, portent le nom générique de *pierres gravées*. Le mot *anaglyphe* vient d'*ἀναγλύφω*, je grave à l'entour.

ANAGNOSTE; lecteur. C'est le nom que les Romains donnoient à celui de leurs esclaves qui faisoit la lecture pendant leurs repas. L'empereur Claude mit les *anagnostes* fort en crédit. Il en avoit toujours qui lisoient des ouvrages sérieux. Les citoyens opulens imiterent son exemple, & ils eurent des *anagnostes*.

ANAGOGIES; fêtes qui étoient célébrées par les habitans d'Érix, aujourd'hui Trapano, en Sicile, en l'honneur de Vénus, que l'on croyoit être partie pour aller en Lybie; on la prioit alors de vouloir bien revenir promptement. *Ἀναγωγὴ*, signifie retour.

ANAGRAMME. Ce jeu d'esprit étoit connu des anciens. Lycophron, qui écrivoit sous Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, environ 280 ans avant J. C., excelloit dans l'art frivole de faire des *anagrammes*. On en a conservé les deux qu'il fit sur les noms de Ptolémée & d'Arsinoë, ses souverains. Il trouva dans Πτολέμαιος, *ἀπὸ μέλιτος*, de miel : pour exprimer la douceur & la bonté du prince. Ἀρσινοὴ lui fournit *ἴον Ἥρας*, violete de Junon.

ANAGYRUS; bourg de l'Attique, dans la tribu Érechtide. On dérive son nom ou de l'*anagyris*, plante, bois puant, ou d'un *Anagyrus*, demi-dieu, qui avoit un temple dans ce bourg, & qu'il étoit dangereux d'offenser. Suidas raconte qu'un vieillard ayant coupé le bois sacré qui environnoit son temple, *Anagyrus* s'en vengea en inspirant à la concubine du vieillard un amour violent pour son fils; que le jeune homme ayant rejeté les sollicitations de la concubine, elle l'accusa auprès de son pere d'avoir voulu lui faire violence. Le vieillard crédule, fit précipiter son fils du haut d'un rocher, & se pendit bientôt après avec le chagrin d'avoir mis à mort ce fils unique, dont il avoit reconu l'innocence.

ANAIDIA, *ἀναίδεια*, c'est-à-dire, l'Impudence, fut honorée chez les Athéniens, qui lui érigerent un autel; on la désignoit par une perdrix, qui passoit alors, d'après quelque préjugé d'histoire naturele, pour un oiseau fort impudent.

ANAÏTIS. *Voyez* Anæitis.

ANALECTA; restes d'un repas.

ANALECTES; esclaves qui ramassoient les restes des repas.

Analectes (*Grammairiens*). Séneque s'est servi de cette expression dans sa 27e lettre : *Suasit illi Satellius Quadratus, stultorum divitum arrosor, & quod sequitur, arrisor, & quod duobus his adjunctum est, derisor, ut grammaticos haberet analectas*. Satellius Quadratus, parasite, bouffon & moqueur des riches imbécilles, conseilla à Sabinus d'avoir des grammairiens *analectes*.

Ce Sabinus n'avoit ni mémoire ni érudition; il affectoit cependant l'une & l'autre. Il gageoit des esclaves qui savoient par cœur Homere, Hésiode, les Lyriques Grecs, & qui suppléoient au défaut de sa mémoire, en lui souflant les vers qu'il vouloit citer, & dont il pouvoit à peine répéter le premier hémistiche. Satellius lui conseilla méchament d'avoir des grammairiens *analectes*, chargés de relever ses demi-vers & les conserver précieusement, ainsi que les esclaves *analectes* le pratiquoient pour les restes des festins.

ANALÈME, est un planisphere ou une projection orthographique de la sphere sur le plan du méridien, l'œil étant supposé d'une distance infinie & dans le point oriental ou occidental de l'horizon. Vitruve distingue très-exactement les *analèmes* des cadrans solaires. On ne cherchoit, par le moyen des premiers, qu'à connoître la longueur des ombres; ce qui étoit d'un grand usage pour la Géographie. Mais avec les cadrans solaires, on déterminoit l'heure par la situation des ombres. Les cadrans solaires modernes, & sur-tout les méridiens, réunissent souvent ces deux propriétés.

ANAMELECH. *Voy.* Adramelech.

ANANCÉ. *Voy.* Anachis, qui est la même chose.

ANAPAVOMÉNÉ. Nom d'une fontaine de Dodone, dans la Molossie, province d'Épire. Pline en a décrit les propriétés. Il y a, dit-il, au temple de Jupiter à Dodone, une fontaine dont l'eau est si froide, qu'elle éteint d'abord les flambeaux alumés: elle les ralume néanmoins, si on les en approche lorsqu'ils sont éteints. On voit cette fontaine tarir à l'heure de midi, & c'est pour cela qu'on lui a donné le nom d'*Anapavoméné*, du grec *ἀναπαυομένη*, qui cesse. Elle croît ensuite peu à peu jusqu'à minuit, après quoi elle recomence à diminuer, sans qu'on puisse savoir, ajoute Pline, la cause de ces variations régulieres.

La Physique moderne en rendroit aisément raison; car c'est ici la même cause que pour les autres fontaines intermittentes. De même l'extinction subite des flambeaux, étoit produite par les fluides aériens qui se dégagent des eaux gazeuses. Quant à la faculté de les ralumer, les loix de la nature n'en fournissent aucune explication; peut-être étoit-ce une fourberie des prêtres, ou une merveille créée par des imaginations superstitieuses.

ANAPE, aujourd'hui l'Alféo; fleuve de Sicile, qui coule près de Syracuse. Les poëtes ont feint qu'il étoit amoureux de Cyané, & qu'il avoit voulu défendre Proserpine de la violence de Pluton. Cyané fut changée en fontaine; ses eaux se mêlerent à celles de l'*Anape*, & elles coulerent

ensemble dans la mer de Sicile. Ovide a chanté cette merveille dans ses métamorphoses ; il en a fait aussi mention dans ses Fastes, à propos des jeux que l'on célébroit à Rome dans le mois d'avril, en l'honneur de Cérès.

ANAPERA ; sorte de rhythme pour les flûtes, qui nous est inconnu.

ANAPESMATA ; cordages qui servoient dans les théâtres anciens à favoriser l'apparition subite des Furies, lorsqu'ils étoient atachés aux gradins les plus bas ; & l'*ascension* des fleuves, quand ils étoient atachés à la scène.

ANAPHÉEN ; surnom d'Apollon, pris d'Anaphe, île de la mer Égée, où il étoit honoré d'un culte particulier.

ANAPHONESE. Ce mot exprime une maniere assez extraordinaire de faire de l'exercice, en chantant. Les anciens médecins l'ont beaucoup vantée. Hippocrate conseille aussi de chanter aprés le repas ; cependant Arétée est d'un avis contraire.

ANAPLISTE *ou* ANAPHLUSTE ; anciene ville de l'Attique, près d'Athènes, vers le cap Colias. Elle étoit célebre à cause des temples de Pan, de Cérès, de Vénus-Coliade & des déesses Généthyllides qu'elle renfermoit.

ANASCIS, fils de Castor & de Phébé, avoit une statue à Corinthe, dans le temple bâti en l'honneur de son pere. *Voy.* HILAIRE.

ANASTASE I *ou* DICORE.

ANASTASIUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont:

C. en or.

R. en argent.

RR. avec le nom du roi Baduela ou Baduila, au revers.

RRR. avec le nom du roi Théla, également sur le revers.

C. dans tous les modules de B, même en médaillons.

ANASTASE II.

ARTEMIUS ANASTASIUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont:

RR. en or.

O. en argent & en B.

ANATHÊME. Ce mot, dans sa premiere acception, exprimoit chez les Grecs les présens que l'on offroit aux dieux, & que l'on suspendoit dans leurs temples ; tels que des courones, des coupes d'or & d'argent, des cassoletes de parfums, des vases de toute grandeur, des trépieds, des boucliers, des lances, &c. Ἀναθεῖναι, atacher en haut.

ANATOCISME, *anatocismus* ; conversion des intérêts en principal. C'est l'usure la plus criante, puisque l'on prend l'intérêt des intérêts mêmes. Elle fut sévérement condamnée par les loix romaines. *Voy.* USURE.

Ce mot est grec, & Cicéron s'en est servi en latin. Il vient d'ἀνὰ, préposition qui signifie duplication, & de τόκος, usure.

ANATOMIE. Quoiqu'il ne nous reste aucun monument précis du premier âge de cette science, on peut cependant le faire remonter jusqu'à la guerre de Troye, époque de presque toutes les connoissances humaines. Car Homere, parlant de la blessure qu'Énée reçut de Diomede, dit que les deux nerfs qui retienent le fémur s'étant rompus, l'os se brisa au dedans de la cavité où est reçu le condyle supérieur. Cent endroits pareils de ce poëte sont si exacts & si bien circonstanciés, que quelques auteurs ont assuré que l'on tireroit de ses ouvrages un corps d'*Anatomie* assez étendu.

Manéthon disoit, au raport d'Eusebe, qu'Athotis, dont la chronologie égyptiene fixoit le regne long-temps avant notre ere, avoit écrit des Traités d'*Anatomie*. Ce qu'il y a de certain, est que l'*Anatomie* paroît être née sur les bords du Nil, ces rives heureuses qui virent croître les premiers germes des arts. L'amour des Égyptiens pour les morts, introduisit de bonne heure chez eux l'usage des embaumemens. Quelque grôssiere qu'on suppose cette opération, elle acoutuma les hommes à toucher les cadâvres, & à en tirer les entrailles.

Le squélete paroît avoir été fait en Égypte pour la premiere fois: on y a sculpté dans la plus haute antiquité des squéletes de différens métaux. On en a trouvé avec les momies, & l'on avoit communément dans les familles ces squéletes, dont les articulations mobiles servoient de jouet aux riches voluptueux. On les montroit dans les repas, comme chez Trimalcion, pour s'exciter à la débauche ; & cette coutume subsistoit encore en Égypte au commencement du siecle passé. C'étoient de véritables squéletes, non pas des représentations d'un homme exténué par la maladie, & l'on avoit en Égypte les originaux de ces squéletes artificiels.

Galien fit le voyage d'Alexandrie pour étudier les squéletes qu'on y démontroit ; c'étoient les seuls au monde qui servissent à l'instruction de la jeunesse. On y connoissoit aussi l'*Anatomie humaine* proprement dite, ou les dissections, dont on peut hardiment fixer l'époque à l'année 300[e] avant l'ere vulgaire, année qui tombe précisément vers le milieu du long regne de Ptolémée. Ce grand prince permit le premier, mal-gré la superstition de son temps, qu'on ouvrît publiquement les cadâvres humains. Persone n'avoit encore osé le faire avant Hérophile, médecin célebre qui vivoit à Alexandrie, honoré de la protection, de l'estime & des récompenses de l'immortel fondateur de la monarchie égyptiene. Érasistrate partagea avec le carthaginois Hérophile la faveur de Ptolémée Soter, & les travaux *anatomiques*. Si Hérophile fit les premieres découvertes dans la science des nerfs, Érasistrate reconut qu'ils partent tous du cerveau, & découvrit les vaisseaux lactés. L'un & l'autre rendirent immortele l'école d'Alexandrie.

La Grece reçut tous les arts de l'Égypte. L'*Anatomie* n'y étoit cependant pas absolument étrangere plusieurs siecles avant Hippocrate. L'inspection des entrailles des victimes, les traitemens des plaies & les boucheries mêmes, aiderent à connoître la fabrique du corps animal. Nous avons rendu justice plus haut aux connoissances de l'*Anatomie* qui sont éparses dans l'Iliade & dans l'Odyssée. On trouve dans Pausanias la premiere dissection légale. Aristodeme voulut immoler sa fille pour satisfaire à un oracle; mais son amant, désespéré, chercha à la sauver; il publia que cette victime ne pouvoit être agréable aux dieux, puisqu'elle étoit enceinte. Le pere, animé par un patriotisme farouche, ouvrit les flancs de sa fille, & démontra son innocence par l'inspection de ses visceres. Parthénius raporte un fait à peu près semblable dans ses *Érotiques*.

Les descendans d'Esculape, médecins & prêtres de ce dieu, exerçoient chez eux l'*Anatomie*. Elle s'y conservoit aussi par tradition, selon le témoignage de Galien. Dans les ouvrages d'Hippocrate les plus authentiques, on voit que cette science étoit très-familiere aux Asclépiades, & qu'ils possédoient dans leur famille l'Ostéologie & la Myologie dans un degré très-élevé. On trouve, en effet, dans Hippocrate, une expérience chirurgique sur le deltoïde d'un homme. Or, une expérience anatomique suppose des vues, des recherches & des connoissances; on ne parvient guere à connoître une vérité détaillée, sans connoître en même temps les vérités du même rang qui l'avoisinent, & qui font un tout avec elle.

Hippocrate lui-même, que nous venons de nommer, cet homme divin, connoissoit parfaitement l'Ostéologie; & Pausanias dit qu'il fit fondre un squélete de bronze, qu'il consacra à Apollon dans son temple de Delphes. Diogene d'Apollonie & Syennesis de Cypre ont donné la plus anciene angiologie que nous ayons.

Pythagore faisoit connoître à la même époque, dans la grande Grece, l'*Anatomie*, qu'il avoit étudiée en Égypte avec les autres sciences relevées. L'école de ce célebre philosophe découvrit le tympan & même le limaçon de l'oreille interne.

Aristote perfectiona dans la Macédoine les découvertes d'Hippocrate, & il en fit beaucoup lui-même; mais nous en parlerons plus au long dans l'article de l'ANATOMIE COMPARÉE.

Dioclès de Cariste, qui vécut peu après lui, sous le regne d'Antigone, passe pour avoir écrit le premier de l'art de disséquer: c'est une erreur. On avoit long-temps auparavant des planches ou représentations anatomiques. Aristote renvoie à ces planches ou représentations, dans toutes les occasions où il devroit expliquer les descriptions anatomiques.

Les largesses & la protection de Ptolémée Soter, éleverent l'école d'Alexandrie au dessus de toutes celles de l'une & de l'autre Grece; & l'Égypte dut aux découvertes d'Hérophile & d'Érasistrate, une supériorité que les armes des Romains ne lui ravirent que plusieurs siecles après sa réduction en province romaine.

Après ces deux fondateurs de l'art *Anatomique*, parurent Lycus, Quintus, Marinus, dont il ne nous est parvenu que la réputation d'habiles anatomistes dont ils ont joui. On voit à plusieurs traits épars dans les écrits de Celse, qu'il s'étoit occupé de l'*Anatomie*, & l'on peut en dire autant de Pline le naturaliste, ainsi que de son neveu.

Arétée fit trop de cas de cet art pour l'avoir ignoré. Rufus l'éphésien, qui vécut sous les empereurs Nerva & Trajan, est le premier anatomiste célebre qui se présente après Arétée: on infere de quelques endroits de ses ouvrages, qu'il avoit aperçu dans la matrice des vaisseaux, dont ses prédécesseurs n'avoient pas fait mention.

Galien succéda à Rufus. On ne voit pas que l'*Anatomie* ait fait de grands progrès depuis Hippocrate jusqu'à Hérophile & Érasistrate, ni depuis ces deux derniers jusqu'à Galien. Dans tous les temps qui précéderent ces deux anatomistes depuis Hippocrate, & dans ceux qui les suivirent jusqu'à Galien, au défaut de cadâvres qu'on pût disséquer, pour augmenter le fonds des connoissances *anatomiques*, on s'occupa à combiner ces connoissances, & à former des conjectures physiologiques. Plus on suit attentivement l'histoire des sciences & des arts, plus on est disposé à croire que les hommes font très-rarement des expériences & des systêmes en même temps. Lorsque les esprits sont tournés vers les expériences, on cesse de raisoner; & alternativement, quand on commence à raisoner, les expériences restent suspendues.

Mais on aperçoit ici évidemment l'obstacle qui arrêta les dissections *anatomiques*. Dans les temps qui suivirent ceux d'Érophile & d'Érasistrate, on brûloit plus attentivement que jamais les cadâvres chez les Romains. La religion & les loix civiles faisoient respecter les corps morts sous les peines les plus séveres; de sorte que les anatomistes furent réduits, pour pouvoir s'instruire, à des hazards inespérés: il leur fallut trouver, ou des tombeaux ouverts, ou des mal-faicteurs exposés; & les enfans abandonés en naissant furent leur plus grande ressource.

Ce fut aussi dans les ouvrages des anciens anatomistes, sur les grands chemins, sur les enfans exposés, sur les animaux, & principalement sur les singes, que Galien s'instruisit en *Anatomie*. Il nous a laissé deux ouvrages sur cette science qui l'ont immortalisé, quoiqu'il ait noyé ses découvertes dans la diffusion du style Asiatique.

L'un de ces écrits célebres de Galien est intitulé, *Administrations Anatomiques*, & l'autre, *de l'Usage des parties du corps humain*. Il dit qu'en les écrivant il compose un hymne à l'honeur de l'Être qui nous a créés; & je crois, ajoute-t-il, que la solide piété ne consiste pas tant à lui sacrifier une hécatombe, qu'à annoncer aux

hommes sa sagesse & sa puissance. On voit, en lisant ces ouvrages, que Galien connoissoit parfaitement toutes les découvertes anatomiques des siecles qui l'avoient précédé; & que s'il n'y en ajouta pas un grand nombre d'autres sur l'*Anatomie* du corps humain, ce fut manque d'occasions & non d'activité. Trompé par la ressemblance extérieure de l'homme avec le singe, il a souvent attribué à l'un ce qui convenoit seulement à l'autre. C'est, au reste, le seul reproche qu'on lui fasse.

Soranus, contemporain de Galien, anatomisa la matrice. Théophile protospathaire, écrivit sous l'empereur Héraclius, sur la structure du corps humain, & fit une analyse des traités anatomiques de Galien, dans laquelle il fait voir qu'il avoit ajouté aux découvertes de ce savant homme. Oribase, *singe* de Galien, ne nous a rien laissé qu'on ne trouve dans les ouvrages de son modele, si l'on en excepte la description des glandes salivaires.

Némesius, évêque d'Émissa en Phénicie, fut le dernier qui s'occupa de l'*Anatomie;* & il a écrit sur l'usage de la bile, des vérités que Sylvius de le Boë se vanta long-temps après d'avoir découvertes. Vinrent après lui les temps d'ignorance & de barbarie, pendant lesquels l'*Anatomie* éprouva le sort funeste des autres sciences & des autres arts. (*Cet article est extrait des articles* ANATOMIE *de l'Encyclopédie ancienne, & de son supplément.*)

ANATOMIE COMPARÉE. L'*Anatomie comparée*, est cette partie de l'*Anatomie*, qui s'occupe de la recherche & de l'examen des différentes parties des animaux, considérées relativement à leur structure particuliere, & à la forme qui convient le mieux avec leur maniere de vivre ou de satisfaire à leurs besoins. Par exemple, dans l'*Anatomie comparée* des estomacs, on observe que les animaux qui ont de fréquentes occasions de se nourrir ont l'estomac très-petit en comparaison de ceux qui, étant évités par les autres animaux dont ils sont leur nourriture, se trouvent souvent dans la nécessité de jeûner: il semble que la nature ait donné par cette raison à ceux-ci un estomac capable de contenir de la nourriture pour long-temps.

Dans l'*Anatomie comparée*, on examine & les brutes & même les végétaux, afin d'acquérir, par la comparaison de ce qui s'y passe avec ce qui s'opere en nous, une connoissance plus parfaite du corps humain.

Le premier des anciens qui se présente dans cette carriere, qu'ils ont ouverte & exploitée avec succès, est le philosophe Démocrite. Lorsque Hippocrate fut appelé par les Abdéritains, pour le guérir de sa folie prétendue, il le trouva occupé dans ses jardins à disséquer des animaux. On dit aussi qu'il avoit disséqué soigneusement le caméléon; mais nous n'avons aucun de ses ouvrages.

Alcméon, disciple de Pythagore, passe pour avoir anatomisé le premier des animaux, parce que ses écrits ont eu un sort plus heureux que ceux de Démocrite. Mais ce qui nous en reste, ne valoit guere la peine d'être conservé; car il prétendoit que les chevres respirent par l'oreille.

Tous ces essais furent éclipsés par les découvertes de celui qu'on peut à bon droit nommer le créateur de l'*Anatomie comparée*. C'est d'Aristote que nous voulons parler; & nous ne pouvons le faire dignement, sans payer à Alexandre un juste tribut de louanges. Un fait qui l'honore autant que toutes ses victoires, c'est d'avoir donné à Aristote huit cents talens, près de cinq millions de notre monoie, & d'avoir confié à ses ordres plusieurs milliers d'hommes, pour perfectionner la science de la nature & des propriétés des animaux. Ces puissans secours n'étoient pas restés inutiles entre les mains du philosophe, s'il est vrai, comme le disoit un habile anatomiste, que celui-là auroit bien employé son temps, qui, en dix ans de travail, parviendroit à savoir ce qu'Aristote a renfermé dans ses deux petits volumes des animaux.

Aristote disséqua des quadrupedes, des poissons, des oiseaux & des insectes. Sa sagacité lui a fait remarquer avec précision, ce qu'il y avoit de commun dans leurs structures; & une induction lumineuse, lui a fourni des regles, qui sont fondées sur un grand nombre de faits. Telle est celle-ci: tous les animaux qui n'ont que des dents incisives, ont quatre estomacs. Mais c'est vers l'homme qu'il a dirigé constamment ses travaux. On diroit qu'il n'a immolé tant d'animaux que pour en rapporter la structure à celle de l'homme. Aussi tout ce qu'il a écrit sur les animaux mérite d'être lu avec attention, & les erreurs répandues dans ses écrits ne doivent pas diminuer notre estime & notre reconoissance.

L'*Anatomie comparée* sembla fixée, & ne fit aucun progrès depuis Aristote jusqu'à Galien. Ce Médecin disséqua beaucoup d'animaux & de singes en particulier. Mais ses travaux furent perdus pour l'*Anatomie comparée*, parce qu'il admétoit une ressemblance parfaite entre la structure de l'homme qu'il avoit eu rarement l'occasion d'étudier, & celle du singe, qu'il croyoit suppléer à ce défaut.

Ce fut encore pis depuis Galien, & l'*Anatomie comparée* resta ensévelie pendant plus de douze cents ans sous les ténebres épaisses de l'ignorance. Après ce long oubli, des anatomistes modernes commencerent à l'étudier dans Aristote, & M. Daubenton l'a portée à un point très-voisin de la perfection, par ses dissections nombreuses & ses descriptions exactes. (*Cet article est extrait des articles* ANATOMIE *de l'ancienne Encyclopédie & de son supplément.*)

ANAXABIE, femme de Pélias.

ANAXABIE, fille de Pélops, sœur de Ménélaüs, femme de Strophius, & mere de Pylade.

ANAXANDRA ; femme illustre, mise au nombre des héroines de la Grece ; elle avoit un autel dans l'Attique.

ANAXARETE, fille issue du sang de Teucer, devint l'objet de la passion d'un jeune homme de basse condition, nommé Iphis, lequel ayant fait connoître son amour à la princesse, & ayant tenté inutilement toutes sortes de voies pour la fléchir, se pendit de désespoir à sa porte même. Quand *Anaxarete* eut appris la mort d'Iphis, elle eut la curiosité de voir passer sa pompe funebre ; mais à peine eut-elle jeté les ieux sur le corps du malheureux Iphis, que son sang se glaça, & une pâleur mortele se repandit sur son visage. La dureté du cœur d'*Anaxarete*, dit Ovide, se communiqua à toutes les parties de son corps, qui fut changé en rocher. La statue que produisit cette métamorphose, se conservoit, disoit-on, à Salamine, où l'on bâtit un temple en l'honneur de Vénus *Prospiciens*, qui regarde.

ANAXIS fut un des héros de la Grece, auxquels on consacra des monumens héroïques ; mais on ne sait rien de ses actions.

Anaxis ou Anaxius, & *Mnasinus* ; enfans des Dioscures ; on les représentoit à cheval.

ANAXITHÉE, l'une des Danaïdes, fut aimée de Jupiter, qui la rendit mere d'Olene.

ANAXO, fille d'Alcée, & petite-fille de Persée, épousa Électrion, frere de sa mere, qu'elle rendit pere d'Alcmene.

ΑΝΑΞΥΡΙΔΕΣ, dans Suidas & dans Hésychius, sont les grandes culotes des Perses & des Gaulois ou des chausses descendant jusqu'à la cheville du pied. Les artistes grecs n'en ont donné qu'aux barbares, & en particulier aux Troyens & aux personages comiques. Les chausses paroissent avoir été introduites sur le théâtre pour la bienséance. On voit à deux petites statues comiques de la Villa-Mattei, & à une figure semblable de la Villa-Albani, les chausses & les bas faits d'une seule piece, ainsi qu'on les donnoit aux nations barbares. Une partie des Gaules en prit le surnom de *Braccata*.

ANAZARBUS, en Cilicie. ΑΝΑΖΑΡΒΕΩΝ. Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR, en bronze. (*Hunter*.)

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles Impériales greques, sur lesquelles elle a placé son époque, en l'honneur de Verus, de Commode, d'Élagabale, de Paula, d'Alex. Sévere, de Maximin, de Maxime, d'Herennius, de Valérien, de Dece, de Plautille, de Mamée, de Tranquilline de Volusien.

ANCARIE. *Voyez* Ancharia.

ANCÉE, fils de Neptune & d'Astipalée, fille de Phœnix, fut un des argonautes. À son retour de la Colchide, il s'appliqua à faire fleurir l'agriculture, & prit un soin particulier des vignobles ; comme il pressoit trop ses vignerons, & qu'il les mal-traitoit, un d'eux lui dit un jour qu'il ne boiroit jamais du vin de la vigne à laquelle il faisoit travailler. Le temps de la vendange arivé, il fit promptement remplir une coupe du premier jus qu'on put exprimer du raisin, & regardant celui qui lui avoit fait la prédiction, il lui reprocha son peu d'habileté ; mais le vigneron lui répondit qu'il y avoit encore une grande distance entre la coupe & ses levres. En effet, dans l'instant qu'il la portoit à la bouche, on vint l'avertir qu'un sanglier monstrueux ravageoit sa vigne ; il quite la coupe, prend ses armes, & en poursuivant le sanglier, il est blessé à mort. Cet accident donna lieu au proverbe que Caton a exprimé en latin par ces mots : *Multum interest inter os & offam*. Ancée fut pere d'Agapenor, qui commandoit les Arcadiens à la guerre de Troye.

Ancée, fils de Licurgue, roi des Tégéates en Arcadie, fut aussi un des argonautes.

ANCHARIA ; déesse adorée dans la Pouille, selon Tertullien. (*Apol.* 24.) *Asculanorum Ancariam*. On ne connoît aucun détail sur cette divinité, qui est peut-être la même que la suivante.

Ancharia, étoit une divinité des Étrusques. Gori en a beaucoup parlé dans le *Musæum Etruscum*. Il croit qu'elle étoit la même que la déesse *Furina*, & que l'une & l'autre représentoient les Euménides réunies sous un seul emblême. On trouve dans l'ouvrage cité plus haut, un grand nombre d'inscriptions latines & plusieurs autels, qui font mention des déesses *Furina* & *Ancharia*. La divinité adorée sous ces deux noms, & sans doute aussi sous celui de Bellone, voyoit couler le sang humain sur ses autels chez les Étrusques. Les marbres de cette nation offrent souvent des prêtres furieux, qui se batent, se blessent & s'égorgent au pied des autels & des statues d'*Ancharia*.

ANCHIALE. Martial (*lib. xi, épig.* 95) dit à un Juif avec lequel il dispute :

Ecce negas, jurasque mihi per templa Tonantis.
Non credo ; jura, verpe, per ANCHIALUM.

C'est le seul endroit où il soit fait mention d'*Anchiale*. Les commentateurs ont étalé avec profusion l'érudition hébraïque pour prouver que c'étoit un objet sacré révéré par les Juifs & attesté dans leurs sermens. Mais cela supposeroit dans Martial & dans les Romains une connoissance des coutumes judaïques qu'ils n'avoient pas, & que leur mépris pour les Juifs les empêchoit d'avoir.

Morin a donné dans le 2e volume des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres & Inscriptions, une explication plus vrai-semblable de ce mot. Il croit que cet *Anchialus* est le jeune homme au sujet duquel Martial & le Juif étoient en différent ; & que le poëte sachant que son adversaire méprisoit les dieux de Rome, l'oblige à jurer par ce jeune homme lui-même.

Au reste, un ancien exemplaire manuscrit de Martial,

Martial, qui apartenoit à M. de Thou, porte: *Jura, verpe, per Anchabium*: jure, juif, par l'âne. Les Païens & sur-tout les prêtres, se plaisoient à reprocher aux Juifs qu'ils adoroient cet animal, ou sa tête: témoin Pétrone:

Judæus licet & porcinum numen adoret.
Et cilli summas adoret auriculas.

On peut voir ce qu'en dit Tacite (*Hist. lib. v*), & les raisons ou le fondement de cette fausse imputation à l'article Ononyctites. Ce dernier sens est beaucoup plus simple, & est très-relatif aux idées que les Païens s'étoient formées de la religion des Juifs.

ANCHIALUS, dans la Thrace. ΑΓΧΙΑΛΕΩΝ.

Cette ville a fait fraper, sous l'autorité de ses gouverneurs (Ηγεμόνι), des médailles impériales greques, en l'honneur de Domitien, d'Antonin, de M. Aurele, de Faustine jeune, de Commode, de Sept. Sévere, de Caracalla, de Plautille, de Géta, de Maximin, de Gordien-Pie, de Tranquilline.

Anchialus, dans la Cilicie. ΑΓΧΙΑΛΕΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honneur de Septime-Sévere, de Tranquilline, d'Antonin.

ANCHISE, prince troyen, descendoit de Tros, fondateur de Troye, par Astarneus, fils de Tros, & pere de Capys, pere d'*Anchise*. Il plut à Vénus. Un jour qu'il gardoit les troupeaux de son pere sur le mont Ida, cette déesse lui apparut, sous la forme d'une belle nymphe; lui dit que, vaincue par son amour, elle venoit lui offrir sa main; & elle le pria de la présenter à sa famille, afin que le mariage se fît promptement. *Anchise* répondit que puisqu'elle n'étoit point déesse, rien n'empêchoit qu'ils ne vécussent sur le champ comme des époux, & ils passerent la nuit ensemble.

Anchise s'aperçut à son réveil qu'il avoit tenu dans ses bras une déesse. Cette action étoit un crime que les dieux pardonoient rarement; ils étoient jaloux de leur supériorité, & ne vouloient pas qu'un mortel jouît d'un bonheur qui leur étoit réservé. Il étoit défendu non seulement d'aspirer aux déesses, & de leur révéler sa passion, mais aussi de succomber aux déclarations d'amour qu'elles faisoient, quand même on les auroit prises pour des morteles. *Anchise* craignit donc de mourir; mais Vénus le rassura, & lui dit qu'elle auroit de lui un fils qui se nommeroit Énée; qu'elle feroit nourir cet enfant par les Dryades jusqu'à l'âge de cinq ans, après quoi elle le lui remettroit entre les mains. Elle l'avertit sur-tout de ne jamais se vanter de son bonheur, sous peine d'être foudroyé par Jupiter.

La vanité d'*Anchise* ne put se contraindre, & son secret lui échapa un jour qu'il étoit à table avec ses amis. Vénus s'en plaignit à Jupiter, & obtint qu'il seroit foudroyé; mais ne voulant pas le perdre, elle eut soin de détourner le coup, de maniere que la foudre l'éfleura seulement & lui fit perdre la vue. Selon quelques auteurs, il fut réellement blessé, & la plaie ne se referma jamais. Au reste, l'amour de Vénus pour *Anchise* ne fut point un amour passager; elle lui donna un second fils.

Après la prise de Troye, Énée porta son pere sur ses épaules, & le mit en lieu de sûreté. Les poëtes ont loué à l'envie cette action. Ils ont ajouté au récit de Virgile, que les flammes le respecterent, & que craignant de nuire à un fils qui avoit autant de tendresse pour son pere, elles se fendirent pour laisser un passage libre à Énée. Virgile fait mourir *Anchise* en Sicile; d'autres sur le mont Ida, où son tombeau fut honoré par les bergers phrygiens. Il y en a qui placent le lieu de sa mort en Laconie, au pied d'une montagne, nommée depuis *Anchisia*, où il y avoit un temple de Vénus; d'autres enfin le font parvenir jusqu'en Italie; mais tous s'acordent à dire qu'il vécut jusqu'à quatre-vingts ans.

On le voit endormi auprès de Vénus sur une cornaline de Stosch. Il est très-reconoissable à la mitre phrygiene, ainsi qu'aux longues chausses que les artistes grecs donnoient aux Phrygiens & aux autres peuples barbares.

ANCIENS. Quelle que soit notre admiration pour les *anciens*, & quelque légitimes qu'en soient les motifs, nous laissons au Dictionaire de Littérature de cette nouvelle Encyclopédie, & au Dictionaire des Arts, destiné à la même collection, à faire connoître aux lecteurs le degré de supériorité des *anciens* sur les modernes dans les arts. On ne poura cependant pas nous reprocher ce renvoi comme un refus de travail; car chaque article du Dictionaire d'Antiquités nous montre ce que les *anciens* ont su ou fait dans une partie des sciences; & la réunion de tous ces articles, que nous indiquerons à la fin du dernier volume, formera un tableau brillant de leurs connoissances dans les sciences, & de leur supériorité dans tous les arts qui apartienent au dessein.

ANCII; surnom que portoient plusieurs *Spurius*, & qu'ils tiroient du roi Ancus.

ANCILES; boucliers sacrés, que l'on gardoit dans le temple du dieu de la guerre. Tous les ans, au mois de Mars, on les portoit en procession autour de Rome; & le dernier jour du mois, on les renfermoit soigneusement. Denis d'Halicarnasse raporte ainsi l'origine de ces boucliers sacrés: Un bouclier étant tombé du ciel, on consulta les Aruspices sur ce prodige, & ils répondirent que l'empire du monde étoit destiné à la ville où ce bouclier seroit conservé. Numa Pompilius craignant qu'il ne fût volé, en fit faire plusieurs entiérement semblables, afin qu'on ne pût reconoître le véritable, & les déposa dans le temple de Mars. Il établit les Saliens pour veiller à leur sûreté.

Plutarque ajoute que Numa prédit des choses merveilleuses sur ce bouclier, qu'il disoit avoir

apprises d'Égérie & des Muses. Cet *ancile*, disoit-il, étoit envoyé pour le salut de la ville, & il falloit le garder avec onze autres de même figure & de même grandeur, afin que la difficulté de le reconoître empêchât les voleurs de le dérober.

Les écrivains romains qui avoient ces boucliers sous les ieux, ont cependant varié sur leur forme. Les uns disent qu'ils ressembloient aux *peltes*, & qu'ils étoient échancrés des deux côtés. C'est le sentiment de Denis d'Halicarnasse & de Plutarque. Mais Ovide assure que les *anciles* étoient ronds. (*Fast. III*, 377):

Idque ancile vocat, quod ab omni parte recisum est:
Quemque notes oculis, angulus omnis abest.

Les monumens sont d'acord avec lui; car on les voit de forme circulaire sur des médailles de Domitien, & sur une médaille du triumvir monétaire Licinius.

Lorsque Numa voulut faire fabriquer onze *anciles* semblables au premier, il chargea de ce soin *Mamurius*, qui travailloit en vases & en armures d'airain. Cet habile ouvrier n'exigea aucun paiement: c'est pourquoi les Saliens conserverent son nom à la postérité la plus reculée, en l'insérant dans leurs hymnes. Ovide (*ibidem*):

Tum sic Mamurius: merces mihi gloria detur,
Nominaque extremo carmine nostra sonent.
Inde sacerdotes operi promissa vetusto
Præmia persolvunt, Mamuriumque canunt.

Ce ne fut point assez, on lui éleva une statue de plomb dans le quartier qui prit son nom, où est aujourd'hui l'Église de Sainte Susanne. On croit qu'Hostilius déposa dans son voisinage les douze nouveaux *anciles* qu'il ajouta aux premiers, & qu'il y établit les douze saliens qu'il aggrégea à l'ancien collége.

On a beaucoup varié sur l'origine du nom *ancile*, que Numa donna à ces boucliers sacrés. Les uns le dérivent du grec & les autres du latin; mais la plupart de ces étymologies sont tellement forcées, qu'on doit les laisser dans l'oubli.

Les jours où les Saliens portoient les *anciles* en procession dans les rues de Rome, étoient consacrés par une inaction totale. On auroit cru commettre un grand crime si l'on avoit pris les armes, donné une bataille ou établi un camp dans ces jours sacrés; & l'on regardoit comme très-malheureuses les entreprises commencées à cette redoutable époque. Tacite & Suétone font observer avec attention que le départ d'Othon fut regardé de mauvais œil, parce qu'il se faisoit pendant les processions des *anciles*, & avant qu'ils fussent renfermés dans le temple de Mars.

Le général qui vouloit obtenir de glorieux succès, alloit, avant son départ, dans ce temple, & agitoit d'une main timide les redoutables boucliers. Lorsqu'ils se remuoient d'eux-mêmes, c'étoit un présage fâcheux pour Rome, & il annonçoit une guerre prochaine. Au reste, tout étoit sacré dans les *anciles* jusqu'aux termes *moveri* & *condi*, qui exprimoient l'action de les sortir du temple de Mars, & celle de les y reporter.

ANCLABRIA; vases d'airain qui servoient aux sacrifices.

ANCLABRIS; table sur laquelle on posoit les vases réservés pour les sacrifices.

ANCON; vase à boire courbé. On donnoit ce nom aux cornes à boire, qui étoient naturélement recourbées.

ANCON exprimoit aussi un bras de fauteuil ou un acondoir.

ANCONE; ville d'Italie, dans l'ancien Picenum, sur la côte de la mer Adriatique. Trajan y fit construire un port & un arc de triomphe. C'est à cette époque que l'on raporte une médaille de cet empereur, au revers de laquelle paroît un port avec la legende: POR. ANC.

ANCONE, en Italie. ΑΓΚΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Son symbole est un bras replié, qui est exprimé par son nom dans la langue greque.

ANCRE *de vaisseau*. Pline fait honeur de son invention aux Tyrrhéniens; mais Pausanias dit en termes exprès, que Midas, fils de Gordius, inventa l'*ancre*, & qu'on voyoit encore la siene dans un temple de Jupiter. Ces différentes opinions peuvent se concilier, en disant que l'un a inventé l'*ancre*, & que l'autre l'a perfectionée.

Les premieres *ancres* étoient de pierre; & Arrien (*Peripl. Pont. Euxin*, *pag.* 5) assure que l'on conservoit encore l'*ancre* de fer du navire des argonautes, avec des fragmens d'une plus anciene *ancre* qui étoit de pierre. Athénée (*v*, *p.* 204) parle d'*ancres* de bois, telles que les Japonois s'en servent encore. Il ne paroît pas qu'elles fussent aiguës dans les commencemens; mais elles agissoient uniquement par leur poids. Pour l'augmenter, on les creusoit; & le vide étoit rempli avec du plomb fondu. Nous l'apprenons d'un passage de Diodore de Sicile (*lib. v*). Les Phéniciens étant venus en Sicile pour y acheter de l'argent, en chargerent leurs vaisseaux autant que leur capacité pouvoit en contenir. Voyant qu'il en restoit encore à acheter, les Phéniciens ôterent le plomb de leurs *ancres*, & mirent de l'argent à sa place.

Les auteurs anciens, tels que Léon dans sa Tactique, Hésychius, Suidas, &c. nous ont conservé la mémoire de sacs remplis de sâble, dont on se servoit sur les fonds sâbleux ou vaseux qui n'auroient pu retenir les *ancres* ordinaires. On ajouta aux *ancres* de fer des pointes, que les poëtes grecs appelent des dents, d'abord une seule, & ensuite deux. Pline dit que la seconde fut inventée

par Eupalamus; mais Strabon lui substitue le célebre philosophe Anacharsis.

Les *ancres* à une pointe s'appeloient ἑτερόστομοι, & celles qui en avoient deux étoient connues sous les nom d'ἀμφίβολοι ἀμφίστομοι. Ces dernieres, que l'on voit sur les monumens antiques, ressemblent parfaitement aux *ancres* modernes, si l'on excepte le *jas*, que l'on n'aperçoit à aucune. La plus grosse de toutes les *ancres* d'un vaisseau, celle dont on ne se servoit qu'après avoir perdu toutes les autres, ou que dans la derniere extrémité, s'appeloit l'*ancre* sacrée, ἱερά.

Ancre *de navire*. On en voit une sur les médailles d'Ancyre, de Paestum, de Tuder & des rois de Syrie.

Elle devint le symbole de la Syrie, sous les Séleucides & leurs successeurs. L'origine de cet attribut fut une fable racontée par Justin & par Appien. Ils disent que Laodice, mere de Séleucus I, rêva qu'Apollon l'avoit rendue mere, & qu'il lui avoit donné un anneau, où paroissoit une *ancre* gravée avec beaucoup d'art. Elle le donna à Séleucus, qui en fit le symbole de son royaume. Tous les Séleucides, disoit-on, naissoient avec l'empreinte de cette *ancre* sur la cuisse.

Au reste, l'*ancre* marquoit sur les médailles les victoires navales, lorsqu'elle étoit prise dans son sens naturel.

ANCULUS & Ancula étoient, suivant Festus, les divinités tutélaires des esclaves de l'un & de l'autre sexe, d'où est venu le nom d'*Ancilla*, que celles-ci portoient.

ANCYRE, en Phrygie. ΑΝΚΥΡΑΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRR. en bronze.
On. en or.
O. en argent.

Son symbole ordinaire est une *ancre* de navire.

Cette ville a fait fraper sous ses archontes des médailles Impériales greques, en l'honeur de Poppée, de Nerva, de Plotine, d'Hadrien, de Sabine, d'Antinoüs, de M. Aurele, de Sévere, de Caracalla, de Maxime, d'Otacile, de Faustine jeune, de Verus, de Domna.

Ancyre, dans la Galatie, & depuis *Sébaste*, ΑΝΚΥΡΑΝΩΝ ΜΗΤ & ΑΝΚΥΡΑC.

Cette ville a fait fraper des médailles Impériales greques, en l'honeur de Néron, de Verus, de Commode, de Sept. Sévere, de Caracalla, de Géta, de Dece, de Valérien, de Gallien, de Salonine, d'Antonin, de M. Aurele, de Domna.

ANDABATE, du grec ἀναβάτης, celui qui monte. On donnoit ce nom à une espece de gladiateurs qui combatoient montés sur un char & les ieux fermés, soit qu'ils les eussent couverts d'un bandeau, soit qu'ils portassent une armure de tête rabatue sur le visage. Leurs combats terminoient les jeux du cirque. Ils étoient montés sur des chevaux ou sur des chars conduits par des cochers que l'on ne privoit pas de la vue.

ANDARTA. Gruter, pag. 88, raporte les deux inscriptions suivantes publiées par Scaliger, & dans lesquelles seules il est fait mention de cette divinité.

DE. AUG.	&	DE. AUG.
ANDARTÆ		ANDARTÆ
M. JUL. ANTO		M. JULIUS
MINUS		THEODORUS

ANDATE; déesse de la Victoire, honorée d'un culte particulier chez les anciens peuples de la Grande Bretagne.

ADEGAVI, dans les Gaules. ANDEC.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:
RRR. en argent.
RRR. en bronze. (*Pellerin*.)
O. en or.

ANDIRINE; surnom de Cybele, qui avoit un temple près de la ville d'Andele.

ANDOB, dans les Gaules. ANDOB.

Les médailles qui portent cette légende sont:
RRRR. en bronze.
O. en or. (*Pellerin*.)
O. en argent.

ANDRAPHONOS; surnom de Vénus, qui signifie homicide. *Voyez* Homicida.

ANDRAPODOCAPELE; nom d'une profession particuliere dont Gallien fait mention en plusieurs endroits. On appeloit de ce nom des gens qui logeoient de jeunes garçons, des filles, des ennuques & d'autres persones. Ils se chargeoient de soigner & d'embélir le corps de ceux qu'on mettoit entre leurs mains. Cette profession n'avoit rien de commun avec celle des *marchands d'esclaves*, *leuones*; quoique ce fût la véritable signification du mot *Andrapodocapele*, ἀνδράποδον, esclave, & κάπηλος, marchand. On doit exclure toute idée de débauche, en parlant des *Andrapodocapeles*, & l'on ne peut mieux les compater qu'à nos Baigneurs. *Voy.* ce mot.

ANDREMON, gendre d'Oénée, roi de Calydon, succéda à son beau-pere. *Voy.* Oenée.

ANDREUS, fils du fleuve Pénée, s'établit le premier dans un canton de la Béotie, qu'il nomma *Andréide*. Il épousa une fille de Leucon, fils d'Athamas, & en eut un enfant nommé Étéocle, qui régna après lui, & qui acorda une portion du pays à Halmus, fils de Sisyphe. Cet Étéocle n'ayant point laissé d'enfans, Phlégias, fils du dieu Mars & de Chryse, fille d Halmus, lui succéda. *Voy.* Étéocle.

ANDROCLES, fils d'Éole, dieu des vents, régna dans cette partie de la Sicile qui est entre le détroit de Messine & le cap Lilybée.

ANDROGÉE, fils de Minos, roi de Crete, étant allé à Athènes pour assister aux panathénées, combatit dans ces jeux avec tant d'adresse & de bonheur, qu'il y remporta tous les prix; ce qui lui attira l'estime générale & l'amitié des fils de Pallas, frere du roi Égée. Le commerce de ce

jeune prince avec les Pallantides devint suspect au roi d'Athênes, qui, violant tous les droits de l'hospitalité, fit assassiner *Androgée*. Minos n'eut pas plutôt appris cette triste nouvele, qu'il se mit en devoir de venger la mort de son fils: il déclara la guerre aux Athéniens, & les contraignit de lui faire satisfaction. On verra les conditions du traité dans l'Histoire du Minotaure.

Quelques auteurs voulant rétablir la réputation d'Égée, disent qu'*Androgée* fut tué par le taureau de Marathon, envoyé par Neptune dans l'île de Crete pour punir Minos de ce qu'étant maître de la mer, il ne reconoissoit pas sa divinité. Ce taureau ayant ravagé l'île de Crete, traversa la mer, alla en Grece; & ayant rencontré *Androgée* en son chemin, il lui ôta la vie. *Voy.* ÉGÉE, MINOTAURE.

ANDROGÉONIES; fêtes que les Athéniens établirent en l'honeur d'Androgée, pour satisfaire Minos. Ils mirent Androgée au nombre des héros de la Grece; on lui éleva un autel, & l'on célébroit tous les ans des jeux en son honeur dans le céramique, appelés Ἀγῶνες ἐπ' Εὐρύγυῃ.

ANDROGYNES. C'étoient des hommes qui avoient les deux sexes, deux têtes, quatre bras & quatre pieds. Les dieux, dit Platon, dans son Dialogue du Banquet, avoient d'abord formé l'homme d'une figure ronde, avec deux corps & les deux sexes. Ces hommes étoient d'une force si extraordinaire, qu'ils résolurent de faire la guerre aux dieux. Jupiter, que cette entreprise irrita, alloit les faire périr; mais ne voulant pas détruire le genre humain, il se contenta de les partager en deux, pour les afoiblir, afin qu'ils n'eussent plus désormais ni tant de force, ni tant d'audace.

Jupiter donna ordre en même temps à Apollon de perfectioner ces deux demi-corps, & d'étendre sur la poitrine & sur les reins cette peau qui les couvre, & qui porte dans le nombril la marque du nœud qu'y fit Apollon.

Pline, l. 7, c. 1, dit qu'un certain Calliphanes avoit écrit qu'il y avoit un peuple d'*Androgynes* en Afrique. Aristote ajoute qu'ils avoient la mamelle droite comme un homme, & la gauche comme une femme: c'est une fable très-absurde.

Le mot *Androgyne*, qui est synonyme d'hermaphrodite, vient des deux mots grecs, ἀνδρὸς, de l'homme, & γυνὴ, femme.

ANDROLEPSIE; mot formé d'ἀνὴρ, homme & de λαμβάνω, je prends. Lorsqu'un athénien avoit été tué par le citoyen d'une autre ville, si cette ville refusoit de livrer le coupable, il étoit permis de saisir trois de ses citoyens, & de punir en eux le meurtre commis. Cette coutume étoit appelée par les Grecs *Androlepsie*, & *Clarigatio* par les Romains. Notre mot *représaille* n'en exprime qu'une partie.

ANDROMAQUE étoit fille d'Ætion, roi de Thebes, dans la Cilicie. Les poëtes en ont fait un portrait fort avantageux; elle étoit belle, & d'une taille fort grande, modeste, sage, vertueuse, & d'un caractere très-doux.

Andromaque épousa le vaillant Hector, fils de Priam, pour lequel elle eut tant d'attachement, que, suivant Homere, c'étoit elle qui avoit soin de ses chevaux. Il y a des auteurs qui lui font pousser la complaisance jusqu'à aimer les maîtresses de son mari, & alaiter les enfans qu'elles lui donnoient; selon d'autres, Hector lui étoit si ataché, qu'il lui garda scrupuleusement la foi conjugale. Les adieux de ces deux époux au moment où Hector partit pour aller au combat où il périt, sont un des plus beaux morceaux de l'Iliade & des plus touchans. *Andromaque* eut la douleur de perdre un mari si cher; elle vit aussi, après la prise de Troye, précipiter son fils Astyanax du haut d'une tour. C'est donc par une licence poëtique que Racine, dans son *Andromaque*, fait vivre Astyanax long-temps après la prise de Troye. (*Voy.* ASTYANAX.) Elle avoit encore eu d'Hector un autre fils, nommé Laodamante.

La veuve d'Hector devint captive de Pyrrhus, fils d'Achille, dont elle eut trois enfans, selon quelques auteurs, Molossus, Pielus & Pergamus; & Pielus succéda à son pere au trône d'Épire. C'est de lui que descendoit Pyrrhus, célebre par ses guerres contre les Romains. D'autres nomment ces trois enfans Pyrrhus, Molossus & Éacide: quelques-uns enfin, ne parlent que de Molossus. Hermione, femme de Pyrrhus, conçut une si grande jalousie des complaisances de son mari pour *Andromaque*, qu'elle le fit mourir. *Voy.* PYRRHUS, MÉNÉLAS.

Après la mort, ou même du vivant de ce prince, *Andromaque* épousa Hélénus, fils de Priam, son compagnon de captivité, & régna avec lui sur une partie de l'Épire. Virgile & quelques autres donnent Hélénus pour mari à *Andromaque* avant la mort de Pyrrhus; d'autres disent que le mariage se fit seulement en conséquence des ordres qu'il avoit donnés. Elle eut encore des enfans d'Hélénus, entr'autres Cestrinus. *Voyez* CESTRINUS.

Les auteurs anciens se sont acordés à louer la haute taille d'*Andromaque*. Ovide l'appele *longissima*, très-longue; & il en parle dans un autre vers. Juvénal cite *Andromaque*, pour désigner une femme d'une taille distinguée:

> . . . . . *Andromachen a fronte videbis;*
> *Post tergo minor est.*

Les peintres & sculpteurs modernes ne lui ont pas assez fidélement conservé ce caractere distinctif.

On voit la malheureuse *Andromaque* sur un grand nombre de pierres gravées; tantôt elle fait à Hector ces adieux si mémorables, tantôt elle lui offre Astyanax pour qu'il l'embrasse encore une fois; & souvent on la voit auprès de Priam, sur le haut des murs de Troye, invoquer les dieux

en faveur de son mari. La collection de Florence & celle du baron de Stosch offrent ces différens sujets, & même répétés plusieurs fois.

Un bas relief de la Villa-Borghese nous montre *Andromaque* acompagnée de femmes troyenes, recevant le corps de son époux aux portes de Troye. Elle est vêtue d'une robe traînante, sans ceinture. C'étoit, chez les anciens, la marque d'une profonde douleur.

ANDROMEDE étoit fille de Céphée, roi d'Éthiopie & de Cassiopée, qui avoit eu la témérité de se croire plus belle que les Néréides. Neptune, pour les venger, suscita un monstre marin qui désoloit le pays : l'oracle d'Ammon ayant été consulté sur les moyens d'apaiser les dieux, répondit qu'il falloit exposer *Andromede* aux fureurs du monstre. La jeune princesse fut donc exposée sur un rocher, & le monstre sortant de la mer, étoit prêt à la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, vint à son secours, tua le monstre, brisa les chaînes d'*Andromede*, & l'épousa pour sa récompense.

Pausanias ajoute une autre fable à celle-ci : il dit que près de Joppé, il y avoit une fontaine dont l'eau étoit rouge comme du sang, & que les gens du lieu assuroient que Persée s'étant ensanglanté en tuant le monstre, se lava dans cette fontaine, & en rougir l'eau. *Andromede* fut placée dans le ciel, où elle forme une constellation. *Voy.* PERSÉE.

On a trouvé à Pompeïa, dans un petit temple qui est dans le parvis du grand temple d'Isis, entr'autres bas-reliefs en plâtre, la fable de Persée & d'*Andromede*. Ce que ce morceau offre de plus singulier, est la main du héros qui tient la tête de Méduse ; elle est entiérement de relief. Le sculpteur, pour lui donner tant de saillie, l'avoit assujétie avec une tige de fer, que l'on voit aujourd'hui depuis la chute de la main.

ANDROMÉDON, gendre d'Oënée, roi de Calydon. *Voy.* OÉNÉE.

ANDRON étoit la partie des maisons que les Grecs habitoient. Elle étoit séparée du gynécée, apartement de leurs femmes & de leurs filles.

ANDRONIC I. Comnene.

ANDRONICUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont:

RR. en or.

O. en argent.

R. en M. B.

ANDRONIQUE II. Paléologue.

ANDRONICUS PALÆOLOGUS AUGUSTUS.

Les médailles de ce regne ne sont pas citées dans les catalogues.

ANDRONIC III. Paléologue.

ANDRONICUS PALÆOLOGUS AUGUSTUS.

On ne connoît point de médailles de ce prince.

ANDRONIQUE IV. Paléologue.

ANDRONICUS PALÆOLOGUS AUGUSTUS.

Ses médailles manquent.

ANDROS, île. ΑΝΔΡΙ & ΑΝΔΡΩΝ.

Les médailles autonomes de cette île sont:

RRRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

On a frapé dans cette île quelques médailles impériales greques, selon le pere Jobert.

ANDROS, fils d'Anius. *Voyez* ANIUS.

ΑΝΔΡΟΣΦΙΝΓΕΣ. Lorsqu'Hérodote a donné ce nom aux sphinx, il a voulu désigner par cette expression leur double sexe. Ceux des Égyptiens portent en effet ce double caractere ; ils ont la tête de femme, & les organes de la génération du mâle. On n'avoit point fait cette remarque avant le judicieux Winkelmann, qui a expliqué, par le moyen de cette observation, un passage du poëte Philémon, où il est parlé de sphinx mâles, & qui n'avoit jamais pu être entendu.

ÂNE. Les Égyptiens avoient pour l'*âne* une haine extraordinaire. Il est roux dans l'Afrique & dans l'Asie ; & cette couleur étoit odieuse aux Égyptiens, parce qu'ils la croyoient affectée à Typhon, le mauvais principe. M. Paw, qui regarde la religion des Égyptiens comme une perfection de leur régime diététique, assure que la couleur rousse annonce le germe d'une maladie dans les animaux, & en particulier dans les bœufs & les vaches.

Le président de Montesquieu s'est moqué de cette opinion, qui suppose une analogie entre la santé des animaux & la couleur de leurs poils ; peut-être que la maniere dont l'*âne* se nourit a pu faire naître cette répugnance chez un peuple ami de la propreté ; car l'*âne* mange presque tout ce qu'il rencontre sans aucun choix, & il se roule sur la terre la plus infecte avec une complaisance affectée.

Quoi qu'il en soit, l'*âne* étoit dans l'Égypte un des symboles de Typhon, & l'on traçoit son image sur les gâteaux que l'on offroit à ce dieu du mal. Les habitans de Coptos, de Busiris, d'Abydos & de Lycopolis, poussoient encore plus loin cette antipathie ; car ils haïssoient le son de la trompete, parce qu'ils lui trouvoient de la ressemblance avec le cri de l'*âne*.

Les Romains conserverent une partie de cette haine pour l'*âne* : ils regardoient sa rencontre comme un mauvais présage. Cependant Marius & Auguste l'interpréterent favorablement. Quand il étoit jeune, les paysans en mangeoient la chair, & la trouvoient fort agréable, au raport de Gallien. Mécene réussit même à la faire servir sur la table des grands & des riches, qui cesserent, pour complaire à cet illustre favori, de lui préférer la chair de l'onagre ou de l'*âne* sauvage. Mais ce goût ou cette mode fut de peu de durée, & elle passa avec le regne de Mécene.

L'*âne* étoit admis dans les mysteres de Vesta, soit parce qu'on s'en servoit dans les sacrifices de Cybele, divinité identique avec elle, soit parce que les cris de cet animal réveillerent Vesta, à qui

Priape vouloit faire violence pendant son someil. De là vint que les boulangers chargeoient un *âne* des pains qu'ils offroient à Vesta le sixieme jour des ides de juin. Ovide, (*Fast. VI*, 311):

Ecce coronatis panis dependet asellis.

Cet animal portoit ordinairement les statues & les utensiles des sacrifices de cette déesse, comme nous le voyons dans Apulée. A la naissance de Bacchus, il porta ce dieu nouveau né; les bacchantes l'envelopperent dans une corbeille couverte, & le chargerent sur un *âne*.

On lui associoit un cheval dans les fêtes de Consus; peut-être parce que l'un & l'autre avoient servi de monture aux sabines, que ces fêtes virent enlever. Mais c'étoit l'*âne* seul que l'on immoloit à Mars & à Priape. Le dieu de la guerre aime le silence, pour faire réussir les embuscades & les ataques de nuit; c'est pourquoi on lui sacrifioit l'animal dont le cri est si perçant.

Priape voyoit avec plaisir le sang de l'*âne* couler sur son autel; parce que le cri de celui que monsoit Silene l'avoit empêché de satisfaire sa passion avec la nymphe Lotis, qu'il avoit trouvée endormie. L'*âne* porta sur le champ la peine de sa faute:

Morte dedit pœnas auctor clamoris; & hæc est Hellespontiaco victima grata deo.

On voyoit le siecle dernier à Rome, auprès de la porte *Flaminia*, le dieu des jardins, ayant à sa droite une tête d'*âne* avec la hache des sacrificateurs, & une pareille à sa gauche avec un long couteau. Ce symbole étoit relatif à une pratique superstitieuse des Étrusques.

La tête d'un *âne*, dépouillée de la peau, suspendue sur une terre labourée & ensemencée, avoit, selon eux, la vertu de préserver les semences de tout accident. Hygin dit que les anciens atachoient aussi des têtes d'*âne* avec un sep de vigne aux colonnes du lit, pour exprimer le plaisir qu'ils y avoient goûté.

On ajoutoit à la tête d'*âne* une sonete pour éfrayer les oiseaux, & pour lui donner plus de ressemblance avec l'*âne* de Silene, qui en porte toujours une sur les monumens. C'est ainsi qu'il est représenté sur une urne de la Villa-Albani, avec l'inscription: ΖΩΗϹ ΑΝΑΜΝΗϹΙϹ, le souvenir de la vie.

ÂNE, coup de dé. *Voy.* ASINUS.

ÂNE (oreilles d'). Les anciens voulant se moquer de quelqu'un, approchoient leurs mains des tempes, & alongeoient les doigts en les remuant, pour imiter les oreilles de l'*âne*. Ils lui reprochoient par ce geste sa stupidité, en le comparant à l'animal que toutes les nations semblent s'être acordées à en faire le symbole. Perse, (*I*, 59).

Nec manus auriculas imitata est mobilis albas.

ANEMOBATÆ; bateleurs qui voltigeoient en l'air avec des cordes ou avec d'autres machines. Ce mot vient de ἄνεμος, vent, & de βαίνω, je marche.

ANÉMONE. Cette belle fleur doit sa couleur rouge au sang d'Adonis. Elle étoit blanche avant d'avoir été arosée de ce sang si cher à Vénus. Ovide a chanté cette métamorphose d'après le scholiaste de Théocrite & d'après Nicander, cité par cet écrivain.

ANEMOSCOPE, d'ἄνεμος, vent, & de σκέπτομαι je considere. Il paroît, par la description que fait Vitruve de cet instrument, que les anciens s'en servoient plutôt pour connoître de quel côté venoit le vent, que pour annoncer le côté d'où il devoit soufler.

ANEMURIUM, en Cilicie. ΑΝΕΜΟΥΡΙΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze. (*Pellerin.*)

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper sous ses préteurs des médailles impériales grecques, en l'honeur de Domitia, de Caracalla, d'Alex. Sévere, de Valérien.

ÂNESSE. Les gens voluptueux de Rome se frotoient le visage & la peau avec du pain trempé dans du lait d'*ânesse*, pour rendre celle-ci plus blanche, & pour empêcher que la barbe ne vint si-tôt. Suétone, dans Othon, *ch.* 12, & Martial, *liv.* 10, *épig.* 68, parlent de ce rafinement. Juvénal, *Sat. VI*, ajoute que l'on faisoit un masque avec ce pain. Poppée, femme de Néron, fut la premiere ou une des premieres qui usa de cette recette, persuadée que le lait d'*ânesse* entretenoit la blancheur & ôtoit les rides de la peau. C'est pour cela qu'elle avoit toujours à sa suite trois cents *ânesses*, & que Juvénal appele ces masques de pain trempé dans ce lait, *pinguia popœana*.

ANETH. Les anciens se couronoient d'*aneth*, dans les festins. Les gladiateurs en mêloient à tous leurs alimens, parce qu'on lui attribuoit la propriété d'être fort nourissant. De là vint que l'on disoit, demander de l'*aneth*, *anethum requiri*, pour exprimer des remedes propres à guérir les fous.

ANETIS. *Voyez* ANÆTIS.

ANGARI; nom que les Perses donnoient à des couriers, qui fixés à diférentes stations, se remettoient les paquets les uns aux autres, & les faisoient parvenir aux extrémités de l'Empire avec une grande célérité. Les Grecs & les Romains imiterent cet établissement, & adopterent dans leurs langues le nom Persan des couriers.

ANGARIA. On appeloit de ce nom le droit dont usoient les empereurs grecs & leurs représentans, de prendre des voitures, des bêtes de

ſomme & des chevaux de ſelle dans toutes les provinces qu'ils avoient à parcourir. Perſonne n'étoit exempt de cette charge publique, pas même les ſoldats vétérans. Lorſque les empereurs avoient quelque fardeau à faire tranſporter, tels que les armes, les habits des ſoldats, & autres choſes pareilles, le maître des offices en donnoit avis au préfet du prétoire, qui avertiſſoit chaque ville de fournir des vaiſſeaux, des chevaux, ou des chariots, ſuivant la grandeur & le nombre qui étoient néceſſaires.

ANGE (château Saint). *Voyez* ADRIANEUM.

ANGÉLIQUE; danſe des anciens Grecs, uſitée dans les feſtins. Elle étoit ainſi nommée du mot *ἄγγελος*, meſſager; parce que, ſelon Pollux, ceux qui la danſoient étoient habillés en meſſagers.

ANGELO, fille de Jupiter & de Junon. On dit qu'elle déroba le fard de ſa mere pour en faire préſent à Europe, qu'elle aimoit. Celle-ci s'en ſervit ſi heureuſement, qu'elle devint d'une extrême blancheur.

ANGÉRONALES; fêtes d'Angérone. On les célébroit à Rome le 21 décembre. Varron & Feſtus nous ont appris le nom de ces fêtes; & Pline, Solin & Macrobe, l'époque à laquelle on les célébroit.

ANGÉRONE, *Angerona*, & *Agerona*. C'étoit une divinité des Romains, ſur laquelle les écrivains ne nous ont laiſſé que des notions confuſes. Feſtus & Julius Modeſtus, cités par Macrobe (*Saturn. lib.* 1, *c.* 10), dérivent ſon nom d'*Angina*, eſquinancie, & diſent qu'il lui fut donné, parce qu'elle guériſſoit ce mal. D'autres l'ont fait venir d'*angor*, douleur, peine; ou du verbe *angor*, je ſoufre, j'ai du chagrin, parce qu'*Angérone* délivroit du chagrin & des peines. C'eſt ainſi, diſent-ils, que de *pello* on a fait *pellonia*, & de *populor populonia*, qui ſe trouvent le premier dans Arnobe, *liv. IV*, & le ſecond dans la Cité de Dieu, *liv. VI*, *c.* 10.

Une troiſieme opinion donne pour racine à *Angérone*, le mot *angeo*, je ſerre, je preſſe, parce que cette déeſſe étoit la divinité du ſilence, & qu'elle *fermoit la bouche*. Quelques auteurs enfin, doutent s'il ne faut point lire *Agérone* au lieu d'*Angérone*, & ſi ce nom ne vient point d'*agere*, *ago*, j'agis; parce qu'elle excitoit à agir fortement, comme dit Saint Auguſtin, *livre VI* de la Cité de Dieu.

Ango eſt l'étymologie de ce nom la plus vraie & la mieux fondée; car *Angérone* étoit effectivement & la déeſſe de la patience dans les maux, & la déeſſe du ſilence, qui préſidoit aux conſeils. D'ailleurs, l'uſage de lire *Angeronia* eſt ancien & conſtant: on n'a aucune raiſon de douter de cette leçon.

Cette divinité, que les Romains avoient créée à l'imitation de l'Harpocrate des Égyptiens & du *Sigalion* des Grecs, n'avoit point de temple particulier. Sa ſtatue étoit placée dans celui de la déeſſe *Volupia*, Volupté, ſur ſon autel; & elle fourniſſoit matiere à une allégorie morale. La patience & le ſilence dans les douleurs, préparent un plaiſir aſſuré qui leur ſuccédera.

Les Romains avoient autant de vénération pour *Angérone* que les Égyptiens por Harpocrate. On trouve en effet un très-grand nombre de monumens qui repréſentent l'un & l'autre. Le caractere diſtinctif d'*Angérone* eſt de tenir un doigt apuié ſur ſa bouche fermée; tel Harpocrate étoit ſculpté ſur les bords du Nil. Cette premiere idée fut trouvée trop ſimple par les artiſtes au bout de quelques ſiecles. Ils chargerent de ſymboles les ſtatues d'*Angérone*. Tantôt elle a ſur la tête le *modius* ou boiſſeau de Sérapis, & tient la maſſue d'Hercule. Tantôt elle porte à ſa bouche au lieu du doigt *index*, une baguete. On s'eſt permis des variations même ſur ſon âge & ſon ſexe.

Il y a cependant une atitude fort extraordinaire, ſur laquelle s'acordent un grand nombre de ſtatues d'*Angérone*. C'eſt la poſition des deux mains: l'une eſt toujours placée vers la bouche avec l'*index* étendu ſur les levres; & l'autre eſt poſée derriere & au bas du dos, avec l'*index* étendu vers les parties que cette main avoiſine. Trois *Angérones* publiées par le comte de Caylus, offrent conſtamment cette atitude ſinguliere dont nous n'oſons rechercher le motif.

L'une des figures de cet amateur éclairé des arts, eſt d'or, & repréſente un enfant; une autre repréſente une jeune fille. La troiſieme, ſculptée en relief ſur une maſſe d'argent, deſtinée à être portée au col, comme un amulete contre les chagrins, *ad angores pellendos*, a été trouvée à *Ripa-Tranſone*, & eſt drapée à la romaine.

La petite ſtatue d'*Angérone*, que l'on voit dans le cabinet de Sainte Genevieve eſt nue, paroît être une femme, & poſe l'une de ſes mains à la bouche & l'autre derriere ſon dos. Une béliere eſt placée entre ſes deux épaules, ce qui prouve qu'elle a été portée au cou en guiſe d'amulete.

Le comte de Caylus a fait au ſujet des ſtatues d'*Angérone*, qu'il a publiées, un raprochement heureux ſur la nature de cette divinité. Il a rapelé un endroit de Macrobe (*Saturn. lib.* 3, *c.* 9), où cet écrivain parle du ſilence rigoureux que la ſuperſtition faiſoit obſerver aux Romains, ſur le nom de la déeſſe tutélaire de Rome; & il croit reconoître dans *Angérone* l'emblême de ce ſecret politique & religieux.

ANGISTIS, ΑΓΓΙϹΤΙϹ; ſurnom de Cybele ou de la mere des dieux. Strabon, liv. X, dit que les Phrygiens appeloient Rhéa *mere des dieux* & *Ἄγισιν*. Caſaubon croit qu'il faut lire *Ἀγδίστιν*, Xylander *Ἀγίστιν*. Muratori juge que Strabon a dit *Ἀγγίστιν*, d'après une inſcription greque qu'il raporte, page 31 de ſon *Theſ. inſcr.*, ſur laquelle on lit: ΜΗΤΡΙ ΘΕΩΝ ΑΓΓΙϹΤΕΙ, &c.

Dans le même ouvrage, pag. 113, il a raporté l'inſcription latine ſuivante, où ce nom eſt au pluriel:

FUFICIA
C. FUFICI
AMANDI
F. JUSTA
MAJ
ANGITIIS
D. D

ANGITIA, fille d'*Æete*, sœur de Médée & de Circé, selon Cœlius, (*Solin. c.* 2). Elle habitoit auprès du lac Fucin, un bois qui portoit son nom, & y employoit sa science à guérir les malades. *Angitia*, bien éloignée de faire un aussi mauvais usage de sa puissance, que les deux magiciennes ses sœurs, rendit la vie à un mort; prodige qui la fit placer au rang des immortels. Virgile, (*Æneid.* 7, 758):

Te nemus Angitiæ, vitrea te Fucinus unda,
Te liquidi flevere lacus,

Sil. Ital. 8, 498:

Æeta prolem Angitiam mala gramina primam
Monstravisse ferunt.

ANGITIIS. *Voyez* ANGISTIS.

ANGUILLE. Les Égyptiens ne mangeoient point ce poisson, parce qu'il est indigeste, selon Mr. Paw, qui reconoît chez ce peuple un régime diététique légal, très-distinct du régime diététique sacré. Aussi accuse-t-il d'erreur les Grecs qui ont attribué à ce dernier régime, le refus que faisoient les Égyptiens de manger des *anguilles*. Les Grecs & les Romains en furent au contraire très-friands, & ils les envelopoient dans les feuilles de bette pour les servir dans les repas.

ANGUINUM. *Voyez* ŒUF *de serpent*.

ANGUSTICLAVE; partie de l'habillement des chevaliers, qui les distingnoit des plébéiens, comme le *laticlave* distinguoit les sénateurs de l'ordre équestre. Elle étoit atachée à la tunique, & ne différoit du *laticlave* que par sa petitesse relative.

L'*angusticlave* désignoit l'ordre équestre, dont les membres portoient le nom d'*angusticlavii*. Paterculus dit de Mécene, que mal-gré la faveur d'Auguste, il se contenta toujours du rang de chevalier, & de l'*angusticlave*, *vixit angusto clavo contentus pœne*. Stace emploie dans le même cas la même expression:

Contentus arcto lumine purpuræ.

Ovide étoit né dans l'ordre équestre, & il pouvoit prétendre à devenir sénateur; mais il nous assure qu'il se fixa, en prenant la robe virile, à la dignité de chevalier;

Curia restabat, clavi mensura coacta est.

Le pere de Suétone n'étoit que chevalier, car son fils l'appele *angusticlavius*, à la fin de la vie d'Othon.

ANICETUS, fils d'Hercule & d'Hébé.

ANICIA; famille romaine dont on n'a des médailles que dans Goltz.

ANIENSIS (*Tribus*). *Voyez* TRIBUS.

ANIGRIDES; nymphes qui habitoient près du fleuve Anigrus, dans l'Élide. Elles avoient un antre, où ceux qui y entroient tourmentés par des dartres, ou d'autres maladies cutanées, invoquoient les nymphes, & leur faisoient quelques sacrifices. Ils frotoient ensuite la partie malade, & passoient la riviere à la nage. Après cela, ils laissoient dans l'eau toute l'impureté, & sortoient entiérement nets & purifiés. Les eaux du fleuve Anigrus étoient sans doute sulfureuses, & par cela seul propres à guérir les maladies cutanées.

ANIGRUS; fleuve d'Élide dans le Péloponese, dont les eaux étoient ameres & infectes. Pausanias attribue la cause de cette infection au sang des Centaures, qui ayant été blessés par Hercule, y laverent leurs plaies. Ovide n'a pas oublié de chanter cette merveille de l'ancienne Mythologie, (*Métam. liv.* 15):

Ante bibebatur, nunc quas contingere nolis,
Fundit Anigrus aquas; postquam lavere bimembres
Vulnera, clavigeri quæ fecerat Herculis arcus.

Cette amertume & cette infection n'étoient dues qu'au soufre dont les eaux de l'*Anigrus* étoient imprégnées, puisqu'elles guérissoient les maladies de la peau. *Voyez* ANIGRIDES.

ANIMAUX. Il n'y a rien d'aussi célebre dans l'antiquité, que le respect des Égyptiens pour certains *animaux*; rien n'est aussi plus incertain que l'époque où il a commencé, & la cause qui l'a fait naître.

Le savant Jablonski fait remonter ce culte aux temps qui précéderent l'arivée des Hébreux en Égypte. Il croit que les Égyptiens rendirent primitivement un culte aux pierres sacrées, aux obélisques mêmes & aux pyramides, destinées à servir de tombeaux à leurs rois. Aux pierres sacrées, succéderent les *animaux* vivans, & même les cadâvres de ces *animaux*. Ils rendirent aussi des hommages à leurs représentations, & les temples Égyptiens se peuplerent de divinités choisies parmi les quadrupedes, les oiseaux, les poissons & les serpens.

M. Paw place l'époque de l'apothéose des animaux en Égypte, au moment où une colonie d'Éthiopiens vint s'établir dans la vallée du bas Nil. Les services utiles qu'elle tira des animaux, dont les vers, les souris, les crapauds, & autres etres crus venimeux, font la nouriture, exciterent sa reconoissance, & l'engagerent à les déifier. Il est facile de concilier les opinions de ces deux savans, en faisant remonter cette époque aux premiers instans de la population des bords du Nil.

En quoi consistoit le culte rendu par les Égyptiens aux *animaux?* Il seroit trop long de raporter celui qui étoit rendu à chacun des *animaux* sacrés, dont voici les noms: tous les oiseaux de proie de jour & de nuit, depuis l'aigle de la Thébaïde, jusqu'à la chouete de Saïs, depuis le vautour ou le coq de Pharaon, jusqu'au petit faucon du Delta, les ibis, les grues, les courlis, les corbeaux, les cicognes, les huppes, que l'on appele généralement les *purificateurs de l'Égypte*; les beletes, les chats, les ichneumons, les bœufs, & dans certains cantons les béliers; quelques especes de poissons, telles que l'anguille, le brochet, la carpe; les scarabées, certains serpens.

Les temples étoient remplis des images de ces *animaux* révérés; eux-mêmes y étoient logés, nourris avec soin, & honorés par des offrandes & un culte religieux. On les embaumoit après leur mort, & on plaçoit respectueusement leurs momies dans les catacombes qui leur étoient destinées. Ils y étoient apportés même des pays étrangers, pour leur procurer une sépulture honorable. On imposoit enfin des amendes considérables à celui qui tuoit par mégarde un *animal sacré*; mais la mort seule pouvoit expier le crime de celui qui l'auroit tué à dessein.

L'aveuglement des Égyptiens étoit tel, qu'ils consultoient sur l'avenir, non pas tous les *animaux* sacrés, comme l'a cru Van-Dale, mais quelques-uns; tels que le bœuf apis & les scarabées. Un passage obscur d'Élien y a fait joindre mal-à-propos les crocodiles; & un préjugé populaire faisoit croire que ces *animaux* déposoient constamment leurs œufs dans des endroits où l'inondation du Nil ne pouvoit atteindre. Ce pronostic tenoit lieu de prédiction physique, ainsi que les fréquentes apparitions de l'hippopotame hors du fleuve.

On sait que les Égyptiens ont toujours été curieux de prévoir la hauteur où le Nil devoit parvenir dans l'année. Cette inquiétude leur a fait employer les moyens les plus ridicules pour parvenir à cette vaine connoissance. Ce fut aussi sur cet objet que le bœuf apis fut interrogé pour la premiere fois; & de là vint la célébrité de ses oracles. On lui offroit à manger; & l'avidité ou la nonchalance avec laquelle il goûtoit ce qui lui étoit présenté, dictoit les réponses aux consultans. Les scarabées servirent ainsi que le bœuf apis à rendre les augures. Ce sont-là les seuls oracles rendus en Égypte par des *animaux* sacrés, dont nous ayons connoissance.

Ce culte étoit-il un acte de religion, un honeur adressé aux *animaux* eux-mêmes? Pour résoudre cette question, il faut distinguer deux classes d'hommes dans chaque peuple. La premiere, qui est la moins nombreuse, a des lumieres, & peut connoître à fond la religion de son pays. Quant à la multitude, qui forme la seconde partie, elle n'a que des sens & prend souvent les symboles ou les représentations pour des réalités. C'est pourquoi nous ne chercherons à démêler les sentimens que des Égyptiens de la premiere classe, c'est-à-dire, des prêtres & des sages de la nation.

Les *animaux* sacrés n'étoient que les symboles des constellations sous lesquelles arivoient certains phénomenes, tel que le débordement du Nil exprimé par le sphinx, qui étoit la réunion du lion & de la vierge; deux signes qui présidoient à cet accroissement prodigieux du fleuve. C'étoient aussi les symboles des attributs de la divinité; l'épervier exprimoit la providence, dont son œil perçant étoit l'image. Les Égyptiens trouvoient encore dans certains *animaux* une ressemblance physique avec les astres qu'ils adoroient, comme les génies, ministres subalternes de la divinité. L'espece de bœuf nain qui est le *bubalos* des naturalistes modernes, porte des cornes qui imitent par leur courbure celles du croissant. Cette ressemblance fit honorer le bœuf nain sur les bords du Nil.

Une tradition mythologique, dont on conservoit la mémoire dans la Grece elle-même, apprenoit que les dieux poursuivis par Typhon, &, selon les Grecs, par les Titans, s'étoient cachés sous les figures de différens *animaux*. On rendit à ceux-ci un culte, comme aux *tabernacles* des divinités.

La cause la plus vrai-semblable du culte que les Égyptiens rendoient aux *animaux*, fut l'utilité qu'ils en tiroient. Ils observerent que les chats, les beletes, les ichneumons, les éperviers, les vautours, les chouetes, les cicognes & les ibis, détruisoient les serpens & les insectes qui fourmilloient dans le limon déposé par la retraite du Nil. Dès-lors une prévoyance politique fit respecter les especes d'*animaux* que l'on appela depuis les *purificateurs de l'Égypte*; & pour les rendre plus précieux au public ignorant, on plaça leurs images dans les temples. Celui-ci passa bientôt du respect au culte, parce qu'il est toujours extrême & outré.

Au reste, ce respect pour les *animaux* utiles s'est reproduit chez les Thraces & chez les premiers Grecs. Les uns & les autres décernerent des peines contre ceux qui tueroient des bœufs ou des cicognes. Les Indiens ont encore le même respect pour les bœufs; & l'on sait qu'en Flandre & à Londres, les cicognes n'ont rien à redouter de la part des chasseurs, qui regardent comme un souverain bonheur d'en avoir des nids sur leurs cheminées ou dans les toits de leur maison.

Animaux chez les Grecs. Ce peuple ayant reçu des Phéniciens l'écriture, & sans doute la mythologie, adopta les opinions religieuses des Égyptiens, dont les Phéniciens étoient une colonie. Les Grecs rendirent donc une espece de culte à plusieurs *animaux*, & ils en affecterent un grand nombre à des divinités particulieres. Ainsi, le lion étoit consacré à Vulcain; le loup & l'épervier à Apollon, parce qu'ils ont la vue fine & perçante; le corbeau, la corneille & le cygne au même dieu, parce qu'ils ont, dit-on, un instinct naturel pour prédire l'avenir; le coq au même dieu, parce qu'il annonce par son chant le lever

du soleil ; & à Mercure, comme le symbole de la vigilance que requéroit la multitude de ses emplois ; le chien aux dieux Lares ; le taureau à Neptune, à cause du mugissement des flots ; le dragon à Bacchus & à Minerve ; les grifons à Apollon ; les serpens à Esculape ; le cerf à Hercule ; l'agneau à Junon ; le cheval à Mars ; la genisse à Isis ; l'aigle à Jupiter ; le paon à Junon ; la chouete à Minerve ; le vautour à Mars ; la colombe & le moineau à Vénus ; les alcyones à Thétis ; le phénix au Soleil ; le bouc à Bacchus, &c.

Lorsque les Grecs sacrifierent des *animaux* à leurs divinités, ou qu'ils les leur consacrerent, divers motifs different ce choix. Tantôt il dépendit de la profession de ceux qui les offroient ; les bergers offroient des brebis, les bouviers des taureaux, les chevriers des boucs, & les pêcheurs un thon. La distinction des dieux supérieurs & des infernaux, obligeoit à varier les offrandes. Les derniers n'aimoient que des brebis noires & stériles ; les premiers, au contraire, se plaisoient à voir sur leurs autels des victimes blanches & fécondes. On avoit encore égard au sexe des divinités, pour leur offrir des *animaux* mâles ou femeles. Le caractere des dieux que l'on invoquoit, déterminoit le choix des *animaux* ; on immoloit au belliqueux Mars des taureaux indomptés ; à Bacchus le bouc, qui ronge sa vigne chérie ; à Cérès le cochon, ennemi des moissons.

Ce n'étoit pas assez d'avoir choisi des *animaux* d'une espece agréable aux divinités que l'on invoquoit ; il falloit encore que les genisses fussent de l'année, que les anguilles offertes par les Béotiens eussent été pêchées dans le lac Copaïs, &c. Mais dans tous les cas, le bœuf qui avoit été lié à la charue, ne pouvoit être immolé. Les Romains conserverent religieusement ce dogme dans les premiers temps de la république ; & Pline raconte qu'un Romain fut exilé pour avoir tué un bœuf.

Le respect que les Grecs conserverent pour les *animaux*, paroissoit dans la multitude de leurs représentations qui ornoient les temples, les places & les édifices publics.

La collection seule du baron de Stosch offre deux cents six pierres gravées, représentant des *animaux*.

Pausanias cite plus de quarante *animaux* de bronze d'une grandeur considérable, & de toutes les especes : tigres, lions, chevaux, bœufs, chevres, &c. parmi lesquels il est fait mention d'un paon d'or, enrichi de pierres précieuses, & donné par l'empereur Hadrien. Il est aisé de reconoître dans le détail de cette derniere figure, un goût étranger à la Grece. Cette nation savante préféra toujours les beautés réelles de l'art, c'est-à-dire, le dessein précis & l'exécution large, à la richesse de la matiere & des ornemens. Le luxe dans les arts, presque toujours ennemi du goût, éblouit, dit le comte de Caylus, les âmes vulgaires ; il ne fait qu'une médiocre impression sur les véritables connoisseurs, à qui toutes les matieres sont indifférentes, & qui ne recherchent dans un ouvrage que l'ouvrage même.

Animaux chez les Romains. Les vainqueurs de l'univers embrasserent la religion des Pélasges, que ceux-ci, venant fonder des colonies en Italie, avoient apportée aux Étrusques. De sorte qu'on peut leur appliquer tout ce que nous avons dit des Grecs, relativement aux *animaux* consacrés aux dieux ou destinés aux sacrifices.

Ils leur offrirent même les *animaux* extraordinaires, & nés dans les pays éloignés. Ainsi, Hadrien ayant bâti à Athènes un superbe temple à Jupiter Olympien, y fit placer un prétendu dragon qui avoit été apporté des Indes. Lorsqu'ils laissoient vivre ces *animaux* consacrés, tels que les biches abandonées dans les bois, on leur atachoit des boucles aux oreilles ou des colliers, afin d'empêcher qu'une main innocemment sacrilége, ne répandît le sang d'un *animal sacré*.

Les Romains n'eurent de goût particulier ou de coutume propre à leur nation, que d'aimer à repaître leurs ieux du sang des *animaux* combatans dans les amphithéâtres. Pour complaire à ce peuple sanguinaire, les édiles & les empereurs faisoient venir des contrées les plus éloignées, les *animaux* féroces & carnassiers. La Calédonie & la Pannonie fournissoient des ours ; les lions & les tigres venoient des déserts de l'Afrique ; les rhinocéros & les hyenes étoient amenés de l'Inde, & les crocodiles de l'Afrique. Les empereurs avoient seuls le droit de faire venir dans la capitale les bêtes féroces ; mais ils en donnoient quelquefois en présent à leurs favoris, ce qui étoit une marque de la plus grande considération.

On renfermoit ces *animaux* dans des caves placées au dessous & autour de l'arêne. Lorsque le moment de les faire combatre étoit arivé, les portes de ces caves s'ouvroient, & ils s'élançoient avec fureur dans l'arêne, où les gladiateurs & les criminels condamnés aux bêtes, les atendoient pour les combatre. D'autres fois, on les renfermoit dans des vaisseaux ou d'autres machines, qui, s'ouvrant dans le milieu de l'arêne, les laissoient échaper de leur sein. Les Romains eurent une passion si forte pour les combats d'*animaux*, que Philippe voulant regagner la faveur du peuple irrité par la mort de Gordien, n'employa d'autre moyen que de multiplier le nombre des *animaux* exposés dans les jeux séculaires. Jamais aussi l'on n'en vit de tant de sortes : un rhinocéros, trente-deux éléphans, dix tigres, dix alces, soixante lions apprivoisés, trente léopards, vingt hyenes, un hippopotame, quarante chevaux sauvages, vingt *archoléons* & dix *caméléopardes*.

Cette cruauté ne s'étendoit pas cependant jusqu'aux *animaux* domestiques. Les anciens sembloient avoir réservé pour eux seuls toute la sensibilité dont ils ne faisoient point usage dans les temples à la vue des milliers de victimes que l'on y égorgeoit. Lorsque des *animaux* leur avoient

rendu de longs services ou des services signalés, ils leur donnoient la liberté, ou ils laissoient par leur testament des sommes pour les nourir. On entretenoit des oies dans le capitole, en mémoire du bruit qu'elles avoient fait à la venue des Gaulois. Lorsque César traversa le Rubicon pour se rendre maître de Rome, il abandona dans les forêts les chevaux qui lui avoient servi à conquérir les Gaules. Stace n'a pas oublié de suivre ces exemples dans sa Thébaïde. On y voit Bacchus revenu des Indes, donner dans la campagne de Thebes la liberté aux deux tigres aprivoisés qui avoient traîné son char pendant sa glorieuse expédition.

Animaux. *Art*. Une opinion erronée s'est établie parmi les artistes à la renaissance des lettres & des arts, relativement aux *animaux* fabriqués par les anciens. Ils assuroient que l'exécution en étoit médiocre, & bien inférieure à celle des modernes. Un sculpteur estimable (M. Falconnet) a réveillé ce préjugé, & l'a apuié sur les défauts du cheval de Marc-Aurele. Il l'a trouvé trop malfait; ainsi que les amateurs de l'antiquité ont pour lui peut-être trop d'admiration. On verra à l'article *Cheval*, ce qu'il faut penser de ce monument.

La question que nous traitons ici est plus générale; elle regarde tous les *animaux* qui sont sortis des âteliers grecs & romains; & c'est d'après le savant Winckelmann que nous allons la résoudre en faveur des artistes anciens. Nous savons d'abord que plusieurs statuaires acquirent une grande réputation, par la maniere supérieure avec laquelle ils rendoient les *animaux*. Calamis sculpta avec la plus grande vérité les chevaux, & Nicias les chiens. La vache de Myron a été chantée par les plus célebres poëtes dont les vers nous soient parvenus. On vantoit encore un chien de cet artiste, & un veau de Ménechmus. Pline nous assure que les anciens artistes faisoient les bêtes féroces d'après le naturel, & que Praxitele avoit devant lui un lion vivant, lorsqu'il sculpta le roi des *animaux*.

On n'a conservé des lions & des chevaux antiques d'une grande beauté, tant de ronde-bosse & de demi-bosse, que sur les médailles & les pierres gravées. Les articles *Lion* & *Cheval* apprendront combien étoit admirable le ciseau qui les a produits. Rome seule possede encore plusieurs *animaux* de fabrique greque, exécutés en pierres dures & en marbre. La Villa-Negroni renferme un très-beau tigre de basalte, monté par un bel enfant de marbre. Le bouc du palais Giustiniani est d'un rare travail; mais il faut observer que la tête n'est pas antique.

Au reste, il seroit étonant que les anciens n'eussent pas réussi à représenter des *animaux*, puisque l'on atachoit un grand prix à ces représentations, qui étoient ordinairement les symboles ou les monumens de quelque événement mémorable. Telle étoit la louve, du style étrusque, alaitant Rémus & Romulus, conservée encore aujourd'hui au capitole; tel étoit le groupe de bronze, qui représentoit Alexandre combatant un lion, que Craterus consacra à Delphes; tel le bœuf doré que le peuple romain fit élever par reconoissance à L. Minucius; tel le chien de marbre du tombeau de Diogene; telle la sirene gravée sur le sépulcre de l'orateur Isocrate; tels enfin ces lions que les Égyptiens fabriquerent si souvent comme un des emblêmes des débordemens du Nil, & que les Grecs & les Romains employerent par imitation, sans doute, à verser l'eau des fontaines & des aquéducs.

Avec quelle profusion ils sculpterent des *animaux* sur les vases! Sans parler du fond qui en étoit ordinairement couvert, toutes les parties saillantes, les pieds, les anses, les manches des instrumens, étoient formées par des enlâcemens ou des groupes d'*animaux*. Combien de fois le comte de Caylus s'est-il récrié sur la variété, la richesse & le bon goût de ces ornemens! Que l'on jete un coup d'œil, même rapide, sur ses desseins, sur ceux d'Herculanum, ou des vases étrusques, sur les médailles greques, & sur les pierres gravées en particulier; c'est alors qu'on sera en état de rendre justice aux anciens sur l'excellence de leur sculpture pour les représentations d'*animaux*.

Animaux sur les médailles. Les *animaux* gravés sur les médailles des villes greques, en exprimoient ordinairement les symboles, ou ceux de leurs divinités tutélaires. Quelquefois ils expriment leurs noms, comme *les armes parlantes*: tel est le renard des médailles d'Alopéconnesus, dont le nom exprime en grec celui de l'*animal*.

Sur les médailles romaines, on voit souvent les représentations des *animaux* extraordinaires, qui avoient été exposés dans les jeux publics, & particuliérement dans les jeux séculaires. Dans les médailles de Philippe, d'Otacille, de leurs fils, les revers portent la figure des *animaux* qui furent exposés dans les jeux séculaires de l'an 1000 de Rome, avec les mots *sæculares Augg.* Quand les spectacles devoient durer plusieurs jours, on n'exposoit à chaque journée qu'un certain nombre d'*animaux*, pour procurer au peuple un plaisir toujours nouveau. On avoit soin de marquer sur les médailles la date du jour où ces *animaux* paroissoient; ce qui sert à expliquer les chifres I, II, III, IV, V, VI, qui se trouvent sur les médailles des princes nommés plus haut. Ils nous apprenent que tels *animaux* furent donnés en spectacle le premier, le second, le troisieme ou le quatrieme jour.

Les *animaux* sur les médailles expriment quelquefois les légions qui les portoient dans leurs enseignes. Ainsi voyons-nous celles de Gallien, avec un porc-épic, ou un Ibis ou Pégase, &c. Nous renvoyons à l'article de chaque *animal* pour apprendre de quel objet ou de quel peuple il étoit le symbole, & réciproquement à l'article de chaque peuple ou ville qui l'a placé sur ses médailles.

Animaux fantastiques. *Voyez* Grotesques.

ANIO; riviere, appelée aujourd'hui *Teverone*, qui passe à Tivoli, & se jete dans le Tibre au dessus de Rome. On en avoit conduit deux bras à Rome pour en former deux aquéducs appelés *Anio vetus* & *Anio novus*. Le premier avoit sa prise d'eau à vingt milles de Rome, au dessus de Tibur. L'eau y couloit sous terre la longueur de 43,297 pas, & au jour dans le canal de maçonerie l'espace de 751 pas. Cet aquéduc avoit sa distribution d'eau dans le quartier de Publicius, vers la porte *Trigemina*, à l'endroit appelé les *Salines*. Manius Curius Dentatus étant censeur l'an de Rome 481, consacra les dépouilles du roi Pyrrhus à le construire; & neuf ans après, il fut créé duumvir pour achever cette entreprise avec Fulvius Flaccus. L'*Anio vetus* ne donnoit qu'une eau trouble & peu salutaire; c'est pourquoi on ne l'employoit que pour arroser les jardins, & pour emporter les immondices de la ville.

L'aquéduc appelé *Anio novus*, avoit aussi sa prise d'eau dans l'*Anio*, à quarante-deux milles de Rome. Son eau entroit dans la ville par le même aquéduc que l'eau appelée *Claudia*, mais dans un canal plus élevé. Son château d'eau étoit placé à la porte Majeure, d'où elle se distribuoit dans Rome, & envoyoit une division considérable au pied du mont Aventin. Comme l'*Anio* couloit dans un terrain gras & argileux, son eau étoit rarement limpide. Pour la dépurer, on avoit pratiqué à la prise d'eau un grand réservoir, où elle déposoit son limon avant d'entrer dans l'aquéduc. Mal-gré ces précautions, l'eau de l'*Anio* arivoit trouble lorsqu'il avoit plu.

ANITIS; nom sous lequel Diane étoit honorée à Ecbatane, dit Plutarque.

ANIUS, tiroit son origine de Cadmus, par sa mere Rhéo, fille de Stéphilas. Rhéo ayant manqué à l'honeur, son pere l'exposa sur la mer dans une barque qui aborda à Délos. Là, elle acoucha d'*Anius*, qui devint roi du pays. Délos étoit une île fameuse par la naissance de Diane & d'Apollon. Le dieu y avoit un temple célebre, où il rendoit des oracles, & dont *Anius* étoit prêtre. *Rex Anius, rex idem hominum, Phœbique sacerdos*, dit Virgile. Ce prince eut, de sa femme Dorique, quatre enfans, un fils & trois filles. Le fils, à qui Apollon avoit acordé l'art de prévoir l'avenir, se nommoit Andros. Il quita son pere pour s'aller établir dans l'île à laquelle il donna son nom, & où il régna.

Les trois filles se nommoient Deno, Sperneo & Élaïs. Bacchus leur avoit acordé le pouvoir de changer tout ce qu'elles toucheroient en blé, en vin ou en huile; ainsi elles étoient devenues des sources fécondes de tout ce qui est nécessaire à l'usage de la vie. Les Grecs voulurent les avoir dans leur camp devant Troye, pour nourir l'armée à peu de frais & sans travail. Agamemnon les enleva d'entre les bras de leur pere; mais elles trouverent le moyen de s'échaper, & s'enfuirent chez Andros, leur frere. Une troupe d'hommes armés entra aussi-tôt dans ses états, & le força de livrer ses sœurs. Dans le temps qu'on se préparoit à les enchaîner pour les emmener devant Troye, Bacchus les changea en colombes.

ANNA, étoit le nom de la sœur de Didon, qui, après la mort de cette princesse, céda Carthage à Iarbas, roi des Gétules, & se retira en Italie, où Énée la reçut très-bien. Mais la jalousie de Lavinia l'obligea de fuir encore; désespérée, elle se jeta dans le fleuve Numicus, dont elle devint une nymphe.

Anna Perenna, étoit une femme de la campagne, qui avoit apporté quelques gâteaux au peuple romain, dans le temps qu'il s'étoit retiré sur le mont Aventin. Celui-ci, en reconoissance, voulut que son nom fût honoré à perpétuité: & c'est à *Perennitate cultus* qu'elle prit le surnom de *Perenna*. Varon la compte au nombre des divinités de la campagne, dans le même rang que Palès, Cérès, &c. Sa fête étoit célébrée aux ides de Mars, sur le bord du Tibre, pendant lesquelles le peuple se livroit à la joie la plus vive. On y buvoit largement, on y dansoit, & les jeunes filles chantoient des vers, dans lesquels la pudeur n'étoit pas ménagée.

On faisoit allusion à une aventure galante qu'Ovide raconte au troisieme livre des Fastes. *Anna*, dit-il, ayant été reçue dans le ciel, Mars, qui étoit amoureux de Minerve, pria la nouvele déesse de le servir dans ses amours. Celle-ci, à qui le dieu de la guerre n'étoit pas indifférent, lui ayant promis ce qu'il souhaitoit, vint lui dire un jour que Minerve consentoit à l'épouser, & ayant pris un habit semblable à celui de la déesse, elle se trouva au rendez-vous; mais elle ne recueillit aucun fruit de son déguisement, qui fut découvert.

D'autres écrivains veulent qu'*Anna* fût la lune, parce que ses révolutions forment l'*année*. Quelques-uns la reconoissent pour une des Atlantides qui alaita Jupiter. Io, selon les uns, étoit révérée sous le nom d'*Anna*, & Thémis selon les autres.

ANNALES. La différence qui se trouve entre les *annales* & l'*histoire*, est un point différemment traité par divers auteurs. Quelques-uns disent que l'histoire est proprement un récit des choses que l'auteur a vues, ou du moins auxquelles il a lui-même assisté. Ils se fondent pour cela sur l'étymologie du mot *histoire*, qui signifie en grec, *la connoissance des choses présentes*, ἱστορεῖν, *voir*.

Les *annales*, au contraire, raportent ce que les autres ont fait, & ce que l'écrivain ne vit jamais.

Tacite lui-même paroît avoir été de ce sentiment, puisqu'il appele *annales* toute la premiere partie de son Histoire des siecles passés; au lieu que, descendant au temps même où il vivoit, il change ce titre, & donne à son livre le nom d'*Histoire*.

Aulu-Galle (1, 1) est d'un autre avis : il soutient que l'*histoire* & les *annales* different comme le genre & l'espece ; que l'histoire est le genre, & suppose une narration ou récit des choses passées ; que les *annales* sont l'espece & sont aussi le récit des choses passées, mais avec cette différence qu'on les réduit à certaines périodes ou années.

Le même écrivain raporte une autre opinion, qu'il dit être de Sempronius Asello : suivant cet écrivain, les *annales* sont une relation nue & seche de ce qui arive chaque année ; au lieu que l'*histoire* nous apprend non seulement les faits, mais encore leurs causes, leurs motifs & leurs sources. L'annaliste n'a pas autre chose à faire que l'exposition des événemens tels qu'ils sont en eux-mêmes : l'historien a de plus à raisoner sur ces événement & leurs circonstances, à nous en développer les principes, & à réfléchir avec une certaine étendue sur les conséquences. Cicéron paroît avoir été de ce dernier sentiment, lorsqu'il dit des *annalistes* : *Unam dicendi laudem putant esse brevitatem, non exornatores rerum, sed tantum narratores*. Il ajoute qu'originairement l'histoire n'étoit qu'une collection d'*annales*.

L'objet en fut, dit-il (*de Orat*. 2, 12), de conserver la mémoire des événemens : *Res omnes singulorum annorum literis mandare, afferre in album, & proponere tabulam domi, potestas ut esset populo cognoscendi*. Le souverain pontife écrivoit chaque année ce qui s'étoit passé l'année précédente, & l'exposoit en un tableau dans sa maison, où chacun pouvoit lire à son gré. Cet usage dura jusqu'au pontife P. Mucius Scævola, qui fut tué dans les troubles de Marius, vers l'an 620 de Rome. On appeloit ces *annales* du pontife, *annales maximi*, à cause de la dignité de l'annaliste, & *commentarii pontificum*.

On croit qu'après la mort de Mucius Scævola, la suite des *annales* de la république ayant été interrompue, on la fit graver sur des tables de marbre, exposées aux ieux du public dans le *forum*, vers les comices. Cet endroit étoit désigné naturélement pour cette exposition : car c'étoit-là que les suffrages du peuple créoient les magistrats & décernoient les honeurs du triomphe. Ce fut aussi dans ce lieu qu'en l'année 1545, on déterra les Fastes capitolins qui sont écrits sur les tables de marbre, par lesquelles furent remplacées les *annales* des pontifes.

ANNEAU. Ce mot ayant deux significations très-distinctes, nous en ferons deux articles ; l'un pour le mot d'*anneaux* pris dans son sens le plus étendu, & l'autre pour ce même terme, restreint aux bagues & aux cachets.

ANNEAU. Pline, parlant (13, 9) des *anneaux* qui servoient à suspendre des rideaux ou des portieres, dit qu'on les faisoit d'un bois très-dur.

Anneaux des esclaves. Les esclaves portoient des *anneaux* de fer aux jambes ou aux cuisses, pour atacher les chaînes. C'étoit une marque distinctive de leur état malheureux, & ils ne manquoient pas de les offrir à quelque divinité avec leurs chaînes, lorsqu'ils étoient afranchis. Martial fait allusion à cet usage, lorsqu'il se moque d'un esclave nommé Zoïle, qui, ayant été fait chevalier & portant en conséquence l'*anneau* d'or, avoit offert à Saturne les *anneaux* de fer, témoins de son esclavage, (3, 29) :

> *Hac cum gemina compede dedicat catenas,*
> *Saturne, tibi Zoilus annulos priores.*

On voit à Rome un *anneau* autour de la jambe de la statue d'un homme nu, dont le restaurateur a fait un gladiateur. Si la position de cette statue, qui est droite & tranquille, pouvoit le permettre, on auroit pu y reconoître Prométhée, qu'on représentoit portant à une jambe l'*anneau* avec lequel il avoit été ataché sur le caucase. On sait, à la vérité, que les femmes portoient des brasselets (*periscelides*) aux jambes comme aux bras ; mais on n'a point d'exemple de ce luxe pour les hommes : car on ne peut supposer que ce soit ici la représentation d'un esclave, qui portoit à la jambe un *anneau* pour atacher sa chaîne. C'est peut-être la statue d'un guerrier blessé, qui porte un bandage comme le grand Pompée en avoit un lorsque Favorin le stoïcien lui dit : Le diadême est toujours le même, dans quelque endroit qu'il soit porté.

En 1751, on trouva, en faisant un grand chemin de Nangis à Bray-sur-Seine, un cimetiere d'une médiocre étendue. Il étoit environé d'une muraille, contre laquelle il y avoit plusieurs squéletes adossés ; mais la plupart étoient placés sans ordre, dans le milieu d'une grande fosse. La singularité de cette découverte, dit le comte de Caylus (*Rec*. 1-276), consistoit dans les *anneaux* de bronze, que plusieurs de ces squéletes avoient autour du cou, des cuisses & des bras. Ces *anneaux* étoient très-légers, pleins & très-peu larges ; quelques-uns étoient ornés d'un gaudron incliné, & d'un assez bon goût ; mais en général, ils étoient unis, & les cercles étoient continus. Celui qu'il a publié, a servi de collier à un jeune homme ou à une femme âgée ; car il n'a que quatre pouces trois ou quatre lignes de diametre. Il a seul une séparation & une moulure, qui distinguent ses extrémités, ainsi que le dessein le fait voir. Cette ouverture le rendoit plus commode dans les enflures du cou, ou lorsqu'il faisoit quelque éfort. Tous les autres étoient absolument ronds, & égaux dans leur contour. Ils ne peuvent avoir servi sans avoir été soudés en place.

On trouva aussi dans ce même endroit, un pot rempli de médailles que les paysans dissiperent, sans qu'il ait été possible d'en retrouver une seule. Il est donc assez difficile de décider si ce cimetiere a été fait pour des Gaulois ou pour des Romains. Ceux qui voudroient l'attribuer aux premiers, pouroient citer un passage de Strabon (*liv. IV, pag.* 197), où il est dit, qu'outre

les colliers, les Gaolois portoient des *anneaux* autour des bras. On a même trouvé plus d'une fois en France (*Relig. des Gaulois*, *tom.* 2, *pag.* 343) des squéletes qui avoient de pareils ornemens; mais il faut observer qoe Strabon, & plusieors autres auteurs disent, en termes formels, que les colliers & les brasselets des Gaulois étoient d'or, tandis que ceux des squéletes trouvés en France, n'étoient que de bronze. Il faut observer de plus, qu'il n'est pas dit que ces squéletes eussent des *anneaux* autour des cuisses, comme on en a vu quelques-uns à ceux de Bray-sur-Seine.

Cette circonstance semble désigner plus particuliérement des esclaves romains. Il est constant qo'ils portoient des *anneaux* aux cuisses: Ovide & Martial en font mention; mais comme il n'est pas dit qu'ils eussent des colliers & des brasselets, le comte de Caylus croit qu'il faut supposer ici un mélange d'usages entre ces deux nations. Il dit qoe le cimetiere nouvélement découvert, renfermoit les corps de quelques Gaolois, esclaves des Romains, qoi, suivant le goût de leur nation, portoient des colliers & des brasselets, & qui, pour marque de leur servitude, avoient des *anneaux* autour des cuisses.

Anneau des Osiris & des prêtres égyptiens.

On observe que la plus grande partie des prêtres ou des osiris, comme on les appele communément, présente un *anneau* rond & saillant à hauteur des pieds, & placé toujours à la droite. La Figure du no. 6, pl. 8 du 2e Recueil du comte de Caylus, & plusieurs du cabinet de Sainte Genevieve, en offrent des exemples. Ce savant n'a pu dire les raisons de cette particularité. Il remarque seulement que cet ornement fondu dans la piece, se trouve dans les figures de cette espece de toutes proportions, & même dans celles qui servoient d'amoletes.

Les Égyptiens environoient le pied de leurs momies, de plusieurs petites divinités protectrices, ou de prêtres qui prioient autour de leurs corps. On pouroit donc croire que ces *anneaux* servoient à les atacher pour les fixer auprès de la figure. Cet usage étoit établi chez les Étrusques, qui perçoient les pieds de leurs dieux, pour les contraindre à demeurer dans l'endroit où ils les plaçoient.

Mais on seroit d'abord embarassé à expliquer pourquoi cet *anneau* se troove préférablement du côté droit; secondement, les amuletes détruisent cette supposition, à moins qo'on ne voulût dire que les Égyptiens portoient ces divinités ou ces intercesseurs à leur cou pendant leur vie, pour éclairer toutes leurs actioos, & pour les fixer après leor mort dans le tombeau, comme des témoins capables de déposer en leur faveur.

Anneau, bague. Les Poëtes ont feint que Prométhée ayant dérobé le feu du ciel poor animer son aoromate, fut ataché, par ordre de Jopiter, sur le caucase, & condamné à être rongé vivant par un vautour. Cet infortuné étoit doué de l'esprit prophétiqoe, & il s'en servit pour avertir Jupiter de ne point entretenir de commerce avec Thétis, parce que le fils qui en devoit naître le chasseroit de son royaume. Le souverain des dieux voulant récompenser Prométhée du bon avis qu'il lui avoit donné, permit à Hercule de lui rendre la liberté, à condition seulement qo'il porteroit au doigt pendant toute sa vie un *anneau* de fer, dans lequel seroit renfermé un morceau du rocher témoin de son supplice. On a cru que la mode de porter des *anneaux* avoit pris de là son origine.

Mais Pline (*lib.* 23, 1) dit expressément qo'on ignore le nom de celui qui a porté le premier *anneau*, & que l'histoire de Prométhée est aussi fabuleuse que celle de Midas. Il paroît que les Perses s'en sont servi de toute antiquité; & Alexandre cachetoit, selon Quinte-Curce, avec son *anneau* les lettres qu'il écrivoit en Europe, & avec celui de Darius les lettres qu'il adressoit aux Perses. Ce peuple assuroit que Guiamschid, quatrieme roi de la premiere race, introduisit l'usage de porter des *anneaux* aux doigts, pour cacheter les lettres & les autres actes nécessaires dans le commerce de la vie. Les Brachmanes se parent d'*anneaux* dans Philostrate, (*liv.* III, *c.* 4). Pour les Grecs, Pline croit (*liv.* 33, *c.* 1), qu'au temps de la guerre de Troye, ils n'avoient point encore l'usage de l'*anneau*: la raison est qu'Homere n'en parle point; & que quand il s'agit daos ses poëmes d'envoyer les lettres, oo de renfermer des habits précieux, & des vases d'or & d'argent dans des cassetes, on les lie, on noue les liens; mais jamais on n'imprime la marque de l'*anneau*. Voyez le 6e livre de l'Iliade, & le 8e de l'Odyssée.

Les Sabins avoient des *anneaux* dès le temps de Romulus, au raport de Denis d'Halicarnasse, liv. II. Les Étruriens en avoient aussi du temps des Rois de Rome, témoins les *anneaux* que le vieux Tarquin prit aux magistrats d'Étrurie après les avoir vaincus. *Ibid. liv.* I, *c.* 5. Pline croit que cet usage avoit passé de la Grece à ces habitans d'Italie; & que c'est par l'un ou l'autre de ces peuples qu'il fut transmis aux Romains. Il ne s'introduisit pas cependant d'abord à Rome; Pline ne sait lequel des Romains a commencé d'en porter, il assure que la statue de Romulus, qui étoit dans le capitole, n'en avoir point, ni même aucune autre, excepté celles de Numa & de Servius Tullus. Celle de Brutus même n'en portoit pas, ni les Tarquins, quoiqu'originaires de Grece, d'où Pline croit que cet osage avoit passé en Italie.

Les anciens Gaulois & les Bretons, peuples originaires des Gaules, portoient des *anneaux*; mais les paroles de Pline qui l'assurent au même chapitre, ne nous donnent point à entendre si l'*anneau* avoit chez ces peuples d'autres usages que l'ornement. Les François en portoient aussi, & l'on a trouvé dans le tombeau de Childéric son

anneau d'or, que l'on conserve à la Bibliotheque du Roi, & sur lequel sont gravés ces mots : CHILDIRICI REGIS. Celui de Louis *le Débonnaire*, raporté par Chifflet, avoit pour inscription : *XPE PROTEGE HELDOVICUM IMPERATOREM*.

Quant à la matiere des *anneaux*, il y en avoit d'un métal simple, & d'autres d'un métal mixte, ou d'un métal double; car quelquefois on doroit le fer & l'argent, ou bien on enfermoit l'or dans le fer, comme il paroît par Artémidore, *liv. II*, *c.* 5. Les Romains se servirent très-long-temps d'*anneaux* de fer; & Pline assure à l'endroit que j'ai cité, que Marius n'en porta un d'or qu'à son troisieme consulat, l'an de Rome 650. Il en est cependant parlé dans Tite-Live, à l'année 432 de Rome, à l'occasion du deuil que causa à Rome le traité honteux de Caudium. C'est la premiere fois qu'on l'a trouvé dans l'Histoire Romaine. Tite-Live, *liv. IX*, *ch.* 7. Il y en avoit dont le jonc étoit de fer ou de bronze, & le chaton d'or; d'autres étoient ouverts, mais élastiques. Quelques-uns étoient solides, & d'autres étoient creux, comme témoignent Artémidore, *liv. II*, *ch.* 2, Festus, au mot *Edera*, & Aulu-Gelle, *liv. X*, *ch.* 15.

Quelques-uns avoient une pierre précieuse pour cachet, & d'autres n'en avoient point. Aristot. Physic. *liv. III*, *ch.* 9. Jul. Pollux, *liv. VI*, *ch.* 33, *v.* 7. Artémid. *liv. II*, *ch.* 5. La pierre de quelques-uns étoit gravée, à d'autres elle ne l'étoit point, Pline, *liv.* 33, *ch.* 1. Il y a des *anneaux* qui portoient deux pierres, & même davantage : une lettre de l'empereur Valérien en fait foi, aussi-bien que Trebellius Pollien, dans la vie de Claude le Gothique, *ch.* 14. Au lieu de pierre précieuse le peuple mettoit du verre, & c'étoit l'usage de ces pâtes si communes dans les collections de pierres gravées. Pline, *liv.* 35, *ch.* 6. Celles qui étoient gravées en creux s'appeloient *Gemmæ eclipa*; & en relief, *Gemmæ sculptura prominente*. On voyoit des *anneaux* faits tout entiers d'une seule pierre précieuse, ainsi que d'ambre, comme on peut le voir dans Artémidore, *liv. II*, *ch.* 5, dans Pline, *liv.* 37 & dans le *Dactyliotheca* de Corlæus, *n.* 101.

Il y a eu plusieurs manieres différentes de porter les *anneaux*. Chez les Romains, avant qu'on les ornât de pierres précieuses, lorsque la figure se gravoit encore sur la matiere même de l'*anneau*, chacun les portoit à fantaisie, à quelle main & à quel doigt il lui plaisoit. Macrobe *liv. VII*, *ch.* 13.

Quand on y eut ajouté les pierres, on les porta de préférence à la main gauche, & ce fut une délicatesse excessive de les porter à la droite. Lucien *Navig.* Tertul. *de l'habit des femmes*, ch. dern. Pline, *liv.* 33, *c. Silius Ital. liv. XI. Horat. liv. II. Stat. VII*, *v.* 8. *Jul. Capitol. in Maxim. c.* 6. Il semble, par les derniers mots du 1. liv. de Tertul. *de Cultu fæm.* que du temps de ce Pere on n'en portoit encore qu'à la main gauche. *Sinistra per singulos digitos de saccis singulis ludit*. Il n'eût pas oublié la main droite dans un endroit où il ne cherche qu'à exagérer ces superfluités, si on y avoit porté des *anneaux*. Pline dit qu'on les porta d'abord au quatrieme doigt; que les statues de Numa & de Servius Tullius en étoient des preuves; qu'ensuite on en mit au second, c'est-à-dire, à l'*index*; ensuite au petit doigt, & enfin à tous les autres, excepté celui du milieu. Les Grecs le portoient aussi au quatrieme doigt de la main gauche. Aulu-Gelle, *liv.* 10, *ch.* 10. La raison qu'il en apporte est qu'ayant trouvé par l'anatomie, que ce doigt avoit un petit nerf qui alloit droit au cœur, ils crurent qu'à cause de la communication qu'il avoit seul avec la plus noble partie de l'homme, il étoit plus honorable. Les Gaulois & les anciens Bretons, le portoient au doigt du milieu, comme Pline le raporte à l'endroit que j'ai cité.

D'abord on ne porta qu'un seul *anneau*, ensuite on en porta à tous les doigts. *Mart. liv. V*, *Épig.* 63. Tertul. *de Cultu fæm. liv.* 1, & plusieurs même à chaque doigt. *Mart. liv. XI*, *Ép.* 60. Enfin, on en porta un & même plusieurs à chaque jointure de doigt, Aristoph. *in nubib.* Martial. *liv. VI*, *Ép. II*. Senec. *nat. quæst. liv. VII*, *c.* 31. Quintil. *instit. liv. XI*. Clement. Alex. Pædag. *liv. III*.

Pline dit que les *anneaux* devinrent si communs à Rome, qu'on en donnoit à toutes les divinités, même à celles des peuples qui n'en avoient jamais porté eux-mêmes. Ce passage nous indique l'usage auquel pouvoit être destiné cet *anneau* de fer, de quatre lignes de diametre intérieur, publié (*Rec. II*, *Pl.* 88) par le comte de Caylus, & qui paroît ridicule par sa petitesse. Il est travaillé avec soin, & l'on a serti une petite émeraude dans le chaton, réservé dans la plus grande épaisseur. Il ne peut avoir servi à aucun enfant, & sans doute il ornoit les doigts de quelque divinité domestique ou dieu lare. Les *anneaux* de fer ont été en grande considération à Rome pendant long-temps, à cause apparemment de la rareté de ce métal, & même quand tous les métaux furent devenus plus communs, dans le temps où le luxe étoit poussé au plus grand excès.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que les Romains n'en aient orné leurs statues. Pline dit encore que ces *anneaux* étoient mobiles, c'est-à-dire, qu'on pouvoit les ôter & les remettre selon les fêtes & les circonstances.

Ils en donnerent aussi aux représentations des héros. Les plus grandes statues en bronze de Portici, représentent des empereurs & des impératrices, & il n'en est aucune qui ne soit au dessus de la grandeur naturele; mais elles sont, dit Winkelmann, d'un travail médiocre. Elles ne présentent de remarquable que l'*anneau* placé au doigt annulaire de la main droite de quelques-uns des empereurs, & sur lequel est gravé un bâton augural (*lituus*), pour désigner qu'ils étoient souverains pontifes.

La délicatesse & le luxe allerent si loin en ce genre, qu'on eut des *anneaux* qui servoient par semestre, pour me servir du terme de Juvénal, Sat. VII, v. 90. *Aurum semestre*, *semestres annuli*, les uns pour l'été, les autres pour l'hiver. *Ventilet æstivum digitis sudantibus aurum*.

Cette mode nous apprend l'usage des *anneaux* épais & solides de sardoine, de cornaline, &c. de verre même, que nous trouvons dans les collections d'antiques. Le jonc & le chaton sont d'une seule piece. Le comte de Caylus en a publié, entre autres, un de ces derniers (*Rec. II*, *Pl.* 88). Cet *anneau* est plus mince d'un côté que de l'autre, à dessein de le rendre plus facile à porter, soit au petit doigt, soit à l'index, en tournant le petit côté en dedans la main. Sa grôsseur est une preuve de la mode bizâre qui a régné pendant quelque temps à Rome. Juvénal, dans le vers cité plus haut, a exprimé deux ridicules à la fois; celui des bagues épaisses, & celui de ces hommes efféminés, qui ne vouloient pas les porter dans les grandes chaleurs, de peur de s'échaufer; & pour nous convaincre que la grôsseur énorme des *anneaux* étoit effectivement passée en usage, il ajoute dans un autre endroit (*Sat. VII*, *v.* 139), en se moquant des avocats de son temps:

. . . . . *Ciceroni nemo ducentos*
Nunc dederit nummos, nisi fulserit annulus ingens.

Il paroît, par les derniers mots du premier livre de Tertullien, *de l'ornement des femmes*, qu'on faisoit des dépenses excessives en ce genre; mais si l'on en croit Lampridius, *ch.* 32, personne ne poussa les choses à un si grand excès qu'Élagabale, qui ne porta jamais deux fois, ni le même *anneau*, ni la même chaussure. Aujourd'hui on n'en porte qu'au quatrieme & au cinquieme doigt, mais plus ordinairement au quatrieme, qui se nomme le doigt *porte-anneau*, & en latin, *annularis*. Quelques tableaux de 100 & de 200 ans en offrent à l'*index*, c'est-à-dire, au second doigt.

On a aussi porté des *anneaux* aux narines, de la même maniere que des boucles aux oreilles. S. Augustin l'assure des Maures, & Bartolin a fait un livre *de Annulis narium*, des *anneaux* des narines. Pietro de Valle & Licet en parlent aussi; & le premier assure que les Orientaux ont cette mode. Enfin, il n'y a guere de parties du corps humain où la galanterie n'en ait fait mettre, à l'envi des doigts de l'une ou de l'autre main. Les Relations de l'Inde Orientale assurent que les habitans les portoient ordinairement au nez, aux levres, aux joues, au menton. André Corsal, en dit autant des Femmes Arabes du port de Calayates. Nous lisons à peu près la même chose dans Ramusio, des femmes de Narsingue dans le Levant, & Diodore témoigne au troisieme livre de sa Bibliotheque, que celles d'Éthiopie avoient coutume de se percer les levres avec un *anneau* d'airain. Pour les oreilles, par tout le monde on s'est plu, hommes & femmes, à y suspendre des bagues de prix.

Les Indiens & les Indiennes, & entr'autres les Guzzerates, ont porté des *anneaux* aux doigts des pieds. Quand Pierre Alvarès reçut sa premiere audience du roi de Calicut, il le vit tout couvert de pierreries enchâssées dans des pendans d'oreilles, des brasselets & des *anneaux*, tant aux doigts des mains que des pieds, faisant voir sur l'un de ses orteils, un rubis & un escarboucle d'un très-grand prix. Louis Bartome représente un Roi de Pégu qui étoit encore plus excessif en cela, n'ayant aucun doigt de ses pieds qui ne fût chargé d'*anneaux* garnis de pierreries. *Idem*.

Par raport à l'usage, il y avoit trois sortes différentes d'*anneaux* chez les Anciens. Il y avoit des *anneaux* qui servoient à distinguer les conditions. Pline assure à l'endroit que j'ai déja cité souvent, que dans les commencemens les Sénateurs même n'avoient pas permission de porter d'*anneaux* d'or, à moins qu'ils n'eussent été Ambassadeurs chez quelques peuples étrangers, encore ne leur étoit-il permis alors de porter l'*anneau* d'or qu'on leur donnoit, que dans les actions publiques: dans leur particulier ils en portoient un de fer. Ceux qui avoient mérité le triomphe observoient la même chose. Il fut ensuite permis aux Sénateurs & aux Chevaliers de porter l'*anneau* d'or; mais, si l'on en croit Acron sur Horace, *l. II*, *Sat. VII*, *v.* 53, ils ne le pouvoient faire que le Préteur ne le leur eût donné. Après cela ce fut la distinction des Chevaliers Romains. Pline 30, 8. Diodore, *l.* 48. Le peuple portoit l'*anneau* d'argent ou de bronze; les esclaves le portoient de fer.

On acordoit cependant l'*anneau* d'or à des gens du peuple. Voyez Cicéron, dans son troisieme discours sur Verrès, & l. X, ép. 31. Macrobe, *Saturn. liv. II*, *ch.* 10, & l'inscription suivante:

D. M. S.
C. ANTONIO. C. F. FLA
VINO. VI. VIRO. JUN.
HAST. LEG. II. AUG. TORQ.
AUR. ET. AN. DUPL. OB. VIRT.
DONATO. JUN. VERECUN
DA. FLAM. PERP. MUN. EBOR.
MATER. P. C.

Sylla acorda le même honeur au Comédien Roscius; César à Labérius, & Balbus à Herennius Gallus. Sévere le permit même à tous les simples soldats. Avant Auguste on ne l'acorda jamais qu'à des gens libres. Ce Prince fut le premier qui donna l'*anneau* d'or aux afranchis. Dion, *l.* 48 & 53. Cet abus alla si loin, que Tibere fut obligé, au raport de Pline, *l.* 33, *c.* 2 de le corriger par une loi qu'il fit l'an de Rome 765, la neuvieme année de son gouvernement.

On

On passa bientôt après par-dessus ce réglement, & le Sénat accorda l'usage de l'*anneau* d'or à des afranchis de Claude, de Galba, de Vitellius, de Domitien, & même de particuliers; Pline, *l. VIII*, *Ep. 6*. Tacite, *hist. l.* 1, *c.* 13. Suét. dans Galba, *c.* 14. Enfin, la Nouvele 68 de Justinien, le permet à tous les afranchis.

Vers l'an 1763, des paysans trouverent, en fouillant un tombeau dans le territoire de Cortone, un anneau d'or, sans pierre, & du poids de plus, d'une demi-once romaine. Ils en trouverent peu d'années après un tout pareil; & enfin un troisieme, travaillé au burin, sans aucun alliage. Il représente, en bas-relief, Léda avec le cygne, qui pose ses pieds sur sa cuisse, & approche son bec de la bouche de Léda. Elle étend le bras droit pour caresser le cou du cygne. Cet ouvrage étrusque n'est pas bien fini, mais il est très-expressif. On en a trouvé enfin un quatrieme, beaucoup plus épais que les trois premiers.

On quitoit l'*anneau* d'or dans le deuil & l'affliction. Les patriciens de Rome le quiterent à la nouvele de la capitulation de Caudium. Après la mort d'Auguste & pendant le temps de son deuil, les sénateurs mirent des *anneaux* de fer à la place de leurs *anneaux* d'or. Les accusés & les supplians déposoient aussi cette parure.

Une autre forme d'*anneaux* sont les *anneaux* des épousailles, *annuli sponsalitii*, ou les *anneaux* des noces, des mariages; *annuli geniales*, *annuli pronubi*, *annuli nuptiales*. L'époux, chez les Romains, en donnoit un à sa fiancée. Juvénal, (*Sat. VI*, 25):

Conventum tamen, & pactum, & sponsalia, nostra Tempestate paras, jamque a tonsore magistro Pecteris, & digito pignus fortasse dedisti.

Pline (33, 1) assure qu'il étoit toujours de fer & sans pierre. Mais Tertullien, écrivain très-instruit des antiquités romaines, disoit cent ans environ après Pline, que l'*anneau* de mariage étoit d'or. Isidore (19, 32) écrit que les femmes ne portoient d'autre *anneau* que celui du mariage, qui étoit d'or, & qu'elles n'en portoient jamais plus de deux. On peut juger par ces deux passages que la matiere des *anneaux* de mariage avoit changé dans l'espace d'un siecle, & étoit restée depuis invariablement la même jusqu'à Isidore. Hotoman a pensé que l'*anneau* envoyé en cérémonie par le mari étoit de fer, & qu'on le portoit chez soi; mais qu'il en donnoit un second d'or, destiné à parer la mariée dans les cérémonies publiques. Au reste, les amans donnoient de semblables *anneaux* à leurs maitresses, qui servoient souvent chez les comiques grecs & latins à opérer des reconoissances.

La troisieme sorte d'*anneaux*, sont ceux qui servoient à cacheter, *annuli signatorii*, *annuli signaricii*, *cirographi*, ou *cerographi*; car c'est ainsi qu'il faut lire dans Catulle, *épigr.* 25, & non pas *chirographosque thynos*: c'est à Saumaise qu'on doit cette correction. Catulle donne à ces *anneaux* l'épithete *thyni*; & des vers raportés par Isidore, disent que la lone thyniene les polissoit, parce que c'étoit en Bithynie qu'on les faisoit, ou qu'on les travailloit le mieux. On prétend que ces *anneaux* & l'usage de cacheter, sont une invention des Lacédémoniens, qui, non contens de fermer leurs armoires & leurs cofres avec des clefs, y ajouterent encore un cachet; à cet effet, ils se servirent d'abord de bois rongé par les vers, dont ils imprimoient les marques sur la cire ou la terre molle; après cela, ils trouverent l'art de graver sur les *anneaux*, des figures qui s'imprimoient de même.

Dans la suite, l'*anneau* servit à cacheter ou à sceller tous les actes, les contrats, les diplômes, les lettres. On en voit des exemples dans Xénophon. *Hellen*, *liv. I*; dans Quinte-Curce, *l. VI*, *c. 6*; dans Justin, *l. XLIII*, *c.* 3, où l'on apprend encore que ce fut une charge auprès de l'empereur, que d'avoir la garde de l'*anneau*. Le référendaire faisoit autrefois la même fonction auprès de nos rois, de même qu'aujourd'hui les *sceaux* sont entre les mains du chancelier ou du garde des sceaux. Alexandre donna son *anneau* en mourant à Perdiccas, pour le désigner son successeur, si nous en croyons Lucien, dans ses Dialogues.

On s'en servoit encore pour sceller l'entrée de tout ce qu'on vouloit tenir exactement fermé. On scelloit de même l'entrée des maisons, Aristote, (*de Mirabili. aud.*); l'apartement des femmes, Aristophane, dans la fête de Cérès; tous les meubles, les cofres, les cassetes, les bouteilles de vin, les bourses, comme on le voit dans Pline, *liv. XXXIII*, *c. I*; Plaute, *Casin*, *act. II*, *sc.* 2; Martial, *liv. IX*, *épig.* 89; Tacite, *Annal. liv. II*, *c.* 2, &c. *Voyez* JANUS RUTGERSIUS, *Var. Lect. l. V*, *c.* 5. C'est pour cela, sans doute, que cet *anneau* se trouvoit le plus souvent entre les mains des meres de famille. Solon fit une loi, par laquelle il défendit, pour la sûreté publique, à tous faiseurs ou marchands d'*anneaux*, de garder un modele d'un *anneau* qu'ils auroient vendu.

Chez les anciens, les figures gravées sur les *anneaux* n'étoient point héréditaires, & chacun prenoit celles qu'il lui plaisoit; Numa avoit défendu par une loi, que l'on y gravât les figures des dieux. Pythagore défendoit la même chose à ses disciples, *Clem. Alex. Strom. l. V.* L'usage abrogea la loi de Numa, & les Romains graverent sur leurs *anneaux*, non seulement leurs dieux, mais encore les dieux étrangers, & sur-tout ceux des Égyptiens, ainsi que Pline le raporte, *l. II*, *c.* 7; *l.* 33, *c.* 3. Ils graverent des hommes, des animaux, des choses inanimées, leurs aïeux, leurs fondateurs, leurs capitaines, leurs princes & leurs favoris, &c. Les antiquaires trouveront ici réunies les figures des *anneaux*, dont l'histoire nous a conservé la mémoire.

Jules-César avoit une Vénus sur son cachet, Dion, *l.* 43. Le philosophe Asclépiade, Uranie; la famille des Mucriens, Alexandre. Les anciens gravoient aussi leurs ancêtres ou leurs amis. P. Lentulus Sura portoit sur le sien son aïeul. *Cicéron, catilin.* 3; *Ovide, Trist. liv.* 1, *éleg.* 6. Scipion le jeune, Scipion l'Africain; Scipion l'Africain, Siphax; Sylla, Jugurtha; les amis d'Épicure, la tête de ce philosophe. *Cic. de Fin. liv. v.* L'empereur Commode, une amazone, représentant Martia, *Jul. Capit. dans la vie d'Albin, c.* 2. Aristomene, Agathocle, roi de Sicile, *Polyb. liv. xv.* Callicrates, Ulysse, *Athen. liv. vi.* Auguste, Alexandre; plusieurs successeurs de cet empereur, Auguste, *Suéton, dans Auguste, c.* 50; *Dion. l. LI.* Narcisse, Pallas; plusieurs Romains, Séjan; les Grecs, Hellen; les Troyens, Pergamus; les habitans d'Héraclée, Hercule; ceux d'Athênes, Solon; ceux d'Alexandrie, Alexandre; ceux de Séleucie, Séleucus; ceux de Lacédémone, Lycurgue; les Chersonites, Constantin.

Quelques-uns se faisoient graver eux-mêmes sur leurs *anneaux*, *Plaut. Pseudol., act.* 1, *scen.* 1. L'*anneau* d'or de Childéric, trouvé dans son tombeau, & qui se voit à la bibliothèque du Roi, porte le portrait & le nom de ce prince.

Auguste avoit un Sphinx sur son *anneau*, *Plin. l. xxxiii, c.* 1. Mécene, une grenouille. *Ib.* Pompée, un chien sur la proue d'un navire; les soldats en Égypte, un escarbot, *Plutarc. de Iside.* Aréus, roi de Sparte, un aigle, tenant un serpent dans ses serres, *Josephe liv. xii, c.* 5. Darius, roi de Perse, un cheval; Sporus, l'enlévement de Proserpine, *Suet. in Nerone, c.* 46. Les Locriens occidentaux, l'étoile du soir, appelée *hesperus*, *Strabon, liv. iv.* Pline le jeune, un char tiré par quatre chevaux; Polycrate, une lyre; Séleucus, une ancre, *Clem. Alex. Pædag. lib. iii.* Plusieurs chrétiens des premiers siecles portoient sur leurs *anneaux* le monogramme de J. C., que l'on trouve aussi sur plusieurs médailles des empereurs chrétiens.

Anneau *du jour de la naissance*, *annulus natalitius*. On l'appeloit ainsi, parce qu'on ne le portoit que ce jour-là seulement. La plupart des commentateurs croient le reconoître dans ce vers de Perse, (1, 16):

Et natalitia tandem cum Sardonyche alba.

Quelques-uns appelent *annulus natalitius*, un *anneau* que les amis ou les cliens envoyoient à leur patron ou à leur ami, pour le féliciter au jour anniversaire de sa naissance. Plaute, (*Curc.* 5, 2, 26):

Hic est ANNULUS, *quem ego tibi misi natalis die.*

Anneau *des arrhes*, *annulus sponsionis*. Lorsque l'on concluoit un marché, on donnoit son *anneau* en gage de sa promesse, & pour servir d'arrhes. Cet usage est prouvé par un grand nombre de passages du droit romain. Le moine Planude, qui a écrit une vie fabuleuse d'Ésope, suppose que Xanthus ayant parié qu'il boiroit la mer entiere, donna son *anneau* pour arrhes de cette gageure; ce qui prouve que cet usage duroit encore sous les empereurs grecs, temps où vivoit Planude. On donnoit également son *anneau* à celui que l'on chargeoit d'ordoner un repas, dont chacun des convives devoit payer sa part. Térence, dans l'Eunuque, (3, 4, 1):

Heri aliquot adolescentuli coimus in Pyræo
In hunc diem ut de symbolis essemus. Chæream ei rei
Præfecimus: dati annuli.

Cet *anneau* servoit encore à faire reconoître au dépositaire celui qui lui avoit remis le depôt. Plaute, (*Bacchi.* 2, 3, 93):

. . . . Ch. annulum gnati tui
Facito ut memineris ferre. Ni. Quid opus est annulo?
Ch. Quia id signum est cum Theotimo, qui eum illi afferet,
Ei aurum ut reddatur.

Anneau des joueurs de flûte. Ces musiciens se distinguoient ordinairement par un brillant *anneau* orné d'une pierre précieuse. Suétone, dans la vie de Néron, décrivant le costume des symphonistes, n'oublie pas l'*anneau* de la main gauche, *nec sine annulo lævis*. Une ruse du joueur de flûte grec Isménias, atteste la généralité de cet usage chez les anciens. Étant envoyé en ambassade au roi Artaxerxès, il fut obligé de l'*adorer* selon la coutume des Perses. On ne pouvoit lui parler sans cette salutation préalable, que les Grecs libres abhorroient, comme profanant un acte de respect dû à la divinité seule. Isménias arivé au pied du trône d'Artaxerxès, laissa tomber son *anneau* comme par mégarde, & se courba pour le ramasser. Les Perses crurent qu'il *adoroit* le grand roi, & les Grecs imaginerent simplement que l'ambassadeur avoit ramassé son *anneau*. Ælien, (*Hist.* 1, 21).

Anneau *de Samothrace*, *annulus Samothracius ferreus*. C'étoient des talismans que la superstition avoit inventés, & que l'imposture acréditoit. On gravoit sur ces *anneaux* des caracteres magiques, & l'on y renfermoit de l'herbe coupée en de certains temps, ou de petites pierres trouvées sous de certaines constellations. Ceux qui portoient ces *anneaux*, se croyoient à l'abri de toutes sortes de revers, & assurés du succès de tout ce qu'ils entreprenoient. On les appeloit *Samothraciens*, parce que les peuples de cette île s'appliquoient particuliérement à étudier les secrets de la nature. (*L.*)

Anneau *du pêcheur*. Les brefs apostoliques sont scellés de l'*anneau du pêcheur*. Ce sceau est ainsi appelé, parce qu'on suppose que S. Pierre, qui

étoit pêcheur, en a usé le premier, & que les Papes s'en servent d'après lui. Il n'y a cependant qu'environ quatre cents ans que ce terme est en usage. Ce sceau s'appele ainsi, parce qu'il porte l'image de S. Pierre.

ANNEDOTS, étoient trois animaux célebres dans la mythologie chaldéene; ils sortirent l'un après l'autre de la mer Érithrée, sur les côtes de la Babylonie. Le premier forma les hommes de ces contrées dans les sciences & les arts, les rassembla, leur apprit à bâtir des villes, à consacrer des temples aux dieux, à se dicter des loix; en un mot, leur donna des instructions sur tout ce qui peut établir les mœurs & les former. Il parut la premiere année d'Alorus.

Les deux autres parurent depuis successivement; ils n'inventerent rien de nouveau, & montrerent seulement plus en détail ce que le premier n'avoit enseigné qu'en gros. Abydene les appele demi-dieux. Bérose disoit que l'on conservoit de son temps dans un temple de Babylone, une représentation du premier, qu'il appele OANNES. *Voyez* ce mot.

ANNÉE. Les anciens avoient fait de cette période de temps, une divinité, à laquelle ils avoient élevé des autels. Il y en avoit entr'autres à Cadis.

Ils avoient choisi le palmier pour le symbole de l'*année*; parce qu'ils croyoient faussement que cet arbre pousse une nouvele branche à chaque lunaison.

ANNÉE, (*souhaiter la bonne année*). On croit que cet usage vient des Romains. Ils se rendoient des visites & se faisoient réciproquement des complimens avant la fin du premier jour. Ils se présentoient des étrennes, *strena*, & offroient aux dieux des voeux pour la conservation les uns des autres. Lucien parle de cet usage, comme d'une chose très-anciene, & il raporte l'origine à Numa. Ovide y fait allusion au commencement de ses Fastes.

Postera lux oritur, linguisque animisque favete;
Nunc dicenda bono sunt bona verba die.

Pline est un témoin encore plus sûr; il dit (*lib.* 28, *c.* 1): *Primum anni incipientis diem latis precationibus invicem faustum ominamur.*

Le comte de Caylus nous a conservé deux petits monumens (*Voyez* ÉTRENNES) qui sont très-précieux, à cause des souhaits qu'on y voit exprimés. Sur l'un on lit: *ANNUM NOVUM FAUSTUM FELICEM TIBI*; & sur l'autre: *ANNUM NOVUM FAUSTUM FELICEM MIHI*. Ce dernier monument nous apprend que chez les Romains l'on se souhaitoit à soi-même la bonne année.

On trouve dans la collection du Baron de Stosch un crystal de roche sur lequel sont gravés trois petits médaillons, avec une feuille de laurier, une figue & une datte, présens que se faisoient les Anciens au premier jour de l'an. Un de ces médaillons représente Commode; le second une Victoire avec l'inscription *Vic. Aug.* & le troisieme Janus deboue dans un temple. On lit tout-autour l'inscription suivante, qui est éfacée en quelques endroits: FELI . . . . ERA . . . . ANNUM N . . . . FAUS . . . . XM. Elle se rétablit ainsi: *FELICI. IMPERATORI ANNUM. NOVUM. FAUSTUM. FELICEM.*

ANNÉE *des Égyptiens*. Ce sont les Égyptiens, si on croit Hérodote, qui ont les premiers fixé l'*année*, & qui l'ont établie de 360 jours, partagés en douze mois. Mercure Trismégiste ajouta cinq jours à l'*année* Égyptiene, & la fit de 365. Nous lisons dans Diodore de Sicile, *livre I.* dans la vie de Numa par Plutarque, & dans Pline, *livre VII*, *chap.* 48, que l'*année* Égyptiene étoit dans les premiers temps fort différente de celle que nous venons de décrire.

L'année Égyptiene, appelée aussi l'année de *Nabonassar*, étoit, comme nous l'avons vu, solaire, composée de 360 jours, & divisée en douze mois de trente jours, auxquels sont ajoutés cinq jours intercalaires à la fin. Les noms de ces mois sont *Thot*, *Paophi*, *Athyr*, *Chojac*, *Tybi*, *Mecheir*, *Phamenoth*, *Pharmuthi*, *Pachon*, *Pauni*, *Epiphi*, *Mesori*; & de plus ἡμέραι ἐπαγόμεναι, ou les cinq jours intercalaires. La connoissance de l'*année Égyptiene*, dont nous venons de parler, est nécessaire à cause des observations de Ptolomée dans son Almageste, qui sont dressées suivant cette *année*.

Les anciens Égyptiens, suivant Diodore de Sicile, *liv. I*, Plutarque, dans la vie de Numa, & Pline, *liv.* 7, *c.* 48, mesuroient les *années* par le cours de la lune. Dans le commencement une lunaison, c'est-à-dire, un mois lunaire faisoit l'année; ensuite trois, puis quatre, à la maniere des Arcadiens. De là les Égyptiens allerent à six, ainsi que les peuples de l'Acarnanie. Ils vinrent enfin à composer l'*année* de 360 jours & de douze mois; & Aseth, 32e roi des Égyptiens, ajouta à la fin de l'*année* les cinq jours intercalaires.

Cette briéveté des premieres *années Égyptienes* explique, suivant les mêmes Auteurs, la raison pour laquelle les Égyptiens faisoient le monde si ancien, & pour laquelle on trouve dans leur histoire, des rois qui ont vécu jusqu'à mille & douze cents ans. Hérodote garde un profond silence sur ce point; il dit seulement que les *années* Égyptienes étoient de douze mois. Plutarque ne parle sur cette matiere qu'avec une sorte d'incertitude, & il n'avance le fait dont il s'agit que sur le raport d'autrui. Diodore de Sicile le raporte comme une conjecture de quelques auteurs, dont il ne dit pas le nom, & qui probablement avoient cru par-là concilier la chronologie Égyptiene avec celle des autres nations.

Quoi qu'il en soit, le P. Kircher prétend qu'outre l'*année* solaire, quelques provinces d'Égypte avoient des *années* lunaires, & que dans les temps les plus reculés, quelques-uns des peuples de ces provinces prenoient une seule révolution de la lune pour une *année*; que d'autres trouvant cet inter-

valle trop court, faisoient l'*année* de deux mois, d'autres de trois, &c. *Œdip. Égypt. tom. II, p.* 252.

L'année Égyptiene de 365 jours étoit une année *vague.*; comme elle différoit d'environ six heures de l'*année* tropique, il arivoit, en négligeant cet intervalle de 6 heures, que de 4 en 4 ans, cette *année* vague anticipoit d'un jour sur la période solaire; & que par conséquent en quatre fois 365 jours, c'est-à-dire, en 1460 ans, son commencement devoit répondre successivement aux différentes saisons de l'*année*.

Lorsque les Égyptiens furent subjugués par les Romains, ils reçurent l'*année Juliene*, mais avec quelques altérations: car ils retinrent leurs anciens noms de mois avec les cinq jours *épagemenes*, & ils placerent le jour intercalé tous les quatre ans, entre le 28 & le 29 d'Août. Le commencement de leur *année* répondit au 29 Août de l'*année Juliene*. Ainsi réformée, l'*année* Égyptiene s'appela *annus Actiacus*, à cause qu'elle avoit été instituée après la bataille d'Actium, qui rendit Auguste maître de l'Égypte.

Année *des Grecs*. Jusqu'à l'époque où les Grecs reçurent des Asiatiques l'astronomie & le calcul des *années*, ils mesurerent le temps par les saisons des semences & des récoltes. Dès les temps d'Homere ils avoient abandoné cette maniere vague de compter les *années*, pour en adopter une fixe & précise. On voit par l'Odyssée (Ξ 561) que l'*année* des Grecs étoit alors lunaire. Thalès de Milet inventa depuis un cycle pour faire acorder les mouvemens du soleil avec ceux de la lune. Ce cycle formoit l'*année* de douze mois composés de 30 jours; mais à la fin de chaque seconde année il ajoutoit un treizieme mois de 30 jours. Cette fausse maniere de supputer faisoit excéder de 20 jours les deux *années* lunaires sur les deux *années* solaires. Scaliger a cru en conséquence que le cycle de Thalès n'avoit servi qu'aux Astronomes, & qu'aucun peuple ne l'avoit adopté.

Solon fit un changement plus heureux: il composa les mois de 30 jours & de 28 alternativement. Tous les deux ans il ajoutoit un treizieme mois embolismique qui étoit de 22 & de 23 jours alternativement. Ce fut le cycle de quatre ans. On le porta depuis à huit ans pour le rendre plus exact; & ce fut le dernier changement que les Grecs firent à leur calendrier, jusqu'à Méton.

Voyant qu'après les huit ans révolus il restoit encore quelques heures pour égaler les révolutions du soleil & de la lune, dont on n'avoit pas tenu compte, Méton inventa le cycle de 19 ans, qui ramenoit ces deux planetes au même point du ciel. Ce rapel n'étoit pas encore précis, il s'en manquoit de sept heures. On voulut racheter cette légere erreur, & pour cela Calippus composa un nouveau cycle de quatre périodes Métonienes. Mais Hipparque renchérit sur lui, & prit également quatre cycles de Calippus pour former le sien.

L'*année* des Grecs resta dans l'état où l'avoit fixée Méton, & les cycles de Calippus & d'Hipparque ne furent adoptés que par les Astronomes. Cette année commençoit à la premiere pleine lune qui suivoit le solstice d'été, comme nous l'apprend *Festus Avienus :*

Sed primævа Meton exordia sumpsit ab anno,
Torreret rutilo Phœbus cum sidere Cancrum, &c.

Ce commencement d'année a causé de grandes erreurs de la part des Historiens anciens; parce qu'il differe de celui des Égyptiens & de celui des Romains. Plutarque dit même, dans la vie d'Aristide, que mal-gré la connoissance des mouvemens célestes, si perfectionée de son temps, on ignoroit le véritable jour où les Perses avoient été vaincus à Platée, à cause des différens commencemens de mois & d'*année* qui étoient en usage chez plusieurs peuples de la Grece.

Les mois à Athènes, & dans une grande partie de la Grece proprement dite, commençoient avec la premiere apparence de la nouvele lune. À chaque 3ᵉ, 5ᵉ, 8ᵉ, 11ᵉ, 14ᵉ, 16ᵉ & 17ᵉ *année* du cycle de 19 ans, on ajoutoit un mois embolismique de 30 jours, afin que les nouveles & les pleines lunes revinssent au même terme ou saison de l'*année*. *Voyez* mois.

Année *Macédoniene anciene* (l'), étoit lunaire, & ne différoit de la Greque que par le nom & l'ordre des mois. Le premier mois Macédonien répondoit au mois Mæmactérion, ou quatrieme mois Attique. Voici l'ordre, la durée & les noms de ces mois: Διος, 30 jours; Απελλαιος, 29; Αυδυναιος, 30; Περιτιος, 29; Δυστρος, 30; Ξανδικος 30; Αρτεμισιος, 30; Δαισιος, 29; Πανεμος, 30; Λωος, 29; Γορπιαιος, 30; Υπερβερεταιος, 29.

Année *Macédoniene nouvele* (l'), est solaire. Le commencement en est fixé au premier Janvier de *l'année Juliene*, avec laquelle elle s'acorde parfaitement. Elle étoit particuliérement nommée l'*année* Attique; & le mois intermédiaire d'après *Posideon*, ou le sixieme mois, étoit appelé ποσιδεων β, ou dernier *Posideon*.

Les Syro-Macédoniens, à l'exemple des Macédoniens, avoient donné aux mois d'autres noms que les Grecs; ainsi le pratiquoient les Smyrniens, les Tyriens, les peuples de Cypre, de Paphos, les Bithyniens, &c.

Année *Syriene* (l'), est solaire. Elle commence avec le mois d'octobre de l'*année Juliene*, dont elle ne differe que par le nom des mois; la durée étant la même. Les noms de ces mois sont: *Tisbrin*, répondant au mois d'octobre, & contenant 31 jours; le second *Tisbrin*, contenant, ainsi que novembre, 30 jours; *Canun* 31; le second *Canun* 31; *Thebar* 28; *Adar* 31; *Nisan* 30; *Ayar* 31; *Hariram* 30; *Tamuz* 31; *Ab* 31; *Elul* 30.

Année *Juive anciene* (l'), étoit lunaire, composée ordinairement de 12 mois, alternativement de 30 & de 29 jours. On la faisoit répondre à

l'*année* solaire, en ajoutant à la fin 11 & quelquefois 12 jours, ou en insérant un mois embolismique. Voici les noms & la durée de ces mois: *Nisan* ou *Abib* 30 jours; *Jiar* ou *Zius* 29; *Sivan* ou *Silvan* 30; *Thamuz* ou *Tamuz* 29; *Ab* 30; *Elul* 29; *Tisri* ou *Ethanim* 30; *Marchesvam* ou *Bul* 29; *Cisleu* 30; *Thebethe* 29; *Sabat* ou *Sebeth* 30; *Adar*, dans les années embolismiques, 30; *Adar*, dans les *années* communes, étoit de 29.

ANNÉE *Juive moderne* (l'), est pareillement une *année* lunaire de 12 mois dans les *années* communes, & de 13 dans les *années* embolismiques lesquelles sont la 3e, la 6e, 8e, 11e, 14e, 17e & 19e du cycle de 19 ans. Le commencement de cette *année* est fixé à la nouvele lune d'après l'équinoxe d'autone. Les noms des mois & leur durée sont: *Tisri* de 30 jours; *Marchesvam* 29; *Cisleu* 30; *Tebethe* 29; *Sebeheth* 30; *Adar* 29; *Veadar*, dans les *années* embolismiques, 30; *Nisan* 30; *Ijar* 31; *Hariram* 30; *Tamuz* 31; *Ab* 31; *Elul* 30.

ANNÉE *Persiene* (l'), est solaire. Elle est composée de 365 jours, divisés en 12 mois de 30 jours chacun, avec 5 jours intercalaires ajoutés à la fin. Voici les noms des mois de cette *année*: *Atrudiameh*, *Ardihasehlmeh*, *Cardimeh*, *Thirmeh*, *Merdedmeh*, *Schahariremeh*, *Meharmeh*, *Abenmeh*, *Adarmeh*, *Dimeh*, *Behenmeh*, *Assirermeh*. Cette *année* est appelée *année Jezdergique*, pour la distinguer de *l'année solaire fixe*, appelée *l'année Gélaléene*, ou *Malaléene*, que les Persans suivent depuis *l'année* 1089. Golius, dans ses notes sur Alfergan, est entré dans un grand détail sur la forme anciene & nouvele de l'*année* Persiene, laquelle a été suivie de la plupart des auteurs Orientaux. Il nous apprend particuliérement que sous le Sultan Gelaluddaulé Melicxa, vers le milieu du onzieme siecle, on entreprit de corriger la longueur de l'*année*, & d'établir une nouvele époque. Il fut donc réglé que de quatre en quatre ans on ajouteroit un jour à l'*année* commune, laquelle seroit par conséquent de 366 jours. Mais parce qu'on avoit reconu que l'*année* solaire n'étoit pas exactement de 365 jours 6 heures, il fut ordoné qu'alternativement (après 7 ou 8 intercalations), on intercaleroit la cinquieme, & non pas la quatrieme *année*. Il paroît que les Perses connoissoient déja fort exactement la grandeur de l'*année*, poisque, selon cette forme, l'*année* persiene seroit de 365 jours 5 heures 49 minutes 31 secondes, ce qui differe à peine de l'*année Grégoriene*, que les Européens ou Occidentaux n'ont rédigée que plus de 500 ans après les Asiatiques ou Orientaux.

Depuis le regne de Jezdergide, le dernier des rois de Perse, lequel fut tué par les Sarasins, l'*année persiene* étoit de 365 jours, sans qu'on s'occupât d'y admetre aucune intercalation. Ces années datent de son avénement au trône de Perse le 26 Juin 632 de J. C. Il paroît que plus anciénement, après 520 années écoulées, le premier jour de l'an, qui avoit rétrogradé très-sensiblement, étoit remis au même lieu qu'auparavant, en ajoutant un mois de plus à l'année, qui devenoit pour lors de 13 mois. Mais l'*année* dont tous les auteurs qui ont écrit en arabe ou en persan, ont fait usage dans leurs tables astronomiques, est semblable aux *années égyptienes*, lesquelles sont toutes égales, étant de 365 jours sans intercalation. Cette année cessa d'être employée en 1089, lors de la réforme de l'*année Gélaléene*.

Au reste, l'*année jezdergique* est la même chose que l'*année* de *Nabonassar*. Quant à l'*année Gélaléene*, c'est peut-être la plus parfaite & la plus commode de toutes les *années* civiles; car on y trouve par le calcul que les solstices & les équinoxes répondent constament aux mêmes jours de cette *année*, qui s'acorde en tout point avec les mouvemens solaires. C'est un avantage qu'elle a même, selon plusieurs chronologistes, sur l'*année Grégoriene*; parce que celle ci n'a pas, selon eux, une intercalation aussi commode.

ANNÉE *Arabe* ou *Turque* (l'), est lunaire. Cette *année* est composée de 12 mois, qui sont alternativement de 30 & de 29 jours; quelquefois aussi elle contient 13 mois. Voici les noms & la durée de ces mois: *Maharram* de 30 jours; *Saphar* 29; *Rabia* 30; second *Rabia* 29; *Jemada* 30; second *Jamada* 29; *Rajab* 30; *Shaaban* 29; *Samadan* 30; *Shawal* 29; *Dalkaadah* 30; *Dulheggia* 29, & de 30 dans les années embolismiques. On ajoute un jour intercalaire à chaque 2e, 5e, 7e, 10e, 13e, 15e, 18e, 21e, 24e, 26e, 29e *année* d'un cycle de 29 ans.

ANNÉE *Éthiopique* (l'), est solaire. Elle s'acorde parfaitement avec l'*actiaque*, excepté dans les noms des mois. *Voyez* ANNÉE *des Égyptiens*. Son commencement répond à celui de l'*année égyptiene*, c'est-à-dire, au 29e d'Avril de l'*année juliene*. Les mois de cette année sont *Mascaram*, *Tykympl*, *Hydar*, *Tyshas*, *Tyr*, *Jacatil*, *Magabit*, *Mijaria*, *Giribal*, *Syne*, *Hamle*, *Hahase*, & il y a de plus cinq jours intercalaires.

ANNÉE des Albains (l'), étoit lunaire. Les habitans d'Albe avoient réglé les mois de leur *année* sur le cours de la lune; & ils conserverent encore long-temps, après avoir admis une *année* fixe, l'influence de la lune sur leur calcul; car ils réglerent les nones sur les phases de cette planete. De cette maniere, l'inégalité de leurs mois étoit prodigieuse: Mars avoit 36 jours, Mai 22, Août 18, Septembre 16. *Scalig. de Emend. temp. I, p.* 10.

ANNÉE ROMAINE *de Romulus*. Le fondateur de Rome composa d'abord l'*année* qui étoit lunaire, de dix mois seulement. Ovide nous l'apprend dans ses Fastes, 1, 27:

Tempora digereret cum conditor urbis, in anno
Constituit menses quinque bis esse suo.

Et 3, 121.

Annus erat, decimum cum luna repleverat orbem:
Hic numerus magno tunc in honore fuit.

Seu quia tot digiti, per quos numerare solemus:
Seu quia bis quinto fœmina mense parit.

Voici les noms & la durée de ces mois. Mars, le premier de tous, contenoit 31 jours; Avril 30; Mai 31; Juin 30; Quintilis ou Juillet 31; Sextilis ou Août 30; Septembre 30; Octobre 31; Novembre 30; Décembre 30: le tout faisant 304 jours; ainsi cette *année* se trouvoit moindre de 50 jours que l'*année* lunaire réelle, & de 61 que l'*année* solaire.

De là résultoit que le commencement de l'*année* de Romulus étoit vague, & ne répondoit à aucune saison fixe. Ce prince sentant l'inconvénient d'une pareille variation, voulut qu'on ajoutât à chaque année le nombre de jours nécessaires pour que le premier mois répondît toujours au même état du ciel: mais ces jours ne furent point partagés en mois.

Année romaine *de Numa Pompilius*. Numa corrigea la forme irréguliere de l'*année* de Romulus, & fit deux nouveaux mois des jours surnuméraires ajoutés par le législateur. Le premier fut le mois de Janvier, le second celui de Février. Voici les noms & la durée des douze mois dont fut composée l'*année* de Numa: Janvier 29 jours; Février 28; Mars 31; Avril 29; Mai 31; Juin 29; Juillet 31; Août 29; Septembre 29; Octobre 31; Novembre 29; Décembre 29. Le tout faisant 355 jours. Ainsi cette *année* surpassoit l'*année civile lunaire* d'un jour, & *l'année astronomique lunaire* de 15 heures 11 minutes 24 secondes; mais elle étoit plus courte que l'*année solaire* de 11 jours; en sorte que son commencement étoit encore vague par raport à la situation du soleil.

Numa voulant que le solstice d'hiver répondît au même jour, fit intercaler 22 jours au mois de Février de chaque seconde *année*, 23 à chaque quatrieme, 22 à chaque sixieme, & 23 à chaque huitieme. Mais cette regle n'opéroit point encore la compensation nécessaire; car l'*année* de Numa surpassant d'un jour l'*année* des Grecs de 354 jours, l'erreur devint sensible au bout d'un certain temps; ce qui obligea d'avoir recours à une nouvele maniere d'intercaler. Au lieu d'ajouter 23 jours à chaque huitieme *année*, on n'en ajouta que 15, & on chargea les grands pontifes de veiller au soin du calendrier. Mais les grands pontifes s'aquiterent si mal de ce devoir, qu'ils laisserent tout retomber dans la plus grande confusion.

Année Juliene. La négligence des pontifes ayant réduit l'*année* de Numa à n'avoir plus aucun de ses anciens raports avec les saisons, Jules-César entreprit de réformer le calendrier. Ce grand homme fit venir d'Égypte Sosigenes, fameux mathématicien, tant pour fixer la longueur de l'année, que pour en rétablir le commencement, qui avoit été dérangé de 67 jours.

Afin de le remettre au solstice d'hiver, Sosigenes fut obligé de prolonger la premiere *année* de trois mois, c'est-à-dire, jusqu'à 15 mois ou 445 jours. Cette *année* fut appelée en conséquence l'Année de confusion, *annus confusionis*.

L'année Juliene est solaire. Elle contient ordinairement 365 jours, auxquels on en ajoute un tous les quatre ans, c'est-à-dire, dans les *années* bissextiles au mois de févriet, en nommant le lendemain du jour appelé *Sexto calendas martias, bissexto calendas martias*. Les mois de l'*année Juliene* étoient disposés ainsi: Janvier 31 jours; Février 28; Mars 31; Avril 30; Mai 31; Juin 30; Juillet 31; Août 31; Septembre 30; Octobre 31; Novembre 30; Décembre 31; mais dans les *années bissextiles* le mois de Février avoit, comme à présent, 29 jours. Suivant cet établissement, la grandeur astronomique de l'*année juliene* étoit de 365 jours 8 heures; & elle surpassoit par conséquent la vraie *année* solaire d'environ 11 minutes, ce qui en 131 ans produisoit un jour d'erreur. Mal-gré cela, l'*année* établie par Jules-César a été suivie par toutes les nations chrétienes, jusqu'au milieu du seizieme siecle, & plus long-temps encore par les états protestans.

Année Grégoriene. Le Pape Grégoire XIII vit que l'erreur de 11 minutes qui se trouvoit dans l'*année juliene*, ayant été répétée jusqu'en 1582, avoit déplacé l'équinoxe du printemps fixé par le Concile de Nicée au 21 de Mars, & faisoit entrer le soleil dans l'équateur dès le 11 de Mars. Pour remédier à cet inconvénient, qui pouvoit aller encore plus loin, il appela à Rome les plus habiles astronomes de son temps, & concerta avec eux la correction qu'il falloit faire, afin que l'équinoxe tombât au même jour que dans le temps du concile de Nicée. Pour y réussir, on retrancha les dix jours d'erreur de l'*année* 1582; & au lieu du 5 Octobre de cette *année*, on compta tout de suite le 15. On régla ensuite que les dernieres *années* de trois siecles consécutifs seroient communes, & la derniere du quatrieme siecle seulement seroit bissextile, & cela alternativement à perpétuité.

Quelque approchée de l'exactitude que paroisse l'*année Grégoriene*, elle n'est pas encore parfaite; car dans quatre siecles l'*année juliene* avance de trois jours, une heure & 22 minutes. Comme dans le calendrier grégorien on ne tient compte que des trois jours, & qu'on néglige la fraction d'une heure & 22 minutes, cette erreur au bout de 7200 ans, produira un jour de mécompte.

Année de Confusion. *Voyez* Année Juliene.

Année de la fondation de Rome. Quoique les Romains comptassent les années de leur république par les consulats, & celles des empereurs par les dates de leur puissance tribunicienne, on trouve cependant des exemples de supputation par les *années de la fondation de Rome*. On lisoit (Boxhorn. Quæst. Rom. 18) l'inscription antique suivante:

Præsentiæ
matris. Deum
P. Septimius. felix
ob coronam
millesimi
urbis anni.

Par *corona millesimi urbis anni*, on entendoit sans doute une période de mille ans révolus depuis la fondation de Rome.

On lit sur une médaille d'or d'Hadrien, ann. dccc lxxiiii nat. urb. *Anno 874 natæ urbis*.

Mais à quelle *année* avant J. C. répond l'*année* de la fondation de Rome? C'est un point de Chronologie sur lequel les historiens latins eux-mêmes ont beaucoup varié. Ennius la mettoit 879 ans avant notre ere vulgaire, & Timée de Sicile à l'an 814. Varron, dont le sentiment a été adopté des meilleurs chronologistes, la place l'an 754; & sa suppntation ne recule que de deux ans celle de Denis d'Halicarnasse, & d'on an celle des marbres du capitole. *Voyez ce mot*. Polybe croyoit avoir des raisons pour raprocher cette époque à l'an 751; le poëte Ausone à l'an 736; & l'ancien historien Cincius jusqu'à l'an 729. Le calcul de Varron, que toute la république des lettres semble avoir adopté, ne porte que sur un horoscope de Romulus; c'est pourquoi nous croyons qu'il est plus sage de suivre l'ere des Fastes du capitole, monument national & invariable.

Année sacrée. *Voyez* sacrée.

Année séculaire. *Voyez* séculaires (*jeux*).

Années de Jésus-Christ. (*Art de vérifier les dates.*)

Quand on a commencé à s'en servir en Occident, & combien cet usage a varié.

L'ere de Jésus-Christ ou de l'incarnation, est proprement l'ere des Latins. Les Grecs & les Orientaux n'en ont presque point fait usage dans leurs actes publics (1). Ils avoient, & ont encore aujourd'hui pour leurs dates authentiques, d'autres époques dont nous donnerons ci-après le détail. C'est donc par raport à l'Occident, & spécialement par raport à la France, que nous allons traiter des *années* de Jésus-Christ.

Nous n'examinerons point ici quelle est la véritable *année* de la naissance du Sauveur. Les plus habiles chronologistes prétendent que nous la plaçons quatre ans plutard qu'elle n'est arivée; un d'entr'eux soutient même, avec assez de vraisemblance, qu'on doit l'avancer de cinq ans; & d'ailleurs, nous ne donnons point une table chronologique pour rectifier les idées des auteurs, mais pour apprendre à compter comme eux, afin de les entendre, lorsque nous lisons leurs écrits. Or, les anciens, du moins pour la plupart, comptoient les *années* de Jésus-Christ de même que nous les comptons, selon notre ere vulgaire, qui nous fait compter cette *année* 1786, au lieu que nous devrions compter 1790, si nous suivions le sentiment des chronologistes dont nous avons parlé.

L'usage de compter les *années* par celles de Jésus-Christ, n'a été introduit en Italie qu'au sixieme siecle, par Denis le Petit, & qu'au septieme en France (2), où il ne s'est même bien établi que vers le huitieme, sous les rois Pepin & Charlemagne. Nous avons trois conciles, celui de Germanie, assemblé l'an 742; celui de Liptines ou Lestines, tenu en 743, & celui de Soissons, célébré l'an 744, qui sont datés des *années* de l'incarnation. Depuis ce temps-là, & sur-tout depuis Charlemagne, nos historiens ont coutume de dater les faits qu'ils raportent, par les *années* de Jésus-Christ; mais ils ne s'acordent pas tous dans le commencement de l'*année*.

Divers commencemens de l'année chez les Latins.

Nous trouvons huit manieres différentes de commencer l'*année* chez les Latins. Les uns la commençoient avec le mois de Mars, comme les premiers Romains, sous Romulus; les autres avec le mois de janvier, comme nous la commençons aujourd'hui, & comme les Romains l'ont commencée depuis Numa, Plusieurs la commençoient sept jours plutôt que nous, & donnoient pour le premier de l'*année* le 25 décembre, qui est celui de la naissance du Sauveur. D'autres remontoient jusqu'au 25 mars, jour de sa conception ou de son incarnation dans le sein de la Vierge, communément appelé le jour de l'annonciation. En remontant ainsi, ils commençoient l'*année* neuf mois & sept jours avant nous.

Il y en avoit d'autres qui, prenant aussi le 25 mars pour le premier de l'*année*, différoient dans leur maniere de compter, d'un an plein, de ceux dont nous venons de parler. Ceux-là devançoient le commencement de l'*année* de neuf mois & sept jours, & comptoient, par exemple, l'an 1000 dès le 25 mars de notre *année* 999: ceux-ci, au con-

(1) Nous disons dans leurs actes publics; car dans leurs actes privés ils ont souvent employé l'ere de l'incarnation, en la joignant toutefois, pour l'ordinaire, à d'autres époques qui leur étoient particulieres. Les Grecs l'ont peut-être connue avant les Latins; mais les autres peuples d'Orient en ont fait usage beaucoup plutard que ces derniers. M. Assemani prétend (*Bibl. Orient. t. 1, p. 289*) que les Syriens n'ont commencé à s'en servir qu'après le dixieme siecle.

(2) Cette maniere de dater se rencontre dans Grégoire de Tours, qui confond, à la vérité, l'ere de l'incarnation avec celle de la passion; on la voit aussi manifestement exprimée dans quelques chartes privées du septieme siecle, & rien n'empêche de croire qu'elle s'introduisit parmi nous presqu'en même-temps qu'en Angleterre, où elle fut apportée par S. Augustin, apôtre de cette île. Cependant il faut convenir que l'usage de dater par les *années* de l'incarnation, ne devint ordinaire dans les diplômes royaux que depuis le regne de Hugues-Capet.

traire, la retardoient de trois mois moins sept jours, & comptoient encore jusqu'au 24 mars inclusivement l'an 999, lorsque nous comptons l'an 1000, selon notre maniere de commencer l'*année* avec le mois de janvier; parce qu'ils ne la commençoient qu'au 25 mars suivant. D'autres commençoient l'*année* à Pâque, & en avançoient ou reculoient le premier jour, selon que celui de Pâque tomboit : ceux-ci, comme les précédens, commençoient aussi l'*année* environ trois mois après nous, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins, selon que Pâque arrivoit en mars ou en avril. Il y en a enfin, mais en petit nombre, qui paroissent avoir commencé l'*année* un an entier avant nous, en datant, par exemple, dès le mois de janvier l'*an onze cent trois*, lorsque nous ne comptons que l'an onze cent deux. Voilà les différens commencemens de l'*année* de l'incarnation que nous avons remarqués dans les anciens: il faut en rapporter les preuves, au moins en abrégé.

Nous ne nous étendrons point pour prouver que Grégoire de Tours & d'autres écrivains des sixieme & septieme siecles, ont quelquefois commencé l'*année* avec le mois de mars. Le P. Mabillon l'a démontré dans sa *Diplomatique*, *l. II*, *c.* 23, *n.* 4. Nous trouvons encore le même usage au huitieme siecle, dans un statut du concile de Vern, tenu en France l'an 755, par lequel il est ordonné, *ut bis in anno synodus fiat : prima synodus mense primo, quod est kalendis martiis*. Voilà le mois de mars, & même les calendes ou le premier jour de ce mois, bien clairement marqués pour le premier de l'*année* (1). Il est assez indifférent à notre sujet, d'examiner de quelle sorte d'*année* parle ce concile, si c'est de l'*année* solaire ou de l'*année* lunaire. Nous savons qu'on a souvent distingué ces deux sortes d'*années*, & qu'on leur a aussi souvent donné différens commencemens. Cette distinction, très-bien fondée, peut servir à lever plusieurs difficultés; mais pour le présent, elle nous importe peu. Nous ne cherchons qu'à prouver un commencement de l'*année* avec le mois de mars, qui puisse servir à vérifier certaines dates. Pour faire cette vérification, il n'est pas nécessaire de savoir que la date qui fait la difficulté soit la date d'une *année*, suivant le cours du soleil, ou la date d'une *année*, suivant la date de la lune: il suffit que ce soit une date qui a pu être employée, & qui se trouve vraie, selon l'un ou l'autre cours, que les anciens suivoient, peut-être assez indifféremment, comme on le voit par Grégoire de Tours, qui, quelquefois, commence l'*année* avec le mois de mars, & quelquefois avec le mois de janvier. En commençant l'*année* avec le mois de mars, il appele le mois de juillet le cinquieme mois, *mensem quintum*, au livre IV des miracles de S. Martin, c. 4. En la commençant avec le mois de janvier, il donne le nom de cinquieme mois au mois de mai, dans le chap. 35 du même livre.

Nous ne trouvons qu'un seul exemple d'un commencement d'*année* fixé au 18 mars. C'est dans la lettre du clergé de Liége au clergé de Treves, sur la différence des quatre-temps, *de differentia quatuor temporum*, publiée par dom Martenne, pag. 295 du premier tome de ses Anecdotes. Elle fut écrite au commencement du douzieme siecle; & Sigebert de Gemblours, qui en est auteur, y atteste que ce siecle avoit commencé au 18 mars : *Mense martio*, dit-il, *secundum positionem gentilium mediato primus dies sæculi præfigitur in XVIII ejusdem mensis, qui est XV kal. aprilis*. Sigebert parle sans doute ici du commencement de l'*année* astronomique, qui s'ouvre avec le printemps, & non de l'*année* civile des pays de Liége & de Treves; car on ne voit point d'acte de ces contrées, qui suppose l'*année* commencée au 18 mars.

A l'égard du commencement de l'*année*, fixé au 25 décembre ou au 25 mars, rien n'est plus clair que ce que nous lisons dans les statuts des Églises de Cahors, de Rodez & de Tulle, dressés en 1289, & imprimés au quatrieme tome des Anecdotes de dom Martenne & de D. Durand. On y voit cette remarque, n. 29, col. 764: *Nota quod numerus lunaris* (c'est le nombre d'or) *& litera dominicalis mutantur annuatim in festo Circumcisionis; anni vero Incarnationis Domini mutantur in terra ista in festo Annuntiationis beatæ Mariæ, & in quibusdam regionibus in festo nativitatis Domini*. Voilà deux commencemens de l'*année* de l'incarnation bien marqués, le jour de Noël, ou le 25 décembre dans certaines provinces de France, & le jour de l'Annonciation ou le 25 mars en d'autres. Mais ce jour de l'Annonciation précede-t-il de neuf mois & sept jours, ou suit-il de trois mois moins sept jours notre commencement de l'*année* avec le mois de janvier? C'est ce qui est encore décidé au même nombre, par les paroles suivantes : *Ita quod in festo circumcisionis Domini, ubi mutatur numerus lunaris, incipias quoad hoc computare numerum annorum Domini, qui erit in festo Annuntiationis proxime tunc sequenti*. Ces paroles ne sont point équivoques; elles démontrent clairement que le jour de l'Annonciation, regardé comme le premier de l'*année* de

N. S.

(1) Cet usage des François de commencer l'*année* au premier mars, tiroit son origine d'Allemagne. On voit en effet dans les loix allemandes, que *tres kalendæ martiæ* sont employées pour marquer trois *années*. *Ne in mallo publico*, est-il dit, tit. 17, sect. 5 de ces loix, *transactis tribus kalendis martiis postbac ancilla maneat in perpetuum*. Le décret de Thassillon, duc de Baviere, au huitieme siecle, dit la même chose, ch. 2, sect. 12. Cependant on voit, par une lettre du Pape Zacharie à S. Boniface, archevêque de Maïence, que dans ce même siecle & du vivant de ce même Thassillon, l'*année* commençoit au premier janvier en Allemagne : *Ubi*, dit-il, *Germani kalendas januarias & brumam ritu paganorum colere, & aliquid novi facere propter novum annum prohibentur*.

N. S. J. C. dans les provinces de Querci, de Rouergue & du Bas Limousin en 1289, étoit le 25 de mars, qui suit le mois de janvier, avec lequel nous commençons l'*année* aujourd'hui, & qu'ainsi dans ces provinces, on la commençoit trois mois moins sept jours après nous.

Il faut maintenant prouver que le jour de l'Annonciation, qui précede de neuf mois celui de la naissance du Sauveur, & de neuf mois sept jours le commencement de notre *année* juliene avec le mois de janvier, a été aussi regardé comme le premier de l'*année* de l'incarnation. La chose est certaine, par raport à l'Italie. Tous les savans convienent que Denis le Petit y avoit établi cet usage, en introduisant la maniere de compter par les *années* de Notre-Seigneur. On sait que les Pisans ont suivi jusqu'en 1745, le même usage dans leurs dates, fondés originairement sur ce motif, qu'il est plus naturel de mettre le jour de la conception du Sauveur avant celui de sa naissance, que de placer celui de sa naissance avant celui de sa conception, comme faisoient ceux qui commençoient l'*année* au jour de Noel. Dans la chronologie des Papes, on doit observer soigneusement ceux d'entre ces pontifes qui ont employé dans leurs bulles cette maniere de dater, nommée aujourd'hui le calcul Pisan. Il ne s'agit donc plus que de montrer cet usage établi en France; car pour l'Espagne, l'Angleterre & l'Allemagne, il est constant qu'elles ne l'ont jamais connu. Quelque probable au reste qu'il soit, que d'Italie il ait passé chez nous, comme tant d'autres semblables qui nous sont venus de Rome, nous ne croyons point ici pouvoir nous contenter de probabilités; nous demandons des preuves qui soient propres à la France, & tirées de nos anciens monumens. En voici plusieurs que nos rois mêmes nous fournissent.

Dans le Cartulaire de S. Maur des Fossés, il y a une charte du roi Robert qui est ainsi datée: *Data VII kalend. novembris, indict. XII, anno XII, regnante Roberto rege..... anno incarnati Verbi millesimo*. La premiere *année* du regne du roi Robert avec Hugues-Capet, son pere, est l'an 988; ainsi, la douzieme *année* de ce roi répond à la 999 de l'incarnation, selon notre maniere présente de compter. L'indiction XII marque aussi l'*année* 999. Pourquoi donc le notaire qui a écrit cette charte, lie-t-il la douzieme *année* du roi Robert, & l'indiction XII avec l'an 1000 de l'incarnation, si ce n'est parce qu'il commence celle-ci le 25 mars, neuf mois & sept jours avant nous? C'est pour la même raison qu'une charte originale du même roi, pour l'abbaye de S. Pierre de Châlons-sur-Marne, est ainsi datée: *Actum Parisius anno Dominicæ incarnationis MXXVIII, regnante Roberto rege XL*. Et une autre encore pour l'abbaye de Coulombs, raportée par Duchesne, parmi les preuves de l'Histoire de la maison de Montmorenci, pag. 14, dont voici la date: *Actum publice Parisius anno incarnati verbi MXXVIII, regnante Roberto rege XL*. Si le chancelier ou le notaire qui a écrit ces deux chartes, n'avoit point commencé l'*année* neuf mois & sept jours avant nous, il auroit mis l'an XLI du roi Robert, puisque l'an XL ne répond qu'à l'*année* MXXVII, selon notre maniere de commencer l'*année* aujourd'hui avec le mois de janvier, neuf mois & sept jours après l'Annonciation. Le calcul d'Helgaud, dans la vie du roi Robert, est conforme à celui des actes que nous venons de citer. Cet historien dit expressément que Robert est mort, *anno qui est incarnationis millesimus tricesimus secundus*. Il auroit dit *tricesimus primus*, s'il n'avoit point commencé l'*année* neuf mois & sept jours avant nous; puisque le roi Robert est en effet mort le 20 juillet de l'an 1031, comme Helgaud le prouve lui-même, par ces paroles: *Obdormivit autem in domino XIII kal. augusti, lucescente aurora diei tertiæ sabbati*; c'est-à-dire, le mardi qui concouroit avec le 13 des calendes du mois d'Août, ou le 20 juillet en 1031: concours qui ne se rencontroit point en 1032. Voilà le vrai moyen d'acorder Helgaud avec lui-même, & avec la vérité de l'histoire. Ce même moyen peut servir à concilier plusieurs autres contradictions apparentes, qui ne vienent que de notre ignorance, ou de notre peu d'attention à la maniere de compter des anciens.

Ces preuves ne laissent rien à désirer pour le regne du roi Robert. Ajoutons-en une pour le regne suivant, qui peut être portée jusqu'à la derniere évidence. Nous la tirerons d'une charte originale du roi Henri I, par laquelle il érige en abbaye le monastere de la Chaise-Dieu, en Auvergne. En voici la date: *Actum Vitriaco palatio publice.... mense septembri luna XI, indictione V, ab incarnatione Domini millesimo quinquagesimo secundo..... regni Henrici vicesimo primo, XII kalendas octobris*. Il est évident que celui qui a écrit cette charte, commence l'*année* le 25 mars, neuf mois & sept jours avant nous, si les dates ne convienent point à l'an 1052, & qu'elles convienent toutes à l'an 1051. Or, il est aisé de démontrer que toutes ces dates cadrent parfaitement avec l'an 1051, & point du tout avec l'an 1052. En effet, le 12 des calendes d'octobre, qui est le jour que la charte a été donnée, marque le 20 septembre. C'étoit le onzieme de la lune en 1051, puisque cette *année* là le premier jour de la lune étoit le 10 de septembre, comme on peut le voir dans notre calendrier lunaire. Cette date de la lune ne peut absolument s'allier avec le 20 septembre de l'an 1052. Il en est de même de l'année 21ᵉ du regne de Henri: cette 21ᵉ *année*, au mois de septembre, ne répond point à l'an 1052, mais à l'an 1051, atendu que ce prince a commencé de régner le 20 juillet 1031. Quant à l'indiction V, elle s'acorde aussi très-bien avec l'an 1051, en la commençant avec le mois de septembre, comme on faisoit quelquefois en France, ainsi que nous le dirons à l'article des indictions.

Ce raisonement nous paroît décisif. Nous pourions en faire un semblable, à peu près, sur une charte de l'Église de Vabres, raportée parmi les preuves du premier tome du nouveau *Gallia Christiana*, *pag.* 57 & 58. Cette charte est ainsi datée: *Facta donatio hac anno incarnationis Dominicæ* MLXII, *indictione* XIV, *pridie idus junii*, III *feria*, *epacta* XXVI, *luna* XIX. Toutes ces dates sont bien; & toutes, excepté la premiere, marquent l'*année* 1061. On acorde cette premiere date MLXII avec les autres, en commençant l'*année* neuf mois & sept jours avant nous. Les éditeurs, qui n'ont point connu la maniere de faire usage de toutes ces dates, ont raporté cette charte à l'an 1062. En conséquence, ils ont cru qu'il y avoit faute à l'indiction, & qu'au lieu de XIV, il falloit XV. Tous les critiques seront exposés à de pareils anachronismes, tant qu'ils ne feront attention qu'aux *années* de Jésus-Christ & aux indictions, sans examiner les autres notes chronologiques.

Il nous reste à examiner une charte, où le P. Mabillon a cru voir l'usage de commencer l'*année* le 25 mars, neuf mois & sept jours avant nous, bien établi dans l'Église de Reims sur la fin du quatorzieme siecle: c'est dans sa Diplomatique, liv. 2, ch. 23, n. 7. La date de cette charte, qui est de Gui, abbé de S. Bâle, à trois lieues de Reims, est ainsi marquée: *Datum & actum in monasterio nostro S. Basoli sub anno Domini*, *secundum cursum ecclesiæ Remensis*, MCCCXC, *decima tertia die mensis junii*, *pontificatus Domini Clementis .... Papæ* VII, *anno* XII. Cette date, dit le P. Mabillon, marque l'an 1389, qui étoit au mois de juin la 12e *année* de Clément VII, élu en 1378, d'où il conclut qu'il est probable qu'à la fin du quatorzieme siecle, l'on suivoit dans l'Église de Reims le calcul pisan. Cette remarque seroit bien fondée, si l'élection de Clément VII avoit précédé le 13 juin de l'an 1378; mais comme ce Pape n'a été élu que le 21 septembre de ladite *année* 1378, le raisonement du P. Mabillon croule par son fondement. Cela est visible, puisqu'en commençant les *années* du pontificat de Clément VII, par ce 21e de septembre, jour de son élection, la 12e *année* de ce Pape couroit encore au mois de juin de l'an 1390. Nous ne releverions point ici la méprise d'un savant aussi respectable que D. Mabillon, si dans la date qu'il raporte, nous ne trouvions rien qui fût propre à confirmer ce que nous avons dit d'un commencement de l'*année*, antérieur de neuf mois & sept jours à celui de la nôtre. Mais que signifient ces paroles, *secundum cursum ecclesiæ Remensis*, qui tombent nécessairement sur *anno Domini* MCCCXC? Ne marquent-elles pas clairement que sur la fin du quatorzieme siecle, il y avoit des Églises où l'on suivoit une maniere de compter les *années* du Sauveur, suivant laquelle il n'auroit pas fallu compter alors l'an 1390? Si cela est, il paroît hors de doute que cette autre maniere de compter étoit celle de commencer l'*année* au 25 mars, neuf mois & sept jours avant nous.

La conjecture sur l'usage de la métropole de Reims, de commencer l'*année* au jour de l'Annonciation, neuf mois & sept jours avant nous, se trouve confirmée par cette date du concile de Soissons, tom. 3, du P. Labbe, col. 1403: *Datum Suessione anno Domini* MCCCCLVI, *indictione tertia*, *mensis julii die veneris undecima*, *pontificatus sanctissimi in Christo patris & Domini nostri*, *Domini Calixti divina providentia Papæ tertii anno primo*. Ce Pape fut élu le 8 avril 1455. La même *année* étoit l'indiction 3, & le 11 juillet un vendredi. Tout ce que nous avons dit, & tout ce qui nous reste à dire des divers commencemens de l'*année* en France, apuie ce raisonement.

Un usage très-commun sous la troisieme race de nos rois, étoit de ne commencer l'*année* qu'à Pâque, environ trois mois après nous. Parmi une multitude d'exemples que nous pourions citer, nous en raporterons un très-remarquable, tiré de l'avertissement de dom Vaissette, sur le 4e tome de son Histoire de Languedoc. On y voit que le roi Jean, pendant le séjour qu'il fit à la cour pontificale d'Avignon, y donna deux chartes, l'une & l'autre en 1363, suivant notre maniere présente de compter. La premiere est datée *de Villeneuve, près d'Avignon, le vendredi-saint, 31 mars de l'an* 1362, en commençant l'*année* à Pâque: la seconde, qui est du jour suivant de la même *année*, est datée *de Villeneuve, près d'Avignon, le samedi-saint de Pâque, après la bénédiction du cierge, le premier avril de l'an* 1363. Cette attention de marquer, *après la bénédiction du cierge pascal*, qui anciénement, se faisoit du samedi au dimanche, nous indique, pour ainsi dire, le premier instant de la nouvele *année*. Elle commençoit avec ou immédiatement après cette cérémonie (1). Nous ne devons pas oublier ici l'inscription qu'on atachoit anciénement au cierge pascal: elle marquoit l'*année* de J. C., l'indiction & les autres notes chronologiques qui convenoient à l'*année*, courante, comme le prouve D. Mabillon, par quelques exemples. (*Diplomat. liv.* 2, *ch.* 23, *n.* 8). C'est très-probablement de cette in-

(1) Dans quelques endroits on commençoit l'*année* après la bénédiction des fonts. On voit un contrat, passé à Béthune en Artois, le 5 avril 1519, *après les fonts bénis*. (*Merc. de Fr.*, 1736, *juin*, *p.* 111). De cet usage de commencer l'*année* à Pâque, il arivoit quelquefois qu'on avoit deux mois d'avril, presque complets dans la même *année*. Par exemple, l'*année* 1547 ayant commencé au premier avril (jour de Pâque) & fini à Pâque suivant, qui tomboit le 20 avril, il y eut par conséquent dans cette *année* un mois d'avril complet, & les deux tiers d'un autre mois d'avril. On a plusieurs chartes, datées du mois d'avril de cette *année*, dans lesquelles il n'y a rien qui marque si elles sont données dans le premier ou le second de ces deux mois, en sorte qu'on ne peut deviner à laquelle des deux *années* 1547 ou 1548 elles apartienent.

ſcription, que venoit l'uſage de commencer l'*année* à Pâque.

On ne peut marquer préciſément le temps où cet uſage a commencé de s'établir en France ; mais nous ſavons qu'il a duré juſqu'à l'édit de Charles IX, donné à Rouſſillon, en Dauphiné, l'an 1564, édit par lequel il eſt ordoné de dater les actes publics & particuliers, en commençant l'*année*, avec le mois de janvier (1). Ce n'eſt que depuis cette loi, que nous trouvons de l'uniformité dans nos dates de France. Pour les temps antérieurs, rien n'eſt plus néceſſaire que de ſe ſouvenir de tous ces divers commencemens de l'*année*, dont nous venons de parler, & d'un autre encore dont nous parlerons dans un moment, & qui eſt d'un an entier avant le nôtre. Sans cette attention, il n'eſt pas poſſible d'acorder une infinité de dates, qui ſont très-exactes & très-vraies, & l'on eſt continuélement exposé à trouver de la contradiction où il n'y en a point.

Il faut avoir la même attention en liſant les annales ou les chroniques. On croit y apercevoir des contradictions ſans nombre. Une chronique raporte un fait, par exemple, à l'an 1000; une autre raporte le même fait à l'an 999. On décide, ſans héſiter, que c'eſt une faute dans l'une ou l'autre de ces deux chroniques. Cette faute, cependant, n'eſt pas toujours réelle, quelquefois elle n'eſt qu'apparente; elle diſparoîtroit, ſi l'on étoit attentif aux divers commencemens de l'*année*. On ne ſauroit donc les avoir trop préſens à l'eſprit, en liſant les chartes, les annales ou les chroniques. Il y a même une remarque à faire ſur les annales ou les chroniques en particulier. Quelquefois il arive que dans une même chronique, le commencement de l'*année* n'eſt pas le même partout. Cela vient de ce que la plupart de ceux qui les ont écrites, n'étoient que des compilateurs ou des copiſtes de pluſieurs auteurs réunis dans un même ouvrage: ils y ont mis, ſans diſcernement, les *années* telles qu'ils les ont trouvées dans ces différens auteurs, dont les uns commençoient l'*année* comme nous faiſons aujourd'hui, les autres plutôt ou plutard que nous. Les annales de Mets & celles de Moiſſac, que D. Bouquet a fait réimprimer dans ſon 5ᵉ tome des hiſtoriens de France, nous fourniſſent une preuve bien ſenſible de ce que nous diſons ici. Tout le monde ſait que Charlemagne a été couroné empereur le 25 décembre ou le jour de Noël de l'an 800, ſelon notre maniere préſente de commencer l'*année*, & que cet empereur eſt mort le 28 janvier de l'an 814. Cependant les deux annaliſtes que nous venons de citer, raportent le couronement de Charlemagne à l'an 801, & ſa mort à l'an 813. Comment les acorder avec nous ? Rien de plus facile, en diſtinguant les différens commencemens de l'*année* que nos deux compilateurs ont ſuivis, & probablement copiés d'après les auteurs originaux. Ils ont raporté le couronement de Charlemagne à l'an 801, au lieu de le raporter à l'an 800, en commençant l'*année* le 25 décembre, jour de Noël; ils ont raporté ſa mort, arivée le 28 janvier, à l'an 813, au lieu de la raporter à l'an 814, en ne commençant l'*année* qu'avec le mois de mars, ou plutôt le 25 du même mois, peut-être même à Pâque ſeulement. Voilà deux commencemens de l'*année* bien marqués dans les mêmes annales, compilées ſans doute de divers auteurs; ce qui a donné lieu au ſavant éditeur de faire la même obſervation que nous faiſons ici, & d'ajouter que ce que nous voyons dans les annales de Mets & de Moiſſac, doit ſe dire de la plupart des chroniques de ce temps-là & des ſiecles ſuivans.

Que ſi dans une même chronique il ſe rencontre divers commencemens de l'*année*, que devons-nous penſer de diverſes chroniques, comparées les unes avec les autres ? N'y trouverons-nous pas toutes les variations, à cet égard, que nous avons remarquées, & que par la ſuite nous remarquerons encore dans nos chartes ? Cela eſt certain, & Gervais de Cantorbéry va nous en fonrnir la preuve. Cet auteur vivoit au commencement du treizieme ſiecle, dans le temps que les chroniques ſe multiplioient à l'infini. Écoutons ce qu'il nous dit : *Inter ipſos etiam chronica ſcriptores* (ce ſont les termes de l'avant-propos de ſa chronique) *nonnulla diſſentio eſt. Nam cum omnium unica & præcipua ſit intentio annos Domini eorumque continentias ſupputatione veraci enarrare, ipſos Domini annos diverſis modis & terminis numerant, ſicque in eccleſiam Dei multam mendaciorum confuſionem inducunt. Quidam enim annos Domini incipiunt computare ab Annuntiatione, alii a Nativitate, quidam a Circumciſione, quidam vero a Paſſione.* Ajoutons à cette énumération de Gervais ce que nous avons prouvé plus haut e *Quidam a martio, quidam tandem a paſchate.*

(1) Cette loi ne fut adoptée universélement en France que l'an 1567. Le parlement de Paris ſuivoit encore l'ancien ſtyle en 1566. Cette *année* n'eut que huit mois dix-ſept jours, depuis le 14 avril juſqu'au 31 décembre. Les pays voiſins de la France firent, à ſon exemple, les uns plutôt, les autres plutard, la même réforme dans leur calendrier.

En 1575, le duc de Réqueſens, gouverneur des Pays-Bas, ordona, par un placard du 16 juin, que l'*année* commenceroit au premier janvier. En 1576, Philippe II, roi d'Eſpagne, rendit un édit du 31 juillet, qui ordonoit la même choſe pour le comté de Bourgogne. Les états de Hollande avoient établi long-temps auparavant cette maniere de ſupputer le temps, & nous voyons que dès 1532, ils travailloient à l'introduire. (*Hiſt. des Prov. Unies*, t. 5, p. 381.) En Lorraine, le duc Charles III établir le même uſage, par un édit du 15 novembre 1579. Auparavant, dit D. Calmet, il n'y avoit rien de fixe dans le pays ; les uns commençant l'*année* à Noel, les autres à l'Annonciation, les autres à Pâque.

Quoiqu'il n'y ait pas eu de loi expreſſe en Allemagne pour commencer l'*année* au premier janvier, il paroît que cet uſage y étoit preſqu'univerſélement établi avant qu'il le fût en France.

Voici maintenant les réflexions qu'il fait sur ces divers commencemens de l'*année* de l'incarnation. *Cui ergo*, dit-il, *istorum magis credendum est? Annus solaris, secundum Romanorum traditionem & ecclesiæ Dei consuetudinem, a kalendis januarii sumit initium: in diebus natalis Domini, hoc est, in fine decembris sortitur finem. Quomodo ergo utriusque vera poterit esse computatio, cum alter in principio, alter in fine anni solaris annos incipiat incarnationis? Uterque etiam annis Domini unum eumdemque titulum apponit, cum dicit, anno ab incarnatione tanto vel tanto facta sunt illa & illa. His aliisque similibus ex causis in ecclesia Dei orta est non modica dissensio.*

Après un témoignage si clair & si précis d'un témoin oculaire, on doit regarder comme suffisament prouvée la confusion qu'avoient jetée dans les chroniques les differens usages de commencer l'*année*. Mais le texte de Gervais dit encore plus qu'il ne semble d'abord exprimer. En l'examinant de près, nous croyons en effet y trouver un nouveau commencement de l'*année*, dont nous avons dit ci-devant deux mots, sans le prouver. C'est sur ces paroles que nous nous fondons: *Annus solaris, secundum Romanorum traditionem & ecclesiæ Dei consuetudinem, a kalendis januarii sumit initium: in diebus natalis Domini, hoc est, in fine decembris sortitur finem. Quomodo ergo utriusque vera poterit esse computatio, cum alter in principio, alter in fine anni solaris annos incipiat incarnationis?* Il ne paroît pas qu'on puisse entendre ces paroles de ceux qui commençoient l'*année* le 25 décembre, jour de la naissance du Sauveur, & de ceux qui la commençoient sept jours plutard, avec le mois de janvier. Une différence de sept jours n'étoit pas capable de causer la confusion dont se plaint le moine Gervais, lorsqu'il nous dit: *Quomodo ergo, &c.* Cette façon de parler ne marque-t-elle pas clairement deux choses: 1°. qu'il y avoit en ces temps-là des auteurs qui commençoient l'*année* avec le mois de janvier, & cela un an moins sept jours avant ceux qui la commençoient à Noël; 2°. que les uns & les autres, mal-gré la différence d'un an, marquoient dans leurs chroniques ces deux *années* par la même *année* de l'incarnation; si tel est vrai le sens des paroles de Gervais, comme il ne paroît pas qu'on puisse en douter, nous sommes en état de répondre à une difficulté proposée aux savans par le P. Mabillon, dans sa Diplomatique, liv. 2, c. 25, n. 9. Elle roule cette difficulté sur deux bulles de Pascal II, qui fut consacré Pape le 14 août de l'an 1099. La premiere est datée du 14 février 1103; la seconde, dont le P. Mabillon avoit l'original sous les ieux, est du 23 mars de la même *année*; l'une & l'autre, comme on les voit, avant le 25 mars. Les autres dates de ces bulles sont l'indiction x & la troisieme *année* du pontificat de Pascal II. Ces deux dernieres dates marquent l'*année* 1102, tandis que les deux bulles énoncent l'an 1103, comme on vient de le dire, & cela avant le 25 mars. Comment résoudre cette difficulté? C'est en disant que le chanceller qui a dressé ou écrit ces deux bulles, commençoit l'*année* de l'incarnation un an plein avant nous, & qu'ainsi il comptoit 1103, lorsque nous comptons 1102. Cette réponse est fondée sur les paroles de Gervais, qui vienent d'être raportées, & l'interprétation que nous leur avons donnée, se trouve confirmée par les deux bulles de Pascal.

Au reste, ce commencement de l'*année* de l'incarnation, antérieur au nôtre d'un an, ne doit point étoner dans un temps où chaque auteur semble avoir eu la liberté de commencer l'*année* quand il vouloit. On a vu plus haut qu'il y en avoit qui la commençoient le jour de l'Annonciation, neuf mois & sept jours avant nous. Cette maniere de commencer l'*année* de l'incarnation, n'empêchoit pas ceux qui la suivoient, de regarder le premier de janvier comme le premier jour de l'*année* solaire, suivant l'usage des Romains, très-connu & très-commun en Occident (1). De là il est arivé tout naturélement que pour ne pas s'éloigner de cet usage, certains auteurs ont commencé dès le mois de janvier à dater leurs récits par l'*année* telle ou telle de l'incarnation, quoiqu'ils sussent bien que cette *année* telle ou telle ne devoit commencer que le 25 mars suivant. Il en est de ces auteurs comme de ceux qui datoient par les *années* de nos rois, & sans faire attention ni au mois ni au jour précis qu'ils avoient commencé de régner, dès le mois de janvier suivant, datoient leurs récits de la seconde *année* de ces princes, quoiqu'ils n'ignorassent point que leur regne ne commençoit qu'un certain nombre de mois après celui de janvier (2). Il nous suffit, pour le présent, d'avoir prouvé un com-

(1) Des lettres de grâce données l'an 1455, & conservées au trésor des chartes, sont datées *le premier jour de janvier, qu'on appele communément le premier jour de l'an*. L'usage étoit en ces temps-là, comme à présent, de donner des étrennes au premier janvier.

(2) Cet usage n'étoit point particulier aux auteurs françois. On le remarque dans plusieurs diplômes des empereurs d'Allemagne. Le Mire en raporte un de l'empereur Othon I (*Not. Ecc. Belg. c. 62*), daté du 22 janvier *966*, la trente-unieme *année* de son regne. Or, ce prince n'étant parvenu au trône qu'au commencement de juillet 936, le 22 janvier 966, il n'étoit encore que dans la trentieme, & non la trente-unieme *année* de son regne. Mais Othon, ou son chancelier, comptoit les *années* incompletes comme les *années* completes; c'est-à-dire, qu'il regardoit l'an 936, comme si le regne d'Othon eût commencé au premier jour de cette *année*, & comptoit par conséquent les sept derniers mois de cette *année* comme une *année* complete du regne de ce prince. Il se trouve quantité d'exemples de cette maniere de supputer les *années* des regnes, dans d'autres diplômes de ce prince, dans ceux de Henri, son pere; dans ceux d'Othon II, son fils; de Henri II, de Conrad II, de Henri III, de Lothaire II, qu'on peut voir dans le premier tome de la Chronique de Gotwich.

mencement de l'*année* de l'incarnation, antérieur d'un an au nôtre actuel, & d'avoir rendu raison, autant que cela se peut faire, d'un usage peu connu & fort éloigné de notre temps.

Ce qui vient d'être dit sur les divers commencemens de l'*année* qui se rencontrent dans nos chartes & nos chroniques, fait voir quelle attention il faut apporter à la lecture de ces anciens monumens. Sans cela on seroit continuellement exposé à s'y méprendre, & d'autant plus facilement, que ceux qui commençoient l'*année* diversement, n'en avertissent point, comme le moine Gervais vient de nous l'apprendre. Ils datent tous de l'*année* de l'Incarnation, sans dire qu'ils la commencent le 25 Mars, neuf mois & sep jours avant nous, ou trois mois moins sept jours après nous, ni s'ils la commencent avec le mois de Janvier de l'*année* qui précede la nôtre, ou avec le même mois comme nous, ou avec le mois de Mars, à Pâque ou à Noël. Combien ne faut-il pas d'attention & de discernement pour ne point prendre le change sur des dates si embarassantes & si embrouillées? Quelle témérité d'en juger précipitament, comme si elles ne renfermoient aucune difficulté. Ces dates ne s'acordent pas avec notre calcul, donc elles sont fausses, & les chartes ou les chroniques qui les renferment, de nulle autorité. Ainsi raisonent ordinairement les demi-savans, qui osent prononcer sur des choses qu'ils n'entendent point.

Récapitulation des divers commencemens d'années en Occident.

Indépendament de tout ce qui vient d'être dit, nous allons rassembler ici, par maniere de supplément, tous les divers commencemens d'*année* que nous avons remarqués dans les différentes parties de l'Occident.

L'usage de commencer l'*année* à Noël, a longtemps régné en Allemagne, où on le voit établi dès le dixieme siecle. Wippon, dans la vie de Conrad le Salique, dit: *Inchoante anno Nativitatis Christi, rex Conradus in ipsa regia civitate, Natalem Domini celebravit*. L'historien Brunon, moine du diocèse de Mersbourg, termine ainsi l'histoire de la guerre de Saxe, qu'il écrivoit vers la fin du onzieme siecle: *anno* 1082 (1081) *in Natali S. Stephani protomartyris, Hermanus a Sigefrido, Moguntinæ sedis archiepiscopo, in regem venerabiliter est unctus*. L'annaliste Saxon qui a conduit son histoire jusqu'en 1139, commence chaque année de ses Annales en cette maniere: *L'empereur a célébré la fête de Noël en cette ville, puis l'Épiphanie, ensuite la Purification en tel autre lieu*. Cet usage ne fut pas néanmoins universel en Allemagne. À Cologne, l'*année* commençoit à Pâque. Il est vrai qu'un concile tenu l'an 1310 en cette ville, ordona (can. 23) que l'année commenceroit désormais à Noël, *suivant l'usage de l'Église romaine*; mais cela n'eut lieu que pour le style ecclésiastique, & l'on continua de commencer l'*année* civile à Pâque, ce qu'on appeloit

On doit même faire remonter cet usage bien plus haut que les rois de France & les empereurs d'Allemagne. Le Cardinal de Noris, dans sa lettre sur une médaille d'Hérode Antipas, remarque, d'après Képler & le P. Pétau, que les Juifs comptoient les *années* de leurs souverains du mois de Nisan, qui précédoit l'avénement des princes au trône, de sorte qu'ils comptoient une seconde *année* au premier de nisan suivant, quelque peu de temps qu'ils eussent régné auparavant: il le prouve par un passage de Joseph, qui ne soufre point de difficulté. Le Thalmud est également formel là-dessus. *Prima dies nisan*, y est-il dit, *est novus annus regum. Annus ille est a quo numerare & supputare incipiebant annos regum suorum in contractibus, chirographis & publicis omnibus instrumentis & diplomatibus qui ad annos & menses regis regnantis componebantur*. On voit aussi par le même livre, & par d'autres monumens, comme Samuel Petit le prouve, que les Juifs comptoient les *années* des empereurs & des autres princes étrangers, du mois Tisri, qui avoit précédé leur avénement, quand même il ne se seroit écoulé que quelques mois, & même un seul jour. C'est à l'aide de ces principes qu'on peut expliquer les dates d'*années* des princes Juifs, qui se trouvent sur les médailles de Philippe le Tétrarque, d'Hérode, roi de Calcide, d'Hérode Antipas, d'Agrippa I & d'Agrippa le Jeune.

Les Egyptiens, dit M. l'abbé Bellei, qui nous sert ici de guide, suivoient aussi l'usage particulier de compter une nouvele *année* de regne au thoth ou premier jour de leur *année* civile (29 août); en sorte qu'ils comptoient une seconde *année* au thoth, qui ouvroit une *année* nouvele, quand le prince n'auroit régné que peu de temps auparavant.

Le P. Pagi (*ad an. 63, n. 3*.) a observé que sans cette méthode, on ne peut expliquer la date d'une seconde *année* de Galba, ni la cinquieme *année* d'Elagabale, gravées sur des médailles égyptiennes. C'est par la même méthode que le baron de la Bastie explique le huitieme *année* L. H. de l'empereur Probus, sur des médailles frapées en Egypte.

Le cardinal de Noris a prouvé que les habitans d'Antioche & de Laodicée en Syrie, comptoient de même une nouvele *année* de regne au commencement de leur *année* civile. *A mense a quo annum ordiebantur, numerarunt, quod & de annis imperii Julii Cæsaris Antiochenses ac Laodicenses fecisse in volumine de annis Syro Macedonum demonstravi*.

Tel étoit aussi l'usage de la ville de Tyr. Trajan fut adopté par Nerva, créé César, & revêtu de la puissance tribunitiene le 28 septembre de l'an 97 de J. C. Le 19 octobre du mois suivant, premier jour de l'*année* civile de Tyr, les habitans compterent la seconde *année* B du regne de ce prince; & le 19 octobre de l'an 116, ils compterent la vingt-unieme *année* KA. Sans l'application de cet usage, on ne pouroit concilier les monumens avec la durée du regne de Trajan, qui ne fut pas de vingt ans complets.

Ajoutons encore l'usage particulier de la ville de Séleucie, près des bouches de l'Oronte. Nous avons vu, dit M. Bellei, dans le cabinet de M. l'abbé de Rothelin, un beau médaillon frapé par les habitans de cette ville, en l'honeur de Galba, la seconde *année* de son regne: ETOVΣ NEOV IEPON B. Galba n'avoit régné que neuf mois & treize jours, à compter même du 3 avril de l'an 68, jour auquel il fut proclamé Auguste en Espagne du vivant de Néron, ou sept mois sept jours, si l'on compte de la mort de Néron, vers le 22 juin de la même *année* 68. Il fut tué à Rome le 15 janvier 69. Les habitans de Séleucie compterent donc une seconde *année* du regne de ce prince au commencement de leur *année* civile, à l'automne qui suivit son avénement au trône.

le *ftyle de la cour*. L'Univerfité de Cologne avoit fon ftyle particulier, qui étoit de commencer l'*année* au 25 mars; & le P. Hartzeim affure qu'elle le confervoit encore en 1428. Dans l'évêché de Liége, la veille de Pâque, après le cierge bénit, étoit le premier jour de l'*année* : *Attendendum*, dit Hocfem, chanoine de Liége, dans la vie de l'évêque Henri de Gueldre, ch. 1, *quod a tempore cujus memoria non exiftit, annorum nativitatis Domini cumulatio, five cujuslibet anni fuccrefcentis initium in cereo confecrato pafchali hactenus depingi tabula confuevit, & ab illa hora annus dominicus incboabat*. Mais cela fut changé l'an 1333, fuivant le même auteur (liv. 2, *de epifc. Leod.*) par une ordonance de l'évêque, qui fubftitua, pour ce jour initial, la fête de Noël à celle de Pâque.

À Treves, on plaça vers le même temps le commencement de l'*année* au 25 Mars. Mais préfentement, & depuis long-temps, dit Brouver, écrivain du dix-feptieme fiecle (*Annal. Trevir.* liv. 18, p. 258) l'*année* commence à Treves au 1 Janvier. Cependant, ajoute-t-il, l'ufage des notaires & des autres écrivains publics, eft toujours de prendre dans leurs actes le 25 Mars pour le premier jour de l'an.

En Hongrie, l'*année* commençoit à Noël, ou au 1 Janvier, comme le prouvent les dates employées par les écrivains de ce pays.

En Suiffe, dans les quatorzieme & quinzieme fiecles, on commençoit l'*année* au 1 Janvier, à l'exception du diocèfe de Laufanne & du pays de Vaud, où, depuis le concile de Bâle, on prit le 25 Mars pour le jour initial de l'*année*.

À Milan, dans les treizieme, quatorzieme & quinzieme fiecles, l'*année* s'ouvroit par le jour de Noël. Une Charte citée par Du Cange, eft ainfi datée: *Anno a nativitate Domini* 1377, *Indict.* 5, *fecundum curfum & confuetudinem civitatis Mediolani, fecunda Decembris, &c.*

Rome & la plupart des villes d'Italie, fuivoient le même ftyle. Mais à Florence, dès le dixieme fiecle, le commencement de l'*année* étoit fixé au 25 Mars, 3 mois moins 7 jours après celui que nous comptons à préfent pour le premier de l'an; c'eft ce qu'on nomme le *calcul ou l'ere de Florence*. Quelques villes adopterent ce ftyle, que plufieurs Papes, jufqu'à Clément XIII inclufivement, ont fuivi dans leurs Bulles. Les Florentins ne l'ont quité que dans ces derniers temps, en vertu d'un décret de l'empereur François, domé l'an 1745, en fa qualité de grand duc de Tofcane, par lequel il fut ordoné que l'*année* 1746 & les fuivantes commenceroient au 1 Janvier dans toute la Tofcane. Le calcul Pifan, qui précède d'une *année* entiere celui de Florence, a été en ufage, non feulement à Pife, mais à Lucques, à Siene, à Lodi, & plufieurs Papes s'y font conformés dans les dates de leurs Bulles.

À Venife, de temps immémorial, l'*année* commence au premier de Mars; & cet ufage y eft encore fuivi dans tous les actes publics, comme nous l'a affuré M. de Soranzo, fecrétaire d'ambaffade de Venife.

En Aragon, il fut réglé l'an 1350, que l'on commenceroit l'*année* à Noël, & que l'on omettroit les calendes, les nones & les ides dans la date du jour. (Du Cange, *Gloff.* T. I, col. 468.) Auparavant c'étoit le 25 Mars, 3 mois moins 7 jours après nous, qui tenoit lieu du premier jour de l'an; mais dans le refte de l'Efpagne, l'*année* a toujours commencé au premier Janvier.

En Cypre, le commencement de l'*année* fe prenoit auffi du jour de Noël. Du Cange le prouve par une Charte ainfi datée. *Anno a nativitate Domini* 1378, *Indict.* 1, *feptimo martii, fecundum curfum regni Cypri*.

En Angleterre, on trouve des veftiges de cet ufage dès le feptieme fiecle, & il s'y maintenoit encore au treizieme. Gervais de Cantorbéry, qui vivoit alors, & dont on a vu les plaintes fur les diffenfions des computiftes de fon temps dans la maniere de commencer l'*année*, témoigne cependant que prefque tous les écrivains de fa nation qui l'avoient précédé, s'étoient acordés à placer l'ouverture de l'*année* au jour de Noël, par la raifon que ce jour eft comme le terme où le foleil finit fa courfe & la recomence : *Hac, ut aftimo*, dit-il, *ratione inducti funt omnes fere qui ante me fcripferunt, ut a natali Dominè anni fubfequentis fumerent initium*. Cependant, il paroît que dès le douzieme fiecle, l'ufage de l'Églife anglicane étoit de commencer l'*année* au 25 Mars; & c'eft pour cette raifon, fans doute, qu'Edmer, qui écrivoit vers le milieu de ce fiecle, appele les quatre-temps qui fuivent la Pentecôte, le jeûne du quatrieme mois. Ce ftyle paffa dans le civil au treizieme fiecle, & y perfévéra jufqu'à la réception du calendrier réformé. Le commencement de l'*année* fut alors fixé au premier Janvier. Au refte, il faut diftinguer trois fortes d'*années* chez les Anglois; favoir, l'*année* hiftorique, l'*année* légale & l'*année* liturgique. L'*année* hiftorique commence depuis long-temps en Angleterre au premier Janvier; l'*année* légale, c'eft-à-dire, celle qu'on fuivoit dans les actes publics, commençoit au 25 Mars; quant à l'*année* liturgique, elle commance au premier dimanche de l'Avent.

Dans les Pays-Bas, quelques provinces, telles que la Gueldre, la Frife & la province d'Utrecht, faifoient partir le commencement de l'*année* du jour de Noël; mais à Delft, à Dordrecht & dans le Brabant, elle commençoit au vendredi-faint. En Hollande, en Flandres & dans le Hainaut, elle étoit fixée au jour de Pâque; & c'eft le ftyle que les notaires fuivoient dans leurs actes. Mais pour éviter toute confufion, ils étoient obligés d'ajouter à leurs dates, lorfqu'elles précédoient Pâque, ces mots, *felon le ftyle de la Cour*, ou bien *avant Pâque*, ou *more gallicana*.

Ce dernier style étoit aussi celui de la Cour de Savoie.

À l'égard de la France, dès le temps de Charlemagne, l'usage étoit de commencer l'*année* à Noël. Cet usage s'y maintint presqu'universélement pendant le neuvieme siecle. Mais dans la suite, il n'y eut rien de constant. Les uns prirent le 25 Décembre, les autres le 25 Mars, & le plus grand nombre, le jour ou la veille de Pâque, pour le jour initial de l'*année*. Voici néanmoins quelques observations là-dessus, qui pouront être utiles à ceux qui consultent les anciens monumens de notre histoire. La coutume presqu'invariable de nos rois dans leurs diplômes, depuis la fin du douzieme siecle, & celle du Parlement de Paris, depuis qu'il fut rendu sédentaire, jusqu'à l'édit qui fixa le commencement de l'*année* au premier Janvier, fut de la commencer à Pâque, ou plutôt au samedi-saint, après la bénédiction du cierge paschal. Mais dans les provinces de France, dont les Anglois furent maîtres, l'usage le plus commun étoit de commencer l'*année* à Noël. Lorsqu'on y datoit autrement, c'est-à-dire, lorsqu'on commençoit l'*année* à Pâque, on ajoutoit ordinairement à la date, *selon le style de France*, ou *more gallicano*.

En Languedoc, dit M. Ménard, (hist. de Nîmes, Préf.) & dans les autres provinces méridionales, l'*année* commençoit au 25 Mars, mais ce ne fut pas sans de grandes exceptions. D. Vaissette prouve que dans le Languedoc, aux onzieme, douzieme & treizieme siecles, l'*année* commençoit le plus ordinairement à Pâque; mais il n'y avoit rien de stable là-dessus. À Narbone, & dans le pays de Foix, l'usage étoit de prendre le jour de Noël pour le premier de l'an. Parmi les preuves de l'hist. de Languedoc, T. III, col. 187, on voit une charte de Raymond Roger, comte de Foix, datée: *Mense Martio, die dominica, idibus ejusdem mensis, anno ab Incarn. D. MCXCVIII.* Or, les ides ou le 15 de Mars, tomboient un dimanche en 1198, selon notre maniere de compter. Le roi Louis VII étant à Maguelone, y confirma les privilèges de cette Église par un diplôme daté du mercredi des cendres, 9 Février 1155; par où l'on voit, dit encore D. Vaissette, que le notaire commençoit l'année à Noël.

Dans le diocèse de Limoges, on substitua l'an 1301, le 25 Mars au jour de Pâque, pour le premier jour de l'an; & cet usage dura jusqu'à l'édit de 1564. Dans des fragmens de l'histoire d'Aquitaine, recueillis par D. Étiennot, on trouve cette remarque: *Nota quod Data litterarum contractuum solebat mutari quolibet anno in festo Pascha in diœcesi Lemovicensi. Sed magister Petrus Fabri cancellarius & custos sigilli Lemovicensis, instituit quod Data mutaretur quolibet anno in festo Annuntiationis B. Mariæ; & prima mutatio fuit anno Domini* 1301. Dans les minutes du quatorzieme & du quinzieme siecles, les notaires limousins avoient l'attention d'insérer au 25 Mars *hic mutatur Datum*.

En Dauphiné, l'usage le plus ordinaire jusque vers la fin du treizieme siecle, étoit de commencer l'*année* au 25 Mars; mais dans le quatorzieme siecle, elle commençoit le plus ordinairement à Noël; & c'est ce qu'on nommoit le style delphinal. On suivoit le même calcul pour l'indiction. (Valbonnais.)

Nous croyons voir le même usage en Provence au quinzieme siecle. Le concile d'Aix, tenu l'an 1409, pour envoyer des députés à celui de Pise, est daté du 22 Janvier, indiction 2: or, l'indiction ne cådre avec le mois de Janvier 1409, que dans notre maniere de compter, ou en commençant l'*année* à Noël.

Parlant du comté de Bourgogne, „ J'ai reconnu, dit M. Chevalier, (hist. de Poligni, T. I, „ p. 158) que l'*année* commençoit parmi nous „ comme à Rome, en Italie & en Allemagne, „ dès la nativité de N. S. & non comme en „ France, où l'année commençoit seulement à „ Pâque. Ce n'est que par succession d'*années*, „ & depuis que le pays fut soumis à des Princes „ françois, que le style de France y fut intro- „ duit „. Mais il n'y fut point universélement établi.

À Besançon, l'*année* commençoit à l'Annonciation dans les tribunaux civils; & à l'officialité, du moins pendant le quinzieme siecle, à la circoncision. En d'autres endroits de cette province, le 25 décembre continua d'être regardé comme jour initial de l'*année*. À Montbéliard, les uns commençoient l'*année* au premier Janvier, & les autres au 25 mars.

Années de la Passion de J. C.

Ce n'est pas seulement sur les *années* de l'incarnation qu'il est aisé de se tromper; on peut également prendre le change sur les *années* de la Passion. Nous trouvons plusieurs chartes où les *années* de la passion du Sauveur sont ajoutées à celles de l'incarnation. M. Du Cange en raporte trois exemples dans son Glossaire, au mot *Annus*. Pour acorder ces deux dates l'une avec l'autre, il ne suffit pas de savoir comment nos anciens comptoient les *années* de l'incarnation; il faut encore savoir comment ils comptoient celles de la passion, ou à quelle *année* de l'âge de N. S. ils ont raporté sa mort. Les uns ont cru qu'il étoit mort à 32 ans; les autres à 33, & d'autres enfin à 34. C'est ce que dit expressément Gervais de Cantorbéry, dans l'avant-propos de sa chronique, où il se plaint encore de cette diversité de sentimens, qu'il dit, avec raison, être une nouvele occasion d'erreur. Pour ne point s'y méprendre, il faut continuélement se rapeler ces trois différentes opinions touchant l'*année* de la passion, & ne jamais oublier ce qui vient d'en être dit, d'après le moine Gervais. On doit encore y ajouter

une remarque importante, savoir, que l'*année* de la passion est quelquefois confondue avec celle de l'incarnation. Nous en avons une preuve bien sensible dans une charte de Thibault, comte de Champagne, que D. Mabillon a fait imprimer sur l'original, au sixieme livre de sa diplomatique. Voici la date de cette piece : *Data V idus Januarii, Indictione IV; anno a passione Domini* MLXXXIII*, regni autem Philippi XXIII, scripta manu Ingelrani Carnotensis ecclesiæ decani & cancellarii*. On ne peut supposer qu'Ingelran se soit trompé dans cette charte, en écrivant, sans y penser, *a passione*, au lieu de *ab incarnatione*; car il n'est pas le seul de son temps qui ait écrit de la sorte. Nous avons un auteur du même siecle, qui, dans son premier livre des miracles de Saint Aile, abbé de Rebais, prend aussi le mot de *passion* pour celui d'*incarnation*. Voici les paroles de cet écrivain, (*Acta SS. Bened. sect.* II, *p.* 326): *Roberto apud Merovingiam, quæ alio nomine dicitur Francia, tenente jus regium, post mille a passione Domini volumina annorum ipso millenarii impleti anno, &c.* Ce texte dit bien expressément que Robert, roi de France, régnoit l'an mil depuis la passion, *post mille a passione Domini volumina annorum, ipso millenarii impleti anno*: or, le roi Robert ne régnoit point l'an mil de la passion, proprement dite, puisqu'il est mort l'an 1031, & que l'an mil de la passion, proprement dite, de quelque maniere qu'on le compte, ne peut répondre à aucune *année* du roi Robert, mais seulement aux *années* 1032, 1033, 1034. Ainsi l'année de la passion, dans le passage dont il s'agit, se prend pour celle de l'incarnation, comme dans la charte du comte Thibault.

Différens noms des années de l'Incarnation,

Un autre nom qu'on a donné à l'*année* de l'incarnation, est celui de l'an de grâce, *annus gratiæ*. Le premier exemple que nous ayons remarqué de cet usage si commun dans les derniers temps, est de l'an 1132. Il se rencontre dans une charte de Hugues, seigneur de Château-Neuf, imprimée au T. IV du Spicilége, p. 261. Gervais de Cantorbéry, qui vivoit au commencement du treizieme siecle, a suivi cet usage dans sa chronique, qu'il commence ainsi: *Anno igitur gratiæ, secundum Dionysium* MC*, secundum evangelium vero* MCXXII*, suscepit Henricus primus monarchiam totius Angliæ, &c.* Voilà l'an de grâce bien marqué pour celui de l'incarnation. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans ce début de la chronique de Gervais, c'est la distinction que cet auteur met entre les *années* de l'incarnation, selon Denis le Petit, & les mêmes *années*, selon l'Évangile. Il suppose donc que Denis, en comptant les années de J. C. s'est trompé, & que selon la vérité de l'Évangile, il faut ajouter vingt-deux ans complets à son calcul, pour trouver la véritable *année* de l'incarnation. Marianus Scotus, qui mourut sur la fin du onzieme siecle, & quelques autres chroniqueurs, mais en petit nombre, du suivant, ont fait la même supposition. On la trouve aussi dans un rescrit du Pape Urbain II, pour l'abbaye de Saint Michel, imprimé dans la diplomatique de D. Mabillon, p. 590. Voici la date de ce diplôme: *Data Laterani VII kalendas april. anno ab incarnatione Domini secundum Dionysium, millesimo nonagesimo octavo; secundum vero certiorem Evangelii probationem millesimo centesimo* XXI, *indict.* VI, *epacta* VI, *concurrente* IV. Le Pape Urbain & le moine Gervais s'acordent, comme on le voit, sur ce qu'ils disent du calcul de Denis le Petit, qui n'est point distingué du nôtre; mais il y a une année de différence entre leur maniere de compter les *années*, qu'ils appelent, *selon la vérité de l'Évangile*. Suivant la chronique de Gervais, pour trouver la véritable *année* de l'incarnation, il ne faut ajouter que 22 ans à notre ere chrétiene, ou au calcul de Denis le Petit; suivant la date d'Urbain II, il faut en ajouter 23. Marianus Scotus dit comme Gervais, qu'il ne faut en ajouter que 22. Florent Bravonius, moine de Vorcester, adopte le même sentiment dans sa chronique, composée au commencement du douzieme siecle. Il range les faits historiques qu'il raporte, sous les deux eres, celle de l'Évangile, qu'il exprime par ces deux lettres *S. E.* c'est-à-dire, *secundum evangelium*; & l'ere de Denis le Petit, qu'il désigne par les lettres *S. D.* qui signifient *secundum Dionysium*. Par exemple, il place un voyage de Guillaume II, duc de Normandie, en Angleterre, sous l'an 1051 de l'ere introduite par Denis le Petit, & sous l'an 1073 de l'ere évangélique; par où l'on voit qu'il fait marcher la premiere de ces deux époques 22 ans avant la seconde. D'autres, tels qu'Hélinand, moine de Fontfroide, écrivain de la fin du douzieme siecle, n'anticipoient que de 21 ans l'ere de Denis le Petit: *Hoc anno*, dit-il sur l'an 979, *complentur mille anni a nativitate Christi, secundum veritatem evangelii, qui secundum cyclum Dionysii anno ab hinc vicesimo primo finiuntur*. Nous ne raporterons point ici les raisons sur lesquelles ces auteurs apuioient cette distinction des années de J. C. selon Denis le Petit, & des mêmes années selon l'Évangile. On peut les voir dans l'ouvrage du P. Pétau, *de doctrina temporum*, l. XII, ch. V. Parlons maintenant d'une autre date plus usitée, pour marquer les années de l'incarnation.

C'est l'année de la trabéation, *annus trabeationis Christi*, qui se trouve dans plusieurs chartes du onzieme siecle. M. du Cange, dans son Glossaire, l'explique par *annus quo Christus trabi affixus est*, l'*année* que J. C. a été ataché à la croix. Mais ce savant homme s'est mépris en donnant cette explication. On l'a rectifiée dans la nouvelle édition de ce Glossaire, au mot *trabéation*, où l'on a démontré que *annus trabeationis* est la même

chose

chose que *annus incarnationis*. Dans la multitude des chartes qu'on a citées à ce sujet, se trouve le décret d'élection de Borel, évêque de Rhoda en Catalogne, raporté au 2e tome des Capitulaires de Baluze, col. 630. Il commence ainsi : *Anno trabeationis D. N. J. C. millesimo XVII, ara millesima quinquagesima quinta, indictione XV, concurrente I, epacta XX.* Toutes ces dates convienent à l'*année* 1017 de l'incarnation, de même que celle-ci qui est à la fin du décret : *anno XXI regnante Roberto rege*. Il n'est donc pas douteux qu'*annus trabeationis* & *annus incarnationis* ne soient la même chose. La source de l'erreur de M. du Cange est dans le mot *trabs*, dont il faisoit dériver *trabeatio*, au lieu qu'il vient de *trabea*, sorte de robe à l'usage des anciens rois, & dont les Païens ornoient les statues de leurs dieux. S. Fulgence, dans un sermon prononcé le jour de S. Étienne, dont la fête, comme persone ne l'ignore, se célebre le lendemain de Noël, dit : *Heri rex noster trabea carnis indutus*, &c. Il est très-probable que le mot *trabeatio* a été tiré de ce passage de S. Fulgence, par les notaires qui l'entendoient lire aux leçons de matines le jour de S. Étienne. Du moins est-il certain que *trabeatio* & *trabea carnis* marquent l'incarnation du Verbe ; & c'est tout ce qu'il est nécessaire de savoir, pour n'y être pas trompé.

La derniere remarque que nous ferons sur la maniere de dater par les *années* de l'incarnation, sera sur l'omission d'un nombre de ces *années* pour en abréger la date, sur-tout quand elle est répétée. Dans l'histoire des évêques d'Auxerre, nous trouvons que l'évêque Hardouin fut transféré sur ce siége, *in principio anni millesimi trecentesimi quinquagesimi in nativitate Domini* ; & 12 lignes après, qu'il passa de là à l'évêché de Maguelone, aujourd'hui Montpellier, *anno quinquagesimo tertio curiæ romanæ*, (c'est-à-dire, en commençant l'*année* à Noël) ; *more autem gallicano*, (qui étoit de commencer l'*année* à Pâque,) *anno quinquagesimo secundo, in festo purificationis B. Mariæ*. L'historien a omis deux fois cette derniere date, *anno millesimo trecentesimo*. Il est vrai qu'elle est facile à suppléer, parce qu'elle se trouve à la tête du récit. Mais on voit de semblables omissions dans des dates qui ne sont point répétées, ou qui n'ont point été précédées de dates entieres. La premiere édition de Martial, *in-4°.* est ainsi datée : *impressum Ferrariæ die secunda Julii* MLXXI, pour MCCCCLXXI (Maittaire). De même, la premiere édition de Guillaume de Paris est datée de l'an MLV, au lieu de l'an MDLV. La lettre d'Érasme, qui est à la tête des œuvres de S. Cyprien, est datée de l'an MXIX, pour MDXIX (1). Il y a des dates où l'on ne voit que l'*année* du siecle courant, par exemple, XXI pour MCCCCXXI, XXXIV pour MCCCCXXXIV. On lit dans un manuscrit de l'Imitation, apartenant à l'abbaye de Molk, qu'il a été achevé *die Kiliani* 34, c'est-à-dire, le jour de S. Kilien (8 Juillet) 1434, & dans un autre, *anno* 21, ce qui signifie 1421. D. Mabillon, (diplom. l. 2, c. 23, n. 17) & d'autres remarquent que dans les chartes mêmes, il se trouve des exemples de semblables omissions. Telle est la date d'une charte d'Espagne : *Æra discurrente* LXII, c'est-à-dire, dans l'ere (d'Espagne) DCCCLXII, sous le regne du roi Alfonse ; ce qui revient à l'an de J. C. 834. Les éditeurs du Glossaire de du Cange citent un acte, daté seulement *de l'an de N. S. soixante-quatre*, quoiqu'il soit certainement de l'an 1364. Dans le registre A du parlement de Paris, fol. 1 *recto*, le privilége acordé par Charles V aux écoliers de l'université, porte la date de *l'an trois cents soixante & six*, ce qui veut dire l'an 1366.

Récapitulation des eres employées dans la Table Chronologique, avec leurs raports précis à l'ere de Jésus-Christ.

La premiere *année* de la 195e Olympiade répond au premier Juillet de la premiere *année* de J. C.

La quatrieme *année* de l'indiction Constantinopolitaine, commence au premier Septembre avant J. C. La quatrieme *année* de l'indiction Constantiniene, au 24 du même mois ; & la quatrieme *année* de l'indiction Pontificale, au premier Janvier suivant.

L'*année* 5503 de l'ere d'Alexandrie, commence au 29 août de l'*année* qui précede immédiatement la premiere *année* de J. C.

L'*année* 5493 de l'ere ecclésiastique d'Antioche, commence au premier Septembre avant l'ere de J. C.

L'*année* 5509 de C. P. commence au premier Septembre avant l'ere de J. C.

L'*année* 313 de l'ere des Grecs, commence au premier Septembre, suivant les uns ; au premier Octobre, suivant les autres, de la premiere *année* de J. C. Quelques peuples font commencer cette *année* 313, seulement en l'automne de la seconde *année* de J. C.

La quarante-neuvieme *année* de l'ere Césariene d'Antioche, commence, selon les médailles, le premier Septembre avant l'ere de J. C. ; &, sui-

(1) Une autre observation qu'il est à propos de faire ici sur la date qui se lit à la fin des anciens livres imprimés, c'est qu'elle n'est pas toujours celle de l'impression, mais quelquefois celle de la composition de l'ouvrage. Car les premiers imprimeurs avoient coutume de copier, ainsi que les copistes à la main, tout ce qu'ils trouvoient dans les manuscrits. Quand on lit à la fin de l'édition de *Joannes de Tambaco, de Consolatione Theologiæ*, qu'il a été achevé l'an 1366, cela doit s'entendre de la composition, & non de l'impression. (Dom Légipont, *Dissert. Philologico-Bibliographica*, pp. 29 ; 31.)

vant les actes, au premier Septembre de la premiere *année* de J. C.

La trente-neuvieme *année* de l'ere de l'Espagne, commence au premier Janvier de la premiere *année* de l'ere chrétiene.

La premiere *année* de l'ere des Martyrs, commence au 29 Août de l'an de J. C. 284.

La premiere *année* de l'Hégire, commence au 16 Juillet de l'an de J. C. 622.

Années sur les médailles.

Il y a plusieurs especes d'*années* sur les médailles. Sur celles des villes greques, on trouve ordinairement des époques relatives à des faits historiques. Sur celles des Augustes, on voit les *années* qui datent du moment où ils ont *été* nommés *Augustes* ou même *imperator*; & ce sont les mêmes *années* qui sont placées sur les médailles des Césars.

Cette derniere assertion demande quelques preuves. Alexandre-Sévere n'étant encore que César, marque sur une médaille L. E, époque du regne d'Elagabale, qui étoit alors Auguste. Titus César marque L. H., qui étoit l'an huitieme du regne de Vespasien, son pere: Marc-Aurele César marque L. H., qui apartenoit au regne d'Antonin. Le même César a marqué L. ΔΩΔΕΚΑΤΟΤ, la 12e *année* d'Antonin. On voit enfin deux médailles de Caracalla avec ET. TE. 15 & ET. 15. 16, qui ne peuvent convenir qu'à son pere Septime-Sévere. Cette observation tire les antiquaires d'un grand embaras, où ces époques les avoient jetés.

On lit sur une médaille d'or d'Hadrien: ANN. DCCCLXXIIII. NAT. URB., *anno* 874 *natæ urbis*. C'est presque le seul exemple de l'*année* de la fondation de Rome marquée sur les médailles.

Sur les médailles du Bas-Empire après le cinquieme siecle & jusqu'au neuvieme, les revers des médailles portent: *Anno II, III, IV, &c.* Ces *années* du regne commencent avec Justin, l'an 518, & finissent à Michel Rangabé, qui monta sur le trône l'an 811.

ANNIA; famille romaine dont on a des médailles:

O. en or.

C. en argent.

R. en bronze.

Goltz en a publié quelques médailles particulieres, inconnues depuis lui.

Annia Faustina. *Voyez* Faustina (*Annia*).

ANNIBAL. *Voy.* Hannibal.

ANNIBALIEN. *Voy.* Hannibalien.

ANNIVERSAIRE (*jour*). Les anciens avoient coutume de célébrer par des repas & des réjouissances les jours *anniversaires* de leur naissance, de leur mariage, &c. Ils prolongerent cet usage même jusqu'après leur mort, comme on l'apprend de leurs épitaphes. Les parens & les amis du mort s'assembloient autour de sa sépulture, & couvroient son tombeau de roses, de fleurs, de fruits & de viandes. Ils prenoient ensuite un repas commun, après lequel ils se séparoient.

Ovide raporte l'origine de ce pieux usage à Énée, qui l'apporta en Italie, (*Fast. II, 533*):

Est honor & tumulis animas placare paternas,
Parvaque in exstructas munera ferre pyras.
Hunc morem Æneas pietatis idoneus auctor
Attulit in terras, juste Latine, tuas.

Il y avoit des jours consacrés à honorer tous les morts en général; mais chaque famille célébroit en particulier les jours *anniversaires* de la mort, *νεκύσια*, ou de la naissance, *γενέσια*, de chacun des siens. Les mourans chargeoient leurs héritiers de payer ce tribut à leur mémoire. On lisoit à Arles l'épitaphe suivante, qui en fait foi:

L. JULIO. SECUNDO
UTRICULARIO. COR
C. I. P. A. QUI. LEGAVIT
EIS. TESTAMENTO
SUO. * CC. UT. USUR. EOR.
OMNIBUS. ANNIS. SACRISI
CIO. EI. PARENTETUR
ITEM. NAUT. DRUENTIOR
CORPOR. MOGITUMA
EPIPODIUS. FILIUS. NA
PATRI. PIENTISS

Sur un marbre du *muséum* de Vérone:

ITEM. DEDIT. COLL
NADT. ARILIC. H-S. XII. N
UT. EX. EJUS. SUM. REDITU
ROSAL. ET. PARENT. JUSTO. F
IUSTAE. UXORI. ET. SIBI OMNI
AN. IN. PERPETUUM. PROCUR
ET. ADIECIT. PONTIA. IUSTA. ISD
COLLEG. IN. MEMOR. FORTUNATAE
LIB. OB. EAND. CAUSAM. H-S. N. DC
ET. UT. MONUMENTUM. REMUND

Sur un autre à Brescia:

VALERIAE URSAE QUAE VIXIT
MECUM ANNOS XXX. MENS. III. D. VIII.
QUAE COLLEG. FABR. AGELLUM. SESIANUM
SUUM
MANCIPAVIT SE VIVA EX DIMID. PORTUS
VASISTA DT FX REDITU
EIUSDEM AGELLI Q. ASILIO CONIUGI SUO ID EST
IX. KAL. NOV.
DIE NATALIS EIUS. ITEM PR. ID. MAR. DIE
NATALIS SUI SINC.
ANN.... PER MAGISTR. CELEBRENTUR. ITEM
EO DIE
ROSÆ..... IN PERPET. ....

Sur un autre marbre de Brescia:

CLODIAE AC
HILLEE SSVE CY
BILLAE QUAE VIXIT
ANN. XXVIII. MEN. XI.
DIES VI. L. VETTIUS
URSINIANUS MARITUS
UXORI INCOMPARABILI
QUI DEDIT COLL. VI VIR
SOCIOR. H-S. N. ∞. UT EX
USURIS EORUM PROFUSA
EI FIANT PARENTAL. ITEM
ROSIS QUODANNIS CELEBRENT

On lit encore à Nice l'épitaphe suivante:

P. PETREIO. P. F. Q. QUADRATO. ET. P. EVA
RISTO. LAIS. MATER. STATUAM. POSUIT. OB
CUJUS. DEDICAT. COLLIGENT. EPULUM. EX. MORE.
EX. IP.... H-S. XII.... UT. QUODANN. IN. PER
PET. DIE. NATAL. QUAOR. V. ID. APR. QUA
RELIQUIAE. EIUS CONDITAE. SUNT. SACRI
FICIUM. FACERENT. ANN*uatim*. FARE. ET. LIBO.
ET. IN.
TEMPLO. EX. MORE. EPULARENTUR. ET. RO
SAS. SUO. TEMPORE. DEDUCERENT. ET. STA
TUAM. DECERNT. ET. CORONAR. QUOD. SE
FACTUROS. RECEPERUNT.

Gruter a publié l'épitaphe suivante, qui renferme les offrandes que l'on faisoit aux morts dans les *anniversaires*:

COCCEIAE. NICE. DOMITIAE
F. CHRISAE
VIXIT. ANN. XXIV. M. IIII. D. XXIIII.
HERMES COCCEIUS. BASS
ACT. COIUGI. BENE. M
AETERNAM. TIBI. SEDEM. HERMES ARAMQ
DICAVI
NICE. OSTASSEMQ. UTINAM. TUA. FATA. SUPERSTES
UT. MIHI. TU. FACERES. SED. INIQUA. SORTE. MALIGNA
RAPTA. SACRIS. ANNIS. VIDUATA. . . . .
IAM. TIBI. SAC. CYBEIRS. SINT. ET. ROSA. GRATA.
DIONES
ET. FLORES. GRATI. NYMPHIS. ET. LILIA. SERTA.
SITQ. PRECOR. MARITIS. QUI. NOSTRA. PARENT. TIBI.
DONA
ANNUA. ET. HIC. MANES. PLACIDA. TIBI. NOCTE.
QUIESCANT
ET. SUPER. IN. NIDO. MARATONIS. CANTET. AEDON.

ANNIUS VERUS. *Voyez* VERUS.

ANNO. Un médaillon de Justinien offre cette légende écrite de haut en bas; ANNO XV. Ce fut vers l'an 518 que l'on commença à marquer sur les monoies l'année de l'empire par la formule *anno*. Dans la suite, au lieu d'*anno*, on ne fit que répéter des N. *Voy.* ANNÉES *sur les médailles*.

ANNONA. Les Romains exprimoient par ce seul mot, & la récolte de tous les fruits ou grains que la terre produit en une année, & la ration du soldat, de quelque nature qu'elle pût être. Les édiles, & en particulier le préfet de l'*annone*, étoient chargés d'aprovisioner Rome, & de mettre le prix aux denrées; & ils avoient sous leurs ordres pour ce département, les *régions urbicaires* & les *provinces frumentaires*. Ces provinces, que l'on forçoit à payer leur tribut en grains & en comestibles, étoient la Sicile, l'Afrique, où étoient situées les *régions urbicaires*; la Sardaigne, l'Espagne, la Béotie, la Macédoine, la Chersonese, l'Asie proprement dite, la Syrie & l'Égypte, depuis le moment où Auguste la réduisit en province romaine. Le prélat chargé aujourd'hui de veiller à l'aprovisionemens de Rome moderne, s'appele encore *Préfet de l'Annone*.

Les soldats romains recevoient ordinairement leur *annona* ou ration, pour plusieurs jours, & la portoient eux-mêmes dans les routes. Ils la recevoiens en argent, lorsqu'ils étoient *limitanei*, c'est-à-dire, à poste fixe sur les frontieres de l'Empire.

Annona duplex, double ration, étoit une récompense militaire.

Nous voyons souvent sur les médailles des empereurs *ANNONA AUGUSTI*, au revers un boisseau, duquel sortent des épis de blé & un pavot, ou une femme qui tient des épis. Ce type est relatif au soin qu'avoit pris l'empereur d'aprovisioner Rome.

ANNONA SANCTA. Gruter, pag. 81 de son Recueil, revu par Grævius, a publié l'inscription suivante:

ANNONAE. SANCTAE
AELIUS. VITALIO
MENSOR. PERPETUUS
DIGNISSIMS
CORPORIS. PISTORUM
SILIGINIARIORUM
D. D.

On voit au dessus un bas-relief représentant une femme habillée, ayant seulement le bras nu ainsi que l'épaule droite, portant un croissans sur la tête, tenant de la main gauche une corne d'abondance, mettant de la droite des épis dans un vase qui en renferme d'autres, & enfin ayant auprès d'elle un gouvernail placé sur un globe.

ANNONARIÆ *regiones*. *Voyez* PROVINCES *frumentaires* & RÉGIONS *urbicaires*.

ANNONARII; ceux qui exerçoient le monopôle sur les grains & autres productions de la terre.

ANNOTATORES, étoient des gens préposés pour inspecter ou contrôler les receveurs des im-

pôts, afin d'empêcher qu'il n'y eût collusion entr'eux & les contribuables.

ANNULAIRE (doigt). C'est le quatrieme, & le plus voisin du petit. Quoique les Grecs & les Romains aient beaucoup varié sur la maniere de porter les anneaux, c'est à ce doigt cependant qu'ils les ont placés communément. On l'appeloit encore *digitus medicus*, parce que les medecins qui étoient apothicaires, s'en servoient pour délayer les potions des malades.

ANOBRET; nymphe que Saturne rendit mere de Jéhud.

ANOLUS, en Lydie. ΑΝΩ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze. (*Hunter.*)

O. en or.

O. en argent.

ANOSIA; nom qui signifie *impie*, & qui fut donné à Vénus, lorsque Laïs fut tuée dans son temple à coups d'aiguilles, par la jeunesse Thessaliene. On l'appela, pour le même sujet, *Androphonos*, homicide.

ANSA *scuti*. Les Romains donnoient ce nom à l'anneau principal du bouclier, que les Grecs appeloient ὄχανον. C'étoit dans cet anneau que le guerrier passoit son bras. Hérodote (1, p. 78) fait honeur de cette invention aux Cariens. Avant eux, on atachoit une longue courroie aux deux côtés du bouclier, & le soldat passoit la tête dans cette courroie, de maniere que le bouclier pendoit sur son épaule. Les Cariens inventerent ce fort anneau, qui étoit indépendant de deux plus petits, placés sur les bords du bouclier pour être saisis avec la main.

Le grand anneau étoit fixé au dedans & au milieu du bouclier. On le voit exprimé très-distinctement sur un dessein publié par Winkelmann dans les *Monumenti inediti*. C'est Diomede, reconoissable au bouclier rond des Argiens, ses sujets, qui est tombé sur un genou, & qui tient du bras gauche un grand bouclier, dont la concavité s'offre presqu'entiere aux regards du lecteur. Quant à la maniere de porter le bouclier pendu au cou avec une longue courroie, les pierres gravées & les bas-reliefs nous ont conservé un grand nombre de figures armées à l'*héroïque*, & portant le bouclier ainsi suspendu.

ANSARIUM ou ANSURIUM; impôt qui se percevoit sur le beurre & autres comestibles, & qui se payoit à raison du nombre des vases à deux anses dans lesquels ils étoient apportés de la campagne. On donna le nom d'*Ansurii* aux receveurs de cet impôt.

Quelques philologues ont cru que cet impôt étoit perçu sur la vente des javelots, appelés *tela ansata*.

ANSATA *tela*. On appeloit de ce nom des javelots auxquels étoit atachée une courroie, *amentum*, pour en faciliter le jet. *Ansæ* étoient, selon d'autres, deux éminences placées à la moitié de la longueur du javelot, & qui portoient aussi le nom de *moræ*, parce qu'elles arrêtoient l'arme & l'empêchoient d'entrer toute entiere dans le corps de l'ennemi.

ANSES des vases. Nous ne pouvons nous taire sur le goût merveilleux avec lequel les anciens ont traité cette partie des vases, qui est ordinairement *oiseuse* & grôssiere chez les artistes modernes. Que ceux-ci aillent à l'école des premiers, & qu'ils étudient les recueils du comte de Caylus, les monumens d'Herculanum, & les vases étrusques du comte Hamilton. C'est-là qu'ils verront avec quel soin & quel génie les anciens motivoient toutes les parties de leurs vases, & les *anses* en particulier. Qui pouroit retenir son admiration à la vue des *anses* d'un vase gravé sur une pierre du baron de Stosch? Elles sont formées par deux Léda, embrassées par des cygnes. Deux boucs qui cherchent à boire dans le vase, forment les *anses* d'un autre vase gravé dans la même collection, &c. Quelle fécondité & quelle variété dans les *anses* des lampes antiques! Mais il faut savoir se taire à propos, lorsqu'on ne pouroit jamais tout dire sur un sujet.

ANTÆOPOLIS, dans l'Égypte. ΑΝΤΑΙΟ.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale greque, en l'honeur d'Hadrien.

Voyez ANTÉE, son fondateur.

ANTANDROS, en Mysie. ΑΝΤΑΝΔΡΙΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Vespasien, d'Antonin, de M. Aurele, de Commode, de Sévere, de Paula.

ANTEAMBULONES; esclaves qui marchoient devant leurs maîtres pour écarter la foule en criant: Faites place à mon maître, *date locum domino meo*. Martial (2, 18, 5) en parle:

Sum comes ipse tuus, tumidique anteambulo regis.

Et (10, 74, 2):

. . . . . . Quamdiu salutator
Anteambulones, & togatulos inter,
Centum merebor plumbeos die toto.

ANTECESSORES. On appeloit de ce nom la cavalerie légere qui marchoit devant les légions. On lui donnoit aussi le nom d'*Antecursores*. Suétone, (*Vit. c. 17, n. 1*): *Irruperant jam agminis antecessores*; & César, (*de Bello civil. 3, 37*): *Ut primi antecursores Scipionis viderentur*.

Ce nom fut appliqué depuis à des jurisconsultes qui n'étoient pas professeurs, & que les juges appeloient quelquefois pour leur aider à rendre la justice.

ANTECŒNA; les mets légers que l'on servoit avant le repas. Macrobe appele de ce nom des oursins, des huîtres crues, (*Saturn. 3, 12*): *Antecœnam, echinos, ostreas crudas, quantum vellent.*

ANTEDEXTRA. Ce nom exprimoit chez les Aruspices les foudres, ou les oiseaux qui venoient du côté droit.

ANTEDON étoit, selon quelques-uns, pere de Glaucus.

ANTÉE, roi de Lybie, que la fable dit être fils de la Terre, & à qui elle donne soixante-quatre coudées de hauteur. Il arrêtoit tous les passans dans les sables de la Lybie, où il se mettoit en embuscade; il les contraignoit de luter contre lui, & les étoufoit tous du seul poids de son corps énorme. *Antée* provoqua Hercule à la lute; Hercule accepta le défi, & le jeta trois fois à terre demi-mort: mais dès qu'*Antée* touchoit la terre, sa mere, il reprenoit ses forces, & devenoit plus fort & plus furieux qu'auparavant. Hercule s'en étant aperçu & l'ayant saisi de nouveau, le serra si fortement en l'air, & le tint si long-temps en cette posture, qu'il expira. Cet *Antée* avoit bâti la ville de Tingi, sur le détroit de Gibraltar, où il fut enterré. On dit que Sertorius fit ouvrir son tombeau, & qu'on y trouva des ossemens d'une grandeur extraordinaire.

Les géographes grecs disent que cet *Antée* avoit fondé Antæopolis dans l'Égypte supérieure, parce qu'ils n'ont pas trouvé sans doute dans les temps fabuleux un autre héros de ce nom. Diodore de Sicile dit qu'Osiris donna le gouvernement de la Lybie & de l'Éthiopie à *Antée*. Voilà donc ce nom consacré dans les fables sacerdotales de l'Égypte. Mais quel raport peut-on trouver entre cet *Antée*, & le géant de ce nom que Pomponius-Mela fait roi de la Mauritanie, à qui Plutarque donne pour femme Tingé, dont la ville de Tingi prit le nom, & dont Hercule jouit après sa victoire?

Par quel destin singulier les Égyptiens ont-ils placé au rang de leurs dieux cet *Antée* des Grecs? pourquoi lui ont-ils élevé à Antæopolis un temple, des autels? pourquoi enfin lui ont-ils consacré des crocodiles? Pococke a vu les ruines de ce temple, & y a trouvé le nom d'*Antée* sur une inscription greque brisée. Il est vrai-semblable que ce temple où étoit honoré l'*Antée* des anciens habitans de l'Égypte, fut ruiné, ainsi que plusieurs autres, par Cambyse, & que les Grecs, sous le regne des Ptolémées, substituerent à ce culte presqu'anéanti celui du géant de même nom, étoufé par Hercule.

Quant au premier *Antée*, on trouve dans Manéthon que le huitieme roi d'Égypte de la premiere dynastie, s'appeloit Οσβιευτης mot qui, prononcé & interprété dans l'idiôme des Coptes, l'anciene langue des Égyptiens, veut dire *Prêtre d'Antès* ou d'*Endès*; c'est ainsi qu'Hérodote parle (*lib.* 2, *c.* 141) d'un autre roi appelé *Prêtre de Vulcain*, & qu'on trouve dans le nombre des rois de Thebes, conservés par Ératosthene, *P-hont-Athor*, grand prêtre de Vénus.

Cet *Antès*, ou plutôt *Endès*, étoit sans doute la même divinité que *Mendès* ou le bouc de Mendès, dont les Grecs ont fait leur dieu Pan. Cette conjecture de Jablonski est confirmée par le voisinage du Nôme consacré à *Pan*, *Panopolis*, dans le district duquel *Antæopolis* a pu être enclavée sous les anciens rois d'Égypte.

ANTELUDIA. On appeloit de ce nom les répétitions que faisoient les danseurs des ballets qu'ils devoient exécuter, soit aux jeux du cirque, soit à d'autres solemnités. Apulée, (*Met. XI*, *p.* 368): *Ecce pompa magna paulatim procedunt in anteludia, votivis cujusque studiis exornata pulcherrime.*

ANTÉNOR, frere de Priam, se trouva à la prise de Troye. Quelques auteurs ont même dit qu'il aida Énée à livrer la ville aux Grecs. *Voyez* Énée. *Anténor* passa comme Énée, en Italie, & s'établit sur les bords du Pô, où il bâtit, dit-on, la ville de Padoue. Il avoit épousé Théano, fille de Cisseus roi de Thrace, dont il eut dix-neuf fils. L'âge lui avoit donné une prudence consommée & une grande facilité à bien parler. *Voyez* Telmesse.

ANTENNE de navire. Pline (*VII*, 56) dit que Dédale en fut l'inventeur, *Antennam invenit Dædalus.*

ANTEPAGMENTA; jambages d'une porte, appelés aussi *antæ*, & par nos ouvriers *pieds-droits*, selon *Philander* dans ses notes sur Vitruve. Mais on croit que c'est une erreur de ce commentateur. *Antæ* étoient les jambages de pierre ou de marbre; *antepagmenta* étoient les ornemens en placage, de bois ou de cuivre, dont on les recouvroit. On lisoit sur une anciene inscription: *FACITO ANTEPAGMENTA ABIEGNALATA S ☰ --*. Ce qui nous montre évidemment qu'ils étoient de chêne.

ANTEPANNI; bandes ou courroies fixées sur le devant des habits, & appelées de nos jours *paremens*. Horace, (*de Arte Poet.* 15):

Purpureus late qui splendeat unus & alter,
Assuitur pannus.

ANTEPILANI. Ce mot ne se trouve qu'une seule fois; c'est dans le livre 8[e] de Tite-Live. Patrizi, qui a écrit un Traité sur la Milice Romaine, croit avec fondement que c'est une erreur de copiste, & il lui substitue le mot *Antesignani.*

ANTERIDES; éperons ou contre-forts d'architecture.

ANTÉROS, ou le Contre-Amour, d'ἀντὶ, *contra*, & d'ἔρως, *amor*, étoit fils de Vénus & de Mars. Vénus, disent les anciens, se plaignant à Thémis de ce que l'Amour, son fils, restoit toujours enfant, cette déesse lui répondit qu'il le seroit tant qu'elle n'auroit point d'autre fils. Sur cette réponse, elle soufrit la passion du dieu Mars, & *Antéros* fut le fruit de leur commerce. L'Amour, pour cela, n'en devint pas plus grand; lui & son frere demeurerent toujours enfans. On

les trouve ainsi représentés avec des ailes & un carquois, des fleches & un baudrier. On les voit sur un ancien bas-relief, jouant ensemble, & tâchant de s'arracher une branche de palmier, que chacun tire de toute sa force. On a cru les reconoître aussi toutes les fois que deux amours lutent l'un contre l'autre.

Pausanias parle d'une autre figure d'*Antéros*, qui tient deux coqs sur son sein, qu'il tâche d'engager à le piquer sur la tête. *Antéros* partagea les honeurs divins avec sa mere & son frere, & les Athéniens lui éleverent un autel. Ce Contre-Amour n'est pas dans le sens de contrariété & d'opposition, mais dans le sens de retour ou d'amour mutuel & réciproque. Il a été imaginé pour marquer que le retour fait croître l'amour. À Athènes, il étoit pourtant regardé comme le dieu vengeur d'un amour méprisé. *Voy.* Amour, Melès.

ANTES. On donnoit ce nom aux grandes pierres, aux pierres angulaires qui soutenoient l'éfort des bâtimens, & qui étoient placées dans les murs extérieurs. Virgile a appelé dans ce sens les derniers rangs d'une vigne, *antes*, expression que les philologues avoient mal entendue. (*Georg.* II, 417.)

Jam canit extremos effœtus vinitor Antes.

ANTESIGNA; les enseignes les plus avancées d'une légion ou d'une armée.

ANTESIGNANI. Les interpretes ont varié sur le sens de ce mot, qu'ils ont tous reconu cependant pour le nom d'une espece de soldats. Les uns ont dit que les *antesignani* étoient les *hastaires* & les *princes* que l'on plaçoit avant les enseignes; mais on sait que les enseignes précédoient les légions rangées en bataille.

D'autres prenent les *vélites* pour les *antesignani*, & leur joignent, sous cette dénomination, les soldats armés à la légere. Cependant, le passage de César (*de bell. civil.* 143) où il est fait mention des *antesignani*, qui furent étonés d'une maniere de combattre usitée parmi les troupes légeres, & dont la défaite entraîna la retraite de la légion entiere, ne leur est pas favorable. Les *vélites* étoient des troupes légeres qui plioient au premier choc, & venoient se rallier auprès des légions; ils ne pouvoient donc être étonés de voir pratiquer les manœuvres qui leur étoient familieres. Leur déroute, d'ailleurs, n'influoit point sur la contenance des légions, qui les regardoient comme des enfans perdus, destinés à porter les premiers coups & à se retirer ensuite.

Les légions ne pouvoient être disposées à la fuite ou à la retraite, que par la fuite ou l'ébranlement de troupes dans lesquelles elles avoient quelque confiance. Aussi, les *antesignani* dont parle César, étoient probablement des légionaires d'élite, ou des vétérans que l'on plaçoit en avant pour recevoir les ennemis, & animer, par leur courage & leur vigueur, toute la légion.

Antesignani. Ce nom a encore été donné aux *campidoctores*, ou bas-officiers préposés pour enseigner l'exercice aux troupes, & pour marcher à leur tête dans les exercices militaires.

ANTESINISTRA. Les augures appeloient de ce nom, les foudres & les oiseaux qui partoient de devant, ou du midi, & alloient à la gauche, c'est-à-dire, à l'Orient. Ces présages étoient funestes. Virgile appele de ce nom une corneille (*Eclog.* IX, 15), selon Servius:

Antesinistra cava monuisset ab ilice cornix.

ANTESTIA; famille romaine dont on a des médailles.

O. en or.

R. en argent.

RR. en bronze.

ANTEVERTA, *ou* Antevorta, *&* Postverta, *ou* Postvorta; déesses adorées chez les Romains. La premiere, appelée aussi *Prorsa* & *Porrima*, savoit le passé, & on l'invoquoit pour réparer les maux qu'on avoit déja ressentir. La seconde prédisoit l'avenir, & les Romains l'invoquoient pour prévenir les maux qui devoient leur ariver.

Ces déesses étoient les mêmes que les Carmentes. On imploroit aussi leur secours dans les acouchemens, afin que la tête de l'enfant se présentant la premiere, la mere eût moins à soufrir.

ANTHÉDON, dans la Phœnicie. ΑΝΘΗ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Caracalla.

ANTHÉLIENS (*dieux*). Les statues de ces dieux étoient placées debout aux deux côtés des portes à Athènes, & elles étoient perpétuelement exposées aux injures de l'air; d'où leur vint ce nom Θεοὶ ἀνθήλιοι.

ANTHEMIUS.

Procopius Anthemius Augustus.

Ses médailles sont:

R. en or.

RRRR. en argent.

Dans un cabinet de Paris.

O. en bronze; du moins on ne pense pas qu'il y en ait, quoique le P. Banduri en raporte une de P. B. qu'il a tirée de Du Cange.

ANTHEMUSIUM, dans la Mésopotamie. ΑΝΘΕΜΟΥΣΙΩΝ.

On a une médaille impériale greque de cette ville, frapée en l'honeur de Caracalla.

ANTHESPHORIES; fêtes qu'on célébroit en Sicile en l'honeur de Proserpine, ainsi nommées, parce qu'elle fut enlevée dans le temps où elle cueilloit des fleurs. Le nom de ces fêtes est grec, & formé d'ἄνθος, fleur, & de φέρω, je porte.

Il semble que les *anthesphories* soient la même chose que le *floriferum* des Latins. Cependant Festus ne raporte point cette fête à Proserpine; &

il dit qu'on la nommoit ainsi, à cause qu'on portoit ce jour-là des épis au temple.

On célébroit aussi à Argos des *anthesphories* dans le temple & en l'honeur de Junon Ἀνθεία, fleurie; selon Pausanias dans les *Corinthiaques*.

ANTHESTÉRIES; fêtes ainsi nommées du mois Anthestérion, pendant lequel on les célébroit. Elles duroient trois jours, pendant lesquels les maîtres servoient à table leurs esclaves. La fête finie, on les faisoit sortir; & comme ils étoient tous de Carie, de là vint le proverbe: *Hors d'ici, Cariens; les Anthestéries sont finies*. Elles se célébroient à Athenes en l'honeur de Bacchus, les onze, douze & treizieme du mois.

Quelques écrivains croient que ce n'étoit point une fête particuliere, mais que toutes les fêtes de Bacchus se nommoient *anthestéries*. C'est le sentiment d'Apollodore, cité par le scholiaste d'Aristophane. On prononce & l'on écrit mal *anthistéries*: il est plus naturel de dériver le mot *anthestéries* de ἄνθος, fleur, parce qu'on portoit des courones de fleurs en l'honeur de Bacchus.

Chacun des jours des *anthestéries* avoit un nom relatif à ce que l'on faisoit pendant cette journée. Le premier, c'est-à-dire, le 11 du mois *anthestérien*, s'appeloit πιθοιγία, *ouverture des toneaux*, ou amphores: ce jour-là, on goûtoit le vin. À Chéronée il s'appeloit jour du bon génie, Ἀγαθοῦ Δαίμονος, à cause que l'on s'y livroit tout entier à la joie. Le douzieme du mois s'appeloit Χόες, de χοεὺς, conge, mesure de vin; parce que chaque convive buvoit le vin d'une amphore qu'on lui servoit en particulier. On vouloit rapeler par cet usage, un trait historique de Pandion ou de Démophoon, roi d'Athênes. Le parricide Oreste étant venu dans cette ville avant de s'être purgé de son crime, y ariva pendant que l'on célébroit les fêtes de Bacchus *lénéen*, des pressoirs, λῃνοῖς. Démophoon lui fit un bon acueil; mais craignant que des convives scrupuleux refusassent de boire avec un criminel teint du sang de sa mere, il fit servir à chacun d'eux une amphore particuliere, & sauva un afront à son hôte.

Le deuxieme jour de la fête étoit employé à des défis bachiques; on donnoit au vainqueur une courone de feuilles, & quelquefois d'or (*Élien*. 11), avec une grande mesure de vin. On se promenoit sur des chariots, & l'on s'amusoit à railler les passans. Les sophistes mangeoient chez eux, & recevoient pour ce repas des présens de leurs amis. Bacchus reçut un surnom relatif à cette journée, & fut appelé Χοοπότης.

Quant au troisieme jour, on l'appeloit Χύτροι, de Χύτρα, marmite, parce qu'on faisoit bouillir toute sorte de légumes, qu'on exposoit dans les rues sans y toucher. On croyoit, en effet, qu'ils étoient consacrés à Mercure *infernal*: c'étoit le jour où l'on jouoit les comédies; &, depuis les loix de Lycurgue, on inscrivoit sur le tableau des citoyens ceux qui avoient remporté la victoire dans ces défis de théâtre.

ANTHESTÉRION; mois de l'année greque; il étoit *creux* ou de 29 jours, & le sixieme de l'année. Il répondoit à la fin de février, & au commencement de Mars, selon Néapolis, commentateur des Fastes d'Ovide. Potter dit qu'il répondoit à la fin de notre mois de Novembre & au commencement de Décembre. Il est difficile de décider cette question. Au reste, c'étoit dans ce mois que les Athéniens & les autres peuples de la Grece célébroient des fêtes en l'honeur des morts.

ANTHISTESES. *Voyez* FLORALES.

ANTHIUS, fleuri. On donnoit ce surnom à Bacchus, dans les villes d'Athênes & de Patras en Achaïe, parce que les statues de ce Dieu y étoient couvertes d'une robe chargée de fleurs.

ANTHROPOMANTIE; divination qui se faisoit par l'inspection des entrailles d'hommes ou de femmes qu'on égorgeoit. Ce mot est grec & formé de deux autres, savoir, ἄνθρωπος, homme, & μαντεία, divination.

L'empereur Élagabale pratiquoit cette abominable divination. Cedrenus & Théodoret racontent de Julien II, qu'il faisoit périr dans des sacrifices nocturnes & des opérations de magie, un grand nombre de jeunes enfans, pour consulter leurs entrailles. Ils ajoutent que ce prince ayant pris la route de Perse, dans l'expédition où il périt, s'enferma à Carres en Mésopotamie, dans le temple de la lune, & qu'après y avoir demeuré quelque temps avec les complices de son inhumanité, il scella les portes, & y posa une garde qui ne devoit être levée qu'à son retour. Ceux qui entrerent dans ce temple, sous le regne de Jovien, son successeur, y virent une femme pendue par les cheveux, les mains étendues & le ventre ouvert. Julien avoit voulu chercher dans son foie quel seroit le succès de la guerre.

Les Scythes avoient aussi cette barbare coutume; & Strabon assure la même chose des anciens habitans de la Lositanie.

ANTHROPOPHAGES; mangeurs d'hommes, d'ἄνθρωπος, homme, & φάγω, je mange.

Les Cyclopes, les Lestrygons & Scylla, sont appelés par Homere *anthropophages*. Ce poëte dit aussi que les monstres féminins, Circé & les Sirenes, attiroient les hommes par l'image du plaisir, & les faisoient périr. Ces vers d'Homere, ainsi qu'un grand nombre d'autres, sont fondés sur les mœurs des temps antérieurs au sien. Pline accuse d'*anthropophagie* les Scythes & les Sarmates; Solin, les Éthiopiens; Juvénal, les Égyptiens. Tite-Live assure qu'Hanibal faisoit manger à ses soldats de la chair humaine, pour les rendre plus féroces.

Il semble que l'*anthropophagie* n'a point été le vice d'une contrée ou d'une nation, mais celui d'un siecle. Avant que les hommes eussent été adoucis par la culture des arts, & civilisés par les législations, il paroît que la plupart des peuples mangeoient de la chair humaine. On croyoit qu'Orphée avoit été le premier qui représenta aux hom-

mes l'inhumanité de cet usage, & qui parvint à le faire abolir. C'est d'après cette tradition que les poëtes ont peint Orphée dépouillant les tigres & les lions de leur férocité naturele. Horace (*Art. poet. v. 391*)

> *Sylvestres homines sacer interpresque deorum*
> *Cædibus & FOEDO VICTU deterruit Orpheus,*
> *Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.*

ANTIA; famille romaine dont on a des médailles.

O. en or.

RR. en argent.

O. en bronze.

Le surnom de cette famille est RESTIO.

Goltz en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

ANTIAMIRE plut à Mercure, qui la rendit mere d'Échion; celui-ci servit d'espion aux Argonautes.

ANTIAS; surnom de Valerius, qui étoit né à *Antium*.

ANTIATICUS; surnom de la famille MÆNIA.

ANTIBES. *Numismatique*. *Voyez* ANTIPOLIS.

ANTICLIE, mere d'Ulysse, & fille d'Autolicus, épousa Laërte; mais Sisyphe l'avoit déja rendue mere, selon quelques poëtes; & voilà pourquoi Ajax reproche à Ulysse, dans Ovide, qu'il descendoit du sang Sisyphien. *Anticlie* mourut de douleur, à cause de la longue absence de son fils. On dit que Nauplius, pour se venger d'Ulysse qui avoit fait périr son fils Palamede, donna à *Anticlie* une fausse nouvele de la mort d'Ulysse, & que cette princesse y ayant ajouté foi, se pendit de désespoir.

ANTICUS. Gruter, pag. 561 de son *Thes. inscr.* revu par Grævius, rapporte l'épitaphe suivante:

OSSA
SILVINI. EMPROMI
CEROM. LEG. XI.
ANTICO LICINIA
L. L. F.

Anticus voudroit-il exprimer ici la même chose que ANTESIGNANUS? *Voyez* ce mot.

ANTICYRE, dans la Phocide.

On a quelques médailles impériales greques de cette ville, située sur le Golfe de Corinthe, selon le P. Hardouin.

Ce n'étoit point elle qui fournissoit l'hellébore, & à laquelle on renvoyoit les fous, parce que cette plante purge le cerveau. Lorsqu'Horace & Ovide parlent d'une Anticyre, à l'occasion de l'hellébore, ils entendent l'île d'*Anticyre*, située aujourd'hui entre celle de Négrepont & les côtes de la Thessalie.

ANTIGONE étoit fille d'Œdipe & de Jocaste, & sœur de Polynice. Créon, son oncle, s'étant emparé de la courone de Thebes, après la mort des deux freres ennemis, défendit expressément d'enterrer le corps ou les cendres de Polynice, qu'il avoit fait jeter à la voirie. Mais *Antigone*, sa sœur, étant sortie la nuit de la ville, alla lui rendre les derniers devoirs. Il apprit le lendemain que quelqu'un lui avoit désobéi, & pour s'en assurer, il fit déterrer Polynice, ordonant à ses gardes de veiller auprès. On surprit la nuit suivante, la princesse, qui venoit pleurer le malheur de son frere, & on la mena au roi, qui commanda qu'on l'ensévelît toute vive; mais elle prévint une mort aussi funeste en s'étranglant. Le prince Hémon, son amant, fils du roi, se tua de désespoir. Cet événement fait le sujet d'une belle tragédie de Sophocle.

Hygin raconte autrement la mort d'*Antigone*. Le roi, dit-il, chargea son fils de faire mourir *Antigone*; Hémon, qui étoit amoureux de la princesse, chercha à éluder l'ordre, & la fit cacher; mais le roi l'ayant appris, obligea le prince à tuer *Antigone* en sa présence, & de désespoir Hémon se tua avec elle. *Voyez* HÉMON.

ANTIGONE, fille de Laomédon, fut changée en cicogne, pour avoir eu l'audace de se comparer à Junon.

ANTIGONE, roi d'Asie. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ.

Ses médailles sont.

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Winkelmann a expliqué très-heureusement les types d'un médaillon de ce roi d'Asie, dont le travail est exquis. D'un côté, on voit une tête avec de la barbe, & couronée de lierre. On avoit pris auparavant les feuilles de lierre pour des roseaux, & l'on croyoit en conséquence y reconoître la tête de Neptune; tandis qu'une méprise pareille avoit fait prendre pour Vénus armée, l'Apollon assis sur la proue d'un vaisseau, qui est le revers du médaillon. Winkelmann assure que c'est la tête du dieu Pan, reconoissable à sa barbe hérissée comme les poils des chevres. Selon ce savant antiquaire, l'Apollon assis sur le vaisseau, & le dauphin placé au dessous, peuvent faire allusion à un de ses surnoms, Δελφίνιος, qui lui fut donné lorsqu'il se métamorphosa en dauphin pour conduire la premiere colonie dans l'île de Délos. (*Hom. hymn. Apol.* 495.) Comme les Athéniens attribuoient au dieu Pan la victoire de Marathon, il se pouroit de même que ce médaillon eût été frapé en mémoire de quelque bataille navale, dont le roi *Antigone* auroit cru devoir le gain à la protection de Pan & d'Apollon.

ANTIGONE *Gonatas*, roi de Macédoine. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ.

Ses médailles sont:

RR. en argent.

C. en bronze.

O. en or.

ANTIGONE, fils d'Aristobule, roi de Judée. ΒΑΣΙΛ ΑΝΤΙΓ.

Ses

Ses médailles sont:
RR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ANTIGONIES; fêtes instituées en l'honneur d'un Antigonus. Plutarque, qui en fait mention, ne nous apprend point quel est cet Antigonus.

ANTIGRAPHARII; inspecteurs des receveurs, & leurs surveillans, pour empêcher la collusion entr'eux & les contribuables. Ils faisoient l'office de nos *contrôleurs*.

ANTILENA; poitrail des chevaux.

ANTILOQUE, fils de Nestor & d'Euridice, acompagna son pere au siége de Troye, & y fut tué en voulant parer le coup que Memnon alloit porter à Nestor. Xénophon dit qu'il reçut le beau titre de Philopator, amateur de son pere, parce qu'il avoit exposé & donné sa vie pour sauver celle de son pere.

Un camée & un bas-relief du palais Mattei, publiés par Winkelmann dans ses *Monumenti inediti*, représentent *Antiloque* annonçant à Achille la mort de Patrocle. Sur ces deux monumens, on observe que le fils de Nestor a une jambe croisée sur l'autre, attitude consacrée chez les anciens artistes à caractériser une douleur profonde.

ANTIMACHIE; fête célébrée dans l'île de Cos, pendant laquelle le prêtre portoit un habit de femme & avoit la tête envelopée dans une mitre, ou liée avec une bandelete comme les femmes.

Pour rendre raison de l'institution de *l'antimachie*; & de l'habillement extraordinaire du prêtre, Pausanias, *liv.* I, raconte la fable suivante. Hercule revenant en Grece après la prise de Troye, la tempête dispersa ses navires. Celui qui le portoit échoua sur l'île de Cos, où il prit terre sans armes & sans bagage. Hercule pria un berger, appelé Antagoras, de lui donner un bélier. Celui-ci, qui étoit fort & vigoureux, lui proposa de luter ensemble, en promettant de donner le bélier, s'il étoit vaincu. Le combat accepté, les Méropes se rangerent du côté d'Antagoras, & les Grecs, de celui d'Hercule qu'ils acompagnoient. On combatit avec fureur; & Hercule, accablé par le nombre, fut obligé de se réfugier chez une femme de Thrace, où il se déguisa en femme pour échaper à ceux qui le poursuivoient.

Le fils d'Alcmene ataqua dans la suite les Méropes, les vainquit, & épousa Alciope leur reine, revêtu des habits de femme qui l'avoient sauvé.

En mémoire de cette fable, le prêtre de l'île de Cos, en habit de femme, offroit un sacrifice sur le champ de bataille; & dans le même endroit, les fiancés vêtus comme lui, donnoient à leurs épouses le baiser conjugal.

ANTIMOINE, *stibium*. Les femmes se servoient chez les anciens, de ce demi-métal pour la toilete. Elles en faisoient une teinture qui teignoit en noir les sourcils, & relevoit la beauté de leur visage, en donnant plus de vivacité au teint. On frotoit aussi les paupieres avec cette teinture, qui donnoit aux ieux plus de brillant, en rétrécissant les paupieres, & faisant paroître les ieux plus grands; ce qui étoit regardé comme une beauté. De là vient qu'Homere appele souvent les déesses, & Junon en particulier, *divinités aux ieux de bœuf*, c'est-à-dire, aux grands ieux.

Dioscoride atribue à l'*antimoine* la propriété de resserrer les conduits du corps, de consumer les excroissances des chairs, & de nétoyer les ulceres des ieux. Les anciens médecins en faisoient beaucoup d'usage.

ANTINOËIA; sacrifices offerts chaque année, & jeux célébrés tous les cinq ans en l'honeur d'Antinoüs. L'empereur Hadrien les établit à Mantinée dans l'Arcadie; selon Pausanias, dans ses *Arcadiques*. On en célébroit aussi à Argos.

ANTINOÏA. Les Égyptiens voulant plaire à Hadrien, porterent l'adulation jusqu'à donner le nom de son favori aux fleurs de Lotus, qu'ils appelerent *Antinoïa*.

ANTINOUS, jeune Bithynien, favori de l'empereur Hadrien, qui se noya dans le Nil. Ce prince voulut le faire regarder comme un Dieu; il bâtit en son honeur, une ville en Égypte, nommée Antinopolis; & dans cette ville, un temple magnifique, avec cette inscription: *À Antinoüs*, Synthrône des dieux d'Égypte; c'est-à-dire, partageant le même trône que les dieux de l'Égypte. Pour complaire à Hadrien, on assura qu'il rendoit des oracles; & c'étoit Hadrien lui-même qui les composoit. Le culte de cette nouvele divinité étoit encore en vigueur sous l'empire de Valentinien.

La passion d'Hadrien pour ce beau jeune homme fut si violente, que les Romains s'empresserent d'en multiplier les représentations pour lui complaire. On ne doit donc pas s'étoner du grand nombre qui subsiste encore, & que nous allons décrire d'après Winkelmann, dont nous copierons les savantes observations.

Il faut remarquer d'abord, en général, que les représentations d'*Antinoüs* sont toutes faites dans le style Égyptien, tel cependant que les Grecs le modifierent sous les Lagides. Les Égyptiens voulant obtenir d'Hadrien le pardon du malheur involontaire qu'avoit causé leur fleuve chéri, en englontissant dans ses ondes le jeune Bithynien, le déifierent les premiers, & lui rendirent un culte public. C'est pourquoi les statues d'*Antinoüs* sont exécutées sur le modele des statues égyptienes, & ressemblent à celle qui étoit honorée avec son tombeau dans la ville qui en prit le nom d'Antinoée. Elles ont toutes une position roide, & les bras pendans perpendiculairement, selon le style des ancienes figures égyptienes. Hadrien, de son côté, voulant engager tous les habitans de l'Égypte à rendre un culte à la représentation de son favori, lui donna la forme que ce peuple sembloit avoir adoptée exclusivement.

Ce style est plus remarquable aux deux statues

d'*Antinoüs* de granit rougeâtre, qui sont placées à Tivoli, contre le palais épiscopal. Elles sont grandes presque deux fois comme le naturel, adossées, comme les anciennes statues des Égyptiens, contre une colonne angulaire, & de plus, caractérisées par des hiéroglyphes. Elles ont les hanches & la partie inférieure du corps couverts d'un tablier, & la tête couverte d'un bonet avec deux bandes unies qui descendent en avant. Ces statues portent sur la tête une corbeille, comme les caryatides; & la corbeille & la figure sont faites du même morceau. Comme elles ressemblent en général aux ouvrages égyptiens du premier style, soit pour l'atitude, soit pour la forme, il ne faut pas s'étoner de ce que la plupart des auteurs qui ont écrit sur l'art, les ont méconnues, & leur ont assigné la plus haute antiquité.

On s'est arrêté à la forme apparente, sans examiner en détail les parties qui pouvoient seules démontrer le contraire. La poitrine, qui étoit aplatie sous le ciseau des sculpteurs de l'ancien style égyptien, se trouve à celle-ci haute & *imposante*. Les côtes au dessous de la poitrine, qui n'étoient point du tout apparentes, sont ici très-fortement indiquées. Jadis, le corps étoit fort grêle au dessus des hanches; dans celles-ci, il paroît dans toute sa plénitude. Dans celles-ci, les articulations des genoux sont plus distinctes que dans les anciens, & les muscles des bras & des autres parties frapent d'abord les ieux. Les omoplates, à peine indiquées dans les anciennes figures, s'élevent dans les dernieres avec un arondissement très-prononcé; & les pieds approchent de bien près de la forme greque.

La plus grande différence se trouve dans le visage, dont le *faire* n'est absolument point égyptien, & dans les airs de tête qui ne ressemblent pas à ceux de cette nation. Les ieux ne sont point à fleur de tête comme dans la nature & dans les plus anciennes têtes égyptiennes; ils sont, au contraire, très-enfoncés, d'après le systême grec, pour relever l'os de l'œil, & pour ménager un effet de lumiere & d'ombre. Avec toutes ces formes greques, on y voit encore une physionomie entiérement ressemblante à celle de l'*Antinoüs* sculpté dans le style grec; ce qui a fait croire à Winkelmann que ces statues offroient une représentation égyptienne de ce beau jeune homme.

L'*Antinoüs* égyptien du muséum Capitolin, décele encore mieux le style mêlé de l'égyptien & du grec; cette statue étant détachée de tout côté, sans être adossée contre une colonne: elle est un peu au dessus du naturel.

On trouve trois pâtes antiques dans la collection du baron de Stosch, qui attestent plus hautement encore l'imitation égyptienne. Elles représentent trois bustes d'Harpocrate, ayant le visage parfaitement ressemblant à celui d'*Antinoüs*. Il y avoit à Rome, en 1760, une autre représentation du même favori d'Hadrien, substituée de même à celle d'un demi-dieu grec. On voyoit (*Col. de Stosch, p.* 389) chez un sculpteur de Rome, une tête de Persée en marbre, qui étoit sans casque, mais avec deux ailes, & dont le visage étoit un portrait fidele d'*Antinoüs*.

La gloire de l'art sous le regne d'Hadrien, ainsi que de tous les âges, ce sont, dit Winkelmann, les deux portraits d'*Antinoüs*; l'un est un buste en demi-bosse de la Villa-Albani, & l'autre est une tête colossale de la Villa-Mandragone, située au dessus de Frescati. Ces deux chef-d'œuvres ont été gravés dans les *Monumenti inediti*.

Le premier a été tiré des fouilles de la Villa d'Hadrien; il ne forme qu'une partie d'un tout plus volumineux. C'étoit non seulement une figure entiere, comme on en peut juger par l'intérieur, qui a été creusé pour diminuer le poids du marbre; mais encore elle étoit placée dans un char, ainsi que son atitude semble l'indiquer. Car la main droite, qui est libre, est dans une position d'après laquelle on peut juger qu'elle tenoit des rênes, dont l'autre bout étoit soutenu par la main gauche, chargée par le restaurateur d'une guirlande de fleurs. Il paroît, d'après ces observations, que ce magnifique ouvrage représentoit l'apothéose d'*Antinoüs*; puisque nous savons que les statues des persones dont l'adulation faisoit des dieux, étoient placées sur un char, & que l'on désignoit ainsi leur entrée dans l'Olympe.

La tête colossale de la Villa-Mandragone est d'une conservation parfaite: on croiroit qu'elle sort des mains de l'artiste. Conçue d'ailleurs dans les grands principes de l'art, elle est d'une beauté si merveilleuse, que Winkelmann n'a pas craint d'être accusé d'exagération, en disant que ce monument est, après l'Apollon & le Laocoon du Belvéder, une des plus belles choses que l'antiquité nous ait laissées. S'il étoit permis, ajoute-t-il, de mouler cette tête, les artistes devroient l'étudier comme un rare modele de beauté; car les formes colossales exigent un habile artiste qui sache aller, pour ainsi dire, au delà des bornes de la nature, sans que la grandeur extraordinaire des contours lui fasse perdre la délicatesse des pensées, & elles sont les preuves solides de la science d'un dessinateur. Indépendament de la beauté de cette tête, les détails en sont précieux, & les cheveux sont traités de maniere qu'on n'en trouve point, dans toutes les antiques, qui méritent de leur être comparés.

Les ieux de cette tête d'*Antinoüs* offrent une recherche singuliere, quoiqu'elle ne soit pas unique chez les anciens, puisqu'on en retrouve de semblables à la Muse du palais Barberini. La prunelle est faite d'un marbre très-blanc & très-tendre, appelé *Palombino*. Sous le bord des paupieres & aux points lacrymaux, est restée la trace d'une plaque d'argent très-mince, qui étoit destinée, selon toutes les apparences, à revêtir entiérement la prunelle, avant que l'on eût mis celle

que l'on voit aujourd'hui. L'objet qu'on s'étoit proposé étoit d'imiter, par la blancheur & l'éclat de l'argent, la couleur brillante de la cornée. Cette plaque d'argent est évidée à la place de l'iris & de la prunelle, qui est creusée profondément. On aura employé sans doute, pour représenter ces deux parties de l'œil, deux pierres précieuses diversement colorées. La bordure d'argent qui regne tout-autour des paupieres de la Muse citée plus haut, montre que ses ieux avoient été incrustés de la même maniere.

Les deux têtes d'*Antinoüs* que nous venons de décrire, sont ceintes de courones de lotus, appelées *Antinoïa* chez les Alexandrins, parce qu'ils les consacrerent au favori d'Hadrien. La courone du buste n'est composée que de fleurs de lotus; mais la tête colossale, qui a les cheveux assujétis par une bandelete, est entourée d'une tige de cette plante, dont les fleurs, exécutées avec une autre matiere, ont été soudées, comme nous le montrent les trous pratiqués aux deux côtés de cette tige. Sur le sommet de cette tête, on remarque aussi un trou carré, de la largeur de trois doigts, destiné sans doute à recevoir une grande fleur de lotus, telle qu'on en voit aux Isis & autres divinités égyptienes.

On voit encore un beau buste d'*Antinoüs* dans le cabinet du palais Bevilacqua de Vérone; c'est un grand domage qu'il ait perdu l'épaule gauche.

Après ces bustes, la plus belle statue d'*Antinoüs* est à la Villa-Casali, auprès de laquelle on l'a déterrée sur le mont Cœlius. La tête est couronée de lierre, comme celles de Bacchus. Les jardins du palais Barberini renferment une statue de marbre du favori d'Hadrien, semblable à celle du capitole, & comme elle, un peu plus grande que le naturel; mais elle n'a point sa tête originale. La Villa-Borghese en offre une quatrieme, de la hauteur d'environ vingt-un pouces de France. Il y a une vingtaine d'années que l'on transporta de Rome à Potsdam, château du roi de Prusse, une statue sur laquelle on avoit placé une tête d'*Antinoüs*.

Aucun portrait dans les antiques n'est aussi souvent répété que ceux du beau Bithynien. On le trouve dans la plupart des collections de pierres gravées. Mais le plus parfait de ce genre étoit dans le cabinet des freres Zanetti à Venise. Le duc de Malborough, anglois, en a fair l'acquisition.

Antinoüs *du Belvéder*. Son article ne doit pas se trouver ici, & il est renvoyé avec raison à ceux de Méléagre ou de Mercure, qu'il représente. C'étoit une anciene erreur qui faisoit attribuer cette statue au favori d'Hadrien.

Antinoüs, favori d'Hadrien.

Antinous, heros.

Ses médailles sont:

O. en or & en argent.

RRR. en médaillons grecs de bronze.

L'un de ceux du cabinet du roi, où on voit *Antinoüs* enlevé par un grifon, est beaucoup plus rare.

RR. en G. B.

RR. en M. B.

RR. en P. B.

RRR. du même module au revers d'Hadrien; il est au cabinet du roi.

RR. en G. B. d'Égypte.

RR. en M. & P. B.

RRR. en médailles contorniates.

ANTIOCHE, en Carie, sur le Méandre, ANTIOXEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

RRR. en bronze.

O. en argent.

Leurs types ordinaires sont: Pégase courant.

—Une femme debout, quelquefois dans un temple.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur de Livie, de Claude, de Domitien, de M. Aurele, de Commode, de Gordien-Pie, de Philippe pere, d'Otacile, de Philippe jeune, de Dece, d'Étruscille, de Salonine.

Antioche de Cilicie ANTIOXEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze. (*Pellerin*.)

O. en or

O. en argent.

Antioche de Pisidie.

Col. ant. *Colonia Antiochensis*.

Coloniæ. Antiocheæ.

Col. cæsar. Antioch. *Colonia Cæsarea Antiochensis*.

Cette colonie romaine a fait fraper des médailles latines en l'honeur de Titus, d'Antonin, de M. Aurele, de Verus, de Sept. Sévere, de Domna, de Caracalla, de Géta, d'Élagabale, de Mæsa, de Gordien-Pie, de Philippe, d'Alex. Sévere, de Dece, de Volusien, de Valérien, de Gallien, de Claude le Gothique.

Antioche, capitale de la Syrie sur l'Oronte. ANTIOXEΩN.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

C. en bronze.

O. en argent.

Leurs types ordinaires sont: Jupiter assis, tenant une victoire & un sceptre. — Une femme ayant la tête tourelée, assise sur des rochers, tenant une branche de palmier. — Un bélier courant, retournant la tête, avec une étoile au dessus de lui. — Un autel alumé. — Une lyre.

Cette ville a placé jusqu'aux Constantins son époque sur les médailles impériales greques, qu'elle a fait fraper en l'honeur d'Auguste, de Tibere, de Claude, de Néron, de Galba, d'Hadrien.

Antiochia. — ANTIOXEΩN. MHTPO. KOΛ.

On lui attribue avec raison toutes les médailles impériales qui ont au revers S. C. & Δ. E. &

K. A. dans une courone de laurier, avec une légende latine autour de la tête depuis Auguste jusqu'à Trajan, & une pareille légende greque depuis Trajan jusqu'à Gallien.

Cette colonie romaine a fait fraper des médailles latines & greques, en l'honeur de Caracalla, de Macrin, de Diaduménien, d'Élagabale, de Severa, d'Alex. Sévere, de Mamée, de Tranquilline, des deux Philippes, d'Otacile, de Dece, d'Étruscille, d'Hérennius, de Valérien, d'Hostilien, de Gallus, de Volusien & de Vespasien, de Titus, de Domitien, & de Gordien-Pie.

Antioche (*Ere césariene d'*). L'ere césariene ou césaréene d'*Antioche*, est un monument qu'érigea la ville d'*Antioche* à Jules-César, non en reconoissance de l'autonomie qu'il lui avoir acordée, comme quelques-uns le prétendent, mais en mémoire de la victoire qu'il remporta dans la plaine de Phasfale, l'an de Rome 706, avant J. C. 48, le 9 du mois *sextilis*, depuis nommé le mois d'août. Les Syriens commencerent à compter cette période de l'autone, ou de leur premier tisri de cette année; mais les Grecs la faisoient remonter à leur mois gorpiœus de l'année précédente 705 de Rome, 49e avant J. C. En voici la preuve, tirée de l'abbé Bellei, dans son neuvieme Supplément aux Dissertations du cardinal Noris, sur les époques Syro-Macédonienes. Nous avons deux médailles frapées en Syrie, sous le gouvernement de Mucien, avec la date de l'an 117 d'*Antioche*. ΕΠΙ ΜΟΥΚΙΑΝΟΥ ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ ΕΤ. ZIP, dont l'une présente la tête de Galba, & l'autre celle d'Othon. Galba fut tué le 15 janvier de l'an 822 de Rome, 69 de J. C. Othon, son successeur, périt le 15 avril de la même année, & par conséquent dans le cours de l'année syriene, qui avoit commencé à l'autone de l'an 821 de Rome. Or, cette année syriene étoit, suivant les deux médailles, la 117e ZIP. de l'ere d'*Antioche*: donc la premiere année de cette ere avoit commencé à l'autone de l'an 705 de Rome, 49 ans avant l'Incarnation. La conséquence résulte évidemment de ce calcul.

Mais, d'un autre côté, différens actes syriens, publiés par MM. Ascemani, font foi que l'ere d'*Antioche* ne commença qu'à l'année 706 de Rome, 48e avant J. C. Par exemple, on lit à la fin des actes de S. Siméon Stylite, *que ce livre des Triomphes du bb. Siméon, fut achevé un mercredi (feria iv) 17 du mois nisan* (avril) *de l'an 521 de l'ere d'Antioche*. Or, c'étoit le 17 avril de l'an 1227 de Rome, 474 de J. C., dans lequel la lettre dominicale étoit F, & le 17 avril tomboit au mercredi de la semaine-sainte. Ainsi, l'année 521 de l'ere d'*Antioche*, avoit commencé à l'autone de l'an 1226 de Rome, & conséquemment la premiere de cette même ere avoit précédé de 48 ans l'ere chrétiene.

Il est fait mention dans la Bibliotheque orientale des mêmes auteurs, d'un tremblement de terre, qui renversa une partie de la ville d'*Antioche*, un dimanche 14 du mois gorpiæus (septembre) de l'an 506 de l'ere d'*Antioche*, 770 de l'ere des Grecs. Ces caracteres ne peuvent convenir qu'à l'an 1211 de Rome, 458 de J. C., où le 14 septembre ariva réellement un dimanche. De 1211, ôtez 505, reste 706, qui est l'an de Rome auquel ce témoignage fait répondre le commencement de l'ere d'*Antioche*.

Cette même ville fut encore affligée par les secousses violentes d'un autre tremblement de terre un mercredi, 29 du second tisri (novembre) l'an 576 de l'ere d'*Antioche*. Or, en consultant notre Table chronologique & notre Calendrier solaire perpétuel, nous trouvons que cette année syriene concourt avec l'an 528 de J. C. (1281 de Rome) dans lequel le 29 novembre fut effectivement un mercredi. De là, si l'on remonte au commencement de l'ere d'*Antioche*, on verra qu'elle prit naissance dans l'autone de l'an 706 de Rome, 48 ans commencés avant J. C.

Ainsi, pour conclure avec le savant académicien qui nous sert de guide ici, des dates qui se trouveroient les mêmes sur les médailles & dans les actes publiés par MM. Ascemani, différeroient d'une année entr'elles.

La raison de cette différence, que persone avant l'abbé Bellei n'avoit pu deviner, est que les Syriens adopterent, un an plutard que les Grecs, l'ere césariene. Cette explication si simple est mise, par cet auteur, dans un point d'évidence auquel on ne peut se refuser.

Dans notre Table chronologique, on trouvera cette ere sous ces deux époques différentes. En la prenant suivant les médailles, sa 49e année commence à l'autone qui précéda immédiatement la premiere année de l'ere chrétiene: en la prenant selon les actes, le commencement de cette même année 46 tombe dans l'autone de la premiere année de J. C. Évagre, dans son Histoire Ecclésiastique, fait usage de l'ere césariene d'*Antioche*. Le patriarche Nicéphore, dans sa Chronographie, parle d'une autre ere d'*Antioche*, qu'il fait commencer avec l'empire d'Auguste. C'est la même que l'ere *Actiaque*. (*L'Art de vérifier les dates*.)

Antioche (*Ere Ecclésiastique d'*). La réforme que les Alexandrins avoient faite au calcul chronologique de Jules Africain, ne fut pas la seule qu'il subit. Panodore, moine égyptien, qui florissoit vers la fin du quatrieme siecle, entreprit de le remanier, & son travail produisit une ere nouvelle, qu'on prétend avoir été en usage dans l'Église d'*Antioche*. La maniere dont il s'y prit, est également ingénieuse & simple. Ce fut de reculer de dix ans la création du monde, & de trois l'époque de l'Incarnation; de sorte que comptant 5491 ans jusqu'à la seconde année de la 194e olympiade, il faisoit concourir la premiere de l'Incarnation avec la quatrieme de la 194e olympiade, & la premiere de l'olympiade suivante, en commençant, à la maniere des

Orientaux, l'année en autone. Par-là, son année du monde 5491 répondoit à l'année 5501 des Alexandrins, qui étoit pour eux la premiere de l'incarnation; son année 5492 à leur année 5502, & son année 5493 à leur année 5503, troisieme selon eux, & premiere suivant lui, de l'ere chrétiene. Ainsi, plus de différence pour les années du monde entre Panodore & les Alexandrins, depuis le retranchement que ceux-ci firent de dix années dans leur ere au commencement du regne de Dioclétien; mais toûjours la même différence pour l'époque de l'Incarnation, qu'il retardoit comme nous, de trois années après ces derniers.

On voit par-là que le P. Pétau s'est trompé, lorsqu'il a prétendu que l'ere de Panodure rentroit dans celle d'Alexandrie pour la supputation des années de l'Incarnation, & ne s'en éloignoit que pour les années de la création. C'est précisément le contraire; & par cette raison, dans notre Table Chronologique depuis l'an 284, nous n'avons plus fait qu'une seule colonne de l'ere d'Alexandrie & de l'ere Ecclésiastique d'*Antioche*. Nous avons donné à cette colonne le titre d'ere d'Alexandrie, parce que les Alexandrins paroissent avoir fait plus d'usage de ce calcul que les Syriens.

Si M. Renaudot avoit fait attention à la différence de l'ere Mondaine dont il s'agit ici, d'avec celle de Constantinople, il n'auroit pas accusé de méprise (*Hist. Patriarch. Alexand. p.* 439) le diacre Mahoud, historien des Patriarches Jacobites d'Alexandrie, pour avoir lié l'an 788 des martyrs avec l'an du monde 6564.

On voit même que les habitans d'*Antioche* adopterent dans la suite, & tout au moins dans le commencement du 15e siecle, l'ere de Constantinople.

C'est sur l'ere de Panodore que le P. Pagi a fondé sa période Greco-Romaine, qu'il avoit imaginée pour la substituer à la période Juliene de Scaliger. On peut voir dans l'*Apparat* de cet habile critique les avantages qu'il prétend résulter de son systême pour la chronologie; systême qui toutefois n'a point pris faveur parmi les savans. (*L'Art de vérifier les dates*.)

ANTIOCHIENS établis à Callirhoë, en Mésopotamie, près d'Édesse. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΕΠΙ. ΚΑΛΛΙΡΟΙ.

Leurs médailles autonomes sont:
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ANTIOCHIENS établis au bourg de Daphné, en Syrie. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟΣ. ΔΑΦΝΗΙ.

Leurs médailles autonomes sont:
RRR. en bronze. (*Pellerin.*)
O. en or.
O. en argent.

ANTIOCHIENS établis près de l'Euphrate, en Syrie. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟΣ. ΕΥΦΡΑΤΗΝ.

Ils ont fait fraper des médailles impériales greques, en l'honneur de Septime-Sévere.

ANTIOCHIENS établis près du mont Hippus, dans la Cœlésyrie. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΠΡΟΣ. ΙΠΠΟΝ.

Ils ont fait fraper des médailles impériales greques, avec les époques de leur ville, en l'honneur de M. Aurele, de L. Verus, de Commode, d'Antonin.

ANTIOCHIENS établis à Ptolémaïde, en Palestine. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. ΤΩΝ. ΕΝ. ΠΤΟΛΕΜΑΙΔΙ.

Leurs médailles autonomes sont:
RR. en bronze.
O. en argent.
O. en or.

ANTIOCHUS I, Soter, roi de Syrie. ΒΑΣΙΛΕΟΣ. ΑΝΤΙΟΧΟΥ.

Ses médailles sont:
RRRR. en or.
C. en argent.
C. en bronze.

ΣΩΤΕΡΟΣ. ΑΝΤΙΟΧΟΥ.

Ses médailles avec cette inscription sont:
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

On lui voit souvent une petite aile au dessus de l'oreille.

ANTIOCHUS II, le Dieu, roi de Syrie.

Ses médailles sont:
C. en argent.
R. en bronze.
O. en or.

Sa tête est plus petite que celle de son pere.

ANTIOCHUS III, le Grand, roi de Syrie, appelé vulgairement Hiérax.

Ses médailles sont:
C. en médaillons d'argent.
C. en bronze.
O. en or.

Il est reconoissable à son nez long & pointu.

ANTIOCHUS IV, Dieu, Épiphane, Nicéphore, roi de Syrie.

Ses médailles avec les titres de *Dieu*, *Épiphane*, sont:
RR. en argent.
O. en or.
C. en bronze.

Ses médailles avec le titre de *Nicéphore* sont:
RRR. en argent.

C'est le premier des Séleucides qui ait pris la courone radiée.

ANTIOCHUS V, Eupator, roi de Syrie.

Ses médailles sont:
RRRR. en argent.
RRRR. en bronze.
O. en or.

Il y paroît très-jeune.

ANTIOCHUS VI, Épiphane, Dionysus, roi de Syrie.

Ses médailles sont:

R. en argent.
C. en bronze.
O. en or.
ANTIOCHUS VII, Évergetes, roi de Syrie.
Ses médailles font:
C. en argent.
C. en bronze.
O. en or.
Ce prince a le nez aquilin.
ANTIOCHUS VIII, Épiphane, roi de Syrie.
Ses médailles font:
C. en argent.
C. en bronze.
O. en or.
Ce prince a le nez légérement aquilin.
ANTIOCHUS IX, Philopator, roi de Syrie.
Ses médailles font:
R. en argent.
C. en bronze.
O. en or.
On lui voit quelquefois une barbe naiffante.
ANTIOCHUS X, Eufebe, Philopator, roi de Syrie.
Ses médailles font:
RRR. en argent.
RR. en bronze.
O. en or.
ANTIOCHUS XI, Épiphane, Philadelphe, roi de Syrie.
Ses médailles font:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.
ANTIOCHUS XII, Dionyfus, Épiphane, Philopator, Callinicus, roi de Syrie.
Ses médailles font:
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.
ANTIOCHUS XIII, Épiphane, Philopator, Callinicus, dernier roi de Syrie.
Ses médailles font:
R. en bronze.
O. en or.
O. en argent.
Ce prince a le nez aquilin.
ANTIOCHUS XIV, roi, Grand Roi, roi de Commagene.
Ses médailles font, avec le titre de *Roi:*
RR. en bronze.
— Avec celui de *Grand Roi*, elles font:
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ANTION, pere d'IXION. *Voy.* ce mot.

ANTIOPE, fille de Nyčteus, roi de Thebes, fut célebre dans toute la Grece pour fa beauté, dit Paufanias, & de plus on la croyoit fille, non de ce prince, mais du fleuve Afope, qui arofe les terres des Platéens & des Thébains. On ajoute que Jupiter en devint amoureux, & qu'ayant pris la forme d'un Satyre, il la rendit mere des deux jumeaux dont on va parler. Époppée, roi de Sycione, l'ayant enlevée, l'époufa. Nićteus fit la guerre au raviffeur, & y perdit la vie; mais en mourant il recomanda à fon frere Lycus de venger fa mort, & de punir *Antiope*.

La princeffe tomba bientôt entre les mains de Lycus, & fut ramenée à Thebes: ce fut en y allant qu'elle acoucha de Zétus & d'Amphion. Lycus livra *Antiope* à fa femme Dircé, qui la traita pendant plufieurs années avec beaucoup de cruauté. Mais enfin la malheureufe princeffe ayant trouvé le moyen de s'échaper, alla chercher fes deux fils, qui étoient déja grands, & qui étant entrés à main armée dans Thebes, tuerent Lycus & Dircé, & fe rendirent maîtres du royaume. Paufanias dit que Bacchus égara l'efprit d'*Antiope*, pour la punir d'avoir fait périr cruélement Dircé, qui honoroit finguliérement ce dieu; qu'errante & vagabonde, elle parcourut toute la Grece, lorfque Phocas, petit-fils de Sifyphe, l'ayant rencontrée par hazard, la guérit & l'époufa.

Les malheurs d'*Antiope* & le fupplice de Dircé forment le fujet d'un des plus célebres groupes de l'antiquité. Nous voulons parler du TAUREAU Farnefe. *Voy.* ce mot. La figure d'*Antiope* n'eft pas entiere; on lui a reftauré la tête & les bras. On voit encore le même fujet exécuté en bas-relief dans les Ville Borghefe & Albani; & il n'y a que trois figures. *Antiope* eft placée entre Amphion & Zéthus, & femble implorer la vengeance de fes fils. Les noms font marqués au deffus de chaque figure au bas-relief de la Villa Borghefe. Winkelmann l'a publié dans fes *monumenti inediti*, & il en a donné dans l'hiftoire de l'art une explication particuliere relative à AMPHION. *Voyez* ce mot.

ANTIOPE, reine des Amazones, fut ataquée par Hercule, qui avoit reçu ordre d'Euriftheé de lui aller enlever fa ceinture, c'eft-à-dire, fes tréfors: elle fut vaincue & emmenée prifoniere. *Antiope* époufa Théfée, & en eut un fils nommé Hyppolite. Elle portoit auffi le même nom que ce fils. *Voyez* THÉSÉE, MÉNALIPPE.

Le mariage d'*Antiope* avec Théfée a fervi de fujet de travail aux artiftes anciens. On les voit fculptés tous les deux fur un tombeau publié par Bellori. Les pierres gravées offrent auffi fouvent ces deux époux réunis. Sur une cornaline de Stofch, Théfée eft armé d'une lance, & tient fon bouclier apuié fur la terre; *Antiope* vaincue, lui préfente fa bipenne en figne de paix. Une pâte antique de la même collection, fait voir *Antiope* à cheval, pourfuivie par Théfée qui eft près de la vaincre; car l'amazone a déja laiffé tomber fon bouclier.

ANTIPATHES *de Diofcoride*. Diofcoride appele de ce nom un lithophyte qui eft noir, branchu, & qui a, felon lui, toutes les propriétés du corail. *Voyez* CORAIL *noir*.

ANTIPHATE régnoit fur les Leftrygons, lorfqu'Ulyffe entra fur leurs terres. Ce prince & fes

sujets, se nourissoient de chair humaine. Quand la flote d'Ulysse eut abordé dans la Lestrygonie, il fut député, avec deux de ses compagnons, vers *Antiphate*, qui dévora un des trois envoyés; Ulysse & son autre compagnon eurent bien de la peine à échaper à la cruauté du roi, qui rassembla ses troupes, les poursuivit vivement, & fit lancer sur la flote greque une si prodigieuse quantité d'arbres & de rochers, qu'elle fut submergée avec ceux qui étoient dedans. Le seul vaisseau d'Ulysse échapa. Ce monstre a servi de proverbe aux poëtes, quand ils ont voulu parler de la cruauté & de l'inhospitalité. *Voyez* LESTRYGONS.

ANTIPHONIE ἀντιφωνία. Les Grecs donnoient ce nom à cette espece de symphonie, qui s'exécutoit à l'octave ou à la double octave, par opposition à celle qui s'exécutoit au simple unisson, & qu'ils appeloient ὁμοφωνία, ou absolument SYMPHONIE. *Voyez* ce mot. Ἀντὶ & φωνὴ sont les racines du mot *antiphonie*; ils signifient *opposition de voix*.

ANTIPHUS, un des fils de Priam.

ANTIPODES. Isidore parle d'un peuple de la Lybie, auquel il donne ce nom, parce qu'il avoit, disoit-on, les pieds retournés, c'est-à-dire, les talons devant les jambes, & les doigts derriere. Les doigts, ajoutoit-on, étoient au nombre de huit à chaque pied. Cette absurdité n'a pu naître que de l'expression dont se servent les géographes pour désigner les peuples diamétralement opposés sur le globe, qui aura été prise à la lettre.

Nous renvoyons à la philosophie anciene & à la géographie, pour l'article des *Antipodes*, pris dans le sens général.

ANTIPOLIS, dans les Gaules. ANTIΠ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ANTIQUAIRE. Ce nom désigne aujourd'hui celui qui recherche & étudie les monumens de l'antiquité; qui s'est rendu familiers les objets compris sous cette dénomination, tels que les médailles, inscriptions, statues, peintures, édifices, coutumes, usages, gouvernemens, marine, tactique, écriture & langue des anciens. Nous en parlerons plus au long dans le Discours sur les antiquités.

ANTIQUAIRE, *antiquarius*, étoit chez les anciens celui qui avoit l'inspection sur les copistes, sur les livres, & qui étoit préposé à la garde de l'*antiquarium*, où on les renfermoit. Le nom d'*antiquaire*, *antiquarius*, fut donné par la suite aux copistes eux-mêmes, & il étoit la traduction de leur nom grec ἀρχαιογράφοι, *écrivains* ou *copistes des anciennes écritures*. Ils s'appeloient aussi καλλιγράφοι, lorsqu'on vouloit désigner la perfection de leur art.

ANTIQUAIRES, ἐξηγηταὶ: il y avoit anciénement dans les principales villes de la Grece & de l'Italie, des persones de distinction, chargées de faire voir aux étrangers ce qu'il y avoit de curieux, de leur expliquer les inscriptions anciennes, & tout ce qui avoit raport à l'antiquité. Pausanias appele ces *antiquaires* ἐξηγητὰς, interpretes. Les Siciliens leur donnoient le nom de μυσταγωγοὶ, interpretes des choses cachées. Les *Ciceroni* de Rome ont succédé à ces *antiquaires*; & les explications qu'ils donnent aux étrangers se ressentent de leur ignorance & du motif d'intérêt qui leur fait exercer ce métier.

ANTIQUAIRES, d'ἀρχαῖος, *ancien*. On appeloit ainsi des puristes qui s'atachoient à la recherche des vieux mots, & qui affectoient de s'en servir, au mépris de ceux qui étoient en usage de leurs temps.

Le même nom avoit été donné aux scholiastes, qui faisoient des notes ou scholies sur les auteurs, & les écrivoient ordinairement à la marge des livres. Il avoit aussi la même étymologie.

ANTIQUARIUM, en grec ἀρχεῖον, étoit l'endroit où l'on renfermoit les livres anciens, les vases antiques, &c.

ANTIQUARIUS. *Voyez* ANTIQUAIRE & ANTIQUAIRES.

ANTIQUES. Cet article apartient au Dictionaire des Arts relatifs au dessein; & nous y renvoyons le lecteur.

ANTI-SIGMA. L'*Anti-sigma*, sous la figure de deux *sigma* C, adossés ƆC, fut le second caractere introduit par Claude. Il avoit la valeur du P & de l'S, ou du B & de l'S, peut-être même de deux SS, d'un usage bien plus fréquent dans le latin que les précédentes. Étienne Morin, après avoir fait exprimer le Ψ par l'*anti-sigma*, conjecture qu'il auroit pu avoir la force du *ch*, ou du X des Grecs. Priscien est plus croyable, quand il attribue à la seconde lettre de Claude un son équivalent au Ψ. Selon notre Grammairien, ce son étoit beaucoup plus doux que celui du *ps* ou du *bs* des Latins; mais ils n'oserent, nous dit-il, changer leur anciene écriture.

Les monumens dressés sous l'empire de Claude, ne nous ont point encore fait voir son second caractere. S'il y fut admis, on pouroit entendre les termes de Priscien des temps postérieurs à la mort du même empereur. Alors au plutard, cette lettre avec ses compagnes, fut condamnée à un éternel oubli. *Nouvele diplomatique*.

La figure ƆC de l'*anti-sigma*, nous apprend l'étymologie de ce mot, qui vient de σίγμα & d'ἀντὶ, *devant*.

Isidore (*lib.* I, *origin. c.* XX) parlant des notes ou signes particuliers dont les écrivains se sont servis, fait mention de l'*anti-sigma*, qui est, selon lui, un simple *sigma* C, tourné de l'autre côté Ɔ. On se sert de ce signe, dit-il, pour montrer que l'ordre des vers vis-à-vis desquels on le met, doit être changé, & qu'on le trouve ainsi dans les anciens auteurs.

L'*anti-sigma*, poursuit Isidore, avec un point

au milieu, se met à la marge, lorsque deux vers ont chacun le même son, & qu'on ne sait lequel préférer.

ANTI-SIGMA. On appeloit de ce nom un lit de table fait en demi-cercle, qui, placé devant un semblable lit, renfermoit dans un cercle entier une table ronde.

ANTISSA, dans l'île de Lesbos. ANTIΣ.
Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ANTISTES. *Voyez* Prêtre.

ANTISTHENE. À Rome, dans le palais du prince de Piombino, on voit une tête de philosophe qui passe pour celle d'*Antisthene*. *Fulvius Ursinus* l'a nommée ainsi sans aucun fondement connu. Ainsi, l'on peut y méconnoître, avec raison, les traits du chef de la secte des Cyniques.

ANTISTIA, famille romaine dont on a des médailles.
O. en or.
RR. en argent.
O. en bronze.
Les surnoms de cette famille sont, *Reginus*, *Vetus*.
Goltz en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

ANTISTITA. *Voyez* Prêtresse.

ANTISTROPHE, d'*ἀντὶ contre*, & de *στροφὴ*, *strophe*, qui vient de *στρέφω*, *je tourne*. C'est ainsi qu'on appeloit une des stances des chœurs dans les poésies dramatiques. L'*antistrophe* étoit une des trois parties de l'*ode*, dont les deux autres se nommoient *strophe* & *épode*. La *strophe* & l'*antistrophe* contenoient toujours le même nombre de vers, tous de même mesure, & pouvoient conséquemment être chantées sur le même air. L'*épode* comprenoit des vers d'une autre espece, soit plus longs, soit plus courts. Le chœur chantoit la strophe en se tournant à droite du côté des spectateurs; & l'*antistrophe* étoit la stance suivante que ce même chœur chantoit en se tournant à gauche.

L'*antistrophe* étoit une espece de réponse ou d'écho relatif tant à la *strophe* qu'à l'*épode*. Les Grecs nommoient *période* ces trois couplets réunis.

ANTITHÉES, étoient de mauvais génies, dit Arnobe, invoqués par les magiciens, & qui n'étoient propres qu'à faire du mal. Arnobe est le seul qui en ait parlé.

ANTIUM; ville d'Italie, célebre par les sorts qu'on y alloit consulter. Il y avoit des statues de la Fortune, qui se remuoient d'elles-mêmes, dit Macrobe; & leurs mouvemens divers servoient de réponse, ou marquoient si l'on pouvoit consulter les Sorts. *Voyez* ce mot.

Horace a chanté la Fortune révérée à *Antium*.

O diva, gratum quæ regis Antium.

Philostrate, dans la vie d'Apollonius de Tyane, liv. 8, dit qu'on y conservoit un manuscrit écrit par Pythagore.

ANTLIA. *Voyez* Pompe.

ANTOINE (Marc).

Marcus Antonius, imperator, augur, iii. vir. r. p. c.

Ses médailles sont:
RR. en or.
C. en argent.
Il y a des revers R & RR.
RRR. en médaillons d'argent, avec sa tête & celle de Cléopâtre.
R. en M. B. latin, avec la tête d'Auguste.
RR. avec sa tête & celle de Cléopâtre.
RR. en M. B. des colonies.
RR. en P. B.
RRR. en G. B. grec, ou approchant de ce module.
RR. en P. B. grec.
C. en argent dans les légions, excepté la 6e, restituée par Marc-Aurele & Verus; la 17e, la 18e, la 20e, qui sont R.
La 24e, qui n'avoit pas été publiée, se trouve dans le cabinet de M. Pellerin: on connoît encore la 26e, la 27e & la 30e & derniere, qui sont RRR.
RRRR. en or, de la légion 19, au cabinet du roi.
RRRR. également en or, des cohortes Prétoriennes, dans le cabinet de M. Pellerin.

On trouve des médailles d'Octavie, quatrieme femme de *Marc-Antoine*, mais on n'en connoît ni en or, ni en argent, ni en bronze de coin romain. Les unes sont latines de la colonie de *Sinope*, où sa tête est acolée avec celle d'*Antoine*; d'autres greques, sur lesquelles sa tête est au revers, en regard d'*Antoine*: elles ont été fabriquées en Afrique, à Tyr. Il s'en trouve avec sa tête seule, frapées à *Pella* & à *Thessalonique*. Ces différentes médailles, dont le prix dépend de la conservation, ont été pour la plupart publiées par M. Pellerin, qui en possédoit plusieurs. Celles qui sont puniques ne représentent point la tête d'Octavie. Seguin a fait graver une médaille latine de grand bronze, sur laquelle on voit la tête d'Octavie en face des têtes d'Auguste & d'*Antoine*, & au revers une galere.

Antoine le fils (Marc-), *fils du Triumvir*.

Marcus Antonius, Marci filius, Marci nepos.

Ses médailles sont:
RRRR. en or, au revers de son pere; elle est au cabinet du roi & dans celui de Vienne.
O. en argent & en bronze.

Antoine (Lucius), *frere de Marc-Antoine*.

Lucius Antonius, consul.

Ses médailles sont:
O. en or.
RR. en argent, où sa tête se trouve toujours au revers de *Marc-Antoine*.
O. en bronze.

Antoine (Caius), troisieme frere de *Marc-Antoine*. *Voyez* Antonius.

ANTONIA ; famille romaine dont on a des médailles :

RR. en or.

C. en argent.

C. en bronze.

Il y a quelques légions d'argent RR. & même RRR. On peut en voir le détail à Marc-Antoine.

Les surnoms de cette famille sont *Balbus*, *Barbatus*, *Pætus*, *Pietas*.

Goltz en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

ANTONIA, femme de Drusus, frere de Tibere.

Antonia Augusta.

Ses médailles sont:

RR. en or.

RR. en argent.

RR. en médailles de potin, frapées en Égypte.

O. en G. B.

C. en M. B. latin.

RRR. de colonies. M. Pellerin en a publié une de Corinthe, & l'on en connoît une autre du cabinet de Thenpolo.

RRR. en M. B. grec ; elle est au revers de Claude.

RRR. en P. B.

Il y a dans la collection des pierres gravées de Stosch, une cornaline sur laquelle on voit le portrait de cette princesse. Le muséum capitolin en renferme un buste de marbre.

ANTONIANÆ. On appela de ce nom les mantes gauloises avec des capuchons ou *caracallæ*, que l'empereur Antonin mit à la mode à Rome. Elles descendoient jusqu'aux talons, & firent donner leur nom à cet empereur, comme réciproquement elles reçurent le sien.

ANTONIN, déclaré César par Hadrien.

Titus, *Ælius*, *Hadrianus*, *Antoninus*, *Augustus*, *Pius*.

Ses médailles sont :

C. en or; quelques revers R. Les quinaires R.

C. en argent ; il y a peu de revers rares en argent.

R. en médailles greques d'argent. Celle au revers de laquelle on voit la statue équestre d'Hadrien est RRR.

RRR. en médailles greques d'argent, ayant au revers la tête du roi Rémétalce.

Elle est chez le roi d'Espagne.

RR. en médaillon de potin d'Égypte.

C. en G. B. de coin romain. Il y a un grand nombre de revers rares, & très-rares.

C. en M. B. RR. du même module, au revers de Faustine, ainsi qu'au revers d'Hadrien.

Plus rares avec les têtes de Marc-Aurele & de Faustine.

RR. en G. B. de colonies.

R. plutôt que C., en M. & P. B.

R. en G. B. grec.

C. en M. & P. B.

C. en médailles d'Égypte. Parmi celles de G. B., il y en a qui représentent les douze signes du zôdiaque ; d'autres qui ont pour types différens travaux d'Hercule, & des traits de l'histoire fabuleuse. On en trouve une, où l'on voit Apollon assis, & devant lui Marsyas pendu à un arbre, avec un homme au bas qui se prépare à l'écorcher. Ces différens revers sont RR.

On connoît beaucoup de médaillons latins de bronze, & quelques grecs de cet empereur. Celui qui est gravé dans Séguin, p. 154, est très-rare.

Six empereurs ont porté le nom d'Antonin, Antonin-Pie, M. Aurele, Commode, Caracalla, Diaduménien & Élagabale. On doit avoir l'attention de ne pas les confondre. Au reste, les plus difficiles à distinguer sont Caracalla & Élagabale ; mais nous en donnerons les moyens à leurs articles respectifs.

ANTONINUS (Sulpicius), tyran sous Gallien.

Sulpicius Antoninus Augustus.

Ses médailles sont :

Unique en G. B. Cette piece a été fabriquée à *Émese*, en Syrie ; elle est raportée par Haym, dans son trésor Britannique, & elle a pour date ces trois lettres Ε Ξ Φ, qui marquent l'année 565 de l'ere des Éméſiens, laquelle avoit commencé sous les Séleucides, trois cents onze ans avant l'ere chrétiene ; ce qui se raporte à l'an deux cent cinquante-quatre, au commencement du regne de Valérien.

ANTONIUS (Caius), *frere de Marc-Antoine le triumvir*.

Caius Antonius, *Marci filius proconsul*, *pontifex*.

Ses médailles sont:

O. en or.

RRR. en argent.

O. en bronze.

ANTRON Coracius. Plutarque examinant pourquoi on atachoit aux portes de tous les temples de Diane, des cornes de cerf, & à son temple du mont Aventin, des cornes de bœuf, dit que c'est peut-être pour conserver la mémoire d'un événement arivé sous le regne de Servius Tullius. Dans la Sabine, un homme nommé *Antron Coracius*, avoit une vache, la plus belle & la plus grande de tout le pays : un devin lui prédit que celui qui sacrifieroit cette vache à Diane sur le mont Aventin, procureroit à sa ville l'empire de toute l'Italie. Coracius alla à Rome pour faire ce sacrifice. Un serviteur du roi Servius donna avis à son maître de cette prophétie. Le roi l'aprit au pontife, qui, pour tromper Coracius, lui dit qu'avant de sacrifier, il falloit qu'il allât se laver dans le Tibre : Coracius obéit ; & tandis qu'il se lavoit, le roi fit le sacrifice de la vache,

atacha ses cornes à la porte du temple, & eut tout l'honeur du sacrifice.

ANTRUM. *Voyez* CAVERNE.

ANTUBEL. Muratori, pag. 500 de son *Thes. inscr.*, raporte une inscription trouvée en Espagne, dans laquelle il est fait mention de deux divinités inconnues, *Antubel* & la déesse *Nabis* :

BOUTIUS
. . ANTUBEL
ET. D. NABI
V. S. L. M.

Cet *Antubel* est peut-être *Bel* ou *Belus* des Orientaux, qui établirent plusieurs colonies en Espagne.

ANUBIACI; prêtres d'Anubis à Orange. *Muratori Diatrib. Col.* 67, *inscript. thes.* :

A. IVLIVS. LEONAS. DO
NVM. QVOD. PAOAAI
SERVAT. ANVBIACIS. DO
MESTICA. LIBERT. D. S. P.

ANUBIDEUM; lieu & temple consacrés à Anubis.

ANUBIS; divinité révérée des Égyptiens, des Grecs & des Romains. Ovide en fait mention, (*Amor. lib.* 2, *eleg.* 13) il dit à Isis:

Per tua sistra precor, per Anubidis ora verenda.

Cette tête adorable étoit celle d'un chien, auquel on rendoit un culte, & on élevoit des temples appelés *Anubidea*. Lucien (*in Toxari*).

On commença en Égypte par consacrer un animal à *Anubis*, comme on l'avoit pratiqué avec les autres divinités. Bientôt après on substitua en partie la figure du chien à celle d'*Anubis* même, & l'on plaça la tête de cet animal sur un corps humain, pour servir d'emblême au nouveau dieu. C'est ainsi qu'on le trouve représenté dans les ruines des anciens temples d'Égypte; c'est ainsi qu'il paroît sur les bronzes & les marbres que renferment les collections d'antiques. Diodore de Sicile atteste l'ancienneté de cet usage. (*Liv.* 1). *Les Égyptiens représentent le dieu qu'ils appelent Anubis avec une tête de chien.* Ovide décrivant la pompe des fêtes d'Isis, n'oublie pas *Anubis*, (*Métamor.* 9, 692):

. . . . Cum qua latrator Anubis,
Sanctaque Bubastis, variisque coloribus Apis.

Virgile, Properce, Lucien & les Peres des premiers siecles de l'Église, ont souvent raillé les Égyptiens sur l'*aboyeur Anubis*.

Le dieu-chien avoit en Égypte des fêtes somptueuses, des temples & des villes particulieres consacrées à son culte, telles que Cynopolis, ville des chiens, κυνῶν πόλις, dans l'Égypte moyene. Strabon, qui avoit voyagé dans cette contrée, dit qu'à Cynopolis on honoroit *Anubis* d'un culte particulier, qui étoit partagé entre le dieu & les chiens, auxquels on préparoit une nouriture recherchée. Les médailles de cette ville portent pour type une figure d'homme à tête de chien.

Quoique Cynopolis fût le centre du culte rendu à *Anubis*, l'Égypte entiere l'adopta à son tour; & par-tout où l'on adoroit Isis & Osiris, on leur associoit ce dieu, leur fidele compagnon; ce qui donne de la vrai-semblance à cette hyperbole de Juvénal, (*Sat.* 15, *v.* 8):

Oppida tota canem venerantur . . . .

De cette universalité du culte d'*Anubis*, vint le respect général des Égyptiens pour les chiens. Lorsqu'il en mouroit un, tous les habitans de la maison où il étoit mort, paroissoient plongés dans la douleur la plus profonde; ils prenoient toutes les marques du plus grand deuil, & se coupoient les cheveux & les sourcils. Plutarque a conservé la mémoire de la guerre cruele que se firent les habitans de Cynopolis & ceux d'Oxyrinque, à cause d'un chien que ceux-ci avoient tué & mangé.

Ce culte étrange ne fut pas borné aux rives du Nil. Les Grecs l'adopterent, non pas seulement à l'époque où les Ptolémées mêlerent le culte de la Grece à celui de leurs nouveaux sujets, mais dans les temps les plus reculés de l'histoire greque. Rhadamante, frere de Minos, ne juroit jamais par les divinités de son pays, pour ne pas profaner ces noms redoutables; mais il juroit par l'oie, par le bélier, par le plâne & par le chien. Jablonski, dont nous analysons les travaux, reconoît *Anubis* à ce jurement *du chien*, & croit que Rhadamante, ainsi que plusieurs autres grecs, avoit voyagé en Égypte, & en avoit adopté les cultes. Car l'oie, le bélier, le plâne y étoient révérés ainsi que le chien.

Quel étoit cet *Anubis*, ce dieu demi-chien? Les prêtres égyptiens racontoient dans leurs fables sacrées, que deux fils d'Osiris, vaillans & courageux, *Anubis* & Macédon, le suivirent dans ses expéditions. Cette naissance d'*Anubis* est expliquée plus au long dans Plutarque (*de Isid. & Osir.*). Il dit qu'Osiris ayant joui des embrassemens de sa sœur Nephthis, femme de Typhon, qu'il crut être Isis son épouse, en eut un fils appelé *Anubis*, qui fut frere d'Horus, fruit légitime des amours d'Isis & d'Osiris. Nephthis craignant le ressentiment de Typhon, exposa *Anubis* pour le soustraire à sa colere. Mais Isis, qui avoit reconu l'erreur de son mari, à la vue de sa courone de Mélilot, oubliée chez Nephthis, chercha *Anubis*; &, à l'aide de ses chiens, elle le trouva & en prit soin. Devenu grand, ce fils d'Osiris la suivit, & l'acompagna toujours fidèlement: de là vint qu'il fut révéré comme le gardien des grands dieux, & comme faisant auprès d'eux les mêmes

fonctions que les chiens exercent auprès des mortels.

Cet atachement inviolable d'*Anubis* le fit représenter avec une tête de chien, selon la plupart des écrivains qui ont recherché les motifs de cette configuration extraordinaire. D'autres ont donné pour motif le service que rendirent à Isis les chiens dans la recherche du corps d'Osiris, son mari; ce qui n'a aucun raport direct avec *Anubis*. Quelques autres, & Julius Firmicus avec eux, disent qu'Isis se fit acompagner du *chasseur Anubis*, & qu'on donna pour symbole à ce dieu l'animal qui sert de guide aux chasseurs. On aperçoit dans cette variété d'opinions, que les prêtres égyptiens se contentoient de raporter la fable d'*Anubis*, racontée plus haut d'après Plutarque; & que les écrivains des temps postérieurs s'étoient donné la torture pour découvrir le motif d'une aussi étrange métamorphose.

Mais le plus grand nombre des anciens écrivains s'acorde à le trouver dans l'atachement d'*Anubis* pour son pere & pour la femme de son pere. De là, Plutarque conclut que les Égyptiens firent de leur Mercure un chien, pour exprimer par ce symbole sa fidélité; de là vient que Proclus, dans Platon, (πολιτεία) appele *Anubis* le gardien d'Osiris; de là naquit l'usage de placer *Anubis* ou un de ses petits temples à l'entrée de ceux d'Isis, & celui de le faire précéder la statue d'Isis dans les processions de cette déesse. Apulée, qui en avoit vu une à Cenchrée, parle ainsi (*Métam. lib.* 2): „ Les divinités se mettent en marche dès qu'elles veulent bien se servir des pieds des mortels qui les portent. On voit paroître d'abord celui qui a la tête d'un chien terrible, qui acompagne les dieux supérieurs & inférieurs, qui est tantôt de couleur noire, tantôt doré; qui porte enfin un caducée de la main gauche, & secoue de la droite une palme verdoyante „.

Commode, qui renouvela à Rome le culte & les pompes d'Isis, se rasoit la tête, portoit lui-même la statue d'*Anubis*, & donnoit des coups très-violens aux isiaques avec cette représentation du dieu. Ce culte y avoit été jadis introduit; mais les consuls Pison & Gabinius le poursuivirent sévérement. Pour tout dire en un mot, partout où paroissoit Isis, on voyoit avec elle le chien ou cynocéphale (dieu à tête de chien). La Table Isiaque offre un témoignage authentique de cette association constante.

Cherchons à présent quelles furent les divinités par lesquelles les Grecs remplacerent dans leur Mythologie le fils d'Osiris. Plutarque dit dans son livre sur Isis & Osiris, ouvrage si rempli de puérilités, que l'auteur semble les avoir recueillies à dessein de plaire à la superstitieuse Cléa, à qui il l'a dédié: „ Quelques-uns croient qu'*Anubis* est Saturne, parce que produisant tout de lui-même, & portant tout dans lui-même comme une femme grôsse (ce qui s'exprime en grec par le mot κύειν), il a été appelé κύων, chien „. Cette interprétation, qui repose sur un jeu de mots, est ridicule. D'ailleurs, Plutarque a confondu ici, comme il l'a fait aussi dans d'autres endroits, *Anubis* avec *Phtha*, le Vulcain des Égyptiens. Un très-petit nombre d'écrivains a suivi le sentiment de Plutarque, & a reconu Saturne dans *Anubis*. Les autres, en très-grand nombre, assurent, avec raison, qu'*Anubis* & Mercure étoient la même divinité.

En effet, dans le même livre sur Isis, Plutarque dit que les Égyptiens ne croient pas que leur Mercure soit un chien, mais qu'ils assimilent au plus rusé des dieux l'animal qui a la vigilance en partage, & qui distingue avec tant de sagacité l'ami de l'ennemi. Il est évident qu'il parle ici d'*Anubis*. Les Égyptiens, dit-il encore dans le même livre, assurent que Mercure habite dans la lune, & marche avec elle. Ne reconoît-on pas ici évidemment *Anubis*, le fidele compagnon d'Isis? Servius & Porphyre sont du même sentiment; & Lucien pense de même, puisqu'il donne à *Anubis* le caducée, attribut particulier de Mercure.

Anub, en langue copte, qui étoit celle des anciens Égyptiens, veut dire or, & *annub* doré. De là vient que Lucien (*in Jove Tragœdo*) dit qu'*Anubis* étoit d'or massif, très-pesant & d'un grand prix. Les Égyptiens, selon Pline, ne sculptoient pas l'argent, mais ils le doroient, afin d'y voir toujours leur *Anubis*: *Tingit & Ægyptus argentum, ut in vasis Anubim suum spectet, pingitque, non celat argentum*. Apulée, cité plus haut, parle de la face dorée d'*Anubis*. D'un autre côté, nous apprenons dans la chronique d'Alexandrie, que Faunus, appelé depuis Mercure, trouva le premier l'art de fondre & de travailler l'or. Quelque ridicule que soit l'assemblage de Faunus, roi d'Italie, avec Mercure, on peut en conclure cependant que l'on attribuoit à ce dieu l'art de travailler l'or. Dans l'hymne de Mercure, qui porte le nom d'Homere, il est dit qu'Apollon étant entré dans la caverne du mont Cyllenius, où l'on élevoit Mercure, le trouva environé d'or & de richesses. De là vint que les poëtes lui donnerent toujours des talonieres & une verge d'or. *Anubis* étoit donc le dieu de l'or, ainsi que Mercure le fut depuis chez les premiers Grecs; car Plutus est d'une création postérieure aux Pélasges.

Plutarque nous apprend (*de Iside*) à quel phénomene ou apparence céleste apartenoit l'*Anubis* des Égyptiens. „ Le cercle, dit-il, qui touche & sépare les deux hémisphères qui porte le nom d'horizon, & leur est commun à tous deux, est appelé proprement *Anubis*; il est représenté sous la figure d'un chien, parce que cet animal fait usage de ses ieux dans la nuit comme pendant le jour. Il paroît qu'*Anubis* étoit chez les Égyptiens d'une même nature que l'Hécate des Grecs, c'est-à-dire, terrestre & céleste „. Voilà

clairement *Anubis* déclaré le symbole sacré de l'horizon de la sphere. C'est pourquoi, sans doute, il en porte une de la main droite sur un bas-relief, publié par Boissard. (*Antiq. w*, *p.* 78). Il y paroît avec une tête de chien, & le caducée à la main gauche. Son pied est posé sur un crocodile.

C'est à son arivée à l'horizon que le soleil entre dans le monde, ou plutôt dore & éclaire notre hémisphere; & c'est pareillement à l'époque de son retour qu'il sort du monde, ou plutôt qu'il passe sous le globe. *Anubis*, qui garde l'horizon, est donc le portier du ciel; & il doit être représenté par l'image d'un portier fidele. Les anciens confioient la garde de leurs portes à des chiens; ils en peignoient même sur la muraille auprès de l'entrée des maisons, avec ces mots, *cave canem*, lorsqu'ils n'avoient point de chiens vivans. La théologie symbolique peignit dès-lors *Anubis* sous l'emblême de cet animal fidele.

La couleur jaûne ou de l'or, & la noire, convienent alternativement au portier du ciel, qui en ouvre les portes ou l'horizon, tantôt à l'astre du jour, tantôt à la déesse des ténebres. Tout est d'acord dans l'allégorie d'*Anubis*, chez les prêtres égypiens; mais aussi-tôt qu'elle est transportée en Grece ou en Italie, tout est obscurci & incohérent.

Nous avons vu plus haut les révolutions que subit à Rome le culte d'*Anubis*. Compagnon inséparable d'Isis, il vit son culte envelopé dans la proscription des mysteres de la déesse, jusqu'à ce que Commode rétablir les dieux égypriens dans leurs ancienes prérogatives. On trouve cependant des traces de ce culte à Rome sous Tibere. Des prêtres d'*Anubis* ou de *Hermanubis*, Mercure-*Anubis*, comme l'appeloient les Grecs, se prêterent à la passion de *Mundus*, jeune chevalier romain, pour Pauline. Ils persuaderent à cette dame que leur dieu avoit conçu pour elle l'amour le plus vif. Crédule, superstitieuse & vaine, Pauline se crut honorée de la tendresse d'un dieu, & elle consentit à passer une nuit dans son temple, voisin de celui d'Isis. *Mundus* trahir le secret des prêtres, & donna à entendre, par le récit de quelques particularités, qu'il avoit été l'amant couroné. Pauline s'en plaignit à son mari, & celui-ci à Tibere. Les prêtres furent crucifiés, le temple d'Isis rasé, sa statue & celle d'*Anubis* jetées dans le Tibre.

Ceux qui célébroient les mysteres d'*Anubis*, portoient des masques faits en tête de chien; & c'est ainsi que dans la proscription des triumvirs, Volusius échapa aux recherches des meurtriers.

Tristan & Beger raportent deux médailles de la jeune Faustine & de Julien II, sur lesquelles on voit *Anubis* avec la tête de chien, tenant un sistre & un caducée. Il est vêtu sur la premiere en général romain, avec la cuirasse & le paludament; mais sur l'autre il n'a qu'une tunique.

On connoît à Rome plusieurs statues d'*Anubis*; les plus remarquables sont, 1°. une à la Villa-Albani, dont la tête tient du lion, du chat & du chien. Eusebe (*Præp. Evan. l.* 3) dit que le lion étoit aussi un symbole d'*Anubis*. La même Villa renferme une autre statue à tête de chien, assise; & il y en a une semblable au palais Barberini. Ces trois statues sont d'un granit tirant sur le noir. La tête de la premiere est couverte par-derriere d'une mitre ou coëfe égyptiene chargée de plis, qui flote sur les épaules de la longueur de quatorze pouces. Derriere sa tête s'éleve une espece de disque, figurant le soleil ou la lune, ou peut-être un de ces nimbes ou auréoles que donnerent quelquefois aux images des dieux & des empereurs les Grecs & le Romains.

Les deux *Anubis*, l'un de marbre noir, l'autre de marbre blanc, conservés au capitole, ne sont point des productions de l'art chez les Égyptiens: ce sont des ouvrages faits du temps de l'empereur Hadrien. Il n'en faut pas dire autant du petit *Anubis* assis, de basalte vert, qui est dans la même collection.

ANULARIUS. Muratori (*pag.* 965, 6. *Thes. inscr.*) raporte l'inscription suivante:

V. LOC. F. Q. MUS. L. Q. L.
PRIMI. ANULARI
IN. FR. P. XIIII. IN. AG. P. XIIXI.

C'étoit sans doute un ouvrier qui faisoit des anneaux.

ANXUR (Jupiter). *Voyez* Axur.

ANYTUS; Titan, nouricier de Junon.

AŒDÉ, étoit l'une des trois Muses dont le culte fut établi, selon Pausanias, par les Aloïdes, à Thebes, en Béotie. Son nom signifie chant. *Voy.* Muses.

AONIDES; surnom des Muses, qui est tiré des montagnes de Béotie, appelées les monts Aoniens, d'où cette province elle-même est souvent nommée Aonie. Les Muses étoient particuliérement honorées sur ces montagnes.

AORASIE des dieux. Les anciens étoient persuadés que lorsque les dieux venoient parmi les hommes & conversoient avec eux, leur divinité ne se manifestoit jamais en face. Ils ne se faisoient reconoître que par-derriere, dans le moment où ils se retiroient. C'est ainsi que Neptune, dans Homere (*Iliad.* 2), après avoir parlé aux deux Ajax, sous la figure de Calchas, n'est reconu d'eux qu'à sa démarche, & par-derriere, lorsqu'il les a quités. De même, dans Virgile, Vénus se présente à Énée sous l'air d'une chasseuse; &, après l'avoir entretenu assez long-temps, elle se retire; sa tête paroît alors rayonante, dit le poëte; sa robe s'abat; & sa démarche la trahissant, Énée voit clairement la déesse sa mere. *Aorasie* signifie invisibilité; il vient du grec, de l'*α* privatif & de *ὁράω*, je vois *Voy.* Hyfar.

AORNOS, dans l'Épire. ΑΟΡΝΙΩΝ.

M. Pellerin a publié une médaille de bronze autonome de cette ville.

Il y avoit à *Aornos*, chez les Thesprotes, dans l'Épire, un temple & un bois consacrés aux Mânes. C'est-là qu'on les évoquoit par des enchantemens & des sacrifices; & c'est-là que se rendit Orphée pour trouver quelque soulagement à sa douleur. Il venoit de perdre son épouse Eurydice, & il espéroit que le plaisir de voir cette ombre chérie, de s'entretenir avec elle, adouciroit son chagrin. Son atente fut trompée. La vue du fantôme que les artifices des prêtres firent paroître à ses ieux, le frapa de mort selon les uns, & selon d'autres lui causa une mélancolie noire, à laquelle il succomba, après avoir erré long-temps au milieu des bois. On imagina depuis la fable de sa descente aux enfers; mais elle n'eut d'autre fondement que ce voyage dans la Thesprotie.

Ce mauvais succès ne décrédita pas l'oracle d'*Aornos*. Plusieurs siecles après Orphée, Périandre, tyran de Corinthe, alla chez les Thesprotes pour consulter sur un dépôt l'ombre de sa femme Mélisse, qu'il avoit fait périr sur de faux raports.

AOUT; sixieme mois de l'année de Romulus, & huitieme de celle de Numa. Il conserva sous les rois & du temps de la république, le nom de *Sextilis*, que lui avoit imposé le fondateur de Rome. Son nom fut changé en faveur d'Auguste, lorsqu'il mit en 746, la derniere main à la réformation du calendrier, entreprise par César. Macrobe & Dion nous ont conservé le plébiscite & le sénatus-consulte qui autoriserent ce changement de nom. Les raisons qu'ils apportent sont les principaux événemens du regne d'Auguste, arivés dans le mois *Sextilis*, tels que son premier consulat, ses trois triomphes, l'Égypte conquise, la fin des guerres civiles.

Romulus avoit fait ce mois de 30 jours, & Numa de 29; mais César lui en donna 31. Les nones arivoient le cinqnieme jour, & les ides le 13.

„ *Août*, pressé de la chaleur, dit Ausone, „ plonge sa bouche dans une grande tasse de verre, „ pour boire de l'eau de fontaine. Ce mois, où „ est née Hécate, fille de Latone, porte le nom „ éternel des empereurs, c'est-à-dire, d'*Augu-* „ *stus* „. Ce mois est représenté par un homme nu, qui porte sous son menton une large tasse pour se rafraîchir; il tient devant lui une espece d'éventail, fait d'une queue de paon. En ce mois on fêtoit les Portumnales, le 17; les Vinales, le 19; les Consuales, le 21; les Vulcanales, le 23; les Opiconsives, le 25, & les Vulturnales, le 27. Cérès étoit la divinité tutélaire de ce mois, pendant lequel se fait la moisson en Italie.

APAMÉE, en Syrie. ΑΠΑΜΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

C. en bronze.

O. en argent.

Leurs types ordinaires sont: La Victoire debout, tenant une courone. — Pallas debout tenant une Victoire. — Un éléphant. Un thyrse.

Cette ville a fait fraper des médailles Impériales greques, en l'honeur d'Auguste.

Apamée sur l'Axius, en Syrie. ΑΠΑΜΕΩΝ. ΠΡΟΣ. ΑΞΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze. (*Pellerin.*)

O. en or.

O. en argent.

Apamée sur le Méandre, en Phrygie. ΑΠΑΜΕΩΝ & ΑΠΑΜΕΙϹ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

R. en argent. Ce sont des Cistophores.

C. en bronze.

Leurs types ordinaires sont: Un aigle volant au dessus du Méandre. — Diane d'Éphese.

Cette ville a fait fraper, sous ses différens gouverneurs, des médailles impériales greques en l'honeur d'Auguste, de Tibere, de Claude, d'Agrippine jeune, de Néron, de Vespasien, d'Hadrien, d'Antonin, de Commode, de Sévere, de Géta, d'Alex. Sévere, de Gordien, de Philippe pere, d'Otacilie, de Philippe fils, de Dece, d'Élagabale.

Apamée, en Bithynie, ou Apamée-Myrlea. ΑΠΑΜΕΩΝ. ΤΩΝ. ΜΥΡΛΕΑΝΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

On a quelques médailles impériales greques de cette ville, selon le P. Hardouin.

Apamée, dans la Bithynie.

Col. jul. conc. aug. apam. *Colonia Julia Concordia Augusta Apamena.*

C. i. c. a. *Colonia Julia Concordia Apamea.*

Vaillant avoit attribué à Carthage d'Afrique cette seconde légende avec des médailles d'empereurs, que l'abbé Bellei a restituées à *Apamée*.

Cette colonie romaine a fait fraper des médailles latines en l'honeur de Domna, de Commode, de Caracalla, de Gallien, de M. Aurele, de Valérien. *Voyez* le 25e tome des Mémoires de l'Acad. des Inscriptions. (*Bellei.*)

APATURIENE. Strabon parle d'un temple consacré à Vénus, sous cette dénomination. Il étoit bâti dans un bourg de Corocondama, presqu'île située entre le Pont Euxin & le Palus Méotide.

Ce surnom, qui veut dire *trompeuse*, d'ἀπάτη, tromperie, avoit été donné à Vénus, parce qu'elle avoit usé d'artifice dans la guerre des dieux contre les géans.

APATURIES; fêtes que les Athéniens célébroient en l'honeur de Bacchus; elles devoient leur origine à une tromperie célebre. Les Béotiens ayant déclaré la guerre aux Athéniens, à

l'occasion d'un territoire que ces deux peuples se disputoient, Xanthus, chef des Béotiens, offrit de terminer le différent par un combat singulier. Thymete, roi d'Athênes, ayant refusé le défi, fut déposé, & Mélanthe, qui l'accepta, fut mis en sa place: celui-ci voyant approcher son ennemi, lui dit que ce n'étoit pas agir avec bravoure, que de venir acompagné dans un duel. Xanthus tourna la tête pour voir si effectivement il lui arivoit un second; pendant ce temps, Mélanthe lui passa son épée au travers du corps. Ainsi, cette tromperie, qui, en grec s'exprime par le mot *ἀπάτη*, donna origine aux *apaturies*. Un peuple sage comme les Athéniens, auroit-il dû conserver la mémoire d'une action déshonorante? Aussi y a-t-il des auteurs qui lui donnent une autre origine.

Cette fête duroit pendant trois jours du mois Puanepsion: le premier, on célébroit un festin; on sacrifioit au second; & le troisieme, on inscrivoit dans chaque tribu les jeunes gens, qui devoient y être reçus. Or, ces jeunes gens n'étoient admis qu'après que leurs peres avoient juré qu'ils étoient véritablement leurs enfans: jusqu'à ce temps-là, ils étoient censés en quelque sorte être sans peres, *ἀπάτορες*, d'où vient le nom d'*apaturies*.

Xénophon donne une troisieme origine. Les parens & les alliés, dit-il, s'assembloient pour cette cérémonie, & se joignoient aux peres des jeunes gens qu'on recevoit: c'est de cette assemblée que la fête a pris son nom. Alors, dans *ἀπατύρια*, l'*α* n'est pas privatif, mais conjonctif, & signifie ensemble.

Hésychius parle d'un quatrieme jour des *apaturies*, appelé *ἐπίβδαι*: mais ce nom n'étoit pas propre à ce jour-là; il convenoit à tous ceux qui terminoient des fêtes quelconques, dont ils étoient comme une *suite*, *ἀπὸ τοῦ ἐπιβαίνειν*.

Les Protenthiens célébroient ces fêtes avec encore plus de solemnité que les Athéniens; car ils y employoient cinq jours, & les commençoient un jour avant les autres. Les Athéniens les imiterent par la suite; & Athénée nous a conservé un décret de l'archonte Céphisodore, qui ordonoit au sénat & aux autres tribunaux d'Athênes de vaquer à cette occasion pendant cinq jours.

Les *apaturies* ont été prises mal-à-propos pour les saturnales; car celles-ci, appelées *κρόνια*, ne se célébroient qu'un mois après, c'est-à-dire, en décembre.

ΑΠΑΤΛΙΑ; le second jour des fêtes célébrées dans les mariages.

APELLÉE; nom d'un mois des anciens Grecs. Chez les Macédoniens, c'étoit le dernier mois de l'autone. Il étoit le premier mois d'hiver des Syro-Macédoniens, & le second chez les Tyriens.

APENARII. *Voyez* APINARII.

APÉNÉ; char atelé de deux ou de quatre mules, employé dans les jeux olympiques par les Éléens, qui s'en dégoûterent bientôt. Ils trouverent sans doute que ces animaux ne produisoient pas un coup d'œil assez agréable; car on sait d'ailleurs que les Grecs s'en servoient habituélement, puisque Sophocle dit que Laïus, dans le voyage où il fut tué, montoit un char traîné par deux mules.

APEX; ornement de l'*albogalerus*, bonet à l'usage des Flamines & des Saliens. Ils s'atachoient ce bonet, qui s'appeloit aussi *apex*, sous le menton, avec de forts liens, nommés *offendices*, afin de le fixer sur leurs têtes; depuis que Sulpicius, selon Valere-Maxime, fut destitué du sacerdoce, parce que son *apex* étoit tombé pendant qu'il sacrifioit.

Ce bonet étoit fait en cône, & ressembloit à un casque. À la place de l'aigrete de celui-ci, on atachoit à l'*apex* une baguete recouverte de laine blanche, appelée proprement *apex*. De là vint le nom des Flamines, selon Servius, *a Filaminibus*. Il est inutile de faire sentir le ridicule de cette étymologie. La forme de ce bonet, qui ressembloit un peu à la *causie* ou casque Macédonien, le fit appeler *bonet* d'Épire ou d'Albanie, *pileus Epiroticus*. Les Grecs le nommoient *πίλημα πυργωτὸν* & *κυρβασίαν*.

Les Flamines ordinaires ne portoient l'*apex* que dans les sacrifices; mais le Flamine Diale, ou de Jupiter, ne pouvoit sortir de sa maison sans cette coëfure. Il n'étoit le maître de la quiter que dans son intérieur. On avoit une grande attention à l'en dépouiller au moment de son trépas, de crainte qu'elle ne fût profanée par les cérémonies des funérailles.

L'*apex* paroît sur quelques bas-reliefs publiés avec leurs inscriptions par Muratori, dans les recueils du P. de Montfaucon, & sur les médailles de Jules-César, où il désigne sa dignité de grand-pontife.

APEX. Les Romains appeloient de ce nom le haut ou la crête du casque, sur laquelle on fixoit l'aigrete, & que les Grecs nommoient *παράσημον*. Virgile, dans l'*Énéide* XII:

> ...... *Apicem tamen incita primum*
> *Hasta tulit*.

L'*apex* des casques que portent les soldats sur la colonne Trajane, n'est qu'un simple bouton ou une légere éminence. On ne voit des aigretes qu'à ceux des centurions ou des tribuns.

APEXABO. C'étoit un de ces mots extraordinaires & barbares dont les prêtres affectoient de se servir pour exprimer tout ce qui étoit d'usage dans les sacrifices. Ils désignoient par le mot *apexabo*, un des intestins de la victime plein de son sang. Arnobe (7, p. 229) reproche aux prêtres cette affectation mystérieuse: *Quid sibi hæc volunt, apexabo .... quæ sunt nomina, & farciminum genera, hirquino alia sanguine, comminutis alia inculcata pulmonibus*.

APHACA. Il y avoit dans cet endroit, situé entre Byblos & Héliopolis, un temple de Vénus, célebre par l'espece de culte qu'on y rendoit à cette déesse. Ceux qui venoient l'adorer, s'abandonnoient à toute sorte de débauches, parce que Vénus y avoit embrassé Adonis. Cette infâme superstition venoit peut-être, selon le Dictionaire de Trévoux, de ce qu'*aphaca*, dans la langue syriaque, & conséquemment dans la phéniciene, signifie embrassement.

APHACITE ou APHACITIDE, surnom de Vénus. Cette déesse avoit un temple & un oracle en Phénicie, dans un lieu appelé *Aphaca*, entre Byblos & Héliopolis, près duquel étoit un lac semblable à une citerne. Ceux qui venoient consulter l'oracle de Vénus *Aphacite*, jetoient dans le lac des présens, il n'importoit de quelle espece; s'ils étoient agréables à la déesse, ils alloient au fond; si elle les rejetoit, ils surnageoient, fût-ce de l'or ou de l'argent. Zozime, qui parle de cet oracle, dit qu'il fut consulté par les Palmyréniens, lorsqu'ils se révolterent contre l'empereur Aurélien; que l'année qui précéda leur ruine, les présens allerent au fond, mais que l'année suivante ils surnagerent tous. *Voyez* BYBLOS.

APHÆREMA. *Voyez* ALICA.

APHARÉE, fils de Gorgophone & de Périérus, petit-fils d'Éole, succéda à son pere au royaume de Messene, dans le Péloponese. Il épousa sa sœur utérine, Arene, (*voyez* GORGOPHONE) & en eut un fils nommé Idas. *Apharée* laissa régner son fils avec lui à Messene; mais il retint toujours la principale autorité. Il bâtit une ville, qu'il nomma Arene, du nom de sa femme. *Voy.* IDAS.

APHÉA, étoit une divinité adorée par les Éginetes & par les Crétois. Pindare a fait une ode en l'honneur de cette déesse, qui avoit un temple dans l'île de Crete. Les Crétois, dit Pausanias, conservoient une ancienne tradition sur cette déesse; Britomartis, fille de Jupiter & de Carmis, n'ayant de passion que pour la chasse & pour la course, fut chérie de Diane; mais, en voulant éviter les poursuites de Minos, qui en étoit éperdument amoureux, elle se jeta dans la mer & tomba dans des filets de pêcheurs. Sa protectrice la mit au nombre des divinités. Elle apparut alors aux Éginetes, qui l'honorerent depuis sous le nom d'*Aphéa*. Les Crétois la confondirent même avec Diane. *Voyez* DICTYNNA.

APHÉSIENS, surnom donné quelquefois à Castor & Pollux, qu'on croyoit présider aux barieres d'où partoient les chevaux & les chars dans les jeux publics. Ce nom venoit d'ἄφεσις, départ des chevaux.

ΑΦΛΑΣΤΑ, ornement de la poupe des vaisseaux grecs. Il étoit arondi & représentoit deux ailes. On y atachoit souvent une plaque ronde ou parasol, appelé ἀσπίδιον ou ἀσπιδίσκη. D'autres fois on y fixoit des banderoles diversement colorées, pour faire distinguer les vaisseaux; ou un triton mouvant, qui indiquoit les rumbs de vent.

APHOPHIS, *géant* en langue copte, qui étoit celle des anciens Égyptiens. C'est le même qu'*Apopis*, qu'*Aphobis*, qu'*Apophis* & qu'*Apappus*. Plutarque dit (*de Iside*) que les Égyptiens conservoient une tradition ancienne sur *Apopis*. Il étoit, selon cette tradition, frere du soleil; il avoit fait la guerre à Jupiter, qui, pour l'en punir, avoit adopté à sa place Osiris, par qui il avoit été secouru, & lui avoit donné le nom de Bacchus.

Il faut entendre par Jupiter-Ammon le soleil, qui, passant de l'hémisphere inférieur au supérieur, vers l'équinoxe du printemps, reprenoit de nouvelles forces. Pendant qu'il étoit sous l'hémisphere inférieur, il avoit de cruelles guerres à soutenir contre Typhon, le mauvais génie. Or, *Aphophis* n'étoit qu'un surnom de cet ennemi du soleil, que l'on croyoit être un *géant*. Plutarque dit en effet dans le même Traité, qu'*Apopis est la nature seche & ignée; qu'elle n'est pas proprement le soleil, mais qu'elle a avec lui une certaine affinité*. Cet écrivain s'explique souvent dans les mêmes termes sur Typhon; & l'on sait d'ailleurs que toutes les théogonies orientales ou émanées de l'Orient, parlent de géans qui ont ataqué inutilement & voulu détrôner le soleil. On voit donc qu'*Aphophis* est le surnom de Typhon, considéré sous sa forme gigantesque.

APHRA, en Espagne. ΑΦΡΑ.

Les médailles autonomes de ce peuple sont:

RRR. en bronze. (*Pellerin*.)

O. en argent.

O. en or.

APHRACTES, navires des anciens à un seul rang de rames. On les appeloit *aphractes*, d'ἄφρακτοι, *non couvert*, parce qu'ils n'avoient point de pont; & on les distinguoit des *cataphractes*, qui étoient pontés. Ils avoient seulement vers la proue & vers la poupe, de petits planchers sur lesquels on se plaçoit pour combatre: mais cette construction n'étoit pas générale. On les comprenoit parmi les vaisseaux longs.

On peut croire que certains *aphractes* étoient couverts & avoient un pont & des éperons, *rostra*. Tite-Live dit qu'Octave étant parti de Sicile avec deux cents vaisseaux de charge & trente vaisseaux longs, sa navigation ne fut pas constament heureuse. Arivé presqu'à la vue de l'Afrique, & poussé jusque-là par un bon vent, il y fut surpris d'une bonace. Le vent ayant ensuite changé, sa navigation fut troublée, ses navires dispersés de côté & d'autre; de sorte qu'avec ses navires armés d'éperons, il eut beaucoup de peine à se défendre à force de rames, contre les flots & la tempête. L'historien romain appele ici *vaisseaux armés d'éperons*, ceux qu'il avoit nommés auparavant *vaisseaux longs*. Il dit ailleurs que des vaisseaux ouverts, c'est-à-dire, sans ponts, avoient des éperons, d'où il résulte que la différence des *aphractes* & des *cataphractes* consistoit seulement dans le pont que les derniers avoient seuls; car

pour l'éperon *roftrum*, & le couvert, il paroît qu'ils étoient quelquefois communs aux uns & aux autres. (*Diderot*.)

APHRODISIADE; furnom de Vénus. *Voyez* Aphronite.

APHRODISIAS, en Carie. ΑΦΡΟΔΙCΙΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville font.

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Ses types ordinaires font relatifs au culte de Vénus.

Cette ville a fait auffi fraper des médailles impériales greques fous l'autorité de fes archontes, en l'honeur d'Augufte, d'Hadrien, de M. Aurele, de Crifpine, de Sept. Sévere, de Gordien-Pie, de Dece, de Valérien, de Salonine, de Domna, de Caracalla, de Soæmias, de Tranquilline.

APHRODISIES; fêtes de Vénus établies dans la plupart des villes greques. Les plus célebres étoient celles de l'île de Cypre. Le fcholiafte de Pindare (*Pyth. od.* 2) dit qu'elles y avoient été inftituées par Cinyras, dans la famille duquel on choififfoit les prêtres de la déeffe, qui en avoit reçu le nom de κινυράδαι. C'étoit pendant ces fêtes que l'on fe faifoit initier aux myfteres de Vénus. Ceux que l'on y admétoit, offroient une piece de monoie à Vénus Courtifane, qui leur donnoit en échange une mefure de fel & un *phallus*. *Clem. Alex.* & *Arnobe*.

A Amathonte, ville de Cypre, on offroit à Vénus des facrifices particuliers, qui étoient appelés καρπώσεις, du mot καρπὸς, *fruit*; peut-être, felon Héfychius, parce que cette déeffe préfidoit à la génération de tous les êtres.

Les *aphrodifies* étoient célébrées auffi (*Strab.* 14) par les habitans de l'anciene & de la nouvele Paphos, qui étoient éloignées de foixante ftades.

Athénée (*l.* 13) nous apprend qu'à Corinthe, les honêtes femmes & les courtifanes célébroient féparément les *aphrodifies*. Érafme remarque dans fes Adages, que cette ville étoit remplie de courtifanes, & que le verbe κορινθιάζειν, fignifioit proverbialement, fe livrer à la débauche. Le fcholiafte d'Ariftophane (*in Plutum*.) parle de fix fameufes courtifanes de Corinthe: Laïs, Cyrénen, Leæna, Sinope, Pyrrhine & Sicyone. Vénus y avoit un temple magnifique, où l'on venoit de tous côtés apporter des offrandes.

APHRODITE; furnom de Vénus, dérivé d'ἀφρὸς, *écume*. Les poëtes, & Héfiode entr'autres, dans fa Théogonie, difent qu'elle naquit du fang de Saturne mutilé par Jupiter, mêlé à l'écume de la mer.

On donnoit auffi ce nom à une danfe greque ou pantomime, dans laquelle on repréfentoit Vénus.

APHRODITOPOLIS, en Égypte.

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées en l'honeur de Trajan.

Aphroditopolis étoit appelée en langue égyptiene, *Atarbechis*, ville de Vénus ou d'*Athor*, ainfi qu'elle étoit nommée dans le même idiôme. Hérodote lui donne fon véritable nom égyptien, & dit qu'elle renfermoit un temple de Vénus, très-célebre.

APHRONITRE; ἀφρόνιτρον, écume du nitre c'eft-à-dire, efflorefcence de ce fel. Il n'entroit point dans les pharmacies même du temps de Galien; les baigneurs s'en fervoient feuls pour froter le corps des perfones qui prenoient le bain. Martial en parle, (*lib. xiv*, 58):

Rufticus es, nefcis quid Græco nomine dicar:
Spuma vocor nitri, dicor & aphronitrum.

Pline dit qu'on l'apportoit de l'Afie, où il fe formoit dans les cavernes: une partie en étoit détachée par les ouvriers; l'autre étoit ramaffée fur la terre. On voit par-là que c'étoit le falpêtre de houffage.

Schelhammer dans un Traité qu'il a compofé fur le nitre, parle de l'*aphronitrum*, & taxe d'une grande ignorance ceux qui ne diftinguent point de l'ἀφρὸς νίτρυ, l'écume du nitre. Cette ignorance leur eft cependant commune avec les médecins arabes, avec Pline & Martial. Diofcoride, à la vérité, Sallien, Ætius, Éginete, font cette diftinction.

APHYE; petit poiffon de mer, qui fe tient dans la vafe, & dont les anciens croyoient qu'il tiroit fon origine, ainfi que de l'écume de la mer. Il s'appeloit en grec ἀφύη d'ἀφρὸς, écume, & φύω. Cicéron appele plaifament la populace, le petit peuple, *aphya populi*.

APHYTIS, en Macédoine. ΑΦΥΤΑΙ.

Les médailles autonomes de cette ville font:

RRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire eft un aigle pofé; on en voit quelquefois deux.

APICÆ; habits ou étofes fans poils.

APICIA; pâtifferies & autres friandifes inventées par le fecond des *Apicius*.

APICIUS. Ce nom fut rendu célebre à Rome par quatre fameux gourmands. Le premier a vécu depuis l'année 649 de la fondation de Rome jufqu'à Tibere. Le fecond a exifté fous cet empereur; car Séneque dit de lui (*ad Helv. c.* 10): „ Apicius a vécu de notre temps. Il a profeffé dans la même ville qui avoit autrefois chaffé les philofophes, comme les corrupteurs de la jeuneffe; il y a profeffé, dis-je, la fcience de la cuifine, & a infecté fon fiecle de fon goût dépravé pour cette baffe étude. Voulez-vous favoir à quoi elle aboutit? Après avoir dépenfé dans fa cuifine quatre cents millions de fefterces, 20,000,000 liv., fous Néron; après avoir confommé la valeur de tant de congiaires, mangé plufieurs fois dans un repas la valeur d'un impôt; accâblé de dettes, il fe vit contraint de calculer, pour la premiere fois, l'état de fa

de sa fortune, & vit qu'il lui restoit encore 2,000,000 livres. À cette vue il s'empoisona, comme s'il eût craint de vivre dans la disete, en n'ayant plus que deux millions de sesterces, 2,000,000 liv. de rente „. C'est du même *Apicius* que Martial a dit (3, 22):

Dederas, Apici, bis tricenties ventri;
Sed adhuc supererat centies tibi laxum.
Hoc tu gravatus, ne famem & sitim ferret,
Summa venenum potione duxisti.

Il avoit composé un Traité sur la maniere d'aiguiser l'appétit, *de Gulæ irritamentis*.

Le troisieme *Apicius* vivoit sous Trajan, & avoit un art particulier pour conserver les huîtres dans toute leur fraîcheur. Il en envoya à Trajan dans le pays des Parthes.

Il faut qu'il y en ait eu un quatrieme qui ait vécu après Commode, car il parle dans son Traité sur la Cuisine des encycles de cet empereur.

APICULARIUS; officier de la maison d'Auguste, chargé du soin des abeilles. On trouve son épitaphe dans Muratori (*Inscr. Thes.* 909, 2), qui donne cette explication. Peut-être étoit-ce l'officier qui avoit la garde des habits d'Auguste, appelés Apicæ. *Voyez* ce mot.

APICULUM, selon Festus, *erat filum quo flamines velatum apicem gerunt*; & selon Servius, *erat quo flamines velatum caput gerunt*. Le second texte explique le premier, qui paroît altéré au mot *apicem*. Servius donne ailleurs l'explication complete de cet ornement & de son usage : les flamines, dit-il, portoient un bonet qui étoit beaucoup trop lourd pendant l'été; ils y substituoient alors un fil (*ou une bandelete*), dont ils entouroient leurs têtes; car il leur étoit sévérement défendu d'avoir la tête nue : *Flamines in capite pileum habebant, quod cum per æstus ferre non possent, filo tantum capita religare cœperunt; nam nudis penitus capitibus incedere nefas erat*. C'étoit donc cet ornement de tête qu'ils appeloient *apiculum*, comme un diminutif de leur coëfure ordinaire. Denis d'Halicarnasse parle dans le même sens, lorsqu'il dit (*lib.* 2, *pag.* 124) que les flamines portoient πιλωτὰ καὶ στέμματα, des bonets & des bandeletes.

APINARII. Trebellius Pollion dit dans la vie de Gallien, chapitre 8 : *Cyclopea etiam luserunt omnes apenarii*. Donati a cru qu'*apenarii* étoient les gladiateurs qui se batoient jusqu'au dernier soupir, d'ἀπηνὴς, cruel. Meursius assure que c'étoient des cochers, du mot ἀπήνη, apéné, char tiré par des mules ou des ânes. Mais Saumaise pense, avec raison, que les *apenarii* étoient des bousons, des pantomimes acoutumés à représenter par leurs gestes les actions des héros ou des dieux, & que ce jour ils imiterent la marche ou la danse des Cyclopes. *Apinæ*, qui vient d'ἀφάνας, veut dire niaiseries, badinages, ainsi que son corrélatif grec.

APIS; divinité égyptiene, dont les écrivains grecs & latins ont fait si souvent mention. Aucun d'eux n'avoit été en Égypte sans voir & examiner ce bœuf sacré. Alexandre ayant conduit son armée jusqu'à Memphis, sacrifia, selon Arrien, à tous les dieux, & à *Apis* en particulier. Pline dit que Germanicus étant dans l'Orient, voulut voir & consulter *Apis*. La même curiosité pressa Titus, Hadrien, Septime-Sévere, ainsi qu'elle avoit conduit Auguste à Memphis. Tout en Égypte devoit la faire naître; car tous les nomes adoroient ce dieu, selon Mela; c'étoit leur plus grand dieu, selon Lucien.

Apis recevoit cependant un culte, non point à cause de sa divinité, mais parce qu'il étoit consacré d'une maniere spéciale au soleil & à la lune, c'est-à-dire, à Osiris & à Isis. Suidas & Ammien Marcellin parlent de sa consécration à la lune. Diodore de Sicile dit expressément d'après les prêtres, qu'*Apis* étoit l'image de l'âme d'Osiris, & ailleurs que cette âme étoit passée dans le corps du bœuf sacré. Porphyre remarque à ce sujet que cet animal portoit les symboles du soleil & de la lune.

Il y avoit en effet des marques distinctives pour le reconoître. Sa naissance ne devoit point être naturele & ordinaire. La genisse qui le portoit, l'avoit conçu, disoit-on, d'un coup de tonerre. On le reconoissoit, selon Lucien, à sa beauté & à sa force. D'ailleurs, ce bœuf étoit noir, excepté une marque blanche carrée sur le front. Il devoit porter sur le dos la figure d'un aigle, un nœud sous la langue en forme d'escarbot, & un croissant blanc sur le côté droit. Ce blanc, ce noir & le croissant étoient relatifs à la fois au soleil & à la lune. On doit leur raporter encore le caractere particulier que devoient avoir les poils de sa queue; ils étoient διπλαῖ, c'est-à-dire, doubles, ou de deux couleurs, ou de deux especes de poils. Nous parlerons plus bas de la tache carrée qu'il avoit au front.

Comme il est difficile de croire que ces marques se trouvassent naturélement toutes les fois qu'on avoit besoin d'un nouvel *Apis*, il n'est pas douteux, selon Diderot, que les prêtres ne les imprimassent à quelques jeunes veaux qu'ils nourissoient secrétement.

Lorsqu'ils jugeoient à propos de faire paroître un nouvel *Apis*, on lui bâtissoit une petite maison tournée vers l'orient, comme Élien dit que l'avoit ordoné Mercure. On l'y nourissoit de lait pendant quatre mois. Cet espace de temps étant écoulé, & une nouvele lune éclairant l'horizon, les prêtres de toutes les classes se rendoient auprès de la nouvele divinité, la saluoient avec les cérémonies prescrites, & la plaçoient sur une barque dans une niche dorée, pour être conduite à Memphis, acompagnée de cent prêtres. Mais avant d'y ariver, *Apis* étoit mené à Nilopolis, ville du Nil, où les prêtres le nourissoient soigneusement pendant quarante jours. Les femmes seules pouvoient l'ap-

Ff

procher dans cette ville, mais en découvrant les parties du corps que la pudeur oblige de cacher; & jamais elles ne pouvoient obtenir cette faveur, après qu'il avoit quité Nilopolis.

Le même cortege de prêtres acompagnoit *Apis* jusqu'à Memphis, où on lui avoit préparé deux étables très-ornées & très-commodes. Sa divinité datoit de son entrée dans cette nouvele demeure. Les deux étables servoient au peuple à prendre les augures. L'entrée d'*Apis* dans l'une étoit un augure favorable; le contraire étoit annoncé par son entrée dans l'autre. On pouvoit l'y contempler par une fenêtre, & mieux encore dans un petit pré qui étoit placé devant ses étables. Élien dit que ce bœuf avoit auprès de ses loges des édifices très-grands & très-vastes, dans lesquels on tenoit des genisses destinées à satisfaire les désirs d'*Apis*. Mais c'est une fâble greque; car Pline, Solin & Ammien disent expressément qu'un seul jour dans l'année on lui présentoit une genisse choisie d'après certaines marques, & qu'on la tuoit dans le même jour, après que le bœuf *Apis* l'avoit saillie.

Son entrée dans l'une ou l'autre de ses loges n'étoit pas la seule maniere dont il rendoit ses oracles. Il en avoit une autre très-célebre dans l'antiquité; c'étoit par des signes, comme Jupiter-Ammon, & comme l'oracle de Delphes lui-même. Selon Héraclite, cité par Stobée, il manifestoit sa volonté par l'empressement avec lequel il saisissoit la nourriture qui lui étoit offerte. Ammien observe qu'il refusa d'en prendre de la main de Germanicus, & que cette infortunée victime de la jalousie de Tibere, fut empoisonée bientôt après. Le célebre astronome Eudoxe fournit encore au bœuf sacré un autre moyen de prédire l'avenir. S'en étant approché, *Apis* lécha son manteau; & les prêtres en conclurent que cet homme seroit fameux par sa science, mais que sa vie seroit de courte durée.

Les enfans qui entouroient le bœuf sacré dans les cérémonies publiques en dansant & en chantant, lui servoient aussi à rendre des oracles. On prenoit pour des réponses les paroles sans suite qu'ils proféroient, & des vers détachés des hymnes qu'ils chantoient en l'honneur de leur divinité. La derniere maniere de recevoir ses oracles étoit, selon Pausanias, (*Achaic.*) d'approcher l'oreille de la gueule du dieu, de se boucher ensuite les oreilles, jusqu'à la sortie du temple, & de prendre pour la réponse d'*Apis* les premieres paroles que l'on entendoit sur la place.

Le culte qu'on rendoit au bœuf *Apis* étoit très-solemnel. On lui offroit des sacrifices en grande pompe; &, ce qui paroîtra étrange, des bœufs choisis avec soin en étoient les victimes. Mais Plutarque dit (*vit. Cleom.*) qu'à la vérité le dieu-bœuf dédaignoit les honeurs donc ses prêtres l'acabloient. Il y avoit dans toute l'Égypte des fêtes consacrées en son honeur, & particuliérement en l'honeur de sa naissance; ces dernieres étoient appelées Θεοφάνια, apparition du dieu, & duroient sept jours. Tous les ans on les commençoit à Memphis par la cérémonie de jeter dans un certain endroit du Nil appelé *Coupt*, un vase d'or & d'argent. On assuroit que pendant les sept jours les crocodiles ne nuisoient à persone, mais que le huitieme ils reprenoient leur férocité.

La superstition égyptiene avoit fixé une limite précise à la vie d'*Apis*; & lorsque ses forces vitales auroient pu la lui faire franchir, les prêtres le noyoient dans le Nil. Vingt-cinq ans renfermoient cette vie divine. Cette période étoit relative à un cycle particulier aux prêtres égyptiens, qui ramenoit le soleil & la lune, auxquels *Apis* étoit consacré, à des termes semblables & égaux. Les prêtres cachoient avec soin au vulgaire le puits qui servoit à noyer le bœuf sacré; & son emplacement, ignoré de tous, étoit compté au nombre des choses introuvables & des énigmes insolubles. C'est pourquoi Stace prie Isis de vouloir bien l'enseigner elle-même à Metius Celer, (*Sylv. II*, 2):

Quos dignetur agros, aut quo se gurgite Nili Mergat adoratus trepidis pastoribus Apis.

Ces vers nous apprenent encore que l'on faisoit croire au vulgaire que le dieu mettoit lui-même un terme à sa vie en se précipitant dans les ondes. Le secret sur cet objet étoit rigoureusement observé; &, selon Arnobe, une punition très-grave étoit destinée à celui qui l'auroit révélé.

Saumaise (*in Solin.*) plaçoit ce puits entre Syene & Éléphantis, sur les frontieres de l'Égypte & de l'Éthiopie: comme si les prêtres eussent entrepris un voyage aussi long & aussi périlleux que celui de remonter le Nil, pour un si mince objet. Il n'y a d'ailleurs pas d'apparence que les prêtres des divinités adorées dans les autres nomes, les eussent laissé traverser paisiblement leur territoire. Ce puits ne doit pas être cherché ailleurs que dans les ruines de Memphis, ou parmi ceux dont la plaine de Sacara est remplie. Paul Lucas trouva dans ces ruines, en 5714, des catacombes dorées & peintes avec les couleurs les plus vives. C'est-là qu'il vit un bœuf embaumé avec soin & avec les parfums les plus recherchés. Il est probable que les prêtres avoient choisi ces souterrains profonds, & dont l'entrée n'étoit connue que d'eux seuls, pour y placer les cadâvres des *Apis*, tandis que le peuple les croyoit plongés dans le Nil.

Cette conjecture de Jablonski, qui nous sert de guide dans cet article, paroît contre-dite par des témoignages précis de Pausanias & de Clément d'Alexandrie. Le premier dit (*in Atticis*) qu'il y avoit à Memphis un temple de Sérapis très-ancien, dont l'entrée n'étoit permise à persone, pas même aux prêtres, qu'à l'enterrement d'*Apis*. Le même auteur parle souvent des cérémonies que l'on observoit à ces funérailles, ainsi que Diodore de Sicile. Ils font mention tous les deux d'un temple

d'Hécate ténébreuse, de portes d'airain, appelées *Léthé* & *Cocyte*, d'un Mercure qui portoit le cadâvre d'*Apis* jusqu'à un certain endroit, où il étoit remis à un homme déguisé en Cerbere, &c. L'imagination féconde des Grecs n'a pas tari sur ce sujet. Cette contradiction apparente s'explique facilement, en distinguant les *Apis* que l'on faisoit disparoître sans pompe & sans funérailles lorsqu'ils avoient atteint l'âge de vingt-cinq ans, des *Apis* qu'une mort prématurée enlevoit avant ce terme, & que l'on ensévelissoit avec toute la pompe & toutes les marques de douleur possibles.

Toute l'Égypte étoit plongée à cette époque dans la tristesse & le chagrin. Les bords du Nil retentissoient de chants lugubres & de cris plaintifs. Tibulle l'atteste, (1, *Eleg.* 8):

Te canit, atque suum pubes miratur Osirin
Barbara, Memphiten plangere docta bovem.

Lucien dit que tous les Égyptiens coupoient leurs cheveux. Ce deuil & cette affliction duroient jusqu'à ce que l'on eût trouvé un autre *Apis*. Darius, fils d'Hystape, étant à Memphis, & voyant toute la ville dans la consternation, promit cent talens d'or à celui qui découvriroit un nouvel *Apis*. (*Polyænus strat.* 7.)

Lorsque les prêtres jugeoient qu'il y avoit assez de temps écoulé, ils montroient ce taureau si ardemment désiré, & portant toutes les marques de la divinité. Spartien nous dit que sous le regne d'Hadrien, il y eut une sédition en Égypte au sujet d'un nouvel *Apis*, qui n'avoit paru qu'après un grand nombre d'années, *post multos annos*. Ce long intervalle de temps étoit fixé par les prêtres, puisque c'étoient eux qui examinoient & jugeoient la validité des caracteres du nouvel *Apis*. Or, ils laisserent écouler quelquefois plusieurs années entre la mort imprévue d'un *Apis*, & l'apparition de son successeur; on doit croire que ce retard dépendoit de leur systême religieux. Jablonski suppose, avec assez de fondement, qu'ils attendoient, dans ce cas, que vingt-cinq ans entiers se fussent écoulés depuis l'appatition de l'*Apis* mort, jusqu'à celle du taureau qu'ils lui substituoient, afin de conserver la période des *Apis* toujours égale.

Ce docte allemand a employé huit pages entieres de son *Pantheon Ægyptiorum*, à prouver que le bœuf *Apis* n'étoit pas un symbole commémoratif du patriarche Joseph. Nous emploîrons notre temps à des recherches plus utiles. Nous allons montrer que ce bœuf sacré étoit un symbole, comme tous les objets sacrés de la Mythologie égyptienne, & qu'il étoit celui du Nil. Tout ce que nous avons dit de lui jusqu'ici, annonce assez qu'il étoit l'emblême de la fertilité que ce grand fleuve apportoit aux terres de l'Égypte. L'espece de l'animal que l'on avoit choisi pour cela, l'indiquoit assez. Toute l'antiquité semble s'être accordée à représenter les fleuves sous la forme de taureaux ou de bœufs. *Voyez* FLEUVES. Plutarque dit expressément (*de Iside*) que le bœuf étoit en Égypte le symbole de la terre. Les peuples de l'Inde rendent un culte à la vache, à cause de cette allusion convenue.

D'ailleurs, les prêtres n'enseignoient-ils pas, en propres termes, qu'*Apis* étoit conçu lorsque la lune envoyoit une émanation productrice, & que cette émanation étoit reçue par une vache qui désiroit les approches du taureau. Tous ces phénomenes mystiques étoient relatifs aux phénomenes *géorgiques* de l'Égypte; car on voyoit que le Nil croissoit depuis la nouvele lune du printemps jusqu'à celle du solstice d'été. Βῦς ὀργῶσα, la vache qui désiroit les approches du taureau, étoit, dans le langage sacré, la terre de l'Égypte qui atendoit le débordement du Nil. Élien (11, 10) dit aussi qu'une des taches du bœuf sacré désignoit l'accroissement du fleuve; & dans le même endroit, il assure qu'*Apis* procuroit l'abondance des fruits & la fertilité de toute l'année. Enfin, ce bœuf, en sa qualité de symbole du Nil, commençoit sa carriere divine dans la ville qui adoroit ce fleuve d'une maniere spéciale, & il la terminoit après les vingt-cinq ans révolus, en se précipitant dans les ondes du même fleuve.

Le temps de l'année où l'on célébroit la naissance d'*Apis*, nous fournit encore une forte preuve de son identité avec le Nil. Élien (*ibid.*) le fixe au premier accroissement de ce fleuve. C'est à cette époque que revenant d'Éthiopie, Cambyse, roi de Perse, trouva le peuple de l'Égypte occupé à célébrer l'apparition d'*Apis* par des fêtes, des danses & des festins. Il crut que l'on se réjouissoit du mauvais succès de son expédition. Dans cette persuasion, ce despote farouche ordone qu'on lui amene le taureau sacré, & le perce d'un coup d'épée qui lui ôte la vie. Il fit batre de verge ses prêtres, & obligea les soldats perses à massacrer tous ceux qui continueroient à célébrer les fêtes d'*Apis*.

Après le départ de Cambyse, on substitua un nouvel *Apis*; car le culte du bœuf sacré ne cessa à Memphis, suivant Jablonski, que sous le regne de Théodose, avec celui de Sérapis à Alexandrie. Le même savant fixe l'année de la consécration du premier *Apis* à l'année 1171 avant l'ere vulgaire: ce qui donne 1551 ans pour la durée du culte & de la succession des bœufs sacrés de Memphis.

Son nom expliqué dans la langue copte, veut dire *nombre*, & paroît avoir été relatif au nombre de coudées qui marquoit l'accroissement du Nil le plus avantageux pour la fertilité de l'Égypte.

Autant les représentations d'*Apis* sont communes dans les collections d'antiques, autant il est rare d'en trouver qui portent les caracteres distinctifs que nous avons décrits plus haut. Le cabinet de Sainte Genevieve en renferme trois. Le premier de ces *Apis* est un taureau de quatre pouces de hauteur, qui porte des traces de son

anciene dorure, mais nul caractere particulier au bœuf sacré. Le second est extrêmement petit, & également dépourvu des caracteres mystiques. On n'a pu les prendre jusqu'ici pour des *Apis*, qu'en considération de l'Égypte, d'où ils sont venus. Le plus grand avoit apartenu au savant Peiresc, dont le cabinet de Sainte Genevieve recueillit autrefois une partie des antiques.

On voit dans le même cabinet un troisieme *Apis*, de bronze comme les deux autres, & de deux pouces & demi de hauteur. Il porte entre ses cornes un grand disque, au bas duquel paroissent les traces du serpent Agatho-Démon, qui entroit dans la coëfure des déesses, des dieux & des prêtres d'Égypte. Un ornement gravé sur le métal en forme de bandelete ou de petite housse, entoure son cou & son poitrail.

Le comte de Caylus en avoit plusieurs; mais celui qui mérite la plus grande attention, est l'*Apis* qu'il a dessiné & décrit dans son Recueil 1, pag. 42. Il a acompagné sa description de réflexions savantes & capables d'éclairer les antiquaires; c'est pourquoi nous les transcrivons à la suite de cet article.

„ Dans les représentations du bœuf *Apis* que j'ai examinées en plusieurs cabinets, ou qui ont été publiées, cet animal est presque toujours couvert d'une housse, comme celui que je décris; c'est une preuve qu'il avoit cet ornement lorsqu'on le faisoit paroître en public. L'aigle que l'on voit sur sa croupe, est à la place que lui assigne Hérodote; mais l'escarbot qui, suivant les historiens, se trouve dans la bouche du bœuf *Apis*, est ici représenté sur le garrot. La seule raison que l'on puisse donner de cette différence, c'est que l'artiste n'ayant pas voulu que ce symbole fût caché, au lieu de le mettre dans la bouche de l'animal, a pris le parti de le reporter dans un lieu où il fût visible, & où il pût être placé avec symmétrie par raport à l'aigle „.

„ Pline & Ammien Marcellin disent que le bœuf *Apis* avoit au côté droit une figure du croissant de la lune; & c'est ainsi qu'il est représenté sur les médailles d'Hadrien & d'Antonin le Pieux, frapées en Égypte, & sur un marbre conservé dans le cabinet d'Odescalchi, (*tom.* 2, *Pl.* 98). Ce symbole ne paroît point ici, apparemment parce qu'il est caché sous la housse; & d'ailleurs, on y supplée en plaçant le disque de la lune entre les cornes de l'animal; car il faut avouer en premier lieu, qu'on voit sur la tête de celui-ci les traces d'un autre corps, indépendantes de la racine des cornes qui subsiste encore; & en second lieu, que presque toutes les figures du bœuf *Apis* qui sont ornées de housses, ont en mêmetemps le disque de la lune sur la tête. Il n'est donc pas vrai-semblable que l'on eût négligé d'enrichir celui-ci de cet ornement nécessaire, d'autant plus que les Égyptiens admétoient peu de variété dans les choses qu'ils avoient une fois admises. Le disque de la lune que l'on voit entre les cornes de celui-ci étoit argenté & très-poli; ce qui, joint à la couleur noire du bœuf, produisoit un effet brillant & majestueux. Il s'acordoit d'ailleurs avec la tache blanche que celui que j'explique avoit sur le front „.

„ Hérodote dit que cette tache étoit carrée; mais je crois qu'il s'est glissé une faute de copistes dans le texte de cet historien, & qu'au lieu de dire que cette tache étoit carrée, il faut dire qu'elle étoit triangulaire. La différence des mots grecs qui expriment ces deux idées est si peu sensible, que je ne crois pas cette correction trop hazardée. Voici le passage d'Hérodote: Εὼν μέλας ἐπὶ μὲν τῷ μετώπῳ, λευκὸν τετράγωνον, ἐπὶ δὲ τῷ νώτῳ αἰετὸν εἰκασμένον. À la place de ces deux mots, λευκὸν τετράγωνον, on peut lire λευκὸν τι τρίγωνον. Elle est apuiée sur deux raisons: la premiere est que toutes les figures du bœuf *Apis* que j'ai vues, ont sur le front un triangle simplement tracé par des lignes quelquefois incrustées d'argent, ou formées par une feuille du même métal qui remplissoit la totalité du triangle. C'est en effet la tache blanche dont parle Hérodote; & il est certain que dans ces sortes d'occasions, les monumens sont les meilleurs commentaires des historiens „.

„ La seconde raison est tirée de la Théologie des Égyptiens. Plutarque nous apprend (*de Isid. & Osirid. c.* 56) qu'ils comparoient la nature divine à un triangle rectangle, dont un des côtés représentoit l'intelligence, le second la matiere, & le troisieme l'ordre qui résultoit du concours de l'intelligence avec la matiere. Le bœuf *Apis* étant, selon le même système, le symbole d'Osiris, & Osiris n'étant pas distingué de cette intelligence qui avoit fécondé la matiere, & qui, conjointement avec elle, avoit produit l'ordre, rien n'étoit plus simple que de réunir ces grandes idées dans le bœuf *Apis*, & de placer sur son front ce triangle mystérieux, plutôt qu'une tache carrée, dont la forme n'a aucun raport connu avec les points fondamentaux de la Théologie égyptiene „.

Apis, fils de Phoronée, second roi d'Argos, alla s'établir en Égypte, selon les fables des Grecs, où il se rendit si fameux qu'il mérita, après sa mort, d'être mis au rang des dieux, sous le nom de Sérapis. *Voy.* ce mot.

APIUM. *Voy.* Ache.

APLUSTRE; nom que les Romains donnoient à un ornement de la poupe des vaisseaux, appelé par les Grecs ἄφλαστα. L'*aplustre* étoit composé de planches diversement découpées & colorées. Il étoit surmonté d'une longue pique à laquelle on atachoit des banderoles ou flammes, pour reconoître le vent. Les Grecs employoient au même objet un triton mobile.

Les Romains ont généralisé quelquefois le mot d'*aplustre*, & ont désigné par-là non seulement les ornemens de la poupe, tels que le petit plancher qui le soutenoit, les planches dont il étoit formé & les banderoles qui flotoient du haut, mais encore les ornemens de la proue, ou l'acro-

stole ; & réciproquement ils ont pris celui-ci pour l'*aplustre*. Il n'est pas étonant, après cela, que des commentateurs aient varié sur le sens du mot *aplustre*. Chacun d'eux l'a restreint à quelqu'une de ses parties, à l'imitation des anciens.

En effet, un ancien interprete de Juvénal explique le mot *aplustre* par un plancher construit pour décorer un navire : *Tabulatum ad decorandam superficiem navis appositum*. Festus appele de ce nom les ornemens de la pouppe & ceux de la proue : *Aplustria navium sunt ornamenta, quæ, quia erant amplius, quam essent necessaria usu, etiam amplustria dicebantur*. L'interprete de Juvénal, cité plus haut, confond encore sous ce nom l'éperon, qui n'apartenoit qu'à la proue.

On peut donc appeler *aplustre* tous les objets mentionés dans cet article, & même les acroteres ou banderoles qui étoient placées au dessus.

ΑΠΟΒΑΤΑΙ ; athletes dont il est fait mention dans une inscription publiée par Muratori. (*Thes. inscr.* 2019, 1). C'étoient les mêmes que les PARABATÆ. *Voy.* ce mot.

APOBOMIES ; fêtes des Grecs, où l'on ne sacrifioit point sur l'autel, mais à plate terre & sur le pavé ; c'est ce que le nom signifie. Il vient d'ἀπὸ, loin, & de βωμὸς, autel.

APOCINOS ; danse dont Pollux a seul fait mention, sans en expliquer le caractere. Ce nom veut dire *fuite* en grec ; & il feroit conjecturer que l'on imitoit les agitations & les mouvemens des fuyards, en exécutant l'*apocinos*.

APOCRISIAIRES. C'étoient des officiers chargés de juger les causes des soldats du palais, & qui leur apportoient les réponses que les magistrats supérieurs faisoient à leurs requêtes. Αποκρίσεις étoient les réponses des princes & des préfets.

APODECTES, ἀποδέκται ; receveur des tributs. Il y avoit à Athènes dix *apodectes*, qui recevoient tous les tributs, les impôts & les revenus de la république, & inscrivoient sur leurs regîtres les noms & les sommes des contribuables. Ils mettoient ces états sous les ieux du sénat, & là ils déchargeoient ceux qui les avoient payés. Les *apodectes* jugeoient les contestations qui s'élevoient à l'occasion des tributs ; mais lorsqu'elles étoient d'une grande importance, on les portoit devant les curies des juges.

APODIPNE ou APODEIPNE ; chansons des Grecs pour l'*après-souper*. Les Latins les appeloient *postcœnia*.

APODYTÉRION. On appeloit de ce nom chez les Grecs l'endroit de la Palestre ou des Thermes, dans lequel on se déshabilloit, soit pour le bain, soit pour les exercices de la gymnastique. Les Romains le nommoient *Spoliatorium*, *Spoliarium*, *Tepidarium* & *Aerium*. On s'y faisoit froter tout le corps avant de reprendre ses habits. Si l'on en juge par les Thermes de Dioclétien, tels qu'ils étoient avant leur destruction, l'*Apodytérion* étoit un grand salon octogone, de figure oblongue, dont chaque face formoit un demi-cercle, & dont la voûte étoit soutenue par plusieurs colonnes d'une hauteur extraordinaire.

ΑΠΟΓΡΑΦΕΥΣ τῆς βουλῆς, étoit le gréfier du sénat d'Athènes, qui avoit d'abord été choisi par suffrages, mais qui le fut depuis par le sort. Une de ses fonctions étoit de garder les regîtres des apodectes, afin qu'on n'y pût faire aucun changement.

ΑΠΟΛΕΚΤΟΣ, étoit souvent le même que l'ἐκλεκτὸς, *choisi* ; souvent aussi il désignoit celui que l'on tiroit de la classe des élus ou *choisis*. Les Étoliens donnoient ce nom aux membres de leur conseil intime.

ΑΠΟΛΙΔΕΣ, composé de l'α privatif & de Πόλις, ville ; privés du droit de cité. On donnoit ce nom à ceux qui, étant condamnés pour toute leur vie aux travaux publics ou exilés dans une île, perdoient le droit de bourgeoisie romaine.

APOLLINAIRES (JEUX). *Voyez* ce mot.

APOLLINARIS ; prêtre d'Apollon. Muratori (*Thes. inscr.*) a prouvé la signification de ce mot par un grand nombre d'inscriptions.

APOLLON, fils de Jupiter & de Latone, naquit dans l'île de Délos, en même temps que Diane, sa sœur. *Voy.* DÉLOS. Parmi les dieux, il n'en est point dont les poëtes aient publié tant de merveilles que d'*Apollon*. Il fut l'inventeur de tous les beaux arts, tels que la Poésie, la Musique & l'Éloquence, & fut regardé comme le protecteur des poëtes, des musiciens & des orateurs : persone ne jouoit de la lyre comme lui ; il connoissoit tous les secrets de la Médecine. Les Muses étoient sous sa protection, & il présidoit sur le mont Parnasse à leurs concerts. Aucun des dieux n'avoit comme lui le talent de connoître l'avenir ; aussi fut-il celui de tous qui eut un plus grand nombre d'oracles. À tant de perfections, il joignoit la beauté, les grâces, une jeunesse éternele, l'art de charmer les oreilles par la douceur de son éloquence & par la douceur de sa lyre, qui enchantoient également les hommes & les dieux. Il fit un très-grand nombre de conquêtes amoureuses, qui le rendirent pere de plusieurs enfans.

Jupiter ayant foudroyé Esculape, fils d'*Apollon*, celui-ci tua, à coups de fleches, les Cyclopes qui avoient forgé les foudres de Jupiter, ce qui le fit banir du ciel. D'autres ont attribué ce banissement à une conspiration de tous les dieux contre Jupiter, dans laquelle *Apollon* étoit entré. Quoi qu'il en soit, il fut chassé du ciel, & se retira chez Admete, roi de Thessalie, dont il fut réduit à garder les troupeaux, afin de pourvoir à sa subsistance. De la maison d'Admete, il passa au service de Laomédon, & lui aida à bâtir les murs de Troye, conjointement avec Neptune, disgracié pour la même conspiration. *Voy.* LAOMÉDON. Après quelques années d'exil, Jupiter le rétablit dans les droits de la divinité, & lui donna le soin de répandre la lumiere dans l'univers ; en un

mot, il devint le soleil. Qui est ce qui éclairoit le monde & faisoit les fonctions de soleil, avant qu'*Apollon* eût cette charge? C'est ce que les poëtes se sont peu inquiétés de nous expliquer.

Ses oracles les plus célebres furent ceux de Delphes, de Claros, de Ténédos, &c. Il eut des temples dans toute la Grece & dans toute l'Italie. On le représentoit sous la figure d'un beau jeune homme jouant de la lyre, ou la tenant d'une main, & couroné de laurier. Cet arbre lui étoit consacré depuis la métamorphose de Daphné; de là vint que les poëtes, ses favoris, porterent la même courone. Son histoire sera complete, si l'on y ajoute les articles HYACINTHE, HYPERBORÉEN, LAOMÉDON, LATONE, MARSYAS, MUSES, PHAÉTON, PHÉBUS & PYTHON.

Les fonctions de ce dieu étoient si multipliées, qu'il fallut lui donner plusieurs surnoms pour rapeler chacune d'elles: ce qui produisit les divers attributs & les différens noms qui le caractérisent.

Apollon Acesius ou ACESIOS. *Voy.* ce mot.

Apollon Aethosirus. *Apollon* fut ainsi nommé par les Scythes.

Apollon Actiaque. Nous ajouterons ici quelques observations à ce que nous avons dit à l'article ACTIAQUE. Cet *Apollon* paroît sur les médailles avec des habits de femme, selon les auteurs qui ont écrit sur la science Numismatique. Cette description est incomplete. Il porte, à la vérité, des habits très-longs, c'est-à-dire, une tunique flotante jusqu'à terre, & un manteau traînant ou la *pale* des femmes. Les joueurs de lyre ne paroissoient sur les théâtres qu'avec cet habillement, & les acteurs tragiques portoient comme eux des tuniques traînantes, qui cachoient la hauteur excessive de leurs cothurnes. Il étoit naturel de donner au dieu qui jouoit si bien de la lyre, le même habillement que portoient ses éleves. Cet *Apollon* reçut depuis le surnom d'*Actiaque*. On en voit deux statues au muséum Pio-Clémentin.

Nous finissions cet article, lorsque nous avons vu dans le *muséum Pio-Clémentin* ou du Vatican, la belle statue d'*Apollon joueur de lyre*, trouvée à Tivoli avec les Muses, & qui est vêtue comme les femmes. Celle du même *muséum*, que Winkelmann avoit appelée Érato, tant son habillement ressemble à celui des femmes, & qui est l'*Apollon Palatin* ou *Actiaque* des médailles, ou l'*Apollon joueur de lyre*, nous a confirmé aussi agréablement dans les idées que nous avions exposées ci-dessus.

Apollon Agyieus ou *Agyiates*. Ἀγυιὰ signifie *rue*, & *Agyieus* qui préside aux rues. Les Grecs avoient coutume d'élever des colonnes, des statues & des autels dans les rues auprès des maisons. Une partie de ces monumens étoient consacrés à *Apollon qui présidoit aux rues*, *Agyieus*. Pausanias parle souvent de ses statues.

Apollon est appelé Ἀκερσεκόμης & Ἀκερσεκόμης dans son hymne attribué à Homere. Ce surnom exprimoit sa longue chévelure, & étoit traduit chez les Latins par *intonsus*. Properce, (3, 11):

Dum petit intonsi Pythia regna dei.

Horace l'appele *Cynthius intonsus*, (*Od.* 21, *l.* 1):

Intonsum, pueri, dicite Cynthium.

Apollon Ἀλεξίκακος, qui chasse le malheur.

Apollon Aperta. Festus fait venir ce nom de ce que le dieu rendoit ses oracles *à huis ouvert*, *cortina aperta*. Scaliger le dérive d' ἀπερῶσαι, qui par des changemens propres au dialecte Æolien, vient d'Ἡπεράτης. Ceux qui venoient de la Grece à Rome, furent désignés sous ce nom dans les premiers temps de sa république, comme s'ils eussent été originaires de l'Épire seule. *Apollon*, inconnu à Rome au temps des rois, n'y fut honoré que sous les consuls.

Apollon Ἀποτρόπαιος. Ce nom est synonyme à Ἀλεξίκακος. On racontoit ses songes à *Apollon*, afin qu'il en détournât les suites funestes.

Apollon Arcitenens, chez les Grecs Τοξοφόρος. *Apollon* étoit représenté fort souvent avec un arc & des fleches. C'est l'attitude du merveilleux *Apollon* du Belvéder. Le serpent Python, les fils de Niobé, les Titans & tant d'autres qui périrent sous les traits d'*Apollon*, rendirent son arc redoutable.

Apollon Argenteus. Muratori (179, 1) raporte une inscription dans laquelle il est fait mention d'un champ consacré à cet *Apollon*, qui tenoit peut-être un arc d'argent.

Apollon Argyrotoxus, ayant un arc d'argent ou des fleches de ce métal; car τόξον exprime l'arc & les fleches.

Apollon Auricomus, chez les Grecs Χρυσοκόμης, aux blonds cheveux. Cette épithete étoit relative, selon Macrobe, aux rayons d'*Apollon Soleil*.

Apollon Beleaus. *Voyez* BELENUS.

Apollon Branchides. *Voy.* BRANCHUS.

Apollon Clarius. *Voy.* CLAROS.

Apollon Cœlispex. Ce surnom avoit été donné par les Romains, à une de ses statues qu'A. Victor place dans la 11[e] région près de l'*ædes* de *Portunnus*, & qui regardoit le ciel ou le mont Cœlius.

Apollon Comæus, du mot grec κομάω, je prends soin de ma chévelure. *Apollon* étoit adoré sous cette dénomination à Séleucie, & sa statue en fut transportée à Rome, où on la plaça dans le temple d'*Apollon Palatin*, après la prise de cette ville. Des soldats romains pillant le temple de Séleucie, que le feu alloit consumer, découvrirent un espace vide qu'ils crurent rempli de richesses. Ils se hâterent de l'ouvrir; mais (dit Ammien Marcellin) il en sortit une vapeur pestilentiele, qui y avoit été concentrée autrefois par la science secrete des Chaldéens. Elle engendra des maladies de toutes les sortes, & elle répandit la peste sur toutes les

contrées, depuis les frontieres de la Perse jusqu'au Rhin.

Apollon Conservateur. M. Foggini de Rome, possede une médaille d'or d'Aurélien, singuliere par son revers unique. On y voit *Apollon* assis avec la légende : APOLLINI CONSERVATORI. Cette même inscription se lit souvent sur les médailles de Trébonien-Galle, & elle peut faire allusion à la peste afreuse qui ravagea l'univers connu sous ce prince, pendant dix ans entiers. L'empereur aura cru en être exempt par la protection d'*Apollon Conservateur*.

Apollon Corypæus, de Corype en Thessalie, où il rendoit des oracles.

Apollon de Cumes. Cette statue du fils de Latône devint célebre pendant la guerre que firent les Romains aux Achéens & au roi Aristonicus. Elle pleura, disoit-on, pendant quatre jours. Les aruspices de Rome augurerent mal d'un semblable prodige, & furent d'avis de jeter à la mer l'*Apollon de Cumes*. Mais les vieillards de cette ville intercéderent pour la conservation de leur Palladium, & dirent que le même prodige étoit arivé pendant la guerre de Perse & pendant celle d'Antiochus.

Les Romains, vainqueurs de la Grece, se rapelerent *Apollon de Cumes* ; & lui envoyerent des présens. Alors on interrogea de nouveau les aruspices sur le prodige qui les avoit éfrayés d'abord. Rassurés par l'événement, ils répondirent que la ville de Cumes étoit une colonie greque, & que son *Apollon* ayant la même origine, ce dieu s'affligeoit de voir la Grece, sa patrie, vaincue par les Romains. Il pleura encore à l'époque de cette réponse, & l'on apprit bientôt que le roi Aristonicus venoit d'être batu & fait prisonier. Cette défaite d'un prince qu'affectionoit *Apollon de Cumes*, avoit de nouveau fait couler ses larmes. S. Augustin, (*Civit. Dei*. 3, 11).

Les Protestans du siecle dernier accuserent d'imposture les religieux d'un couvent d'Italie, où étoit conservée une statue très-révérée. On assura qu'elle avoit répandu des larmes, & on nomma plusieurs témoins oculaires. Les écrivains protestans dirent qu'il y avoit un cep de vigne dont les rameaux s'étendoient en dehors & le long des murs de l'Église de ce couvent, qu'on en avoit fait passer une branche au travers du mur & de la tête de la statue, & que dans la saison où la féve de la vigne monte, elle s'étoit fait issue, goute à goute, sous la forme de larmes au travers des ieux. Cette explication peut faire connoître le moyen dont se servoient les prêtres d'*Apollon de Cumes* ; quoiqu'elle paroisse être une calomnie relativement aux religieux d'Italie dont nous venons de parler.

Apollon Cynthius. Ce nom fut donné à *Apollon* à cause du Cynthius, montagne de l'île de Délos, où il avoit pris naissance.

Apollon Δειραδιώτης. *Voyez* DIRAS.

Apollon Délien, de l'île de Délos.

Apollon Delphien. *Voy.* DELPHES.

Apollon Didymæus, de δίδυμος double. Quelques-uns dérivent ce surnom de la multiplicité des cultes qui furent rendus à *Apollon*. Macrobe (*Sat.* 1, 17) lui donne une origine plus extraordinaire. On voyoit, selon lui, que cette divinité fournissoit à l'univers deux especes de lumieres différentes ; l'une pendant le jour comme soleil, & l'autre en éclairant le globe pendant la nuit, par la réflexion de ses rayons sur la lune. De là vint que les Romains adoroient le soleil sous le nom & la figure de Janus, qu'ils surnomoient alors *Apollon Didymæus*. *Didyma* étoit aussi un endroit voisin de Milet, où il étoit honoré d'un culte particulier.

Apollon Εκατηβελέτης, Εκατηβόλος, Εκαβόλος, & chez les Latins *longe jaculator*, lançant ses traits au loin. Ce surnom faisoit allusion à ses fleches & aux rayons d'*Apollon Soleil*.

Apollon Grannus Mogounus. Muratori (22, 11 & 1979, 8 de son *Thes. inscr.*) a raporté deux inscriptions trouvées en Allemagne, en l'honeur de cet *Apollon*, qui avoit été ainsi nommé à cause du voisinage de Maïence ou du Mein, appelé *Mogonus*, & d'Aix-la-Chapelle, *Aquisgranum* : APOLLINI GRANNO MOGOUNO Q. LICINIUS. TRIO. D. S. P. D.

Apollon Hebdomagete. On lui donnoit ce surnom, parce qu'il étoit venu au monde le septieme jour du mois : de là vint l'usage de lui consacrer ce jour ; ou parce que, selon le scholiaste de Callimaque, il étoit né le septieme mois.

Apollon Ichnæus. On nommoit ainsi *Apollon*, à cause des oracles qu'il rendoit à *Ichnæ*, en Macédoine.

Apollon Ismenius. Ce surnom lui fut donné à cause d'un fleuve & d'une montagne de Béotie, où il avoit un temple & des oracles.

Apollo Kiutius. Il n'est fait mention de cet *Apollon* que dans l'inscription suivante, raportée par Muratori, (*Thes. inscr.* 23, 9) :

Q. MINCIUS Q. F. RUFUS
LEG. APOΛINEI. KIVTIO
MERITO.

Apollon Latous, *Latoius* & *Latonius*, de sa mere Latone.

Apollon Λεσχηνόριος, ou Ἴνοιε, ou Ἰόμαιος, divinité de ceux qui commençoient à s'adoner aux sciences, & à se trouver dans les assemblées des philosophes, qui étoient appelées λέσχαι, λοίμιοι.

Apollon Libystinus ou *Libyssinus*, étoit adoré auprès du promontoire Pachynus, en Sicile. Il avoit reçu ce nom à cause de la peste dont il affligea les Libyens qui avoient fait une descente en Sicile auprès de son temple. Macrobe, (*Saturn.* 1, 17).

Apollon Λυκηγενής. Homere, (*Iliad.* IV, 119). Ce surnom veut dire, né dans la Lycie, & ne peut convenir sous cette acception au dieu que

vit naître Délos. Les interpretes se sont partagés sur sa signification détournée, qu'ils ont tous établie cependant sur le mot Λύκος, loup. Les uns veulent qu'un temple d'*Apollon* ayant été pillé, & ses richesses ensevelies dans la terre, un loup fit découvrir ce trésor, & entra ensuite de lui-même dans le temple. On appela, à cause de ce prodige *Apollon*, Λυκηγενῆ.

D'autres pensent avec Élien (*anim.* x, 26) qu'*Apollon Soleil* n'a été appelé de la sorte, que parce qu'il engendre l'année, Λυκάβαντα. L'année reçut ce nom des premiers Grecs, à cause du loup que le soleil affectionoit, parce que Latone lui donna le jour transformée en louve. On voyoit une louve de bronze placée dans le temple de Delphes, en mémoire de cette métamorphose.

Apollon Medicus. Ce surnom fut donné à *Apollon* comme à l'inventeur de la Médecine. Aléandre lui a cherché, dans son explication de la Table Héliaque, une origine plus détournée, & il l'a trouvée dans la chaleur du soleil, qui fait mûrir les plantes dont les remedes sont composés.

Apollon Milesius, de Milet. *Voyez Apollon Didymæus*.

Apollon Moneta. On lit cette légende sur une médaille de Commode, où l'on voit *Apollon* nu, ayant le bras droit posé sur sa tête, & apuiant son bras gauche sur une colonne. Cette atitude du bras droit annonce le repos d'*Apollon*. On lit aussi pour légende APPOL. PALAT. sur une autre médaille, où la même représentation d'*Apollon* est placée. Ainsi on peut croire, avec assez de vrai-semblance, qu'*Apollon Moneta* étoit le même que l'*Apollon Palatin*.

Apollon Musicien ou *joueur de lyre*. *Voy. Apollon Actiaque*. *Apollon* tient une lyre, parce que le soleil est, selon Suidas, l'harmonie de cet univers.

Apollon Myricinus, de Myrica, espece de fougere. La statue d'*Apollon*, à Lesbos, tenoit de la fougere dans sa main, parce que cette plante étoit consacrée aux divinations.

Apollon Navalis. Auguste croyoit être redevable de sa victoire d'Actium à *Apollon*, qui mérita le surnom de *Navalis*.

Apollon Nomius, chez les Grecs Νόμιος, vivant dans les pâturages. Ce surnom convenoit parfaitement au pasteur des troupeaux d'Admete, *pastor ab Amphryso*, comme l'appele Virgile : cependant, Macrobe & Phurnutus le dérivent de la nouriture que la terre fournit à toutes choses par l'influence du soleil.

Apollon Oropæus, d'Orope, ville de l'île d'Eubée, où il rendoit des oracles.

Apollon Pæan. *Apollon* a reçu ce surnom, parce qu'il perçoit de fleches, de παίειν, blesser, selon Festus. Macrobe donne une autre étymologie du mot Pæan ; il le dérive de βάλλε παιάν, jete & blesse, paroles que lui adressoit Latone pendant qu'il combatoit le serpent Python. Cet écrivain les applique au soleil, qui engendrant quelquefois des maladies par la force de ses rayons, & qui d'autres fois rendant la santé par leur douce température, mérite qu'on l'invoque en disant ἰὴ παιάν, guérissez-nous, Pæan.

Apollon Palatin étoit le même qu'*Apollon Actiaque*, qu'*Apollon Moneta*, qu'*Apollon joueur de lyre* & qu'*Apollon Musicien*. Il fut surnomé Palatin, lorsqu'Auguste, vainqueur d'Actium, éleva dans son palais (*Palatium*) une *ædes* en son honeur, avec un portique & une bibliotheque. On le voit sur les médailles tantôt nu, le bras gauche apuié sur une colonne, & le bras droit posé sur sa tête, atitude qui désigne le repos & la paix donnée à l'univers par la victoire d'Auguste; tantôt il y paroît vêtu, & tel qu'il est décrit à l'article d'*Apollon Actiaque*. Properce a parlé de l'*ædes d'Apollon Palatin*. (IV, 6, 11):

Musa, Palatini referamus Apollinis ædem.

Et Horace de sa bibliotheque, (*Epist.* I3, 17):

Scripta Palatinus quæcumque recepit Apollo.

Apollon Patareus, de Patare en Lycie. Il y avoit un temple très-riche, dont les oracles étoient aussi célebres que ceux de Delphes. Aussi Servius (*Æneid.* IV, 143) dit-il qu'*Apollon* dictoit ses réponses à Patare pendant les six mois d'hiver, & pendant ceux d'été dans l'île de Délos.

Apollon Patrius, paternel. Son fils Icadius lui donna ce surnom.

Apollon Phaneus, de φαίνω, voir. *Apollon* découvroit, faisoit voir & connoître les choses cachées.

Apollon Phœbus. L'étymologie la plus vraisemblable de ce surnom, le fait venir de Phébé, mere de Latone ; quoique Héraclide du Pont la rejete dans les allégories d'Homere.

Apollon Propugnator. On trouve ce nom sur les médailles de Valérien l'ancien. Il est relatif aux combats d'*Apollon* contre les géans ou le serpent. Python.

Apollon Προστατήριος, qui préside aux portiques, où l'on voyoit ordinairement sa statue.

Apollon PTOUS. *Voyez* ce mot.

Apollon Pythien. La victoire d'*Apollon* sur le serpent Python, lui mérita ce surnom. Les dames romaines lui donnerent en offrande leurs bijoux d'or, & l'on en fit un cratere ou une grande coupe, qui lui fut consacrée à Delphes.

Apollon Sandaliarius ou des Cordoniers. Cette statue d'*Apollon* avoit pris son nom de la rue des Cordoniers, placée dans la quatrieme région, où elle étoit élevée, pour la distinguer de l'*Apollon Palatin*. On ne doit pas être étoné de voir les cordoniers habiter ensemble un seul quartier, puisque les potiers de terre étoient dans le même cas, ainsi que les ouvriers en verre, dont le quartier étoit auprès de la porte Capene.

Apollon SAUROCTONOS. *Voy.* ce mot.

Apollon

Apollon Selinuntius, de Selinunte, dans l'île d'Eubée, près d'Orope. *Voy. Apollon Oropeus*.

Apollon Smintheus. Les Crétois appeloient les rats *sminthes*, & en dériverent ce surnom d'*Apollon*. Le prêtre Crinis ayant négligé son culte, en fut puni par une multitude de rats qui dévasterent ses champs. Un bouvier nommé Hordas, avertit, par l'ordre du dieu, le prêtre négligent, d'être plus exact à remplir ses fonctions. Celui-ci obéit, & *Apollon* tua les rats à coups de fleches. Élien raconte cette aventure d'une maniere un peu différente. Constantin éleva dans un quartier de Constantinople, une statue à *Apollon Smintheus*.

Apollon Soleil. Une belle tête de cette divinité se voit au muséum du capitole, & Winkelmann l'a publiée dans ses *Monumenti inediti*, n°. 175, sous le nom d'Alexandre. M. Visconti, éditeur du muséum Pio-Clémentin, y a remarqué sept trous dans la chévelure. Il croit qu'ils étoient destinés à recevoir les rayons qui ornoient la tête de cet *Apollon Soleil*, tels qu'on les voit au soleil de la Villa-Borghese, & à la tête colossale de Sérapis du même muséum. D'ailleurs il y trouve une ressemblance parfaite avec les têtes des médailles de Trajan, qui portent la légende: *Oriens*. Les cheveux de la tête du capitole sont cependant arangés sur le front comme ceux du beau terme portant l'inscription antique: ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΜΑΚΕ.... Il apartient au chevalier Azara, & a été publié dans le Journal des Antiquités de Rome, ann. 1784. Ce terme a été trouvé en 1779, dans des fouilles faites auprès de Tivoli, avec seize têtes de philosophes ou de poëtes grecs, & une statue de Britannicus unique.

Au reste, sachant qu'Alexandre a été déifié, on peut dire que les rayons, ainsi que la beauté idéale de la tête du capitole, représentent ce héros déifié; & que le terme du chevalier Azara, dont les traits n'ont rien d'idéal & paroissent faits d'après nature, représente le vrai portrait du vainqueur de Darius.

La tête d'*Apollon Soleil* se voit sur les médailles de Rhodes, où elle est sans doute une copie de celle du colosse.

Apollon Sortilegus, qui préside aux sorts. Il rendoit quelquefois des oracles par le moyen des sorts.

Apollon SPODIUS. *Voyez* ce mot.

Apollon Syntodus. Ce dieu est ainsi nommé dans une inscription raportée par Gyraldi. (*Syntag. 7.*)

Apollon Tégyréen. *Voy.* TÉGYRE.

Apollon Themenites ou *Temenites*. Suétone parle, dans la vie de Tibere, d'une statue de cet *Apollon*, que l'on voyoit à Syracuse, & dont la grandeur & le travail étoient étonans. Cet empereur la fit transporter à Rome, & placer dans la bibliotheque d'un temple. Cette statue étoit, selon Cicéron, (*Verr. iv*, 53) dans le quatrieme quartier de Syracuse, & elle avoit pris son nom de *τέμενος*, endroit voisin de cette ville sous les Épipoles.

Apollon Θυραῖος, de *θύρα*, porte. *Apollon* présidoit aux portes chez les Grecs, qui les ornoient avec ses statues.

Apollon Thymbraeus. Virgile, (*Æneid. III* 85,) dit:

Da propriam Thymbraee domum.

Servius expliquant ce vers, dit que *Thymbra* étoit un champ voisin de Troye & couvert de sariete, *thymbra*. Il étoit célebre par un bois & un temple dédiés à *Apollon*, où Achille fut blessé par Pâris: de là vint qu'on assuroit que ce dieu avoit blessé lui-même le vaillant Achille.

Stace a donné le même surnom à *Apollon*; & Lactance, son commentateur, l'a expliqué comme Servius, (*Theb. I*, 699):

Seu Trojam Thymbraeus habes.

Apollon Tortor, ou boureau. C'est ainsi que l'on désignoit à Rome une statue de ce dieu, qui étoit placée dans la rue où l'on vendoit des fouets pour punir les esclaves.

Apollon Chocaus, *Heliopolitanus*, *Hyperboreur*, *Paratonius*, *Sarpedonius*, *Sosianus*, *Thuscanicus*, &c. Ces surnoms expriment les endroits où *Apollon* étoit honoré d'un culte particulier.

Au reste, on trouve dans l'Antologie (*l. I*, c. 18) une épigramme de vingt-cinq vers, dont vingt-quatre ne sont composés que d'épithetes d'*Apollon*, rangées selon l'ordre alphabétique des vingt-quatre lettres greques. On peut les lire, & consulter aussi les listes des noms d'*Apollon* publiées par Béger.

Apollon reçut la lyre de Mercure; car il n'en est point l'inventeur. L'hymne de Mercure, qui porte le nom d'Homere, fait honeur de cette invention au fils de Maïa. Polydore Virgile, en attribuant, mal-gré ce témoignage, l'invention de la lyre à *Apollon*, y ajoute celle de la flûte, que d'autres mythologues donnent à Minerve.

Cicéron distingue quatre *Apollons*, (*de Nat. deor.* 2, 57); le premier & le plus ancien fut le gardien d'Athênes; le second, fils d'une Corybante, naquit en Crete; le troisieme fut fils de Jupiter & de Latone. Eusebe assure que ce dernier étoit le plus ancien des trois. Le quatrieme enfin, né en Arcadie, donna des loix aux Arcadiens, qui le surnomerent *Nomius* ou législateur. *Apollon* étoit, sous un certain aspect, le dieu HORUS des Égyptiens. *Voyez* ce mot.

La cigale, le coq, l'épervier, l'olive & le laurier étoient consacrés à *Apollon*.

Les artistes anciens représentoient constament sous les mêmes traits le fils de Latone, ainsi qu'ils le pratiquoient à l'égard des autres divinités. Ils travailloient tous d'après un modele convenu, & Winkelmann nous l'a retracé dans cent endroits de ses savans ouvrages. L'idée la plus relevée que l'on puisse se former de la jeunesse idéale de

l'homme, est parfaitement exprimée dans les figures d'*Apollon*. Il réunit la force de l'âge mûr à la délicatesse des formes de la belle jeunesse. Ces formes sont grandes & annoncent un adolescent né pour exécuter des desseins généreux : ce ne sont pas celles d'un favori de Vénus, acoutumé à la fraîcheur des ombrages, & élevé par cette déesse, comme dit le poëte Ibicus, sur des lits de roses. Aussi *Apollon* étoit-il regardé comme le plus beau des dieux. Sa jeunesse est brillante de santé, & sa force s'annonce avec douceur, comme l'aurore d'un beau jour.

Cette beauté des formes donne à *Apollon* une grande ressemblance avec Bacchus. On la trouve sur-tout dans l'*Apollon* du capitole, qui s'apuie nonchalement contre un arbre, ayant un cygne à ses pieds; car il y a quelques statues d'*Apollon* dont les traits ne s'élevent pas à la hauteur du modele que nous avons esquissé plus haut, & que la description suivante mettra dans tout son jour. Elle est du célebre Winkelmann.

De toutes les productions de l'art qui ont trompé la fureur du temps, la statue d'*Apollon* placée au Belvéder du Vatican, est, sans contre-dit, la plus étonante. L'artiste a conçu cet ouvrage d'après un modele idéal, & n'a employé de matiere que ce qui lui étoit nécessaire pour exécuter sa pensée & la rendre sensible. Autant la description qu'Homere a faite d'*Apollon* surpasse celles que les autres poëtes ont tracées d'après lui, autant cette figure l'emporte sur toutes les figures du dieu. Sa hauteur s'éleve au dessus du naturel, & son atitude est pleine de majesté. Un printemps éternel, pareil à celui qui regne dans les champs fortunés de l'Élysée, revêt d'une aimable jeunesse les beautés mâles de son corps, & brille avec douceur sur la fiere structure de ses membres. Pénétrez dans la région des beautés qui n'ont point de corps; créez, si vous le pouvez, une nature céleste, afin d'élever votre âme à la contemplation des beautés surnaturelles; car vous ne verrez ici rien de mortel, rien qui soit sujet aux besoins de l'humanité. Des veines n'échaufent point, des nerfs n'agitent point ce beau corps; mais un esprit céleste répandu comme un doux ruisseau, circule, pour ainsi dire, sur toute la surface de cette statue.

Ce dieu a poursuivi Python, contre lequel il a tendu, pour la premiere fois, son arc redoutable; dans sa course rapide, il a atteint le monstre & lui a lancé un trait mortel. De la hauteur de sa joie, son regard divin pénétrant dans l'infini, s'étend bien au delà de sa victoire. Le dédain siége sur ses levres; l'indignation qu'il respire gonfle ses narines & s'éleve jusqu'aux sourcils. Mais une paix inaltérable est empreinte sur son front, & son œil est plein de douceur, comme s'il étoit dans le cercle des Muses empressées à lui prodiguer leurs caresses. De toutes les figures de Jupiter que l'art a enfantées & qui sont venues jusqu'à nous, aucune ne nous offre le pere des dieux avec cette majesté qu'il montra lui-même au génie du chantre d'Ilion, & que nous trouvons ici dans les traits d'*Apollon*.

Telle que Pandore, cette figure réunit seule toutes les beautés propres aux autres dieux. On reconoît sur ce front la déesse de la sagesse que renfermoit le front de Jupiter: le mouvement des sourcils est l'interprete des volontés du jeune dieu; l'orbite cintrée de ses ieux renferme les ieux de la reine des déesses; & cette bouche est la même qui inspira l'esprit prophétique au jeune Branchus. Semblables aux tendres rejetons de la vigne, ses beaux cheveux flotent molement à l'entour de sa tête divine, comme s'ils étoient agités par l'haleine des zéphirs légers. Ils semblent parfumés de l'ambrosie céleste, & atachés négligemment sur le sommet de la tête par les mains des Grâces.

À la vue de ce prodige, j'oublie l'univers entier; je prends moi-même une atitude plus noble pour le contempler avec dignité. De l'admiration je tombe dans l'extase. Saisi de respect, je sens ma poitrine qui se dilate & s'éleve; telle s'enfle la poitrine de ceux que remplit l'esprit prophétique. Je suis transporté à Délos, dans les bois sacrés de la Lycie, lieux divins qu'*Apollon* sanctifioit par sa présence; car la beauté que je contemple paroît s'animer, comme la nymphe formée par le ciseau de Pygmalion. Comment pouvoir te décrire, ô inimitable chef-d'œuvre! Il faudroit que l'art même daignât m'inspirer & conduire ma plume. Les traits que je viens de crayoner, je les dépose à tes pieds; ainsi les mortels respectueux qui ne peuvent s'élever jusqu'à la tête de la divinité qu'ils réverent, déposent à ses pieds les guirlandes dont ils brûloient d'envie de la couroner.

Rien ne câdre moins avec cette description, & sur-tout avec l'expression divine qui regne sur le visage d'*Apollon*, que l'idée de l'évêque de Spence, (*Polymet. dial.* 8, p. 97). Il croit reconoître dans cette statue *Apollon Chasseur*. Cependant, si la victoire sur le serpent Python ne paroissoit pas assez glorieuse, on pouroit y substituer la défaite du géant Tytie. Cet orgueilleux fils de la Terre ayant voulu faire outrage à Latone, excita l'indignation d'*Apollon*, qui, à peine sorti de l'adolescence, ataqua le redoutable monstre & le perça de fleches, pour venger l'honeur de sa mere. Et toi, fille de Tantale, malheureuse Niobé, si ta fatale métamorphose n'avoit changé tes membres en rochers insensibles, tu frémirois peut-être à plus juste titre, en voyant le redoutable vengeur de Latone outragée par tes superbes mépris, & le meurtier de ta nombreuse famille!

L'admiration & l'enthousiasme dans lesquels jete la vue du bel *Apollon du Belvéder*, doivent céder un instant à l'examen de quelques objets relatifs aux détails de l'art. Ses pieds, ainsi que ceux du Laocoon, d'un grand nombre de statues greques & des statues égyptienes du capitole, sont

d'une longueur inégale. Le pied qui porte le corps est sensiblement plus long que l'autre, & cette inégalité est motivée par les regles de la perspective. L'artiste a voulu donner au pied placé en arriere, ce qu'il pouvoit perdre par les *fuyans*.

On a écrit que la statue de l'*Apollon* du Belvéder étoit de marbre de Carrare, ainsi que les plus belles statues de Rome. De là on concluoit que ces chef-d'œuvres n'étoient que des copies, belles à la vérité, de pareilles statues greques; parce que les Grecs n'ont point connu les marbres de Carrare. Ce raisonement, qui dépouilloit Rome d'originaux, pour ne lui laisser que des copies, a été détruit par M. Visconti, éditeur du muséum Pio-Clémentin. Il a publié un certificat très-authentique de deux anciens inspecteurs des carrieres de Carrare, qui, après avoir examiné attentivement le grain du marbre dont est fait l'*Apollon* du Belvéder, & sur-tout dans les endroits rompus ou éclatés, ont assuré qu'ils y reconoissoient distinctement le marbre grec, sans y pouvoir trouver aucune ressemblance avec celui de Carrare. Voilà donc le caractere précieux d'originalité rendu à cette belle statue, qui fut trouvée dans les fouilles de l'ancien Antium, lieu célebre par les prodigieuses dépenses qu'y fit Néron, à cause qu'il l'avoit vu naître.

La plus belle tête d'*Apollon* après celle du Belvéder est, sans contre-dit, la tête d'une figure assise de la Villa-Ludovisi, plus grande que le naturel. L'air de tête de cette figure bien conservée, annonce un dieu bon & bienfaisant. Cette statue mérite aussi une remarque particuliere au sujet de l'attribut qu'elle porte: c'est une houlete recourbée apuiée contre la pierre sur laquelle elle est assise. L'artiste a voulu par-là désigner *Apollon Pasteur*, *Nomios*, & la vie pastorale de ce dieu chez Admete.

La coëfure des adolescens, garçons & filles, (appelée chez les premiers Κρωβύλος, *crobylus*, & chez les autres Κόρυμβος, *corymbus*, *corymbium*) ordinaire aux têtes d'*Apollon*, les a fait méconnoître quelquefois. Cette coëfure, commune aux Amazones, aux statues de Diane & à toutes les figures adolescentes, a fait nommer Bérénice un beau buste de bronze d'Herculanum, tandis qu'il apartient évidemment à *Apollon*.

On peut reconoître quelquefois ce dieu à une atitude qui lui est commune avec Bacchus; ils ont les jambes croisées. Bacchus & *Apollon*, seuls de tous les dieux, sont ainsi figurés dans quelques statues, pour exprimer la vive jeunesse du second, & la douce molesse du premier; car cette atitude étoit affectée aux héros en repos, aux persones affligées, & à celles dont la molesse étoit passée en proverbe. On la remarque aux deux *Apollons Sauroctonos*, en marbre, de la Villa-Borghese; au même *Apollon*, en bronze, de la Villa-Albani; à l'un des *Apollons* du Capitole, &c. &c.

Quoique les anciens artistes aient cherché à donner aux têtes d'*Apollon* toutes les grâces de la jeunesse, ils ont rarement placé sur son menton une fossette, cet agrément convenu de quelques beautés particulieres, & jamais de la beauté idéale. On ne la voit point à l'*Apollon* du Belvéder. Un seul *Apollon* l'offre à nos ieux; c'est celui qui est conservé au Collége Romain: il est de bronze, & plus grand que le naturel.

Nous ne parlons pas de l'*Apollon* de la Villa-Negroni, qui est de l'âge & de la grandeur d'un jeune homme de quinze ans. Il peut être mis au nombre des plus belles figures de jeunesse qui soient à Rome; mais les traits du visage de cette statue ne sont pas ceux d'*Apollon*: ils apartienent plutôt à un jeune prince, fils de quelque empereur.

On voit un *Apollon* de marbre noir, appelé en Italie *parangone*, dans la galerie Farnese.

Lorsque les anciens peintres donnoient un manteau à *Apollon*, il étoit bleu ou violet, comme on le voit dans les desseins de Bartoli, (*tav.* 2).

Sur un bas-relief de Rome, *Apollon* porte un chapeaux rabatu sur les épaules. Cette coëfure fait allusion à son état de pasteur chez Admete; car les paysans portoient en Grece de semblables chapeaux. C'est ainsi que les Grecs représentoient Aristée, fils d'*Apollon* & de Cyrene, qui leur avoit appris l'art d'élever les abeilles; car Hésiode lui donne le nom d'*Apollon Champêtre*.

A Héliopolis en Assyrie, *Apollon* portoit la foudre; il est aussi représenté avec cet attribut sur une médaille de Thyréa en Arcadie.

Les Grecs mettoient assez souvent un fouet dans la main d'*Apollon Soleil*, ainsi qu'on le voit sur les médailles & les pierres gravées. Ils avoient sans doute reçu cet usage des Égyptiens. Quelques mythologues croyoient reconoître dans ce fouet, une allusion aux coups que l'on se donnoit en courant autour de l'autel d'*Apollon* à Délos; mais l'allusion au fouet avec lequel *Apollon Soleil* conduit ses chevaux, paroît plus naturele. On trouvera aux articles CHARUE & OSIRIS, le vrai sens de cet attribut que porte toujours Osiris, & que les Grecs ont travesti en fouet.

Apollon est assis tenant un arc, sur les médailles d'Acarnanie, de Rhegium & du roi Antigone.

Il est debout sur les médailles de Philadelphie en Lydie.

On voit sa tête rayonante sur celles de Rhodes.

Apollon étoit le nom d'une espece de danse pantomime, dans laquelle on représentoit quelques actions de ce dieu.

APOLLON (cirque d'). *Voyez* CIRQUE.

APOLLONIDEA, en Lydie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΕΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

R. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques sous l'autorité de ses préteurs, en l'honeur de M. Aurele, de Caracalla, de Domitien.

On voit aussi sur quelques-unes de ses médailles antonomes, les têtes de Domitien & de Domitia, qui ne sont point acompagnées de leurs noms.

APOLLONIE, en Étolie. ΑΠΟΛΛΩ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze. (*Pellerin.*)

O. en or.

O. en argent.

Son type est une mâchoire de sanglier jointe au fer d'un javelot. La mâchoire est un symbole relatif au sanglier de Calydon.

Apollonie, en Carie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze. (*Pellerin*)

O. en or.

O. en argent.

Apollonie, en Crete. A. avec un trépied.

M. Hunter possédoit une médaille autonome de bronze, qui est attribuée par M. Combe à cette ville.

Apollonie, dans l'Épire. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Hadrien, de Sévere, de Domna, de Caracalla, de Géta, de Diadumènien, d'Élagable & de Moésa.

Apollonie, en Illyrie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

C. en argent,

C. en bronze.

Leurs types ordinaires sont: Trois femmes dansant & se tenant par la main. — Un carré double; prétendus jardins d'Alcinoüs. — Une vache avec son veau qu'elle alaite. — Un trépied.

Cette ville a fait fraper une médaille impériale greque, en l'honeur de M. Aurele.

Apollonia, près d'Éphese, dans l'Ionie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ & ΑΠΟΛΛΩΝΙΕΩΝ. ΕΝ. ΙΩΝΙΑ.

Cette ville a fait fraper, sous l'autorité de ses préteurs, des médailles impériales greques, en l'honeur d'Auguste, de Tibere, de Caligula, de Commode, d'Hadrien, de Maxime & d'Alex-Sévere, avec la seconde légende.

Apollonie, en Lycie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ ΑΤ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur d'Antonin-Pieux, de Géta & de Gallien.

Apollonie, en Lydie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en bronze.

O en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper, sous l'autorité de son préteur, des médailles impériales greques, en l'honeur de Mamée.

Apollonie, près do Rhyndacus, en Mysie. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ ΠΡΟϹ. ΡΥΝΔ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur de M. Aurele, de Verus, de Sept. Sévere, de Caracalla, de Gordien, de Plautille, de Géta.

Apollonie, en Sicile. ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ.

M. Combe donne trois médailles de bronze avec cette légende, & une quatrieme de bronze, sur laquelle on lit au revers: ΤΑΥΡΟΜΕΝΙΤΑΝ; à *Apollonie* de Sicile. Le prince de Torremusa en a publié quelques-unes de bronze.

Apollonie, en Thrace. ΑΠΟΛΛ & ΑΠΟΛΛΩΝΙΗΤΕΩΝ. ΕΝ. ΠΟΝΤΩ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RR. en argent. (*Pellerin.*)

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire représente trois femmes dansant.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Julia-Domna, de Sept. Sévere, de Caracalla, de Gordien.

APOLLONIES; fêtes établies en l'honeur d'Apollon, par les habitans d'Égialée. On dit qu'Apollon, après la défaite de Python, s'étant retiré à Égialée avec Diane sa sœur, en fut chassé par les habitans, & fut obligé d'aller chercher une retraite dans l'île de Crete. Peu de temps après, la peste faisant de grands ravages dans Égialée, on eut recours à l'oracle, qui répondit que pour faire cesser le fléau, il falloit députer sept jeunes filles & autant de jeunes garçons à Apollon & à Diane, pour les engager à revenir dans leur ville. Les deux divinités revinrent à Égialée, où la peste cessa aussi-tôt; & en mémoire de cet événement, on faisoit sortir tous les ans le même nombre de filles, comme pour aller chercher Apollon & Diane.

APOLLONOPOLIS, en Égypte. ΑΠΟΛ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur d'Hadrien.

APOLLONOS, île. ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ.

Les médailles autonomes de cette île sont:

RRR. en bronze. (*Pellerin.*)

O. en or.

O. en argent.

Apollonos Hieritæ, en Lydie. ΑΠΟΛΛΩΝ ΙΕΡΕΙΤΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze. (*Pellerin.*)

O. en or.

O. en argent.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Tibere & de Néron.

APOMYOS, *muscarius*. Hercule étant incommodé par les mouches pendant qu'il sacrifioit à Jupiter dans Élis, pria ce dieu de les chasser. De là vint que les Éliens retinrent la coutume de sacrifier à Jupiter *Apomyos*, c'est-à-dire, qui chasse

les mouches. On trouve ce sujet représenté sur des pierres gravées. Bellori en a raporté une qu'il a mal expliquée ; elle ressemble beaucoup à une pâte antique du baron de Stosch, sur laquelle on voit une tête de Jupiter en forme de mouche. Les deux ailes de l'insecte forment la barde du dieu ; le corps en fait le visage, & au dessus du front est la tête de la mouche avec ses deux assemblages d'ieux, qui sont très-aisés à remarquer. Winkelmann l'a publiée dans ses *Monum. antichi inediti*. Ce nom de Jupiter est composé d'ἀπὸ, loin, & de μυῖα, mouche.

APON ; fontaine près de Padoue, laquelle, si on en veut croire Clandien, rendoit la parole aux muets, & guérissoit toutes les maladies : près de là étoit un oracle de Gérion.

ΑΠΟΞΥΟΜΕΝΗ, qui se frote, du grec ἀποξύομαι, je me frote. C'étoit le nom d'une statue, ouvrage de Lysippe, qui étoit placée à Rome devant les thermes d'Agrippa, & que les cris du peuple obligerent Tibere à ôter de sa chambre, où il l'avoit fait transporter, pour la remettre devant les thermes du gendre d'Auguste. Pline raconte ce trait de la vie de Tibere dans les termes suivans, (34, 8) : *Plurima ex omnibus signa fecit Lysippus fœcundissimæ artis, inter quæ distringentem se, quem Marcus Agrippa ante thermas suas dicavit, mire gratum Tiberio principi : qui non quivit temperare sibi ab eo, quamquam imperiosus sui inter initia principatus, transtulitque in cubiculum, alio ibi signo substituto : cum quidem tanta populi romani contumacia fuit, ut magnis theatri clamoribus reponi Apoxyomenem flagitaverit, princepsque adamatum reposuerit.*

Cette statue représentoit un homme qui se décrassoit avec un strigille ; peut-être étoit-elle le portrait de Tvoée. *Voy.* ce mot.

APOPHORETES. C'est un mot dont on est obligé de se servir en traduisant Martial, qui a donné ce nom à quelques-unes de ses épigrammes. Il signifie des dons & des présens qui se faisoient pendant les Saturnales, en certaines solemnités, dans les jeux publics, ou pour capter les suffrages du peuple.

Les *apophoretes*, dérivés d'ἀποφέρω, je remporte, étoient proprement de petits présens que l'on envoyoit de sa table à ses amis. Suétone nous l'apprend dans la vie de Caligula, (c. 55, 7) : *Agitatori Eutycho comessatione quadem in apophoretis vicies H-S. contulit.* „ Il donna dans un festin pour présent de table vingt mille sesterces à Eutychus „. C'étoit pendant les Saturnales, & aux hommes seuls, qu'on donnoit les *apophoretes*. Suétone, dans la vie de Vespasien, (19, 4) remarque comme une chose extraordinaire, que ce prince en envoyoit aussi aux femmes au jour des calendes de mars : *Dabat sicut Saturnalibus viris apophoreta, ita & per kalendas martii feminis.* Symmache (*Epist. II*, 80) donne encore le nom d'*apophoretes* aux présens que faisoient à leurs amis & à leurs cliens, ceux qui avoient donné des jeux au peuple.

On appela *apophorete* la corbeille ou le vaisseau plat qui servoit à porter ces présens. Béger (*tom. 3, p. 424*) a donné la figure d'un instrument rond, qui a une queue, & qui est plat & sans profondeur. Il l'appele *apophorete* ou *apophérete*. C'est une simple patere, semblable à celles des Étrusques, qui ont ordinairement une queue ou manche droit.

APOPIS. *Voy.* Aphophis.

ΑΠΟΠΟΜΠΑΙ ; jours consacrés au culte des dieux surnommés πομπαῖοι. On a cru que Mercure, en qualité de conducteur des âmes aux enfers, étoit une des divinités honorées dans les jours ἀποπομπαί. Mais Potter pense que les dieux auxquels on sacrifioit dans ces jours particuliers, étoient ceux qui étoient appelés ἀποπομπαῖοι, c'est-à-dire, ἀποτρόπαιοι, selon l'explication de Phavorin, ou λύσιοι, ἀλεξίκακοι, φύξιοι, & enfin ἀποτρόπαιοι, en latin *averrunci* ; parce qu'ils repoussoient & éloignoient le mal heur : tels étoient Jupiter, Hercule, & quelques autres. Potter lit d'après cette opinion ἀποπομπαῖοι, dans l'endroit d'Hésychius, où l'on voit πομπαῖοι.

APORRHAXIS, d'ἀποῤῥήγνυμι, je romps, j'interromps. C'étoit un jeu des anciens, qui consistoit à jeter une balle obliquement contre terre, afin qu'en rebondissant elle atteignît des joueurs qui l'atendoient & la renvoyoient de même. Le premier joueur la recevoit, & la lançoit de nouveau à ses adversaires, mais de maniere qu'elle touchoit toujours la terre avant de parvenir à l'un ou l'autre groupe de joueurs. C'étoit une espece de jeu de balle à la main.

APOSTAT (Julien l'). *Voyez* Julien II.

APOSTROPHIA ; surnom de Vénus. Pausanias distingue trois Vénus, dont il appelle l'une Vénus *Apostrophie*, d'ἀποστρέφω, qui *éloignoit* des passions infâmes. Comme il y a, dit-il, trois sortes d'Amours ; l'un céleste, c'est-à-dire, dégagé du commerce des sens ; le second terrestre, qui s'atache à un autre sexe & au plaisir du corps ; & le troisieme désordoné, qui porte les hommes à des unions abominables : il y a aussi trois Vénus ; l'une célelle, qui préside aux chastes amours ; une terrestre, ou la déesse des mariages ; & une troisieme, qu'on appele *Apostrophie* ou *Préservatrice*, parce que c'étoit à elle qu'on adressoit ses vœux pour être préservé des désirs déréglés.

Les Romains lui rendirent un culte pour le même sujet, sous la dénomination de *Verticordia*, qui change les cœurs. Ils lui dédierent un temple dans le siecle de Marcellus, suivant un avis qu'ils trouverent dans les livres des Sybilles.

APOTHECA, ἀποθήκη ; cabinet, salle, cellier ou grenier, dans lesquels les anciens renfermoient l'huile, le vin & autres objets.

APOTHÉOSE, Ἀποθέωσις, d'ἀπὸ, auprès, & de θεὸς, dieu. On a donné ce nom à la cérémonie par laquelle on plaçoit un homme au rang des dieux.

Les Perses & les Égyptiens n'éleverent jamais

des hommes au rang des dieux. Hérodote est un garant de la pureté du culte des premiers. (*Lib.* 1, *c.* 131, & *lib.* 8, *c.* 143). Il dit expressément que *les Perses ne croyoient pas, comme les Grecs, que les dieux fussent des hommes déifiés*. C'est pourquoi les Athéniens reprocherent à Xerxès de n'avoir aucun égard, aucun respect pour les héros de la Grece, que celle-ci regardoit comme des divinités. Les Égyptiens, en fondant leur Mythologie, ne déifierent également aucun mortel. Jablonski a porté cette vérité jusqu'à la démonstration dans les prolégomenes de son *Pantheon Ægyptiorum*.

De tous les peuples dont l'histoire ait conservé la mémoire, les Grecs ont les premiers élevé des hommes à l'immortalité. Tels furent d'abord les heros; car l'héroïsme des premiers temps étoit chez eux une espece de déification ou d'*apothéose*. Thucidide nous en offre un exemple frapant. Brasidas, célebre capitaine lacédémonien, ayant été tué auprès d'Amphipolis, les soldats & les auxiliaires l'ensévelirent avec pompe dans l'endroit de la ville le plus apparent, & où l'on établit depuis le marché. Les Amphipolitains éleverent une enceinte autour de son tombeau, lui rendirent les honeurs décernés aux héros, établirent des jeux & des sacrifices annuels, & le regarderent toujours comme le fondateur de leur colonie.

Ce que Lucien raconte (*de Calumn.*) de l'*apothéose* d'Éphestion, doit trouver place dans cet article. Cet ami d'Alexandre le Grand étant mort, le roi de Macédoine ne se contenta pas des funérailles magnifiques qu'on lui avoit faites par son ordre; il le plaça au rang des dieux. À l'instant, les villes lui bâtirent des temples, lui érigerent des autels, & lui offrirent des sacrifices. Par-tout on célébra des fêtes en l'honeur du nouveau dieu; & les plus grands sermens se firent au nom d'Éphestion. Mépriser ces honeurs prodigués à un mortel, eût été un crime capital.

Les flateurs d'Alexandre cherchant à gâgner ses bonnes grâces, l'excitoient à faire plus encore pour son favori. Ils feignoient des songes & des apparitions de ce nouveau dieu, auquel ils attribuoient des guérisons & des prédictions, & qui délivroit de toute sorte de maux. Alexandre y ajouta foi; il s'enorgueillit de pouvoir faire des dieux, & se persuada encore plus fermement que Jupiter étoit son pere. Combien des amis de ce monarque, combien de ses anciens capitaines, accusés de n'avoir pas une assez grande vénération pour le favori déifié, n'encoururent pas sa disgrace?

Le plus remarquable fut Agathocle de Samos, l'un des chefs de son armée le plus habile, & le plus avancé dans sa faveur. On l'accusa d'avoir pleuré en passant devant le tombeau d'Éphestion, & peu ne s'en fallut qu'Alexandre, irrité, ne le fit renfermer dans la loge d'un lion furieux. Perdiccas ne sauva cette tête illustre, qu'en jurant par tous les dieux, & par Éphestion lui-même, que le nouveau dieu lui avoit apparu à la chasse, & lui avoit ordoné d'enjoindre au roi de pardoner à l'infortuné Agathocle. S'il a pleuré devant ma tombe, avoit ajouté le dieu, selon Perdiccas, ce n'est pas qu'il me regarde comme tombé sous les coups de la mort, c'est plutôt parce que le souvenir de notre anciene amitié s'est réveillé dans sa mémoire & dans son cœur.

Les Romains n'imiterent les Grecs que sous les Césars. Ils se contenterent, pendant plusieurs siecles, de diviniser seulement Romulus, leur fondateur, & ne songerent point à élever à ce rang aucun de leurs grands hommes; mais ayant perdu leur liberté sous Jules-César, ils soufrirent qu'Auguste, son successeur, le fit reconoître pour un dieu, lui bâtît des temples & lui offrît des sacrifices. Auguste, de son vivant même, & à l'âge de vingt-huit ans, fut déclaré le dieu tutélaire de toutes les villes de l'Empire. Cet exemple fut imité fidélement par tous les empereurs qui vinrent après lui; en sorte que l'on vit au rang des dieux, non seulement les hommes les plus stupides, tels que Claude, mais encore les plus scélérats: ils prirent même le surnom de *Divus* entre leurs titres ordinaires.

Hadrien mit le comble à ce délire, en célébrant l'*apothéose* de son indigne favori Antinoüs. Il lui fit élever des temples, attribuer des oracles. Des inscriptions l'appelerent *Synthrône* des dieux; c'est-à-dire, partageant leur trône, leur pouvoir & leur immortalité. La mort d'Hadrien ne fut pas le terme du culte rendu à cette divinité infâme. On continua encore à célébrer des jeux & des fêtes en son honeur; & une ville d'Égypte quita son ancien nom pour prendre celui d'Antinoüs, ainsi qu'on l'avoit donné aux fleurs du Lotus, cet objet éternel du culte des Égyptiens.

Pline le jeune, dans son panégyrique de Trajan, nous a conservé les motifs particuliers, vrais ou faux, qui ont porté chaque empereur à faire l'*apothéose* de son successeur: *Dicavit cœlo Tiberius Augustum, sed ut majestatis numen induceret; Claudium Nero, sed ut irrideret; Vespasianum Titus, Domitianus Titum: sed ille ut dei filius, hic ut frater videretur: tu sideribus patrem intulisti, non ad metum civium, non ad contumeliam numinum, non in honorem tuum, sed quia deum credis.* „ Tibere a placé Auguste dans le ciel, pour ennoblir la dignité de l'empereur; Néron a déifié Claude, mais pour le rendre plus ridicule; Titus consacra Vespasien, & Domitien rendit à Titus les mêmes honeurs: le motif du premier fut d'avoir un dieu pour pere, & celui du second d'être frere d'un dieu. Pour vous, Trajan, en faisant l'*apothéose* de votre pere; vous n'avez pas eu en vue d'inspirer la crainte au peuple romain, ni de ridiculiser les dieux, ni de vous rendre plus recomandable; mais vous l'avez déifié, parce que vous le croyez un dieu „.

On voit souvent sur les médailles impériales les consécrations des impératrices qui sont désignées par l'oiseau de Junon, le paon, & les *apothéoses* des empereurs exprimées par l'aigle de Jupiter ou par les catafalques à plusieurs étages. Ces attributs sont relatifs aux cérémonies pratiquées dans les *apothéoses*, & que nous allons décrire d'après Hérodien, témoin oculaire.

„ Les Romains, dit-il, ont coutume de déifier ceux de leurs empereurs qui laissent des enfans pour leur succéder; & ils appelent *apothéose* cette consécration. (Il faut reconoître ici une inexactitude ou une faute de copiste; car plusieurs empereurs ont déifié leurs prédécesseurs, quoiqu'ils ne fussent ni leurs peres ni même leurs parens.) Cette fête, célébrée par toute la ville, est un mélange de joie, de culte & de deuil. On ensévelit le corps du mort en la maniere acoutumée, avec une grande pompe, & l'on fait une image de cire qui lui ressemble parfaitement. Cette image est placée à l'entrée du palais impérial sur un lit d'ivoire long & élevé, couvert de tapis brochés d'or. Elle représente l'empereur malade & pâle. Au côté gauche de ce lit, se tient, pendant une grande partie du jour, le sénat vêtu de deuil, c'est-à-dire, en habits blancs, ainsi que les dames de qualité, qui occupent le côté droit, & qui ne portent ni or ni colliers. On observe ce deuil pendant sept jours; & des médecins aprochent tous les jours du lit, visitent le prétendu malade, & assurent à chaque fois qu'il se porte plus mal „.

„ Lorsque les médecins supposent que l'auguste malade a cessé de vivre, de jeunes gens, choisis dans l'ordre des chevaliers & des sénateurs, le portent sur leurs épaules le long de la voie sacrée, jusqu'à l'ancien *Forum*, où les magistrats romains avoient coutume de se dépouiller de leurs dignités. Des gradins sont élevés des deux côtés du *forum*; l'on y place les jeunes garçons des familles nobles, & les femmes de qualité, qui chantent alternativement en l'honeur du défunt des vers graves & tristes „.

„ De là, ils transportent le lit hors de la ville, dans le champ de Mars, où est dressé un catafalque carré, construit avec de longues pieces de bois, qui laissent entr'elles un grand vide. Tout le dedans du premier étage est plein de matieres combustibles, & le dehors couvert de tapis brochés d'or, de statues d'ivoire & de belles peintures. Au dessus de cet étage s'éleve un second, plus petit, & orné de même, ayant des portes ouvertes, surmonté de deux autres pareils, mais d'une grandeur qui diminue par gradation. Le catafalque entier ressemble à ces tours appelées *phares*, qui sont bâties sur les ports, & qui portent des feux pour éclairer les vaisseaux, & les guider dans l'obscurité „.

„ On place le lit dans l'intérieur du second étage, & on l'entoure d'aromates, de parfums, de fruits, de plantes, de résines, de tout ce qui peut enfin exhaler une bonne odeur. Toutes les nations, toutes les villes, tous les grands de l'Empire, s'empressent d'offrir ces derniers présens à leur ancien maître. Après que l'on a disposé symmétriquement ces offrandes, la cavalerie fait plusieurs fois le tour du bûcher avec des évolutions semblables à celles de la danse pyrrhique. Des chars brillans montés par des gens vêtus d'habits bordés de pourpre, & chargés des figures de Romains célebres par leur courage ou par leur habileté dans la conduite des armées, exécutent les mêmes évolutions „.

„ Le prince qui succede à l'Empire, prend ensuite une torche, & met le feu au catafalque, ainsi que tous ceux qui l'acompagnent. Les aromates & les matieres combustibles s'enflâment à l'instant. Alors on fait sortir du haut du bûcher un aigle, qui, s'envolant, porte, dit-on, aux cieux l'âme du prince, auquel on rend, depuis cette *apothéose*, le même culte qu'aux anciens dieux „.

Les honeurs de l'*apothéose* n'étoient acordés en Grece que sur la réponse d'un oracle, & à Rome que par un décret du sénat. Cela n'empêcha pas que le grand nombre & l'indignité des persones auxquelles on acordoit ces honeurs, n'avilît, & même d'assez bonne heure, la cérémonie des consécrations. Juvénal s'en moque ouvertement, & il plaint dans ses Satyres Atlas, qui, fatigué de tant de nouveaux dieux, dont on grossissoit le nombre des anciens, gémissoit & étoit écrasé sous le poids des cieux. L'empereur Vespasien, qui étoit naturélement railleur, étant près de mourir, dit à ceux qui l'environoient : *Je sens que je commence à devenir dieu ;* faisant allusion à l'*apothéose* qu'on alloit bientôt lui décerner.

Nous allons raporter ici & expliquer la plupart des marbres, des pierres gravées ou des vases, sur lesquels on trouve l'*apothéose* de quelque homme illustre ou de quelque Auguste. Nous ne parlerons pas des *apothéoses* ou consécrations des empereurs gravées sur les médailles ; elles sont assez connues par les catalogues & les descriptions des cabinets d'antiquités.

Apothéose *d'Homere*. Il n'en est pas de l'étude des monumens antiques, comme de l'étude des autres sciences. C'est un champ vaste, ouvert aux conjectures de ceux qui veulent s'y donner carriere : & quelque opposées qu'elles soient entr'elles, pour peu qu'elles soient ingénieuses, & qu'on sache les apuier de quelques autorités des anciens, elles ne manquent guere de procurer à leurs auteurs la réputation qu'ils esperent : réputation qu'acquierent bien plus difficilement ceux qui s'atachent à des sciences qui demandent quelque chose de plus que des conjectures & des vraisemblances. Le célebre monument de l'*apothéose d'Homere* en est un exemple très-convaincant. Plusieurs savans antiquaires l'ont expliqué, chacun selon ses vues. Leurs explications, quoique fort

différentes les unes des autres, leur ont fait honeur à tous.

On sait que ce monument est l'ouvrage d'Archélaüs de Priene, fameux sculpteur de l'antiquité; & le P. Kircher prétend, avec assez de fondement, que c'est l'empereur Claude, grand amateur des lettres greques, & sur-tout des ouvrages d'Homere, qui le fit construire à l'honeur de ce poëte. Quoi qu'il en soit, on le trouva en 1668 sur la voie Appiene, près d'Albano, dans un endroit appelé autrefois *ad Bovillas*, & aujourd'hui *Fratocchie*, apartenant aux princes Colonne, où l'empereur Claude avoit autrefois une maison de plaisance; & il fait aujourd'hui l'un des principaux ornemens du palais de ces princes à Rome.

Ce célebre monument fut aussi-tôt expliqué par le P. Kircher, dans son *Latium*; mais comme il laissa beaucoup de choses sans explication, on avoit cru que MM. Sévérali, Falconiéri & Spanheim, trois célebres antiquaires, achéveroient d'en défricher toutes les parties. Cuper s'est chargé de ce soin; & il s'en est fort bien aquité dans un ouvrage fait exprès, intitulé: *Apotheosis & Consecratio Homeri*, où il rend compte aussi des sentimens particuliers de MM. Spanheim & Nicolas Heinsius, sur les endroits les plus embarassans de ce marbre. Gronovius en a donné une explication particuliere, dans le tome II de son *Thesaurus Antiquitatum Græcarum*; & M. Wetstein a fait la même chose, dans sa *Dissertatio de fato scriptorum Homeri*. Nous allons donner un précis exact de chacune de ces explications.

I. Le P. Kircher partage ce monument en trois ordres ou degrés; celui d'en-haut, celui du milieu & celui d'en-bas. Dans le premier, il reconoît Jupiter assis sur le Parnasse, écoutant la demande de six femmes, qui sont autant de villes qui s'intéressent à la gloire d'Homere. Dans le second, il compte cinq femmes & un vieillard, qui tâchent de faire valoir le mérite d'Homere par leurs actions: il prend la premiere, qui est assise, pour la poésie; la seconde, montrant un globe, marque le beau talent d'Homere à parler de la fabrique du monde; la troisieme contemple avec étonement les divins écrits d'Homere; la quatrieme & la cinquieme tienent l'une une lyre, & l'autre l'Iliade: elles sont dans un antre, demeure ordinaire des Muses, & ont un arc & un carquois à leurs pieds, pour signifier les amours des dieux, dont Homere a parlé. Du vieillard, il fait un *flamen* ou prêtre d'Homere, qui se met en devoir d'offrir au nouveau dieu un sacrifice à l'égyptiene; ce qui est désigné par les flambeaux & par la lettre *tautique* ou la croix à anse, qu'il croit voir derriere ce prêtre. Dans le troisieme, il trouve une *apothéôse d'Homere* dans toutes les formes; & en effet, elle y est si bien représentée, qu'il n'y a nullement à douter là-dessus. On verra dans l'explication suivante, quelles sont les figures qui occupent ce troisieme degré.

II. Le sentiment de Cuper est fort différent de celui du P. Kircher. De la figure d'en-haut, que ce jésuite prend pour Jupiter, il en fait Homere, acompagné, à la vérité, de divers attributs convenables à Jupiter, tels que son aigle, son sceptre, son diadême, & de plus placé sur le mont Olympe. Des onze femmes qui sont au dessous, en deux rangs, il en fait onze Muses, parce qu'il en joint deux nouveles aux neuf anciennes, savoir, l'Iliade & l'Odyssée, qui sont placées sous l'antre; il reconoît celle-ci au chapeau d'Ulysse, qui est à ses pieds, & l'autre à l'arc & au carquois qu'il prend pour ses symboles. De l'homme en manteau qui est placé à côté de l'antre, il en fait ou Homere chantant ses vers, ou Linus, ou Lycurgue, ou Binethus, Chius, ou Orphée, ou un magistrat de Thebes, ou Pisistrate, selon Heinsius ou Pittacus, selon M. Spanheim. Dans l'étage d'en-bas, on voit Homere assis, ayant à ses côtés l'Iliade & l'Odyssée, ses filles, & à ses pieds sa Batrachomyomachie, désignée par des rats qui rongent un parchemin. Derriere lui sont le Temps & l'Harmonie, qui lui mettent une courone sur la tête. Devant lui, on voit un autel, avec un bœuf dont le cou est d'une forme extraordinaire; à côté de cet autel, sont la Fable & l'Histoire, suivies de la Poésie, de la Tragédie, de la Comédie, de la Nature, de la Vertu, de la Mémoire, de la Foi & de la Sagesse.

III. Spanheim ne s'est ataché qu'à la figure de l'homme en manteau, & à ce qui l'acompagne. Il le prend pour un philosophe grec, à cause de son habillement; & parce que le sculpteur qui a fait ce beau monument étoit de Priene, il prétend que c'est le philosophe Bias, l'ornement de cette ville, qu'il a représenté ici. Il raporte les flambeaux, qu'il trouve aux deux côtés de ce philosophe, à la coutume des anciens d'en avoir dans leurs temples, mais pour la lettre *tautique*, ou la croix à anse, atachée à la tête de ce philosophe, & qui touche à la machine sphérique qui est derriere lui, il avoue ingénûment qu'il en ignore la signification. Il se souvient bien du trépied d'or qui fut porté à Bias; mais il ne trouve pas que cette figure ressemble à un trépied, qui, d'ailleurs, est toujours placé aux pieds, & jamais à la tête, dans les anciens monumens. Il demande enfin si cette machine, quelle qu'elle puisse être, ne pouroit pas se raporter au beau mot de Bias: *omnia mecum porto?* Demande qui paroît assez extraordinaire.

IV. Nicolas Heinsius, de même que Spanheim, n'a expliqué que deux endroits de ce marbre. Il prend l'homme en manteau pour Pisistrate, le compilateur des Œuvres d'Homere; ce qui paroît douteux à M. Cuper, à cause de la figure égyptiene qui est sur la tête de cet homme: il prend pour des symboles d'Apollon l'arc & le carquois, aussi-bien que la lyre qu'on voit sous l'antre; ce que M. Schott, dont nous parlerons plus bas, trouve si bien rencontré, qu'il ne doute point que si

si Heinsius eût poussé plus loin cette premiere découverte, il n'eût enfin donné l'entiere explication de ce beau monument.

V. Gronovius croit que l'homme en manteau est un savant égyptien; ce qu'il recueille du caractere hiéroglyphique qu'il croit voir derriere lui & sur sa tête; & par cette raison, il ne doute point que ce ne soit le précepteur d'Homere, qui n'étoit pas moins instruit dans la science des Égyptiens que dans celle des Grecs. Il passe ensuite à la figure qui apuie sa main gauche sur une pierre à l'entrée de l'antre, & qui tient de la droite un rouleau de papier; il la prend sans difficulté pour Homere encore jeune, sortant de l'école de son maître égyptien. Le volume que cette figure tient, & son visage jeune & beau, que M. Gronovius trouve assez ressemblant au portrait d'Homere assis au haut du marbre, lui servent de fondement. Nous n'avons rien à dire sur la preuve qu'il tire de ce volume; car nous ne savons pas bien en quoi il peut désigner ici Homere; mais quant à celle qu'il tire de la ressemblance entre ces deux figures, elle est assurément toute nouvele & toute singuliere; & l'on ne sauroit nier sans injustice, qu'elle ne soit due toute entiere à la pénétration de Gronovius. L'autre figure qui est sous l'autre, & qui joue de la lyre, lui semble être une de ces femmes savantes du vieux temps, des lumieres de laquelle Homere auroit particuliérement profité en composant ses ouvrages; il doute cependant si c'est Daphné ou la Sybille, fille de Tirésias, ou Helene ou la Fantaisie, femme qui avoit écrit l'*Histoire de Troye* long-temps avant Homere. Il croit, avec Cuper & Wetstein, que ce qu'on voit aux pieds de ces deux figures est le chapeau d'Ulysse; mais il observe de plus une chose bien remarquable, à laquelle ces MM. n'ont pas pris garde: c'est qu'il y a un ruban posé sur ce chapeau, & que ce ruban est la ceinture d'Ulysse. Si l'on osoit hazarder quelques conjectures dans une matiere aussi importante que celle-ci, ne pourroit-on pas dire, sans chercher tant de mysteres, que ce ruban n'est autre chose que l'atache du carquois posée sur le chapeau? Mais cela seroit peut-être trop simple, & ne coûteroit pas assez à l'imagination.

VI. L'explication de M. Wetstein ne differe presqu'en rien de celle de M. Cuper. Il prend l'homme en manteau pour Homere, rangé parmi les Muses après sa consécration; il prend pour l'Iliade & l'Odyssée, les deux figures qui sont sous l'antre; & il croit que c'est un chapeau qui soutient l'arc & le carquois dépeints dans cet antre.

VII. M. Schott, conseiller, bibliothécaire & antiquaire du roi de Prusse, a proposé une explication de ce célebre monument, à laquelle nous nous arrêterons un peu plus long-temps: il la divise en quatre parties; savoir, I, *en remarques préliminaires*; II, en *explication du marbre en détail*; III, *en éclaircissemens sur quelques endroits*, & IV enfin, en *observations particulieres*.

I. Les *observations préliminaires* roulent sur cinq endroits de ce marbre.

1. Le premier est l'antre, & ce qu'il renferme; M. Schott trouve là, non seulement les symboles d'Apollon, dans l'arc, le carquois & la lyre, mais il y trouve encore Apollon lui-même, tenant d'une main la lyre & de l'autre le plectre. Il croit que ce que Cuper & Wetstein prenent pour le chapeau, est une cortine, instrument du temple de Delphes, dont on donnera l'explication dans la suite; & il regarde comme la pythie ou la prêtresse de ce temple, la figure que Cuper & Wetstein prenent pour l'Odyssée, & Gronovius pour Homere encore jeune. Tout cela paroît clair de soi-même à l'auteur; mais il ne laisse pas d'en promettre de bonnes preuves.

2. Le second est la montagne que représente le haut de ce marbre. L'auteur prétend, avec le P. Kircher & N. Heinsius, que c'est le mont Parnasse, contre l'avis de Cuper & de Gronovius, qui veulent que ce soit le mont Olympe. Il reconoît que le Parnasse avoit deux sommets, & qu'on n'en voit qu'un ici; mais outre que l'ouvrier a pu se contenter d'un de ces sommets pour son dessein, & qu'il a bien fait connoître par un chemin tracé au dessus de l'antre, qu'il y en avoit deux, cet antre décide nétement la chose; car aucun auteur ancien n'a parlé d'un pareil antre sur l'Olympe, au lieu que celui du Parnasse, appelé *Corycium* par les anciens, étoit très-connu. On prouve cela par un passage du dixieme livre de Pausanias, qu'on peut voir dans l'auteur même.

3. Le troisieme est la figure apuiée de la main gauche à l'entrée de l'antre. M. Schott croit que c'est la pythie ou la prêtresse d'Apollon, & non pas la Sybille, que les savans confondent souvent très-mal-à-propos avec elle. Selon la remarque judicieuse de M. Petit, dont on raporte un beau passage, celle-ci pouvoit prédire en tout temps & en tous lieux, au lieu que celle-là ne le pouvoit que lorsqu'étant sur le trépied, elle recevoit l'inspiration divine dans le temple.

4. Le quatrieme est le vieillard représenté au haut de la montagne. M. Schott rejete le sentiment de ceux qui le prenent pour Homere, parce qu'il ne sauroit s'imaginer que l'ouvrier eût exprimé sur un seul monument deux *apothéôses* d'une même persone. Il prend donc ce vieillard pour Jupiter. En effet, sa contenance, son habillement, sa pique ou son sceptre, & principalement son aigle, sont autant de marques certaines qui déposent en sa faveur. M. Adisson, qui avoit mis un foudre à la main de cette figure, n'avoit pas bien examiné ce monument. Un semblable symbole ne convenoit point ici, où Jupiter n'est pas placé pour punir le crime, mais pour récompenser le mérite & la vertu.

5. Le cinquieme enfin, est l'homme en manteau, qui a tant embarassé les interpretes. L'auteur, entraîné par l'autorité du P. Kircher, de même que presque tous les savans, avoit d'abord

cru que c'étoit un prêtre ; mais après avoir consideré la chose plus attentivement, il s'est rangé à l'opinion de Spanhelm, qui prend cette figure pour le philosophe Bias, l'honeur de la ville de Priene, patrie de l'ouvrier. Il s'en éloigne cependant en ceci ; c'est qu'il ne regarde point ce morceau comme une figure qui fasse partie de l'*apothéose*, mais simplement comme une statue posée sur ce monument par l'ouvrier, pour honorer sa patrie. Contre le sentiment de tous les auteurs qui ont expliqué ce monument, il ne reconoît autre chose qu'un trépied dans tout ce qui est représenté derriere & au dessus de la tête de ce philosophe; il ne conçoit rien de mieux imaginé que cela pour caractériser Bias, à qui les autres sages de la Grece envoyerent, comme au plus sage, le trépied d'or, que des pêcheurs Ioniens avoient trouvé ; & il doute si peu que cette statue soit celle de ce philosophe, qu'il assure que la postérité doit être fort redevable au sculpteur Archelaüs, de lui avoir conservé la figure & le portrait de ce grand homme, qui lui manquoit, & que les curieux avoient vainement cherché jusqu'ici avec beaucoup de soin. C'est domage qu'on soit obligé de perdre une espérance aussi flateuse que celle-là, presqu'aussi-tôt qu'on l'a conçue, & que l'auteur ait été contraint de la détruire lui-même par la nouvele opinion qu'il a embrassée, touchant cette figure, vers la fin de son ouvrage.

II. Après ces préliminaires, M. Schott vient à l'explication du marbre suivant l'idée qu'il s'en est faite, & qui, comme il en est persuadé, est celle de l'ouvrier même. Selon lui, cet ouvrier s'est conduit par-tout en artiste habile, ingénieux & de très-bon goût. Il ne s'est point borné à la seule circonstance de l'*apothéose d'Homere*, mais il a fait entrer aussi dans son dessein ce qui a précédé cette cérémonie. Pour cet effet, il a représenté une espece de négociation entre Apollon, Jupiter & les Muses pour la déification d'Homere ; & il a partagé son ouvrage en trois actes différens, que nous examinerons l'un après l'autre.

1. Dans le premier, qui est au milieu du marbre, Clio & Uranie, l'une reconoissable à sa lyre, & l'autre à son globe, s'entretienent du mérite d'Homere, & de la justice qu'il y auroit de le mettre au nombre des dieux. Calliope, après avoir proposé l'afaire à Apollon, qui est à l'entrée de l'antre, en atend une réponse favorable, & semble en recevoir l'acte de consentement dans un rouleau que lui présente la pythie qui est à côté d'Apollon.

2. Dans le second, qui est en haut du marbre, Polymnie, députée par ses compagnes, propose la chose à Jupiter, & reçoit son consentement, qu'Erato, qui est à côté d'elle, apprend avec de si grands transports de joie, qu'elle en laisse tomber sa lyre, & qu'elle se met à danser & sauter d'une maniere extraordinaire. L'auteur est surpris que le P. Kircher ait trouvé dans cette figure la posture d'une persone qui supplie Jupiter avec une vénération profonde. On voit ensuite Euterpe qui tient deux flambeaux, selon le P. Kircher & quelques autres, ou selon M. Schott, deux flûtes, dont elle est l'inventrice. Après elle vient Therpsichore, qui tient une cythare. L'auteur est bien fâché qu'elle soit mal dessinée par le copiste ; car un dessein exact de cet endroit du marbre, seroit d'un grand secours pour établir la différence entre la lyre & la cythare anciennes, qu'on n'a pas encore assez bien expliquées. Cette Muse fait signe aux deux précédentes de ne point interrompre, par leurs mouvemens, les louanges du nouveau dieu, ou les actions de grâce à Jupiter, que chantent déja Melpomene & Thalie. Selon Cuper, toutes les Muses chantent; mais selon l'auteur, il n'y a que ces deux dernieres qui le fassent, & même leur action lui paroît dépeinte si naïvement, qu'il lui semble les entendre.

3. Dans le troisieme enfin, on trouve l'*apothéose d'Homere*. Cette cérémonie se passe dans un temple, dont le dedans est orné d'une tapisserie. Cela se prouve par des colonnes placées à distances égales. Gronovius a tort de n'être pas de cet avis. Homere, comme le principal personage de la piece, y paroît d'une taille plus grande que l'ordinaire, & plus conforme à son nouvel état de dieu. Il est assis devant un autel, au bas duquel on voit deux lettres qui, selon l'auteur, doivent être deux AA sur l'original, & qui signifient sans doute le nom de l'ouvrier, *Ἀρχέλαος Ἀπολλωνίου*. Pas un des interpretes de ce marbre n'a pris garde à cet lettres. La Terre (*οἰκουμένη*) & le Temps (*χρόνος*) couronent Homere, pour marquer qu'en tout lieu, qu'en tout temps, son mérite sera reconu. L'Iliade & l'Odyssée (Ἰλιὰς) (Ὀδύσσεια), les deux grands ouvrages de ce nouveau dieu, soutienent son siége. Quelques volumes que les rats tongent, lui servent de marche-pied. La plupart des interpretes croient que ces petits animaux désignent la *Batrachomyomachie* d'Homere ; Westein & Kuster en doutent si peu, qu'ils les prenent pour une preuve certaine que ce poême apartient véritablement à Homere. M. Gronovius réfute fort bien ce sentiment, & soutient, avec raison, que si ç'avoit été l'intention de l'ouvrier, il n'auroit pas manqué de placer une grenouille entre ces souris; mais lorsqu'il avance que ces rats ou souris regardent ici *Apollon-Sminthaeus*, sa conjecture est encore moins fondée que celle qu'il réfute. L'auteur veut que cet petits animaux soient *un beau symbole des envieux de ce grand homme*, & particuliérement de Zoïle, qui, pour avoir osé écrite contre ce poëte, fut surnomé *Homeromastix*. Le parterre du temple est rempli de *plusieurs génies des beaux arts & des sciences*, qui se disposent à faire un sacrifice au nouveau dieu. Le jeune sacrificateur prêt à faire des libations, mais particuliérement le taureau qu'on offroit ordinairement à Jupiter, marquent que ce sacrifice ne doit pas être moins solemnel que ceux qu'on

avoit coutume de faire à l'honeur de la divinité supréme.

Schott ajoute que *ce feroit vouloir entreprendre d'écrire l'Iliade après Homere, que de vouloir éclaircir plus amplement cet endroit du marbre après le favant & l'illustre Cuper, qui y satisfait d'une maniere ample & solide*; & il se contente de faire deux remarques : la premiere sur le mot ΜΝΗΜΗ, qui désigne une des figures de ce troisieme acte. M. Cuper prétend que ce mot signifie ici l'histoire; mais l'auteur remarque que l'histoire est déja exprimée à deux pas de là, par une autre figure, & même par le mot ΙΣΤΟΡΙΑ. Il rejete avec raison ce sentiment, & croit qu'il faut entendre ici la tradition ; ce qu'il apuie de divers raisonemens assez probables. L'autre remarque est sur l'instrument que tient la figure représentant l'Iliade. Il a une forme singuliere, dont les interpretes ont peine à rendre raison. Ils ne s'acordent nullement entr'eux sur ce sujet. Fabretti, Wetstein & Adisson le prenent pour une épée ; le P. Kircher pour une épée dont la pointe est tournée en croissant : Cuper & Gronovius pour une épée dans un foureau fait en demi-lune; sur quoi l'auteur remarque que, supposé que cela soit, une épée nue conviendroit beaucoup mieux à un sujet de guerre comme celui de l'Iliade, qu'une épée dans le foureau, qui est un signe de paix & de clémence. M. Schott enfin, prétend que c'est une hache à deux tranchans, appelée par les anciens *bipennis*, πέλεκυς, ἀξίνη, &c. ce qu'il apuie de l'autorité de divers passages des anciens, de la conformité qu'il trouve entre cet instrument & la *bipennis*, dépeintes sur plusieurs médailles antiques, & enfin du témoignage de Spanheim, qui a mis de sa main à la marge de son exemplaire de l'*apothéose d'Homere* de Cuper, que ce que celui-ci appele *gladius*, lui paroît une *bipennis*.

Telle est l'explication particuliere que M. Schott a faite de ce marbre; & l'on ne sauroit nier que ce ne fût une des plus ingénieuses & des mieux apuiées de toutes celles qu'on en avoit données. Une chose nous y fait quelque peine, néanmoins, s'il nous est permis de le dire : c'est une espece de renversement d'ordre naturel que nous croyons trouver, en ce qu'il établit son premier acte dans l'étage du milieu, qu'il monte ensuite à l'étage d'en-haut pour y placer son second ; qu'il redescend après cela à l'étage d'en-bas pour y faire passer son troisieme ; & qu'ainsi ces actes qui ont une liaison naturele & nécessaire entr'eux, se trouvent séparés & éloignés les uns des autres. Ne seroit-il pas plus naturel de placer le premier acte dans l'étage d'en-haut, où Jupiter ayant conçu lui seul le dessein de mettre Homere au rang des dieux, en donneroit l'ordre à Polymnie & aux autres Muses; le second étage dans le milieu, où une partie des Muses en conféreroit avec Apollon ; & le troisieme acte enfin, dans l'étage d'en-bas, où l'on exécuteroit cet ordre de Jupiter ? Il nous semble que cela ne feroit que plus propre à relever la gloire d'Homere, plus digne de l'exactitude d'Archelaüs, & enfin plus conforme à l'ordre naturel, qu'un aussi habile homme que lui n'a point dû négliger.

III. M. Schott passe ensuite à *l'éclaircissement sur quelques endroits* de ce marbre.

1. Le premier regarde l'Apollon qui est sous l'antre ; l'auteur convient de bonne foi que son habillement, son air, le tour de son visage, que tout enfin, convient moins à ce dieu qu'à une femme ; mais il ajoute que cela ne devoit point empêcher les interpretes de ce marbre d'y reconoître Apollon, puisqu'ils ne pouvoient pas ignorer que ce dieu ne soit représenté de même en bien des endroits. Il en donne pour preuve quatre médailles du cabinet royal de Prusse; & il trouve cette preuve d'autant plus décisive, que les noms qui se trouvent joints aux figures, ne laissent absolument aucun lieu de douter là-dessus. A cette occasion, il raporte quelques méprises de divers antiquaires, touchant Apollon en femme, & entre autres une de Cuper, sur une médaille de Domitien, & une de Sperling, sur une médaille de Tranquilline, femme de Gordien. Il ne néglige point les autorités des anciens qui peuvent servir à apuier son sentiment touchant l'habillement qu'il attribue à Apollon, & pour réfuter l'objection suivante : *que quoique Apollon fût jeune, beau & habillé en fille, il ne laissoit pas d'être homme au fond, au lieu que cette figure avoit un sein rempli, & une gorge élevée comme une fille*; il répond trois choses : 1°. qu'il faudroit bien examiner sur le marbre si la figure y a la gorge aussi élevée que dans le dessein ; 2°. que cela peut s'excuser sur ce que les anciens ont donné les deux sexes à leurs divinités ; & 3°. que les figures d'Apollon en femme sur les médailles, n'ont pas moins de gorge que la figure du monument.

2°. Le second roule sur la cortine qui est au milieu de l'antre, & que Cuper, Gronovius & Wetstein prenent pour un chapeau, & même pour le chapeau d'Ulysse. M. Schott ne sauroit le croire, & il se fonde particuliérement sur ce qu'il n'y a nulle proportion entre ce prétendu chapeau & les têtes de ce monument, & sur ce qu'Archelaüs, de l'habileté duquel ce marbre est une si bonne preuve, n'auroit pas pu commettre une bévue si grossiere. Il ne veut pas non plus que ce soit une figure mise là par hazard, ou pour servir simplement de soutien à l'arc & au carquois. Il veut que ce soit quelque chose qui ait raport à Apollon, & il ne trouve rien qui y convienne mieux que ce que les Latins appeloient *cortina*, & les Grecs ὅλμος. *C'étoit*, dit l'auteur, *une espece de vaisseau creux ou concave en dedans & convexe en dehors, semblable à une coquille d'œuf coupée par le milieu en travers, ou comme un chauderon renversé, qui servoit ordinairement de couvercle au trépied d'Apollon*, d'où ce dieu a été appelé *Cortiniporens*. Peu de savans ont su ce que c'étoit, & on l'a assez souvent confondu avec ce

trépied, dont elle n'étoit qu'une partie: on donne ici divers exemples de ces méprises.

Pour faire concevoir nétement ce que c'étoit que cette cortine, & pour éclaircir ce qu'on dira dans la suite du trépied & de son usage, nous avons cru que nous ferions bien d'en donner ici une petite description prise de ce que l'auteur en a répandu en différens endroits de son ouvrage. Le trépied étoit une machine à trois pieds ou colonnes, acompagnées chacune de son anneau ou anse, & liées ensemble par des bandes ou traverses qui les soutenoient. Cet instrument, qui a donné le nom à toute la machine, n'en étoit proprement que le soutien. On mettoit dessus deux bassins d'une matiere fort déliée & fort sonore, & de figure demi-sphérique. Ces bassins se mettoient l'un sur l'autre par leur ouverture, & formoient par conséquent une concavité sphérique. Celui de dessus s'appeloit *cortina*, celui de dessous *crater*, & la concavité qu'ils formoient γάστρη ou γάστρα, le ventre; celui de dessous étoit percé dans le milieu, & le trou s'appeloit *umbilicus*, nombril. On verra ci-dessous quel étoit l'usage de cette machine.

3°. Le troisieme éclaircissement concerne ce qui est représenté derriere le philosophe Bias: l'auteur ne sauroit assez s'étoner comment tant d'autres célebres antiquaires s'y sont mépris, & particuliérement le P. Kircher & M. Fabretti, qui ont pu examiner ce marbre tout à loisir à Rome. Il ne doute point que l'autorité du premier, qui avoit l'esprit si rempli de figures hiéroglyphiques, qu'il en trouvoit dans tout ce qui avoit du raport, n'ait entraîné les autres, & ne leur ait fait prendre cette machine pour la lettre *tautique*, ou une croix à anse, acompagnée de flambeaux. Pour lui, il n'y voit rien autre chose qu'un trépied; & pour peu qu'on examine les figures du trépied sur les médailles qu'il raporte, il croit qu'on trouvera la chose tout-à-fait hors de doute.

Ce qu'on a pris jusqu'à présent pour des flambeaux, n'est autre chose, selon lui, que les deux pieds du devant du trépied qu'il y trouve; ce qu'on prenoit pour le pied de la lettre *tautique*, n'est que le troisieme pied du trépied; ce qu'on prenoit pour le trait supérieur de cette lettre, n'est que la bordure du bassin supérieur ou *crater*; le demi-rond qu'on voit au dessus est le bassin supérieur ou la *cortine*; ce qu'on a pris pour l'anse de la croix, n'est qu'une des anses du trépied; & la grande figure ronde qui est au dessus de la tête du philosophe, est le *crater* ou le bassin inférieur du trépied, couvert de la *cortine*. A l'occasion de la hauteur de ce trépied, qui s'éleve jusqu'au dessus de la tête de Bias, l'auteur remarque qu'il étoit bien plus haut qu'on ne le dépeint ordinairement; qu'il falloit monter pour se mettre dessus, & qu'on en a la véritable hauteur dans celui du marbre d'Archelaüs. Il n'oseroit assurer la même chose de sa largeur, qui lui paroît assez mal représentée; & c'est une faute qu'il ne manque pas de rejeter sur le peu d'exactitude du copiste; mais c'est un défaut qu'il lui reproche un peu trop souvent, puisque M. Fabretti, qui a pris soin de conférer le dessein de ce copiste avec l'original, & de le rectifier dans sa lettre à M. Magliabecchi, n'a rien trouvé à retoucher à la plupart des endroits que l'auteur ne croit pas assez exactement dessinés.

IV. Les observations particulieres roulent sur les sujets suivans:

Le premier est l'usage du trépied, dont on n'a eu, jusqu'à présent, qu'une connoissance fort imparfaite. Pour le bien concevoir, il faut se souvenir de la description que nous avons donnée ci-dessus de cette machine. On la plaçoit sur l'ouverture de l'antre d'Apollon, dans le temple de Delphes, & elle servoit non seulement de siége à la pythie qui s'asseyoit sur la cortine ou bassin supérieur, mais encore de bouche à Apollon pour prononcer ses oracles: car c'étoit Apollon lui-même, & non la pythie, qui les prononçoit. Un vent qui sortoit de la caverne miraculeuse, & qu'on pouvoit appeler l'haleine ou la voix d'Apollon, s'introduisoit dans le creux de cette machine, & ne manquoit pas d'y exciter un murmure semblable à la voix humaine ou au mugissement d'un bœuf, ou au bruit du tonerre, selon la force du vent, qui étoit quelquefois si violent, qu'il ébranloit le temple & la montagne; & ce bruit étoit apparemment augmenté ou diminué par quelque ressort caché dans la concavité du trépied, & que la pythie savoit guuverner comme elle vouloit. Quoi qu'il en soit, il est probable que la pythie étoit assise sur la cortine, non seulement pour empêcher que la violence du vent ne l'enlevât & ne la jetât par terre, mais afin de modifier & ménager comme elle voudroit, le bruit qu'on formoit dans le vide du trépied, & le faire ressembler, autant que cela se pouvoit, aux mots qu'on vouloit qu'Apollon prononçât. A ce sujet, l'auteur pense qu'il n'est pas possible de résister de bonne foi aux raisons par lesquelles M. Vandale a prouvé que tout le manege des oracles n'étoit qu'une fourberie des prêtres pour profiter de la crédulité des peuples; & il assure qu'il se trouve fortifié dans ce sentiment depuis qu'il a compris le véritable usage du trépied de Delphes.

Nous reconoissons avec l'auteur, que le manege des oracles n'étoit, au moins le plus souvent, qu'une fourberie dont les prêtres païens savoient fort bien se servir pour entretenir la sote crédulité de leurs peuples; mais nous ne concevons pas comment un vent introduit dans le ventre d'une machine de cuivre, pouvoit non seulement imiter le mugissement d'un bœuf & le bruit du tonerre, mais aussi articuler des paroles que l'on prit pour des oracles d'Apollon: nous n'ignorons pas que la pythie ou des prêtres préposés pour cela, répétoient ensuite ces oracles; & c'est ce qui fait notre difficulté. D'ailleurs, s'il est vrai, comme le prétend l'auteur, que ce soit là le véritable usage

que l'on faisoit du trépied, il faut l'avouer de bonne foi, c'étoit un artifice assez grossiérement inventé. Le tuyau de plomb avec lequel S. Luc épouvanta si fort Henri III, ou même, si l'on veut, sa tête parlante que D. Quixotte consulta à Barcelone, sont incomparablement mieux imaginés. Les paroles qui en sortoient s'entendoient au moins fort distinctement, & l'on n'avoit besoin de persone pour les répéter une seconde fois & les interpréter.

2. Le second regarde les engastrimythes, touchant lesquels l'auteur a une nouvele conjecture, par le moyen de laquelle il espere pouvoir débrouiller les disputes & les embaras des savans sur ce sujet. On convient en général que c'étoient des parleurs du ventre qui se mêloient de prédire l'avenir; mais on ne sait ni quelles persones faisoient ce métier, ni comment elles le faisoient: la plupart croient que ces gens avoient la faculté de parler du ventre, ou de former des paroles qui sembloient sortir de leur ventre, ou même de quelque endroit éloigné; ce que l'on confirme par quelques exemples modernes raportés par Brodeau, Dickinson, Allatius & quelques autres. L'auteur rejete cette opinion, sur ce qu'on ne lit point que les anciens eussent de méthode pour enseigner cet artifice à d'autres: Mais cette raison ne nous paroît pas convaincante. A-t-on tenu regître de toutes les subtilités & de tous les artifices dont se sont servis les anciens? Y avoit-il chez eux des écoles publiques pour les y aller apprendre? Et combien pratique-t-on de choses aujourd'hui, dont on n'écrit rien, & dont par conséquent on ne trouve aucun vestige dans les écrits publics? D'ailleurs, il ne nous paroît pas que le passage de Plutarque, qu'on raporte ici, fasse rien à la chose. Il dit qu'*il est puérile & ridicule de croire que Dieu entre dans le corps des engastrimythes & parle par leur bouche*. Il n'est point question ici de gens qui crussent cela, mais de gens qui croyoient qu'on pouvoit parler du ventre; & que quelques persones qui avoient ce secret, faisoient acroire subtilement aux autres que c'étoit quelque dieu qui parloit intérieurement en eux. Hermolaüs Barbarus & Gérard Jean Vossius ont cru que les engastrimythes étoient des gens qui prédisoient l'avenir par le moyen de certains vers nommés Γάστραι; & en cela, ils ont approché de la vérité, dont ils n'ont cependant donné aucune preuve. L'auteur espere être plus heureux.

Comme le creux du trépied s'appeloit Γάστρα, & que μῦθος signifie quelquefois *discours*, il croit que par engastrimythes, on doit entendre des interpretes d'Apollon, ou des hommes qui récitoient ou expliquoient plus clairement ce qui avoit été dit par le ventre du trépied d'une maniere confuse. C'étoient, au commencement, des femmes, & la pythie étoit engastrimythe née, si l'on peut parler ainsi. Vandale a nié qu'elle ait pu remplir cette fonction, à cause des cris afreux qu'elle faisoit étant assise sur le trépied; & il est ici réfuté. On lui répond que cette fureur étoit feinte, & que, supposé qu'elle ne le fût pas, la pythie n'interprétoit l'oracle qu'après que son agitation étoit passée & le bruit du vent cessé. Dans la suite, lorsque le temple fut plus riche, & que l'oracle fut devenu plus célebre, on prit des hommes pour remplir ce ministere; & cela, tant pour soulager les pythies, qui étoient trop employées, que parce qu'elles ne retenoient pas assez bien les réponses de l'oracle qu'elles devoient réciter en vers, & qu'elles donnoient lieu par-là aux gens d'esprit d'en faire des railleries qui ne pouvoient tourner qu'au désavantage de l'oracle.

3. Le troisieme sujet est l'homme en manteau. A l'occasion des engastrimythes dont l'auteur a parlé dans l'observation précédente, il lui semble que cet homme en manteau en pouroit bien être un. Son habit n'y est pas contraire, puisque, selon Strabon & Plutarque, c'étoient des poëtes qui faisoient cette fonction, & que celui-ci est envelopé de son manteau, comme on dépeint ordinairement les poëtes. Le papier roulé qu'il tient y convient aussi fort bien, puisqu'ils étoient obligés de rendre les réponses de l'oracle en vers: cette conjecture paroît si heureuse & si bien fondée à l'auteur, qu'il ne fait point difficulté de changer d'opinion touchant cette figure, & de préférer son poëte engastrimythe au philosophe Bias de M. Spanheim, qu'il avoit adopté si hautement dans son explication particuliere de ce monument. (*Cet article est du rédacteur du Supplément de l'Encyclopédie*.)

On trouve dans le premier volume du muséum Pio-Clémentin, publié en 1782 par M. Visconti, un dessein de l'*apothéose d'Homere*, fait sur l'original du connétable Colonne, avec une explication nouvele & juste de ce fameux bas-relief. En voici l'abrégé: quant aux preuves, elles se trouveront placées à chaque article des Muses.

Cette *apothéose* est partagée en quatre plans. Jupiter, que l'aigle, le sceptre & le diadême font reconoître au premier coup d'œil, occupe seul le premier plan. On voit au second, en commençant par le côté droit que détermine le sceptre de Jupiter, 1°. Calliope tenant des tabletes; 2°. Clio portant un rouleau ou volume; 3°. Thalie gesticulant de la main droite, & tenant une lyre de la gauche; 4°. Euterpe tenant deux flûtes égales; 5°. Melpomene avec un voile & les hauts cothurnes tragiques, oubliés jusqu'à ce jour par les graveurs; elle est un peu élevée au dessus du plan; 6°. enfin Érato qui danse. On aperçoit une lyre placée entre Euterpe & Érato. Si on la donne à la derniere, on s'apuiera de l'exemple des Muses d'Herculanum & de celles du muséum Pio-Clémentin. Mais si on attribue cette lyre à Euterpe, il faudra convenir de la nouveauté de cet attribut, & le raporter à l'inspection sur la musique, déja indiquée par les deux flûtes.

Le troisieme plan offre, 1°. au dessous de Calliope, Therpsichore tenant une lyre & le *plectrum*;

2°. Uranie avec son globe ; 3°. Polymnie, déesse de la Mémoire, envelopée d'un grand manteau ; 4°. sur la même ligne l'antre de Corycie, qui donna son nom aux Muses, & dans lequel paroît Apollon Musagete ou joueur de lyre, appelé à Rome Actiaque ou Palatin, ayant à ses pieds la cortine de Delphes, un arc & un carquois. La pythie est avec lui dans l'antre de Corycie, & elle tient un plat ou une coupe qu'elle lui présente. Peut-être est-elle Phémonoë, qui inventa le vers hexametre. Hors de l'antre & sur la même ligne, on voit une figure adossée à un grand trépied, & élevée sur un socle. M. Visconti la prend pour Olénus de Lycie, fondateur de l'oracle de Delphes, & qui chanta le premier des vers hexametres.

Des tapisseries ornent le quatrieme plan figuré en portique. Homere ΟΜΗΡΟΣ, assis sur un trône recevant des sacrifices, & couroné, par l'Univers, fixe d'abord les regards. Une femme coëfée de tours représente l'Univers, ΟΙΚΟΥΜΕΝΗ. Auprès d'elle est placé le Temps ailé, ΧΡΟΝΟΣ, tenant le rouleau des vers d'Homere, qu'il conserve avec soin. L'Univers & le Temps occupent la droite du quatrieme plan & le derriere du trône. Aux deux côtés du trône sont sculptées la belliqueuse Iliade, ΙΛΙΑΣ, tenant une épée, & la *voyageuse* Odyssée, ΟΔΥΣΣΕΙΑ, qui tient un aplustre de navire. On voit des rats au bas du trône, pour faire allusion au poême attribué à Homere, appelé la *Batrachomyomachie*, ou, selon d'autres, aux critiques d'Homere. Devant le poëte est élevé un autel orné de têtes de bœufs & de festons, & sur la plinte duquel sont gravés deux AA, ou plutôt AA, 31, nombre par lequel le sculpteur avoit désigné cette partie de son œuvre, ou l'antique possesseur du bas-relief, ce morceau de sa collection de marbres. A côté de l'autel est le bœuf qui doit servir de victime ; & entre le poëte & l'autel paroît un petit garçon avec un vase de sacrifice & la patere. Il représente la Fâble, ΜΥΘΟΣ, dont le genre est masculin dans la langue greque.

Sur le même plan & à la gauche de l'autel, on voit, 1°. l'Histoire, ΙΣΤΟΡΙΑ, tenant un rouleau ; 2°. la Poësie, ΠΟΙΗΣΙΣ, élevant deux flambeaux pour le sacrifice ; 3°. la Tragédie, ΤΡΑΓΩΔΙΑ, ayant un voile sur la tête avec les hauts cothurnes & levant une main ; 4°. la Comédie, ΚΩΜΩΔΙΑ, élevant aussi la main droite ; 5°. enfin un groupe de cinq figures que nous allons décrire séparément.

L'enfant, premiere figure du groupe, est le symbole de la Nature, ΦΥΣΙΣ ; la seconde est la Vertu, ΑΡΕΤΗ, qui éleve la main droite ; la troisieme représente la Mémoire, ΜΝΗΜΗ, qui paroît concentrée en elle-même. On reconoît la quatrieme figure pour la Fidélité, ΠΙΣΤΙΣ, au doigt qu'elle porte à sa bouche, & au rouleau d'actes qu'elle tient de la main gauche. La Sagesse, ΣΟΦΙΑ, est la cinquieme figure du groupe : elle est voilée, & porte sa main vers son menton ; atitude qui caractérise les philosophes sur les anciens monumens.

Reinold (*Hist. lit. Gr. & Lat. p.* 79) dit que l'*apothéose d'Homere* a été faite entre la 72ᵉ & la 90ᵉ olympiade, & il tire cette conclusion de la maniere dont est écrit le nom grec du Temps. Si cette observation étoit exacte, le bas-relief du connétable Colonne seroit un des plus anciens monumens de l'antiquité, & dateroit du temps du haut style. Mais elle n'est fondée que sur la maniere fautive dont est écrit le mot ΧΡΟΝΟΣ sur le dessein qu'il avoit entre les mains. Tous ceux qui ont disserté sur cette *apothéose*, ont erré par la même raison. Les figures qui composent ce bas-relief n'ont pas huit pouces françois de hauteur ; de maniere que des dessinateurs négligens ou peu instruits ont omis des détails très-nécessaires pour l'explication d'objets aussi petits. Cette infidélité des desseins a causé toutes les méprises des savans qui ont voulu expliquer l'*apothéose d'Homere* sans avoir vu le marbre. La Muse tragique, par exemple, qui porte pour inscription le mot *Tragédie*, est représentée sur le dessein en vieille femme, chaussée comme les autres figures ; tandis que sur le marbre elle est jeune, belle & montée sur de hauts cothurnes. On n'a pu voir sur ces desseins infideles le rouleau placé sous le siége d'Homere, & rongé par deux souris ; & par conséquent on n'y a pas reconu un écrit roulé, qui rend encore plus claire l'image symbolique de la Batrachomyomachie.

Winkelmann a relevé dans ses Monumens de l'Antiquité, quelques méprises des savans qui ont voulu expliquer l'*apothéose d'Homere* ; & les critiques lumineuses ont servi de flambeau à M. Visconti, son éleve & son successeur, dans l'explication que nous avons raportée. Winkelmann ajoute encore une observation dans son Histoire de l'Art, sur les deux bandes qui descendent du carquois d'Apollon sur le couvercle du trépied (la cortine). C'étoient des lanieres de cuir ou des courroies, comme nous l'apprend l'histoire d'Aristomene, général des Messénéens. Ce grand capitaine s'étant écarté de son camp sur la foi d'une treve faite avec les Spartiates, il tomba dans une embuscade que lui avoient dressée les archers Crétois, qui étoient à la solde des Lacédémoniens. S'étant rendus maîtres de sa persone, ils lui lierent les pieds & les mains avec les courroies qui servoient à atacher leurs carquois. *Pausanias*, *l.* 4, *p.* 326.

L'*apothéose d'Homere* a été représentée aussi sur un vase d'argent fait en forme de mortier, & trouvé à Herculanum. Ce poëte immortel, dont la tête est couverte avec son manteau, est placé sur un aigle & transporté dans les airs. A ses côtés, sont assises sur des festons deux femmes qui ont chacune une épée courte. Celle de la droite porte un casque ; sa tête est apuiée, & elle paroît ensévelie dans des réflexions profondes.

Une de ses mains est posée sur son épée. La femme qui est à la gauche du poëte est coëffée avec un bonet pointu, tel que le porte Ulysse : d'une main elle tient une rame, & l'autre est placée sur son épée. On reconoît l'Iliade & l'Odyssée aux attributs de ces deux femmes. La rame & le bonet pointu sans bords que portent encore les marins dans le Levant, rapelent le voyage sur mer du pere de Télémaque. Les cygnes qui sont sculptés avec les festons au dessus de la figure déifiée, font aussi allusion à la poësie. Bayardi, dans le Catalogue raisoné des decouvertes d'Herculanum, a reconu ici, contre toute apparence, l'*apothéôse* de Jules César. La barbe seule de la figure portée par l'aigle, auroit dû, sans autre caractere, lui faire éviter cette méprise. Sans la barbe, le comte de Caylus, en publiant ce petit monument, (*Rec. d'ant. t. 2, pl. 41, p. 121*) l'auroit donné pour l'*apothéôse* d'un empereur, parce qu'il n'en a jugé que d'après un dessein où l'on ne voit uniquement que la figure assise sur l'aigle.

Apothéôse *de Romulus*. Le sénateur Buonaroti a publié cette *apothéôse*, que l'on voyoit dans un diptyque des comtes de la Gerardesca, parmi ses Observations sur les vases de verre ornés de figures, imprimées à Florence en 1716; & le P. de Montfaucon l'a donnée une seconde fois au public, au tome 3e du Supplément de l'Antiquité expliquée. Cet ouvrage, fait dans les siecles de la décadence des arts, avoit été destiné sans doute pour être donné en présent dans les fêtes Quirinales marquées dans les Fastes au 17 février, ou en d'autres jours célebres par des courses de chevaux faites en l'honeur de Quirinus, & qu'on appeloit *Quirini Circenses*. On voit en effet un quadrige de chevaux qui courent à bride abatue, & un quadrige d'éléphans qui porte Romulus.

Au haut de la premiere face du diptyque, s'offre un monogramme composé des lettres du mot Romulus. Cette face peut être divisée en deux plans. Celui du haut représente l'*apothéôse de Romulus* porté au ciel par les vents & par les tourbillons. Des deux vents qui le soutienent, l'un est jeune & ailé; l'autre, qui porte aussi des ailes, a la tête d'un Satyre barbu avec des cornes. Au dessus de Romulus, est représentée une partie du zôdiaque, surmonté de cinq dieux, dont l'un porte la barbe & pouroit être Jupiter. Aucun attribut ne distingue les quatre autres. Buonaroti soupçone que ce sont les planetes, réunies au nombre de cinq. Une figure séparée des cinq premieres par le zôdiaque, a la tête entourée d'un nimbe, qui la feroit reconoître pour le soleil & pour la sixieme planete. Peut-être que Romulus, le Mars des Romains, va prendre la place de la planete du nom de Mars, & compléter le nombre de sept.

On voit au dessous de Romulus, sur le second plan, un de ces catafalques à plusieurs étages, que l'on rencontre souvent sur les médailles des consécrations d'empereurs. Ce n'est pas, comme le remarque judicieusement Buonaroti, que l'usage en fût établi au temps de Romulus; mais comme ce diptyque n'a été fait que dans les bas siecles, on aura mis par ignorance dans l'*apothéôse* de Romulus, ce qui se pratiquoit dans celle des empereurs. Lorsqu'on alumoit ces grands bûchers, on en faisoit sortir un aigle qui représentoit l'âme du prince s'envolant au ciel. Ici deux aigles s'échapent du catafalque, & prenent leur vol vers les astres. On ne sait pourquoi elles sont au nombre de deux. Ce catafalque est surmonté d'un quadrige de chevaux qui traînent un jeune homme. Il étend un grand voile au dessus de sa tête, pareil à ceux de la Nuit, de l'Aurore du Matin & de Vesper ou le soir. L'air de jeunesse de cette figure feroit croire que c'est le génie de Romulus.

Auprès du catafalque est un grand char qui a la forme d'un petit temple soutenu par des colonnes d'ordre corinthien, & qui est tiré par quatre éléphans. Xiphilin, dans la vie de Sévere, dit que cet empereur voulant célébrer les funérailles & l'*apothéôse* de Pertinax, son prédécesseur, ordona que sa statue d'or fût promenée dans le cirque sur un char semblablement atelé. Romulus est assis sur le char, tenant d'une main la *haste pure*, & de l'autre un rameau de laurier.

Les éléphans sont enharnachés d'une maniere extraordinaire : ils paroissent couverts de la tête jusqu'aux pieds, de bandes ou raies qui se croisent & forment des losanges. Quatre hommes les conduisent, montés à l'ordinaire sur leurs cous. Les deux conducteurs du milieu sont des hommes faits, ayant de la barbe; & ceux des extrémités sont de jeunes garçons sans barbe. Ces derniers tienent des instrumens plats & ronds, qu'ils semblent faire résoner. Les conducteurs, placés au milieu, portent des crocs semblables à la *harpe* de Persée, ou au croc dont Pluton est armé sur quelques médailles.

Apothéôse *de Jules-César*. On la voit sur une pierre gravée du trésor de Brandebourg. Ce héros, assis sur le globe céleste, tient un gouvernail & une très-grande courone de laurier. Il semble, dit Julien dans les *Césars*, disputer à Jupiter la monarchie céleste.

I. Apothéôse *d'Auguste*. C'est ici la plus belle gravure antique respectée par le temps. Cette agate a un pied moins quelques lignes dans sa plus grande hauteur, & dix pouces dans sa plus grande largeur; car elle est ovale & plus large par le bas que par le haut. On assure que l'empereur Baudouin II venant demander, en 1244, du secours aux princes chrétiens, & à S. Louis en particulier, la vendit à ce pieux monarque, qui la déposa dans le trésor de la Sainte Chapelle de Paris, où elle est encore. L'ignorance profonde de ces temps la fit prendre pour une repré-

sentation de quelque trait de l'histoire des Juifs, & on l'appela le *Triomphe de Joseph*.

Le savant Peiresc dissipa facilement une erreur aussi ridicule, & admira la beauté d'un morceau aussi précieux. Il ne se lassoit pas de le faire voir aux curieux, & entr'autres à Tristan de Saint Amand. Celui-ci, qui étoit très-versé dans l'étude de l'antiquité, fit dans ses Commentaires historiques, une assez longue dissertation sur cette agate, dans laquelle il paroît avoir bien expliqué certaines parties, mais quelques-unes avec moins de vrai-semblance. Dès que son ouvrage parut, il l'envoya à Peiresc, qui lui témoigna, dit Saint Amand dans plusieurs lettres, la grande estime qu'il en faisoit. Cependant, Gassendi assure dans sa vie de Peiresc, que le sentiment de ce savant sur l'agate de la Sainte Chapelle, différoit en beaucoup de choses de celui de Saint Amand. Ce dernier a réfuté ce passage de Gassendi, dans la derniere édition de son ouvrage, & a de nouveau revendiqué en sa faveur le témoignage de Peiresc.

Albert Rubens, fils du célebre peintre de ce nom, qui a composé une dissertation sur la même antique, confirme la vérité des sentimens que Gassendi disoit être ceux de Peiresc. Il ajoute que ce savant les avoit dévelopés dans plusieurs lettres écrites à Paul Rubens, son pere : sa dissertation se raproche en plusieurs points de l'une & de l'autre explication ; mais elle differe des deux sur beaucoup d'objets.

En 1683, Jacques le Roy publia à Amsterdam une nouvele dissertation sur le même sujet, réimprimée depuis dans le Recueil de Poléni. Dans cet ouvrage, le Roy adopte quelques parties des explications données par les trois écrivains dont nous venons de parler, & les rejete le plus souvent, pour y substituer les sienes.

Le P. de Montfaucon publia en 1719, dans son *Antiq. expliquée*, un nouveau dessein de l'agate de la Sainte Chapelle, & y joignit une explication qui paroît la plus vrai-semblable de toutes celles que l'on avoit données jusqu'à lui, de même que son dessein est le moins incorrect. La voici : La gravure de cette belle agate est divisée en trois plans. Sur le plus haut est représentée l'*apothéose d'Auguste* ; sur le second, on voit Tibere racevant Germanicus, qui arive couvert des lauriers de la Germanie ; des captifs occupent le troisieme.

Des cinq figures qui sont sur le premier plan, aucune ne porte le même nom dans les quatre explications mentionées ci-dessus. Le Roy prend pour le fils de Germanicus peint en Amour, le petit Cupidon ailé, qui mene par la bride le cheval Pégase.

On est encore moins d'acord sur la figure du milieu, qui porte une courone *radiale*, surmontée d'un voile descendant sur les épaules, & qui tient un sceptre de la main gauche. Tristan dit que c'est Jupiter ; ce que nient avec raison les trois autres. On n'a jamais vu en effet de Jupiter ainsi figuré ; & quoiqu'il y ait eu des Jupiters sans barbe, les exemples en sont rares. C'étoient quelques Jupiters particuliers ou locaux : en un mot, l'on ne trouve ici aucun des symboles propres à Jupiter. Les trois auteurs qui ont rejeté l'explication de Tristan, prétendent que c'est Auguste. Le P. de Montfaucon n'y voit rien qui puisse le faire croire. Cette figure n'a aucun trait d'Auguste, qui, d'ailleurs, ne porte jamais la courone radiale. De plus, cette figure a une robe de femme, comme il est aisé de le voir en la comparant avec toutes les femmes qui sont au dessous sur le second plan, excepté Agrippine, qui est vêtue d'une chlamyde, comme nous le verrons plus bas. Il croit que c'est Vénus Reine ou Vénus *Génitrice*, avec son fils Énée, qui paroît être sur son sein, & au côté gauche Jules-César, descendant prétendu du fils d'Anchise.

Au côté droit de la déesse est gravé Cupidon, son autre fils, conduisant Pégase, qui porte Auguste couroné de laurier. Ce jeune dieu présente Auguste à sa mere, pour l'associer à toute sa famille déifiée. Énée offre au même empereur un globe, peut-être le globe céleste, pour lui marquer qu'il va régner dans le ciel comme il a régné sur la terre. Vénus paroît couronée, & tient un sceptre qui désigne le rang qu'elle occupe sur l'Olympe avec ses enfans & ses descendans. On voit souvent de semblables courones radiales sur la tête des autres divinités, telles que Jupiter, Junon, Vesta, Hercule, &c.

Le P. de Montfaucon est d'acord avec plusieurs de ceux qui ont expliqué cette agate, sur toutes les autres figures du premier plan. Énée porte l'habit de son pays, le bonet & les chausses phrygienes. Ce ne peut être Rome, comme l'a cru Peiresc : jamais elle n'a été représentée dans ce costume barbare. Tristan & Rubens ont reconu, sans hésiter, le fils d'Anchise. Peiresc & le Roy prenent, avec raison, pour Jules-César, la figure placée derriere Énée, qui tient un bouclier & porte une courone de laurier. Cependant, mal-gré la conformité de ses traits avec ceux qui distinguent César sur les médailles, Tristan l'a prise mal-à-propos pour Nero Claudius Drusus ; d'autres ont voulu trouver dans la persone de celui-ci, qui mont au ciel porté sur Pégase, Nero Drusus ou Marcellus, disant que ses traits sont trop délicats & trop jeunes pour représenter Auguste. Mais les médailles sont contraires à cette assertion, & elles nous offrent souvent Auguste aussi jeune.

Les figures du second plan, qui forment un autre tableau, sont plus aisées à expliquer que les premieres. L'empereur Tibere couroné de laurier, tenant un sceptre de la main droite, & le bâton augural de l'autre main, est assis sur un trône. Il est nu jusqu'à la ceinture, & couvert de la ceinture jusqu'aux pieds, d'une égide d'où pendent des serpens. Tristan seul a méconnu cette

Égi-

Ægide. À la droite de Tibere est assise Livie, que le même Tristan a cru seul être Antonia. Livie est couronée de laurier, & tient des pavots. Cet attribut de Cérès se voit fréquemment sur les médailles dans la main des impératrices.

Tibere parle à Germanicus, qui se tient debout devant lui. Il est armé de pied en cap, & porte la main sur son casque. Antonia, sa mere, couronée de laurier, passe sonn bras autour du co de ce fils victorieux pour l'embrasser. Tristan substitue ici, sans aucun fondement, Livie à Antonia.

Germanicus se présente à l'empereur après son expédition de Germanie, selon Tristan, dont la conjecture est très-vrai-semblable. De là vient sans doute que Tibere, qui devoit avoir l'honeur de ses victoires, que Livie & qu'Antonia sont couronées de laurier. Antonia embrassant le vainqueur des Germains, vient à l'apui de cette conjecture. Les trois autres antiquaires croient, au contraire, que Germanicus reçoit les ordres de Tibere pour l'expédition en Orient. Derriere ce héros, paroît sa femme Agrippine assise, portant la chlamyde & tenant un rouleau. On voit devant elle Caligula, son jeune fils, armé d'une cuirasse, d'un bouclier, & revêtu de la chlamyde; Germanicus & lui portent des botines, qui ne ressemblent ni à la *caliga* ni au *campagus*, mais à celles que porte Trajan sur sa colonne.

Au côté droit de Livie est assis à terre, sur des armes, un captif, coëffé d'une mitre & chaussé comme les Barbares. Il représente l'Arménie réduite par Tibere en la puissance des Romains. Le P. de Montfaucon a pris un des boucliers sur lequel est assis le captif, pour un gouvernail de vaisseau; & il en donne une raison bien extraordinaire: *Il est placé là*, dit-il, *pour marquer que c'est une région transmarine*.

Quant à l'homme armé, qui, debout derriere Livie, tenant un trophée, regarde les figures du premier plan, & éleve une main vers Énée, le savant Bénédictin croit qu'il présente aux personages déifiés les trophées d'Auguste. Tristan le reconoît pour Numerius Atticus, ce courtisan qui assura avec serment qu'il avoit vu Auguste élevé au ciel, & fut richement récompensé par Livie de cette basse adulation. Mais cette opinion est rejetée par les autres savans, qui le prenent pour Drusus, fils de Tibere, portant ses propres trophées.

La femme assise sur un siége orné de sphinx, est, selon le P. de Montfaucon, Liville, sœur de Germanicus, femme de Drusus, fils de Tibere. Tristan l'a prise pour Julie, femme de Tibere; mais outre que cette derniere princesse avoit été depuis long-temps chassée & banie de la cour, elle mourut assez long-temps avant que Germanicus revînt de la Germanie.

Les figures du troisieme & dernier plan, qu'un bord assez large & saillant sépare des plans supérieurs, représentent des captifs & des provinces, conquises. Rubens les reconoît pour les prisoniers germains, traînés en triomphe par Germanicus. Le Roy ne les reconoît point pour Germains, & assure que leurs habits & leurs armes n'apartienent pas à cette nation. Il veut que ce soient plutôt les Arméniens & les Parthes, soumis par Tibere; parce qu'il étoit plus naturel d'exprimer ici les victoires du principal personage. Ces raisons n'ont pas paru concluantes au P. de Montfaucon, & il acheve son explication en disant que ces captifs sont des Germains.

IIe *Apothéôse d'Auguste*. Quoiqu'on ne doive pas, à la rigueur, donner ce nom au sujet que représente la belle pierre connue sous la dénomination d'*agate de l'Empereur*; cependant, comme on y voit Auguste couroné par des divinités, on a cru lui pouvoir assigner un rang parmi les *apothéôses* des hommes illustres. La hauteur de cette agate est moindre d'un tiers que celle de l'agate décrite plus haut, & sa largeur est à peu près égale. Elle n'est divisée qu'en deux plans, dont le second est occupé par des soldats qui dressent des trophées, & qui traînent des barbares vaincus. Les longues chausses font aisément reconoître ces captifs étrangers.

On voit sur le premier plan Auguste assis, tenant le *lituus*. Il est à demi-nu, & tel que l'on représente ordinairement Jupiter. Derriere lui est une femme couronée de créneaux, c'est-à-dire, Cybele, qui pose sur la tête d'Auguste une courone de laurier, & s'apuie sur Neptune, placé devant elle. Cybele & Neptune désignent ici la terre & la mer; témoins des victoires d'Auguste.

La femme qui est assise devant ces deux divinités, & qui tient une corne d'abondance, a deux enfans nus auprès d'elle. Rubens lui trouve les traits d'Agrippine, femme de Germanicus.

À côté d'Auguste on voit Rome assise, armée d'un casque, d'une pique & d'un bouclier. Quelques-uns l'ont prise pour Livie. Auguste pose ses pieds sur un bouclier, & Rome sur une cuirasse auprès de laquelle est un casque. Cette association d'Auguste & de Rome ne peut étoner que ceux qui ne connoissent pas les temples consacrés à la fois à l'un & à l'autre. Le capricorne, signe favori d'Auguste, est placé au dessus de sa tête, & ne laisse aucun doute sur le sujet de cette belle gravure.

Germanicus César, armé d'une cuirasse & portant le paludament, se tient debout auprès de Rome; & plus loin, Tibere descend d'un char conduit par la victoire. Le futur successeur d'Auguste est vêtu de la toge prétexte, comme les triomphateurs. Il tient d'une main un sceptre ou bâton de commandement, & de l'autre un rouleau.

Rubens croit que cette pierre représente le retour de Tibere après la guerre d'Illyrie, la plus grande & la plus importante, dit Suétone, qui eût été hors de l'Italie depuis les guerres Puni-

ques. On décerna à Tibere, qui l'avoit terminée, le triomphe, & on donna à Germanicus les ornemens des triomphateurs. Mais la nouvele de la défaite de Varus étant arivée à cette époque, le triomphe fut différé, & Tibere entra à Rome couroné de laurier, & portant la toge prétexte, comme on le voit sur cette belle agate.

IIIe *Apothéóse d'Auguste*. Cuper a publié le dessein d'une belle pierre gravée, avec son explication, mais sans nous dire à quel cabinet apartenoit un aussi précieux morceau. Elle a, si le dessein est fidele, six pouces de hauteur, sur une largeur presque double. Sur un char traîné par deux centaures, dont l'un porte un bouclier & un trophée, est assis un jeune homme couroné de lauriet, vêtu de la toge, & tenant un foudre de la main droite. Sa main gauche est passée autour du cou d'une femme qui est assise sur le char à ses côtés. Elle est voilée, & a les traits d'une femme sérieuse. Sur le même char est placée une jeune fille à la droite du héros, avec un enfant armé d'un casque, de la cuirasse, & tenant un rouleau. La victoire vole au dessus du héros, & le courone. Un vase à deux anses & à large ouverture, (*cantharus*) est renversé auprès du char. Deux hommes morts ou blessés, couchés à terre, sont foulés aux pieds des centaures.

Cuper, d'acord avec Grævius, a reconu Auguste & Livie assis dans le char, & Octavie avec Marcellus debout à leurs côtés, ou plutôt Tibere & Julie. On sait que les triomphateurs avoient coutume de faire monter dans le char de triomphe leurs jeunes enfans des deux sexes. Les centaures, qui caractérisent la Thessalie, désignent ici les victoires qu'Auguste remporta dans cette contrée sur les meurtriers de César, qui peuvent être ces ennemis foulés aux pieds des centaures.

Apothéóse *de Germanicus*. Cette *apothéóse* fait le sujet d'une pierre gravée du roi. Elle a quatre pouces de hauteur, & sa largeur excede la hauteur de quelques lignes. Les religieux de Saint Evre de Toul, qui la possédoient depuis près de sept siecles, sous le nom de S. Jean l'Évangéliste, la donnerent au roi en 1684. Les antiquaires furent partagés à son sujet: quelques-uns y reconoissoient Auguste; mais le plus grand nombre y vit Germanicus; & la jeunesse du héros décida pour ce dernier sentiment.

On ne trouve pas, à la vérité, que Germanicus ait eu les honeurs de l'*apothéóse* publique. Il est cependant possible que ce petit monument air été fait par l'ordre de Caligula, son fils, ou de quelque autre de ses parens ou amis. Tacite nous dit que l'on éleva à la mémoire de Germanicus, les délices des Romains, un grand nombre de statues & d'autres monumens. La petitesse de cette agate l'a rendu facile à dérober aux regards du jaloux Tibere, & plus propre à soulager la douleur d'un ami du héros.

Germanicus y est représenté assis sur un aigle qui vole, comme les empereurs déifiés. L'égide de Minerve couvre sa poitrine; le *lituus* & une corne d'abondance sont dans ses mains. Le premier attribut est relatif à sa dignité d'augure, & l'autre à sa bienfaisance. Une victoire le courone, & l'aigle qui le porte tient une branche de laurier dans ses serres. Le P. de Montfaucon a raporté ce monument dans son Supplément de l'Antiq. expliquée, tom. 5, pl. 59.

Apothéóse *de Claude*. Un bas-relief d'un beau travail représente cette *apothéóse*, que Néron fit exécuter peut-être comme il déifia cet empereur, c'est-à-dire, pour se moquer de lui, selon Pline le jeune. Il apartenoit aux princes Colonnes, ainsi que l'*apothéóse* d'Homere. Le cardinal Jérôme Colonne le fit transporter à Madrid, & le donna au roi Philippe IV.

On voit l'empereur Claude en buste avec une courone radiale, surmontée du nimbe, porté sur le dos d'un aigle éployé. Cet oiseau tient une de ses serres sur un globe, & l'autre sur un foudre. Il est posé sur un amâs confus d'armes, de boucliers, de peltes, de cuirasses, de casques & d'épées. Sur les côtés de ce monceau d'armes, on voit des éperons de navire, une ancre, un chénisque. Les boucliers sont ovales, hexagones & à bords découpés.

Le tome 9 de l'Antiqu. expliquée en offre le dessein.

Apothéóse *de Titus*. Domitien fit, quoiqu'à regret, la consécration ou l'*apothéóse* de son frere. Elle se voit encore aujourd'hui sculptée dans la voûte de l'arc de Titus à Rome: ce qui prouve, contre l'opinion de quelques antiquaires, qu'il ne fut bâti qu'après la mort de Titus. Il n'y a point, en effet, d'apparence que ce modeste empereur ait fait représenter son *apothéóse* de son vivant. Domitien aura sans doute été contraint, par les bienséances, à élever cet arc, qui est de beaucoup inférieur en grandeur & en magnificence aux autres arcs qui ornent encore la ville de Rome.

L'empereur, vêtu de la toge, est assis sur un aigle éployé, & pose ses mains sur les deux ailes. C'est le fond d'un tableau carré, entouré de grands festons soutenus aux quatre coins pas des génies.

Apothéóse *de Faustine la jeune*. Le P. de Montfaucon croit la reconoître sur un bas-relief du capitole, qu'il a publié pl. 60 du 5e volume du Supplément de l'Ant. expliquée.

L'impératrice est représentée sortant du bûcher, voilée, & portée, non par un aigle comme les empereurs, mais par une femme ou un génie du sexe féminin. Ce génie a des ailes & tient une longue torche alumée. Bartoli l'a prise pour Diane *Lucifera*; mais on ne voit jamais des ailes à cette divinité. Le savant Bénédictin reconoît ici une victoire; ce qui conviendroit assez bien à Faustine; car Marc-Aurele, son époux, lui avoit donné publiquement la dénomination de *mater castrorum*, *mere des armées*, qui la faisoit partager en quelque sorte l'honeur des victoires avec lui.

Celui-ci, assis au bas du tableau, est témoin de l'*apothéose* de sa femme, ainsi que le préfet du prétoire, debout derriere lui, & un personage inconnu, demi-nu & assis à ses pieds.

APOTHETE ; nom d'un air de flûte des anciens.

APOTROPÉENS ; dieux qui détournoient les maux dont on étoit menacé : les Égyptiens avoient des dieux *Apotropéens*. Ce mot vient d'*ἀποτρέπειν*, détourner. *Voyez* AVERRUNCI. On leur immoloit une jeune brebis.

APOXYOMENE. *Voy.* ΑΠΟΞΥΟΜΕΝΗ.

APPARATORES *annalium*. Muratori (511, 1, *Thes. inscr.*) rapote l'inscription suivante, la seule où il soit fait mention du collége des *Apparatores* :

A. POSTUMIUS POSTUMIA
CHERACLID
ROGATOR. MAG. QUINQ. CONLEG
APPARAT. ANNAL. ITERUM.

APPARATORIUM ; lieu des préparatifs. Fabretti croit que ce lieu des préparatifs étoit celui où l'on disposoit le festin des funérailles, & dans lequel on gardoit l'eau lustrale.

APPARIER les gladiateurs, *componere gladiatores*. Avant de commencer les combats de l'amphithéâtre, on apparioit les gladiateurs ; c'est-à-dire, qu'on assignoit à chacun l'adversaire contre lequel il devoit se batre. La grande attention de celui qui donnoit les jeux, étoit d'*apparier* des gladiateurs égaux en force & en adresse. Ils dédaignoient, en effet, de combatre des rivaux qui leur auroient été inférieurs ; comme le dit Séneque. (*de Prov. c.* 3) : *Ignominiam judicat gladiator, cum inferiore componi ; & scit eum sine gloria vinci, qui sine periculo vincitur*. Le gladiateur se croit déshonoré lorsqu'on l'apparie avec un rival plus foible que lui, parce qu'il sait qu'il n'y a point de gloire à vaincre, lorsqu'il n'y a point eu de dangers à courir dans le combat.

APPARITEURS, *apparitores*. Les Romains comprenoient sous ce nom générique les serviteurs des juges, que nous appelons sergens & huissiers, & qu'ils nommoient *scribæ*, *accensi*, *interpretes*, *præcones*, *viatores*, *lictores*, *servi publici* & *carnifices*. Servius (*Æneid.* 12, 850) dérive leur nom d'*apparere*, être prêts à exécuter les ordres des juges : *Apparent*, *præsto sunt ad obsequium*. *Unde etiam apparitores constat esse nominatos* ; & il cite en preuve ces vers de l'Énéide :

Hæ Jovis ad solium, sævique in limine regis
Apparent, acuuntque metum mortalibus ægris.

On les prenoit parmi les afranchis des magistrats, & parmi les enfans de ces afranchis. Les *appariteurs* des principaux magistrats étoient distingués par des casaques ou manteaux de diverses couleurs, comme les bedeaux des paroisses en France, & par une bande de laine qui descendant de l'épaule droite au côté gauche, leur tenoit lieu de ceinture & de baudrier. Leur condition étoit si méprisée, que le sénat voulant flétrir une ville dont les habitans s'étoient révoltés, l'assujétit à fournir les *appariteurs* des magistrats.

Les *appariteurs des cohortes* étoient atachés à ces corps, & ne pouvoient les quiter sans avoir fini le temps du service des *primipiles* : de là vint qu'ils furent aussi appelés *conditionales*, atachés à leur état. Leurs enfans étoient obligés de l'exercer à leur tour.

Les pontifes avoient des licteurs qu'ils appeloient *appariteurs*. On les nommoit aussi *calatores*, de *calare*, appeler, parce qu'ils assembloient les comices, qu'ils marchoient avant les pontifes pour faire cesser les travaux & retirer les ouvriers qui auroient pu nuire aux sacrifices. On a vu long-temps sur un marbre de la voie Appiene, l'inscription suivante, d'un certain *Parmularius* :

APPARITORI
PONTIFICUM
PARMULARIO

Les *appariteurs prétoriens* ou du préfet du prétoire, n'exerçoient leur emploi que pendant une année, après laquelle ils passoient à des fonctions plus relevées, telles que celles de gréfiers, de trompetes, &c. Ils étoient chargés d'exécuter les ordres du préfet, d'amener à son tribunal les plaignans, d'écrire les *actes*, les dépositions, d'en faire la lecture aux parties, de rédiger les sentences & de les faire exécuter. Ces mêmes *appariteurs* alloient dans les maisons des femmes malades & des citoyens distingués, recevoir leur serment. Ils se faisoient reconoître dans ces fonctions, en portant une lumiere & quelques utensiles particuliers à leurs usages. Lorsque le préfet du prétoire sortoit de son tribunal, ils marchoient devant lui.

On leur donnoit quelquefois l'inspection des relais publics, de la levée des impôts ; & les soldats *stationaires* leur indiquoient les retraites des voleurs ; ou les leur remettoient, lorsqu'ils avoient été obligés de s'en saisir.

APPARITION des dieux. *Voyez* AORASIE.

APPARITORIUM, étoit l'endroit où logeoient les *appariteurs*.

APPELLATIONES ; appels. Les empereurs établissoient des commissaires pour connoître des appels, & leur nom étoit *Cognoscentes ad sacras appellationes*. On lit dans Gruter l'inscription suivante :

L. VALERIO. POPLICIO
COS. ORD. ITEM. COGNOSCENTI
AD. SACRAS. APPELLATIONES.

APPIA aqua; l'eau d'Appius. Appius l'aveugle fit conduire un ruisseau à Rome vingt ans après le commencement de la guerre des Samnites. La prise d'eau étoit établie dans le champ de Lucullus, sur la voie de Prénestle, entre le sixieme & le huitieme mille, en s'écartant du chemin à gauche l'espace de sept cents quatre-vingts pas. Cette conduite d'eau avoit de longueur plus de vingt deux mille pas. Elle entroit à Rome par la porte Capene, aujourd'hui de Saint Sébastien, & fournissoit de l'eau à huit régions jusqu'au champ de Mars, par le moyen de vingt châteaux d'eau. On en tiroit l'eau pour donner des naumachies dans le cirque. La principale fontaine, appelée *Aqua Appia*, étoit placée dans le *forum* de César, au dessous du temple de Vénus *Appiade*; & il paroît, par un vers d'Ovide, qu'elle étoit jaillissante, c'est-à-dire, qu'elle formoit une gerbe ou un jet d'eau:

Appias expressis aera pulsat aquis.

APPIA via. Voyez APPIENE (voie).

APPIADES; divinités dont les temples étoient près des eaux ou fontaines d'Appius à Rome, non loin du *forum* de César. On en nommoit cinq: Vénus, Pallas, la Concorde, la Paix & Vesta. Cicéron en excepte Pallas. Elles avoient aussi, dit-on, un temple commun, dans lequel elles étoient représentées à cheval, comme des Amazones.

Les Nymphes que l'on a déterrées depuis peu dans ce même emplacement, déterminent le sens du surnom *Appiades*, & semblent le revendiquer seules.

APPIENE (LA VOIE); grand chemin de Rome, qu'Appius Claudius l'aveugle fit construire pendant sa censure, l'an 442 de Rome. Une inscription raportée par Gruter en fait foi:

APPIUS. CLAUDIUS
C. F. CÆCUS
CENSOR. COS. BIS. DICT. INTER-
REX. III. PR. II. AED. CUR. II. Q. TR.
MILIT. III. COMPLURA. OPPIDA.
DE. SAMNITIBUS. CEPIT. SABINO-
RUM. ET. TUSCORUM. EXERCI-
TUM. FUDIT. PACEM. FIERI. CUM
PYRRHO. REGE. PROHIBUIT. IN.
CENSURA. VIAM. APPIAM. STRA-
VIT. ET. AQUAM. IN. URBEM. AD-
DUXIT. AEDEM. BELLONAE. FECIT.

La voie *Appiene* commençoit à la porte Capene, aujourd'hui de Saint Sébastien, passoit sur la montagne de *Santi Angeli*, traversoit les marais Pontins, & finissoit à Capoue, qui étoit alors la limite de l'Empire Romain. Elle fut depuis continuée jusqu'à Brindes, on ne sait par qui, ni à quelle époque. Cette voie, que Stace a nommée, avec raison, *la reine des grandes voies*, (*Sylv. II, 2, 11*):

Qua limine noto
Appia longarum teritur regina viarum.

avoit vingt-cinq pieds de largeur, avec des rebords en pierres, élevés de douze en douze pieds, pour soutenir le pavé, qui étoit fait avec de longues & fortes dalles de pierres. On y avoit ménagé d'espace en espace des *montoirs* de pierres, pour servir de siéges aux piétons, & d'écuyers aux cavaliers. C. Gracchus y ajouta de petites colonnes qui marquoient les milles. Pomponius-Atticus, l'empereur Sévere, le médecin Thessalus, eurent leurs tombeaux le long de cette voie.

La voie Appiene nouvelle, étoit le chemin que fit construire & paver Caracalla, depuis ses thermes jusqu'à la porte Capene, où il se réunissoit à la *voie Appiene*.

APPIO (RIO n°). *Voyez* ALMO.

APPIUS (RUISSEAU D'). *Voy.* ALMO.

APPIUS; surnom de la famille CLAUDIA.

APPLAUDISSEMENS. Les *applaudissemens* étoient distingués des acclamations, en ce que ces dernieres étoient des cris ou des éloges donnés à haute voix; & que la voix ne servoit point aux *applaudisseurs*. Ceux-ci n'employoient que leurs mains, & quelquefois leurs toges, dont ils faisoient voltiger un pan. L'empereur Aurélien distribua au peuple des bandes d'étofe, pour être employées à applaudir, à la place des habits.

C'étoit dans les théâtres, les cirques & les amphithéâtres, que l'on entendoit les plus fréquens *applaudissemens*. Aussi étoit-ce dans ces lieux d'assemblée que l'art d'applaudir fut soumis à des regles. Les Romains simples & grossiers applaudirent long-temps sans mesure & sans ordre. Ils se livroient machinalement à l'enthousiasme ou à une admiration réfléchie, qui leur arrachoient des *applaudissemens* proportionés à leurs véritables sensations. Cette simplicité indiquoit les premiers temps de Rome; car Ovide, parlant de l'enlévement des Sabines, dit qu'alors les *applaudissemens* n'étoient encore soumis à aucune regle:

In medio plausu, plausus tunc arte carebat.

Les derniers temps de la république & les premiers des Césars, virent introduire à Rome ce nouvel art, qui avoit sans doute pris naissance dans la Grece, & qui s'étendit dans l'Italie, par la communication habituele entre les deux contrées. L'adulation en fit bientôt un moyen général de capter la bienveillance des empereurs, en les applaudissant artificement à leur entrée dans les lieux publics, ou en prodiguant les mêmes marques de bienveillance aux chanteurs, aux cochers & aux gladiateurs que ces despotes affectionoient. Ce délire méthodique fut porté à son comble sous le regne de Néron, qui, devenu lui-même chan-

teur & joueur de flûte, vouloit être applaudi, sous peine de mort. On sait avec combien de peine un sénateur, homme consulaire, évita la fureur de ce prince, qu'il avoit encourue en dormant pendant que tous les flateurs de Rome applaudissoient à l'envi le chanteur couroné.

Afin de les y engager, Néron avoit choisi de jeunes gens de l'ordre des chevaliers, & plus de cinq mille plébéiens forts & vigoureux, qui apprenoient l'art d'applaudir, & se divisant en plusieurs troupes, occupoient tous les gradins, qu'ils faisoient retentir de leurs *applaudissemens*. Suétone, (*cap.* 20, *n.* 6): *Neque eo segnius adolescentes equestris ordinis, & quinque amplius millia e plebe, robustissimæ juventutis, undique elegit, qui divisi in factiones, plausuum genera condiscerent; bombos, & imbrices, & testas vocabant.*

Ces *applaudissemens* étudiés étoient donnés avec la robe, comme nous l'avons dit plus haut, ou avec les mains; c'est de ces derniers qu'il nous reste à parler. On y employoit les doigts seulement, ou les doigts d'une main apuiés sur la paume de l'autre, ou les paumes des deux mains fortement apuiées l'une sur l'autre, comme dans nos *batemens de main* modernes.

Le souvenir des *applaudissemens* donnés avec les doigts d'une seule main, nous a été conservé à l'occasion d'une statue de Sardanapale, décrite par Strabon (*liv.* 14): on voit, dit-il, dans cet endroit, le tombeau de Sardanapale avec sa statue de pierre, qui reproche les doigts de sa main droite, comme pour leur faire rendre un son. Mangez, buvez, jouez, semble dire encore ce monarque voluptueux; car tout ce qui occupe les hommes ne vaut pas le son léger que rendent ces doigts. Athénée (*lib.* 12) parle de ce tombeau, & dit qu'il n'y avoit qu'une main seule sculptée sur le monument. Du reste, il s'acorde avec Strabon sur la position des doigts, & sur l'intention que le sculpteur avoit prétée à Sardanapale. Les enfans s'exercent encore dans leurs jeux à faire rendre ce son à leurs doigts. Ils apuient le plus grand doigt seul sur la derniere phalange du pouce, & le faisant glisser & retomber sur la paume de la main, ils entendent un bruit qui les réjouit par sa ressemblance avec le son des castagnetes.

Séneque indique les différentes manieres d'applaudir avec les mains, (*Nat. quæst.* II, 28): *Aversa inter se manus collisa non plaudunt, sed palma cum palma collata, plausum facit. Et plurimum interest utrum cava concutiantur, an plana & extenta.* „ Si l'on frape les parties extérieures des mains l'une contre l'autre, elles ne rendent aucun son; le contraire arive lorsqu'on frape les deux paumes l'une contre l'autre; & l'espece du son qu'elles rendent dans ce dernier cas, dépend encore de la position des mains dans ce batement. Il faut savoir si elles sont étendues, ou si elles forment deux *creux*„. Dans le premier cas, elles rendent un son sec, qui, étant répété par plusieurs persones avec promptitude, mais sans beaucoup de force, imite assez bien le bruit d'une pluie d'orage ou d'une grêle tombant sur des corps sonores, tels que les tuiles. On appeloit conséquemment cette maniere d'applaudir *imbrices*, tuiles.

Lorsqu'on frapoit l'un contre l'autre les *creux* des deux mains long-temps & avec peu de force, on imitoit le bruit sourd & continu du bourdonement des abeilles: de là vint que l'on appela *bombus* cette maniere d'applaudir. Les enfans la pratiquent encore dans leurs jeux.

On applaudissoit enfin, en frapant dans la paume de la main gauche avec les doigts réunis de la droite, sans se servir de la paume de cette main. Cette maniere d'applaudir est encore en usage dans nos assemblées. Elle rend un son clair, qui, étant répété en mesure & en cadence, imite celui que rendent des vases de terre frapés avec des bâtons, ou même celui du bâton qui sert à conduire les orchestres. C'est pourquoi on appela *testas* cette maniere d'applaudir; ces *testæ* ou vases de terre servirent long-temps sur les théâtres à conduire & acompagner les danseurs, avant l'introduction des joueurs de flûte. On frapoit sur ces vases avec un bâton; & depuis on assimila au son qu'ils rendoient, le bruit formé par la derniere maniere d'applaudir.

Le peuple se levoit pour applaudir dans les théâtres.

Stantiaque in plausum tota theatra juvent.

dit Properce (3, 16); & il souffroit de l'ignorance des gens de la campagne qui ne connoissant pas les regles de l'art d'applaudir, troubloient, par leurs *applaudissemens* non modulés, l'harmonie générale. Tacite (*Annal.* XVI, 5) parle de ces *applaudissemens* mal-adroits: *Cum manibus nesciis fatiscerent, turbarent gnaros. Voyez* ACCLAMATIONS.

APPULEIA; famille romaine dont on a des médailles:

O. en or.

O. en argent.

RRR. en bronze.

Goltz en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

APRONIA; famille romaine dont on a des médailles:

O. en or.

O. en argent.

C. en bronze.

Goltz en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

APTERE, en Crete. ΑΠΤΑΡΑΙΝ & ΑΠΤΕΡΑΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en argent.

RRR. en bronze.

O. en or.

APTERE, ἄπτερος, sans ailes. Les Athéniens

donnerent cette épithete à la Victoire, qu'ils représentoient sans ailes, pour la fixer dans leur patrie.

APYCNI, ἄπυκνοι, non épais. Les anciens appeloient ainsi dans les genres épais, trois des huit sons stables de leur système ou diagramme lesquels ne touchoient d'aucun côté les intervalles serrés; savoir, la proslanbanomene, la nete synéménon & la nete hyperboléon. Ils appeloient aussi *apycnos* ou non épais, le genre diatonique; parce que dans les tétracordes de ce genre, la somme des deux premiers intervalles étoit plus grande que le troisieme. (*J. J. Rousseau.*)

AQUA. Les Romains appeloient *aqua Appia*, le ruisseau conduit à Rome par Appius; *aqua Trajana*, l'eau amenée par l'aquéduc de Trajan, &c. *Voyez* AQUÉDUCS.

AQUA D'ACIO ou ACQUA D'ACIA. } *Voy.* ALMO.
AQUATACCIO ou ACQUATACCIA. }

AQUAGIUM, ὑδραγωγεῖον & ὑδρωδαγία des Grecs; canaux d'arosement, différens des aquéducs.

AQUARIOLUS; homme adoné à l'impudicité, selon Festus, qui vit avec les femmes debauchées. On lui donnoit par mépris ce nom, qui exprimoit les fonctions les plus viles des esclaves qui servoient ces femmes perdues: *Qui aquam meretricibus ministrabant, qua se post venerem abluerent*.

AQUARIUS. On appeloit de ce nom les intendans des aquéducs, & ceux qui avoient l'inspection des prises d'eau établies dans les maisons des particuliers ou des princes. Une inscription nous a conservé le nom d'un de ces officiers de la maison d'Auguste:

NYMPH. SANC. SAC.
EPICTETUS
AQUARIUS. AUG. N.

AQUATILES dii; les divinités des eaux, des fontaines, des rivieres & de la mer. On lisoit à Côme l'inscription suivante:

NEPTUNO. ET
DIS. AQUATILIB.
PRO. SALUT. ET
INCOLUMIT. SIM
QUART. SECUNDIN.

AQUATORES; goujats ou valets d'armée, qui portoient de el'au dans les camps romains.

AQUÉDUCS. On en distingue de deux sortes: d'*apparens* & de *souterrains*. Les apparens sont construits à travers les vallées & les fondrieres, & composés de *trémeaux* & d'arcades: tels sont ceux d'Arcueil, de Marly & de Bucq, près Versailles. Les souterrains sont percés à travers les montagnes, conduits au dessous de la superficie de la terre, bâtis de pierre de taille, de moëlon, de brique, &c. & couverts en dessus de voûtes ou de pierres plates, qu'on appele *dalles*. Ces dalles mettent l'eau à l'abri du soleil & des pluies d'orage: tels sont ceux de Roquencourt, de Belleville & du pré Saint-Gervais. Ces deux sortes d'*aquéducs* ont été connues & employées par les anciens, & ils les ont réunies souvent toutes les deux à chaque conduite d'eau.

On distribue encore les *aquéducs* en *doubles* ou *triples*, c'est-à-dire, portés sur deux ou trois rangs d'arcades: tel est celui du Pont-du-Gard en Languedoc, qui est *triple*, ainsi que l'*aquéduc* de Constantinople. On peut y ajouter celui que Procope dit avoir été construit par Cosroes, roi de Perse, pour la ville de Pétra, en Mingrélie: il avoit trois conduits sur une même ligne, les uns élevés au dessus des autres.

Les *aquéducs* de toute espece étoient jadis une des merveilles de Rome. Leur grand nombre, les sommes immenses employées à faire venir des eaux d'endroits éloignés de trente, quarante, soixante, & même cent milles, sur des arcades, ou continuées, ou suppléées par d'autres travaux, comme des montagnes coupées & des rochers percés: tout cela doit surprendre. On n'entreprend rien de semblable aujourd'hui; on n'oseroit même penser à acheter si chérement la commodité publique.

Plusieurs endroits de la campagne de Rome offrent de grands restes de ces *aquéducs*, des arcs continués dans un long espace, au dessus desquels étoient les canaux qui portoient l'eau à la ville. Ces arcs sont quelquefois bas, & quelquefois d'une grande hauteur, selon les inégalités du terrain. Il y en a qui ont deux arcades l'une sur l'autre, de crainte que la trop grande hauteur d'une seule arcade ne rendît la structure moins solide. Tous ces *aquéducs* sont communément de briques si bien cimentées, que l'on a beaucoup de peine à les séparer.

Quand l'élévation du terrain étoit très-grande, on avoit recours aux *aquéducs* souterrains, qui portoient les eaux à ceux qu'on avoit élevés sur terre dans les fonds & les pentes des montagnes. Si l'eau ne pouvoit avoir de la pente qu'en passant au travers d'un rocher, on le perçoit à la hauteur de l'*aquéduc* supérieur: tel est celui de *Vicovaro*, au dessus de Tivoli. Le canal qui formoit la suite de cet *aquéduc*, est taillé dans le roc vif l'espace de plus d'un mille, sur environ cinq pieds de haut & quatre de large.

Une chose digne de remarque, c'est que ces *aquéducs*, qu'on pouvoit conduire en droite ligne à la ville, n'y parvenoient que par des sinuosités fréquentes. Les uns ont dit qu'on avoit suivi ces obliquités pour éviter les frais d'arcades d'une hauteur extraordinaire: d'autres, qu'on s'étoit proposé de rompre la trop grande impétuosité de l'eau, qui, coulant en ligne droite par un espace immense, auroit toujours augmenté de vitesse, endommagé les canaux, & donné une eau peu nette & mal-saine. Nous leur demandons cependant pourquoi, y ayant une si grande pente de la cascade

de Tivoli à Rome, les Romains ont pris l'eau de la même riviere, à vingt milles & davantage plus haut : que disons-nous vingt milles ? à plus de trente, en y comprenant les détours d'un pays plein de montagnes. On répond que la certitude d'avoir des eaux meilleures & plus pures, suffisoit aux Romains pour leur faire croire leurs travaux nécessaires & leurs dépenses justifiées. Si l'on sait d'ailleurs que l'eau du Tévéroné est chargée de parties minérales & mal-saines, on sera satisfait de cette réponse.

Si l'on jete les ieux sur la planche 128ᵉ du 4ᵉ volume de l'*Antiquité expliquée*, du pere de Montfaucon, on poura juger des soins avec lesquels ces immenses ouvrages étoient construits. Des soupiraux étoient ouverts d'espace en espace, afin que l'eau se trouvant arrêtée par quelque accident, pût se dégorger jusqu'à ce que l'on eut dégagé son passage. Il y avoit encore dans le canal même de l'*aquéduc*, des puits où l'eau se précipitoit, se reposoit & déposoit son limon, & des piscines où elle s'étendoit & se purifioit.

Voici les variétés qu'offrent dans leur construction quelques *aquéducs*, de Rome. Celui de l'*Aqua Marcia* a un arc de seize pieds d'ouverture : la maçonerie est faite de trois différentes especes de pierres qui sont des laves. Il porte deux canaux placés l'un au dessus de l'autre. Le plus élevé conduisoit l'eau nouvele du Tévéroné, *Anio novus ;* celui de dessous étoit l'eau *Claudiene*. L'édifice entier a soixante-dix pieds romains, soixante pieds françois environ de hauteur.

Le P. de Montfaucon a donné la coupe d'un *aquéduc* à trois canaux ; le supérieur conduisoit l'eau *Julia*, celui du milieu l'eau *Tepula*, & l'inférieur l'eau *Marcia*.

L'arc de l'*aquéduc* qui apportoit à Rome l'eau *Claudiene*, est bâti de belle pierre de taille ; celui de l'eau *Néroniene* est de brique : ils ont l'un & l'autre soixante & douze pieds romains de hauteur, moins de soixante-deux pieds françois.

On remarque à l'*aquéduc* de l'eau d'Appius une forme de canal, qu'il faut observer soigneusement. Ce canal n'est pas uni comme les autres, mais il s'élargit du fond en haut par des retraites ou degrés.

Le consul Frontin, qui avoit l'inspection des *aquéducs* sous l'empereur Nerva, a fait un Traité sur cet objet : il y parle de neuf *aquéducs* qui avoient treize mille cinq cents quatre-vingt-quatorze tuyaux, d'un pouce de diametre. Procope, qui a écrit après lui, en compte quatorze, c'est-à-dire, quatorze canaux portés par neuf *aquéducs*. Vigerus a calculé que Rome recevoit, dans l'espace de vingt-quatre heures, cinq mille muids d'eau.

Nous allons décrire ici toutes les *eaux* qui se répandoient dans Rome, & dont il ne sera pas fait mention à leurs articles respectifs. Pendant quatre siecles, les Romains ne burent & n'employerent que l'eau du Tibre. Mais l'étendue de leur ville & leur population étant augmentées, ils s'occuperent des moyens d'amener dans l'enceinte de Rome & sur ses collines, des eaux abondantes. Un décret du sénat & du peuple chargea de ce soin le censeur Appius, l'an 444, sous le consulat de M. Valerius Maximus & de P. Decius Mus. Ce censeur amena à Rome l'*eau* qui porta son nom. *Voyez* Appia aqua. On construisit ensuite différens autres *aquéducs*, suivant le besoin ou le luxe des Romains. Les censeurs & les édiles eurent l'intendance des eaux, des *aquéducs*, des châteaux d'eau, & des prises d'eau acordées aux particuliers gratuitement, en forme de récompenses ou avec la charge d'une imposition. Les empereurs s'attribuerent à eux seuls le droit d'acorder ces faveurs.

Les Romains divisoient les parties d'eau attribuées à chaque édifice public ou particulier, en doigts & en pouces. Le pouce, *uncia*, étoit la douzieme partie du pied romain, & le doigt n'en étoit que la sixieme.

L'eau Albudina. Il n'est fait mention que dans Victor, qui paroît l'avoir créée pour compléter un certain nombre d'*eaux*, qu'il se proposoit de retrouver.

L'eau Alexandrine. Les uns veulent que cette eau ait porté le nom d'Alexandre-Sévere, parce qu'il la fit conduire à Rome dans ses thermes, auprès de ceux de Néron. D'autres pensent qu'il détourna les eaux des thermes de Néron pour les amener dans les siens, & qu'il leur donna son nom.

L'eau Algentina. Elle prenoit sa source au mont Algide, couloit au bas des coteaux de Tivoli & arivoit à Rome, mais on ne sait par quelle porte. On en voit encore quelques arcades à moitié chemin de Frescati. C'est peut-être la même eau que le cardinal Aldobrandin fit conduire à sa villa de Tivoli, appelée *Belvéder*.

L'eau Alsetina sortoit d'un lac de même nom, situé près de la voie Claudiene, & fut conduite à Rome par Auguste, dont elle prit le nom. On voit des restes de son *aquéduc* auprès de la naumachie d'Auguste, au delà du Tibre.

L'eau Alsia. Voyez l'*eau Setina*.

L'eau Annia. On ne la connoît point, à moins que l'on n'ait voulu désigner par ce nom les ruisseaux dérivés de l'Anio, *Anius*.

L'eau d'Antonin prit son nom des thermes d'Antonin Caracalla, qui l'y fit conduire.

L'eau d'Appius. Voyez Appiene.

L'eau d'Auguste. On donna ce nom à un ruisseau d'eau bonne & salubre qu'Auguste fit amener & réunir, par un *aquéduc* souterrain, à l'*eau Marcia*, qui tarissoit dans l'été. Son canal particulier étoit long de huit cents pas. Par la suite, l'*eau Marcia* étant devenue plus abondante, conduisit l'eau d'Auguste jusqu'à celle de *Claudius*, à laquelle on la réunit de nouveau.

L'eau Aurelia fut ainsi appelée de L. Aurelius Cotta, qui, étant consul sept ans avant la troisieme guerre Punique, fit construire une voie, le long de laquelle couloit cette eau.

L'*eau du Capitole* étoit destinée uniquement à l'usage du temple, aux lustrations, aux sacrifices, &c.

L'*eau Cimina*. Voyez CIMINA.

L'*eau Claudiene*. *Voy.* CLAUDIENE.

L'*eau Crabra*. *Voy.* CRABRA.

L'*eau Félix*. *Voy.* FÉLICE.

L'*eau Herculanea* ou *Herculea*. Cette eau prenoit sa source auprès d'un temple ou d'une statue d'Hercule. Elle porta depuis le nom d'*eau Virgo*, & elle étoit très-agréable à boire. C'est pourquoi Nerva la sépara de l'*Anio novus*, auquel on l'avoit réunie.

L'*eau du Janicule*, étoit la même que l'*eau de Trajan*.

L'*eau de Julius* portoit le nom d'un romain qui l'avoit découverte, & dont l'histoire ne fait aucune autre mention. Agrippa rassembla pour la former plusieurs sources dans le champ de Tusculum, & les conduisit le long de la voie Latine, pendant douze milles, l'an 721 de Rome. Une partie de cette eau se distribuoit à la porte Nævia, & l'autre sur le Viminal. Auguste la détourna par un canal souterrain de huit cents pas, pour grossir l'*eau Marcia*, lorsque des chaleurs trop prolongées la mettoient à sec. Aurélien répara son *aquéduc*, dont on voyoit dans le siecle dernier des ruines sur l'Esquilin, entre la porte de ce nom & les trophées de Marius, transportés depuis au capitole.

L'*eau de Juturne* avoit sa fontaine dans le *forum*. On en buvoit pour guérir de certains maux, & on l'employoit dans les sacrifices.

L'*eau Labicana* prit son nom du champ où étoit sa source. Sévere-Alexandre la conduisit à Rome.

L'*eau Marcia*. *Voy.* MARCIA.

L'*eau Mariana*, ainsi appelée à cause de la ville du même nom, auprès de laquelle elle prenoit sa source, entroit à Rome par la porte de Gabies, près de la porte Majeure, passoit entre le grand & le petit mont Cœlius, suivoit la voie Appiene, & se jetoit dans le Tibre au pied du mont Aventin, non loin de la rue qui conduit à Sainte Sabine.

L'*eau de Mercure* étoit près de la voie Appiene, hors de la porte Capene. Le peuple s'y rendoit à certain jour; on mouilloit avec cette eau des branches de laurier, & on les secouoit sur les têtes les uns des autres, en invoquant Mercure. On croyoit, par cette ablution, être absous de tous ses crimes & sur-tout des parjures. Les marchands, après avoir sacrifié au même dieu la veille des ides de mai, remplissoient des cruches de cette eau, & en arosoient leurs magasins & leurs marchandises.

L'*Acqua Paola*. *Voy.* PAOLA.

L'*eau Petronia*. Les magistrats passoient auprès de cette eau lorsqu'ils se rendoient au champ de Mars pour remplir quelqu'une de leurs fonctions. On n'est pas instruit d'aucun autre détail au sujet de cette eau.

L'*eau Sabatina*, ainsi nommée du lac d'où on l'avoit tirée, & qui s'appele aujourd'hui le lac d'Anguillara. On voit des ruines de son ancien *aquéduc* hors de la porte de Saint Pancrace. Elle fut appelée par la suite *Aureliana*, parce qu'elle suivoit la voie Aurélienne; & *Septimiana*, à cause de la porte du même nom. Cette eau est divisée aujourd'hui en deux branches; elle fournit une fontaine de la place de Saint Pierre, & arose les jardins du Vatican.

L'*eau Salonia*, ainsi nommée du territoire de *Salone*, où elle prenoit sa source, a été réunie par Pie IV à l'*Acqua Vergine* ou de *Trevi*.

L'*eau Septimiana*. Voyez SEPTIMIANA.

L'*eau Setina*. On donnoit à cette eau le nom du champ de la Campanie, d'où on la croyoit amenée à Rome, *Setinus*; ou de la voie qu'elle suivoit dans son cours, *via Setina*. Dans la *Notice de l'Empire*, elle est appelée *Alsia* & *Setina*; mais *Altium* & *Setia* sont au dessous du niveau de Rome. C'est donc une faute des copistes; il faut lire *Alsietina*, & réduire ces deux eaux en une seule.

L'*eau Sixtina*. Voyez SIXTINA.

L'*eau Tepula*, étoit probablement ainsi nommée de l'endroit où elle prenoit sa source, auprès de Tusculum. L'an de Rome 627, C. Cassius Longinus étant censeur, la conduisit à Rome, & Auguste la réunit à l'*eau Julia*.

L'*eau de Trajan*. Voyez TRAJAN.

L'*eau Virgo*. Voyez TREVI.

L'Italie offre encore de superbes débris d'*aquéducs*. Tels sont ceux de Drusus, de Rimini, de Tivoli, &c. On lit sur l'ouverture du conduit de l'*aquéduc* que l'on admire encore à Tivoli, cette inscription, remarquable par sa simplicité:

CAPE. ME
TUA. SUM.

Les Romains porterent dans tous les pays qu'ils conquirent, ce goût pour les grands édifices, & sur-tout pour les *aquéducs*, qui étonent les peuples modernes. On voit encore aux environs de Lyon, des arcs de différentes hauteurs, qui amenoient de l'eau sur le haut de la montagne où étoit bâtie l'ancienne ville. Les arcs ont jusqu'à quarante pieds de hauteur, dans une plaine où ils servoient à porter l'eau d'une colline à l'autre.

Mais celui des *aquéducs* bâtis dans les Gaules par les Romains, qui mérite le plus notre admiration, est celui de Mets. Les sources abondantes de Gorze fournissoient l'eau à la naumachie de cette ville: elles se réunissoient dans un vaste réservoir; de là elles étoient conduites par des canaux souterrains de pierre de taille, si spacieux, qu'un homme y pouvoit marcher droit. Elles passoient la Moselle sur ces hautes & superbes arcades qu'on voit encore à deux lieues de Mets, si bien maçonées & cimentées, qu'excepté la partie du milieu emportée par les glaces, elles ont

ont résisté & résistent encore aux injures du temps & à la variété des saisons. De ces arcades, d'autres *aquéducs* conduisoient les eaux aux bains & à la naumachie.

Si l'on en croit Colmenarès, l'*aquéduc* de Ségovie peut être comparé aux plus beaux ouvrages de l'antiquité: il en reste cent cinquante-neuf arcades, toutes de grandes pierres sans ciment. Ces arcades, avec le reste de l'édifice, ont cent deux pieds de haut, & sont disposées en deux rangs les unes sur les autres. L'*aquéduc* traverse la ville, & passe par-dessus la plus grande partie des maisons qui sont dans le fond.

AQUILEGUS. Muratori (pag. 489, 4 *de son Thes. inscr.*) raporte l'inscription suivante:

M. AURELIUS. VESTI
NUS. AQUILEGUS
LYMPHEU...
ET. FONT. A. SUA.
IMPEN. REST.

On appeloit de ce nom celui qui cherchoit, découvroit & conduisoit les sources.

AQUILA. Voyez AQUILIA.

AQUILICIUM ou AQUÆLICIUM, sacrifice offert aux dieux & à *Jupiter Pluvius* en particulier, pour demander la pluie. Dans ces occasions, on promenoit dans Rome la pierre nommée *Lapis Manalis*, qui étoit placée ordinairement hors de la porte Capene, aujourd'hui de Saint Sébastien, près d'un temple de Mars.

AQUILIFER; celui qui portoit l'aigle d'une légion. Il en est fait souvent mention dans les inscriptions.

AQUILLIA ou AQUILIA; famille romaine dont on a des médailles.

R. en or, qui sont impériales & apartienent à Auguste.

R. en argent.

RRR. en bronze.

Le surnom de cette famille est FLORUS.

Goltz en a publié quelques médailles, inconnues depuis lui.

AQUILON (*Mythologie*). *Voyez* BORÉE.

Vitruve appele *aquilon* le vent de Nord-Est, ou plutôt celui qui soufle à quarante-cinq degrés du Nord, entre le Nord & l'Est.

AQUIMANALE; aiguiere d'argent avec un bassin, qui servoit à laver les mains avant les repas. On appeloit aussi cette aiguiere *guttus* & *nasiterna*.

AQUIMINARIUM ou AMULA. On a trouvé dans des maisons particulieres d'Herculanum, plusieurs vases destinés à contenir l'eau lustrale (*aquimarina*, περιρραντήρια). Car toutes les familles romaines avoient chez elles leurs propres *sacra privata*, *foyer sacré*, où l'on entretenoit constament du feu, avec leurs autels & leurs fêtes particulieres. Quelques familles même avoient un prêtre qui leur étoit ataché. (*Reines. Insc. class. r, n.* 53.)

On a trouvé de ces vases de bronze, & d'autres de marbre. Le plus grand de ceux de bronze, est une coupe de forme ronde, de deux pieds huit pouces de diametre, d'un travail admirable, & dont l'intérieur est orné au milieu de feuilles de laurier, faites d'argent en pieces de raport ou damasquiné; il est placé dans la premiere chambre du cabinet de Portici. Le pied de ce vase est perdu; mais d'autres semblables vases de bronze, plus petits, ont conservé leur pied. Le plus grand de ces derniers est orné de deux anses.

Les vases de marbre de cette espece sont striés en dedans comme certaines coquilles, d'environ seize pouces de diametre. Ils étoient tous placés sur des pieds travaillés en forme de colonnes cannelées, & de même matiere, ainsi qu'on en peut juger par l'un de ces pieds qui a été conservé: car les anciens étoient constans & *uniformes* dans leur travail.

AQUINUM, en Italie. AQUINO.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze. (*Pellerin*.)

O. en or.

O. en argent.

AQUIS pour NYMPHIS. On trouve souvent dans les inscriptions le mot *aquis* substitué à celui de *Nymphis*: AQUIS ALBULIS, AQUIS APONI, &c. &c.

AQUITECTORES; nom des officiers préposés à l'inspection des aquéducs, châteaux d'eau & fontaines de Rome.

ARA. *Voyez* AUTEL.

L'*ara* étoit distinguée d'*altare*; 1°. *ara*, selon Servius, étoit un autel consacré également aux dieux supérieurs & à ceux des enfers: *altare* étoit consacré aux dieux supérieurs seuls; 2°. *ara* étoit la table même de l'autel, sur laquelle on faisoit les libations, &c.; & *altare* étoit le corps de l'autel. *Voyez* ALTARE.

Tacite, Pline & les autres auteurs de la meilleure latinité, semblent n'avoir tenu aucun compte de ces légeres différences. Nous les imiterons à l'article AUTEL.

ARABES (CHIFRES). *Voyez* ce mot.

ARABES. Jablonski a cherché dans le *Panthéon Ægyptiorum*, à disculper les Égyptiens du reproche qu'on leur fait d'avoir immolé des victimes humaines. Hérodote nie ce forfait, & assure que, même dans les siecles les plus reculés, jamais le sang humain n'a coulé sur les autels de l'Égypte. Il est étonant qu'après un témoignage aussi positif, *Athénée* ait écrit le contraire (*l.* 4). Jablonski trouve le moyen de concilier deux assertions aussi opposées, en rejetant cette abominable coutume sur les *Arabes Pasteurs*, qui conquirent l'Égypte, & y conserverent long-temps leurs mœurs & leurs usages.

Il prouve, par des témoignages authentiques des Thalmudistes & de Porphyre, que les *Arabes*

immoloient des victimes humaines. Le dernier raconte qu'ils massacroient tous les ans un enfant, l'enséveliſſoient ſous un autel, & l'adoroient pendant toute l'année comme une divinité tutélaire. Ce barbare uſage étoit encore en vigueur chez les *Arabes* au ſixieme ſiecle; car Jean Moſchus, qui écrivoit ſous le regne de l'empereur Maurice, dit que les Saraſins ſortis des rochers de l'Arabie, ſacrifioient de beaux garçons.

Cette coutume ſanguinaire ne paroît avoir été obſervée que dans les villes égyptienes d'Ilithye & d'Héliopolis. Quant à la premiere, il y a grande apparence que les *Arabes Paſteurs* s'y établirent. Pline dit expreſſément que ces *Arabes* fonderent la ſeconde. Leurs fondateurs & leurs nouveaux habitans furent donc ſeuls coupables. D'ailleurs, Manéthon raconte que le roi d'Égypte, Amoſis, abolit les ſacrifices humains. Or, l'on ſait que c'eſt le même roi qui chaſſa d'Héliopolis les *Arabes*. Tout conſpire donc à laver de ce forfait les Égyptiens, pour l'attribuer aux *Arabes* ſeuls.

Ces peuples nomades gravoient encore leurs traités ſur des pierres au temps d'Hérodote. Ils ſe paroient de colliers, étudioient ſuperſtitieuſement les mouvemens des oiſeaux, pour découvrir l'avenir par leur moyen, & faiſoient des luſtrations dans leurs aſſemblées religieuſes. Ce même peuple pratiquoit la circonciſion de temps immémorial. Il enterroit ſes chefs dans des déſerts reculés, où il les couvroit de terre mêlée avec du fumier.

Arabes (médailles). *Voyez* Califes (*médailles des*.)

ARABESQUES & Moresques. On donne ce nom à des rinceaux ou fleurons, d'où ſortent des feuillages faits de caprice & d'une maniere qui n'a rien de naturel. On doit les diſtinguer ſoigneuſement des *groteſques*, qui repréſentent des animaux fantaſtiques & des hommes d'une forme bizâre & extraordinaire. Comme l'alcoran défendoit aux Arabes ou Maures établis en Eſpagne, de peindre des hommes & des animaux, ils s'adonnerent à peindre des arbres, des feuillages & des fleurs fantaſtiques, auxquels on donna, pour cette raiſon, les noms d'*arabeſques* & de *moreſques*. Le palais de Grenade offre en ce genre des peintures exquiſes exécutées par les Maures, ſes anciens maîtres.

Ce genre de peinture a été connu & pratiqué par les anciens: quelques bas-reliefs Grecs, & pluſieurs tableaux d'Herculanum & de Pompeï, en font foi.

Quelques auteurs en ont voulu attribuer l'invention aux Romains du temps de Néron, d'après un paſſage de Pétrone, que M. de Paw croit être altéré, & qu'il rétablit aſſez heureuſement. Voici le texte & l'explication du ſavant allemand: „ *Pictura quoque alium exitum fecit, poſtquam Ægyptiorum audacia tam magnæ artis compendiariam invenit* „.

„ Ceux qui, comme Chriſtius, ont cru approcher le plus du véritable ſens de Pétrone, ſuppoſent qu'il a voulu déſigner une maniere de peindre les murailles des apartemens en *arabeſques* ou en feuillages, d'une maniere très-rapide & très-heurtée, qui a toujours été propre aux peuples orientaux „.

„ Sous l'horrible regne de Néron, les arts, effrayés, commencerent à abandonner l'Italie comme ils fuient tous les États deſpotiques. Les progrès du mauvais goût furent très-ſenſibles, & on penſe que ce fut alors qu'on y fit un uſage fréquent de cette eſpece de décoration, venue originairement de l'Égypte. Les Romains ne vouloient plus entendre parler de ces grands peintres qui emploient cinq à ſix ans à faire un tableau, comme Protogene; ils ne recherchoient que des enlumineurs qui travailloient très-vîte, mais très-mal, & d'une maniere abſolument fantaſtique. Voilà pourquoi *la plupart des arabeſques mêlées d'architecture, qu'on a découvertes à Herculanum, ſont auſſi ridicules*, dit M. Cochin, *que les deſſeins chinois*. Je ſai qu'on peut peindre très-rapidement de telles *arabeſques*, dès que la main s'y eſt une fois acoutumée par une longue pratique; mais je nie que ce genre, quelque médiocre qu'il ſoit, puiſſe être nommé *artis compendiaria*, l'*abrégé de la peinture* „.

„ Il me paroît fort probable que le paſſage de Pétrone ne regarde directement ni indirectement les Égyptiens; mais que les copiſtes, ſoit par ignorance, ſoit par mépriſe, ont écrit un mot pour un autre; de ſorte que le texte original, avant que d'avoir été altéré, parloit des *ectypes*, *ectyporum audacia*, ou d'un procédé particulier, par lequel on copioit les meilleurs tableaux, dont on prenoit tous les traits, qu'on rempliſſoit enſuite avec les couleurs convenables; ce qui porta un coup mortel à la Peinture. On négligea le deſſein, & on ne s'atacha plus qu'à tirer des Indes orientales ce très-belles ſubſtances colorantes, qui ne furent plus employées que par des barbouilleurs „.

„ On n'ignore pas que Pline a employé le terme d'*ectypa* dans un ſens différent de celui de Pétrone, dont on connoît la hardieſſe pour l'emploi des figures & des métaphores, qui, chez lui, ſont quelquefois heureuſes, mais le plus ſouvent forcées: au reſte, de plus grandes diſcuſſions à cet égard, feroient ici inutiles „.

ARABICARIA. Muratori (939, 9. *Theſ. inſcr.* a raporté l'inſcription ſuivante:

AURELIA. VALERIA
ARABICARIA. V. S. F.

Il conjecture que ce mot extraordinaire déſigne une femme qui vendoit des parfums d'Arabie.

ARABICUS. Ce glorieux ſurnom fut donné à Septime-Sévere, parce qu'il réduiſit l'Arabie en province romaine.

ARABIE. Le seul roi d'*Arabie* dont on ait des médailles, est Arétas. *Voyez* ce mot.

Devenue province romaine, l'*Arabie* a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honneur de Trajan & d'Hadrien, avec la légende APABIA.

Les symboles de l'*Arabie* étoient le chameau, les parfums & l'arbre qui produit l'encens.

ARAC, fils de la Terre. *Voy.* Géant.

ARACHNÉ, fille d'Idmon, de la ville de Colophon, disputa à Minerve la gloire de travailler mieux qu'elle en toile & en tapisserie. Le défi fut accepté; & la déesse voyant que l'ouvrage de sa rivale étoit d'une beauté achevée, lui jeta sa navete à la tête; ce qui chagrina *Arachné*, au point qu'elle se pendit de désespoir. Minerve, par je ne sai quel reste de pitié, la changea en araignée, qui a toujours aimé à filer & à faire de la toile.

Le nom grec de l'araignée, *ἀράχνη*, a sans doute fait imaginer cette fable.

ARADUS; île sur les côtes de la Phœnicie. ΑΡΑΔΙΩΝ. & AP.

Les médailles autonomes de cette île sont:

O. en or.

C. en argent.

C. en bronze.

Son symbole est l'Acrostolium.

Ses types ordinaires sont un taureau courant.

— Une proue de navire.

On a frapé dans cette île des médailles impériales greques, avec son ere, en l'honneur de Domitien, de Trajan, de Hadrien, de Marc-Aurele, de Commode, de Septime-Sévere, de Caracalla & d'Élagabale.

ARÆ PHILENORUM, aujourd'hui le *Port-de-Sable*, aux confins de la province Tripolitaine & de la Cyrénaïque. *Voy.* Philenes, deux Carthaginois, auxquels on avoit élevé un autel dans cet endroit.

ARAIGNÉE. Les anciens regardoient comme un présage funeste, les toiles d'*araignée* qui s'attachoient aux enseignes militaires.

ARATÉES; fêtes célébrées en l'honneur d'Aratus, célebre capitaine, qui combatit long-temps pour la liberté de la Grece contre les tyrans & dont la mémoire fut honorée par des autels & des monumens héroïques, selon Plutarque.

Le prêtre qui offroit les sacrifices au chef de la ligue des Achéens, portoit des bandeletes tachetées de blanc & de rouge; il étoit entouré de musiciens, & il conduisoit une procession solemnele. Elle étoit composée du maître d'école public, suivi de ses éleves, des sénateurs couronés de fleurs, & de tous les citoyens de Sycione.

ARBITER bibendi. Les Grecs & les Romains avoient coutume d'élire par le sort un roi du festin avant de se mettre à table. Ce roi étoit choisi parmi les convives; il présidoit au repas, & régloit le nombre de coups que chacun devoit boire. Celui qui amenoit le coup des osselets appelés *Vénus*, étoit roi sur le champ. Horace dit (*Od.* 7, *l.* 2, *v.* 25):

Quem Venus arbitrum
Dicet bibendi?

Et (*Od.* 4, *l.* 1, *v.* 18)

Nec regna vini sortiere talis.

Ce roi du festin porte différens noms dans les divers auteurs. Horace l'appele dans un autre endroit *strategus* & *pater cœnæ*; Juvénal *magister*; Varron *modimperator*; Gellius *maître du festin*; Sidoine *rex convivii*, & les Grecs le nommoient *συμποσίαρχος, βασιλεὺς, στρατηγός*.

ARBITRATOR, nom de Jupiter: il y avoit à Rome, dans la dixieme région, un portique à cinq colonnes, qui étoit consacré à Jupiter *Arbitrator*, qui regle tout.

Arbitrator castrorum P. R. Gruter (1088, 7) raporte une inscription dans laquelle cette dignité militaire est exprimée. C'étoit peut-être le juge des différents qui pouvoient naître entre les soldats.

ARBITRATUM Pontificum (*ad*). Lorsque le sénat vouloit remettre quelque afaire de religion aux jugemens des pontifies, il employoit cette expression. On la trouve souvent aussi dans les épitaphes, pour fixer l'amende à laquelle devoient être condamnés ceux qui violeroient la sainteté des tombeaux.

ARBRES, Arbrisseaux & Plantes. Les anciens avoient un respect religieux pour les forêts, les plantes, les *arbres* & les arbrisseaux isolés. Non contens d'avoir mis les uns sous la garde des Dryades, & chacun des autres sous celle d'une Hamadryade, ils consacrerent plusieurs *arbres* & arbrisseaux à des divinités d'un ordre plus relevé. Voici les noms du plus grand nombre de ces derniers. Le pin étoit consacré à Cybele; le hêtre à Jupiter; le chêne & ses différentes especes à Rhéa; l'oliver à Minerve; le laurier à Apollon; le lotus & le myrthe à Apollon & à Vénus; le cyprès à Pluton; le narcisse & l'adiente ou capillaire, à Proserpine; le frêne & le chiendent à Mars; le poorpier à Mercure; le pavot à Cérès & à Lucine; la vigne & le pampre à Bacchus; le peuplier à Hercule; l'ail aux dieux Pénates; l'aune, le cédre, le narcisse & le genievre aux Euménides; le palmier aux Muses; le platane aux Génies, &c. *Voyez* dans chaque article particulier les raisons de toutes ces consécrations.

Elles firent diviser tous les végétaux en deux classes relatives à la superstition, en heureux & en malheureux. Cette derniere classe comprenoit tous les végétaux que l'on croyoit être sous la protection immédiate des divinités infernales; tels que l'alaterne ou nerprun, dont le suc est de

couleur de sang ; la fougere & le figuier, dont les baies & les fruits sont noirs ; l'alizier, le poirier sauvage, le houx, l'églantier & autres arbrisseaux épineux avec lesquels on brûloit les monstres & toutes les choses de mauvais augure.

On consacra des *arbres* à des hommes même. Les filles de Sparte en consacrerent un à Hélene, (*Theocrit. idyl.* 18, 45). Les Romains consacrerent sur le mont Palatin un cornouiller à Romulus. Ils assuroient que ce héros ayant planté sa lance dans la terre, pour prendre les augures, elle avoit pris racine & poussé des feuilles. On voyoit encore dans la seconde région de Rome, un *arbre* consacré (*arbor sancta*) à une divinité qui est inconnue; sur le mont Palatin le figuier *ruminal*, sous lequel on assuroit que la louve avoit alaité Remus & Romulus ; & dans les Comices le figuier de Navius, planté par Tarquin l'Ancien, en mémoire du prodige opéré par cet augure célebre.

La dénomination d'*arbor sancta*, *arbre* consacré, sembloit être plus particuliérement réservée à ces *arbres* qui se faisoient remarquer dans les forêts ou sur le bord des chemins, par leur grôsseur & par l'étendue prodigieuse de leur ombrage. On leur rendoit un culte religieux ; on les entouroit de bandeletes ; on y atachoit des courones & des tabletes ou *ex-voto*. Ovide (*Met.* 8, 749) a décrit un de ces *arbres* chargé des monumens de la superstition :

Stabat in his ingens annoso robore quercus ;
Una nemus, vitta mediam, memoresque tabellæ,
Sertaque cingebant, voti argumenta potentis.

Ainsi Xerxès appendit à un *arbre* sacré des bijoux & des offrandes précieuses. (*Ælian. var. hist. l.* 2, *c.* 14). Ainsi Tydée, pere de Diomede, fait vœu (*Thebaid. l.* 2, *v.* 739) d'appendre à un *arbre* consacré à Pallas, des bandeletes de pourpre, brodées de blanc.

Le paysage antique d'un pied de hauteur & de six pouces de largeur, enlevé d'une fresque sur la voie Appiene, & conservé à la Villa-Albani, nous offre un de ces *arbres* sacrés. Sur la gauche du tableau, on aperçoit auprès de la riviere un grand *arbre*, ayant un petit berceau ou une niche placée entre ses branches ; plusieurs rubans ou bandeletes pendent de ses rameaux. Winkelmann a publié dans ses *Monum. ant. inediti*, n°. 208, ce joli paysage, qui se distingue des paysages d'Herculanum par une meilleure entente des lointains.

Les voyageurs pieux ne manquoient pas de se détourner du chemin pour adresser des prieres & des vœux à ces *arbres* sacrés. On plaçoit quelquefois des autels sous leur ombrage, qui servit de temple aux premiers Romains, selon Pline, (*XII*, 1): *Arbores fuere numinum templa, priscoque ritu simplicia rura etiam nunc Deo præcellentem arborem dicant.* C'est pourquoi ils y suspendoient aussi des lampes votives, comme nous l'apprenent Martial & Prudence.

Mart. (*x*, 6, 3) :

Quando erit ille dies, quo campus, & arbor, omnis
Lucebit Latia culta lucerna nuru.

Prudence, (*Cont. Symmach. II*, 1099) :

Et quæ fumificas arbor vittata lucernas
Sustinuit, cadit ultrici succisa bipenni.

Les Romains voulurent transporter dans le sein de Rome ces ombrages frais, qui leur rendoient si cheres leurs maisons de campagne. Pour cet effet, ils éleverent des terrasses sur leurs palais, & y transplanterent de grands *arbres*. Séneque (*contr.* 5) leur reproche ce rafinement de luxe: *Non vivunt contra naturam, qui pomaria in summis turribus serunt? quorum sylvæ in tectis domorum ac fastigiis nutant, inde ortis radicibus, quo improbe cacumina egissent.* „ N'est-ce pas aller contre l'ordre naturel, que de planter des vergers sur des tours, des forêts sur les toits des maisons, &c. „? Horace avoit déja vu commencer ce luxe, comme il paroît par l'ode 10e du 3e livre :

Audis, quo strepitu janua, quo nemus
Inter pulcra situm tecta remugiat
Ventis?

ARC. „ Sur une pâte antique de Stosch, représentant Hercule combatant les oiseaux de Stymphale, l'*arc* de ce héros n'est pas formé en demi-cercle ; il a la même courbure que l'*arc* dont il est armé sur une pierre gravée du muséum de Florence (*T.* 1, *tab.* 38, n. 1), & sur deux bas-reliefs de la premiere maniere de l'art, placés dans la Villa-Albani, où Hercule arrache le trépied à Apollon. Il est plié plusieurs fois, & va, pour ainsi dire, en serpentant ; tandis que l'*arc* d'Apollon est presque droit, & n'est plié qu'aux deux bouts. Hercule tenoit cet *arc* d'un berger de Scythie, nommé Teutarus „.

„ Les savans ont cru que l'*arc* des Scythes avoit la forme d'un demi-cercle. Un ancien poëte cité par Athénée, introduit un berger, qui ne sachant pas écrire le nom de Thésée qu'on lui demandoit, tâche de s'expliquer en comparant les lettres de ce nom avec les idées qui lui étoient les plus familieres. Il dit que le *sigma* ou la troisieme lettre, avoit la figure d'un *arc* de Scythe. D'après cela, quelques auteurs ont cru que le *sigma*, dans les plus anciens temps, étoit formé comme un C latin. Cette assertion est évidemment fausse, puisque c'est, au contraire, la forme la plus moderne de cette lettre, comme il est prouvé dans Haym, par une médaille avec la tête de Lycurgue, qui est sûrement d'une époque moderne. Cependant, le P. Hardouin a eu tort

de prétendre que le *sigma* Σ formé en C, ne se trouve ni du temps d'Auguste, ni des premiers empereurs. On voit le *sigma* C sur des médailles de Mithridate, & sur la Mosaïque du temple de la Fortune que Sylla fit bâtir à Préneste, aujourd'hui Palestrine „.

„ D'autres savans ont eu plus de raison, en voulant concilier la description du berger avec le Σ. Car si l'on examine cette lettre sur le marbre de Sigée (*Chishul*, *p.* 4), monument de la plus haute antiquité, on la trouve formée ainsi Σ, & pliée de la même maniere que l'*arc* d'Hercule sur plusieurs pierres qui représentent la défaite des oiseaux de Stymphale. On sait de plus, que le Pont Euxin a été comparé par les anciens à un *arc* scythique; ce qui seroit faux si cet *arc* eût été un demi-cercle ; & si le *sigma* n'eût pas ressemblé à celui du marbre de Sigée. Au reste, un des plus anciens monumens où le *sigma* soit formé ainsi Σ, est une médaille de Haym, sur laquelle il prend faussement pour la tête d'Anthistene, un masque tragique „. (*Winkelmann*, *Pier. de Stosch.*)

On pouroit distinguer ces deux especes d'*arc* par des épithetes que fournit Ovide. L'*arc* d'Hercule ou l'*arc* scythe, qui a la forme de l'ancien *sigma* grec Σ, s'appéleroit *arcus patulus*. Ovide, (*Métam.*):

Imposita PATULUS *calamo sinuaverat arcus.*

Celui d'Apollon s'appeloit *arcus sinuosus*. Ovide, (*Amor. l.* 1, *eleg.* 1):

Lunavitque genu SINUOSUM *fortiter arcum.*

ARC. L'*arc* sur les médailles n'est un attribut d'Apollon, que dans le cas où sa figure l'acompagne. Seul, il marque ordinairement le culte qui étoit rendu à Hercule dans les villes où ces médailles ont été frapées.

ARC-EN-CIEL. Les poëtes disoient que ce phénomene céleste étoit la trace du chemin qui suivoit Iris, messagere de Junon, en descendant des cieux sur la terre.

Pline & Plutarque raportent que les prêtres, dans les offrandes & les sacrifices, employoient de préférence le bois sur lequel l'*arc-en-ciel* avoit reposé, & qui en avoit été mouillé. Ils assuroient, on ne sait sur quel fondement, que ce bois rendoit une odeur beaucoup plus agréable que les autres.

ARC DE TRIOMPHE. On donne ce nom à de grands portiques élevés à l'entrée des villes, sur des rues ou sur des chemins publics, à l'honneur d'un vainqueur qui avoit mérité les honeurs du triomphe, ou en mémoire de quelque événement important. On en élevoit à l'honneur des dieux auxquels on associoit quelquefois des mortels. L'inscription suivante, conservée dans les regiltres de l'hôtel-de-ville de Langres, en fait foi:

Q. SEDULIUS FIL
SEDULI. MAJOR
DIS MARIS AC
AUG. ARCUM.
STATUAS IDEM
M. D. D

On peut y joindre celle-ci:

IMP. T. VESPASIANUS
CAESAR. AUG. VII. COS
MARTI. APOLLINI
MINERVÆ
ARCUM. VICAN
VINDONISSENSIS. CURIÆ

Les premiers monumens de ce genre n'eurent rien de magnifique. Celui de Romulus fut assez grossiérement construit de simples briques, & celui de Camille de pierres presque brutes. Dans la suite le marbre y fut employé; & l'architecture secondée de la sculpture, les orna de bas-reliefs & d'inscriptions. Pendant long-temps ces *arcs* eurent la forme d'un demi-cercle, comme celui que Cicéron appele *Fornix Fabianus*, & que Victor appele *Arcus Fabianus*. On leur donna ensuite une forme carrée, au milieu de laquelle s'élevoit un grand portail voûté, acompagné ordinairement des deux côtés d'une porte de moindre hauteur. Le haut du portail étoit orné de victoires qui présentoient des courones au triomphateur à son passage.

Il ne paroît pas que les Grecs aient bâti des *arcs de triomphe*; on doit en faire honeur aux Romains. Pline les appele une invention nouvele, *novitium inventum*. Il ne veut parler sans doute que des *arcs de triomphe* ornés de sculptures & d'inscriptions; car il en existoit plusieurs avant lui, tels que ceux de Romulus, de Fabius, &c.

Pendant que la république subsista, le peuple & le sénat ne firent jamais élever des *arcs de triomphe* à l'honeur des morts; ce fut toujours pour les généraux qui revenoient triomphans des ennemis de Rome. Auguste étant devenu maître de l'Empire, vit la flaterie en élever à l'honeur des morts, pour lui complaire. Néron Drusus étant mort dans la Germanie, le sénat proposa à l'empereur Auguste, son beau-pere, de bâtir un *arc de triomphe* à l'honeur de ce prince. Il accepta cette proposition nouvele, & on l'éleva sur la voie Appiene. Caligula fut le second qui reçut le même honeur après sa mort, de la part des Pisans, chez qui il avoit envoyé une colonie. Germanicus fut le troisieme.

L'adulation faisans tous les jours des progrès plus rapides parmi les sénateurs, ils proposerent encore une nouveauté dans ce genre, qui affligea les derniers Romains. Ils résolurent d'élever un *arc de triomphe* à Livie, épouse d'Auguste, après qu'elle eut cessé de vivre. Dion remarque que

jamais, avant ces jours de servitude, on n'avoit acordé cet honeur à des femmes. Tibere, quoique fils de Livie, en fut si honteux lui-même, qu'il n'acorda la demande des sénateurs, qu'en se changeant de l'exécuter à ses dépens. Il recula toujours, ajoute Dion, ce projet insensé, & finit par le laisser tomber dans l'oubli.

Les Grecs appelerent les *arcs de triomphe* des Romains, *porte-trophées*, parce que les dépouilles des ennemis en faisoient le plus bel ornement.

Nous allons faire mention des *arcs de triomphe* les plus célebres. On éleva deux *arcs de triomphe*, avec des statues de grandeur naturelle, à l'honeur d'Auguste, pour avoir rétabli la voie Flaminiene depuis Rome jusqu'à Rimini. Ils furent placés aux deux extrémités de cette voie, l'un sur le pont du Tibre, & l'autre à Rimini. Le sommet du mont Saint-Bernard dans les Alpes, servit de base au troisieme *arc de triomphe*, qui fut bâti en son honeur, à cause de la victoire remportée sur les habitans de ces montagnes.

Le petit *arc de triomphe* de Septime-Sévere, bâti en marbre par les marchands du *forum boarium*, marché aux bœufs, étoit placé près du *Vélabre*, entre le mont Palatin, l'école greque & l'édifice à quatre faces de Janus. Il est joint aujourd'hui aux murs de l'Église de Saint Géorges. Ces marchands le dédierent à Septime-Sévere & à sa famille, comme nous l'apprend l'inscription suivante qui y est gravée : L. SEPTIMIO. SEVERO. PIO. PARTINACI. AUG. ARAB. ADIABEN. PARTH. MAX. FORTISSIMO. FELICISSIMO. PONTIF. MAX. TRIB. POTEST. XII. IMP. XI. COS. III. PATRI. PATRIÆ. ET. IMP. M. AURELIO. ANTONIO. PIO. FELICI. AUG. TRIB. POTEST. VII. COS. III. P. P. PROCOS. FORTISSIMO. FELICISSIMOQUE. PRINCIPI. ET. JULIÆ. AUG. N. ET. CASTRORUM. ET. SENATUS. ET. PATRIÆ. ET. IMP. CÆS. M. AURELII. ANTONINI. PII. FELICIS. AUG. PARTHICI. MAXIMI. BRITANNICI. MAXIMI. ARGENTARII. ET. NEGOCIATORES. BOARII. HUJUS. LOCI. QUI. DEVOTI. NUMINI. EORUM. INVEHENT. Il est conservé entier, ainsi que ses bas-reliefs, sur lesquels on voyoit d'un côté Sévere & sa femme Julia Pia, & de l'autre Antonin Caracalla & Géta, qui offroient un sacrifice avec tout l'appareil ordinaire, l'autel, les instrumens sacrés, le victimaire & plusieurs autres figures. Mais l'odieux Caracalla fit hacher au ciseau la figure de son infortuné frere Géta.

L'arc de Camille étoit bâti de grosses pierres de taille, sans ornement. On n'en voit plus de restes.

L'arc de Claude. En creusant les fondemens du palais Colonne, surnomé Sciarra, du nom de la place fut laquelle il est bati, on trouva, en 1641, les débris de cet *arc de triomphe*. Ils consistoient en un pavé de mosaïque, un énorme quartier de marbre, sur lequel on lisoit les titres de cet empereur, des colonnes cannelées de marbre Africain, le torse d'un captif, & une médaille d'or de Claude, portant au revers la statue équestre de l'empereur, posée sur un *arc de triomphe*, en mémoire de sa victoire sur les Bretons.

L'arc Compitalitius ou des carrefours, étoit placé auprès de la porte *Septimiane*, d'où il fut surnomé *Septimien*. On n'en connoît aucun reste.

L'arc de Constantin subsiste presqu'entier auprès du mont Palatin, au commencement de la voie Appiene. Le peuple romain éleva cet *arc de triomphe* en l'honeur de Constantin, après sa victoire sur Maxence. Cet événement y a fait placer les ornemens d'un triomphe, des trophées, des victoires ailées, huit statues de captifs, dont Laurent de Médicis abatit les têtes pour les emporter à Florence, & que Clément XII a fait restaurer.

Cet *arc* est percé de trois portes ; une très-grande au milieu de deux petites. Au dessus de la plus grande porte est placée des deux côtés de l'*arc*, l'inscription suivante :

IMP. CAES. FL. CONSTANTINO. MAXIMO
P. F. AUGUSTO. S. P. Q. R.
QUOD. INSTINCTU. DIVINITATIS. MENTIS.
MAGNITUDINE. CUM. EXERCITU. SUO
TAM. DE TYRANNO. QUAM. DE OMNI. EJUS
FACTIONE. UNO. TEMPORE. JUSTIS
REMPUBLICAM. ULTUS. EST. ARMIS
ARCUM. TRIUMPHIS. INSIGNEM. DICAVIT

Sur un des côtés de l'épaisseur du portail ou de la grande porte, on lit LIBERATORI URBIS, & sur l'autre FUNDATORI QUIETIS. VOTIS X. est écrit au dessus d'une des petites portes, & VOTIS XX. au dessus de l'autre.

Les sculptures de cet *arc de triomphe* sont de divers temps ; & les unes annoncent les beaux jours de la sculpture, tandis qu'on la voit expirante sur les autres. Du nombre des premiers sont les bas-reliefs des deux côtés de l'intérieur du portail. Un empereur y paroît à cheval, acompagné des enseignes militaires, courant aux ennemis ; & le même leur donne des loix après les avoir vaincus. Les traits de cet empereur sont exactement ceux de Trajan, & ne rapelent point ceux de Constantin. C'est par-là qu'on a reconu que l'*arc* de l'empereur chrétien avoit été construit avec les débris de celui de Trajan, qui étoit bâti dans son *forum*, ou avec les débris de ce *forum* lui-même ; ce qui explique la différence sensible qu'offrent des bas-reliefs d'un travail aussi inégal. Mais ce qui porte jusqu'à l'évidence cette conjecture, est le bas-relief qui représente une femme assise à terre s'apuiant sur une roue de chariot, telle qu'on la voit sur les médailles de Trajan, où elle figure la voie Trajane que ce prince avoit fait construite.

L'arc de Domitien ou *de Portugal*, fut ainsi nommé à cause du palais d'un cardinal portugais, qui étoit auprès. Cet *arc* a excité de grandes contestations entre les antiquaires ; les uns prétendent que c'étoit l'*arc* de Domitien, & d'autres celui de

Marc-Aurele. Mais Alexandre VII se proposant d'embélir la rue du Cours, qoe ce *arc* coupoit en deux, le fit examiner avec soin, pour le détruire, s'il n'avoit aucun mérite. On reconut que la structure en étoit irréguliere dans toutes ses parties, que ses ornemens n'avoient entr'eux aucun raport, & qoe le plan & le terrain sur leqoel il étoit construit, ne s'acordoient point avec les anciens; d'où l'on conclut que cet édifice étoit moderne qu'on l'avoit formé de bas-reliefs, de marbres antiques, & d'autres morceaux rassemblés au hazard. Sur ce raport, on le détruisit.

L'*arc de Drusus*, que Rofus & Victor placent dans la premiere région, ne subsiste plus. On ne sait pas même précisément auquel des deux Drusus, du pere de Tibere ou du frere de cet empereur, il apartenoit. Les sentimens sont partagés sur ce sujet. On croit cependant que deux colonnes de marbre Africain, qui sont en face de la porte de Saint Sébastien, en faisoient partie.

L'*arc de Fabius l'Allobrogique*, appelé par Cicéron *fornix Fabianus*, étoit bâti en demi-cercle sur la voie Sacrée, auprès du temple d'Antonin & de Faustine, converti aujourd'hui eo Église, sous le vocable de Saint Laurent *in miranda*.

L'*arc de Gallien* est appelé aujourd'hui l'*arc de Saint Vit*, parce qu'il est contigu à l'Église de ce Saint. Il offre un triste témoignage des malheurs du temps où il fut bâti. L'empire étoit déchiré par les guerres civiles, les finances épuisées, & les particuliers enterroient leurs richesses. Marc-Aurele Victor fit élever ce monument en l'honeur de Gallien & de Salonine son épouse. On n'y voit aueun bas-relief, mais seulement on ordre corinthien très-mesquio & très-médiocre. Voici l'inscription qui y est gravée:

GALLIÈNO. CLEMENTISSIMO. PRINCIPI
CUIUS. INVICTA. VIRTUS
SOLA. PIETATE. SUPERATA. EST
ET. SALONINAE. SANCTISSIMAE. AUG
M. AURELIUS. VICTOR
DEDICATISSIMUS
NUMINI. MAIESTATIQUE. EORUM

on ne peut pas l'appeler *arc de triomphe*, parce que l'épouse de Gallien y est nommée, & que d'ailleurs on y n'aperçoit aucun vestige de triomphe.

L'*arc de Germanicus* ou *de Tibere* ne subsiste plus. Il étoit placé, selon les uns, près du champ de Flore; mais Nardini pense, avec raison, qu'il étoit bâti à l'entrée d'une montée do capitole, comme l'*arc* de Sévere est placé à l'entrée de l'autre montée.

L'*arc de Gordien le jeune* étoit placé dans la septieme région. Il ne subsiste plus.

L'*arc d'Horatius Coclès* étoit placé, selon quelqoes écrivains, non loin du pont *Sublicius*, au bas du mont Aventin. Il étoit construit de gros quartiers de rochers bruts, & portoit l'inscription suivante:

P. LENTULUS. CN. F. QUINTIUS. CRISPINUS
VALERIANUS. EX. S. C. FACIUNDUM
CURAVERE. IIDEMQUE. COMPROBAVERE

On rejete assez unanimement comme une fable, l'existence de cet *arc*, dont aucun auteur ancien n'a vu de traces.

L'*arc de Janus*. Voyez Sacriportus.

L'*arc de Marc-Aurele & de Faustine* fut bâti par Commode leur fils, dans le *forum* d'Antonin. Il n'existe plus.

L'*arc de Marc-Aurele & de Verus* étoit placé dans la septieme région. On n'en connoît aucune trace.

L'*arc de Néron* fut bâti par ordre du sénat, & placé dans le capitole; mais il ne subsiste plus.

L'*arc neuf* étoit placé dans la septieme région, selon Rufus, qui a vouln désigner par-là celui *de Constantin* décrit plus haut, & qui avoit été bâti peu de temps avant cet écrivain.

L'*arc d'Octavius*, pere d'Auguste, fut bâti en son honeur, dans la dixieme région, par ce fils, devenu maître du monde. Il ne subsiste plus.

L'*arc de la porte neuve* ne subsiste plus. Nardini a cru en voir un reste dans une corniche de marbre à l'entrée de la voie Flaminiene, auprès d'une hôtelerie appelée *Borghetto*. Peut-être avoit-il été élevé en l'honeur d'Auguste, qoi fit travailler avec tant de soin à la voie Flaminiene.

Les deux *arcs de Romulus* n'étoient que de briques, & cependant les Romains ne les revêtirent pas de marbre, ainsi que les nouveaux *arcs*, afin de conserver la mémoire des premiers temps.

L'*arc de Scipion l'Africain* étoit placé au bas de la montée du capitole. On n'en connoît aucune trace.

Le grand *arc de Septime-Sévere* fut élevé par le peuple romain, en mémoire de la victoire qoe remporta Sévere sur les Parthes & sur les autres nations barbares ennemies de Rome; comme on l'apprend de l'inscription soivante, gravée sur les deux faces de l'*arc*:

IMP. CÆS. LUCIO. SEPTIMIO. M. FIL. SEVERO. PIO. PERTINACI. AUG. PATRI. PATRIAE. PARTHICO. ARABICO. ET. PARTHICO. ADIABENICO. PONTIF. MAXIMO. TRIBUNIC. POTEST. XI. IMP. XI. COS. III. PROCOS. ET. IMP. CAES. M. AURELIO. L. FIL. ANTONINO. AUG. PIO. FELICI. TRIBUNIC. POTEST. VI. COS. PROCOS. P. P. OPTIMIS. FORTISSIMISQUE. PRINCIPIBUS. OB. REMPUBLICAM. RESTITUTAM. IMPERIUMQUE. POPULI. ROMANI. PROPAGATUM. INSIGNIBUS. VIRTUTIBUS. EORUM. DOMI. FORISQUE. S. P. Q. R.

Ces lettres étoient de bronze, & les Goths les enleverent. Mait on a lu cette inscription par le

moyen des trous que remplissoient les tenons des lettres ; comme on a déchifré depuis l'inscription de la *maison carrée* de Nîmes. En l'étudiant, on a découvert que le mot OPTIMIS. FORTISSIMISQUE. PRINCIPIBUS, avoient été mis par ordre de Caracalla à la place des suivans, AT. P. SEPTIMIO. GETAE. NOBILISSIMO. CAESARI. O. P., que sa haine pour son frere Géta avoit fait éfacer. On voit que le marbre a été creusé sous ces nouveles letres, & qu'elles-mêmes sont d'une hauteur inégale.

Cet *arc de triomphe* est placé au bas de la montée du capitole. Serlio assure qu'il a été fabriqué avec différentes ruines d'anciens édifices ; mais sa conjecture paroît hazardée. Quoique cet *arc de triomphe* soit enterré & mutilé en partie, on y distingue encore des bas-reliefs intéressans. Aux deux côtés de la voûte du grand *arc*, on voit deux Victoires ailées qui portent des trophées, deux Génies chargés de parfums, de fleurs & de fruits, symboles des provinces soumises par Sévere, & quatre fleuves, dont deux paroissent être barbares ou étrangers à la domination romaine. La même voûte est ornée de compartimens & de rosaces de très-bon goût. Huit colonnes cannelées d'ordre corinthien, soutienent la frise qui portoit l'inscription. Un escalier de marbre, pratiqué dans l'intérieur de l'édifice, conduisoit à son sommet, où étoit placé Caracalla avec son pere & son frere, dans un char de triomphe tiré par six chevaux. À leurs côtés étoient debout des soldats, qui acompagnoient le triomphateur.

L'*arc de Tibere* fut bâti par Claude auprès du théâtre de Pompée, dans la neuvieme région. Il n'en existe plus aucune trace.

L'*arc de Titus*, placé entre le *forum Romanum* & le Colisée, est un des plus anciens *arcs* qui aient conservé leur inscription. Voici la siene :

SENATUS. POPULUSQUE. ROMANUS
DIVO. TITO. DIVI. VESPASIANI. F.
VESPASIANO. AUGUSTO

Cette inscription annonce, par le mot *divo*, que l'*arc* n'a été élevé qu'après l'apothéose de Titus, qui est représenté assis sur un aigle à la voûte du portail. La frise de l'*arc de triomphe* est supportée par deux colonnes d'ordre corinthien, & l'on y avoit sculpiés les apprêts d'un sacrifice. Aux deux côtés intérieurs du portail, est placé Tibere dans son char de triomphe tiré par quatre chevaux, que conduit Rome tenant une haste & portant une lance. Les licteurs acompagnent le char, ainsi que la Victoire, qui courone Titus. Ce char est précédé par les dépouilles du temple de Jérusalem, que l'on porte sur des brancards. Ce sont le chandelier à sept branches, les tables de la loi, la table d'or *des pains de proposition*, & d'autres vases précieux.

L'*arc de Trajan* terminoit son *forum*, selon Dion. Il n'en existe plus que les bas-reliefs appliqués à l'*arc* de Constantin. Panciroles a cru voir les restes d'un second *arc* de Trajan dans les ruines qui sont auprès de la porte de Saint Sébastien, & que nous avons attribuées à celui de Drusus.

Les *arcs de triomphe* qui ornoient le chemin & les rues par lesquelles marchoient les triomphateurs avec toute leur pompe, n'étoient que de bois, & on les détruisoit aussi-tôt après le triomphe. Ils étoient ornés de trophées, des représentations des villes prises, des nations vaincues & de captifs enchaînés. On ménageoit au dessus des espaces pour placer des joueurs d'instrumens & des hommes chargés de trophées. Le plus magnifique de ces *arcs* étoit placé à l'entrée du pont triomphal, dont on voit des restes à la gauche du Tibre, auprès de Saint Jean des Florentins. Le portail ou la plus grande des trois portes servoit au passage du triomphateur & de son cortege ; les deux petites portes étoient réservées aux persones distinguées, & aux parens & amis du héros.

L'*arc de Verus* étoit dans le *forum* de Trajan. Il fut élevé pour conserver la mémoire de ses victoires sur les Parthes. On n'en connoît aucun vestige.

On voyoit encore dans le siecle dernier, près de la collégiale des SS. Celse & Julien, les restes d'un *arc de triomphe*, que l'on croyoit avoir été consacré aux empereurs Gratien, Valentinien & Théodose.

Les *arcs de triomphe* ne furent pas renfermés dans l'enceinte de Rome seule. Nous avons déja parlé de ceux d'Auguste, élevés sur le sommet des Alpes & à Rimini ; nous allons faire mention de quelques autres encore plus remarquables.

L'*arc de triomphe d'Ancone* fut élevé en l'honeur de Trajan, de Plotine son épouse, & de Marciana sa sœur. Il est de marbre blanc, & bâti avec beaucoup plus de solidité que les monumens de cette espece. On trouve peu d'édifices antiques où l'on ait employé des blocs de marbre d'un aussi grand volume. L'embâsement de l'*arc* jusqu'au pied des colonnes est d'un seul morceau : il porte en longueur vingt-six palmes romains & un tiers (environ dix-huit pieds françois), en largeur dix-sept palmes & demi (environ douze pieds), & en hauteur treize palmes (environ huit pieds.) On avoit placé sur le faîte de cet *arc*, la statue équestre de Trajan ; & l'on conserve encore à l'hôtel-de-ville d'Ancone, une corne du pied de son cheval.

La partie méridionale de la France, située entre le Dauphiné, le Rhône & la Méditerranée, offre quatre *arcs de triomphe* antiques en différens états. On ne voit plus que des ruines & des vestiges de ceux de Cavaillon & de Carpentras. L'*arc* de Saint Remi en Provence est plus entier : il n'a qu'une porte, au dessus & aux deux côtés de laquelle sont placées des victoires. Deux figures d'hommes

d'hommes mal-traitées par le temps, remplissent les intervalles que laissent deux colonnes cannelées, dont la porte de l'*arc* est acompagnée.

L'*arc de triomphe d'Orange* est mieux conservé que les trois dont nous venons de parler. Il sert de porte à la ville d'Orange, & fut érigé, selon l'opinion commune, à l'occasion de la victoire que Caius Marius & Catulus remporterent sur les Teutons, les Cimbres & les Ambrons. Cet *arc* a environ onze toises de longueur, & dix toises dans sa plus grande hauteur. Il est formé par trois arcades ornées en dedans de compartimens, de feuillages, de fleurons & de fruits.

Sur l'arcade du milieu est une longue table d'atente, & la représentation d'un combat que se livrent des fantassins & des cavaliers, les uns nus, & les autres armés & habillés. Sur les petites portes des côtés sont des amâs de boucliers, d'épées, de poignards, de javelots, de trompetes, de casques & d'enseignes militaires sculptées en bas-relief. On y voit aussi d'autres tables d'atente, avec des trophées de victoires navales, des éperons, des acrostoles, des ancres, des proues, des aplustres, des rames & des tridens. Au dessus des trophées de la face orientale est un soleil rayonnant, au milieu d'un *arc* parsemé d'étoiles. Des instrumens de sacrifice occupent le haut de l'*arc*, au dessus de la petite porte du septentrion. A la même hauteur, du côté du midi, on voit le buste d'une femme entourée d'un grand voile. Les frises principales sont ornées de fantassins qui combatent. Tous ces attributs se raportent à deux victoires remportées, l'une sur mer, & l'autre sur terre.

Quoique l'architecture moderne ne soit pas du ressort de ce Dictionaire, nous ne pouvons cependant pas taire une remarque d'après laquelle on jugera si l'admiration pour les arts des anciens, nous fait dédaigner ou méconnoître ce que ceux des modernes offrent d'estimable & de véritablement beau. Nous nous croirons exempts de ce reproche, que l'on fait tous les jours aux antiquaires, après avoir rapelé à nos lecteurs que Paris renferme un *arc de triomphe* supérieur à tous ceux qui sont décrits dans cet article, & par sa hauteur & par sa noble simplicité. C'est la porte de Saint Denis. Ses bas-reliefs & ses inscriptions, qui ont été composées par l'architecte, ne dépareroient pas les débris de l'*arc* de Trajan ; & ils sont d'une beauté dont ne peuvent approcher ni les sculptures des *arcs de triomphe* d'Italie, ni celles des *arcs* de Provence.

ARCA. Ce mot avoit chez les Romains différentes acceptions, qu'il faut distinguer soigneusement.

Arca custodia, étoit une espece de cachot ou de cage de bois, dans laquelle on renfermoit les criminels que l'on tenoit *au secret*. Cicéron (*pro Milon.* 22) : *Subito accepti in quæstionem, tamen separantur a cæteris, & in arcas conjiciuntur, ne quis cum his colloqui posset*. Le bois de chêne, *robur*, dont ces cages étoient fabriquées, leur fit donner par la suite le nom de *robora*.

Arca finalis. On donnoit ce nom à des pierres qui servoient de bornes dans les champs, & qui étoient taillées en forme d'*arche* ou de cofre. Cette forme les fit confondre quelquefois avec des tombeaux. Séneque (*epist.* 13) dit de lui-même : *In ipsa Scipionis Africani villa jacens hæc tibi scribo adoratis manibus ejus & arca, quam sepulcrum tanti viri suspicor*. „ Je vous écris étant malade dans la maison de campagne de Scipion l'Africain, où j'ai vu avec un respect religieux les mains de ce héros & son *arche*, que je crois être le tombeau de ce grand homme „. La ressemblance des *arches sépulcrales* & des *arches de limites*, rendoit incertain le précepteur de Néron.

Arca publica, *arca populi*, étoit le fisc ou trésor public.

Arca sepulcralis, étoit un tombeau ou cercueil, que l'on appele aujourd'hui *urne*, en parlant des monumens antiques. Ces urnes étoient faites comme un cofre, *arca* ; c'est-à-dire, qu'elles étoient quadrangulaires, & fermées par un couvercle dont la forme varioit suivant le goût des ouvriers. Des briques ont ordinairement été la matiere des urnes ; mais elles étoient faites souvent de marbre ; & les bas-reliefs dont on aimoit à les orner, sont aujourd'hui la plus belle partie des collections d'antiquités.

Arca pontificum. On appeloit de ce nom un trésor qui étoit gardé par les pontifes, dans lequel on déposoit certaines amendes, & en particulier celles que devoient payer les violateurs de la sainteté des tombeaux. Les épitaphes font souvent mention de ces amendes, & du trésor où on les déposoit. En voici un exemple : HOC. MONUMENTUM. NE. DE. NOMINE. NOSTRO. EXIAT. QUI. EXTERNUM. INDUCERE. VOLUERIT. POENAE. NOMINE. INFERAT. ARCAE. PONTIFICUM. H-S. L. M. N.

Les pontifes préposoient à la garde de ce trésor un trésorier, des officiers appelés *Curatores*, & d'autres nommés *Quatuorviri*.

ARCADIA, en Crete. ΑΡΚΑΔΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

ARCADIE ; nymphe, mere de Philonomé.

ARCADIENS, dans le Péloponese. AP. en monogramme.

Leurs médailles autonomes sont :

R. en argent.

RR. en bronze.

O. en or.

Leurs types sont :

Pan assis sur des rochers. — La syringe de Pan. — Une lyre.

Ce peuple a fait fraper une médaille en l'honeur d'Antinoüs, avec l'inscription APXACI.

Les *Arcadiens* paroissent avoir été le dernier

peuple civilisé du Péloponese. Ils habitoient un pays montueux, éloigné des côtes de la mer; c'est pourquoi ils communiquerent tard avec les étrangers. On doit raporter sans doute à l'époque tardive de leur civilisation, le surnom de *mangeurs de glands*, βαλανηφάγοι, qui, dans l'origine, devoit leur être commun avec les autres peuples agrestes du Péloponese, mais qui resta à eux seuls.

Ils rendoient un culte particulier au dieu Pan. Dans les premiers temps, ils avoient immolé des garçons à Jupiter, & avoient fait mourir en son honeur de jeunes filles sous les coups de verges. Comme les *Arcadiens* étoient pasteurs, ils conserverent long-temps l'extérieur grôssier & rustique des peuples qui nourissent les bestiaux; de sorte que mal-gré leur goût pour la Musique, on désignoit en Grece les ânes sous le nom de rossignols d'Arcadie.

ARCADIUS, fils aîné de Théodose I.

FLAVIUS ARCADIUS AUGUSTUS.

Ses médailles sont:

C. en or.

Il y a au cabinet du roi deux médaillons en or d'*Arcadius*; ils sont d'une grande forme.

C. en argent; quelques revers R.

RR. en médaillons de B.

C. en M. & P. B.

La colonne qui avoit été élevée à Constantinople en l'honeur de ce prince, étoit ornée de bas-reliefs qui ont été gravés d'après les desseins de Gentile Bellino, peintre vénitien, appelé à Constantinople par Mahomet II. Il paroît que cet artiste a beaucoup embéli l'ouvrage dans son dessein. On voit encore dans le quartier nommé *Consaiui*, la base de cette colonne, qui est de granit. La colonne a été démolie par les Turcs au commencement de ce siecle, parce qu'elle avoit été ébranlée plusieurs fois par les tremblemens de terre, & parce que sa chute pouvoit causer de grands domages.

ARCARIUS; garde d'un trésor. On connoît le trésorier du fisc, celui de l'*arca pontificum*, du trésor des pontifes, & celui des préfets du prétoire. Le premier est nommé dans l'inscription suivante, trouvée à Naples. *Arcarius* y est écrit par un K r

D. M.
MARCIAE. MELISSAE. CONJUGI
INCOMPARABILI. FELIX. ARK.
REIP. NEAPOLITANORUM.
L. D. XX. PERM. MAGIST.
ET. MARCIUS. FELIX. MATRI. B. M.

Les trésoriers de la maison d'Auguste, *arcarii lib. Aug.* étoient ordinairement des afranchis, comme l'annoncent leurs épitaphes; ceux des particuliers étoient de simples esclaves. On donnoit aussi le nom d'*Arcarius* à celui des derniers qui avoit la garde des habits que l'on quitoit & reprenoit au bain, & même de tous les habillemens du maître. *Arcarius* venoit alors d'*arca*, cofre ou armoire dans laquelle on renfermoit les habits.

ARCAS, fils de Jupiter & de Calisto, régna dans l'Arcadie, à laquelle il donna son nom; instruit par Triptoleme, il apprit à ses sujets à semer du blé & à faire du pain. Aristée lui montra aussi à filer la laine, & à en faire des étofes. La fable dit qu'*Arcas* devenu grand, étant à la chasse, rencontra sa mere sous la figure d'une ourse: il ne la reconut pas, quoique lui-même en fût connu. Calisto s'arrêta pour le voir; mais *Arcas* alloit la percer de ses traits, quand Jupiter, voulant empêcher ce parricide, le métamorphosa aussi en ours, & les enleva tous deux dans le ciel, où ils forment les constellations de la grande & de la petite ourse. *Voyez* JUPITER. Selon une autre tradition, *Arcas* eut deux enfans d'une Hamadryade, nommée Prospela. *Voy.* PROSPELA. Il épousa ensuite une dryade qui s'appeloit Érato, & qui le rendit pere de trois garçons. *Voy.* CALISTO.

ARCÉ, fille de Minos, fut aimée d'Apollon, & le rendit pere de Milet, de qui Byblis & Caunus reçurent le jour. *Voy.* MILET.

ARCERA; chariot qui servoit aux vieillards & aux infirmes. *Arcera* étoit proprement un lit couvert, que l'on plaçoit sur un chariot découvert, *plaustrum*.

ARCERII milites. Voy. FERENTARII.

ARCÉSILAS; un des cinq chefs de l'armée greque, qui conduisoient les Béotiens de Thebes au siége de Troye, selon Homere; il étoit fils de Jupiter & de Torédie. Les autres chefs étoient Pénélée, Leitus, Prothénée & Clonius.

ARCÉSIUS, grand-pere d'Ulysse, étoit fils de Jupiter, selon Ovide, ou de Céphale, selon Aristote. Céphale, dit-il, ayant été long-temps sans avoir d'enfans, alla consulter l'oracle, qui lui dit de rendre mere la premiere femele qu'il rencontreroit. Ce fut une ourse qui se présenta à lui: il en eut un fils qu'il nomma *Arcésius*, du nom de sa mere. Toute cette fable n'est fondée que sur le nom grec de l'ourse, ἄρκτος ou ἄρκος.

ARCHÉGÉTÉS; nom d'Apollon, sous lequel on lui avoit érigé un autel & rendu un culte dans l'île de Naxos. Sur des monoies de cette île, on voit une tête d'Apollon avec ce surnom. On donnoit à Hercule le même titre dans l'île de Malte, où son culte avoit été apporté de Tyr. Ce mot signifie prince, chef, conducteur; il est composé d'ἄρχων, *prince*, & d'ἡγέομαι, *conduire*.

ΑΡΧΕΙΟΝ. Les Grecs désignoient par ce nom le lieu le plus retiré & le plus secret des temples; celui où l'on conservoit les richesses du dieu, & celles que les particuliers y mettoient quelquefois en dépôt. C'est ainsi que Xénophon déposa ses richesses entre les mains d'un prêtre de Diane d'Éphese. De là vinrent les épithetes que lui donne Pollux, dans son *Onomasticon* (*l.* 1), μεγαλόπλουτον,

πολύχρυσον, *ἀρχαιόπλουτον*, &c. qui ſont toutes relatives à l'or & aux tréſors qui y étoient renfermés. Les Romains imiterent cet uſage des Grecs, & dépoſerent leur tréſor public dans le temple de Saturne.

Αρχεῖον devint par extenſion le nom du cabinet dans lequel on conſervoit des meubles anciens, des antiquités & des titres de poſſeſſion.

Αρχεῖον étoit le bâtiment ou la baſilique dans laquelle on rendoit la juſtice, & que l'on appeloit, ſuivant les pays, prétoire, ou *forum*, ou *curie*.

ARCHELAÏS, dans la Cappadoce.

Goltz ſeul a attribué des médailles impériales greques à cette ville.

ARCHELAUS I, roi de Macédoine. ΑΡΧΕΛΑΟ.

Ses médailles ſont:

RR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Archelaüs, roi de Cappadoce. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΧΕΛΑΟΥ.

Ses médailles ſont:

O. en bronze.

RRR. en argent.

O. en or.

La maſſue eſt le type ordinaire de ſes médailles.

ARCHÉMORE, fils de Lycurgue, roi de Némée, en Theſſalie, & d'Euridice, eut pour nourice Hypſipyle, femme de Thoas. Les Grecs de l'armée d'Adraſte traverſant un jour la forêt de Némée, trouverent cette illuſtre nourice ſeule avec le jeune prince qu'elle alaitoit: ils étoient extrêmement preſſés de la ſoif, & preſque toutes les ſources étant taries par l'ardeur de la ſaiſon, ils la prierent de leur indiquer quelque ſource d'eau vive pour ſe déſaltérer. Hypſipyle les conduiſit à une fontaine qui n'étoit pas loin de là: & pour aller plus vîte, elle laiſſa le jeune *Archémore* ſeul ſur l'herbe; mais en ſon abſence, un ſerpent ôta la vie à l'enfant. Les Grecs, ſurpris & affligés de cette funeſte aventure, tuerent le ſerpent, firent à cet enfant de ſuperbes funérailles, & inſtituerent en ſon honeur les jeux néméens. *Voyez* Néméens, Hypsipyle.

Winkelmann a publié dans ſes *Monumenti antichi inediti*, un bas-relief ſur lequel on voit *Archémore* entortillé dans les replis du ſerpent, deux Grecs qui lancent des fleches au reptile venimeux, & l'infortunée mere avec le vaſe qui eſt tombé de ſes mains.

ΑΡΧΕΙΩΤΗΣ, *archeotas*, *antiquarius*. On donnoit ce nom aux officiers prépoſés à la garde des archives des villes greques, & au rétabliſſement des titres vieillis ou gâtés. Il en eſt fait mention dans le Droit Romain, ſous le nom d'*archeotæ* & d'*antiquarii*.

ARCHEOTA. Voyez ΑΡΧΕΙΩΤΗΣ.

ARCHER; ſoldat qui lance des traits. Les Grecs & les Romains employoient les *archers*, les *jaculateurs*, en général tous les gens de trait, pour engager une afaire & pour attirer l'ennemi au combat. Quoiqu'ils ne l'ataquaſſent que de loin, ils ne laiſſoient par de briſer beaucoup d'armes, de bleſſer, de tuer beaucoup de monde, & de mettre le déſordre dans les rangs. Leurs ataques bruſques arrêtoient l'impétuoſité d'une aile de cavalerie, & la forçoient de plier. Les *archers* ſervoient encore à favoriſer les retraites, à fouiller les endroits ſuſpects, à éventer, & ſur-tout à dreſſer des embuſcades. Dans une bataille, ils venoient toujours aux mains les premiers; ils ne ceſſoient point d'agir pendant la chaleur de l'action, & ils combatoient encore après qu'elle étoit décidée: en un mot, ils rendoient en toute occaſion des ſervices ſignalés.

Les armes de jet des anciens, produiſoient un effet plus conſidérable que nous ne penſons. Le but des *archers* & des frondeurs étoit une bute de gazon à laquelle on viſoit, & que l'on touchoit (au moins les frondeurs) à ſix cents pieds de diſtance; ce qui fait une longueur d'environ cent vingt pas. (*Article de M. Eidous*.)

Les *archers* mettoient un genou en terre pour tirer de l'arc avec plus de facilité, ou plutôt pour corriger par l'abaiſſement du point de départ l'*é*lévation parabolique que prenoit la fleche pendant le trajet. On les voit ſouvent dans cette atitude ſur les pierres gravées, ſur les médailles de Thebes en particulier, & ſur pluſieurs autres monumens.

ARCHIATER, *ἀρχίατρος*. On donnoit ce nom au premier médecin ou au chef des médecins. Le *Theſaurus inſcriptionum* de Muratori, nous offre pluſieurs épitaphes dans leſquelles on lit ce mot. En voici une:

D. M.
A. ATIUS. C. L. ARCHIATER
SIBI. ET. IULIAE. PRIMAE
CONIUGI. INCOMPARABILI

ARCHIATROS exprime la même dignité que le mot *archiater*. On le trouve dans Gruter, revu par Grævius, page 632, nº. 4.

ARCHIBUCOLUS Dei libri. Gruter (27, 4, & 28, 2) a publié deux inſcriptions ſur leſquelles on lit cette dignité réunie avec d'autres fonctions des prêtres de Bacchus. Peut-être déſignoit-elle celui qui étoit chargé de fournir les victimes pour ſes ſacrifices.

ΑΡΧΙΕΡΕΥΣ, pontife. On appeloit tous les prêtres de ce nom général; mais on réſervoit celui d'*ἀρχιερεὺς μέγας*, grand-prêtre, au chef des prêtres. Ce dernier faiſoit dans quelques villes greques les fonctions de premier magiſtrat: c'eſt à ce titre que l'on voit ſon nom & celui de ſa dignité ſur les médailles de ces villes.

ARCHIEREUS; imitation latine du mot grec *ἀρχιερεὺς*, pontife. On la trouve dans pluſieurs inſcriptions romaines.

ARCHIEUNUQUE, *archieunucus*; chefs des eunuques. C'étoit un des principaux officiers de la cour des empereurs Grecs : il en est fait mention dans l'histoire Byzantine.

ARCHIGALLE de Cybele. Ce pontife est représenté avec tous ses ornemens bizâres sur un bas-relief du musée Capitolin, tom. IV. On trouve ce même dessein dans le *Thesaurus inscriptionum* de Muratori, pag. 207, & dans les *Monumenti antichi inediti* de Winkelmann.

Sa tunique a des manches comme celle des Phrygiens, dont il porte aussi la mitre, en mémoire d'Attis. La courone qui entoure sa têtè est ornée de deux portraits du même Attis, & de celui de Jupiter. Il porte pour collier un cercle de métal, terminé par deux têtes de serpent qui mordent un corps ovale : à ses oreilles sont atachées des boucles, & sur sa poitrine est placé un grand portrait d'Attis, tenant l'index sur sa bouche. Du haut de sa tête jusqu'à la ceinture, descend de chaque côté un double rang de perles, ou d'autres corps de même forme.

L'Archigalle porte une branche d'olivier de la main droite, & dans la gauche une coupe pleine de fruits, avec une pomme de pin ; à son côté gauche est placé un fouet qui est formé d'osselets de moutons enfilés dans trois lanieres de cuir, avec lequel les Galles se fustigeoient cruélement. Des crotales, un tambour ou *tympanum*, deux flûtes, l'une droite, l'autre courbe, & une ciste mystique occupent le reste du bas-relief qui ornoit un tombeau.

Ce chef des Galles étoit toujours choisi dans les familles les plus distinguées. Voici les titres qu'il prend dans une épitaphe raportée par Gruter : C. CAMERIUS. CRESCENS. ARCHIGALLUS. MATRIS. DEUM. MAGNAE. IDAEAE. ET. ATTIS. POPULI. ROMANI. VIVUS. SIBI. FECIT.

ARCHIGUBERNUS, étoit le commandant du vaisseau amiral, ou du vaisseau qui portoit l'empereur.

ARCHIMAGIRUS. Ce nom désignoit le chef de cuisine ; il a pour racine le mot *μάγειρος*, cuisinier. Juvénal fait mention de cet officier, (*Satyr. IX*, 109) :

Librarius, archimagiri.

Une inscription antique, raportée par Gruter, exprime sa charge par une autre dénomination :

HIC. OSSA. SITA. SUNT
FAUSTI. ERONIS
VICARII. SUPRA
COCOS

ARCHIMIMA. On trouve dans Gruter *archimima diurna* : c'étoit l'actrice qui faisoit les premiers rôles dans les pieces que l'on jouoit pendant le jour.

ARCHIMIME. On désignoit par ce nom le chef ou le premier des boufons, des acteurs pantomines, &c. Il en est souvent fait mention dans les inscriptions & les épitaphes. Ces pantomimes jouerent quelquefois sur la scène des persones vivantes, dont ils prenoient les habits, & les traits pour en composer leurs masques.

L'*archimime* acompagnoit ordinairement les convois des princes & des grands, revêtu des habits du mort & portant un masque modelé sur sa figure. Il cherchoit à imiter sa démarche, ses atitudes, & même ses ridicules. L'*archimime* qui jouoit ce rôle aux obseques de Vespasien, voulant exprimer l'avarice qui caractérisoit cet empereur, demanda aux intendans à quelle somme montoit la dépense des funérailles. On lui répondit qu'elle alloit à dix millions de sesterces : *eh bien!* s'écria-t-il, *donnez-moi cette somme; & jetez, si vous le voulez, mon cadâvre dans le Tibre.*

Cet usage se pratiquoit seulement aux obseques des grands & des riches. C'est pourquoi Sosie dit de Mercure, qui l'imitoit si bien :

Nam hic quidem omnem imaginem meam, quæ antea fuerat, possidet,
Vivo fit, quod numquam quisquam mortuo faciet mihi.

(*Amphitr.* I, I, 302).

ARCHINAUTA Classis Ravennatis. Muratori (845, 4, *Thes. inscrip.*) raporte une inscription dans laquelle cet officier de mer est nommé. Peut-être étoit-il le chef des pilotes, ou plutôt le pilote du vaisseau qui portoit l'empereur, comme l'*archigubernus* en étoit le capitaine.

ARCHINEANISCUS. Gruter (pag. 331, 5 *du Thes. inscr.*) revu par Grævius, raporte l'inscription suivante, dans laquelle on lit ce mot, dont on ignore la signification :

D. M.
TI. CL.
DOMNIONI
SUSCINIANO
ARCHINEA
NISCO
FECIT. CL.
JANUARIO. SUO
PATRI

ARCHIPIRATA. Muratori (610, I, *Thes. inscr.*) raporte un fragment des actes du sénat, dans lesquels il est fait mention du crucifiment de Démiphon, qualifié de chef de pirates, *archipirata*.

ARCHITECTE. Les princes & les grands de Rome eurent des *architectes* atachés à leurs palais, & d'autres chargés uniquement du soin de leurs maisons de campagne. L'épitaphe d'un de ces

derniers est parvenue jusqu'à nous: SEX. POMPEIUS. ARCHITECTUS. A. VILLA. SEXTIANA.

Ce luxe n'étone pas, quand on lit que Crassus avoit en propriété ou à ses gages cinq cents ouvriers & *architectes*, qu'il louoit aux particuliers pour bâtir leurs maisons.

ARCHITECTURE; c'est en général l'art de bâtir. On en distingue ordinairement trois espèces; savoir, la *civile*, qu'on appele simplement *Architecture*, la *militaire* & la *navale*. La derniere sera expliquée dans les articles MARINE & NAVIRE. Les mots CAMP, MAISON & TOUR, fourniront des notions suffisantes sur la seconde. Ce que nous avons à dire sur la premiere, sera divisé en deux paragraphes, ARCHITECTURE DES ÉGYPTIENS, & ARCHITECTURE DES GRECS ET DES ROMAINS. Si on leur joint les articles AQUÉDUC, ARC DE TRIOMPHE, CHEMIN, COLONNE, FORUM, MAISON, ORDRE, PONT & TEMPLE, on acquerra une connoissance suffisante de l'*Architecture anciene*.

§. Ier. *Architecture des Anciens*.

L'*Architecture* paroît être l'art auquel les Égyptiens se sont le plus appliqués, non pas celle qui frape par une agréable harmonie, & qui annonce dès le premier coup d'œil la nature de la chose qu'elle décore; mais celle qui étone par la bâtisse solide & majestueuse, & dans laquelle on voit le germe de tout ce que les Grecs y ont puisé. Les Égyptiens n'ont pas connu les Ordres, c'est-à-dire, qu'ils n'ont pas été soumis à des proportions. Inventeurs, ils ont fait ce qui leur convenoit, & ne paroissent pas avoir admis rien d'inutile; ils ont employé les pilastres & les colonnes. Ils les ont ornés de chapiteaux, de bandeaux, de bases & de cannelures; ils ont profilé & décoré des entablemens: mais il y a apparence que tous ces ornemens ont été arbitraires, puisqu'ils n'ont jamais été répétés. C'est ce qu'il est aisé de voir dans plusieurs auteurs modernes, & sur-tout dans Pocock, où l'on peut distinguer au moins la variété de toutes ces parties, & se former une idée du dévelopement qui s'y trouve raporté. À l'égard des colonnes, ils les ont seulement regardées comme un moyen solide, pour percer & alléger à l'œil les espaces immenses que leurs bâtimens occupoient.

Les descriptions des deux labyrinthes & des ruines de Thebes, dans Hérodote & dans nos voyageurs, élevent l'esprit. Nous ne voyons cependant que les mauvaises gravures qui les représentent, ou de foibles desseins, plus capables de détruire une idée que de l'embélir. La grandeur des pierres que les Égyptiens ont mises en œuvre, est seule capable d'exciter l'admiration. Quelle patience n'a-t-il pas fallu pour les tailler? quelles forces pour les mettre en place? Mais ces objets, quelque considérables qu'ils soient, s'évanouissent, pour ainsi dire, quand on se rapele l'idée des pyramides & du lac Mœris. Ces monumens sont des sources intarissables d'étonement, par la grandeur de l'entreprise, à laquelle il paroît que le succès a toujours répondu. L'art de construire les voûtes n'a pas été inconnu aux Égyptiens, comme on l'a assuré trop légérement; mais ils n'aimoient pas à les employer dans leurs grands bâtimens. Ils vouloient aussi que les pierres ne dussent leur force qu'à elles-mêmes, & qu'à la justesse de leur coupe; c'est pourquoi ils n'ont jamais introduit aucun métal pour la liaison de leur bâtisse.

En Égypte, on bâtissoit toujours; un grand ouvrage en produisoit un autre encore plus grand: si la fortune eût écarté de ce peuple le joug des Persans & celui des Grecs, on l'auroit vu raser les montagnes de la Thébaïde, plutôt que de ne rien faire. Tous les obélisques se ressemblent si bien, que, quand il n'y a point de caracteres, il est assez difficile de les distinguer les uns des autres. Il paroît qu'on auroit dû une fois se lasser d'élever des monumens si ressemblans; cependant on ne s'en lassa jamais: les derniers rois, Amasis & Nectanebe, en faisoient sculpter encore, comme on l'avoit pratiqué plusieurs milliers d'années avant leur naissance.

Je pense, dit M. Paw, que M. le Roy s'est trompé, en disant que la *cabane rustique* avoit servi chez les Égyptiens, comme Vitruve dit qu'elle servit chez les Grecs, c'est-à-dire, de modele aux plus superbes édifices que les hommes aient construits sur la surface de la terre. (*Ruines des plus beaux monumens de la Grece*, *tom.* 1, *nouvele édition*). Tout démontre que les Égyptiens, avant que d'être réunis en corps de nation, vivoient comme des Troglodytes, dans les creux des rochers de l'Éthiopie; de sorte que c'est bien plutôt une grote qui a servi de modele aux premiers essais de leurs architectes, qu'une cabane. Les sauvages de la Grece, au contraire, durent se construire des huttes à cause de la diversité du climat & du sol, qui ont sur tous ces objets une grande influence: aussi n'y eut-il jamais aucun raport entre les combles des temples de la Grece, & les combles des temples de l'Égypte. Ceux-ci étant entiérement plats, n'avoient point été, par conséquent, copiés d'après le toit de la *cabane rustique* de Vitruve.

Le Pharaon Amasis fit venir des environs d'Éléphantine un grand morceau de rocher creusé intérieurement, qu'on plaça dans la ville de Saïs, devant le portique du temple de Minerve. Les Grecs, qui composoient les mots comme ils vouloient, ont appelé cette pierre vide, une *chambre monolithe*; mais quelque nom qu'on puisse lui donner, il est manifeste que l'idée en avoit été prise d'une grote.

Quand on réfléchit aux excavations prodigieuses que les Égyptiens ne cessoient de faire dans leurs montagnes, & à la passion singuliere de leurs prêtres pour les souterrains, où ils consumoient une moitié de leur vie, alors on ne doute pas que ce penchant ne fût un reste de leur anciene maniere de vivre en Troglodytes. De là vient le

caractere imprimé à tout leurs édifices, dont quelques-uns paroissent être des rochers factices, où des murailles dont l'épaisseur excede vingt-quatre pieds, & où des colonnes dont la circonférence excede trente pieds, ne sont point rares. S'il y a quelque chose qu'on puisse comparer à ce que ce peuple singulier a construit sur la terre, ce sont précisément les travaux qu'il a faits sous terre. Quelques auteurs de l'antiquité ont su qu'à cent soixante pieds sous le fondement des pyramides, il existoit des apartemens qui communiquoient les uns avec les autres par des rameaux, qu'Ammien Marcellin a nommés d'un terme grec des Syringes. (*Lib.* 22). Il n'y a maintenant qu'un seul de ces conduits qui soit connu: c'est celui qui perce le pied de la plus septentrionale de toutes les pyramides, & qui se comble d'année en année par le sable qui y découle, ou par les débris qu'on y jete. Cependant Prosper Alpin assure que de son temps, c'est-à-dire, vers l'an 1585, un homme y étant descendu avec une boussole, il parvint jusqu'à l'endroit où ce chemin couvert se partage en deux branches, dont l'une court vers le Sud, & dont l'autre se raproche du rumb de l'Est; ce que les voyageurs qui sont survenus long-temps après, comme Maillet, Gréave, Thévenot, Vansleb & le P. Sicard, n'ont plus été en état d'observer.

De là vint que les architectes de l'Égypte furent plus habiles à conduire les eaux & à creuser les fossés, qu'à élever un bâtiment superbe & régulier. Aussi le grand temple d'*Héliopolis*, où l'on n'avoit épargné ni le travail ni la dépense, n'étoit qu'une fabrique vraiment barbare, sans goût & sans élégance, comme Strabon le dit de la maniere la plus positive. Il en est de l'*Architecture* comme de la Peinture, de la Sculpture & de la Musique. Les Orientaux n'ont jamais pu, mal-gré leurs éforts, porter cet art au dernier degré de sa perfection, parce que leur esprit est trop déréglé, ou, ce qui est la même chose, trop ennemi des regles.

On verra à l'article Persépolis des détails suffisans sur l'*architecture* de ses monumens.

§. II. *Architecture des Grecs & des Romains*.

Nous regardons la Grece comme le berceau de la bonne *architecture*, soit parce que les regles suivies par les architectes égyptiens ne sont pas venues à notre connoissance, soit parce que les restes de leurs édifices, remarquables seulement par la grandeur, mais dépourvus d'ornemens, ne nous affectent pas aussi agréablement que les monumens de l'anciene Grece. Ce qui nous porte à croire d'ailleurs que nous devons aux Grecs les véritables proportions de l'*Architecture*, ce sont les ordres *dorique*, *ionique* & *corinthien* que nous tenons d'eux. Les Romains n'ont produit, en effet, que les deux autres ordres, qui sont une imitation assez imparfaite des premiers. C'est pourquoi nous les avons réunis aux Grecs dans un même article. On ne doit pas plus attribuer un goût ou un style particulier aux Romains pour l'*Architecture*, que pour la Sculpture.

Les trois ordres grecs & les deux romains, qui en sont une imitation ou plutôt une émanation, expriment si parfaitement les différens genres d'*architecture* rustique, solide, moyen, délicat & composé, sous les noms de *toscan*, *dorique*, *ionique*, *corinthien* & *composite*, que les modernes n'ont pu composer un seul ordre nouveau qui en approchât. Aussi le goût d'*architecture* adopté généralement aujourd'hui par les Européens, est-il le même, au fond, que celui dont se glorifioient la Grece & l'Italie. Mais, comme nous l'avons montré dans le paragraphe précédent, l'*Architecture* & les autres arts ne paroissent point être nés dans la Grece; ils y avoient été apportés de l'Égypte & de la Phénicie. Cette nouveauté fit disparoître à l'instant les misérables huttes qu'avoient habitées les Pélasges, comme les habiterent tous les peuples sauvages avant la civilisation. C'est ensuite chez ces mêmes Grecs que l'*Architecture* atteignit à sa perfection; grâces au jugement solide & à la sensibilité délicate de ces peuples.

On voit encore en Égypte des ruines d'édifices, qui, selon toutes les apparences, sont antérieurs aux temps historiques. On y découvre néanmoins déja le goût grec, même dans quelques ornemens de détail. C'est donc l'Orient, & probablement l'Asie, en deçà de l'Euphrate, qui est le pays natal de ce genre d'*Architecture*, que la Grece a porté au plus haut degré de perfection. Il paroît que cet art, lorsqu'il passa chez les Grecs, étoit encore fort grossier; car il subsiste encore des ruines considérables d'édifices grecs, qui remontent à des temps beaucoup antérieurs à celui que nous appelons *du bon goût*: telles sont les ruines de Pæstum, sur le golfe de Salerne, & celles d'Agrigente en Sicile. Cette *architecture* reçut successivement en Grece & en Italie les diverses modifications que l'on désigna dans la suite sous le nom d'*ordres*. Les Étrusques & les Doriens s'écarterent le moins de l'anciene simplicité & du style grossier. Les Ioniens y introduisirent quelques agrémens & une espece de molesse. Mais lorsqu'ensuite la Grece devint le séjour des beaux arts, l'*Architecture* fut plus ornée; il y entra même du luxe, comme on l'observe dans l'ordre corinthien. Enfin, les Romains, venus plutard, renchérirent encore sur les ornemens.

Les descendans de Romulus apprirent des Grecs les principes de la belle *architecture*. Avant cette époque, leurs édifices n'avoient rien de recommandable que leur solidité & leur grandeur, parce qu'ils ne connoissoient que l'ordre toscan. Mais la belle *architecture* se trouva dans un état florissant sous Auguste. La magnificence de cet empereur fit produire à l'art tout ce qu'on en pouvoit atendre, & il bâtit un grand nombre de beaux édifices dans tous les lieux de son empire. Tibere n'eut pas le même goût, & négligea les

beaux arts. Néron les aima avec fureur, comme il chérissoit les vices. Il chérit l'*Architecture*; mais il n'eut point ce goût épuré qui est préférable au luxe & aux vains ornemens.

Apollodore excella dans l'*Architecture* sous Trajan, & mérita la confiance de cet empereur. Ce fut lui qui éleva la colonne Trajane, chef-d'œuvre de grandeur & de goût. L'*Architecture* déchut aussi-tôt à pas précipités de la perfection où l'avoit ramenée le regne de Trajan. En vain les soins & la magnificence d'Alexandre-Sévere la soutinrent-ils pendant quelques instans: elle succomba sous les ruines de l'Empire Romain, & jeta seulement sous les premiers empereurs Grecs les dernieres étinceles du beau feu qui l'avoit animée pendant six siecles.

ARCHITIS; nom sous lequel Vénus étoit adorée sur le mont Liban. Elle y étoit représentée, selon Macrobe, dans la posture d'une femme triste & affligée, ayant la tête couverte & apuiée sur sa main gauche; en sorte qu'on croyoit voir couler ses larmes. C'étoit une image de l'affliction qu'elle fit paroître à la premiere nouvele de la blessure d'Adonis. *Voyez* ASTARTÉ. Scaliger croit qu'il faut lire dans cet endroit de Macrobe (*Saturn. l.* 1, *c.* 21) *Dercitis* au lieu d'*Architis*, & que cette divinité étoit la même que Derceto & Atergatis.

ARCHITRICLINUS; maître d'hôtel. Cet officier étoit le même que la *tricliniarcha* & le *tricliniarius servus* des inscriptions suivantes: M. VIPIO. AUGUSTI. PHÆDIMO. DIVI. TRAIANI. AUGUSTI. TRICLINIARCHA. — SEX. POMPEIO. VOLESSIGO. SEX. POMPEI. SERV. TRICLINIAR.

ARCHIVES. Les *archives* du peuple romain étoient placées avec son trésor dans le temple de Saturne.

ARCHONTES, ἄρχοντες; magistrats souverains, préteurs ou gouverneurs d'Athênes. Ils étoient au nombre de neuf, dont le premier étoit l'*archonte* qui donnoit son nom à l'année de son administration; le second se nommoit *archonte-roi*; le troisieme, *polémarque* ou généralissime, avec six *thesmothetes*. Leur nom vouloit dire *commandans*, ἄρχοντες.

Les *archontes* succéderent aux rois, & furent d'abord perpétuels. Médon fut le premier, & eut douze successeurs de sa race. On leur substitua, après cette dynastie, des *archontes* décennaux, dont le regne ne dura que soixante-dix ans sous sept chefs. Les *archontes*, après ces deux périodes, devinrent annuels, & la durée de leur magistrature ne varia plus jusqu'à la destruction de l'ancienne Athènes. C'est de ces derniers que nous allons nous occuper d'une façon particuliere, à cause de l'utilité dont ils sont pour la chronologie greque. La plupart des écrivains de la Grece ont daté leur récit de tel ou tel *archontat*; & nous allons donner, pour en faciliter l'intelligence, un catalogue des *archontes*.

ARCHONTES ANNUELS D'ATHÊNES.

N. B. Les étoiles indiquent les *archontes* & les années sur lesquelles il y a quelques nuages.

ARCHONTES.	OLYMPIADES.		ARCHONTES.	OLYMPIADES.	
Créon	24.	1.	Phænippe	48.	1.
Lysias.	24.	3.	Damasias. II. *	49.	3.
Tlesias	24.	4.	Archestratide	50.	4.
Léostrate	27.	2.	Aristomene	52.	3.
Pisistrate.	27.	4.	Hippoclide	54.	3.
Autosthene	28.	1.	Comias. *	54.	4.
Miltiade I.	29.	1.	Hégésistrate	55.	1.
Miltiade II.	30.	2.	Euthydeme	56.	1.
Dropide	33.	4.	Erxiclide	58.	1.
Damasias	35.	1.	Alcée I.	60.	4.
Épænete	36.	1.	Thericlès	61.	4.
Dracon	39.	1.	Heraclide	61.	4.
Hæniochide	41.	2.	Miltiade III.	64.	1.
Aristoclès	43.	4.	Pisistrate, fils d'Hip.	67.	1.
Critias I.	44.	*	Isagoras	68.	1.
Megaclès	45.	*	Acestoride	69.	1.
Philombrote, Cléombr	46.	2.	Myrus	70.	1.
Solon	46.	3.	Hipparque	71.	1.
Dropide II.	46.	4.	Pythocrite	71.	2.
Eucrate	47.	5.	Lacratide	71.	3.
Simon *	47.	2.	Thémistocle	71.	4.

Archontes.	Olympiades.	*Archontes.*	Olympiades.
Diognete	72. 1.	Nauſimaque. Lyſi	86. 1.
Phænippe II.	72. 2.	Antilochide-tioch	86. 2.
Ariſtide	72. 3.	Charès	86. 3.
Hybrilide. *	72. 4.	Apſeude	86. 4.
Anchiſe	73. 1.	Pythodore	87. 1.
Philippe	73. 2.	Euthydeme	87. 2.
Philocrate	73. 3.	Apollodore	87. 3.
Phædon	73. 4.	Épameinon, Épaminondas, Aminias.	87. 4.
Léoſtrate	74. 1.	Diotime	88. 1.
Nicodeme	74. 2.	Euclide. Euclée	88. 2.
Aphepſion	74. 3.	Euthydeme. Schythodorel. Philoch.	88. 3.
Calliade-lias	74. 4.	Stratoclès	88. 4.
Xantippe	75. 1.	Iſarque. Hipparque	89. 1.
Timoſthene	75. 2.	Aminias. *	89. 2.
Adimante	75. 3.	Alcée II.	89. 3.
Thémiſt. * fils de Néocl.	75. 4.	Ariſtion	89. 4.
Phædon II.	76. 1.	Aſtyphile. Ariſtoph	90. 1.
Dromoclide	76. 2.	Archias	90. 2.
Aceſtoride II.	76. 3.	Antiphon	90. 3.
Ménon	76. 4.	Enpheme	90. 4.
Charès	77. 1.	Ariſtomneſte	91. 1.
Praxiergue	77. 2.	Chabrias	91. 2.
Démotion	77. 3.	Piſandre	91. 3.
Apſéphion. *	77. 3.	Cléocrite. Cléarque	91. 4.
Théagénide	77. 4.	Callias	92. 1.
Phædon. Ariſtide II.	78. 1.	Théopompe	92. 2.
Lyſiſtrate	78. 2.	Glaucippe	92. 3.
Lyſanias	78. 3.	Dioclès	92. 4.
Lyſithée	78. 4.	Euctèmon	93. 1.
Archidémide	79. 1.	Antigene	93. 2.
Tlépoleme	79. 2.	Callias. *	93. 3.
Conon	79. 3.	Alexias	93. 4.
Euippe. Euippe	79. 4.	Pythodore *ou* Anarch	94. 1.
Phraſicles, Phraſiclide	80. 1.	Euclide	94. 2.
Philocles	80. 2.	Micion. Micon	94. 3.
Bion	80. 3.	Exænete. Épæn. Xænen	94. 4.
Mnéſithides	80. 4.	Lachès	95. 1.
Callias I.	81. 1.	Ariſtocrate	95. 2.
Soſiſtrate	81. 2.	Ithyclès	95. 3.
Ariſton	81. 3.	Lyſiade	95. 4.
Lyſicrate	81. 4.	Phormion	96. 1.
Chæréphane	82. 1.	Diophante	96. 2.
Antidote	82. 2.	Eubulide	96. 3.
Enthydeme	82. 3.	Démoſtrate	96. 4.
Pediéus	82. 4.	Philoclès	97. 1.
Philiſcus	83. 1.	Nicotele	97. 2.
Timarchide	83. 2.	Démoſthene	97. 3.
Callimaque	83. 3.	Antipater	97. 4.
Lyſimachide	83. 4.	Pyrgion. Pyrrhion	98. 1.
Praxitele	84. 1.	Théodote	98. 2.
Lyſanias	84. 2.	Myſtichide	98. 3.
Diphile	84. 3.	Dexithée	98. 4.
Timoclès	84. 4.	Diotrephe	99. 1.
Myrichide	85. 1.	Phanoſtrate	99. 2.
Glaucide	85. 2.	Évandre. Ménan	99. 3.
Théodore	85. 3.	Démophile	99. 4.
Enthymene	85. 4.	Pythéas	100. 1.

Nicon.

Archontes.	Olympiades.
Nicon	100. 2.
Naufinique	100. 3.
Callias. Calléas	100. 4.
Chariandre	101. 1.
Hippodame	101. 2.
Socratide	101. 3.
Aftéius. Ariftéus	101. 4.
Alcifthene	102. 1.
Phrafíclide	102. 2.
Dyfcinete	102. 3.
Lyfiftrate	102. 4.
Naufigene	103. 1.
Polyzele	103. 2.
Céphifodore	103. 3.
Chion	103. 4.
Timocrate	104. 1.
Chariclide	104. 2.
Molon	104. 3.
Nicopheme	104. 4.
Callimide. Callidémid	105. 1.
Eucharifte	105. 2.
Céphifodore	105. 3.
Agathocle	105. 4.
Épine. Elpinice	106. 1.
Calliftrate	106. 2.
Diotime	106. 3.
Eudeme	106. 4.
Ariftodeme	107. 1.
Theffalus	107. 2.
Apollodore	107. 3.
Callimaque	107. 4.
Théophile	108. 1.
Thémiftocle	108. 2.
Archias	108. 3.
Eubulus	108. 4.
Lycifque	109. 1.
Pythodore *ou* dote	109. 2.
Sofigene	109. 3.
Nicomaque	109. 4.
Théopraſte	110. 1.
Lyfimachide	110. 2.
Charondas. Chær.	110. 3.
Phrynique	110. 4.
Pythodeme, dore	111. 1.
Euænete	111. 2.
Ctéficlès	111. 3.
Nicocrate	111. 4.
Nicete. Nicétatus	112. 1.
Ariftophane	112. 2.
Ariftophon	112. 3.
Céphifophon	112. 4.
Euthycrite, Crate	113. 1.
Chrémès. Hégémon	113. 2.
Chrémès. Anticlès	113. 3.
Anticlès. Soficlès	113. 4.
Hégéfias	114. 1.
Céphifodore	114. 2.
Philoclès. Polycl. Diocl.	114. 3.
Apollodore. Archip.	114. 4.
Archippe. Néæch.	115. 1.
Apollodore	115. 2.
Phocion. Archip.	115. 3.
Démogene	115. 4.
Démoclide	116. 1.
Praxibule	116. 2.
Nicodore	116. 3.
Théophrafte	116. 4.
Polémon	117. 1.
Simonide	117. 2.
Hiéromnémon	117. 3.
Démétrius de Phalere	117. 4.
Charin	118. 1.
Anaxicrate	118. 2.
Chorebe *ou* Xenias	118. 3.
Xénippe. Euxen. Xeni	118. 4.
Phéréclès	119. 1.
Léoftrate	119. 2.
Nicoclès	119. 3.
Calliarque	119. 4.
Hégémaque	120. 1.
Euctémon	120. 2.
Mnéfideme	120. 3.
Antiphate	120. 4.
Nicias	121. 1.
Nicoftrate	121. 2.
Olympiodore	121. 3.
Philippe. Diphile	121. 4.

Ici finit la fuite complete des *archontes* ; elle ne peut être continuée plus long-temps, par le défaut de monumens & d'autorités.

On choififfoit par le fort les *archontes* ; enfuite on leur faifoit fubir un premier examen dans le sénat, & un fecond dans le *forum*. Les sénateurs leur demandoient s'ils étoient iffus, du côté paternel & maternel, de trois afcendans citoyens d'Athènes ; à quelle tribu ils apartenoient ; s'ils étoient parens d'Apollon & de Jupiter *Herceus* ; s'ils avoient toujours refpecté & fervi leurs parens; s'ils avoient combatu pour la patrie ; s'ils étoient auffi riches que leur nouvele dignité l'exigeoit ; & enfin, s'ils étoient fains de corps ? La queftion relative à Apollon & à Jupiter *Herceus*, paroîtra ridicule à ceux qui ignorent que tous les citoyens d'Athènes revendiquoient cette illuftre alliance: de maniere qu'on apprenoit, par la réponfe que faifoit à cette queftion le nouvel *archonte*, s'il étoit étranger, demeurant à Athênes, ou athénien. Ariftophane y fait allufion dans fa comédie des *Oifeaux*, lorfqu'il dit:

ὁ γάρ εἰσι βάρβαροι,
ὅθεν ὁ πατρῷος ἐστιν.

„ Ceux-là ne sont pas étrangers, qui sont parens d'Apollon „. Les malheurs d'Athènes firent modifier cette loi; on admit pour *archontes*, non seulement de simples domiciliés, mais encore les fils de nouveaux citoyens dont la mere étoit citoyene d'origine. Plutarque dit dans les *Symphosiaques* (*lib*. 1), & dans les livres 1 des Problêmes, 10e probl., & liv. 10., dernier probl., qu'il avoit été fait citoyen d'Athênes, incorporé dans la tribu Léontide, & qu'ensuite il avoit été *archonte*: ce qui prouve que cette dignité fut conférée aux nouveaux citoyens eux-mêmes.

Après avoir subi le premier examen, les nouveaux *archontes* se rendoient au *forum*, auprès d'une pierre consacrée à cette cérémonie, πρὸς τῷ λίθῳ, ou dans le portique royal (βασίλειος στοά). Là, ils juroient d'observer les loix, de ne faire acception de persone dans les jugemens, de ne recevoir aucun présent; & ils s'engageoient, dans le cas où ils se parjureroient, à faire élever à leurs frais, dans le temple de Delphes, une statue d'or de leur grandeur. Ce serment redoutable étoit répété dans la citadelle. Plutarque, en parlant du serment, ne fait mention que des thesmothetes; mais Phædrus le Platonicien, l'étend aux neuf *archontes*.

Ils avoient des fonctions qui leur étoient communes, & d'autres qui les regardoient chacun en particulier. Les premieres étoient de condamner les mal-faicteurs à la mort, de nommer les Dicastes, les Athlothetes, les Ipparques, les Phylarques, les Strateges, de veiller sur la conduite des autres magistrats, & de déposer ceux que leur incapacité rendoit indignes du choix que le peuple en avoit fait. Les *archontes* étoient les seuls de la république qui fussent exempts des impôts & des charges publiques. On les reconoissoit aux courones de myrte qui ceignoient leurs têtes. Si quelque citoyen injurioit ou frapoit un thesmoshete, on *archonte* couroné, ou quelqu'un de ceux à qui le peuple avoit décerné une courone, ou acordé quelque immunité, il étoit puni ignominiensement, comme ayant insulté la patrie elle-même.

Quant à leurs fonctions particulieres, celui qui s'appeloit *archonte* par excellence, étoit le chef des huit autres. On le désignoit quelquefois par le surnom d'Éponyme, parce qu'il donnoit son nom à l'année courante. Sa jurisdiction s'étendoit sur les afaires civiles & religieuses, sur les procès qui s'élevoient entre mari & femme, sur les veuves qui acouchoient après la mort de leurs maris, sur les testamens, les legs, les dots, sur les orphelins, auxquels il nommoit des tuteurs & des curateurs, sur les plaintes civiles, sur les citoyens qui s'adonoient à l'ivrognerie, & qu'il avoit droit de punir, & enfin sur quelques autres chefs de moindre importance. Mais s'il étoit surpris lui-même après avoir troublé sa raison par l'usage immodéré du vin, il étoit condamné à mort. Il tenoit son tribunal dans l'*Odeum*, & c'étoit-là qu'il jugeoit les causes relatives aux premieres nécessités de la vie. C'étoit lui qui choisissoit les Épimeletes, qui veilloit à la célébration de plusieurs fêtes, des Dionysies entr'autres, & des Thargélies. Il avoit enfin l'inspection sur les jeux publics, & sur tous ceux qui devoient y paroître, chanteurs & danseurs.

L'*archonte-roi* tenoit son tribunal dans le portique royal. Ses fonctions étoient de juger les différents qui s'élevoient entre les prêtres & les familles sacrées, telles que les *Cerycer*, les Étéobutades, &c. que leur naissance rendoit capables de quelques fonctions sacerdotales. Il jugeoit les citoyens accusés de profanation. Il présidoit à la célébration des mysteres d'Éleusis & de Bacchus, des Panathénées, des Héphesties, des Prométhées; il offroit aussi les sacrifices publics par lesquels on demandoit aux dieux la prospérité de l'État. L'épouse de l'*archonte-roi* étoit appelée *reine*, & l'assistoit dans plusieurs de ses fonctions: ce qu'elle ne pouvoit faire, si elle n'étoit pas issue d'une race d'anciens citoyens, ou si elle avoit été veuve d'un premier époux. On instruisoit devant le même *archonte* quelques afaires civiles qu'il décidoit souverainement, les causes crimineles, & l'homicide en particulier, qu'il portoit ensuite à l'aréopage. Il y prenoit alors séance, y avoit droit d'opiner, mais sans porter la courone, qui étoit le symbole de l'*archontat*.

Les étrangers & les domiciliés à Athênes étoient soumis au *Polémarque*, comme les citoyens à l'*archonte*. Celui-ci offroit les sacrifices à *Enyalius* & à Diane *Agrotere*. Sa plus noble fonction étoit de rendre tous les ans les honeurs funebres au généreux Harmodius, & de veiller, par ce même principe, à ce que les enfans des citoyens morts pour la défense de la patrie, fussent entretenus aux dépens du trésor public.

Lorsque les trois premiers *archontes* se trouvoient, par le défaut d'âge ou d'expérience, hors d'état de remplir avec exactitude leurs fonctions, on leur donnoit à chacun pour adjoints & conseillers deux citoyens recomandables par leur âge ou par leurs lumieres. Ils portoient le nom d'*assesseurs*, πάρεδροι; ils prêtoient au sénat le même serment que les *archontes*, & rendoient compte de leur gestion à la même compagnie.

On comprenoit sous le nom de thesmothetes, les six derniers *archontes*. Ceux-ci écoutoient les accusations de calomnie, de corruption & d'impiété; ils jugeoient les différents qui s'élevoient entre les marchands; ils portoient les appels au peuple, recueilloient ses suffrages, examinoient les magistrats inférieurs, assignoient les jours où chaque juge devoit monter sur son tribunal, ratifioient les traités de paix, déféroient au peuple les intrigans qui cherchoient à l'égarer dans ses jugemens, & ils s'opposoient à la ratification des loix qui pouvoient être dangereuses à l'État. Les *thesmothetes* enfin, remplissoient à Athênes les mêmes fonctions que *la partie publique* en France,

La succeſſion des *archontes* fut réguliere ; &, mal-gré les révolutions qu'Athènes ſoufrit par les factions ou par les uſurpations, on en revint toujours à cette forme de gouvernement, qui dura tant que la ville de Minerve eut un reſte de liberté & de vie.

Sous les empereurs romains, pluſieurs autres villes greques eurent pour premiers magiſtrats deux *archontes*, qui étoient chargés des mêmes fonctions que les duumvirs dans les colonies & dans les municipes.

On trouve ſur les médailles, ſelon M. Neumann, des femmes qui portent le nom d'*archontes*.

Quelques auteurs du Bas-Empire ont donné le nom d'*archontes* à divers officiers laïcs ou eccléſiaſtiques, quelquefois aux évêques, & plus ſouvent aux ſeigneurs de la cour des empereurs de Conſtantinople. Ils ont appelé *archonte des archontes*, ou *grand-archonte*, la premiere perſone de l'État après l'empereur ; *archonte* des Égliſes, *archonte* de l'Évangile, ou archevêque, un évêque ; *archonte* des murailles, le ſurintendant des fortifications, & ainſi des autres.

ARCONÉSUS, île. ARK.

Les médailles autonomes de cette île ſont:

RRRR. en argent. (*Pellerin*.)

O. en bronze.

O. en or.

ARÇON. Nous ne connoiſſons point de monument plus ancien que la colonne Théodoſiene, ſur lequel on voie des *arçons*. Comme les ſelles des anciens n'étoient, avant cette époque, que de ſimples houſſes ou couvertures, on n'avoit point encore imaginé ces morceaux de bois qui donnent du corps aux ſelles. Les chevaux des cavaliers ſculptés ſur la colonne de Théodoſe, ſont enharnachés avec des ſelles fortement prononcées, dont on diſtingue facilement les *arçons* de devant & ceux de derriere : tels à peu près que les offrent les monumens de l'anciene chevalerie.

ARCUATA veſtis. Voyez TOGA *undulata*.

ARCUEIL ; bourg de l'île de France, à une petite lieue au midi de Paris. On voit encore dans pluſieurs endroits, entre *Arcueil* & Paris, les reſtes d'un aquéduc de cailloutage, que l'on croit avoit été fait par l'empereur Julien II, pour conduire les eaux à ſon palais de Paris. Il étoit ſitué où eſt aujourd'hui l'hôtel de Cluni, dont les derrieres donnent ſur la rue de la Harpe. On y montre encore une partie d'édifice aſſez entiere, que l'on aſſure avoir ſervi de thermes à Julien. L'aquéduc bâti à *Arcueil* par Marie de Médicis, eſt placé à côté de l'ancien.

ARCULÆ aves. On donnoit ce nom à de certains oiſeaux, dont le vol ou la maniere de prendre la nouriture, étoient d'un mauvais préſage. Ils empêchoient que l'on ne formât aucune entrepriſe ; ce qui les fit nommer *arculæ*, *quia arcebant ne quid fieret*. Scaliger croit qu'il faut lire *arcivæ*, d'*arcivus*, qui repouſſe, qui empêche.

ARCULARIUS ; layetier, qui fait des caſſetes.

ARCULUS. Les prêtres affectoient de donner des noms bizâres ou ſurannés à tout ce qui avoit raport aux ſacrifices. *Arculus* eſt de ce genre ; il déſignoit un cerceau que l'on plaçoit ſur ſa tête pour recevoir les vaſes deſtinés aux ſacrifices, & pour les porter ſans ſe bleſſer. Ce cerceau devoit être fait de bois de grenadier, & lié avec une bandelete de laine blanche. La prêtreſſe de Jupiter, ou Flamine Diale, s'en ſervoit dans toutes les cérémonies. Le bois du grenadier n'étoit pas le ſeul que l'on pût employer pour faire l'*arculus* ; tout arbre de bon augure partageoit ce privilége.

ARCULUS ; dieu des Romains, qui étoit prépoſé à la garde des citadelles & des fortifications, comme à celle des cofres & des armoires. Son nom étoit dérivé des mots latins *arx* & *arca*.

ARCUTURUS, étoit un fleuve, pere de Chloris, qui fut enlevée par Borée : il fut depuis appelé le Phaſe. *Voyez* BORÉE, PHASE.

ARDALIDES ; ſurnom des Muſes, pris d'Ardalus, fils de Vulcain, qui honoroit ces déeſſes d'un culte particulier.

ARDÉATINE (la voie) conduiſoit de Rome à Ardée, chez les Rutules. Elle commençoit au bas du mont Aventin, auprès des thermes d'Antonin.

ARDÉE ; ville des Rutules en Italie, aujourd'hui bourg du même nom. Servius (*Æn*. 7, 12) lui donne une origine fabuleuſe ; ce qui atteſte ſon antiquité. Il dit que le cofre dans lequel Acriſius avoit renfermé Danaë & ſon fils Perſée, ayant été pouſſé par les flots de la mer ſur les côtes de l'Italie, fut porté par un pêcheur au roi Pilumnus, qui épouſa Danaë, & bâtit la ville d'Ardée, où elle avoit abordé.

Ovide raconte une tradition fabuleuſe ſur la même ville. Les ſoldats d'Énée l'ayant brûlée, elle fut changée, ſelon lui, en héron. Le nom latin de cet oiſeau, *ardea*, a ſervi de fondement à la métamorphoſe. Peut-être auſſi *Ardée* avoit-elle pris ſon nom du grand nombre de hérons que l'on trouve dans ſes environs.

ARDOB ; meſure de capacité de l'Aſie & de l'Égypte. *Voy*. LETREC.

ARDOISES. Nous n'avons aucun paſſage qui nous apprene ſi les anciens ont connu ou employé les *ardoiſes* pour couvrir leurs bâtimens. Pline dit expreſſément que l'on ſe ſervoit de bois avant l'invention des tuiles, & il ne parle nulle part de ces ſchiſtes qui couvrent aujourd'hui les plus beaux édifices de l'Europe.

ARDUINNA, ARDOINNA, ARDUENNENSIS ; nom que les Gaulois & les Sabins donnoient à Diane, comme protectrice des chaſſeurs. On la repréſentoit couverte d'une eſpece de cuiraſſe, tenant

d'une main un arc débandé, & ayant un chien auprès d'elle. Gruter a publié quelques inscriptions, dans lesquelles il est fait mention d'*Arduinna Diana*, & dont quelques-unes ont été trouvées dans le pays des *Ardennes*. Ce seroit alors *Diane des Ardennes*.

AREA. Voyez Place.

Area signifioit, dans la castramétation des Romains, un terrain large de cent-vingt pieds romains, & long de cent quatre-vingts. Cet espace étoit aussi appelé du nom générique *pedatura*, & étoit destiné au campement d'une légion.

Areæ non sint, acclamation des Païens contre les nouveaux Chrétiens. Les premiers demandoient par ces mots à leurs gouverneurs, de priver les derniers du droit de sépulture. Qu'on leur refuse, disoient-ils, la place d'un tombeau, *areæ non sint*.

ARELIUS. Pline reproche (35, 8) à ce peintre, qui vivoit peu de temps avant le regne d'Auguste, d'avoir représenté le premier les divinités sous les traits des femmes qu'il avoit aimées.

ARENARII. On donnoit ce nom aux gladiateurs qui combatoient dans l'*arène* des amphithéâtres. C'étoient des esclaves de la plus vile espece, parce que leur métier étoit déclaré infâme par les loix.

ARENARIUS. Muratori (511, 3, *Thes. inscr.*) raporte une épitaphe dans laquelle il est fait mention du corps des *arenarii*, *collegii arenariorum*. Il ne faut pas entendre par ce mot les gladiateurs, mais les ouvriers qui tiroient le sâble ou l'argile des carrieres. Les vides qu'ont faits leurs travaux, forment aujourd'hui les catacombes.

ARÉNATIUM, dans les Gaules. Αρεμαcτος.

Les médailles autonomes de cete ville sont:
RRRR. en bronze. (*Pellerin*.)
O. en or.
O. en argent.

ARENE, fille de Gorgophone & d'Oëbalus, épousa Apharée, son frere utérin, dont elle eut un fils nommé Idas. *Voy.* Apharée, Gorgophone, Idas.

ARÊNE. *Voy.* Amphithéâtre.

Arênes. On désigne à Nîmes, sous ce nom, un amphithéâtre romain, qui est un de ceux qui se sont le mieux conservés. Il est encore presque tout entier. Les Goths y bâtirent une espece de fort appelé *Château des Arênes*, afin de faire une citadelle de tout l'amphithéâtre.

Il est encore fait mention dans nos anciens historiens, des *arênes* de Reims, des *arênes* de Périgueux & des *arênes* de Paris, qui étoient devant Saint Victor. Ce nom subsiste encore dans quelques autres villes de France, qui n'ont plus le moindre vestige d'amphithéâtre, comme à Limoges, où est le cimetiere des *arênes*; à Bourges, où l'on appele encore la rue des *Arênes*, celle qui conduisoit à l'ancien amphithéâtre que l'on a comblé & détruit entiérement pour faire la place du marché, nommée *Ducale* ou *Bourbon*.

AREOLUM. *Voy.* Chalcous.

ARÉOPAGE, sénat d'Athènes. Il prit, selon Hérodote, (*lib.* 8) le nom de l'endroit où il s'assembloit; c'étoit une colline située auprès de la citadelle, appelée *colline de Mars*, Αρειοπάγος ou Αρειος πάγος. Suidas donne de ce nom une étymologie bien détournée; il la dérive des meurtres volontaires qui étoient déférés à ce tribunal, & que l'on raportoit à Mars, comme au dieu du sang & de la guerre. Mars lui-même, selon Pausanias, ayant été accusé d'un meurtre devant l'*aréopage*, fut cause de cette nouvele dénomination. D'autres écrivains grecs disent enfin que les Amazones étant venues assiéger Athènes, camperent sur cette colline, y offrirent des sacrifices au dieu des combats, que les poëtes leur donnent pour pere, & que la colline en prit le nom.

L'époque de sa fondation n'est pas moins incertaine que l'étymologie de son nom. Les uns la placent sous le regne de Cécrops, fondateur d'Athènes; d'autres sous Cranaüs, un de ses successeurs; quelques-uns enfin, la reculent jusqu'au temps de Solon. Quoique cette derniere opinion soit celle de Plutarque (*in Solone*) & de Cicéron (*de Offic.* 1), cependant elle paroît détruite par le témoignage d'Aristote (*Polit.* 2), & par une loi de Solon, raportée par Plutarque, dans laquelle il est parlé de l'*aréopage*, comme d'un tribunal bien antérieur à toutes les institutions de Solon. Ce législateur le rétablit peut-être à la place du tribunal sanguinaire que Dracon lui avoit substitué, & lui donna une nouvele forme. Pollux, (*Onomast.* 8. 2).

On est aussi peu d'acord sur le nombre des membres de l'*aréopage*. Quelques-uns le restreignent à neuf, d'autres le portent à trente-un, d'autres à cinquante-un, &c. Les neuf archontes y étoient incorporés, selon quelques écrivains, après l'année de leur archontat; quoique d'autres n'acordent ce privilége qu'aux thesmothetes. Au reste, nous savons que Socrate, accusé devant l'*aréopage*, fut condamné par deux cents quatre-vingt-un suffrages, auxquels il faut ajouter ceux qui le renvoyoient absous; & une inscription placée sur une colonne de la citadelle d'Athènes, en l'honneur de Rufus Festus, proconsul de la Grece, dit expressément que l'*aréopage* étoit composé de trois cents membres.

Il ne suffisoit pas d'avoir été archonte pour être adopté par les aréopagites, mais il falloit avoir rempli avec honeur les fonctions de cette magistrature. Pour en fournir la preuve, les archontes rendoient compte de leur administration passée aux logistes, qui l'approuvoient après un sévere examen, bien différent d'une vaine formule. Ils offroient ensuite un sacrifice à Bacchus dans les *Limnes* qui lui étoient particuliére-

ment consacrés. Ces formes établies par Solon furent long-temps en vigueur; mais Athènes ayant perdu sa puissance, elles tomberent en désuétude. Alors tous les archontes indifféremment, furent admis dans l'*aréopage*, ainsi que des citoyens de mœurs corrompues & sans fortune, & même des étrangers, tel que ce Rufus Festus, dont l'inscription citée plus haut parle comme d'un membre de l'*aréopage*.

Aristide dit que ce tribunal étoit le plus integre & le plus estimé de toute la Grece, & cela paroît être vrai, lorsque l'on considere la noblesse de ses fonctions, l'importance des causes qui y étoient portées, & les qualités que l'on exigeoit de ses membres. Athénée (*Deipn.* 14) assure qu'un citoyen qui auroit été vu s'arrêtant dans un cabaret ou dans un lieu de débauche, étoit exclus à jamais de l'archontat, & par suite de l'*aréopage*. Il ajoute qu'un aréopagite qui auroit passé toute sa vie avec gloire, étoit destitué de sa place, si l'on pouvoit lui faire quelque reproche grave sur ses mœurs ou sur sa conduite, même dans l'âge le plus avancé. On exigeoit encore de ces conseillers une gravité toujours soutenue; on ne leur auroit pas pardoné le plus léger sourire échapé dans le tribunal; & Plutarque (*de gloria Athen.*) nous apprend qu'il leur étoit défendu, par une loi expresse, de composer des pieces de théâtre.

Ce tribunal inspiroit tant de respect & de gravité, qu'Isocrate, qui en étoit membre, dit que les aréopagites dont les mœurs avoient été dissolues, renonçoient à leurs anciens liaisons & habitudes, dès qu'ils étoient admis dans cet auguste sénat. Les jugemens qu'il rendoit étoient si équitables, qu'aucun n'avoit excité, selon Démosthene, de plainte ou de réclamation. C'est pourquoi tous les états de la Grece le prenoient pour arbitre. C'est ainsi qu'en agirent les Messéniens avant leurs premieres guerres avec les Lacédémoniens.

L'*aréopage* connoissoit des meurtres volontaires & involontaires, des empoisonemens, des incendies, des trahisons, &c. Quelques auteurs assurent qu'il n'étoit pas permis d'appeler de ce tribunal au peuple; mais Meursius, avec plusieurs autres, soutient le contraire. Il dit même que dans certaines occasions, les logistes prenoient connoissance des jugemens de l'*aréopage*. Ce tribunal avoit une grande autorité dans la république. Solon l'avoit chargé de veiller à l'exécution des loix. Il fixoit l'emploi des deniers publics; il veilloit à l'éducation de la jeunesse, nommoit ses curateurs & ses tuteurs; il punissoit les citoyens qui étoient accusés d'impiété, ou qui vivoient d'une maniere dissolue; il récompensoit aussi les gens de bien. Les aréopagites se joignoient aux Gynéconomes, & se trouvoient aux festins religieux & à ceux des noces, pour y maintenir la modération & la décence. Solon les avoit chargés spécialement du soin d'examiner la fortune de chaque citoyen, son industrie, les moyens qu'il employoit pour se soutenir, &c. afin de prévenir les vols & les rapines. Mais leur plus importante fonction étoit d'examiner & de juger avec fidélité tout ce qui apartenoit à la religion, les blasphêmes, l'irreligion, le mépris du culte public & l'admission des nouveles divinités. C'est par la crainte de ce tribunal que Platon ayant reçu en Égypte la connoissance de l'unité de Dieu, ne voulut pas la répandre à Athènes, selon Justin.

L'*aréopage* se renfermoit dans ces fonctions, sans s'ingérer dans les afaires publiques; à moins que le peuple ne recourût à ses lumieres dans les périls imminens. Ses jours d'assemblées ordinaires, étoient les 27, 28 & 29 de chaque mois. Mais s'il survenoit quelque afaire pressée & imprévue, il s'assembloit extraordinairement dans le portique royal, que l'on entouroit d'une corde tendue pour arrêter la foule. Dans l'*aréopage*, il tenoit ses séances en plein air, afin de n'être pas souillé par la compagnie des homicides & des criminels. Il ne les tenoit que la nuit, pour que la vue de l'accusateur & de l'accusé ne pût point influer sur les jugemens.

L'archonte-roi portoit à l'*aréopage* les accusations d'homicide; il quitoit alors sa courone, attribut des archontes, & prenoit séance parmi les *aréopagites*. Ceux-ci commençoient leurs assemblées par faire retirer le peuple, & par tirer au sort les afaires dont devoient être chargés les différens comités dans lesquels ils se partageoient.

Lorsqu'il s'agissoit d'un homicide, l'accusateur & l'accusé prêtoient serment sur les resticules d'un bouc, d'un bélier, d'un taureau, & ils dévouoient le parjure aux furies. L'accusateur assuroit par serment qu'il étoit parent du mort; ce qui pouvoit seul lui donner le droit de poursuivre l'accusé; & que celui-ci avoit commis l'homicide. Ce dernier chef étoit nié avec serment par l'accusé; & l'un & l'autre se dévouoient avec leur famille aux plus afreux malheurs, s'ils venoient à se parjurer. On étoit si persuadé de l'efficacité de ces imprécations, que l'*aréopage* n'infligeoit aucune peine aux parjures.

Les deux adversaires s'asseyoient sur des siéges d'argent. L'accusateur interrogeoit d'abord l'accusé, ensuite ils plaidoient chacun leur cause. L'accusé pouvoit se défendre en deux séances différentes; mais il lui étoit permis, après la premiere, de se condamner lui-même à un exil volontaire, s'il doutoit du succès de sa défense. Dans ce cas, les biens étoient confisqués au profit du fisc, & vendus par les poletes. Il leur fut permis par la suite de se servir d'avocats; mais les uns & les autres ne pouvoient employer des figures de rhétorique, ni exorde, ni pétoraison, &c. ni rien qui fût capable d'éblouir les juges. La vérité nue & simple devoit sortir de leur bouche.

Après les deux plaidoyers, les aréopagites se levoient pour rendre leur sentence. Ils y procédoient avec tant de gravité & avec un silence si profond, que l'un & l'autre étoient passés en proverbe chez les Grecs, & que Juvénal lui-même y a fait allusion, (*Satyr.* 10):

Ergo occulta teges, ut curia Martis Athenis.

„ Vous garderez un secret, comme la cour de Mars à Athènes „. Les juges mettoient leurs suffrages dans deux urnes ; l'une d'airain & l'autre de bois. La premiere renfermoit les bulletins qui condamnoient, & l'autre ceux qui renvoyoient absous. Les trente tyrans qui réduisirent Athènes en servitude pendant quelques années, obligerent les aréopagites à déposer publiquement leurs bulletins sur une table, afin de connoître la maniere dont chacun d'eux étoit affecté dans chaque afaire.

Outre les causes qui étoient dévolues de droit à l'*aréopage*, on lui portoit quelquefois celles qui apartenoient aux autres tribunaux, sauf l'appel ou la révision par ces mêmes tribunaux.

Jamais on ne décernoit de courones aux aréopagites, quel que pût être leur mérite ; parce qu'il leur étoit défendu de porter cet attribut des archontes : on les récompensoit en assignant leur entretien sur le trésor public, outre les trois oboles que recevoient tous les juges à Athènes pour chaque cause. Enfin, ils ne rendoient compte de leur conduite qu'aux logistes seuls, mais tous les ans, selon l'opinion de Samuël Petit. (*Comment. in Leges Attic.*)

L'*aréopage* conserva ses loix, son intégrité & la vénération publique jusqu'au temps de Péricles. Ce citoyen ambitieux n'ayant pu y être admis, parce qu'il n'avoit jamais été archonte, forma le dessein d'avilir l'*aréopage*. Il y réussit en le décriant sans cesse, & en enlevant un grand nombre de causes à sa connoissance. Alors la corruption gâgna ce tribunal, comme les autres parties de la république, & il tomba par degrés dans un si grand avilissement, que Plutarque le comparoit à un cheval échapé qui n'a plus de frein. Démétrius de Phalere ayant été repris de sa vie licencieuse par les aréopagites, leur répondit hardiment, qu'avant de réformer les mœurs de la ville, ils devoient commencer par réformer les leurs, & sur-tout ne plus recevoir de présens, & ne plus corrompre à prix d'argent les femmes des citoyens.

Spon qui, en 1676, examina les ruines d'Athènes, dit dans le second tome des ses Voyages, que l'on voyoit encore les restes de l'*aréopage* au midi du temple de Thésée, situé jadis dans l'enceinte de la ville, & aujourd'hui hors des murs. On distinguoit ses fondemens demi-circulaires, & une esplanade de cent quarante pas environ, qui étoit proprement la salle de l'*aréopage*. Il y avoit un tribunal taillé au milieu du rocher, avec des siéges aux deux côtés, sur lesquels prenoient séance les aréopagites, exposés à l'air. Assez près de ces ruines, sont des grotes taillées aussi dans le roc, que l'on conjecture avoir servi de prison.

Pline dit que Zopyrus, fameux artiste grec, qui vivoit du temps de Pompée, avoit représenté sur une coupe d'argent ciselé les aréopagites, & sur une autre le jugement d'Oreste par ces mêmes juges. Winkelmann a publié dans ses *Monumenti antichi inediti*, n°. 131, une coupe d'argent avec ce jugement célebre, qui peut être attribuée à Zopyrus. Elle a été trouvée sous le pontificat de Benoît XIV, dans le port de l'ancienne ville d'Antium, où elle avoit été précipitée sans doute par quelque naufrage à son arivée de Grece. On y voit ce malheureux fils d'Agamemnon dans la plus grande consternation, & Minerve qui met son suffrage favorable dans l'urne, afin de décider le jugement que le partage des aréopagites empêchoit de prononcer.

ARÉOPAGITE ; juge de l'aréopage.

ARÉOSTYLE ; édifice dont les colonnes sont éloignées les unes des autres de huit ou dix modules, c'est-à-dire, extraordinairement éloignées. Ce mot vient du grec *ἀραιός*, rare, & de *στῦλος*, colonne. Vitruve a cependant fixé à huit modules ou quatre diametres la plus grande distance des colonnes. L'*aréostyle* étoit opposé au *pycnostyle*, dont les colonnes sont si pressées, que les entre-colonnemens n'ont qu'un diametre & demi.

ARÈS est le nom grec de Mars ; il signifie domage, à cause des maux que cause la guerre ; d'autres le dérivent du phénicien *Arits*, qui veut dire fort, terrible. *Voyez* MARS.

ΑΡΕΣΚΟΣ. Pollux (*Onomast. l.* 2, *sect.* 120, *p.* 131) donne ce nom à un bâton droit que portoient sur la scène les parasites & ceux qui vendoient des femmes débauchées. Il ne faut pas le confondre avec le *pedum* ou *λαγωβόλον*, qui étoit un bâton courbé, attribut des acteurs comiques, des divinités champêtres, des messagers, &c.

ARETALOGI, *ἀρεταλόγοι*: qui parlent de la vertu. On donna ce nom par mépris à ces parasites-philosophes qui fréquentoient les tables des riches romains, & discouroient misérablement des plus nobles sujets de la Philosophie anciene.

ARÉTAS, roi d'Arabie. ΒΑΣΙΛΕΟΣ. ΑΡΕΤΟΤ. ΦΙΛΕΛΛΗΝΟΣ.

Ses médailles latines sont :

RRRR. en argent.

Ses médailles greques sont :

RRR. en bronze.

O. en or.

ARETE ; femme d'Alcinoüs, roi des Phéaciens. *Voy.* ALCINOÜS, NAUSICAA.

ARETHUSA, dans la Syrie. ΑΡΕΘΟΥΣΑΤΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, avec son époque, en l'honeur de Sept. Sévere & de Diaduménien.

ARETHUSE; fille de Nérée & de Doris, étoit une des compagnes de Diane. Un jour qu'elle se baignoit dans un ruisseau, elle fut aperçue par Alphée, & s'enfuit aussi-tôt; mais se sentant vivement poursuivie, elle implora le secours de Diane, qui la métamorphosa en fontaine. Alphée reconnut son amante sous cette métamorphose, & ayant repris la figure de fleuve, il mêla ses ondes avec celles de la fontaine *Arethuse*. Quelques-uns on dit que Neptune l'avoit fait mere d'Abas. *Voyez* ce mot. *Arethuse* étoit une fontaine de la presqu'île d'Ortygie, qui renfermoit le palais des anciens rois de Syracuse, aujourd'hui dans le port de Syracuse, à un mille de la ville. Cicéron dit que cette source d'eau douce auroit été entiérement couverte de flots de la mer, si elle n'en avoit été séparée par une digue & par une levée de pierres.

Pline & plusieurs des anciens, croyoient véritablement que l'Alphée, fleuve d'Arcadie, continuant son cours par-dessous la mer, venoit reparoître au rivage de Sicile; parce que, disoit-on, ce qui avoit été jeté dans l'Alphée, se retrouvoit au bout de quelque temps dans l'*Arethuse*. Mais Strabon n'a pas été dupe de cette tradition; il traite de mensonge la coupe perdue dans l'Alphée, & retrouvée en Sicile, & fait voir que l'Alphée se perd dans la mer comme les autres fleuves. Pline ajoutoit encore une autre fable: il disoit que l'*Arethuse* avoit l'odeur du fumier dans le temps des jeux olympiques qui se célébroient dans la Grece, à Olympie, où passoit l'Alphée; parce qu'on jetoit dans le fleuve tout le fumier des victimes & des chevaux qui servoient pour la course. *Voyez* Alphée.

On prenoit autrefois pour une tête d'*Arethuse* celle que l'on voit ordinairement sur les médailles de Syracuse; & l'on croyoit reconoître la plante aquatique dont elle paroît couronée. Mais aujourd'hui tous les antiquaires la nomment tête de Proserpine, à cause des épis qui la couronent, & qui rapelent sa mere Cérès.

Arethuse, étoit une des Hespérides.

AREUS; nom que donnent les poëtes aux fameux guerriers; il veut dire fils de Mars.

ARFERIA ou *Arferial*, étoit le nom que les prêtres donnoient à l'eau lustrale employée dans les funérailles. C'étoit un des mots bizâres qu'ils affectoient aux choses sacrées.

ARΓABIA. Les Grecs des bas siecles appeloient de ce nom un petit vase, que les cavaliers atachoient à leurs selles, pour porter de l'eau dans les marches. C'étoit peut être celui que Pline appele *vas viatorium*.

Quelques auteurs ont cru le reconoître dans ces corps ronds qui sont pendus à la selle des cavaliers *Naxi-Rustan*, auprès de Tchelminar, l'anciene Persépolis. Mais il paroît que c'est une erreur, & qu'on doit prendre ces corps ronds pour de petits boulets de pierre ou de métal, qui servoient de masse à l'anciene cavalerie, comme le *cásse-tête* aux sauvages.

ARGANTHONIS, jeune fille de l'île de Chio Rhésus, roi de Thrace, passant par cette île pour aller à Troye, devint amoureux d'*Arganthonis*: lui donna sa foi, & lui promit de l'emmener à son retour. Mais il fut tué au siége de Troye, & cette mort plongea dans une si grande affliction son amante, qu'elle en mourut de regret. *Voyez* Rhésus.

ARGÉ, sœur d'Hébé & de Vulcain, naquit de Jupiter & de Junon, lorsque ce dieu trompa sa femme, étant caché sous la figure d'un coucou.

Argé *ou* Argée; nymphe qui fut changée en biche par le soleil, en punition de ce qu'elle avoit osé dire d'un cerf qui fuyoit devant elle: que, quand il iroit aussi vîte que le soleil, elle sauroit l'atteindre. (*Hygin*.)

ARGÉE, fils de Licimnius, frere d'Alcmene, suivit Hercule, qui promit à son pere de le ramener. Mais le jeune homme étant mort dans le voyage, Hercule fit brûler son corps pour en recueillir les cendres & les raporter à Licimnius, voulant satisfaire, autant qu'il étoit en lui, à son engagement. On dit que c'est le premier exemple de corps brûlés après la mort. *Argée* avoit un frere nommé Aéonus, qui périt aussi misérablement, en suivant son cousin Hercule. *Voy.* Aéonus.

Argée *ou* Argées; fête que les vestales célébroient tous les ans aux Ides de mai, & pendant laquelle elles jetoient dans le Tybre des figures d'hommes faites de jonc, appelées aussi *Argées*. Les premiers peuples qui habiterent les bords du Tybre, dit Plutarque, jetoient dans le fleuve tous les Grecs indifféremment. Mais Hercule leur persuada de renoncer à un usage aussi barbare, & les engagea, pour se purger de ce crime, à instituer des sacrifices & une fête dans laquelle ils se contenteroient de jeter dans le fleuve des figures d'hommes. Le même auteur donne à cette fête une autre origine. Évandre, arcadien, ennemi des Argiens, s'étant établi en Italie, ordona, pour perpétuer sa haine contr'eux, qu'on jéteroit tous les ans dans le Tybre des figures d'Argiens ou d'Argées.

Ovide parle de cette cérémonie dans ses Fastes, (*v*, 621):

Tunc quoque priscorum virgo simulacra virorum
Mittere roboreo scirpea ponte solet.

Elle se pratiquoit sur le pont Sublicius par les vestales, selon Festus & Varron. Ce dernier substitue cependant des prêtres aux vestales, à moins que l'on ne prene dans le sens de *prêtresses* le mot *sacerdotibus* dont il se sert.

ARGEI. Ce mot avoit deux significations dans la topographie de Rome. Tantôt il désignoit des terrains indiqués par Numa pour la célébration des sacrifices. Tite-Live (1, 21) dit que ce nom leur fut donné par les pontifes. *Multa alia sacrificia locaque sacris faciendis, quæ argeos pontifices*

vocant, *Numa dedicavit*. Tantôt il désignoit, selon Festus, des terrains consacrés par les corps de quelques illustres Grecs qui y étoient enterrés : *Argei loca etiam Romæ appellabantur, quod in his sepulti essent quidam Argivorum illustres viri*.

Argei pontifices, étoient sans doute les prêtres des endroits sacrés appelés *Argei*.

ARGEIPHONTE *ou* ARGIPHONTE, qui a tué Argus, de φόνος, *meurtre*. Ce surnom fut donné à Mercure, après qu'il eut tué Argus, gardien d'Io.

ΑΡΓΕΙΩΝ ΕΟΡΤΑΙ; *fêtes des Argiens*, dont on ne connoît pas les noms particuliers. Parthénius (*Erotic*. 13) parle d'une des fêtes des Argiens que l'on célébroit par un festin public.

Plutarque (*Græc. quæst.*) fait mention d'une autre, dans laquelle les enfans se railloient publiquement en se jetant des figures sauvages. On vouloit peut-être rapeler par cette fête le souvenir du temps d'Inachus, où les Grecs se nourissoient de fruits sauvages, & vivoient dans les bois.

Aénéas (*Poliocert. c.* 57) nous a conservé la mémoire d'une troisieme fête des Argiens, dans laquelle une foule d'habitans sortoit armée d'Argos, & faisoit solemnellement le tour de la ville.

ARGENT, considéré comme MONOIE. *Voyez* ce mot. Considéré comme métal, *voiez* AFINAGE, OR, MINES. Cassiodore (*Var. IV*, 34) assure qu'un roi des Indes mit en usage le premier ce métal. Érichton l'apporta le premier dans l'Attique. Les Romains n'en firent de la monoie qu'en l'année 485 de la fondation de leur capitale.

Il ne paroît pas que les Romains aient réduit l'*argent* en filets ou en lames, pour le mêler au tissu des étofes, avant le regne d'Aurélien, qui défendit ce luxe, & ordona que l'argent seroit employé uniquement comme il l'avoit été sous ses prédécesseurs. *Voluit*, dit Vopiscus, *argentum in suo usu manere*. Cet usage prévalut cependant sous les empereurs grecs. On porta beaucoup d'étofes tissues d'*argent*. Elles étoient appelées *vestimenta syrmatina*. Saumaise assure (*in Vopisc.*) que toutes les fois qu'on lit dans Codin le mot συρματινον, on doit le rendre par ceux-ci : *tissu de fils d'argent*. Carbilius Pollion en avoit déja tissu les couvertures des lits de table.

L'*argent* fut prodigué sous les empereurs pour tous les objets de luxe. On en a trouvé une preuve frapante à Lanuvinum, dans les ruines de la maison de campagne d'Antonin le Pieux. C'est un coq d'*argent*, qui servoit de robinet pour les conduits des bains. Il pesoit plus de trente livres romaines (plus de vingt livres françoises); & il portoit pour inscription ces mots : FAUSTINÆ NOSTRÆ. Dans les bains de Claude, on voyoit aussi l'eau couler dans des tuyaux d'*argent*.

Ce luxe infecta également les armées romaines. Pline dit (*lib.* 33, *c.* 52) que les soldats en couvroient leurs armes. Les généraux, qui étoient jaloux de faire revivre l'anciene discipline militaire à laquelle les premiers Romains avoient dû leurs conquêtes, ne manquoient pas de proscrire l'usage de l'*argent* travaillé. Scipion assiégeant Numance, défendit à ses soldats d'avoir un vase d'*argent* qui pût contenir plus de deux cotyles ($\frac{2}{7}$ de pinte), & encore moins une cuvete de même métal. Pescennius ayant vu dans une marche des soldats qui buvoient dans une tasse d'*argent*, fit enlever tous les vases de ce métal que l'on trouva dans son armée, & obligea les soldats de n'employer que des vases de bois, suivant l'ancien usage.

Argentum (*ad*) & *ab argento esse*; expressions qui désignoient l'afranchi ou l'esclave chargé du soin des vases d'*argent* des Augustes & de leurs épouses. Les recueils d'épitaphes en font très-souvent mention.

Argentum balneare, désignoit les baignoires & les vases d'*argent* qu'employoient les riches dans leurs bains.

Argentum cavum ou *concavum*; vases d'*argent* ciselés, appelés κοῖλα par les Grecs.

Argentum escarium; vaisselle plate qui servoit aux repas.

Argentum factum; vases d'*argent* de toutes les especes.

Argentum infectum; *argent* en masse, tel qu'en renfermoit le trésor public de Rome.

Argentum potorium; vases d'*argent* qui servoient à préparer les liqueurs dont les anciens faisoient usage; telles que le vin, l'hydromel, &c. & à les boire. L'épitaphe suivante parle de ceux de Livie :

OSSA
VIIAE. SUCCESSAE. LIVIAE. AUG. SERV.
AB. ARGENTO. POTORIO.

Argentum purum, vases d'*argent* qui n'étoient pas ciselés. Juvénal, (*Sat. IX*) :

Argenti vascula puri.

Argentum pustulatum, *argent* réduit en grenaille par sa *transfusion* du creuset où il a été purifié, dans un vase rempli d'eau froide. Les Romains, qui croyoient que c'étoit l'*argent* le plus pur, l'appeloient aussi *granulatum*. Martial, (*l.* 7, 70)

Nulla venit a me
Argenti tibi libra pustulati.

Et Suétone dit de l'empereur Néron, qu'il rassembla avec beaucoup de dureté une grande quantité d'*argent* en grenailles : *Exegit ingenti fastidio & acerbitate argentum pustulatum*.

Argentum scenicum, sommes destinées pour les jeux publics & pour les autres fêtes d'appareil. Une épitaphe, qui étoit autrefois dans les jardins du palais de Carpi à Rome, nous a conservé le nom

nom de l'afranchi qui avoit la garde de cet *argent* dans le palais des Césars :

T. AELIUS. AUGUSTORUM. LIB. AMEMPTUS AB. ARGENTO. SCENICO

Argentum signatum; *argent* monoyé.

Argentum viatorium; sommes destinées aux frais des voyages.

Argent. (*Numismatique* .) Les Romains ne fabriquerent des monoies d'*argent* que vers l'an 485 de la fondation de leur ville. Les premieres se trouvent dans la suite des médailles consulaires ou de familles, & les autres forment la suite d'*argent* des impériales. Quoique l'*argent* monoyé des Romains soit à un titre plus bas que nos monoies actuelles du même métal, tandis que leur or est moins allié que le nôtre ; on appele cependant *argent fin*, l'*argent* des médailles jusqu'à Septime-Sévere, par comparaison avec celles des princes qui l'ont suivi jusqu'à Constantin, & dont l'*argent* est bas & allié. Mal-gré le beau nom d'*argent fin*, elles valent assez constament un sixieme de moins que nos monoies courantes, si on ne les évalue que d'après leur valeur intrinseque.

Didius Julianus ou Julien I, corrompit le premier le titre des médailles d'*argent*, pour remplir plus aisément le trésor public, épuisé par les largesses qu'il avoit faites aux Prétoriens, en achetant l'Empire. Depuis ce prince, le titre alla toujours en baissant ; & certainement ses médailles ont moins d'alliage que celles de Septime-Sévere. Ce dernier a été cependant appelé RESTITUTOR MONETÆ. Ses monoies, à la vérité, sont moins mauvaises que celles de Sévere-Alexandre. Sous Gordien, c'est encore pis; & peut-être est-ce par cette raison, dit le baron de la Bastie, que l'on trouve sous cet empereur les médailles d'un module plus grand. En effet, quoique ce module soit connu dès le temps de Septime-Sévere, de sa femme Julia-Pia & de son fils Caracalla, il est cependant vrai qu'il y a peu de grand module sous ces princes, tandis qu'il y a très-peu de petit module sous Gordien.

Le titre des médailles d'*argent* de Gallien va encore en baissant ; & il paroît que cette monoie, quoique mêlée de quatre cinquiemes d'alliage, fut la seule monoie d'*argent* qui eut cours dans l'Empire. On connoît, à la vérité, des médailles d'*argent* du tyran M. Aurele Julien, de Probus & de Magnia Urbica ; mais ces légeres exceptions n'empêchent pas d'assurer généralement que depuis Claude le Gothique jusqu'à Dioclétien, qui rétablit la monoie d'*argent* pur, il n'y a plus d'*argent* dans les médailles. On a frapé dans cet intervalle sur le cuivre seul, recouvert d'une feuille d'étain. De là vient cet œil blanc des médailles saucées, tel que l'offrent plusieurs Claudes, les Auréliens & les suivans, jusqu'à Numérien inclusivement. Ces médailles saucées reparoissent quelquefois sous Dioclétien, Maximien, Constance-Chlore & Galere-Maximien, quoique l'usage de fraper sur l'*argent* pur fût rétabli. On ignore si quelque cabinet peut fournir des Licinius, des Maxences & des Maximins de cette espece : on y trouveroit plutôt du vrai billon. Il semble qu'il n'est plus fait mention des médailles saucées après Constantin. Au reste, si les auteurs des Catalogues de médailles avoient fait cette attention, ils auroient évité de grôssir leurs livres d'une longue suite de médailles d'*argent* entre Posthume & Dioclétien ; puisque toutes celles de cette époque ne sont que de petit bronze couvert d'une feuille d'étain.

Il est très-difficile de désigner la cause pour laquelle on cessa tout-à-coup de fraper des médailles d'*argent*, tandis qu'on en frapoit toujours en or. Car il est constant que dans le temps du plus grand afoiblissement, & même de l'anéantissement presqu'entier des especes d'*argent*, celles d'or ont toujours été batues sur le fin. Le baron de la Bastie croit entrevoir cette cause dans l'usage où étoient les empereurs de se faire payer en or une grande partie de leurs revenus. La plupart des termes employés pour exprimer les tributs & les autres impositions, étoient des épithetes d'*Aurum : aurum vicesimarium*, *aurum coronarium*, *aurum lustrale*, &c. Le souverain étoit intéressé à ne pas soufrir qu'on altérât le titre de ce métal, afin que ses revenus ne soufrissent pas de cette altération.

Le trésor impérial faisant ses paiemens en *argent* ou en cuivre, trouvoit son avantage à afoiblir le titre de l'un & le poids de l'autre de ces métaux ; parce que cet afoiblissement des especes n'en faisoit pas changer la valeur dans le commerce, & qu'avec une plus petite quantité d'or, on pouvoit avoir du cuivre en masse pour en faire de la monoie, à laquelle on donnoit la valeur des pieces d'*argent*, en y ajoutant une feuille d'étain afiné. Cet expédient, qui étoit à la fin ruineux pour l'État, a pu être l'effet de la fâcheuse position où se trouverent les empereurs, depuis Gallien jusqu'à Dioclétien & Maximien. Ils achetoient presque tous l'empire de leurs soldats; les tyrans déchiroient l'État en dedans, & les nations barbares en dehors.

Les médaillons d'*argent* sont beaucoup plus rares que les médailles du même métal ; on peut cependant entreprendre avec succès d'en faire une suite impériale, en y mêlant les médaillons de potin frapés en Égypte, qui, par la qualité du métal, y peuvent entrer naturélement.

Argent (*couleur d'*). C'étoit l'attribut distinctif d'une faction du cirque, que Domitien créa avec la faction *dorée* ou de couleur d'or. Dion, (*lib.* 7, 7) : *Aurigarum duo genera adjunxit, quorum unum aureum, alterum argenteum appellavit*.

ARGENTARII. Voyez Orfevre, Changeur, Usurier.

ARGENTINUS ; dieu de l'argent, fils de la déesse *Pecunia ;* ou, selon S. Augustin, (*Cité de Dieu*, 4, 21) d'*Æsculanus*, dieu de la monoie de cuivre.

ARGÈS ; nom d'un des cyclopes qui forgerent la foudre dont Jupiter frapa les Titans. *Voyez* CYCLOPES.

ARGIE, mere de Bithon & de Cléobis. *Voyez* BITHON.

ARGIE, femme de Polynice. *Voy.* ADRASTE, POLYNICE.

ARGIENE *ou* ARGOLIQUE ; surnom de Junon, qui lui fut donné à cause de son temple d'Argos. *Voyez* CANATHOS. *Voy.* aussi JUNON.

ARGIENS (LES) étoient une colonie égyptiene ; & le savant Jablonski reconoît dans Io, qu'ils honoroient d'un culte particulier, l'*Ioh*, c'est-à-dire, Isis ou la Lune des Égyptiens. Eustathe dit précisément (*Comment. in Dionys. Perieg.*) que la vache étoit le symbole d'Io ou de la Lune ; car, ajoute-t-il, *io* veut dire *lune* dans le langage des *Argiens*. C'est de leur langue primitive ou égyptiene qu'il veut parler. Lorsque l'idiôme grec lui succéda, les prêtres conserverent le nom d'*io*, selon leur usage d'employer des termes barbares ou surannés, pour désigner les objets du culte ou de la vénération.

Les mythologues grecs enseignoient que l'Io d'Argos, après avoir été changée en vache, s'étoit retiré en Égypte, & qu'elle y avoit été honorée sous le nom d'Isis.

Ces traces d'une patrie & d'un culte communs aux Égyptiens & aux Grecs, sont trop précieuses pour les passer sous silence.

Les *Argiens* portoient au siége de Troye des boneliers ronds ; & ce bouclier est un attribut distinctif de leur roi Diomede.

ARGIENS (médailles des). *Voy.* ARGOS.

ARGILE. On verra à l'article TERRE CUITE, tous les détails relatifs à l'*argile* employée pour les statues, les bas-reliefs, les frises, les corniches, &c.

L'*argile* servoit encore aux anciens à plusieurs autres usages ; tels que celui de laver & de blanchir les draps de laine, celui de cacheter ou de former des sceaux, &c. L'*argile* fut appelée assez généralement par les Latins *creta*, quoique ce nom dût être réservé aux terres calcaires, à l'exclusion des terres argileuses. Cette observation préliminaire évitera beaucoup d'erreurs aux lecteurs de Pline & des auteurs *de re rustica*.

Les sceaux furent faits avec de l'*argile* dans les premiers temps. Hérodote (*lib.* 2) l'appele *τὴν σημαντρίδα*, *terre sigillée*, & Cicéron *creta asiatica*. L'île de Lesbos en fournissoit en abondance ; & aujourd'hui même la superstition des Turcs leur fait acheter très-cher les pains de cette *terre sigillée*, sur lesquels un officier du grand seigneur a apposé son cachet. Cicéron dit (*Flacc. c.* 16) : *Hæc, quæ a nobis prolata laudatio, obsignata erat creta illa asi atica, quæ fere est omnibus nota nobis : qua utuntur omnes non modo in publicis, sed etiam in privatis litteris.* „ La piece que nous avons produite est scellée avec cette terre asiatique connue de presque tout le monde, & dont on se sert par-tout pour sceller les instrumens publics & particuliers „.

Les anciens employoient l'*argile* pour le foulage de leurs draps, ainsi qu'on le pratique encore aujourd'hui : elle y faisoit l'effet du savon pour dégraisser les laines. Ils en frotoient encore ces mêmes draps, lorsqu'ils étoient sortis du moulin à fouler, afin d'y ajouter un nouveau degré de blancheur. Isidore (19, 24) dit : *Toga addita creta, quo candidior insigniorque esset.*

L'*argile* ou *terre sigillée*, appelée aussi *cimolia*, d'une île de ce nom dans la mer de Crete, où elle se trouvoit en abondance, entroit dans la composition du *blanc* des dames romaines. Horace en parle, (*Epod. XII*, 9) :

Neque illi
Jam manet humida creta, colorque
Stercore fucatus crocodili :

Les anciens savoient corriger les vices des terres quartzeuses & crétacées par le moyen des marnes argileuses. Les auteurs *de re rustica* font souvent mention de cette pratique si avantageuse à l'agriculture.

ARGILETUM ; quartier de l'anciene Rome qui commençoit au *Vélabre*, & finissoit au théâtre de Marcellus. Un passage de Servius fixe cette derniere limite, (*Æneid. VIII*, 607) : *Sacrarium hoc Numa Pompilius fecit circa imum Argiletum juxta theatrum Marcelli.* Quant à la premiere, elle est si incertaine, que quelques écrivains ont voulu distinguer deux *Argiletum*. Il paroît cependant assez vrai-semblable que ce nom désignoit les deux rives du Tybre, depuis le théâtre de Marcellus jusqu'au *Ponte rotto*.

ARGIPHONTE. *Voyez* ARGEIPHONTE.

ARGO ; navire des Argonautes, dont il est parlé si souvent dans les poëtes. Plusieurs écrivains ont cru qu'il avoit pris le nom de son constructeur, *Argus* ou *Argo*. C'est le sentiment de Diodore de Sicile, d'Apollonius, de Tzetzès, de Servius, du scholiaste d'Euripide, &c. Mais comme il y a eu plusieurs *Argus*, on ne sait auquel il faut raporter ce travail. Quelques-uns ont pensé que ce navire avoit été appelé *argo*, du mot grec *ἀργὸς*, *vite*, *léger*. *Quidam*, dit Servius sur la quatrieme églogue de Virgile, *Argo a celeritate dictam volunt*. Homere appele en effet Κύνες ἀργοὶ les chiens qui sont bons coureurs. D'autres assurent que ce navire tiroit son nom de la ville d'Argos, où il avoit été construit.

Cicéron, dans sa premiere Tusculane, raporte une quatrieme étymologie, exprimée dans ces deux vers d'un ancien poëte latin :

Argo, quia Argivi in ea delecti viri
Vecti, petebant pellem inauratam arietis.

Ce poëte fait dériver le nom d'*Argo*, des Argives ou Grecs qui le monterent.

Ovide, dans l'épître de Hypsipyle à Jason, appele *argo* un navire sacré : *Sacram conscendis in Argo*. Peut-être fut-il regardé comme sacré, à cause que Minerve en avoit donné le dessein, & qu'elle avoit aidé elle-même à le construire. Ce sujet est exprimé sur un bas-relief de terre cuite conservé à la Villa-Albani. Winkelmann l'a publié dans ses *Monumenti antichi inediti*, & dans son Histoire de l'Art. On y voit *Argo* ou *Argus*, travaillant au vaisseau des Argonautes ; une autre figure d'homme, peut-être de Tiphys, pilote d'*Argo*, & Minerve, qui lui enseigne à atacher des voiles à une vergue.

Peut-être aussi a-t-il été appelé *sacré*, parce que sa proue étoit faite avec un chêne pris dans la forêt sacrée de Dodone, qui parloit & rendoit des oracles. Le reste du bois nécessaire à la construction d'*Argo*, avoit été coupé sur le mont Pélion, d'où lui vinrent les surnoms de *Pelias* & de *Peliaca*; de même que ceux de *Loquax* & de *Fatidica* faisoient allusion aux oracles.

Quant à sa forme, c'étoit un vaisseau long, semblable à nos galeres. Le scholiaste d'Apollonius a remarqué que, selon l'opinion commune, c'étoit le premier navire long qui eût été construit. Pline (*lib. 7, c.* 58) a observé la même chose d'après Philostéphanus: *Longa nave Jasonem primum navigasse, Philostephanus auctor est*. On sait que par un navire long, les Grecs désignoient un vaisseau de guerre, & que par un vaisseau rond, ils entendoient parler d'un navire de charge ou marchand.

Une circonstance particuliere du voyage des Argonautes, nous prouve évidemment que l'*Argo* ne pouvoit être d'un grand volume : ces héros le porterent, suivant l'anciene tradition, sur leurs épaules depuis le Danube jusqu'à la mer Adriatique.

Jason ayant achevé heureusement son entreprise, consacra son navire à Neptune sur l'isthme de Corinthe, & depuis *Argo* fut transporté dans le ciel & mis au nombre des constellations.

ARGOLIQUE ; surnom de Junon. *Voyez* ARGIENE.

ARGONAUTES, c'est ainsi qu'on appela les princes grecs qui entreprirent de concert d'aller à la conquête de la toison d'or, & qui firent le voyage par mer sur le navire *Argo*. On croit qu'ils étoient au nombre de cinquante-deux, non compris les gens qui les acompagnoient. C'étoit l'élite des Grecs les plus distingués par la valeur & par la naissance. Jason, qui étoit le promoteur de l'entreprise, en fut aussi reconu le chef. On nomme ensuite Acaste, fils de Pélias; Admete, roi de Thessalie; Æthalides, fils de Mercure; Amphiaraüs; Amphidamas, arcadien, fils d'Aléus; Amphion, fils d'Hypérasius, roi de Pollene en Arcadie; Ancée, fils de Neptune & d'Astipalée; Ancée, fils de Lycurgue, roi des Tégéates en Arcadie; Argus, fils de Phrixus; Astérion, de la race des Éacides; Astérius, frere de Nestor; Augée ou Augias, fils de Phorbus, roi d'Élide; Butès, athénien; Calaïs, fils de Borée; Castor; Cénée, fils d'Élate; Céphée, arcadien, frere d'Amphidamus; Clytus, fils de Teuryte, roi d'Æchalie; Deucalion, fils de Minos; Échion, fils de Mercure & d'Antiamire, qui servit d'espion pendant le voyage; Erginus & Euphéus, fils de Neptune, qui firent les fonctions de pilote; Eumédon, fils de Bacchus & d'Arianne; Eurythe, fameux centaure; Glaucus, fils de Sisyphe; Hercule, qui ne put achever le voyage, soit à cause de sa pesanteur, qui mettoit le vaisseau en danger de faire naufrage, soit à cause de sa voracité, qui consumoit tous les vivres; Idas, fils d'Apharée; Idmon, célebre devin; Iolas, compagnon des travaux d'Hercule; Iolas, autre parent d'Hercule: Iphiclus, fils de Thestius; Iphiclus, pere de Protésilas; Iphitus, frere de Clytus, fils d'Euryte, roi d'Æchalie; Laërte, pere d'Ulysse; Lyncée, fils d'Aphanée, & frere d'Idas; Lyncée, fils d'Épitus: ces deux derniers avoient la vue si perçante, qu'ils servoient à découvrir les écueils; Méléagre, fils d'Oënée, roi de Calydon; Ménétius, pere de Patrocle; le célebre devin Mopsus; Naoplius, fils de Neptune & d'Amymone, Nélée; Oilée, pere d'Ajax; Pélée, pere d'Achille; Périclimene, fils de Nélée; Philammon, fils d'Apollon & de Chione; Pirithoüs; Pollux; Thésée; Tydée, pere de Diomede; Typhis de Béotie, pilote en chef; enfin, Zétès, fils de Borée. Voyez leurs actions dans leurs articles particuliers. On en nomme plusieurs autres, mais qui ne sont pas connus, ou qui n'ont pu s'y trouver.

Les *Argonautes* s'embarquerent au cap de Magnésie, en Thessalie; ils allerent d'abord à l'île de Lemnos, (*voyez* HYPSIPYLE, LEMNOS) de là en Samothrace; ils traverserent l'Hellespont, côtoyerent l'Asie Mineure, entrerent dans le Pont Euxin par le détroit des Symplégades, & arriverent enfin à Aéa, capitale de la Colchide; après avoir exécuté leur entreprise, ils abandonerent le pays, non sans quelque risque, & revinrent pour la plupart heureusement dans la Grece. L'époque de cet événement est trente-cinq ans avant la guerre de Troye, selon quelques-uns, & cent ans selon Eusebe. *Voyez* ABSYRTHE, JASON, MÉDÉE, PHRIXUS, TOISON D'OR, &c.

Les sentimens sont partagés sur le sujet de cette fable. Diodore de Sicile croit que la *toison d'or* conquise par les *Argonautes*, n'étoit que la peau d'un mouton immolé par Phrixus; & gardé soigneusement à cause que le roi de Colchide devoit être tué, suivant un ancien oracle, par celui qui l'enléveroit. Strabon & Justin pensoient que la fable de la *toison d'or*, étoit fondée sur ce qu'il y avoit dans la Colchide des torrens qui rouloient un sâble d'or que l'on ramassoit avec des peaux de mouton, comme on le pratique encore pour les sâbles du Rhin vers le Fort-Louis, & pour ceux du Rhône au dessous de Lyon.

Varron & Pline citent son origine des belles

laines de la Colchide, & disent que le voyage fait par quelques marchands grecs pour en acheter, avoit donné lieu à la fiction. Paléphate a cru, on ne sait sur quel fondement, que la *toison d'or* étoit l'emblême sous lequel on avoit voulu désigner une statue d'or faite par l'ordre de la mere de Pelops, & emportée par Phrixus dans la Colchide. Suidas enfin, dit que la *toison d'or* étoit un livret qui renfermoit le secret de faire de l'or. Cette derniere opinion, que Tollius a voulu faire revivre, n'a pas été négligée par les alchimistes.

ARGOS. Les jeux qui se donnoient tous les cinq ans à *Argos*, consistoient à monter dans un lieu dont l'accès étoit difficile, & fort élevé sans doute, pour arracher, à l'aide des mains seules, un bouclier de cuivre, ataché fortement avec des clous : on avoit donné le nom de théâtre à ce lieu. On a peine à comprendre comment, avec des difficultés de cette espece, une femme a remporté ce prix; cependant plusieurs auteurs le certifient, & nous ont conservé son nom. Quoique les anciens aient parlé de ce jeu, & qu'un grand nombre de modernes s'en soient occupés, nous n'avons pas de plus grands détails: ignorance d'autant plus extraordinaire, que ce jeu étoit si renommé dans la Grece, à cause de sa difficulté, qu'il avoit passé en proverbe, & que les anciens disoient : *Tanquam Clypeum in Argis tollens gloriatur*. (Zénob. cent. VI.)

Dignus est Clypeo in Argis, &c. &c. (Plut. vie d'Agis & de Cléomene). L'éloge que Pindare fait de Diagoras le Rhodien, pour avoir vaincu dans ce jeu, est une autre preuve de sa célébrité.

Nous savons seulement, avec la plus grande certitude, que ce bouclier étoit de forme circulaire. *Rotundam habuit figuram Clypeus Argolicus*. (Hygin. fab. CLXXI), Virgile, Ovide, Diodore, Ammien-Marcellin, nous en assurent également. (*Cayl. 6, pl. 56, n°. 2.*)

Argos, dans l'Argolide. A. & ΑΡΓΕΙΩΝ

Les médailles autonomes de cette ville sont.

O. en or.

C. en argent.

RR. en bronze.

Leur type ordinaire est un loup entier ou à micorps. C'étoit le symbole des Argiens; & l'on voit encore à *Argos* les restes d'un temple, dont les frises étoient chargées de têtes de loup. (*Hist. de l'Acad. des Inscr. XVI.*)

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques, en l'honeur d'Hadrien, d'Antonin, de Verus, de Sept. Sévere, de Faustine jeune, de Domna, de Géta, d'Élagable, de M. Aurele, de Pautille, de Gallien, de Valérien jeune.

Argos-Amphilochium, en Acarnanie. ΑΡΓΕΙΩΝ & ΑΡΓΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRR. en argent.

O. en or.

O. en argent.

Leur type ordinaire est Pégase volant.

Argos, en Cilicie. ΑΡΓΕΙΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales en l'honeur de Gallien & de Salonine.

Les époques servent à les distinguer des médailles du Péloponese, dont les monoies n'ont jamais été datées.

Argos, fils de Phrixus & de Calciope. *Voyez* Argus.

ARGUE; machine faite en forme de cabestan, employée pour dégrossir les métaux, & les tirer en fils de différentes grosseurs. Le Dictionaire de Trévoux dérive ce mot d'ἔργον *ouvrage*, & dit que la machine est d'origine greque, ainsi que son nom.

ARGUS ou Argos, fils de Phrixus, inspiré, dit-on, par Minerve, construisit le navire Argo, qui porta son nom, & excita Jason & les autres princes de la Grece, à aller venger la mort de son pere. *Voy.* Phrixus.

Argus, bisaïeul de celui à qui les poëtes ont donné tant d'ieux, succéda à Apis, roi d'Argos, & donna son nom à la ville d'Argos & aux Argiens. La Grece ayant fait de grandes récoltes de blé sous son regne, cette abondance, à laquelle il avoit contribué par la sagesse de son gouvernement, lui mérita, après sa mort, des autels & des sacrifices.

Argus avoit cent ieux, dit la fable, & deux seulement se fermoient à la fois, pendant que les autres veilloient. Il étoit surnomé *Panopte*, πανόπτης, qui voit tout. C'est à ce surveillant que Junon confia la garde d'Io : Mercure ayant trouvé le moyen de l'endormir par le doux son de sa flûte, lui coupa la tête. Junon prit tous les ieux d'*Argus*, & les répandit sur les ailes & sur la queue du paon.

Macrobe donne à cette fable une origine astronomique, (*Satur.* I, 19). Il dit qu'*Argus* représente la sphere céleste parsemée de mille étoiles, & que Mercure est le soleil qui les fait disparoître par son éclat. Mais quand on sait que le Mercure des Grecs étoit l'Anubis des Égyptiens, (*Voy.* Anubis) & que ce dernier étoit l'emblême de l'horizon, on conçoit beaucoup mieux comment Mercure a pu assoupir *Argus* & fermer ses cent ieux; c'est-à-dire, comment l'horizon absorbe & voile tous les jours la sphere céleste avec les étoiles.

ARGYNNIS; surnom de Vénus. Agamemnon fit bâtir un temple à cette déesse, sous le nom de Vénus *Argynnis*, qu'il lui donne à cause du jeune Argynnus, son favori. Ce beau jeune homme s'étant noyé dans le Céphise, le roi de Mycene le fit ensévelir sur les bords du fleuve, & éleva un temple à Vénus auprès de son tombeau. Properce en fait mention, (3, *Eleg.* 6):

Sunt Agamemnonias testantia littora curas,
Quæ notat Argynni pœna natantis aquæ.

Plutarque assure (*in lib. quo bruta, &c.*) qu'Aga-

memnon parcourut toute la Béotie pour le retrouver, & qu'il feignit que les vents contraires retenoient la flote des Grecs, pour cacher la honteuse cause de son absence. Lassé de chercher inutilement Argynnus, il se baigna dans le lac Copaïs, pour éteindre l'ardeur qui le dévoroit.

ARGYNNUS. *Voyez* Agamemnon & Argynnis.

ARGYRASPIDES; qui portent un bouclier d'argent ou argenté. Ce mot est composé d'ἄργυρος, *argent*, & d'ἀσπὶς, *bouclier*. Les *Argyraspides* formoient, selon Quinte-Curce, (*l.* 4, *c.* 13) le second corps de l'armée d'Alexandre, dont le premier étoit la Phalange. Justin (*l.* 12, *c.* 7) dit que le vainqueur de Darius ayant pénétré jusqu'aux Indes, & ayant reculé les bornes de son empire jusqu'à l'Océan, fit orner d'argent les housses des chevaux, les armes de ses soldats, & qu'il nomma son armée les *Argyraspides*, à cause des boucliers argentés. Ainsi, selon cet auteur, toute l'armée d'Alexandre auroit été désignée par ce surnom.

Après la mort du roi de Macédoine, les *Argyraspides* mépriserent leurs généraux, & refuserent d'obéir à des princes qui ne leur étoient pas agréables. Ceux qui partagerent l'héritage d'Alexandre, s'éforcerent à l'envi d'engager dans leur parti les *Argyraspides*, qui, les méprisant ou les trahissant tour-à-tour, faisoient passer la victoire sous les drapeaux du prince auprès duquel ils se rangeoient; ce qui prouve que cette troupe n'étoit que l'élite de l'armée d'Alexandre. Antiochus, roi de Syrie, dans la guerre qu'il fit aux Romains, avoit à sa solde un corps de troupes qui portoit ce nom si long-temps redouté.

ARGYRE (grand); monoie ancienne de l'Égypte & de l'Asie. *Voyez* Céseph (grand).

ARGYRE; monoie des Romains, sous le grand Constantin & ses successeurs. *Voy.* Miliarésion.

Argyre; nymphe qui devint éperdument amoureuse d'un beau jeune homme appelé Sélemnus. Leur union dura autant que la beauté de Sélemnus; mais *Argyre* se refroidit en la voyant s'éclipser. L'amour du jeune homme duroit toujours, & le rendoit plus sensible aux froideurs d'*Argyre*. Il étoit près de mourir de douleur, lorsque Vénus en eut pitié, & le métamorphosa en un fleuve de son nom, lequel alloit, comme Alphée, chercher sous les eaux de la mer, la fontaine de l'inconstante. Enfin, il parvint à l'oublier par le secours de Vénus; & depuis ce moment, les eaux du fleuve Sélemnus eurent, dit-on, la vertu de faire perdre à ceux qui s'y baignoient, le souvenir de leurs amours. Pausanias, qui fait ce récit, ajoute que ses eaux feroient d'un prix inestimable, si elles jouissoient réellement de cet avantage.

ARGYRITES; surnom des jeux de la Grece, qui ne faisoient pas partie du culte de quelque divinité. Ceux-ci s'appeloient Ἀγῶνες ἱεροὶ, jeux sacrés; & les premiers Ἀγῶνες ἀργυρῖται, jeux *argyrites* ou *à prix d'argent*. On donnoit aux vainqueurs des jeux sacrés une courone seulement, mais dans les *argyrites*, ils recevoient différentes récompenses, telles que des amphores ou vases dans les Éacées à Égine, des vases d'argent à Marathon, des boucliers d'airain à Argos, &c. &c.

ARGYRODAMAS; pierre dont parlent les anciens, & qui nous est inconnue. Ceux qui dérivent son nom d'ἄργυρος, argent, & de δαμάω, je dompte, disent que c'étoit une espece de mica, qui résiste au feu. Mais si on décompose son nom d'une maniere plus simple en ἄργυρος, argent, & ἀδάμας, diamant, on reconoîtra une mine d'argent crystallisée, ou une pyrite de couleur d'argent.

ARIADNE ou Arianne, fille de Minos, prévenue en faveur de Thésée, qui étoit venu pour combatre le Minotaure, lui donna un peloton de fil, dont il se servit heureusement pour sortir du labyrinthe après la défaite du monstre. Thésée, en quitant la Crete, emmena avec lui la belle *Ariadne*, mais il l'abandona dans l'île de Naxos. Bacchus, qui vint peu après dans cette île, consola la princesse de l'infidélité de son amant; & en l'épousant, lui fit présent d'une belle courone d'or, chef-d'œuvre de Vulcain, laquelle fut dans la suite métamorphosée en astre. *Ariadne* eut de Bacchus un fils nommé Eumédon, qui fut un des Argonautes. Plutarque dit qu'elle fut enlevée à Thésée dans l'île de Naxos, par un prêtre de Bacchus; ce qui est plus vrai-semblable que l'ingratitude de Thésée. Ce fut Diane, selon Homere, qui retint *Ariadne* à la priere de Bacchus. Hygin assure que Thésée donna la belle courone à *Ariadne*, & ajoute que c'est à la lueur des diamans qui la composoient, que Thésée sortoit du labyrinthe. Elle avoit eu de Thésée deux enfans, Œnopion & Staphilus.

Selon Plutarque, il y a eu deux *Ariadnes*; Bacchus épousa l'une d'elles dans l'île de Naxos, & la rendit mere de Staphylos. L'autre fut cette amante infortunée que Thésée abandona dans cette même île, où elle mourut. On rendit par la suite des honeurs divins à toutes les deux, & on célébra en leur honeur des fêtes appelées *Ariadnées*. Celles de la premiere étoient gaies, & on les solemnisoit par la musique, la danse & tout ce qui pouvoit inspirer la joie. L'appareil des fêtes de la seconde n'inspiroit, au contraire, que la tristesse & les larmes. Pour conserver le souvenir de la douleur ressentie par *Ariadne* près d'acoucher, lorsque Thésée se sépara d'elle, un jeune homme couché poussoit des cris comme les femmes en travail d'enfant, & feignoit d'en éprouver les douleurs. Plutarque ajoute que Thésée, selon la commune opinion, avoit institué cette fête ridicule, comme une satisfaction due à sa maitresse après son infidélité.

Ariadne, abandonée dans l'île de Naxos, a exercé fréquemment le pinceau & le ciseau des anciens artistes. Les fouilles d'Herculanum ont fourni trois tableaux relatifs à cet abandon. Dans

le premier, *Ariadne* couchée sur un lit, se réveille au moment où s'éloigne le vaisseau de son infidele amant. Elle le regarde douloureusement dans le second ; l'Amour est debout près d'elle, essuyant les larmes qui coulent de ses ieux. Dans le troisieme enfin, Bacchus, avec son cortege ordinaire découvre *Ariadne* plongée dans un profond sommeil. La bibliotheque du Vatican renferme une pâte ou verre coloré, qui représente Bacchus reposant sur le sein d'*Ariadne*, avec deux Satyres. Ce bas-relief, dont le fond est brun foncé ou de couleur de sardoine, & dont les figures sont d'un blanc de lait, a été fait pour imiter ces belles sardonix qui servoient de matiere aux vases murrhins. Il est taillé en carré-long d'environ huit pouces de largeur & cinq de hauteur. Il remplissoit le milieu d'un paneau, & servoit à décorer quelque ancien palais.

Lorsqu'on trouve sur les médailles ou sur les pierres gravées une tête de femme, jeune & couronée de pampre ou de lierre, on n'hésite pas à lui donner le nom d'*Ariadne*. On n'ignore pas cependant que les traits de Bacchus jeune, sont très-peu distincts de ceux d'une jeune fille ou femme, & que, d'ailleurs, la divinité appelée *Libera*, ne peut avoir d'autre attribut particulier que la courone de pampre. Winkelmann a mis à la fin du chapitre 1 du livre 4 de son Histoire de l'Art, le dessein d'un beau camée qui offre les têtes acolées de Bacchus & d'*Ariadne*. Il apartient au cabinet Farnese de Naples, & porte les caracteres du plus beau travail grec.

Dans la collection des pierres du baron de Stosch, le même savant a donné à une tête couronée de lierre, & couverte en partie d'un voile, le nom d'*Ariadne*, d'après des considérations que nous croyons devoir raporter pour éclaircir cette matiere. Il fonde cette dénomination sur la ressemblance parfaite de cette tête avec celles que l'on voit sur quelques médailles de l'île de Naxos, du cabinet du roi de Naples, & de celui de l'empereur à Florence. Toutes ces têtes sont d'une même maniere: le dessein en est dur, peu savant, & respire la plus haute antiquité. Mais celles des médailles semblent être des copies d'une tête des premiers temps de l'art. Ces monoies n'ont pas, en effet, l'antiquité qu'annonce le travail de la tête ; si on en excepte une d'argent, qui est la plus rare de toutes, sur laquelle ΝΑΞΙΩΝ est écrit en boustrophédon ou à rebours. Béger attribue cependant cette tête des médailles de Naxos à Bacchus. La collection du baron de Stosch renfermoit deux autres têtes de femme couronées de lierre.

ARIADNÉES; fêtes établies en l'honeur des deux Ariadnes. *Voyez* ce mot.

ARIANNE. *Voyez* Ariadne.

ARIARATHE I, ou II, ou III, roi de Cappadoce. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΑΡΑΘΟΥ.

Ses médailles sont:
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

Ariarathe, Eusebe V, roi de Cappadoce.

Ses médailles sont:
C. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

Ariarathe, Épiphane VI, roi de Cappadoce.

Ses médailles sont:
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

Ariarathe, Philométor VIII, roi de Cappadoce.

Ses médailles sont:
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARIASSUS, en Pamphylie. ΑΡΙΑΣΣΕΩΝ.

On a une médaille impériale greque de cette ville, frapée en l'honeur de Géta.

ARICIE, princesse du sang royal d'Athênes, & reste malheureux de la famille des Pallantides, sur qui Thésée usurpa le royaume. Virgile dit qu'Hyppolite l'épousa après qu'Esculape l'eut ressuscitée, & qu'il en eut un fils. Elle donna son nom à une petite ville d'Italie, dans le Latium, & à une forêt voisine, dans laquelle Diane cacha, dit-on, Hyppolite après sa résurrection. En reconoissance d'un tel bienfait, il lui éleva un temple, & y établit un prêtre & une fête en son honeur. Le prêtre étoit un esclave fugitif, qui devoit avoir tué de sa main son prédécesseur, & qui avoit toujours en main une épée nue pour prévenir celui auquel il prendroit envie de lui succéder à la même condition.

La fête qui se célébroit aux ides d'août, consistoit à s'abstenir ce jour-là de la chasse, à couroner de fleurs les bons chiens de chasse, & à alumer des flambeaux. Les jeunes filles d'Aricie les portoient ainsi alumés au bois de Diane. Ovide en parle dans ses Fastes, (*III*, 269):

Sæpe potens voti frontem redimita coronis
Fœmina lucentes portat ab urbe faces.

Les femmes d'une vie licencieuse se mêloient, dans cette occasion, avec les jeunes filles au temps de Properce qui représente à Cynthie le mauvais renom que lui donnoit sa présence aux fêtes d'Aricie, (*II*, 23):

Cum videt accensis devotum currere tædis
In nemus, & Triviæ lumina ferre deæ.

Ces flambeaux étoient placés au milieu de faisceaux d'épis de blé, (*Grat. Cyneg. n.* 484):

Spicatasque faces sacrum, ad nemora alta Dianæ
Sistimus.

ARICINE; surnom de la Diane qu'on honoroit dans la forêt d'Aricie. *Voyez* Aricie.

ARIE & Pétus. On voit à la Villa-Ludovisi à Rome, un groupe auquel on donne ordinairement ce nom; & le parc de Versailles en renferme une copie. Winkelmann a démontré la fausseté de cette dénomination. Nous allons extraire les réflexions qu'il a faites à ce sujet dans son Histoire de l'Art, (*liv. 6*, *c. 6*).

Ce beau groupe seroit la production la plus étonante du regne de Claude, s'il représentoit Cécinna Pétus, obligé de se donner la mort pour avoir trempé dans la conspiration de Scribonien contre cet empereur; & la généreuse *Arie*, son épouse, qui s'enfonça, pour l'encourager à mourir, un poignard dans le sein, le retira ensuite, & dit à Pétus, lui présentant l'arme fatale: Tiens, mon ami, cette blessure ne cause aucune douleur. Le premier persone de ce groupe est un homme nu, ayant de la barbe sur la levre supérieure. Il se plonge de la main droite une épée dans le corps, au dessus de la clavicule, & soutient de la gauche le second personage du groupe, une femme drapée, qui est tombée sur ses genoux. Cette femme est blessée à l'épaule droite, ainsi qu'on peut en juger par quelques goutes de sang indiquées au haut du bras. On voit aux pieds de ces deux figures un grand bouclier de figure oblongue, & sous le bouclier un fourreau d'épée.

Le principe lumineux que Winkelmann a établi & démontré d'après l'expérience, dans son Essai sur l'Allégorie, & mieux encore dans la préface de ses Monumens de l'Antiquité, prouve que ce groupe ne représente point un sujet de l'Histoire Romaine. Il est certain, en effet, que l'on ne trouve aucun sujet tiré de l'Histoire Greque ou Romaine, exécuté en statues ou en bas-reliefs. Les artistes de l'antiquité ne sont jamais sortis du cercle de la Mythologie. D'ailleurs, ce seroit aller contre les maximes de Pline, que de chercher dans ce groupe un trait de l'Histoire de Rome; car il établit clairement, en plusieurs endroits de son ouvrage, que les figures des Romains étoient ordinairement vêtues, & le plus souvent couvertes de grandes draperies. L'homme nu indique ici nécessairement les temps héroïques.

Ce personage ne sauroit être non plus un sénateur romain, parce que le bouclier & l'épée n'ont jamais été l'attribut de cet ordre. La barbe qu'il porte sur la levre supérieure, n'étoit plus à la mode du temps de Claude, où tous les Romains étoient rasés. Il est encore plus facile de montrer que cet homme n'est point Pétus. Condamné à s'ouvrir les veines, il atendit l'exécuteur, & n'eut pas le courage de suivre l'exemple de sa généreuse épouse. Au surplus, on ne trouve dans aucun historien qu'il y ait eu des statues élevées en l'honeur de Thraséa & d'Helvius Priscus, qui avoient conspiré contre Néron, quoiqu'ils fussent révérés comme des demi-dieux par les partisans de la liberté: il n'est conséquemment pas croyable que Pétus ait joui de cet honeur singulier. Voilà donc tout sujet tiré de l'Histoire Romaine, exclus rigoureusement.

Maffei se rapelant que Pétus ne s'étoit pas tué avec le poignard qu'*Arie* lui avoit présenté, se servit de cette juste observation pour rejeter l'anciene & fausse dénomination du groupe de la Villa-Ludovisi. Il a eu recours à l'histoire de Mithridate, dernier roi de Pont pour lui en donner une nouvele. Cet écrivain pensoit que l'homme nu représentoit l'eunuque Ménophile, auquel ce roi avoit confié Drétine, sa fille, malade, & qui se tua après avoir poignardé la princesse pour la soustraire à la cruauté & à la violence de l'ennemi. Cette explication de Maffei n'est pas plus heureuse que la premiere; car son prétendu eunuque offre tous les caracteres de la virilité, & en particulier une barbe très-prononcée.

Gronovius a approché davantage de la vérité, en reconoissant pour sujet de ce groupe l'histoire fabuleuse de Macarée, & de sa sœur Canacée, enfans d'Éole, roi des Tyrrhéniens. Ils brûloient l'un pour l'autre d'une flamme incestueuse; & leur pere, instruit de cette passion odieuse, les obligea de se tuer, selon Hygin. Winkelmann est d'acord avec lui sur Canacée, mais il refuse, avec raison, d'admettre l'homme nu pour le fils d'Éole. C'est plutôt un des gardes de ce roi qui porta à Canacée une épée dont elle devoit se percer pour expier son inceste. Il est certain que sa figure mâle & austere ne peut convenir à Macarée, qui étoit un jeune homme, ni à aucun héros de l'antiquité, parce qu'on ne trouve point de noblesse dans sa physionomie, & que la barbe placée sur la levre supérieure, comme la portoient les captifs barbares, y ajoute encore un caractere plus ignoble. On voit, au contraire, que l'artiste s'est étudié à caractériser, par la férocité des traits & par la force du corps, un garde, espece d'hommes que les anciens représentoient ordinairement comme des soldats farouches & insolens. (*Suidas*. Ἀγέρ). Le bas-relief de la Villa-Pamfili, qui nous offre la fable d'Alopé, présente les gardes du roi Cercyon avec des airs de tête semblables, & sans aucun vêtement.

Cette heureuse & savante explication de Winkelmann est encore prouvée par les traits de la femme; car ses cheveux sont unis & sans boucles comme ceux des femmes étrangeres qu'offrent les anciens monumens; & de plus, la frange de son vêtement indique une persone qui n'étoit pas née dans la Grece. Peut-être seroit-elle portée jusqu'à l'évidence, si l'on n'avoit pas perdu la fin de l'histoire de Canacée; malheur qu'elle partage avec Alopé. Tout ce que nous savons de la premiere, est tiré de la notice succincte d'Hygin, & de l'épître que Canacée adresse dans Ovide à son frere Macarée, dans laquelle cette malheureuse princesse lui apprend qu'Éole lui a envoyé par

un de ses gardes une épée dont la destination lui est connue, & dont elle se servira pour abréger ses jours.

Interea patrius vultu mœrente satelles
Venit, & indignos edidit ore sonos:
Æolus hunc ensem mittit tibi: tradidit ensem,
Et jubet ex merito scire quid iste velit.
Scimus; & utemur violento fortiter ense:
Pectoribus condam dona paterna meis.

Comme cette lettre a précédé sa mort, & qu'aucun autre écrivain n'a fait mention du garde, on peut conjecturer par l'inspection de ce groupe, que le soldat n'étant pas instruit de l'objet de sa mission, remit d'un air triste, *vultu mœrente*, la fatale épée à Canacée, & qu'il s'en perça en voyant l'usage qu'elle en avoit fait. Le monument supplée en cette occasion unique au silence des mythologues, comme la fable donne ordinairement la solution des difficultés qu'offre l'explication des monumens antiques. Au reste, ces deux figures sont de la plus belle exécution, & dignes des plus beaux jours de la sculpture greque.

Arie, femme de Milet. *Voyez* Milet.

ARIMANE, étoit une des divinités adorées par les Perses, selon la théologie de Zoroastre. Il étoit le principe du mal, comme Oromaze étoit le principe du bien. Quelques anciens philosophes associoient Mithra à ces deux principes, pour gouverner l'univers.

ARIMASPES. On a publié tant de fables sur les *Arimaspes*, qu'on est en droit de révoquer en doute leur existence. On est encore incertain sur la contrée qu'ils habitoient. Les uns les placent en Asie; d'autres en font un peuple de la Sarmatie, qui confinoit au pays des Hyperboréens. Ce qui fait présumer, avec raison, que ce peuple n'a été enfanté que par l'imagination, c'est que les individus qui le composoient n'avoient, disoit-on, qu'un œil au milieu du front, & qu'étant voisins des grifons, ils leur faisoient une éternele guerre. On assuroit que ces animaux fabuleux, guidés par un instinct particulier, fouilloient dans les entrailles de la terre pour en tirer de l'or, des pierres précieuses, & qu'ils auroient plutôt perdu la vie que d'abandoner leur proie.

Tous ces contes puériles ont été accrédités autrefois par le témoignage des écrivains d'un très-grand poids, tels que Pline, Pomponius-Mela, Strabon, Pausanias & Solin. La plupart d'entr'eux reculent l'existence des *Arimaspes* jusqu'à l'origine des siecles. Diodore de Sicile seul, assure qu'ils formoient un corps de nation au temps de Cyrus, roi de Perse, qui leur donna, par reconoissance, le nom d'*Évergetes* ou bienfaisans. L'armée de ce prince éprouvoit l'horreur de la plus cruele famine, & ses soldats étoient près de se dévorer les uns les autres, lorsque les *Arimaspes*, touchés de cette afreuse détresse, leur envoyerent trois mille chariots chargés de blé. Diodore nous dit aussi qu'ils subsistoient encore au temps d'Alexandre le Grand, qui les soumit à son empire. Étienne de Byzance cite un ancien auteur qui en avoit fait souvent mention, & qui les plaçoit autour de la forêt d'Hercynie.

Ceux qui n'osent contre-dire des antiquités si imposantes, ont entrepris de démêler toutes ces fables, & de déchirer le voile qui cachoit la vérité. À l'aide des étymologies, ils ont fait disparoître l'absurdité de ne donner à tout un peuple qu'un seul œil au milieu du front. *Ari*, en langue scythe, signifie l'unité, & *mapsos* désigne l'œil; ainsi, en décomposant le mot, on trouve l'origine du nom de *borgne*, qu'on donnoit aux *Arimaspes*. D'autres, sans recourir aux étymologies, ont vu la réalité dans la figure. Les Sarmates étoient armés de la lance & du bouclier. Les *Arimaspes*, au contraire, ne se servoient que de l'arc & des fleches; & pour diriger plus sûrement leurs coups, ils fermoient un œil, & tenoient l'autre ouvert. Ce fut de cette coutume qu'ils acquirent la réputation d'être borgnes. (*Cet article est de M. Turpin.*)

On voit dans la description des pierres gravées du baron de Stosch, celle d'une cornaline, sur laquelle un *arimaspe* combat un grifon qui garde les mines d'or de la Scythie. Contre la tradition fabuleuse, il a deux ieux. Son bouclier ressemble à la *pelte*, bouclier des Amazones.

ARIMINIUM, en Italie. Arimi & arimno.

Hunter possédoit une médaille autonome de bronze, que M. Combe attribue à cette ville. Eckel en a cité quelques autres: elles sont RRR.

ARIOBARZANE, Philoromœus I, roi de Cappadoce. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΡΙΟΒΑΡΣΑΝΟΤ.

Ses médailles sont:

C. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

Ariobarzane, Eusebe, Philoromœus, roi de Cappadoce.

Ses médailles sont:

RR. en argent.

O. en or.

O. en bronze.

ARIOLUS. Ce nom ne désignoit pas seulement un prophete, un homme inspiré, mais encore celui qui examinoit les entrailles des victimes. Festus: *Cujus ad exta inspicienda conducuntur arioli.*

ARION; nom d'un cheval sur lequel on a débité beaucoup de fables. Quelques mythologues ont dit que Neptune, voulant faire présent du cheval aux hommes, comme de l'animal le plus utile, frapa la terre, dans la Thessalie, d'un coup de son trident, & en fit sortir deux chevaux, dont l'un étoit *Arion*. D'autres le reconoissent pour le cheval que ce dieu fit sortir de la terre, quand il disputa à Minerve la gloire de donner

le

le nom à la ville d'Athènes. *Voy.* Minerve, Neptune.

Plusieurs assurent que Cérès fut sa mere. Pendant que cette déesse parcouroit l'univers pour chercher sa fille, elle trouva, disent-ils, auprès de la ville d'Oncium, dans l'Arcadie, Neptune, son frere, qui en devint amoureux. Pour éviter ses poursuites, elle se métamorphosa en cavale, & se mêla avec des animaux de même espece, qui paissoient. Neptune la distingua facilement; il se changea en cheval, & Cérès conçut *Arion*. *Voyez* Oncus. Elle se courrouça d'abord, puis elle s'apaisa & se lava dans la riviere voisine. Outre ce cheval, elle eut encore, de Neptune, une fille, dont le nom n'étoit connu que de ceux qui étoient initiés dans les mysteres de la déesse.

D'autres ont dit qu'à l'instant où Cérès conçut *Arion*, elle étoit sous la figure non d'une jument, mais d'une furie; ou même qu'il eut une furie pour mere, & Neptune pour pere.

Il y en a qui ne donnent à *Arion* d'autre origine que la terre de l'Arcadie; d'autres enfin, le font fils de Zéphyre & d'une Harpie. Quoi qu'il en soit, il fut nouri par les Néréides.

Atelé quelquefois au char de Neptune, il le traînoit au travers des mers avec une vitesse incroyable. Ce dieu en fit présent à Hercule, qui le montoit quand il prit la ville d'Élide, & lorsqu'il combatit Cygnus. Les dieux le donnerent ensuite à Adraste, à qui il fit gagner le prix de la course aux jeux néméens. Il empêcha qu'Adraste ne pérît au siége de Thebes, comme tous les autres chefs. Le cheval *Arion*, selon les mythologues, avoit d'un côté les pieds d'un homme & l'usage de la parole. C'est pourquoi Properce l'appele *vocalis Arion*, (*lib.* 2, *élég.* 34).

Arion, poëte lyrique, étoit de la ville de Méthymne, dans l'île de Lesbos. Les circonstances de son histoire sont raportées par Hérodote; & Aulu-Gelle cite ce passage de l'historien grec, comme un des plus beaux morceaux de son ouvrage, pour l'art de la narration & la légéreté du style. Cet *Arion*, dit Hérodote, fut le plus habile joueur de lyre de son temps. C'est le premier de tous les poëtes connus qui ait fait de cette espece de vers qu'il a nommés *dithyrambes*, & qu'il jouoit à Corinthe. On dit qu'après y avoir demeuré long-temps auprès de Périandre, il eut envie de voyager en Italie & en Sicile; & qu'y ayant amassé de grandes richesses, il voulut revenir à Corinthe. *Arion* partit de Tarente, où il avoit freté un navire qui apartenoit à des corinthiens, en qui il avoit plus de confiance que dans toute autre nation. Cependant, quand ils furent en mer, ils firent le complot de se défaire de lui, pour s'emparer de ses richesses. Instruit de leur dessein, le chantre leur déclara qu'il les leur abandonoit, & ne demanda que la vie. Les matelots ne se laisserent point toucher, & lui ordonerent ou de se tuer, s'il vouloit qu'ils lui acordassent les honeurs de la sépulture quand ils seroient à terre, ou de se jeter au plutôt dans la mer.

N'ayant donc plus aucun espoir de les fléchir, il leur demanda la permission de chanter encore une fois sur le tillac, après quoi il promit de se donner la mort. Les matelots y consentirent pour avoir le plaisir d'entendre le meilleur chantre de l'univers; ils le laisserent près de la poupe, & se retirerent vers le milieu du vaisseau. *Arion* se revêtit de ses plus riches habits, prit sa lyre, chanta, sur le tillac, un nome orthien, & se jeta ensuite dans la mer. Le vaisseau continua sa route vers Corinthe; & le chantre fut reçu par un dauphin, qui le porta au cap de Ténare, d'où il se rendit à Corinthe, portant toujours les mêmes habits.

Arion raconta son infortune à Périandre, qui, pour s'assurer de la vérité d'un fait si prodigieux, le fit garder à vue, & l'empêcha de sortir. Périandre demanda ensuite aux matelots des nouveles d'*Arion*. Ils assurerent qu'ils l'avoient laissé à Tarente, où il jouissoit de sa fortune. Ces perfides parloient encore, quand *Arion* parut avec l'habillement qu'il avoit en se jetant à la mer. La frayeur que leur causa cette apparition, les força d'avouer leur crime. Cette histoire, continue Hérodote, étoit racontée de même par les Corinthiens & par les Lesbiens; & l'on voyoit à Ténare un groupe de bronze, offert aux dieux par *Arion*, & représentant un homme monté sur un dauphin.

Pline assure aussi la vérité de cette fable, & en donne pour garant l'amitié des dauphins pour les hommes, sur laquelle il s'étend fort au long.

ARISBA, fille de Mérope, fut la premiere femme de Priam. *Voyez* Ésaque.

ARISBAS, roi d'Épire. ΑΡΙΣ.

Ses médailles sont:

RR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ARISBE, dans la Troade. ΑΡΙΣΒΕΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Trajan.

ARISTÆUM, en Thrace. ΑΡΙ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ARISTAN. *Voyez* Eunomus.

ARISTÉE étoit fils d'Apollon & de la nymphe Cyrene. Cicéron seul, dans son sixieme discours contre Verrès, le dit fils de Bacchus; mais dans son livre sur la nature des dieux, il revient à la tradition commune. *Aristée* fut reçu en naissant par Mercure, qui le porta aux Heures & à la Terre, par qui il fut nouri de nectar & d'ambroisie. D'autres ont écrit que les Nymphes l'éleverent, & lui apprirent l'art de faire cailler le lait, de préparer les ruches & de cultiver les oliviers. Il fut le premier qui communiqua aux

hommes ces trois inventions. *Aristée*, selon une autre tradition, fut élevé dans l'antre de Chiron; quand il fut adulte, les Muses le marierent, lui enseignerent la Médecine, l'art de deviner, & le mirent à la tête de tous leurs troupeaux.

Le fils de Cyrene a transmis la maniere de réparer les abeilles, lorsqu'alles sont mortes, & qu'on ne peut en trouvar de nouvel essaim. Virgile raconte ainsi cette fable. *Aristée* poursuivoit un jour Eurydice, femme d'Orphée, sur les bords du fleuve Pénée. Un serpent la piqua pendant qu'elle fuyoit. Une maladie se répandit aussi-tôt sur tous ses essaims, & les fit périr. Il alla se plaindre de son malheur à sa mere, dans la grote profonde qu'elle habitoit à la source du fleuve *Pénée*. Celle-ci tenvoya *Aristée* à Prothée, qui, après avoir pris toute sorte de formes pour lui échaper, se rendit enfin, & lui apprit qu'il devoit offrir des sacrifices aux Nymphes, compagnes d'Eurydice, pour apaiser leur colere, & les mânes de celle dont il avoit causé la mort. Il immola qnatre bœufs & quatre genisses, qu'il laissa sur terre pendant neuf jours; les corps se pourrirent, & il en sortit des essaims d'abeilles. Virgile assure gravement qu'on peut faire usage de ce secret, en prenant cependant quelques précautions, qu'il indique.

Aristée alla à Thebes, où il épousa Autonoë, fille de Cadmus, dont il eut le malheureux Actéon, & une fille nommée Macris. Après la mort de ce fils, il consulta l'oracle d'Apollon, qui le détermina à se transporter dans l'île de Céa. Quand il y ariva, la Grece étoit ravagée par une peste qu'il fit casser. Il éleva un autel à Jupiter, & lui offrit des sacrifices, ainsi qu'à la Canicule, dont les chaleurs brûlantes avoient occasioné cette peste. Les vents étésiens, qui n'avoient point encore souflé, s'éleverent sur le champ, & tempérerent ces chaleurs meurtrieres; depuis ce temps, ils souflent réguliérement toutes les années pendant quarante jours. Il ordona ensuite qu'on fît tous les ans des sacrifices à la Canicule, & que les habitans de Céa se missent sous les armes pour observer le lever de cet astre, & pour lui offrir de nouveles victimes.

Le fils de Cyrene laissa sa famille à Céa, passa en Sardaigne avec une flote que sa mere lui donna, s'y établit, cultiva & peupla cette île; il voyagea en Sicile, où il enseigna ses secrets aux habitans. Enfin, il vint en Thrace, où Bacchus l'admit aux mysteres des Orgies, & lui apprit un grand nombre de choses utiles à la vie humaine. Ce bienfaicteur des hommes se fixa pendant quelque temps auprès du mont *Hémus*, & disparut ensuite. Les nombreux services qu'il rendit au genre humain, lui mériterent les honeurs divins chez les Grecs & chez les Barbares. On le nomme quelquefois *Agreus* ou *Nomius*; le second nom lui fut doné à cause des troupeaux qu'il aimoit, & le premier à cause de son amour pour la chasse. *Voyez* Cyrene, Eurydice, Macris, Prothée.

ARISTENE étoit un berger qui demeuroit sur le mont Titthion, près d'Épidaure: un jour qu'il passoit en revue son troupeau, il s'aperçut qu'il lui manquoit une chevre, avec son chien; & s'étant mis à les chercher, il trouva la chevre occupée à alaiter un petit enfant, qu'il voulut emporter. Mais au moment qu'il s'approchoit pour le prendre, il le vit tout resplendissant de lumiere, ce qui lui fit croire qu'il y avoit dans cette aventure quelque chose de divin: *Aristene* alla publier aussi-tôt qu'il étoit né un enfant miraculeux: c'étoit Esculape, dont Coronis étoit acouchée en cet endroit. *Voy.* Esculape.

ΑΡΙΣΤΟΝ, le déjeûner des Grecs. C'étoit le léger repas qu'ils faisoient dès la pointe du jour. On l'appeloit aussi *ἀκράτισμα*.

ARISTIDE. On voit à la bibliotheque du Vatican, la figure du théteur *Aristide*, drapée & assise, qui n'est pas une des moindres productions du seconde siecle de l'ere chrétiene. Le cabinet de Bevilacqua à Vérone, renferme deux bustes très bien conservés, & parfaitement ressemblans à cette statue; l'un d'eux est vêtu de la toge, & l'autre du paludament ou du manteau de général. On ne sait comment concilier cet habillement avec la profession pacifique d'*Aristide*.

ARITHMANTIE ou Arithmomantie. Le second mot est plus analogue à l'étymologie. Ils vienent d'*ἀριθμὸς*, nombre, & de *μαντεία*, divination: aussi désignent-ils la maniere de connoître ou de prédire l'avenir par le moyen des nombres. Delrio en distingue deux sortes: l'une en usage chez les Grecs, qui considéroient le nombre & la valeur des lettres dans les noms des deux combatans, par exemple, & en auguroient que celui dont le nom renfermoit un plus grand nombre de lettres & d'une plus grande valeur que celles dont étoit formé le nom de son adversaire, remporteroit la victoire. C'est pour cela, disoient-ils, qu'Hector devoit être vaincu par Achille.

La seconde espece d'*arithmantie* étoit connue des Chaldéens. Ils partageoient leur alphabete en trois décades, en répétant quelques lettres, puis ils changeoient en lettres numérales les lettres des noms de ceux qui les consultoient, & raportoient chaque nombre à quelque planete, de laquelle ils tiroient des présages.

Les Platoniciens & les Pythagoriciens étoient fort adonés à l'*arithmantie*.

ARITHMÉTIQUE. L'art de nombrer ou de considérer les propriétés des nombres, porte ce nom, qui vient du mot grec *Ἀριθμὸς*.

Nous n'avons tien des certain sur l'origine & l'invention de l'*Arithmétique*; mais on peut l'attribuer, avec beaucoup de vrai-semblance, à la premiere société qui s'est formée parmi les hommes, quoique l'histoire n'en fixe ni l'auteur ni le

temps. Il est facile de concevoir que l'on a dû s'appliquer à l'art de compter, dès que l'on a eu des partages à faire. Ainsi, les Phéniciens ayant été les premiers commerçans du globe connu, plusieurs auteurs leur ont fait honeur de l'invention du calcul. Ces négocians, qui donnerent l'alphabet aux Grecs, leur apprirent sans doute aussi l'*Arithmétique*, qu'eux-mêmes tenoient des Égyptiens, leurs ancêtres.

Ces derniers expliquoient tout par des nombres. Pythagore, qui avoit puisé chez eux une partie de sa doctrine, assuroit que la nature des nombres étoit répandue dans tout l'univers; que leur connoissance conduisoit à celle de la divinité, & qu'elle n'en étoit presque par différente.

Les astronomes grecs perfectionerent l'*Arithmétique* phéniciene, & la transmirent aux Romains, qui s'en servirent très-peu, en ayant créé une nouvele, dont nous rendrons compte plus bas très-en détail. L'*Arithmétique* de ces deux peuples étoit bien imparfaite, comparée à la moderne: il paroît même qu'elle ne servoit qu'à combiner les différentes divisions des nombres. On peut se convaincre de cette vérité, en lisant les traités de Nicomaque, écrits au troisieme siecle de la fondation de Rome, & celui de Boëce.

Si l'on veut connoître l'*arithmétique* des Grecs, on poura consulter ces deux auteurs, & y ajouter l'*abrégé* de Psellus, publié l'an 1556, en latin, par Xylander. Comme on n'a presque jamais besoin de l'*arithmétique* greque, & que d'ailleurs les notions qui nous en restent sont très-vagues, nous n'insisterons ici que sur l'*arithmétique* des Romains, qui est d'un usage journalier dans la lecture des écrivains latins.

Arithmétique *des Romains*. Cet article est puisé dans l'excellent ouvrage de M. Paucton, appelé *Métrologie* ou *Science des mesures*. Nous nous y sommes permis quelques légers changemens, pour le rendre plus intelligible.

Les Romains avoient, comme les peuples modernes, des monoies idéales & imaginaires; ils tenoient leurs comptes, tantôt par le numéraire *érariaire*, tantôt par le numéraire *sestertiaire*, & tantôt par le numéraire *dénariaire*. Nous allons exposer chacune de ces méthodes; la table suivante fournira la premiere.



NUMÉRAIRE ÉRARIAIRE — NOTES.

Scripule	Sextule	Sicilique	Duelle	Sémi-once	Once	Nom	Notes
Scripule						$\frac{1}{24}$	Ə
4	Sextule					$\frac{4}{24}$	U
6	1 ½	Sicilique				$\frac{6}{24}$	Ɔ
8	2	1 ⅓	Duelle			$\frac{8}{24}$	UU
12	3	2	1 ½	Sémi-once			S̲
24	6	4	3	2	Once		—
36	9	6	4 ½	3	1 ½	Sescunce	— S̲
48	12	8	6	4	2	Sextans	=
72	18	12	9	6	3	Quadrans	=–
96	24	16	12	8	4	Triens	= =
120	30	20	15	10	5	Quincunx	=–=
144	36	24	18	12	6	Sémis	S
168	42	28	21	14	7	Septunx	S—
192	48	32	24	16	8	Bes	S=
216	54	36	27	18	9	Dodrans	S=–
240	60	40	30	20	10	Dextans	S= =
264	66	44	33	22	11	Deunx	S=–=
288	72	48	36	24	12	Ås	L̲

L̲ VI S=S̲ ƆƏ. Total des notes.

Parmi les monoies contenues dans cet abaque ou échiquier, il y en avoit de réelles ou effectives, & d'imaginaires ou de compte seulement. L'âs étoit une piece de monoie réelle. On conserve à la bibliotheque du Roi, & dans le cabinet d'antiques de Sainte Genevieve, des *sémis*, des *triens*, des *quadrans*, des *sextans* & des *onces*. On reconoît ces monoies aux notes qu'elles portent, & qui servent à les caractériser; elles sont de différens poids, conformément aux variations que subit la monoie romaine : ainsi, plusieurs monoies de ce numéraire étoient réelles; mais on ne peut douter qu'il n'y en eût également d'imaginaires. Quoi qu'il en soit, lorsque les valeurs des choses, les recettes & les dépenses dans les mémoires & les registres se composoient par ce numéraire, les sommes des articles particuliers, *æra singula*, se marquoient avec les

notes correfpondantes à la dénomination de chaque efpece contenue dans l'abaque, puis on ajoutoit ces figures enfemble pour avoir la fomme entiere des fommes partieles du regiftre.

Nous pouvons donner un exemple de cette addition fur les notes mêmes de l'abaque, en ajoutant enfemble toutes les notes qu'il contient, & en faifant la fomme : pour cela, je confidere que le fcripule eft un douzieme de fémi-once, la fextule quatre douziemes, le ficilique fix douziemes; j'ajoute le fcripule, les trois fextules & le ficilique de la colonne des notes : leur fomme eft dix-neuf douziemes ou dix-neuf fcripules. J'en écris un au total des notes, ainfi ∋: reftent dix-huit douziemes, que je divife par douze ; vient un & demi. J'écris en devant le demi, qui eft un ficilique, ainfi Ↄ. L'entier que je viens de trouver eft une demi-once, que j'ajoute aux deux autres, qui font dans la colonne des notes. Sur la fomme trois demi-onces, j'en écris une ainfi $\underline{S}$. Reftent deux demi-onces, qui valent une once, laquelle j'ajoute aux autres, qui font dans la colonne des notes. La fomme eft trente-deux onces; j'en écris deux ainfi $\overline{\underline{-}}$. Reftent trente onces, que je divife par 6, pour avoir cinq *fémis*, que j'ajoute aux autres *fémis* de la colonne. La fomme eft onze *fémis*, dont j'écris un, ainfi S. Reftent dix fémis, qui valent cinq âs, auxquels ajoutant celui de la colonne, j'ai fix âs, que j'écris en cette forte $\underline{L}$ VI; & la fomme de la colonne entiere des notes de l'échiquier eft $\underline{L}$ VI S$\overline{\underline{-}}\underline{S}$ Ↄ∋, que l'on peut écrire en toutes lettres de cette maniere : *fextuffis bes femuncia ficilicus fcripulus*, c'eft-à-dire, fis âs huit onces & demie un ficilique & un fcripule.

Telle étoit la premiere de ces opérations de l'*arithmétique* des Romains, qui faifoient partie de leur éducation, & auxquelles on les obligeoit de s'exercer dès la plus tendre jeuneffe :

Romani pueri longis rationibus affem
Difcunt in partes centum diducere. Dicat
Filius Albini, fi de quincunce remota eft
Uncia, quid fuperat? poteras dixiffe, triens. Eu!
Rem poteris fervare tuam. Redit uncia: quid fit?
Semis.

Horat. de Arte Poet. verf. 325.

Cicéron (*Orat. pro C. Quintilio*) parle de ces calculs faits par les numéraires *érariaire* & *dénariaire*; & comme dans les afaires contentieufes on avoit befoin d'hommes experts & revêtus de l'autorité publique, pour liquider les intérêts des parties, on voit clairement, en cet endroit de Cicéron, que les queffeurs avoient à Rome la charge de revifer les comptes faits par des particuliers qui n'étoient pas avoués juridiquement pour cela. C'eft ainfi que dans les villes policées, il y a des perfones prépofées pour la vérification des comptes difficiles, & des *zygoftates* ou pefeurs publics, afin que les citoyens peu verfés dans les combinaifons délicates, ne foient pas les victimes de leur ignorance.

Le nombre de douze avec fes fous-divifions paires & impaires, exprimées par *deunx*, *dextant*, &c. étoit fort à la mode chez les anciens Romains; c'eft qu'il leur procuroit une grande facilité dans leurs opérations numéraires; on l'appliquoit au pied, au jugere, aux mefures de capacité, aux poids & aux monoies, toutes quantités fufceptibles du calcul fait avec les notes de l'abaque ci-deffus. Ils ne s'en tenoient pas-là : tout héritage étoit confidéré comme un âs, & les legs teftamentaires comme des parties de cet âs. Cicéron, (*pro Cæcina*, n°. 6) parlant du teftament d'une femme qui avoit inftitué Lucinius, Fulcinius & Albutius fes héritiers, dit que le premier y avoit part pour onze onces & demie, le fecond pour deux fextules, & le troifieme pour une fextule : *Facit* (MULIER) *hæredem ex deunce & femuncia Lucinium, ex duabus fextulis M. Fulcinium .... Albutio fextulam afpergit*. Ces portions réunies font l'âs ou l'héritage entier, parce que trois fextules font la demi-once qui manque à onze onces & demie pour compléter douze onces.

Le calcul *duodénaire* étoit également appliqué à la théorie de l'ufure chez les Romains. Une unité prife idéalement pour l'intérêt par mois d'un capital de cent unités, prenoit la dénomination d'âs, & faifoit la bafe de toutes les combinaifons *fénéraires*. L'âs défignoit donc un pour cent d'intérêt par mois, ou de douze pour cent par an, & cela s'appeloit l'ufure centéfime: *Ufura centefima*. Le *deunx* exprimoit un intérêt de $\frac{11}{12}$ pour cent par mois, & de onze pour cent par an, & cela s'appeloit ufure déonciale. L'ufure quinconciale exprimoit un intérêt de $\frac{5}{12}$ pour cent par mois, & de cinq pour cent par an, & ainfi des autres.

Numéraire sestertiaire.

On doit obferver d'abord que ce caractere H-S n'a de valeur que pour le fefterce entier; & que joint à fes fractions, il n'eft qu'indicatif du numéraire. Volufius Mæcianus démontre, de la maniere fuivante, la théorie & le méchanifme du numéraire fefterttiaire. Le *femis æris* ou le demi-âs de cuivre s'écrit avec cette note H-S—T, & s'énonce *libella teruncius*; car le fefterce vaut à préfent, c'eft-à-dire dans ce numéraire, quatre âs ou huit demi-âs : or, la libelle du fefterce en eft la dixieme partie, le téronce la quarantieme, & ces deux parties réunies en font le huitieme; par conféquent une libelle & un téronce, font la valeur du demi-âs. Ce numéraire n'a point de termes au deffous du demi-âs de cuivre, mais il pouroit en avoir; car le quadrans de l'âs, qui eft la feizieme partie du fefterce, pouroit s'énoncer *fembella dimidius teruncius*, puifque ces deux parties réunies, favoir, le vingtieme & le quatre-vingtieme, font le feizieme du fefterce,

L'âs de cuivre se marquera ainsi H-S = ꜱ̲, & s'énoncera *duæ libellæ sembella*, qui font deux dixiemes & un vingtieme, ou, en somme, un quart de sesterce, & par conséquent la valeur de l'âs. L'âs & demi de cuivre doit être marqué comme il suit H-S ≡ S̲ T, & s'appeler *tres libellæ sembella teruncius*, qui font trois dixiemes, un vingtieme & un quarantieme, ou, en somme, trois huitiemes de sesterce, & par conséquent, la valeur de trois demi-âs de cuivre. Les deux âs de cuivre seront marqués de ce caractere H-S S, & s'appéleront *quinque libellæ*, qui font cinq dixiemes ou un demi-sesterce, & par conséquent la valeur de deux âs. Les deux âs & demi seront ainsi notés H-S S — T, & s'exprimeront *sex libellæ teruncius*; car six dixiemes & un quarantieme font cinq huitiemes de sesterce, & la valeur de cinq demi-âs. Les trois âs recevront ce caractere H-S S = ꜱ̲, & s'appéleront *septem libellæ sembella*; ce qui fait sept dixiemes & un vingtieme, ou, en somme, trois quarts de sesterce; c'est la valeur de trois âs. Les trois âs & demi se marqueront de ce signe H-S S ≡ S̲ T, & s'appéleront *octo libellæ sembella teruncius*, qui font huit dixiemes, un vingtieme & un quarantieme, ou, en somme, sept huitiemes de sesterce, & ainsi la valeur de cinq demi-âs. Voici l'abaque du numéraire sestertiaire:

						NOTES.
					Teruncius	H-S T
2					*Sembella*, *sive singula*	H-S S̲
4	2				*Libella*	H-S —
5	$2\frac{1}{2}$	$1\frac{1}{4}$			*Semis æris*, *libella teruncius*	H-S — T
10	5	$2\frac{1}{2}$	2		*As*, *duæ libellæ sembella*	H-S = S̲
15	$7\frac{1}{2}$	$3\frac{3}{4}$	3	$1\frac{1}{2}$	*Tres libellæ sembella teruncius* .	H-S ≡ S̲ T
20	10	5	4	2	*Dupondius*, *quinque libellæ* . .	H-S S
25	$12\frac{1}{2}$	$6\frac{1}{4}$	5	$2\frac{1}{2}$	*Sex libellæ teruncius*	H-S S — T
30	15	$7\frac{1}{2}$	6	3	*Septem libellæ sembella* . . .	H-S S = S̲
35	$17\frac{1}{2}$	$8\frac{3}{4}$	7	$3\frac{1}{2}$	*Octo libellæ sembella teruncius* .	H-S S ≡ S̲ T
40	20	10	8	4	*Sestertius*, *decem libellæ* . . .	H-S
						H-S IV. S — S̲ T. Total des notes

Pour comprendre l'usage que faisoient les Romains des signes de ce tableau dans la tenue des comptes, nous allons exposer la maniere dont ils en faisoient l'addition. Prenez dans la colonne des notes la somme des téronces, qui est cinq; écrivez T, & retenez deux singules pour quatre téronces. Ajoutez les singules de la même colonne, dont la somme est sept; écrivez à la droite _, & retenez trois libelles pour six singules. Ajoutez-les aux libelles de la même colonne, la somme est seize; écrivez —, & retenez trois *semis* de sesterce (ou *dupondius*) pour quinze libelles. Ajoutez-les aux *semis* de sesterce de la colonne, la somme est sept; écrivez S, & retenez trois sesterces pour six *semis*. Ajoutez le sesterce de la colonne, & vous aurez H-S IV, & pour le total de la colonne des notes H-S IV. S — S̲ T; c'est-à-dire, *sestertia quatuor sex libellæ singula teruncius*, quatre sesterces six libelles une singule & un téronce.

Lorsqu'il s'agissoit d'effectuer le paiement d'une somme exprimée dans ce numéraire, il falloit auparavant savoir combien cette somme valoit en monoie réelle; mais cela se faisoit sans calcul; l'inspection seule des notes de l'abaque suffisoit pour cela. On y voit, par exemple, que la somme que nous avons formée plus haut, vaut, en monoie effective, quatre sesterces, deux âs

& demi, & une singule qu'on négligeoit. Ce calcul peut paroître ingénieux, simple & expéditif.

Ce numéraire nous donne-t-il la clef du testament de Curius, dont parle Cicéron, écrivant à Atticus (*lib.7, ad Atticum, epist. 2.*)? Il lui dit: Curius vous a déclaré son héritier pour une libelle, & moi pour un téronce: *Fecit palam te ex libella, me ex teruncio*. Cela veut-il dire, il vous a fait son légataire pour un dixieme, & moi pour un quarantieme? en sorte que Cicéron & Atticus auroient prétendu ensemble un huitieme de la succession de Curius. C'est ainsi que l'entendent MM. Duput, Gronovius & d'autres savans, & il me semble qu'on ne feroit pas fondé à suivre une autre opinion.

Lorsque dans les anciens temps, les âs étoient du poids d'une livre, que le denier valoit dix âs, que la dixieme partie d'un denier étoit un âs de cuivre du poids d'une livre, ou une libelle d'argent; que la demi-livre de cuivre ou la sembelle d'argent étoit un demi-âs, & le téronce un quadrans; alors, dit Volusius, soit que les comptes se tinssent par le numéraire dénariaire, soit qu'ils se tinssent par le sestertiaire; les sommes particulieres exprimées en libelles, en sembelles ou en téronces, étoient représentées par les mêmes notes, ces notes n'étant distinguées que par les caracteres ✱ du denier, & H-S du sesterce, dont on les faisoit précéder, suivant la nature du numéraire qu'on employoit. Mais lorsqu'on eut établi que le denier vaudroit seize âs, le numéraire dénariaire subit un changement, & devint plus commode & plus expéditif dans la tenue des comptes. A l'égard du numéraire sestertiaire, il conserva ses notes primitives; cependant, pour augmenter les divisions de ce numéraire, la libelle fut partagée en deux sembelles & en quatre téronces.

NUMÉRAIRE DÉNARIAIRE.

Nous allons tâcher de faire connoître le numéraire *dénariaire* d'après cet auteur. Le denier, dit Volusius, valut d'abord dix âs, & c'est de là qu'il a pris son nom. Le quinaire, qui en est la moitié, valut cinq âs, & c'est ce qui le fit ainsi appeler. Le sesterce valut deux âs & demi. A présent, le denier vaut seize âs, le quinaire huit, & le sesterce quatre. De cette division en dépend une autre, qui a des termes particuliers, & des notes ou des signes pour les représenter: si vous voulez tenir des comptes par le numéraire dénariaire, vous désignerez l'âs effectif par ce caractere ✱ S̲C, & l'appélerez *semuncia sicilicus* (*denarii*); car seize demi-onces & seize siciliques de compte font douze onces, ou l'âs effectif. Vous représenterez le *dupondius* ou deux âs effectifs par cette note ✱ — S, & vous l'énoncerez par le mot *sescuncia* (*denarii*); car seize sesconces de compte font vingt-quatre onces, ou deux âs effectifs. Vous écrirez le *tressis* avec cette note ✱ ⚌ Ɔ, & l'appélerez *sextans sicilicus* (*denarii*); car seize sextans & autant de siciliques de compte font trente-six onces, ou trois âs effectifs. Vous marquerez le *quartussis*, ou, comme d'autres écrivent, le *quadrassis*, avec cette note ✱ ⚌, & l'appélerez *quadrans* (*denarii*); car seize quadrans de compte font quarante-huit onces, ou quatre âs effectifs. Vous écrirez le *quinquas*, ou, comme on lit dans Festus, le *quinquessis*, avec cette note ✱ ⚌ S̲ Ɔ, & l'énoncerez en disant *quadrans semuncia sicilicus* (*denarii*); car seize quadrans, seize sémionces & autant de siciliques de compte, font soixante onces, ou cinq âs effectifs. Le *saxis*, ou, comme il plait à d'autres, le *sextussis*, s'exprimera par ce caractere ✱ ⚌ ⚌ S̲, & s'appélera *triens semuncia* (*denarii*); car seize triens & seize sémionces de compte, font soixante-douze onces, ou six âs effectifs. Le *septus*, ou, comme disent d'autres, le *septussis*, s'écrira avec cette note ✱ ⚌—⚌ Ɔ, & s'énoncera *quincunx sicilicus* (*denarii*); car cinq onces & un sicilique de compte feront également sept âs effectifs. L'*octus* ou l'*octussis* s'écrira ainsi ✱ S, & s'énoncera *semis* (*denarii*); car seize sémis de compte font quatre-vingt-seize onces, ou huit âs effectifs. Vous écrirez le *nonus* ou *nonussis* ainsi ✱ S S̲ Ɔ, & l'appélerez *semis semuncia sicilicus* (*denarii*); car un sémis, une sémionce & un sicilique de compte valent neuf âs effectifs. Le *decus* ou *decussis* s'écrira ✱ S — S̲, & s'énoncera *septunx semuncia* (*denarii*); de qui revient également à dix âs effectifs. L'*undecias* ou *undeciare* s'écrira ✱ S ⚌ Ɔ, & s'appélera *bessicilicus*, ce qui revient à onze âs effectifs. Le *duodecias* ou *duodeciare* se marque ✱ S̲ ⚌, & s'appele *dodrans* (*denarii*); ce qui équivaut à douze âs effectifs. Le *tredecias* ou *tredeciare* s'écrit ainsi ✱ S ⚌ S̲ Ɔ, s'énonce *dodrans semuncia sicilicus* (*denarii*), & vaut treize âs effectifs. Le *quatuordecias* s'écrit ✱ ⚌ ⚌ S̲, s'énonce *dextans semuncia* (*denarii*), & vaut quatorze âs effectifs. Le *quindecias* se marque ✱ S ⚌—⚌ Ɔ, se prononce *deunx sicilicus* (*denarii*), & vaut quinze âs effectifs.

La démonstration de Volusius est un peu prolixe & obscure, & elle est encore moins claire dans le texte latin, qui paroît corrompu. L'auteur pouvoit raisoner avec plus de précision, & dire: Le denier se divise en seize âs effectifs; & dans ce numéraire-ci, on le divise par la pensée en douze onces fictives; on n'a donc qu'à faire cette proportion 16 : 12 :: 1 : $\frac{3}{4}$, dont le quatrieme terme est la valeur de l'âs effectif exprimé en parties douziemes, ou en onces du denier: or, trois quarts d'once font une sémi-once & un sicilique; donc l'expression de l'âs effectif en douziemes, ou en onces du denier, doit être *semuncia sicilicus*, & ainsi des autres. Car on comprend bien, quoique l'auteur n'en avertisse pas, que le denier, considéré ici comme un âs, se divise en douze onces, vingt-quatre sémi-onces,

& quarante huit siciliques. Voici à présent l'abaque, ou la table logistique du numéraire dénariaire.

On doit observer d'abord que ce caractere x n'a de valeur que pour le denier entier ; & que joint à ses fractions, il n'est qu'indicatif du numéraire :

						NOTES.
					Sémi-sicilique de compte.	x S̲
2					Sicilique de compte.	x Ͻ
4	2				Sémi-once de compte.	x S̲
6	3	$1\frac{1}{2}$			As effectif ; *semuncia sicilicus*.	x S̲ Ͻ
8	4	2	$1\frac{1}{3}$		Once de compte.	x —
12	6	3	2	$1\frac{1}{2}$	Dupondius ; *sescuncia*.	x — S̲
18	9	$4\frac{1}{2}$	3	$2\frac{1}{4}$	Tressis ; *sextans sicilicus*. . . .	x = Ͻ
24	12	6	4	3	Qoartussis ; *quadrans*.	x ≡
30	15	$7\frac{1}{2}$	5	$3\frac{3}{4}$	Qninquessis ; *quadrans semuncia sicilicus*	x ≡ S̲ Ͻ
36	18	9	6	$4\frac{1}{2}$	Sexis ; *triens semuncia*.	x = = S̲
42	21	$10\frac{1}{2}$	7	$5\frac{1}{4}$	Septus ; *quincunx sicilicus*	x =- =
48	24	12	8	6	Octus ; *semis*.	x S
54	27	$13\frac{1}{2}$	9	$6\frac{3}{4}$	Nonus ; *semis semuncia sicilicus* .	x S S̲ Ͻ
60	30	15	10	$7\frac{1}{2}$	Decus ; *septunx semuncia*. . . .	x S — S̲
66	33	$16\frac{1}{2}$	11	$8\frac{1}{4}$	Undeciæs ; *bessicilius*.	x S = Ͻ
72	36	18	12	9	Duodeciæs ; *dodrans*	x S ≡
78	39	$19\frac{1}{2}$	13	$9\frac{3}{4}$	Tredeciæs ; *dodrans semuncia si cilicus*.	x S ≡ S̲ Ͻ
84	42	21	14	$10\frac{1}{2}$	Quatuordeciæs ; *dextans semuncia* .	x S =- = S̲
90	45	$22\frac{1}{2}$	15	$11\frac{1}{4}$	Quindeciæs ; *deunx sicilicus*. . .	x S =- = Ͻ
96	48	24	16	12	Sedeciæs, denarius, *as*.	x

x VIII S — S̲ C S̲. Total des notes.

Pour donner une idée de la maniere dont les anciens se servoient de ce tableau, je présenterai un exemple d'addition. J'ajoute donc les signes de la colonne des notes, en commençant par ceux qui expriment les moindres divisions du denier. J'écris d'abord S̲, demi-sicilique de compte, parce qu'il est seul & impair, après quoi je compte les siciliques ; ils sont au nombre de neuf ; j'en écris un Ͻ, & je retiens quatre sémi-onces pour huit siciliques. J'ajoute les sémi-onces de la colonne avec ces quatre ; la somme est treize ; j'en écris une S̲, restent douze, pour lesquelles je retiens six onces. J'y ajoute celles de la colonne ; la somme est quarante-trois onces : j'en écris une —, & je retiens sept sémis pour quarante-deux onces. J'y ajoute les sémis de la colonne ;

colonne ; la somme est quinze sémis ; j'en écris une S, & je retiens sept deniers pour quatorze sémis. Ajoutant le denier de la colonne, je trouve huit deniers que j'écris ✱ VIII, & la somme entiere des signes de la colonne est ✱ VIII S — S Ɔ S ; c'est-à-dire, *octo denarii sescuncia semuncia sicilicus semi-sicilicus*. S'il s'agit d'effectuer cette somme en monoie réelle, on voit à l'inspection de l'abaque qu'il faut payer ou recevoir huit deniers dix âs, & le sicilique & demi excédant se néglige.

On pouroit traiter plus en grand tous les procédés de l'*Arithmétique* des anciens Romains ; mais cela paroît assez inutile, & ces trois exemples mettront sur la voie. J'observerai seulement que Celse emploie, pour la composition des médicamens, un numéraire pondéral qui differe peu de celui-ci ; par exemple, il désigne le denier par ce signe ✱ ; le poids de huit deniers & un tiers est ainsi marqué P✱VIII', ou bien P✱XVIII. ☰ ; douze deniers un tiers P. ✱XII. ☰ ; deux deniers & demi P✱II. ☰ ☰ ; un demi-denier ✱ ☰ ☰ ; trois quarts de deniers P ✱ S ☰ ; quatre deniers P. IIII ✱ ; cent deniers P. C. ✱. (*Métrologie de M. Paucton.*)

ARITHMOMANTIE. *Voyez* ARITHMANTIE.

ARIUS ; un des principaux Centaures qui combatirent contre les Lapites. *Voy.* CENTAURE.

ARLEQUIN. M. le Batteux a trouvé une ressemblance très-grande entre l'*arlequin* des Italiens, & le Satyre qui faisoit le rôle le plus saillant des satyres dramatiques anciennes. Ce raprochement est d'autant plus exact, que ce genre de comédie ou de farce qui rapele les Atelanes, est sorti, lors de la renaissance des lettres, des mêmes cantons de l'Italie.

On retrouve dans *arlequin*, dit cet écrivain dans son Cours de Belles Lettres, les caracteres d'un satyre. Qu'on fasse attention à son masque, à sa ceinture, à son habit collant, qui le fait paroître presque comme s'il étoit nu, à ses genoux couverts, & qu'on peut supposer rentrans ; il ne lui manque qu'un soulier fourchu. Ajoutez à cela sa façon mievre & déliée, son style, ses pointes souvent mauvaises, son ton de voix ; tout cela forme assurément une maniere de satyre. Le satyre des anciens approchoit du bouc ; l'*arlequin* d'aujourd'hui approche du chat ; c'est toujours l'homme déguisé en bête. Comment les satyres jouoient-ils, selon Horace ? avec un dieu, un héros qui parloit du haut ton. *Arlequin* de même paroît vis-à-vis Samson ; il figure en grotesque vis-à-vis d'un héros : il fait le héros lui-même ; il représente Thésée, &c. &c.

ARLES. Cette ville de Provence renferme, plus qu'aucune autre ville de France, des antiquités dignes de l'attention des curieux. On y voit un grand nombre de tombeaux romains, les restes d'un capitole, d'un théâtre & d'un ampithéâtre, un buste d'Esculape, & un obélisque de granit de cinquante-deux pieds de hauteur. L'histoire n'a point conservé la date de l'érection de l'obélisque ; mais on le releva en 1675, en l'honneur de Louis XIV. On le plaça sur une base faite d'un roc commun, & peu proportioné à la beauté de la matiere dont l'obélisque est formé.

Arles érigea en l'honneur du grand Constantin une colonne, sur laquelle on lit encore cette inscription :

IMP. CAES. FLAV. VAL.
CONSTANTINO. P. F. AUGUSTO
DIVI. CONSTANTII. AUG. PII
FILIO
ARELATIS. RESTITUTORI.

Elle fait allusion au séjour de Constantin à *Arles*, après la mort de Maximilien-Hercule. Quelques antiquaires raportent à cette ville les médailles de ce prince, sur lesquelles on lit : PAR. PARL. SARL. SAR. TAR., & ils expliquent ainsi ces abbréviations : *Percussus Arelate. Populus Arelatensis*, selon le P. Hardouin. *Signatus Arelate* ; ou, selon le même auteur, *Senatus Arelatensis ; Tributum Arelatensium*.

ARMAMAXI. Dans la pompe des triomphes, après les chars appelés *thensa*, & après les images des dieux, marchoient onze chariots, nommés *Armamaxi*. C'étoient des especes de chars à quatre roues, dont se servoient les Scythes. Ils sembloient formés par deux chars ordinaires réunis en gondole à double fond. Ils étoient chargés de courones d'or, de cuirasses, de boucliers & des dépouilles des ennemis. La colonne Théodosiene en offre quelques-uns. Un coup d'œil jeté sur ses desseins les feront mieux connoître que les plus longues descriptions.

Capitolin les appele *Armaxa* ; il dit de Maximin le pere, qu'il étoit assez fort pour tirer seul un de ces chariots, ou un char appelé *Rheda*, quoique chargé : *Amaxas manibus attraheret, rhedam onustam solus moveret*.

Ces deux noms différens venoient du mot grec *ἅμαξα*, *chariot*.

ARMAMENTARIUS turma ; officier chargé de veiller aux armes de la troupe. Il s'appeloit aussi *armorum custos*.

ARMATA ; surnom de Vénus, sous lequel les Lacédémoniens l'honoroient, parce qu'ils la représentoient armée dans son temple. Il y a dans Ausone une épigramme traduite de l'Anthologie, sur la Vénus *Armata*.

ARMATURA. Les Romains appeloient de ce nom les manœuvres de leurs soldats, que nous nommons exercice à pied, à cheval, &c. Les *campidoctores* commandoient & dirigeoient ces manœuvres. Vegece (1, 13) dit qu'il faut former les jeunes soldats par ces manœuvres, que l'on appele *armatura*, & qui sont enseignées par les *campidoctores* : *Praterea illo exercitii genere, quod armaturam vocant & a campidoctoribus traditur, imbuendus est tyro*.

ARMÉES. Nous donnerons ici des notions générales sur les *armées* greques & romaines, pour faciliter l'intelligence des écrivains de l'une & de l'autre nation.

ARMÉES *greques*.

Στρατιά, *armée*.

Μέτωπον ou πρῶτος ζυγὸς, étoit le front de l'*armée*; l'avant-garde.

Κέρατα; les ailes de l'*armée*, dont on attribuoit l'invention à Pan, qui commandoit, disoit-on, l'*armée* de Bacchus dans son expédition de l'Inde.

Παραστάται; soldats & commandans d'une aile.

Πρωτοστάτης; premier soldat de la droite.

Επιστάται; soldats du centre.

Εσχατος ζυγὸς ou οὐρά; arriere-garde.

Ουραγὸς ou ὀπισθοφύλαξ; commandant de l'arriere-garde.

Tous les noms précédens apartenoient aux *armées*, aux détachemens, ainsi qu'aux plus petites divisions.

Πεμπὰς; division de cinq hommes, dont le commandant s'appeloit πεμπάδαρχος.

Δεκὰς; division de dix hommes, dont le commandant s'appeloit δεκάδαρχος; ainsi des autres divisions.

Λόχος; division de huit, douze, ou de seize hommes. Ce dernier nombre étoit appelé particuliérement λόχος; d'autres appliquent cette dénomination à la division de vingt hommes. On les appeloit encore στίχος ou δεκανία. Λοχαγὸς étoit le nom du commandant.

Διμοιρία ou ἡμιλοχία, étoit la moitié de la division appelée λόχος: son commandant étoit appelé διμοιρίτης ou ἡμιλοχίτης.

Συλλοχισμὸς, exprimoit la réunion de plusieurs λόχοι: ainsi que σύστασις, la réunion de trente-deux hommes; c'est-à-dire, de quatre moitiés ou de deux λόχοι entiers.

Πεντηκονταρχία devroit désigner une troupe de cinquante hommes; elle exprime cependant la réunion de quatre λόχοι, ou de soixante-quatorze hommes. De là vint que cette troupe fut appelée aussi τετραρχία; de même que le commandant s'appeloit τετράρχης & πεντηκόνταρχος.

Εκατονταρχία ou τάξις; troupe de cent hommes, ou de deux πεντηκονταρχίαι. Le commandant s'appeloit d'abord Ταξίαρχος; mais il ne fut plus connu que sous le nom de ἑκατόνταρχος. Sa troupe avoit en tête cinq soldats, distingués des autres, parce qu'ils n'étoient pas entôlés avec eux, & appelés ἔκτακτοι. C'étoit le στρατοκήρυξ, hérant, ou crieur de l'*armée*, qui répétoit à très-haute voix les ordres du commandant; tel fut le célebre Stentor: le Σημειοφόρος, qui faisoit entendre par des signes ou des gestes de convention, les mêmes ordres aux soldats les plus éloignés: le Σαλπιγκτὴς, le trompete, qui les annonçoit par le son d'un instrument, qui servoit d'ailleurs à exciter le courage des combatans: & le Υπηρέτης, qui servoit les soldats. Ils se plaçoient à la tête de la troupe; & l'on voyoit à la queue le cinquieme ou le serre-file, οὐραγὸς, qui veilloit sur la conduite des soldats, & les empêchoit de s'écarter, de rompre leurs rangs ou de fuir.

Σύνταγμα, παράταξις, ψιλαγία, désignoit un corps de deux cents cinquante-six soldats, dont le chef s'appeloit συνταγματάρχης.

Πεντακοσιαρχία ou ξεναγία, selon quelques traducteurs, désignoit une troupe de cinq cents douze hommes, dont on nommoit le chef πεντακοσίαρχος ou ξεναγός.

Χιλιαρχία, σύστρεμμα, ou, selon quelques interpretes, ξεναγία, étoit une division de mille vingt-quatre hommes, dont le chef étoit nommé χιλίαρχος, χιλιοστὺς, συστρεμματάρχης.

Μεραρχία, ou, selon quelques philologues, τέλος & ἐπιξεναγία, désignoit un bataillon de deux mille quatre cents huit hommes, dont le commandant étoit nommé μεράρχης, τελάρχης ou ἐπιξεναγός.

Φαλαγγαρχία, appelée plus souvent μέρος, ἀποτομὴ, κέρατος, στῖφος, & anciénement στρατηγία, étoit une division composée de quatre mille quatre-vingt-seize, ou, selon quelques-uns, de quatre mille trente-six soldats, dont le chef s'appeloit φαλαγγάρχης, στρατηγός.

Διφαλαγγία, ἐπίταγμα, & selon quelques écrivains μέρος, désignoit une division de huit mille cent trente soldats, commandée par un κεράρχης.

Τετραφαλαγγαρχία étoit une division de seize mille trois cents quatre-vingt-quatre soldats, sous les ordres d'un τετραφαλαγγάρχης.

Ιλη désignoit généralement un escadron quelconque, mais plus ordinairement une troupe de soixante-quatre maîtres.

Επιλαρχία désigne deux ἶλαι, une troupe de cent vingt-huit maîtres.

Ταραντιναρχία; troupe de deux cents cinquante-six maîtres.

Ιππαρχία; escadron de cinq cents douze maîtres.

Εφιππαρχία; escadron de mille vingt-quatre maîtres.

Τέλος; escadron de deux mille quarante-huit maîtres.

Επίταγμα; escadron de quatre mille quatre-vingt-seize maîtres.

Les Lacédémoniens donnoient des noms particuliers aux divisions d'une armée. Ils la divisoient en μόρας, les *légions* des Latins. On n'est pas d'acord sur le nombre d'hommes que chacune comprenoit, cinq cents ou sept cents, neuf cents même, selon Plutarque (*in Pelopida*). Quand Lacédémone fut devenue république, ce nombre n'excéda pas quatre cents fantassins. Le commandant s'appeloit *Polémarque*, *Tribun* à Rome, & le second officier, συμφορεὺς.

Λόχος étoit le quart de la μόρα. Quoique Hésychius le réduise au cinquieme, le premier sentiment s'acorde mieux avec l'anciene formation des troupes de Sparte; car Xénophon assure que chaque μόρα étoit commandée par les quatre λοχαγοὶ, chefs de la division appelée λόχος.

Πεντηκοστὺς étoit le quart ou la moitié du λόχος, & comprenoit cinquante soldats. Leur chef s'appelloit πεντηκοντὴρ, &c.

Ενωμοτία étoit le quart ou la moitié du λόχος, & comprenoit vingt soldats, dont le nom étoit pris du serment militaire, qu'ils prêtoient tous ensemble au milieu d'un sacrifice, ἐνώμοτοι διὰ σφαγίων. Leur chef s'appeloit ἐνωμοτάρχης.

Au reste, les variations des écrivains grecs sur le nombre des soldats de chaque division des troupes lacédémonienes, sont venues de ce que ces divisions ont toujours conservé les mêmes noms, quoique le nombre des soldats ait varié à différentes époques. La même chose est arrivée à la légion romaine.

Toutes les dénominations précédentes étoient relatives au nombre de soldats qui composoient les divisions.

Φάλαγξ désigne, à la vérité, quelquefois une troupe de vingt-huit soldats, d'autres fois une division de huit mille hommes: mais la *phalange*, proprement dite, étoit une division de seize mille trois cents quatre-vingt-quatre soldats. Au reste, on donnoit généralement le nom de *phalange* à toute l'infanterie, ou à un corps d'*armée* considérable. *Voyez* PHALANGE.

Μῆκος φάλαγγος exprimoit la largeur de la phalange, ou l'étendue de son front. On l'appeloit πρῶτος ζυγὸς, premier rang; le second étoit appelé δεύτερος ζυγὸς, &c.

Βάθος ou τάχος φάλαγγος désigne la profondeur de la phalange.

Ζυγοὶ désignoient les rangs.

Στίχοι ou λόχοι, étoient les files.

Διχοτομία φάλαγγος; partage de la phalange en deux ailes ou colonnes.

Ἀραρὸς, ὀμφαλὸς, συνοχὴ φάλαγγος; centre de la phalange, division intermédiaire placée entre les ailes.

Λεπτυσμὸς φάλαγγος; diminution de largeur, qui se pratiquoit en retranchant quelques files.

Ὀρθία, ἑτερομήκης ou παραμήκης, φάλαγξ; ordre de bataille dans lequel la largeur étoit moindre que la profondeur.

Πλαγία φάλαγξ; ordre de bataille, qui offroit un front d'une étendue plus considérable que la profondeur.

Λοξὴ φάλαγξ; l'ordre oblique.

Ἀμφίστομος φάλαγξ; ordre de bataille dans lequel les combatans se plaçoient dos à dos pour faire face en tête & en queue.

Ἀντίστομος φάλαγξ, étoit le même ordre que le précédent, excepté qu'il avoit de la profondeur, afin que les combatans fissent en même temps face des quatre côtés.

Ἀμφίστομος διφαλαγγία; ordre de bataille dans lequel les chefs de file se plaçoient à la tête & à la queue de la troupe, & les serre-files, οὐραγοὶ, dans le centre, afin de faire face de deux côtés.

Ἀντίστομος διφαλαγγία; ordre de bataille opposé au précédent, dans lequel les serre-files & les derniers rangs occupoient les deux côtés, tandis que les chefs de file se plaçoient dans le centre, face à face. De cette maniere, le front se resserroit, & les derniers rangs formoient les ailes.

Ὁμοιόστομος διφαλαγγία; ordre de bataille dans lequel les chefs de deux phalanges se plaçoient sur un seul côté, à la suite les uns des autres.

Ἑτερόστομος διφαλαγγία; ordre de bataille dans lequel les chefs d'une phalange se plaçoient au côté droit, & ceux de la seconde au côté gauche.

Πεπλεγμένη φάλαγξ; changement d'ordre que faisoit la phalange, selon la nature des chemins.

Ἐπικαμπὴς φάλαγξ; ordre de bataille formé en croissant; on l'appeloit aussi κυρτὴ & κοίλη, parce qu'il étoit convexe & concave.

Ἐσπαρμένη φάλαγξ; ordre oblique en échelons, par lequel les différentes divisions se présentoient à l'ennemi, en dépassant le front l'une de l'autre.

Ὑπερφαλάγγισις; ordre de bataille dans lequel les ailes d'une division s'étendoient au delà du front de l'ennemi; lorsqu'une seule aile s'étendoit ainsi, cet ordre de bataille s'appeloit ὑπερκέρασις.

Ῥομβοειδὴς φάλαγξ & σφενδοειδὴς; bataillon formé en losange. Les Thessaliens employerent les premiers cet ordre de bataille qu'avoit inventé Jason, leur compatriote.

Ἔμβολον, chez les Latins *rostrum* & *cuneus*, *coin*; bataillon formé en triangle équilatéral, ou en demi-losange, ou en Δ, avantageux pour ataquer.

Κοιλέμβολον, chez les Latins *forceps*, *tenaille*; bataillon formé en V, pour recevoir l'ataque du coin en Δ.

Πλινθίον & πλινθία, *brique* ou *tuile*; carré-long, dont on présentoit le grand côté à l'ennemi.

Πύργος, *tour*; ordre de bataille contraire au précédent: on présentoit le petit côté à l'ennemi.

Πλαίσιον; ordre de bataille très-étendu, & approchant plus d'une forme circulaire que de la forme carrée.

Τερηδὼν; ordre de bataille en colonne formée par des pelotons qui se succedent continuellement; d'où il a pris le nom du ver qui s'insinue dans le bois. Cet ordre est nécessaire dans le passage des défilés, où les divisions ne peuvent se déveloper. On l'appele encore φάλαγξ ξιφοειδὴς.

Πύκνωσις φάλαγγος; bataillon serré sur un espace moins large de moitié que l'espace destiné aux autres ordres.

Συνασπισμὸς; ordre plus serré encore de moitié que le précédent; ce qui réduisoit l'espace à un quart seulement. Les boucliers s'apuioient alors nécessairement les uns sur les autres; ce qui lui fit donner ce nom.

Πρόταξις; troupes placées à la tête de l'*armée*.

Ἐπίταξις; troupes placées à l'arriere-garde de l'*armée*.

Πρόσταξις; évolution qui réunissoit les troupes de la queue à l'une ou aux deux ailes, pour en former la tête de ce même corps.

Τριέταξις; évolution qui doubloit les ailes, en leur séunissant sur un front courbe les troupes légeses; de maniere que toute l'*armée* offroit l'image d'une porte tsiple.

Ενταξις, *παρένταξις* ou *προσένταξις*; évolution qui dispersoit les troupes légeses dans les intesvalles que laissoient les troupes pesamenr armées.

Παρεμβολή; cette évolution différoit de la précédente, en ce qu'elle semplissoit les intervalles de troupes de la même espece.

Επαγωγή; évolution en colonne, par laquelle les troupes marchoient à la suite les unes des antses.

Παραγωγὴ; cette évolution différoir de la précédente, en ce que l'aile de la phalange ne maschoir pas par pelotons, mais par divisions, les chefs se plaçant sur l'un on l'autre côté.

On distinguoit quatre sortes d'*ἐπαγωγὴ* & de *παραγωγή*. Lorsqu'on faisoit face d'un seul côté, l'une & l'autse étoient susnomées *μονόπλευρος*; lorsque c'étoir des deux côtés, *δίπλευρος*; de tsois, *τρίπλευρος*; & de tous les quatre, *τετράπλευρος*.

Κλίσις, étoient les évolutions prises en général.

Κλίσις ἐπὶ δόρυ; conversion à droite: on tenoit la lance de cette main.

Επανάκλισις; mouvement sétrograde vers la gauche.

Κλίσις ἐπὶ ἀσπίδα; conversion à ganche: on tenoit le bouelier de cette main.

Μεταβολή; conversion double du même côté, qui faisoit tourner le visage du soldat du côté opposé de sa premiere position. Il y en avoit de deux sortes: 1°. *μεταβολὴ ἐπ' οὐράν*, conversion de la tête à la queue, sans changer de place: elle se faisoit toujours par la droite; 2°. *μεταβολὴ ἀπ' οὐρᾶς*, conversion de la queue à la tête, sans changer de place: elle se faisoit toujours par la gauche.

Επιστροφή; conversion de l'*armée* entiere à droite ou à gauche.

Αναστροφή; mouvement contraire au précédent, qui remettoit l'*armée* dans sa premiere position.

Περισπασμός; double *ἐπιστροφή*: autsement, conversion de l'*armée* entiere de la tête à la queue.

Εκπερισπασμός; tsiple *ἐπιστροφή*.

Εἰς ὀρθὸν ἀποδοῦναι ou *ἐπ' ὀρθὸν ἀποκαταστῆσαι*; évolution qui remettoir l'*armée* dans sa premiere position & dans sa premiere place.

Εξελιγμός, *ἐξελισμὸς* ou *ἐξέλιξις*; évolution par laquelle toute l'*armée* passoit de la tête à la queue, de la queue à la tête, ou d'un côté à l'autse, les soldats marchant à la suite les uns des autres. Lorsque cette évolution se faisoit par files, on la désignoit pas cette expression, *κατὰ λόχους*; & pas cette autre, *κατὰ ζυγά*, quand elle se faisoit pas rangs. L'une & l'autre de ces évolutions étoient encore distinguées en trois especes différentes.

5°. *Εξελιγμὸς Μακεδὼν κατὰ λόχους*; cette premiere espece étnit due aux Macédoniens, & elle se faisoit de la maniere suivante: La premiere file se tournoit à droite ou à gauche, & marchoit; ensuite la seconde maschoir du même côté, & s'asrêtoit, en laissant un intervalle entr'elle & la premiere file; la troisieme & toutes les autres faisoient la même manœuvre jusqu'à la derniere, qui fermoir la masehe. Pas cette évolution, la troupe sortoit par le front de sa psemiere position, & tous les soldats se tsonvoient tournés du côté où étoit placée la queue avant l'évolution. Philippe, roi de Macédoine, voyant cette évolution psatiquée pas tous les Grecs, y en substitua une nouvele.

2°. *Εξελιγμὸν Λάκων κατὰ λόχους*; cette évolution fut introduite par les Lacédémoniens; elle étoit contsaire à la psécédente. Dans la premiere, la troupe occupoit un nouveau tesrain en avant; & dans celle des Lacédémoniens, elle l'occupoit en arsiere, les soldats faisant face au côté où étoit psécédemment le queue. Dans la premiere, la troupe se dévelopoit de la queue à la tête; & dans l'autse, au contsaire, c'étoit de la tête à la queue.

3°. *Εξελιγμὸς Περσικὸς* ou *Κρητικὸς κατὰ λόχους*: cette troisieme espece d'évolution étoit en usage chez les Perses & chez les Csétois, & s'appeloit aussi *χορεῖος*, pasce qu'elle s'exécutoit comme les mascbes de deux chœurs de théâtre. Ceux-ci alloient de l'entrée du théâtre au fond, & setournoient ensuite occupes séciproquement la place l'un de l'autre. Dans cette évolution, toute la troupe occupoit à la fin la même quantité de terrain qu'au commencement; c'est-là ce qui la distinguoit des deux précédentes.

Εξελιγμὸς κατὰ ζυγά, évolution par rangs, opposée à l'évolution par files. Dans la premiere, l'*armée* se mouvoit sur sa profondeur de la rête à la queue ou de la queue à la tête, de maniese que le premier & le desnier bataillon se tsouvoient occupes à la fin de l'évolution la place l'un de l'autse. Dans l'évolution pas sangs, l'*armée* se mouvoit par le côté, une aile prenant la place du cosps de l'*armée*, ou même dépassant l'autre aile: de maniere que les soldats de la tête d'une aile, se plaçoient à la tête de l'autre, & ainsi des autres rangs. L'évolution par rangs étoit de trois especes, comme l'évolution par files.

5°. La macédoniene s'exécutoir en faisant passes à la vue de l'ennemi l'une ou l'autse aile, à la droite ou à la gauche de la seconde. Elle ressembloit à une fuite. 2°. La lacédémoniene s'exécutoit en samenant devant le front de l'ennemi l'aile qui en étoit la plus éloignée. 3°. La desniese évolution par rangs sessembloit à la matche théâtrale des chœurs; & elle s'exécutoit sans changer de terrain, en transpostant chaque aile à la place de l'autse.

Διπλασιάσαι; doubler ou serrer la troupe; ce qui se faisoir de deux manieres, en augmentant le nombre des soldats sans agrandir le tersain, ou par l'agrandissement du tersain sans augmentation du nombre de soldats, mais en dédoublant les

rangs. Ce doublement s'opéroit sur les soldats ou sur le terrain, en profondeur ou en largeur; ce qui produisoit quatre doublemens différens, *διπλασιασμοί*.

1°. *Διπλασιασμὸς ἀνδρῶν κατὰ ζυγὰ* ou *κατὰ μῆκος*; ce doublement s'opéroit en doublant le nombre des soldats dans les rangs, sans augmenter l'étendue du front.

2°. *Διπλασιασμὸς ἀνδρῶν κατὰ λόχους* ou *κατὰ βάθος*; doublement ou serrement des files, sans augmentation de front.

3°. *Διπλασιασμὸς τόπου κατὰ ζυγὰ* ou *κατὰ μῆκος*; doublement de terrain en largeur, sans augmentation dans le nombre des soldats, opéré par l'agrandissement des intervalles entre les files.

4°. *Διπλασιασμὸς τόπου κατὰ λόχους* ou *κατὰ βάθος*; doublement de terrain en profondeur par le dédoublement des rangs, sans augmentation dans le nombre des soldats.

Toutes les dénominations précédentes étoient relatives à l'ordre de bataille selon lequel les divisions étoient formées. On en trouve encore dans les écrivains quelques-uns qui étoient propres à de certains peuples seulement: tels étoient les ordres de bataille qui représentoient des figures curvilignes de toute espece, comme celle de l'*œuf*, appelée *ὠόν*, & inventée par Ilion de Thessalie, raportée dans la Tactique d'Élien.

Les Grecs excellerent dans la Tactique, parce que n'ayant à opposer aux *armées* innombrables des Barbares que de petites *armées*, ils compenserent le défaut de soldats par l'habileté des manœuvres.

ARMÉES *romaines*. Ce que nous avons à dire sur cet objet, se place de soi-même sous les mots *Acies*, *Agmen* & *Exercitus*. C'est pourquoi ils formeront la division de cet article. Car les Romains firent très-peu d'additions à la tactique des Grecs.

Acies. Les Romains exprimoient par ce mot, pris dans son sens propre, le tranchant d'un instrument coupant; & ils s'en servirent par extension, pour désigner les premiers rangs ou la tête d'une troupe, qui se faisoit jour la premiere au travers des bataillons ennemis, comme le tranchant d'une lame pénetre les corps qu'elle divise. Aussi Arrien, dans sa Tactique, exige-t-il, pour former les premiers rangs d'une troupe, les soldats les plus expérimentés & les plus courageux.

Tite-Live nous a conservé l'ordre de bataille dans lequel on rangeoit une légion romaine (*l.* 8, *c.* 7). „ Chaque rang, dit-il, étoit composé de soixante soldats, de deux centurions & d'un porte-enseigne. Les hastaires formoient l'avant-garde avec quinze manipules, séparés les uns des autres par de petits intervalles. Chaque manipule comprenoit vingt soldats armés à la légere, & une troupe de soldats pesament armés. Les premiers ne portoient qu'une lance & des javelots. Le front de la légion présentoit ainsi l'élite de la jeunesse militaire. Elle étoit suivie par un nombre égal de manipules composés de soldats chargés de boucliers, d'armes pesantes, & d'un âge mûr, appelés princes. Ces trente premiers manipules portoient le nom général *Antepilani*, parce que l'on plaçoit après eux auprès des enseignes quinze manipules, divisés chacun en trois rangs, dont le premier étoit appelé *pilum* „. *Ordo sexagenos milites, duos centuriones, vexillarium unum habebat. Prima acies hastati erant, manipuli quindecim, distantes inter se modicum spatium: manipulus leves vicenos milites, aliam turbam scutatorum habebat: leves autem, qui hastam tantum gæsaque gererent, vocabantur. Hæc prima frons in acie florem juvenum pubescentium ad militiam habebat. Robustior inde ætas totidem manipulorum, quibus principibus est nomen; hos sequebantur scutati omnes, insignibus maxime armis. Hoc triginta manipulorum agmen antepilanos appellabant, quia sub signis jam alii quindecim ordines locabantur: ex quibus ordo unusquisque tres partes habebat, earum unamquamque primam, pilum vocabant.*

„ La premiere division de chaque manipule, appelée *pilum*, comprenoit trois enseignes, qui étoient composées chacune de cent quatre-vingt-six soldats: sous la premiere enseigne marchoient les triaires, soldats vétérans & éprouvés; sous la seconde les roraires, plus jeunes & moins anciens dans les *armées*; sous la troisieme les accenses, soldats sur lesquels on comptoit moins, & que l'on plaçoit en arriere par cette raison. Lorsque la troupe étoit formée, les hastaires commençoient le combat: s'ils n'enfonçoient pas l'ennemi, ils rétrogradoient & s'arrêtoient dans les intervalles qui séparoient les princes. Ces derniers combatoient alors, & s'étoient soutenus à leur tour par les hastaires. Pendant l'action, les triaires demeuroient fermes sous leurs enseignes, le genou gauche avancé, le bouclier affermi sur l'épaule; & tenant leurs lances inclinées & fixées en terre par la pointe, ils offroient l'image d'un retranchement couroné de palissades. Si l'ataque des princes avoit été trop foible, ils se replioient insensiblement sur les triaires; ce qui avoit fait naître le proverbe: *c'est aux triaires à combatre*; c'est-à-dire, on est réduit au dernier expédient. Les triaires ayant reçu dans leurs intervalles les hastaires & les princes, se redressoient, serroient leurs rangs pour ne laisser aucune entrée à l'ennemi, & fondoient tous ensemble sur lui avec furie, sachant bien qu'ils n'avoient plus de troupes après eux sur qui fonder quelque espérance de soutien „. *Primum vexillum triarios ducebat, veteranum militem spectatæ virtutis: secundum rorarios, minus roboris ætate factisque: tertium accensos, minimæ fiduciæ manum: eo & in postremam aciem rejiciebantur. Ubi his ordinibus exercitus instructus esset, hastati omnium primi pugnam inibant: si hastati profligare hostem non possent, pede presso eos retrocedentes in intervalla ordinum principes recipiebant: tum principum pugna erat: hastati sequebantur: triarii sub vexillis considebant, sinistro*

cture porrecto, scuta innixa humeris, hastas subrecta cuspide in terra fixa, haud secus, quam vallo septa inhorreret acies, tenentes. Si apud principes quoque haud satis prospere esset pugnatum, a prima acie ad triarios sensim referebantur. Inde, rem ad triarios rediisse, cum laboratur, proverbio increbuit. Triarii consurgentes, ubi in intervalla ordinum suorum principes & hastatos recepissent, extemplo compressis ordinibus velut claudebant vias: unoque continenti agmine, jam nulla spe post se relicta, in hostem incedebant.

On ne formoit pas toujours l'ordre de bataille par manipules, c'est-à-dire, par hastaires, princes & triaires ; mais on le formoit quelquefois par cohortes, & alors ces trois divisions étoient réunies en une seule. La formation par cohortes étoit plus usitée dans les marches, & celle par manipules dans les batailles, sans exclusion cependant de l'une ou de l'autre. C'est une erreur d'attribuer à Marius la formation par cohortes. Elle étoit connue dans l'anciene république, mais elle devint plus usitée depuis ce général.

Acies désignoit proprement les troupes romaines, pour les distinguer des alliés & des auxiliaires. Ceux-ci formoient les ailes : tandis que le corps d'*armée*, *acies*, ne comprenoit que les soldats romains. Tite-Live le dit expressément: *Romani mediam aciem, cornua Latini tenuerunt.*

Agmen, escadron ou bataillon. Ce mot a souvent été confondu avec celui d'*acies*, sur-tout par les écrivains des bas-siecles. Les premiers Romains avoient généralement deux *agmen* de forme différente, ou deux ordres de bataille ; 1°. pour sortir des camps, on plaçoit à la tête des troupes l'élite des soldats, appelés *extraordinarii*, qui avoient leur quartier auprès de la porte Prétoriene ; à leur suite marchoit l'aile droite des alliés, des Latins, par exemple ; les bagages des *extraordinarii* & des alliés les suivoient réunis ensemble. Venoit ensuite chaque légion suivie de son bagage, marchant à la suite l'une de l'autre; & la marche étoit fermée par le bagage de l'aile gauche des alliés, qui suivoit cette aile. L'ordre de la marche étoit renversé quand on rentroit dans le camp; de maniere qu'elle étoit fermée par les *extraordinarii*. Ces évolutions étoient annoncées par les trompetes. Ils faisoient retentir trois fois le son de leurs instrumens. À la premiere, on abatoit les tentes; à la seconde, on chargeoit le bagage sur les chariots & sur les bêtes de somme; & à la troisieme, l'avant-garde se mettoit en marche.

Le second ordre de bataille étoit employé dans les marches au travers des pays découverts, ou dans le voisinage de l'ennemi. On divisoit toutes les troupes en trois corps, au devant de chacun desquels étoit placé son bagage: c'étoient les hastaires, les princes & les triaires. Lorsqu'on marchoit sans crainte & sans défiance, l'*armée* se formoit en colonne, & alors la file, *versus*, surpassoit en longueur le rang, *jugum*. Ces marches ordinaires étoient réglées à vingt mille pas chaque jour; & les marches forcées à vingt-quatre mille.

Agmen pilatum; troupe formée en colonne, de *pilum*, trait fort long auquel elle ressembloit.

Agmen quadratum. Le sens de ce mot a beaucoup varié chez les écrivains latins : tantôt il signifie un ordre de bataille, dans lequel le bagage, placé au centre, est devancé & suivi par les troupes: tantôt un bataillon faisant face des quatre côtés: tantôt enfin une *armée* rangée en bataille selon la forme ordinaire, dans un terrain ouvert; parce qu'alors en la voyant de front, on pouvoit la croire aussi profonde qu'étendue.

Exercitus désignoit la réunion de différentes troupes sous un même chef, soit qu'elles fussent en marche, ou campées & retranchées, ou en garnison dans les villes, ou rangées en bataille. Non seulement le mot *exercitus* désignoit des troupes de différentes nations, de diverses especes, de cavalerie ou d'infanterie, mais encore une flote, lorsqu'elle étoit destinée à l'apui des troupes de terre.

ARMENIACUS. Voyez Arménique.

ARMÉNIE. Le seul roi d'*Arménie* dont on ait des médailles, est Artavasde, *roi des rois*.

La tête de ce roi & des autres princes auxquels l'*Arménie* a été soumise, est ordinairement coëfée de la tiare.

On connoît deux autres rois d'*Arménie*, qui régnoient du temps des croisades: Léon I; Haiton.

Arménie. ΑΡΜΕΝΙΑ. Cette contrée, réduite en province romaine, a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Trajan, de Verus, de Sept. Sévere.

Son symbole ordinaire est la tiare, & le carquois avec des fleches.

On a quelques médailles avec des légendes en anciene langue arméniene : elles n'ont pas encore été expliquées.

ARMÉNIENS (ere des). L'ere des *Arméniens*, appelée dans quelques titres françois l'*Éstreure des Ermines*, commença l'an de J. C. 552, un mardi, 9 de juillet. C'est l'époque du concile de Tiben, où les *Arméniens* ayant confirmée la condamnation du concile de Calcédoine, qu'ils avoient prononcée l'an 536 au concile de Thévis, consommerent leur schisme. „ Les *Arméniens*, „ dit M. Fréret, (*Mém. de l'Acad. des B. L. t.* „ 19, *p.* 85) se servent aujourd'hui d'une année „ composée, comme celle des anciens Persans, „ de douze mois, de trente jours chacun & de „ cinq épagomenes. Cette année est absolument „ vague sans aucune intercalation, & elle remonte „ tous les quatre ans d'un jour dans l'année Ju„ liene. Elle sert dans le pays pour les actes & „ pour la date des lettres; mais en même temps „ on emploie une autre année, qui est propre„ ment l'année Ecclésiastique, & qui sert dans la „ Liturgie, pour régler la célébration de la Pâque

„ & des fêtes, le temps des jeûnes, & tout ce „ qui a raport à la religion: cette année est fixe, „ au moyen d'un sixieme épagomene qu'on ajoute „ tous les quatre ans; mais le Nourous, ou premier jour de l'année, qui commence avec le „ mois Navazardi, est fixé depuis long-temps au „ 11 du mois d'août de l'année Juliene, & il ne „ s'en écarte plus „.

„ Dans la suite, ajoute le même auteur, „ lorsque les *Arméniens* se réconcilierent avec l'Église latine, & qu'une partie d'entr'eux reconnurent les Papes de Rome, dans une espece de „ concile tenu à Kherna, au quatorzieme siecle „ (c'est le concile dit *Charnense*, tenu l'an de „ J. C. 1330); ils admirent la forme de l'année „ Juliene, que le commerce avec les Francs leur „ avoit rendue familiere. Les actes du concile „ de Sise joignent l'an 756 de l'ere arméniene „ avec l'an 1307 de l'ere vulgaire, & datent „ dans l'une & l'autre année par le 19 mars. „ Dans le concile d'Adéna, tenu en 1316, où „ il fut question du calendrier, on ne se sert „ que des mois juliens & de l'ere vulgaire; & „ encore aujourd'hui, lorsque les *Arméniens* traitent avec les Occidentaux, ils emploient les „ mois juliens „. Dans une réponse de M. Arnaud au ministre Claude, sur la perpétuité de la foi, imprimée en 1671, on voit une lettre de Jacques, Catholique des *Arméniens*, datée du 12 avril de l'an 1120 de l'ere des *Arméniens*; ce qui revient à notre année 1671. Nous ajouterons que les *Arméniens* datent aussi par les années du monde suivant l'ere de Constantinople, & qu'ils joignent quelquefois dans leurs actes cette façon de supputer les temps à celle qui leur est propre.

Mois Romains.	*Mois Arméniens.*
11 Août,	Navazardi.
10 Septembre,	Hori.
10 Octobre,	Sahomi.
9 Novembre,	Dré Tharl.
9 Décembre,	Kagoths.
8 Janvier,	Aracz.
7 Février,	Malégi.
9 Mars,	Arcki.
8 Avril,	Angi.
8 Mai,	Mariri.
7 Juin,	Marcacz.
7 Juillet,	Hérodiez.

Acéliacz ou les cinq épagomenes, & les six dans les années abondantes. (*L'Art de vérifier les dates &c.*)

ARMÉNIQUE, *Armenicus*, *Armeniacus*; surnom donné à Néron, à M. Aurele & à Lucius Verus. On le trouve dans Capitolin & sur leurs médailles: NERO CÆSAR AUGUSTUS; & au revers: ARMENIAC. — ANTONINUS AUG. ARMENIACUS. — IMP. L. AUREL. AUG.... ARMEN. OU ARMENIA OU ARMENIACUS. Il faut traduire *Arménique* & non pas *Arméniaque*.

ARMES. On rapotte ordinairement aux Égyptiens l'invention, ou au moins la perfection des premieres *armes* que les hommes civilisés aient employées. C'est des Phéniciens, colonie des Égyptiens, que les Grecs en apprirent l'usage; & c'est pour cacher cette origine, qu'ils firent honneur de l'invention des *armes*, tantôt à Mars, pour qui Vulcain travailloit dans les forges de Lemnos, & tantôt à Bacchus, dans son expédition de l'Inde.

Les *armes* des héros *Grecs* étoient de bronze & non de fer; Hésiode le dit expressément, (*Oper. & Dier. v*, 149) ainsi que Pausanias, (*Lacon.*) & Lucrece: *Sed prius æris erat quam ferri cognitus usus*. On y employoit quelquefois l'étain, au moins Homere l'assure-t-il des botines ou plutôt de l'armure des jambes d'Achille (*Il.* Σ.), de la cuirasse d'Agamemnon (*Iliad.* Λ.), & du bouclier d'Énée. On sait que le mélange appelé *bronze* se fait avec du cuivre & de l'étain. L'or & l'argent servirent quelquefois à orner les *armes* des héros; mais ils n'en furent jamais la matiere qu'entre les mains des efféminés. Les *armes* de Glaucus, dans l'Iliade sont ornées avec les métaux précieux; celles du vaillant Diomede ne sont que de bronze. Homere compare à une femme Amphimaque, dont les armes étoient dorées.

Les Perses, amolis par le luxe, chargeoient leurs *armes* d'or & de perles, & elles devinrent la proie des soldats grecs, qui n'étoient couverts que d'airain. Les héros & les chefs de ces derniers n'admirent les métaux précieux que pour orner leurs *armes*. Elles étoient damasquinées, & l'on y gravoit les hauts-faits des ancêtres, les bienfaits des dieux, des symboles, tels que des lions, des dragons. Mais ce qu'ils y recherchoient le plus après la bonté de la trempe, étoit l'éclat que leur donnoit un poli vif, & qui éblouissoit les ennemis.

Toutes les *armes* peuvent être distinguées en deux classes, les *armes* défensives & les *armes* offensives. Les Barbares ne s'attacherent qu'aux dernieres. Les Grecs, éclairés par de sages législations, sur le besoin de conserver les hommes, firent des loix très-séveres pour défendre le combat aux soldats qui ne seroient pas suffisament armés & couverts, & pour noter d'infamie celui qui auroit perdu son bouclier dans la mêlée; tandis que la perte de la lance ou de l'épée n'entraînoit aucun déshoneur.

Les *armes* défensives consistoient en un CASQUE, une CUIRASSE, un CEINTURON ou BAUDRIER (ζωςὴρ), un BOUCLIER, des BOTINAS, (κνημῖδες), des BRASSARDS & GANTELETS, (χειρῖδες). *Voyez* ces mots. Les *armes* offensives des Grecs étoient la MASSUE, la LANCE, l'ÉPÉE, la HARPÉ, la HACHE, l'ARC, les FLECHES, les JAVELOTS, les PIERRES, la FRONDE.

Autant les Grecs étoient affligés de la perte

de leurs *armes*, autant ils se réjouissoient de les avoir raportées du combat, & d'avoir enlevé celles de l'ennemi. Ils offroient ces dernieres aux dieux, & les consacroient dans les temples, où ils les suspendoient. Hector promet à Apollon, (*Iliad.* H.) de consacrer dans son temple les *armes* de son adversaire, si ce dieu lui acorde la victoire. Les Grecs faisoient le même usage de leurs *armes*, lorsqu'ils renonçoient à la guerre & aux exercices militaires. Mais de crainte que dans des temps de trouble, des séditieux n'en fissent un usage condamnable, on les mettoit hors d'état de servir, en émoussant le tranchant des épées, la pointe des lances, des javelots, & en détachant les anneaux ou courroies des boucliers. Un acteur, dans les Chevaliers d'Aristophane, nous apprend cet usage; il s'écrie douloureusement en voyant des boucliers ainsi suspendus, sans avoir été dégradés:

Οἴ μοι τάλας! ἔχουσι γὰρ πόρπακας.

„ Que je suis malheureux! ces boucliers sont garnis d'anneaux „.

Les armes des Romains: l'usage qu'ils en faisoient, & leur opinion sur l'abandon des *armes*, étoient les mêmes que ceux des Grecs, à quelques légeres différences près relatives à la forme. À Rome, les citoyens ne gardoient point d'armures dans leurs maisons. Elles étoient déposées dans l'Arsenal public, appelé *Armamentarium*. *Voyez* son article. C'est-là que les séditieux s'armerent dans la révolte des Prétoriens, qui arriva au commencement du regne d'Othon. Tacite (*hist.* 1, 80): *Nam aperto armamentario rapta arma, nudati gladii, insidentes equis urbem ac Palatium illi petierunt*. Les *armes* placées dans l'arsenal y étoient couvertes & renfermées dans des foureaux. Homere parle de ces foureaux dans l'Odyssée (*A*, 525), & César (*de Bell. civil.* 11, 14): *Cum arma vero omnia reposita, contectaque essent*.

Les soldats romains les portoient ainsi couvertes dans les marches en temps de paix; & dans les camps, ceux qui n'étoient pas de garde, déposoient leurs *armes* dans une tente ou sur des chariots. Ils se revêtoient du *sagum*, & se promenoient ainsi désarmés dans le camp. L'ordre exprès du commandant étoit nécessaire pour reprendre les *armes*. Il y avoit dans chaque légion un soldat préposé à la garde des *armes*, appelé *Armorum Custos*.

Lorsque les troupes étoient en marche, chaque soldat portoit son casque pendu sur la poitrine & ataché à l'épaule droite. De la main gauche passée dans le bouclier, il tenoit une longue perche, au bout de laquelle étoit lié un paquet de ses utensiles, comme on le voit sur la colonne Trajane. Des chariots suivoient les légions pour porter le gros bagage & les *armes* de rechange. On en avoit établi des fabriques dans chaque province & dans les villes les plus voisines des frontieres.

Le bronze étoit la matiere ordinaire des *armes* romaines. Mais dans les bas-siecles, on les enrichit, & elles devinrent un objet de luxe. Trebellius Pollion parle, sous Claude le Gothique, de baudriers d'*argent* doré, & de casques dorés. On y ajouta même des perles & des pierres précieuses. Capitolin dit de Maximin, qu'il fit fabriquer de longues épées argentées & dorées, des casques ornés des pierres précieuses, & des ornemens de boucliers aussi recherchés: *Fecit & spathas argenteas, fecit etiam aureas, & omnino quidquid ejus pulchritudinem posset juvare. Fecit & galeas gemmatas, fecit & bucculas*. Claudien, dans le premier consulat de Stilicon, n°. 88, peint un luxe militaire plus étonant encore:

Quin & sidonias chlamydes, & cingula baccis
Aspera, gemmatasque togas, viridesque smaragdis
Loricas, galeasque renidentes hyacinthis,
Gestatosque patri capulis radiantibus enses.

On ne peut former que des conjectures sur l'espece des *armes* que Romulus donna à ses sujets; car les écrivains anciens se taisent sur ce point. Tite-Live parle des lances dont étoient ornés les cavaliers sous le regne de Servius, des épées & des boucliers dans l'histoire de Tarpeïa. Denis d'Halicarnasse, décrivant le combat des Horaces & des Curiaces, donne à entendre qu'ils étoient armés de boucliers, d'épées, & qu'ils étoient couverts entiérement d'une forte armure. Quand Servius établit le Cens & distribua les Romains en classes, il donna à la premiere des casques, des boucliers, des cuirasses, des épées, &c.; à la seconde & à la troisieme, des *armes* plus légeres; à la quatrieme, selon Tite-Live, une lance & un épieu; selon Denis une lance, un bouclier & une épée; à la cinquieme, selon le dernier écrivain, la fronde & le javelot; la fronde sans lance selon le premier. Plutarque dit que Camille fit fabriquer en fer les casques dont le bronze étoit anciénement la matiere, & qu'il couvrit les boucliers avec des lames de bronze, pour les mettre en état de résister aux lourdes épées des Gaulois.

Les exercices étoient fréquens pendant la paix, & les soldats romains étoient toujours tenus en haleine. On exerçoit les nouveaux deux fois par jour, & les vétérans une seule. Les chefs faisoient l'exercice avec eux, pour montrer leur habileté, & pour donner l'exemple à leurs troupes.

Le déshoneur étoit aussi grand pour le soldat romain qui abandonoit ses *armes*, que pour le soldat grec; les historiens en fournissent un grand nombre d'exemples. Par une suite de cet atachement pour leurs *armes*, on brûloit les guerriers avec les mêmes *armes* qu'ils avoient portées pendant leur vie. Virgile, (*Æneid.* XI, 193) décrivant une pompe funebre, dit que l'on jeta sur le bûcher les dépouilles que le mort avoit prises sur les

les ennemis, & les *armes* dont il faisoit autrefois usage :

> *Hinc alii spolia occisis direpta Latinis*
> *Conjiciunt igni, galeas, ensesque decoros,*
> *Frenaque, ferventesque rotas ; pars munera nota,*
> *Ipsorum clypeos, & non felicia tela.*

Par *munera nota*, le poëte désigne les récompenses qu'avoit reçues le guerrier pour prix de sa valeur. C'étoient ordinairement des *armes* prises sur les ennemis, que les chefs distribuoient aux soldats qui s'étoient distingués par leur courage. Le reste des *armes* & des dépouilles des vaincus étoit brûlé en triomphe, ou suspendu & consacré dans les temples des dieux, de Mars, de Bellone & de Jupiter Feretrius.

Les soldats acompagnoient le convoi de leurs camarades, en portant les lances renversées & les boucliers retournés. Virgile, (*Georg.* 1, 160) :

Et versis Arcades armis.

On atachoit encore des *armes* sur les monumens qu'on leur élevoit, ou on en sculptoit sur leurs tombeaux. Les recueils d'inscriptions de Gruter, de Muratori, &c. en offrent cent exemples.

Après la victoire, on ne se contentoit pas de distribuer une partie des *armes* des vaincus aux soldats qui s'étoient distingués, d'en brûler une autre partie, d'en réserver pour les temples des dieux, mais on en construisoit encore des trophées sur le champ de bataille. Pour conserver la mémoire de ces trophées, ils étoient représentés sur les médailles avec le nom des peuples vaincus : IVDAEA CAPTA, ASIA RECEPTA, &c. On traînoit encore à la suite du vainqueur les *armes* renversées du général ennemi, & à la poupe du vaisseau prétorien, les ornemens des navires pris ou brisés dans le combat.

Arma lusoria gladiatorum, étoient des lances sans fer, & des bâtons appelés *rudes*. On s'en servoit dans les exercices des gladiateurs. Les *armes* véritables s'appeloient, par opposition, *arma pugnatoria* ou *decretoria*.

ARMES *des Barbares*. De même que les sculpteurs anciens donnoient toujours aux peuples barbares un habillement différent de celui des Grecs & des Romains; de même aussi avoient-ils consacré par l'usage, des *armes* particulieres pour les faire reconoître. C'étoient ordinairement des boucliers très-longs, & chargés de symboles extraordinaires, des épées fort longues & courbées comme les cimeteres modernes, des casques recourbés en forme de bonet phrygien, ou ce bonet lui-même, des massues de toutes les formes, &c. Nos sculpteurs n'ont point fait attention à cette différence; ce qui jete souvent de l'obscurité sur leurs compositions.

ARMES *des Gaulois* : Procope, secrétaire du fameux Bélisaire, parlant de l'expédition que les Francs firent en Italie sous Théodoric I, roi de la France Austrasiene, fait une description de leurs *armes* & de leur maniere de combatre, qui a beaucoup de raport avec celle qu'en avoit faite, plusieurs années auparavant, Sidoine Apollinaire : ils ne portent, dit Procope, ni arc ni fleche, mais un bouclier, une épée & une hache. Le fer de cette hache est très-lourd, & a deux tranchans ; le manche est de bois, & fort court. Au premier signal du combat, & dès que les armées sont assez raprochées, chacun lance sa hache contre le bouclier de celui qu'il ataque, & le brise. Il met ensuite l'épée à la main, se jete sur lui & le tue.

Les Gaulois, ou plutôt les Francs, n'avoient, du temps de Procope, que très-peu de cavaliers, qui se tenoient auprès du roi. Les cavaliers seuls portoient des javelots.

ARMIGER. Voyez ÉCUYER.

ARMILAUSA ; espece de *sagum* militaire, que les soldats mettoient sur leurs cuirasses. Il ne descendoit pas au dessous du genou. Maurice, (*in Strategicis*) l'appele ἀρμελαυσία, & Isidore (19,22) dérive son nom d'*armiclausa*, fermé sur les hanches. Il l'étoit en effet & s'ouvroit par-devant & par-derriere : *Armilausa vulgo vocata, quod ante & retro divisa, atque aperta est ; in armos tantum clausa, quasi armiclausa*. Voyez SAGUM.

ARMILLÆ. *Voyez* BRASSELET, CESTE, COLLIER & PÉRISCÉLIDES.

ARMILLUM ; vase dans lequel on mettoit le vin destiné aux sacrifices. (*Isidore*.)

ARMILUSTRE *ou* ARMILUSTRIE ; fête que célébroient les Romains dans le champ de Mars, le 16[e] jour d'octobre. Ils offroient un sacrifice pour l'expiation des armées, & pour la prospérité des armes du peuple romain. Les troupes qui y assistoient, faisoient le tour de la place avec leurs armes. Cette fête étoit distinguée des Anciles, en ce que l'on se servoit de la flûte dans celle-ci, & de la trompete dans celle des Anciles; & qu'à cette derniere, on n'étoit armé que du bouclier.

On regardoit cette fête comme une *bénédiction* des armes, ὁπλοκαθάρσιον. Les Athéniens l'avoient pratiquée les premiers.

ARMILUSTRUM, étoit l'endroit de Rome où se faisoient les sacrifices de l'Armilustre. On sait qu'il étoit dans la région du mont Aventin ; mais on en ignore la situation précise. Plutarque dit que Romulus fit élever un tombeau à Tatius auprès de l'*armilustre*. Ce tombeau fut placé dans le bois de laurier du mont Aventin, appelé *Lauretum*, & remplacé par des maisons au temps de Denis d'Halicarnasse ; peut-être auprès de l'endroit où est aujourd'hui l'Église de Saint Alexis. On trouva, en effet, il y a deux cents ans, l'inscription suivante dans les vignes qui l'entourent : SACRUM MAG. VIC. ARMILUSTRI.

ARMILYA ; surnom de Minerve.

ARMOIRE, *armarium*. L'usage le plus remarquable de ce meuble chez les Romains, étoit de

renfermer les portraits des ancêtres, & les livres. Le premier usage étoit fondé sur la molesse de la cire, dont ces portraits étoient faits. Elle se décoloroit par le contact habituel de l'air, de la poussiere, & se brisoit au moindre choc. Le respect pour ces portraits les faisoit encore renfermer dans les *armoires*. On ne les ouvroit que dans les jours de fêtes ou de réjouissances. Vopisque, (*in Floriano*, *c.* 6) : *Senatores omnes ea lætitia sunt elati*, *ut imagines frequentes aperirent*. Ceux qui avoient été accusés de quelque forfait, & dont l'innocence avoit été publiquement reconue, ouvroient aussi les *armoires* qui renfermoient ces portraits chérit. Cicéron, plaidant pour Sylla, nous l'apprend : *Nam ipse quidem si erit vestro judicio liberatus*, *quæ habet ornamenta*, *quæ solatia reliquæ vitæ*, *quibus lætari & perfrui possit ? Domus*, *credo*, *erit exornata*, *aperientur majorum imagines*.

Les bibliotheques des Romains étoient composées d'*armoires*, dans lesquelles on plaçoit les livres ou rouleaux, & on les distinguoit par des nombres divers. Vopisque, (*in Tacito*, *c.* 8) dit que la bibliotheque Ulpiene avoit un livre d'ivoire dans la sixieme *armoire* : *Habet bibliotheca Ulpia in armario sexto librum elephantinum*.

Le préfet ou gouverneur de la Thébaïde avoit dans son vestibule, pour marques de sa dignité, deux petites *armoires* peintes, avec les symboles des deux empires, d'Occident & d'Orient. Cette *armoire* double rapeloit ces deux empires ; & pour exprimer leur réunion & la concorde qui régnoit entr'eux, les couvertures des volumes qui étoient peints dans la capacité de ces *armoires*, étoient chargées d'ornemens entiérement semblables. Ces ornemens désignoient par leur nature la dignité du préfet. Lorsqu'il étoit décoré du titre d'*illustre*, on voyoit sur les couvertures le portrait du prince en or. Quelquefois des bandes d'or ou d'argent remplaçoient cette effigie. Les deux vicaires & le primicier des notaires mettoient d'autres marques de leurs dignités sur ces couvertures de livres. Les deux *armoires* qui paroissoient renfermer ces livres, peints ainsi qu'elles, portoient pour amortissement deux génies ailés, vêtus de longues tuniques de pourpre, agenouillés, soutenant un médaillon rond avec le portrait d'une femme, au dessus de laquelle étoit écrit : DIVINA PROVIDENTIA, pour désigner l'empire d'Orient, & DIVINA ELECTIO pour celui d'Occident.

ARMORUM custos. Il y avoit dans chaque légion un soldat préposé à la garde des armes que l'on déposoit dans une tente, & que l'on voituroit sur des chariots, dans les marches. On voyoit à Côme l'épitaphe suivante :

V. F.
C. VIRIUS. SABINUS. VETERAN.
ARMORUM. CUSTOS. LEG.
XIII. GEM. MART. VICT.
D. M.

ARMORUM *magister*, *rector tribunus*, étoit l'inspecteur des arsenaux. Il fournissoit aux troupes les armes, les retiroit après la guerre, & en faisoit fabriquer de nouveles dans les manufactures d'armes des différentes provinces de l'Empire.

ARMURE des jambes. *Voyez* JAMBES.

ARNA, en Italie. ARN. ASI.

On a une médaille impériale latine de cette ville, frapée en l'honeur de Trébonien-Galle, qui a été attribuée, mal-à-propos, à *Arna* de Thessalie.

ARNA *Fortuna*. La Fortune avoit un temple célebre sur les bords de l'*Arnus*, aujourd'hui l'*Arno*. Il en est fait mention dans une inscription publiée par Muratori, (*Thes. inscr.* 178).

ARNÉ, fille de l'île de Sithone, ayant trahi sa patrie pour une somme d'argent ; les dieux l'en punirent, en la changeant en chouete, oiseau qui conserva, dit Ovide, après son changement, la même passion pour l'argent.

ARNÉE. *Voyez* JEUX.

ARNODES. Les Grecs donnerent ce nom à ceux qui alloient dans les festins & dans les assemblées réciter des vers d'Homere. Ils portoient à la main une branche de laurier. On les appeloit aussi *Rapsodistes* ou *Rapsodes*. Leur nom étoit composé de *ὠδὴ*, *chant*, & d'*ἄρνος*, *agneau*, animal dont on leur donnoit quelque portion pour les récompenser.

ARNUS, fameux devin, étant allé à Naupacte, Hyppotès, petit-fils d'Hercule, crut qu'il étoit un espion, & le tua. Aussi-tôt la peste commença à ravager le camp des Héraclides : l'oracle consulté, répondit qu'Apollon vengeoit, par ce fléau, la mort de son devin ; que pour apaiser ce dieu, il falloit banir le meurtrier, & établir des jeux funebres en l'honeur d'Arnus ; ce qui fut exécuté. Ces jeux devinrent fort célebres dans la suite, sur-tout à Lacédémone.

AROMATITE ; pierre précieuse, dit Gorræus, d'une substance bitumineuse, ressemblant, par la couleur & l'odeur, à la myrrhe, que les Grecs appeloient par excellence *ἄρωμα*, & que l'on trouvoit en Égypte & en Arabie. Si cette prétendue pierre précieuse n'étoit pas de l'ambre ou du copal, nous ne voyons aucune substance dans les trois regnes de la nature, à laquelle sa description puisse convenir.

AROMATITES ; liqueur aromatisée. Pline dit qu'on faisoit infuser dans du moût ou du vin doux, des pastilles de myrrhe, de nard, de sucre ou de câsse, *calamus*, & d'asphalte. Cette liqueur s'appeloit *aromatites*.

ARONDEL (marbres d'). *Voyez* ARUNDEL.

AROSAGE. *Voy.* CANAL.

AROTES; Syracusains de condition libre, que la pauvreté réduisoit à servir leurs concitoyens. Ce mot vient d'*ἀρότης*, laboureur; parce que sans doute le labour étoit, dans un pays aussi fertile en blé que la Sicile, l'occupation ordinaire des mercenaires.

AROURE; plethre, verse, beth-séah, modius, mesure géodétique ou gromatique de l'Asie & de l'Égypte. Elle valoit, en mesures de France, $\frac{1114}{100000}$ d'arpens; elle valoit, en mesures ancienes des mêmes pays, 2 socarions, ou 6 beth cabs, ou 24 beth-robs, ou 100 décapodes carrées, ou 2500 coudées sacrées carrées, ou 50000 pieds géométriques carrés. (*Métrologie de M. Pauclon*).

ARPA *ou* ARPHA; divinité dont il est souvent parlé dans la vie de S. Potin, qui soufrit le martyre sous le regne d'Antonin-Pie. Bollandus dit que c'est une des divinités subalternes, appelées par les Romains *Dii minorum gentium*, de laquelle nous n'avons aucune connoissance. Elle se trouve souvent jointe dans ces actes à Jupiter, à Ariadne & à Minerve.

ARPAGE, *ou mieux* HARPAGE, *Arpagus*. Ce mot, dans les inscriptions, où il est ordinairement écrit avec une *h*, désigne un enfant mort au berceau, ou du moins dans sa plus tendre jeunesse. Il est formé du grec *ἁρπάζω*, *je ravis, j'enleve*. On le trouve employé, dans l'épitaphe d'un Marcus Aurelius Faustinus, mort à l'âge de neuf ans deux mois & treize jours, qui a été trouvée dans les Gaules, où l'on parloit le grec corrompu:

D. M.
ET. MEMORIAE. AETERNAE.
FAUSTINI
M. AURELII. INFANTIS. DULCIS
SIMI. ET. INCOMPARABILI. QUI
VIXIT. ANNIS. VIIII. M. II D. XIII
QUI. SIBI. ANTE. MORTEM. RO
GAVIT. QUAM. PARENTIBUS
SUIS. C. JUL. MAXIMUS. FILIAS
TRO. ET. AURELIA. FAUSTINA
MATER. UNICO. FILIA. DESO
LAT. P. C. ET. SUB. ASCIA. DEDI
CAVERUNT. MULTIS. ANNIS
VIVAT. QUI. DIXERIT. ARPAGI
TIBI. TERRAM. LEVEM.

L'*ascia* est gravée entre les sigles D. M. Gruter (*pag.* 682, 9) a raporté cette épitaphe, que l'on voyoit à Lyon, au prieuré de Saint Irénée.

Les Romains ne faisoient point de funérailles aux *arpages* ou enfans morts au berceau. On ne brûloit point leurs corps, & on ne leur dressoit ni tombeau ni cippe chargé d'épitaphe: de là vient que Juvénal dit d'un enfant mort à cet âge:

Terra clauditur infans
Minor igne rogi.

Dans la suite cependant, on brûla les corps des enfans qui avoient vécu quarante jours, & à qui il avoit poussé quelques dents. Ces morts étoient appelés *arpages* ou *enlevés*. Eustathe nous apprend que c'étoit la coutume des Grecs, de ne célébrer les funérailles des enfans, ni pendant le jour ni pendant la nuit, mais au lever de l'aurore, au moment qui précede le lever du soleil; parce qu'ils appeloient la mort de ces enfans *le rapt du jour*, *ἡμέρας ἁρπαγή*. Ils donnoient à entendre par cet euphémisme, que l'aurore les avoit enlevés pour jouir de leurs innocentes caresses; & sur le bas-relief d'un tombeau qui est au capitole, on voit l'Aurore enlevant un enfant, auquel le monument étoit sans doute consacré.

ARPEDONAPTES; surnom des prêtres égyptiens. Démocrite, cité par S. Clément d'Alexandrie, (*Stromat.* 1) désigne par ce nom ces prêtres égyptiens versés dans toutes les sciences, & dans la Géométrie en particulier. Jablonski le dérive d'un mot composé de trois racines de la langue copte, l'ancien égyptien, qui veulent dire *de l'ordre* des *savans*.

ARPI, en Italie. ΑΡΠΑΝΩΝ. ΑΡΠΑΝΟΥ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en argent.

R. en bronze.

O. en or.

Ses types ordinaires sont: Un cheval courant. — Un taureau *cornupete*. — Un sanglier courant.

ΑΡΡΑΦΟΣ, *sans couture*. Tels étoient les manteaux des Romains, qui n'avoient ni coutures ni plis factices. Ils consistoient dans une longue piece de drap, portant de largeur la hauteur d'un homme de taille moyene, dans laquelle on s'envelopoit tout le corps & la tête même, lorsque l'on sacrifioit; ce qui a été pris, mal-à-propos, pour un voile.

ARRESPEX, pour *Aruspex*, se trouve dans quelques inscriptions.

ARRHÉPHORIES, Ἀῤῥηφορία, fête des Athéniens. Ils la célébroient, selon Harpocration, Suidas & l'Étymologiste, en l'honeur de Minerve & de Hersé, fille de Cécrops: c'est pourquoi elle a été appelée souvent Ἐρσηφορία & Ἐῤῥηφορία. Son premier nom est une syncope d'*ἀῤῥητοφορία*, qui vient de *φέρω*, *je porte*, & de *ἄῤῥητον*, *une chose secrete, mystérieuse*. Quatre jeunes filles d'une naissance illustre, âgées de moins de onze ans, portoient ces choses mystérieuses, & en prenoient le nom d'*ἀῤῥηφόροι*. Elles étoient vêtues de robes blanches, ornées de bandes d'or. Deux d'entr'elles travailloient au *peplum* de Minerve. On leur servoit un pain & des gâteaux pétris d'une maniere particuliere, appelés *ναστοί* & *ἀνάστατοι*. Dans l'Acropole, on leur avoit consacré une grande salle, où étoit placée une statue équestre d'Isocrate (*Plut. in Isocr.*) en bronze.

ARRHES, *arrha*. Nous ne parlerons pas des *arrhes* que l'on donnoit dans les marchés: elles apartienent au Dictionaire de Jurisprudence. Celles

qui composeront cet article, étoient d'usage dans les mariages des Grecs & des Romains, & en formoient proprement la cérémonie que nous nommons aujourd'hui *fiançailles*.

Le futur donnoit ces *arrhes* à la *fiancée*, ou aux proxénetes : de là vint qu'on appela les unes *Proxenetica* & les autres *Sponsalitia*. Ce n'étoit pas toujours une certaine somme qui portoit le nom d'*arrhes* ; il s'appliquoit plus souvent encore à l'anneau de mariage, *annulus pronubus*. Capitolin (*in Maximino jun.*) nous a conservé le détail des objets qui étoient compris sous le nom d'*arrhes*, & que l'on désigne aujourd'hui sous celui de *corbeille : Desponsata illi erat Junia Fadilla, proneptis Antonini. Manserunt apud eam arrhæ regiæ, quæ tales fuerunt. Monolinum de albis novem, reticulum de prasinis undecim, dextrocherium cum costula* (mieux *copula*) *de hyacinthis quatuor, præter vestes auratas & omnes regias, ceteraque insignia sponsaliorum*. „ Il étoit fiancé avec Junia Fadilla, arriere-petite-fille d'Antonin, à qui les *arrhes* resterent. Elles consistoient en un fil de neuf perles, une coëfure de filet ornée de onze émeraudes, un brasselet avec une agrafe de quatre hyacinthes, un grand nombre d'habits dorés, dignes d'une reine, & enfin en toute sorte de présens que l'on donne ordinairement aux fiancées „.

On voit par ce détail, que les *arrhes* étoient des ornemens & des bijoux à l'usage des femmes. C'est pourquoi Hésychius appele du nom général *arrhes*, *ἀρραβωνιακά*, différentes especes de colliers. Les Romains y ajouterent des clefs ; nous en verrons la raison à l'article CLEF.

L'origine de cette coutume venoit des premiers temps du monde, où le marié, disoit-on, achetoit sa femme à prix d'argent, & la femme payoit une dot à son époux, pour l'acheter à son tour. Plaute nous l'apprend de la derniere, (*Asinar.* 1, 1, 74) :

Imperium accepi, dote libertatem vendidi.

„ Je me suis soumise au joug, & en recevant une dot j'ai vendu ma liberté „. Virgile dit du mari, (*Georg.* 1, 31) :

Teque sibi generum Thetys emat omnibus undis.

„ Thétis achéteroit, au prix de toutes les richesses des mers, le bonheur de vous avoir pour gendre „.

ARRIA ; famille romaine dont on a des médailles :

RRR. en or.
RRR. en argent.
RRR. en bronze.

Les surnoms de cette famille sont : PEREGRINUS, SECUNDUS.

ARRIPHE ; une des compagnes de Diane, nymphe d'une grande beauté, fut violée par Tmolus, dans le temple de Diane. *Voy.* TMOLUS.

ARROTINO, rémouleur. C'est le nom que donnent ordinairement les peintres & les sculpteurs à une statue antique de la galerie de Florence. Ils l'appelent encore *Rotatore*, d'où on a tiré le mot *Rotateur*. On a cru & raconté long-temps que cette statue de marbre grec, représentoit un esclave occupé, en apparence, à aiguiser un couteau, mais prêtant une oreille attentive à une conversation de plusieurs conjurés réunis.

Léonard Agostini, cité par Gronovius, avoit trouvé cette explication ridicule. Il croyoit reconoître le scythe chargé par Apollon d'écorcher Marsyas, & pensoit que cette statue avoit fait partie autrefois d'un groupe représentant le supplice de cet audacieux rival d'Apollon. Le baron de Stosch en fut persuadé, lorsqu'il acquit l'onyx décrit par Winkelmann (cl. 2, n°. 1142). On y voit Marsyas pendu à un arbre, & à ses pieds le scythe agenouillé, qui aiguise un couteau pour l'écorcher. L'attitude & l'air de ce scythe sont les mêmes que ceux de l'*Arrotino*, & du boureau que peint Philostrate, dans ses images, lorsqu'il décrit ce supplice célebre dans la Fable.

On remarque encore la même attitude & les mêmes traits de visage, consacrés par les anciens artistes à désigner les peuples barbares sur un bas-relief de la Villa-Borghese, publié dans les *Monum. inediti*, n°. 42, & sur le bas-relief d'un tombeau de S. Paul, hors des murs de Rome. Il est donc démontré, par la réunion de ces trois monumens, que le prétendu *rémouleur* est le scythe chargé d'exécuter la rigoureuse vengeance du dieu de la Musique.

ARRUGIA. Pline (33, 4) dit : *Aurum arrugia quæsitum non coquitur, sed statim suum est*. Il paroît que Pline avoit en vue dans ce passage l'or natif que l'on trouvoit à la surface de la terre, ou à de très-petites profondeurs, & qui servoit aux arts sans avoir été purifié par une fusion préliminaire, comme l'or qui étoit mêlé ou combiné avec d'autres substances métalliques.

ARRUNTIA ; famille romaine dont on n'a des médailles que dans Goltz.

ARSACE I roi des Parthes. ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΡΣΑΚΟΥ.

Ses médailles sont :
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE II, Tiridate, roi des Parthes.
Ses médailles sont :
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE IV, Mithridate I, roi des Parthes.
Ses médailles sont :
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.

ARSACE VII, Phrahate II, roi des Parthes.
Ses médailles sont :

RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.
Arsace IX, Mithridate II, roi des Parthes.
Ses médailles font:
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.
Arsace XI, Sanatroëce, roi des Parthes.
Ses médailles font:
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.
Arsace XII, Phrahate III, roi des Parthes.
Ses médailles font:
RRRR. en argent.
O en or.
R. eo bronze.
Arsace XIII, Mithridate III, roi des Parthes.
Ses médailles font:
RRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.
Arsace XIX, Artabane III, roi des Parthes.
Ses médailles font:
R. en argent.
O. en or.
O. en bronze.
Arsace XXI, Bardane, roi des Parthes.
Ses médailles font:
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.
Arsace XXV, Chofroës, roi des Parthes.
Ses médailles font:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.
Arsace XXVI, Vologefe II, roi des Parthes.
Ses médailles font:
RRR. en argent.
RRR. en bronze.
O. en or.
Arsace XXVIII, Vologefe III, roi des Parthes.
Ses médailles font:
RRRR. en argent.
O. en or.
O. en bronze.
Arsace XXIX, Artabane IV, roi des Parthes.
Ses médailles font:
RRRR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ARSAPHÈS, Αρσαφὴς; furnom donné à Ofiris par Plutarque (*de Ifid. & Ofirid.*). Ce mot eft une corruption du nom du patriarche Jofeph, felon les interpretes, qui, à l'exemple de Bochart, ont cherché à expliquer la fàble & l'hiftoire ancienne par les livres des Hébreux. Mais Jablonski en a cherché plus naturélement l'origine dans la langue copte, l'ancien idiôme des Égyptiens. Il a trouvé un mot compofé de deux racines, qui fe prononce à très-peu-près comme *Arfaphès*, & que les Grecs auront rendu par Αρσαφὴς. Ce mot copte veut dire *caufe de la génération*, *τὸ αἴτιον τῆς γενέσεως*; & il eft relatif à la conformation particuliere de certaines flatues d'Ofiris, qui offroient, felon Plutarque, (*même traité*) le caractere diftinctif des ftatues de Priape chez les Romains.

ARSE VERSE. Les Romains, fuperftitieux à l'excès, écrivoient ces deux mots fur les murailles de leurs maifons, pour les préferver des incendies. Feftus les explique par l'ancien idiôme étrufque, dans lequel ils fignifioient, *écarte le feu*: *Averfe verfe, averte ignem fignificat. Tufcorum enim lingua arfe, averte: verfe ignem conftat appellari: unde Afranius ait: infcribat aliquis arfe verfe in oftio*. Pline (28, 2) fait mention de cette ridicule fuperftition: *Etiam parietes incendiorum deprecationibus confcribuntur*.

ARSENAL, magafin d'armes. Les Romains en avoient formé fur toutes les frontieres de leur Empire. On trouva en 1520 l'infcription qui étoit placée fur celui que l'empereur Sévere avoit fait conftruire au bord du Rhin, fur le bras du milieu, près de la mer. Elle eft confervée dans l'hôtel de Waffenaër, à Amfterdam:

IMP. CAES. L. SEPTIMIUS. SEVERUS
AUG. ET. M. AURELIUS. ANTONI
NUS. CAES. COH. XV. VOL. ARMA
MENTARIUM. VETUSTATE. CON
LAPSUM. RESTITUERUNT. SUB
VAL. PRUDENTE. LEG. AU. PR. PR.
CURANTE. CAECIL. BATONE. PRÆF.

L'*arfenal* de Rome étoit placé dans la feconde région, celle du mont Cœlius auprès du temple de la Terre.

ARSENIC. Diofcoride femble avoir donné le nom d'*arfenic* à deux fubftances que nous appelons *orpiment*, *arfenic* fulfureux de couleur citrine, & *réagal*, *arfenic* fulfureux rouge en analogie par la couleur avec le fandaraque. Théophrafte, Gallien, Celfe & Pline, parlent auffi de l'orpiment que l'on employoit dans la compofition des couleurs. Le fandaraque des anciens étoit factice; c'eft-à-dire, que pour l'obtenir, ils faifoient rougir au feu, dans un creufet, l'orpiment natif. Il ne paroît pas qu'ils connuffent le réagal natif.

ARSINOË, fille de Nicocréon, roi de Cypre, fut aimée paffionément par un jeune homme de Salamine, nommé Arcéophon, qui mourut de chagrin de ne pouvoir l'époufer. Cette princeffe, dit la fàble, fut punie par Vénus, qui la changea en pierre, parce qu'elle avoit eu le cœur affez dur pour voir d'un œil fec les funérailles de ce malheureux amant. C'eft Antoine Liberalis qui rapporte cette fàble; elle reffemble fort à celle

d'Anaxarete & d'Iphis, que nous lisons dans Ovide.

Arsinoé. *Voyez* Alcméon, Callirhoé.

Arsinoé, ville d'Égypte, située près du lac Mœris, où l'on avoit un grand respect pour les crocodiles : on les nourissoit avec soin ; & après leur mort on les embaumoit, & on les enterroit dans les chambres souterraines du labyrinthe.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honneur de Trajan & d'Hadrien, avec les légendes: APCINOITHC & APCINOITΩN.

Arsinoé, dans la Cyrénaïque. ΑΡΣΙ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RRRR. en bronze. (*Pellerin*.)

O. en or.

O. en argent.

Arsinoé, en Crete. ΑΡΣΙ.

Hunter possédoit une médaille autonome de bronze de cette ville, selon M. Combe. Eckhlel en a publié une autre ; elles sont : RRR.

Arsinoé, fille de Ptolémée Lagus, épousa Ptolémée Philadelphe, son frere : étant morte fort-jeune, son mari voulut en conserver la mémoire à la postérité, & il fit batir un temple en son honeur. L'architecte Dinocrete projeta de construire les murailles de ce temple avec des pierres d'aimant, pour suspendre en l'air la statue d'*Arsinoë*, qui étoit de fer doré. Mais il mourut avant d'avoir achevé son ouvrage ; & Pline dit que la voûte seule du temple fut faite en pierre d'aimant.

Arsinoé, femme de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte. ΑΡΣΙΝΟΗΣ, ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ.

Ses médailles sont:

RRR. en or ; ce sont pour la plupart des médaillons.

RRR. en bronze.

O. en argent.

ART sacerdotal. C'est le nom que donnoient les Égyptiens à ce que nous appelons aujourd'hui *Philosophie hermétique* : cet *art* consistoit dans la connoissance parfaite des procédés employés par la nature dans la production des mixtes. Cachée sous l'envelope des hiéroglyphes & des termes les plus mystérieux, cette science étoit une espece d'origine, dont on donnoit le mot à ceux-là seulement qui, par une épreuve longue & pénible, s'étoient rendus dignes d'être initiés à de si grands mysteres. Le secret étoit ordoné aux prêtres, sous peine de mort : il ne se communiquoit que dans le sanctuaire. On assuroit même que Pythagore avoit soufert la circoncision, pour y être initié. (*Cet article est de l'éditeur du Suppl. de l'Encycl.*)

Art Mnémonique. *Voyez* ce mot.

ARTABE, *artaba* ; mesure de capacité de l'Asie & de l'Égypte. *Voy.* Éphap pour les solides, & Éphad pour les liquides.

ARTAVASDE, roi des rois, roi d'Arménie. ΑΡΤΑΤΑΣ.

Ses médailles sont:

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

Artavasde.

Artavasdus Augustus.

Ses médailles sont:

RRRR. en or. Il est au revers de Copronyme.

O. en argent & en B.

La médaille d'or d'*Artavasde* n'est connue que dans le cabinet du Roi. Comme *Artavasde* est représenté au revers de Constantin Copronyme, il faut, puisqu'on a gravé leurs têtes sur une même piece de monoie, qu'il y ait eu entr'eux une treve dont l'histoire n'a pas parlé.

ARTÉMIS est le nom grec de Diane, sous lequel elle étoit adorée en plusieurs endroits de l'Asie Mineure & de la Grece.

ARTÉMISIES ; fêtes en l'honeur d'Artémis, Diane. On les célébroit dans plusieurs endroits de la Grece, mais principalement à Delphes. La victime immolée dans ces fêtes étoit un poisson appelé *Mullus*, peut-être le barbeau ou rouget. Comme on croyoit (*Athen. Deipn. 7*) qu'il chassoit & mangeoit le poisson appelé lievre marin, on supposoit qu'il devoit être agréable à la déesse de la chasse. Les Syracusains célébroient aussi des *Artémisies* pendant trois jours, en se livrant à la joie & aux festins.

ARTÉMISIUS ; nom d'un mois des anciens Grecs. C'étoit le septieme mois de l'année chez les Macédoniens, en Asie, à Éphese, à Pergame, &c. chez les Syro-Macédoniens, les Tyriens, les Sidoniens, les Lyciens. Chez les Lacédémoniens & les Corcyréens, c'étoit le second mois de l'année, & il répondoit à peu près au mois de février. Chez les autres peuples nommés plus haut, il répondoit au mois de mai, de juin ou de juillet, selon qu'ils commençoient l'année. Doodwel, *de Cyclo*, *&c.*

ARTÉMON. Les Romains donnoient ce nom aux petites voiles qu'ils ajoutoient aux grandes pour prendre plus de vent. *Scheffer*, *de re navali*.

ARTÉRÉOTOMIE. Cette opération est décrite dans les médecins anciens grecs & arabes. Elle consiste à ouvrir l'artere plutôt que la veine, dans certains cas pressans.

ARTÈS, *Apτὴς*, un des noms que les Égyptiens donnoient à Mars, planete. On sait que chacune des sept planetes portoit en Égypte trois noms différens. Le premier désignoit la divinité à laquelle elle étoit consacrée ; le second l'influence qu'on lui attribuoit, & le troisieme la couleur avec laquelle on la voyoit briller au firmament. Les peuples du Nil appeloient Mars, 1°. l'étoile d'Hercule, & 2°. *Artès* ou *Ertosi*, que Jablonski croit être le même mot copte, signifiant qui a *la force générative & qui la communique*.

ARTIFICES scænici. Gruter, (331, 6, *Thes. inscr.*) revu par Grævius, raporte l'inscription suivante :

M. ULPIUS. AUG. LIB. APOLAUSTUS
MAXIMUS. PANTOMIMORUM
CORONATUS. ADVERSUS. HISTRIONES
ET. OMNES. SCAENICUS
ARTIFICES. XII.

Ce mot exprime collectivement tous ceux qui avoient paru dans des jeux. Il est synonyme de Τεχνῖται. *Voyez* ce mot.

ARTIMPASA ; nom sous lequel les Scythes adoroient Vénus Céleste, selon Hérodote, (*in Melpom.*). Origene (*lib. 6, contra Celsum*) cite ce passage d'Hérodote ; mais le texte est corrompu dans les éditions d'Origene ; car on y lit Αργίμπασα, au lieu de Αρτίμπασα. Cette maniere de lire est prouvée par l'inscription suivante, quoique tronquée, raportée dans Hésychius :

ΔΙΙ ΠΑΤΡΙΩΙ ΑΡΤΙ : ΠΑΣΑ.

ARTISSELLIUM. Ce mot latin ne se trouve que dans le fragment de Pétrone, trouvé à Traou en Dalmatie, de sorte qu'on ne peut l'expliquer que par analogie. Dans le passage où il est employé, il est question d'un esclave qui, ayant épargné tous les jours quelques parties de sa ration, en avoit amassé un modique pécule, à l'aide duquel il avoit acquis en toute propriété *artissellium & duas trullas*. *Trullæ* étoient des vases dans lesquels on mettoit le vin ; peut-être qu'*artissellium* étoit un garde-manger destiné à renfermer le pain. Il seroit dérivé alors *ἀπὸ τοῦ ἄρτου*, du mot grec qui signifie *le pain*.

ARTISANS ; ouvriers qui professent les arts méchaniques. Ils étoient réunis à Rome en différentes corporations ou colléges, & occupoient certaines rues, auxquelles ils donnoient leurs noms. Ces colléges se choisissoient un homme puissant pour patron, & celui-ci les protégeoit, sollicitoit leurs procès & défendoit leurs intérêts. Ils avoient des divinités, des fêtes, des temples, des sacrifices particuliers. Souvent les *artisans*, en quitant leur métier, faisoient à leur divinité particuliere une offrande des instrumens de leur profession.

Quoique la condition des *artisans* fût à Rome moins considérée que celle des marchands, ils étoient cependant citoyens, & donnoient leurs suffrages dans les comices. C'est pourquoi nous voyons Cicéron revenu de l'exil, se féliciter de ce que les suffrages de tous les ordres de citoyens, & ceux des colléges d'*artisans*, avoient décidé son rapel, (*pro Domo*, c. 28) : *Nullum est in hac urbe collegium, quod non amplissime non modo de salute mea, sed etiam de dignitate decreverit*. *Voyez* COLLÉGES.

Les professions des *artisans* avoient été regardées d'un autre œil par les Grecs. Justes appréciateurs des talens, ils les honoroient, dans quelque rang que le sort les eût placés. Tout *artisan* qui excelloit dans sa profession, pouvoit se flater en Grece de voir son nom immortalisé, comme celui des plus habiles artistes. Aussi la demande que les Grecs faisoient aux dieux avec le plus d'ardeur, étoit de faire vivre leur mémoire dans le souvenir de la postérité. Hérodote nous a conservé les noms & de celui qui construisit un aqueduc dans l'île de Samos, & du charpentier qui fabriqua le plus grand vaisseau dans la même île. Nous connoissons encore le nom d'un fameux tailleur de pierres, qui se distingua dans l'art d'orner les colonnes : il s'appeloit Architelès. Athénée parle de deux tisserands ou brodeurs, qui firent le manteau de la Pallas Poliade à Athênes. Plusieurs écrivains célebres font mention de Péron, qui composa des parfums exquis. Platon a immortalisé, dans ses écrits, le boulanger Thérion, à cause de son habileté dans son art, & Sarambus, fameux aubergiste. On érigea dans l'île de Naxos, des statues à un *artisan*, qui donna le premier la forme de tuile au marbre Pentélicien, pour en couvrir les maisons.

Pour assurer davantage la gloire des *artisans* célebres, les Grecs donnerent à plusieurs choses le nom du maître qui les avoit faites, & sous lequel elles resterent connues. C'est ainsi que les vases semblables par la forme à ceux que fabriqua en terre cuite Thériclès, du temps de Périclès, furent appelés Thériclééns.

ARTISTES. Nous ne comprenons ici, sous cette dénomination, que les peintres, les sculpteurs, les architectes, tous ceux, en un mot, qui s'appliquoient aux arts relatifs au Dessein ; & c'est l'Histoire de l'Art de Winkelmann qui nous fournira la plus grande partie de cet article.

ARTISTES *égyptiens*. Une des raisons qui empêcherent les arts relatifs au Dessein de s'élever en Égypte au dessus de la médiocrité, fut le défaut d'estime pour les *artistes*. Confondus avec la lie du peuple, ceux-ci n'étoient que des artisans. Dans cette classe, comme dans toutes les autres, le fils suivoit la profession de son pere, sans aller au delà & sans se détourner : chacun étoit obligé, par les loix, à marcher sur les traces de son prédécesseur, & persone n'osoit faire un pas de soi-même. Avec de tels principes, il n'a pu se former en Égypte différentes écoles de l'art, comme il s'en forma dans la Grece. Privés par cette routine d'une éducation convenable, les *artistes* ne se trouverent jamais dans ces heureuses circonstances qui élevent l'âme & font tenter les grandes entreprises. Auroient-ils exécuté quelque ouvrage extraordinaire, ils n'avoient à espérer ni honeur ni récompense. Leurs noms sont presque tous restés dans l'oubli ; & les Grecs ne nous ont conservé que celui du

fculpteur Memnon. Il avoit fait trois ftatues, qui furent placées à l'entrée d'un temple de Thebes: l'une des trois étoit la plus grande qu'on eût vue en Égypte.

On peut ajouter à cette caufe principale de la médiocrité des *artiftes* égyptiens, l'ignorance de l'Anatomie, fcience qui ne fut ni mieux cultivée, ni mieux connue en Égypte avant les Ptolémées, qu'elle ne l'eft à la Chine. Quoique cette caufe foit très-évidente, M. Paw a cependant combatu vivement fon influence fur les arts; & l'impartialité dont nous faifons profeffion, nous oblige à expofer fes raifons dans les mêmes termes qu'il a employés lui-même. Les voici, telles qu'il les a données à la page 199 du tome I de fes *Recherches fur les Égyptiens & les Chinois*.

„ M. Winkelmann & l'abbé de Guafco ont fait chacun un fyftême fur les caufes qui doivent avoir empêché, felon eux, les Égyptiens de devenir de grands peintres, & de devenir encore de grands fculpteurs. Mais il me femble que ces deux écrivains ont plutôt imaginé les obftacles, qu'ils n'ont été les découvrir dans les monumens authentiques de l'Égypte, où l'ignorance de l'Anatomie n'a pas été auffi profonde qu'ils le fuppofent. On fait même que des fouverains de ce pays avoient fait difféquer des corps humains pour connoître l'origine de certaines maladies dont on ignore encore aujourd'hui le véritable remede. D'ailleurs, Manéthon étoit trop inftruit pour avoir voulu choquer toutes les traditions & toutes les idées reçues, en raportant dans fon Hiftoire, qu'un ancien roi d'Égypte avoit luimême écrit un livre fur l'Anatomie, ou plus probablement fur l'art d'embaumer, qui, étant exercé fur des corps humains des deux fexes, & de tous les âges, & fur vingt à trente différentes efpeces de bêtes, avoit prouvé, à cet égard, plus de connoiffances aux Égyptiens que n'en poffedent de nos jours les nations de l'Afie, qui vivent fous des climats fort chauds, où la corruption rapide des cadâvres infpire de l'horreur pour de telles recherches, qu'on fait même n'avoir pas été portées fort loin en Efpagne „.

„ Au refte, quand on acorderoit que l'ignorance des Égyptiens dans l'Anatomie a été auffi réelle qu'on le prétend, cela n'auroit pu engager leurs ftatuaires à n'exprimer fouvent ni les mufcles, ni les nerfs, ni les veines, ni les os, puifque ces parties font affez fenfibles aux ieux de ceux mêmes qui n'ont jamais vu difféquer des corps. La vérité eft que ce peuple imprima à tous fes ouvrages un caractere de dureté, & qu'en rendant un culte à tant d'objets, il n'en rendit jamais aux Grâces. Il faut convenir néanmoins, que les individus vivans qui devoient fervir de modeles aux *artiftes*, étoient conformés d'une maniere très-éloignée de la beauté..... Et comme la nature n'y avoit pas acordé fes charmes à ce fexe, qui ne lui demande autre chofe par tous fes vœux, on croira aifément que les hommes y avoient encore été beaucoup moins favorifés. Leur démarche paroît être dans les monumens, comme celle des Coptes modernes, c'eft-à-dire, pefante & gênée. Je ne fai comment on a pu s'imaginer qu'il y a eu de véritables Égyptiens affez prévenus en leur faveur pour aller difputer le prix de la lute & du pugilat aux jeux olympiques; car ces athletes qui vinrent des bords du Nil à Olympie, étoient des Grecs d'Alexandrie & d'Arfinoë; encore furent-ils tous mis à l'amende par les directeurs des jeux, pour avoir joint la fubtilité à l'adreffe. Il faut en dire autant de ces enfans dont il eft parlé dans les poéfies de Stace & de Martial, & que les Romains recherchoient finguliérement à caufe de leur vivacité & de leurs faillies. Ils n'étoient pas nés de parens égyptiens, mais iffus de quelques malheureufes familles greques établies à Naucrate ou dans les environs du lac Maréotis, & qui commerçoient de leur propre poftérité, ce que jamais les vrais habitans de l'Égypte n'ont fait, & ils ne le font point encore; auffi Louis XIV ne put-il parvenir à attirer à Paris les enfans de quelques pauvres Coptes, mal-gré toutes les promeffes que leur fit le conful de France au Caire „.

„ Quoique les Égyptiens, dit Schweigger, n'époufent plus leurs fœurs, ils n'en font pas moins un peuple très-laid, & qui reffemble, ajoute-t-il, à ces brigands hideux qui ont parcouru l'Europe fous le nom de Bohémiens (1). Mais on n'a contracté des mariages inceftueux en Égypte, que depuis la conquête d'Alexandrie; & il y a treize ou quatorze cents ans qu'on n'en contracte plus, fans que les facultés corporeles fe foient perfectionées dans les deux fexes; d'où il réfulte que ces unions n'ont eu aucune influence en tout ceci, finon peut-être de diminuer un peu la population; car il me paroît que les Ptolémées eurent conftament un petit nombre d'enfans de leurs mariages avec leurs fœurs, & Philadelphe n'en eut point du tout d'Arfinoë: ce qui a pu néanmoins provenir de quelque caufe purement morale „.

„ Nous ne faifons pas un crime aux fculpteurs égyptiens, parce qu'ils n'ont connu d'autre beauté que celle de leur pays; mais on leur imputera toujours de n'avoir point copié la nature comme elle s'offroit à eux. Car enfin l'efpece humaine n'y eft pas fi difforme qu'ils l'ont quelquefois repréfentée, en plaçant les oreilles beaucoup plus haut que le nez, comme on le voit par un Hatpocrate qui doit fe trouver actuélement en Angleterre; & plufieurs ftatues égyptiennes qu'on connoît à Rome & dans fes environs, font monftrueufes par

(1) *Reis-Befchreibung*, lib. 3, cap. 18.

par le même défaut, & sur-tout une tête de la vigne Altieri. Que veulent donc dire ceux qui assurent que les *artistes* de ce pays ont été si séveres sur l'article des proportions qui concernent aussi-bien la distance exacte d'un membre à l'autre, que la grandeur respective de chaque partie ? Je crois que c'est Diodore de Sicile qui a donné lieu à tout cela, en attribuant aux Égyptiens la méthode de faire des statues par morceaux raprochés, & qu'on tailloit d'avance avec beaucoup de justesse; mais c'est vrai-semblablement une fable qu'il a inventée, ou qu'on lui a fait acroire; car il n'existe rien de tel dans cette prodigieuse quantité d'antiques égyptiens qu'on a recueillis de nos jours en Europe. Une statue en gaîne, achetée au Caire par M. de Maillet, & qu'on soupçone avoir passé ensuite dans le cabinet de M. de Caylus, est, à la vérité, de trois pieces de marbres différentes en couleurs, mais cela n'a absolument aucun raport au procédé dont parle Diodore (1). L'un des colosses qu'on voit dans la Thébaïde en avant de Medinet-Habu, n'a pas non plus été travaillé par pieces raprochées dans le sens de cet auteur; car les pierres y sont rangées par assises, dont on en compte distinctement cinq (2). Et c'est mal-gré eux que les Égyptiens ont exécuté cette figure de la sorte; car celle qui n'est qu'à trente pas plus au sud, n'a jamais été faite que d'one seule pierre; d'où il suit qu'ils n'ont jamais pu se procurer à la fois deux blocs assez énormes pour cette entreprise; & c'est déja beaucoup qu'ils en aient trouvé & transporté un seul de cette dimension „.

Artistes *grecs*. Ce n'est que dans la Grece que les arts furent acueillis, recherchés & récompensés; & c'est la principale cause de la perfection où ils s'éleverent. Les *artistes* participerent à cette considération, & elle échaufa leur génie. Socrate disoit que les *artistes* étoient les seuls sages, parce qu'ils se contentoient d'être tels, sans chercher à le paroître. Ésope fréquentoit assidument, selon Plutarque, (*conviv.* 7, *sap.*) les âteliers des sculpteurs & des architectes. On vit le peintre Diognete donner des leçons de philosophie à Marc-Aurele, & cet empereur avouer qu'il avoit appris de lui à distinguer le vrai du faux, à ne pas adopter des chimeres pour des réalités.

Un *artiste* grec pouvoit être législateur; car tous les législateurs étoient, selon le témoignage d'Aristote, de simples citoyens: il pouvoit parvenir au commandement des armées, comme Lamachus, un des plus pauvres citoyens d'Athênes: il pouvoit espérer de voir élever sa statue auprès de celles des Miltiade, des Thémistocle, & à côté de celles des dieux mêmes. C'est ainsi que Xéophile & Strabon placerent à Argos leurs statues assises auprès de celles d'Esculape & de la déesse Hygiée. Chirisophus, le sculpteur de l'Apollon de Tégée, étoit sculpté lui-même à côté de son ouvrage. On voyoit au fronton du temple d'Éleusis, Alcmene sur un bas-relief. Phidias grava son nom au bas de son Jupiter Olympien. On lisoit sur plusieurs statues des vainqueurs aux jeux éléens, les noms des *artistes* qui les avoient faites. Enfin, le char atelé de quatre chevaux de bronze, que Dinomene fit construire comme un monument de la gloire de son pere Hiéron, roi de Syracuse, portoit pour inscription deux vers, qui apprenoient le nom de l'*artiste* Onatas.

La gloire & la fortune d'un *artiste*, continue Winkelmann, ne dépendoient pas des caprices de l'orgueil ou de l'ignorance. Les productions de l'art, loin d'être asservies au goût mesquin & aux vues étroites d'un homme que l'adulation & la servitude érigent en juge, étoient appréciées & récompensées par les plus sages de la nation, dans les assemblées générales de la Grece. Il y avoit à Delphes & à Corinthe, du temps de Phidias, des concours de peinture, & des juges préposés pour cet objet. Strabon nous a conservé les noms des premiers concurrens; qui furent Panéus, parent de Phidias, & Timagoras de Chalcis, déclaré vainqueur. Ce fut devant de pareils juges que parut Aétion, avec son tableau du mariage d'Alexandre & de Roxane. Proxénidès, président de l'assemblée, prononça le jugement, lui acorda la palme, & lui donna sa fille en mariage. Un nom célebre n'en imposoit pas à ces juges, & ne les empêchoit pas de rendre justice au mérite: Parrhasius étant venu à Samos disputer le prix de la peinture, dont le sujet étoit le jugement sur les armes d'Achille, vit le tableau de Timanthe déclaré par tous les suffrages meilleurs que le sien. Ces juges n'étoient point étrangers aux arts; car il y eut un âge où les jeunes Grecs fréquentoient avec autant d'assiduité les âteliers des *artistes* que les écoles des philosophes; & cela, dit Aristote, (*Polit.* 8, 3) afin de parvenir à la connoissance du vrai beau. Platon s'appliquoit au dessein & aux sciences exactes en même temps.

Les *artistes* grecs ainsi aiguillonés, travailloient pour l'immortalité. Les récompenses qu'ils recevoient pour leurs ouvrages, les mettoient en état de faire briller leurs talens sans aucune vue d'intérêt. Polygnote ayant peint le Poëcile, fameux portique d'Athênes, ne voulut recevoir aucun paiement pour son travail; & il paroît qu'il en usa de même à Delphes, où il représenta la

(1) *Biblios. lib.* 2.
Léon Alberti n'a point dû faire de grands éforts de génie pour découvrir la méthode d'exécuter une statue en deux endroits différens, comme l'île de Paros & Carrara.
(2) Pococke, Descript. of de East, B. 2, c. 3.

guerre de Troye dans un édifice public. En reconnoissance de ce dernier ouvrage, les Amphyctions firent des remercîmens solemnels à ce généreux *artiste*, & lui assignerent des logemens aux dépens du public dans toutes les villes de la Grece.

Artistes *romains*. „ Ce seroit en vain, dit le comte de Caylus, que j'entreprendrois de faire des recherches sur l'état où étoient les arts à Rome, dans les premiers temps de la fondation de cette ville. On sait seulement en général, que les Romains eurent recours aux Étrusques pour les principales constructions, & pour les ornemens dont ils embélirent leur capitale. Cependant, il est à présumer que si l'on eût conservé à Rome le gouvernement monarchique, le goût pour les arts s'y seroit formé & soutenu, puisqu'il avoit dès-lors fait tant de progrès en Étrurie & dans la grande Grece. Mais la république, qui ne s'occupa que des moyens de s'affermir & d'étendre sa puissance, n'écouta que les conseils de l'ambition, & ne jouit presque jamais de cette heureuse tranquillité, si favorable, & même si nécessaire à la naissance ou à la perfection des arts. Comment les pratiques ingénieuses & les fines opérations de l'esprit & de la main qu'ils exigent, auroient-elles pu convenir à un peuple de soldats, qui ne connoissoit d'autres sentimens que l'amour de la patrie, & d'autre supériorité que celle des armes „ ?

„ Après la prise de Corinthe par Mummius; après le triomphe de Paul-Émile & celui de Pompée, les richesses de la Grece & de l'Asie s'étant répandues dans Rome, ses habitans ouvrirent les ieux sur l'utilité des arts; mais comme ils les aimerent moins par un goût éclairé, que par luxe & vanité, ils abuserent bientôt de tout ce qui les avoit frapés. Semblables à ces hommes nouveaux, qui sont eux-mêmes étonés de se voir riches & comblés d'honeurs, ils voulurent posséder sans s'appliquer à connoître; & incapables de travailler à faire fleurir les arts en les étudiant, ils firent briller l'or & l'argent aux ieux des *artistes* étrangers, & les Grecs accoururent en foule „.

„ Le jugement que je porte sur les Romains par raport aux arts, ne vient pas d'une avengle prévention; il n'est que trop justifié par les monumens qu'ils nous ont laissés; & la constitution de leur gouvernement en découvre la véritable cause. Tout citoyen romain s'imaginoit être un personage important, parce qu'il avoit droit de se trouver aux assemblées pour y traiter de plus grandes afaires, & il croyoit que ses décisions étoient d'un poids infini pour le gouvernement de l'état. La jeunesse, occupée des exercices du corps, de l'étude des loix, des brigues & des cabales qui agitoient la ville à chaque élection, négligeoit tout autre objet, ou étoit, pour mieux dire, persuadée qu'il n'y en avoit point d'autre capable de la fixer „.

„ Les Romains, barbares en ce point, abandonerent presque toujours à leurs esclaves la connoissance & la pratique des arts libéraux, qui leur venoient des Grecs. Mais que pouvoient-ils atendre d'une foule d'*artistes* mercenaires, en qui la perte de la liberté étoufoit le génie, & qui, loin d'envisager dans le succès un adoucissement à leurs peines, n'y voyoient qu'un esclavage éternel, & une gêne qui augmentoit à mesure que leurs talens se dévelopoient? Ils épargnoient des frais considérables à leurs maîtres, qui profitoient assez souvent de l'industrie & de l'habileté de ces esclaves, pour les vendre plus cher qu'ils ne leur avoient coûté. Par une espece de conséquence, le goût romain est en général lourd, mou, sans finesse; il se sent de l'état de servitude où étoient réduits les *artistes* de cette nation: & presque tous les ouvrages romains où l'on aperçoit une sorte d'élégance, sont dûs aux Grecs dont Rome se trouva remplie, principalement sous les empereurs „.

„ Quand la source de ces *artistes* fut tarie, & que la Grece se trouva hors d'état d'entretenir les écoles d'Italie, on cessa d'y cultiver les arts, qui reprirent cependant quelque vigueur sous Trajan, Hadrien & d'autres princes dont la protection les rétablit un peu; mais enfin, ils s'éteignirent; & le siége de l'Empire transporté à Constantinople, fit une diversion qui leur fut aussi fatale, que la prise de cette ville par les Turcs leur fut avantageuse dans la suite. Les arts, pratiqués dans l'intervalle de ces deux événemens, sont rangés dans une classe connue sous le nom de *Bas-Empire*; & l'on comprend à peine comment des hommes qui étoient environés de chef-d'œuvres dans tous les genres, & qui avoient entre les mains tous les instrumens nécessaires pour les imiter, ont pu laisser à la postérité de si mauvaises productions „. *Caylus*, *Rec. d'Ant.* 1, 157.

ARTOCREAS; mot composé de deux mots grecs, *ἄρτος*, *pain*, & *κρέας*, *viande*. Perse le Satyrique fait mention d'un mets des Romains appelé *artocreas*. Les racines de ce mot feroient croire que c'étoit un pâté, ou un hachis de viande mêlé avec du pain.

ARTOLAGANUS; (*Plin.* 8, 2) espece de gâteau ou de pâtisserie. Ce mot est composé d'*ἄρτος*, *pain*, & de *λάγανον*, qui, dans Hésychius, est un gâteau fait de fleur de farine pétrie avec de l'huile, & cuit dans un plat. Cicéron ne trouvoit pas un grand attrait dans ce mets; car il dit avec dédain (*Famil.* 9, 20): *Dediscendæ sunt tibi sportellæ & artolagani tui*.

ARTOPHAGES. Les Grecs désignoient les habitans de l'Égypte par l'épithete d'*Artophages*, parce qu'ils vivoient principalement de deux sortes de pain, nommées en leur langue *Petosiris* & *Kolleste*, qu'on faisoit d'un grain sur lequel les savans ont hazardé beaucoup de conjectures; car quelque peu croyable que cela paroisse, il est certain qu'il regne de l'obscurité dans l'histoire des plantes les plus généralement cultivées par

les anciens. Les mêmes noms ne signifiant plus les mêmes choses à beaucoup près, on est réduit à former des conjectures, & l'on se trompe de temps en temps. Il paroît que c'est Hécatée, qui, le premier, s'est servi du terme d'Αρμοφαγο, pour désigner les Égyptiens.

ARTOPTA, vase ou espece de four de campagne, dans lequel les Romains faisoient cuire leur pain. Pollux (10, 25) dit expressément : *Nihil intererit etiam vas, in quo panes coquunt, sic nominare, quod nunc* artoptam *vocitant*. Plaute a employé ce mot dans sa comédie intitulée : *Aulularia* (11, 9, 4):

Ego hinc, artoptam *ex proximo utendam peto*.

Et Pline (18, 2) dit, au sujet de ce vers de Plaute : *Artoptam Plautus appellat in fabula, quam Aululariam scripsit : magna ob id concertatione eruditorum, an is versus sit poete illius*. Ce vers de Plaute paroît supposé à plusieurs érudits.

ARTS. Arrien nous apprend que les Gadariens adoroient les *arts* avec la Pauvreté, parce qu'en effet celle-ci est la mere des *arts*, ou de l'invention. *Voyez* Pauvreté.

ARVALES. On appeloit de ce nom ceux qui faisoient les sacrifices des Ambarvales. Ils étoient douze choisis entre les persones les plus distinguées de Rome, & s'appeloient *Freres Arvales* ou le collége des *Freres Arvales*. Ils furent institués par Romulus, qui se mit lui-même du nombre. La marque de leur dignité étoit une couroñe d'épis liée avec une bandelete blanche. On dit que les contestations relatives aux limites des champs, étoient de leur ressort. Pline les appele *Arvorum sacerdotes*. Voici l'origine de ce sacerdoce : Acca-Laurentia, nourice de Romulus, avoit coutume de faire, tous les ans, un sacrifice pour la prospérité des champs, dans lequel elle faisoit marcher devant elle douze fils qu'elle avoit : l'un d'eux étant mort, Romulus pour honorer sa nourice, offrit d'être lui-même son douzieme fils. C'est de là que vinrent le nom du sacrifice, le nombre des douze & le nom de *freres*. Ce sacerdoce ne finissoit qu'avec la vie ; l'exil & la captivité ne le faisoient point cesser. Pline (18, 2).

L'analogie de notre langue feroit dire *les freres Arvaux*, mais l'usage contraire a prévalu. *Voyez* Ambarvales.

ARUERIS, selon la tradition égyptiene, étoit fils d'Isis & d'Osiris. Ceux-ci, disoit-on, avoient été conçus dans le même sein, s'y étoient mariés; & Isis, en naissant, étoit déja grosse d'*Arueris*. Cet *Arueris* fut, dit Plutarque, le prototype de l'Apollon des Grecs.

ARUGA, *ariga* & *aringa*; bélier qui servoit de victime chez les Romains. Les Grecs appeloient un bélier ἀῤῥῆν, d'où, par corruption, les prêtres de Rome auront dérivé le mot barbare *aruga*.

ARUGIA. Voyez Arrugia.

ARUINA; graisse. L'embonpoint extraordinaire de quelques individus de la famille Cornélia de Rome, leur fit donner ce surnom.

ARUNDEL (marbres d'), (chronologie d').

On ignore le nom de celui qui les fit graver; mais on sait que Peiresc les avoit découverts & acquis au commencement du dernier siecle. Ils échaperent des mains de cet illustre françois, & passerent dans celles de Thomas Pétrée, qui avoit été envoyé dans le Levant par le lord Howard, comte d'Arundel, pour y acquérir les plus rares morceaux d'antiquité. Exilé & éloigné des afaires, ce comte cherchoit à adoucir l'ennui de la solitude par la culture des beaux arts. Il avoit ramassé, dans cette vue, une précieuse collection de tableaux, de desseins & d'antiquités. Quoique les marbres, qui en faisoient la plus riche portion, aient été trouvés dans l'île de Paros, la reconoissance des savans leur a donné le nom du seigneur à qui l'Europe en doit la jouissance. Placés d'abord dans les jardins de l'hôtel d'*Arundel*, ils furent commis à l'étude & aux soins de Selden. Il se montra digne de cette confiance, & publia, en 1628, les recherches les plus utiles sur ces marbres. On convint alors qu'ils formoient le plus beau corps de chronologie possible sur les antiquités de la Grece.

Humfrey Prideaux reprit le travail long-temps interrompu du premier éditeur, & le publia complétement à Oxford, en 1676, avec leur explication. Lydiat & Pamélius se sont aussi exercés sur le même sujet; mais les travaux réunis de ces savans n'ont pu réparer les injures que le temps & la barbarie avoient faites à cette précieuse collection. Selden n'avoit déchifré certaines lignes qu'à l'aide du microscope; pendant les troubles du regne malheureux de Charles I, des barbares briserent une partie des marbres, & les employerent à la construction d'une cheminée dans l'hôtel des comtes d'*Arundel*. Ils passerent enfin, en 1667, à l'université d'Oxford, qui les dut à la générosité du lord Howard, depuis duc de Norfolck. Ce seigneur les acorda aux sollicitations de Jean Évelyn, le même qui procura depuis à la Société royale, la bibliotheque du même lord. Associés aux nombreux monumens que possede la savante université d'Oxford; ces marbres seront désormais à l'abri des ravages du temps. Puisse l'exemple du duc de Norfolck être suivi par les possesseurs de ces collections précieuses, que des héritiers divisent & détruisent impitoyablement. Les universités, les compagnies de magistrats, les corps qui se perpétuent sans interruption, leur offrent une retraite autant assurée qu'honorable, & une reconoissance que les monumens historiques célébreront à l'envi.

Les marbres d'*Arundel* renferment soixante-quinze des plus célebres époques de l'histoire greque, depuis Cécrops, fondateur d'Athènes, jusqu'à l'archonte Diognete; c'est-à-dire, depuis

environ l'an 1558 avant J. C., jusqu'à près de 200 ans avant l'ere chrétiene, vers le commencement de la premiere guerre Punique. On y voit l'institution de l'aréopage, l'établissement des Amphyctions, l'arivée des colonies égyptienes & phéniciennes, la fondation des plus illustres villes de la Grece, l'âge des hommes célebres qu'elle a produits, la prise de Troye, la création des archontes, les batailles de Platée, de Salamine & de Marathon, &c. Ces époques éclaircissent les textes d'Hérodote, de Thucidide, & servent de fil aux écrivains qui s'enfoncent dans le dédale des anciens temps.

Nous les donnons ici d'après l'édition de Prideaux.

Chronologie des marbres de Paros ou d'Arundel, calculée pour l'année 1786.

	Ere de Paros.	Durée jusqu'à nous
. . . . J'ai décrit les âges précédens depuis Cécrops, qui fut le premier roi d'Athênes, jusqu'à l'archonte de Paros, Astyanax, & jusqu'à Diognete, archonte d'Athênes.		
Époque 1. Depuis que Cécrops régna à Athênes, & que l'on eut donné le nom de Cécropie à l'Actique, ainsi appelée autrefois d'un de ses habitans Actæus, il s'est écoulé 1318 ans . .	0	3368.
Ép. 2. Depuis que Deucalion devint roi de Parnassas, dans la Lycorie, sous le regne de Cécrops à Athênes, il s'est écoulé 1310 ans.	8	3360.
Ép. 3. Depuis qu'Arès ou Mars & Neptune vinrent plaider l'un contre l'autre au sujet d'Hallirrothius, fils du dernier, à Athênes, où régnoit Cranaüs, & que l'aréopage en prit son nom, il s'est écoulé 1268 ans. .	50	3318.
Ép. 4. Depuis que le déluge ariva sous le regne de Deucalion, & que fuyant de Lycorie à cause de l'inondation, ce roi vint à Athênes auprès de Cranaüs, qu'il bâtit le temple de Jupiter Phyxien & Olympien, & qu'il fit des sacrifices en actions de grâces, sous le regne de Cranaüs à Athênes, il s'est écoulé 1265 ans.	53	3315.
Ép. 5. Depuis qu'Amphyction, fils de Deucalion, régna aux Thermopyles, qu'il rassembla & appela Amphyctionies les peuples épars dans les contrées voisines, qu'il bâtit Pylée, où les Amphyctions ont coutume de sacrifier, pendant qu'un autre Amphyction régnoit à Athênes, il s'est écoulé 1258 ans	60	3308.
Ép. 6. Depuis qu'Hellen, fils de Deucalion, régna dans la Phthiotide, que les anciens Grecs furent appelés Hellenes, & qu'ils eurent institué les fêtes de Minerve, sous le regne d'Amphictyon à Athênes, il s'est écoulé 1257 ans..	61	3307.
Ép. 7. Depuis que Cadmus, fils d'Agénor, vint à Thebes par ordre de l'oracle, & qu'il bâtit la ville à laquelle il donna son nom, sous le regne d'Amphyction à Athênes, il s'est écoulé 1255 ans.	63	3305.
Ép. 8. Depuis qu'Eurotas & Lacédémon régnerent en Laconie, sous le regne d'Amphyction à Athênes, il s'est écoulé 1252 ans..	66	3302.
Ép. 9. Depuis que le premier vaisseau parti de l'Égypte aborda en Grece, qu'il fut appelé Pentécontore, depuis qu'Amymone, & B....., & Hélice, & Archédice, filles de Danaüs, choisies par le sort entre leurs autres sœurs, bâtirent un temple, & sacrifierent sur le rivage, près de Lindus, où est aujourd'hui la ville de Rhodes, sous le regne d'Érichtonius à Athênes, il s'est écoulé 1247 ans	71	3297.
Ép. 10. Depuis qu'Érichtonius, après la premiere célébration des Panathénées, atela des coursiers à un char, institua un jeu public, donna aux Athéniens le nom qu'ils portent encore ; depuis que la mere des dieux apparut sur les montagnes de Cybélès, qu'Hyagnis le Phrygien inventa la flûte à Cæleno, ville de Phrygie, qu'il en joua sur le mode Phrygien, sur ceux de Cybele, de Bacchus, de Pan, des autres dieux de sa patrie, & des héros, sous le regne du même souverain d'Athênes, cet Érychtonius, qui monta un char le premier, il s'est écoulé 1242 ans	76	3292.
Ép. 11. Depuis que Minos, premier de ce nom, régna, qu'il bâtit la ville de Cydonia, que Celmus & Damnanéus, Dactyles du mont Ida, trouverent le fer, sous le regne de Pandion à Athênes, il s'est écoulé 1168 ans	150	3218.
Ép. 12. Depuis que Cérès venant à Athênes, apprit à semer, & envoya aux autres peuples Triptoleme, fils de Céléus & de la nymphe Nérée, sous le regne d'Érichthée à Athênes, il s'est écoulé 1145 ans	173	3195.
Ép. 13. Depuis que Triptoleme ensemença les terres de Raria, appelées depuis Éleusine, sous le regne d'Érichthée à Athênes, il s'est écoulé 1142 ans . . . . . . : . . .	176	3192.
Ép. 14. Depuis que ...... composa des vers, chanta l'enlévement de		

	Ere de Paros.	Durée jusqu'à nous.
Proserpine, les poursuites de Cérès sa mere .... & les fables que l'on raconte sur ceux qui s'adonnerent à l'agriculture, sous le regne d'Éricthée à Athênes, il s'est écoulé 1135 ans. .	183	3285.
Ép. 15. Depuis qu'Eumolpus, fils de Musée, fit célébrer les mysteres d'Éleusis, & qu'il mit au jour les poésies de son pere, sous le regne d'Érichthéus, fils de Pandion à Athênes, il s'est écoulé ..... ans	....	....
Ép. 16. Depuis qu'on expia pour la premiere fois un meurtrier, sous le regne de Pandion, fils de Cécrops, à Athênes, il s'est écoulé 1062 ans. .	256	3112.
Ép. 17. Depuis l'institution des jeux gymniques à Éleusis, sous le regne de Pandion, fils de Cécrops, il s'est écoulé ..... ans	....	....
Ép. 18. Depuis qu'on offrit des sacrifices de sang humain, & qu'on célébra les Lycées en Arcadie, ... de Lycaon parmi les Grecs ..... sous le regne de Pandion, fils de Cécrops, à Athênes, il s'est écoulé mille & ..... années	....	....
Ép. 19. Depuis qu'on fit des lustrations à Athênes, qu'Hercule fut initié aux petits mysteres, & que fut bâti le petit temple destiné à ces mysteres, sous le regne d'Égée à Athênes, il s'est écoulé mille & .... années	....	....
Ép. 20. Depuis qu'Athênes éprouva la disete des fruits de la terre, & que l'oracle d'Apollon ayant été consulté, ordona de faire tout ce qu'exigeroit Minos, sous le regne d'Égée à Athênes, il s'est écoulé 2031 ans	287	3081.
Ép. 21. Depuis que Thésée, des douze villes de l'Attique, n'en fit qu'une seule, à laquelle il donna la forme d'une démocratie; depuis qu'il établit pendant son regne à Athênes, les jeux isthmiques, après qu'il eut tué Sinis, il s'est écoulé 995 ans . .	323	3045.
Ép. 22. Depuis ....., sous le regne de Thésée à Athênes, il s'est écoulé 992 ans	326	3042.
Ép. 23. Depuis qu'Étéocle, Adraste & Amphiaraüs régnerent à Argos, & célébrerent les premiers des jeux dans la forêt de Némée, sous le regne de Thésée à Athênes, il s'est écoulé 987 ans	331	3037.
Ép. 24. Depuis que les Grecs entreprirent le siége de Troye, la treizieme année du regne de Menesthéus à Athênes, il s'est écoulé 954 ans. .	364	3004.
Ép. 25. Depuis la prise de Troye, arivée le 7 du mois Thargélion de la 22ᵉ année du regne de Menesthéus à Athênes, il s'est écoulé 945 ans	373	2995.

	Ere de Paros.	Durée jusqu'à nous.
Ép. 26. Depuis qu'Oreste fut guéri de la folie en Scythie, & qu'ensuite Érigone, fille d'Égisthe, & lui, vinrent à Athênes, où régnoit Démophon, plaider l'un contre l'autre dans l'aréopage, sur la mort du pere d'Érigone, accusation dont Oreste sortit vainqueur par l'égalité des suffrages, il s'est écoulé neuf cents quarante-deux ans	376	2992.
Ép. 27. Depuis que Teucer jeta les fondemens de Salamine, dans l'île de Cypre, sous le regne de Démophon à Athênes, il s'est écoulé 938 ans . .	380	2988.
Ép. 28. Depuis que Nélée vint habiter Milet en Carie, y rassembla les peuples d'Ionie, qui bâtirent Éphese, Érythre, Clazomene, Teos, Lebdos, Colophon, Myus, Phocée, Priene, Samos, Chio, & qui instituerent les Panionies, la treizieme année du regne de Nélée à Athênes, il s'est écoulé 813 ans	505	2863.
Ép. 29. Depuis le temps où le poëte Hésiode florissoit, sous le regne de Mégaclès à Athênes, il s'est écoulé 680 ans	638	2730.
Ép. 30. Depuis le temps où le poëte Homere florissoit, sous le regne de Diognete à Athênes, il s'est écoulé 643 ans	675	2693.
Ép. 31. Depuis que l'argien Phidon, 11ᵉ descendant d'Hercule, régna dans Argos, y mit en usage les poids & les mesures, fit batre des pieces d'argent dans l'île d'Égine, pendant le regne de Diognete à Athênes, il s'est écoulé 631 ans	687	2681.
Ép. 32. Depuis qu'Archias, fils d'Évagete, dixieme descendant de Témenus, conduisit une colonie de Corinthiens à Syracuse, la vingt-unieme année du regne d'Eschyle à Athênes, il s'est écoulé 494 ans	824	2544.
Ép. 33. Depuis que Créon fut choisi le premier pour être archonte annuel à Athênes, il s'est écoulé 420 ans	898	2470.
Ép. 34. Depuis que Tyrtée condnisoit au combat les Lacédémoniens, Lysias étant archonte à Athênes, il s'est écoulé 418 ans	900	2468.
Ép. 35. Depuis que Therpandre, fils de Derdénéus, natif de Lesbos, inventa les nomes lyrique & aulétique, qu'il joua sur des flûtes acompagné d'autres joueurs du même instrument,		

	Ere de Paros.	Durée jusqu'à nous.
& qu'il se lava d'une accusation injuste devant le peuple, sous l'archonte Dropilus à Athènes, il s'est écoulé 381 ans	937	2431.
Ép. 36. Depuis qu'Alyatte régna en Lydie, pendant qu'Aristoclès étoit archonte à Athènes, il s'est écoulé 341 ans	977	2391.
Ép. 37. Depuis que Sappho s'enfuit de Mitylene en Sicile ...., pendant que Crétias I étoit archonte à Athènes, & que Syracuse étoit sous le joug des peuples voisins, il s'est écoulé 330 ans	988	2380.
Ép. 38. Depuis que les Amphyctions furent vainqueurs à la prise de Cyrrha, & que les jeux appelés Chrématités, à cause des riches dépouilles des vaincus, furent établis, pendant l'archontat de Simon à Athènes, il s'est écoulé 327 ans	991	2377.
Ép. 39. Depuis qu'on célébra, pour la seconde fois, les jeux Sthéphanites, pendant que Damasias II étoit archonte d'Athènes, il s'est écoulé 318 ans	1000	2368.
Ép. 40. Depuis qu'à Athènes, où régnoit en qualité d'archonte ....., on joua, pour la premiere fois, sur un théâtre élevé, une comédie dont les auteurs étoient Susarion & Dolon, natifs d'Icare, qui eurent pour récompense une corbeille de figues & une mesure de vin, qu'ils emporterent sur un quadrige, il s'est écoulé 25.... ans	....	.....
Ép. 41. Depuis que Pisistrate s'empara du gouvernement d'Athènes, où Comias étoit archonte, il s'est écoulé 297 ans	1021	2347.
Ép. 42. Depuis que Crésus régna en Asie, & qu'il envoya des députés à Delphes, pendant qu'Eutydeme étoit archonte d'Athènes, il s'est écoulé 292 ans	1026	2342.
Ép. 43. Depuis que Cyrus, roi de Perse, s'empara de Sardes & de la personne de Crésus, qui avoit été trompé par l'oracle de la Pythie, pendant que .... étoit archonte d'Athènes, & que le poëte Hipponax s'immortalisoit par ses vers iambiques, il s'est écoulé 278 ans	1040	2328.
Ép. 44. Depuis que le poëte Thespis fit jouer sur un char la tragédie d'Alceste, & qu'on proposa un bouc pour prix au vainqueur, pendant qu'Alcæus premier étoit Archonte d'Athènes, il s'est écoulé 272 ans. . .	1046	2322.
Ép. 45. Depuis que Darius devint roi des Perses, après la mort du Mage, pendant que...... étoit archonte d'Athènes, il s'est écoulé 253 ans	1065	2323.
Ép. 46. Depuis que Harmodius & Aristogiton tuerent Hipparque, fils de Pisistrate, tyran d'Athènes, où Clisthene étoit archonte, & que les Athéniens convinrent avec les Pisistratides, qu'ils sortiroient de la citadelle d'Athènes & de ses murs, appelés Pélagisques, il s'est écoulé 248 ans.	1070	2298.
Ép. 47. Depuis que les chœurs de théâtre composés d'hommes seulement, disputoient des récompenses, sous la direction d'Hippodicus de Chalcis, qui fut le premier vainqueur sous l'archontat d'Isagoras à Athènes, il s'est écoulé 244 ans.	1074	2294.
Ép. 48. Depuis que .... Hippias .... à Athènes, où Pythocrite étoit archonte, il s'est écoulé 231 ans.	1087	2281.
Ép. 49. Depuis que les Athéniens, sous l'archontat de Phænippe second, combatirent auprès de Marathon les Perses, dont le général Ataphernes Satrape, un des descendans de Darius, fut vaincu, combat où se trouva le poëte Éschyle, âgé de trente-cinq ans, il s'est écoulé 227 ans.	1091	2277.
Ép. 50. Depuis que Simonide, aïeul du poëte Simonide, & qui étoit poëte lui-même, se rendit célebre à Athènes, où Aristide étoit archonte, & que Xerxès, fils de Darius, succéda au trône de son pere après sa mort, il s'est écoulé 225 ans.	1093	2275.
Ép. 51. Depuis que le poëte Eschyle remporta le prix de la tragédie, que naquit le poëte Euripide, & que le poëte Stésichore vint dans la Grece, pendant que Philocrate étoit archonte d'Athènes, il s'est écoulé 222 ans	1096	2272.
Ép. 52. Depuis que Xerxès fit un pont de vaisseaux sur l'Hellespont, que les Grecs combatirent & vainquirent les Perses aux Thermopyles, & sur mer, auprès de Salamine, pendant que Callias étoit archonte d'Athènes, il s'est écoulé 217 ans.	1101	2267.
Ép. 53. Depuis que les Athéniens, sous l'archontat de Xantippe, défirent, en bataille rangée, auprès de Platée, Mardonius, général de Xerxès, qui y perdit la vie, pendant que la Sicile étoit dévastée par les feux du mont Etna, il s'est écoulé 216 ans.	1102	2266.
Ép. 54. Depuis que Gélon, fils de Dinomene, s'empara du gouverne-		

	Ere de Paros.	Durée jusqu'à nous.
ment de Syracuse, pendant que Timosthene étoit archonte d'Athênes, il s'est écoulé 215 ans.	1103	2265.
Ép. 55. Depuis que Simonide de Céos, fils de Léoprepis, inventa l'art de la mémoire artificiele, qu'il remporta la palme en l'enseignant à Athênes, où Adimante étoit archonte, & depuis qu'on éleva des statues à Harmodius & à Aristogiton, il s'est écoulé 214 ans.	1104	2264.
Ép. 56. Depuis que Hiéron s'empara du trône de Syracuse, dans le temps où florissoit le poëte Épicharme, sous l'archontat de Charès à Athênes, il s'est écoulé 208 ans	1110	2258.
Ép. 57. Depuis que Sophocle, fils de Sophillus de Colone, remporta le prix de la tragédie, n'ayant que vingt-huit ans, pendant qu'Apséphion étoit archonte à Athênes, il s'est écoulé 206 ans.	1112	2256.
Ép. 58. Depuis qu'une pierre tomba à Égos-Patomos, & que le poëte Simonide mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, pendant que Théagenidas étoit archonte d'Athênes, il s'est écoulé 205 ans.	1113	2255.
Ép. 59. Depuis la mort d'Alexandre I, & la succession de Perdiccas son fils, à la courone de Macédoine, pendant qu'Euthippe étoit archonte d'Athênes, il s'est écoulé 199 ans.	1119	2249.
Ép. 60. Depuis la mort du poëte Eschyle, âgé de soixante-neuf ans arivée à Géla en Sicile, pendant que Callias premier étoit archonte d'Athênes, il s'est écoulé 193 ans.	1125	2243.
Ép. 61. Depuis qu'Euripide, qui étoit contemporain de Socrate & d'Anaxagoras, remporta, pour la premiere fois, à l'âge de quarante-trois ans, le prix de la tragédie, pendant que Diphile étoit archonte d'Athênes, il s'est écoulé 179 ans	1139	2229.
Ép. 62. Depuis qu'Archelaüs monta sur le trône de Macédoine, que Perdiccas avoit laissé vacant par sa mort, pendant qu'Astyphile étoit archonte d'Athênes, il s'est écoulé 156 ans. .	1162	2206.
Ép. 63. Depuis que Denis s'empara du trône de Syracuse, pendant qu'Euctémon étoit archonte d'Athênes, il s'est écoulé 147 ans.	1171	2197.
Ép. 64. Depuis la mort d'Euripide, âgé de soixante-dix-sept ans, sous l'archontat d'Antigene à Athênes, il s'est écoulé 145 ans.	1173	2195.
Ép. 65. Depuis que le poëte Sophocle finit ses jours à l'âge de quatre-vingt-onze ans, & que Cyrus entra dans la Perse, Callias 2d étant archonte à Athênes, il s'est écoulé 143 ans.	1175	2193.
Ép. 66. Depuis que Téleste de Sélinonte remporta le prix à Athênes, où Mycon étoit archonte, il s'est écoulé 139 ans.	1179	2189.
Ép. 67. Depuis le retour de ceux qui avoient acompagné Cyrus en Perse, & la mort du philosophe Socrate, âgé de soixante-dix ans, Lachès étant archonte d'Athênes, il s'est écoulé 137 ans.	1181	2187.
Ép. 68. Depuis que.... à Athênes, où Aristocrate étoit archonte, il s'est écoulé 135 ans.	1183	2185.
Ép. 69. Depuis que.... rien remporta le prix du Dithyrambe à Athênes, où....étoit archonte, il s'est écoulé. .	....	.....
Ép. 70. Depuis que Philoxene, poëte dithyrambique, mourut à l'âge de soixante ans, Pythéas étant archonte d'Athênes, il s'est écoulé 116 ans.	1202	2166.
Ép. 71. Depuis qu'Anaxandride, poëte comique, remporta le prix à Athênes, où Callias étoit archonte, il s'est écoulé 113 ans.	1205	2163.
Ép. 72. Depuis qu'Astydamas fut couroné à Athênes, où Aréon étoit archonte, & qu'au même temps l'on vit briller une comete très-grande, il s'est écoulé 109 ans.	1209	2159.
Ép. 73. Depuis la bataille de Leuctres, donnée entre les Thébains & les Lacédémoniens, où ces derniers furent défaits, & où périt leur roi Cléombrote, pendant que Phrasiclide étoit archonte d'Athênes, il s'est écoulé 107 ans.	1211	2157.
Ép. 74. Depuis le couronement de Stésichore second, d'Hymere à Athênes, où Dyscinete étoit archonte, & depuis la fondation de Mégalopolis, en Arcadie, il s'est écoulé 106 ans. . . .	1212	2156.
Ép. 75. Depuis la mort de Denis de Sicile, auquel son fils succéda, & depuis qu'Alexandre devint roi de Pheres en Thessalie, pendant que Nausigene étoit archonte d'Athênes, il s'est écoulé 104 ans.	1214	2154.
Ép. 76. Depuis que les Phocéens pillerent le temple de Delphes, Céphisodote étant archonte d'Athênes, il s'est écoulé 94 ans.	1224	2144.
Ép. 77. Depuis que Timothée termina sa carriere, âgé de quatre-vingt-dix ans, à Athênes, où Agathocle étoit archonte; depuis que Philippe, roi de Macédoine, bâtit la ville de		

	Ere de Paros.	Durée jusqu'à nous.
Philippopolis; depuis qu'Alexandre de Pheres mourut, & que Dion vainquit les généraux de Denis, il s'est écoulé 93 ans.	1225	2143.
Ép. 78. Depuis la naissance d'Alexandre, roi de Macédoine, temps où florissoit Aristote à Athênes, où Callistrate étoit archonte, il s'est écoulé 91 ans.	1227	2141.
Ép. 79. Depuis que Callippe, assassin de Dion, s'empara du gouvernement de Syracuse, Diotime étant archonte d'Athênes, il s'est écoulé 90 ans.	1228	2140.

Les marbres de Paros finissent à cette époque.

ARURE. *Voyez* AROURE.

ARUSPICES; ministres de la religion chez les Romains, qui étoient chargés spécialement d'examiner les entrailles des victimes, pour en tirer des présages. Les *aruspices* étoient distingués des augures, en ce que l'inspection des derniers ne regardoit que le vol des oiseaux, leurs mouvemens, leur chant, & la maniere dont ils prenoient leur nouriture. On a donné à leur nom différentes étymologies assez bizâres : les uns le dérivent d'une corruption du mot grec *ἱεροσκόπον*, inspection des choses sacrées; le P. Pezron a recours à l'idiôme celtique, dans lequel *au* ou *asu* signifie le foie; lequel, joint à *spicio*, je regarde, a dû faire *auspex*, d'où *aruspex*, &c. Il en est une plus vrai-semblable & plus analogue à l'attention qu'avoient les prêtres, de n'employer que des mots barbares & surannés: elle dérive *aruspex* d'*aruga*, bélier offert en sacrifice.

Les *aruspices* étoient reconoissables par les mêmes habillemens que les augures, & par le *lituus*, qu'ils portoient de la main droite comme eux. Ils paroissent ordinairement sur les monumens antiques vêtus de tuniques à manches courtes, & de la toge ou du grand manteau, dont ils s'envelopoient la tête comme d'un voile. Du reste, l'habillement extérieur étoit relevé fort haut, *cinctu gabino*. On les initioit, dès leur jeunesse, dans les regles de l'aruspicine; & les peuples de l'Étrurie étoient chargés de ce soin. Les Romains leur envoyoient tous les ans, dans cette vue, douze enfans des premiers de la république. Ils apprenoient chez les Étrusques à examiner, selon certaines regles, le foie, le cœur, la rate, les reins, & la langue des victimes; ils observoient soigneusement si chacune de ces parties étoit dans l'état naturel, & s'il n'y paroissoit point quelque flétrissure.

Les *aruspices* détachoient de leurs propres mains les entrailles, les ouvroient avec un couteau de fer, & étudioient la couleur de la flamme qu'elles rendoient en brûlant. Ils observoient attentivement la maniere dont la bile sortoit du foie, & l'urine de la vessie, comme nous l'apprend Didyme. Pour mieux observer ce dernier phénomene, ils lioient avec de la laine le col de ce viscere, & examinoient comment il se déchiroit dans le feu, & de quel côté il laissoit échaper l'urine.

Leur art ne se bornoit pas aux entrailles des victimes; il s'étendoit à tous les prodiges qui pouvoient alarmer ou rassurer la superstition la plus minutieuse, dans le ciel ou sur la terre. Consultés pour savoir ce que désignoit un serpent qui avoit entouré de ses longs replis le jeune Roscius pendant son someil, les *aruspices* répondirent (*Cicer. de Divin.* 1, 36) que cet enfant seroit très-célebre & très-élevé en dignité. Les prétendues pluies de pierres, les météores lumineux, la naissance des prétendus hermaphrodites, les enfans dont on attribuoit la naissance à une vierge, exerçoient aussi la sagacité des *aruspices*.

Quelques-uns d'eux se méloient dans le grand cirque parmi les charlatans qui amusoient le peuple. Ils expliquoient les songes & les prodiges qui avoient éfrayé : ils prédisoient l'avenir en examinant les traits du visage, les linéamens des mains de ceux qui les consultoient, & le bruit qu'ils faisoient en frapant de la langue contre le palais, *popysma*. Juvénal nous l'apprend, (*Sat.* 6, 583):

Sortes ducet, frontemque manumque
Præbebit vati crebrum popysma roganti.

Un ancien scholiaste applique ce passage aux *aruspices*.

Leur collége devint si nombreux, qu'ils formerent un ordre dans l'Empire : témoin cette inscription, trouvée à Rome en 1605:

L. FONTEJUS. FLAVIANUS
HARUSPEX. AUGG. CC
PONTIFEX. DICTATOR
ALBANUS. MAG. PUBLICUS
HARUSPICUM. ORDINI
HARUSPICUM. LX. D. D

Il faut y observer la dignité de ce Fontéius, qui étoit *aruspicum magister publicus*.

Aruspice du pontife, étoit une autre dignité de cet ordre. C'étoit celui qui aidoit le pontife dans les sacrifices. Il en est fait mention dans une inscription de Rome:

CN. JULI. CN. FILI
DOMATI. PRISCI
EX. EQUO. PUBLIC.
ADJUTORIS
HARUSPICUM
IMPERATORIS
PONTIFICIS
ALBANI

Il y avoit des *aruspices* qui suivoient les armées, & qui examinoient les entrailles des victimes

ctimes avant les combats, afin d'en prédire l'issue. Dans une lettre d'Aurelien, raportée par Vopiscus, cet empereur défend aux soldats de faire aucun présent aux *aruspices*, de crainte que ces prêtres ne déguisassent la vérité, étant gâgnés par les libéralités des légions.

Les femmes s'immisçoient quelquefois dans les fonctions des *aruspices*, & consultoient les entrailles des animaux. Plaute le donne à entendre dans le vers suivant du soldat glorieux :

Præcantatrici, collectrici, ariolæ, atque aruspicæ.

ARUSPICINE ; science des *aruspices*. Les Romains en faisoient inventeur un petit-fils de Jupiter, nommé Tagès. Celui-ci, disoient-ils, apparut dans l'Étrurie à un laboureur auprès de Tarquinia. Tagès sortit de terre à côté du soc de sa charue ; il avoit les traits d'un enfant & la sagesse d'un vieillard. Il s'entretint pendant plusieurs jours avec le laboureur & avec tous les habitans de l'Étrurie, accourus au bruit de ce prodige. Ses entretiens roulerent sur l'*Aruspicine*, & le recueil que l'on en fit servit de base à cette science. Antistius Labeo les expliqua dans quinze volumes écrits sur cette matiere.

D'après ce récit, chanté par Ovide dans les Métamorphoses, & inséré par Cicéron dans son Traité de la Divination, on croiroit que les Étrusques ont inventé l'*Aruspicine*. Les Grecs, les Asiatiques, consultoient cependant les entrailles des victimes long-temps avant Tagès. À la bataille de Platée, Mardonius, général des Perses, avoit déja ataqué l'armée combinée des Grecs, que Pausanias voyant que l'inspection des victimes égorgées n'étoit pas favorable, défendoit encore aux Lacédémoniens de combatre. Les prêtres cherchoient vainement de plus heureux signes dans les entrailles de nouveles victimes. Pausanias éploré, levant les mains au ciel & regardant le temple, adresse ses vœux à Junon Cithéroniene & aux autres dieux tutélaires de Platée : si les destins, s'écrie-t-il, ont résolu la défaite des Grecs, qu'ils permettent au moins que par quelque fait d'armes brillant, nous aprenions aux Perses qu'ils ont vaincu des guerriers braves & courageux. À peine eut-il prononcé ces paroles, que les auspices furent favorables. On combatit les Perses, & ils furent défaits. Ce trait prouve que les Grecs pratiquoient la même superstition.

Prusias, roi de Bithynie, pressé de livrer la bataille par Hannibal, qui s'étoit réfugié auprès de lui, répondit que l'inspection des entrailles sacrées s'y opposoit formélement. Est-ce que vous ajoutez plus de foi, repliqua Hannibal, au cœur d'un veau, qu'à l'expérience d'un vieux général ? On pouroit raporter plusieurs autres traits semblables, qui feroient disputer aux Étrusques l'invention de l'*Aruspicine*. Peut-être furent-

ils les premiers à la réduire en art, & à fixer ses regles.

ARX. Ce mot abrégé est employé sur les médailles plus souvent pour exprimer ἄρχων, *archonte*, que pour exprimer *pontife*, ἀρχιερεὺς. Le reste de la légende détermine le choix dans chaque cas.

Arx. Les augures appeloient de ce nom le terrain sur lequel ils faisoient leurs observations religieuses.

ARXATA, en Arménie. ΑΡΞ.

M. Pellerin a publié un médaillon d'argent autonome de cette ville, qui est unique.

ARYCANDA, en Lycie. ΑΡΥΚΑΝ.

M. Pellerin a publié une médaille autonome de bronze de cette ville ; il n'y en a point d'or ni d'argent.

Cette ville a fait aussi fraper une médaille greque, en l'honneur de Tranquilline, selon M. *Eckhel*.

ÂS. Ce nom a chez les antiquaires trois sens différens.

1°. L'Âs étoit un *poids*, & dans cette acception l'*âs* romain est la même chose que la livre romaine. *Voyez* Libra. Il se divisoit en douze onces & en plusieurs autres parties, dont voici les principales :

onces

1. *Âs, libra*....., en grec λίτρα, valoit... 12

$\frac{11}{12}$. *Deunx*..., chez les Grecs $\frac{2}{3}$ & $\frac{1}{4}$, δίμοιρον τέταρτον...... 11

$\frac{5}{6}$. *Dextans*...., chez les Grecs $\frac{2}{3}$ & $\frac{1}{6}$, δίμοιρον ἕκτον...... 10

$\frac{3}{4}$. *Dodrans*..., chez les Grecs $\frac{2}{3}$ & $\frac{1}{12}$, δίμοιρον δωδέκατον...... 9

$\frac{2}{3}$. *Bes*...., chez les Grecs δίμοιρον...... 8

$\frac{7}{12}$. *Septunx*...., chez les Grecs $\frac{1}{2}$ & $\frac{1}{12}$ ἥμισυ δωδέκατον...... 7

$\frac{1}{2}$. *Semis*...., chez les Grecs ἥμισυ...... 6

$\frac{5}{12}$. *Quincunx*...., chez les Grecs $\frac{1}{3}$ & $\frac{1}{12}$, τρίτον δωδέκατον...... 5

$\frac{1}{3}$. *Triens*...., chez les Grecs τρίτον...... 4

$\frac{1}{4}$. *Quadrans*...., chez les Grecs τέταρτον...... 3

$\frac{1}{6}$. *Sextans*...., chez les Grecs ἕκτον...... 2

$\frac{1}{12}$. *Uncia*...., chez les Grecs δωδέκατον...... 1

2°. De ce sens propre & primitif de l'*âs*, on en avoit dérivé un autre, en transportant ce mot à quelque chose que ce pût être, dont l'*âs* signifioit le tout ou l'entier, *solidum quid*, dont la moitié étoit exprimée par *semis*, le tiers par *triens*, &c. &c. Cet usage avoit lieu principalement pour les successions ; & alors *âs* désignoit l'hérédité entiere. De sorte que, hériter entiérement de quelqu'un, s'exprimoit par la phrase *hæres factus ex asse* ; hériter, *ex triente*, *ex semisse*,

ex beſſe, *ex deunce*, vouloit dire proprement hériter du tiers, de la moitié, des deux tiers, des onze douziemes, &c. &c.

Dans le même ſens, les Romains appeloient.....

Às, le pied, meſure linéaire, qui valoit 11 pouces $\frac{653}{1000}$ de France;

Às, le *jugerum*, meſure gromatique ou de l'arpentage, qui valoit 723 toiles carrées & $\frac{7}{10}$ de France;

Às, le *ſextarius*, meſure de capacité pour les ſolides, qui valoit 20 roquilles & $\frac{65}{100}$ de France, où la pinte contient 32 roquilles;

Às, le ſetier, meſure de capacité pour les ſolides, grains, &c. qui valoit $\frac{65}{100}$ de pinte.

3°. L'*às*, dans le ſens qui a été ſeul adopté par notre langue, étoit une monoie. Euſebe, dans ſa Chronique, année 306, raporte que ſous Numa, les *às* étoient de bois, de cuir & de coquilles. S. Jérôme, dans ſa traduction d'Euſebe, omet cette derniere eſpece. Sous Tullus Hoſtilius, on les fit de cuivre, & on les appela *as*, *libra*, *pondo*. Leur poids, qui étoit d'une livre entiere ou de douze onces, les fit appeler *asses graves*, *asses majores*. Quatre cents vingt ans après, lorſque la premiere guerre Punique eut épuiſé les finances de Rome, on en retrancha un *ſextans* ou deux onces, & on ne les fit plus que du poids de dix onces ou du *dextans*. On peut les diſtinguer par le ſurnom de *dextantarii*. Dans la ſuite, on en ôta encore une once, ce qui les réduiſit à neuf onces ou au *dodrans*; d'où ils peuvent être appelés *dodrantarii*. Enfin, l'an de Rome 563, C. Papirius Carbo étant tribun du peuple, fit paſſer la loi *Papiria* ſous le conſulat de L. Cornélius Scipion, & de C. Lælius Nepos. Elle retranchoit encore de l'*às* une once & demie; ce qui le réduiſit à ſept onces & demie, d'où il fut nommé *às septunx* & *semiuncialis*. On croit généralement que l'*às* reſta à ce point tout le temps de la république, & juſqu'à Jésus-Christ.

La marque de l'*às* étoit d'un côté une tête de Janus à deux viſages, *bifrons*, & de l'autre un bec de navire, *roſtrum navis*, c'eſt-à-dire, une proue de navire ou l'avant d'un vaiſſeau. Les collections d'antiques, & le cabinet de Sainte Genevieve en particulier, renferment pluſieurs *às* avec ces empreintes. On les appela *Jani ratiti*, ou *nummi ratiti*. Ovide (*Faſt.* 1, 239) dit que l'arivée de Saturne en Italie avoit fait mettre un bec de navire ſur les *às*, afin d'en conſerver le ſouvenir:

At bona poſteritas puppim formavit in ære,
Hoſpitis adventum teſtificata Dei.

Nous allons donner les différentes évaluations de l'*às*, monoie réelle & monoie de compte, d'après la Métrologie de M. Paucton, & nous y joindrons ſes réflexions ſur les *às*.

L'Às, monoie réelle, valut, depuis la fondation de Rome juſqu'à l'an 537, vingt ſous ou une livre de France, quelquefois même vingt-huit ſous. *Voy.* *Assipondium*.

L'*às* valut, depuis l'an de Rome 537 juſqu'à l'an 544, trois ſous de France. Il ne peſoit alors que deux onces romaines de cuivre.

L'*às* valut, depuis l'an de Rome 544 juſqu'à l'an 586, un ſou dix deniers & demi de France. Il ne peſoit plus qu'une once romaine.

L'*às* valut, depuis l'an 586 juſqu'au regne de Claude ou de Néron, un ſou un denier & demi de France.

L'*às*, réduit au poids d'un ſicilique de cuivre, valut, depuis le regne de Claude ou de Néron juſqu'à celui de Conſtantin, un ſou environ de France.

L'Às, monoie de compte des Romains, avoit différentes diviſions, ſuivant le numéraire dont il faiſoit partie.

L'*às*, dans le numéraire érariaire (*Voy.* Arithmétique.) étoit repréſenté par ce ſigne L. Il ſe diviſoit en douze onces, ou vingt-quatre ſémionces, ou trente-ſix duelles, ou quarante-huit ſiciliques, ou ſoixante-douze ſextules, ou deux cents quatre-vingt-huit ſcripules.

L'*às*, dans le numéraire ſeſtertiaire (*Voy.* Arithmétique.) étoit repréſenté par ces ſignes H-S = S, *duæ libellæ ſembella*. Il ſe diviſoit en deux *ſemiſſes æris*, ou en cinq *ſembellæ*, ou en dix *teruncii*.

L'*às* effectif, dans le numéraire dénariaire (*Voy.* Arithmétique.) étoit repréſenté par ces ſignes x S Ɔ, *ſemuncia ſicilicus*.

L'*às denarius* ou *ſedeciar*, du même numéraire dénariaire, eſt renvoyé au mot *Sedeciæs*.

„ Si l'on veut ſuppoſer que lorſqu'on fabriqua à Rome les premieres monoies d'argent, on adopta entre ce métal & le cuivre la proportion appréciative qui étoit dès-lors établie & reçue parmi les peuples circonvoiſins; ſi à cette premiere ſuppoſition on conſent à en ajouter une ſeconde; ſavoir, que cette proportion entre le prix du cuivre & celui de l'argent, ſubſiſtoit depuis le regne de Servius & même de Numa, ſans avoir ſubi de changement, on en inférera que depuis le commencement de la monarchie romaine juſqu'à l'an 501 au moins de la fondation de la ville, l'*às* peut être eſtimé de la valeur d'une livre tournois, & ſes multiples & ſous-multiples à proportion. Ce calcul, aſſez juſte, ce ſemble, ſera auſſi très-commode, puiſque par-tout où l'on rencontrera le mot *às*, on n'aura qu'à ſubſtituer celui de livre tournois. Ainſi, l'on dira que les citoyens de la premiere claſſe, ſous Servius, devoient avoir au moins cent mille livres de bien; ceux de la ſeconde claſſe, ſoixante-quinze mille livres; ceux de la troiſieme claſſe, cinquante mille livres; ceux de la quatrieme claſſe, vingt-cinq mille livres; & ceux de la cinquieme claſſe, douze mille cinq cents livres. On dira de même que lorſque le blé étoit au plus bas prix à Rome,

il y valoit 20 sous le modius, & 15 liv. 3 f. le setier, mesure de Paris. On dira encore qu'un bœuf, dans les amendes légales & pécuniaires, étoit estimé à cent francs ou cent livres tournois; un mouton à dix francs; que les plus fortes amendes étoient taxées à trois mille livres, & les moindres à vingt francs; qu'Appius-Claudius, racheta les privileges des Potitiens pour la somme de cinquante mille livres; qu'on devoit les dépouilles *opimes*, lorsque les dépouilles faites sur le chef des ennemis se montoient à la valeur de deux cents livres, & qu'on n'étoit obligé qu'à un sacrifice d'expiation, lorsque la valeur de ses dépouilles ne se montoit qu'à cent francs „.

„ Pline (*lib.* 33, *chap.* 3) écrit que le poids de l'*as*, qui jusqu'alors avoit toujours été d'une livre pesant, fut diminué pendant la premiere guerre Punique. La République ne pouvant suffire aux dépenses qu'elle fut obligée de faire, & voulant aquiter les dettes qu'elle avoit été forcée de contracter, par un artifice qui fût le moins onéreux possible à ses créanciers, imagina de décrier les anciennes monoies, & de faire fabriquer à la place de nouveaux *as* du poids d'un sextans ou de deux onces de cuivre, & qui ne continrent ainsi que la sixieme partie du poids des précédens. Par cette opération, la République aquita ses dettes, rembourfa ses créanciers avec la sixieme partie du métal qu'elle avoit emprunté, & gagna cinq sur six. L'*as* fut marqué du côté de l'effigie, d'un Janus à deux visages; & du côté de l'exergue, d'un éperon de navire : le triens & le quadrans furent caractérisés par des radeaux. Le quadrans avoit été jusque-là appelé *téronce*, parce qu'il étoit en argent, & qu'il valoit trois onces de cuivre : à cette époque il ne conserva plus que le nom de quadrans, parce que le téronce d'argent fut supprimé, aussi-bien que la libelle & la sembelle : *Librale autem pondus æris imminutum bello Punico primo cum impensis Respublica non sufficeret : constitutumque est ut asses sextantario pondere ferirentur. Ita quinque partes factæ lucri, dissolutumque æs alienum. Nota æris fuit ex altera parte Janus geminus, ex altera rostrum navis : in triente vero & quadrante rates. Quadrans antea teruncius vocatus a tribus unciis*. Lorsque Pline dit que la monoie de cuivre portoit sur une face la figure d'un Janus à deux visages, & sur l'autre un éperon de navire, &c. il ne parle pas plus de la monoie de cette refonte, que de celle qui avoit précédé, & qui étoit marquée des mêmes caracteres & figures de la même maniere „.

„ Les écrivains gardent le silence sur la réduction des monoies d'argent, ce que M. Paucton regarde comme une preuve qu'ils la comprenent dans celle des monoies de cuivre, & qu'elle subit la même réforme. En effet, si les monoies d'argent n'eussent point été changées avec celles de cuivre, comment la République auroit-elle pu faire un profit de cinq sixiemes en décriant les anciennes monoies? Est-ce que les fonds de l'état étoient en matieres de cuivre? Il est bien plus probable qu'une grande partie étoit en matieres d'argent, & que par conséquent, pour effectuer parfaitement un profit de cinq sixiemes, il falloit diminuer à la refonte les especes d'argent dans la même proportion qu'on diminuoit celles de cuivre. Le denier fut donc réduit à la taille de soixante-douze à la livre, fut du poids d'une sextule, de même valeur que le didrachme asiatique, & seulement d'un vingt-quatrieme plus grand que la drachme attique ou des grecs. C'est peut-être de cette égalité approximative du denier romain de ce temps-là & de la drachme attique, que la plupart des écrivains, tant Grecs que Romains, conserverent au denier le nom de drachme, lors même qu'il fut à la taille de quatre-vingt-quatre, & même de quatre-vingt-seize à la livre. La proportion de l'argent au cuivre fut donc, comme auparavant, sur le pied de 120 à 1 „.

„ Si la réforme dont nous venons de parler avoit eu lieu durant l'intervalle de la premiere guerre punique, comme l'écrit Pline, on trouveroit que sous le consulat de L. Métellus, le setier de blé, mesure de Paris, se vendoit à Rome 3 liv. 12 f. 6 den. de notre monoie, en calculant sur la monoie de cuivre; ou bien trente-deux sous, en calculant sur la monoie d'argent. Il seroit bien étonant que le modius de blé qui, 230 ans auparavant, sous le tribunat de Minutius Augurinus, se vendoit une livre de cuivre lorsqu'il étoit au plus bas prix, ne se vendoit plus que deux onces, c'est-à-dire, un sixieme de ce qu'il avoit valu. Il y a néanmoins des gens qui trouveroient ce dernier prix plus raisonable, tant on est persuadé que les métaux *monétaires* étoient moins abondans & plus précieux qu'ils ne le sont aujourd'hui „.

„ Démosthene naquit en 381, & mourut 322 ans avant l'ere chrétiene; le milieu de sa carriere fut donc vers l'an 404 de la fondation de Rome, cent ans avant l'époque du triomphe de Métellus. Or, cet orateur célebre nous apprend que de son temps le medimne de blé se vendoit ordinairement à Athènes la somme de cinq drachmes. Le setier de blé de Paris se feroit donc alors vendu dans la Grece pour la somme de 17 liv. 3. f. de notre monoie; c'est un peu plus qu'il ne se vendoit à Rome dans les années d'abondance „.

„ Polybe qui vivoit 60 ans après l'époque du triomphe de Métellus, nous apprend (II, 103) que de son temps le modius de blé ne valoit ordinairement en Italie que quatre oboles. Il paroît que ces quatre oboles sont une réduction de monoie romaine en monoie greque; on ne fait si elle a été bien faite : quoi qu'il en soit, il suit de ceci qu'au temps de Polybe le setier de blé auroit valu en Italie 10 liv. 6 f. Il pourroit encore se faire qu'il s'agit ici du modius attique; car si Polybe s'exprime en monoies attiques, pourquoi ne s'exprimeroit-il pas également en

mesures attiques ? Dans ce cas, le setier de blé auroit valu 13 liv. 14 sous „.

„ On voit, par les plaidoyers de Cicéron contre Verrès, que dans la Sicile, où, à cause de la grande fertilité de cette île, le blé devoit être à bas prix, le modius, mesure du pays, y valoit ordinairement quatre sesterces, ou un denier de 84 à la livre ; d'où l'on infere que le setier de Paris y auroit valu 16 livres, 17 sous de notre monoie „.

„ Il est donc démontré que l'argent n'étoit pas plus précieux sous les regnes de Philippe & d'Alexandre le Grand, que sous celui d'Auguste & qu'il ne procuroit pas une plus grande quantité de choses nécessaires aux besoins de l'homme l'an 400, que l'an 750 de la fondation de Rome. Il y a plus, c'est que dans la suite le blé ne valut quelquefois que trois sesterces : c'est à ce prix que le fit réduire Néron, pour soulager ou pour calmer le peuple après l'incendie de Rome : *Sed solatium populo exturbato & profugo, campum Martis ac monumenta Agrippæ, hortos cum etiam suos patefecit, & subitaria ædificia exstruxit, quæ multitudinem acciperent : subvectaque utensilia ab Hostia, & propinquis municipiis ; pretiumque frumenti minutum usque ad ternos nummos*. (Tacit. Annal. lib. 25, cap. 39.) (*Métrologie de M. Paucton*.)

As ou Ash, nom fameux dans les Mythologies septentrionales. Selon l'opinion commune, c'étoit un Dieu des peuples du Nord. Sperlingius a soutenu à son sujet une opinion particuliere dans les *nouveles littéraires de la mer Baltique*, *année* 1699, *pag.* 174. Selon lui, les Asiatiques, chassés de leur pays par Pompée, se retiroient dans les contrées septentrionales. Comme ils étoient polis & délicats, ils mépriserent les noms barbares des septentrionaux, qui les regardoient avec admiration & comme des especes de divinités. Pour exprimer quelque chose de grand, d'excellent, de magnifique, ils se servirent des mots *ase*, *aser*, & les donnerent à leurs Dieux mêmes.

ASAMINTHE ; baignoire faite en forme de siége, ἀσάμινθος. Pollux donne ce nom à un vase à boire, sans doute à cause de sa forme.

Dans sa premiere acception, ce mot étoit consacré dans le temple de Minerve Cranea. Ce temple étoit bâti sur une montagne escarpée : il étoit entouré de portiques & de cellules destinées au logement de ceux qui étoient atachés au culte de la déesse, & du grand-Prêtre en particulier. Celui-ci devoit être toujours un jeune garçon sans barbe. Il servoit cinq ans en cette qualité ; aussi l'élisoit-on si jeune, qu'il n'avoit pas encore un seul poil folet au moment de son abdication. Pendant les cinq ans de son sacerdoce, il ne quitoit point le service de la déesse ; & il étoit obligé d'employer, pour prendre le bain, des *asaminthes*, ainsi que le pratiquoient les peuples de ces contrées avant leur civilisation.

ASANDER, roi du Bosphore.

Ses médailles sont :

RRR. en or.

O. en argent.

O. en bronze.

ΑΣΑΝΙΔΟΝ ; mot composé de l'α privatif & de σανίς, *planche*. Pollux appele de ce nom une espece de pont dans les navires, qui n'en occupoit que la moitié.

ASAROTON ; pavé peint ou fait de pieces de raport. Ce nom, composé de l'α privatif & de σαίρω, *je balaye*, lui avoit été donné, selon Pline, (36, 25), parce qu'il paroissoit toujours sale, *non-balayé*, couvert de corps étrangers, &c. peut-être que les joints de petits corps dont est formée la mosaïque occasionoient cette illusion. Stace parle des *asarota*, comme de pavés chargés de desseins, de fleurs & d'ornemens. (*Sylv.* 1, 3, 55) :

Varias ubi picta per artes
Gaudet humus, superantque novis asarota figuris.

ASBAMÉE ; fontaine dédiée à Jupiter, auprès de Tyane, dans la Cappadoce. Philostrate dit dans la vie d'Apollonius, que ses eaux sont froides à la source, & bouillantes lorsqu'elles s'en éloignent ; qu'elles paroissent belles, tranquilles & agréables aux gens de bien, esclaves de leurs sermens ; tandis que les méchans & les parjures n'y trouvent qu'un poison funeste.

Jupiter avoit un temple au pied de cette fontaine, & il en portoit le nom d'*Asbaméen*.

ASBESTE. *Voy.* Amiante. On devroit donner le nom d'*Amiante* aux filamens souples & soyeux, & celui d'*Asbeste*, aux filamens durs & difficiles à détacher les uns des autres.

ASCAGNE, fils d'Énée & de Créuse, fille de Priam, étoit encore infant lorsque Troye fut détruite. Il suivit son pere en Italie, selon Virgile, & régna après lui. *Ascagne* continua la guerre contre Mézence, roi d'Étrurie, dont il tua le fils. Il bâtit une nouvele ville appelée *Albe* la longue, dont il fit la capitale de son petit royaume, & mourut après un regne de trente-huit ans. Son fils Iules ne lui succéda point dans la royauté, mais seulement dans le sacerdoce. *Voyez* Énée, Iulus.

Il s'appeloit, selon Virgile, *Ilus* à Troye, & *Iulus*, depuis le départ de la Phrygie : *At puer Ascanius, cui nunc cognomen Iulo additur, Ilus erat, dum res stetit Ilia regno*.

ASCALAPHE, étoit fils de l'Achéron & d'Orphné, Nymphe des enfers. Jupiter ayant promis à Cérès que sa fille Proserpine retourneroit sur la terre, à condition qu'elle n'auroit rien mangé depuis son arivée dans les enfers, Ascalapha raporta qu'il l'avoit vue avaler six pepins d'une grenade qu'elle avoit cueillie dans les jardins de Pluton. L'arrêt fut changé, & Proserpine obligée de passer six mois dans l'enfer, & les autres six mois chez sa mere. Mais la princesse, pour se venger de l'indiscrétion d'Ascalaphe, le méta-

morphosa en hibou. Il y a des auteurs qui ont dit qu'il fut changé en lézard; d'autres ont débité que Proserpine l'avoit couvert d'une grôsse pierre. *Voyez* Proserpine.

ASCALAPHUS, fils de Mars & d'Astioché, un des deux chefs des Grecs, qui conduisoient au siége de Troye les Béotiens d'Orchomene sur trente vaisseaux.

ASCALON, en Palestine. ΑΣ & AC & ACΚΑΛΩ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:
RRRR. en argent.
R. en bronze.
O en or.

Leur type ordinaire est un navire.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques avec son ere, en l'honent d'Auguste, de Tibere, de Claude, de Néron, de Tite, de Domitien, d'Antonin, de Sept. Sévere, d'Élagabale, d'Alex. Sévere, de Trajan, d'Hadrien.

On y voit ordinairement une femme couronée de tours, apuiée de la main droite sur une baste, tenant de la gauche un éperon de navire, ayant à sa droite un autel, & à sa gauche une colombe. Diodore de Sicile dit que Derceto, déesse adorée à Ascalon & dans les autres villes de la Palestine, ayant mis au monde une fille, en conçut tant de honte, qu'elle l'abandona dans un désert. Des colombes la nourirent d'abord de lait, & ensuite de fromage, qu'elles alloient prendre dans les maisons des bergers pour le lui apporter, & pour le mettre dans sa bouche. C'est pour cette raison, dit le cardinal de Noris, que l'on voit des colombes sur les médailles d'*Ascalon*.

ASCARUS *ou* Ascarum. C'étoit, suivant Pollux, (*Onomast. lib.* 4, *cap.* 9) & Musonius, (*de luxu græc. cap.* 7), un instrument de musique de percussion, carré & d'une coudée en tout sens, sur lequel étoient tendues des cordes qui rendoient un son semblable à celui d'une crotale, quand on les faisoit tourner. Selon les mêmes auteurs, l'*Ascarus* & le *Psithyra* sont le même instrument inventé par les Troglodites ou les Lybiens. Pollux ajoute qu'Anacréon appele aussi l'*ascarus nyagade*, & que Cantharus en attribuoit l'invention aux Thraces.

ASCAULES; ouvrier qui fait des outres; Ἀσκαύλης. *Marial*, (10, 3, 8):

Et concupiscat esse canus ascaules.

ASCENSION (ere de l').

Nous ne connoissons que l'Auteur de la chronique d'Alexandrie, qui ait employé *l'ere de l'ascension*. C'est ainsi, par exemple, qu'il date l'année du martyre de St. Ménas de Cotys: *Anno* cclvii. *Domini in cœlos assumptionis, ac iisdem coss.* (*Tusco & Anullino*) *martyrium subiit S. Menas Cotyæus Phrygia salutaris civitate, Athyr* 15, *ex ante diem idus Novembris*; ce qui revient à l'an 295 de notre ere vulgaire, le 12 Novembre. Le même auteur donne encore cette date du martyre de S. Gélasin Bouffon: *Anno* cclix. *Domini in cœlos assumptionis, ac iisdem supra nominatis coss.* (*Maximiano Herculio Aug. V, & Galeriano Maximiano Cæsare II,*) *martyris vitam finivit Sanctus Gelasinus in Heliopolitarum urbe Libanensis*; ce qui se raporte à l'an de notre ere vulgaire 297. (*Art de vérifier les dates.*)

ASCHOLIES. *Voyez* Ascolies.

ASCIA. Ce mot désignoit chez les Romains plusieurs instrumens employés dans les arts, & différens les uns des autres. 1°. *Ascia* étoit une doloire qui servoit à dégrossir & à polir le bois, telle que celles dont les toneliers se servent aujourd'hui: 2°. *ascia* étoit une espece de râteau ou râble, appelé *ringard* dans les forges & les fonderies, avec lequel on remuoit la chaux pendant son infusion: 3°. enfin, *ascia* étoit un sarcloir semblable à celui dont se servent les Jardiniers pour arracher les broussailles. C'est ce dernier instrument dont nous allons parler dans cet article, parce qu'il se trouve très-souvent sculpté sur les cyprès & les tombeaux dans les Gaules Viennoise, Narbonoise & Lyonoise en particulier. L'Italie en offre quelques exemples en très-petit nombre. Lorsque l'*ascia* n'y est pas sculptée, on trouve dans l'épithaphe ces mots: sub ascia dedicavit, posuit, fecit, faciendum curavit, &c. ab ascia fecit, &c.

Ces expressions ont donné jusqu'à ce jour la torture aux Antiquaires, qui ont formé divers systêmes pour les expliquer, sans qu'aucun d'eux puisse se flater d'avoir pour lui plus que de la vrai-semblance. On avoit cru pendant long-temps qu'elles n'étoient employées que dans les Gaules; mais Gori a publié quatre épitaphes trouvées dans la Toscane avec l'*Ascia* sculptée. Gruter, Fabretti, Doni & Muratori en ont fait connoître quelques autres.

Alde Manuce chercha le premier à expliquer ces formules; & il employa, pour y réussir, une loi des XII Tables, qui défend de polir avec la doloire, & de travailler les bois dont on construisoit les bûchers, rogum ascia ne polito. Il dit que l'*Ascia*, placée sur les tombeaux, annonçoit que l'on avoit satisfait à la loi en élevant un monument simple & sans art. On ne voit pas cependant quelle analogie il a pu trouver entre l'*ascia* des charpentiers, appelée vulgairement *herminette*, & des tombeaux de pierre, de briques ou de marbre.

Reinesius entend par ces formules, que celui qui parle dans l'épitaphe, a présidé à la construction du monument depuis le premier coup de sarcloir, *ascia*, donné pour préparer le terrain, jusqu'à l'entiere perfection du tombeau, opérée par l'outil du marbrier; *ascia & securi* (λαξευτικὰ ὄργανα).

On ne connoît point d'instrument de marbier ni de sculpteur qui puisse être appelé *ascia*; aucun

n'étant ressemblant à l'*ascia* sculptée sur les monumens.

Chorier donna, vers le même temps, dans ses *antiquités de Vienne*, une explication des mêmes formules très-ingénieuse, mais trop recherchée. Il dériva le mot *ascia* de l'α privatif des Grecs & de σκιά, *ombre*, & il le rendit par *terrain* sans ombre, dégagé de tout abri, tel qu'on le recherchoit pour les sépultures.

Fabretti a tourné en ridicule l'explication de Chorier; mais il y en a substitué une qui ne paroît pas plus solide. Après avoir rapelé la loi des XII Tables, qui défendoit le luxe & la prodigalité dans la construction des tombeaux, il assure que l'expression SUB ASCIA FACERE, faisoit hommage à cette loi, en apprenant que le tombeau avoit été fait & achevé, quelque élégant qu'il fût, avec l'instrument appelé *ascia*. Si Fabretti eût tiré de son principe une conséquence diamétralement opposée, elle eût été beaucoup plus vrai-semblable. Que l'on juge après cela de la solidité de son explication.

Ces formules célebres fixerent les recherches du marquis Maffei de Vérone, & il les expliqua aussi d'une façon particuliere. Ayant lu dans Vitruve que l'*ascia* servoit à faire infuser la chaux, à la perfectioner, en la remuant dans tous les sens, & en ramenant au dehors les corps étrangers qui auroient nui à sa perfection, il appliqua ce passage à l'*ascia* des tombeaux. Elle y désignoit, selon lui, que ces monumens avoient été faits, construits & *reblanchis avec de la chaux*, pour l'usage de celui dont l'épitaphe faisoit mention. Il s'étayoit encore de l'expression CONSUMMATUM HOC OPUS SUB ASCIA EST, tirée d'une épitaphe raportée par Guichenon, dans laquelle l'*ascia* paroît être indiquée comme l'instrument destiné à mettre *la derniere main* à l'ouvrage. Mais qu'auroit pu répondre le savant Marquis, lorsqu'on lui auroit présenté des épitaphes avec l'*ascia*, gravées sur un seul bloc de marbre ou de pierre commune, qui n'ont jamais été *blanchies*; & celle-ci en particulier, dans laquelle il n'est fait mention que d'un autel, ou cippe ayant la forme d'un autel, pour recevoir les libations:

D. M.
SERVI
SEVERI
CASSIA
MISERA MATER
FILIO INCOM
PARABILI AN
XXIIII. ARAM. PO
SUIT. ET SUB. A. D.

Elle est tirée du Recueil de Gruter, page 706.

Le P. Mabillon a proposé, dans sa lettre *de cultu sanctorum ignotorum*, une explication assez heureuse des formules SUB ASCIA DEDICARE, &c. Il pense que les anciens, en dédiant leurs tombeaux aux mânes, faisoient des imprécations contre ceux qui en oseroient violer la sainteté. Les imprécations étoient exprimées par la figure de l'*ascia* dont on menaçoit leur tête. Cette opinion est conforme à une coutume des paysans Latins, qui, selon Palladius, (*de re rustica*, 1, 35) élevoient contre le ciel des haches ensanglantées pour détourner la grêle & les autres météores destructeurs. On peut objecter cependant au savant Bénédictin, que l'*ascia* ressemble ordinairement à un sarcloir ou à une doloire, & jamais à une hache, *securis*, telle qu'on la voit dans les faisceaux des Licteurs. D'ailleurs cette menace de mort corporele n'étoit pas conforme à l'esprit des premiers Chrétiens, qui ont cependant employé quelquefois la formule SUB ASCIA.

Après avoir raporté & combatu toutes les explications précédentes, excepté celle de Chorier, Muratori (*thes. inscr.* 532), a proposé la siene, qui se raproche de celle du P. Mabillon. Selon lui, la formule SUB ASCIA, ou l'*ascia* elle-même, placée sur les tombeaux, étoit une priere tacite, mais connue, adressée par celui qui étoit enterré, au possesseur du champ dont le monument faisoit partie, d'en sarcler les environs, d'empêcher les broussailles d'en dérober la vue, & de rendre la *terre pesante* sur les cendres du défunt.

Cette explication faisant partie de celle que nous donnerons plus bas, d'après le comte de Caylus, mérite quelque dévelopement. Quant au désir qu'avoient les anciens de trouver, après leur mort, *la terre* du tombeau *légere*, SIT TIBI TERRA LEVIS, il est attesté par des milliers d'épitaphes, & il ne doit pas nous arrêter. La crainte de voir les tombeaux couverts & cachés par les broussailles, est exprimée quelquefois dans les épitaphes, mais plus souvent dans les poésies. L'inscription publiée dans le même recueil de Muratori, dans la classe des *colléges*, fait mention de Pontia Justa, qui avoit laissé six cents sesterces au *collége* des matelots d'Arilica, à condition qu'entr'autres choses ils sarcleroient les environs du tombeau de son afranchie Fortunata:

ET UT MONUMENTUM REMUNDETUR.

L'épitaphe suivante, que raporte le même auteur, est encore plus expresse

SALLUSTIAE
APHRODITE
CONOIDIUS L. F
CONIUGI AANE
MARSNTI CUM QUA
VIXIT ANNIS XXVII.
MENSIAUS VIII. DIEBUS VI.
QUOD VIVA MERUI MORIENA QUOD AT IPSA
ROGAVI
CONIUGIS HOC MOESTI REUDIDIT ECCE FIDAS
SIT LICIT INFEANAE NOCTIS TRISTISSIMUS
HORROR
MA TAMEN ILLIUS CREDO IACERE TORIS
TE PIE POSSASSOR SIVE COLONE PRECOR
NA PATIARE MAIS TUMULIS INCAESCERE
SILVAS
SIC TIAI DONA CERES LARGA DET ET RROMIUS

Dans la classe des artisans du même recueil, A. Sempronius Lætus légue 7000 sesterces pour l'entretien de son tombeau : HUIC MONUMANTO IN CULTURAM. Le mot *cultura* exclut l'idée de maçonerie, & désigne la terre nétoyée, *défrichée*. Quatre vers grecs gravés à la suite de l'épitaphe du jeune Vibius Licinianus, & traduits en vers latins par le marquis Maffei, renferment le même souhait:

Plurimus hunc tumulum flos induat, inque recentem
Haud rubi horrentes, ægypirusque mala,
Sed properent violæ, & amaracus, & narcissus,
Vibie, & omnis humus te prope jam rosa sit.

Les Poëtes sont encore plus expressifs; nous ne citerons que Properce. L'imprécation la plus forte qu'il puisse faire contre la perfide Léna, est de voir son tombeau caché sous les ronces. (*lib.* 4, *eleg.* 5):

Terra tuum spinis obducat, Lena, sepulcrum:

comme l'étoit le monument d'Archimede, lorsque Cicéron le découvrit pendant sa questure en Sicile.

Nous terminerons ces citations par un vers qui exprime les deux souhaits dont Muratori a fait la base de son explication. Il apartient à une épitaphe qui est dans le recueil de Gruter (889, 2):

SIT TIAI TEARA LEVIS CINAREA QUOQUE FLORE TEGANTUR.

Le comte de Caylus ayant trouvé un instrument qu'il crut être l'*ascia*, le compara avec les anciens instrumens; & cet examen le conduisit à donner une explication des formules citées plus haut, qui réunit les opinions du P. Mabillon & de Muratori. Il s'exprime de la sorte: (*Recueil d'Ant.* t, 223.)

„ J'ai douté quelque temps si ce monument devoit être pris pour l'*ascia*, si souvent représentée sur les tombeaux anciens; mais l'endroit où il a été découvert, & plus encore sa ressemblance avec un instrument représenté sur une médaille de la famille Valéria, (Vaillant, Fam. Consul, Pl. CXL.) m'ont paru suffire pour lever tous les doutes à cet égard, & pour montrer qu'il n'étoit propre ni à remuer la terre, ni à détremper le mortier, ni enfin à polir le bois. C'est une espece de sarcloir dont on se servoit pour arracher les herbes & les broussailles, & auquel on donnoit quelquefois le nom d'*ascia* „.

„ Il s'agit présentement de savoir quel secours on peut tirer de cette découverte, pour expliquer SUB ASCIA DEDICAVIT, sur laquelle tant d'habiles critiques se sont exercés. Voici donc mes conjectures. J'ai déja dit que l'instrument qui est sous mes ieux, & que j'ai fait graver sous deux aspects, en dessous & de profil, n'étoit propre qu'à arracher des herbes & des broussailles. C'étoit à mon avis, la premiere cérémonie qu'on faisoit en érigeant un tombeau dans un champ. Elle se pratiquoit par le moyen d'un sarcloir consacré à cet usage, & elle pouvoit être acompagnée de prieres & des rites dont nous ignorons les détails, mais qui vrai-semblablement étoient suivis d'imprécations contre ceux qui oseroient profaner le tombeau qu'on alloit construire. Après cette cérémonie, on se servoit d'autres instrumens pour remuer la terre & le mortier; & comme on vouloit perpétuer le souvenir d'une consécration qui attiroit du respect au tombeau, on employoit la formule SUB ASCIA DEDICAVIT, ou bien l'on représentoit sur la pierre qui le couvroit, la figure de cet instrument. Enfin, ces marques extérieures ne suffisant pas toujours pour arrêter ceux qui avoient envie de violer ces monumens; on croyoit leur inspirer plus d'éfroi en mêlant à leurs ieux, avec les cendres du mort, l'instrument qui avoit servi à consacrer l'asyle qui les renfermoit „.

„ On ne doit point être étoné que les auteurs anciens, qui ne nous ont pas instruits de toutes les cérémonies qui se pratiquoient sous leurs ieux, aient passé sous silence celle de la consécration des tombeaux. Elle n'étoit pas en usage dans tout l'Empire, & étoit particuliere à certains cantons des Gaules, soit que les Romains qui y étoient établis l'eussent emprunté des Gaulois, soit qu'ils s'imaginassent arrêter par ce moyen les profanations des cimetieres, qui y étoient apparemment plus communes que par-tout ailleurs „.

Au reste, il paroît que les Romains n'atachoient aucune idée superstitieuse à la formule SUA ASCIA DEDICAVIT, puisque les premiers Chrétiens n'ont point fait de difficulté de l'employer sur leurs monumens.

ASCLÉPIES; fêtes d'Esculape, appelé en grec Ἀσκλήπιος. On en célébroit dans plusieurs endroits

de la Grece ; mais aucunes n'étoient aussi renomées que celles d'Épidaure, ville célebre par l'oracle de ce dieu. Elles étoient appelées Μεγαλασκλήπια, grandes fêtes d'Esculape, & elles consistoient en partie dans un combat de musiciens & de poëtes.

ΑΣΚΩΛΙΑΖΕΙΝ.
Ascoliasmus.
Ascolies.

Les paysans de l'Attique sacrifioient tous les ans à Bacchus un bouc, animal qui mange les rejetons de la vigne. Après le sacrifice, ils faisoient une outre avec la peau de la victime, la remplissoient de vin, & la frotoient d'huile au dehors. Ensuite chacun des assistans sautoit sur cette outre, & faisoit tous les éforts pour s'y tenir debout sur un seul pied. Le prix du vainqueur étoit l'outre. On appeloit cette maniere de sauter *ἀσκωλιάζειν*, *sauter sur l'outre*, *παρὰ τὸ ἐπὶ τὸν ἀσκὸν ἅλλεσθαι*, & les fêtes *Ascolies*, de la même racine *ἀσκὸς*, *outre*.

Les Latins célébrerent les mêmes fêtes, & sauterent sur l'outre. Ils appelerent ce saut *ascoliasmus*.

Une cornaline du baron de Stosch, offroit un Faune dansant, qui avoit le pied droit sur une outre, & tenoit un vase à boire de la main droite. Une pierre gravée de Gorlæus, représente un vieux Faune, sautant des deux pieds sur une outre.

Il paroît, par un monument antique raporté par Gori, (*Inscr. Etrur. t. 2, p.* 404) qu'on se faisoit aussi un amusement de jouer de la lyre étant couché sur une outre. Winkelmann cite un très-beau vase de marbre de Portici, bien conservé, de plus de trois palmes de hauteur, sur la *panse* duquel est représentée une bacchanale en bas-relief. Ce que ce morceau offre de plus curieux, est une Bacchante qui s'apuie avec le genou sur une outre ; c'étoit l'espece de danse désignée sous le nom d'*ἀσκωλιάζειν*.

ASELLUS, étoit un vase destiné à renfermer du vin. Pétrone (*c.* 31) : *In promulsidari asellus erat Corinthius*.

ASEMÆ tunicæ ; tuniques blanches ornées de très-petites bandes de pourpre ; d'*ἄσημος*, *sans marque distinctive*. Pollux (4, 18) en donne cette définition. Lampridius, (*in Alex. Sever. c.* 33) parlant des *asemæ*, dit qu'elles avoient très-peu de pourpre, *ex purpura non magna*. Spartien les désigne de même, (*Sever. c.* 19) : *Hic tamen exiguis vestibus usus est, ut vix tunica ejus aliquid purpuræ haberet*.

ASIA, une des nymphes Océanides, fut, selon Diodore, femme de Japet. *Voyez* Japet.

ASIAGENES, surnom de la famille Cornélia, qui a le même sens que celui d'*Asiatique*, donné à L. Cornélius Scipion, frere de Scipion l'Africain.

ASIARCHAT ; magistrature annuele jointe au sacerdoce, qui donnoit le droit de présider aux jeux sacrés célébrés en commun par les villes d'Asie.

ASIARQUE ; magistrat qu'on élisoit chaque année en Asie, sous les empereurs romains. Il présidoit aux jeux publics, aux combats, & à tous les spectacles qui se donnoient dans l'Asie en l'honeur des dieux ou des héros. L'*asiarque* en faisoit la dépense, ainsi que les édiles & les préteurs à Rome, les quinquennaux dans les Colonies, les duumvirs & les décemvirs dans les autres villes de l'Empire. Comme il réunissoit dans sa persone la magistrature & le sacerdoce, il étoit chargé du soin des temples & des édifices sacrés, communs à toute l'Asie ; c'est-à-dire, selon Albert Rubens, de ceux qui étoient dédiés aux Augustes.

L'asiarchat étoit très-onéreux, à cause des dépenses qu'il occasionoit ; c'est pourquoi on ne le conféroit qu'à des hommes très-opulens. Aussi Strabon observe-t-il que les habitans de Tralles en étoient revêtus le plus souvent, parce qu'ils étoient regardés comme les plus riches de l'Asie. Voici la maniere dont on procédoit à leur élection. Toutes les villes d'Asie s'assembloient au commencement de l'année Asiatique, c'est-à-dire, vers l'équinoxe d'autone. Chacune élisoit un de ses citoyens pour être présenté, & envoyoit un député à l'assemblée générale de la nation pour y porter son vœu. Alors les synedres (*σύνεδροι*) choisissoient dix élus entre tous ceux des villes, & le proconsul romain prenoit dans ce nombre de dix celui qu'il nommoit *asiarque*. Ussérius a cru qu'il y avoit à la fois plusieurs *asiarques* ; mais il paroît qu'il a été induit en erreur par l'usage de conserver ce nom à ceux qui en avoient exercé la dignité.

Les attributs de l'asiarchat étoient une courone d'or, avec une toge ornée d'or & de pourpre. Il exista encore quelque temps sous les empereurs chrétiens, quoiqu'ils eussent aboli les jeux sacrés & les temples, communs à toute l'Asie.

Muratori a raporté dans son Recueil d'inscriptions, plusieurs monumens relatifs aux *asiarques*.

ASIATIQUE ; surnom donné à L. Scipion, frere de Scipion l'Africain, après qu'il eut défait Antiochus, roi de Syrie.

ASIBA, dans le Pont Cappadocien. ΑΣΙ-ΒΑΙΩΝ.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Gordien-Pie.

ASIDO, en Espagne. Asido.

Les médailles autonomes de cette ville sont :

RRRR. en bronze.

O. en or.

O. en argent.

ASIE. L'*Asie* est désignée sur les médailles par un serpent & par un gouvernail, qui montre que la mer étoit alors la seule voie pour s'y rendre de l'Europe.

Asie. Le seul prince qui porte sur les médailles le titre de *roi d'Asie*, est Antigone. *Voyez* son article.

Asie (pierre d'). *Voy. Assius*.

ASILE ou mieux Asyle ; lieu de refuge, d'où l'on n'ose arracher un criminel qui s'y est retiré.

Les

Les Héraclides éleverent à Athènes un *asyle* célebre. Il servoit de réfuge seulement aux enfans qui fuyoient les mauvais traitemens de leurs parens; &, selon quelques auteurs, à tous les supplians. Stace (*Theb.* 12) & Servius (*ad Æn.* 8) désignent cet *asyle* comme le premier de tous ceux dont l'histoire fasse mention. Mais cette priorité apartient incontestablement à celui que plaça Cadmus, dans sa nouvele ville de Thebes, & qu'il ouvrit à tous les criminels de l'univers, comme Romulus le pratiqua depuis à Rome.

Il paroît que les Grecs prirent des peuples de l'Orient cet usage, qui tenoit à la religion. Aussi les premiers écrivains de la Grece parlent-ils sans cesse des fléaux envoyés par les dieux, pour punir la violation des *asyles*. Ceux qui tuerent les meurtriers de Cylon, dont le crime étoit d'avoir pillé un temple de Minerve, furent appelés ἐναγεῖς, *profanateurs*; parce qu'ils les massacrerent sur les marches de l'autel qu'ils embrassoient. Les Étoliens ayant fait mourir Laodamie, qui s'étoit réfugiée vers l'autel de Diane, furent affligés, en punition de leur sacrilége, de stérilité, de famine, de guerres intestines & de tant de fléaux, qu'ils furent réduits à un très-petit nombre. Milon l'Étolien, qui avoit porté à Laodamie le coup mortel, entra dans une fureur si cruele, qu'il se frapoit avec des pierres, des épées, & qu'il périt en douze jours, après s'être déchiré les entrailles avec les dents.

Les temples & les autels ne jouissoient pas seuls du droit d'*asyle*; on l'acordoit aussi aux statues, aux tombeaux des demi-dieux & des héros. Tel fut le tombeau d'Achille, sur les rivages de Sigée; celui d'Ajax, sur le rivage de Rhoëte. Les forêts elles-mêmes servoient d'*asyles*; & ce fut entre les deux bosquets du mont Capitolin, que Romulus, à l'imitation de Cadmus, ouvrit un *asyle* à tous les criminels. Cet endroit, nommé *Asylum*, paroît avoir été placé entre les deux sommets du capitole, où est bâti aujourd'hui le palais des sénateurs. Les deux bosquets qui l'avoisinoient, étoient dédiés à Jupiter; mais l'*asyle* lui-même étoit un temple de la Miséricorde, tel que celui d'Athènes. L'oracle de Delphes approuva, selon Plutarque, cet établissement politique de Romulus; & l'accroissement subit de sa ville lui en apprit bientôt l'utilité. On croit que Lyon & Vienne en servirent depuis aux Gaulois.

On ne sut pas cepeudant contenir les *asyles* dans un nombre déterminé par celui des criminels malheureux. Euripide s'en plaignoit déja dans son *Ion*, (*act.* 4, 1312). Aussi chercha-t-on des moyens d'éluder la loi qui les défendoit. Les Lacédémoniens voulant punir de ses liaisons criminelles avec les Perses, Pausanias, qui s'étoit réfugié dans le temple de Minerve Chalcioeque, l'y laisserent mourir de faim. On ajoutoit encore à la rigueur de ce supplice, en découvrant les temples, afin que le criminel fût exposé à toutes les intempéries de l'air. Quelquefois on alumoit des feux auprès des autels qui servoient d'*asyle*, pour en éloigner les criminels. C'est ainsi que dans l'*Andromaque* d'Euripide, Hermione menace l'infortunée veuve d'Hector de porter le feu aux pieds de la statue de Thémis, qu'elle tenoit embrassée. Dans l'*Hercule furieux*, Lycus cherche à éfrayer les Héraclides réfugiés auprès des autels, en ordonant les préparatifs d'un immense bûcher. Theuropide, dans Plaute, (*Mostellaria* 5, 1) menace du feu l'esclave Tranion, qui s'est mis sous la protection des dieux:

Jam jubebo ignem & sarmenta, carnifex, circumdari.

Et dans le même auteur comique, Labrax, marchand d'esclaves, ajoute la raillerie à la menace en disant aux siennes, qui embrassoient l'autel de Vénus:

Vulcanum adducam; is Veneris est adversarius.

„ Je vais chercher Vulcain, qui est ennemi de Vénus „.

Les deux passages de Plaute nous démontrent que les esclaves avoient des *asyles* particuliers: c'étoit à Athènes le temple ou le tombeau de Thésée; parce que ce héros n'avoit jamais refusé de venger les opprimés & de secourir les misérables. Le temple de Diane d'Éphese étoit l'*asyle* des débiteurs. Mais les *asyles* servoient ordinairement à tous les malheureux, dès qu'une consécration particuliere les avoit créés tels. Car tous les lieux sacrés n'étoient pas des lieux de réfuge; &, comme nous l'apprend Servius, (*ad Æneid.* 11) il falloit pour cela qu'ils eussent été consacrés d'une façon particuliere.

Mal-gré ces restrictions de ces manieres d'éluder la loi qui rendoit les *asyles* inviolables, ils se multiplierent à un tel point, & favoriserent tellement les crimes, en offrant des retraites sûres aux malfaicteurs, que Tibere fut obligé de chercher un remede à ce mal politique. Tacite (*Annal.* 3, *cap.* 60) nous en peint toute la grandeur: *Crebrescebat enim Græcas per urbes licentia atque impunitas asyla statuendi. Complebantur templa pessimis servitiorum: eodem subsidio obærati adversum creditores, suspectique capitalium criminum receptabantur: nec ullum satis validum imperium erat coercendis seditionibus populi, flagitia hominum, ut ceremonias deum, protegentis*. „ La facilité & l'usage immodéré d'établir des *asyles* dans les villes greques, avoient rempli les temples d'esclaves criminels, de gens perdus de dettes, & d'hommes suspectés de forfaits dignes de mort; de sorte qu'il ne restoit aucun moyen de prévenir les séditions chez ce peuple, qui protégeoit avec un zele égal les cérémonies de son culte & les crimes des réfugiés „. Le sénat romain rendit, après de longues & mûres délibérations, des ordonances qui restreignirent le

nombre & l'étendue des *asyles*. Depuis l'établissement de la Religion Chrétiene, on transporta ce même droit aux édifices sacrés, jusqu'à ce qu'une législation mieux éclairée le réduisît au point de n'être respecté que pour les crimes & les malheurs involontaires.

Asyle, ἄσυλον, est composé de l'α privatif & de σύλη, *dépouille*: lieu qu'on ne peut dépouiller.

ASYLE. Il faut soigneusement distinguer les mots ἄσυλος, lieu d'*asyle*, de ἄσυλον, droit d'*asyle*. C'est ce dernier dont se glorifioient les villes d'Asie, principalement celles de Syrie, & qu'elles exprimoient sur leurs médailles, en joignant à leurs noms les épithetes ΙΕΡΑ ΚΑΙ ΑΣΙΛΟΣ, *sacrée & asyle*. Ce titre étoit simplement, selon Spanheim, une sauve-garde qui les plaçoit dans un état de neutralité perpétuele, & qui les empêchoit d'être pillées ou vexées. Il leur étoit donné à cause des temples célebres qu'elles renfermoient, & des divinités qu'on y honoroit d'un culte particulier, dont on vouloit que rien ne pût troubler l'exercice. Les villes qui portent le titre d'*asyle* sur les médailles, sont, entr'autres, Antioche près de Daphné, Antioche sur l'Hippus, Aradus, Arethuse, Biblis, Césarée de Philippe, Éphese, Laodicée, Nicopolis, Pergè, Ptolémaïde, Samosate, Seleucie, Sidon, Tyr, &c. &c.

ASINA; surnom de la famille CORNÉLIA. Il lui vint de son chef, qui, ayant acheté une terre, ou donné sa fille en mariage, fut requis de montrer les richesses avec lesquelles il vouloit s'aquiter. Cornélius amena dans la place publique une ânesse, *asinam*, chargée de pieces de monoie, & l'offrit pour sa caution.

ASINAIRES; fêtes des Syracusains, instituées en mémoire de la victoire qu'ils remporterent sur Nicias & Démosthene, généraux des Athéniens, près du fleuve *Asinarius*, aujourd'hui *Falunara*, d'où ces fêtes prirent leur nom.

ASINE; ville de Laconie. ΑCΙΝΑΙΩΝ.

M. Pellerin en a publié une médaille autonome de bronze. Il n'y en a point d'or ni d'argent.

Cette ville a fait frapet des médailles impériales greques, en l'honeur de Sept. Sévere, de Domna, de Plautille, de Géta.

ASINIA; famille romaine dont on a des médailles:

O. en or.

O. en argent.

C. en bronze.

Les surnoms de cette famille sont GALLUS POLLIO.

Goltz en a publié quelques médailles inconnues depuis lui.

ASINUS ou ÂNE. Le plus mauvais coup de dé ou l'unité, chez les Romains. Les Grecs lui donnoient le même nom dans leur langue, & l'appeloient ὄνος.

ASISIUM, en Italie. ARN. ASI.

On a une médaille impériale de cette ville, frapée en l'honeur de Trébonien-Galle.

(*Pellerin*.)

ASIUS, fils d'Hirtacus, fut un des héros de la Grece, auxquels on rendit des honeurs héroïques. On lui avoit élevé plusieurs petits temples dans des prairies, sur le bord du Caïstre, auprès de la ville de Nisa, qu'on appeloit prairies d'*Asius*.

ASKEPE, ἀσκεπὴς, *qui n'est pas couvert*. On appeloit de ce nom à la cour des empereurs grecs, des enfans qui avoient toujours la tête nue dans le palais. Andronic Paléologue le jeune, qui avoit établi cet usage, l'abolit bientôt après. C'étoient les pages des empereurs.

ASKUS étoit, dans la mythologie des peuples du Nord, le premier homme de qui, & de sa femme *Embla*, descendit la race des hommes qui eut la permission d'habiter la terre.

ASLA; mesure linéaire & itinéraire de l'Asie & de l'Égypte. *Voyez* PLETHRE.

ASO ou ASON; concubine de Typhon, divinité égyptiene. „ Typhon, selon Plutarque, (*de Iside*) tendit des embûches à Osiris, lorsqu'il revint de ses voyages; il s'associa soixante-douze conjurés, & la reine des Éthiopiens, appelée *Aso*, qui étoit venue le joindre „. Cette fable sacerdotale étoit, selon Jablonski, l'envelope d'une vérité physique, comme Plutarque l'explique lui-même dans ce traité. La reine des Éthiopiens, qui vient au secours de Typhon, est l'emblême des vents du midi, s'ils l'emportent sur ceux du nord, qui poussent les nuées vers l'Éthiopie; & si par-là ils empêchent la saison des pluies qui font enfler le Nil, alors la sécheresse brûlante ou Typhon, son emblême, desseche l'Égypte.

Aso, dans l'anciene langue des Égyptiens, veut dire *Éthiopiene*; & cette *Aso* étoit la même concubine de Typhon, que l'on appele plus ordinairement Thuéris. Jablonski croit la reconoître sur la table isiaque, où elle est représentée, selon lui, par le grifon. Cet animal fantastique désigne par ses ailes les vents, qui sont ailés sur tous les monumens. Sa tête, son poitrail, une partie de ses ailes, sont peintes en noir, couleur par laquelle les poëtes ont presque toujours désigné le vent du midi, *nigerrimus auster*. D'ailleurs ce grifon n'offre aux spectateurs que le côté gauche, par lequel les Égyptiens caractérisoient, selon Plutarque, les régions méridionales.

ASOPE; fleuve de Béotie: pour venger, dit-on, l'afront que Jupiter avoit fait à sa fille Égine, il osa faire la guerre au Pere des dieux, en enflant ses eaux, qui ravagerent le pays voisin; mais Jupiter s'étant métamorphosé en feu, mit le fleuve à sec. *Voyez* ÉAQUE, ÉGINE.

ASOPUS, en Laconie. ΑCΩΠΕΙΤΩΝ.

On a des médailles impériales greques de cette ville, frapées en l'honeur de Caracalla, de Sept. Sévere.

ASPENDUS, en Pamphylie. ΕΣΤΓΕΔΙΙΨΣ & ΑCΠΕΝΔΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

O. en or.

C. en argent.

O. en bronze.

Son symbole ordinaire est la triquette. Quelques auteurs attribuent à Égesta ou Ségesta de Sicile, les médailles qui portent la premiere légende.

Cette ville a fait fraper des médailles impériales greques en l'honeur de Soëmias, d'Alex. Sévere, de Treb. Gallus, de Gordien-Pie & de Salonine.

ASPER; surnom de la famille Trébonia. Il fut donné pour la premiere fois à L. Trebonius, à cause de la facilité avec laquelle il blâmoit ses aïeux.

Asper nummus; piece de monoie qui est nouvele, & qui n'a rien perdu par le frai.

ASPERGE. Pline vante les *asperges* de Nésis, ville de la Campanie.

ASPERGILE.
ASPERGILLUM. } *Voyez* Aspersoir.

ASPERSION. Les anciens se contentoient d'être aspergés d'eau lustrale, quand ils sacrifioient aux divinités infernales. Mais ils se lavoient tout le corps avant de sacrifier aux divinités célestes & terrestres.

ASPERSOIR. Les anciens s'en servoient pour distribuer l'eau lustrale dans les cérémonies religieuses, & ils employoient quelquefois à cet usage des branches de laurier ou d'olivier. Mais ils faisoient ordinairement les *aspersoirs* de métal, & les garnissoient de crins de cheval.

On a trouvé à Herculanum le manche d'un *aspersoir*, semblable à ceux qu'on voit sur quelques bas-reliefs, particuliérement au bas du portique du panthéon, & à l'architrave des trois colonnes du temple de Jupiter.

L'*aspersoir* terminé en pied de cheval, étoit employé le plus souvent chez les Romains. On en voit le dessein dans un recueil de Peiresc, où il sert de cu-de-lampe à l'avertissement.

ASPHALIA. *Voy.* Sûreté.

ASPHALION ou Asphalicus; surnom de Neptune, sous lequel les Rhodiens lui bâtirent un temple dans une île nouvele qui parut sur la mer, & dont ils se mirent en possession. Ce nom signifie ferme, stable, immobile, & répond au *stabilitor* des Romains, pour marquer que le dieu avoit affermi cette île au dessus de la mer. Il eut plusieurs autres temples dans la Grece sous le même nom, parce que, lui attribuant le pouvoir d'ébranler la terre, on lui donnoit aussi celui de l'affermir & de la rendre stable.

ASPHALTE; bitume de Judée, ainsi nommé du lac Asphaltite ou Mer Morte, sur les eaux duquel on le ramasse. Les Égyptiens l'employoient, ainsi que le pissasphalte, pour embaumer les corps & faire des momies.

ASPHODELE; genre de plante à fleur en lis, que les anciens semoient auprès des tombeaux, comme une nourriture agréable aux morts. Porphyre fait parler ainsi un tombeau dans une inscription: *Au dehors, je suis entouré de mauve & d'asphodele, & au dedans, je ne renferme qu'un cadâvre.* Lucien dit (*de Luctu*) que les mânes, après avoir traversé le Styx, descendoient dans une longue plaine plantée d'*asphodele*.

ASPIC. Les anciens ont écrit beaucoup de fables sur ce reptile, & n'ont pas cherché à le définir avec exactitude. Hippocrate dit que sa morsure ne se guérit point; & c'est un de ses aphorismes. On croyoit qu'il causoit la mort de celui qui cherchoit à l'enchanter, en se rendant sourd à ses conjurations. Avitus, (*de Origin. Mundi. II*):

Interdum perit incantans, si callida surdus
Adjuratoris contempsit murmura serpens.

Les Égyptiens avoient lié à leur culte religieux la vénération pour l'*aspic*. Ils le plaçoient, dit Plutarque, (*de Isid. & Osirid.*) sur le front de leurs divinités, & cet attribut fait reconoître leurs statues.

Quoiqu'il fût l'attribut de toutes les divinités égyptienes, comme on le voit sur la Table isiaque & dans *Horapollo* (1, *c.* 1), il apartenoit cependant à Isis d'une façon particuliere. Lorsque cette déesse étoit représentée sous le nom de *Thermutis* ou de *Tithrambo*, c'est-à-dire, d'Isis irritée contre le peuple, on voyoit un *aspic* sortir de ses cheveux, & paroître sur son front. Elle en étoit coëfée, selon Élien, (*de Anim.* 10, *c.* 31) comme d'un diadême; & de là naissoit la vénération des Égyptiens pour ce reptile dangereux. Cet attribut convenoit singuliérement à Isis Thermutis, c'est-à-dire, *qui donne la mort*. Élien explique (*loco citato*) la raison pour laquelle on l'armoit d'un *aspic*; c'étoit parce qu'on assuroit qu'Isis, courroucée contre les scélérats ou les impies, leur lançoit des *aspics*, que le même écrivain appele ailleurs, *les emblêmes de la Justice, à l'œil perçant de laquelle rien ne sauroit échaper.*

Les monumens égyptiens nous offrent ordinairement Isis avec l'*aspic* sur le front, où il est quelquefois remplacé par la poule de Numidie. Ovide nous peint toujours Isis avec cet attribut, (*Amor. lib.* 2, *eleg.* 13):

Per tua sistra precor, per Anubidis ora verenda,
Sic tua sacra pius semper Osiris amet,
Pigraque labatur circa donaria serpens.

Et dans les Métamorphoses, (*lib.* 9, 689):

Inerant lunaria fronti
Cornua, cum spicis nitido flaventibus auro,
. . . .
Plenaque somniferis serpens peregrina venenis.

Valerius Flaccus, décrivant la métamorphose d'Io en Isis, n'a pas oublié l'*aspic*, (*Argon.* 4, 416):

Hæc procul Io
Spectat ab arce Phari, jam divis addita, jamque Aspide cincta comas.

ASPLÉDON, dans la Phocide.
Goltz seul a publié des médailles impériales greques de cette ville.

ASPORÉNA ; surnom de la mere des dieux, à cause d'un temple qu'elle avoit à Asporénum, dans l'Asie Mineure, proche de Pergame.

ASPRÉNAS, surnom de la famille Nonia.

ASSABIN ; nom sous lequel les Éthiopiens adoroient le soleil. Pline dit que, selon quelques-uns, cet *Assabin* étoit Jupiter. Le cinnamôme (le canelier moderne) lui étoit consacré ; & pour obtenir la permission de le couper & d'en enlever l'écorce, il falloit offrir au dieu un sacrifice de quarante-quatre pieces de bétail, bœufs, chevres & béliers. *Voyez* Table du Soleil. La coupe se faisoit pendant le jour ; & après qu'elle étoit finie, un prêtre, qui y avoit assisté, s'armoir d'une pique, & s'en servoit pour séparer la portion qu'on réservoit au dieu. Cette portion ne manquoit pas, disoit-on, de brûler d'elle-même ; mais Théophraste traite ce prodige de fable.

Le même écrivain, & Solin, reconoissent *Assabin* pour le soleil. Mais comme il étoit le dieu suprême de l'Éthiopie, les auteurs grecs ou romains que Pline avoit extraits, lui donnerent le nom de Jupiter, parce qu'ils vouloient trouver dans toutes les Mythologies ce fils de Saturne. Pline a suivi leur sentiment, & a partagé leur erreur.

ASSAMENTA ou *Axamenta* ; poëmes que chantoient les Saliens. *Voyez* *Axamenta*.

ASSAR ; monoie anciene de l'Égypte & de l'Asie. *Voyez* Phollis.

ASSARACUS, second fils de Tros, fut pere de Capys, & grand-pere d'Anchise. *Voyez* Ganymede.

ASSARION ; monoie anciene de l'Égypte & de l'Asie. *Voyez* Phollis.

Les médailles de bronze de Chio offrent l'*assarion* simple, double, triple, & même le *demi-assarion*.

Assarion, lepton, kodrantès, quadrans ; monoie des Romains sous le grand Constantin & ses successeurs. Elle valoit $\frac{1}{1000}$ de livre tournois.

ASSECLA. Cet officier ou domestique suivoit en tous lieux son maître, & se tenoit à portée de recevoir & d'exécuter promptement ses ordres. La différence entre l'*assecla* & le *comes*, étoit de voir suivre le premier, tandis que le second marchoit à côté, ou acompagnoit le maître.

ASSER. Vegece appele de ce nom un bélier ou une poutre-béliere, dont on se servoit sur les vaisseaux : c'étoit une poutre longue, de moyene grosseur, suspendue au mât comme les vergues, & férée par les deux bouts. Lorsque les vaisseaux ennemis venoient à l'abordage, soit à droite, soit à gauche, on faisoit usage de l'*asser*. Poussée avec violence, cette poutre renversoit, écrasoit les soldats & les matelots ennemis, & perçoit aussi le navire. De cette nature étoient les *κεραῖαι* dont parle Athénée, en décrivant le navire de Hiéron.

ASSESSEURS ou Conjoints, *paredri* ; noms donnés à certains dieux, qui furent admis dans l'assemblée des grands divinités. Tels étoient les héros & les demi-dieux, *πάρεδροι*, *qui s'asseyoient ensemble*.

ASSIDARIUS a été dit par corruption pour *Essedarius*.

ASSIDUI. On donnoit ce nom à Rome aux citoyens opulens qui supportoient les charges de l'État & avoient droit de suffrage dans les comices. Ce surnom étoit dérivé de leurs richesses ou des impôts qu'ils payoient, *ab asse*. C'est dans ce sens qu'il est employé dans les douze Tables.

ASSIPONDIUM, *as*, *as* ; monoie des Romains. Il valut, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 587, une livre environ, monoie actuele de France. *Voyez* As.

ASSIE. } Voyez *Assus*.
ASSIENE. }

ASSIRATUM ; boisson dont on faisoit usage dans les alliances, ou lorsque l'on concluoit un traité de paix. C'étoit une mixtion de vin & de sang. Festus & Mela en font mention.

ASSIS. Les sculpteurs grecs du premier âge représentoient *assises* les déesses & les femmes d'un rang distingué. Telles étoient les statues des Saisons placées dans le temple de Junon à Élis, & qui avoient été sculptées par Doriclès, éleve de Dipenus & de Scillus, les plus anciens artistes connus de la Grece.

Cette atitude fait reconoître sur les anciens monumens les dieux ou les héros qui goûtent les douceurs du repos, ou qui sont plongés dans un profond chagrin, sur-tout si l'artiste leur a fait croiser les jambes. *Voyez* Jambes *croisées*.

Les anciens s'*asseyoient* pour prendre les augures, comme nous l'apprenons de Plutarque, dans la vie de Marcellus & de Servius (*Æn.* 9, 4) ; mais encore pendant les sacrifices & autres cérémonies religieuses. S. Augustin (*Cit. de Dieu*. 7) & Macrobe (*Saturn.* 1, 10) disent que ceux qui sacrifioient à Ops, la terre, se tenoient *assis*.

Properce (*II*, 21, 45) assure à Jupiter que son amie, reconoissante de la santé qu'il lui a rendue, ira s'*asseoir* auprès de ses autels, & lui adresser des remercimens :

Ante tuosque pedes illa ipsa adoperta sedebit.

On se tenoit dans la même atitude, lorsqu'on faisoit des libations sur les tombeaux, & qu'on y sacrifioit aux mânes. Tibulle, (*II*, 7, 55) :

Illius ad tumulum fugiam, supplexque sedebo.

Virgile, (*Æneid.* 9, 3):

Luco tum forte parentis
Pilumni Turnus sacrata valle sedebat.

Martial, (*II*, 41, 8):

Te mœsta decet assidere matri,
Lugentique virum, piumque fratrem.

Properce, (*III*, 14, 23):

Adferet huc unguenta mihi, sertisque sepulcrum
Ornabit, custos ad mea busta sedens.

Les femmes, dans leur apartement, les afranchis & les esclaves, prenoient leurs repas assis; tandis que les maîtres & les convives, dans les repas d'appareil, mangeoient à demi-couchés sur les lits de table.

ASSIUS, *lapis assius*, pierre *assiene*, pierre d'*Asso*, pierre d'*Asie*, par erreur de copiste, & *lapis sarcophagus* de Pline, sont les différentes dénominations d'une seule & même substance tirée du regne minéral. Voici les principales propriétés que Pline lui attribue, & qui serviront à nous la faire retrouver. *Assius*, dit-il, liv. 36, c. 17, *gustu salsus.... ejusdem lapidis flos appellatur, in farinam mollis, ad quædam perinde efficax: est autem similis pumici ruso.... excrescentia erodit... repugnantia curationi, ac supputata siccat*. „ La pierre d'*asso* est salée au goût, sa fleur est molle comme la farine, utile à plusieurs choses: elle ressemble à de la ponce rousse;... elle ronge les excroissances de chair, desseche les ulceres invétérés ou en suppuration. Dioscoride décrit ainsi cette même substance, (*de medica materia*, *cap.* 88) „ Il faut choisir la pierre d'*asso* de couleur de ponce, légere, fongueuse, friable, mêlée de veines bleuâtres très-fissiles. Sa fleur, qui est salée, a une couleur jaunâtre; elle se forme sur la pierre, a peu de consistance, est quelquefois blanche, quelquefois poreuse comme les ponces & de couleur grisâtre: mise sur la langue, elle est légérement caustique.... On en fait des poudres qui rongent les corps.... „.

Gallien, (*de simpl. med. fac. lib.* 9) s'explique d'une maniere encore plus détaillée. „ Il y a une autre pierre, que l'on tire de la ville d'*Asso*, d'où elle tire son nom d'*assiene*, elle n'est pas dure comme les pierres ordinaires. Sa consistance & sa couleur sont les mêmes que celles du tuf; elle est friable & d'un tissu lâche, comme lui. Il se forme sur cette pierre une substance légere (une efflorescence) semblable à la farine & à sa fleur qui s'atache aux murs des moulins. On lui donne le nom de pierre d'*Asie*. (Faute de copiste.).... La pierre sur laquelle se forme cette fleur, participe de son action caustique, mais avec beaucoup moins d'énergie. La fleur est préférable non seulement parce qu'elle ramolit & préserve de corruption les substances, comme le sel; mais encore parce qu'elle produit ces différens effets, sans une érosion considérable. Cette fleur de la pierre d'*Asie* a un goût salé, ce qui fait conjecturer qu'elle doit son origine à une espece de rosée, qui, s'élevant de la mer, retombe sur la pierre, & se desseche par l'ardeur du soleil „.

Toutes ces propriétés médicinales ne l'ont cependant pas rendue aussi célebre que celles dont parle Pline dans le chapitre cité plus haut. Il y désigne par le nom de sarcophage, *mange-chair* (de σάρξ chair, & de φάγω, je mange,) une pierre dont les anciens faisoient des tombeaux, dans lesquels on plaçoit les corps qu'ils ne vouloient pas brûler. Un cadâvre s'y détruisoit entiérement, selon Pline, dans l'espace de quarante jours, les dents exceptées.

Depuis que l'Histoire Naturele a fait des progrès, on a cherché la substance qui pouvoit avoir été appelée *pierre assiene*. Henckel croyoit que c'étoit une pyrite qui se vitriolisoit, & détruisoit les cadâvres par le moyen de son efflorescence saline, comme la chaux vive le fait aujourd'hui dans les cimetieres. M. Valmont de Bomare désigne sous le nom de *pierre assiene*, une pierre alumineuse, dont l'efflorescence produisoit le même effet. Wallerius prend pour la même pierre, une terre calcaire, qu'il nomme *terra alcedema Nierembergii*. Boëce de Bood dit qu'il est très-difficile de reconoître aujourd'hui le *lapis sarcophagus* de Pline, à moins que l'on ne désigne sous ce nom toutes les pierres & concrétions qui contienent de l'alun, du nitre, du sel marin, & qui sont en même temps légeres & spongieuses.

Pour ce qui est de la propriété secondaire que lui attribue Pline, celle de pétrifier les corps, il n'a entendu par-là qu'une incrustation saline, telle que l'on en produit artificiélement dans les salines, en exposant les objets que l'on veut incruster, à la chute d'une source salée.

Quant à la maniere d'employer la pierre *assiene* pour détruire les cadâvres, il paruît que l'on ne faisoit pas les tombeaux avec une pierre aussi friable, mais qu'on la réduisoit en poudre pour en remplir les vides que laissoit le cadâvre. C'est ainsi que les Égyptiens laissoient pendant trente jours les corps couverts de natron. L'expression de Pline est très-favorable à cette exposition. *Corpora defunctorum condita in eo*. On sait que le mot *condire* désigne l'action de plonger dans un liquide, ou d'enveloper d'une pâte, &c. pour conserver les substances, ou pour les embaumer.

On trouve dans les mémoires de l'Académie de Bruxelles, tome IV, un très-bon mémoire de M. de Launay sur cette matiere.

ASSO / ASSOS } (Pierre d'). Voyez *Assius*.

ASSORUS, en Sicile, ASSORU.

Les médailles autonomes de cette ville sont:

RR. en bronze.
O. en or.
O. en argent.

ASSURANCE. Quelques Jurisconsultes ont confondu mal-à-propos les actes de cautionement dont il est fait mention dans les loix Rhodienes, avec nos contrats d'*assurance*. Ces derniers, qui sont d'usage aujourd'hui dans tous les pays maritimes, n'étoient pas connus des anciens. Le mot barbare dont nous nous servons en latin pour l'exprimer, *adsecuratio*, est de la plus basse latinité. On cite en vain Tite-Live & Suétone.

Le premier dit, (*lib.* 23, §. 49) *postulatum fuit, ut quæ in naves imposuissent, ab hostium tempestatisque vi periculo publico essent*. Le second, (vie de Claude) *negotiatoribus certa lucra proposuit, suscepto in se damno, si cui quid per tempestates accidisset*. Dans le premier cas, les publicains fournissent à l'armée d'Espagne ce dont elle a besoin, à la charge que les malheurs seront supportés par la république. On ne voit point là de contrat d'assurance. Le second n'en renferme pas davantage. Claude propose à des marchands des expéditions maritimes, qui pouvoient lui procurer des gains considérables; & pour les y engager, il leur promet de supporter lui seul toutes les pertes, s'il y en a.

Loin que ce contrat fût connu des anciens, c'est un fait incontestable que nous le devons aux Juifs. Voici de quelle maniere l'auteur du *Guidon des négocians & gens de mer* leur rend hommage sur cette invention utile. „Quand ces abominables retaillés furent, pour leurs méfaits & par leurs crimes exécrables, banis de France, & leurs biens confisqués, la nécessité apprit ces malicieux infâmes de se servir de lettres secretes (ce furent les lettres de change), & bientôt après la méfiance leur suggéra l'invention de quelque rude commencement des brevets ou polices d'assurance, de sorte qu'elles sont juives de naissance. Les Italiens, les Lombards, spectateurs & ministres de cette intrigue juive, en retinrent le formulaire, & s'en furent du depuis bien servir, lorsque les malheureuses sectes des Guelphes & Gibelins s'éfaroucherent les uns contre les autres, qu'ils jouerent au boute-hors, & mirent la chrétienté en grand trouble & combustion „. *Loix Rhodienes de M. de Pastoret.*

ASSURGERE; se lever de son siége & se tenir debout. L'usage qu'exprime le mot *assurgere*, étoit pratiqué par les Grecs, lorsqu'ils vouloient témoigner leur respect ou leur considération pour celui qui arivoit dans une assemblée. Les Grecs réunis dans les théâtres d'Olympie, se leverent pour faire honeur à Thémistocle. (*Pausan. Arcad.*) L'hymne d'Apollon qui porte le nom d'Orphée, dit que tous les Dieux se levoient à son arivée sur l'Olympe.

Les Romains en agissoient de même. Les chevaliers avoient coutume de se lever lorsque Claude entroit dans les spectacles. (*Sueton.*) *Quin & spectaculis advenienti Claudio assurgere solebant equites*. Virgile ayant récité des vers au peuple romain assemblé dans le théâtre, tous les auditeurs se leverent, & lui témoignerent autant de respect & de considération qu'ils en marquoient à Auguste lui-même. (*Auct. lib. de caus. corr. eloq. c.* 13); *Populus, auditis in theatro versibus Virgilii, surrexit universus, & forte præsentem spectantemque Virgilium sic veneratus est, quasi Augustum*.

Lorsqu'un auteur lisoit en particulier ses productions à quelques amis, ils lui témoignoient leur reconoissance & leur estime en se levant, & même plusieurs fois pendant une lecture; témoin Martial (x, 10, 5):

Sæpius assurgam recitanti carmina? tu stas,
Et pariter geminas tendis in ora manus.

C'est pourquoi Pline se plaint amérement de ce qu'à la lecture qu'avoit faite de ses productions un de ses amis, les auditeurs ne s'étoient point levés, pas même pour se délasser du mal-aise que l'on éprouve en restant long-temps assis: *Non labra diduxerunt, non moverunt manum, non denique assurrexerunt saltem lassitudine sedendi*.

ASSUS, en Éolie. ΑΣΣΙ & ΑΣΣΙΩΝ.

Les médailles autonomes de cette ville sont:
O. en or.
RR. en bronze.
O. en argent.

Leurs types ordinaires sont un grifon assis; une tête de bœuf.

Cette ville a fait fraper, sous l'autorité de ses préteurs, des médailles impériales greques en l'honeur d'Agrippine & de Claude, de M. Aurele, de Commode, de Domna, d'Alex. Sévere.

ASSYRIENS. Ces peuples anciens avoient en horreur les poissons & adoroient les colombes, qu'ils croyoient être l'âme de leur reine Sémiramis. Quelques-uns d'eux adoroient le feu, comme l'atteste Plutarque. Ils coupoient leurs barbes dans le deuil, lorsqu'ils assistoient à des funérailles; & alors ils laissoient floter leurs cheveux au gré des vents.

Pour connoître leur habillement, on poura voir la statue de Sardanapale, que Winkelmann a publiée dans ses *Monumenti antichi inediti*. On sait de plus que leur religion défendoit de porter des bâtons d'apui, des sceptres, qui ne fussent pas surmontés par quelque objet tels que des oiseaux entiers, & des têtes d'oiseaux, &c. Cette pratique est égyptiene, & on la retrouve dans les monumens de Persépolis.

Les parfums de l'*Assyrie* étoient très-recherchés des Romains, qui comprenoient sous ce nom tous ceux de l'Orient. Stace, (*Theb.* 6, 209):

Nec non Assyriis pinguescunt robora succis.

Virgile, (*Eclog.* 4, 25)

Assyrium vulgo nascetur amomum.

Martial, (*viii, epig.* 77, 3) :

> *Si sapis, Assyrio semper tibi crinis amomo*
> *Splendeat.*

Horace, (*l.* 2, *od.* 2, 13) :

> *Cur non . . . . . .*
> *Dum licet, Assyriaque nardo*
> *Potamus uncti ?*

Catulle, (*Epig.* 69, 144) :

> *Fragrantem Assyrio venit odore domum.*

Les anciens comprenoient ordinairement la Phénicie & les pays adjacens, sous le nom général d'*Assyrie*; c'est pourquoi ils ont désigné souvent sous ce même nom la pourpre de Tyr & de Sidon. Virgile, (*Georg. II*, 465) :

> *Alba nec Assyrio fucatur lana veneno.*

Claudien, (*de raptu Proserp. liv.* 2, *v.* 96) :

> *Ditibus Assyrii spumis fuscantur aheni.*

ASTACES; fleuve du Pont. Pline, (*l.* 2, 103) dit que les jumens qui paissent sur ses bords ont du lait noir. Ce fait mériteroit d'être vérifié avant que d'être rejeté; car on sait combien la variété des plantes influe sur la couleur & le goût du lait des vaches.

ASTANDÆ. Ce mot est persan, ainsi que l'établissement qu'il désigne; & il est synonyme à celui d'*Angari*. C'étoient des couriers placés à différentes postes, pour recevoir les paquets & les ordres du roi de Perse, & les transmettre successivement avec une vitesse extraordinaire. Darius Codoman, qui fut détrôné par Alexandre, avoit été *astanda* dans sa jeunesse, selon Plutarque (*de fort. Alex.* 1); & c'est de lui peut-être qu'a voulu parler Juvénal, dans ces vers de sa 3e satyre, *v.* 39 :

> *Quales ex humili magna ad fastigia rerum*
> *Extollit, quoties voluit fortuna jocari.*

ASTARTÉ; divinité des peuples de Syrie, sous le nom de laquelle ils adoroient la Lune. Astarté & Adonis son époux régnerent dans la Syrie, & après leur mort ils furent mis au rang des Dieux. Comme on croyoit, dans les premiers temps, que les âmes des grands hommes alloient, après leur mort, habiter dans les astres, on feignit de croire que celle de ce prince & de son épouse avoient choisi le Soleil & la Lune pour leur demeure, & on les honora comme ces astres eux-mêmes.

Astarté étoit ordinairement représentée sous la figure d'une femme, qui avoit pour coëfure une tête de bœuf avec ses cornes, pour marquer le croissant de la Lune. Elle étoit principalement honorée dans la ville d'Hiérapolis de Syrie, où elle avoit un magnifique temple, & plus de trois cents prêtres employés au soin de ses autels. Le souverain pontife étoit vêtu de pourpre avec une tiare d'or. On sacrifioit dans ce temple deux fois le jour, & il y avoit des fêtes où ces sacrifices se faisoient avec beaucoup de solemnité. *Voyez* BYBLOS.

Cicéron croyoit que l'*Astarté* des Phéniciens étoit une des quatre Vénus. Suidas pensoit de même. Beger & Bochart ont ajouté que c'étoit Vénus armée, ou Vénus déesse de la guerre; & Pausanias, sur l'autorité duquel ils s'apuient, dit que les Cythéréens, qui l'adoroient sous cette figure & sous ce nom, avoient reçu ce culte des Phéniciens. *Astarté*, selon Lucien, étoit la Lune, & Junon chez les Carthaginois, selon St. Augustin. Au reste Bochart croit que St. Augustin avoit puisé cette opinion dans Horace, (*l.* 2, *od.* 1) & dans Virgile, (*Æneid. l.* 1, 15).

Les peuples adorateurs d'*Astarté* lui donnoient différentes figures & différens attributs. Les Sidoniens la représentoient sous la figure d'une poule qui couvre ses poussins de ses ailes. L'*Astarté* dont parle Cicéron, portoit en Phénicie un carquois & des fleches. Chez les habitans du Mont-Liban elle pleuroit la mort de son cher Adonis; sa tête étoit voilée, & des larmes couloient de ses ieux. Les Assyriens l'habilloient tantôt en homme & tantôt en femme, à cause de l'ambiguité de genre qu'offre son nom dans les langues orientales : de là vient que ses adorateurs ne pouvoient pénétrer dans son temple qu'après avoir changé d'habit, & pris chacun celui du sexe différent.

Les Mythologues pensent qu'*Astarté* est, sous différens noms, Vénus ou Mylitta des Assyriens, Mitra des Perses, Isis des Égyptiens, Io & Vénus-Uranie des Grecs, la grande Déesse des Syriens, Derceto d'Ascalon, peut-être même Diane, &c.

Il y a sur les médailles de Bérite & de Césarée une femme demi-nue, ou ayant une robe retroussée, la tête couronée de tours, s'apuiant d'une main sur un bâton croisé par le haut, tenant quelquefois une corne d'abondance, placée souvent dans un temple, & ayant auprès d'elle une victoire debout sur un cippe qui la courone. Les Antiquaires s'acordent généralement à la prendre pour *Astarté*.

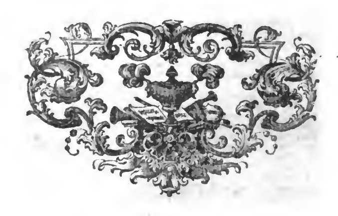
Sur une médaille d'Élagabale, frapée à Sidon, on voit un char dont la couverture ou l'impériale est soutenue par quatre colonnes surmontées de rameaux de laurier. Dans le char est une femme assise, tenant un grand bouclier devant elle. On croit que les prêtres de Sidon promenoient *Astarté* dans un semblable char, pour amâsser de l'argent.

Le P. Jobert reconoît encore pour *Astarté* une femme assise sur un lion, qui porte en main la foudre, sur les médailles de Carthage.

ASTÉRIE, sœur de Latone, fut aimée de Jupiter, qui prit la figure d'un aigle pour la tromper & la rendit mere d'Hercule Tyrien. Dans la suite ayant perdu les bonnes grâces du Dieu, & fuyant sa colere, elle fut changée en caille, & se retira dans une île de la mer Égée, à laquelle elle donna le nom d'Ortygie ὄρτυξ, caille. C'est l'île de Délos, qui fut d'abord appelée Ortygie, parce que c'est dans cette île qu'on trouva les premieres cailles. *Voyez* Délos. Suivant une autre tradition, Jupiter ayant cessé d'aimer Astérie, la donna en mariage à Persée, qui la rendit mere d'Hécate. *Voyez* Hécate.

Astérie, fille d'Hydée, fut aimée de Bellérophon, qui la rendit mere d'un fils qu'elle nomma Hydis: il fut le fondateur de la ville d'Hydissus en Carie.

Astérie, *asterius lapis* ou *asterites*; pierre précieuse des anciens, qu'ils ont mal décrite. Denis Périégete dit qu'elle brille comme une étoile, & que son feu ressemble à la flamme des lampes. Pline ajoute à cette description si vague, que l'astérie ressembloit à la prunelle de l'œil. M. Lehmann décrit dans les mémoires de l'Académie de Berlin, année 1754, une pierre crystallisée singuliere, qu'il croit être l'*astérie* de Pline. Mais la ressemblance que le Naturaliste romain lui trouve avec la prunelle, la doit plutôt faire reconoître pour un *œil de chat*, ou plutôt encore pour le *girasol*. Au reste, quelques Minéralogistes modernes ont donné l'aventurine pour l'*astérie* de Denis Périégete, à cause de ses points brillans. Nous ne croyons pas qu'ils aient raison, à cause de la description de Pline.



ASTÉRION;